TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
40989

REVUE

DES

DEUX MONDES.

QUATRIÈME SÉRIE.

TOME VII. — 1er JUILLET 1836.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

TUFTS COLLEGE LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME SEPTIÈME.

1836
3.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,
RUE DES BEAUX-ARTS, 10.

1836.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.
40989

LES EXHIBITIONS
DE PEINTURE
ET
DE SCULPTURE
A LONDRES EN 1836.

I.

Un critique consciencieux, mais pressé, qui viendrait à Londres du continent avec mission d'examiner à la hâte la peinture et la sculpture anglaises de la saison, courrait le risque de ne rapporter à ses commettans que des notions fort incomplètes.

A moins, en effet, qu'il n'arrive bien informé d'avance et suffisamment introduit, peut-être se contentera-t-il de suivre la foule qui se presse à *Somerset-House*. Cependant, tandis que l'exhibition principale de l'Académie a les deux battans de sa porte ouverts, en des lieux de la ville différens, trois autres exhibitions importantes, mais moins populaires, convient simultanément le public à les visiter. On ne se ferait donc qu'une idée très imparfaite touchant l'œuvre annuelle de l'art en Angleterre (et, une fois pour

toutes, qu'il soit bien entendu que l'*art* signifie uniquement ici l'art de peindre et de sculpter), si l'on n'avait pas étudié les quatre collections.

Mais il ne sera pas inutile de dire comment et pourquoi elles sont ainsi séparées.

Nous n'avons ni la volonté ni le loisir de censurer l'Académie royale. Fondée en 1768, et composée de quarante académiciens, sans compter les associés, use-t-elle ou abuse-t-elle, depuis soixante ans, des priviléges de sa charte, toujours est-il qu'elle emplit annuellement *Somerset-House* des peintures et des sculptures de ses membres et de leurs élèves, au détriment des concurrens étrangers qu'il lui plaît d'exclure.

Eût-elle voulu libéralement exercer son autorité, la chose n'eût pas été facile. Son local resserré ne lui permet pas d'exposer à la fois plus de mille à douze cents ouvrages.

Or, devenus dans l'art une vraie puissance, les peintres d'aquarelle estiment, en 1804, que l'Académie ne leur fait point, à ses solennités, une place suffisante. Ils marcheront seuls désormais. Unissant leurs forces, ils établissent la société qui convoque Londres, cette année, à sa trente-deuxième exhibition.

Cet exemple d'indépendance, que le succès couronne, n'est pas pour rester sans imitateurs. Divers artistes éminens se sont lassés enfin de solliciter vainement les fauteuils et les médailles d'or de l'Académie. Une société nouvelle est fondée, qui accueillera les toiles et les marbres quels qu'ils soient, repoussés ou non de *Somerset-House*. Cette association des artistes britanniques se recommande aujourd'hui par sa treizième exhibition, composée de près de mille ouvrages.

Il n'y a rien qui gâte comme la fortune. Oublieux de leur commencement, les peintres d'aquarelle, associés en 1804, s'étaient insensiblement montrés plus exclusifs et jaloux des débutans que ne l'avaient été jamais les académiciens eux-mêmes. Heureusement la ressource des associations est inépuisable. Les mécontens se réunissent; ils invoquent la protection publique; leur appel est encouragé, et une nouvelle société de peintres d'aquarelle affiche présentement dans la ville sa cinquième exhibition.

Voilà donc quatre exhibitions distinctes, qui réclament l'attention et la faveur à des titres inégaux, mais dont aucune n'est à

dédaigner. Si nous additionnons les chiffres de leurs quatre livrets, nous trouvons qu'elles produisent, en 1836, deux mille six cent soixante-treize ouvrages de dessin, de sculpture et de peinture (1).

Il serait plus simple et jusqu'à un certain point plus convenable que tout cela fût rassemblé, comme au Louvre, en un seul bâtiment commun. Toutefois, je n'affirmerai point que la division n'ait pas ses avantages. Sans doute l'émulation naîtra partout du contact immédiat des œuvres; mais une concurrence décidée et presque hostile n'excite-t-elle pas mieux le progrès de l'art?

En ce qui regarde la commodité du curieux et de l'amateur, la légère peine de visiter quatre expositions différentes, est bien compensée, j'imagine, par le soulagement de n'en avoir point sur les bras une seule générale, qui vous écrase et vous fait stupide.

Je reprocherais plutôt à ces exhibitions anglaises de ne point être gratuites. Le tort est pardonnable au moins à celles qui ne se supportent qu'à leurs propres frais. Mais que l'Académie royale, logée splendidement aux frais du public, le frappe encore d'un impôt à la porte, c'est un abus inexcusable. Ce shelling exigé n'est pas une forte somme ; il ne pèse guère au riche désœuvré qui vient une fois ; il grève l'homme de goût pauvre, qui vient chaque jour; il exclut absolument le peuple, qui n'échangera jamais contre son dîner le droit d'entrer. Et il y a là une double faute : cette consigne fiscale au seuil du sanctuaire est illibérale ; en outre, l'artiste n'est pas sans y perdre d'utiles leçons. Je veux bien que l'avis du cordonnier ne vaille rien au-dessus de la jambe ; mais n'est-il pas compétent au-dessous?

Vous êtes donc avertis que nous n'avons pas moins de quatre exhibitions à voir. La besogne est rude ; c'est pourquoi nous les traverserons rapidement l'une après l'autre, nous bornant à observer le caractère général et les œuvres saillantes de chacune. Nous essaierons ensuite d'apprécier la valeur de l'ensemble.

(1) Environ cinq cents de plus que l'exposition de Paris, cette année.

II.

Montons d'abord au troisième étage de Somerset-House, et faisons le tour de ses trois salons. Si nous ne voyons pas aussi impartialement que nous le souhaitons, ce sera peut-être un peu la faute du mois de mai, qui ne se presse pas d'ouvrir la petite session de soleil qu'il accorde d'ordinaire à Londres.

Au premier aspect, ce qui frappe surtout, c'est l'excessive quantité des portraits de toute taille. Sauf une ou deux exceptions, toutes les grandes toiles sont des portraits. C'est une foule éblouissante de pairs et de pairesses, de juges, de shériffs, d'aldermen, de lords-maires, d'amiraux, de généraux, de maréchaux, qui se pressent et se coudoient, traînant à l'envi les robes de satin et de velours, les manteaux de pourpre et d'écarlate. Je voudrais avoir à louer davantage dans cette cohue de hauts dignitaires, d'autant plus que le meilleur nombre s'est fait peindre par des académiciens. Mais, hélas! des sept portraits qu'expose sir Martin Shee, président actuel de l'Académie, en est-il un qui témoigne autre chose qu'un savoir-faire matériel et vulgaire? Je ne connais point M. Chantrey, mais je doute fort que cet admirable sculpteur ait littéralement l'épaisse expression de marguillier que lui attribue son collègue. Sir Martin Shee a succédé à sir Thomas Lawrence, mais ne l'a guère remplacé. Il a deux cordes à son arc : il s'adonne à la poésie didactique en même temps qu'à la peinture à l'huile, et se croit pour cela, dit-on, une moitié de Michel-Ange. Il s'en faut du tout.

C'est un échec académique plus solennel que le portrait de lord Lyndhurst, par M. Phillips. Vainement cherchez-vous la physionomie rusée, méchante, colère, méphistophélique de ce pair sans conscience, qui se venge des whigs, coûte que coûte, dût-il se perdre lui et les tories de la chambre haute, aveugles instrumens entre ses mains. Au lieu de cet homme d'état rongé de mauvaises passions éloquentes, vous avez une vieille figure grimacière, avec la perruque, le sac et la robe d'un chancelier. Mais ces détails de costume, dites-vous, sont très adroitement rendus. Et qu'importe? N'était-ce pas le factieux politique qu'il fallait donner, plutôt que sa toge?

J'adresserais bien des reproches analogues à M. Briggs, à

M. Pickersgill, à M. Reinagle, si je prenais un à un leurs nombreux portraits. Ce n'est pas la peine. Au moins une sorte de lueur poétique éclaire les traits rêveurs de miss Beresford et de miss Wood, peintes l'une et l'autre par sir William Beechey. Le lord Montagu de M. Wilkie rayonne de coloris sinon d'expression.

Le tort de messieurs les académiciens peintres de portraits semble uniforme et systématique. Ils ont un procédé et le plus grossier de tous. Ils peignent soigneusement les habits et les corps; ils négligent l'esprit et le caractère. Ce n'est pas à des professeurs qu'il sied de conseiller l'étude des maîtres. L'Académie estime sans doute que le Titien a été indiscret, qu'il a montré trop à nu les ames; mais Van-Dyck y a mis plus de ménagement. C'était aussi un peintre fashionable, un peintre de cour, et pourtant il a laissé autre chose que des fourreaux de satin et des pourpoints de velours.

En fait de portraits, les élèves, les débutans, les étrangers, paraissent avoir décidément le pas, cette année, sur les académiciens.

Je m'arrête tout ému, devant une douce figure élégante et gracieuse. Comment! cette femme fut autrefois Ada, la fille tant aimée de lord Byron! c'est à elle que le poète disait :

Sleep on, my child; the slumber brief
Too soon shall melt away to grief,
Too soon the dawn of wo shall break
And bring rills bedew that cheek;
Too soon shall sadness quench those eyes,
That breast be agonised with sighs!

Aujourd'hui, c'est lady King, une grande dame! l'âge des douleurs lui est venu, et elle est restée l'enfant paisible et souriant qu'elle était au berceau. Remercions mistress Carpenter, son pinceau a été bien inspiré. Ada est heureuse. N'eût été cette toile vivante, nous n'aurions pas osé croire que les craintes paternelles s'étaient trompées.

Je n'ai que des éloges à donner au duc de Wellington en pied, de M. Simpson. Voilà bien le soldat énergique, raide, opiniâtre; voilà bien le favori de la fortune. L'artiste a dégagé et saisi le bon côté de son modèle. Peut-être l'a-t-il beaucoup idéalisé et grandi;

je ne m'en plains pas. Et puis ce n'est point le chef timide d'une opposition impopulaire qui nous est représenté : c'est le général prédestiné et triomphant; car j'imagine que Sa Grace portait la tête d'un autre air à Waterloo qu'à la chambre des lords.

Le maréchal Beresford, du même peintre, se distingue par une vigueur d'exécution semblable et une particularité de costume, digne d'être signalée. Debout sur le champ de bataille, un canon à sa droite, ce noble lord, avec l'habit de combat du général, a la culotte, les bas de soie, et les escarpins de bal. Je ne rendrai pas M. Simpson responsable de cette étrange toilette. Apparemment, l'illustre pair, en se faisant peindre, aura été possédé d'une double vanité. Il aura voulu paraître sous l'habit le plus guerrier possible, tout en montrant sa belle jambe à son meilleur avantage. Cette fantaisie suffirait pour immortaliser le maréchal Beresford, quand même il n'aurait pas livré cette singulière bataille d'Albuhera, qui n'eut ni vainqueur ni vaincu.

Un dernier portrait, qui n'est pas à négliger, c'est celui de lord Brougham. Ici l'ex-chancelier whig n'a pas été, comme lord Lyndhurst, mal à propos affublé de son ci-devant costume officiel. Il est en noir, dans son cabinet, les jambes croisées, un livre fermé à la main. Il est au repos; il est calme, aussi calme que peut l'être lord Brougham; car toute l'ardente inquiétude de cet indomptable esprit s'agite dans la convulsion de ses traits et de son regard. Prenez garde, imprudens tories, que son absence rassure; prenez garde, whigs ingrats qui l'avez renié. Cette puissante peinture de M. Morton vous avertit que le redoutable orateur est plein de vie encore. Prenez garde, il va se lever et parler.

Il y a un certain nombre de larges toiles qu'on devrait à la rigueur ranger parmi les portraits, mais qui veulent évidemment être classées à part.

Tel est premièrement le *Macready* de M. Maclise, dans la première scène du quatrième acte de *Macbeth*. Cependant cette apparition échevelée n'est pas Macready; ce n'est pas Macbeth davantage. On dirait plutôt l'un des fantômes-rois que vont évoquer les sorcières. Mais ces sorcières elles-mêmes, accroupies autour du chaudron, n'ont rien des *weird sisters* de Shakspeare. Ce ne sont pas les êtres monstrueux qui sembleraient des femmes,

n'étaient leurs barbes. Ainsi l'artiste n'a rendu ni l'acteur ni le poète. Qu'a-t-il donc prétendu? De quelle famille est son ouvrage?

Voici de la peinture académique, plus difficile encore à caractériser. De jolis enfans couchés sur la soie et sur l'édredon parmi des chiens de toute grandeur; de jeunes lords en promenade avec leurs gens et leur bétail. Partout, au milieu du parc ou dans le salon, partout la nature animale et la nature humaine sur un même pied d'intimité. M. Landseer ne laisse jamais aller seules ses créatures raisonnables; il faut inévitablement qu'il leur donne une escorte de quadrupèdes. Je ne contesterai jamais la fantaisie d'un artiste supérieur. Certes tous ces dogues sont d'admirables bêtes. Ils sautent, ils courent, ils lèchent, ils aboient. Vous avancez la main afin de les caresser, ou vous la retirez de peur qu'ils ne mordent. M. Landseer a bien le droit de leur attribuer le principal rôle. Je voudrais seulement qu'ils l'eussent plus décidément. Je voudrais qu'à voir les tableaux de cet excellent artiste, on ne fût pas contraint à se demander lequel des deux, de l'homme ou du chien, y est l'accessoire.

Deux autres académiciens distingués excellent pareillement à peindre la vie animale. Comme ils en renferment la représentation dans des cadres plus étroits, peut-être leurs compositions conviennent-elles mieux. Je dois citer *l'Aigle blessé* de M. Ward. L'oiseau royal reconnaît que ses propres plumes ont conduit à son cœur la flèche qui le perce. Il se raidit contre la mort, et jette au soleil un dernier regard. C'est là une illustration de huit beaux vers de lord Byron. Cette petite toile est elle-même une noble strophe ailée.

M. Abraham Cooper pousse ses meutes en plaine, et met le cerf aux abois. Il nous mène au chenil, au haras et à l'écurie. Il donne aussi parfois, à ses chevaux, de hardis cavaliers, et les envoie bravement l'un portant l'autre à la mêlée. Sa *Bataille d'Hastings* est une jolie page de chevalerie.

Il faut que je m'approche beaucoup d'une autre bataille plus moderne, si je veux distinguer l'engagement des troupes anglaises et françaises, et le général sir John Moore étendu mourant. Ce tableau de M. George Jones vaut la peine qu'on l'examine. Ses armées lilliputiennes sont charmantes. Pourtant ce bijou historique a failli m'échapper. Eût-ce été ma faute? Pourquoi, tandis que les portraits

ROYAL

s'étalent partout et se pavanent si démesurés, les batailles se réduisent-elles aux proportions d'un devant de cheminée?

Les portraits, quand cesseront-ils de nous poursuivre? N'est-ce pas encore un double portrait que cette soi-disant *Entrevue de Pie VII et de Napoléon à Fontainebleau?* De signification politique, ce nuageux ouvrage n'en a aucune. Mais comme il traduit infidèlement la grande figure de l'empereur! Napoléon a-t-il été jamais cet adolescent bouffi et vaporeux?

Est-ce un système chez M. Wilkie que de rajeunir et de gonfler ses héros. Ce gros général écrivant à Louis XVIII la veille de Waterloo, a-t-il rien en lui du duc de Wellington? Sa Grace n'était déjà plus un jeune homme il y a vingt ans; mais je m'assure qu'à vingt ans même elle n'avait pas davantage cet air bien portant et sentimental.

Dans l'insignifiante esquisse qui montre une jeune fille que le poinçon d'or enrichit douloureusement de ses premiers pendans d'oreille, je ne reconnais guère l'auteur ingénieux du *Ménétrier aveugle.*

L'Intérieur d'une chaumière irlandaise suffit cependant à soutenir cette année le renom de M. Wilkie. C'est une page énergique d'histoire contemporaine. Un jeune paysan, poussé par le besoin au vol et au meurtre, est rentré dans sa hutte les mains teintes de sang. Sans doute, afin de s'étourdir, il aura vidé la fiole de whiskey pendue au mur, car il s'est jeté à terre et caresse insoucieusement son enfant nu. Mais sa femme et sa sœur ne partagent point cette effrayante tranquillité. Les soldats viennent; on les entend; elles écoutent, penchées à la porte, pâles et transies. Cette scène est fortement dramatique. Elle raconte et résume pathétiquement les intolérables misères de tout un grand peuple opprimé.

On n'a pas le courage de relever particulièrement les fautes de cette œuvre touchante, mais elles suggèrent quelques remarques générales sur le talent de M. Wilkie. Quiconque ne le connaîtrait que par ses peintures d'autrefois n'aurait de lui nulle idée correcte. Il n'est plus, en effet, le même qui écrivait si soigneusement de petits drames de la vie rustique et ouvrière; il n'est plus celui que l'admiration de ses compatriotes couronnait du double génie d'Hogarth et de Teniers : il est bien davantage, au dire des admirateurs. A dater de son retour d'Espagne, c'est un homme renouvelé. Il a pris le large vol; il est entré en pleine poésie. De fait, la trans-

formation lui a-t-elle aussi glorieusement réussi qu'à Rembrandt, que nous voyons substituer à son premier faire, si fini, cette seconde manière, négligente des détails, qui ne demande ses sublimes effets qu'à la distribution idéale de l'ombre et de la clarté? Nous sommes loin de le croire. L'artiste a gagné quelque chose en variété; il a perdu beaucoup en finesse et en perfection. Il n'est pas jusqu'à son séduisant coloris, sa principale originalité, qui ne se soit terni et enveloppé d'un voile grisâtre, d'un brouillard à peine pénétrable. Pour ce qu'il a rapporté du dehors, vraiment M. Wilkie eût mieux fait de ne jamais sortir de son pays.

M. Eastlake semble avoir profité plus franchement de ses excursions sous le ciel méridional. Sa nature italienne n'a presque plus rien d'anglais. On ne saurait dire, par exemple, que cet artiste soit doué de fécondité. Il se borne à exposer une réduction de sa toile principale de l'an passé. Nous ne nous plaignons pas de revoir un sujet qui nous avait plu; mais pourquoi la copie reproduit-elle toutes les taches de l'original? Ces pélerins qui se prosternent à l'aspect de la ville éternelle sont toujours plus exténués que dévots et contrits. Ils sont moins ravis d'approcher de la source céleste où s'abreuvent les ames, que de la terrestre fontaine qui désaltère les corps.

Il serait impardonnable de ne pas recommander les compositions mythologiques de M. Etty. L'art actuel ne veut pas tant de mal qu'on dit à cette douce poésie de la fable. Les esprits grossiers ont prostitué long-temps et avili ses graces : honorons les esprits délicats qui tentent présentement de la réhabiliter. M. Etty est du petit nombre de ceux qui mèneront à bon port cette restauration. Il a rendu à Vénus la magie de sa ceinture, et à l'aveugle-dieu l'infaillibilité de ses flèches. Ajoutons que ce rénovateur n'a pas eu le mauvais goût de ressusciter les Psychés colossales du siècle dernier; c'est l'ame antique, ailée, transparente, et pourtant, palpable qu'il a ranimée. Et puis il a eu la discrétion d'encadrer étroitement ses élégantes scènes de paganisme. On les dirait autant d'idylles d'André Chénier.

Voici bien des années que le vieux M. Westall ne se lasse point de renouveler les éditions de ses folles à genoux sur la grève, regardant les flots soulevés, et de ses petites filles, debout, pieds nus, au seuil d'une chaumière. Il rapporte aujourd'hui les mêmes éternels échantillons. Je l'avoue, enjolivées par un burin coquet, ces

sortes de choses sont agréables dans un livre d'étrennes relié en soie et doré sur tranche; mais quelle créature raisonnable s'est prise jamais à souhaiter de voir les vignettes d'un *keepsake* par le verre grossissant d'un télescope? Or c'est justement cet effet d'illustrations d'almanach démesurément grossies que vous font à l'œil nu les larges peintures de M. Westall. Ne voilà-t-il pas du gentil bien gigantesque?

M. Mulready et M. Leslie n'ont envoyé que deux esquisses, mais chacune est un petit chef-d'œuvre. Amusons-nous d'abord de celui de M. Mulready. Une belle poire mûre a été trouvée par un jeune paysan. — Part à moi seul! — Part à nous deux, crie son camarade. — Peu s'en est fallu que la querelle ne se décidât selon la raison du plus fort. Mais un compromis intervient : le trouveur gardera sa poire, quand le réclamant aura mordu une bouchée. L'exécution du pacte est le moment représenté. Le possesseur n'a pas eu l'imprudence de se dessaisir du fruit en litige; il le tient vigoureusement empoigné, tandis que le prétendant ouvre une bouche capable d'engloutir tout ensemble et la poire et les dix doigts qui la défendent. Le triomphe de cette charmante comédie rustique, c'est qu'il est impossible de dire laquelle des deux physionomies aux prises montre le plus d'avidité gourmande.

L'*Autolicus* de M. Leslie n'a pas moins de finesse et de verve divertissantes. Shakspeare a été rendu ici avec autant de fidélité que de bonheur, ce qui est rare. La scène choisie est l'une des plus piquantes de *Winter's Tale*. Le malin *pickpocket* transformé en colporteur étale sa fausse marchandise devant les fillettes ébahies. Comme l'adroit fripon a bien l'œil et la main au guet, tout en amusant son crédule auditoire, tout en disaint : — Voici une autre ballade d'un poisson qui a paru sur la côte mercredi, le quatre-vingtième jour d'avril, à quarante milles brasses de hauteur au-dessus du niveau de la mer, d'où il chanta la susdite ballade contre la dureté de cœur des jeunes filles! — Nulle part le pinceau n'avait si spirituellement traduit la gaieté de Shakspeare, ce caprice, léger, moqueur, inattendu, — délicieux sourire que le divin poète fait soudain éclore sur les lèvres de sa muse, tout-à-l'heure sublime de tristesse, échevelée et en pleurs.

Laisse-t-on un moment les académiciens, on a peu de chose à dire ici des autres artistes. Je vous avais avertis. Qu'elle ait tort

ou raison, l'Académie se fait surtout à elle-même les honneurs de ses salles. Ce qu'elle accueille d'étranger n'est d'ordinaire ni bien nombreux ni bien hors de ligne.

Parmi les ouvrages non académiques, il convient cependant de nommer les *Condottieri* de M. Herbert, qui vaudraient davantage si la vigueur et l'audace de quelques-unes de leurs figures n'étaient pas trop nettement empruntées de Van-Dyck; — les tragédies et les élégies romaines de M. Uwins, dont la poésie réelle est souvent gâtée par l'exagération mélodramatique, et enfin l'*Arrivée à l'école* et la *Sortie de classe* de M. Webster, deux aimables croquis d'écoliers espiègles et d'enfans mutins que ne désavouerait pas Charlet.

Rentrons en pleine académie. Abordons ses paysagistes, sa gloire la plus incontestable et aussi bien celle de la présente exhibition de *Somerset-House.*

J'ai regret que M. Stanfield ait laissé sa barque dériver si loin cette année, et qu'il ait perdu de vue la côte que nul ne savait mieux reconnaître et peindre. Sa mêlée navale contentera, j'espère, le *Senior united service club*, qui l'a commandée; je doute qu'elle satisfasse l'artiste lui-même. Quoi! ce groupe si calme de gros navires paisiblement désemparés et démâtés, c'est la triple armée de Trafalgar! Le livret me dit bien : à votre gauche, vous avez le vice-amiral Collingwood sur le *Souverain Royal* avec sa prise, la *Santa Anna.* A votre droite, sont le *Bucentaure* et la *Santissima Trinidad*, criblés sous le feu du *Neptune* et du *Leviathan.* Au centre, c'est la *Victoire*, à bord de laquelle lord Nelson vient de mourir. C'est au mieux. Je sais à merveille l'ordre du combat. Mais où est l'ame, où est la pensée, où est l'horreur de cette terrible action? Quoi! sous tant de vaisseaux déchirés, sous tant de débris en flamme et croulans, sous cette ruine immense, rien que de belles vagues paisibles et transparentes! Pas un flot frémissant et irrité! Oh! cette mer n'a pas le sentiment de la grande bataille qu'elle porte! Elle ne serait ni plus calme ni plus indifférente, menant vers le port une flotte joyeuse et pavoisée. Je ne prétends pas que cet essai soit concluant contre M. Stanfield; pourtant qu'il y regarde désormais à deux fois avant de reporter la guerre sur le capricieux élément. Ces combats de mer veulent une autre chaleur d'ame, une autre force de bras, un pinceau trempé en d'autres couleurs

que ne le demandent le golfe riant où glissent les voiles pacifiques, et la falaise pittoresque, tantôt souriante et splendide au soleil, tantôt éplorée et en deuil sous l'orage.

La critique anglaise, quand elle daigne critiquer l'art, a parfois des blâmes et des éloges singuliers. Voici comme elle traitait, l'autre jour, la nature indienne toute spéciale de M. Daniell.

« Nous aimons l'étrangeté des sujets de cet artiste, disait un indulgent aristarque; elle attire malgré qu'on en ait; elle procure des contrastes piquans et une agréable variété dans l'exhibition. »

Au contraire, le journaliste mécontent, s'écriait :

« Où avez-vous pris, M. Daniell, les serpens démesurés que vous dévidez? Rapportez-vous un certificat de leur longueur? Nous ne savons pas de famille d'arbres orientaux qu'on puisse dire parente même éloignée des vôtres, ni de pagode le moins du monde affiliée à votre architecture. »

Il y a de part et d'autre une sorte de vérité dans cette double critique d'*humoristes*.

La bizarrerie des effets vous arrête et vous retient devant ces compositions provoquantes de M. Daniell, mais vous ne les examinez guère que comme la fantasque combinaison des figures d'un casse-tête. C'est que l'ardente atmosphère de l'Inde n'est point là; c'est que cette froide peinture vous transporte mal dans le climat étouffant qui a nourri le choléra. Alors vous devenez défiant et injuste. Vous contestez sans droit de la localité que vous ne connaissez pas. Vous pousseriez presque la mauvaise humeur jusqu'à préférer aux estimables et curieux tableaux de M. Daniell, les piquans, mais impossibles caprices d'un paravent de laque.

Ce nous est toute joie présentement d'en être venus à ces quatre illustres artistes qui ne nous laissent plus d'embarras que celui de les louer dignement. Ce n'est pas entre de pareils hommes qu'il convient d'assigner des rangs. Rechercher et marquer les différences de leurs talens est l'unique tâche imposée ici.

M. Callcott se plaît surtout à baigner de ruisseaux, de larges rivières, les rives fleuries de ses campagnes, les quais brillans et animés de ses villes. Jamais son ciel n'est tout-à-fait pur; toujours vous le voyez un peu nuageux; l'horizon est humide, limpide et argenté. Il semble qu'il ait toujours plu la veille sur les paysages de ce peintre, tant l'air y est frais, vivifiant, embaumé.

M. Collins nous conduira plus rarement au bord des eaux; ou s'il nous mène près d'un étang, le flot est si tiède, qu'il ne nous rafraîchit pas; nous voudrions nous baigner. Il y a une chaleur d'été et une force de soleil jusque sous ses plus épais feuillages qui ouvrent les pores, et dilatent tout votre être, qui vous emplissent de toute la vie féconde de juillet et d'août.

Mais quelle est cette tombe au fond d'une double rangée de peupliers maigres et couronnés? Des gouttes brillantes scintillent aux feuilles maladives qui tremblent. Une biche craintive traverse l'avenue et se dérobe. D'où vient que cette composition si simple vous remue si profondément? Ce n'est certes pas parce que, sur la pierre du monument, vous lisez le nom célèbre de sir Joshua Reynolds. Tout le secret de votre impression est entre votre ame et celle du peintre. C'est que M. Constable est maître parmi les maîtres du domaine idéal. Aussi, n'est-il pas intelligible à tous, ni même aux élus à toute heure. Vous-même qui pleurez maintenant, vous n'avez pas toujours vu la nature telle que cette toile passionnée vous la montre; mais vous l'avez aperçue ainsi soit un matin, soit un soir, quand vous alliez aux champs, le cœur palpitant et gonflé, regardant vaguement à travers vos pleurs, sans savoir, sans vous demander s'ils étaient de joie ou de souffrance.

Votre regard recule ébloui. Voici une ville d'or et d'argent dans une nuit d'azur, une ville en fête, une ville inondée de masques, embrasée de feux d'artifice, confuse, folle, enivrée, pleine de flambeaux sur la rivière et dans les rues; — et puis, là-bas c'est une autre ville, rayonnante, enflammée aussi, mais d'une autre flamme, de la flamme du ciel : c'est Rome, la ville éternelle, tout allumée sous les rayons d'un soleil en feu qui se couche; — plus loin, c'est un coin du monde inconnu, que la seconde vue seule de M. Turner a découvert. Une montagne à votre droite a pour diadème de sublimes palais radieux, qui semblent une cité du ciel; bien loin au-dessous serpentent, dans la plaine, des ruisseaux d'opale liquide, et se dressent les collines tapissées d'émeraudes, jonchées de rubis, de turquoises, de topazes, d'améthistes, où les chèvres et les génisses blanches passent, en se jouant, la tête à travers les touffes de ces fleurs étincelantes. Une lumière impossible à soutenir submerge toute cette fantastique perspective. — Combien d'hommes ont vu ces choses ailleurs que sur les toiles de

M. Turner? dites-vous, surpris et incrédule. — Vous avez raison : bien peu les ont vues ; et ceux qui les voient, ce sont les inspirés ou les malades, les artistes choisis, les poètes.

Il ne faut pas s'étonner que des étrangers n'admettent pas d'emblée toute la puissance et toute l'originalité de ce téméraire génie. A peine est-il bien reconnu chez les siens. Il n'a même là qu'un nombre fort limité de véritables admirateurs. Au moins ceux-là sont-ils dévoués et fanatiques. On émettait devant l'un d'eux le doute que le ciel eût jamais eu la couleur jaune d'ocre que M. Turner lui avait donnée dans l'un de ses plus féeriques paysages : — Tant pis pour le ciel, s'écria le croyant ; s'il n'a pas pris encore cette couleur, il a eu grand tort, et il la prendra certainement quelque jour.

Redescendons vite au second étage ; les petits cadres et les petits portraits ne nous retiendront guère, malgré leur respectable quantité.

J'estime fort, mais voilà tout, les nombreuses aquarelles-portraits de M. Chalon, l'académicien.

Deux copies sur émail, de M. Bone, d'après Van-Dyck, sont d'habiles et heureuses reproductions de leurs glorieux modèles.

Il y aurait beaucoup à louer de détails, dans la foule serrée des miniatures, beaucoup de soin, de délicatesse, de savoir-faire et de fini. Il conviendrait de recommander principalement M. Barclay, M. Denning, M. Roberston, M. Ross, M. Booth, M. Rochard et M. Newton. Parmi tous les petits chefs-d'œuvre de grace extérieure et d'exécution matérielle qu'ont exposés ces artistes divers, je confesse toutefois avoir cherché vainement un visage qui me montrât son ame et m'y laissât lire, comme la moins achevée des figures de Mme de Mirbel.

Nous sommes au rez-de-chaussée, où nous attendaient les sculptures, et dans une obscurité presque complète, grace à la proximité du sol et aux ténèbres que continue de nous faire le mois de mai. N'importe ; la blancheur des marbres percera bientôt cette nuit malencontreuse.

C'eût été un beau sujet, placé à la porte de la salle où nous entrons, que la Sculpture pleurant le repos de M. Chantrey. M. Chantrey ne se lasse pas de son inaction ; il n'a rien produit encore cette année. Ce n'est pas l'âge pourtant qui lui a engourdi la main

et en a fait tomber le ciseau. Serait-ce que, couronné du laurier académique, satisfait de ce qu'il a obtenu de gloire méritée, il juge son œuvre accomplie, et ne plus rien devoir au présent ni à l'avenir? Il se tromperait fatalement alors. Shakspeare ne lui a-t-il pas dit quel grand calomniateur est le Temps, et comme il obscurcit promptement les noms les plus illustres, qui ne se rappellent pas eux-mêmes à leurs contemporains par une action de chaque jour?

M. Baily est le seul des académiciens sculpteurs qui ne se soit point profondément endormi dans son fauteuil. Malheureusement, tout ce qu'il a produit est loin d'être parfait. Sa *Nymphe assoupie*, son morceau principal, me choque surtout et me mécontente. Est-ce là une nymphe d'abord? Cette fille bouffie, aux membres robustes, a-t-elle été jamais de ces légères et sveltes beautés qui suivaient Diane à la chasse et devançaient les biches à la course? Et puis, à ne la prendre que pour une très réelle et saisissable mortelle d'aujourd'hui, cette femme ne dort pas; jamais vous ne la verrez s'éveiller. Elle est ensevelie dans son lit de marbre; elle est morte.

Au moins l'*Évêque de Limerick*, du même artiste, offre-t-il une belle attitude pensive et un fidèle ressouvenir de cette profonde expression recueillie qui rendait si frappante la physionomie du savant prélat.

C'est une ingrate et inutile besogne que de critiquer de laborieux efforts auxquels le succès n'a point répondu. Je passe devant nombre de figures et de groupes mythologiques sans signification, sans caractère, et je m'approche de la foule des bustes.

Je regrette d'abord de trouver parmi eux, les dépassant à peine de la tête, une petite statue de lord John Russell, drapée en sénateur romain. Lord John Russell sculpté de cette taille et sous ce costume, voilà une idée doublement malheureuse! Eût-il voulu grossir sa collection de caricatures anglaises, M. Dantan ne s'y fût pas pris autrement. Rien de moins noble, rien de moins grandiose, que l'air et les attitudes du noble lord, et par conséquent rien de moins propre à la toge antique. En outre, la stature de ce ministre est si exiguë, si chétive; l'avez-vous vu une fois, vous avez gardé de sa personne un si imperceptible souvenir, que vous avez bonne envie de le croire représenté ici de grandeur naturelle. Il se peut que le célèbre fils du duc de Bedford ait eu la faiblesse de se com-

mander ainsi lui-même, afin d'avoir place plus aisément sur les cheminées; sinon, c'est M. Francis lui-même qui l'a rendu méchamment bien ridicule.

M. Francis a fait meilleure justice à lord Melbourne. Il l'a saisi où il le fallait saisir, en un de ses magnifiques mouvemens de colère éloquente; il a bien irrité son marbre, il lui a bien dressé la tête, gonflé les artères, ouvert la narine, enflammé l'œil. Oui, c'est là le chef du cabinet whig à la chambre des pairs, lorsque provoqué, poussé à bout par l'imprudente opposition des tories, il s'élance enfin, éclate et les foudroie de sa tonnante parole.

La tête colossale de Charles Kemble est une étude pleine de sincérité : de grands traits inertes, des muscles, de la force, nulle expression, pas un souffle d'ame, pas une lueur au front! C'est cela! Mais le buste était facile. Ce comédien était déjà de marbre avant d'être sculpté.

Deux petits bas-reliefs sollicitent de nous un dernier regard à la sortie de la salle.

L'un prétend figurer la chute de trois mauvais anges. J'en demande pardon à M. Archer, mais jamais ces trois grimaciers convulsionnaires qu'il précipite, n'ont eu d'auréole au front, dans le ciel. Si c'était de la lucarne d'une maison de fous furieux qu'il les fît tomber, à la bonne heure.

L'ange gardien d'une clochette bleue, légère sylphide qui se balance, blottie au fond de la fleur dont elle est l'ame, caractérise bien le jeune talent délicat et gracieux de M. R. Westmacott, et nous laisse quitter *Somerset-House* un sourire satisfait sur les lèvres.

III.

C'est l'association des artistes anglais que nous visitons, ce matin, *Suffolk Street*. Ici nous avons toute notre exhibition de plain-pied, en un seul vaste appartement de cinq pièces. Nul comfort n'a été ménagé. De joyeuses cheminées où brillent d'excellens feux de charbon de terre, nous réjouissent la vue dès l'entrée, car le mois de mai continue d'être aussi glacé qu'il est sombre.

Je vous ai dit que cette exhibition était l'exhibition libérale et hospitalière, le palais public et commun élevé contre le palais

exclusif et privilégié de *Somerset-House*. Conséquemment se sont établies en ces salles, et ont pris possession du terrain, trouvant les deux battans ouverts, des légions de peintures qu'on eût sagement consignées à la porte, partout où la police de l'art aurait eu un factionnaire. Mais ce ne sera pas moi qui condamnerai jamais l'abus même de la liberté. Seulement je profiterai de mon droit d'abréger notre visite et de ne vous présenter que le nombre fort restreint des artistes dignes de l'introduction.

Et d'abord détournons avec soin le regard de quatre ou cinq immenses toiles effroyables, et de je ne sais combien de portraits en pied, qui ont accaparé une bonne partie du salon principal. Les portraits, je vous en avertis, ne sont pas en moindre force à ce bout du *Strand* qu'à l'autre. Prenez garde surtout aux *sheriffs* et à leurs robes rouges. Ne laissez pas imprudemment errer votre œil de leur côté.

Allons droit vers le patron de céans, M. Haydon, le robuste et courageux Atlas qui porte presque à lui seul toute l'association sur ses épaules, bien qu'il n'en soit pas lui-même membre officiel. M. Haydon est le grand antagoniste de l'Académie royale qu'il bat en brêche incessamment dans ses lectures publiques; il l'accuse d'avoir dégradé l'art : elle a, déclare-t-il (et c'est le crime irrémissible), elle a intronisé le portrait et le paysage, et chassé l'histoire du temple. En homme consistant, M. Haydon soutient son dire de son pinceau; il peint de l'histoire tant qu'il peut.

Or, voici, de sa façon, un sujet historique, ou plutôt religieux : *le Christ ressuscitant le fils de la veuve.*

L'école anglaise a sobrement exploité le pieux domaine de l'Écriture. La raison en est simple. Le protestantisme fermant son église aux peintures sacrées, quel sanctuaire les accueillerait? Toutefois le défunt président West a tenté la représentation de quelques scènes du Nouveau-Testament; mais, quoiqu'il les ait tenues lui-même de son vivant pour chefs-d'œuvre, elles sont demeurées aussi chefs-d'œuvre que ses autres ouvrages profanes.

Son précédesseur au fauteuil le plus justement célèbre, sir Joshua Reynolds, eut un jour la mauvaise pensée de créer aussi sa *Sainte Famille*. On la peut voir maintenant dans la *Galerie nationale* de Londres; et Dieu sait, à la honte ineffable de l'illustre baronet, quel rôle joue là ce groupe hébété de figures anglaises, rou-

ges de grog, en la compagnie des familles vraiment saintes d'André del Sarto et du Titien!

M. Haydon, ce terrible pourfendeur d'académiciens, a-t-il mieux interprété l'Écriture que ces deux présidens d'Académie? A peine, hélas! Son Christ n'a rien du Christ. Ce n'est pas le Sauveur qui rappelle une ame; c'est un homme vulgaire qui regarde stupidement se ranimer un corps. La face convulsive du fils n'est pas celle d'un mort réveillé se levant du tombeau, mais bien d'un vivant désespéré qui veut y descendre. Pourtant, malgré son attitude pénible et mal précipitée, elle est belle cette mère tenant embrassé son enfant, rassurée déjà, calme et souriante. Elle ne craint plus, elle se confie; car ce cœur, hier insensible sous sa main, revit à présent, la repousse et palpite. Certes le sien lui bat aussi et chaudement la poitrine, à l'artiste qui a senti cette sublime joie maternelle, et l'a exprimée avec ce bonheur. Quelle pitié qu'une pareille puissance d'ame s'étouffe elle-même sous tant d'énormes défauts et soit si souvent insuffisante à les racheter!

Le respect dû au mérite fourvoyé me fait éviter une autre large toile historique de M. Haydon, où je blâmerais tout inhumainement, jusqu'à un bout de ciel du Tintoret, que j'admire fort chez le maître auquel il est dérobé, mais qu'il n'est plus permis d'approuver ailleurs.

Deux esquisses, d'une dimension fort restreinte, nous vont montrer une nouvelle face du talent de M. Haydon.

La première est empruntée du grand prêteur des peintres anglais, de Shakspeare. C'est après la fameuse aventure de Gadshill, dans la première partie de *Henri IV*. Le prince a bien son air parfaitement malicieux, moqueur et méprisant. Mais c'est le gros chevalier surtout qu'il faut admirer :

« D'ye think I did not know ye, Hall? »

Et, en aventurant son insidieuse question, il traverse du regard Henry tout entier. L'expression complexe de sa physionomie est incomparable; la curiosité, l'inquiétude, l'effronterie, l'astuce, l'indifférence, rien ne manque; chaque passion a son muscle mis en mouvement. Oh! voilà le vrai Falstaff, l'unique que nous ayons rencontré parmi les milliers d'usurpateurs de son nom. Le peintre a

compris que cet immortel héros de trois drames immortels était tout autre chose qu'un ignoble bouffon empétré de graisse et l'ame au ventre.

John Bull à déjeuner, John Bull inondé d'embonpoint, goutteux, impotent, John Bull entouré de monceaux de *roast-beef* et de jambon, qui s'écrie mélancoliquement : — *Nous sommes une nation ruinée!* — ce John Bull-là est une délicieuse personnification de l'égoïsme britannique, — plaisanterie d'autant plus exquise qu'elle est grave et triste comme le peuple qu'elle individualise.

Possesseur de si éminentes qualités, de qualités si voisines du génie, malheureusement M. Haydon les obscurcit par trop de fautes inexcusables. C'est un hasard qu'il prenne la peine ou le temps de composer; il est plus rare encore qu'il veuille dessiner et peindre. Ses œuvres ne sont guère que des ébauches d'une exécution hâtive et grossière. Mais ces torts, la plupart volontaires, ne sont-ils pas doublement inconséquens et maladroits chez un homme qui prétend fonder une école, restaurer l'art soi-disant détrôné, enfin démolir une académie très digne encore et très capable de défendre son rempart?

M. Hurlstone n'est pas uniquement un peintre de portraits consciencieux et habile; ses baronets, ses honorables ladies, ses membres du parlement sont bien Anglais jusqu'au bout des doigts. Il a fait pleine justice à l'auguste gravité de ses fiers compatriotes. Du reste il ne s'est point abstenu d'aller chercher ailleurs la vraie beauté, l'expression naïve et la poésie. Sa *Paysanne de Frascati* et ses *Jeunes muletiers des Abruzzes* vous invitent de l'air, du sourire, de la parole, et vous emmènent tout d'abord sous leur ciel béni.

Rien de séduisant comme le coloris des tableaux de M. Hurlstone. Néanmoins je n'ose l'approuver absolument. J'ai peur qu'il ne soit une certaine combinaison d'emprunts déguisés. On dirait un coloris de coalition; notre artiste n'aurait-il pas, par exemple, fondu sur sa palette et mêlé quelques-uns des tons vaporeux de sir Joshua Reynolds et de Murillo?

Il y a de l'air, du soleil, de l'animation; il y a de l'Italie dans la plupart des paysages italiens de M. Linton, quoiqu'il faille leur reprocher un peu de confusion et l'abus des teintes dorées. Je m'afflige de ne pouvoir accorder aucun de ces éloges restrictifs

à l'immense toile sur laquelle M. Linton avait fondé sans doute l'espoir principal de son année. Servile imitation d'un style interdit surtout aux imitateurs, sa *Jérusalem sous les ténèbres pendant la mise en croix* rappelle uniquement l'absence de M. Martin. Où se dérobe-t-il, ce grand poète biblique qui s'est trompé d'instrument et a pris un pinceau au lieu d'une harpe? Exclu si durement des honneurs académiques, qu'il briguait, ne se console-t-il pas de cette injure? N'a-t-il plus seulement le courage de protester *Suffolk-Street* contre les préventions de *Somerset-House?* Ou bien serait-ce qu'il a épuisé sa puissante, mais stérile antithèse de lumière et d'obscurité, d'architecture colossale et d'imperceptibles humains? Serait-ce qu'il ne lui reste rien à dire?

M. Davis est l'Abraham Cooper de l'association des artistes britanniques. Ses portraits de chevaux sont frappans, affirment tous ceux qui connaissent les modèles. On admire fort aussi l'ardeur et la fougue de ses courses. Ses chasses ne sont pas moins populaires. La foule ébahie se presse autour de ses rubans encadrés où les escadrons de cavaliers et la longue traînée des chiens sillonent la plaine, haletans, ventre à terre. Pour moi, je reconnais volontiers la valeur de ces chaudes peintures des joies nationales anglaises; mais je me confesse incapable de me pâmer long-temps devant elles.

Je n'ai pas cité les vastes intérieurs d'églises espagnoles que M. Roberts a produits à *Somerset-House;* je ne crois point devoir citer davantage les vastes intérieurs d'églises françaises qu'il expose à *Suffolk-Street.* Ce dessinateur n'est à son aise et ne triomphe que dans le petit. Ses illustrations des *keepsakes* de Grenade et d'Andalousie sont de jolies vignettes. Elles traduisent d'ailleurs l'Espagne comme on a traduit jusqu'à présent Don Quichotte.

Et quand je parle ainsi dédaigneusement du petit, observez que je ne traite point de petite toute œuvre d'une dimension étroite et réduite. Eussé-je cette impertinence, en la salle même où nous sommes, les délicieux paysages-miniatures de M. Creswick me donneraient un démenti bien formel et fondé.

Des sculptures de Suffolk-Street, nous aurons la générosité de n'en point parler, ou du moins d'en très peu parler.

Sur trente bustes environ, à peine cinq ou six accusent-ils un

certain savoir-faire et quelque facilité de ciseau; aucun ne nous montre de physionomie vivante et qu'éclaire un rayon d'ame.

Ce qui vaut mieux que tout le reste, c'est un petit nombre d'esquisses en glaise et en cire, et de bas-reliefs ébauchés. Sérieusement repris et développés dans le marbre, ces essais se pourraient transformer un jour en œuvres véritables; jusqu'à présent il n'est permis de les considérer que comme des indications heureuses.

IV.

Si nous consultions uniquement la somme de mérite que produit cette année la société des peintres d'aquarelle, nous nous arrêterions longuement dans la jolie salle fashionable de *Pall-Mall-East;* mais nous n'y avons à étudier qu'un seul genre de peinture. Nous irons donc encore plus vite à travers cette brillante exhibition.

Parmi les féconds artistes associés qui l'enrichissent péridioquement, M. Copley Fielding est sans contredit le plus fécond et l'un aussi des plus méritans. Prendre une à une toutes ses aquarelles, ce serait impossible. Il n'en expose guère cette fois que quarante; mais c'est de sa part discrétion inaccoutumée : d'ordinaire il va au-delà des cinquante. Et qu'on ne lui reproche pas la monotonie des sujets : il se varie et se renouvelle incessamment. Vous ne le voyez pas, il est vrai, s'éloigner beaucoup de ses îles britanniques; mais quelle falaise de leurs côtes, quelle de leurs montagnes ou de leurs plaines, quel lac perdu de l'Ecosse, quel antique manoir anglais enseveli sous son parc ombreux, quel recoin du pays ne fouille-t-il pas et laisse-t-il inexploré? Ce n'est pas même pourtant l'exigence de son art qui le pousse à parcourir ainsi les trois royaumes. Vous l'enfermeriez dans le seul comté de Middlesex qu'il ne serait pas plus empêché de fournir à *Pall-Mall* son contingent annuel. De fait, quand on possède ce sentiment de la nature qu'il a si profond et intense, en quel lieu pauvre et stérile n'est-elle point suffisante? Donnez-lui ce matin pour prison de sa journée quelque pelouse chauve et maladive, qui n'ait pas une cabane, pas un arbre, pas une fleur, pourvu qu'il garde la vue libre, pourvu qu'il puisse suivre le soleil de son aurore à son coucher, traversant

un ciel pur ou sombre; demain, s'il lui plaît, il vous montrera quatre pages merveilleuses, où triompheront le printemps, l'été, l'automne, l'hiver, — les quatre saisons du jour.

M. Copley Fielding, ce grand accapareur des panneaux de *Pall-mall*, ne s'y est cependant pas établi le seul paysagiste. Quoiqu'il soit incontestablement le premier, plusieurs après lui seraient très dignes d'être nommés.

Je mentionnerai seulement la fraternité singulière de deux artistes très capables de voler chacun de leurs propres ailes, mais qui préfèrent souvent associer leurs mérites distincts : je veux parler de M. Tayler, que vous voyez menant ses troupeaux et ses bergers par les champs et les pâturages de M. Barret.

M. Prout semble avoir hérité de quelques-unes des touches du pinceau de Bonington. Ses vieilles rues et ses intérieurs nous arrachent de la solitude des champs, et nous replongent dans la foule des hameaux et des villes.

John Bull, cet infatigable *touriste*, qui connaît si parfaitement les moindres peuplades des quatre parties du monde, ne sait rien de l'Irlande, sa sœur, si ce n'est qu'elle meurt de faim à la porte de l'Angleterre. M. Evans supplée aujourd'hui, par sa peinture, à cette ignorance. Il montre la noblesse affable de ces Irlandais que le torisme transformait en sauvages, la grace touchante, la suave beauté de leurs femmes; et, afin que John Bull, qui est comme Thomas, ne doute point, il le mène partout dans leurs cités, dans leurs villages, dans leurs marchés, dans leurs cabanes. Il ne cache pas leur misère, loin de là; mais il la représente digne et sûre d'obtenir son droit. John Bull profitera sans doute de l'instruction. Elle fortifiera la bonne intention qu'il a présentement de faire justice à sa sœur, et de lui jeter quelques miettes de sa table splendide.

Du reste, les scènes irlandaises de M. Evans portent avec elles un caractère auquel il n'est pas permis de se méprendre. Vous n'avez pas visité le beau pays malheureux qu'elles ont révélé, et vous êtes certain pourtant de l'avoir vu en elles. Combien ne préférez-vous pas l'éloge simple et vrai qu'elles lui décernent, à la friperie poétique dont O'Connell habille sa verte Erin, au bout de toutes ses harangues, éternellement les mêmes?

Un autre artiste, plus brillant, non pas supérieur, se recom-

mande hautement en vertu d'un titre pareil à celui de M. Evans. Il a su découvrir également une mine vierge et en dégager aussitôt le filon d'or. Le bonheur de M. Lewis a été grand. Il est le premier de tous les peintres qui ait compris les mœurs du peuple espagnol et su extraire leur poésie.

Voici déjà plusieurs années que M. Lewis exploite abondamment ce riche terrain qu'il s'est approprié. Jusqu'à présent, il s'était borné à nous conduire par les rues de Séville et de Grenade, dans leurs couvens et dans leurs églises ; cette fois il varie son spectacle. Nous sommes introduits à l'amphithéâtre; nous allons voir les taureaux courir.

Les deux courses qu'expose M. Lewis ne sont point des morceaux achevés, mais elles offrent un nombre infini d'admirables détails. Le luxe de costume des *toreros* amassés aux barrières, leur expression, leur air, leurs attitudes, l'empressement et la cohue aux portes, tout cela est dit merveilleusement et d'une saisissante vérité. A pénétrer plus avant dans l'arène, nous sommes moins satisfaits. L'action est surchargée de trop d'incidens. Or, la tragédie de la place des taureaux est la plus simple de toutes, en même temps que la plus terrible. Jamais l'intérêt ne s'y divise; jamais deux points divers qui l'attirent et se le disputent. Un seul, un point unique absorbe et retient rivées les dix mille ames humaines entassées là, regardant, palpitantes, la vie d'une de leurs sœurs, pendue à un fil. Nous ferons à notre artiste une autre chicane : curieux et sagace observateur comme il est des choses et des figures locales, nous trouvons qu'il n'a pas suffisamment étudié tous ses personnages. Ces pauvres chevaux des courses, tout invalides et squelettes qu ils paraissent, ne sont pas de purs rossinantes; ils témoignent jusqu'à la fin de leur sang andalou. Nous les voyons, aux trois quarts éventrés, courir encore bravement à la charge, et la tête haute, offrir le poitrail au coup mortel. Le peintre n'a pas traité beaucoup plus fidèlement ses taureaux; il a fait de très respectables taureaux ordinaires, non pas des taureaux espagnols, ce qui est tout autre chose. Ces torts, véniels pour nous, seraient irrémissibles aux yeux d'un *aficionado* véritable. C'est qu'au cirque le cheval et le taureau ne sont point de simples comparses. L'acteur principal est le taureau peut-être.

Mais où M. Lewis triomphe surtout, c'est dans son troisième

tableau, qui montre l'extérieur d'une taverne de Grenade un jour de course. Et ne blâmez pas le choix de ce troisième sujet, si analogue aux autres. L'art peut puiser sans crainte à toute source où bouillonne une forte passion populaire; l'onde fécondante y est inépuisable. Ici rien qui ne soit irréprochable et excellent. Le désordre est l'action; la confusion, le mouvement. La foule acclame et bat des mains aux *toreros* qui passent. Pour elle, le spectacle a commencé déjà. Deux *picadors* à cheval vident le dernier verre de *manzanilla*, le coup de l'étrier. Ils s'étourdissent, ils boivent l'oubli du danger. Un *matador*, plus raffiné, s'enivre de pure galanterie. Il part, deux adorables *majas* aux bras; l'une, sa maîtresse, vivra ce soir, s'il est vivant. A la porte du cabaret s'est arrêté un *calesin*, qu'emplit largement la rotondité d'un dominicain. Le bon père vient confesser les mourans. On lui apporte en bouteille le courage dont aura besoin son pieux ministère. Cependant un frère quêteur va fort activement de groupe en groupe; l'habile homme n'ignore pas que l'émotion et la joie font la charité plus abondante. Enfin, partout c'est l'originalité des scènes, la naïve barbarie des mœurs, la rudesse des contrastes, épiées âprement et prises sur le fait; c'est toute cette neuve poésie du terroir ramassée à pleines mains et mise ardemment en œuvre. Une page semblable en conte plus à elle seule de l'Andalousie, que tous les milliers de voyages accumulés depuis vingt ans par les *touristes*.

Un ouvrage de M. Cattermole commande une double attention, et par son importance et par la juste célébrité de l'artiste. Autant M. Copley-Fielding est en avant des paysagistes de *Pall-Mall*, autant M. Cattermole précède les peintres du style gothique. Examiner l'œuvre de ce dernier, c'est choisir le meilleur échantillon pour juger le *moyen-âge* de l'exhibition.

M. Cattermole avait exposé, l'an passé, une cellule d'abbé, selon nous admirée fort au-delà de ses mérites. Certes, c'était une brillante fantaisie. Toutes les richesses y ruisselaient dans les flots d'un éblouissant coloris. Mais ce n'était pas là vraiment qu'il fallait vider la corne d'abondance. Ce n'était pas là le lieu de tant de guirlandes, de tant de fruits, de fleurs, et de cassolettes. Le luxe des moines n'a jamais été si délicat. Bref, à notre avis, l'artiste avait peint un rêve, non point restitué une scène des vieux temps. Il n'avait point paré la vérité; il l'avait travestie et fardée.

Cette fois, M. Cattermole s'en prend à un sujet tout sanglant et terrible. C'est le meurtre de l'évêque de Liége, la grande scène du roman de Walter Scott qu'il représente. Beaucoup de parties de cette vaste composition sont dignes d'un haut éloge. Le contraste surtout est magnifique entre la vénérable et paisible figure de la victime sous le sabre du bourreau et la hideuse convulsion des traits de l'assassin. Rarement on avait mieux mis le crime et la vertu face à face. Toutefois, si la verve abonde dans l'exécution, l'énergie déborde peut-être. Le peintre semble manquer un peu de mesure et de discrétion. J'ai peur qu'il n'ait ici abusé de l'horrible, comme, dans la cellule de l'abbé, il avait fait des lys et des roses. Je sais quelle méchante et sauvage compagnie était celle du *Sanglier des Ardennes*, mais je ne crois pas qu'il n'eût de convives à sa table que les bêtes fauves qui hurlent à l'épouvantable festin où nous convie l'artiste.

Une dernière observation qui s'adresse, non pas seulement à M. Cattermole, quoiqu'il la provoque principalement, mais à plusieurs autres notables peintres de *Pall-Mall* et même légèrement à M. Lewis.

Une idée téméraire préoccupe évidemment ces artistes estimables. Ils jugent l'aquarelle omnipotente et capable de rivaliser en tout point avec la peinture à l'huile. Bien mieux, hommes conséquens qu'ils sont, ils essaient de fortifier leur dire par leurs œuvres; nous ne sommes point accoutumés à décourager les tentatives difficiles et hardies; pourtant nous confessons n'avoir en celle-là qu'une médiocre confiance. Il se conçoit qu'en de certaines occasions l'aquarelle emprunte le secours d'une force et d'une énergie de moyens qui ne sont pas de son essence; — il ne se conçoit point qu'elle se veuille faire absolument énergique et forte contre sa nature. Du reste, elle peut, s'il lui plaît, étaler un papier égal en dimension aux plus larges toiles; elle peut le noircir à son aise et le charger de gomme; mais je tremble qu'elle n'ait le sort de la grenouille envieuse du bœuf. A cet effort immodéré, sans acquérir la puissance de sa rivale, ne perdra-t-elle pas la légèreté, la morbidesse, la transparence, ses qualités principales et essentielles?

A quoi bon d'ailleurs dépenser son talent en usurpations hasardeuses? A quoi bon cette rage de déplacer les limites sagement

posées des genres? Qui vous contraint de vous enfermer dans la salle étroite de Pall-Mall? Si la gloire de Claude et du Titien vous empêche de dormir, que ne trempez-vous votre pinceau aux mêmes couleurs éternelles où ils trempaient le leur? Dût *Somerset-House* vous fermer ses portes, ignorez-vous comme vous seriez bienvenus et fêtés chez vos frères, les associés libres de *Suffolk-Street?*

V.

Nous avons redescendu le *Strand*. Entrons à *Exeter-Hall*, où s'est établie la nouvelle société des peintres d'aquarelle. Cette dernière visite, si courte qu'elle soit, nous sera méritoire; car ce que nous avons vu d'exhibitions était bien pour nous satisfaire, et ce n'est pas la meilleure qui nous reste à voir.

Mais nous avons promis d'être équitables; nous avons promis de tout montrer, de ne soustraire aucune des pièces utiles aux juges. Achevons donc paisiblement notre besogne de rapporteur.

Ce qui recommande surtout la société nouvelle, c'est sa tendance marquée vers l'amélioration. Ainsi sa présente exhibition, qui est seulement la cinquième, est de beaucoup supérieure aux précédentes. L'année dernière encore, la salle était à peine tenable dix minutes, tant le méchant et le médiocre y dominaient; cette année, avec du loisir, on y peut passer une heure agréable.

Voilà les bénéfices que produit l'esprit d'association appliqué à l'art. L'association est doublement féconde. En assurant les progrès individuels, elle favorise le progrès général.

Ici, peu d'ouvrages frappent par l'habileté de l'ordonnance, le fini, la perfection du travail. Presque tout est à l'état d'ébauche; mais, sous la rude écorce de bien des essais informes, frémit une sève qui jaillira un jour en de luxurians feuillages.

Dans le très petit nombre des choses vraiment achevées, il convient de citer les bijoux de M. Downing. Ce sont le plus souvent des vues de la Tamise en hiver. C'est le grand fleuve où glissent les barques et les navires voilés de brume. Le ciel de Londres est là chargé de toutes ses vapeurs. C'est assurément le brouillard de la rivière, lui-même, que l'artiste a trouvé moyen de mettre sous

verre et d'encadrer. Ces jolies miniatures sont toutes, je l'avoue, un peu tristes; mais est-ce la faute de M. Downing, si le soleil est six mois de l'année sans vouloir luire pour la capitale de l'Angleterre?

Les marines et les paysages de M. Sheperd ne manquent ni de relief ni de vie. Mais l'inexpérience s'y trahit évidente. On reconnaît que le peintre tâtonne et cherche encore. Il n'est pas le maître de sa composition. Il caresse et prodigue les détails outre mesure. Ses peintures vous fatiguent et vous éblouissent. C'est qu'elles n'ont aucun centre. Il oublie d'y marquer le point visuel.

M. Warren, le dernier que nous ayons à nommer, possède une imagination vive et fertile; c'est dommage que le pinceau lui résiste autant et réalise si incomplètement sa pensée. Quelques-uns de ses trop nombreux ouvrages doivent être cependant mis à part, où la verve et l'originalité rachètent presque l'incorrection et la négligence.

L'Embarcation de la reine Élisabeth à Greenwich est une chaude et brillante illustration de la célèbre scène du roman de *Kenilworth.*

Il y a de la grandeur, il y a de l'orient dans cette peinture où nous voyons les statues colossales de Thèbes, au milieu de l'inondation du Nil, paisiblement assises sur leurs siéges de granit, et regardant, souriantes, le fleuve débordé qui monte à peine mouiller leurs pieds.

Une autre composition moins sérieuse caractérise mieux peut-être l'esprit d'invention de l artiste.

Des sylphes et des sylphides ont sommeillé tout le jour dans leurs calices de roses. Éveillés à la brune, voilà qu ils commencent de courir le jardin, sautant de touffes de fleurs en touffes de fleurs. Mais, grande aventure! sur une large feuille d'hortensia a resplendi tout à coup un ver luisant. Aussitôt les mains s'enlacent. Une ronde se forme autour de l'insecte radieux. L'orchestre même ne manquera pas à ce bal improvisé. L'un des sylphes a pris un pétale de chevrefeuille et l'embouche comme une trompette, tandis qu'un autre touche des fils d'une toile d'araignée, ainsi que d'une harpe. Entendez-vous le bruit des pas de la danse et les accords de la musique? vraiment il y a là un souffle de poésie fantastique tout shakspearien. Cette folie des fées de M. Warren ne déshonorerait pas les folles fantaisies de la reine Mab et de sa cour.

VI.

Nous avons promené le curieux à travers les quatre exhibitions où nous nous étions engagé de le conduire. Nous lui avons été le plus exact et le plus fidèle *cicerone* que nous avons pu. Si nous n'avons pas tout montré, au moins espérons-nous n'avoir rien omis qui dût être particulièrement admiré. Nous n'avons négligé aucun nom recommandé hautement par son mérite ou son illustration. Face à face avec les célébrités, nous nous sommes appliqué à découvrir le caractère habituel et général de leurs talens, plutôt qu'à détailler leur œuvre du jour. Ainsi avons-nous essayé, non pas tant d'asseoir notre propre appréciation sur une large base, que de mettre chacun en état de prononcer de soi-même, en parfaite connaissance.

A cet effet, quelques observations, déjà indiquées, veulent être rappelées et rapprochées, afin d'éclairer davantage la matière.

On a vu qu'en Angleterre même, d'honorables antagonistes de l'Académie déploraient amèrement et flétrissaient l'abandon des hautes régions de l'art. Mais cet abandon très réel provient de causes qui l'expliquent et l'excusent.

Il est incontestable que l'artiste ne saurait travailler uniquement pour la gloire. Il faut qu'il travaille d'abord pour vivre. La dure nécessité lui prescrit donc de faire, avant tout, des tableaux capables de plaire à ceux qui achètent. Michel-Ange lui-même n'aurait jamais peint la chapelle Sixtine, pour l'unique plaisir d'y empreindre gratuitement son immortalité.

Chez nos voisins, la difficulté d'aborder les sujets religieux serait double. L'église protestante les a arrachés de ses murs comme images profanes. Ainsi non-seulement il ne s'agit pas de les lui vendre, mais l'enthousiaste M. Haydon eût-il la fantaisie de se hisser jusqu'au dôme de Saint-Paul, afin de le décorer bénévolement, il courrait le risque d'être jeté hors du temple et poursuivi en sacrilége.

D'autre part, le gouvernement ne commande aucune sorte de tableaux. L'honorable chambre des communes n'a jamais estimé que le moindre *farthing* du budget dût être employé à l'encouragement de la peinture historique ou non historique. Parce qu'un club

s'est pris du désir d'avoir en son salon une bataille navale, c'est là pure exception, nullement coutume.

Or, à quel patronage l'art a-t-il été contraint d'avoir recours? Au patronage qui s'est offert. Au patronage des lords, au patronage des riches; mais quelles peintures demandaient les riches et les lords? Bien entendu ce n'était pas la grande histoire ; ce n'était ni la grande histoire religieuse, ni la grande histoire profane ; c'étaient de grands portraits en pied, pour les plus grands panneaux de leurs appartemens; et, pour les coins, de l'histoire en miniature, des chasses, du paysage et de l'aquarelle.

Ces considérations pesées, dont l'importance est grave, quand on veut impartialement juger la situation de l'art en Angleterre, il s'agit surtout d'examiner, si, dans les bornes encore larges et honorables où l'a enfermé la force majeure, il est suffisamment fécond et prospère, s'il compte assez de noms excellens qui l'autorisent et le recommandent. Là dessus, notre avis est affirmatif et nous pensons l'avoir établi de façon à ce que plus d'un autre s'y range.

Mais au milieu de tant de prospérité et d'excellence, s'écrie-t-on, y a-t-il une école anglaise? Y a-t-il une école anglaise plus qu'il n'y a une école française?

Oui, répondrons-nous encore, quoique moins absolument. Il n'y a point d'école anglaise si vous exigez le caractère rigoureusement tranché des vieilles écoles flamande, italienne et espagnole. Il y a une école anglaise plus qu'il n'y a une école française, en ce sens que l'art anglais s'est inspiré davantage et plus exclusivement du sol natal, de la nature indigène, du ciel du pays; en ce sens qu'il a traité plus de sujets purement nationaux et presque inintelligibles au dehors.

Mais l'art anglais est-il l'égal de l'art français? lui est-il supérieur?

Nous serions fort empêchés de répondre formellement à cette dernière question.

Toute comparaison est délicate et téméraire entre les gloires analogues de deux peuples rivaux, lorsque, des deux parts, les titres sont authentiques, nombreux, fortement appuyés.

Le rapprochement conviendrait mieux, si la balance penchait à ce point d'un côté, qu'il ne fût guère possible de garder un doute

sur la prééminence. Nous serions requis, par exemple, de déclarer notre opinion, touchant la double littérature des deux pays, que nous n'hésiterions pas à dire : la nouvelle littérature française arrive ; la nouvelle littérature anglaise s'en va.

Tel n'est point le cas en ce qui touche l'art. En France effectivement il arrive, il est arrivé; mais en Angleterre il est arrivé aussi et ne témoigne nul empressement de partir. Seulement, peut-être a-t-il chez les uns en élévation ce que chez les autres il regagne en largeur. Chez les Français, l'arbre, bouillonnant de sève, dresse vers le ciel une superbe cime. Chez leurs voisins, ses hautes branches se sont desséchées, mais il couvre la plaine d'épais et vastes rameaux.

Londres, le 10 juin 1836.

LORD FEELING.

IL NE FAUT
JURER DE RIEN.

PROVERBE.

PERSONNAGES.

VAN BUCK, négociant.
VALENTIN VAN BUCK, son neveu.
UN ABBÉ.
UN MAÎTRE DE DANSE.
UN AUBERGISTE.
UN GARÇON.
LA BARONNE DE MANTES.
CÉCILE, sa fille.

(La scène est à Paris.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La chambre de Valentin.

VALENTIN assis. — Entre VAN BUCK.

VAN BUCK.

Monsieur mon neveu, je vous souhaite le bonjour.

VALENTIN.

Monsieur mon oncle, votre serviteur.

VAN BUCK.

Restez assis; j'ai à vous parler.

VALENTIN.

Asseyez-vous; j'ai donc à vous entendre. Veuillez vous mettre dans la bergère, et poser là votre chapeau.

VAN BUCK, s'asseyant.

Monsieur mon neveu, la plus longue patience et la plus robuste obstination doivent, l'une et l'autre, finir tôt ou tard. Ce qu'on tolère devient intolérable, incorrigible ce qu'on ne corrige pas; et qui vingt fois a jeté la perche à un fou qui veut se noyer, peut être forcé un jour ou l'autre de l'abandonner ou de périr avec lui.

VALENTIN.

Oh! oh! voilà qui est débuter, et vous avez là des métaphores qui se sont levées de grand matin.

VAN BUCK.

Monsieur, veuillez garder le silence, et ne pas vous permettre de me plaisanter. C'est vainement que les plus sages conseils, depuis trois ans, tentent de mordre sur vous. Une insouciance ou une fureur aveugle, des résolutions sans effet, mille prétextes inventés à plaisir, une maudite condescendance, tout ce que j'ai pu ou puis faire encore (mais, par ma barbe! je ne ferai plus rien!)..... Où me menez-vous à votre suite? Vous êtes aussi entêté....

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère.

VAN BUCK.

Non, monsieur, n'interrompez pas. Vous êtes aussi obstiné que je me suis, pour mon malheur, montré crédule et patient. Est-il croyable, je vous le demande, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans passe son temps comme vous le faites? De quoi servent mes remontrances, et quand prendrez-vous un état? Vous êtes pauvre, puisqu'au bout du compte vous n'avez de fortune que la mienne; mais, finalement, je ne suis pas moribond, et je digère encore vertement. Que comptez-vous faire d'ici à ma mort?

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère, et vous allez vous oublier.

VAN BUCK.

Non, monsieur, je sais ce que je fais; si je suis le seul de la famille qui se soit mis dans le commerce, c'est grace à moi, ne l'oubliez pas, que les débris d'une fortune détruite ont pu encore se relever. Il vous sied bien de sourire quand je parle; si je n'avais pas vendu du guingan à Anvers, vous seriez maintenant à l'hôpital, avec votre robe de chambre à fleurs. Mais, Dieu merci, vos chiennes de bouillottes....

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, voilà le trivial; vous changez de ton; vous vous oubliez; vous aviez mieux commencé que cela.

VAN BUCK.

Sacrebleu! tu te moques de moi. Je ne suis bon apparemment qu'à payer tes lettres de change? J'en ai reçu une ce matin : soixante louis! Te railles-tu des gens? il te sied bien de faire le fashionable (que le diable soit des mots anglais!) quand tu ne peux pas payer ton tailleur! C'est autre chose de descendre d'un beau cheval pour retrouver au fond d'un hôtel une bonne famille opulente, ou de sauter à bas d'un carrosse de louage pour grimper deux ou trois étages. Avec tes gilets de satin, tu demandes, en rentrant du bal, ta chandelle à ton portier, et il regimbe quand il n'a pas eu ses étrennes. Dieu sait si tu les lui donnes tous les ans! Lancé dans un monde plus riche que toi, tu puises chez tes amis le dédain de toi-même; tu portes ta barbe en pointe et tes cheveux sur les épaules, comme si tu n'avais pas seulement de quoi acheter un ruban pour te faire une queue. Tu écrivailles dans les gazettes, tu es capable de te faire saint-simonien quand tu n'auras plus ni sou ni maille, et cela viendra, je t'en réponds. Va, va, un écrivain public est plus estimable que toi. Je finirai par te couper les vivres, et tu mourras dans un grenier.

VALENTIN.

Mon bon oncle Van Buck, je vous respecte et je vous aime. Faites-moi la grace de m'écouter. Vous avez payé ce matin une lettre de change à mon intention. Quand vous êtes venu, j'étais à la fenêtre, et je vous ai vu arriver; vous méditiez un sermon juste aussi long qu'il y a d'ici chez vous. Épargnez, de grace, vos paroles. Ce que vous pensez, je le sais; ce que vous dites, vous ne le pensez pas toujours; ce que vous faites, je vous en remercie. Que j'aie des dettes et que je ne sois bon à rien, cela se peut; qu'y voulez-vous faire? Vous avez soixante mille livres de rente....

VAN BUCK.

Cinquante.

VALENTIN.

Soixante, mon oncle; vous n'avez pas d'enfans, et vous êtes plein de bonté pour moi. Si j'en profite, où est le mal? Avec soixante bonnes mille livres de rente....

VAN BUCK.

Cinquante, cinquante; pas un denier de plus.

VALENTIN.

Soixante; vous me l'avez dit vous-même.

VAN BUCK.

Jamais. Où as-tu pris cela?

VALENTIN.

Mettons cinquante. Vous êtes jeune, gaillard encore, et bon vivant. Croyez-vous que cela me fâche, et que j'aie soif de votre bien? Vous ne me faites pas tant d'injure, et vous savez que les mauvaises têtes n'ont pas toujours les plus mauvais cœurs. Vous me querellez de ma robe de chambre : vous en avez porté bien d'autres. Ma barbe en pointe ne veut pas dire que je sois un saint-simonien : je respecte trop l'héritage. Vous vous plaignez de mes gilets; voulez-vous qu'on sorte en chemise? Vous me dites que je suis pauvre, et que mes amis ne le sont pas; tant mieux pour eux, ce n'est pas ma faute. Vous imaginez qu'ils me gâtent et que leur exemple me rend dédaigneux : je ne le suis que de ce qui m'ennuie, et puisque vous payez mes dettes, vous voyez bien que je n'emprunte pas. Vous me reprochez d'aller en fiacre : c'est que je n'ai pas de voiture. Je prends, dites-vous, en rentrant, ma chandelle chez mon portier : c'est pour ne pas monter sans lumière; à quoi bon se casser le cou? Vous voudriez me voir un état : faites-moi nommer premier ministre, et vous verrez comme je ferai mon chemin. Mais quand je serai surnuméraire dans l'entresol d'un avoué, je vous demande ce que j'y apprendrai, sinon que tout est vanité. Vous dites que je joue à la bouillotte : c'est que j'y gagne quand j'ai brelan; mais soyez sûr que je n'y perds pas plus tôt que je me repens de ma sottise. Ce serait, dites-vous, autre chose, si je descendais d'un beau cheval, pour entrer dans un bon hôtel : je le crois bien; vous en parlez à votre aise. Vous ajoutez que vous êtes fier, quoique vous ayez vendu du guingan; et plût à Dieu que j'en vendisse! ce serait la preuve que je pourrais en acheter. Pour ma noblesse, elle m'est aussi chère qu'elle peut vous l'être à vous-même; mais c'est pourquoi je ne m'attèle pas, ni plus que moi les chevaux de pur sang. Tenez, mon oncle, ou je me trompe, ou vous n'avez pas déjeuné. Vous êtes resté le cœur à jeun sur cette maudite lettre de change; avalons-la de compagnie, je vais demander le chocolat. (Il sonne. On sert à déjeuner.)

VAN BUCK.

Quel déjeuner! Le diable m'emporte! tu vis comme un prince.

VALENTIN.

Eh! que voulez-vous? quand on meurt de faim, il faut bien tâcher de se distraire. (Ils s'attablent.)

VAN BUCK.

Je suis sûr que, parce que je me mets là, tu te figures que je te pardonne.

VALENTIN.

Moi? pas du tout. Ce qui me chagrine, lorsque vous êtes irrité, c'est qu'il vous échappe malgré vous des expressions d'arrière-boutique. Oui, sans le savoir, vous vous écartez de cette fleur de politesse qui vous distingue particulièrement; mais quand ce n'est pas devant témoins, vous comprenez que je ne vais pas le dire.

VAN BUCK.

C'est bon, c'est bon, il ne m'échappe rien. Mais brisons là, et parlons d'autre chose; tu devrais bien te marier.

VALENTIN.

Seigneur, mon Dieu! qu'est-ce que vous dites?

VAN BUCK.

Donne-moi à boire. Je dis que tu prends de l'âge, et que tu devrais te marier.

VALENTIN.

Mais, mon oncle, qu'est-ce que je vous ai fait?

VAN BUCK.

Tu m'as fait des lettres de change. Mais quand tu ne m'aurais rien fait, qu'a donc le mariage de si effroyable? Voyons, parlons sérieusement. Tu serais, parbleu, bien à plaindre quand on te mettrait ce soir dans les bras une jolie fille bien élevée, avec cinquante mille écus sur ta table pour t'égayer demain matin au réveil. Voyez un peu le grand malheur, et comme il y a de quoi faire l'ombrageux! Tu as des dettes, je te les paierais; une fois marié, tu te rangeras. Mademoiselle de Mantes a tout ce qu'il faut.....

VALENTIN.

Mademoiselle de Mantes! Vous plaisantez?

VAN BUCK.

Puisque son nom m'est échappé, je ne plaisante pas. C'est d'elle qu'il s'agit, et si tu veux...

VALENTIN.

Et si elle veut. C'est comme dit la chanson :

Je sais bien qu'il ne tiendrait qu'à moi
De l'épouser, si elle voulait.

VAN BUCK.

Non; c'est de toi que cela dépend. Tu es agréé; tu lui plais.

VALENTIN.

Je ne l'ai jamais vue de ma vie.

VAN BUCK.

Cela ne fait rien; je te dis que tu lui plais.

VALENTIN.

En vérité?

VAN BUCK.

Je t'en donne ma parole.

VALENTIN.

Eh bien donc! elle me déplaît.

VAN BUCK.

Pourquoi?

VALENTIN.

Par la même raison que je lui plais.

VAN BUCK.

Cela n'a pas le sens commun, de dire que les gens nous déplaisent, quand nous ne les connaissons pas.

VALENTIN.

Comme de dire qu'ils nous plaisent. Je vous en prie, ne parlons plus de cela.

VAN BUCK.

Mais, mon ami, en y réfléchissant (donne-moi à boire), il faut faire une fin.

VALENTIN.

Assurément, il faut mourir une fois dans sa vie.

VAN BUCK.

J'entends qu'il faut prendre un parti, et se caser. Que deviendras-tu? Je t'en avertis, un jour ou l'autre, je te laisserai là malgré moi. Je n'entends pas que tu me ruines, et si tu veux être mon héritier, encore faut-il que tu puisses m'attendre. Ton mariage me coûterait, c'est vrai, mais une fois pour toutes, et moins en somme que tes folies. Enfin, j'aime mieux me débarrasser de toi; pense à cela : veux-tu une jolie femme, tes dettes payées, et vivre en repos?

VALENTIN.

Puisque vous y tenez, mon oncle, et que vous parlez sérieusement, sérieusement je vais vous répondre; prenez du pâté, et écoutez-moi.

VAN BUCK.

Voyons, quel est ton sentiment?

VALENTIN.

Sans vouloir remonter bien haut, ni vous lasser par trop de préambules, je commencerai par l'antiquité. Est-il besoin de vous rappeler la manière dont fut traité un homme qui ne l'avait mérité en rien, qui toute sa vie fut d'humeur douce, jusqu'à reprendre, même après sa

faute, celle qui l'avait si outrageusement trompé? Frère d'ailleurs d'un puissant monarque, et couronné bien mal à propos....

VAN BUCK.

De qui diantre me parles-tu?

VALENTIN.

De Ménélas, mon oncle.

VAN BUCK.

Que le diable t'emporte et moi avec! Je suis bien sot de t'écouter.

VALENTIN.

Pourquoi? Il me semble tout simple....

VAN BUCK.

Maudit gamin! cervelle fêlée! il n'y a pas moyen de te faire dire un mot qui ait le sens commun. (Il se lève.) Allons! finissons! en voilà assez. Aujourd'hui la jeunesse ne respecte rien.

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, vous allez vous mettre en colère.

VAN BUCK.

Non, monsieur; mais, en vérité, c'est une chose inconcevable. Imagine-t-on qu'un homme de mon âge serve de jouet à un bambin? Me prends-tu pour ton camarade, et faudra-t-il te répéter....

VALENTIN.

Comment! mon oncle, est-il possible que vous n'ayez jamais lu Homère?

VAN BUCK, se rasseyant.

Eh bien! quand je l'aurais lu?

VALENTIN.

Vous me parlez de mariage; il est tout simple que je vous cite le plus grand mari de l'antiquité.

VAN BUCK.

Je me soucie bien de tes proverbes. Veux-tu répondre sérieusement?

VALENTIN.

Soit; trinquons à cœur ouvert; je ne serai compris de vous que si vous voulez bien ne pas m'interrompre. Je ne vous ai pas cité Ménélas pour faire parade de ma science, mais pour ne pas nommer beaucoup d'honnêtes gens; faut-il m'expliquer sans réserve?

VAN BUCK.

Oui, sur-le-champ, ou je m'en vais.

VALENTIN.

J'avais seize ans, et je sortais du collége, quand une belle dame de

notre connaissance me distingua pour la première fois. A cet âge-là, peut-on savoir ce qui est innocent ou criminel? J'étais un soir chez ma maîtresse, au coin du feu, son mari en tiers. Le mari se lève et dit qu'il va sortir. A ce mot, un regard rapide, échangé entre ma belle et moi, me fait bondir le cœur de joie. Nous allions être seuls! Je me retourne, et vois le pauvre homme mettant ses gants. Ils étaient en daim de couleur verdâtre, trop larges, et décousus au pouce. Tandis qu'il y enfonçait ses mains, debout au milieu de la chambre, un imperceptible sourire passa sur le coin des lèvres de la femme, et dessina comme une ombre légère les deux fossettes de ses joues. L'œil d'un amant voit seul de tels sourires, car on les sent plus qu'on ne les voit. Celui-ci m'alla jusqu'à l'ame, et je l'avalai comme un sorbet. Mais, par une bizarrerie étrange, le souvenir de ce moment de délices se lia invinciblement dans ma tête à celui de deux grosses mains rouges se débattant dans des gants verdâtres; et je ne sais ce que ces mains, dans leur opération confiante, avaient de triste et de piteux, mais je n'y ai jamais pensé depuis sans que le féminin sourire ne vînt me chatouiller le coin des lèvres, et j'ai juré que jamais femme au monde ne me ganterait de ces gants-là.

VAN BUCK.

C'est-à-dire qu'en franc libertin, tu doutes de la vertu des femmes, et que tu as peur que les autres ne te rendent le mal que tu leur as fait.

VALENTIN.

Vous l'avez dit; j'ai peur du diable, et je ne veux pas être ganté.

VAN BUCK.

Bah! c'est une idée de jeune homme.

VALENTIN.

Comme il vous plaira, c'est la mienne; dans une trentaine d'années, si j'y suis, ce sera une idée de vieillard, car je ne me marierai jamais.

VAN BUCK.

Prétends-tu que toutes les femmes soient fausses, et que tous les maris soient trompés?

VALENTIN.

Je ne prétends rien, et je n'en sais rien. Je prétends, quand je vais dans la rue, ne pas me jeter sous les roues des voitures; quand je dîne, ne pas manger de merlan; quand j'ai soif, ne pas boire dans un verre cassé, et, quand je vois une femme, ne pas l'épouser; et encore je ne suis pas sûr de n'être ni écrasé, ni étranglé, ni brèche-dent, ni...

VAN BUCK.

Fi donc! mademoiselle de Mantes est sage et bien élevée; c'est une bonne petite fille.

VALENTIN.

A Dieu ne plaise que j'en dise du mal! elle est sans doute la meilleure du monde. Elle est bien élevée, dites-vous? Quelle éducation a-t-elle reçue? La conduit-on au bal, au spectacle, aux courses de chevaux? Sort-elle seule en fiacre, le matin, à midi, pour revenir à six heures? A-t-elle une femme de chambre adroite, un escalier dérobé? A-t-elle vu *la Tour de Nesle*, et lit-elle les romans de M. de Balzac? La mène-t-on, après un bon dîner, les soirs d'été, quand le vent est au sud, voir lutter aux Champs-Élysées dix ou douze gaillards nus, aux épaules carrées? A-t-elle pour maître un beau valseur, grave et frisé, au jarret prussien, qui lui serre les doigts quand elle a bu du punch? Reçoit-elle des visites en tête-à-tête, l'après-midi, sur un sopha élastique, sous le demi-jour d'un rideau rose? A-t-elle à sa porte un verrou doré, qu'on pousse du petit doigt en tournant la tête, et sur lequel retombe mollement une tapisserie sourde et muette? Met-elle son gant dans son verre lorsqu'on commence à passer le champagne? Fait-elle semblant d'aller au bal de l'Opéra, pour s'éclipser un quart d'heure, courir chez Musard, et revenir bâiller? Lui a-t-on appris, quand Rubini chante, à ne montrer que le blanc de ses yeux, comme une colombe amoureuse? Passe-t-elle l'été à la campagne chez une amie pleine d'expérience, qui en répond à sa famille, et qui, le soir, la laisse au piano, pour se promener sous les charmilles, en chuchotant avec un hussard? Va-t-elle aux eaux? A-t-elle des migraines?

VAN BUCK.

Jour de Dieu! qu'est-ce que tu dis là!

VALENTIN.

C'est que si elle ne sait rien de tout cela, on ne lui a pas appris grand'-chose; car, dès qu'elle sera femme, elle le saura, et alors qui peut rien prévoir?

VAN BUCK.

Tu as de singulières idées sur l'éducation des femmes. Voudrais-tu pas qu'on les suivît?

VALENTIN.

Non; mais je voudrais qu'une jeune fille fût une herbe dans un bois, et non une plante dans une caisse. Allons, mon oncle, venez aux Tuileries, et ne parlons plus de tout cela.

VAN BUCK.

Tu refuses mademoiselle de Mantes?

VALENTIN.

Pas plus qu'une autre, mais ni plus ni moins.

VAN BUCK.

Tu me feras damner; tu es incorrigible. J'avais les plus belles espérances; cette fille-là sera très riche un jour; tu me ruineras, et tu iras au diable; voilà tout ce qui arrivera. Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que tu veux?

VALENTIN.

Vous donner votre canne et votre chapeau, pour prendre l'air, si cela vous convient.

VAN BUCK.

Je me soucie bien de prendre l'air! Je te déshérite, si tu refuses de te marier.

VALENTIN.

Vous me déshéritez, mon oncle?

VAN BUCK.

Oui, par le ciel! j'en fais serment! Je serai aussi obstiné que toi, et nous verrons qui des deux cédera.

VALENTIN.

Vous me déshéritez par écrit, ou seulement de vive voix?

VAN BUCK.

Par écrit, insolent que tu es!

VALENTIN.

Et à qui laisserez-vous votre bien? Vous fonderez donc un prix de vertu, ou un concours de grammaire latine?

VAN BUCK.

Plutôt que de me laisser ruiner par toi, je me ruinerai tout seul et à mon plaisir.

VALENTIN.

Il n'y a plus de loterie ni de jeu; vous ne pourrez jamais tout boire.

VAN BUCK.

Je quitterai Paris; je retournerai à Anvers; je me marierai moi-même, s'il le faut, et je te ferai six cousins germains.

VALENTIN.

Et moi, je m'en irai à Alger; je me ferai trompette de dragons, j'épouserai une Ethiopienne, et je vous ferai vingt-quatre petits neveux, noirs comme de l'encre, et bêtes comme des pots.

VAN BUCK.

Jour de ma vie! si je prends ma canne.....

VALENTIN.

Tout beau, mon oncle! prenez garde, en frappant, de casser votre bâton de vieillesse.

VAN BUCK (l'embrassant).

Ah! malheureux! tu abuses de moi!

VALENTIN.

Écoutez-moi; le mariage me répugne; mais pour vous, mon bon oncle, je me déciderai à tout. Quelque bizarre que puisse vous sembler ce que je vais vous proposer, promettez-moi d'y souscrire sans réserve, et, de mon côté, j'engage ma parole.

VAN BUCK.

De quoi s'agit-il? Dépêche-toi.

VALENTIN.

Promettez d'abord, je parlerai ensuite.

VAN BUCK.

Je ne le puis pas sans rien savoir.

VALENTIN.

Il le faut, mon oncle; c'est indispensable.

VAN BUCK.

Eh bien! soit, je te le promets.

VALENTIN.

Si vous voulez que j'épouse mademoiselle de Mantes, il n'y a pour cela qu'un moyen, c'est de me donner la certitude qu'elle ne me mettra jamais aux mains la paire de gants dont nous parlions.

VAN BUCK.

Et que veux-tu que j'en sache?

VALENTIN.

Il y a pour cela des probabilités qu'on peut calculer aisément. Convenez-vous que si j'avais l'assurance qu'on peut la séduire en huit jours, j'aurais grand tort de l'épouser?

VAN BUCK.

Certainement. Quelle apparence?...

VALENTIN.

Je ne vous demande pas un plus long délai. La baronne ne m'a jamais vu, non plus que la fille; vous allez faire atteler, et vous irez leur faire visite. Vous leur direz qu'à votre grand regret, votre neveu reste garçon; j'arriverai au château une heure après vous, et vous aurez soin de ne pas me reconnaître; voilà tout ce que je vous demande, le reste ne regarde que moi.

VAN BUCK.

Mais tu m'effraies. Qu'est-ce que tu veux faire? A quel titre te présenter?

VALENTIN.

C'est mon affaire; ne me reconnaissez pas, voilà tout ce dont je vous charge. Je passerai huit jours au château; j'ai besoin d'air, et cela me fera du bien. Vous y resterez si vous voulez.

VAN BUCK.

Deviens-tu fou? et que prétends-tu faire? Séduire une jeune fille en huit jours? Faire le galant sous un nom supposé? La belle trouvaille! Il n'y a pas de conte de fées où ces niaiseries ne soient rebattues. Me prends-tu pour un oncle du Gymnase?

VALENTIN.

Il est deux heures, allons-nous-en chez vous. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

Au château.

LA BARONNE, CÉCILE, UN ABBÉ, UN MAITRE DE DANSE.

(La baronne, assise, cause avec l'abbé en faisant de la tapisserie. Cécile prend sa leçon de danse.)

LA BARONNE.

C'est une chose assez singulière que je ne trouve pas mon peloton bleu.

L'ABBÉ.

Vous le teniez il y a un quart d'heure; il aura roulé quelque part.

LE MAITRE DE DANSE.

Si mademoiselle veut faire encore la poule, nous nous reposerons après cela.

CÉCILE.

Je veux apprendre la valse à deux temps.

LE MAITRE DE DANSE.

Madame la baronne s'y oppose. Ayez la bonté de tourner la tête, et de me faire des oppositions.

L'ABBÉ.

Que pensez-vous, madame, du dernier sermon? ne l'avez-vous pas entendu?

LA BARONNE.

C'est vert et rose, sur fond noir, pareil au petit meuble d'en haut.

L'ABBÉ.

Plaît-il ?

LA BARONNE.

Ah ! pardon, je n'y étais pas.

L'ABBÉ.

J'ai cru vous y apercevoir.

LA BARONNE.

Où donc ?

L'ABBÉ.

A Saint-Roch, dimanche dernier.

LA BARONNE.

Mais oui, très bien. Tout le monde pleurait ; le baron ne faisait que se moucher. Je m'en suis allée à la moitié, parce que ma voisine avait des odeurs, et que je suis dans ce moment-ci entre les bras des homœopathes.

LE MAITRE DE DANSE.

Mademoiselle, j'ai beau vous le dire, vous ne faites pas d'oppositions. Détournez donc légèrement la tête, et arrondissez-moi les bras.

CÉCILE.

Mais, monsieur, quand on veut ne pas tomber, il faut bien regarder devant soi.

LE MAITRE DE DANSE.

Fi donc ! C'est une chose horrible. Tenez, voyez ; y a-t-il rien de plus simple ? Regardez-moi ; est-ce que je tombe ? Vous allez à droite, vous regardez à gauche ; vous allez à gauche, vous regardez à droite ; il n'y a rien de plus naturel.

LA BARONNE.

C'est une chose inconcevable que je ne trouve pas mon peloton bleu.

CÉCILE.

Maman, pourquoi ne voulez-vous donc pas que j'apprenne la valse à deux temps ?

LA BARONNE.

Parce que c'est indécent. Avez-vous lu *Jocelyn ?*

L'ABBÉ.

Oui, madame, il y a de beaux vers ; mais le fond, je vous l'avouerai...

LA BARONNE.

Le fond est noir ; tout le petit meuble l'est ; vous verrez cela sur du palissandre.

CÉCILE.

Mais, maman, miss Clary valse bien, et mesdemoiselles de Raimbaut aussi.

LA BARONNE.

Miss Clary est Anglaise, mademoiselle. Je suis sûre, l'abbé, que vous vous êtes assis dessus.

L'ABBÉ.

Moi, madame! sur miss Clary!

LA BARONNE.

Eh! c'est mon peloton, le voilà. Non, c'est du rouge; où est-il passé?

L'ABBÉ.

Je trouve la scène de l'évêque fort belle; il y a certainement du génie, beaucoup de talent, et de la facilité.

CÉCILE.

Mais, maman, de ce qu'on est Anglaise, pourquoi est-ce décent de valser?

LA BARONNE.

Il y a aussi un roman que j'ai lu, qu'on m'a envoyé de chez Mongie. Je ne sais plus le nom, ni de qui c'était. L'avez-vous lu? C'est assez bien écrit.

L'ABBÉ.

Oui, madame. Il semble qu'on ouvre la grille. Attendez-vous quelque visite?

LA BARONNE.

Ah! c'est vrai; Cécile, écoutez.

LE MAITRE DE DANSE.

Madame la baronne veut vous parler, mademoiselle.

L'ABBÉ.

Je ne vois pas entrer de voiture; ce sont des chevaux qui vont sortir.

CÉCILE, s'approchant.

Vous m'avez appelée, maman?

LA BARONNE.

Non. Ah! oui. Il va venir quelqu'un; baissez-vous donc que je vous parle à l'oreille. C'est un parti. Etes-vous coiffée?

CÉCILE.

Un parti?

LA BARONNE.

Oui, très convenable. — Vingt-cinq à trente ans, ou plus jeune; non, je n'en sais rien; très bien; allez danser.

CÉCILE.

Mais, maman, je voulais vous dire...

LA BARONNE.

C'est incroyable où est allé ce peloton. Je n'en ai qu'un de bleu, et il faut qu'il s'envole.

(Entre Van Buck.)

VAN BUCK.

Madame la Baronne, je vous souhaite le bonjour. Mon neveu n'a pu venir avec moi; il m'a chargé de vous présenter ses regrets, et d'excuser son manque de parole.

LA BARONNE.

Ah, bah! vraiment? il ne vient pas? Voilà ma fille qui prend sa leçon; permettez-vous qu'elle continue? Je l'ai fait descendre, parce que c'est trop petit chez elle.

VAN BUCK.

J'espère bien ne déranger personne. Si mon écervelé de neveu...

LA BARONNE.

Vous ne voulez pas boire quelque chose? Asseyez-vous donc. Comment allez-vous?

VAN BUCK.

Mon neveu, madame, est bien fâché...

LA BARONNE.

Écoutez donc que je vous dise. L'abbé, vous nous restez, pas vrai? Eh bien! Cécile, qu'est-ce qui t'arrive?

LE MAÎTRE DE DANSE.

Mademoiselle est lasse, madame.

LA BARONNE.

Chansons! si elle était au bal, et qu'il fût quatre heures du matin, elle ne serait pas lasse, c'est clair comme le jour. Dites-moi donc, vous: (bas à Van Buck) est-ce que c'est manqué?

VAN BUCK.

J'en ai peur; et s'il faut tout dire...

LA BARONNE.

Ah, bah! il refuse? Eh bien! c'est joli.

VAN BUCK.

Mon dieu, madame, n'allez pas croire qu'il y ait là de ma faute en rien. Je vous jure bien par l'ame de mon père...

LA BARONNE.

Enfin il refuse, pas vrai? C'est manqué?

VAN BUCK.

Mais, madame, si je pouvais, sans mentir....

LA BARONNE.

(On entend un grand tumulte au dehors.)

Qu'est-ce que c'est? regardez donc, l'abbé.

L'ABBÉ.

Madame, c'est une voiture versée devant la porte du château. On apporte ici un jeune homme qui semble privé de sentiment.

LA BARONNE.

Ah ! mon Dieu, un mort qui m'arrive ! Qu'on arrange vite la chambre verte. Venez, Van Buck, donnez-moi le bras. (Ils sortent.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une allée sous une charmille.

Entrent VAN BUCK et VALENTIN, qui a le bras en écharpe.

VAN BUCK.

Est-il possible, malheureux garçon, que tu te sois réellement démis le bras ?

VALENTIN.

Il n'y a rien de plus possible; c'est même probable, et, qui pis est, assez douloureusement réel.

VAN BUCK.

Je ne sais lequel, dans cette affaire, est le plus à blâmer de nous deux. Vit-on jamais pareille extravagance !

VALENTIN.

Il fallait bien trouver un prétexte pour m'introduire convenablement. Quelle raison voulez-vous qu'on ait de se présenter ainsi incognito à une famille respectable ? J'avais donné un louis à mon postillon en lui demandant sa parole de me verser devant le château. C'est un honnête homme, il n'y a rien à lui dire, et son argent est parfaitement gagné ; il a mis sa roue dans le fossé avec une constance héroïque. Je me suis démis le bras, c'est ma faute ; mais j'ai versé, et je ne me plains pas. Au contraire, j'en suis bien aise; cela donne aux choses un air de vérité qui intéresse en ma faveur.

VAN BUCK.

Que vas-tu faire? et quel est ton dessein ?

VALENTIN.

Je ne viens pas du tout ici pour épouser mademoiselle de Mantes, mais

uniquement pour vous prouver que j'aurais tort de l'épouser. Mon plan est fait, ma batterie pointée; et, jusqu'ici, tout va à merveille. Vous avez tenu votre promesse comme Régulus ou Hernani. Vous ne m'avez pas appelé mon neveu, c'est le principal et le plus difficile; me voilà reçu, hébergé, couché dans une belle chambre verte, de la fleur d'orange sur ma table, et des rideaux blancs à mon lit. C'est une justice à rendre à votre baronne, elle m'a aussi bien recueilli que mon postillon m'a versé. Maintenant, il s'agit de savoir si tout le reste ira à l'avenant. Je compte d'abord faire ma déclaration, secondement écrire un billet.....

VAN BUCK.

C'est inutile, je ne souffrirai pas que cette mauvaise plaisanterie s'achève.

VALENTIN.

Vous dédire! comme vous voudrez; je me dédis aussi sur-le-champ.

VAN BUCK.

Mais, mon neveu.....

VALENTIN.

Dites un mot, je reprends la poste et retourne à Paris; plus de parole, plus de mariage; vous me déshériterez si vous voulez.

VAN BUCK.

C'est un guêpier incompréhensible, et il est inoui que je sois fourré là. Mais enfin, voyons, explique-toi!

VALENTIN.

Songez, mon oncle, à notre traité. Vous m'avez dit et accordé que, s'il était prouvé que ma future devait me ganter de certains gants, je serais un fou d'en faire ma femme. Par conséquent, l'épreuve étant admise, vous trouverez bon, juste et convenable qu'elle soit aussi complète que possible. Ce que je dirai, sera bien dit; ce que j'essaierai, bien essayé, et ce que je pourrai faire, bien fait; vous ne me chercherez pas chicane, et j'ai carte blanche en tous cas.

VAN BUCK.

Mais, monsieur, il y a pourtant de certaines bornes, de certaines choses — Je vous prie de remarquer que si vous allez vous prévaloir — Miséricorde! comme tu y vas!

VALENTIN.

Si notre future est telle que vous la croyez et que vous me l'avez représentée, il n'y a pas le moindre danger, et elle ne peut que s'en trouver plus digne. Figurez-vous que je suis le premier venu; je suis amoureux de mademoiselle de Mantes, vertueuse épouse de Valentin Van Buck; songez comme la jeunesse du jour est entreprenante et hardie! que ne fait-on

pas, d'ailleurs, quand on aime? Quelles escalades, quelles lettres de quatre pages, quels torrens de larmes, quels cornets de dragées! Devant quoi recule un amant? De quoi peut-on lui demander compte? Quel mal fait-il, et de quoi s'offenser? il aime, ô mon oncle Van Buck! Rappelez-vous le temps où vous aimiez.

VAN BUCK.

De tout temps j'ai été décent, et j'espère que vous le serez, sinon je dis tout à la baronne.

VALENTIN.

Je ne compte rien faire qui puisse choquer personne. Je compte d'abord faire ma déclaration; secondement, écrire plusieurs billets; troisièmement, gagner la fille de chambre; quatrièmement, rôder dans les petits coins; cinquièmement, prendre l'empreinte des serrures avec de la cire à cacheter; sixièmement, faire une échelle de cordes, et couper les vitres avec ma bague; septièmement, me mettre à genou par terre en récitant *la Nouvelle Héloïse;* et huitièmement, si je ne réussis pas, m'aller noyer dans la pièce d'eau; mais je vous jure d'être décent, et de ne pas dire un seul gros mot, ni rien qui blesse les convenances.

VAN BUCK.

Tu es un roué et un impudent; je ne souffrirai rien de pareil.

VALENTIN.

Mais pensez donc que tout ce que je vous dis là, dans quatre ans d'ici un autre le fera, si j'épouse mademoiselle de Mantes; et comment voulez-vous que je sache de quelle résistance elle est capable, si je ne l'ai d'abord essayé moi-même? Un autre tentera bien plus encore, et aura devant lui un bien autre délai; en ne demandant que huit jours, j'ai fait un acte de grande humilité.

VAN BUCK.

C'est un piége que tu m'as tendu; jamais je n'ai prévu cela.

VALENTIN.

Et que pensiez-vous donc prévoir, quand vous avez accepté la gageure?

VAN BUCK.

Mais, mon ami, je pensais, je croyais — je croyais que tu allais faire ta cour... mais poliment... à cette jeune personne, comme par exemple, de lui... de lui dire... Ou si par hasard... et encore je n'en sais rien... Mais que diable! tu es effrayant.

VALENTIN.

Tenez! voilà la blanche Cécile qui nous arrive à petits pas. Entendez-vous craquer le bois sec? La mère tapisse avec son abbé. Vite, fourrez-

vous dans la charmille. Vous serez témoin de la première escarmouche, et vous m'en direz votre avis.

VAN BUCK.

Tu l'épouseras si elle te reçoit mal? (Il se cache dans la charmille.)

VALENTIN.

Laissez-moi faire, et ne bougez pas. Je suis ravi de vous avoir pour spectateur, et l'ennemi détourne l'allée. Puisque vous m'avez appelé fou, je veux vous montrer qu'en fait d'extravagances, les plus fortes sont les meilleures. Vous allez voir, avec un peu d'adresse, ce que rapportent les blessures honorables reçues pour plaire à la beauté. Considérez cette démarche pensive, et faites-moi la grâce de me dire si ce bras estropié ne me sied pas. Eh! que voulez-vous? C'est qu'on est pâle; il n'y a au monde que cela :

Un jeune malade à pas lents.....

Surtout, pas de bruit; voici l'instant critique; respectez la foi des sermens. Je vais m'asseoir au pied d'un arbre, comme un pasteur des temps passés.

(Entre Cécile un livre à la main.)

VALENTIN.

Déjà levée, mademoiselle, et seule à cette heure dans le bois?

CÉCILE.

C'est vous, monsieur? je ne vous reconnaissais pas. Comment se porte votre foulure?

VALENTIN, à part.

Foulure! Voilà un vilain mot. (Haut.) C'est trop de grâce que vous me faites, et il y a de certaines blessures qu'on ne sent jamais qu'à demi.

CÉCILE.

Vous a-t-on servi à déjeuner?

VALENTIN.

Vous êtes trop bonne; de toutes les vertus de votre sexe, l'hospitalité est la moins commune, et on ne la trouve nulle part aussi douce, aussi précieuse que chez vous; et si l'intérêt qu'on m'y témoigne...

CÉCILE.

Je vais dire qu'on vous monte un bouillon. (Elle sort.)

VAN BUCK, rentrant.

Tu l'épouseras! tu l'épouseras! Avoue qu'elle a été parfaite. Quelle naïveté! quelle pudeur divine! On ne peut pas faire un meilleur choix.

VALENTIN.

Un moment, mon oncle, un moment; vous allez bien vite en besogne.

VAN BUCK.

Pourquoi pas ? Il n'en faut pas plus; tu vois clairement à qui tu as affaire, et ce sera toujours de même. Que tu seras heureux avec cette femme-là ! Allons tout dire à la baronne; je me charge de l'apaiser.

VALENTIN.

Bouillon ! Comment une jeune fille peut-elle prononcer ce mot-là ? Elle me déplaît; elle est laide et sotte. Adieu, mon oncle, je retourne à Paris.

VAN BUCK.

Plaisantez-vous? où est votre parole ? Est-ce ainsi qu'on se joue de moi? Que signifient ces yeux baissés, et cette contenance défaite ? Est-ce à dire que vous me prenez pour un libertin de votre espèce, et que vous vous servez de ma folle complaisance, comme d'un manteau pour vos méchans desseins? N'est-ce donc vraiment qu'une séduction que vous venez tenter ici sous le masque de cette épreuve! Jour de Dieu ! si je le croyais !...

VALENTIN.

Elle me déplaît, ce n'est pas ma faute, et je n'en ai pas répondu.

VAN BUCK.

En quoi peut-elle vous déplaire? Elle est jolie, ou je ne m'y connais pas. Elle a les yeux longs et bien fendus, des cheveux superbes, une taille passable. Elle est parfaitement bien élevée; elle sait l'anglais et l'italien ; elle aura trente mille livres de rente, et en attendant une très belle dot. Quel reproche pouvez-vous lui faire, et pour quelle raison n'en voulez-vous pas ?

VALENTIN.

Il n'y a jamais de raison à donner pourquoi les gens plaisent ou déplaisent. Il est certain qu'elle me déplaît, elle, sa foulure et son bouillon.

VAN BUCK.

C'est votre amour-propre qui souffre. Si je n'avais pas été là, vous seriez venu me faire cent contes sur votre premier entretien, et vous targuer de belles espérances. Vous vous étiez imaginé faire sa conquête en un clin d'œil, et c'est là où le bât vous blesse. Elle vous plaisait hier au soir, quand vous ne l'aviez encore qu'entrevue, et qu'elle s'empressait avec sa mère à vous soigner de votre sot accident. Maintenant, vous la trouvez laide, parce qu'elle a fait à peine attention à vous. Je vous connais mieux que vous ne pensez, et je ne cèderai pas si vite. Je vous défends de vous en aller.

VALENTIN.

Comme vous voudrez; je ne veux pas d'elle; je vous répète que je la trouve laide, et elle a un air niais qui est révoltant. Ses yeux sont grands,

c'est vrai, mais ils ne veulent rien dire; ses cheveux sont beaux, mais elle a le front plat; quant à la taille, c'est peut-être ce qu'elle a de mieux, quoique vous ne la trouviez que passable. Je la félicite de savoir l'italien, elle y a peut-être plus d'esprit qu'en français; pour ce qui est de sa dot, qu'elle la garde; je n'en veux pas plus que de son bouillon.

VAN BUCK.

A-t-on idée d'une pareille tête, et peut-on s'attendre à rien de semblable? Va, va, ce que je te disais hier n'est que la pure vérité. Tu n'es capable que de rêver des balivernes, et je ne veux plus m'occuper de toi. Épouse une blanchisseuse si tu veux. Puisque tu refuses ta fortune, lorsque tu l'as entre les mains, que le hasard décide du reste; cherche-le au fond de tes cornets. Dieu m'est témoin que ma patience a été telle depuis trois ans que nul autre peut-être à ma place...

VALENTIN.

Est-ce que je me trompe? Regardez donc, mon oncle. Il me semble qu'elle revient par ici. Oui, je l'aperçois entre les arbres; elle va repasser dans le taillis.

VAN BUCK.

Où donc? quoi? qu'est-ce que tu dis?

VALENTIN.

Ne voyez-vous pas une robe blanche derrière ces touffes de lilas? Je ne me trompe pas; c'est bien elle. Vite, mon oncle, rentrez dans la charmille, qu'on ne nous surprenne pas ensemble.

VAN BUCK.

A quoi bon, puisqu'elle te déplaît?

VALENTIN.

Il n'importe, je veux l'aborder, pour que vous ne puissiez pas dire que je l'ai jugée trop légèrement.

VAN BUCK.

Tu l'épouseras si elle persévère? (Il se cache de nouveau.)

VALENTIN.

Chut! pas de bruit; la voici qui arrive.

CÉCILE, entrant.

Monsieur, ma mère m'a chargée de vous demander si vous comptiez partir aujourd'hui.

VALENTIN.

Oui, mademoiselle, c'est mon intention, et j'ai demandé des chevaux.

CÉCILE.

C'est qu'on fait un whist au salon, et que ma mère vous serait bien obligée si vous vouliez faire le quatrième.

VALENTIN.

J'en suis fâché, mais je ne sais pas jouer.

CÉCILE.

Et si vous vouliez rester à dîner, nous avons un faisan truffé.

VALENTIN.

Je vous remercie ; je n'en mange pas.

CÉCILE.

Après dîner, il nous vient du monde, et nous danserons la mazourke.

VALENTIN.

Excusez-moi, je ne danse jamais.

CÉCILE.

C'est bien dommage. Adieu, monsieur. (Elle sort.)

VAN BUCK, rentrant.

Ah ça! voyons, l'épouseras-tu? Qu'est-ce que tout cela signifie? Tu dis que tu as demandé des chevaux; est-ce que c'est vrai? ou si tu te moques de moi?

VALENTIN.

Vous aviez raison, elle est agréable; je la trouve mieux que la première fois; elle a un petit signe au coin de la bouche que je n'avais pas remarqué.

VAN BUCK.

Où vas-tu? Qu'est-ce qui t'arrive? Veux-tu me répondre sérieusement?

VALENTIN.

Je ne vais nulle part, je me promène avec vous. Est-ce que vous la trouvez mal faite?

VAN BUCK.

Moi? Dieu m'en garde! je la trouve complète en tout.

VALENTIN.

Il me semble qu'il est bien matin pour jouer au whist; y jouez-vous, mon oncle? Vous devriez rentrer au château.

VAN BUCK.

Certainement, je devrais y rentrer; j'attends que vous daigniez me répondre. Restez-vous ici, oui ou non?

VALENTIN.

Si je reste, c'est pour notre gageure; je n'en voudrais pas avoir le démenti; mais ne comptez sur rien jusqu'à tantôt; mon bras malade me met au supplice.

VAN BUCK.

Rentrons; tu te reposeras.

VALENTIN.

Oui, j'ai envie de prendre ce bouillon qui est là-haut; il faut que j'écrive; je vous reverrai à dîner.

VAN BUCK.

Écrire! J'espère que ce n'est pas à elle que tu écriras.

VALENTIN.

Si je lui écris, c'est pour notre gageure. Vous savez que c'est convenu.

VAN BUCK.

Je m'y oppose formellement, à moins que tu me montres ta lettre.

VALENTIN.

Tant que vous voudrez; je vous dis et je vous répète qu'elle me plaît médiocrement.

VAN BUCK.

Quelle nécessité de lui écrire? Pourquoi ne lui as-tu pas fait tout à l'heure ta déclaration de vive voix, comme tu te l'étais promis?

VALENTIN.

Pourquoi?

VAN BUCK.

Sans doute; qu'est-ce qui t'en empêchait? Tu avais le plus beau courage du monde.

VALENTIN.

C'est que mon bras me faisait souffrir. Tenez, la voilà qui repasse une troisième fois; la voyez-vous là bas, dans l'allée?

VAN BUCK.

Elle tourne autour de la plate-bande, et la charmille est circulaire. Il n'y a rien là que de très convenable.

VALENTIN.

Ah! coquette fille! c'est autour du feu qu'elle tourne, comme un papillon ébloui. Je veux jeter cette pièce à pile ou face, pour savoir si je l'aimerai.

VAN BUCK.

Tâche donc qu'elle t'aime auparavant; le reste est le moins difficile.

VALENTIN.

Soit; regardons-la bien tous les deux. Elle va passer entre ces deux touffes d'arbres. Si elle tourne la tête de notre côté, je l'aime, sinon, je m'en vais à Paris.

VAN BUCK.

Gageons qu'elle ne se retourne pas.

VALENTIN.

Oh! que si; ne la perdons pas de vue.

VAN BUCK.

Tu as raison. — Non, pas encore; elle paraît lire attentivement.

VALENTIN.

Je suis sûr qu'elle va se retourner.

VAN BUCK.

Non; elle avance; la touffe d'arbres approche. Je suis convaincu qu'elle n'en fera rien.

VALENTIN.

Elle doit pourtant nous voir; rien ne nous cache; je vous dis qu'elle se retournera.

VAN BUCK.

Elle a passé, tu as perdu.

VALENTIN.

Je vais lui écrire, ou que le ciel m'écrase! Il faut que je sache à quoi m'en tenir. C'est incroyable qu'une petite fille traite les gens aussi légèrement. Pure hypocrisie! pur manége! Je vais lui dépêcher un billet en règle; je lui dirai que je meurs d'amour pour elle, que je me suis cassé le bras pour la voir, que si elle me repousse, je me brûle la cervelle, et que si elle veut de moi, je l'enlève demain matin. Venez, rentrons, je veux écrire devant vous.

VAN BUCK.

Tout beau, mon neveu, quelle mouche vous pique? Vous nous ferez quelque mauvais tour ici.

VALENTIN.

Croyez-vous donc que deux mots en l'air puissent signifier quelque chose? Que lui ai-je dit que d'indifférent, et que m'a-t-elle dit elle-même? Il est tout simple qu'elle ne se retourne pas. Elle ne sait rien, et je n'ai rien su lui dire. Je ne suis qu'un sot, si vous voulez; il est possible que je me pique d'orgueil et que mon amour-propre soit en jeu. Belle ou laide, peu m'importe; je veux voir clair dans son ame. Il y a là-dessous quelque ruse, quelque parti pris que nous ignorons; laissez-moi faire, tout s'éclaircira.

VAN BUCK.

Le diable m'emporte, tu parles en amoureux. Est-ce que tu le serais, par hasard?

VALENTIN.

Non; je vous ai dit qu'elle me déplaît. Faut-il vous rebattre cent fois la même chose? dépêchons-nous, rentrons au château.

VAN BUCK.

Je vous ai dit que je ne veux pas de lettre, et surtout de celle dont vous parlez.

VALENTIN.

Venez toujours, nous nous déciderons. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

Le Salon.

LA BARONNE et L'ABBÉ, devant une table de jeu préparée.

LA BARONNE.

Vous direz ce que vous voudrez, c'est désolant de jouer avec un mort. Je déteste la campagne à cause de cela.

L'ABBÉ.

Mais où est donc M. Van Buck? est-ce qu'il n'est pas encore descendu?

LA BARONNE.

Je l'ai vu tout à l'heure dans le parc avec ce monsieur de la chaise, qui, par parenthèse, n'est guère poli de ne pas vouloir nous rester à dîner.

L'ABBÉ.

S'il a des affaires pressées...

LA BARONNE.

Bah! des affaires, tout le monde en a. La belle excuse! Si on ne pensait jamais qu'aux affaires, on ne serait jamais à rien. Tenez, l'abbé, jouons au piquet; je me sens d'une humeur massacrante.

L'ABBÉ, mêlant les cartes.

Il est certain que les jeunes gens du jour ne se piquent pas d'être polis.

LA BARONNE.

Polis! je crois bien. Est-ce qu'ils s'en doutent? Et qu'est-ce que c'est que d'être poli? Mon cocher est poli. De mon temps, l'abbé, on était galant.

L'ABBÉ.

C'était le bon, madame la baronne, et plût au ciel que j'y fusse né!

LA BARONNE.

J'aurais voulu voir que mon frère, qui était à Monsieur, tombât de carrosse à la porte d'un château, et qu'on l'y eût gardé à coucher. Il aurait plutôt perdu sa fortune que de refuser de faire un quatrième. Tenez, ne parlons plus de ces choses-là. C'est à vous de prendre; vous n'en laissez pas?

L'ABBÉ.

Je n'ai pas un as; voilà M. Van Buck. (Entre Van Buck.)

LA BARONNE.

Continuons; c'est à vous de parler.

VAN BUCK, bas à la baronne.

Madame, j'ai deux mots à vous dire qui sont de la dernière importance.

LA BARONNE.

Eh bien! après le marqué.

L'ABBÉ.

Cinq cartes, valant quarante et cinq.

LA BARONNE.

Cela ne vaut pas. (A Van Buck.) Qu'est-ce donc?

VAN BUCK.

Je vous supplie de m'accorder un moment; je ne puis parler devant un tiers, et ce que j'ai à vous dire ne souffre aucun retard.

LA BARONNE se lève.

Vous me faites peur; de quoi s'agit-il?

VAN BUCK.

Madame, c'est une grave affaire, et vous allez peut-être vous fâcher contre moi. La nécessité me force de manquer à une promesse que mon imprudence m'a fait accorder. Le jeune homme à qui vous avez donné l'hospitalité cette nuit, est mon neveu.

LA BARONNE.

Ah! bah! quelle idée!

VAN BUCK.

Il désirait approcher de vous sans être connu; je n'ai pas cru mal faire en me prêtant à une fantaisie qui, en pareil cas, n'est pas nouvelle.

LA BARONNE.

Ah! mon Dieu! j'en ai vu bien d'autres!

VAN BUCK.

Mais je dois vous avertir qu'à l'heure qu'il est, il vient d'écrire à mademoiselle de Mantes, et dans les termes les moins retenus. Ni mes menaces, ni mes prières, n'ont pu le dissuader de sa folie; et un de vos gens, je le dis à regret, s'est chargé de remettre le billet à son adresse. Il s'agit d'une déclaration d'amour, et, je dois ajouter, des plus extravagantes.

LA BARONNE.

Vraiment! eh bien! ce n'est pas si mal. Il a de la tête, votre petit bonhomme.

VAN BUCK.

Jour de Dieu! je vous en réponds! ce n'est pas d'hier que j'en sais quelque chose. Enfin, madame, c'est à vous d'aviser aux moyens de détourner les suites de cette affaire. Vous êtes chez vous; et, quant à moi, je vous avouerai que je suffoque, et que les jambes vont me manquer. Ouf!

(Il tombe dans une chaise.)

LA BARONNE.

Ah ! ciel ! qu'est-ce que vous avez donc ? vous êtes pâle comme un linge ! Vite ! racontez-moi tout ce qui s'est passé, et faites-moi confidence entière.

VAN BUCK.

Je vous ai tout dit ; je n'ai rien à ajouter.

LA BARONNE.

Ah ! bah ! ce n'est que ça ? Soyez donc sans crainte ; si votre neveu a écrit à Cécile, la petite me montrera le billet.

VAN BUCK.

En êtes-vous sûre, baronne ? Cela est dangereux.

LA BARONNE.

Belle question ! Où en serions-nous si une fille ne montrait pas à sa mère une lettre qu'on lui écrit ?

VAN BUCK.

Hum ! je n'en mettrais pas ma main au feu.

LA BARONNE.

Qu'est-ce à dire, monsieur Van Buck ? Savez-vous à qui vous parlez ? Dans quel monde avez-vous vécu pour élever un pareil doute ? Je ne sais pas trop comme on fait aujourd'hui, ni de quel train va votre bourgeoisie ; mais, vertu de ma vie, en voilà assez ; j'aperçois justement ma fille, et vous verrez qu'elle m'apporte sa lettre. Venez, l'abbé, continuons.

(Elle se remet au jeu. — Entre Cécile, qui va à la fenêtre, prend son ouvrage et s'asseoit à l'écart.)

L'ABBÉ.

Quarante-cinq ne valent pas ?

LA BARONNE.

Non, vous n'avez rien ; quatorze d'as, six et quinze, c'est quatre-vingt quinze. A vous de jouer.

L'ABBÉ.

Trèfle. Je crois que je suis capot.

VAN BUCK, bas à la baronne.

Je ne vois pas que mademoiselle Cécile vous fasse encore de confidence.

LA BARONNE, bas à Van Buck.

Vous ne savez ce que vous dites ; c'est l'abbé qui la gêne ; je suis sûre d'elle comme de moi. Je fais repic seulement. Cent dix-sept de reste. A vous à faire.

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. l'abbé, on vous demande ; c'est le sacristain et le bedeau du village.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce qu'ils me veulent? je suis occupé.

LA BARONNE.

Donnez vos cartes à Van Buck; il jouera ce coup-ci pour vous.

(L'abbé sort. Van Buck prend sa place.)

LA BARONNE.

C'est vous qui faites, et j'ai coupé. Vous êtes marqué selon toute apparence. Qu'est-ce que vous avez donc dans les doigts?

VAN BUCK, bas.

Je vous confesse que je ne suis pas tranquille; votre fille ne dit mot, et je ne vois pas mon neveu.

LA BARONNE.

Je vous dis que j'en réponds; c'est vous qui la gênez; je la vois d'ici qui me fait des signes.

VAN BUCK.

Vous croyez? moi, je ne vois rien.

LA BARONNE.

Cécile, venez donc un peu ici; vous vous tenez à une lieue. (Cécile approche son fauteuil.) Est-ce que vous n'avez rien à me dire, ma chère?

CÉCILE.

Moi? non, maman.

LA BARONNE.

Ah! bah! Je n'ai que quatre cartes, Van Buck. Le point est à vous; j'ai trois valets.

VAN BUCK.

Voulez-vous que je vous laisse seules?

LA BARONNE.

Non; restez donc, ça ne fait rien. Cécile, tu peux parler devant monsieur.

CÉCILE.

Moi, maman? Je n'ai rien de secret à dire.

LA BARONNE.

Vous n'avez pas à me parler?

CÉCILE.

Non, maman.

LA BARONNE.

C'est inconcevable; qu'est-ce que vous venez donc me conter, Van Buck?

VAN BUCK.

Madame, j'ai dit la vérité.

LA BARONNE.

Ça ne se peut pas : Cécile n'a rien à me dire ; il est clair qu'elle n'a rien reçu.

VAN BUCK, se levant.

Eh ! morbleu, je l'ai vu de mes yeux.

LA BARONNE, se levant aussi.

Ma fille, qu'est-ce que cela signifie ? levez-vous droite, et regardez-moi. Qu'est-ce que vous avez dans vos poches ?

CÉCILE, pleurant.

Mais, maman, ce n'est pas ma faute ; c'est ce monsieur qui m'a écrit.

LA BARONNE.

Voyons cela. (Cécile donne la lettre.) Je suis curieuse de lire de son style, à ce monsieur, comme vous l'appelez. (Elle lit.)

« Mademoiselle, je meurs d'amour pour vous. Je vous ai vue l'hiver passé, et, vous sachant à la campagne, j'ai résolu de vous revoir ou de mourir. J'ai donné un louis à mon postillon... »

Ne voudrait-il pas qu'on le lui rende ? Nous avons bien affaire de le savoir !

« à mon postillon, pour me verser devant votre porte. Je vous ai rencontrée deux fois ce matin, et je n'ai rien pu vous dire, tant votre présence m'a troublé. Cependant, la crainte de vous perdre, et l'obligation de quitter le château... »

J'aime beaucoup ça. Qu'est-ce qui le priait de partir ? C'est lui qui me refuse de rester à dîner.

« me déterminent à vous demander de m'accorder un rendez-vous. Je sais que je n'ai aucun titre à votre confiance... »

La belle remarque, et faite à propos.

« mais l'amour peut tout excuser ; ce soir, à neuf heures, pendant le bal, je serai caché dans le bois ; tout le monde ici me croira parti, car je sortirai du château en voiture avant dîner, mais seulement pour faire quatre pas et descendre. »

Quatre pas ! quatre pas ! l'avenue est longue ; dirait-on pas qu'il n'y a qu'à enjamber ?

« et descendre. Si dans la soirée vous pouvez vous échapper, je vous attends ; sinon, je me brûle la cervelle. »

Bien.

« la cervelle. Je ne crois pas que votre mère... »

Ah ! que votre mère ? voyons un peu cela.

« fasse grande attention à vous. Elle a une tête de gir.... »

Monsieur Van Buck, qu'est-ce que cela signifie ?

VAN BUCK.

Je n'ai pas entendu, madame.

LA BARONNE.

Lisez vous-même, et faites-moi le plaisir de dire à votre neveu qu'il sorte de ma maison tout à l'heure, et qu'il n'y mette jamais les pieds.

VAN BUCK.

Il y a *girouette;* c'est positif; je ne m'en étais pas aperçu. Il m'avait cependant lu sa lettre avant que de la cacheter.

LA BARONNE.

Il vous avait lu cette lettre, et vous l'avez laissé la donner à mes gens! Allez, vous êtes un vieux sot, et je ne vous reverrai de ma vie.

(Elle sort. On entend le bruit d'une voiture.)

VAN BUCK.

Qu'est-ce que c'est? mon neveu qui part sans moi? Eh! comment veut-il que je m'en aille? J'ai renvoyé mes chevaux. Il faut que je coure après lui. (Il sort en courant.)

CÉCILE, seule.

C'est singulier; pourquoi m'écrit-il, quand tout le monde veut bien qu'il m'épouse?

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un chemin.

Entrent VAN BUCK et VALENTIN, qui frappe à une auberge.

VALENTIN.

Holà! hé! y a-t-il quelqu'un ici capable de me faire une commission?

UN GARÇON, sortant.

Oui, monsieur, si ce n'est pas trop loin; car vous voyez qu'il pleut à verse.

VAN BUCK.

Je m'y oppose de toute mon autorité, et au nom des lois du royaume.

VALENTIN.

Connaissez-vous le château de Mantes, ici près?

LE GARÇON.

Que oui, monsieur, nous y allons tous les jours. C'est à main gauche; on le voit d'ici.

VAN BUCK.

Mon ami, je vous défends d'y aller, si vous avez quelque notion du bien et du mal.

VALENTIN.

Il y a deux louis à gagner pour vous. Voilà une lettre pour Mlle de Mantes, que vous remettrez à sa femme de chambre, et non à d'autres, et en secret. Dépêchez-vous et revenez.

LE GARÇON.

Oh! monsieur, n'ayez pas peur.

VAN BUCK.

Voilà quatre louis si vous refusez.

LE GARÇON.

Oh! monseigneur, il n'y a pas de danger.

VALENTIN.

En voilà dix; et si vous n'y allez pas, je vous casse ma canne sur le dos.

LE GARÇON.

Oh! mon prince, soyez tranquille; je serai bientôt revenu. (Il sort.)

VALENTIN.

Maintenant, mon oncle, mettons-nous à l'abri; et si vous m'en croyez, buvons un verre de bière. Cette course à pied doit vous avoir fatigué.

(Ils s'asseoient sur un banc.)

VAN BUCK.

Sois-en certain, je ne te quitterai pas; j'en jure par l'ame de feu mon frère et par la lumière du soleil. Tant que mes pieds pourront me porter, tant que ma tête sera sur mes épaules, je m'opposerai à cette action infame et à ses horribles conséquences.

VALENTIN.

Soyez-en sûr, je n'en démordrai pas; j'en jure par ma juste colère et par la nuit qui me protégera. Tant que j'aurai du papier et de l'encre, et qu'il me restera un louis dans ma poche, je poursuivrai et achèverai mon dessein, quelque chose qui puisse en arriver.

VAN BUCK.

N'as-tu donc plus ni foi ni vergogne, et se peut-il que tu sois mon sang? Quoi! ni le respect pour l'innocence, ni le sentiment du convenable, ni la certitude de me donner la fièvre, rien n'est capable de te toucher!

VALENTIN.

N'avez-vous donc ni orgueil ni honte, et se peut-il que vous soyez mon

oncle? Quoi! ni l'insulte que l'on nous fait, ni la manière dont on nous chasse, ni les injures qu'on vous a dit à votre barbe, rien n'est capable de vous donner du cœur!

VAN BUCK.

Encore si tu étais amoureux! si je pouvais croire que tant d'extravagances partent d'un motif qui eût quelque chose d'humain! Mais non, tu n'es qu'un Lovelace, tu ne respires que trahisons, et la plus exécrable vengeance est ta seule soif et ton seul amour.

VALENTIN.

Encore si je vous voyais pester! si je pouvais me dire qu'au fond de l'ame vous envoyez cette baronne et son monde à tous les diables! Mais non, vous ne craignez que la pluie, vous ne pensez qu'au mauvais temps qu'il fait, et le soin de vos bas chinés est votre seule peur et votre seul tourment.

VAN BUCK.

Ah! qu'on a bien raison de dire qu'une première faute mène à un précipice! Qui m'eût pu prédire ce matin, lorsque le barbier m'a rasé, et que j'ai mis mon habit neuf, que je serais ce soir dans une grange, crotté et trempé jusqu'aux os! Quoi! c'est moi! Dieu juste! à mon âge! Il faut que je quitte ma chaise de poste où nous étions si bien installés, il faut que je coure à la suite d'un fou, à travers champs, en rase campagne! Il faut que je me traîne à ses talons, comme un confident de tragédie, et le résultat de tant de sueurs sera le déshonneur de mon nom!

VALENTIN.

C'est au contraire par la retraite que nous pourrions nous déshonorer, et non par une glorieuse campagne dont nous ne sortirons que vainqueurs. Rougissez, mon oncle Van Buck, mais que ce soit d'une noble indignation. Vous me traitez de Lovelace; oui, par le ciel! ce nom me convient. Comme à lui, on me ferme une porte surmontée de fières armoiries; comme lui, une famille odieuse croit m'abattre par un affront; comme lui, comme l'épervier, j'erre et je tournoie aux environs; mais, comme lui, je saisirai ma proie, et comme Clarisse, la sublime bégueule, ma bien-aimée m'appartiendra.

VAN BUCK.

Ah! ciel! que ne suis-je à Anvers, assis devant mon comptoir, sur mon fauteuil de cuir, et dépliant mon taffetas! Que mon frère n'est-il mort garçon, au lieu de se marier à quarante ans passés! Ou plutôt que ne suis-je mort moi-même, le premier jour que la baronne de Mantes m'a invité à déjeuner!

VALENTIN.

Ne regrettez que le moment où, par une fatale faiblesse, vous avez

révélé à cette femme le secret de notre traité. C'est vous qui avez causé le mal; cessez de m'injurier, moi qui le réparerai. Doutez-vous que cette petite fille, qui cache si bien les billets doux dans les poches de son tablier, ne fût venue au rendez-vous donné ? Oui, à coup sûr elle y serait venue; donc elle viendra encore mieux cette fois. Par mon patron! je me fais une fête de la voir descendre en peignoir, en cornette et en petits souliers, de cette grande caserne de briques rouillées! Je ne l'aime pas, mais je l'aimerais, que la vengeance serait la plus forte, et tuerait l'amour dans mon cœur. Je jure qu'elle sera ma maîtresse, mais qu'elle ne sera jamais ma femme; il n'y a maintenant ni épreuve, ni promesse, ni alternative; je veux qu'on se souvienne à jamais dans cette famille du jour où l'on m'en a chassé.

L'AUBERGISTE, sortant de la maison.

Messieurs, le soleil commence à baisser; est-ce que vous ne me ferez pas l'honneur de dîner chez moi ?

VALENTIN.

Si fait; apportez-nous la carte, et faites-nous allumer du feu. Dès que votre garçon sera revenu, vous lui direz qu'il me donne réponse. Allons, mon oncle, un peu de fermeté; venez et commandez le dîner.

VAN BUCK.

Ils auront du vin détestable; je connais le pays; c'est un vinaigre affreux.

L'AUBERGISTE.

Pardonnez-moi; nous avons du champagne, du chambertin, et tout ce que vous pouvez désirer.

VAN BUCK.

En vérité ? dans un trou pareil ? c'est impossible; vous nous en imposez.

L'AUBERGISTE.

C'est ici que descendent les messageries, et vous verrez si nous manquons de rien.

VAN BUCK.

Allons! tâchons donc de dîner; je sens que ma mort est prochaine, et que dans peu je ne dînerai plus. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

Au château. Un salon.

Entrent LA BARONNE et L'ABBÉ.

LA BARONNE.

Dieu soit loué, ma fille est enfermée. Je crois que j'en ferai une maladie.

L'ABBÉ.

Madame, s'il m'est permis de vous donner un conseil, je vous dirai que j'ai grandement peur. Je crois avoir vu en traversant la cour un homme en blouse, et d'assez mauvaise mine, qui avait une lettre à la main.

LA BARONNE.

Le verrou est mis; il n'y a rien à craindre. Aidez-moi un peu à ce bal; je n'ai pas la force de m'en occuper.

L'ABBÉ.

Dans une circonstance aussi grave, ne pourriez-vous retarder vos projets?

LA BARONNE.

Êtes-vous fou? Vous verrez que j'aurai fait venir tout le faubourg Saint-Germain de Paris, pour le remercier et le mettre à la porte? Réfléchissez donc à ce que vous dites.

L'ABBÉ.

Je croyais qu'en telle occasion, on aurait pu sans blesser personne...

LA BARONNE.

Et au milieu de ça, je n'ai pas de bougies! Voyez donc un peu si Dupré est là.

L'ABBÉ.

Je pense qu'il s'occupe des sirops.

LA BARONNE.

Vous avez raison; ces maudits sirops, voilà encore de quoi mourir. Il y a huit jours que j'ai écrit moi-même, et ils ne sont arrivés qu'il y a une heure. Je vous demande si on va boire ça.

L'ABBÉ.

Cet homme en blouse, madame la baronne, est quelque émissaire, n'en doutez pas. Il m'a semblé, autant que je me le rappelle, qu'une de vos femmes causait avec lui. Ce jeune homme d'hier est mauvaise tête, et il faut songer que la manière assez verte dont vous vous en êtes délivrée....

LA BARONNE.

Bah! des Van Buck? des marchands de toile? qu'est-ce que vous voulez donc que ça fasse? Quand ils crieraient, est-ce qu'ils ont voix? Il faut que je démeuble le petit salon; jamais je n'aurai de quoi asseoir mon monde.

L'ABBÉ.

Est-ce dans sa chambre, madame, que votre fille est enfermée?

LA BARONNE.

Dix et dix font vingt; les Raimbaut sont quatre; vingt, trente. Qu'est-ce que vous dites, l'abbé?

L'ABBÉ.

Je demande, madame la baronne, si c'est dans sa belle chambre jaune que mademoiselle Cécile est enfermée?

LA BARONNE.

Non; c'est là, dans la bibliothèque; c'est encore mieux; je l'ai sous la main. Je ne sais ce qu'elle fait, ni si on l'habille, et voilà la migraine qui me prend.

L'ABBÉ.

Désirez-vous que je l'entretienne?

LA BARONNE.

Je vous dis que le verrou est mis; ce qui est fait est fait; nous n'y pouvons rien.

L'ABBÉ.

Je pense que c'était sa femme de chambre qui causait avec ce lourdaud. Veuillez me croire, je vous en supplie; il s'agit là de quelque anguille sous roche, qu'il importe de ne pas négliger.

LA BARONNE.

Décidément, il faut que j'aille à l'office; c'est la dernière fois que je reçois ici. (Elle sort.)

L'ABBÉ, seul.

Il me semble que j'entends du bruit dans la pièce attenante à ce salon. Ne serait-ce point la jeune fille? Hélas! ceci est inconsidéré!

CÉCILE, en dehors.

Monsieur l'abbé, voulez-vous m'ouvrir?

L'ABBÉ.

Mademoiselle, je ne le puis pas sans autorisation préalable.

CÉCILE, de même.

La clé est là, sous le coussin de la causeuse; vous n'avez qu'à la prendre, et vous m'ouvrirez.

L'ABBÉ, prenant la clé.

Vous avez raison, mademoiselle, la clé s'y trouve effectivement; mais je ne puis m'en servir d'aucune façon, bien contrairement à mon vouloir.

CÉCILE, de même.

Ah! mon Dieu! je me trouve mal!

L'ABBÉ.

Grand Dieu! rappelez vos esprits. Je vais quérir madame la baronne.

Est-il possible qu'un accident funeste vous ait frappée si subitement? Au nom du ciel! mademoiselle, répondez-moi, que ressentez-vous?

CÉCILE de même.

Je me trouve mal! je me trouve mal!

L'ABBÉ.

Je ne puis laisser expirer ainsi une si charmante personne. Ma foi! je prends sur moi d'ouvrir; on en dira ce qu'on voudra. (Il ouvre la porte.)

CÉCILE.

Ma foi, l'abbé, je prends sur moi de m'en aller; on en dira ce qu'on voudra. (Elle sort en courant.)

SCÈNE III.

Un petit bois.

Entrent VAN BUCK et VALENTIN.

VALENTIN.

La lune se lève et l'orage passe. Voyez ces perles sur les feuilles; comme ce vent tiède les fait rouler! A peine si le sable garde l'empreinte de nos pas; le gravier sec a déjà bu la pluie.

VAN BUCK.

Pour une auberge de hasard, nous n'avons pas trop mal dîné. J'avais besoin de ce fagot flambant; mes vieilles jambes sont ragaillardies. Eh bien! garçon, arrivons-nous?

VALENTIN.

Voici le terme de notre promenade; mais si vous m'en croyez, à présent, vous pousserez jusqu'à cette ferme dont les fenêtres brillent là-bas. Vous vous mettrez au coin du feu, et vous nous commanderez un grand bol de vin chaud, avec du sucre et de la cannelle.

VAN BUCK.

Ne te feras-tu pas trop attendre? Combien de temps vas-tu rester ici? Songe du moins à toutes tes promesses, et à être prêt en même temps que les chevaux.

VALENTIN.

Je vous jure de n'entreprendre ni plus ni moins que ce dont nous sommes convenus. Voyez, mon oncle, comme je vous cède, et comme, en tout, je fais vos volontés. Au fait, dîner porte conseil, et je sens bien que la colère est quelquefois mauvais ami. Capitulation de part et d'autre. Vous me permettez un quart-d'heure d'amourette, et je renonce à toute espèce de vengeance. La petite retournera chez elle, nous à Paris, et tout sera dit. Quant à la détestée baronne, je lui pardonne en l'oubliant.

VAN BUCK.

C'est à merveille! Et n'aie pas de crainte que tu manques de femme pour cela. Il n'est pas dit qu'une vieille folle fera tort à d'honnêtes gens, qui ont amassé un bien considérable, et qui ne sont point mal tournés. Vrai Dieu! il fait beau clair de lune; cela me rappelle mon jeune temps.

VALENTIN.

Ce billet doux que je viens de recevoir, n'est pas si niais, savez-vous? cette petite fille a de l'esprit, et même quelque chose de mieux; oui, il y a du cœur dans ces trois lignes; je ne sais quoi de tendre et de hardi, de virginal et de brave en même temps; le rendez-vous qu'elle m'assigne est, du reste, comme son billet. Regardez ce bosquet, ce ciel, ce coin de verdure dans un lieu si sauvage. Ah! que le cœur est un grand-maître! On n'invente rien de ce qu'il trouve, et c'est lui seul qui choisit tout.

VAN BUCK.

Je me souviens qu'étant à La Haye, j'eus une équipée de ce genre. C'était, ma foi, un beau brin de fille; elle avait cinq pieds et quelques pouces, et une vraie moisson d'appas. Quelles Vénus que ces Flamandes! On ne sait ce que c'est qu'une femme à présent; dans toutes vos beautés parisiennes, il y a moitié chair et moitié coton.

VALENTIN.

Il me semble que j'aperçois des lueurs qui errent là-bas dans la forêt. Qu'est-ce que cela voudrait dire? Nous traquerait-on à l'heure qu'il est?

VAN BUCK.

C'est sans doute le bal qu'on prépare; il y a fête ce soir au château.

VALENTIN.

Séparons-nous pour plus de sûreté; dans une demi-heure, à la ferme.

VAN BUCK.

C'est dit; bonne chance, garçon; tu me conteras ton affaire, et nous en ferons quelque chanson; c'était notre ancienne manière; pas de fredaine qui ne fît un couplet. (Il chante.)

Eh! vraiment, oui, mademoiselle,
Eh! vraiment oui, nous serons trois.

(Valentin sort. On voit des hommes qui portent des torches, rôder à travers la forêt. Entrent la baronne et l'abbé.)

LA BARONNE.

C'est clair comme le jour; elle est folle. C'est un vertige qui lui a pris.

L'ABBÉ.

Elle me crie : « Je me trouve mal; » vous concevez ma position.

VAN BUCK, chantant.

Il est donc bien vrai,
Charmante Colette,
Il est donc bien vrai
Que pour votre fête,
Colin vous a fait...
Présent d'un bouquet.

LA BARONNE.

Et justement, dans ce moment-là, je vois arriver une voiture. Je n'a eu que le temps d'appeler Dupré. Dupré n'y était pas. On entre, on descend. C'étaient la marquise de Valangoujard et le baron de Villebouzin.

L'ABBÉ.

Quand j'ai entendu ce premier cri, j'ai hésité; mais que voulez-vous faire? Je la voyais là, sans connaissance, étendue à terre; elle criait à tue-tête, et j'avais la clé dans ma main.

VAN BUCK, chantant.

Quand il vous l'offrit,
Charmante brunette,
Quand il vous l'offrit,
Petite Colette,
On dit qu'il vous prit....
Un frisson subit.

LA BARONNE.

Conçoit-on ça? je vous le demande. Ma fille qui se sauve à travers champ, et trente voitures qui entrent ensemble. Je ne survivrai jamais à un pareil moment.

L'ABBÉ.

Encore si j'avais eu le temps, je l'aurais peut-être retenue par son schall.... ou du moins.... enfin, par mes prières, par mes justes observations.

VAN BUCK.

Dites à présent,
Charmante bergère,
Dites à présent
Que vous n'aimez guère,
Qu'un amant constant...
Vous fasse un présent.

LA BARONNE.

C'est vous, Van Buck? Ah! mon cher ami, nous sommes perdus; qu'est-ce que ça veut dire? Ma fille est folle, elle court les champs! Avez-vous idée d'une chose pareille? J'ai quarante personnes chez moi; me

voilà à pied par le temps qu'il fait. Vous ne l'avez pas vue dans le bois? Elle s'est sauvée, c'est comme en rêve; elle était coiffée et poudrée d'un côté, c'est sa fille de chambre qui me l'a dit. Elle est partie en souliers de satin blanc; elle a renversé l'abbé qui était là, et lui a passé sur le corps. J'en vais mourir! Mes gens ne trouvent rien; et il n'y a pas à dire, il faut que je rentre. Ce n'est pas votre neveu, par hasard, qui nous jouerait un tour pareil? Je vous ai brusqué, n'en parlons plus. Tenez, aidez-moi et faisons la paix. Vous êtes mon vieil ami, pas vrai? Je suis mère, Van Buck. Ah! cruelle fortune! cruel hasard! que t'ai-je donc fait? (Elle se met à pleurer.)

VAN BUCK.

Est-il possible, madame la baronne! vous, seule à pieds! Vous, cherchant votre fille! Grand Dieu! vous pleurez! Ah! malheureux que je suis!

L'ABBÉ.

Sauriez-vous quelque chose, monsieur? De grâce, prêtez-nous vos lumières.

VAN BUCK.

Venez, baronne; prenez mon bras, et Dieu veuille que nous les trouvions! Je vous dirai tout; soyez sans crainte. Mon neveu est homme d'honneur, et tout peut encore se réparer.

LA BARONNE.

Ah! bah! C'était un rendez-vous? Voyez-vous la petite masque! A qui se fier désormais? (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Une clairière dans le bois.

Entrent CÉCILE ET VALENTIN.

VALENTIN.

Qui est là? Cécile, est-ce vous?

CÉCILE.

C'est moi. Que veulent dire ces torches et ces clartés dans la forêt?

VALENTIN.

Je ne sais; qu'importe? Ce n'est pas pour nous.

CÉCILE.

Venez là, où la lune éclaire; la, où vous voyez ce rocher.

VALENTIN.

Non, venez là où il fait sombre; là, sous l'ombre de ces bouleaux. Il est possible qu'on vous cherche, et il faut échapper aux yeux.

CÉCILE.

Je ne verrais pas votre visage; venez, Valentin, obéissez.

VALENTIN.

Où tu voudras, charmante fille; où tu iras, je te suivrai. Ne m'ôte pas cette main tremblante, laisse mes lèvres la rassurer.

CÉCILE.

Je n'ai pas pu venir plus vite. Y a-t-il long-temps que vous m'attendez?

VALENTIN.

Depuis que la lune est dans le ciel; regarde cette lettre trempée de larmes; c'est le billet que tu m'as écrit.

CÉCILE.

Menteur! C'est le vent et la pluie qui ont pleuré sur ce papier.

VALENTIN.

Non, ma Cécile, c'est la joie et l'amour, c'est le bonheur et le désir. Qui t'inquiète? Pourquoi ces regards? que cherches-tu autour de toi?

CÉCILE.

C'est singulier; je ne me reconnais pas; où est votre oncle? Je croyais le voir ici.

VALENTIN.

Mon oncle est gris de chambertin; ta mère est loin et tout est tranquille. Ce lieu est celui que tu as choisi, et que ta lettre m'indiquait.

CÉCILE.

Votre oncle est gris? Pourquoi, ce matin, se cachait-il dans la charmille?

VALENTIN.

Ce matin? où donc? que veux-tu dire? Je me promenais seul dans le jardin.

CÉCILE.

Ce matin, quand je vous ai parlé, votre oncle était derrière un arbre. Est-ce que vous ne le saviez pas? Je l'ai vu en détournant l'allée.

VALENTIN.

Il faut que tu te sois trompée; je ne me suis aperçu de rien.

CÉCILE.

Oh! je l'ai bien vu; il écartait les branches; c'était peut-être pour nous épier.

VALENTIN.

Quelle folie! tu as fait un rêve. N'en parlons plus. Donne-moi un baiser.

CÉCILE.

Oui, mon ami, et de tout mon cœur; asseyez-vous là près de moi.

Pourquoi donc, dans votre lettre d'hier, avez-vous dit du mal de ma mère?

VALENTIN.

Pardonne-moi; c'est un moment de délire, et je n'étais pas maître de moi.

CÉCILE.

Elle m'a demandé cette lettre, et je n'osais la lui montrer. Je savais ce qui allait arriver; mais qui est-ce donc qui l'avait avertie? Elle n'a pourtant rien pu deviner; la lettre était là, dans ma poche.

VALENTIN.

Pauvre enfant! On t'a maltraitée; c'est ta femme de chambre qui t'aura trahie. A qui se fier en pareil cas?

CÉCILE.

Oh! non; ma femme de chambre est sûre; il n'y avait que faire de lui donner de l'argent. Mais en manquant de respect pour ma mère, vous deviez penser que vous en manquiez pour moi.

VALENTIN.

N'en parlons plus, puisque tu me pardonnes. Ne gâtons pas un si précieux moment. Oh! ma Cécile, que tu es belle, et quel bonheur repose en toi! Par quels sermens, par quels trésors puis-je payer tes douces caresses? Ah! la vie n'y suffirait pas. Viens sur mon cœur; que le tien le sente battre, et que ce beau ciel les emporte à Dieu!

CÉCILE.

Oui, Valentin, mon cœur est sincère. Sentez mes cheveux, comme ils sont doux; j'ai de l'iris de ce côté-là, mais je n'ai pas pris le temps d'en mettre de l'autre. Pourquoi donc, pour venir chez nous, avez-vous caché votre nom?

VALENTIN.

Je ne puis le dire; c'est un caprice, une gageure que j'avais faite.

CÉCILE.

Une gageure! Avec qui donc?

VALENTIN.

Je n'en sais plus rien. Qu'importent ces folies?

CÉCILE.

Avec votre oncle, peut-être: n'est-ce pas?

VALENTIN.

Oui. Je t'aimais, et je voulais te connaître, et que personne ne fût entre nous.

CÉCILE.

Vous avez raison. A votre place, j'aurais voulu faire comme vous.

VALENTIN.

Pourquoi es-tu si curieuse, et à quoi bon toutes ces questions? Ne

m'aimes-tu pas, ma belle Cécile? Réponds-moi oui, et que tout soit oublié.

CÉCILE.

Oui, cher, oui, Cécile vous aime, et elle voudrait être plus digne d'être aimée; mais c'est assez qu'elle le soit pour vous. Mettez vos deux mains dans les miennes. Pourquoi donc m'avez-vous refusé tantôt quand je vous ai prié à dîner?

VALENTIN.

Je voulais partir : j'avais affaire ce soir.

CÉCILE.

Pas grande affaire, ni bien loin, il me semble; car vous êtes descendu au bout de l'avenue.

VALENTIN.

Tu m'as vu! Comment le sais-tu?

CÉCILE.

Oh! je guettais. Pourquoi m'avez-vous dit que vous ne dansiez pas la mazourke? je vous l'ai vu danser l'autre hiver.

VALENTIN.

Où donc? Je ne m'en souviens pas.

CÉCILE.

Chez madame de Gesvres, au bal déguisé. Comment ne vous en souvenez-vous pas? Vous me disiez dans votre lettre d'hier que vous m'aviez vue cet hiver; c'était là.

VALENTIN.

Tu as raison; je m'en souviens. Regarde comme cette nuit est pure! Comme ce vent soulève sur tes épaules cette gaze avare qui les entoure! Prête l'oreille; c'est la voix de la nuit; c'est le chant de l'oiseau qui invite au bonheur. Derrière cette roche élevée, nul regard ne peut nous découvrir. Tout dort, excepté ce qui s'aime. Laisse ma main écarter ce voile, et mes deux bras le remplacer.

CÉCILE.

Oui, mon ami. Puissé-je vous sembler belle! Mais ne m'ôtez pas votre main; je sens que mon cœur est dans la mienne, et qu'il va au vôtre par là. Pourquoi donc vouliez-vous partir, et faire semblant d'aller à Paris?

VALENTIN.

Il le fallait; c'était pour mon oncle. Osais-je, d'ailleurs, prévoir que tu viendrais à ce rendez-vous? Oh! que je tremblais en écrivant cette lettre, et que j'ai souffert en t'attendant!

CÉCILE.

Pourquoi ne serais-je pas venue, puisque je sais que vous m'épouserez?

(Valentin se lève et fait quelques pas.) Qu'avez-vous donc? qui vous chagrine? Venez vous rasseoir près de moi.

VALENTIN.

Ce n'est rien; j'ai cru, — j'ai cru entendre, — j'ai cru voir quelqu'un de ce côté.

CÉCILE.

Nous sommes seuls; soyez sans crainte. Venez donc. Faut-il me lever? Ai-je dit quelque chose qui vous ait blessé? Votre visage n'est plus le même. Est-ce parce que j'ai gardé mon schall, quoique vous vouliez que je l'ôtasse? C'est qu'il fait froid; je suis en toilette de bal. Regardez donc mes souliers de satin. Qu'est-ce que cette pauvre Henriette va penser? Mais qu'avez-vous? Vous ne répondez pas; vous êtes triste. Qu'ai-je donc pu vous dire? C'est par ma faute, je le vois.

VALENTIN.

Non, je vous le jure, vous vous trompez; c'est une pensée involontaire qui vient de me traverser l'esprit.

CÉCILE.

Vous me disiez « tu, » tout à l'heure, et même, je crois, un peu légèrement. Quelle est donc cette mauvaise pensée qui vous a frappé tout à coup? Vous ai-je déplu? Je serais bien à plaindre. Il me semble pourtant que je n'ai rien dit de mal. Mais si vous aimez mieux marcher, je ne veux pas rester assise. (Elle se lève.) Donnez-moi le bras, et promenons-nous. Savez-vous une chose? Ce matin, je vous avais fait monter dans votre chambre, un bon bouillon qu'Henriette avait fait. Quand je vous ai rencontré, je vous l'ai dit; j'ai cru que vous ne vouliez pas le prendre, et que cela vous déplaisait. J'ai repassé trois fois dans l'allée; m'avez-vous vue? Alors vous êtes monté. Je suis allée me mettre devant le parterre, et je vous ai vu par votre croisée; vous teniez la tasse à deux mains, et vous avez bu tout d'un trait. Est-ce vrai? l'avez-vous trouvé bon?

VALENTIN.

Oui, chère enfant! le meilleur du monde, bon comme ton cœur et comme toi.

CÉCILE.

Ah! quand nous serons mari et femme, je vous soignerai mieux que cela. Mais dites-moi, qu'est-ce que cela veut dire de s'aller jeter dans un fossé? risquer de se tuer, et pourquoi faire? Vous saviez bien être reçu chez nous. Que vous ayez voulu arriver tout seul, je le comprends; mais à quoi bon le reste? Est-ce que vous aimez les romans?

VALENTIN.

Quelquefois; allons donc nous rasseoir. (Ils se rasseoient.)

CÉCILE.

Je vous avoue qu'ils ne me plaisent guère; ceux que j'ai lus ne signifient rien. Il me semble que ce ne sont que des mensonges, et que tout s'y invente à plaisir. On n'y parle que de séductions, de ruses, d'intrigues, de mille choses impossibles. Il n'y a que les sites qui m'en plaisent; j'en aime les paysages et non les tableaux. Tenez, par exemple, ce soir, quand j'ai reçu votre lettre et que j'ai vu qu'il s'agissait d'un rendez-vous dans le bois, c'est vrai que j'ai cédé à une envie d'y venir, qui tient bien un peu du roman. Mais c'est que j'y ai trouvé aussi un peu de réel à mon avantage. Si ma mère le sait, et elle le saura, vous comprenez qu'il faut qu'on nous marie. Que votre oncle soit brouillé ou non avec elle, il faudra bien se raccommoder. J'étais honteuse d'être enfermée; et, au fait, pourquoi l'ai-je été? L'abbé est venu, j'ai fait la morte; il m'a ouvert, et je me suis sauvée; voilà ma ruse; je vous la donne pour ce qu'elle vaut.

VALENTIN, à part.

Suis-je un renard pris à son piége, ou un fou qui revient à la raison?

CÉCILE.

Eh bien! vous ne me répondez pas. Est-ce que cette tristesse va durer toujours?

VALENTIN.

Vous me paraissez savante pour votre âge, et en même temps, aussi étourdie que moi, qui le suis comme le premier coup de matines.

CÉCILE.

Pour étourdie, j'en dois convenir ici; mais, mon ami, c'est que je vous aime. Vous le dirai-je? je savais que vous m'aimiez, et ce n'est pas d'hier que je m'en doutais. Je ne vous ai vu que trois fois à ce bal, mais j'ai du cœur, et je m'en souviens. Vous avez valsé avec mademoiselle de Gesvres, et en passant contre la porte, son épingle à l'italienne a rencontré le panneau, et ses cheveux se sont déroulés sur elle. Vous en souvenez-vous maintenant? Ingrat! Le premier mot de votre lettre disait que vous vous en souveniez. Aussi comme le cœur m'a battu! Tenez; croyez-moi, c'est là ce qui prouve qu'on aime, et c'est pour cela que je suis ici.

VALENTIN, à part.

Ou j'ai sous le bras le plus rusé démon que l'enfer ait jamais vomi, ou la voix qui me parle est celle d'un ange, et elle m'ouvre le chemin des cieux.

CÉCILE.

Pour savante, c'est une autre affaire; mais je veux répondre, puisque vous ne dites rien. Voyons, savez-vous ce que c'est que cela?

VALENTIN.

Quoi? cette étoile à droite de cet arbre?

CÉCILE.

Non, celle-là qui se montre à peine, et qui brille comme une larme.

VALENTIN.

Vous avez lu madame de Staël?

CÉCILE.

Oui, et le mot de larme me plaît, je ne sais pourquoi, comme les étoiles. Un beau ciel pur me donne envie de pleurer.

VALENTIN.

Et à moi envie de t'aimer, de te le dire, et de vivre pour toi. Cécile, sais-tu à qui tu parles, et quel est l'homme qui ose t'embrasser?

CÉCILE.

Dites-moi donc le nom de mon étoile. Vous n'en êtes pas quitte à si bon marché.

VALENTIN.

Eh bien! c'est Vénus, l'astre de l'amour, la plus belle perle de l'Océan des nuits.

CÉCILE.

Non pas; c'en est une plus chaste, et bien plus digne de respect; vous apprendrez à l'aimer un jour, quand vous vivrez dans les métairies, et que vous aurez des pauvres à vous; admirez-la, et gardez-vous de sourire; c'est Cérès, déesse du pain.

VALENTIN.

Tendre enfant! je devine ton cœur; tu fais la charité, n'est-ce pas?

CÉCILE.

C'est ma mère qui me l'a appris; il n'y a pas de meilleure femme au monde.

VALENTIN.

Vraiment? je ne l'aurais pas cru.

CÉCILE.

Ah! mon ami, ni vous, ni bien d'autres, vous ne vous doutez de ce qu'elle vaut. Qui a vu ma mère un quart d'heure, croit la juger sur quelques mots au hasard. Elle passe le jour à jouer aux cartes, et le soir à faire du tapis; elle ne quitterait pas son piquet pour un prince; mais que Dupré vienne, et qu'il lui parle bas, vous la verrez se lever de table, si c'est un mendiant qui attend. Que de fois nous sommes allées ensemble, en robe de soie, comme je suis là, courir les sentiers de la vallée, portant la soupe et le bouilli, des souliers, du linge, à de pauvres gens! Que de fois j'ai vu, à l'église, les yeux des malheureux s'humecter de pleurs lorsque ma mère les regardait! Allez, elle a droit d'être fière, et je l'ai été d'elle quelquefois.

VALENTIN.

Tu regardes toujours ta larme céleste, et moi aussi, mais dans tes yeux bleus.

CÉCILE.

Que le ciel est grand! que ce monde est heureux! que la nature est calme et bienfaisante!

VALENTIN.

Veux-tu aussi que je te fasse de la science et que je te parle astronomie? Dis-moi, dans cette poussière de mondes, y en a-t-il un qui ne sache sa route, qui n'ait reçu sa mission avec la vie, et qui ne doive mourir en l'accomplissant? Pourquoi ce ciel immense n'est-il pas immobile? Dis-moi; s'il y a jamais eu un moment où tout fut créé, en vertu de quelle force ont-ils commencé à se mouvoir, ces mondes qui ne s'arrêteront jamais?

CÉCILE.

Par l'éternelle pensée.

VALENTIN.

Par l'éternel amour. La main qui les suspend dans l'espace n'a écrit qu'un mot en lettres de feu. Ils vivent parce qu'ils se cherchent, et les soleils tomberaient en poussière, si l'un d'entr'eux cessait d'aimer.

CÉCILE.

Ah! toute la vie est là.

VALENTIN.

Oui, toute la vie — depuis l'Océan qui se soulève sous les pâles baisers de Diane, jusqu'au scarabée qui s'endort jaloux dans sa fleur chérie. Demande aux forêts et aux pierres ce qu'elles diraient si elles pouvaient parler? Elles ont l'amour dans le cœur et ne peuvent l'exprimer. Je t'aime! voilà ce que je sais, ma chère; voilà ce que cette fleur te dira, elle qui choisit dans le sein de la terre les sucs qui doivent la nourrir; elle qui écarte et repousse les élémens impurs qui pourraient ternir sa fraîcheur! Elle sait qu'il faut qu'elle soit belle au jour, et qu'elle meure dans sa robe de noce devant le soleil qui l'a créée. J'en sais moins qu'elle en astronomie; donne-moi ta main, tu en sais plus en amour.

CÉCILE.

J'espère, du moins, que ma robe de noce ne sera pas mortellement belle. Il me semble qu'on rôde autour de nous.

VALENTIN.

Non, tout se tait. N'as-tu pas peur? Es-tu venue ici sans trembler?

CÉCILE.

Pourquoi? De quoi aurais-je peur? Est-ce de vous ou de la nuit?

VALENTIN.

Pourquoi pas de moi? qui te rassure? Je suis jeune, tu es belle, et nous sommes seuls.

CÉCILE.

Eh bien! quel mal y a-t-il à cela?

VALENTIN.

C'est vrai, il n'y a aucun mal; écoute-moi, et laisse-moi me mettre à genoux.

CÉCILE.

Qu'avez-vous donc? vous frissonnez.

VALENTIN.

Je frissonne de crainte et de joie, car je vais t'ouvrir le fond de mon cœur. Je suis un fou de la plus méchante espèce, quoique, dans ce que je vais t'avouer, il n'y ait qu'à hausser les épaules. Je n'ai fait que jouer, boire et fumer depuis que j'ai mes dents de sagesse. Tu m'as dit que les romans te choquent; j'en ai beaucoup lu, et des plus mauvais. Il y en a un qu'on nomme Clarisse Harlowe; je te le donnerai à lire quand tu seras ma femme. Le héros aime une belle fille comme toi, ma chère, et il veut l'épouser; mais auparavant il veut l'éprouver. Il l'enlève et l'emmène à Londres, après quoi comme elle résiste, Bedfort arrive.... c'est-à-dire, Tomlinson, un capitaine.... je veux dire Morden... non, je me trompe... Enfin, pour abréger.... Lovelace est un sot, et moi aussi, d'avoir voulu suivre son exemple..... Dieu soit loué! tu ne m'as pas compris..... je t'aime, je t'épouse, il n'y a de vrai au monde que de déraisonner d'amour.

(Entrent Van Buck, la baronne, l'abbé, et plusieurs domestiques qui les éclairent.)

LA BARONNE.

Je ne crois pas un mot de ce que vous dites. Il est trop jeune pour une noirceur pareille.

VAN BUCK.

Hélas! madame, c'est la vérité.

LA BARONNE.

Séduire ma fille! tromper un enfant! déshonorer une famille entière! Chansons! Je vous dis que c'est une sornette; on ne fait plus de ces choses-là. Tenez, les voilà qui s'embrassent. Bonsoir, mon gendre; où diable vous fourrez-vous?

L'ABBÉ.

Il est fâcheux que nos recherches soient couronnées d'un si tardif succès; toute la compagnie va être partie.

VAN BUCK.

Ah ça! mon neveu, j'espère bien qu'avec votre sotte gageure....

VALENTIN.

Mon oncle, il ne faut jurer de rien, et encore moins défier personne.

ALFRED DE MUSSET.

LES RÉPUBLIQUES MEXICAINES.[1]

Depuis quelques années, les républiques mexicaines, en proie à des dissensions intérieures, ne cessent de lutter péniblement, tantôt contre l'aristocratie envahissante du pays, tantôt contre les prétentions du parti des moines, et tantôt contre l'ambition des chefs militaires, sans avoir pu, jusqu'à présent, arriver à un état de gouvernement stable. Ces affranchis d'un jour, ces esclaves émancipés, en passant tout à coup du joug abrutissant des Espagnols à une entière indépendance, n'ont su retirer de la liberté conquise qu'une hideuse anarchie; aux vices contractés par l'habitude d'un long esclavage ils ont joint ceux qui naissent d'une licence effrénée. Aussi, comme ces malades affaiblis par une longue diète, que l'usage immodéré des alimens replonge bientôt dans un état pire que le premier, sont-ils tombés dans une démoralisation si générale et si profonde, qu'elle paraît désormais sans

(1) Ce travail est le résultat consciencieux des observations d'un homme qui, par sa position au Mexique, et ses relations avec les principales autorités du pays, s'est trouvé plus que personne à même d'étudier les institutions, la religion, les mœurs et la civilisation du peuple mexicain. (*N. du D.*)

sans remède, et doit inévitablement les conduire à la perte de leur indépendance.

Deux partis bien tranchés se disputent la prépondérance dans le gouvernement, le parti des aristocrates et celui des libéraux, ou pour parler plus juste, le parti des gens en place, qui veulent conserver ce qu'ils ont, et le parti des gens qui n'ont rien, et qui veulent avoir; car ce n'est que pour les emplois rétribués qu'on se divise et qu'on se bat. L'agriculture, l'industrie, les arts de toute espèce étant entièrement négligés, une foule d'ambitieux tournent leurs prétentions vers les emplois lucratifs, et veulent servir la patrie en quelque sorte malgré elle. Aussi est-ce un empressement, un patriotisme, qui pourraient enfanter des merveilles, si on pouvait les prendre au sérieux! c'est un assaut d'intrigues et de cabales parmi les *citoyens* qui se disputent les places! Il s'en présente des milliers qui consentiraient à être présidens, des milliers qui se dévouent aux grades de généraux, de colonels, etc. Il en est de même pour les emplois civils. Mais comme la patrie n'a pas besoin de tant de gens de bonne volonté, tous ceux dont elle ne peut accepter les services, n'ont d'autre ressource que de chercher à renverser les élus. Bientôt les mécontens se réunissent, et mus par les mêmes motifs, animés des mêmes espérances, ils prennent les armes, ou, pour nous servir de l'expression consacrée dans le pays, ils se *prononcent*, les uns au nom de la *sainte religion*, les autres pour la *défense de la liberté;* tous, d'un accord unanime, déclarent leurs adversaires *aristocrates* ou *sans-culottes*, *traîtres*, *infames brigands*, les mettent au ban de la nation, et soudain entrent en campagne. Rien de plus ordinaire, de plus simple et de plus facile qu'une révolution militaire au Mexique. Il est bien rare qu'il se passe un intervalle de cinq à six mois sans qu'on voie apparaître le drapeau de la révolte; et comme la plupart de ces révolutions qu'on pourrait appeler périodiques, tournent toujours à bien pour ceux qui les entreprennent, comme les chefs savent toujours habilement en profiter pour leur propre compte, chacun veut en essayer, depuis le général jusqu'au caporal. Ceci est rigoureusement vrai.

Or, voici comment se fait une révolution militaire : un sergent, par exemple, se trouve en garnison dans un village avec vingt hommes; ce nombre est plus que suffisant pour l'exécution de ses desseins; un beau matin, il lui prend un accès de patriotisme, il

veut servir son *idolatrada patria*, en qualité de colonel ou de général. Le dimanche, après la messe, il réunit dans un cabaret ses vingt soudards : là, après quelques libations, il prend un ton solennel, se pose en héros, et leur déclare : « que le gouvernement a violé tel ou tel article de la constitution; que la liberté est menacée, ou que la sainte religion est attaquée; qu'à eux est réservé l'honneur de défendre les glorieuses prérogatives de la nation, et qu'il les guidera dans cette noble entreprise. » Ceux-ci applaudissent l'orateur en criant : *viva! que viva!* Le verre à la main, ils lui jurent fidélité, et le proclament colonel ou général. On convoque *el muy ilustre ajuntamiento*, la très illustre municipalité, qui se compose ordinairement de trois ou quatre *rancheros* (1) ou *vaqueros*, qu'on fait entrer sans peine dans le complot. On a presque toujours sous la main quelque licencié, homme de plume, espèce de magister qui est chargé de rédiger en style intelligible, le *plan*, c'est-à-dire l'énoncé des motifs de la rébellion et son but; puis, séance tenante, on adresse au peuple une proclamation qui commence à peu près en ces termes : « Peuples de l'univers civilisé! soyez témoins de la justice de notre cause! Nos plaintes ont retenti jusqu'à vous; les droits du peuple souverain sont foulés aux pieds, notre sainte liberté attaquée; vous verrez comme les vaillans enfans de Montézuma savent se soustraire à l'esclavage, etc.. » Le peuple souverain qui lit ces belles choses, s'écrie : *Carajo! es verdad! Vamos, carajo!* c'est la vérité, marchons! Chacun alors ceint sa manchette (2) et monte à cheval. S'il se trouve dans les environs quelque chef de voleurs, il ne manque pas de venir, avec sa bande, offrir ses services, qui sont toujours acceptés; on en fait un capitaine, ce qui lui donne l'avantage de piller impunément au nom de la patrie. On marche sur les villages voisins qu'on soulève, on ouvre les prisons, et les brigands et les assassins sont associés aux champions de la *sainte cause*. La renommée annonce le *pronunciamento*, de tous côtés arrivent en grand nombre les mécontens et les gens sans emploi; alors les *prononcés*, au nombre de cinq à six cents, prennent le nom d'armée *libératrice*, *répara-*

(1) *Rancheros*, campagnards. *Vagueros*, vachers.

(2) C'est une longue épée sur laquelle sont gravés ces mots pompeux : *No me saques sin razon, no me envaines sin honor;* ne me tire pas sans raison, ne me rengaine pas sans honneur.

trice, ou *de la foi.* Dès que le succès devient probable, les gens du parti contraire changent de bannière; s'il y a dans le camp ennemi quelque chef qui fasse mine de vouloir tenir bon pour l'ordre de choses existant, on cherche à le gagner à prix d'argent, et il est bien rare que quelques milliers de piastres ne triomphent pas de sa résistance. C'est avec de tels élémens que l'*armée* marche de succès en succès; on triomphe, et notre sergent, devenu réellement colonel ou général, est proclamé sauveur de la liberté, héros immortel, citoyen *bene merito de la patria en grado heroico.* Voilà, dans toute l'exactitude des faits, ce que c'est qu'une révolution au Mexique; voilà par quels moyens un danseur de corde (1), quelquefois un voleur de grand chemin (2) sont arrivés aux premières dignités de la république. Chacun peut goûter de la présidence ou du généralat, et d autant plus facilement que ceux qui doivent à quelque mouvement populaire le poste éminent qu'ils occupent, sont bientôt renversés par un nouveau bouleversement qui laisse le champ libre à d'autres. Et comment n'en serait-il pas ainsi, quand dix mille concurrens se disputent la même place? Aussi devient-elle l'objet des plus honteuses manœuvres. Pour y arriver, tous les moyens sont mis en jeu, la séduction, l'argent, la prostitution, les intrigues les plus dégoutantes, les plus infames trahisons, le poignard même; ceux qui savent le mieux en tirer parti passent pour *muchachos vivos,* des garçons de talent, et la nation n'est nullement effrayée de voir parmi ses *excelentisimos senores generales,* des hommes qui, chez nous, traîneraient le boulet dans un bagne; le succès justifie tout.

On sent que la conséquence d'un tel état de choses doit être une corruption générale dans toutes les classes de la société. En effet, c'est un débordement de vices effroyables; le vol et l'assassinat se commettent impunément, non-seulement parmi le peuple, mais dans la *gente decente;* il n'est point de ville où l'on ne voie se promener dans les rues et marcher, tête levée, des misérables dont la conscience est chargée de huit ou dix assassinats. Et qu'on ne croie pas qu'ils en soient moins estimés; il est très ordinaire d'en-

(1) Le général M..., l'un des généraux les plus renommés du Mexique, dansait sur la corde, il y a quelques années, à la Nouvelle-Orléans.

(2) Les généraux Tolsa et Angon sont connus de tout le Mexique pour avoir été chefs de voleurs.

tendre dire : *don* un tel a assassiné dix personnes. Le peuple mexicain ignore ces vertus qui font la base de la société humaine; n'attendez de lui ni bonne foi, ni confiance, ni délicatesse dans les rapports ordinaires de la vie. Ainsi, vous laissez vos effets en dépôt chez une personne que vous croyez sûre; quand vous vous présentez pour réclamer ce qui vous appartient, vos effets ont été vendus. Un homme qui se prétend et que vous croyez votre ami vous emprunte pour un instant, dit-il, votre montre ou quelque autre objet de prix, il court le jouer, et qu'il gagne ou qu'il perde, vous n'en avez plus de nouvelles. Ce sont là des espiégleries qu'il serait ridicule de trouver mauvaises. Êtes-vous négociant, marchand, industriel, et voulez-vous dans une foire étaler vos marchandises en public, ne manquez pas de faire veiller votre boutique par deux ou trois soldats que vous paierez largement; autrement, en un clin d'œil, vous serez dévalisé, car là il n'y a ni police ni sergens de ville pour protéger les personnes et les propriétés. Gardez-vous d'avoir jamais de procès avec personne : si vous n'êtes assez riche pour acheter les juges, vous aurez tort. Voyagez-vous pour vos affaires ou votre plaisir, ayez la précaution de vous munir d'un sabre bien affilé, d'une paire de pistolets, d'un fusil; car vous allez avoir bientôt affaire aux héros de grand chemin. Surtout tenez-vous en garde contre le domestique qui vous accompagne; dès qu'il en trouvera l'occasion, il vous pillera, et fera mieux encore s'il le peut. Vos armes seules feront votre sûreté.

Dans les rues, vos yeux sont chaque jour frappés du hideux spectacle de cadavres qu'on emporte tout sanglans, car là on se donne un coup de poignard, comme un coup de poing chez une autre nation, publiquement, en plein jour. Quand un homme tombe assassiné dans la rue, la foule se rassemble, et en attendant qu'on relève le cadavre, les *amateurs* réunis en cercle décident si les coups ont été bien portés, et s'ils méritent l'approbation des connaisseurs. Si, en passant, vous demandez la cause de ce rassemblement : *Nada es, senor, es una muerticida*; ce n'est rien, seigneur, c'est un petit meurtre, vous répond-on avec beaucoup de sang-froid. Ces scènes n'excitent pas la moindre émotion parmi les spectateurs. Souvent même l'assassin ne prend pas la peine de se cacher ou de s'enfuir; il se laisse tranquillement arrêter, car il sait qu'il en sera quitte pour quelques jours de pri-

son. Il faut qu'un homme soit bien coupable, qu'il ait commis bien des assassinats pour que la Thémis mexicaine se décide à le frapper et à en débarrasser la société. Le sang mexicain, disent-ils, est trop précieux pour qu'on le verse légèrement! Si ceux qui prêchent l'abolition de la peine de mort sont allés chercher leurs argumens dans la législation criminelle du Mexique, il faut avouer que leur choix n'est pas heureux.

Pense-t-on qu'un peuple qui s'est ainsi familiarisé avec l'habitude de l'assassinat, puisse avoir une grande horreur pour les autres vices qui infectent la société? Doit-on s'étonner que la nation soit tombée dans la dépravation la plus profonde? Et comment en serait-il autrement, dans un pays où il n'y a ni gouvernement, ni lois, ni frein d'aucune espèce, où chacun n'a de justice à attendre que de soi-même, de sûreté à espérer que dans l'adresse et la force de son bras? Il n'en faut pas douter, le mal vient de ce que le pays étant sans cesse agité par des révolutions aussi funestes qu'elles sont ridicules, il est impossible que les hommes bien intentionnés, s'il s'en trouve dans la république, puissent opérer les réformes salutaires, proposer les mesures que réclame l'intérêt général, et que les institutions aient le temps de s'affermir et de se consolider. Mais, nous le demandons, quels avantages peuvent résulter, pour un pays, de révolutions entreprises par un petit nombre de factieux dans la seule vue de satisfaire une ambition personnelle et un honteux égoïsme? Une nation dont les chefs donnent l'exemple de l'immoralité, et ne se croient élevés aux premières charges de l'état que pour en exploiter les profits, et se disputer comme une proie les honneurs et la puissance, est déjà sur le penchant de sa ruine. Au reste, le peuple mexicain lui-même sait rendre à son pays la justice qu'il mérite : un des hommes les plus célèbres et les plus influens du Mexique, gouverneur d'un des principaux états, assurait que dans toute la république on ne trouverait pas vingt hommes de bien pour la gouverner!

Nous avons vu comment se faisait une révolution militaire au Mexique, esquissons maintenant la physionomie des principaux acteurs de ces drames sanglans. Les soldats sont, au Mexique, ce qu'étaient les Mameluks en Égypte, ou les janissaires à Constantinople, c'est-à-dire les maîtres; car la nation a un grand faible pour les traîneurs de sabre; elle ne veut, pour occuper le siége de la pré-

sidence, que des hommes à épaulettes : c'est l'armée qui commande et qui dispose de tout. Parlons d'abord des officiers. Quand un jeune homme de ceux qu'on appelle *décens*, c'est-à-dire de bonne famille, est trop borné ou trop paresseux pour étudier et se faire *licenciado* (avocat), comme il croirait déroger et s'avilir en cherchant dans le commerce, l'agriculture, les arts ou une industrie quelconque, un moyen de se faire une existence honorable, il ne lui reste que l'alternative de se faire soldat ou moine; il faut qu'il opte entre l'uniforme et le froc; s'il se décide pour le premier, sa famille remue ciel et terre pour lui faire obtenir le grade de sous lieutenant, et il n'a pas de peine à se faire admettre, car pour peu qu'il sache lire et écrire, c'est tout ce qu'on exige de lui, c'est là le seul examen qu'il ait à subir. Une fois le jeune officier lancé dans les premiers grades, il est sûr de faire son chemin ; en *révolutionnant*, en vendant sa noble épée tantôt à un parti, tantôt à un autre, il parviendra rapidement et pourra devenir général, président même. C'est ainsi que presque tous les officiers de l'armée mexicaine sont entrés dans la carrière. Comme il n'y a au Mexique aucune espèce d'écoles militaires, on ne demande aux officiers ni instruction, ni connaissance de l'art, ni aptitude pour le métier; qu'ils sachent dire aux soldats : portez armes! marchez à droite, à gauche! c'est là l'essentiel. Aussi est-il bien certain que le meilleur général mexicain ne serait pas capable d'être un bon lieutenant en Europe, et qu'en campagne il serait battu par un sous-officier de notre armée.

Ces officiers n'ont de militaire que le nom; ils n'en ont même pas la tournure. Ils portent l'uniforme plus mal que ne le ferait le plus lourd paysan de la Bretagne. D'abord ils sont généralement petits, grêles, mal faits, sans poitrine, courbés et disgracieux dans toute leur personne. A ces défauts de la nature, ils joignent le plus grand ridicule et la plus grande négligence dans leur tenue: des épaulettes d'une grosseur démesurée qui retombent sur la poitrine, l'habit déboutonné, laissant à découvert la chemise et les bretelles. Un chapeau rond, à larges bords, est leur coiffure ordinaire. Ils sont le plus souvent sans cravate et sans épée ; c'est la petite tenue. Les jours de fête, et quand ils revêtent le grand uniforme, ils portent un haut et large chapeau à trois cornes, excessivement élevé, et surmonté d'une touffe de plumes tellement longues, que toute la coiffure a bien quatre pieds, ce qui contraste merveilleusement avec

leur taille, laquelle n'excède pas quatre pieds et demi. La cocarde est de la largeur d'une assiette; le ceinturon qui supporte le sabre, a bien six pouces de largeur, de sorte qu'il couvre toute la poitrine de ces petits hommes. Le col de la chemise, dépassant la cravatte de plusieurs pouces, s'avance en pointes fort en avant du menton. En regardant de près, on découvre sur leur petite figure basanée une trentaine de poils disséminés sous le nez, et qui forment moustaches. Ils laissent croître leurs cheveux derrière la tête, à la manière de nos séminaristes. Leur uniforme est chargé d'or prodigué avec le plus mauvais goût; rien de plus grotesquement bouffon que de les voir défiler dans leur embarrassant équipage, faisant des efforts incroyables pour marcher au pas.

Il n'y a parmi les officiers ni tenue, ni discipline, ni respect des convenances, ni maintien de grade et de rang; ainsi, un lieutenant s'en va, dans un cabaret, frapper sur l'épaule de son colonel, et s'enivrer avec lui. Un de ces derniers avouait qu'il n'avait jamais pu venir à bout de faire aller ses officiers à la manœuvre. En effet, leur état est ce dont ils s'occupent le moins; et comme leur service se borne à très peu de chose, ils passent leur temps dans des maisons de jeu et de débauche. Un capitaine joua un jour sa solde qu'il venait de recevoir, il la perdit; il joua ensuite les galons de son pantalon; la chance lui ayant été contraire, il joua et perdit ses épaulettes! Telles sont les occupations ordinaires de ces messieurs, depuis le général jusqu'au sergent. Leur solde étant très inexactement payée, les *senores oficiales* ont souvent la bourse plate; mais il est des moyens de se tirer d'affaire : ainsi, le commandant déserte avec la caisse du régiment, le capitaine avec l'argent de sa compagnie, le sergent avec le prêt de son escouade; il n'est pas jusqu'à l'humble caporal qui n'ait aussi sa petite industrie; il fait de légers emprunts aux soldats, et quand ceux-ci réclament ce qu'ils ont prêté, il ne manque pas de bonnes ou mauvaises raisons pour se dispenser de payer; s'ils insistent, il les menace de les faire déchirer de coups de verges à la première faute qu'ils feront, et ce moyen est toujours efficace. Quant aux généraux, ils spéculent plus en grand, et se vendent à quelque parti en armes. C'est ainsi que, dans la révolution de 1832, le général Valencia qui commandait un corps des troupes du gouvernement, ayant fait au jeu des pertes considérables, et se trouvant dans un grand embarras pé-

cuniaire, se vendit pour 20,000 piastres, lui et les siens, au parti du général Santa-Anna qui avait levé l'étendard de la révolte. Le marché conclu, on porta au général vendu un à-compte de 12,000 piastres; le soir même, il les joua avec ses officiers et les perdit. Alors il fit déclarer au général Santa-Anna, que s'il ne lui envoyait pas de suite les 8,000 autres piastres, il allait repasser du côté du gouvernement. On s'empressa de le satisfaire, car sa trahison devait porter un coup mortel au président Bustamente dont *el immortal Santa-Anna* voulait prendre la place. Nous tenons ces détails de l'agent même chargé de négocier cette honteuse transaction.

Du côté de la bravoure, les porteurs d'épaulettes mexicains ne sont guère plus recommandables que du côté de la moralité, de l'instruction et de la capacité. Quand l'officier mexicain sort de la ville pour aller guerroyer, et rétablir sur quelque point *el imperio de las leyes,* il s'arme d'un sabre, ou, pour être plus juste, il s'attache à un sabre dont la longueur démesurée produit l'effet le plus bizarre; il porte, en outre, une lance dont le fer est assez long pour enfiler trois hommes de suite. Arrivé au lieu du combat, chaque officier crie à ses soldats : *Adelante, muchachos!* en avant, enfans! Mais en même temps ils ont grand soin de se garantir des projectiles meurtriers, soit en se couchant à plat ventre, pour offrir moins de surface aux balles ennemies, soit en se cachant prudemment derrière quelque abri protecteur. D'ailleurs, il est de règle générale que chaque officier emmène avec lui son bon cheval, moins pour s'épargner une partie des fatigues de la campagne, que pour s'aider à se tirer de la bagarre, si l'affaire devient trop chaude. Tels sont les chefs de l'armée mexicaine, *los heroes, los imortales,* dont les panégyriques remplissent les colonnes des journaux du pays; le plus souvent les journaux d'Europe se font les échos complaisans de ces louanges ridicules.

Par les chefs on peut juger des soldats. Il n'y a, au Mexique, ni conscription, ni mode de recrutement déterminé par une loi, ni engagemens volontaires. On trouve bien des milliers de citoyens qui consentent volontiers à servir la patrie en qualité de colonels ou de généraux; mais personne ne se soucie d'être simple soldat. Quand l'armée de la république a besoin de se recruter, on ramasse de force tous les vagabonds et gens sans aveu qui se rencontrent; quelquefois, si le nombre est insuffisant, on ouvre les

prisons, et les détenus vont grossir le nombre des recrues. Ces recrues ainsi amalgamées sont enfermées dans des casernes, d'où elles ne sortent, pendant un espace de six mois, que pour balayer les rues et pour aller à l'exercice, qu'on leur apprend à grands coups de bâton. Cet apprentissage terminé, on leur fait endosser le fourniment, et on leur laisse un peu plus de liberté; mais une partie ne manque pas d'en profiter pour déserter, et cela presque toujours impunément; car la république n'a pas de gendarmes pour les mettre à la recherche des réfractaires et poursuivre les déserteurs. C'est probablement une des raisons pour lesquelles un régiment n'est jamais au complet; on ne compte guère que trois cents hommes par régiment. En somme, l'armée mexicaine est très peu nombreuse; elle ne se compose que de sept à huit mille hommes au plus. Mais si elle a peu de soldats, on ne compte pas moins de vingt mille officiers sur les registres de l'état, tant en activité qu'en retraite, et tout ce luxe d'état-major est alimenté par la nation.

En campagne, les armées belligérantes ne sont jamais nombreuses, car dès que le soldat sent la poudre, il jette ses armes et déserte en bien plus grand nombre encore et avec bien plus de facilité qu'en temps de paix. Une réunion de quatre cents hommes en armes forme une division. S'il y a deux mille combattans, c'est une *grande armée d'opérations*. Or, dans cette grande armée, il se trouve toujours au moins un millier de femmes, car le Mexicain ne marche jamais sans être suivi de sa femme. Après trois ou quatre mois de préparatifs, si la collision devient inévitable, la grande armée d'opérations s'ébranle et marche à l'ennemi. Cet ennemi n'est autre chose qu'une bande de révoltés, car, jusqu'à présent, les Mexicains n'ont eu d'autres ennemis qu'eux-mêmes. Si le parti qu'on va attaquer est encore à une centaine de lieues, on reste deux ou trois mois en marche, et quelle marche! ou plutôt quel désordre! Enfin, on arrive en présence. Là, aucune disposition stratégique, aucune de de ces manœuvres que conseille la prudence et qui dénotent l'habileté d'un chef. Du plus loin qu'on s'aperçoit, on se provoque de paroles et d'injures. *Vengan, cobardes, alcahuetes, chibatos!* Venez, crie-t-on à l'ennemi, venez, lâches! Celui-ci répond sur le même ton, si bien qu'avant de s'attaquer les armes à la main, les combattans préludent par une scène de nos boulevarts en carnaval. A la fin, on se décide à échanger quelques coups de fusil, mais à une dis-

tance qui permet de le faire impunément. Tels sont, pendant trois ou quatre jours, les préliminaires de la bataille; car c'est à qui n'attaquera pas le premier. Les officiers, dont la modestie va jusqu'à se comparer à nos généraux les plus renommés, disent qu'en cela ils suivent l'exemple de Napoléon, qui n'attaquait jamais le premier! Pourtant, comme il faut en finir, on se détermine à en venir sérieusement aux mains. Le jour fixé pour l'action, après que chacun a pris son chocolat, on se présente au combat. L'affaire commence ordinairement par une canonnade; mais les boulets sont presque tous perdus, les Mexicains n'ayant que de très mauvais artilleurs. Au premier coup de canon, comme on voit de part et d'autre qu'il s'agit de se battre pour tout de bon, on est devenu plus poli; on cesse de s'injurier; on craint de mettre son ennemi trop en colère. Si les coups de canon n'avancent pas la besogne, on en vient à la fusillade. Dans tous les cas, l'action ne dure pas long-temps, car aussitôt que l'un des partis voit tomber sous ses yeux une trentaine des siens, il cède le terrain. Quand on est repoussé, on ne cherche jamais à se rallier et à rétablir le combat : on se sauve à toutes jambes; les officiers donnent l'exemple, et comme ils sont à cheval, la fuite leur devient plus facile. C'est un désordre, un *sauve qui peut* général. A la bataille du Gallinero, un officier-général des milices fit, en se sauvant, cinquante lieues en un jour et une nuit. Il arriva tout hors d'haleine à la ville qu'il habitait; mais la peur d'être atteint par l'ennemi avait tellement fait perdre la tête au pauvre homme, qu'il traversa au galop la rue où il demeurait, et s'en fut frapper à la porte d'une église, la prenant pour sa maison. Les soldats qui n'ont pas de chevaux s'échappent comme ils peuvent, ou se laissent prendre. L'ennemi ne manque jamais d'en massacrer un certain nombre, bien que désarmés. Les officiers surtout montrent un acharnement incroyable pour ces sortes d'assassinats, et frappent à grands coups de lance ces malheureux prisonniers, se vengeant ainsi, après le combat, de la peur qu'ils ont eue avant. C'est ainsi qu'à la bataille du Gallinero *el valiente coronel* Durand massacra deux cents prisonniers désarmés; c'est ainsi qu'on vit le général Tolsa faire percer sous ses yeux à coups de baïonnette un pauvre officier qu'on lui avait amené prisonnier. Ceux qui ne peuvent exercer leur fureur sur des êtres vivans, prennent le barbare divertisse-

ment de plonger leur épée dans un cadavre, afin de la montrer avec orgueil, dégoûtante de sang, et faire croire qu'ils ont bataillé comme des Murat. Les exploits de ces braves guerriers ne se bornent pas là. Après la victoire, on entre dans les villes ou villages ennemis, les officiers donnent l'exemple du pillage, et l'on voit se reproduire tous les excès qui ont lieu en pareilles circonstances.

Voilà, en réalité, la physionomie des armées mexicaines, et le portrait fidèle des chefs qui la commandent. Mais il faut bien se garder de ranger sur la même ligne les anciens officiers qui ont fait la guerre de l'indépendance; ces derniers ont rendu de grands services à leur patrie, ils ont combattu avec courage et long-temps contre les Espagnols, ils ont véritablement conquis la liberté. Il y a eu parmi ces officiers des hommes d'un grand mérite; maintenant ils vivent retirés, gémissant en secret sur l'état d'abjection où est tombé leur malheureux pays. Autant on doit conserver d'estime et de vénération pour ces vétérans de l'honneur et de la liberté, autant on doit avoir de pitié pour ces nouveaux parvenus, qui ne doivent leurs grades et leurs dignités qu'aux désordres et aux révolutions dont ils ont été les moteurs; fanfarons de bravoure, qui n'ont jamais trempé leur épée que dans le sang de leurs concitoyens. C'est dans cette dernière catégorie qu'il faut ranger le général Santa-Anna, président actuel de la république. En Europe on parle beaucoup de cet homme, on se plaît à voir en lui un héros, un nouveau Bolivar: on se trompe singulièrement sur son compte. Ce n'est qu'après dix révolutions qu'il a pu arriver au rang suprême; et ces révolutions n'ont pas été le résultat de son patriotisme et de son courage, mais le fruit de ses perfides machinations. Comme militaire, il n'a ni talens ni bravoure; il a toujours été battu, à Oajaca, par le général Rinçon; à Vera-Cruz, par Calderon; à Coralfalso, à Puebla, il eût été exterminé, si l'ennemi qui l'avait vaincu avait su profiter de la victoire; il n'a échappé à un désastre complet que par l'inhabileté de ses adversaires. Nous disons qu'il n'est arrivé au rang suprême qu'à force de susciter des troubles politiques; en effet, c'est lui qui a, pour ainsi dire, mis à la mode ces interminables révolutions qui désolent son pays. La première qu'il excita fut contre Iturbide, son bienfaiteur, qui l'avait tiré de la foule. Il s'était fait un grand nom et la réputation d'un habile capitaine par la prétendue défaite des Espagnols à Tampico; mais il est à

la connaissance de tout le monde qu'il était lui-même battu, enveloppé de toutes parts, et sur le point de capituler, quand le général Téran arriva à son secours. C'est alors seulement que Barradas, qui avait la moitié de ses soldats malades, que la tempête avait privé de ses vivres et de ses approvisionnemens, et qui de plus avait reçu de faux renseignemens, fut obligé de céder. Aussi ambitieux qu'incapable, Santa-Anna a servi tous les partis pour arriver à son but. Les *liberales* l'ont fait président, mais comme ils ne peuvent et ne veulent pas faire davantage, il s'est donné aux aristocrates et aux moines, dans l'espérance que ceux-ci lui décerneront le titre d'empereur. Naguère il défendait la liberté, maintenant il se proclame le restaurateur de la religion, le protecteur du clergé. Les libéraux l'appelaient le *Mars mexicain*, le mettaient au-dessus de Washington, de Napoléon! Ils faisaient de lui les apologies les plus exagérées et les plus ridicules; aujourd'hui les jésuites des Cordilières ne voient plus en lui qu'un nouveau David, suscité de Dieu pour la conservation et le salut de la ville sainte; c'est un Gédéon, un Macchabée. Notre héros les croit tous sur parole. En attendant qu'on lui élève un trône (et peut-être plus tard un échafaud!), il s'enivre à longs traits de l'encens qu'on lui prodigue, et reçoit d'un air bénin les flagorneries des moines, des abbés et des abbesses. Celles-ci l'introduisent dans le harem du Seigneur, où il va *manger des bonbons* avec les filles du sanctuaire. Il est devenu bigot, mais bigot de bonne foi. A une grande incapacité militaire il joint la lâcheté personnelle; on l'a vu, pendant une bataille, se coucher à plat ventre derrière un mur. La vie privée de l'illustre général n'est guère plus honorable que sa vie politique. Enfant bâtard d'un Espagnol, il n'a même pas reçu la misérable éducation qu'on donne au Mexique à la *gente décente;* sa jeunesse, il l'a passée dans des maisons de débauche et de jeu, où il lui est souvent arrivé de laisser jusqu'à ses premiers vêtemens. Très passionné pour les femmes et le jeu, et n'étant pas riche, il a eu recours bien des fois, pour faire face à des embarras pécuniaires, à certains expédiens qui, dans une autre nation, l'eussent infailliblement envoyé *servir sur les galères du roi*. Il fit deux faux pour des sommes assez considérables. Ces petites espiégleries lui attirèrent quelques démêlés avec la justice; mais comme, au Mexique, la justice est fort indulgente, cela n'eut pas de suites fâcheuses pour lui. Tels ont été les

débuts du général-président. Voici deux faits qui pourront donner la mesure de l'estime qu'il a pour son héroïque personne. Lorsqu'il assiégeait Mexico, il y a deux ans, un Anglais de distinction désira le voir; le général le reçut sur un balcon d'où l'on découvrait toute la capitale. Après quelques momens de conversation, se tournant vers l'étranger : « Ne trouvez-vous pas que je ressemble ici à Napoléon au Kremlin? » lui demanda-t-il naïvement. Il disait après le combat de Zacatécas : « On parle beaucoup de la bataille d'Iéna, mais, en vérité, elle n'est pas à comparer avec celle de Zacatécas. » Or, disons un mot de cette bataille de Zacatécas, gagnée par le moderne Napoléon. De tous les états mexicains, l'état de Zacatécas était le plus tranquille. Depuis longtemps il avait su se préserver des révolutions qui déchirent les pays voisins. Occupé de l'exploitation de ses mines fécondes, il fleurissait dans un état de prospérité qui déplut à Santa-Anna; il fallait qu'il vînt le bouleverser. Ceux de Zacatécas voulurent repousser une injuste agression; mais ils furent trahis. Dans cette *mémorable* journée, que les Mexicains placent en première ligne dans leurs fastes militaires, il périt environ cent hommes, dont les deux tiers furent massacrés, car Santa-Anna avait donné ordre qu'on fît main basse sur tous les officiers. Tel est l'homme! *el nuestro Napoleone*, comme disent les Mexicains. En Europe *el immortal Santa-Anna, el Marte mexicano, el invicto heroe* (épithètes que les journaux mexicains ont répétées jusqu'à satiété) ne serait pas capable de commander deux cents hommes! Qu'on n'oublie pas que s'il est parvenu aux premières fonctions de la république, c'est que dans ce pays chacun peut y arriver par les moyens dont il s'est servi, les révolutions, l'intrigue, la fourberie et la trahison. Santa-Anna passe à dormir les deux tiers de sa vie. Jamais, dans son intérieur, on ne l'a vu un livre à la main, jamais on ne l'a vu chercher à s'instruire en quoi que ce fût; il dit modestement que la nature l'a doué d'un génie et de dispositions auxquels l'étude, l'instruction et la lecture ne pourraient rien ajouter. Le principal divertissement de son excellence, ce sont les combats de coqs; mais comme il a l'habitude de refuser de payer quand le coq qu'il fait combattre est vaincu, les amateurs ne se soucient pas d'entrer en lice avec lui. L'avarice est une de ses qualités, mais une avarice poussée jusqu'à la plus dégoûtante lésinerie. Quand il est à table avec ses officiers, il a devant lui

une bouteille de vin dont il se garde bien d'offrir à ses convives, qui sont ainsi réduits à boire de l'eau; il est vrai que le vin se vend une piastre la bouteille.

Par ce qu'on vient de lire, on peut se faire une idée exacte de l'état actuel de la république; il nous reste à faire connaître la position des étrangers au Mexique. Peut-être qu'après avoir exposé les choses telles qu'elles sont, et dit la vérité tout entière, nous serons assez heureux pour faire revenir à des idées plus saines ceux qui seraient encore tentés d'aller chercher fortune dans les nouvelles républiques du Sud.

Le Mexicain, en effet, est plus à craindre pour les étrangers que le *vomito* qui dépeuple ses côtes et le nord de son golfe. La haine de l'étranger est générale au Mexique, et cette haine est partagée par toutes les classes, de sorte que tous ceux que les circonstances ont déterminés à venir se fixer dans le pays, y sont à peu près traités comme l'étaient les juifs en Europe au moyen-âge : honnis, insultés, persécutés, volés et assassinés, sans que cela tire à conséquence. S'ils se montrent dans les rues, le lépreux mexicain leur jette des pierres, et fait retentir à leurs oreilles les cris de : *Dehors les étrangers! à mort les étrangers!* Les gens appelés *décens* ne les lapident pas, mais ils excitent la canaille. Cette haine a pour cause principale les préjugés religieux. Les Espagnols ont fait croire autrefois aux Mexicains qu'eux seuls étaient chrétiens, que toutes les autres nations étaient hérétiques, et que par conséquent il fallait les détester et éviter tout contact avec elles. Cette croyance subsiste encore aujourd'hui dans toute sa force, et les étrangers sont généralement regardés comme une race de Caïns, maudite et proscrite à jamais.

Un Mexicain disait un jour à un Français : « Vous autres étrangers, vous n'avez pour vous dans le pays que les femmes et les chiens. » Sans doute, parce que les femmes trouvent les étrangers un peu moins laids et moins disgracieux que leurs créoles basanés et mal faits, et que les animaux s'aperçoivent que ceux-là les traitent avec humanité. Les prêtres combattent autant qu'ils peuvent ce prétendu faible qu'ont les filles d'Israël pour les Amalécites. Malgré cette malédiction dont les étrangers sont l'objet, on rencontre déjà dans le pays bon nombre de jolis enfans aux yeux bleus, aux blonds cheveux, dont la présence témoigne assez que

l'anathème fulminé contre la race étrangère n'a pas eu son plein effet. Quoi qu'il en soit de cette préférence des dames mexicaines, c'est une bien faible compensation pour les vexations et les dangers réels auxquels sont exposés les étrangers qui habitent le pays. La haine des Mexicains est telle qu'on est fondé à redouter un jour chez eux des vêpres siciliennes. Quelques catastrophes récentes prouvent que ces craintes ne sont pas chimériques. En 1833, une famille française, établie dans une ferme auprès de Puebla, fut massacrée tout entière, sans qu'elle eût donné aux habitans le moindre sujet de plainte, le moindre motif de vengeance. Ce fut un moine qui ameuta deux ou trois cents lépreux, les conduisit à la ferme de ces malheureux Français, qui furent impitoyablement poignardés au nombre de neuf. La maîtresse de la maison surtout fut traitée avec une barbarie digne de cannibales. Percée de coups et respirant encore, elle fut attachée à la queue d'un cheval et traînée au galop; son cadavre fut insulté et souillé par les assassins. On égorgea jusqu'aux domestiques de la maison, qui étaient Mexicains, les punissant ainsi d'avoir servi des *juifs*. A la même époque à peu près, un Anglais, qu'on avait injustement emprisonné, fut égorgé dans sa prison par un colonel mexicain, et ce crime resta impuni. Tout récemment, aux environs d'Acapulco, un officier souleva les habitans du pays contre les étrangers, et en massacra cinq, aussi impunément. Mais c'est surtout à la prise de Zacatécas, par Santa-Anna, que la fureur des Mexicains se montra dans toute sa lacheté. L'exploitation des mines avait attiré à Zacatécas un grand nombre d'Européens. Les nobles soldats de l'illustre général entrèrent dans la ville et se répandirent partout en criant : *Mort aux étrangers !* Un Américain fut tué dans sa maison, et toutes les personnes qui s'y trouvaient blessées et plus ou moins maltraitées; une jeune Française, qui tomba au milieu de cette bande d'assassins, fut meurtrie de coups de crosse, dépouillée de ses vêtemens, et traînée dans les rues par les cheveux. « Ouvrons-lui le ventre, disaient les forcénés, nous y trouverons un petit *juif* que nous jetterons aux chiens.» Un Italien fut blessé et sa maison pillée; quatre Anglais furent également blessés, ainsi que plusieurs dames anglaises. Et tous ces excès demeurèrent impunis! pas un soldat ne fut châtié! Et comment l'eussent-ils été, quand les chefs eux-mêmes donnaient

l'exemple, et que le général provoquait à ces sanglantes orgies? car, ayant su que parmi les troupes qui défendaient Zacatécas il se trouvait quatre ou cinq officiers étrangers, il avait donné l'ordre que l'on massacrât tous les officiers prisonniers, afin que ceux-ci ne pussent lui échapper. Cet ordre barbare avait animé ses sicaires contre le reste des étrangers, qui, paisiblement établis dans la ville, n'avaient pris aucune part aux évènemens.

Au milieu de ces troubles populaires qui agitent presque continuellement ce malheureux pays, la vie des Européens se trouve à chaque instant compromise. Quand ils se rencontrent sur le théâtre de ces évènemens politiques, il ne leur reste qu'à s'enfermer chez eux, et tandis que la populace et une soldatesque effrénée vocifèrent des menaces contre eux, munis de fusils, de pistolets, et bien approvisonnés de cartouches, ils attendent, dans des angoisses mortelles, déterminés à vendre le plus chèrement possible leurs biens et leur vie. Oui, les étrangers sont, dans ce pays, sans défense et sans protection : les représentans de leurs gouvernemens ne font absolument rien pour leur sûreté. Quand un Européen a été pillé, volé ou assassiné, non par des voleurs de grand chemin, mais par des *colonels* ou des *généraux*, comme à Zacatécas, le ministre de la nation à laquelle il appartient se borne à faire, de la manière la plus polie, quelques représentations insignifiantes au président de la république, et cette démarche reste presque toujours sans effet. Mais la faute n'en est-elle pas à nos gouvernemens, qui envoient pour les représenter dans ce pays, des hommes sans énergie, sans dignité, des hommes de bureau qui ne voient dans leurs fonctions que les agrémens qu'elles procurent et l'argent qu'elles rapportent? Et ce n'est plus aujourd'hui seulement la populace mexicaine qui insulte et maltraite les étrangers : cette animosité est partagée par ceux-là même qui devraient s'étudier à détruire les préjugés qu'on nourrit contre eux. Quelle peut être leur sécurité, quand les journaux du pays et les pièces officielles, que publient les dépositaires de l'autorité, ne cessent d'envenimer les mauvaises passions de la populace, en leur prodiguant la menace et l'injure? Pense-t-on que leur amour-propre national n'ait pas à souffrir, lorsque dans ces assemblées qu'on appelle pompeusement, au Mexique, *soberanos congreros*, ils entendent un stupide *vaquero* se permettre d'insulter la *veja Europa?* Un des *pères*

conscripts du sénat de Mexico disait dernièrement : « Tandis que « la *vieja Europa, cada vez y flaquea cada dia mas !* tandis que la *vieille « Europe tombe en décrépitude et maigrit chaque jour davantage*, nos « jeunes républiques croissent à l'ombre de la liberté!... » Ne serait-il pas temps de faire cesser toutes ces ridicules fanfaronnades? Quels égards doit-on à une nation qui fait profession de mépriser toutes les autres, de les vouer à l'insulte et au poignard? Croira-t-on qu'après la bataille de Zacatécas, un général, dans l'ivresse du triomphe, disait à un étranger : « Vous voyez à présent ce que nous savons faire, et que nous ne craignons aucune nation du monde; nous allons maintenant donner une bonne leçon à nos insolens voisins du nord (les Américains), et ensuite à l'orgueilleuse Angleterre.—Mais, reprit l'autre, n'êtes-vous pas d'avis d'en faire autant à l'égard de la Russie et de la France? — Peut-être... un peu plus tard; jusqu'à présent, nous n'avons pas trop à nous plaindre de ces deux puissances! — Que la France se rassure pourtant : il faudrait que *el immortal* Santa-Anna passât les mers avec ses lépreux mexicains, et la *marina nacional* de la jeune république consiste en.... une goëlette de six canons!!

La position des sujets européens au Mexique est plus précaire encore depuis que le parti des moines a le dessus. On conçoit, en effet, que les moines soient les plus grands ennemis des étrangers, car ils savent que par leur contact avec ceux-ci, les Mexicains ne peuvent manquer de sortir de l'abrutissement où ils les tiennent plongés; aussi ne cessent-ils de soulever contre eux la colère du peuple, qui, dans son aveuglement et ses sottes préventions, ne voit pas tout ce dont il est redevable aux Européens. Ce sont les droits perçus sur les importations étrangères qui alimentent et soutiennent son gouvernement; s'il s'est introduit quelques améliorations, de quelque genre que ce soit, dans ses institutions, dans ses mœurs et jusque dans les commodités de la vie; s'il y a dans la capitale quelque mouvement, quelque commerce, quelque luxe, c'est aux étrangers qu'il le doit. Si le riche a une habitation commode, des meubles somptueux et de bon goût, s'il porte un habit de drap fin et d'une coupe gracieuse, il doit en remercier l'industriel étranger qui est venu de deux mille lieues lui révéler des jouissances qu'il ne connaissait pas. Si la piquante Mexicaine porte à ses jambes de riches

bas de soie, si ses jolis pieds sont enfermés dans une chaussure d'une forme élégante, elle doit une tendre reconnaissance à l'ouvrier étranger. Si la *manilla*, son costume ordinaire, qui n'était autrefois qu'un froc de religieuse, est devenue aujourd'hui une mise des plus élégantes, qui relève infiniment ses attraits naturels, c'est parce qu'une modiste française est venue apporter dans sa confection les améliorations du bon goût, en y adaptant la ceinture, les voiles de dentelle, et toutes les coquetteries de la mode. Il n'est pas jusqu'au lépreux mexicain qui ne doive à l'industrie d'un étranger le poignard avec lequel il assassine. En un mot, tout ce qui est objet d'art et d'industrie, dans les choses de luxe comme dans celles de première nécessité, provient de l'étranger; car, ainsi que nous l'avons dit, l'industrie, au Mexique, est absolument nulle. Si les mines de ce pays se sont rouvertes, et recommencent à répandre leurs trésors, c'est parce que des étrangers sont venus y dépenser des millions pour les remettre en exploitation. Enfin, si le Mexicain veut faire quelques pas dans la civilisation, et sortir de l'état d'abjection où il est plongé, il ne le peut qu'en appelant à son aide les lumières et les arts des nations plus avancées. Ne devrait-il pas faire en sorte que l'Européen qui vient apporter à son pays le tribut de ses talens et de son industrie, au lieu d'entendre retentir autour de lui des cris de rage et de mort, y reçût un accueil amical et bienveillant, et qu'il trouvât sûreté pour sa personne et sa propriété? Le Mexicain comprend parfaitement combien il est en arrière des autres nations sous le rapport de la civilisation, de l'industrie et des arts; il sent tout ce qui lui manque, et quel besoin il a de l'étranger; mais sa haine est plus forte que sa conviction. Le Mexicain semble avoir déclaré la guerre à toutes les autres nations, il les abhorre toutes, et il ne les respectera jamais qu'autant qu'il les craindra.

UN VOYAGEUR.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 juin 1836.

Les évènemens politiques de la quinzaine ont tous disparu devant l'acte d'horrible démence qui, dans la soirée du 25 juin, est venu surprendre et consterner Paris et la France. L'assassin est un nommé Louis Alibeau de Nîmes, âgé de vingt-six ans et se disant commis négociant. Nous ne reproduirons pas ici les détails donnés par les feuilles quotidiennes sur l'arrestation de ce malheureux, sur ses habitudes dépravées et son langage depuis qu'il occupe, à la Conciergerie, la chambre de Fieschi.

Le fanatisme d'Alibeau est froid et taciturne; avec plus d'instruction que Louvel, il lui ressemble en plusieurs points. Comme lui, il a longtemps nourri son sinistre projet; depuis trois ans, il a conçu et entretenu l'idée d'assassiner le roi, et si, jusqu'ici, il avait consenti à en ajourner l'exécution, c'est qu'il attendait qu'une révolution vînt renverser le gouvernement de juillet, et lui épargner ainsi la peine, les dangers et l'immortalité de l'assassinat. On trouve ainsi, dans cet homme, ces espérances vagues d'un nouvel état social brusquement improvisé, cette attente de l'imprévu, cette invocation paresseuse de l'impossible, cette oisiveté mécontente, qui, tout en cherchant des distractions dans la débauche, se tient, l'arme au bras, à la disposition de l'émeute. Il est remarquable qu'Alibeau a été déterminé à hâter l'exécution de son crime par la tranquillité même dont jouit la société; il appelait les convulsions de la guerre civile, et, désespéré par le calme qui régnait autour de lui, il s'est adressé à l'assassinat pour contraindre le pays à une révolution.

On ne saurait trop déplorer la confusion des idées qui précipite dans le crime ces imaginations dépravées. Il y a vraiment dans notre société quelques hommes qui sont encore plus malades que coupables Alibeau a fait quelques lectures; on a trouvé chez lui un volume des *Martyrs* de M. de Châteaubriand, et un volume de Saint-Just. Quelques lectures de plus et quelques vices de moins, il eût compris que les premiers chrétiens propageaient leur croyance et leur foi par le martyre et non par l'assassinat, et il n'eût pas cru se mettre à côté des hauts révolutionnaires de l'époque exceptionnelle de 93, en dressant un guet-apens contre le roi, le malheureux eût encore compris combien la société, dont il voulait se porter l'interprète et le vengeur, était loin d'accorder la moindre sympathie à ses sauvages opinions. Étrange délire que de vouloir entrai-

ner à sa suite une société dans laquelle on n'a pas même su prendre la moindre place par le travail, la vertu ou le talent. On ne saurait trop s'élever contre ce pernicieux mélange de vanité et de paresse qui porte certains esprits à délaisser les nobles labeurs, la persévérance de tous les jours dans un art, dans une profession, dans la science, pour demander à de brutales violences un rôle éclatant, qui les gorge de jouissances et de bruit; ils ont oublié que, dans tous les temps, la réputation et le bien-être n'ont été la conquête que de la constance. Pour tous les hommes vraiment illustres, la gloire et la fortune ont toujours été lentes à venir. Michel-Ange travaillait aussi rudement qu'un maçon.

La société devrait pourtant être comprise dans ses sentimens et ses volontés, car son attitude est un grave enseignement pour qui veut l'interroger et la servir; elle est calme, elle se sent forte, elle ne se prend ni à la colère ni au désespoir, elle est sûre d'elle-même et de ses destinées. On dirait que dans son apathie plus apparente que réelle, elle sourit ironiquement des tentatives de ceux qui veulent l'emporter là où elle ne veut pas aller, à savoir en arrière ou au-delà des bornes nécessaires du présent et du siècle.

Il serait à désirer que les hauts fonctionnaires, qui représentent le double intérêt du gouvernement et de la société, montrassent, dans leurs actes et dans leurs proclamations, un sentiment vrai de l'état social. Les préfets, à l'occasion de l'attentat du 25 juin, ont adressé à leurs administrés une proclamation pour exprimer et appeler l'indignation générale de la France sur cet acte odieux. Plusieurs d'entre eux ont représenté l'état et la société même à deux doigts de leur ruine, si l'assassin eût réussi dans son exécrable dessein. Ils oublient donc que la mort tragique du roi, si affreuse et si déplorable qu'elle ût, ne saurait ébranler dans ses fondemens la constitution de la société. N'y aurait-il donc plus de lois, de Charte, de dynastie, de chambres, de magistrature, d'armée, de garde nationale? N'y aurait-il donc plus de société, avec se traditions, sa volonté, et la puissance de les faire triompher. Il est fâcheux que dans la haute administration on puisse noter une telle absence de tact. Ayez du zèle, messieurs, mais plus d'habileté. On ne vous demande pas des phrases d'adulation, mais de la bonne et ferme administration.

Avant le 25 juin, avant d'être exclusivement absorbée par l'attentat d'Alibeau, la presse quotidienne avait passé une longue revue de la session qui vient de finir. Les avis sévères n'avaient pas été épargnés à nos législateurs. A vrai dire, quelques-unes des censures n'étaient pas sans fondement. Il s'est perdu bien du temps que réclamaient d'utiles travaux interrompus ou à commencer. Toutefois, de l'aveu même des censeurs les plus austères, la chambre se recommande cette année par l'adoption de deux importantes mesures, empreintes l'une et l'autre d'un esprit de progrès et de perfectionnement notables. Nous voulons parler de la loi des *douanes* et de celle des *chemins vicinaux*. Deux lois libérales et populaires, est-ce donc si peu? Une session est-elle absolument stérile quand elle les a produites? Plusieurs des dernières sessions du parlement anglais ont été moins fécondes encore.

Au dehors, beaucoup de petites nouvelles, mais peu d'importantes. En Espagne, toujours le même sommeil général. L'esprit public et la guerre civile semblent dormir pareillement. Mais la prochaine session des chambres ne tardera pas à réveiller en sursaut tout le pays. Pour l'instant, les officiers de l'armée du général Évans sont les seuls qui donnent quelque signe de vie. Au défaut des opérations militaires, ils ont organisé des courses au clocher. Des courses au clocher en Biscaye où ce n'est que montagnes et ravins! Ces Anglais doivent être contens. Nulle part ils n'auraient trouvé d'aussi belles occasions de se rompre le cou.

En Portugal, dona Maria a dissout sans cérémonie la chambre de ses députés, parce qu'ils avaient prétendu discuter sérieusement les lois financières qui leur étaient soumises, et pour lui avoir contesté le droit d'investir du commandement de l'armée son nouvel époux. Quand nous regardions cette jeune princesse danser follement à Paris, il y a quatre ans, qui nous eût dit qu'elle serait bientôt une reine si mauvaise tête, et si peu regardante aux coups d'état?

En Angleterre, la grande querelle entre les deux chambres n'a pas fait beaucoup de pas vers l'accommodement. Les lords sont saisis du bill des corporations irlandaises réamendé par les communes, et leurs seigneuries ne paraissent pas fort empressées de choisir entre la paix et la guerre. D'ailleurs, bien qu'il attende avec une impatience fiévreuse le dénouement de la collision, le parlement ne demeure pas pour cela inactif Diverses scènes comiques ont beaucoup égayé le débat sur la réduction des droits de timbre qu'on a votée conformément aux résolutions du chancelier de l'échiquier. L'amendement développé par M. Kearsly a surtout diverti l'assemblée. L'honorable membre avait proposé, avec une imperturbable gravité, de dégrever le savon, au lieu de dégrever les journaux Puis, durant la même discussion, est survenue l'aimable dispute entre M. Roebuck et le même M. Kearsly : M Kearsly avait déclaré le discours de M. Roebuck dégoûtant; M. Roebuck a déclaré que M. Kearsly ne s'était pas assez abstenu de trop boire à son dîner.

Ces gentillesses parlementaires n'ont jamais, du reste, des suites bien sanglantes, grace à l'intervention omnipotente du *speaker*, qui calme les antagonistes les plus fougueux, en les faisant enfermer dans les prisons de la chambre jusqu'à complète pacification. Ainsi, et en vertu des salutaires réflexions qu'inspire la prison, s'est terminée la terrible affaire entre M. Trench et M. Wason, qui ne voulaient rien moins que s'aller entretuer à Calais. Celle de sir John Hobhouse et du colonel Sibthorp ne semblait pas devoir se conclure si aisément. Sir John, interrompu, pendant qu'il parlait, par un ricanement du colonel, avait riposté poliment: « Il n'y a rien de si sot qu'un sot rire. » Là dessus le colonel de jeter feu et flamme. Rien ne le pouvait satisfaire que le sang répandu, et voilà que soudain cette colère s'apaise et tombe devant une rétractation indirecte de sir John, et quelques avis paternels du *speaker*. M. O'Connel a bien eu également sa petite altercation avec M. Richards; mais comme le grand agitateur est rigoureusement fidèle à son vœu de ne plus se battre, ses affaires d'honneur sont les plus faciles de toutes à arranger. Ces combats singu-

liers de paroles seraient bien ridicules et bien intolérables, s'ils se répétaient souvent. Ils ont été beaucoup plus fréquens cette quinzaine qu'ils ne le sont d'ordinaire. Il faut les attribuer à l'excitation que cause dans la chambre le conflit avec la pairie. C'est de la colère surabondante; on se bat avec qui l'on peut, en attendant la grande mêlée.

La chambre des lords a repoussé, à une immense majorité, le bill qui tendait à introduire quelques indispensables réformes dans la cour de chancellerie. C'est que ce bill était un acheminement à des réformes bien plus graves. Il conduisait à remanier la juridiction monstrueuse des lords jugeant comme cour d'appel. Il menait à séparer les fonctions politiques et judiciaires du chancelier. Or, ces questions touchent essentiellement à la constitution même de la pairie. On conçoit qu'à l'heure qu'il est les pairs ne soient guère empressés d'ouvrir une voie aux assaillans qui les battent en brèche.

Mais c'est hors du parlement que s'est jouée la principale scène. Le procès intenté à lord Melbourne n'était au fond qu'un procès politique sur lequel les tories fondaient de grandes espérances. Les tories ont fait cette année une campagne peu honorable et peu dans les habitudes parlementaires du pays. Désespérant de détruire le caractère public de leurs ennemis, ils ont essayé de détruire leur caractère privé; ainsi ont-ils attaqué la moralité de lord Melbourne, de même qu'ils s'en étaient pris à la probité d'O'Connel, au sujet de l'élection de Carlow. Cette seconde tentative sans générosité ne leur a pas mieux réussi que la première. Un jury anglais n'admet pas légèrement la culpabilité en fait d'adultère; il ne se décide point d'après de simples présomptions, sur la foi de témoins douteux. Bien plus, la loi impose une condition essentielle au mari qui demande des dommages-intérêts. La loi veut qu'il ait été vigilant; qu'il se soit montré le constant et jaloux observateur de sa femme; qu'il n'ait jamais paru insoucieux de cet honneur dont il vient réclamer le paiement. Or, tel n'était point le cas de M. Norton. M. Norton n'avait été ni vigilant, ni jaloux; il n'avait nullement été un sévère gardien de son honneur. Au contraire, il avait fermé les yeux; il avait été volontairement aveugle. Ces considérations dictaient d'avance le *verdict* qui a proclamé la double confusion des tories et de leur déplorable instrument. Rien n'a manqué à celle de M. Norton. Il n'a pas même obtenu cette précieuse fiche de consolation du *farthing* qui eût rejeté les frais à la charge du défendeur; et l'on sait qu'ils sont considérables en Angleterre lorsqu'il s'agit d'une audition de témoins.

— C'est un véritable évènement littéraire que la double publication de l'*Essai sur la littérature anglaise* et de la traduction du *Paradis perdu* de Milton, par M. de Chateaubriand. Nous ne pouvons que signaler aujourd'hui à l'attention publique ces deux ouvrages, que recommande assez le nom de l'illustre écrivain. Nous les examinerons une autre fois avec l'étendue et le soin qu'exige une œuvre de cette importance.

F. BULOZ.

LES MORTS.

FRAGMENT INÉDIT DE *LÉLIA*.[1]

Chaque jour, éveillée long-temps d'avance, je me promène avant la fin de la nuit, sur ces longues dalles qui toutes portent une épitaphe, et abritent un sommeil sans fin. Je me surprends à descendre, en idée, dans ces caveaux, et à m'y étendre paisiblement pour me reposer de la vie. Tantôt je m'abandonne au rêve du néant, rêve si doux à l'abnégation de l'intelligence et à la fatigue du cœur; et ne voyant plus dans ces ossemens que je foule, que des reliques chères et sacrées, je me cherche une place au milieu d'eux ; je mesure de l'œil la toise de marbre qui recouvre la couche muette et tranquille où je serai bientôt, et mon esprit en prend possession avec charme.

Tantôt je me laisse séduire par les superstitions de la poésie chrétienne. Il me semble que mon spectre viendra encore marcher lentement sous ces voûtes, qui ont pris l'habitude de répéter l'écho de mes pas. Je m'imagine quelquefois n'être déjà plus qu'un fantôme qui doit rentrer dans le marbre au crépuscule, et je

(1) Dans la nouvelle édition de ses œuvres que l'auteur prépare, *Lélia* a été complètement refondue et formera trois volumes. Cette édition complète de George Sand paraîtra par livraison de deux volumes, imprimés avec des caractères neufs, sur beau papier.

regarde dans le passé, dans le présent même, comme dans une vie dont la pierre du sépulcre me sépare déjà.

Il y a un endroit que j'aime particulièrement, sous ces belles arcades bysantines du cloître : c'est à la lisière du préau, là où le pavé sépulcral se perd sous l'herbe aromatique des allées, où la rose toujours pâle des prisons se penche sur le crâne desséché dont l'effigie est gravée à chaque angle de la pierre. Un des grands lauriers-roses du parterre a envahi l'arc léger de la dernière porte. Il arrondit ses branches en touffe splendide, sous la voûte de la galerie. Les dalles sont semées de ces belles fleurs, qui, au moindre souffle du vent, se détachent de leur étroit calice et jonchent le lit mortuaire de *Francesca.*

Francesca était abbesse avant l'abbesse qui m'a précédée. Elle est morte centenaire, avec toute la puissance de sa vertu et de son génie. C'était, dit-on, une sainte et une savante. Elle apparut à *Maria del Fiore,* quelques jours après sa mort, au moment où cette novice craintive venait prier sur sa tombe. L'enfant en eut une telle frayeur, qu'elle mourut huit jours après, moitié souriante, moitié consternée, disant que l'abbesse l'avait appelée et lui avait ordonné de se préparer à mourir. On l'enterra aux pieds de Francesca, sous les lauriers-roses.

C'est là que je veux être enterrée aussi. Il y a là une dalle sans inscription et sans cercueil, qui sera levée pour moi et scellée sur moi entre la femme religieuse et forte qui a supporté cent ans le poids de la vie, et la femme dévote et timide qui a succombé au moindre souffle du vent de la mort; entre ces deux types tant aimés de moi, la force et la grace, entre une sœur de Trenmor et une sœur de Sténio.

Francesca avait un amour prononcé pour l'astronomie. Elle avait fait des études profondes, et raillait un peu la passion de Maria pour les fleurs. On dit que lorsque la novice lui montrait le soir les embellissemens qu'elle avait faits au préau durant le jour, la vieille abbesse, levant sa main décharnée vers les étoiles, disait d'une voix toujours forte et assurée : *Voilà mon parterre!*

Je me suis plu à questionner les doyennes du couvent sur ce couple endormi, et à recueillir chaque jour des détails nouveaux sur deux existences qui vont bientôt rentrer dans la nuit de l'oubli.

C'est une chose triste que cet effacement complet des morts; le christianisme corrompu a inspiré pour eux une sorte de terreur mêlée de haine. Ce sentiment est fondé peut-être sur le procédé hideux de nos sépultures, et sur cette nécessité de se séparer brusquement et à jamais de la dépouille de ceux qu'on a aimés. Les anciens n'avaient pas cette frayeur puérile. J'aime à leur voir porter dans leurs bras l'urne qui contient le parent ou l'ami; je la leur vois contempler souvent, je l'entends invoquer dans les grandes occasions, et servir de consécration à tous les actes énergiques. Elle fait partie de leur héritage. La cérémonie des funérailles n'est point confiée à des mercenaires; le fils ne se détourne pas avec horreur du cadavre dont les flancs l'ont porté. Il ne le laisse point toucher à des mains impures. Il accomplit lui-même ce dernier office, et les parfums, emblème d'amour, sont versés par ses propres mains sur la dépouille de sa mère vénérée.

Dans les communautés religieuses, j'ai retrouvé un peu de ce respect et de cette antique affection pour les morts. Des mains fraternelles y roulent le linceul, des fleurs parent le front exposé tout un jour aux regards d'adieux. Le sarcophage a place au milieu de la demeure, au sein des habitudes de la vie. Le cadavre doit dormir à jamais parmi des êtres qui dormiront plus tard à ses côtés, et tous ceux qui passent sur sa tombe le saluent comme un vivant. Le réglement protége son souvenir, et perpétue l'hommage qu'on lui doit. La *règle*, chose si excellente, si nécessaire à la créature humaine, image de la Divinité sur la terre, religieuse préservatrice des abus, généreuse gardienne des bons sentimens et des vieilles affections, se fait ici l'amie de ceux qui n'ont plus d'amis. Elle rappelle chaque jour, dans les prières, une longue liste de morts qui ne possèdent plus sur la terre qu'un nom écrit sur une dalle, et prononcé dans le *memento* du soir. J'ai trouvé cet usage si beau, que j'ai rétabli beaucoup d'anciens noms qu'on avait retranchés pour abréger la prière; j'en exige la stricte observance, et je veille à ce que l'essaim des jeunes novices, lorsqu'il rentre avec bruit de la promenade, traverse le cloître en silence et dans le plus grand recueillement.

Quant à l'oubli des faits de la vie, il arrive pour les morts plus vite ici qu'ailleurs. L'absence de postérité en est cause. Toute une génération s'éteint en même temps, car l'absence d'évènemens et

les habitudes uniformes prolongent en général la vie dans des proportions à peu près égales pour tous les individus. Les longévités sont remarquables, mais la vie finit tout entière. Les intérêts ou l'orgueil de la famille ne font ressortir aucun nom de préférence, et la rivalité du sang n'existant pas, l'égalité de la tombe est solennelle, complète. Cette égalité efface vite les biographies. La règle défend d'en écrire aucune sans une canonisation en forme, et cette prescription est encore une pensée de force et de sagesse. Elle met un frein à l'orgueil, qui est le vice favori des ames vertueuses; elle empêche l'humilité des vivans d'aspirer à la vanité de la tombe. Au bout de cinquante ans, il est donc bien rare que la tradition ait gardé quelque fait particulier sur une religieuse, et ces faits sont d'autant plus précieux.

Comme la prohibition d'écrire ne s'étend pas jusqu'à moi, je veux vous faire mention d'Agnese de Catane, dont on raconte ici la romanesque histoire. Novice pleine de ferveur, à la veille d'être unie à l'époux céleste, elle fut rappelée au monde par l'inflexible volonté de son père. Mariée à un vieux seigneur français, elle fut traînée à la cour de Louis XV, et y garda son vœu de vierge selon la chair et selon l'esprit, quoique sa grande beauté lui attirât les plus brillans hommages. Enfin, après dix ans d'exil sur la terre de Chanaan, elle recouvra sa liberté par la mort de son père et de son époux, et revint se consacrer à Jésus-Christ. Lorsqu'elle arriva par le chemin de la montagne, elle était richement vêtue, et une suite nombreuse l'escortait. Une foule de curieux se pressait pour la voir entrer. La communauté sortit du cloître et vint en procession jusqu'à la dernière grille, les bannières déployées et l'abbesse en tête, en chantant l'hymne : *Veni, sponsa Christi.* La grille s'ouvrit pour la recevoir. Alors la belle Agnese, détachant son bouquet de son corsage, le jeta en souriant par-dessus son épaule, comme le premier et le dernier gage que le monde eût à recevoir d'elle; et arrachant avec vivacité la queue de son manteau aux mains du petit Maure qui la portait, elle franchit rapidement la grille, qui se referma à jamais sur elle, tandis que l'abbesse la recevait dans ses bras, et que toutes les sœurs lui apportaient au front le baiser d'alliance. Elle fit le lendemain une confession générale des dix années qu'elle avait passées dans le monde, et le saint directeur trouva tout ce passé si pur et si beau, qu'il

lui permit de reprendre le temps de son noviciat où elle l'avait laissé, comme si ces dix ans d'interruption n'avaient duré qu'un jour, jour si chaste et si fervent, qu'il n'avait pas altéré l'état de perfection où était son ame lorsqu'à la veille de prendre le voile, elle avait été traînée à d'autres autels.

Elle fut une des plus simples et des plus humbles religieuses qu'on eût jamais vues dans le couvent. C'était une piété douce, enjouée, tolérante, une sérénité inaltérable, avec des habitudes élégantes. On dit que sa toilette de nonne était toujours très recherchée, et qu'en ayant été reprise en confession, elle répondit naïvement, dans le style du temps, qu'elle n'en savait rien, et qu'elle se *faisait brave* malgré elle et par l'habitude qu'elle en avait prise dans le monde pour obéir à ses parens; qu'au reste, elle n'était pas fâchée qu'on lui trouvât *bon air*, parce que le sacrifice d'une jeunesse encore brillante et d'une beauté toujours vantée faisait plus d'honneur au céleste époux de son ame que celui d'une beauté flétrie et d'une vie prête à s'éteindre. J'ai trouvé une grace bien suave dans cette histoire.

Sachez, Trenmor, quel est le charme de l'habitude, quelles sont les joies d'une contemplation que rien ne trouble. Cette créature errante que vous avez connue n'ayant pas et ne voulant pas de patrie, vendant et revendant sans cesse ses châteaux et ses terres, dans l'impuissance de s'attacher à aucun lieu; cette ame voyageuse qui ne trouvait pas d'asile assez vaste, et qui choisissait pour son tombeau tantôt la cime des Alpes, tantôt le cratère du Vésuve, et tantôt le sein de l'Océan, s'est enfin prise d'une telle affection pour quelques toises de terrain et pour quelques pierres jointes ensemble, que l'idée d'être ensevelie ailleurs lui serait douloureuse. Elle a conçu pour des morts une si douce sympathie qu'elle leur tend quelquefois les bras et s'écrie au milieu des nuits :

— O mânes amis! ames sympathiques! vierges qui avez, comme moi, marché dans le silence sur les tombes de vos sœurs! vous qui avez respiré ces parfums que je respire, et salué cette lune qui me sourit! vous qui avez peut-être connu aussi les orages de la vie et le tumulte du monde! vous qui avez aspiré au repos éternel et qui en avez senti l'avant-goût ici-bas, à l'abri de ces voûtes sacrées, sous la protection de cette prison volontaire! ô vous surtout qui avez ceint l'auréole de la foi, et qui avez passé des

bras d'un ange invisible à ceux d'un époux immortel! chastes amantes de l'Espoir, fortes épouses de la Volonté! me bénissez-vous, dites-moi, et priez-vous sans cesse pour celle qui se plaît avec vous plus qu'avec les vivans? Est-ce vous dont les encensoirs d'or répandent ces parfums dans la nuit? Est-ce vous qui chantez doucement dans ces mélodies de l'air? Est-ce vous qui, par une sainte magie, rendez si beau, si attrayant, si consolant, ce coin de terre, de marbre et de fleurs où nous reposons vous et moi? Par quel pouvoir l'avez-vous fait si précieux et si désirable, que toutes les fibres de mon être s'y attachent, que tout le sang de mon cœur s'y élance, que ma vie me semble trop courte pour en jouir, et que j'y veuille une petite place pour mes os, quand le souffle divin les aura délaissés?

Alors, en songeant aux troubles passés et à la sérénité du présent, je les prends à témoin de ma soumission. O mânes sanctifiés! leur dis-je, ô vierges sœurs! ô Agnese la belle! ô douce Maria del Fiore! ô docte Francesca! venez voir comme mon cœur abjure son ancien fiel, et comme il se résigne à vivre dans le temps et dans l'espace que Dieu lui assigne! Voyez! et allez dire à celui que vous contemplez sans voile : « Lélia ne maudit plus le jour que vous lui avez ordonné de remplir; elle marche vers sa nuit avec l'esprit de sagesse que vous aimez. Elle ne se passionne plus pour aucun de ces instans qui passent; elle ne s'attache plus à en retenir quelques-uns; elle ne se hâte plus pour en abréger d'autres. La voilà dans une marche régulière et continue, comme la terre qui accomplit sa rotation sans secousses, et qui voit changer du soir au matin la constellation céleste, sans s'arrêter sous aucun signe, sans vouloir s'enlacer aux bras des belles Pleïades, sans fuir sous le dard brûlant du sagittaire, sans reculer devant le spectre échevelé de Bérénice. Elle s'est soumise, elle vit! Elle accomplit la loi; elle ne craint ni ne désire de mourir; elle ne résiste pas à l'ordre universel. Elle mêlera sa poussière à la nôtre sans regret; elle touche déjà sans frayeur nos mains glacées. Voulez-vous, ô Dieu bon, que son épreuve finisse, et qu'avec le lever du jour elle nous suive où nous allons? »

Alors il me semble que, dans la brise qui lutte avec l'aube, il y a des voix faibles, confuses, mystérieuses, qui s'élèvent et qui retombent, qui s'efforcent de m'appeler de dessous la pierre; mais

qui ne peuvent pas encore vaincre l'obstacle de ma vie. Je m'arrête un instant, je regarde si ma dalle blanche ne se soulève pas, et si la centenaire, debout à côté de moi, ne me montre pas Maria del Fiore doucement endormie sur la première marche de notre caveau. En ce moment-là, il y a certes des bruits étranges au sein de la terre, et comme des soupirs sous mes pieds. Mais tout fuit, tout se tait, dès que l'étoile du pôle a disparu. L'ombre grêle des cyprès, que la lune dessinait sur les murs, et qui, balancée par la brise, semblait donner le mouvement et la vie aux figures de la fresque, s'efface peu à peu. La peinture redevient immobile; la voix des plantes fait place à celle des oiseaux. L'alouette s'éveille dans sa cage, et l'air est coupé par des sons pleins et distincts, tandis que les grands lys blancs du parterre se dessinent dans le crépuscule et se dressent immobiles de plaisir sous la rosée abondante. Dans l'attente du soleil, toutes les inquiètes oscillations s'arrêtent, tous les reflets incertains se dégagent du voile fantastique. C'est alors que réellement les spectres s'évanouissent dans l'air blanchi et que les bruits inexplicables font place à des harmonies pures. Quelquefois un dernier souffle de la nuit secoue le laurier-rose, froisse convulsivement ses branches, plane en tournoyant sur sa tête fleurie, et retombe avec un faible soupir, comme si Maria del Fiore, arrachée à son parterre par la main de Francesca, se détachait avec effort de l'arbre chéri et rentrait dans le domaine des morts avec un léger mouvement de dépit et de regret. Toute illusion cesse enfin; les coupoles de métal rougissent aux premiers feux du matin. La cloche creuse dans l'air un large sillon où se précipitent tous les bruits épars et flottans; les paons descendent de la corniche et secouent long-temps leurs plumes humides sur le sable brillant des allées; la porte des dortoirs roule avec bruit sur ses gonds, et l'*Ave Maria*, chanté par les novices, descend sous la voûte sonore des grands escaliers. Il n'est rien de plus solennel pour moi que ce premier son de la voix humaine au commencement de la journée. Tout ici a de la grandeur et de l'effet, parce que les moindres actes de la vie domestique ont de l'ensemble et de l'unité. Ce cantique matinal après toutes les divagations, tous les enthousiasmes de mon insomnie, fait passer dans mes veines un tressaillement d'effroi et de plaisir. La règle, cette grande loi, dont mon intelligence approfondit à chaque instant l'excellence,

mais dont mon imagination poétise quelquefois un peu trop la rigidité, reprend aussitôt sur moi son empire oublié durant les heures romanesques de la nuit. Alors, quittant la dalle de Francesca, où je suis restée immobile et attentive durant tout ce travail du renouvellement de la lumière et du réveil de la nature, je m'ébranle comme l'antique statue qui s'animait et qui trouvait dans son sein une voix au premier rayon du soleil. Comme elle, j'entonne l'hymne de joie et je marche au-devant de mon troupeau en chantant avec force et transport, tandis que les vierges descendent en deux files régulières le vaste escalier qui conduit à l'église. J'ai toujours remarqué en elles un mouvement de terreur lorsqu'elles me voient sortir de la galerie des sépultures pour me mettre à leur tête les bras entr'ouverts et le regard levé vers le ciel. A l'heure où leurs esprits sont encore appesantis par le sommeil et où le sentiment du devoir lutte en elles contre la faiblesse de la nature, elles sont étonnées de me trouver si pleine de force et de vie, et malgré tous mes efforts pour les dissuader, elles ont toujours pensé que j'avais des entretiens avec les morts du préau sous les lauriers-roses. Je les vois pâlir lorsque croisant leurs blanches mains sur la pourpre de leurs écharpes, elles s'inclinent en pliant le genou devant moi, et frissonnent involontairement lorsque, après s'être relevées, elles sont forcées l'une après l'autre d'effleurer mon voile pour tourner l'angle du mur.

GEORGE SAND.

VOYAGES
D'UN SOLITAIRE.

ITALIE.

I.

Oui, Albert, je suis parti sans prendre congé de toi, ni de personne, selon ma louable coutume. Pardonne-moi; je me mourais sur la lisière de nos bois. Tu ne connais pas les affres de mélancolie que recèlent ces puissantes forêts, quand les ombres d'automne s'amassent sur les étangs. Les oiseaux voyageurs étaient arrivés des montagnes. Chaque matin ils passaient par bandes devant ma porte; je me figurais par avance les contrées qu'ils allaient visiter, les lacs, les vallées, les mers. Une inexprimable angoisse me saisissait : j'avais besoin, comme eux, de secouer la rosée de mes songes, et d'un coup d'aile vigoureux pour fuir mon propre souvenir. A force d'errer dans les salles du vieux château de Montmort, j'ai retrouvé des ombres funestes qu'il faut quitter.

Tu ne sais pas ce que c'est que de n'entendre jamais d'autre écho que celui de sa pensée vagabonde. Ma jeunesse se consumait là dans un stérile amour de la création tout entière. J'étais noyé dans un océan sans forme et sans rivages. Si je n'eusse pris la résolution d'en sortir, c'était fait de moi; car ce pays, tout sévère qu'il est, a bien des charmes. Il vous retient par d'invisibles lianes, comme ces fleurs des eaux qui

n'ont point de racines, et qu'aucun orage ne peut arracher. Dans ce vide qui m'entourait, mes idées prenaient en moi un développement sans bornes, et tout me manquait pour les exprimer. Il y avait des jours où j'aurais juré que j'étais né pour écrire. J'aurais pu dire à mon tour : Et moi aussi je suis poète ! J'entendais des bruits que personne n'entendait; je voyais des formes que personne ne voyait. Quand je faisais un pas le matin sur la rosée de la grande avenue, il me semblait que la terre et l'eau se lamentaient. Pendant des journées entières, sur le bord des prés, je suivais des fantômes qui n'ont point de corps; et il y avait des idées sans noms, sans images possibles dans aucun monde, qui ne me quittaient pas. Mon ame était un véritable pandémonium où s'agitaient des larves qui n'ont jamais eu vie. Peut-être eussé-je été musicien, si j'eusse pu saisir cette harmonie sans souffle et ces soupirs sans voix qui passaient, comme des brises, dans mon cœur. Quand le vent soufflait dans les bouleaux, je rêvais d'ineffables mélodies au fond des bois; mais ces chants célestes ne dépassaient pas mes lèvres, et je ne sais aucun son qui en puisse donner l'idée. D'autres jours, en m'éveillant, il y avait des heures où je me retraçais malgré moi des images qne j'aurais voulu peindre et conserver toujours devant mes yeux. C'étaient des vallées, des paysages, des climats inconnus sur cette terre. Pour les retenir, je ne trouvais non plus ni couleurs, ni lignes, ni dessin. Je bâtissais aussi des architectures prodigieuses qui n'ont nulle part de modèle, des tours idéales dans lesquelles je montais et descendais sans m'arrêter jamais. Il y avait des balcons d'où l'on plongeait sur des horizons infinis, des balustrades où s'appuyaient des femmes et des figures d'une autre vie. Alors j'eusse pu croire être né architecte, si au moment de fixer tous ces rêves par des lignes, ils ne se fussent effacés comme le reste. De ces tours que je bâtissais dans mes songes, de ces images à demi peintes, de ces mélodies sans voix, il ne me restait rien qu'un vague enchantement; mais aujourd'hui mes fantômes m'importunent, mon propre chaos m'obsède; un aveugle instinct me pousse vers la lumière; il n'y a que le soleil d'Italie qui puisse dissiper mes odieuses ténèbres.

En passant à Nantua, je suis monté sur les rochers qui bordent le lac. Le jour était très pur. Du milieu des herbes fauchées s'exhalaient de petites vapeurs capricieuses, telles que les songes des plantes. Les hautes Alpes étendaient au loin sur le ciel leurs cercles de neige. Ah! les meilleurs souvenirs de ma jeunesse errent sur ces montagnes, comme des chamois poursuivis par le chasseur.

J'ai revu le lac de Genève. Les images de Rousseau, de Saint-Preux, de Mme de Staël, de Corinne, de Byron, de Manfred, se bercent sur ces flots pâles. Quand les ombres des montagnes descendent le soir au fond

du lac, ces bords sont dangereux. Vous entendez des voix connues qui vous appellent. Vous vous penchez sur le flot dormant, et le fantôme adoré vous invite à descendre au fond des eaux. Alors du côté de Meilleraye, on entend les troupeaux qui mugissent sous les châtaigniers; la cloche de Vevey sonne l'agonie de Julie; la mondaine Corinne s'assied sur le seuil des châlets; par les degrés des Alpes, Manfred descend à pas pesans, en s'appuyant sur son bâton ferré; pendant qu'à l'extrémité du lac, le vieux château de Chillon blanchit comme la demeure commune à tous ces rêves des poètes. Alors aussi, celui qui a un cœur frémit; il s'arrête pour écouter l'écho. Il respire l'air puissant des montagnes; il pense à ce qui aurait pu être, à ce qui a été, et se souvient en soupirant des jours qui ne reviendront plus.

Si l'on traverse les Alpes en été, elles sont à peine un obstacle. La route du Simplon les a supprimées. Ce n'est que sur le versant de l'Italie que les vallées sont abruptes; de ce côté, la route devient un vrai monument d'art, et vous assistez à une lutte obstinée de la nature et de l'homme. Il y a des endroits où l'industrie semble vaincue par l'obstacle; mais c'est le moment où les ressources de l'art reparaissent avec le plus de puissance. Cette route s'élance sur les ravins, d'un bord à l'autre; elle rampe, elle s'élève, elle bondit. Il y a un intérêt dramatique à suivre le combat de l'audace humaine et de ces cimes si long-temps invaincues. Ce monument de patience et de témérité est une sorte d'architecture héroïque.

Malgré cela, c'est à la sortie de l'hiver qu'il faut observer les Alpes. C'est là leur climat et leur saison naturelle. Les pics de glace brillent comme des rosaces gothiques. Un silence lourd pèse sur ces vallées de neige, où tous les bruits s'amortissent. A travers les frimas, on voit percer les toits aigus des châlets. Du haut des pics les plus rapides, les avalanches glissent comme des armées de géans, sous leurs manteaux blancs. Les Alpes semblent frissonner. Une puissance surhumaine vous oppresse, et la terrible renommée de ces montagnes se confirme à chaque pas. D'ailleurs, même dans cette saison, on peut se laisser glisser à la ramasse, sans presque aucun danger, depuis les sommets jusque dans les vallées habitées. La descente dure ainsi moins d'un quart d'heure. Dans cette course précipitée, les replis des montagnes s'affaissent et se nivellent sous vos regards; la grandeur des objets, celle des distances parcourues, la rapidité de la chute, et ces neiges inviolées, tout vous jette dans un demi-vertige : il semble que vous soyez le premier qui preniez possession de cette nature de glace.

Les lacs qui sont au revers des Alpes, le lac Majeur, le lac de Côme, sont déjà de la même couleur que les mers du midi, peut-être un peu moins

bleus. Les petites îles Borromées ressemblent à une création de l'Arioste. Elles ont la même grâce que les inventions de l'*Orlando furioso*, avec quelque chose de plus sauvage. Il y a en outre des pêcheurs, un village et une église, dans la plus grande de ces îles, qui ne semblent faites que pour la fantaisie des poètes. Le doux parfum de la langue milanaise commence là avec le myrte, l'olivier et le citronnier. L'enchanteresse des climats du midi habite en cet endroit, sur son seuil. Dans le château déshabité des Borromées, il y a des tableaux, des statues dormantes dans les salles souterraines, au bruit des flots dormans; il y a de l'art et de l'amour, c'est-à-dire, toute l'Italie. Dans ces îles lilliputiennes, la nature s'est jouée d'elle-même; assise au pied des Alpes, elle sourit comme une puissante Armide sur ces fantasques rivages.

Quand on aperçoit de loin la cathédrale de Milan, on dirait d'un édifice de glace, bâti là de toute éternité, à la descente des Alpes. C'est la vieille cathédrale gothique qui a servi de modèle à cette architecture; mais combien le type austère de Cologne et de Strasbourg n'a-t-il pas été altéré sous le ciel énervant de l'Italie! La voûte ténébreuse du nord s'est changée en un marbre blanc d'un éclat presque païen. Sur cette terre de Saturne, le mysticisme de l'architecture gothique est dépaysé; le soleil ardent du midi pénètre, avec une curiosité profane, jusqu'au fond de la nef. Le trèfle et la rose chrétienne ont fait place, dans les ornemens, au laurier idolâtre. D'ailleurs il n'y a plus de flèche qui monte dans le ciel. Soit que l'esprit de l'Italie se plaise moins dans la nue, soit que cette témérité répugnât trop à la tradition romaine, il est certain que la flèche gothique a toujours été un embarras pour les peuples du midi. Ou ils l'ont séparée de l'église, et ils en ont fait un édifice distinct, comme à Venise, à Florence, à Pise, ou ils l'ont supprimée comme à Milan. La cathédrale, triste et rêveuse, des bords du Rhin s'est convertie, sous le ciel lombard, à une foi sensuelle. De ses fleurs de marbre s'exhale l'odeur des citronniers et des myrtes du polythéisme. Le *Dies iræ* ne retentit pas sous ses voûtes; bien plutôt l'écho de Lombardie y redirait des sonnets d'amour. Ce n'est pas le Dieu crucifié qui a ici son symbole au milieu de cette nature prodigue, c'est la Madone souriante sur le chemin des pèlerins. Les statues innombrables qui habitent son église ressemblent aux onze mille vierges de Cologne, ressuscitées dans de pâles corps de marbre, que la mort païenne a ciselés.

De Milan, cette architecture, mêlée du génie du Nord et du génie du Midi, prend trois routes : elle va aboutir, sur l'Adriatique, dans les palais vénitiens; sur la Méditerranée, dans le Campo-Santo de Pise; par le chemin de la Toscane, à Orviète : elle a suivi principalement les traces de l'esprit gibelin.

Je passe des monumens étranges qui n'ont jamais été élevés, qui ne s'écrouleront jamais, qui s'appellent Castiglione, Lodi, Rivoli; tout le chemin de Milan à Venise est semé de noms semblables : ce sont des marais couverts de joncs, des pâturages suspendus sur des lacs, des avenues de mûriers et de saules. Il y a quelquefois une maisonnette blanche qui porte à son toit la cicatrice d'un biscayen, comme un soldat laboureur. Sur le champ de bataille des environs de Vérone, les jeunes paysannes font la cueillette des mûres. L'oiseau de Roméo et de Juliette chante, caché sous les vernes d'Arcole. Quand la nuit arrive, des myriades de mouches luisantes s'envolent de terre : elles s'allument, elles s'éteignent, elles se raniment comme de petites lampes errantes pour éclairer les morts.

Il sonnait onze heures du soir au campanile de Saint-Marc, lorsque j'abordai à Venise. Il me sembla entrer dans le pays des rêves. La lune, en ce moment, sortait des nuages, sous l'incantation des esprits embaumés de l'Adriatique. Des gondoles, couvertes de voiles noirs, glissaient à côté de moi. Des deux côtés du grand canal, les ombres des palais s'abaissaient et se confondaient, au milieu des flots, dans une architecture fantastique, qui se bâtit là, le soir, pour les songes de la nuit. Cette impression, reçue en arrivant, ne s'est point affaiblie par la suite. Après avoir demeuré à Venise, après y avoir touché les pierres et les tableaux, je n'ai pu détruire l'effet de cette nuit enchantée.

Venise est asiatique et arabe; elle est aussi bysantine, gothique, lombarde; mais c'est le caractère oriental qui domine, et celui sans lequel elle reste incompréhensible. Ses vaisseaux ont rapporté chez elle les styles et les formes de tous les climats : la coupole de Bysance, le minaret du Bosphore, l'ogive de Mahomet, la citerne du désert. Rien ne lui ressemble sur le continent; elle est née de la mer; elle est fantasque comme les flots. Le Jupiter du Péloponèse, l'islamisme, le christianisme, se pressent à la fois en ce lieu de refuge.

Toutes les fois que je vis l'église Saint-Marc, des milliers de pigeons voletaient sur les combles : ils se posaient sur l'épaule des statues, sur leurs livres, sur leurs dais; ils becquetaient dans leurs coupes et leurs calices : on aurait dit les oiseaux des légendes qui se penchaient à l'oreille des cénobites de pierre, pour leur apporter les messages du ciel. L'église Saint-Marc est elle-même semblable à une vieille légende de Bysance. C'est la Sainte-Sophie de Constantinople transportée en occident. Un peuple de statues agenouillées habite les niches extérieures de l'église, et semble de loin murmurer sur ses lèvres de marbre une langue sacrée. Au dedans, toute l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament est peinte sur un fond d'or. Une litanie éternelle sort aussi de toutes

ces bouches muettes. Vous habitez là au milieu de la cité sainte du XIe siècle. Cette foule de bienheureux vous regarde, vous homme d'un autre âge, qui pénétrez dans ce paradis du vieux dogme. S'ils savaient les langues humaines, ils vous demanderaient comme au pèlerin de Florence :

D'où viens-tu, toi qui nous ressembles si peu?

Avec cela, cette architecture est bien loin d'avoir la grandeur de l'architecture du nord : elle ne porte pas dans les nues la pensée religieuse d'une race nouvelle; elle est plutôt opprimée sous le poids de la théologie bysantine. Une décrépitude précoce s'y laisse apercevoir à travers ses dorures : elle a les graces ornées des pères de l'église grecque, non la sublimité sauvage du catholicisme d'Occident. Vous pensez à saint Chrysostome, à saint Basile, non pas à Tertullien, ni à saint Jérôme. Avant tout, Saint-Marc est l'église d'un peuple de matelots. Lorsque avec ses petits dômes, qui s'arrondissent l'un sur l'autre, on la voit du côté de la mer, elle donne l'idée d'une nef bénie qui entre à pleines voiles dans le port, chargée des chappes, des reliques, et des vases ciselés de Bysance. Près d'elle s'élève la tour de son clocher à ogives. Cette tour isolée porte les cloches et sonne les heures de la journée. Quant à la vieille église, elle est muette; aucun bruit n'en sort pour marquer la succession du temps, ni le changement des heures; elle ne connaît ni soir, ni matin, ni deuil, ni joie, ni glas, ni aubade : la cité sacrée du dogme ne connaît rien qu'une heure, celle de l'éternité.

A côté de Saint-Marc, le palais des doges est tout oriental; ses galeries sont celles d'un palais arabe. Dans les ornemens des chapiteaux sont sculptés des plantes marines, des joueurs de mandoline et de viole, double emblème de l'histoire et du génie national de la ville aux cent îles. Les deux citernes qui sont creusées dans la cour font penser au désert. Venise n'a pas une seule source. A l'entrée des flots, elle est comme Palmyre au milieu des sables. D'ailleurs son palais des mille et une nuits se termine par une prison d'état. Le sénat habitait entre deux tortures continuelles : il avait sous ses pieds les cachots souterrains, et les plombs sur sa tête. Quand vous voyez pour la première fois, dans la salle du grand conseil de l'inquisition, rayonner autour des murailles les tableaux de Véronèse et de Tintoret, ces fêtes de la peinture, dans ces enceintes lugubres, vous émeuvent malgré vous; car c'est au milieu de toute la splendeur d'une architecture à demi mauresque, au milieu des tableaux et des couleurs palpitantes de ces peintres, que cette aristocratie enfouissait ses mystères. Son gouvernement, qui fut une sorte de terreur

nationale mêlée de volupté, était parfaitement à l'aise dans ce palais, geole et musée tout ensemble. Les supplices y touchaient à des plaisirs choisis. Le petit pont par lequel les condamnés sortaient, pour être poignardés ou noyés, est ciselé avec une élégance pleine de recherche. J'ai vu un grand casque de fer dans lequel on broyait la tête des suspects. Ce casque est lui-même d'une beauté étudiée. Venise poussa le génie des arts plastiques jusque dans la torture.

La vie de Venise était un prodige de chaque jour; en guerre perpétuelle avec la nature et avec le monde, sa victoire ne pouvait se prolonger que par une tension extrême de tous les ressorts de l'état. Sa force la plus réelle consistait dans les combinaisons de son génie. De là, le secret sur tout ce qui la touchait était pour elle la première condition de durée. Dans un état ainsi établi sur le silence, ce n'est pas le lieu de chercher des poètes, des orateurs, des historiens, des philosophes. Venise ne devait pas avoir, comme Florence, son Dante, son Boccace, son Machiavel. La parole écrite était l'opposé de son génie taciturne. Au contraire, la peinture, cet art muet, devait être celui d'une société muette. Venise s'y précipita.

Ce qui me frappe, c'est que la sombre sévérité du régime politique de Venise ne s'est jamais communiqué à sa peinture. Si vous ne considérez que le gouvernement, vous vous figurez que toute cette société a été conduite par une terreur continue, et que les imaginations ont dû se couvrir d'un voile lugubre. Si, au contraire, vous examinez l'art, vous supposez que ces hommes ont vécu dans une fête perpétuelle, et que des imaginations aussi fougueuses appartiennent à un régime de liberté excessive. Titien et Paul Véronèse ont quelque chose de sénatorial, comme l'aristocratie des cent îles. Ils ont la sensualité somptueuse, mais non pas la sévérité ni la profondeur redoutable du conseil des Dix. Loin d'être attristé par le gouvernement, l'art exprima avec splendeur la splendeur de l'état; d'ailleurs un rayon détourné du Levant luit sur ces ardens tableaux. Ces imaginations de matelots se sont en partie formées au milieu des bazars de Chypre et de Bysance. La peinture de Venise est à demi orientale, comme son architecture.

Et véritablement, ces figures créées par l'art semblent aujourd'hui les seuls et légitimes habitans de ces balcons et de ces galeries levantines. Au fond des palais, elles demeurent comme une aristocratie idéale et taciturne. Sous les ogives humides des voûtes, le ver file sa soie; la gondole passe en effleurant le seuil; la foule se disperse sans bruit sur les ponts. Quand le soir arrive, des bandes de mouettes et de procellarias s'abattent sur la ville. Malgré cela, au fond de ces tristes palais, il y a une fête qui ne finit jamais. Ces *cadres* suspendus aux murailles conservent

l'éclat des jours qui ne sont plus. Lorsque vous entrez dans la salle du conseil, vous trouvez encore la Venise patricienne toute parée, comme Inès de Castro dans son sépulcre.

Souvent des nuages violets, tels que ceux qui flottent sur les toiles de Tintoret, s'amassent sur la ville; leurs lignes droites sont comme tracées à l'équerre. La lumière se concentre alors dans une étroite bande à l'horizon. C'est avec une netteté incroyable que les objets se détachent sur cette zône; mâts, cordages, vergues, avirons, tout est gravé au burin dans un ciel de cuivre. Du fond des vagues bronzées sortent le palais des doges, le campanile de Saint-Marc avec son ange d'or, puis, dans les îles, les dômes de Saint-George, du Redemptor et des Citelle. La ville tout entière surgit de cette mer empourprée, comme la création de l'un de ses peintres. Au milieu de cet éclat, on éprouve une impression de détresse qui ne se retrouve qu'à Rome; mais cette impression est beaucoup plus extraordinaire à Venise, car là il n'y a point encore de ruines. Les palais, quoi qu'on en dise, sont entiers. A cette magnificence seigneuriale qui faisait, dans Venise, une fête éternelle, le temps n'a rien ôté encore. C'est au milieu de cette fête que la ville a été frappée; elle est morte debout.

On peut dire, en effet, que lorsque Venise acheva de tomber, elle était morte depuis long-temps; mais son gouvernement mit, à garder ce cadavre, la même vigilance qu'il avait mise à veiller sur elle dans la bonne fortune. Depuis la fin du XVIIe siècle elle gisait sur son lit de parade; pour cacher ce grand secret d'état, ce n'était pas trop de l'inquisition et de la torture des plombs. Le premier qui franchit hardiment cette enceinte ne trouva sous ce mystère qu'un fantôme.

C'è da piangere, signor! Il y a de quoi pleurer, monsieur, me disait le vieux gondolier qui me ramena sur la terre-ferme; car le peuple ne laisse pas que d'être frappé de ces ruines, et il est fort attaché au lion de Saint-Marc; ce qui n'empêche pas que Venise ne soit, par intervalles, la ville la plus gaie et la plus folle de l'Italie; seulement cette gaieté exaltée est quelquefois fort triste. Le carnaval de Venise ressemble toujours un peu à la danse des morts.

Le canon des Autrichiens en batterie sur la Piazzetta, le grand drapeau de Vienne arboré nuit et jour en face de Saint-Marc, puis, en perspective, l'hospitalité paterne du Spielberg, ce sont là, après tout, de tristes sujets de fête. Les petits théâtres forains sont les seuls endroits où la haine du joug tudesque puisse se montrer encore avec quelque liberté. Dans ces pièces jouées en plein air, il y a toujours un caporal allemand qui estropie, de la manière la plus burlesque, quelques mots d'italien. Ainsi voilà Polichinelle vengeur des Dandolo, des Foscari et des Barba-

negro. En général, quel temps faut-il pour que la petite comédie remplace la cnmédie divine? c'est là, pour tout le monde, la vraie question.

II.

Après Venise, je n'ai séjourné qu'à Ferrare. Pour arriver à la prison du Tasse, j'ai traversé une longue file de lits de malades dans l'hôpital Sainte-Anne. La prison est au fond d'une petite cour avec laquelle elle est de plain-pied. Une grêle épaisse était tombée dans l'intérieur, car une heure auparavant il avait fait un violent orage. La voûte de cette geôle est si basse, que, dans certains endroits, on a peine à s'y tenir debout. C'est là que le poète fut gardé sept ans comme une bête fauve de la ménagerie de la maison d'Est. Pendant ce temps-là, Éléonore, dans le château de Ferrare, écoutait les joueurs de luth; elle souriait sous les orangers des villas, et pas une fois ses lèvres adorées ne s'ouvrirent pour demander la grâce de celui que l'amour rendait à moitié fou. Le dernier des ménestrels, il expia le long bonheur de ceux qui l'avaient précédé. Il avait été l'amusement des heureuses princesses de Ferrare; mais quand il voulut prendre la vie au sérieux et que le baladin se souvint qu'il était immortel, il fut réputé fou de la meilleure foi du monde. L'insensé, en effet, qui livrait les trésors de son cœur au divertissement de ces jeunes femmes couronnées, et qui cherchait dans les fêtes de la renaissance la dévotion d'amour et la passion profonde des temps passés! Il avait dans son cœur la passion de son Tancrède, et il croyait, lui seul, pouvoir réchauffer de son souffle cette société défunte. Il embrassait des fantômes sur son sein de poète, et il ne vit pas que le cœur des reines s'était glacé. Épris du moyen-âge, il apporta le cœur brûlant d'un ancien troubadour dans le tombeau orné de la féodalité. Il fut le Roméo d'une autre Juliette; mais cette Juliette ne se ranima pas pour lui dans le sépulcre. Parce que les chevaux piaffaient dans la cour, parce que les jeunes filles souriaient comme avaient fait les châtelaines au temps des croisades, il crut que l'ancien amour vivait encore, et qu'un grand cœur battait au sein de cette société, sous la soie et les dorures. Le jour où il sentit qu'il se trompait, sa tête se brisa; il essaya de rompre le charme d'une main tremblante, *con una mano tremante*: oh! ce fut là une divine folie dont quelques-uns ont hérité même de nos jours; mais ce fut une folie.

Après la prison du Tasse, je vis la maison d'Arioste. Un soleil brillant rayonnait dans la chambre de messir Lodovico. Un chat lustré ronflait sur le seuil. Des pigeons battaient de l'aile contre le vitrail de la fenêtre à ogive. A travers les portes des appartemens, j'entendis le vent

qui soufflait et soupirait comme les fantômes émus de la fantaisie du poète. Son écritoire était sur une table. Je descendis dans le jardin. Il était alors tout en fleurs. J'y cueillis des œillets et des narcisses. Des papillons diaprés se posaient sur les gazons d'Espagne; des poules gloussaient dans la cour. Tout annonçait la demeure d'un hôte heureux. Arioste n'était point tombé dans le piége où Tasse se laissa prendre. De bonne heure, il avait estimé ce qu'il valait le simulacre qui l'entourait. Il n'aima pas ce qui ne pouvait aimer. Il prisa le moyen-âge juste autant que le cheval de Roland qui n'avait qu'un défaut, à savoir d'être mort. Il ne demanda pas aux reines des larmes qu'elles ne pouvaient pleurer, ni aux vivans un enthousiasme que les morts seuls possédaient. A la vieille cour de Charlemagne et d'Artus, il donna la frivole beauté de la cour de Ferrare. Il se fit des images pour s'en jouer; et le premier, il sortit du sanctuaire de la foi antique avec un éclat de rire. A ce prix si cher, ses œillets fleurirent; ses colombes légères vinrent boire sur le bord de sa coupe. Chaque année, le rossignol nicha dans les rosiers de son jardin, pendant que l'araignée suspendit sa toile à la prison du Tasse.

Il semble que dans toutes les époques qui ont été complètes, le rire et les larmes aient été ainsi mêlés, et que chaque siècle apporte avec lui deux grands masques, l'un comique, l'autre tragique. Chez les anciens Horace, Virgile; au moyen-âge, Boccace, Dante; après eux, Arioste, Tasse; plus tard encore, Voltaire, Rousseau.

III.

A Bologne, les Autrichiens bivouaquaient sur la place. Les canons étaient en batterie, les chevaux sellés. Des patrouilles gardaient les principaux débouchés de la ville. Cette image d'asservissement, qui me poursuivait depuis mon entrée en Lombardie, me fit horreur; et vraiment, rien n'est plus laid que ces blonds lansknechts sous le soleil du midi. A Milan, j'avais déjà rencontré leurs sentinelles à tous les coins de rues. A Venise, j'avais entendu leurs canons dans la nuit, et j'avais vu leur drapeau sur Saint-Marc. En ce moment, je sentis que je haïssais l'Allemagne pour tout le mal qu'elle avait fait à l'Italie.

Oui, Albert, je connus alors la vieille haine accumulée par Dante, par Pétrarque, par Machiavel, et je désirai avec ardeur de voir un jour l'Italie marcher sur le cou de ces blêmes tudesques.

Autrefois, je te vantais leur génie; tu te le rappelles? Je voulais plonger jusqu'au fond dans le chaos de ces esprits de ténèbres, parce que je

croyais qu'un enthousiasme durable les poussa t aux nobles entreprises; mais leur essor n'a duré qu'un moment. Une muse flétrie a déjà pris chez eux la place des extases passées. Trop souvent ils couvrent sous des paroles savantes des sentimens vulgaires. Va, crois-moi, ne cherche plus dans les cieux le cygne allemand; il se noie aujourd'hui dans son cloaque.

J'ai aimé le ciel pâle de leurs pâles vallées. Dans ce temps-là mon cœur ne voyait, ne sentait partout que les images qu'il créait; je n'avais pas cueilli de myrte dans l'Isola-Bella, ni passé une nuit d'été au bord du lac Bolsène. Tous les horizons étaient pour moi également beaux, pourvu qu'il y eût place pour un rêve. Je ne faisais point de différence entre un lourd ciel d'Autriche et un ciel vénitien. Mais, depuis que j'ai passé les Alpes, mes yeux, Dieu merci! sont las de la lèpre tudesque. La perfidie bavaroise, *l'inganno bavarico*, m'est connue; et si pour un si grand mal toute parole n'était vaine, je m'expliquerais davantage.

Depuis que les empereurs se réchauffent au soleil lombard, qu'ont-ils rendu à l'Italie en échange de ce qu'ils lui ont ravi? Ne voient-ils pas que leur sang est trop froid pour cette ardente contrée? Leur génie qu'use une heure d'exaltation n'est pas fait pour le soleil dévorant des enfans du midi; le myrte est trop parfumé pour ces insipides vainqueurs; et l'orange de la Brenta ne mûrit pas pour les lèvres épaisses des serfs de Habsbourg.

Non! non! cela ne peut durer. Il faut que les manteaux blancs disparaissent, et que les cavaliers frileux repassent les monts. Ne sentent-ils pas que leur langue hennissante rompt l'accord de la mélodie toscane, et que leurs membres grossiers n'ont jamais été formés de Dieu pour habiter, à l'ombre des villas, le jardin de l'Italie? Qu'ils consultent leurs mains rudes et calleuses, et leurs sens hébêtés. Ils apprendront d'eux-mêmes que cette terre de volupté n'est pas la leur, et qu'il reste encore au-delà des monts, sous leur ciel blémissant, mainte glèbe qui reste privée de leur sueur servile : qu'ils retournent dans leurs vallées du Danube, de l'Elbe et de la Sprée, s'atteler à leur charrue féodale; et alors, nous louerons tant qu'on voudra les vertus de ces honnêtes Germains.

Mais aujourd'hui, de cette terre d'amour ils ont fait une terre de haine. L'enfant qui commence à balbutier, la jeune fille sous son voile, l'ermite dans sa chapelle, tout ce qui a un cœur pour aimer ou pour haïr, les maudit en même temps. La vertu de l'Italie est de les détester; c'est par là qu'elle réunit ses peuples qu'aucune autre puissance n'avait pu rallier. Eh bien! qu'elle la nourrisse cette haine sacrée, son seul et dernier refuge. Qu'elle adore la madone de la colère, puisque la madone de la pitié n'a pu la sauver!

IV.

Florence est toujours le commentaire vivant de Dante. L'architecture, la sculpture, la peinture du XIVe siècle et la Comédie divine ont entre elles d'intimes ressemblances. Dans le silence des églises moitié gothiques, moitié lombardes, les fresques de Giotto, de Luppi, de Thaddeo Gaddi, donnent une certaine réalité aux visions du vieil Alighieri; et sous l'archet peint des archanges s'exhale encore la mélodie de ses tercets. Dans les loges d'Orcagna, au bord de l'Arno, dans le fond des chapelles et des cloîtres, sur le seuil des palais guelfes ou gibelins, partout le poète pélerin vous apparaît au milieu du paradis de l'art florentin.

Dans les temps chrétiens, Florence a été le vrai pays des formes. Tout ce qui dans nos tristes contrées n'est que rêve, désir, espérance, regret, a pris là un corps et une figure déterminée. Un contour achevé a circonscrit toutes les images rapides qui passent aujourd'hui dans nos cœurs. Jamais les peuples d'artistes et de ciseleurs n'ont connu les vains fantômes qui s'élèvent dans le souvenir, et retombent sans laisser de traces. Tout ce qu'ils ont aimé, tout ce qu'ils ont haï, ils l'ont touché au doigt; ils ont immortalisé le moindre de leurs songes; et ces cieux d'amour ou de colère que l'homme fait et défait sans cesse à chaque instant, ils les ont fixés comme l'ombre sur la muraille.

Il est impossible de vivre à Florence sans s'y préoccuper de l'histoire de l'art, car on peut en suivre là les moindres phases comme au cœur même de l'Italie. C'est dans ce grand atelier que la tradition de l'antiquité s'est rencontrée avec l'idéalisme chrétien, et que leur mélange a produit ces formes sévères qui restèrent toujours inconnues à l'école de Venise. Même au milieu du moyen-âge, on y garda la tradition des arts païens. Dante y conversa avec Virgile. Les sculpteurs de Pise donnèrent aux cénobites du Nouveau-Testament quelque chose de la beauté des dieux antiques, et les peintres abreuvèrent de nectar olympien les lèvres des archanges. Comme l'église romaine avait absorbé dans ses rites les meilleurs souvenirs du paganisme, de même l'art florentin, qui fut aussi une sorte d'église, conserva quelques-uns des linéamens de l'art antique. De là naquit un genre de beauté qui, sans ressembler à aucune époque, avait pourtant des rapports avec toutes. Il semble que l'histoire de Florence soit comme la cité emblématique de Dante, et que l'on y monte de cercles en cercles, avec chaque siècle, jusqu'à la suprême beauté. Peu à peu une Grèce ressuscitée, sous les traits d'un ange mystique, s'y est assise dans le ciel de l'art. Une Italie nouvelle, plus belle que l'Italie an-

cienne, est sortie du tombeau de l'Etrurie. Ce fut une Madeleine pénitente qui gardait encore, à travers les pleurs et malgré les macérations de l'Evangile, les traits et la beauté de la Madeleine pécheresse.

Quelque trace du génie étrusque s'est perpétuée là, à travers tous les changemens des temps, des langues et des institutions. Dès le XIVe siècle, quand Rome chrétienne était seulement la ville du dogme, Florence était déjà la ville de l'art. C'est chez elle ou près d'elle que le développement épique de la tradition s'est accompli dans la poésie par Dante, dans l'architecture par Giotto et Brunelleschi, dans la statuaire par l'école de Pise, dans la peinture par Orcagna et Michel-Ange. Il faut remarquer que Rome, qui a donné son nom à la plus grande école, n'a produit elle-même ni poète, ni sculpteur, ni peintre. Elle n'a eu long-temps qu'un art, à savoir, le culte et le rite catholique. Ses poètes, ses statuaires, ses architectes furent ses papes. Lorsque le travail et la constitution de l'église furent achevés, alors seulement les arts séculiers arrivèrent de toutes parts, pour recevoir là, par Michel-Ange et par Raphaël, le droit de bourgeoisie dans la cité du dogme.

On répète souvent de nos jours que les époques les plus religieuses sont aussi les plus favorables à l'art : cette idée est démentie par tout ce que j'ai vu en Italie, et surtout à Florence. Tant que la foi fut profonde, les peintres, aveuglément soumis à la tradition de l'Eglise, laissèrent leurs œuvres dans une sorte de divine enfance. Assurément le génie religieux ne manque pas aux mosaïques byzantines ni aux peintures sur bois des vieilles écoles. Que leur manque-t-il donc? l'art; il ne s'émancipa qu'aux dépens de la foi. Les grands maîtres des écoles de Venise, de Florence, de Parme, de Mantoue, furent contemporains de la réforme et de la confession d'Augsbourg. Chacun d'eux soumit la tradition religieuse à l'autorité de l'imagination, comme Luther la soumit à l'autorité de la raison. A quelle distance Michel-Ange, Léonard de Vinci, Corrége, ne sont-ils pas de la croyance et de l'orthodoxie de leurs pères! Ils changent à leur gré les types et les expressions consacrées; ils abolissent à leur manière l'ancien rite. Ni Raphaël, ni Titien, n'approchent de leurs pinceaux avec le tremblement de cœur et la dévotion de Fra Angelico ou de Masaccio. C'est au sortir d'un banquet avec la Fornarina ou avec l'Arioste qu'ils substituent au catholicisme rigide de la tradition un catholicisme vénitien, florentin, romain, qui n'a plus rien de l'unité des vieilles fresques liturgiques. A la madone impassible des Bysantins ils prêtent les passions et les airs de tête des femmes des lagunes, de Parme ou d'Albano. Les différences, les caprices innombrables de la fantaisie humaine pénètrent pendant cet intervalle du XVe et du XVIe siècle, comme autant de sectes privées, dans le ciel du vieux dogme. Chacun

se fait, sur la toile, son évangile à son image; l'unité du vieux symbole est perdue sans retour. C'est le temps de la poésie, de l'art, de la beauté; ce n'est plus le temps de la foi.

Au commencement, les grands crucifix de Cimabuë, encore sanglans, représentaient la passion et l'ascétisme du moyen-âge sur son Calvaire. On dirait que les apôtres, encore frappés de terreur, ont peint eux-mêmes, de leurs mains incultes, les fresques colossales du xe siècle. Le dessin en est grossier; mais le Dieu nouveau est là. A travers ces traits barbares ressort une grandeur apocalyptique. La Vierge byzantine est assise sur son trône; un repos éternel illumine son front. Sa robe, où sont brodés de secrets symboles, participe de cette immobilité céleste. Les douze apôtres, partout inséparables, remplissent les coupoles des basiliques. Il semble que ces personnages soient conçus hors du temps, au-dessus des mondes détruits. Dans leur ciel théologique, ni joie ni tristesse; tous ils sont investis d'une seule pensée, qui est la pensée divine. Ils ne prient pas, ils n'enseignent pas, ils adorent. Nous sommes au XIIe siècle.

Dans l'âge suivant, jusqu'au quinzième, la foi n'est pas moins grande. Pourtant ces personnages sont sortis de leur contemplation. Ils commencent à errer dans l'Eden de l'imagination, et à quitter leur sainte oisiveté. Sur les fresques de Gaddi, les soldats endormis autour du sépulcre vide ouvrent leurs paupières; ils s'éveillent au jour nouveau. Le Christ s'élève du milieu d'eux, emportant l'étendard de la mort. Le long des murailles du cimetière des Pisans, les vierges pâles de Giotto se glissent à travers les tombes comme des ressuscités. Le temps est venu où les anges de Gozzoli, de Buffalmacco, de Fiesole, ont embouché leurs trompes d'or. Sur leurs violes ils ont pressé leurs archets recourbés; au milieu de ce silencieux concert, la madone sourit pour la première fois de ce sourire dont l'Italie tout entière se sent encore émue. Sous ce ciel de mélodies elle promène çà et là, dans ses bras, le Christ enfant. Ce fut là sans doute le temps le plus adorable de l'art, s'il faut appeler de ce nom ce qui était une prière, un acte de foi, ou plutôt un *ex-voto* de l'humanité naufragée et sauvée. Toutes les espérances, toutes les croyances avaient l'âge de ce divin enfant que berçait sur ses genoux la madone de l'Italie. Les artistes, réunis en confréries, connaissaient dans les moindres détours les secrets de l'éternité. Il n'y a que les choses de la terre qu'ils ignoraient. D'ailleurs leurs conceptions avaient dépouillé la barbarie des temps du christianisme primitif. Ils étaient sur le seuil de l'église et de l'art séculier, appartenant cependant à l'une plutôt encore qu'à l'autre. Ce furent là les derniers songes du genre humain dans le berceau du dogme catholique : ah! que vont-ils devenir, ces songes vêtus de pourpre et d'or?

Vers la fin du XVe siècle, tout a changé. L'époque de perfection de l'art est arrivée. Ce que les figures ont gagné en beauté, elles l'ont perdu du côté de l'austérité et de la croyance. Ce n'est plus le temps où le dogme était revêtu de ses formes consacrées; c'est plutôt l'apothéose d'un paganisme chrétien, ou, comme on parle aujourd'hui, la réhabilitation de la matière divinisée. La madone est descendue de son siége sacerdotal; elle est sortie du sanctuaire des basiliques. A l'ombre d'un pin, au milieu d'un paysage de Raphaël, elle s'assied parmi les mauves de la campagne sous la figure d'une jeune fille d'Urbino. Au loin blanchissent les toits de son village de la Romagne, et le sentier terrestre par lequel elle a passé résonne sous les pas des cigales. Ou elle habite près d'Andrea Sarto, sous les traits d'une Florentine de la Via Grande; ou elle se penche dans l'atelier du Corrége et respire sur ses lèvres l'odeur des myrtes de Parme et de Crémone. Le Christ lui-même est devenu, sous le pinceau de Michel-Ange, un autre Jules II, un pape irrité et militant. Ce n'est plus le Dieu enseveli dans les limbes de son ascétique passion. Les prophètes de Juda, les sibylles de Cumes et d'Ephèse se rencontrent ensemble dans la chapelle Sixtine. Sur leurs livres obscurs sont mêlés le judaïsme, le paganisme, l'Evangile, tout, hors la vieille orthodoxie. Ils épèlent ensemble le mot sibyllin de l'avenir; dans un siècle réformateur, ils sont eux-mêmes le symbole d'un monde nouveau. A l'extrémité de l'Italie, le sensualisme se déclare ouvertement dans l'école de Venise. Sur les toiles de Paul Véronèse, le vin de Lombardie coule à flots éternels dans la cruche des noces de Cana. La cène des douze apôtres se prolonge nuit et jour, avec la magnificence propre aux époux de la mer. La pauvreté évangélique se recouvre de la pourpre du Titien, et le manteau des doges est jeté sur les épaules des pêcheurs de Galilée. C'en est fait, la chair est ressuscitée; du fond des grottes mystiques, les saints, les patriarches, les pères de l'Eglise, les innombrables élus du moyen-âge arrivent et se pressent dans le paradis sensuel de Tintoret.

Au milieu des monumens de Florence, il en est un que je ne puis effacer de mon souvenir, qui me tient lieu de tous les autres, et dont l'image funeste a fini par m'obséder : il est dans l'église de Saint-Laurent. Ce monument terrible représente pour moi le caractère de l'Italie moderne, telle que je l'ai comprise; il résume tout ce qu'il me serait permis d'affirmer sur ce pays. Je parle de la chapelle sépulcrale des Médicis, par Michel-Ange. On pourrait dire tout aussi bien que c'est le caveau sépulcral de l'Italie elle-même, et que c'est elle qui rêve sur ce tombeau. Le mort est ceint encore de la cuirasse du moyen-âge : il appuie sur son coude sa tête chargée d'un casque. Il pense, et c'est de cette contemplation qu'il a tiré son nom : *Il Pensoso!* Cette méditation du tombeau

est si profonde, que vous croyez voir passer sur ce front de pierre les songes frissonnans du sépulcre. Il pense aux temps oubliés de la gloire italienne, aux gonfaloniers des Guelfes, à la bataille de Campaldino; il pense aux flottes de la Chiozza, aux murailles pavoisées, à l'empereur tudesque qui fuit devant la couleuvre milanaise; et la mélancolie du doux pays qu'enferment les Alpes et que baigne la mer, est tout entière scellée sur ses lèvres. Au pied de ce trône de mort, le Jour, la Nuit, le Crépuscule, l'Aurore, languissent couchés sur le flanc. Ces personnages ont la solennité rêveuse qui se retrouve partout en Italie, au lever et au coucher du soleil. Les rayons funestes qui attristent les marécages et la campagne de Rome pèsent au front de cette famille des Heures géantes. Qu'attend-il ce Jour gigantesque pour se lever debout? La Nuit, son épouse funèbre, qu'attend-elle pour sortir de sa couche? Jamais des yeux humains n'ont vu un si étrange couple. Sont-ce des jours passés qui se reposent d'avoir été? Sont-ce des jours futurs qui se préparent à la fatigue d'être? L'un peut être comme l'autre. Levez-vous donc, Jour éternel! Aurore immense! famille sans parens et sans postérité! Pour que les morts ressuscitent, ôtez la pierre de ce tombeau. C'est le tombeau de l'Italie.

V.

Au moment d'entrer dans la campagne de Rome, je quittai mon vetturino. Pour voir de loin la ville à découvert, je montai un de ces chevaux à demi sauvages qui errent aux environs. Comme j'allais passer le Ponte-Felice, une jeune fille sortit d'une masure voisine : elle s'approcha de moi en m'apportant des pêches et des raisins de la montagne. Ses yeux noirs brillaient au soleil sous la toile blanche dont sa tête était couverte; de longs pendans d'oreilles tombaient sur ses épaules; elle avait le teint des beaux marbres quand le soleil les a dorés; et, avec cela, la taille d'Agrippine dans un corset écarlate et or, tel que jamais sainte dans sa châsse n'en posséda de plus brillant ni de plus chamarré. J'arrêtai mon cheval, et je la contemplai quelque temps avec étonnement et ravissement, comme une madone rustique descendue de sa niche.

Après la Storta, tout vous dit que vous approchez de Rome, quand même rien ne vous la montre encore : une inquiétude indéfinissable vous saisit. Au-delà de chaque tumulus, vous vous attendez à la trouver; car, de ce côté, le Monte-Mario vous la dérobe jusqu'au dernier moment, et vous ne la voyez en plein qu'à l'instant où vous la touchez. On ne sait de quel mot se servir pour décrire cette campagne. Sans villages,

sans fermes, sans habitans, elle est aussi sans ombrages et sans forêts. Il est plus facile de dire ce qui lui manque que ce qu'elle renferme; point de murailles, point de haies pour diviser les champs; rien de ce qui fait ailleurs la vie champêtre; point de chariots roulans, ni d'instrumens de labour; point de prairies, point de sillons; ni plaines, ni montagnes. La figure de ce terrain, rompu en terrasses et en ligne droite, a une sorte d'analogie avec la majesté des formes romaines; et la grandeur de ces plateaux semble taillée sur le même plan que l'architecture et que l'ordre rustiques. Du côté de la Sabine, les redans de Tivoli, de Frascati, ouvrent sur la plaine de larges voûtes d'ombre; l'horizon est fermé par la corniche du Monte-Cavo. Ce qu'il y a d'étonnant; c'est que dans cet espace, circonscrit de toutes parts, il y a encore plusieurs places que la géographie n'a point explorées (1), et qui restent en blanc sur ses cartes, comme si elles étaient au centre de l'Asie. A l'endroit où le sol se brise, des ruisseaux encaissés roulent sous des arches de plantes grimpantes et de vignes sauvages, où s'abritent toujours une foule d'oiseaux de marais. Le Tibre seul coule à fleur de terre dans son lit volcanique, où il se recourbe et se replie sans cesse. En remorquant un bateau, des buffles bruns laissent tomber dans ses flots, comme un fardeau, leur ombre velue. Du haut des plateaux, vous voyez surgir une des tours féodales des Colonna ou des Orsini, ou bien des aquéducs qui traversent la campagne dans tous les sens, comme des escadrons rompus, ou, dans un ravin, quelque petit pont recouvert de créneaux pour défendre le péage, ou une misérable locande, d'un blanc mat, exhaussée sur des tas de débris, et quelquefois sur un tombeau. Par delà de minces barrières qui, à de grands intervalles, divisent cette campagne déserte, passent de noirs troupeaux de cavales effarées : un seul berger les suit à cheval et armé de son grand bois de lance. Plus on approche, plus la solitude augmente. Enfin, à la descente d'un mamelon, vous apercevez à la fois, là-bas dans la plaine, un coin de la ville et une échappée du golfe d'Ostie : Rome et la mer, ces deux infinis ensemble.

Si au lieu d'entrer, selon l'usage, par la porte du Peuple, vous entrez par celle qui touche au Monte-Mario, vous aurez un spectacle affreux, mais analogue à celui que vous venez de quitter. Au-dessus de la muraille, vous verrez, pour inscriptions, des têtes de morts entassées dans des cages de fer. Pour ma part, une des premières choses qui me frappèrent en arrivant, ce furent ces crânes de morts qui ricanaient, comme dans le préambule de la tragédie d'*Hamlet*, sur la porte de la ville éternelle.

(1) Voyez la carte de sir Gell. 1834.

Il y a trois Romes, celle de l'antiquité, celle du moyen-âge, celle de la renaissance.

La première a usurpé toutes les ruines de l'Italie ancienne, comme toutes ses grandeurs : elle a quelque chose de monstrueux dans ses débris, qui convient bien à l'empire que ces débris rappellent. Par exemple, les Thermes de Caracalla, dans leurs masses informes, témoigneraient, eux seuls, de l'espèce de délire qui possédait le monde sous les Césars. Dans cette Babel écroulée, on ne peut reconnaître aucun plan; ce qui n'arrive jamais avec le génie grec, lequel conserve sa noblesse et sa correction jusque dans ses derniers débris. Malgré cela, une beauté sauvage ressort de cette architecture orgiaque. A travers les lézardes, on a pratiqué un petit escalier en bois, qui conduit sur la cime de ce chaos de murailles. De là, on domine toute la ville antique; vue de ce côté, elle a le caractère babylonien des prophéties; car le vrai caractère de la Rome païenne est d'être comme frappée d'une éternelle condamnation. Je n'ai jamais passé sur le Forum sans remarquer l'inscription de l'arc de triomphe de Constantin : *Au fondateur du repos (fundatori quietis)*. Étrange moment de repos que le temps qui touchait aux invasions des Goths, des Alains, des Huns, des Vandales, des Lombards. La vieille ville était lasse, et demandait merci. Parce qu'elle avait sommeillé une nuit, elle se croyait sauvée; mais ce qu'elle appelait le repos n'était que le commencement de ses misères; et cette inscription est une ironie de Jehovah jeté sur le Jupiter abattu du Campo-Vaccino. Le culte catholique, qui surgit partout sur les ruines du paganisme, en fait autant de monumens de la Providence. On dirait que l'archange du christianisme les frappe incessamment, et qu'il disperse de sa verge les dieux attardés dans cette Josaphat de briques et de marbre. D'ailleurs, ces monumens ne sont point défendus, comme ceux de la Grèce, par leur beauté olympienne; ils n'ont point été non plus oubliés sur la cime des monts : au contraire, ils sont foulés et heurtés sans cesse, sur le grand chemin du monde, par la vengeance du dieu jaloux. Jour et nuit, dans le Colysée, au pied de la croix de bois qui s'élève au milieu du cirque, l'orgueil de la Rome patricienne et ses espérances superbes sont livrés à la dent des lions invisibles.

Tout cela fait que Rome n'est jamais si belle qu'à la lumière d'un grand orage, tel que chaque été en amène plusieurs dans son puissant climat. De bonne heure, le sirocco s'abat sur la campagne; tout se tait comme à l'approche d'un oiseau de proie. Dans l'atmosphère, nage une vapeur brûlante. La tête des hauts pins de la villa Pamphili se balance à l'horizon. Des bandes de goélands et d'oiseaux de mer remontent d'Ostie; ils s'abattent sous les voûtes des ponts déserts. Le Tibre change de couleur; il

roule comme un fleuve infernal à travers sa campagne maudite. On entend des soupirs qui sortent par bouffée des rocailles de Roma-Vecchia. Quand les éclairs plus fréquens jaillissent, ils entourent d'une auréole de colère la cime du Colysée, la tour de Néron, les créneaux du môle d'Adrien, et les hauts obélisques des places. On dirait que le sépulcre du vieux monde s'ouvre et se ferme sous une main invisible. Alors les ruines, que dorait auparavant un brillant soleil, sont plus blêmes que des spectres. Une odeur fade s'exhale des orties en fleur des Thermes. A mesure que les nuages entassent leur architecture flamboyante, ils deviennent couleur de sang. A la fin, leur cité vagabonde crève sur le front de la cité condamnée. C'est l'heure où les chiens égarés s'abritent dans le tombeau de Cecilia Metella. La petite porte de bois qui ferme le jardin des Césars, sur le mont Palatin, s'agite en criant sous les pieds des bouquetins et des chèvres errantes. Si en ce moment l'angelus tinte à la cloche de Saint-Onuphre, ce faible son est bientôt répété par mille autres; à peine ce dernier bruit se meurt, qu'un immense murmure s'exhale de terre. Les confréries des morts élèvent leurs chants lamentables sur le penchant de l'Aventin. La Rome chrétienne s'agenouille sur le sépulcre de la Rome païenne; tout redit au loin dans la nuit : *Miserere! miserere!*

A la Rome du moyen-âge appartiennent les cloîtres bysantins, les basiliques, les peintures en mosaïque. Ces dernières surtout, quoique peu remarquées, sont certainement les monumens qui sont le plus empreints de l'esprit des premiers temps du christianisme. L'époque qu'elles reproduisent est celle où l'art, tout sacerdotal, n'était qu'une dépendance de la liturgie. D'ailleurs, dans ces peintures se retrouve la même barbarie que dans la langue des pères de l'Eglise, avec le même genre de sublimité quand elles s'élèvent jusque-là. Leurs rapports naturels, dans Rome, sont avec les catacombes, avec les coupoles lombardes, avec le chant grégorien, avec le vieil orgue de Bysance, avec la poésie des litanies et du *Dies iræ*. Je me souviendrai long-temps de celle de Saint-Paul hors des murs. On sait que cette basilique du IVe ou du Ve siècle a été brûlée de fond en comble en 1822. Quand je la vis, il ne restait que l'apside du chœur; mais cette partie, la seule qui ait été sauvée, était aussi la plus précieuse; car elle est remplie, du haut en bas, par la peinture la plus gigantesque qui existe assurément. Le Christ qui en fait le sujet est debout; il est grand de toute la hauteur de l'église. Ses pieds touchent le pavé, sa tête soutient la voûte. Quoique ce colosse soit certes d'une forme barbare, la religion qui règne dans ses traits, dans sa pose, dans son geste, est si profonde, que j'en fus saisi comme de la vue d'un portrait liturgique, esquissé par la main d'un martyr. Le Christ des premiers âges était là pensif sur les ruines de son église. Sous ses pieds croissaient

les ronces de la campagne. Les cigales altérées criaient autour de lui; et mon cœur, plus altéré mille fois que les cigales, s'élevait par bonds jusqu'à l'impression de cette foi perdue dont ces pierres portaient le témoignage. J'avais beau me retirer et changer de place, cette grande paupière s'ouvrait et s'abaissait toujours sur moi. Je voyais passer les nuages au-dessus de sa tête, et à quelque distance de là blanchir les murailles de la ville. Tout cela rappelait la légende du Christ voyageur à la porte de Rome. D'ailleurs, je n'étais pas seul; au milieu des fûts de colonnes épars, il y avait une dizaine d'ouvriers qui sciaient des pierres en sifflant, emblème frappant de l'état de l'église spirituelle, et du petit nombre de ceux qui la relèvent. Depuis ce temps-là, j'ai vu les chefs-d'œuvre du Vatican; mais rien ne m'a paru d'un effet plus saisissant, ni plus apocalyptique, que ce Christ du IVe siècle, debout sur les ruines de sa basilique, au milieu des broussailles et des buffles de la campagne de Rome.

Les murailles qui entourent la ville, avec leurs petites portes, flanquées de tours, sont à peu près du même temps; elles réveillent des impressions analogues. Quand on aperçoit de loin ces murs lézardés et leurs chétifs créneaux, il est impossible de se défendre d'une immense pitié. On se figure cette Rome dont les faubourgs touchaient à la Propontide et à l'Armorique, et qui se resserre de plus en plus à l'approche des invasions barbares. Elle se retire peu à peu comme une eau fétide et tarie; d'abord elle se cache derrière le Rhin, puis derrière les Alpes, et son inexorable ennemi la suit à grands pas; et le jour arrive où elle est tout entière enfermée, comme un archer blessé, derrière les créneaux de la Porta Pia et de Saint-Jean de Latran. Qui n'eût cru que c'était là sa dernière heure? Mais quand cet abri lui manqua, elle jeta le glaive et prit la croix. Alors la foule se retira et disparut par mille chemins; d'elles-mêmes les portes se refermèrent sur une Rome nouvelle, plus redoutée que l'ancienne. Au loin, la campagne resta frappée de stupeur; et c'est le sentiment que l'on vit au milieu de ce perpétuel miracle qui exalte à la longue les plus froids, et qui fait de Rome le séjour le plus extraordinaire et le plus sérieux de la terre.

Si l'on veut voir combien cet effet est propre à ce pays, il faut comparer Rome à Athènes. Au milieu de sa forêt d'oliviers, Athènes restera toujours païenne. Les hommes auront beau la changer et la détruire; ils n'empêcheront pas son ciel de s'épanouir, ni sa mer de sourire dans une perpétuelle olympiade. Sa campagne restera toujours riche et féconde. Ni la douleur ni la passion du Christ ne pèseront sur elle comme sur l'horizon romain. Toujours ses petites églises seront les desservantes des temples; Périclès y fera oublier saint Paul; et jusqu'à la fin des temps, Athènes ressemblera à ces jeunes catéchumènes dont le cœur restait

païen quand leur bouche était déjà chrétienne. Au contraire, dans Rome tout est chrétien, jusqu'au paganisme lui-même. Le Christ a si bien pris possession de ce pays, qu'il y est partout visible. Il faut fermer les yeux pour ne le point apercevoir à ses côtés. La courte épée des légions a vaincu, et il a arboré son *vexillum* sur les colonnes triomphales. Les hommes se sont creusé les uns aux autres des tombeaux, et lui s'est couché à la place des morts dans le sépulcre. Ils ont élevé des temples à leurs idoles, et lui est entré dans le sanctuaire, à la place de leurs dieux. Ils se sont bâtis des prétoires pour y rendre la justice, et lui s'est assis, comme la justice éternellement vivante, sur le siége du préteur. Ils ont élevé des cirques pour y voir le combat des gladiateurs, et lui s'est assis sur les gradins du Colysée, pour y voir l'empire, ce grand gladiateur, tomber sous l'épée des archanges. Il semble ainsi que le paganisme latin ne fut rien, en lui-même, qu'une pompe magnifique et vide, préparée d'avance pour couvrir la nudité du christianisme, au sortir du désert de Bethléem.

Mais ce qui achève de donner à Rome son caractère, ce qui fait qu'elle est elle-même l'emblême permanent du catholicisme, le voici : Au-dessus des ruines, des basiliques, des mosaïques, au-dessus de l'antiquité et du moyen-âge, la coupole de Saint-Pierre s'élève comme la domination visible de la papauté. Rien n'est plus facile que de faire la critique menue de cette église géante. C'est dans ses rapports avec Rome tout entière qu'il faut la considérer. De presque tous les endroits de la plaine, et surtout des hauteurs de Frascati, d'Albano, du Monte-Cavo, vous apercevez toujours au loin, dans le désert de la campagne, ce dôme qui marque la place de Rome; c'est la triple couronne et la mitre de la ville éternelle. Rome, avec tous ses siècles, ne fait pour ainsi dire qu'un seul monument, dont l'unité est analogue à celle du catholicisme. Ses fondemens sont cachés dans les catacombes des martyrs; sa tête est chargée de la coupole de la cité nouvelle. Si le dôme de Saint-Pierre manquait à Rome, elle serait toujours la ville des tombeaux par excellence, mais elle ne serait plus l'emblême visible de l'Eglise triomphante. Il lui manquerait sa tiare.

Cette Rome de la renaissance est en quelque sorte une Rome ressuscitée sur le tombeau de la Rome des martyrs. L'image que les chrétiens du moyen-âge se faisaient de la cité de l'avenir, semble avoir été réalisée, en partie, par la sculpture et par la peinture du seizième siècle; cet art ne fut lui-même si puissant que parce qu'il accomplit sur terre, quoiqu'en le rabaissant, l'immense idéal qui avait obsédé le cœur des hommes. La ville des ames fut véritablement alors bâtie de pierre et de ciment; et la Rome du paganisme, du christianisme, du moyen-âge, de la renaissance, comprenant tous les temps, toutes les formes, devint l'image de la cité de la

providence ou de l'histoire universelle. Aussi, lorsque vous voyez de loin, sur la place de Saint-Pierre, l'obélisque projeter son ombre sur le méridien tracé à sa base, cette aiguille colossale d'une colossale horloge solaire semble marquer silencieusement l'heure de l'éternité dans la ville éternelle.

Pour achever cette Rome catholique, les deux artistes de la papauté, Michel-Ange et Raphaël, se sont partagé le double génie de l'église. Le premier a reçu l'inspiration de la Bible, le second celle de l'Evangile. Ainsi l'Ancien et le Nouveau-Testament de l'art ont reçu à la fois leurs deux révélateurs.

L'école de Venise répondait au génie d'une aristocratie sensuelle, celle de Florence aux traditions d'une démocratie chevaleresque et lettrée; l'école de Rome représenta l'institution souveraine par excellence, la papauté. Les peintres ascétiques du moyen-âge étaient dans un rapport naturel avec l'architecture ascétique qu'ils décoraient de leurs fresques, avec l'église de Saint-François-d'Assise et le cimetière des Pisans; les Florentins avec leurs églises patronales et le palais de la commune; Fiesole avec les cellules des cloîtres; Titien avec le palais des doges. Raphaël et Michel-Ange intronisèrent l'art sur le Saint-Siége. Leur génie pouvait éclater partout; leur vraie place était au Vatican.

Si l'on veut voir d'un seul coup-d'œil l'œuvre épique de la tradition chrétienne, il suffit de regarder les fresques de Raphaël. Les transformations continues de l'art y sont d'autant plus sensibles qu'une partie du vieux génie liturgique palpite encore et revit sous ces formes nouvelles. Cet idéal s'est développé dans l'art de la même manière que le dogme dans l'église. Ce n'est point en un jour que l'église, cette madone des tombeaux, a revêtu les pompes et la gloire de la papauté; elle a passé par le martyre. Avant de s'éveiller aux joies du siècle de Léon X, elle a chanté, dans le sépulcre du moyen-âge, ses litanies de mort. De même, la peinture de Raphaël n'est pas l'œuvre d'un seul homme. On pourrait l'appeler une peinture épique, parce qu'elle a résumé tout ce qui l'a précédée, tellement liée à la tradition, qu'elle semble souvent indépendante de la volonté et du choix de l'artiste. Elle aussi a langui dans les sépulcres des cénobites. Elle s'est dérobée au monde païen, avec les formes bysantines, au fond des catacombes; elle a vécu dans les cellules du quatorzième siècle, et dans le Campo Santo des Pisans. Aussi, dans son triomphe, elle garde quelque chose de son martyre. Sous sa beauté épanouie au soleil de la renaissance, vous reconnaissez les traces de l'ascétisme et de la douleur du moyen-âge. Raphaël représente la tradition de l'Eglise. Il y a en lui du Perugin, du Masaccio et du frère Angélique.

Tout autre est Michel-Ange. Il n'a ni maître ni passé. Si on découvre

en lui une parenté véritable avec Dante et les sculpteurs pisans, s'il tient de l'âpreté des discordes civiles, de la véhémence de Savonarole, de l'esprit tumultueux des Guelfes et des Gibelins, il a par-dessus tout l'esprit d'infaillibilité qui ne doit rien qu'à lui-même. Il fait, il accroît la tradition; il ne la reçoit pas. Il gouverne, il règne de la même manière que le pape. Il est le fils aîné du dieu de l'art. Dans son platonisme biblique, il entrevoit des idées, des formes que lui seul a aperçues; il les impose au monde, et le monde s'y soumet. Ses œuvres sont des décrets; son dieu est le dieu de l'excommunication; sa madone est celle de la vengeance; son ciel menace. Des nuages de colère portent aux quatre vents son Jehovah. Dans la chapelle Sixtine, ses prophètes écrivent sur leurs livres d'or la bulle d'interdiction des empires futurs. Ses sibylles de Cumes et d'Éphèse sont émues par avance des anathèmes du moyen-âge. Il y a en lui du Grégoire VII, comme il y a du Léon X dans Raphaël.

Mais cette Rome de l'antiquité, du moyen-âge, de la renaissance, est encore incomplète et morte; pour lui donner la vie, il faut y ajouter les fêtes du catholicisme.

Un des principaux ornemens de ces fêtes est le peuple même de Rome et de la campagne; il fait comme partie nécessaire des cérémonies et du rituel de la papauté. Il adore pour adorer, il prie pour prier. C'est un artiste en matière de foi, au moins autant qu'un dévot de profession; car, même dans l'idolâtrie du mendiant romain, il y a un certain désintéressement. Quand, au temps de Noël, les *pifferari* descendent des montagnes, la Voie Sacrée résonne sous les souliers ferrés des bergers. A tous les coins de rue, on entend le murmure des chalumeaux et des musettes d'Evandre, qui éveillent le Christ nouveau-né. Ces rites rustiques changent avec les saisons; ils rappellent le temps de la primitive Église, où le peuple était acteur dans la liturgie. Les femmes de la campagne ont aussi un caractère de beauté qui s'allie avec les candélabres, avec les statues, avec les tableaux de l'Église romaine. Lorsque les femmes d'Albano, de Tivoli, de Frascati, se rassemblent sur les degrés de Saint-Pierre, il est rare que l'on ne retrouve pas parmi elles des airs de tête des sibylles de Raphaël et du Dominiquin. Cette ressemblance entre les monumens de l'art et ce peuple de pèlerins est une des choses qui contribue le plus à l'harmonie et à la magie des fêtes de Rome.

Enfin, le grand jour arrive; le soleil de Pâques se lève sur les monts de la Sabine. Depuis la veille, les pèlerins s'assemblent sur la place de Saint-Pierre. Vers le milieu du jour, les portes du balcon s'ouvrent; il se fait un grand silence; la foule tombe à genoux. Sur ce faîte des arts, des ruines, des souvenirs, paraît, assis sur son trône, un homme vêtu de blanc, couvert d'une mitre. C'est celui en qui tous les morts s'unis-

sent, et qui est la parole et la vie de tout cet horizon muet. On apporte devant lui un livre que des prêtres à genoux soutiennent sur leurs épaules, comme le livre des destinées humaines; il en lit quelques lignes à haute voix; le silence est tel, que lorsqu'il ferme le livre, le bruit de cette page froissée s'entend au loin. Puis, seul au-dessus de cette Rome à genoux, il se lève debout : étendant les bras sur elle pour l'enceindre de la miséricorde divine, il prononce les paroles connues, *à la ville et au monde;* les cloches éclatent, le canon gronde, la foule se relève. Un cri d'enthousiasme païen s'échappe encore de cette terre épuisée; Rome renaît et vit des siècles de siècles en cet instant. La campagne déserte, les ruines, le môle d'Adrien, qui est tout près, le Tibre, l'assemblée des pélerins, et au sommet de tout cela, sous le dôme de Michel-Ange, cet homme éternel et sans nom, le pape, le seul habitant permanent et l'immortel pélerin de la cité catholique, il n'est personne qui ne reste frappé pour toujours d'un si extraordinaire spectacle.

Heureux, m'écriai-je en moi-même, le lendemain en quittant Rome, saisi encore de l'impression de la veille! heureux ceux qui croient, si ce sont là les sentimens de ceux qui doutent! Se peut-il qu'une institution semblable vienne à mourir? Est-ce fait de la foi des aïeux? N'ai-je vu ici qu'un fantôme, une ruine sur une ruine, ou est-ce mon cœur qui est mort?

O ville grande et glorieuse, puisque tu renfermes encore la seule question qui occupe l'univers et qui mérite d'être débattue! ton chef restera-t-il le chef du monde, et toi resteras-tu la reine des reines? seras-tu comme toutes les villes que se sont bâties les hommes? auras-tu ton levant et ton couchant? ou, comme la ville de Dieu, répareras-tu éternellement tes brêches?

Si celui qui t'a bénie hier venait à mourir demain, et à disparaître sans successeur, y aurait-il une solitude semblable à la tienne? Alors, toi, la ville des ruines, tu saurais pour la première fois ce que c'est que d'être désolée; car, tant que ce vieillard habite la même tombe que toi, ton désert est rempli; il est l'époux, tu es l'épouse. S'il se meurt, tu te meurs. S'il renaît, tu renais.

Pélerin du doute, j'ai fait ce que font les pélerins de la foi; j'ai visité les tombeaux; j'ai touché dans les catacombes les os des martyrs. Les passans qui me voyaient auraient pu dire : Voilà un fidèle croyant. Mais eux priaient, et moi j'écoutais; eux adoraient, et moi je cherchais à adorer; et quand je m'agenouillais comme eux, mon esprit rebelle se tenait debout, au milieu de l'église, en face de l'hostie. J'aurais pu, comme un autre, prendre pour une marque de foi les amusemens de ma fantaisie, et les ébranlemens de mon imagination. Mais ce leurre, à mon avis, plus

impie que le blasphème ne m'a point séduit. Entre le poète qui rêve et le fidèle qui croit, il y a, quoi qu'on en dise, tout un abîme. Je préfère ne rien croire, je préfère ne rien aimer, plutôt que de croire ou d'aimer quelque chose à demi.

Je ne crois pas en toi, reine de toute croyance; et s'il en était autrement, je le confesserais de même; mais je t'adore, mère de toute beauté. Tu es pour moi l'éternelle madone assise sur tes ruines, et pleurant dans ta campagne au pied de la croix du monde; et si tu veux que je dise quelque chose de plus, je le dirai encore : Mon cœur privé de toi est plus vide en te quittant que ta vide Maremme, et mon désert plus grand que ton désert, depuis le pied des montagnes jusqu'aux rives de la mer.

VI.

Lorsque j'arrivai à Naples, le Vésuve était en pleine éruption. Pendant le jour, la lave roulait ses flots noirs du côté de l'Annonziata et de Pompéie. Vers le soir, les torrens se changèrent en une ceinture ardente qui se nouait et se dénouait dans les ténèbres. J'attendis impatiemment le lendemain pour monter sur le bord du cratère au milieu de la nuit.

A huit heures du soir, je partis du petit bourg de Torre-del-Greco. Après une heure de marche j'arrivai à l'ermitage. La nuit était fort noire. J'allumai ma torche; l'ermite me souhaita bon voyage; je repris mon chemin avec mon guide; j'eus bientôt atteint le pied du cône. A cette distance, j'étais trop près du volcan pour le voir; seulement j'entendais au-dessus de ma tête des explosions que les échos grossissaient d'une manière formidable, et une pluie de pierres qui roulaient de choc en choc dans les ténèbres. Du milieu de tout cela, sortait un grand soupir comme d'un homme qu'on lapide. Le vent éteignit ma torche. J'achevai de gravir la pente dans une complète obscurité. Mais au moment où j'atteignais le sommet, une lumière infernale éclaira le ciel. Voici le spectacle que j'eus alors devant moi.

Le sol tremblait; il était tiède au toucher. A travers ses crevasses brillaient les filons de feu d'une fournaise cachée. Du milieu du grand cratère où j'étais, un nouveau cône s'élevait qui paraissait tout en flammes. De l'embouchure de ce gouffre s'exhala une haleine immense et longtemps contenue. Cette aspiration et cette respiration, profondes et régulières comme celles d'un soufflet de forge, s'élevaient du sein de la montagne oppressée. Une détonation terrible les suivit. Les pierres flambantes furent lancées en gerbes à perte de vue, et se précipitèrent avec

fracas sur les bords du cône. Les escarpemens et les escarres de la montagne furent un instant éclairés comme en plein jour. Par des ouvertures fort éloignées du cratère on voyait la lave sourdre du sol. Elle s'écoulait en pétillant par quatre bouches; un peu après la montagne poussa de nouveau son gémissement de géante. Au moment de l'explosion, je jetai les yeux du côté de la mer; j'aperçus distinctement de petits bâtimens à l'ancre. La montagne trembla plus fort; mais les flots n'en furent point émus, et rien ne me parut plus beau que le sommeil de la mer souriante sous ce volcan déchaîné. La baie de Naples ressemblait ainsi à l'Angélique d'Arioste sous les ailes étendues et la gueule de la Chimère. Je m'assis sur cette terre tremblante; la nature était saisie d'un vertige auquel je m'abandonnai avec délices. Ces intervalles rapprochés de bruit et de silence, de lumière et de ténèbres, le calme de la nuit, le calme non moins grand de la mer, cette montagne émue en sursaut, tous ces effets contraires, se fortifiaient l'un par l'autre. Sans m'en rendre compte, je trouvais dans ce spectacle une foule d'images applicables à l'état moral dans lequel j'étais alors, et qui avait beaucoup empiré depuis ma sortie de Rome.

Je passai la nuit sur ce sommet. Quand le jour parut, je pus me rassasier à loisir de la vue de ce golfe fameux qui s'étendait à mes pieds. Au loin, l'île de Caprée, qui a la forme d'une galère antique, fermait l'entrée de la haute mer. Le soleil se leva de l'autre côté de Pompéie; il se balança quelque temps sur les tombes comme une torche de funérailles. Ce fut le signal pour une infinité de petites barques de quitter le rivage dans une foule de directions. J'entendis en ce moment le bruit des villes et des villages qui s'éveillaient. La brise de mer commença à faire frissonner les vignes suspendues aux peupliers comme des tyrses gigantesques; un instant après, la lumière étincela sur les flots ridés; une vapeur dorée, comme la poussière des étoiles, s'éleva à l'horizon; l'air se chargea de parfums; toute la nature parut enivrée comme dans une fête païenne; et aussi long-temps que le volcan continua de s'agiter, cette Campanie chrétienne ressembla à sa sibylle balbutiante sur le trépied.

Dans Naples, la ville des sens, je remarque que les monumens les plus considérables pour l'art sont les tombeaux. Encore ces tombeaux appartiennent-ils presque tous à l'époque de la domination espagnole. Il y a une singulière fierté dans ces morts, debout sur leurs mausolées, la dague ou la *tisonne* à la main; ils semblent régner encore sur les vivans qui rasent au-dessous d'eux le sol d'un pas furtif. Les tours d'Anjou que baigne la mer tiennent aussi cette terre prisonnière. Le palais de Jeanne-la-Folle, abandonné aux flots qui s'en emparent chaque jour, le bel arc d'Aragon, sont d'autres témoins de la conquête. Tous les peuples ont laissé ici, dans

une architecture particulière, des traces de leur domination. Il n'y a que les Napolitains qui soient absens des monumens de Naples.

Ce peuple-mime se chauffe à son soleil. Il est le seul de l'Italie qui ne se soit jamais appartenu à lui-même. Sans passé, il n'a point de regrets; sans avenir, il n'a point de désir. Il crie, il gesticule, il tend ses filets, il court, il déclame, il muse, il menace, et tout cela à la fois. Polichinelle est son héros. Cependant, du sein de ce sibarisme mendiant, quand une ame vient à s'éveiller par hasard, du premier coup elle atteint à un spiritualisme ou à une énergie sans bornes. Pythagore et son école, saint Thomas-d'Aquin, Vico, Spagnoletto, Salvator Rosa, ce furent là d'étranges lazzaroni.

Vers le milieu du jour, les matelots de la Chiaa, de Sicile, de Malte, s'asséient en cercle sur le môle; une voile ombrage l'auditoire qui attend impatiemment son improvisateur; enfin ce dernier paraît; il est vêtu de la bure des matelots; à sa main il tient une baguette au lieu de la branche de laurier de ses ancêtres. Les yeux des lazzaroni dévorent d'avance sur ses lèvres l'histoire qu'il va raconter. Tantôt il chante d'une voix enrouée un récitatif sur une modulation plaintive auquel se mêle le gémissement des vaisseaux dans le port; tantôt il redescend à la prose parlée, selon la nature et les circonstances plus ou moins lyriques de son récit. Il raconte les gestes du chevalier Rinaldo, ou ceux d'un infortuné brigand de Calabre. Le noble public, *nobile publico*, redouble d'attention, le dénouement est proche; mais voilà que les cloches sonnent l'*ave*: le chanteur s'interrompt; il fait le signe de la croix avec une prière au nom de la *vertueuse* assemblée. A côté de lui le même soleil olympien, qui rase le tombeau de Virgile, dore d'un dernier rayon le front de Polichinelle assoupi à l'angle de son théâtre; la toile se baisse, la foule se disperse de toutes parts; un jour de plus a passé sur l'empire de Masaniello.

Pendant ce temps, le jeune moine des Camaldules, sur la montagne, entend à ses pieds les murmures qui s'élèvent du rivage. Mille images d'une volupté païenne l'entourent d'un cercle de damnation. Il entre dans sa cellule et il prie; et la brise apporte jusqu'à lui les soupirs de la Chiaa et de la Villa-Reale. Il ouvre son saint bréviaire, et le démon ressuscité de la grande Grèce y écrit en se jouant, du bout de sa griffe, des litanies d'amour. Sur lui s'abaissent des cieux magiques; des charmes s'attachent à son scapulaire, et dans son calice il boit à longs traits le philtre des inexorables regrets. Heureux si la vieillesse boiteuse se hâte de glacer son cœur avant l'âge. Il n'y a que la mort qui puisse le délivrer de ces cruelles délices.

Ah! surtout qu'il s'entoure d'un triple cilice quand ses yeux rencontrent

Pausilippe, Caprée et la blanche Nisida; car c'est là que les souvenirs se délient et que les sermens se faussent; les projets héroïques, les douleurs fécondes s'oublient sous ces cieux d'où pleut l'amour. Une volupté plus dangereuse que celle où se convient les lèvres humaines, s'échappe à toute heure des monts, des lacs, des étoiles palpitantes. Une syrène éternelle languit sous ces vagues assoupies; celui-là seul qui a échappé à ses embrassemens, peut compter sur son épaisse armure.

Quand les Romains se corrompirent, ils se dégoûtèrent de la grandeur et de la sévérité de Rome; ils cherchèrent une nature enivrée comme eux, monstrueuse comme eux. S'ils avaient pu arracher Rome à ses tristes et graves fondemens, ils l'auraient fait. Le mélange de volupté et de terreur qu'ils cherchaient au temps de Tibère, de Néron, de Caligula, se trouvait sur ces promontoires de Caprée et de Misène. C'est là qu'ils vinrent établir leurs fêtes, et jouir en paix dans cette nature païenne des derniers jours du paganisme. Les villas des Césars, sur le golfe de Baie, étaient tout près des lacs Averne et Achéruse, des Champs-Élysées, de l'entrée des enfers, comme s'ils avaient voulu redoubler l'insolence de leurs fêtes par cette opposition. Ce grand festin de la société romaine, à quelques pas de l'Achéron, fut le festin du don Juan antique chez le commandeur. Les petits lacs voisins des enfers brillent, dans le fond des cratères éteints, comme dans des coupes de lave; sur leurs bords rampent quelques guirlandes fanées d'églantines, pauvres fleurs qui ont survécu à l'orgie de l'empire. Le christianisme, qui partout en Italie s'est emparé des ruines païennes pour y placer ses chapelles ou ses ermitages, a laissé celles-ci désertes, comme s'il eût désespéré d'en éteindre les voluptés renaissantes. Je montai sur le cap Misène; les trompettes infernales qui troublaient en cet endroit le sommeil de Néron, n'y retentissaient plus; la grève se taisait; le golfe vide étendait dans l'ombre ses bras décharnés. Il était tard. La mer était phosphorescente, les étoiles brillaient. Je fis à la nage une partie du chemin de Misène à Pouzzole, au milieu du bruit des cloches; à la lumière pâlissante de la lune se mêlait la lumière électrique des flots; eux seuls gardaient encore le souvenir des voluptés impériales.

Peu de jours après, je visitai l'île de Caprée. Les couleurs dont Tacite l'a peinte sont encore celles qui lui conviennent le mieux aujourd'hui. Bordée de brisans et de rochers perpendiculaires, elle n'est guère abordable que par deux points, la *petite* et la *grande marine;* mais une fois qu'on a franchi cette enceinte de murailles, on trouve des vallées, des vignes, des sources gazouillantes, des ombrages sous des oliviers, un monastère, et, sur les côtes, deux villages, Capri et Ana-Capri. Ce dernier est juché sur une cime escarpée au haut de laquelle conduit un escalier taillé dans le roc. Les toits des maisons sont aplatis en terrasse comme dans le Levant,

et, en général, les invasions des Sarrasins ont laissé à toute l'île quelque chose d'oriental; elle tient de la Grèce et de l'Afrique. Le château demantelé de Barberousse regarde, sur un autre pic, le palais de Tibère. Par une singularité qu'un poète relèverait, la demeure de l'empereur est enfouie aujourd'hui sous des touffes d'absinthe, la plante du Golgotha. Un ermite habite dans ses ruines. On a en face la haute mer; sur la gauche, le golfe de Sorrente et les pics d'Amalfi. De là le vieil empereur, avec l'instinct de l'orfraie, qui lui a succédé dans son gîte, couvait des yeux tout son empire; il voyait de loin arriver la tempête qu'aucun navire ne devait éviter. Au fond, le monde antique était comme dégoûté de lui-même, et se fuyait par toutes les routes ouvertes. Ceux qui étaient à sa tête sentaient vaguement qu'il se préparait un changement étonnant contre lequel ils ne pouvaient rien, et cette impuissance les poussait au désespoir; ils ne savaient si le mal était dans leur cœur ou dans les peuples, ou dans les grands, ou dans les dieux; mais ils savaient qu'il fallait périr, et que l'univers tout entier était du complot. De là cet effroi prodigieux et cet infatigable soupçon qui ne leur laissait pas une heure de relâche. Lié à son rocher, le Prométhée païen sentait son agonie; il se débattait avec fureur sous le vautour chrétien. Tibère entra le premier dans cet égarement. Quand il se fut entouré des brisans de Caprée, il crut que tout était dit; mais la cause secrète qui faisait chanceler le monde romain, ne servit qu'à aggraver son vertige. Un malaise incroyable atteignait l'un après l'autre les hommes au faîte de la société antique; et, comme c'était la main d'un dieu nouveau et inconnu qui commençait à les tourmenter sans répit, ils mirent à combattre cet adversaire invisible et qui était en toutes choses, une manie insensée.

Après le palais de Tibère, la merveille de Capri est la grotte d'azur. Il n'y a pas fort long-temps qu'un voyageur, en se baignant au pied des rochers, la découvrit par hasard. L'ouverture de cette caverne marine est tournée sur le golfe et fort basse; pour peu que le flot s'élève, il l'obstrue en plein; et si l'on ne choisit bien son jour et son heure, on court le risque, après avoir franchi la voûte, d'y rester enfermé, ainsi que cela m'arriva. Depuis plusieurs jours que la mer était fort agitée, j'attendais un moment de calme. Un matin, ce moment sembla venu; des matelots me réveillent au jour; un peintre et un médecin dont j'avais fait la connaissance à mon arrivée dans l'île, se joignent à nous. Nous partons. Quoique le temps commençât dès-lors à fraîchir, nous pénétrâmes sans trop de peine dans l'intérieur de la grotte en nous couchant à la renverse dans un batelet construit exprès pour cet usage. D'un seul bond nous voilà au sein de la montagne, sur un petit lac que recouvrait une haute coupole. L'eau était parfaitement unie et transparente. La lumière plongeait dans l'ou-

verture taillée en soupirail, et rejaillissait à la surface de l'eau comme à travers un prisme, tout imprégnée de la moiteur azurée des flots. Les parois du rocher, les stalactites rugueuses, qui affectent mille formes bizarres, tout était d'un bleu foncé. Ce doit être là la conque de saphir de la sirène de Naples. Le peintre commença à dessiner et nous à muser, sans nous apercevoir que le vent soufflait au dehors. Quand nous en fîmes la remarque, il était trop tard; l'orage s'était levé. Du sein de la montagne sortaient des mugissemens comme d'un troupeau de bœufs marins, et d'autres fois, des explosions comme d'une batterie d'un fort. Les vagues achevèrent bientôt de boucher l'ouverture. Le bassin de la grotte, si tranquille une heure auparavant, se souleva à son tour; nous restâmes plongés dans une obscurité livide. Quand le flot se retirait, on découvrait au loin les ravins qui se creusaient dans le golfe. A trois ou quatre reprises nous essayâmes de suivre la lame; mais à peine étions-nous près de l'ouverture, que la vague remontait et déferlait avec fureur. Elle soulevait notre barque perpendiculairement; après l'avoir tenue quelques instans collée à la voûte, elle finissait par la rejeter dans l'enfoncement de la caverne. J'avais assez l'habitude de nager pour tenter de sortir au large et d'aller chercher du secours: j'en fis la proposition; mais ce moyen n'était guère plus praticable que l'autre, à cause des violens ressacs qui ne cessaient de battre l'entrée. Il fallut prendre notre parti et nous disposer à passer là la nuit. Nous étions déjà établis sur un rocher en terrasse, quand, au coucher du soleil, la mer baissa. Une heure après, nous crûmes entendre des voix d'hommes. Des habitans de Capri, qui nous avaient vus partir le matin, avaient deviné notre embarras. Ils tentèrent de nous remorquer, ce qui ne réussit néanmoins qu'à la nuit close et quand le vent fut tombé. On était alors au milieu de l'équinoxe; nous devions nous attendre à rester emprisonnés là toute une semaine. Ainsi finit cette petite aventure qui eût pu être sérieuse, qui ne fut que plaisante. Comme en Italie tous les heurs et malheurs sont attribués à des Anglais, on ne manqua pas, dans l'île, de l'appeler l'histoire des trois milords.

Au moment de quitter l'île, j'entrai dans l'église. La messe venait de finir; une jeune fille des environs, belle comme elles le sont souvent dans ces îles, était à genoux. C'était un dimanche; elle était seule et très parée; sur son prie-Dieu il y avait une tête de mort avec laquelle elle conversait tout bas. Quand elle baissait, comme la Madeleine dans le désert, sa tête brillante de vie sur ce crâne vide, il paraissait ricaner; mais elle ne pria qu'avec plus de ferveur; elle ne m'entendit pas même marcher à côté d'elle sur le pavé. Oh! c'était une affreuse image que la confession de cette jeune femme à ce mort muet et railleur.

Il y a à Naples un usage qui se rapporte à celui de Caprée. Le jour de la Toussaint, les têtes des morts sont enlevées des tombeaux : on les place au milieu des caveaux des églises entre des cierges allumés. Chaque mort a son nom écrit sur le front. La foule vient les visiter. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'un peuple si sensuel ne témoigne à ce spectacle aucune horreur, soit qu'il y ait dans le fond de ce pays un mélange de sensualité et d'ascétisme qu'aucun temps n'a effacé, soit que la tradition ait tout fait; car le même usage se retrouve en Sicile, et surtout à Palerme.

De Capri, j'abordai à Sorrente. Je vis la maison de la sœur du Tasse, et l'escalier par où le malheureux poète, déguisé en pèlerin, monta pour chercher un refuge contre l'égarement de son cœur. J'ai toujours trouvé que ce golfe éblouissant a quelque ressemblance avec la poésie de la *Jérusalem délivrée*, où rayonne aussi tant de soleil. Mais il y avait, outre cela, dans le cœur du poète, une inguérissable tristesse, qui ne se retrouve nulle part dans les objets en Italie, si ce n'est dans les vases de marbre des villas, où les orties en fleurs croissent au souffle de la malaria.

En suivant à pied les détours du golfe, le chemin me ramena à Pompéie par l'entrée que l'on appelle justement la rue des Tombeaux. Il y a je ne sais quoi de frivole dans ces ruines. Vous touchez de trop près aux détails menus de la vie dans l'antiquité : il manque entre elle et vous cette perspective qui l'agrandit dans ses misères; d'ailleurs, les caricatures dont ces murailles sont peintes leur ôtent tout sérieux : vous êtes là au milieu du commérage des morts d'une petite ville de province. Ce n'est point une Sodôme condamnée par le feu céleste, mais le sarcophage épicurien d'une courtisane de Campanie. Il semble que ces tombeaux soient faits pour des morts de théâtre, et que vous assistiez à une bouffonnerie, où Rome et Athènes seraient parodiées à la fois dans d'infiniment petites proportions. Tant que j'errai dans ces petites rues, j'entendis à travers les bruissemens de la brise, dans les vignes, les éclats de rire fous des courtisanes, le pas tardif des vieillards de Ménandre et de Térence, et l'écho effronté des vers de Catulle, qui ébranlaient la porte de sa maîtresse. Mais quand je montai sur la terrasse élevée d'un théâtre, et que je regardai la mer, Caprée, et, tout près, le Vésuve, dont la lave continuait de couler, je vis bien que ce jeu était sérieux, et que c'était au moins une noble comédie qui se jouait là au pied de ce volcan.

Des ruines qui font un contraste absolu avec celles de Pompéie sont celles de Pœstum, situées à l'extrémité du golfe de Salerne. La plage qu'elles occupent est pestilentielle. Le jour où je la vis, elle étincelait, au matin, comme un fer à cheval rougi dans une forge. Des montagnes,

presque aussi nues que la plaine, ferment ce grand et vide horizon. Parallèlement à la mer, les trois temples s'élèvent du milieu des joncs et des hautes herbes. Sur cette grève, où le flot est toujours ému, ces colonnes cannelées figurent des groupes de femmes naufragées et enveloppées des plis transparens de leurs tuniques. La ligne horizontale de la mer se combine avec la ligne de l'architecture, qu'elle prolonge à l'infini sur un plan d'azur. Les vapeurs, que le soleil soulevait en ce moment de l'herbe des maremmes, entouraient les portiques pythagoriciens d'une atmosphère dorée. L'air était doux, quoique fort malsain. Point de vent, point de nuages, point de murmure dans la campagne. Ces ruines, les seules habitantes de ce désert de la grande Grèce, semblaient avoir communiqué, à tout ce qui les entourait, leur silenciense rêverie.

J'entrai dans une *locanda* délabrée qui est tout près de là : il y restait un Calabrois malade. Cette masure, sous ce ciel de Pythagore, rappelait les demeures ensorcelées que l'on rencontre dans le livre fiévreux d'Apulée. C'était le même dénuement avec la même magie dans les souvenirs et les noms environnans. Je demandai à mon misérable hôte quelque nourriture : il m'apporta du lait caillé et du pain. Je m'assis près d'une table; mais au lieu de manger, je m'endormis sous l'air pesant et le vampire de la maremme, car la chaleur était encore excessive, quoique l'on fût en octobre. J'eus alors un rêve qu'il m'est difficile d'oublier. L'Italie, que je venais de parcourir, me paraissait tout entière privée d'habitans; mais, peu à peu, toutes ces images d'art que j'avais rencontrées et adorées le long de mon chemin, se réveillèrent du froid du marbre et se détachèrent des cadres des tableaux : ces conceptions idéales devinrent des personnages réels, qui se mirent à marcher çà et là, à la place des habitans qui n'étaient plus. C'était comme un peuple de ressuscités plus beau que le peuple des vivans qui avaient disparu. Les innombrables figures, nées de la fantaisie des Vénitiens, secouèrent, les premières, la poussière qui les couvrait. Elles s'assemblèrent à pas légers sur le Lido, et murmurèrent entre elles une langue gazouillante, et colorée comme les flots de l'Adriatique. Monna-Lisa, de Léonard de Vinci, se pencha pour se mirer au bord du lac Garda; les Sibylles, de Michel-Ange, s'assirent dans la campagne de Rome; et le Jour et la Nuit, de la chapelle Saint-Laurent, se soulevèrent en frissonnant, comme de célestes bohémiens. Dans le Campanile de Giotto, montaient et redescendaient, sans repos, les bienheureux anachorètes de Fiesole, qui, n'étant plus retenus par la crainte des vivans, quittaient les cellules et les fresques des cloîtres. Sur tous les rivages, que d'anges et d'archanges descendirent du vieux ciel de l'art byzantin, et vinrent se reposer sur la plage en fermant leurs ailes d'or! De leurs violes toscanes ils tiraient des sons ineffables, et tels que

ceux que j'avais imaginés dans la forêt des Dombes ! Ils chantaient des poèmes entiers, dont j'avais autrefois balbutié les premières syllabes en suivant le sentier humide des prés. A la fin, je vis aussi la Vierge au voile, de Raphaël, passer dans le jardin des Césars : elle y cueillait des fleurs nouvelles, en même temps que deux enfans, et elle souriait; car aucun des doutes de l'homme ne s'était encore communiqué à ces filles de l'esprit de l'homme. Elles avaient gardé toutes seules la foi des vieux siècles et l'éternel amour dont la terre était privée. J'entendais une voix qui disait : « Sainte, sainte à jamais est la terre d'Italie, qui nous a nourris de ses mamelles et vêtus de son soleil d'été. »

VII.

Après avoir parcouru l'Italie dans ses détails, si je la considère dans son ensemble, je trouve que ses lignes principales peuvent être marquées de la manière suivante :

Au revers des Alpes, dans cette Lombardie, incessamment foulée par l'Allemagne, l'architecture du nord a pour son monument la cathédrale de Milan. Cette architecture suit le chemin des empereurs et des invasions gibelines : elle s'insinue dans Gênes, Pise, Padoue; elle traverse Florence, Sienne; elle pèse dans Arezzo sur le porche et le berceau de Pétrarque. A la fin, elle se rencontre, avec le génie guelfe ou romain, dans Orviète, où elle achève de s'énerver et de se décomposer sous l'influence de la tradition antique, et de ce climat devant lequel ont toujours succombé les hommes et les formes du nord. L'ogive s'arrête comme Attila, aux portes de Rome; elle ne les a jamais franchies. A l'extrémité des Alpes tarentines, Venise regarde l'Orient; elle fait le lien de l'Italie avec l'Asie. En descendant le long de l'Adriatique, le vieux royaume lombard a son mausolée dans l'église de Ravenne. Cet héritier de l'empire romain est venu mourir là, loin de Rome, sous ces voûtes lombardes; son fantôme s'engouffre avec le flot dans le tombeau de Théodoric. Sur la mer opposée, Pise bâtit dans son Campo Santo la nécropole de l'Italie. Cette commune, composée de statuaires et de matelots, cisèle comme un phare la tour penchée de son beffroi; elle radoube la nef de sa cathédrale, comme une galère en construction sur la maremme. Au milieu de ces deux mers, au centre de l'Apennin, Florence accomplit le mélange du génie chrétien et du génie païen. Sur la nef gothique du XIIIe siècle, elle exhausse le dôme de la renaissance; elle couronne le moyen-âge avec la coupole du Panthéon. La fleur du génie étrusque s'épanouit là en terre chrétienne. Écoutez ! les portes de bronze de son baptistère s'ouvrent et

se ferment avec fracas sur des nouveau-nés qui s'appellent Dante, Boccace, Machiavel, Galilée, Michel-Ange, et dont les vagissemens s'entendent jusque par-delà les Alpes. Entre Florence et Perouse, sur le chemin des ordres mendians, l'église mystique de Saint-François-d'Assise s'enfouit à demi sous terre, à l'instar des catacombes, pour fuir la lumière et le parfum de l'Italie : architecture ascétique dans le pays de l'ascétisme, elle se couche, comme son saint, dans le tombeau. Plus loin, à Rome, siége, comme la papauté sur son trône, l'église de Saint-Pierre sur sa colline. Plus de symboles de douleur comme dans l'architecture du nord ou dans la bysantine; ni croix, ni sépulcre : c'est ici l'emblème du Christ régnant, ou plutôt le temple d'un Jupiter chrétien. La fête du Dieu ressuscité à Pâques est celle qui convient à ces splendides murailles, non pas la plainte de la vieille église au jour des morts : le *Te Deum* éclate ici de lui-même sous ce dôme triomphant, non pas le *Miserere*. Toutes les formes d'architecture se pressent dans Rome, la grecque, la romaine, la bysantine, la lombarde : il n'y a que l'arabe et la gothique qui n'ont jamais pu non s'y établir, mais s'y montrer. Celles-ci se retrouvent dans le royaume de Naples, à la suite des invasions normandes, espagnoles, sarrasines. Par ce côté, l'Italie se rattache à l'Espagne mauresque comme par Venise à l'Orient. Enfin, à l'entrée de la Calabre, les temples de Pœstum rejoignent la grande Grèce et la Sicile. Tous les rapports de l'Italie, dans l'architecture, sont ainsi établis. Par le nord, par le midi, par l'est, par l'ouest, cette grande cité de l'art se lie à tout ce qui l'entoure. C'est entre le monde grec d'un côté, et le monde germanique de l'autre, que s'est développé le génie de l'Italie. Ces deux limites sont marquées au midi par les colonnes de Pœstum; au nord, par la cathédrale de Milan.

La position de l'Italie, de ce grand promontoire qui s'étend entre l'Europe et l'Orient, fait qu'il lui est difficile de supporter les conditions médiocres. Lors même que l'empire romain n'eût cherché qu'à garder son berceau, il aurait été entraîné à la conquête du monde. Pour conserver la Cisalpine, il lui fallait les Alpes et les Gaules. Par l'est, il touchait à l'Illyrie et à la Grèce, par le midi à l'Afrique; il prêtait le flanc, par l'ouest, à la Sardaigne et à l'Espagne, en sorte que, quel que fût l'accroissement des provinces, l'Italie restait toujours au centre de l'empire. Jamais pays ne fut plus convié aux conquêtes, ni mieux situé pour les retenir.

Mais ce qui avait fait sa force dans l'antiquité fit sa faiblesse chez les modernes. Le jour où elle cessa de conquérir, elle fut conquise. Les Allemands et les Français l'attaquèrent par le nord; les Espagnols, par les flancs; les Arabes et les Normands, au midi. Les seuls Bysantins furent

trop faibles pour rien entreprendre sur elle, de leur côté. Gènes, Pise, Venise, qui lui ceignaient les reins, eussent suffi, de reste, pour la protéger sur la mer. Par malheur, il manquait une puissance de terre pour garder les débouchés des Alpes. L'Italie n'eut jamais de Thermopyles.

Cette puissance de terre se serait probablement formée à la longue, sans l'établissement de la papauté qui prit sa place. Le règne de l'esprit fut concédé à l'Italie en compensation de sa faiblesse matérielle. Elle devint l'arche sainte où se conserva le dogme du genre humain. Dans la lutte des Gibelins et des Guelfes, l'Allemagne représenta la force matérielle, indélibérée, enivrée d'elle-même; l'Italie, la tradition, le droit écrit, ou plutôt le christianisme, avec lequel elle s'identifia au moyen-âge par l'établissement de l'Eglise. Elle fut martyre comme lui, flagellée comme lui, crucifiée comme lui par les Pilates francs et tudesques. Mais c'est des reliques de son sépulcre que sortit le miracle de la civilisation moderne.

L'Italie a revécu plusieurs fois. Elle a porté des civilisations non-seulement différentes les unes des autres, mais contraires les unes aux autres. Elle a été successivement étrusque, grecque, latine, romaine, chrétienne, lombarde, allemande, espagnole, française. Chacune de ces formes a laissé en elle des traces qui sont encore reconnaissables aujourd'hui. Sacerdotale sous les Etrusques, guerrière et matérialiste sous les Romains, elle est redevenue spiritualiste et artiste sous les papes. Au XVe siècle, lorsqu'elle fut près de périr, c'est encore elle qui, par Christophe Colomb, découvrit le Nouveau-Monde. De son lit de mort, la grande aïeule se souleva, et évoqua la jeune fille de l'Océan pour lui remettre sa couronne.

Tant que la liberté a eu quelque place chez elle, ses poètes ont parlé : Dante, Pétrarque, Arioste, Tasse, ces quatre fils Aymon du moyen-âge, se sont succédé sur la brèche. Quand la parole fut interdite, ce pays ne resta pas muet pour cela. La sculpture, la peinture, ces arts silencieux, exprimèrent sous mille formes le génie de l'Italie subjuguée; et même de nos jours, la musique, cette langue inarticulée, continue d'exhaler la plainte sonore de ce grand tombeau de Memnon, qui commence aux Alpes et finit en Calabre.

Aujourd'hui, le sentiment que l'on éprouve partout en Italie est celui d'un sol depuis long-temps foulé et obsédé par l'étranger. Cette pensée est au fond de tout, cachée sous la magnificence des arts comme le poison sous la fleur des maremnes. En un mot, cette terre a perdu la possession d'elle-même, non le désir de la recouvrer; et c'est ce noble tourment et cette impuissance affreuse qui la rendent si tragique et si

belle. A chaque moment les hommes pourraient répéter là le vers de leur poète :

Et, sans espoir, nous vivons de désirs.

Ceux qui, à l'heure où j'écris, ont en main les affaires de l'Espagne, cette sœur de l'Italie, et qui, voyant les maux infinis de leur pays, cherchent pour remède l'intervention d'un peuple étranger, et, en général, tous ceux de qui dépendent ces pesantes questions, ne devraient jamais cesser d'avoir les yeux tournés du côté de l'Apennin. Ils apprendraient là que le despotisme le plus violent qu'on puisse imaginer est un bienfait en comparaison du salut qu'on doit à la conquête dissimulée sous le nom de protection. La première de ces tyrannies ne fait mourir que des hommes, la seconde abolit l'état; celle-là tue le présent, et celle-ci l'avenir.

J'ai lu en Lombardie le livre de Silvio Pellico, et j'ai admiré autant qu'un autre la sainteté de cette ame de martyr; mais Dieu éloigne à jamais de nous le règne de semblables vertus! Elles sont de celles qu'il faudrait souhaiter à ses meilleurs ennemis. Si cette résignation sublime, si ce désistement de la volonté humaine était le dernier mot de l'Italie, rien ne resterait qu'à verser sur elle d'éternelles larmes; car elle aurait justement toutes les vertus des morts. Au contraire, tant qu'il reste un espoir et un souffle dans ce grand corps, je trouve qu'il est convenable de ne point abandonner trop tôt la haine enracinée par Pétrarque et par Machiavel; la seule passion, après tout, qui empêche les morts de se dissoudre. Il ne faut pas que les peuples tendent les deux joues à leurs ennemis. Cela n'est ni chrétien, ni païen, ni divin, ni humain.

ED. QUINET.

LES CÉSARS.

I.

AUGUSTE.

Nous voudrions faire ici une suite d'études, non sur des époques, mais sur des hommes, non de l'histoire, mais de la miniature historique, de la physiologie humaine. Nous voudrions savoir quelle sorte d'homme c'était qu'un Tibère, un Domitien, noms répétés tant de fois, et qui apportent à nos esprits des idées si complexes, si peu comprises. Nous voudrions faire comme le philosophe Apollonius, qui vint d'Asie pour voir Néron et pour apprendre « quelle sorte de bête c'était qu'un tyran. »

Un homme, quelquefois presque un enfant, doué tout uniment du pouvoir de vie et de mort sur cent vingt ou cent quarante millions d'ames intelligentes, sur toutes les rives du bassin de la Méditerranée (cet admirable et éternel théâtre de la civilisation et de l'histoire), sur tout le monde policé, en un mot; et cet homme, un fou, un fou furieux et sanguinaire, faisant tomber les têtes au hasard, massacrant par partie de plaisir; et cet homme supporté, honoré, adoré, par tout ce qu'il y avait alors au monde d'orgueil, d'intelligence, d'énergie; — et cet homme, quand au bout de quinze ans un proscrit plus heureux avait prévenu le mes-

sage du licteur par un coup de poignard (pour une insurrection, on n'en parle pas), remplacé à sa mort par un homme tout pareil; et l'ordre social de cette époque fondé sur l'inexplicable délire du souverain et l'inexplicable patience de ses cent quarante millions de sujets : voilà le problème qu'on nous propose, sans y songer beaucoup, quand on nous raconte cette histoire au collége.

Il y a une raison à tout cela : les masses ont souvent tort, elles ne sont jamais absurdes. Chercher cette raison pourrait être un des objets de notre travail; poser le problème est déjà quelque chose d'assez curieux; descendre dans le cœur de ces hommes si puissans par les circonstances, si faibles par la pensée, si démesurés par leurs crimes; examiner ce qui se passait là; faire la phrénologie de ces têtes historiques, au risque d'y retrouver la bosse de la sainteté, comme on l'a trouvée chez Lacenaire; déterminer quel était le mobile, la passion, la constitution d'un Caligula; faire enfin une place dans la nature humaine à ces idiosyncrasies si étranges : c'est pour la science, ce nous semble, un assez curieux travail. Nous ne voulons pas faire autre chose.

Ce sera donc tout simplement un peu de biographie intelligente; ce ne sera pas de la philosophie de l'histoire. Pour connaître les hommes, il ne suffit pas d établir un système sur les évolutions fatales de la société, ni de faire comme certain historien philosophe, qui intitule un chapitre : « En quoi l'humanité est une fleur. » Il faut de la vérité et de la réalité, des détails précis, de la biographie; il faut descendre dans la vie privée, chose à laquelle on ne veut plus croire à cent ans de distance; il faut admettre que les anciens avaient, comme nous, une vie domestique, comme nous des manies, comme nous des petitesses, qu'ils avaient, eux aussi, leur vie de carrefour, de cabaret, de café et d'Opéra.

Qu'est-ce que le peuple romain, par exemple? Un John Bull, mais un John Bull oisif, parce qu'il était libre et qu'il avait des esclaves, flanant sous les rostres, écoutant la journée durant ses conteurs de nouvelles, tandis que John Bull, esclave affairé, sillonne ses trottoirs; mais, du reste, ennuyé comme lui, hargneux comme lui, doué de sens comme lui. Quand il était pauvre, mendiant une *sportula* à la porte d'un grand; puis, allant aux bains, que les grands payaient pour lui; puis, achetant quelques légumes au marché, le reste du jour se couchant sur la place,

parce qu'après tout il était Italien. Quand il était riche, dédaigneux, dur, fier, aimant raisonnablement sa femme et ses enfans, beaucoup plus ceux de ses affranchis qui avaient de l'esprit, et ceux de ses esclaves qui l'amusaient; du reste, bien élevé, instruit, parlant grec comme un diplomate russe parle français; ayant une bibliothèque en bois de citron, des meubles en cèdre, des figurines, des bronzes, des statues volées aux temples; ayant des prétentions de connaisseur en fait d'arts, sans s'y connaître; amenant, pour se distraire à table, un bouffon, des gladiateurs, un philosophe; ayant aussi un cuisinier grec, comme on a un cuisinier français à Londres, des parcs, des chevaux, des châteaux au-delà de toute idée; se faisant construire une villa sur une jetée en mer; avec tout cela bonhomme au fond, brave à la guerre; mais fort ennuyé d'être riche, et quand l'idée lui en venait, se laissant un beau jour mourir de faim.

Qu'était-ce que César? Un vrai héros de roman anglais, être qui semble imaginaire à force d'*accomplissemens* de tous genres (Byron ne fut qu'un César manqué), d'une noble naissance (descendant de Vénus, disait-on, de la déesse qui donne la fortune), d'un beau visage, avec une taille haute, un regard de faucon dans ses yeux noirs (*gli occhi grifagni*, dit Dante), une peau blanche qu'il avait grand soin d'épiler, le front chauve (mais il savait se coiffer de manière à dissimuler ce défaut); il était admirablement bien peigné, et portait sa toge lâche, signe d'excessive élégance. — Avec cela, poète, orateur, grammairien, ce n'est rien encore; mais favori de toutes les belles Romaines, mais jovial, courtois, généreux, mais le seul homme humain de son temps, poussant la délicatesse des nerfs jusqu'à faire enlever de l'arène et soigner les gladiateurs blessés. Aussi disait-on de lui : « C'est une femme. » Mais surtout poussant jusqu'à une gigantesque hauteur la plus puissante ressource des grands hommes : l'art de s'endetter.

Il faut comprendre la vie politique d'alors, et par l'Angleterre il est aisé de la comprendre. On achète un siége aux communes, on achetait de même l'édilité; c'était le début. Comme le peuple nommait et que le peuple était nombreux, l'élection, de même que dans tous les pays où la loi électorale est assise sur de larges bases, l'élection était fort chère. On y laissait son patrimoine. Cette place d'édile ne rapportait rien; seulement il fallait donner des jeux au

peuple. Si le peuple était content de vos jeux, il vous nommait préteur; s'il les trouvait trop mesquins, il vous laissait là sans place et sans patrimoine. Aussi, ceux qui voulaient faire fortune donnaient-ils des jeux magnifiques, et pour cela empruntaient au taux légal de 12 pour cent plus l'usure. Vous sentez que cela devait aller loin. Mais prenez garde : devenu préteur, on passait d'abord un an à juger le *stillicidium* ou le mur mitoyen, à protéger l'orphelin et la veuve sous les yeux des consuls, sous l'inspection du sénat, sous la férule des Catons; alors les profits étaient petits. Mais au bout de l'année on allait en province. Une province, c'était un royaume entier; c'était la Sicile, la Grèce, la Gaule, la Bretagne, la Syrie, les deux bouts du monde. Une province, c'était la joie de l'homme ruiné; c'était là qu'il donnait rendez-vous à ses créanciers pour l'apurement de leurs comptes, là qu'il levait des tributs pour la république et pour lui, là qu'il prenait des esclaves, qu'il prenait des statues, qu'il prenait de l'argent, des vases d'or et des dieux; qu'il pillait les citoyens, les villes et l'Olympe, qu'il devenait artiste, dilettante, Mécène, et protégeait les arts en volant des chefs-d'œuvre. Après la préture, revenu à Rome, s'il n'avait voulu que s'enrichir, il se reposait sur sa chaise d'ivoire au sénat, comme un ministériel émérite à la chambre des lords, montrant à ses amis sa magnifique galerie, protégeant les sculpteurs grecs, et passant pour connaisseur. S'il avait de l'ambition, sa carrière était plus qu'à moitié faite; il était homme de guerre, homme de tribune, sénateur, consul, tout ce qu' l voulait; il était Sylla, il était César.

Voilà la carrière que remplit César, comme nul ne l'avait remplie avant lui. Ce grand seigneur, ce *dandy*, cet enfant gâté de la fortune, avant d'être seulement entré dans la carrière, devait déjà plus de 6,000,000. Après sa préture en Espagne, où ses créanciers faillirent l'empêcher de se rendre (il fallut que le riche Crassus se fît sa caution), il devait 45,000,000; il n'avait pas agi comme les autres, il n'avait pas cherché à s'enrichir en Espagne. Il avait compté sur d'autres moyens de fortune; il lui fallait des victoires, des conquêtes lointaines, une révolution dans son pays, et il ne fut peut-être si grand homme que parce qu'il eut des créanciers.

En un mot, c'était un homme heureux; à la guerre il ne fut pas battu une fois; deux fois seulement sa victoire resta douteuse; la

fortune le combla jusqu'à son dernier jour, elle le fit même mourir comme il avait souhaité, elle lui trouva une vingtaine de niais comme Brutus et Cassius, pour lui épargner les ennuis de la vieillesse, la honte d'un revers, et les souffrances d'une maladie.

Quand on fait descendre l'histoire à tous ces détails, elle se rapproche bien plus de notre temps. Le premier mouvement, en lisant l'histoire, est de trouver toutes les époques différentes, le second est de les trouver toutes pareilles. Cela mène à une grande vérité, l'éternelle similitude de l'homme; ôtez le costume, détachez la toge, ouvrez le manteau; ce n'est plus le Romain, le Français ni le Chinois; c'est l'homme; les mêmes passions, la même intelligence, la même vie. On a étudié l'histoire bien petitement, si on n'a pas compris cela.

Pardonnez-moi ces quelques mots en faveur de la nature humaine, que tout le monde s'accorde à sacrifier à une prétendue nature historique. Quoique dans le fait le premier empereur romain fût César, j'aime mieux laisser là sa biographie, trop pleine de grandes choses, et commencer à Auguste.

Celui-là ne semblait pas né pour être un grand personnage; quand on vint lui dire que César était mort et qu'il était nommé son héritier, il eut grand' peur. Il faut dire ici de quoi se composait la succession de César : c'était d'abord une vengeance à poursuivre ; si elle ne s'accomplissait pas, la proscription; si elle réussissait, le pouvoir : de toute manière, une guerre à soutenir, des légions à payer, des amis onéreux de tous genres à garder à son service; mille priviléges de toute espèce accordés aux uns et aux autres par le testament de César, ou par des testamens qu'Antoine avait supposés, à conserver en dépit du sénat; des legs immenses à solder au peuple romain. Telle était cette succession qu'il fallait accepter ou refuser; les guerres civiles ne souffraient pas de bénéfice d'inventaire, et les premiers agens qu'il devait se procurer pour réclamer ses droits d'héritier, c'étaient des soldats.

Les légions, les vieux soldats de César virent donc venir à leur front de bataille un pauvre jeune homme blême, boiteux, tout tremblant; il avait peur du tonnerre, croyait aux songes et aux présages; il ne parlait en public qu'après avoir appris son discours par cœur; il craignait le froid et le chaud, ne sortait que

la tête couverte, ne voyageait qu'en litière. Toute l'aristocratie se moquait de sa roture. Il était cependant d'une grande famille du bourg de Velletri, et son père, le premier de sa race, était venu s'établir à Rome. Mais son grand-père, disait-on, avait été banquier (lisez usurier). — Ta mère t'a couvert de farine, — lui disait cette gentilhommerie romaine, qui le prétendait petit-fils d'un meunier. Ce n'était donc ni la naissance, ni le courage, ni l'activité, ni le génie, ni l'humanité de César (Octave en un jour avait fait périr trois cents sénateurs), c'était toute autre chose, et il fallait toute autre chose.

Les grands hommes commencent une guerre civile, un habile homme la finit. Mais il n'est guère donné de l'achever à celui qui y a pris une part trop active. Henri IV, s'il eût été trop bon protestant, n'eût pu en finir avec la Ligue, avec laquelle, vous le savez, il ne fit que transiger. Bien prit à Bonaparte de n'avoir été en 92 qu'un petit lieutenant d'artillerie; sans quoi, qu'aurait pu être, au 18 brumaire, le royaliste ou le patriote de 92, homme déjà classé, homme déjà usé, homme déjà jeté au rebut avec tout son parti? Entre la position de tous ces hommes, Octave, Henri IV, Bonaparte, Louis-Philippe, il y a une analogie qui me frappe: c'est qu'aucun d'eux n'avait d'avance pris parti irrévocablement pour personne; celui-là, chef des protestans, était allé à la messe après la Saint-Barthélemy; celui-ci n'avait pas traité Antoine, l'ami de César, mieux que Brutus meurtrier de César; cet autre avait fusillé des royalistes dans la rue Saint-Honoré, et sauvé des émigrés en Italie, comme Henri IV assiégeant Paris faisait, dans son humanité et dans sa politique, passer des vivres aux Parisiens. Tel autre, soldat républicain de 92, venait de conquérir un titre de cour sous les Bourbons. C'est à ces hommes-là, hommes de politique ambiguë, mais habile, hommes sans parti et qui se trouvent être du parti de tout le monde, qu'il appartient de venir, quand on est las, quand on est dégoûté, quand les partis sont tombés en discrédit auprès des masses, apporter ce grand bien, alors tant apprécié, la paix. Quand la Ligue toucha à sa fin, il s'établit entre les protestans et les catholiques, ou pour mieux dire, entre les royalistes et les ligueurs, un tiers parti, celui des politiques, c'est-à-dire des gens qui mettaient de côté la grande question de la guerre civile, la question religieuse. Ainsi se résolvent, chez les hommes, les gran-

des questions politiques, on les met de côté. Ce parti-là qui fit à Paris la Satyre Ménippée, fit à Rome les Géorgiques de Virgile et les satires d'Horace.

Octave n'eut pas de peine à devenir chef de ce parti, il n'eut qu'à ne s'attacher fortement à aucun autre. Les forces vives du parti aristocratique, Brutus et Cassius, avaient quitté l'Italie; leurs représentans à Rome, c'était Cicéron et de vieux sénateurs; Antoine régnait à Rome, non comme consul, mais comme chef de parti, mais comme exécuteur testamentaire de César; il donnait des charges, concédait des priviléges, nommait des sénateurs, dotait des villes, faisait des rois, dominait enfin comme une bacchante tout ce peuple qui voulait surtout être dominé: tout cela en vertu du testament de César; le testament de César était infini, on découvrait un nouveau codicille chaque jour. Octave avait acheté une armée, lui respectueux héritier de César dont le nom était ainsi profané. Il mit son armée au service du sénat contre Antoine; on applaudit, on le fêta, on le chargea de fleurs de rhétorique; mais tout en l'embrassant et en se donnant l'air de le protéger, Cicéron disait tout bas: « c'est un enfant qu'il faut élever pour s'en défaire. » Nous ne pouvons rendre ici le calembour du grand orateur, qui en a fait encore bien d'autres : *Ornandum puerum, tollendum.*

Cet enfant (il avait vingt ans au plus) joua toutes les vieilles têtes du sénat. A la première bataille, Antoine fut vaincu; mais les deux consuls républicains furent tués si heureusement pour Octave, qu'on le soupçonna d'avoir aidé le fer des ennemis. Débarrassé ainsi de ses auxiliaires, en qui il voyait des espions du sénat, il changea tout à coup de parti, et s'unit à Antoine vaincu, donnant comme principal motif de sa défection le calembour cicéronien que nous venons de citer.

Octave, associé à Antoine, prit les penchans de ce nouvel allié. L'Italie, qui leur fut livrée sans défense, fut inondée de sang. Dans cette proscription comme dans toutes les autres, depuis le galant Sylla jusqu'à l'incorruptible Robespierre, toutes les passions privées, toutes les haines, toutes les vengeances vinrent à la curée; cette proscription fut d'autant plus abominable, que les passions politiques qui en étaient le prétexte, étaient déjà arrivées à leur période de refroidissement.

Brutus et Cassius avaient fait la faute énorme de quitter l'Italie,

ignorant qu'une guerre ne s'achève que là où elle commence. Octave et Antoine, bien rassasiés de proscriptions, menèrent enfin contre les meurtriers de César leurs légions qui ne trouvaient plus à piller en Italie. La grande question était avant tout : *nourrir les soldats.*

Brutus et Cassius se firent tuer à Philippes en abjurant la vertu, comme si c'était la vertu qui les eût menés là. Antoine et Octave se partagèrent le monde, c'est-à-dire le reçurent pour le partager entre leurs vétérans.

La tâche d'Octave était difficile; avec cette Italie dévastée en tous sens, couverte de maraudeurs et de brigands, il fallait faire face à toutes les légions qui se trouvaient toujours mal payées, aux paysans italiens que l'excès de la spoliation finissait par pousser à la révolte, aux spoliateurs et aux spoliés tout à la fois, à Antoine qui sourdement animait ceux-ci, à un fils de Pompée écumeur de mer, se disant fils de Neptune, qui tenait la Méditerranée et interceptait les convois de blés; brillant flibustier, qui, avec un peu plus de perfidie, aurait un beau jour retenu et rançonné l'héritier de César; au peuple de Rome, qui, jusque-là, indifférent à ces combats, se révolta, se battit trois jours durant dans ses rues, quand il s'aperçut qu'on le faisait mourir de faim. Tel était l'état de l'Italie.

De toutes ces hostilités simultanées naquit la paix. Les soldats l'ordonnèrent entre Auguste et Antoine, et pour la sanctionner, firent épouser à celui-ci la sœur d'Auguste, Octavie. Les soldats devenaient arbitres des familles; et, du reste, c'était peu de chose dans une famille qu'une jeune fille et un mariage : on se débarrassait si vite de l'une et de l'autre. Le peuple, qui avait un faible pour le jeune pirate, fils du grand Pompée, ordonna également la paix entre Sextus et Auguste. La part des deux triumvirs fut nettement faite : Octave resta à Rome, travaillant patiemment, laborieusement, habilement, à pacifier, à soulager, à fortifier l'Occident; Antoine, à Alexandrie, jouissant de l'Orient comme d'un festin de bacchanale; Auguste, épousant ou répudiant qui il voulait; Antoine, mari de la sage Octavie, dont le frère était à craindre, et voisin de la belle Cléopâtre. Il en résulte que tandis que l'un resta un digne Romain et un époux fidèle, l'autre oublia dans les orgies d'Alexandrie la majesté de Rome et la fidélité conjugale, double crime que son rival dénonça au sénat, et dont il fut puni à Actium.

Telle est en quelques lignes l'histoire de l'élévation d'Auguste. Mais que trouvait-il dans Rome, devenue son bien par droit de succession et par droit de guerre? Beaucoup de lassitude, beaucoup d'épuisement, aucun principe. César était mort à la tâche en voulant établir trop tôt sur les ruines de l'aristocratie romaine une société nouvelle, cosmopolite, nivelée; il avait détruit et n'avait rien fondé. Le peuple, pour qui il avait travaillé, adorait son nom, mais ne s'était pas soucié de prendre les armes pour Antoine, le chef du parti extrême chez les césariens. Le parti contraire, républicain et aristocratique, était resté livré aux vautours, comme le cadavre de Brutus sur les plaines de Philippes. Mais ce qui était effrayant, c'était le désordre de la société. Il faut se figurer une terreur de quinze ans, une lutte de quinze ans entre un Danton et un Robespierre, pour comprendre ce qui pouvait en rester; il faut songer que, pendant une période de trente ans peut-être, pas un personnage un peu notable ne mourut dans son lit; il faut se souvenir que chaque homme un peu important d'alors donnait à son affranchi de confiance deux meubles nécessaires, un stylet pour écrire ses lettres et un poignard pour lui donner la mort quand l'heure viendrait; il faut songer à ce qui pouvait rester debout après une telle anarchie. Le sénat que César (et après lui Antoine) avait flétri à plaisir et mêlé de tous les barbares qu'il avait vaincus, était une cohue sans dignité et sans loi. Les chevaliers, c'est-à-dire ce qui avait fait l'aristocratie d'argent, avaient des places d'honneur qu'ils n'osaient aller prendre, de peur que leurs créanciers ne vinssent les y saisir; leurs quatorze bancs au cirque étaient presque déserts. Rome était pleine de *bravi;* sur les routes, on arrêtait les voyageurs pour les faire esclaves. Tout cet empire, pillé, dévasté, mis à sec par tous les partis, demandait de quoi vivre, et tendait à Auguste non des mains suppliantes, comme disent les poètes, mais bien plutôt des mains mendiantes; les patriciens et les grandes familles lui demandaient de quoi payer leurs robes de pourpre et leur cens de sénateur ou de chevalier; la population oisive et toujours croissante de Rome, du blé pour vivre; l'Italie, des laboureurs; les provinces, une diminution d'impôt; le monde tout entier était comme un mendiant aux pieds d'un seul homme.

Le fils du banquier de Velletri était bien mieux placé là que le brillant César. Ces caractères pâles, incertains, équivoques, mais

habiles, sont admirables en pareil cas. On n'établit rien de solide sur un principe, nous le savons bien. Octave ne s'appuya ni sur un principe ni sur un parti; il chercha seulement à secourir chacun, à ne fâcher personne. Il avait été cruel quand il avait eu à soutenir une lutte violente; la lutte finie, il fut clément. Il savait qu'en politique, quoi qu'en aient dit des niais sanguinaires, ce *sont les morts qui reviennent.*

Il était riche, presque seul riche en ce temps; riche de son patrimoine, riche de la sagesse avec laquelle il avait su faire économiquement la guerre civile, riche des legs de ses amis, qui, selon la coutume romaine, ne mouraient pas sans lui laisser quelque chose de leur bien. Avec cette fortune bien ménagée, il soulagea tout le monde, paya les legs énormes de César, donna des secours aux grandes familles (faisant ainsi sa pensionnaire de l'aristocratie son ennemie), poliça et tranquillisa l'Italie, fit venir du blé d'Egypte, et, maître du trésor immense des Ptolémées, au lieu de le garder pour lui-même, comme eût fait tout autre, et même César, il mit dans la circulation cette masse énorme d'or et d'argent; l'intérêt de l'argent en baissa, et les terres d'Italie augmentèrent de valeur. Il y avait des républicains, c'est-à-dire des aristocrates, c'était la même chose; de quoi se fussent-ils fâchés? Tout se passait légalement; Octave n'était point roi, Dieu l'en garde, il n'était pas même dictateur, comme avait eu la folie de l'être son oncle César, qui, lui, ne savait pas si bien la valeur des mots. Au contraire, quand on avait voulu le nommer à cette dignité, il avait supplié à genoux, la toge entr'ouverte, qu'on la lui épargnât. Il s'irritait si on l'appelait seigneur. Le sénat l'avait déclaré grand pontife, dignité républicaine; tribun, dignité républicaine; consul, autre dignité de la république : ainsi, sans changer un titre, et avec un scrupule de légalité qui eût enchanté Caton, Octave réunissait toute la puissance religieuse, domestique et militaire : la république n'était pas détruite; au contraire elle vivait incarnée en lui. Rappelez-vous nos monnaies, où on lit encore : *République française, Napoléon empereur.*

Voilà pour les républicains; restaient les deux grandes puissances de l'époque, le peuple et les vétérans. Les vétérans étaient l'armée de César, l'armée d'Antoine, l'armée d'Octave; tout un peuple de soldats qui vivait de guerres civiles et qui les entreprenait à prix fait, comme les condottieri italiens. La guerre finie, il fallait les

payer; pour cela, on chassait de leurs terres les habitans de toute une province, on mettait les vétérans à leur place, et, campés ainsi les uns près des autres, ils étaient prêts à marcher au premier mot. Octave, qui les craignait, leur donna des terres, mais en les dispersant. Ceux qui restèrent sous les armes, il les envoya combattre sur le Rhin, guerre lointaine et pauvre, où il n'y avait rien à piller. Il les mit loin de l'Italie, loin de Rome autant qu'il put.

Venait le peuple. Le peuple était un sublime mélange de tous les élémens divers qui avaient passé par la vieille Rome; mi-parti d'affranchis et d'hommes libres, de vieux Romains et d'étrangers, de Grecs et de barbares, de citadins et de provinciaux, admirable cohue qui s'appelait le peuple romain, et savait parfois soutenir la dignité de ce titre; enfant gâté de toutes les puissances, que l'aristocratie patricienne si opulente s'était cependant ruinée à divertir, pour lequel on faisait venir les gladiateurs de la Germanie, les retiaires de la Gaule, les lions de l'Atlas, les danseuses de Cadix, les girafes du Zahara, à qui on donnait de magnifiques spectacles et en même temps du pain pour qu'il ne fût pas obligé d'aller travailler en sortant de là : et à quoi eût-il travaillé, ce peuple gentilhomme? Tous les métiers étaient faits par des esclaves. Il lui fallait en outre (car les Grecs lui avaient donné des prétentions d'artiste) que sa ville fût belle; et s'il logeait dans un taudis au septième étage, dans quelques-unes de ces maisons énormes où s'installait toute une tribu, comme nos maisons de location du faubourg Saint-Marceau, il fallait qu'il se promenât les jours de pluie sous des portiques corinthiens, qu'il fît ses affaires et qu'il entendît hurler ses avocats dans des basiliques opulentes; que ses bains fussent de marbre, ses statues de marbre, ses théâtres de marbre et de porphyre : tel était le goût de cette redoutable majesté.

Auguste, successeur de l'aristocratie, devait, comme elle, nourrir le peuple, l'amuser, lui embellir sa belle Rome. Il fallait qu'à ses frais et par ses soins les blés d'Égypte et de Sicile vinssent nourrir le prolétaire romain, trop accoutumé à recevoir le pain de la main de ses maîtres pour qu'on pût songer à le faire vivre autrement. Il fallait jeter l'argent sur le Forum aux hommes, aux femmes, aux enfans, à tout ce que la dignité de citoyen romain appelait à prendre part à cette aumône solennelle; du reste, il s'en fallait si bien que l'aumône fût quelque chose d'humiliant, qu'il y avait dans l'année un

jour où, par suite d'un vœu, Auguste lui-même, assis à la porte du palais, tendait la main aux passans.

Le peuple avait-il faim? il demandait du pain à son maître; avait-il soif? il lui demandait des aquéducs, il lui demandait le vin à bon marché. Auguste ainsi supplié refusait quelquefois; mais après tout, c'était chose commode qu'un tel tyran. Le peuple s'ennuyait-il? il demandait des jeux. Et alors l'Afrique, l'Asie, l'Occident, tout s'émeut pour lui envoyer des acteurs, des bouffons, des philosophes, des bêtes féroces, des combattans, des monstres, des saltimbanques; on lui montrait un jour un rhinocéros, un autre un boa de cinquante pieds; au cirque, il y avait des courses de chevaux, et des luttes à la grecque; à l'amphithéâtre, des gladiateurs; au théâtre, des histrions et des pantomimes, nouveau genre de divertissemens, et que l'antiquité aima jusqu'à la fureur; à tous les coins de rues, des bouffons parlant toutes les langues, car cette Rome aux cent têtes les parlait toutes; les jeunes gens des grandes familles venaient joûter devant le peuple, des chevaliers venaient devant le peuple faire les gladiateurs dans l'arène.

Avec le cocher des courses (*agitator*), le pantomime, le gladiateur, était le favori le plus intime du grand seigneur romain, l'idole la plus chère du peuple; c'était là comme les coureurs de New-Market, ou les boxeurs en Angleterre, les protégés, que dis-je les amis, les commensaux du *sportsman* romain; on vivait avec eux sur le pied de l'estime comme un *turf-gentleman* avec un jockei. Sous la république, le gladiateur avait encore rempli un autre rôle, on en achetait par bande (*familiæ*) pour les faire combattre devant soi aux festins, aux noces, aux funérailles; on en avait aussi pour garder auprès de soi, pour s'en faire entourer au milieu des sanglantes discussions du Forum, pour trancher à coups d'épée les délibérations de Rome républicaine; mais sous Auguste, le gladiateur perdit sa fonction politique, il ne garda plus que sa position sociale sur le même pied que le pantomime, l'*agitator*, le sculpteur, et un peu au-dessus du philosophe. Aussi, ces gens-là sentaient-ils leur importance : « César, disait le pantomime Pylade à Auguste, sais-tu qu'il t'importe que le peuple s'occupe de Bathyle et de moi! »

Rome ne pouvait avoir trop de fêtes, ni trop de monumens; les obélisques de l'Égypte s'élevaient sur ses places, l'eau vierge lui était amenée dans les aquéducs d'Agrippa; tous les hommes qui

étaient restés riches après les guerres civiles recevaient de César l'ordre de travailler, comme lui, à l'embellissement de la cité-reine. Balbus lui faisait un théâtre ; Philippe, des musées ; Agrippa, son Panthéon, cent cinquante fontaines, cent soixante-dix bains gratuits ; Asinius Pollion (chose singulière), un sanctuaire à la liberté. « Voyez cette ville, disait Auguste ; je l'ai reçue de brique, je la laisserai de marbre. »

Maintenant, au milieu de cette Rome devenue si belle, si voluptueuse, si pleine de sécurité, on voyait passer un homme simplement vêtu, marchant à pied, coudoyé par chacun, habillé comme Fabius, d'un manteau fait par ses filles. Cet homme allait aux comices voter avec le dernier prolétaire ; il allait aux tribunaux cautionner un ami, rendre témoignage pour un accusé ; il allait chez un patricien célébrer le jour de naissance du maître de la maison, ou les fiançailles de sa fille. Il rentrait chez lui : c'était une petite maison sur le mont Palatin, avec un humble portique en pierre d'Albe, point de marbre, point de pavé somptueux, peu de tableaux ou de statues, de vieilles armes, des os de géant, un mobilier comme ne l'eût pas voulu un homme tant soit peu élégant : ce qu'il avait eu de vaisselle d'or du trésor d'Alexandrie, il l'avait fait fondre ; de la dépouille des Ptolémées, il avait gardé un vase de myrrhe : il se mettait tard à table, y restait peu, n'en connaissait pas le luxe si extravagant alors ; avec du pain de ménage, des figues et de petits poissons, le maître du monde était content : à le voir si simple, qui aurait osé dire que c'était un roi? Un soldat l'appelait en témoignage : « Je n'ai pas le temps, disait-il, j'enverrai un autre à ma place. » — « César, quand tu as eu besoin de moi, je n'ai pas envoyé un autre à ma place, j'ai combattu moi-même, » et César y allait. Il fallut que, déjà vieux, à la célébration d'un mariage, il fût poussé et presque maltraité par la foule des conviés, pour qu'il cessât d'aller aux fêtes où on l'invitait.

Et puis, cet homme pacifiait l'Italie et le monde, c'était le conciliateur universel, l'homme des ménagemens et de la paix. Il remettait les vieilles dettes, déchirait les vieilles enquêtes, fermait les yeux sur les usurpations consacrées par le temps, sur tous ces droits à demi légitimes qui restent des révolutions, et auxquels il est si dangereux de toucher ; il passait le jour et la nuit à rendre la justice ; malade, il écoutait chez lui les plaideurs. Il ne pre-

nait pas fait et cause pour lui-même; il condamnait à une simple amende l'homme qui avait dit : « Ni le courage, ni le désir ne me manqueront pour tuer César; » enfin il écrivait à Tibère : « Ne te laisse pas aller à la vivacité de ton âge, et ne t'irrite pas trop si on dit du mal de nous, c'est bien assez si on ne nous en fait pas. »

Ce pouvoir fut certainement le plus doux de la terre; parmi tant d'hommages que la flatterie lui adressa, il y en a un qui, dans l'antiqui é, semble presque étrange, et qui donne bien idée de ce qu'était sa politique; le jour où Auguste rentrait dans Rome, on ne faisait périr aucun criminel.

Mais il est un phénomène à observer : c'est que ceux qui arrivent comme Auguste pour terminer les guerres civiles, s'ils sortent un peu, dans l'usage de leur souveraineté, de la ligne de juste-milieu et de politique équivoque qu'ils adoptent d'ordinaire, c'est presque toujours pour réagir contre le parti qu'ils ont soutenu dans leur principe et qui les a portés au pouvoir. Les partis crient à l'ingratitude comme si on leur devait de la reconnaissance et non aux hommes. Cette ingratitude n'est qu'une réaction nécessaire. Henri IV, devenu roi, sentit très bien qu'il devait être roi de tout le monde et non des protestans, et que s'il se devait à quelqu'un, c'était peut-être plus encore à la Ligue avec qui il avait transigé qu'aux royalistes qui avaient combattu pour lui. Bonaparte, avant même d'être empereur, Bonaparte qui avait été patriote, relevait le culte et la noblesse, et pour premier ennemi, il avait les compagnons de sa victoire, Pichegru, Moreau, Bernadotte, comme Henri IV le maréchal de Biron.

Cela doit être : un parti vainqueur, ou qui se croit tel, ne comprend pas cette transaction tacite ou formelle sans laquelle ne se terminent pas les guerres civiles; il se croit, comme les émigrés de 1814, ou les patriotes de 1830, des droits exclusifs et sans borne; il ne reconnaît de droits à personne autre que lui; il ne s'imagine pas de réfléchir, lui protestant, que son chef, pliant le genou devant la Ligue, s'est fait catholique à Saint-Denis, et que si Henri IV est entré dans Paris, c'est avec le consentement et en maintenant le principe de la Ligue. Il ne comprend pas, lui émigré, la charte de Saint-Ouen, ni lui patriote, les coups de fusil dans les rues de Paris contre les continuateurs arriérés de 1830; voilà pourquoi si son chef est habile, il se trouve bientôt en dissentiment avec son chef.

De plus, c'est aux vaincus que l'on doit assistance; si un principe a souffert, c'est lui qu'il faut relever; nulle société ne vit sur une idée absolue, nulle combinaison nationale ne pivote sur un syllogisme; dans toute société, il faut un peu de chaque chose.

La vieille Rome, la Rome aristocratique était vaincue, battue à Pharsale et à Philippes, où son parti était mort les armes à la main; battue dans la cité où ses mœurs, sa foi, ses lois étaient mises en oubli; battue dans les temples où l'on n'adorait plus que des dieux étrangers, battue dans le sénat qui était avili et mêlé de barbares. Et par cette raison même, ce fut la vieille Rome, la Rome aristocratique qu'Auguste chercha à relever. Cette réaction, cette restauration ressemble à ce que tentait Napoléon en relevant le culte, rétablissant une noblesse, ramenant une cour, refaisant de la morale, de la bienséance, de l'honneur à la façon du siècle passé. Ces deux situations sont admirablement analogues; chacun des deux princes, frappé de ce qui manquait au régime nouveau, cherchait à le retrouver dans l'ancien régime; l'un refaisait la vieille Rome, l'autre la vieille France, laissant de côté dans l'une et dans l'autre ce qui l'incommodait, l'un l'aristocratie républicaine, l'autre les priviléges qui entouraient et gênaient la royauté.

Ni l'un ni l'autre n'avaient si grand tort. Certes, sous Auguste, cette décadence de la moralité et de la vie romaine était un mal. Dans l'antiquité, les sociétés reposaient toutes sur la nationalité, sur la foi, les institutions, les mœurs de chaque pays, les nationalités étrangères : Rome avait été vaincue, la nationalité romaine manquant à son tour, quel lien restait-il au monde? Ce problème qu'Auguste fut loin de résoudre, en cherchant à relever les mœurs romaines, tourmenta le monde quatre siècles durant.

L'entreprise était difficile; Auguste, qu'on nous représente comme l'ennemi des institutions de la république, cherchait des questeurs, des tribuns, des candidats aux charges républicaines, et n'en trouvait pas: si quelqu'un dans Rome était Romain, c'était lui seul.

Il entreprit la restauration de la vieille Rome avec toute sa hiérarchie. Il voulut que le titre de citoyen romain ne fût plus prodigué, et que le rebut des provinces n'inondât plus la cité romaine. Au théâtre, il voulut faire revivre toutes les distinctions antiques, donna le premier banc aux sénateurs, les suivans aux chevaliers, sépara les hommes mariés des célibataires, les adultes des

enfans, les citoyens des affranchis, les Romains des étrangers, les hommes en manteau de ceux qui portaient la toge. Il vit un jour toute une assemblée vêtue de cette ignoble *pœnula* qui simulait la toge ou dispensait de la porter. Voilà donc, s'écria-t-il, en rappelant ironiquement une parole du poète :

« Romanos rerum dominos gentemque togatam. »

Mais ce n'était rien, il fallait relever la moralité romaine, restreindre le luxe bien autrement dangereux, alors qu'il n'y avait pas d'industrie; rebâtir les temples, doter les pontifes, réhabiliter le mariage qui semblait prêt à passer de mode : voilà où la vieille Rome avait mis sa force, et hors de là, en effet, quels principes de force, de moralité, pouvait-on lui connaître?

Mais c'est là aussi que le siècle résistait davantage : Auguste enrichissait les colléges de prêtres, dotait les vestales, et cependant les vestales lui manquaient. Nul citoyen romain n'offrit sa fille pour une place vacante, il fallut descendre aux filles d'affranchis : Auguste jura, dans sa colère, que si ses petites-filles n'eussent pas passé l'âge, il les aurait présentées; Julie, a-t-on observé, eût fait une étrange vestale.

Mais la grande plaie du temps, c'était le célibat. L'antiquité ignorait ou ne subissait pas la loi fatale de Malthus; ce fut toujours la dépopulation qu'elle craignit pour les états; le mariage, sans être pourtant un joug bien lourd et peut-être même parce qu'il pesait peu, était un joug que tout le monde repoussait. Au bout de quelques années, de quelques mois, on quittait sa femme, on quittait son mari pour en prendre un autre. César eut trois femmes, Auguste quatre ou cinq; chacun des membres de sa famille fut marié cinq ou six fois; mais le célibat semblait plus commode encore, et joint à la débauche, à la diminution de la culture, au luxe égoïste des familles riches, il dépeuplait l'Italie.

Ce ne fut qu'à la fin de sa vie, quand sa politique fut bien affermie, qu'Auguste osa demander au sénat des lois qui ne nous sont connues que par fragmens, mais dont l'ensemble formait un système qui paraîtrait aujourd'hui bien étrange; elles faisaient des célibataires comme une classe d'ilotes qui ne pouvaient ni recueillir un legs, ni remplir une charge; du mariage et de la paternité, un mérite suréminent qui dispensait de tous les devoirs pénibles, qui

attirait toutes les faveurs. Ainsi, d'un côté, les anciennes lois renouvelées contre l'adultère, le divorce restreint; de l'autre, le mariage commandé et honoré : c'était pour les mœurs tout ce que les lois avaient à faire dans le cercle étroit de leur pouvoir.

A ces efforts pour une restauration officielle de l'antiquité romaine, à ces désirs du maître, naquit, en réponse, un concert de louanges, d'espérance, de moralité et de sentimentalité romaine, enfantées par toute la flatterie de ce temps-là, par toute la cour poétique du César. Il ne faut pas nous étonner s'il ne craignait pas les souvenirs de l'ancienne histoire, s'il permettait à ses poètes de célébrer le noble trépas et l'atroce courage de Caton, si l'agriculture des vieux Sabins, si les fastes de la Rome quirinale, si toute la mythologie de la Rome païenne étaient les sujets de leurs chants; s'il pardonnait à Tite-Live ses sympathies pour la liberté aristocratique de l'ancienne Rome, et se contentait en riant de l'appeler Pompéien : c'est que dans le fond, il n'avait point à défendre le parti de César.

C'est une merveille comme tous les beaux esprits de ce temps secondèrent à leur manière cette réaction religieuse et morale, qu'Auguste voulait comme d'autres l'ont voulu dans une position pareille, parce qu'après tout possible ou impossible, la position le conseillait aux autres et à lui. Pendant qu'au sénat, il lisait le discours du vieux Métellus *de prole creanda*, (témoignage qui prouvait au reste combien étaient anciennes les anciennes mœurs, et comme depuis long-temps on se lamentait sur leur décadence), pendant qu'il écrivait sur la table d'airain où il rendait compte de sa vie publique : « J'ai proposé à la république les exemples oubliés de nos ancêtres, » son Horace et son Ovide devenaient de vrais Romains. « Rétablis donc, écrivaient-ils, ô fils de Romulus, si tu ne veux ex-
« pier innocent les crimes de tes ancêtres, rétablis les temples
« écroulés de tes dieux, et leurs statues noircies de fumée: soumis
« aux dieux, tu règnes sur le monde; oubliant les dieux, tu as ap-
« pelé des maux affreux sur la malheureuse Italie. Erycine, riante
« Vénus, mère de notre César; chaste Diane, toi qui donnes de glo-
« rieux enfans aux épouses fidèles; Apollon, dieu du soleil, puis-
« ses-tu dans ta course ne voir rien de plus beau que notre Rome!
« Dieux puissans, si Rome est votre ouvrage, donnez des mœurs
« pures à la docile jeunesse; à la vieillesse, donnez un paisible re-

« pos; aux fils de Romulus, donnez la puissance, la fécondité et la « gloire. Déjà la foi, déjà la paix, déjà la bienséance et l'antique « pudeur reviennent parmi nous avec la vertu si long-temps négli- « gée; les maisons sont devenues chastes, il n'y a plus d'adultère; « les lois et les mœurs ont détruit l'infame débauche; il n'y a pas de « fautes sans châtiment, et les mères se glorifient d'enfans sembla- « bles à leurs époux. »

La littérature, dit-on, est l'expression de la société : l'homme ou la femme d'esprit qui a imaginé cette maxime ne pensait pas sans doute à cette candeur patriarcale de la littérature, à cette poésie de l'âge d'or dans un siècle, dont nous allons chercher à montrer la réalité. Déjà, quand l'Italie, dévorée par la guerre civile, n'avait plus de bras pour cultiver ses champs et donner du pain à ses populations errantes, quand le peu qui restait de laboureurs étaient chassés de leurs champs par les centurions, pendant que les villes de l'Étrurie étaient en flamme et ses campagnes désertes, que disait la littérature :

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi.....

Voilà comment la littérature réfléchit la société.

Si vous voulez savoir quel était ce siècle, voyez ce qui se passait entre Auguste et lui; il y avait une lutte entre le prince et Rome. Les patriciens, depuis long-temps accoutumés à regarder comme inviolable la douce liberté du célibat, avaient jeté un cri de terreur à la vue des lois matrimoniales qui leur étaient imposées; pendant les jeux publics, les chevaliers interpellèrent Auguste d'adoucir sa loi, et pour défendre leur célibat, ils lui citèrent fièrement l'exemple des vestales. « Si vous vous autorisez de leur exemple, vivez comme elles, » leur répondit-il : puis il leur montra les fils de Germanicus, l'orgueil de sa famille et l'espoir de l'empire. Il lui fallut cependant concéder quelque chose au sénat, qui ne s'accommodait ni de la pureté des vestales, ni de la chaste paternité de Germanicus.

Cette loi contre le célibat, qui portait cependant le nom de deux consuls célibataires, ne fut qu'une preuve, et il y en a tant d'autres, de l'impuissance des pouvoirs publics sur les mœurs. Auguste en vint lui-même à plier devant la licence de son temps, et sous Tibère ces lois si belles, dont Montesquieu fait l'éloge, durent être for-

mellement modifiées. Que le pouvoir est peu de chose, mon Dieu, et voyez combien peu Auguste se faisait obéir ; combien il est vrai qu'il n'y a ni un temps ni un pays qui ne sache s'insurger lorsqu'on l'attaque dans ce qu'il aime! Son admirable parasite, son poète Horace, avait bien pu chanter « la loi maritale, » déplorer « ce siècle fécond en crimes, qui avait souillé les mariages, les familles, le vieux sang romain. » Il avait bien pu chanter Rome, ramenée tout à coup à l'âge d'or par la loi Pappia Poppea (les noms des deux consuls célibataires); mais sa complaisance pour Auguste n'était pas allée au-delà des paroles, et tout en louant l'austère vertu des femmes germaines, « qui ne se fient pas à un brillant séducteur, » il n'était devenu infidèle ni à la belle Chloé, ni à la trompeuse Barine, ni à l'inconstante Lydie, ni à tant d'autres belles filles de l'Asie, dont Rome était pleine, qui faisaient trembler les mères pour leurs fils, et pour qui l'épouse à peine mariée était abandonnée par son époux.

Et Auguste lui-même, ce réformateur de la vie publique, ce préfet des mœurs (*magister morum*), comme il s'était fait appeler solennellement, ne savait-on pas ses mariages et ses divorces? et Claudia, cette enfant qu'il avait épousée par politique, renvoyée presque le jour même, parce qu'il avait rompu avec sa belle-mère; et son union précipitée avec Livie, qu'il avait enlevée enceinte à son mari; et l'épouse de Tibère qu'il l'avait forcé de répudier, enceinte également, pour mettre au lieu d'elle Julie, sa petite-fille; et tous les mariages qu'il avait noués ou brisés à son gré, dans son impudique famille? N'applaudissait-on pas au théâtre à des allusions contre ses mœurs; ne savait-on pas les infamies de sa jeunesse, et ne lisait-on pas les illisibles reproches qu'Antoine lui adresse dans une lettre presque amicale? Et ne se souvenait-on pas que ce pieux restaurateur de la religion avait figuré Apollon dans une farce où ses amis et ses courtisans avaient représenté tout l'Olympe?

Et même, tandis qu'Auguste, vieux et achevant un règne d'une prospérité inouie, travaillait ainsi à la réforme des mœurs, quels noms répétait la foule au théâtre, quels noms lisait-elle affichés au Forum? Ceux des amans des deux Julies, sa petite-fille et sa fille; leurs désordres étaient publics, qu'Auguste les ignorait encore. C'étaient elles pourtant qu'il avait élevées, comme d'antiques Romai-

nes, à filer la laine et à rester à la maison (*domi mansit, lanam fecit*); c'étaient elles dont il avait fait consigner dans un journal toutes les actions et toutes les paroles, afin qu'elles apprissent à les régler, qu'il avait éloignées tellement des étrangers, qu'il écrivait à un jeune patricien : « Tu as commis une indiscrétion en allant visiter ma fille à Baia. » Ses petits-fils avaient reçu de lui-même leur première instruction, y compris la natation et l'alphabet; il s'était même attaché (chose bizarre) à ce qu'ils sussent contrefaire son écriture. Il ne soupait jamais sans les avoir couchés au-dessous de lui; en route ils marchaient devant lui, ou se tenaient à cheval auprès de sa litière. Par des adoptions, par des divorces, par des mariages, tout-puissant dans sa famille comme dans la république, il avait arrangé à loisir et en toute satisfaction les combinaisons de sa dynastie.

Mais il y a une fatalité contre les combinaisons de ce genre; ce sont comme les pactes de famille dans les états modernes. La mort et l'infamie se mirent dans la dynastie des Césars. Pendant que ses deux petits-fils lui étaient enlevés en dix-huit mois, Auguste était obligé de punir de mort leur propre confident, de renfermer son fils adoptif Agrippa, ame vile et insolente; de mettre à mort un de ses plus chers affranchis qui avait séduit des femmes romaines; mais rien ne l'accabla comme les désordres des deux Julies; il s'en plaignit au sénat, non par lui-même, mais par une lettre dont il chargea un questeur; il n'osa se montrer au dehors, il pensa faire mourir sa fille : elle avait une affranchie qui, compromise dans les fautes de sa maîtresse, se pendit de désespoir. « Que n'étais-je plutôt, disait Auguste, le père de cette Phébé! » Sa fille, reléguée dans une île, fut privée, par ses ordres, de tout bien-être dans sa vie, de toute communication avec le dehors; il fallut, avant qu'il l'autorisât à voir personne, qu'on lui donnât un signalement du visiteur : son âge, sa figure, et jusqu'aux *signes particuliers*, comme disent nos passeports, *quibus corporis notis vel cicatricibus*, tant il craignait qu'un de ses amans n'arrivât jusqu'à elle. Sa petite-fille, après sa condamnation, eut un enfant, il défendit qu'on l'élevât. Ces deux femmes et Agrippa étaient l'objet de sa perpétuelle douleur; il n'y pensait pas sans s'écrier avec le poète :

Mieux vaut vivre sans épouse et mourir sans enfans.

Il eut soin, par son testament, de les exclure d'avance de son tombeau, et quand le peuple, moins sévère et moins romain que lui, osa, après cinq ans, demander leur rappel, il lui répondit par cette imprécation : « Je vous souhaite de pareilles femmes et de pareilles filles. »

Ainsi s'achevait cette triste fin d'un beau règne, cette douloureuse vieillesse compromise dans une lutte inégale contre son temps, et qui avait fini par le mettre en hostilité avec son pays, avec sa famille, avec lui-même. César et lui avaient, comme cela n'est que trop fréquent, poussé tour à tour trop loin deux principes contraires; César, méconnaissant ce que l'esprit romain avait encore de puissance, avait voulu faire une Rome cosmopolite, la faire grecque, gauloise, espagnole, tout plutôt que romaine, flétrir son sénat, se jouer de ses institutions, le traiter enfin comme, après le 18 brumaire, Bonaparte pouvait traiter la république avortée de l'an III. Auguste, et cela est toujours, éprouva la réaction de ce mouvement, il se fit ultra-romain, soutint de la main l'aristocratie même, si pesamment écroulée; voulut relever, sinon la foi, du moins les temples, faire une Rome romaine, comme l'avait déjà tenté Sylla.

Il ne faut pourtant pas se tromper, ni méconnaître l'étonnante puissance de ce génie romain : les combinaisons d'origine et de position qui avaient donné son caractère et son individualité essentielle à une petite peuplade italienne campée dans les marais du Tibre, avaient certainement produit un des plus miraculeux phénomènes de la nature de l'homme. La forme gouvernementale, qui est sans aucun doute la plus puissante pour imprimer aux choses un caractère de grandeur, d'accroissement et de durée, l'aristocratie une, despotique, héréditaire, mais en même temps sans cesse rafraîchie, et renouvelée dans les rangs du peuple, était née de ce caractère si un et si homogène à lui-même, mais doué aussi d'une force si grande d'abstraction et d'absorption. Il y a eu quelque chose de tout cela dans l'aristocratie d'Angleterre, dans la noblesse de Venise, dans le sénat de Berne, institutions qui ont été d'une longue vie et d'une grande puissance, parce qu'elles ont eu l'unité de l'homme sans avoir sa courte durée.

Mais au temps dont nous parlons, l'aristocratie romaine ne subsistait plus; les plus grandes familles étaient éteintes ou perdues de

dettes; au temps de Claude, il ne restait presque pas de celles que César ou Auguste avait élevées. L'atmosphère de cette époque comme celle de la nôtre, était pernicieuse à toute aristocratie; les familles patriciennes redevenaient peuple et rentraient là d'où elles étaient sorties. Un Scaurus était marchand de charbon, comme avant leur élévation, c'est-à-dire peut-être trois siècles auparavant, les Cæcilius étaient bouchers. Chose remarquable et curieuse que ce mouvement des familles!

En outre la grande base des institutions romaines, la foi religieuse manquait. La révolution religieuse de ce siècle n'est pas encore bien comprise; nous n'avons pas le temps de la développer ici, quoiqu'elle soit un des plus notables phénomènes de l'esprit humain. Disons seulement, et ceci mériterait d'être approfondi, que l'antiquité avait toujours compris une religion non comme un dogme, mais comme une coutume; non comme une vérité abstraite et générale, mais comme une loi du pays, comme une portion de la nationalité; il en résulta que le monde entier étant réuni sous les mêmes lois, l'antagonisme des peuples étant remplacé par une alliance obligée, les nationalités tombant, les religions tombèrent avec elles; le Grec n'eut plus de croyance dès qu'il cessa d'être Grec; le Romain n'eut plus de dieux quand sa Rome devint cosmopolite. De là le scepticisme et l'incrédulité au temps de César.

Au temps d'Auguste (et cela devait être) commença une réaction; Auguste l'aurait bien voulu romaine, mais cela n'était pas possible. Elle fut vague, ubiquiste, indéfinie : quand toutes les nations se rapprochaient par la vie sociale et par la pensée, l'idée d'un dieu romain ou d'un dieu grec, la croyance d'un Jupiter olympien ou d'un Jupiter capitolin, le dogme de la nationalité des dieux, si naïvement exprimé dans la prière, ou plutôt dans la sommation peu respectueuse que les Romains adressaient aux dieux d'une ville assiégée : « Dieu de cette ville, que tu sois homme, ou que tu sois femme, sors de la ville, et viens avec nous; » tout cela devenait évidemment trop absurde. Au lieu des dieux de la nation, on chercha les dieux du genre humain; on les prenait à l'Égypte, à la Syrie, à la Judée; partout on empruntait quelque divinité, quelque pratique, quelque purification, quelque prière. Ce fut le plus superstitieux de tous les siècles. Les historiens n'écrivent pas deux pages sans parler d'un présage, d'une

prédiction, ou d'un songe. Rome croyait à tout, excepté aux dieux de Rome.

Et cependant (c'est pour en arriver là que nous venons d'indiquer tant de faits qui mériteraient bien d'autres développemens), le nom romain, les institutions romaines, la puissance que ce nom et ces souvenirs prêtaient à cette machine vermoulue, à cet arbre sans racine que soutenait son propre poids, tout cela dura au-delà de toutes les limites qu'il eût été raisonnable de lui assigner. Tout cela dura quatre siècles, contre des ennemis de tout genre, contre les barbares, contre les peuples de l'empire, contre la philosophie, contre le christianisme, tant il y avait là une vertu primitive, une force de durée et de vie. Merveilleux chef-d'œuvre de l'esprit humain! privée de son principe, n'étant plus animée de son esprit, sans l'aristocratie qui était son but, sans la foi qui était sa base, la Rome de l'aristocratie sacerdotale dura long-temps, et laissa au moyen-âge ses monumens, sa langue, son droit, et Rome une seconde fois reine du monde.

C'est que dans le sénat même, si abaissé malgré les efforts d'Auguste pour le relever, on se sentait toujours les héritiers de l'aristocratie ancienne, et qu'on savait encore se faire révérer par les souvenirs. — C'est que le peuple si vil, si frivole, si dégénéré, ce peuple du cirque, du théâtre, voulait être encore le peuple-roi, se révoltait parfois, commandait aux Césars, les sifflait ou les applaudissait comme des acteurs, leur proclamait ses volontés entre les facéties d'un bouffon et les combats des gladiateurs, et chassé du Forum régnait au théâtre. C'est que les légions (objet digne d'une étude toute particulière) formaient dans le peuple un peuple à part, bien autrement romain, qui avait une foi et un culte, le culte de ses aigles, auxquelles vous savez qu'on offrait des sacrifices; que dans l'armée on servait souvent toute la vie, et que le fils y succédait au père : véritable nation militaire d'où sortirent jusqu'aux derniers jours de l'empire des hommes de trempe romaine, des Probus, des Stilicon, hommes rudes, sévères, antiques, souvent d'origine barbare, mais Romains de cœur. C'est qu'enfin les provinces elles-mêmes, frappées de tant de grandeur et de souvenirs, voyaient moins avec haine qu'avec envie, crainte et admiration, l'édifice sans base de la nationalité romaine, et songeaient, non à la détruire, mais à y pénétrer.

Ainsi se balançaient dans l'empire l'antiquité romaine et la puissance des mœurs nouvelles, la nationalité restaurée par Auguste et le cosmopolitisme introduit par César. — Rome était si grande, et son nom si puissant, que l'on ne demandait pas mieux que d'être Romain, pourvu que cela ne gênât pas (ce qui est le patriotisme de bien des pays et de bien des époques), pourvu que l'on n'eût ni une table moins somptueuse, ni des vases moins beaux, ni de moins belles courtisanes; s'il ne s'agissait que de porter la pourpre comme consul, ou de brûler un peu d'encens aux pieds de Jupiter Capitolin, ou d'étaler à la suite d'un brancard funèbre les images poudreuses de ses aïeux, on était Romain.

Mais il aurait fallu aller plus loin, il aurait fallu que les riches, pour faire vivre les pauvres, se résignassent à vivre comme eux. La question du luxe était tout, il s'agissait entre la vieille Rome et la Rome cosmopolite d'une vaisselle d'étain ou d'une vaisselle d'or, d'une robe de laine ou d'une robe de soie (ce qui était un déshonneur pour un homme, *ne vestis serica viros fœdaret.* TACITE.), d'une matrone romaine à respecter ou à séduire (les affranchies et les étrangères étaient toujours licites), d'un faisan ou d'un attagen de moins sur la table, d'un souper de 200 sesterces (38 fr. 60 c.), comme le prescrivait Auguste, ou d'un souper de 400,000 sesterces, comme le faisait Vitellius.

Pour juger sainement cette question, il faudrait bien comprendre toute l'antiquité. Le luxe ne pouvait être pour elle ce qu'il est pour nous, un échange de travaux et de richesses entre la classe ouvrière et la classe opulente, plus ou moins utile à l'état, plus ou moins avantageux à la classe inférieure, mais enfin portant avec lui quelque compensation du mal qu'il peut faire; la population ouvrière était esclave, ne possédant que par grace un salaire quelconque de son travail, ne pouvant proportionner aux besoins et aux circonstances ni son prix, ni ses produits, n'étant animée enfin ni par la concurrence, ni par le courage que la liberté donne, ni par l'espoir de la fortune. Ce que nous appelons industrie, n'était qu'un service d'esclave à maître, un office domestique forcément accompli; ce que nous appelons commerce n'était, chez les Romains, qu'une usure dévorante pour le pauvre; l'industrie libre date des corporations chrétiennes au XIe siècle, le commerce moderne date des croisades.

Dans cet état de choses, l'agriculture était la seule ressource de la population libre et inférieure; mais tout ce qui était donné au luxe, était pris sur elle, et la multitude des esclaves s'augmentant avec tous les autres genres de luxe, une grande partie des terres de l'Italie ne fut plus cultivée que par eux. Les lois somptuaires n'étaient donc ni tellement inutiles, ni si mal entendues, et ce ne sont pas du tout des déclamations poétiques que les invectives des écrivains contre le luxe, les efforts des législateurs pour le restreindre, les coutumes sévères que cherchaient à mettre en honneur ceux mêmes qui ne les pratiquaient pas.

Que devenait en effet la population libre de l Italie? D'un côté les guerres civiles lui ôtaient ses terres, ou en la réduisant à la misère, la rendaient incapable de les cultiver de long-temps; de l'autre, l'homme riche faisait cultiver les siennes par des esclaves, ou mieux que cela, les changeait en parcs, en villas, en jardins. Les vieilles races italiennes, vers la fin de la république, étaient pourchassées de toutes parts. Ces malheureux entraient dans les légions et allaient laisser leurs os aux extrémités du monde, ou bien ils gardaient de misérables troupeaux sur les Apennins, et souvent n'ayant plus de leur bétail qu'une peau pour se couvrir, ils gagnaient des cimes plus désertes, erraient de canton en canton, vivaient de brigandage, pères de tous les *banditti* des Abruzzes : c'est à ces hommes-là qu'un vieil Italien comme eux, Catilina, en homme habile, avait donné le signal de leur liberté, et c'est leur présence et leur situation qui expliquent l'importance de cette conjuration de quelques jeunes gens contre l'empire romain. Les plus heureux affluaient dans Rome pour y vivre mendians et oisifs de la vie du peuple romain : mais n'arrivait pas à Rome qui voulait; et toute cette Italie enfin, réduite à trois ou quatre mille riches, chevaliers ou sénateurs, à deux ou trois millions de plébéiens dans la ville de Rome, à un ou deux millions peut-être de cultivateurs libres, à une multitude sans nombre et sans nom d'étrangers, d'esclaves, d'affranchis, de barbares, de soldats, d'usuriers, de Juifs, de Chaldéens, de magiciens d'Égypte, de Grecs surtout (*Græculi*). qui cherchaient fortune de toutes manières, et qui tous, à défaut d'autre, prenaient l'Italie pour patrie et pour nourrice; ce beau pays en arriva à l'incontestable malheur de ne pouvoire suffire à ses premiers besoins, et de demander du blé à la Sicile; puis, la

Sicile défaillant, à l'Égypte; puis, après l'Égypte, aux côtes africaines.

Voilà à quels maux Auguste voulut porter remède.—Sa destinée est une des plus complètes que le monde ait vues; souverain libre et paisible de l'univers civilisé, il vécut ce qu'il fallait de temps pour voir une génération nouvelle, ignorante des souvenirs anciens, succéder à la génération que Pharsale et Actium avaient décimée. Son règne fut un temps de repos entre la guerre civile et les tyrans, un moment où tous les anciens partis disparurent sans qu'il s'en formât un nouveau, où tous les peuples conquis acceptèrent la conquête, où tous les peuples barbares du dehors furent repoussés, et comme si le monde eût eu besoin de se reposer pour se préparer à un nouvel ordre de destins, comme si Virgile avait eu raison de saluer le nouvel âge sibyllin et les mois de la grande année qui allait naître, Auguste ferma le temple de Janus, et Dieu, pour la première fois, donna la paix à tout l'Occident civilisé.

Au milieu de cette gloire, Auguste naviguait doucement entre les îles du golfe de Naples (bien plus beaux alors que le Vésuve ne jetait pas de lave sur ses rivages), se reposait dans ces belles cités, écoutait des flatteries et des poèmes, voyait folâtrer avec une douce joie de vieillard la jeunesse grecque dans ses gymnases, causant, riant, plein de gaieté, lorsque la douleur l'avertit que sa mort était prochaine; il prit alors un miroir, s'arrangea les cheveux, et, tourné vers ses amis, leur dit comme les acteurs à la fin du spectacle : « N'ai-je pas bien joué le mime de la vie? montrez-vous contens et applaudissez. »

Pour comprendre les empereurs romains, il faut avoir bien étudié Auguste et Tibère; le premier donna à l'empire sa forme légale; il en fit, pour ainsi dire, le droit public : le second lui donna la puissance réelle, parce qu'abandonnant les traditions romaines et les tentatives de restauration auxquelles Auguste s'était attaché, il chercha ailleurs le fondement du pouvoir d'un seul. Tibère seul et sa politique rendent explicables l'incroyable puissance et l'incroyable sécurité de ses successeurs.

F. DE CHAMPAGNY.

LES HIÉROGLYPHES

ET

LA LANGUE ÉGYPTIENNE,

A PROPOS

DE LA *GRAMMAIRE* DE M. CHAMPOLLION.[1]

Les anciennes écritures de l'Égypte, qui de tout temps ont été l'objet d'une vive curiosité, ne figuraient encore dans nos musées que pour une bien faible part à la fin du siècle dernier. Depuis cette époque, de riches collections d'antiquités égyptiennes nous sont venues des rives du Nil; le Louvre a vu se former un musée nouveau, consacré tout entier à l'Égypte d'autrefois; et bientôt un obélisque, enlevé aux ruines de Thèbes, se dressant sur une de nos places, va nous montrer l'écriture sacrée des Égyptiens, les hiéroglyphes employés à la décoration de nos monumens publics.

Parmi les objets précieux pour la science, dont l'Europe s'est enrichie

(1) Nous n'avons pas besoin de signaler à l'attention cet article d'un des hommes qui, par leur étude approfondie de la langue copte, sont du très petit nombre des juges compétens à écouter dans une question aussi difficile qu'intéressante. Nous voudrions surtout amener la critique savante à discuter devant un public moins restreint ces problèmes dont les conséquences historiques sont faites pour attacher tous les esprits éclairés. De quel intérêt ne serait-il pas d'entendre en un sens différent l'opinion des autres critiques compétens sur l'illustre Champollion, celle d'un Sacy, d'un Letronne? (*N. du D.*)

depuis un petit nombre d'années, se trouve une pierre noire portant une triple inscription. Elle est connue sous le nom de *pierre de Rosette*, parce qu'elle fut trouvée par un ingénieur français dans les environs de la ville de Rosette. Enlevée aux savans qui accompagnaient notre armée d'Égypte, elle figure aujourd'hui dans le musée britannique. Cette pierre offre à sa partie supérieure, qui est fracturée, quatorze lignes d'écriture hiéroglyphique; au-dessous de cette première inscription il en existe une deuxième beaucoup plus longue, en caractères égyptiens cursifs, appelés caractères vulgaires ou *démotiques*; enfin, la partie inférieure est occupée par une inscription grecque plus longue encore, au moyen de laquelle nous apprenons que les trois inscriptions ne sont qu'un même décret tracé en caractères et en langages différens.

Si de tout temps on avait considéré l'écriture hiéroglyphique comme purement idéographique, c'est-à-dire comme n'ayant aucun rapport direct avec la langue parlée, on avait toujours aussi regardé l'écriture égyptienne vulgaire comme procédant par les mêmes moyens que nos écritures ordinaires européennes. C'était une bonne fortune que la découverte d'une inscription égyptienne alphabétique. Bien des essais furent tentés pour retrouver l'alphabet égyptien. Un savant suédois, M. Akerblad, démontra d'abord que les noms étrangers étaient susceptibles d'une lecture analogue à celle de nos écritures; mais l'alphabet qui résulta de l'analyse des noms propres étrangers n'eut aucune prise sur le texte égyptien. Toutes les tentatives de déchiffrement demeurant infructueuses, les érudits renoncèrent bientôt à marcher plus long-temps dans cette voie. Ils y étaient entrés convaincus que l'écriture égyptienne vulgaire était alphabétique comme la notre; ils la quittèrent emportant des doutes nouveaux, et se demandant de quelle nature pouvait être cette écriture vulgaire.

Cependant l'alphabet obtenu par la lecture des noms propres renfermait, comme nous allons le voir, le germe d'une brillante découverte. Un savant anglais, le docteur Young (1), reprenant cette pierre de Rosette abandonnée depuis quelque temps, se mit à rechercher, par une opération toute matérielle, et à comparer entre elles les expressions des mêmes idées dans les trois textes. Il reconnut promptement que dans une foule de cas, et surtout dans les noms propres étrangers, les caractères du texte vulgaire n'étaient autre chose que des abréviations des caractères hiéroglyphiques. La conséquence obligée de cette remarque était que la méthode, pour exprimer les noms propres étrangers dans l'écriture hiéroglyphique, pourrait bien être analogue à celle dont faisait usage l'écriture

(1) Voyez, dans la livraison du 15 décembre 1835, l'article sur Young, par M. Arago.

vulgaire. Le docteur Young tenta donc, sur le nom de Ptolémée, le seul qui fût conservé dans le texte hiéroglyphique, ce qui avait été tenté avec succès par M. Akerbald sur les noms propres du texte vulgaire. On sent combien peu de ressources doit offrir un seul nom pour arriver à une analyse exacte. Le docteur Young reucontrant juste pour le fond, c'est-à-dire reconnaissant l'expression phonétique des noms propres étrangers, se trompa dans quelques détails; l'alphabet qu'il forma, incomplet, inexact, resta inapplicable.

Vint alors M. Champollion, qui donna la vie à une découverte demeurée stérile, et qui, la fécondant par un principe auquel n'avait point songé le savant anglais, étranger aux études philologiques, lui fit produire les résultats les plus importans, les plus inattendus. Remplaçant l'alphabet informe de son devancier par un alphabet certain, riche, complet, il nous montra les noms de rois grecs, ceux des empereurs romains, sur des monumens que l'on avait toujours regardés comme remontant à la plus haute antiquité.

L'on a voulu faire du docteur Young et de M. Champollion deux rivaux se disputant une même découverte; c'est une erreur, comme il est facile de s'en convaincre. Quelles sont, en effet, les prétentions du docteur Young? Nous les trouvons consignées dans les dernières pages sorties de sa plume, dans la préface de son dictionnaire démotique: « Ce fut alors que, dit-il dans une lettre adressée à l'archiduc Jean d'Autriche, pour la première fois il fit connaître l'identité originelle des différens systèmes d'écriture employés par les anciens Égyptiens, observant qu'on peut reconnaître dans le nom enchorial (en écriture vulgaire) de Ptolémée une imitation éloignée (*loose*) des caractères hiéroglyphiques dont se compose le même nom. J'ai étendu ensuite la même comparaison au nom de Bérénice. » Quelle est, d'un autre côté, la découverte revendiquée par M. Champollion? Ce n'est point d'avoir reconnu que l'écriture vulgaire n'est qu'une tachygraphie des hiéroglyphes; ce n'est point d'avoir cherché dans les cartouches (petits encadremens elliptiques) des noms écrits alphabétiquement de même que dans l'écriture vulgaire, mais seulement « d'avoir fixé la valeur propre à chacun des caractères qui composent ces noms, de manière que ces valeurs fussent applicables partout où ces mêmes caractères se présentent (1). »

Ainsi, *avoir démontré que les écritures sacrées et vulgaires sont de même nature*, voilà la part qu'il n'est point possible de contester au docteur Young, et c'est la seule qu'il réclame. Cette identité de nature entre l'écriture hiéroglyphique et l'écriture démotique conduisait naturellement à

(1) *Précis du Système hiéroglyphique*, deuxième édition, pag. 22.

essayer sur les noms de l'inscription hiéroglyphique les procédés de lecture employés par M. Akerblad sur l'inscription démotique.

Avoir fixé la valeur propre à chacun des caractères hiéroglyphiques qui composent les noms propres, voilà la part que réclame M. Champollion, et que personne ne lui conteste. Il n'y a point ici découverte disputée : il y a deux découvertes tout-à-fait distinctes. Celle du savant français est venue après celle de M. Young; mais elle n'en est point une conséquence obligée.

J'arrive aux premiers résultats de la découverte de l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques. M. Champollion, en lisant au milieu des sculptures hiéroglyphiques les noms des empereurs de Rome, a ramené en deçà du point initial de l'ère chrétienne des constructions, des décorations, qui différaient assez peu des sculptures les plus anciennes pour que des personnes habiles, des savans distingués, les aient considérées comme vieilles de plusieurs milliers d'années. Par les noms d'Auguste et de Tibère écrits sur ses murailles en caractères hiéroglyphiques, le temple de Dendérah avec son zodiaque est revenu se placer dans les premières années de notre ère; par ceux d'Adrien, de Trajan, d'Antonin, le petit temple d'Esné, également décoré d'un zodiaque, est redescendu jusque dans la première moitié du second siècle; et par ceux de Septime-Sévère, de Caracalla, de Géta, le grand temple d'Esné, offrant un zodiaque de même que les deux précédens, s'est trouvé ramené jusque dans la première moitié du IIIe siècle. Et ce n'est pas seulement sur la lecture des noms étrangers, au moyen de l'alphabet phonétique, que s'appuient tous ces déplacemens. Des recherches d'un autre ordre ont rendu la démonstration complète. D'une part, MM. Huyot et Gau, portant l'œil de l'architecte sur les monumens de l'Egypte, avaient assigné à chacun d'eux l'âge précisément que leur donnent les lectures de M. Champollion, avant de savoir que l'on fît aucune lecture sur ces monumens. D'un autre côté, M. Letronne se trouvait conduit aux mêmes résultats par les nombreuses inscriptions grecques tracées sur les temples égyptiens. D'après ces inscriptions il nous apprenait que, vers la fin du IIe siècle, les Égyptiens tenaient encore à décorer les murs de leurs temples de ces mêmes sculptures, de ces hiéroglyphes si multipliés dont ils les recouvraient dans de plus anciens temps.

Des inscriptions hiéroglyphiques sculptées sur les temples égyptiens, au IIe, au IIIe siècle de notre ère, et peut-être plus récemment encore, puisque l'on trouve des édifices inachevés dans cette Égypte supérieure, où les antiques usages religieux du paganisme égyptien se sont maintenus sans obstacle jusque dans le VIe siècle : voilà un fait de la plus haute importance, comme nous allons le voir.

Nous possédons une langue égyptienne, désignée plus ordinairement sous le nom de langue copte : elle nous est donnée principalement par des versions de l'Ancien et du Nouveau-Testament. On a longuement et savamment disputé sur l'origine de cette langue, de fort habiles critiques ont examiné la question sous toutes ses faces. Un premier résultat de leurs laborieuses recherches, aujourd'hui généralement admis, c'est que la langue copte est la même que la langue égyptienne de l'époque des Pharaons, sauf les changemens que le temps et d'autres circonstances peuvent apporter dans un idiome usuel. Un autre résultat, c'est que la version copte de l'Ancien et du Nouveau-Testament a dû être faite, au plus tard, dans le cours du second siècle, et que cette version, qui a joui, dès l'origine, d'une autorité égale à celle du texte grec, qu'elle a promptement remplacé, représente fidèlement le langage des habitans de l'Égypte dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. On sait le caractère d'immutabilité des livres sacrés.

Nous avons donc la langue dont faisait usage la population égyptienne à l'époque où Septime-Sévère, ardent persécuteur des chrétiens et protecteur zélé de l'antique religion, faisait recouvrir de légendes hiéroglyphiques le grand temple d'Esné. Nous pouvons désormais tenter, avec espoir de succès, l'interprétation des hiéroglyphes qui recouvrent les temples d'Esné, ceux de Denderah, tous les édifices de l'époque romaine; nous avons la langue contemporaine.

L'objection la plus sérieuse que l'on ait faite contre la possibilité d'interpréter l'écriture hiéroglyphique, c'était l'ignorance où nous étions de la langue au moyen de laquelle on exprimait les idées que rappelaient ses caractères. Le dictionnaire symbolique d'Horns-Apollon nous apprend que certains symboles, outre les sens divers dont ils étaient susceptibles d'après les qualités de l'objet représenté, pouvaient encore avoir un sens dépendant du nom de cet objet; de ce fait, d'Origny, dans son *Égypte ancienne*, concluait que la connaissance de la langue égyptienne est indispensable pour comprendre les hiéroglyphes, et que, cette langue ayant changé avec le temps, les hiéroglyphes sont indéchiffrables. « En effet, disait-il, le même caractère ne représentant plus le même mot, ce caractère ne peut plus faire entendre ce que le sculpteur avait prétendu qu'il signifiait. » Il eût fallu, suivant lui, connaître la langue épyptienne de chaque époque pour en interpréter les monumens. D'Origny, de même que tous les savans d'alors, regardait les hiéroglyphes comme antérieurs de beaucoup à l'époque romaine.

Plus tard, Zoéga, dans son ouvrage sur les obélisques, admet comme d'Origny, et par les mêmes motifs, une étroite liaison entre les caractères hiéroglyphiques et la langue de la nation qui les employait comme

écriture; mais cette liaison fut pour lui, comme pour son devancier, une circonstance qui compliquait le problème, au lieu d'en avancer la solution. Il était loin de soupçonner que la langue copte fût contemporaine de l'écriture hiéroglyphique.

Cette langue va donc nous être du plus grand secours pour l'interprétation des légendes hiéroglyphiques sculptées sur les temples par ceux qui l'ont parlée. Disons plus, elle est la seule voie possible pour arriver. Je ne saurais mieux faire que de citer, à ce sujet, les paroles de M. Champollion lui-même. Après avoir parlé (Introduction de la grammaire égyptienne) des tentatives infructueuses faites pendant si long-temps, en dehors de la langue copte, pour interpréter les inscriptions hiéroglyphiques, il ajoute :

« Les études égyptiennes ne pouvaient compter sur aucun progrès réel, puisqu'on voulait parvenir à l'intelligence des inscriptions hiéroglyphiques en négligeant précisément le seul moyen efficace auquel pût se rattacher quelque espoir de succès, *la connaissance préalable de la langue parlée des anciens Égyptiens*. Cette notion était cependant le seul guide que l'explorateur pût adopter avec confiance dans les trois hypothèses possibles sur la nature de cet antique système graphique.

« Si, en effet, l'écriture hiéroglyphique ne se composait que de signes purement idéographiques, c'est-à-dire de caractères n'ayant aucun rapport direct avec les sons des mots de la langue parlée, mais représentant chacun une idée distincte, la connaissance de la langue égyptienne parlée devenait indispensable, puisque les caractères, emblèmes ou symboles, employés dans l'écriture à la place des mots de la langue, devaient être disposés dans le même ordre logique, et suivre les mêmes règles de construction que les mots dont ils tenaient la place; car il s'agissait de rappeler à l'esprit, en frappant les yeux par la peinture, les mêmes combinaisons d'idées qu'on réveillait en lui en s'adressant aux organes du sens de l'ouïe par la parole.

« Si, au contraire, le système hiéroglyphique employait exclusivement des caractères de son, ces signes ou lettres composant l'écriture égyptienne, sculptés avec tant de profusion sur les monumens publics, ne devaient reproduire d'habitude que le son des mots propres à la langue parlée des Égyptiens.

« En supposant enfin que l'écriture hiéroglyphique procédât par le mélange simultané des signes d'idées et des signes de sons, la connaissance de la langue égyptienne antique restait encore l'élément nécessaire de toute recherche raisonnée, ayant pour but l'interprétation des textes égyptiens. »

La question ainsi posée d'une manière toute nouvelle par la lecture des

noms royaux, le problème si long-temps insoluble du déchiffrement des hiéroglyphes laissant entrevoir une solution non seulement possible, mais probable, mais prochaine, on dut songer à réunir tous les élémens qui devaient faciliter, accélérer cette solution; d'une part, tous ces monumens décorés depuis le commencement de l'ère chrétienne, n'avaient été, n'avaient pu être qu'incomplètement dessinés. D'un autre côté, la langue copte ne nous était que très imparfaitement connue, et nous ne possédions qu'un fort petit nombre de manuscrits, dont la plupart avaient été rapportés d'Égypte en 1674 par Vansleb. Il était indispensable d'aller copier dans tous leurs détails des monumens auxquels chaque jour emporte un débris, et de recueillir dans les monastères qui les avoisinent les nombreux et précieux manuscrits que tous les voyageurs y ont vus; manuscrits qui ne sont plus compris de leurs possesseurs, et que mille accidens divers peuvent anéantir chaque jour. Cette double mission appartenait naturellement à M. Champollion, dont les riches découvertes en avaient fait sentir la nécessité. Il fut donc envoyé pour arracher à la destruction et livrer à la science ces inscriptions, dont le sens ne pouvait plus nous échapper, et les restes de cette langue copte, qui seule nous en pouvait fournir la clé.

Mais pour remplir la double mission dont il s'était chargé, il eût fallu à M. Champollion un temps double de celui dont il pouvait disposer; car il ne s'agissait pas seulement de choisir et d'acheter : maintes fois les moines égyptiens ont refusé de vendre des manuscrits qu'ils ne peuvent lire; il eût fallu copier ce que l'on n'eût pu obtenir autrement. M. Champollion dut s'occuper d'abord des monumens. La moisson fut tellement abondante, que le temps fixé pour la durée du voyage était entièrement écoulé avant qu'elle ne fût épuisée. M. Champollion fut obligé de revenir, rapportant un portefeuille riche, inappréciable, ayant fait tout ce qu'il était possible de faire pour fournir à la question un de ces deux élémens indispensables, *la connaissance exacte des écritures*, et laissant à d'autres les fatigues nouvelles par lesquelles on pouvait obtenir le deuxième élément, *la connaissance complète de la langue copte.*

Privé d'une partie des moyens qu'il avait lui-même jugés nécessaires au succès, M. Champollion n'hésita point cependant à marcher en avant. Il se sentait trop près du but pour ne pas essayer de l'atteindre à l'aide des ressources dont il pouvait disposer. Placé naturellement sous l'influence des brillans résultats que lui avait fournis la lecture des noms propres par la méthode alphabétique, il fut entraîné graduellement, par des rapprochemens heureux, par le succès apparent de quelques essais, à considérer l'écriture hiéroglyphique comme étant plus qu'aux trois quarts de nature alphabétique. Assurément cette opinion, si contraire à

la croyance générale de tous les temps, avait de quoi séduire un esprit hardi. Plus elle était neuve, plus elle bouleversait les idées universellement admises, plus on devait espérer de gloire à la soutenir. M. Champollion entreprit de le faire en opposition avec tous les témoignages historiques. En effet, les écrivains de l'antiquité s'accordent à nous dire que l'écriture hiéroglyphique différait essentiellement de notre méthode alphabétique; il est vrai que tout en nous apprenant ce qu'elle n'était pas, ils sont loin d'expliquer aussi clairement ce qu'elle était.

Diodore de Sicile, au livre III de sa Bibliothèque historique, parle des caractères hiéroglyphiques employés par les Égyptiens. Après avoir dit que ces caractères offrent à nos yeux des animaux de tout genre, des parties du corps humain, des ustensiles, des instrumens, principalement ceux dont font usage les artisans, il expose dans les termes suivans les motifs qui leur ont fait donner ces formes : « Ce n'est point, en effet, par *l'assemblage des syllabes* que chez eux l'écriture exprime le discours, mais c'est au moyen de *la figure des objets retracés*, et par une interprétation métaphorique basée sur l'exercice de la mémoire. » Plus bas, après avoir donné divers exemples de cette manière d'employer les hiéroglyphes, il ajoute : « C'est en s'attachant aux formes des divers caractères qu'ils arrivent, au moyen d'un exercice prolongé de la mémoire, à reconnaître par habitude le sens de tout ce qui est écrit. » Ce qu'il y a de fort clair dans ces paroles, c'est que l'écriture hiéroglyphique ne formait point des syllabes, c'est-à-dire qu'elle ne se rattachait point, comme notre écriture, aux idées par l'intermédiaire des sons, mais bien par la forme, par la figure de ses caractères. Ce qui est beaucoup moins clair, c'est la manière dont ces figures exprimaient les idées. On reconnaît cependant, par les détails dans lesquels est entré l'historien, qu'une figure, outre l'objet représenté directement, pouvait représenter metaphoriquement ou d'une manière détournée un grand nombre d'autres idées ; ce qui est conforme, du reste, aux notions que nous fournit le dictionnaire symbolique d'Horns-Apollon.

Au témoignage de Diodore, l'historien grec, j'ajouterai celui d'Ammien Marcellin, l'historien latin. Cet écrivain s'exprime de la manière suivante au sujet de l'écriture hiéroglyphique : « Les anciens Égyptiens n'avaient point, comme aujourd'hui, un nombre de lettres déterminé et d'un emploi facile pour exprimer tout ce que peut concevoir l'esprit humain, mais chaque lettre représentait un mot et quelquefois même une phrase entière. » Cela est assez positif; Ammien compare les anciens procédés des Égyptiens à ceux qu'ils employaient de son temps, c'est-à-dire à l'écriture alphabétique.

Saint Clément d'Alexandrie, parlant dans ses Mélanges des voiles

mystérieux dont on s'est plu souvent à entourer la science pour n'en permettre l'abord qu'aux initiés, cite comme exemple de ces obstacles multipliés l'usage qui, de son temps, c'est-à-dire vers la fin du IIe siècle, régnait encore chez les Égyptiens. L'on ne pouvait atteindre que par des degrés successifs le terme le plus élevé de l'instruction, qui était la science des hiéroglyphes. Il résulte bien clairement de là que la science des hiéroglyphes n'était rien moins qu'une chose facile, et l'on pourrait, avec toute apparence de raison, affirmer que saint Clément n'a point vu dans les hiéroglyphes une écriture presque entièrement alphabétique. Il parle cependant de l'emploi des caractères hiéroglyphiques comme caractères alphabétiques. L'écriture hiéroglyphique, dit-il, s'emploie suivant deux méthodes; l'une représente les objets d'une manière propre à chacun d'eux à l'aide des premiers élémens, c'est-à-dire des lettres de l'alphabet: car, quand il s'agit d'écriture, les premiers élémens sont les lettres de l'alphabet; nous trouvons, en effet, ces lettres désignées plusieurs fois sous le nom de *premiers élémens de l'écriture* dans la Préparation évangélique d'Eusèbe. L'autre méthode représente les objets d'une manière figurée ou symbolique; c'est celle dont viennent de nous parler Diodore de Sicile et Ammien Marcellin. De cette distinction faite par saint Clément, il résulte qu'il a voulu signaler la méthode au moyen de laquelle on écrivait les noms étrangers si fréquemment employés dans les décorations hiéroglyphiques; mais il est évident, par l'ensemble du passage, que cet alphabet hiéroglyphique phonétique ne pouvait être qu'un accessoire peu considérable du système total. Il devait servir à exprimer des noms propres étrangers, des noms de peuples, de pays, de villes, des mots empruntés aux langues étrangères, quelques mots de la langue égyptienne elle-même, lorsque pour représenter une action faite par des étrangers, ou à la manière des étrangers, on voulait éviter l'emploi d'un symbole qui, rappelant le mode d'action égyptien, pouvait donner une idée fausse. La pierre de Rosette nous offre un exemple assez remarquable de l'expression alphabétique d'un mot égyptien; il est question d'écrire le décret en lettres sacrées, en lettres vulgaires et en lettres grecques; un même symbole, rappelant les procédés d'écriture employés par les Égyptiens, se trouve répété deux fois pour exprimer les lettres sacrées et les lettres vulgaires de l'Égypte; mais, comme la méthode d'écriture des Grecs différait complètement de celle des Égyptiens, quand il s'agit d'exprimer les lettres grecques, ce n'est plus le symbole précédent que l'on emploie, c'est le mot *lettres*, emprunté à la langue égyptienne que l'on écrit à la manière alphabétique. Les symboles égyptiens, rappelant à la fois une action, et la manière de faire cette action, il aura fallu recourir à la méthode alphabétique toutes les fois que l'on aura

voulu faire abstraction de la manière d'agir, et rappeler seulement son résultat. Quelque extension, cependant, que l'on donne à l'emploi de cette méthode, on sent qu'il sera toujours fort limité, puisqu'il n'est qu'une addition faite après coup au système égyptien par suite des rapports de l'Égypte avec les étrangers. Le texte de saint Clément d'Alexandrie ne favoriserait donc pas plus que ceux des autres écrivains l'opinion qui attribuerait à l'écriture hiéroglyphique une nature presque entièrement alphabétique.

Plutarque, qui ne s'est point occupé du système graphique des Égyptiens, dit quelque part à propos du nombre vingt-cinq, que ce nombre est celui des lettres égyptiennes Il dit ailleurs que l'ibis tient le premier rang parmi les lettres des Égyptiens, mais il ne dit pas un mot de l'usage que l'on faisait de ces lettres, ni de l'importance du rôle qu'elles pouvaient jouer dans le système de l'écriture égyptienne. Il n'y a donc pas de raison pour voir là autre chose que l'alphabet hiéroglyphique dont nous venons de parler à l'occasion de saint Clément, d'autant plus que saint Clément et Plutarque, les seuls, parmi les écrivains de l'antiquité, qui aient parlé d'hiéroglyphes employés à la manière de nos lettres alphabétiques, nous ont conservé l'un et l'autre le seul exemple connu d'écriture hiéroglyphique analysée, et que cet exemple procède exclusivement par la méthode symbolique.

Si donc chez les auteurs anciens on a trouvé l'indication de la méthode alphabétique employée pour écrire les noms étrangers, on n'y saurait trouver de même que l'écriture hiéroglyphique était d'une nature presque exclusivement alphabétique; bien loin de là, l'opinion adoptée par M. Champollion est en opposition directe avec tous les témoignages de l'antiquité. Cette circonstance nous rendra naturellement plus scrupuleux dans l'examen des preuves alléguées à l'appui du système nouveau; cependant il ne faudrait pas les condamner sur ces seuls indices; il n'est peut-être pas impossible que tous les auteurs qui nous ont parlé de l'écriture hiéroglyphique se soient mépris sur sa nature.

La mort n'a point permis à M. Champollion de publier lui-même les résultats de ses longues recherches, les principes qu'il avait déduits de ses immenses travaux, sa *Grammaire égyptienne*, qui est, dit-on, le résumé complet de tout son système. Cette grammaire n'est point encore tout entière entre les mains du public. La première moitié seulement a paru; mais cette moitié suffit pour que l'on puisse apprécier le système tout entier, et l'apprécier sans injustice. L'auteur, s'écartant de la marche ordinairement suivie dans les grammaires, a mis avec profusion dans cette première partie de longues phrases hiéroglyphiques, empruntées aux monumens de toutes les époques, depuis les temps les plus reculés

jusqu'au IIIe siècle de notre ère; et toutes ces phrases sont accompagnées de leur traduction complète. Nous pouvons donc juger la méthode nouvelle par ses résultats, par les applications qu'en a faites l'auteur lui-même. La juger ainsi n'est pas difficile; nous savons que la langue copte était la langue de l'Égypte aux premiers siècles du christianisme; voilà notre pierre de touche. La nouvelle méthode sera bonne dès qu'elle pourra lire sur les temples d'Esné, sur ceux de Denderah, des mots, des phrases appartenant à la langue copte qui fut contemporaine de ces monumens. Tout système de lecture qui, essayé sur les édifices dont nous parlons, ne reproduira ni les mots, ni la syntaxe de cette langue, ne pourra prétendre à aucune confiance. M. Champollion nous l'a dit lui-même, dans la langue copte est la seule démonstration possible de la bonté d'une méthode de lecture appliquée aux inscriptions hiéroglyphiques. Nous partirons de ce point.

Autant que l'on en peut juger, M. Champollion a fait les premiers essais de sa méthode, non point sur les monumens de l'époque romaine, mais sur les édifices réputés les plus anciens. Trouvant là, par ses lectures, des résultats fort différens de la langue copte, il s'est expliqué le peu de ressemblance par la grande antiquité des textes qu'il traduisait. « Il n'existe, dit-il dans l'introduction de sa grammaire, aucune langue qui, comparativement étudiée sous le rapport orthographique, à deux époques aussi distantes que celles qui séparent les textes appelés coptes de la plupart des textes égyptiens hiéroglyphiques, ne présente des variations et des changemens bien plus notables encore. » Mais si *la plupart* des textes hiéroglyphiques sont d'une haute antiquité, il reste aussi de nombreux monumens de l'époque romaine, et ceux-là sont contemporains de la langue copte. Il est donc présumable que ces différences si notables dues à l'action des siècles vont s'effacer peu à peu à mesure que nous allons arriver à des monumens plus voisins de notre époque, d'abord aux édifices construits et décorés sous la domination grecque et à la pierre de Rosette en particulier, puis à ceux des premiers temps du christianisme, et enfin que la différence sera nulle, ou presque nulle, quand nous arriverons aux décorations hiéroglyphiques exécutées sous Trajan, Septime Sévère, Caracalla, Géta. Eh bien! nullement. Les différences notables que reconnait M. Champollion demeurent exactement les mêmes à toutes les époques, et les lectures faites sur les temples d'Esné, couverts de leurs légendes hiéroglyphiques au IIIe siècle de notre ère, diffèrent tout autant de la langue copte, contemporaine de ces édifices, que les lectures faites sur les plus anciennes murailles de Thèbes. L'influence des siècles n'est donc pour rien dans ces différences. La conséquence à laquelle on serait conduit par l'application de la méthode nouvelle, c'est

qu'il y avait en Égypte, au IIIe siècle de l'ère chrétienne, deux langues, différant très notablement l'une de l'autre, tant pour les mots que pour la syntaxe, dont l'une, absolument inconnue jusqu'à nos jours, s'employait sur les monumens, tandis que l'autre, la langue copte, était à l'usage de la population. Mais où est la démonstration de l'existence d'une langue monumentale différente de la langue copte, ailleurs que dans la certitude de la méthode qui l'a fait découvrir? où peut être la certitude de la méthode nouvelle, ailleurs que dans l'identité des résultats qu'elle fournit avec la langue copte que nous connaissons? La méthode ne saurait être démontrée par la chose nouvelle qu'elle nous fait connaître, en même temps que cette chose nouvelle serait démontrée par la méthode. Je me hâte de dire que M. Champollion, tenant les yeux constamment fixés sur les monumens pharaoniques, n'a point été conduit comme nous à voir deux langues contemporaines; il a vu seulement deux états d'une même langue, dont l'un, celui que nous connaissons (l'égyptien moderne, la langue copte), ne différait de l'autre, qu'il appelle l'égyptien antique, que par suite de l'action des siècles. Mais la conséquence à laquelle nous sommes arrivés est forcée; elle ressort de tous les exemples cités dans la grammaire de M. Champollion.

Comparons, en effet, avec la langue copte les traductions, que nous donne l'auteur, des inscriptions de l'époque romaine; vous allez voir si la différence n'est pas suffisante pour qu'il faille reconnaître dans ces traductions une langue tout-à-fait nouvelle. Nous rencontrons d'abord un groupe que M. Champollion lit *enter*, et qu'il traduit par *Dieu*: mais dans les livres coptes, *Dieu* n'a jamais été rendu autrement que par *noute*. Un autre groupe est lu par M. Champollion *tfe* ou *etf*, et rendu par le mot *père*: mais pour représenter l'idée *père*, la langue copte ne connaît pas d'autre mot que *iôt*. Un troisième groupe, connu pour représenter l'idée *roi*, est lu par la nouvelle méthode *sout* ou *souten*, tandis que la langue copte n'admet pas d'autre expression pour l'idée *roi* que *ouro*, *erro*. Un quatrième groupe qui répond à l'idée *fils*, est lu par M. Champollon *si* ou *se*, tandis que la langue copte n'a point d'autre mot que *schiri*, *schire*. Sans nous arrêter à citer des mots isolés, ce qui nous conduirait à reprendre en détail tous les groupes lus par M. Champollion, citons des phrases entières. Sur le pronaos d'Esné, dont, comme nous l'avons dit, les sculptures portent le nom de Septime Sévère, M. Champollion lit cette phrase : *Her chet enter enerpe pen*, qu'il traduit ainsi, *et aux autres dieux de ce temple*. A l'exception de *erpe*, mot réellement copte, mais qui n'est point obtenu au moyen de la nouvelle méthode, puisqu'il répond à un caractère symbolique, rien dans cette lecture n'a le moindre rapport avec la langue que l'on parlait en Égypte au temps de

Septime-Sévère ; pour obtenir la traduction ci-dessus, il eût fallu, dans cette langue, *men en kenoute ente peierpe*. Sur le même pronaos M. Champollion lit encore : *psi mai oéri tfe ennenter*, et traduit, *le fils chéri, l'aîné du père des dieux ;* mais pour traduire de la sorte, il faudrait lire en langue copte, *pschere emmerit pscherpemmise ente peiôt ennenoute*. Tous ces mots, *psi*, *oéai*, *tfe*, *enter*, sont complètement étrangers aux vocabulaires coptes, et la construction de la phrase n'a pas le moindre rapport avec la syntaxe égyptienne. Nous pourrions citer de même toutes les autres phrases empruntées aux sculptures des temples d'Esné, celles qui appartiennent aux temples de Denderah; chaque citation nous obligerait à répéter les observations que nous venons de faire. Que l'on examine dans la grammaire elle-même toutes les traductions d'inscriptions appartenant à l'époque romaine, et que l'on ne s'en laisse point imposer par les caractères employés, qui sont bien réellement des caractères coptes, on verra qu'elles ne contiennent pas un seul mot copte, pas un seul, obtenu au moyen de la nouvelle méthode; et que, quand il se rencontre, ce qui est rare, quelque mot de cette langue que l'on parlait en Égypte au IIe siècle de notre ère, il répond à un caractère symbolique sous lequel M. Champollion place le nom copte de l'idée qu'il est supposé représenter. L'examen des fragmens empruntés à l'inscription de Rosette nous donne absolument les mêmes résultats. Enfin, la langue copte ne se retrouve pas sur les monumens de l'époque pharaonique plus que sur ceux de l'époque grecque et de l'époque romaine. Où donc est la démonstration que devait nous fournir la langue copte, et que seule, de l'aveu de M. Champollion, elle pouvait nous fournir? Nous obtenons par les procédés de lecture qui nous sont proposés une langue nouvelle, qui, loin de pouvoir démontrer la certitude de ces procédés, aurait besoin elle-même d'être démontrée. Dès cet instant la nouvelle méthode est jugée.

Le sens d'un grand nombre de caractères et de groupes hiéroglyphiques a pu être déterminé d'une manière certaine, indépendamment de toute lecture : c'est là ce qui a égaré M. Champollion. Profondément convaincu *à priori* de l'excellence de ses procédés, il est arrivé à étendre sur le mode de lecture une certitude qui ne s'appliquait qu'à la signification. On sait la prodigieuse élasticité de l'art des étymologistes; au moyen de cet art, il est aisé de rattacher bien ou mal le premier mot venu à quelque radical ayant à peu près le sens dont on a besoin; et cela est d'autant plus facile, que la langue sur laquelle on opère est plus imparfaitement connue. Eh bien! c'est dans la voie des étymologies que s'est engagé M. Champollion, pour rattacher sa langue nouvelle à la langue copte; c'est par des rapports étymologiques qu'il a cru masquer les différences profondes que nous avons signalées. Ces rapports l'ont séduit;

nous le concevons, il est l'auteur de la méthode nouvelle. Mais nous qui examinons, libres des préoccupations par lesquelles il se trouvait dominé, tous ces rapprochemens, quelque ingénieux qu'ils soient, ne sauraient nous faire illusion, et nous rejetons un système qui ne s'appuie que sur des subtilités étymologiques.

La confiance de M. Champollion dans la sûreté de sa théorie l'a entraîné graduellement si loin de la langue copte, que, quand, pour l'interprétation des passages purement symboliques, il est obligé de faire à cette langue quelques emprunts, il en néglige constamment les règles les plus simples. Parcourez sa grammaire, vous y trouverez sans cesse l'article pluriel indéterminé associé aux noms de nombres, combinaison que la syntaxe copte n'admet pas plus que la nôtre. Vous rencontrerez à chaque page, sous un symbole qui paraît exprimer l'idée de totalité, le mot *nib* (préféré, je ne sais pourquoi, au mot *nim*, du dialecte thébaïque, et au mot *niben*, du dialecte memphitique); vous trouverez, dis-je, ce mot accolé à un substantif que précède un article simple ou un article possessif; vous le trouverez également employé d'une manière absolue, comme dans cette phrase : *gouverner tout*. Or, de ces deux emplois la langue copte ne permet pas plus l'un que l'autre. Les mots *jo*, tête, *rat*, pied, *ro*, bouche, ne se montrent dans la grammaire de M. Champollion qu'avec les articles simples ou possessifs; *petro*, ta bouche, *netrat*, tes pieds, *ensenjo*, leurs têtes, tandis que dans les livres coptes les mêmes mots n'admettent pas autre chose que des terminaisons, comme *rof*, sa bouche, *jos*, sa tête, *ratou*, leurs pieds. Ajoutons que les articles possessifs *pet*, *net*, *ensen*, sont complètement étrangers à la langue copte. Le mot *chet*, qui, dans les livres coptes, ne se rencontre que précédé de l'article singulier masculin, et qui, n'admettant jamais de complément, signifie l'*autre* d'une manière absolue, se montre constamment, dans la *Grammaire égyptienne*, au nombre pluriel et suivi d'un ou plusieurs complémens. M. Champollion emploie comme verbe le mot *mai*, qui ne peut entrer que dans les adjectifs composés du genre de *mainout*, aimant Dieu, et il écrit *maif*, qui aime lui, quand il faudrait écrire *etmai emmof*. Nous pouvons indiquer encore certains mots qu'il compose, tels que celui-ci : *ne rem oliro*, les portiers; ce mot, s'il était possible, signifierait ceux qui emportent ou qui enlèvent la porte, et non point ceux qui l'ouvrent; mais *rem* ne se compose jamais avec un verbe actif, c'est *ref* que l'on emploierait dans le cas présent, et l'on dirait : *ne refouenro*. Ces négligences, et bien d'autres encore, qu'il serait trop long de citer, montrent à quel point M. Champollion avait perdu de vue les règles de la langue copte; elles suffiraient, quand même l'art des rapprochemens étymologiques dont il a fait usage serait moins trompeur, elles suffiraient pour faire douter de

la réalité des rapports qu'il a cru apercevoir entre cette langue et les résultats de ses lectures.

Assurément les théories de M. Champollion sont fort ingénieuses; elles sont séduisantes, il y a du vrai sans doute, mais nous venons de voir qu'il n'en faut pas demander la démonstration à la langue copte, et nous savons que dans cette langue se trouve la seule démonstration possible. Le problème du déchiffrement des hiéroglyphes n'est donc point encore complètement résolu, comme on a pu le croire. D'heureux détails sont trouvés, ils resteront; mais les bases de la solution ne sont point encore arrêtées. Il faut revenir au point où nous avait amenés la lecture des noms étrangers. Cette lecture nous a fait connaître qu'il existe de nombreuses inscriptions hiéroglyphiques sculptées à l'époque où l'on parlait, sur les bords du Nil, la langue copte, que nous possédons. Trouver le rapport de ces écritures sacrées avec le langage de ceux qui les ont tracées, voilà ce que nous devons encore nous proposer. Il est cruel de rétrograder quand on se croyait près du but; mais nous savons au moins aujourd'hui que le but ne saurait nous échapper. M. Champollion nous a laissé des copies exactes des légendes hiéroglyphiques de toutes les époques; les riches salles du musée égyptien renferment assurément tous les élémens nécessaires pour arriver à une connaissance complète du système graphique des anciens Égyptiens. Malheureusement le dépôt des manuscrits coptes ne s'est point enrichi de même par le voyage de M. Champollion; il est toujours borné à une soixantaine de volumes, parmi lesquels se trouvent un grand nombre de doubles; ce que M. Champollion n'a pu faire, faute du temps nécessaire, il serait à désirer qu'on le fît aujourd'hui Il existe, comme nous l'avons dit, dans les divers monastères de l'Égypte, de nombreux manuscrits qui, tout en nous permettant de rectifier et de compléter la grammaire et le dictionnaire coptes, et d'acquérir ainsi une connaissance aussi exacte que possible de la langue égyptienne, seule clé des hiéroglyphes, nous offriraient assurément des documens précieux pour l'histoire politique et religieuse de l'Égypte depuis l'ère chrétienne, et peut-être pour l'histoire antérieure, des renseignemens importans sur la géographie, sur les croyances, les usages, les mœurs. Les résultats d'un voyage de recherches ne sont point incertains. La vallée du Nil présente à faire une ample moisson dans les trois dialectes de l'ancienne langue égyptienne; moisson que le temps et l'ignorance appauvrissent chaque jour.

Dr Dujardin.

DE L'ESPAGNE

ET

DE SON HISTOIRE.

CORRESPONDANCE, MÉMOIRES ET ACTES DIPLOMATIQUES CONCERNANT LES PRÉTENTIONS ET L'AVÉNEMENT DE LA MAISON DE BOURBON AU TRÔNE D'ESPAGNE, ACCOMPAGNÉS D'UN TEXTE HISTORIQUE ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION, PAR M. MIGNET.

On éprouve une émotion également vive en entrant pour la première fois au parlement d'Angleterre et aux archives des affaires étrangères de France. Sous les voûtes de Saint-Étienne, l'histoire des trois royaumes est concentrée tout entière, depuis Hampden jusqu'à O'Connell. Il semble qu'on voie passer devant soi, le front chargé des soucis du pouvoir, ces générations d'hommes politiques qui se transmirent, comme un dépôt national, l'habileté par laquelle on use de la bonne fortune et la persévérance qui triomphe de la mauvaise. En Angleterre, négociations diplomatiques et intrigues de cour, prédications de la chaire et déclamations des *hustings*, tout depuis trois siècles aboutit à cette petite salle.

La France manque d'un foyer lumineux où soient venus converger ainsi les rayons épars de son histoire. Une partie s'en faisait dans les cours souveraines, les assemblées du clergé, ou les états provinciaux, une autre dans les salons de Versailles ou les bou-

doirs des maîtresses. Cependant, lorsque l'on veut comprendre les annales de la monarchie, non d'après les œuvres académiques, mais dans leur réalité pratique et ignorée, lorsque l'on tient à saisir la physionomie vivante de l'ancien régime, c'est à l'hôtel de la rue des Capucines que l'on doit commencer cette étude entravée jusqu'ici par une réserve rarement justifiée.

Ce fut une tradition constante pour tous les princes de la maison de Bourbon, que le gouvernement se résume dans la direction des affaires étrangères, et que le roi ne peut abandonner la conduite de celles-ci, sans compromettre le sort de sa couronne, et sa sûreté personnelle. Personne n'ignore que Louis XV lui-même, ce roi de sérail, qui, du fond du Parc-aux-Cerfs, livra le Canada et la marine française à l'Angleterre, laissa partager la Pologne, et voyait de sang-froid venir la révolution, avait une diplomatie secrète fort active, devant laquelle tremblèrent le duc de Choiseul et le duc d'Aiguillon; agence mystérieuse dont le comte de Broglie fut le chef, Favier le publiciste, et qui enrôla dans sa franc-maçonnerie politique M. de Vergennes et le chevalier d'Eon. Conçoit-on dès-lors que des écrivains aient pu se croire en mesure de tracer un tableau quelque peu sérieux des derniers siècles, sans la connaissance des seuls documens qui pussent les faire sortir des banalités historiques?

Si depuis quelques années, les publications successives des travaux du général Grimoard, de Lemontey et de Mazure, celle des mémoires du duc de Saint-Simon surtout, ont répandu quelques idées moins erronées, rien de plus inexact encore que l'impression généralement conservée en France et en Europe, du gouvernement de Louis XIV (1). Personne n'ignore sans doute que ce grand roi gagna des batailles grace aux généraux qui conduisaient

(1) On pourrait citer à l'appui de cette assertion un livre récemment publié en Angleterre sur le sujet même qui nous occupe, par un noble écrivain (*History of the war of the succession in Spain*, by lord Mahon, London, 1832). Dans cet ouvrage, remarquable comme œuvre littéraire, l'auteur ne semble s'être dégagé d'aucun des préjugés traditionnels contre la France, qui forment le fonds de l'opinion politique à laquelle il appartient. Il s'élève, par exemple, avec violence contre la paix d'Utrecht, non moins impérieusement réclamée par les intérêts de la Grande-Bretagne que par les nôtres, et que les collisions de la régence avec la cour d'Espagne devaient bientôt justifier aux yeux des cabinets les plus hostiles à l'établissement de la maison de Bourbon à Madrid, comme à ceux des publicistes les plus prévenus contre l'extension de l'influence française.

ses armées, à Louvois qui les organisait, à Colbert qui préparait le nerf de la guerre : mais la cause principale de ses succès demeure enveloppée de mystère. On attribue à la force ce qui appartient à l'habileté, à la fortune ce qu'il conviendrait de rapporter à l'adresse. L'idée qui lia tous les plans politiques de ce long règne, la prévoyance qui les conçut un demi-siècle avant leur exécution et qui les poursuivit pied à pied, la souplesse qui tira parti des évènemens, la corruption qui triompha des hommes, tout cela échappe pour ne laisser saisir que des effets sans cause. On ignore jusqu'au nom de ces nombreux agens auxquels le disciple de Mazarin aimait à confier, non l'éclatant appareil, mais la réalité de la puissance politique. On dirait que le public juge le siècle des magnificences royales, à la manière de ces visiteurs d'usines, devant lesquels l'industrie fait couler à pleins bords la lave brûlante ou tisser ses toiles légères, et qui, satisfaits de ces brillantes manifestations, n'ont ni curiosité ni loisir pour s'enquérir des forces motrices et des procédés de la science.

Le XVIIe siècle fut l'époque de la grande diplomatie, de la diplomatie de haut style, qui unissait à la connaissance pratique des hommes la vaste science léguée par l'âge précédent. Ce fut par elle que Louis XIV, jeune encore, éleva la puissance française, et que la Hollande parvint à fonder la sienne. Guillaume III fut le premier diplomate de son temps; et s'il finit par abaisser le roi de France, c'est que celui-ci, après avoir perdu M. de Lionne et les hommes formés par Mazarin, n'avait plus guère, pour seconder sa vieillesse, que des ministres étrangers aux traditions de Munster et des Pyrénées, manquant également d'autorité pour résister aux haines de l'Europe et aux passions de leur maître.

Toutes les entreprises de ce monarque, depuis la guerre de dévolution qui commença si glorieusement son règne jusqu'à celle de la succession d'Espagne qui le termina par des péripéties si diverses, toutes ses négociations, depuis le congrès d'Aix-la-Chapelle jusqu'à celui d'Utrecht, étaient contenues en germe et ménagées à dessein dans l'acte fameux de 1659. En en dressant les stipulations, qu'accompagnèrent des renonciations équivoques et des clauses mal définies, Mazarin s'était beaucoup plus occupé d'ouvrir des chances à l'avenir que de garantir la sécurité du présent. Mettre la France en mesure d'hériter de l'Espagne, soit en dépeçant ses posses-

sions, soit en recueillant la monarchie tout entière; créer au roi très chrétien des prétentions que la force saurait bien ériger en droits; lui ménager dans tous les cabinets de l'Europe, depuis la cour du roi catholique jusqu'à celle du plus mince électeur, un patronage qui mît à sa solde les princes ou leurs ministres, leurs favoris ou leurs favorites, tel fut le legs que l'Italien fit à la France. Jamais pensée ne fut servie par un corps diplomatique plus intelligent et plus soumis, plus fanatiquement dévoué à la gloire personnelle du souverain et à l'agrandissement de l'état. Dans son sein le secret demeurait inviolable; chez lui, le sentiment de la force n'ôtait rien à une prudence minutieuse dans les détails et peu scrupuleuse dans les moyens. Ce n'était jamais qu'après avoir préparé le terrain, sans laisser au hasard rien de ce que l'habileté pouvait lui ôter, que ce gouvernement, si superbe dans ses formes et pourtant si réservé dans sa conduite, se livrait à ces actes d'éclat dont il avait d'avance calculé la portée et mesuré toutes les conséquences.

Louis XIV, qui, dans sa jeunesse, avait eu M. de Lionne pour endormir l'Europe sur ses projets, trouva, sur ses derniers jours, M. de Torcy pour le réconcilier avec elle. En 1668, le chevalier de Grémonville avait signé à Vienne un premier traité de partage de la monarchie espagnole, demeuré secret jusqu'à nos jours (1); en 1713, Mesnager négociait à Utrecht, sur des bases sinon semblables, du moins analogues; et à travers tant de vicissitudes et de calamités, il renouait la chaîne long-temps interrompue des saines traditions politiques.

Sous la régence, le caractère des négociations politiques change avec celui des évènemens. Ce ne sont plus ces vues ambitieuses et hautes, ces projets persévérans et à longue échéance, attributs d'un pouvoir sûr de lui-même. Il faut acheter des appuis au dehors pour résister aux ennemis du dedans; on est, d'ailleurs, en face d'Alberoni, boute-feu dont il s'agit d'éventer plus encore que de combattre les projets téméraires et sans suite. L'intrigue succède à la politique, l'imbroglio à la guerre; on assassine les courriers, au lieu de livrer des batailles; à Madrid comme à Paris, on dépense à soustraire et à déchiffrer les dépêches, les soins que don Louis de Hard et Mazarin consacraient à composer les leurs. Cellamare

(1) Documens publiés par M. Mignet, tom. II, part. 3, sect. 3.

conspire dans le boudoir de Sceaux, avec quelques pédans et quelques gentilshommes endettés; le duc de Saint-Aignan riposte en Espagne par une contre-conspiration, dont le principal personnage est la nourrice de la reine.

Dubois, supérieur à tout ce monde, parce qu'il est mieux assis dans sa corruption, prend sans peine le premier rôle; il lance dans toutes les cours des nuées de gens d'église et de gens de lettres qui servent le maître et le valet, selon leur goût. 800,000,000 et cinq années d'angoisses sont dépensés à procurer au misérable la barrette de cardinal. Lafitau, Tencin, Rohan, négocient successivement à Rome ce grand sacrilége; des ambassadeurs spéciaux vont à Vienne, passent et repassent les Pyrénées, pour intéresser le roi d'Espagne et l'empereur à la plus grande affaire de l'époque; l'un d'eux, usé par les soucis et les fatigues, meurt au champ d'honneur comme Roland à Ronceveaux (1); George II d'Angleterre et Jacques III le famélique se rencontrent dans cette négociation, et la conquête du chapeau occupe la diplomatie de la régence, autant que celle de la Flandre et de la Franche-Comté avait occupé la diplomatie de Louis XIV.

Celle de Louis XV se distingua par son incessante activité et sa perpétuelle impuissance. Il n'y avait plus dans la chancellerie française ni bases arrêtées, ni long projets d'avenir. La direction des affaires appartint successivement à tout le monde, et l'on essaya un peu de tous les systèmes, en ne retirant, ainsi que cela devait être, de ces tentatives contradictoires que de constantes humiliations et une déconsidération croissante.

On rêve un instant l'anéantissement de l'empire; cette idée est embrassée avec ardeur, le roi de Prusse l'inspire et la fomente, prenant en pitié l'incapacité politique et l'imprévoyance de ses alliés. Dans ce pêle-mêle de négociations, lui seul suit invariablement ses vues, sachant y faire concourir les évènemens et les hommes, les intrigues des cabinets et les engouemens de l'opinion. Frédéric II renouvelle à son profit la position qu'au début de son règne l'habileté de son ministère avait faite à Louis XIV, il poursuit contre l'empire les projets que celui-ci avait formés contre l'Espagne.

(1) L'abbé de Mornay-Montchevreuil, mort dans les Pyrénées en revenant de sa mission à Madrid.

La France s'aperçoit cependant qu'elle joue grossièrement un jeu de dupe, et qu'un seul intérêt est en action dans la crise où elle se trouve si gratuitement engagée; elle abandonne alors ses alliances, s'en crée d'autres pour les quitter et les reprendre encore. Rapide et mobile dans ses impressions, tourmentée du besoin d'agir, en même temps qu'incapable de mesurer les conséquences de ses démarches, elle va toujours au-delà du but et découvre de plus en plus sa faiblesse, alors qu'elle affecte à tout propos de faire parade de sa force. Le système autrichien est substitué à l'alliance prussienne, et les femmes, alors officiellement entrées dans les affaires, embrassent la nouvelle combinaison comme un caprice de cœur. La France s'engage sans but et sans motif dans des complications aussi dangereuses qu'imprévues; elle prend pour elle toutes les charges en se désintéressant à l'avance de tous les bénéfices éventuels. Une guerre plus honteuse encore par la légèreté des vues qui y présidèrent que par les humiliations qu'elle attira sur nos armes, est suivie d'une paix désastreuse, mais nécessaire.

Après s'être agité sans motif, on se repose sans honneur. On laisse périr une grande nation sans avoir même le triste mérite de deviner l'attentat déjà presque consommé. Le prince de Rohan (1) en soupçonne bien quelque chose; mais le duc d'Aiguillon lui défend même d'arrêter sa pensée sur un projet si peu vraisemblable et si contraire aux assurancss qu'il reçoit chaque jour du comte de Mercy, ambassadeur de l'impératrice. Il l'invite à abandonner un fil qui ne pourrait que l'égarer, et à ne pas donner de suite à des révélations dont le seul résultat serait d'inquiéter inutilement le roi. Malheureuse Pologne! malheureuse France!

Notre diplomatie se relève un instant par la probité de Louis XVI et le talent de M. de Vergennes. Les négociations qui amenèrent la conclusion du traité de 1783, après la guerre d'Amérique, sont dignes des bons temps de la science. Les intérêts coloniaux et po-

(1) Depuis, cardinal de Rohan, alors ambassadeur à Vienne. Vaincu par l'évidence, et malgré les dénégations journalières du duc d'Aiguillon, il se crut enfin obligé d'en écrire directement au roi. La lettre fut remise à Mme Dubarry, qui la lut publiquement à l'un de ses soupers. Un ennemi du prince de Rohan courut en prévenir la Dauphine, qui, blessée d'une telle attaque contre sa mère, se hâta d'en atténuer l'effet et de préparer la disgrace de l'ambassadeur. On sait que ce fut pour vaincre le ressentiment de la princesse que celui-ci s'engagea plus tard dans la fatale affaire du collier, l'un des préludes de la révolution.

litiques y furent largement étudiés et garantis par un ensemble de dispositions heureuses. Si l'inexpérience en matière économique et commerciale fit à cette époque commettre quelques fautes, ce furent là de ces erreurs inséparables d'une première éducation et qui ne compromettent pas l'avenir.

Quand la révolution eut commencé à gronder sur l'Europe, la diplomatie fit silence. Entre parties qui se considèrent comme ennemies naturelles, les négociations sont impossibles. La paix ne peut avoir à leurs yeux que le caractère d'un armistice, et le droit des gens n'est plus que le droit de la guerre. Brissot avait déclaré du haut de la tribune que la France tenait pour ennemis tous les despotes, pour alliés tous les peuples libres ou aspirant à l'être. Il fallait dès-lors rappeler ses ambassadeurs d'auprès de tous les rois, pour en accréditer auprès des clubs et des sociétés secrètes. Aux manœuvres propagandistes furent opposés des moyens aussi peu moraux et plus impuissans qu'elles. On se flattait alors de dominer une révolution en achetant ses chefs; jamais les hommes ne furent estimés plus cher et ne valurent moins, car jamais ils ne furent plus subordonnés aux idées, dont ils étaient les instrumens et non les promoteurs. La diplomatie des comités de la convention, qui en fit plus qu'on n'imagine, a je ne sais quoi de sombre et de sauvage; celle de la contre-révolution est d'une fabuleuse niaiserie.

Lorsque enfin l'égoïsme eut ranimé l'ambition en triomphant de la terreur des uns et du fanatisme des autres, ceux-ci aspirèrent à la paix pour jouir de leurs conquêtes, ceux-là pour s'en faire adjuger quelque portion en faisant acte d'empressement. Alors s'ouvrirent les conférences de Bâle, et l'on vit bientôt des mains teintes du sang de Louis XVI presser celles de ministres d'un petit-fils de Louis XIV et du roi qui avait conduit en personne la première coalition contre la France.

En 1789 s'ouvre pour le droit et la science diplomatiques une ère nouvelle, sur laquelle les publications officielles ne peuvent projeter encore aucune lumière. Les questions européennes ne sont pas résolues d'une manière assez complète et assez définitive, pour qu'il n'y eût pas imprudence, de la part du pouvoir, à fournir des armes aux passions et aux intérêts hostiles. D'ailleurs, tout gouvernement qui se respecte doit, à ceux qui l'ont servi, la protection du silence pour leurs derniers jours. Quand des vœux ont été ex-

primés pour que les archives des affaires étrangères s'ouvrissent aux investigations savantes, quand on a conçu la pensée de les faire concourir à la grande collection historique commencée par M. Guizot, toutes les convenances prescrivaient donc de se reporter à une période dont les intérêts fussent complètement en dehors de ceux qui s'agitent aujourd'hui.

Le choix qui a été fait est sans doute le plus heureux, peut-être même le seul qui se pût faire. En retraçant brièvement l'histoire de la diplomatie moderne, nous venons de voir qu'une époque seule s'y présentait avec cette harmonieuse unité de vues qui permet à l'historien de suivre largement le cours d'une féconde pensée. Ce n'est guère que sous Louis XIV que la France, jeune, forte et pleine d'avenir, s'est trouvée en mesure de faire de la politique selon un plan arrêté, en y rapportant, pendant un demi-siècle, toutes ses vues, en y faisant concourir toutes ses démarches.

Répétons-le : la succession d'Espagne fut l'idée-mère de la politique de Louis XIV, celle qui lie toutes les parties de son règne. Cette grande affaire fut pour le XVIIe siècle ce qu'est pour notre âge l'avenir de l'empire ottoman. Toutes les questions n'acquéraient de véritable importance qu'autant qu'elles se rattachaient à ce grand problème, dont la menaçante solution resta près de cinquante ans suspendue sur l'Europe. Cette époque est féconde en enseignemens : on verra ce qu'en présence d'une inévitable catastrophe la prudence suggérait aux uns, l'ambition inspirait aux autres.

Ce n'était pas seulement la dynastie qui s'éteignait en Espagne, l'état lui-même semblait prêt à descendre dans la tombe. Louis XIV ne mit tant de prix à épouser l'infante, fille aînée de Philippe IV, que parce qu'il convoitait ce grand héritage; et s'il donna les renonciations exigées comme conditions du mariage, ce fut en les invalidant et en protestant à l'avance contre elles. La naissance d'un prince qui vécut près de quarante années ajourna ses espérances et les craintes de l'Europe, sans dissiper un seul instant ni les unes ni les autres, tant semblait irrévocable l'arrêt de mort que ce grand royaume portait au front!

Lassé d'attendre, le roi de France, du vivant même de Charles II, fit valoir par les armes une partie de ses prétentions, en se réservant de les exposer plus tard tout entières. Des traités de partage furent passés avec les principales puissances de l'Europe, et ces

traités furent le principe direct ou éloigné de toutes les guerres de ce temps. Cette négociation fut le thème de toutes les investigations des publicistes; il en sortit une guerre qui mit en contact, sur tous les champs de bataille de l'Europe, toutes les illustrations du grand siècle. L'empire et la France, la Hollande et l'Angleterre, en attendaient l'issue avec une égale perplexité; et pour grandir les tristes scènes qui se jouaient à l'Escurial autour du lit du monarque mourant, derrière les confesseurs et les caméristes on découvrait dans le lointain l'Italie, la Sicile, les Pays-Bas, les royaumes de Colomb, de Pizarre et de Cortez, attendant qu'une signature disputée à une main défaillante décidât sur quel empire le soleil ne cesserait jamais de briller. Unité d'action, universalité des intérêts, grandeur et nationalité du résultat, ce sujet offrait donc à un écrivain français toutes les conditions prescrites par les rhéteurs pour devenir la grande *épopée diplomatique* des temps modernes, si l'on veut bien me passer le mot.

Une telle entreprise était une œuvre de sagacité et de labeur comme il s'en fait peu dans un temps où les études sérieuses avortent sous les ambitions hâtives, et où l'habitude paraît prise de suppléer par des généralités aux faits que l'on ignore. On ne pouvait penser à livrer à l'impression deux cents volumes in-folio de correspondances et de mémoires; outre qu'une telle publication était matériellement impossible, elle eût été inutile, car elle n'eût pas vulgarisé la science politique. Il ne s'agissait pas non plus d'écrire un livre, comme il s'en est fait déjà de fort bons, en s'appuyant sur des documens authentiques. Ce qu'il importait, c'était de faire connaître les correspondances elles-mêmes, sinon dans toute leur étendue, du moins dans leur esprit et dans leurs formes, dans ce qu'elles ont de plus individuel. Il fallait initier le public à ces préoccupations de chaque jour, qui font de la vie de l'homme d'état une existence si agitée et souvent si dramatique.

Montrer comment se développe une pensée féconde servie par d'habiles instrumens, comment l'esprit de conduite fait renouer à chaque heure des fils que les évènemens semblent briser; dégager la politique des abstractions pour l'observer soumise à toutes les influences personnelles, à toutes les variations du tempérament, de l'humeur et du caprice; faire voir, enfin, ce que la valeur des hommes ôte et ajoute à une situation, tel devait être le résultat

d'un travail dont il appartenait à la France d'avoir l'initiative. Ce but ne pouvait être atteint que par des publications originales, encadrées dans un texte destiné à les réunir sans prétendre les commenter. Il fallait que l'écrivain s'effaçât devant les illustres morts, représentés après deux siècles dans toute la vérité de leurs passions et de leurs paroles les plus secrètes; et pourtant le but eût été complètement manqué, si l'on n'avait su se placer assez haut pour saisir l'ensemble d'une négociation dont chacun des acteurs n'apercevait que des faces isolées, si l'on n'en avait coordonné toutes les parties, en conservant à chacune leur couleur spéciale.

Une révélation reçue de Madrid nécessitait, en effet, des ouvertures à Vienne; un mot échappé à Londres modifiait notre attitude en Hollande. Tous les princes allemands, depuis l'électeur de Brandebourg jusqu'au plus petit évêque *régalé* par la France (1), toutes les puissances du second ordre, le Portugal que Louis XIV payait pour faire la guerre, la Suède qu'il payait pour rester en paix, s'engrenaient comme des ressorts accessoires dans le jeu d'une mécanique immense. Les correspondances contemporaines doivent donc s'éclairer l'une par l'autre : un rapport de l'abbé de Saint-Romain, agent secret à Lisbonne, expliquera une dépêche de l'archevêque d'Embrun, ambassadeur à Madrid; et c'est une lettre de M. de Gravel, ministre à Ratisbonne, de M. Gomont, envoyé à Cologne, ou de M. Millet, plénipotentiaire à Berlin, qui éclaircira des soupçons conçus par M. de Grémonville, à Vienne, ou le comte d'Estrades, à La Haye.

Le soin de réunir ces documens précieux et de les éclairer par une haute critique revenait de droit à un écrivain qui a eu le bon goût de rester fidèle à ses premières études, alors que de plus éclatantes fortunes pouvaient l'inciter à les abandonner. Les lettres profiteront d'une conduite pleine de convenance, si ce n'est d'habileté, et qui, sans compromettre l'avenir politique de M. Mignet, s'il veut un jour en poursuivre un, lui impose aujourd'hui, comme un devoir de position, de graves et honorables travaux.

Sur son œuvre de jeunesse, on avait pu deviner en lui plusieurs

(1) L'on emploie ici cette expression dans le sens qu'elle eut constamment sous Louis XIV, pour indiquer les présens et les subventions faits par un roi, et l'on demande humblement la permission de signaler cette lacune au Dictionnaire de l'Académie.

des qualités qui constituent l'historien-publiciste, rôle éminent où l'appréciation de la pensée s'unit à l'étude des hommes, et qui tient par un bout à la vie philosophique, en pénétrant par l'autre dans les réalités de la vie usuelle. Son *Histoire de la révolution française* se plaça hors ligne par un style ferme et réfléchi, par une manière toujours impartiale, je dirai presque impassible, alors même que l'auteur était encore impressionné par les passions et les préjugés de l'homme de parti. Ce livre signala l'un des premiers la transition du libéralisme de l'ère critique et révolutionnaire au dogmatisme d'une école qui cherche à se rendre raison d'elle-même, en s'appuyant sur l'autorité d'une grande idée sociale.

M. Mignet vit avec Sieyes toute la révolution dans la suprématie politique du tiers-état, et dégageant cette idée des phases sanglantes qu'elle dut traverser pour se faire jour, il la présenta comme un droit supérieur à tous ceux qui disparurent devant elle.

Ce qui fit la puissance du jeune écrivain, ce qui imprima à ses déductions une sorte de rigueur mathématique, était pourtant l'écueil, sinon de son talent, du moins de sa doctrine. En subordonnant les faits aux idées, il dut s'exposer à en altérer quelquefois le caractère, et surtout à grandir l'importance et la valeur des personnes qu'il contemplait à travers l'œuvre immense où elles étaient engagées. De là une tendance à accepter tous les évènemens, comme s'engendrant forcément les uns les autres, à chercher dans une pensée générale la justification des faits particuliers, au lieu d'y voir le produit spontané des passions et de la liberté humaine.

Je crois de toute mon ame à la philosophie de l'histoire, parce que je crois en Dieu et en la Providence. Je sais que l'esprit humain suit une irrésistible impulsion et que le monde intellectuel a ses lois, comme l'univers physique. Je crois, par exemple, qu'il ne dépendait d'aucune puissance de ravir à la société française les conquêtes de la révolution de 89, et qu'il est également impossible d'empêcher que les résultats de ce grand mouvement ne deviennent européens. Mais j'estime que les faits pouvaient se présenter tout autrement, et qu'un peu plus d'intelligence chez les uns, un peu moins de corruption chez les autres, certains accidens, même de circonstance et de détail, auraient imprimé un tout autre cours, non aux idées qui viennent de Dieu, mais aux évènemens qui viennent des hommes.

Ce qui ressort surtout de l'histoire sérieusement méditée, c'est la puissance de l'individu, non quant aux résultats définitifs, mais quant à la manière dont ces résultats sont acquis aux nations. Un homme de plus peut leur valoir dix ans de calamités de moins; et la proposition contraire est aussi malheureusement vraie. Je ne sais, par exemple, rien de mieux que l'étude des archives des affaires étrangères pour montrer combien la sphère de l'action personnelle est large encore, bien qu'elle soit circonscrite dans celle des nécessités sociales. En se trouvant plus rapproché des réalités politiques, M. Mignet aura dû modifier une disposition qui est celle de tous les esprits supérieurs au début de la vie. Il suffit d'apprécier la haute sagacité de l'écrivain dans les argumens et le texte historique, où sont si lumineusement enchâssés les documens officiels, et surtout dans la belle introduction qui les précède, pour voir que ces années d'expérience et d'étude ont conduit son talent à sa plus entière maturité.

Cependant nous aurons à signaler bientôt, en appréciant ce morceau lui-même, une dissidence qui nous paraît tenir à un certain tour d'esprit que M. Mignet a conservé de sa première manière. Si, comme nous le croyons, le point de vue selon lequel il apprécie le fait le plus funeste, selon nous, aux destinées de l'Espagne, la succession féminine, manque de vérité politique, il faudra, ce me semble, l'attribuer au besoin de justifier les phénomènes historiques, par cela seul qu'ils se produisent, et de rationaliser les accidens, en les élévant à la dignité de principes.

Dans ce vaste prologue, si beau d'ordonnance et d'harmonie, d'une éloquence sobre, mais pleine, où l'on voit se nouer dans le lointain des âges le drame que les évènemens vont bientôt trancher, M. Mignet s'est attaché à mettre en regard la fortune pâlissante de l'Espagne et celle de la France, qui chaque jour s'élève plus forte et plus radieuse, et finit par absorber sa rivale en lui imposant sa dynastie. C'est la lutte de deux grands peuples également favorisés du ciel, mais auxquels leurs institutions ont préparé des destinées si différentes.

On nous permettra de traiter ce morceau comme une œuvre à part, comme l'une des conceptions historiques les plus remarquables de ce temps; nous parcourrons donc rapidement à notre tour la route que M. Mignet a si largement frayée, nous inspirant sou-

vent de sa pensée, prenant aussi quelquefois nos réserves contre elle.

Ce qui saisit le plus vivement le voyageur en parcourant la Péninsule ibérique, c'est la stérilité des plus beaux dons du ciel. Un rempart de quatre-vingt-douze lieues la circonscrit et la protége, ne lui laissant que deux étroites ouvertures sur l'Europe, et cette configuration qui semblait, plus que toute autre cause, devoir assurer à l'Espagne un système politique dont l'intérêt national fût la base, ne l'a pas empêché d'user sa force et ses ressources dans les querelles continentales les plus étrangères à ses développemens intérieurs. Six cent cinquante-six lieues de côtes lui ouvrent d'excellens ports sur les deux mers; et loin d'appeler dans son sein le commerce du monde, ces ports ont été les canaux par où sa force et sa richesse se sont écoulées vers des plages aujourd'hui perdues pour elle. Sur son sol si divers d'aspect et d'élémens, où la science se complaît à trouver comme un résumé de la création tout entière (1), les productions de toutes les zônes se touchent et se confondent, et nulle contrée n'offre pourtant un tel aspect de misère et de désolation; les arbres y manquent comme les hommes, les eaux comme les moissons. De grands fleuves, qui devraient doter ce pays du plus beau système de canalisation du monde, y portent la ruine et la stérilité, torrens impétueux grossis aux pluies de l'hiver, lits infects et desséchés sous un ardent soleil.

Cette lenteur à s'engager dans les voies de la civilisation moderne, cette constante misère à côté de tant de richesses, tiendraient-elles à un défaut inhérent, à la constitution physique de cette contrée, à la barrière qui la sépare du continent? M. Mignet semble le croire. On pourrait répondre que si son isolément a nui à l'Espagne, c'est que les circonstances politiques où elle s'est trouvée engagée l'ont empêchée d'en recueillir le bénéfice, et que les mers qui entourent la Grande-Bretagne assurent sa sécurité intérieure et sa nationalité, sans être un obstacle à aucun de ses développemens. Nous pensons, pour notre compte, qu'ici tous les reproches doivent porter sur les institutions et sur les hommes, qu'aucun ne peut s'adresser à la nature, ci ce n'est peut-être celui d'une trop grande fécondité.

(1) M. Bory de Saint-Vincent. Ses données ont été littéralement reproduites par le docteur Minano : *Diccionario de Espana y Portugal.* Madrid, 1826.

Tout accuse, en ce pays, une position manquée, quelque chose d'exceptionnel et d'anormal. Il est visible que le développement naturel de la société n'a pas parcouru au-delà des Pyrénées ses phases nécessaires. Si la Russie souffre de la civilisation en serre-chaude improvisée par Pierre-le-Grand, l'Espagne est malade aussi d'un vice organique caché dans les profondeurs de son histoire.

Après une résistance héroïque, la Péninsule subit, comme le reste du monde, le joug de Rome. Les arts et les mœurs de l'Italie s'acclimatèrent vite sous son beau ciel, et ses steppes les plus sauvages attestent encore, par d'imposantes et voluptueuses ruines, que la conquête de cette contrée fut plus complète que celle des Gaules. A la chute de l'empire, l'Espagne chrétienne et romaine reçut aussi du Nord le flot régénérateur; la barbarie y épandit le limon de sa force fécondante, et l'empire des Goths primait alors celui des Francs, nos rudes ancêtres.

Mais, au commencement du VIIIe siècle, un fait nouveau se produisit qui jeta la Péninsule en dehors des voies suivies par les autres nations européennes. Les Arabes y détruisirent la puissance des Goths, et, sur les ruines d'une société romano-germanine, ils élevèrent cette civilisation sarrazine, mosaïque brillante et légère dont leur architecture semble encore la vivante image. Cependant le grand cataclysme sous lequel succomba la civilisation chrétienne en Afrique et en Asie, ne devait pas s'y reproduire. La partie la plus énergique de la population s'enfuit vers le nord, jetant dans les montagnes des Asturies, de l'Aragon et de la Navarre les bases de royaumes voués dès l'origine à une guerre incessante et impitoyable : croisade entreprise pour recouvrer les tombeaux de ses pères, et dont chaque enfant recevait le signe avec l'eau de son baptême.

Pendant que les autres nations se mêlaient, en s'étendant hors de leurs frontières, pour réagir ensuite sur elles-mêmes, et que, par ses transformations successives, le régime féodal enfantait tour à tour l'aristocratie des barons, la démocratie des communes et la suprématie des rois; pendant que les conquêtes de l'agriculture, de la navigation et du commerce, hâtées par les croisades et une sécurité plus générale, imprimaient un mouvement progressif à la société française, l'Espagne restait vouée à la même œuvre, qu'elle suivait avec une courageuse et patiente obstination.

Durant huit siècles, qui virent, selon les historiens castillans, livrer trois mille six cents batailles rangées, ce peuple ne se délassa de sa vie armée qu'en répétant en chœur les chants chevaleresques qui grossissaient chaque jour cette vaste épopée cyclique. La guerre devint pour lui quelque chose de sacré; il la fit avec une foi forte et impitoyable, et la destruction des Maures prépara celle des Indiens.

Son expérience sociale n'augmenta pas plus que sa sécurité intérieure. Au lieu de s'étendre sur le sol, pour le féconder par le travail, de se grouper, comme elle le fit en France, autour des demeures féodales et des abbayes, la population de l'Espagne se jeta dans de grandes villes, les seules qui pussent efficacement résister aux attaques des armées musulmanes. De là cette disproportion notable entre la population urbaine et celle des campagnes dont les désastreuses conséquences se sont étendues jusqu'à nous. Au sein de cette société organisée pour une guerre éternelle, les terres étaient sans valeur, parce qu'elles étaient possédées sans sécurité. Aussi furent-elles distribuées aux chefs militaires, bien plus comme des territoires à défendre que comme une source de richesses à exploiter. De là l'immense étendue de ces possessions qui eussent fait de l'aristocratie espagnole la plus colossale du monde, si l'incurie des hommes et des lois ne les avait rendues stériles.

Le régime féodal fit peut-être répandre en France autant de sang qu'au-delà des Pyrénées la longue croisade contre les Maures; mais les victoires territoriales remportées par nos rois sur leurs feudataires, les conquêtes politiques faites par les communes, avançaient chaque jour l'œuvre commencée, et la société moderne sortit enfin de ces couches laborieuses. La puissante unité de l'empire de Charlemagne avait créé pour l'avenir des titres aux rois de France leurs successeurs; en Espagne au contraire, aucun lien ne rattachait les diverses dynasties princières à un même centre de suzeraineté féodale. Ces dynasties, d'ailleurs, n'exerçaient qu'un pouvoir fort limité, autant par l'autorité des chefs militaires qui marchaient de pair avec elles, que par la turbulente puissance de ces populeuses cités, où l'insurrection éclatait sitôt que les Maures quittaient le pied des remparts.

Cependant, lorsque le royaume de Grenade eut succombé sous

les armes chrétiennes, et que l'Espagne se trouva réunie sous le sceptre de Ferdinand et d'Isabelle, une nouvelle ère s'ouvrit pour ce pays, qui parut rentrer enfin dans le mouvement imprimé aux autres sociétés contemporaines. Le pouvoir royal commença à s'y développer, assez fort pour créer l'unité nationale, trop faible pour étouffer le goût et l'habitude de la liberté. Les priviléges anarchiques de l'Aragon, qui légitimaient la guerre civile et l'imposaient comme un devoir, les institutions aristocratiques de la Castille, les *fueros* de toutes les villes, subirent l'action de la royauté et s'harmonièrent avec elle. Le *justiza* d'Aragon vit s'abaisser ses prérogatives, égales, sinon supérieures, à celles des princes souverains; l'exorbitante influence de la noblesse propriétaire d'une grande partie du sol des deux Castilles et de Léon fut attaquée par la force et minée par l'adresse. Ferdinand eut l'habileté de se faire élire, avec le concours de Rome, grand-maître des trois ordres militaires, et de rattacher ainsi ces corps puissans à la couronne. En s'appuyant sur les vieilles mœurs et les institutions particulières à la Péninsule, il usa de tout sans rien détruire; c'est ainsi qu'il fit de la Sainte-Hermandad un moyen de police et un instrument de pouvoir non moins énergique que ne le fut en France l'établissement des troupes soldées.

L'Espagne rentrait donc enfin dans la voie générale des peuples, après avoir dépensé sept siècles à une œuvre glorieuse, mais stérile; elle commençait à subir les influences auxquelles d'autres nations devaient des destinées déjà plus pacifiques et plus prospères. Si les vues patriotiques de Ferdinand avaient continué d'être appliquées, on ne saurait douter que ce beau royaume, au lieu de la splendeur factice et passagère du règne suivant, ne se fût élevé à cette puissance forte et permanente que donne la mise en œuvre de toutes les facultés natives. Un étranger vint suspendre violemment ce travail intérieur, et rejeter l'Espagne dans la position exceptionnelle dont elle commençait à sortir. Le Gantois Charles-Quint, avec son cortége de ministres belges et de soldats allemands, porta à la nationalité espagnole un coup dont elle ne se releva plus. Au lieu de se faire l'instrument de la grandeur naissante du royaume, il fit du royaume l'instrument de sa grandeur personnelle, et le roi d'Espagne disparut devant l'empereur.

L'œuvre de Ferdinand et d'Isabelle fut dénaturée par leur petit-

fils. Au lieu de régler l'exubérance de la vie populaire, on préféra l'atteindre et la tarir dans sa source, et, selon l'usage de tous les despotismes, on coupa l'arbre pour cueillir le fruit. Les orageuses assemblées des *cortès* se turent devant les armes étrangères, les villes jouèrent leurs libertés dans des luttes inégales. Padilla de Tolède, Bravo de Ségovie, Maldonada de Salamanque, portèrent sur l'échafaud leur noble tête, et ce sang héroïque coula comme la sève d'un tronc frappé dans ses racines et qui voit bientôt pâlir et tomber sa couronne de verdure.

Le mauvais succès de l'insurrection des villes et l'éclatante vengeance qui en fut tirée, frappèrent au cœur le génie municipal alors qu'il commençait à s'épanouir. L'habileté et la fortune de l'empereur, les vice-royautés d'Italie et d'Amérique, les commandemens en Flandre et en Allemagne, étouffèrent en même temps la superbe indépendance de l'aristocratie espagnole. Contens du privilége de se couvrir devant leur maître, de le servir à sa cour et dans ses armées, les grands ne parurent plus dans les provinces dont ils possédaient la presque totalité du sol; et un gouvernement ombrageux fit à cet égard une prescription de ce qui avait cessé déjà d'être dangereux pour lui. Un corps aristocratique sans action dans le gouvernement ne peut garder ni popularité ni importance politique. Ses richesses sont un effet sans cause, et comme une anomalie que lui font expier le mépris du pouvoir et la haine des peuples. Aussi la grandesse, sans racines dans la nation, fut-elle primée à la cour des princes autrichiens par les favoris du plus bas étage, et descendit promptement au dernier degré de l'impuissance et du rachitisme. On ne lui conserva pas même ces vains simulacres de liberté, dont on crut devoir amuser la vanité des procureurs des villes, dans les parades solennelles jouées par la royauté absolue.

Ainsi se desséchaient tous les germes d'avenir au sein de la triste Espagne. Pendant que son nom dominait les deux mondes, que ses flottes en couvraient les mers et qu'elle versait son sang sur tous les champs de bataille, la cause nationale y succombait sous des principes d'autant plus désastreux, qu'ils revêtaient des apparences plus brillantes. Les intérêts de l'empereur en Allemagne, en Flandre, en Italie, les développemens du système colonial auquel elle s'abandonnait avec une si funeste confiance, épuisèrent

ses forces, et portèrent un coup mortel à son agriculture et à son industrie naissante; rien ne se fit pour elle, quoique tout se fît en son nom; elle était devenue l'accessoire des nombreux et lointains domaines annexés à sa couronne. Ce fut ainsi que le pays qui, par sa configuration géographique, semblait le mieux garanti contre les influences étrangères, les subit par le mauvais effet de ses institutions politiques, plus complètement et plus long-temps qu'aucun autre royaume du continent.

Charles-Quint comprit cependant la fausseté de sa position et toute l'inanité de sa gloire. Il expia l'une au monastère de Saint-Just, et rectifia l'autre en délivrant enfin l'Espagne de l'Autriche et de l'empire. Son fils vécut en roi péninsulaire, « enfermé à l'Escurial comme dans un monastère; » il saisit une occasion heureuse de conquérir le Portugal, seule possession que les rois catholiques dussent envier, car elle est indispensable à leur sûreté intérieure, et Lisbonne est un point fatal par où l'Europe menacera toujours le gouvernement de Madrid. Mais ce prince n'avait été débarrassé que d'une trop faible partie de l'héritage paternel; il fallut lui conserver le reste, et des flots de sang castillan coulèrent dans les Pays-Bas, pour prévenir un démembrement que l'Espagne aurait pu saluer comme une victoire. Avec l'étroitesse obstinée de son esprit, la froide exaltation de son ame, il se jeta dans les querelles religieuses de son temps, échoua en France et en Angleterre et se défendit en Espagne en faisant, du tribunal de l'inquisition, la machine de compression intellectuelle la plus colossale que pût concevoir l'esprit humain. La Péninsule, où le travail féodal avait été subitement arrêté par l'invasion sarrazine, qui, au XVe siècle, commençait l'œuvre nationale de son organisation politique, lorsqu'elle fut si brusquement interrompue par Charles-Quint, se vit donc rejetée en dehors de toutes les idées européennes par la main de plomb de Philippe II. Pour avoir raison du protestantisme, il atteignit l'esprit humain en sa source même, préparant ainsi pour l'avenir au dogme religieux, si malheureusement associé à son pouvoir despotique, des épreuves plus redoutables que celles qu'il était appelé à traverser dans le reste de l'Europe.

« Philippe, dit M. Mignet, séquestra la royauté dans une solitude abrutissante, il la rendit invisible, sombre, hébétée; il ne lui fit connaître les évènemens que par des rapports, les hommes que

par des défiances. Il porta si loin le soupçon, qu'il éleva son fils dans la crainte et dans l'isolement; il ne lui permettait pas de s'entretenir avec sa fille, à laquelle seule il se confiait, et qui seule soulageait sa vieillesse accablée d'infirmités et de revers. Au moment où il fallut quitter la puissance qu'il avait voulu étendre et qu'il avait craint de perdre, il rejeta sur la Providence son propre ouvrage, l'incapacité de son successeur. »

Philippe II avait imposé la stérilité à l'intelligence, Philippe III atteignit la terre elle-même. Depuis long-temps huit cent mille juifs chassés d'Espagne avaient emporté tous les germes d'une industrie naissante; plus d'un million de Maures, chassés en trois jours, firent alors un désert de la partie la plus fertile du royaume.

Sous Philippe IV, un ministre entreprenant voulut relever sa patrie de son irrémédiable déchéance : « il ne vit pas que son repos était de la paralysie, et que remettre en mouvement ce pays malade, c'était le faire tomber; » sa chute en effet fut profonde : la France et la Hollande lui enlevèrent des provinces, l'Angleterre des colonies; le Portugal recouvra et maintint son indépendance; la révolte éclata au royaume de Naples et jusqu'au sein de la Catalogne. Le sang de Charles-Quint s'était épuisé comme celui de Charlemagne ; et son arrière-petit-fils remit, en mourant, sa couronne à un être dégradé de corps et d'esprit, roi idiot d'une monarchie décrépite.

La vie de Charles II se consuma dans les sales intrigues des factions étrangères, pour se disputer un pays dont l'intérêt n'était pas plus consulté que les vœux. Les prétendans arguaient, non de l'assentiment national, mais de la volonté du roi devenue la loi suprême, ou de la loi fondamentale en matière de succession, institution funeste à laquelle on doit remonter comme à la source principale des calamités de l'Espagne.

M. Mignet professe une opinion contraire, et comme il y a grand profit à tirer des erreurs d'un homme d'esprit, nous donnons ses raisons, qui, si elles ne nous ont pas convaincu, pourront en convaincre d'autres.

« Il ne restait à l'Espagne que sa loi de succession pour la tirer de son anéantissement. Il fallait que le continent vînt de nouveau à son aide, et que l'esprit européen, s'y introduisant à la suite d'une

dynastie nouvelle, l'animât et la fît sortir de l'immobilité péninsulaire où elle était retombée.... Les dynasties, et les lois de succession qui président à leur maintien ou à leur remplacement, sont d'ordinaire appropriées aux besoins des divers pays. La loi espagnole différait de la loi française, comme l'intérêt de l'Espagne différait de l'intérêt de la France; elle appelait à la couronne les femmes qui la portaient dans d'autres maisons en se mariant. Ces mariages amenèrent la réunion des diverses parties de la Péninsule, et lui procurèrent l'aide du continent par l'avénement de princes étrangers qui lui apportèrent d'abord les forces de l'Europe pour la faire triompher dans ses luttes de religion et de race, et plus tard ses idées pour la faire sortir de l'immobilité péninsulaire où elle devait retomber.... La France, au contraire, en admettant les femmes à la couronne, eût renoncé à sa nationalité; elle pouvait entretenir son mouvement par les chocs non interrompus du reste de l'Europe et opérer sa formation par sa force intérieure. Aussi se réserva-t-elle des moyens particuliers de perpétuer sa dynastie. Elle plaça des rejetons royaux dans plusieurs provinces à mesure qu'elle les conquit, afin que les branches pussent, au besoin, remplacer le tronc. La loi des apanages fut la conséquence de la loi salique. Le pays le plus remarquable par son unité le fut aussi par la durée de sa dynastie. »

Le savant historien paraît avoir étudié les annales de l'Espagne sous la préoccupation de cette idée que l'isolement géographique de ce pays était pour lui le principe d'une infériorité constante qui devait être corrigée par l'effet de ses institutions. Mais cette position péninsulaire n'était-elle pas, au contraire, l'un des plus grands bienfaits dont la Providence pût doter un pays si heureusement assis sur deux mers, et les malheurs de l'Espagne ne tiendraient-ils pas à ce qu'il lui fut presque toujours interdit d'en recueillir le bénéfice?

Il est difficile, ce semble, de concilier la valeur théorique que l'on attribue à la succession féminine et le blâme si judicieusement déversé sur cette perpétuelle exploitation de l'Espagne au profit d'intérêts étrangers. Si la succession des femmes hâta l'union des divers royaumes de la Péninsule, elle eut aussi pour résultat de prévenir toute assimilation entre ses élémens constitutifs, toute agglomération vers un centre principal. En France, la conquête territo-

riale finit par amener l'absorption morale; en Espagne, la réunion par mariage d'états indépendans les maintint en face de la couronne de Castille dans une attitude d'égalité et de complet isolement. Voyez encore, au commencement du XVIIIe siècle, l'énergique concours que les états de Castille prêtaient à Philippe d'Anjou, et celui que les provinces dépendantes de l'ancienne couronne d'Aragon accordaient à l'archiduc.

Le principe qui a fondé la nationalité française eût concouru à fonder aussi la nationalité péninsulaire. L'effet de la loi salique eût été plus lent peut-être, mais certainement il eût été plus sûr. Notre régime des apanages n'était pas même à cet égard d'une rigoureuse nécessité; à l'extinction des branches régnantes, mieux eût valu recourir, au besoin, à la succession bâtarde qui donna au Portugal le fondateur de la dynastie d'Avis, et son chef même à la maison de Bragance, que d'engager l'Espagne dans un système qui ne lui prêta qu'une force factice en échange de la force native dont elle la dépouillait.

On vient de dire à quel abaissement politique la dynastie autrichienne avait conduit l'Espagne; la dynastie française ne servit guère mieux ni sa prospérité, ni sa gloire.

Le plus grand malheur qui eût pu arriver alors à la Péninsule eût été la réalisation du mot fameux de Louis XIV. Ce n'était pas l'espérance de rattacher un grand royaume au mouvement général du monde qui inspirait au monarque français le vœu qu'il n'y eût plus de Pyrénées. Dans sa bouche, ce désir avait une portée purement politique, il entendait dire seulement qu'Aranjuez serait une dépendance de Versailles comme Trianon, et qu'il y régnerait par procureur. S'il ne l'avait pas ainsi compris, Louis XIV n'eût pas manqué de s'en tenir au traité de partage de 1700 et de repousser le testament.

Quant aux bienfaits dont l'établissement de la maison de Bourbon et plus tard le pacte de famille ont pu doter l'Espagne, ils sont au moins problématiques. Après Philippe V, plus occupé de ses intrigues en France et des projets d'une femme et d'un ministre ambitieux sur l'Italie que des intérêts vitaux de sa patrie adoptive, ses successeurs s'engagent dans des conflits maritimes souvent sans but et toujours sans profit. Si, en face de l'Angleterre, l'alliance franco-espagnole était une heureuse nécessité pour les deux pays, la com-

munauté de dynastie n'en fut pas le principe, car elle ressortait de la nature des choses. La branche des Bourbons, transplantée au-delà des Pyrénées, subit, d'ailleurs, promptement l'influence de l'immobilité péninsulaire, d'une manière aussi complète que la triste dynastie qu'elle avait remplacée. Sous des règnes obscurs, l'Espagne continua de courir rapidement vers sa décadence; si des tentatives souvent irréfléchies de réforme eurent lieu dans son organisation civile et financière, dans le cours du XVIIIe siècle; si de Macanas à Jovellanos, de l'intendant Orry à d'Aranda, Florida-Blanca et Olavide, on suit le progrès constant d'une école économique et administrative dans le sens de la centralisation moderne, il n'y a rien là qui se puisse directement rapporter à l'influence de la dynastie française; des essais analogues avaient lieu en Autriche et en Toscane pour ne pas dire en Russie; c'était comme le lointain retentissement des idées et surtout des passions contemporaines. Ces novateurs, plus théoriciens qu'hommes de pratique, que la royauté ne secondait que par boutades et que le peuple repoussait toujours, échouèrent contre les intérêts et bien plus encore contre les mœurs; le mouvement essayé par Charles III était sans racines et sans avenir, ses ministres le conçurent trop à la manière de Joseph II dans les Pays-Bas. Tout cela était pour aboutir aux turpitudes de son successeur, qui monta sur un trône qu'on disait solide, parce qu'autour de lui il se faisait un profond silence: mais ce silence fut interrompu par un coup de tonnerre, et depuis ce jour une nue orageuse enveloppe l'Espagne et son avenir.

La succession étrangère n'a donc imposé à ce pays que des sacrifices tout aussi inutiles à son avancement intellectuel qu'à ses intérêts nationaux. Peut-être en l'appréciant autrement, ne se dégage-t-on pas assez des impressions contemporaines, et parce qu'on espère aujourd'hui la régénération de l'Espagne d'un retour à sa vieille loi de succession féminine, est-on disposé à transformer en principe de progrès ce qui n'est qu'un accident heureux.

Autant que personne, je forme des vœux pour la consolidation du gouvernement dont le sort est si étroitement lié dans la Péninsule à celui de tous les hommes de quelque poids, par leurs lumières ou leur position sociale, gouvernement auquel il manque beaucoup sans doute en force et en dignité, mais qui, dans sa chute, signalerait le triomphe de la démagogie des villes et de la déma-

gogie des campagnes, deux souverainetés également illégitimes parce qu'elles sont sans intelligence. Mais qu'est-il besoin de rappeler que si le trône d'Isabelle II est devenu le point de ralliement de la grandesse et de la classe moyenne, des hommes de l'industrie et de la partie éclairée du clergé, il le doit moins à la valeur de son titre qu'à l'obligation où fut ce gouvernement de s'appuyer sur des intérêts jusqu'alors impitoyablement repoussés et proscrits? Il n'y aurait sans doute aucun avantage pour l'Espagne à ce qu'elle fût un jour gouvernée par tel prince étranger qu'il plairait au caprice d'une jeune reine de choisir, et cet avenir l'inquiéterait à bon droit, si, avant de redouter les inconvéniens possibles et fort éloignés d un système dynastique, il ne lui fallait s'assurer les avantages actuels d'un gouvernement éclairé et libre.

Ce qu'on attend, en effet, de cet universel mouvement dans les hommes et dans les choses, qui, après s'être abrité derrière une intrigue de cour, a fini par devenir une révolution, c'est l'établissement d'un pouvoir entièrement nouveau, sinon dans ses formes, du moins dans ses maximes, qui repousse le passé de l'Espagne comme un legs stérile et funeste, et la fasse enfin sortir des voies où en poursuivant richesse et gloire, elle n'a rencontré que misère et corruption. L'Espagne a pour jamais perdu les Amériques, et son gouvernement vient de le proclamer pour la première fois; si elle conserve encore aux Antilles et dans la mer des Indes les plus belles colonies du monde après celles de l'Angleterre, ces établissemens ne sont plus de nature à la détourner d'un système purement intérieur, le seul qui convienne à l'exploitation de son magnifique territoire, à la réforme de ses institutions civiles et de ses mœurs.

Effacée du nombre des grandes puissances de l'Europe, qu'elle s'en fasse oublier pendant un siècle, comme ces malades qui se retirent loin du monde pour soigner une santé débilitée par un mauvais régime, ou des infirmités de jeunesse; que revenue de théories déjà visiblement en baisse dans son sein, et mise par nos armes, s'il le faut, à l'abri d'un absolutisme qui ne triompherait un jour que pour s'abîmer dans l'anarchie, elle reporte toutes ses pensées sur elle-même, n'étudiant son passé que pour s'en éloigner.

Tout gouvernement qui comprendra l'Espagne, s'attachera d'a-

bord à y mettre le travail en honneur, à y faire fleurir la moralité privée, étouffée sous un formalisme religieux sans intelligence et sans vie ; il invoquera le concours du clergé auquel il fera une large part dans cette œuvre de régénération, en lui ôtant toute possibilité et dès-lors toute tentation d'exercer désormais aucune action politique ; il s'attachera à détruire, par l'ascendant de l'industrie et de l'esprit de propriété, ces habitudes vagabondes et guerrières de la démocratie rurale, retrempées dans la longue lutte de la Péninsule contre Napoléon, et que Ferdinand VII a si malheureusement excitées aux plus mauvais jours de sa puissance. En changeant le vieux système d'administration, en traçant des routes et creusant des canaux dans de vastes solitudes, il réunira des provinces étrangères les unes aux autres, il confondra de plus en plus la population des villes et celle des campagnes, que leurs antécédens historiques, autant que l'incurie souvent calculée du pouvoir, ont constituées dans un état presque permanent d'hostilité ; un gouvernement réparateur mettrait, en un mot, l'Espagne à bois neuf, en greffant les idées européennes sur ce sauvageon admirable de vigueur et de puissance.

Il n'en est pas de cette contrée comme de la France. Celle-ci a pu rester fidèle à presque toutes ses traditions politiques ; celle-là est malheureusement condamnée à les répudier. Quelque profonde qu'ait été la révolution de 89, elle n'a guère changé les rapports de la France vis-à-vis de l'Europe, parce que sa puissance s'est développée selon des conditions naturelles et normales. Nous avons pu ajouter à l'œuvre de nos pères sans en déplacer les fondemens. L'Espagne, au contraire, refoulée dans les voies intellectuelles par l'inquisition et l'absolutisme claustral, dans celles de la politique et de l'industrie par le système colonial et l'éparpillement de ses forces, entre dans une ère nouvelle, n'ayant à profiter que de ses fautes, car chez aucune nation le passé ne fut aussi coupable envers l'avenir.

Ce contraste entre notre gouvernement, fort de l'harmonieuse unité de ses parties, et un pouvoir gigantesque, produit des circonstances et inhabile à les dominer, est tracé dans l'introduction de M. Mignet d'une manière large et lumineuse. C'est la philosophie de l'histoire descendue des abstractions pour poser le plus important problème des deux derniers siècles.

Les deux volumes publiés n'en donnent pas la solution; ils ne vont que jusqu'en 1668 et s'arrêtent à la paix d'Aix-la-Chapelle qui suivit la première guerre de Flandre. Près d'un demi-siècle devait s'écouler encore avant que le sort de l'Espagne fût irrévocablement fixé. Lorsque ce grand monument national sera achevé, nous embrasserons, dans son ensemble, une négociation dont nous n'avons pu esquisser que les prémices.

LOUIS DE CARNÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juillet 1836.

Les affaires d'Angleterre continuent d'offrir un spectacle chaque jour plus intéressant et plus varié. Il importe de suivre avec attention jusqu'au dénouement l'action un peu lente, mais curieuse et compliquée, du drame politique de Westminster.

Si la guerre a décidément éclaté entre les deux assemblées législatives, c'est bien la chambre des lords qui a voulu cette collision. La chambre des lords se souvient que la prudence et la timidité lui ont mal réussi en 1832. Aujourd'hui qu'elle n'aperçoit nul danger menaçant à l'horizon, elle s'avise de courage et de hardiesse. Ce nouveau système, dont l'inertie actuelle de l'esprit public semble justifier l'emploi, est-il également bien calculé pour garantir longuement l'existence de la pairie? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner.

— Plus de concessions! se sont écriés les lords. Nous avons été jusqu'à présent trop prompts à reculer. Nous ne céderons plus un pouce de terrain. L'habileté consiste à défendre les moindres positions qui gardent l'accès de la place.—

Les conférences s'entament avec les communes au sujet de l'accommodement proposé sur le bill des corporations irlandaises. Durant les dernières années, dans ces sortes de conférences, la courtoisie avait

presque triomphé du vieil usage. On avait daigné recevoir les communes sans se couvrir et debout. C'était une impardonnable faiblesse. Désormais on s'assiera comme par le passé, et l'on enfoncera même davantage son chapeau. Si vous aviez vu pourtant les nobles lords en habit de ville, coiffés de cet étrange chapeau à cornes, qui ne ressemble pas mal à celui de nos ordonnateurs des pompes funèbres, vous douteriez que ce retour à la rigoureuse étiquette aristocratique soit un moyen fort efficace pour restaurer la dignité de la pairie.

Mais voici venir une occasion plus sérieuse de montrer son autorité. Ce même bill des corporations irlandaises, déjà si cruellement maltraité par leurs seigneuries, se représente enfin devant elles timidement réamendé par les communes. La séance est grave et solennelle. Lord Melbourne et lord Holland avaient renouvelé leurs avertissemens énergiques. Voyant quelle aveugle passion entraînait la chambre, lord Grey lui-même avait rompu un silence de deux ans. Il s'était avancé seul entre les deux partis prêts à en venir aux mains, et avait proposé un dernier moyen de conciliation. Mais ses conseils, pleins de sagesse, ne sont plus ceux que l'on écoute, ce sont les ressentimens acharnés de lord Lyndhurst qui font la loi. C'est l'ex-chancelier tory qui gouverne maintenant les pairs sous la responsabilité du duc de Wellington, leur chef nominal. Lord Lyndhurst ayant déclaré que les lords ne peuvent se désister de leurs principes, une formidable majorité repousse à la fois et les amendemens de la seconde chambre, et le sous-amendement plus pacifique encore de lord Grey.

Ce rejet prononcé, tout espoir d'arrangement avait dû s'évanouir. La conduite ultérieure des communes était dictée d'avance. La politique les avait poussées à trop accorder peut-être; il ne leur était plus permis de rien céder honorablement. Aussi la séance dans laquelle lord John Russel vient demander l'ajournement à trois mois du bill mutilé, n'a-t-elle point l'intérêt dramatique de celle des lords; mais le langage que tient le ministre est singulièrement vigoureux et significatif. « Il compte que la pairie ouvrira les yeux et se rangera prochainement à l'avis des communes, autrement il désespérerait du salut de la constitution britannique; car il ne concevrait pas, ajoute-t-il, de constitution plus impraticable que celle qui autoriserait l'opposition déterminée, persévérante, inflexible, d'une chambre haute paralysant toutes les mesures de la chambre élective et méconnaissant l'opinion générale du pays. » Ce sont là les propres paroles de lord John Russel, le fils du duc de Bedford, l'un des plus illustres rejetons de l'aristocratie anglaise, et conséquemment l'un des plus intéressés à la conservation des priviléges de cette aristocratie; ce sont les propres paroles du même ministre qui déclarait,

il y a moins de six mois, que la réforme ne devait seulement pas songer aux changemens organiques.

Ainsi la pairie est mise en demeure, et non plus uniquement par les radicaux, mais par les whigs eux-mêmes. Il faut qu'elle cède, et avant peu, ou le maintien de la constitution devient impossible, c'est-à-dire qu'il devient indispensable de réformer la pairie. Cédera-t-elle cependant? pourra-t-elle céder? Engagée comme elle est dans le chemin difficile où l'a jetée lord Lyndhurst, pourra-t-elle revenir sur ses pas? Vraiment, pour une petite satisfaction qu'il a donnée à leur orgueil, ce n'est pas encore ce dernier vote des lords qui a beaucoup assuré leur avenir, non plus que cette dignité dont ils sont si jaloux.

La chambre des communes, qui continue d'être patiente et de ne se point décourager, vient de consacrer encore une fois le principe d'appropriation du bill des dîmes irlandaises. De ce que la majorité réformiste, qui l'a voté, s'est trouvée moins nombreuse qu'elle ne l'est d'ordinaire, il ne faut point conclure qu'elle se soit affaiblie ou divisée. Il s'agit ici d'une question à part, d'une question religieuse, non point d'une question de liberté politique. Il y a en Angleterre, et surtout au parlement, nombre de consciences libérales qui n'ont pas secoué le joug du préjugé protestant. Pour elles, retrancher le moindre denier du revenu de l'absurde église anglicane importée en Irlande, ce serait une sorte de sacrilége. C'est déjà beaucoup, et on ne devait pas l'espérer, que dans une chambre élue sous la double influence du clergé et des tories, il se soit rencontré plus de trois cents membres résolus à établir la tolérance et l'égalité religieuses, et qui, à force de persévérance, aient su rendre ces principes presque universellement populaires. Si les lords eussent été raisonnables et habiles, ils se fussent néanmoins bornés à concentrer leur résistance sur le terrain de ce bill des dîmes irlandaises. Au moins cette position était tenable. Ils avaient de leur côté une imposante minorité dans les communes. Mais leur opposition, aveugle, violente, systématique, ne profitera qu'à leurs adversaires. Avec le simple refus d'abolition de la dîme, O'Connell eût sans doute agité l'Irlande plus vivement cette année que les précédentes : il ne l'eût pas unie et soulevée comme un seul homme, ainsi qu'il va faire armé d'un rejet du bill des corporations. La lettre qu'il vient d'adresser à ses compatriotes, et qui leur recommande le rétablissement de l'association catholique sur une base élargie et plus solide, aura certainement des résultats aussi prompts qu'efficaces. Que l'on calcule l'action de ce puissant levier que ne retiendra plus, mais que soutiendra et fortifiera la main du gouvernement lui-même.

Les whigs ont été bien inspirés, le jour où ils se sont rallié le grand agitateur, et les tories, au contraire, sont bien imprudens et maladroits

de l'outrager et de le pousser à bout chaque jour. O'Connell était le radical dont l'aristocratie avait le moins à redouter. Ce n'est pas uniquement un avocat opiniâtre du *ballot* et du suffrage universel. Tout terrible niveleur qu'on l'ait fait, il n'a guère du tribun que la parole vive et parfois grossière. Au fond c'est un homme d'état véritable et plus propre peut-être à fonder qu'à détruire. Qui sait toucher et mettre en mouvement comme lui les ressorts nécessaires au gouvernement d'une nation ou d'un parti? Il a compris que l'instant n'est pas venu de gouverner par le menu peuple, en dehors du pouvoir électoral; il s'adresse donc aux électeurs, à la classe moyenne, aux riches, de même qu'au peuple, et voici que sans rien perdre de sa souveraine autorité sur le paysan, il range sous sa bannière le marchand, le bourgeois et le lord. Ce n'est pas d'aujourd'hui d'ailleurs qu'il nourrit le projet de cette invincible agrégation : sûr qu'il était des masses, après la dernière session, il avait fait un appel pressant à la noblesse irlandaise et l'avait en partie déjà attachée à sa cause. Il n'est pas de moyen qu'il néglige; tandis que dans les *meetings* publics, il entretient l'ardeur des multitudes et soutient leur enthousiasme, la presse répand partout ses proclamations et ses manifestes. Et il n'a pas eu assez de ces milliers de voix des feuilles locales publiées sous son inspiration. Il lui a fallu une tribune plus haute d'où il parlât ou fît parler selon ses vues à la Grande-Bretagne tout entière. C'est ainsi qu'il a fondé et qu'il conduit la *Revue de Dublin*, qui plaide aujourd'hui dignement et largement pour toutes les libertés de l'Irlande. Si étroite que soit son alliance avec les whigs, O'Connell ne s'est pourtant pas séparé des radicaux; il n'est pas moins libéral qu'eux; il est seulement meilleur politique, il comprend mieux les temporisations et les ménagemens que l'intérêt de la liberté lui-même exige. A vrai dire, le parti radical pur n'est pas sans pouvoir dans le pays, mais il n'est nullement appelé, quant à présent, à mener seul la marche des réformes. Un fait remarquable et qui valait bien la peine d'être constaté, quoique notre presse n'en ait pas dit un mot, c'est la retraite récente de M. Harvey, l'un des organes distingués de ce parti à la chambre des communes. M. Harvey y représentait *Southwark*, le faubourg le plus populeux de Londres. La lettre publique qui contient sa démission est fort curieuse et mérite la lecture. Il se plaint amèrement de ce que ses commettans lui aient rogné son mandat. Ils lui ont, dit-il, interdit le droit de presser l'administration et de l'attaquer au besoin, selon qu'il le jugeait nécessaire. C'est pourquoi il abdique ce pouvoir législatif qu'on ne lui laisse plus libre, et il rentre dans la vie privée. Certes ce n'est pas là un symptôme qui annonce que l'opinion se défie des whigs Et en effet, leur attitude vis-à-vis de la pairie justifie pleinement la confiance que montre en eux l'Angleterre.

Le parlement a entamé la discussion du bill qui prétend réformer le temporel de l'église anglicane. On conçoit que l'église elle-même sanctionne les principes de cette mesure débonnaire, et qu'elle ait la magnanimité de l'appuyer. La douloureuse réforme, en effet, pour le clergé, que celle qui laisse à l'archevêque de Cantorbéry un traitement de 15,000 livres sterling, et, proportionnellement, des revenus analogues aux évêques inférieurs dans la hiérarchie!

Mistress Norton n'a pas quitté Londres pour Paris, ainsi qu'on l'avait assuré. Il était au contraire question, la semaine passée, d'une fête brillante que le duc de Devonshire devait lui donner en manière de réparation d'honneur. C'est dommage que cette générosité ait tout l'air de demeurer un bruit de salon. Il eût suffi d'une mazurque dansée à *Devonshire-House* par sa grace avec mistress Norton, pour réhabiliter partout ailleurs la petite-fille de Sheridan. Mais tout ami qu'il soit du ministère Melbourne, le noble duc aura réfléchi que le monde exclusif du *West-End* se compose de dix tories contre un whig. Il n'aura pas eu le courage de compromettre si gravement sa haute autorité fashionable.

En Espagne, la guerre civile s'est un peu ranimée, devançant le réveil prochain de la guerre parlementaire. Il ne paraît pas toutefois que le retour de Cordova à l'armée ait amené jusqu'à présent la réussite des savantes combinaisons stratégiques qu'il annonçait. Loin de là, ont dit quelques correspondances, l'une des colonnes de Villaréal se serait portée sur les Asturies à travers les Anglais et les *christinos*. Cette évolution fût-elle réelle, le gouvernement de Madrid n'aurait pas à s'en effrayer beaucoup. Ce ne serait encore là probablement qu'une de ces trouées téméraires, mais sans résultat, qui exercent depuis trois ans l'agilité des troupes carlistes.

La nouvelle du désastre de Santa-Anna n'est plus douteuse. Voilà le Mexique sans président et son armée sans général. Ce double échec pourra faciliter promptement le triomphe de l'insurrection de Houston. Le Texas se précipiterait vite alors dans les bras des *États-Unis*, dont l'hypocrite convoitise ne cherche depuis long-temps qu'un prétexte honnête pour s'emparer de cette riche province. L'esclavage est chez elle en suprême honneur; n'est-ce pas là un titre suffisant et qui la rend digne d'être agrégée d'emblée à la grande république fédérative? Ainsi l'admission du Texas, une fois votée par le congrès, l'Union cesserait même d'être également partagée entre les états à esclaves et les états qui interdisent le trafic de la race noire. Les premiers gagneraient la majorité; ils seraient quatorze contre treize. L'honorable conquête qu'aurait faite la terre-modèle des pays et des hommes libres!

Notre session législative a été définitivement close cette semaine. La chambre des pairs avait été le seul rouage de la machine constitutionnelle qui eût fonctionné durant la quinzaine. On a remarqué, sinon les rapides débats de ses dernières séances, au moins quelques-uns des discours prononcés par différens pairs. M. Gautier a déploré vivement l'obligation qui contraint la chambre de voter sans discussion et à la hâte, chaque année, le monceau des budgets accumulés. Peut-être, en effet, serait-il convenable que la pairie pût les vérifier à loisir. En tout cas, elle doit comprendre qu'il ne s'agit pour elle que de les enregistrer purement et simplement. Nous imaginons que l'exemple de l'Angleterre doit faire autorité en matière de gouvernement représentatif. Eh bien! en Angleterre, les lords ont aussi le droit d'amender les lois de finance; mais, de fait, jamais ils n'en usent. S'ils s'avisaient d'en renvoyer une à la seconde chambre avec un seul chiffre altéré, leur amendement serait soudain foulé aux pieds par les communes. C'est pourquoi, tandis qu'elles votaient dernièrement les résolutions du chancelier de l'échiquier, tendant à diminuer le droit du timbre des journaux, chacun se disait: « Enfin, voilà un bill contre lequel ne pourra rien la méchante volonté de la pairie. » Le discours semi-diplomatique et semi-carliste de M. de Noailles n'a guère paru qu'un pâle et lointain reflet de celui de M. le duc de Fitz-James à la chambre des députés. On se serait peut-être égayé davantage aux dépens de M. Bigot de Morogues, à propos de sa boutade obscurantiste, si elle n'eût été suggérée par des circonstances qui ne donnaient nulle envie de rire. Le vote du budget de la guerre n'a pas, bien entendu, soulevé sérieusement de nouveau la question d'Alger. Il n'a été qu'une occasion de prouver encore que le gouvernement comprend bien la volonté du pays, en voulant lui-même résolument le maintien et la protection armée de notre colonie. Il n'est plus désormais permis d'en douter; Alger sera une France africaine, qui n'aura qu'à grandir et à prospérer sous le regard de la mère-patrie.

La liste des nouveaux fonctionnaires, publiée mercredi, a semblé, au premier aspect, quelque peu bigarrée. Les uns y ont trouvé de la gauche; les autres, du centre gauche; ceux-ci, de la doctrine; ceux-là, une légère nuance de légitimisme. Nous ne serions point, pour notre part, disposés à blâmer beaucoup ces sortes de mélanges. A moins qu'il ne s'agisse de noms tout-à-fait dévoués au gouvernement déchu, il n'est pas d'un mauvais exemple que, dans le choix de ses délégués, l'administration consulte les lumières des candidats plutôt que leur opinion. L'admission aux emplois des capacités diverses, indépendamment de leur manière de penser, pourrait aider aussi à l'accomplissement si souhaitable de la réconciliation générale des partis. Parmi les nominations nouvelles, quelques-unes ne sont que

des actes de justice et de réparation. Le choix le plus remarquable, celui de M. Dufaure, montre qu'il n'y a plus d'exclusion inflexible, pas même contre l'extrême gauche. C'est en effet de ce côté de la chambre qu'est parti M. Dufaure pour arriver au conseil-d'état. M. Dufaure, ancien signataire du compte-rendu, est l'un des hommes parlementaires dont l'influence a été le plus laborieusement acquise; son débit est terne, son argumentation serrée; il résume une discussion avec une vigueur et une clarté remarquables, et enlève un vote de la chambre, non pas par un de ces coups de tonnerre, une de ces éloquentes sorties familières à M. Berryer ou à M. Dupin, mais en échauffant graduellement son auditoire; on croit toujours en entendant M. Dufaure n'avoir jamais le courage de l'écouter jusqu'au bout, et il est difficile de ne pas partager à la fin un avis si bien déduit. La nomination de M. Dufaure et celle de M. Félix Réal, sont deux loyales satisfactions données aux opinions de la gauche modérée. Il faut espérer que l'on ne se bornera pas à des témoignages d'estime envers les hommes, et que la presse aura bientôt à constater d'autres améliorations qu'on est en droit d'attendre et d'exiger.

Nul mouvement ne se fera dans la diplomatie. M. Guizot n'a pas plus sollicité l'ambassade de Londres qu'on n'a songé à la lui offrir : le poste d'ailleurs n'est point vacant. Le général Sébastiani n'a pas la moindre envie de l'abandonner, et il ne s'agit pas davantage de l'en retirer. Sa santé, aujourd'hui rétablie, le rend, dit-on, très su fisant près du cabinet de Saint-James. Il est du moins certain que notre ambassadeur, qui vivait dans une profonde retraite l'an passé, a fait grande figure durant toute la présente saison : il a ouvert ses salons au monde fashionable, et donné des fêtes à *Manchester-Square,* qui ont rivalisé avec les plus splendides *routs* du *West-End.*

— Un journal annonce qu'un de nos collaborateurs, M. Sainte-Beuve, est sur les rangs pour la place vacante à la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Ce bruit n'a aucun fondement.

— Les poésies de M. Jean Reboul se recommandent elles-mêmes indépendamment de l'intérêt qu'excite leur auteur. Un talent incontestable s'y produit. Le vers est partout élégant, correct, harmonieux, bien coupé. L'auteur sait tous les secrets de la nouvelle école; il les sait trop bien peut-être. Nous lui voudrions moins de savoir-faire et plus d'origi-

nalité. J'imagine qu'il eût gagné à moins étudier les diverses manières de MM. Hugo et Lamartine. Il fût demeuré davantage lui-même, et c'eût été pour lui tout profit; car, il faut bien le dire, dans cette trentaine de morceaux lyriques qu'il nous donne, il n'y a rien absolument du boulanger de Nîmes. Nous ne reconnaissons pas à un seul passage le poète ouvrier, le poète du peuple, et c'était le poète du peuple, le poète ouvrier surtout que nous étions curieux de voir. Nous regrettons sincèrement que M. Reboul n'ait pas tiré de sa position tout le parti qu'il pouvait. Plus il eût été simple, plus il nous eût dit son humble condition et la lutte de sa muse contre le labeur de sa vie, plus il se fût élevé, plus il eût grandi, plus il eût eu de chance de se faire un grand nom à part, rival peut-être de ceux de Burns et de Hogg. Mais avec l'instrument poétique qu'il possède, M. Reboul ne se doit point décourager. Qu'il s'inspire de sa situation! qu'il nous dise uniquement ses propres émotions, et non point celle des autres. Qui sait? Ne pourrait-il pas alors devenir quelque chose comme le Burns de la France? Nous ne lui souhaiterions pas, quant à nous, d'autre gloire.

— M. Jules de Saint-Félix vient de publier un roman sous le titre de *Cléopâtre*. Qu'on se rassure, ce roman n'est pas une réimpression de celui de la Calprenède. Les Romains de M. de Saint-Félix ne portent point le justaucorps de buffle, les manchettes brodées et la longue épée des raffinés de la cour de Louis XIII; son Caton n'est point galant, son Brutus n'est point dameret. Sa Cléopâtre n'a jamais mis le pied à l'hôtel Rambouillet; il lui faut les portiques de marbre et les écoles d'Alexandrie; il lui faut pour amant ce gros soldat qui pêchait des poissons tout cuits et mangeait un sanglier à son repas. Ce roman de M. Saint-Félix est vraiment une étude curieuse et qui mérite d'être lue avec quelque attention. Les erreurs de détail ne manquent point, mais l'ensemble est original et vrai, le style a de l'ampleur et de la solennité.

— Les livres qui ont la bonne fortune d'une nouvelle édition, sont rares aujourd'hui. *Le Chemin de Traverse*, de M. Jules Janin, est du petit nombre de ces livres que le public adopte. La troisième édition vient de paraître entièrement refondue. Nous consacrerons prochainement un article à l'auteur du *Chemin de Traverse*.

— La quatrième livraison de *Richelieu, Mazarin, la Fronde et le Règne de Louis XIV*, par M. Capefigue, paraît chez le libraire Dufey. Ces deux volumes vont jusqu'à la mort de Mazarin. Une grande curiosité

s'attache à cette publication, qui contient : 1° l'histoire municipale de Paris durant la fronde, d'après les documens de l'hôtel-de-ville; 2° l'histoire provinciale et parlementaire de cette époque si dramatique, et par conséquent la fronde à Lyon, Marseille, Toulouse, Rouen, etc...; 3° l'histoire des métiers, confréries, associations industrielles, des pamphlets et de la littérature frondeuse; 4° l'histoire diplomatique des traités de Munster, Westphalie et des Pyrénées, d'après les pièces et documens inédits.

— Le *Simon* de George Sand, que nous avions donné dans *la Revue*, a reparu en un volume, il y a quelques jours, et il est déjà à sa seconde édition. Ainsi un premier succès se trouve confirmé par une nouvelle sanction de l'opinion publique, qui, toujours impartiale et juste, répond à sa manière aux absurdes pamphlets de la presse anglaise, si paternellement et si amoureusement introduits par *la Revue Britannique* dans le monde parisien. Ce fait est important à constater, car il accuse un progrès réel et incontestable dans cette grande masse du public, qui lit sans prévention et juge avec équité. La donnée de *Simon*, que tous nos lecteurs connaissent, est simple; l'auteur s'est placé entre les réalités les plus communes de la vie provinciale et les hautes régions de la poésie intérieure et de l'honneur idéal. Nous avons tous connu maître Parquet, le vieil avocat de province; nous avons dîné avec lui, nous avons ri de sa bonne et franche gaieté, et si nous avions un procès dans son département, nous ne voudrions pas confier à d'autres mains qu'aux siennes la direction de nos affaires. *Fiamma* n'est pas précisément de sa famille; mais elle s'y est sans peine acclimatée; et, trop fière pour être vaine, elle n'a jamais fait sentir à ces bonnes gens qu'elle n'était pas des leurs. Superbe, indépendante, dédaigneuse des préjugés et des lois sociales, et quelque peu parente, j'imagine, de la Sylvia de *Jacques*, elle est, comme elle, fille de la montagne; le soleil du Midi a échauffé son ame et bronzé sa peau. Maître Parquet, c'est la vie positive, même un peu trop matérielle; Fiamma, c'est l'idéal, c'est la poésie, la contemplation, le détachement mondain. Mais comment ces deux ames étrangères, filles de patries si éloignées, se sont-elles rencontrées? et comment à la première rencontre ne se sont-elles pas à jamais séparées? Parquet a un neveu, ce neveu aime Fiamma, il en est aimé; *Simon* est donc le lien des deux natures; c'est par lui qu'elles communiquent et qu'elles s'entendent. Avocat, comme son oncle, il songe à l'avenir, il a besoin d'une carrière et feuillette le *Bulletin des Lois*. Voilà l'homme extérieur; mais l'homme intérieur habite ailleurs que dans l'étude; ses instincts sont poétiques : il aime la solitude, il s'y délasse, il la cherche; c'est là qu'il a trouvé

Fiamma. Ces deux ames sœurs se sont bientôt reconnues, elles ne veulent plus se séparer; mais si l'idéal les unit, le positif les divise. De là des combats, des larmes, des doutes, une longue attente; mais les nobles instincts l'emportent, la victoire leur reste.

COMMERCE DE L'ILE DE CUBA.

Un économiste distingué, M. Ramond de la Sagra, auteur d'une histoire de l'île de Cuba, vient de livrer à la publicité de nouveaux documens statistiques sur cette île (1), dont il a le premier fait connaître toute l'importance. Nous lui empruntons les résultats suivans, qui démontreront mieux que tous les raisonnemens l'intérêt qu'ont les métropoles elles-mêmes aux développemens industriels et commerciaux de leurs colonies.

La prospérité croissante du commerce de l'île de Cuba n'est pas due seulement au développement de son industrie agricole, mais bien plus encore à l'ensemble des mesures protectrices et des réformes introduites dans l'administration de la douane.

Une révision des tarifs était le premier besoin du commerce. Le gouvernement local, loin d'y chercher le moyen d'augmenter les recettes du fisc, se montra uniquement préoccupé du désir d'accroître l'activité commerciale, et, par suite, la prospérité du pays.

C'est en partant de cette base qu'il s'efforça d'appeler dans les ports de l'île la concurrence des divers pavillons étrangers, qui assuraient un débouché aux récoltes, tout en conservant, d'ailleurs, au pavillon espagnol les facilités d'écouler ses approvisionnemens particuliers.

Dans les premières années de l'époque que j'examine, dit l'auteur, le nombre et l'activité des corsaires, sous le pavillon des nouveaux états indépendans de l'ancienne Amérique espagnole, avaient tellement para-

(1) *Breve idea de la administracion del commercio y de las rentas y gastos de la isla de Cuba, durante los annos de* 1826 *a* 1834, par D. Ramon de la Sagra. Paris, 1836.

lysé les communications maritimes entre la métropole et l'île de Cuba, que le gouvernement de Madrid se vit forcé d'accorder des licences pour l'introduction des produits espagnols sous pavillon étranger. Cette mesure eût été un véritable arrêt de mort pour le pavillon espagnol, si le gouvernement local de l'île de Cuba n'eût mis en œuvre toutes ses ressources pour en atténuer les inconvéniens, soit au moyen d'escortes respectables qui, pendant les années 1827, 1828 et 1829, protégèrent les bâtimens espagnols, soit en réduisant à 3 pour 100 pour le pavillon espagnol le droit d'entrée, que le pavillon étranger acquittait sur le pied de 24 et de 30 pour 100, et même de 60 pour 100 lorsqu'il s'agissait de protéger le placement des farines espagnoles.

L'impulsion donnée à la navigation nationale par ces mesures fut telle, qu'elle commença par affecter les ressources du trésor.

En 1826, les importations nationales directes étaient descendues à la somme de . . . . . 409,353 pesos.
Et les exportations ne dépassaient pas. 500,000
Dans la même année, l'importation générale n'excédait pas . . . . . 2,858,793 p. f.

En 1828, cette importation s'éleva à 4,523,302

En 1829, elle fut d'environ. 5,000,000

Le pavillon national, si rare en 1826, introduisit en 1830, en produits espagnols de la Péninsule, une valeur de. . . . . 3,224,268 p. f.
Et exporta pour l'Espagne une valeur à peu près égale.

Le pavillon étranger, à la même époque, n'introduisit plus, en produits de la Péninsule, que pour environ . . . . . 1,500,000 p. f.
en opérant un retour d'un peu plus de. 750,000

Les progrès de l'industrie nationale continuèrent. En 1833, le commerce espagnol, sous pavillon espagnol, introduisit pour une valeur de . . . . . 3,134,071 p. f.

La navigation étrangère, en produits nationaux, se trouva réduite à une introduction de 51,710
et à une exportation de 10,561

En 1834, l'importation sous pavillon espagnol fut de. . 3,407,094 p. f.

Celle provenant de la métropole, sous pavillon étranger, de. 5,393

Il faut avouer que, parmi les mesures citées par l'auteur comme ayant

contribué à la prospérité récente de la Havane, il en est qui témoignent encore bien plus de l'ignorance profonde de l'ancienne administration que des progrès de la nouvelle, telles que l'existence d'anciens droits de 83 1/2 pour 100 pour l'importation et de 17 pour 100 sur l'extraction des sucres; telles encore les entraves fiscales mises aux transactions du commerce intérieur de l'île ou à la fréquentation des ports, autres que ceux de la Havane et de Saint-Yago, fermés au commerce extérieur jusqu'en 1826.

Parmi les améliorations qu'il signale se trouve comprise la réduction du droit sur les sucres à la sortie, qui, de 17 pour 100, sur une évaluation de 16 réaux l'arrobe, n'est plus que de 3 réaux (à titre d'impôt municipal) sous pavillon espagnol, et de 4 réaux sous pavillon étranger. La valeur officielle, servant à la perception de cet impôt, a été réduite de 16 réaux successivement à 12, à 8 et à 7, alors que le prix vénal est monté de 8 réaux l'arrobe à 16 réaux (1) et au-delà. On a également exempté de tout droit de tonnage les bâtimens entrant et sortant sur lest; la réduction au droit de tonnage est de 20 réaux à 12 réaux par tonneau de marchandises, en faveur du pavillon étranger. Une prime de 2 pesos est accordée par sortie d'un tonneau de mélasse sous pavillon étranger.

D'heureuses réformes opérées dans les différentes branches de l'adnistration concoururent, avec les modifications apportées au système des douanes, à produire une augmentation de recettes, telle que, de 1825 à 1826, le principal revenu public s'éleva de 3,326,552 p. f. à 4,224,328 p. f.

En 1827, il était de. 5,255,860

Ainsi, en deux années seulement, il y avait une augmentation de. 1,929,308

D'autres branches de revenu donnèrent également de notables augmentations, en sorte qu'en trois années, de 1826 à 1828, l'augmentation totale des recettes sur celles de 1825 fut de. . . . . 6,957,832 p. f.

La progression ne s'est point arrêtée là.

Le mouvement général du commerce maritime fut,

En 1826, de . . . . . 28,735,592 p. f.
En 1827, de 31,639,047
En 1828, de 32,649,285

(1) En 1835, le sucre de la Havane s'est élevé jusqu'au prix de 9 douros (soit 10 francs l'arrobe) en sucre dit *quebrado*, c'est-à-dire moitié terré et moitié brut. Il faut en chercher la raison dans les craintes que le bill d'émancipation a fait naître sur les produits ultérieurs des plantations britanniques.

Les années 1829 et 1830 se tinrent à peu près à ce niveau; 1831 et 1832 éprouvèrent quelques réductions; 1833 remonta au niveau de 1830.

En 1834, le mouvement commercial s'est élevé à. . . 33,051,255 p. f.
Dans ces dernières années, dit l'auteur, le commerce maritime de l'île doit être estimé sur le pied d'une importation de. . . . 19,000,000 p. f.
et d'une exportation de. 14,000,000
dont la valeur réelle est de plus de 20 millions, ainsi qu'il l'observe, puisque cette évaluation est celle du tarif officiel, inférieur aujourd'hui pour le sucre de beaucoup plus de moitié à la valeur vénale de cette denrée.

Son résumé des exportations de 1834 entre dans le détail ci-après :

Sucre, — 8,408,231 arrobes.
Café, — 1,817,315 (en 1833, 2,500,000 arrobes).
Miel, — 104,213 boucauts,

sans parler des autres produits dont l'exportation croissante est prouvée par l'exemple ci-après :

Tabac en feuilles exporté en 1828. . . . . 70,000 arrobes;
en 1830. 160,000

Quant au tabac travaillé (cigares et râpé), l'exportation s'est accrue, de 1828 à 1834, de 210,000 livres à 616,020 livres; ce qui prouve qu'abstraction faite de l'énorme consommation locale de ce produit, la culture en a triplé dans l'espace de six années.

Sous le régime de la ferme, et à l'époque la plus florissante de ce régime, la fabrique de la Havane n'exporta jamais plus de 110,000 arrobes par an de tabac en poudre ou en feuilles.

Cette riche culture est susceptible d'un accroissement incalculable (le septième seulement de l'île de Cuba est en culture), en l'associant à un sage système de colonisation blanche, si nécessaire aujourd'hui à l'île de Cuba pour sa sécurité présente et sa prospérité future. C'est au gouvernement de couvrir ce système de sa protection directe et d'une coopération efficace. Il en résultera de grandes améliorations dans l'état de l'agriculture, et ce résultat peut seul résoudre les questions aussi controversées que mal posées de la culture confiée à une population libre.

REVENUS ET DÉPENSES PUBLIQUES.

En 1825, le revenu de l'île s'élevait à la somme de. .	5,722,198 p. f.
En 1826, après les réformes de son tarif et de ses autres impôts, à celle de.	7,097,936
En 1827, ce revenu s'élèva à.	8,469,974
En 1828, — — — à.	9,086,407
En 1829, — — — à.	9,142,612
Le revenu des années suivantes s'est toujours maintenu à peu près sur le pied de.	9,000,000
L'intendance de la Havane proprement dite et la subdélégation de Matanzas entrent dans cette somme pour. . . . . , . . .	7,000,000 p. f.

Ce résultat fut obtenu par une simplification et une réduction des tarifs qui augmentèrent l'importance du mouvement commercial et de la consommation intérieure. On a déjà vu quel accroissement avait pris la production du tabac. Cet accroissement date de l'époque de la suppression des impôts qui grevaient spécialement cette culture.

Don Ramon de la Sagra rappelle ici les proportions des diverses sources de revenu public de Cuba, telles qu'il les avait déjà établies dans son grand ouvrage statistique :

67 2/3	p. 100.	Fournis par le commerce maritime, c'est-à-dire les tarifs de douane et les droits de navigation;
24 1/2	—	Contributions territoriales;
2 2/3	—	Retenues sur le traitement des fonctionnaires;
1 2/3	—	Retenues exercées sur les rentes et revenus ecclésiastiques;
3 1/2	—	Droits divers.
TOTAL . . 100		

En 1834, les droits d'entrée donnèrent.	4,405,314 p. f.
Les droits de sortie.	692,974

En partant de la base des valeurs officielles, l'importation se trouve ainsi chargée, sur toutes provenances, d'un droit moyen d'environ. . . . . , ... 24 p. 100

Et l'exportation d'un droit moyen de. . . . . 4 7/10 —

Dans l'histoire statistique de l'île de Cuba, écrite en 1831, l'auteur estimait le produit net de l'agriculture et de l'industrie locale à la somme de. . . . . 22,808,622 p. f.; supportant un impôt de 5 p. 100.

Aujourd'hui que les produits annuels se sont accrus et que l'impôt a éprouvé des réductions, le fardeau fiscal ne peut être estimé au-dessus de 3 p. 100.

L'auteur avait également calculé en 1831 que la consommation de l'île de Cuba, tant en produits locaux qu'en produits étrangers à son sol, pouvait s'élever à une valeur de. . . . . 53,326,406 p. f.

L'auteur fait ici un calcul d'où il conclut que l'impôt général ne s'élève pas au-delà du sixième de la valeur des consommations; mais, d'un autre côté, il paraît que dans ce calcul ne figurent, bien qu'étant à la charge de la colonie, ni les frais d'entretien du clergé, ni les frais de la correspondance maritime (celle-ci doit rapporter), ni les produits de la loterie, ni les taxes municipales, ni certaines charges attachées à certaines propriétés.

De 1825 à la moitié de 1828, les caisses de la Havane fournirent à l'entretien de l'escadre près de 4,000,000 p. f., et en outre remirent à la Péninsule plus de 2,500,000 p. f. : on se trouvait alors menacé d'une dépense annuelle de près de 10,000,000 p. f.

Pour y faire face sans recourir à de nouveaux impôts, on fit de grandes réformes administratives, et on réduisit les frais de perception à 305,053 p. f., c'est-à-dire à 3 3|4 pour 100 du total des contributions.

En 1829, l'entrée en caisse de la Havane fut de. . . .	7,115,783 p. f.
Mais l'escadre absorba près de.	1,500,000
Les traites de la métropole plus de.	500,000
La solde des troupes.	2,136,714

Enfin les frais de la légation des États-Unis, habituellement défrayée par le trésor de Cuba, et les dépenses des autres intendances portèrent le total de la dépense à. . . . . 9,140,559 p. f.

Dont le service de terre absorba. . .	40 pour 100	68 1|2 pour 100
L'escadre.	17 1|4	
L'administration civile et autres dépenses locales.	11 1|4	

L'auteur ne spécifie pas l'emploi du surplus.

En 1830, les dépenses générales de l'île s'élevèrent à. .	8,838,214 p. f.
Dont l'escadre et la garnison absorbèrent.	5,385,826

L'année 1830 termina la période quinquennale de la nouvelle administration, qui ne put réussir à faire face à ses dépenses extraordinaires,

qu'en raison de l'augmentation de 14,444,180 p. f. que les impôts de cette période produisirent par comparaison avec la période de 1821 à 1825.

Dans les années suivantes, la réduction des forces navales et des troupes destinées auparavant à des expéditions en terre ferme permit d'appliquer une partie du revenu public à des dépenses locales commandées par les besoins du pays.

En 1831, le trésor de l'île remit à la métropole.	176,929 p. f.
En 1832.	339,450
En 1833.	823,270

Il existe en outre à la banque d'escompte une réserve de 1,300,000 p. f.

L'intendance de la Havane n'a rien épargné pour développer l'industrie particulière, et son concours a été d'autant plus utile, que l'esprit d'association a fait peu de progrès dans l'île de Cuba; l'autorité locale a cherché à l'encourager par des avances.

C'est en partant de ce principe que l'intendance de la Havane a favorisé l'établissement de paquebots correspondant avec la métropole, a secouru l'intendance de Porto-Rico, a fondé la banque d'escompte, et a fait beaucoup d'autres avances selon le besoin des temps.

Entre les dépenses publiques, l'auteur cite encore « la fondation d'un grand nombre d'écoles, la création d'un jardin botanique, les primes et secours pour la culture de l'indigo et pour l'extension de celle du cacao, l'élévation du vers à soie, l'introduction des meilleurs instrumens aratoires et machines industrielles connues en Europe, la création d'un journal destiné à la propagation des découvertes utiles, celle d'un amphithéâtre d'anatomie, d'un cours de clinique, celle d'une école navale, et beaucoup d'autres dépenses faites en faveur du cabinet d'histoire naturelle de la métropole; la reconstruction de l'ancienne intendance, la construction des magasins de la douane, celle des casernes de Guanajay, de San Antonio, et Bayamo; la vaste caserne de Matanzas et l'hôpital de la Charité du même lieu; enfin des chemins et des ponts en grand nombre; l'introduction des bateaux-dragues dans la baie de la Havane et le port de Matanzas; une conduite d'eau en fer destinée à fournir aux besoins de la ville, et qui, à elle seule, mériterait à son auteur une renommée immortelle; il faut encore ajouter le chemin de fer qui s'exécute en ce moment, du chef-lieu à la vallée de *los Guines*. »

Nous terminerons cette notice en donnant un tableau comparatif du commerce des ports dont l'entrée est permise.

COMMERCE DES PORTS DONT L'ENTRÉE EST PERMISE.

NOMS DES PORTS.	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS.	TOTAL EN PESOS F.
Habana.	13,374,343	9,609,858	22,984,201
Matanzas. . . , ...	1,151,851	1,997,852	3,149,703
Cuba.	1,278,597	1,412,358	2,690,955
Puerto Principe.	195,515	83,573	279,088
Trinidad.	702,255	627,313	1,329,568
Baracoa.	32,191	15,921	48,112
Manzanillo.	112,111	80,532	192,643
Gibara.	42,845	81.838	124,683
Jagua.	67,805	35,186	102,991

IMPORTANCE DU COMMERCE DE CHAQUE NATION

COMMERÇANT AVEC L'ILE DE CUBA.

PAVILLONS.	RAPPORT avec LE COMMERCE TOTAL.	RAPPORT avec L'EXPORTATION GÉNÉRALE.
National.	1 | 5	1 | 6
États-Unis.	1 | 3	1 | 3
France.	1 | 15	1 | 18
Angleterre.	1 | 9	1 | 7
Allemagne.	1 | 14	1 | 6
Pays - Bas.	1 | 24	1 | 10

Chaque individu de la population de l'île exporte des produits de l'île pour une valeur de. . . .	15 pesos.	0 réales.
Il reçoit des produits étrangers pour une valeur de.	22	3
Il consomme de ceux-ci pour.	19	0
Il en réexporte pour.	3	3
Et il consomme des deux espèces de produits pour.	73	0

Ainsi, chez une population qui ne dépasse pas de beaucoup sept cent mille ames, parmi lesquelles on compte trois cent mille esclaves, le chiffre de la consommation individuelle doit se calculer sur le pied de près de 400 francs; on peut juger par là combien la consommation des classes aisées, dans les diverses colonies, doit être supérieure à celle des classes analogues en Europe.

F. BULOZ.

LE MAROC.

I.

TANGER.

Allant par terre de Cadix à Gibraltar, je me trouvais l'année dernière à Tarifa, petite ville plus arabe qu'espagnole, célèbre par ses voleurs, vrais Bédouins, et par ses belles femmes aux yeux bleus et aux cheveux blonds, comme les Valenciennes. Assise au point intermédiaire et le plus resserré du détroit, elle est à égale distance des deux mers et n'est séparée de l'Afrique que par quelques lieues. C'est la ville la plus méridionale du continent européen. Une jetée naturelle, moitié sable et moitié roc, forme un promontoire aigu à la pointe duquel une petite île circulaire est amarrée par un pont; sur cette île est bâti le château qui, par sa position, ressemble un peu au château de l'OEuf à Naples. Sentinelle avancée de l'Europe, Tarifa, ville autrefois fortifiée, est là comme une vedette placée en observation par la civilisation occidentale, afin de surveiller les mouvemens du monde africain; son nom rappelle ce Gusman-el-Bueno, le Junius Brutus

espagnol, qui aima mieux voir, du haut des remparts confiés à sa garde, son jeune fils égorgé sous ses yeux, que de livrer la place à l'Infidèle. De tels noms méritent de figurer au livre d'or de l'humanité.

J'étais là me promenant sur la jetée, par une belle et fraîche matinée du mois de mai; le soleil illuminait l'Océan et teignait d'un violet foncé le magnifique amphithéâtre des montagnes d'Afrique. La ville de Tanger brillait au pied comme un point blanc. Le vent soufflait de l'est et assez frais; la mer d'un bleu ravissant était grosse; le détroit bouillonnait comme un large fleuve écumeux. Malgré la morgue de notre patriotisme occidental, nous ne saurions, nous autres enfans de l'Europe, aborder froidement une autre partie du monde; c'est du moins ce que j'éprouvai, quand a veille j'avais tout d'un coup, et au sortir d'un bois de *carrascas*, découvert pour la première fois la côte africaine.

Le cours de mon voyage ne me conduisait pas en Afrique, mais de là elle paraissait si belle et j'en étais si près que je fus tenté. Tandis que je dévorais le rivage opposé d'un œil de convoitise, j'aperçus un *falucho*, espèce de felouque à voile latine, mouillé au pied du château. C'était le courrier espagnol de Tanger; il avait touché à Tarifa pour y prendre le vice-consul d'Espagne qui se rendait à son poste, et il levait l'ancre à l'instant même. La tentation était trop forte, j'y succombai, et me voilà voguant vers l'Afrique. Deux heures après j'étais dans la baie de Tanger.

Un voyage prémédité perd tout le charme de l'imprévu; on s'y prépare d'ordinaire par des informations orales et par des lectures; c'est une méthode détestable, et qui tue la spontanéité des impressions; même avant le départ, les sens sont émoussés; ou bien, et c'est pis encore, le spectacle de la réalité fait regretter les rêves brillans de la fantaisie. Ici, grace à Dieu, je n'avais à craindre ni désenchantement, ni mécompte : j'abordais l'inconnu les yeux fermés; j'ignorais si complètement la topographie de l'empire marocain, que j'avais tenu jusque-là Tanger pour un préside espagnol, comme Ceuta. Une circonstance prolongea mon erreur jusqu'au port : d'aussi loin que je pus discerner les objets de la côte, je vis le pavillon espagnol flotter sur l'édifice le plus apparent de la ville; on pouvait le prendre pour un signe de possession; c'était le

pavillon du consul d'Espagne, qui répondait au signal du courrier et lui souhaitait la bien-venue : usage touchant dont on ne sent la douceur qu'après avoir mis le pied sur ces terres barbares ; c'est comme un serrement de main fraternel sur le rivage de l'exil. Une fois en rade je distinguai le costume arabe des marins du port, et mes yeux commencèrent à se dessiller. Une altercation survenue entre les gens de l'équipage et quelques Maures qui étaient à bord du *falucho* acheva de me les ouvrir ; on se querellait sur le prix du passage, et les Maures avaient le verbe si haut, malgré leur mauvais espagnol, ils traitaient les chrétiens de *ladrones* et d'*embusteros* d'une voix si hardie et si retentissante, que je me dis à part moi : Ces gens-là sont évidemment chez eux. Ils y étaient en effet, ils le sentaient, et plus les Espagnols tournaient à la conciliation, plus les Maures devenaient arrogans. Ainsi, en deux heures j'avais passé comme par enchantement du monde européen au monde oriental, de l'empire de Jésus-Christ à l'empire de Mahomet.

La transition était brusque, et je contemplai d'un œil émerveillé et tout-à-fait dépaysé les tableaux du rivage. L'aspect de Tanger vu de la mer est bien celui d'une ville moresque telle que je me la représentais. Des maisons blanches jetées pêle-mêle sur la crête et aux flancs d'une colline ; un minaret luisant et carré ; des murailles crénelées, des canons de fer entre les créneaux, des turbans par-dessus les canons ; un drapeau rouge, une plage aride, une mer superbe, le tableau est tout fait. Mais quelque chose en détruit l'originalité : ce sont les palais des consuls européens qui écrasent de leur luxe la ville africaine ; celui d'Espagne, entre autres, a l'air d'une forteresse et domine tout ce qui l'entoure.

Il ne me fut pas facile de prendre terre. Nul étranger ne peut mettre le pied dans l'empire de Maroc, sans l'autorisation expresse du sultan ou des officiers qui le représentent. Or cette autorisation se faisait attendre, la mer était grosse, je souffrais à bord, je perdis patience : sautant de force du *falucho* dans le canot, je me fis conduire à terre à mes risques et périls, malgré les quinze ou vingt canons braqués sur les murailles ; ils ne tonnèrent point contre moi, faute de discipline sans doute, et aussi de canonniers. Entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture pour venir à ma rencontre, un marin maure de six pieds de haut et à demi nu, me chargea vigoureusement sur ses épaules pour débarquer. Allah

est grand et Mahomet est son prophète! Dieu des chrétiens, protégez-moi!

Je fus à l'instant environné d'un peuple de matelots nus ou peu s'en faut, qui me toisaient de la tête aux pieds d'un air farouche, échangeaient entre eux des vociférations gutturales peu propres à me rassurer. Seul sur la grève infidèle, je ne savais trop quelle contenance faire au milieu de ce troupeau sauvage dont le berger me contemplait de loin, d'un œil tout aussi peu hospitalier. Ce berger est le capitaine du port, *Rais-el-Marsa*, l'un des hauts dignitaires de la ville de Tanger. Il était accroupi à l'écart sur une natte de jonc, occupé sans doute à méditer dans sa barbe blanche sur l'audacieuse infraction dont je venais de me rendre coupable contre les lois de l'empire en débarquant sans licence; j'ai su depuis qu'il attendait mon cadeau,

> Car on a beau prier et lever son chapeau,
> On n'entre point chez lui sans graisser le marteau.

Comme j'étais là dans l'expectative, sans trucheman pour me faire entendre et sans rien comprendre moi-même, un jeune Juif vêtu du noir *soulam*, comme ils le sont tous, perça la foule et vint droit à moi. Il m'adressa la parole en français, et jamais musique ne fut plus douce à mon oreille. C'était un interprète du consulat de France; le consul, informé de mon arrivée, l'envoyait pour me recevoir, en attendant qu'il vînt lui-même avec la licence du *kaïd* ou gouverneur. Le drogman me tira des mains des Philistins et me conduisit dans une espèce de hangar où les nouveaux débarqués font antichambre; ce hangar est à côté de la douane, dont le chef, *Amîn* (1), autre grand fonctionnaire de Tanger, était accroupi sur sa natte, au milieu d'une vingtaine de soldats indolens; autant de longues escopettes de sept pieds étaient accrochées à la muraille comme à un ratelier. La vue de ce corps-de-garde me reporta à celui que M. Decamps avait exposé au salon l'année précédente, et qui dès-lors m'avait frappé comme par pressentiment.

(1) L'*Amîn* est à la fois administrateur des rentes, intendant des finances, percepteur des impôts, payeur provincial et directeur des douanes.

Le chef de la douane, beau vieillard septuagénaire, portait avec dignité son grand *haïk* blanc et son turban de mousseline, surmonté de la calotte rouge. Je remarquai qu'il fumait seul; l'usage de la pipe est loin d'être aussi général au Maroc que chez les Turcs. Le vieux renard me lorgnait du coin de l'œil, comme s'il eût craint que je ne dérobasse à sa surveillance quelque trésor précieux. Cependant il se montra plus poli que ne le sont nos douanes civilisées; il ne me fit point subir de visite, et procéda comme le vieux botaniste de Goëthe, *oculis non manibus*. L'inspection du reste eût été facile et bientôt faite : mon mince bagage de voyageur m'avait précédé par mer de Cadix à Gibraltar, et je m'étais embarqué à Tarifa comme je m'y trouvais, c'est-à-dire plus qu'à la légère et la bourse assez plate. La perspective d'être volé fait qu'en Espagne on ne porte sur soi, d'une ville à l'autre, que tout juste ce qu'il faut d'argent pour le voyage; si l'on change ses plans en route, en est souvent embarrassé.

Notre consul, M. Méchain, qui est en même temps chargé d'affaires, ne tarda pas à venir me joindre sous le hangar où j'étais prisonnier, et me tira de captivité. Si j'avais attendu pour débarquer l'autorisation du kaïd, j'aurais attendu long-temps, car il était à la campagne et n'en devait revenir que le soir. Le consul m'introduisit dans la ville sous sa propre responsabilité. Je ne saurais assez me louer des procédés de M. Méchain. Je tombais là du ciel, seul, assez mal équipé, et peut-être même un peu suspect; il ne m'en fit pas moins bon accueil, et durant tout mon séjour il poussa l'hospitalité aussi loin qu'elle peut aller. Ma bourse épuisée, et elle le fut bientôt sur cette terre d'autant plus avide qu'elle est plus misérable, il m'ouvrit la sienne, sans autre garantie que l'honneur d'un inconnu, oiseau de passage qu'il voyait pour la première fois. Les voyageurs sentiront le prix d'un tel service.

Si Tanger n'est plus un préside européen, il l'a été jusque vers la fin du XVIIe siècle, époque où il fut abandonné par les Anglais, qui le tenaient des Portugais. Ils eurent soin, en se retirant, de ruiner le môle, qui depuis n'a jamais été relevé, ce qui rend le mouillage peu sûr contre les vents d'ouest. Protégé de l'autre côté par la pointe de Malabatte, en arabe *Ras-el-Menar* (cap du phare), il l'est beaucoup

plus contre les vents moins dangereux de l'est. Au départ des Anglais, Tanger rentra sous l'obéissance des sultans du Maroc, et y est resté. C'est une ville de neuf à dix mille habitans, dont un cinquième à peu près est composé de Juifs. Les Juifs n'y sont pas renfermés, comme ailleurs, dans un quartier à part; ils sont libres et vivent confondus avec la population maure. Ils ne se distinguent d'elle que par le vêtement; toutes les couleurs vives leur sont interdites; ils sont condamnés au noir, en signe d'opprobre et de servitude. En Espagne, ils étaient condamnés au jaune; ils n'ont fait que changer de livrée, ils n'ont pas changé de condition; et si les musulmans ne les brûlent pas, ils les abreuvent d'outrages.

La première chose que je vis en entrant dans la ville infidèle fut un petit Maure de neuf à dix ans qui tirait par sa barbe blanche un vieux Juif bien humble et bien résigné; et comme le fils d'Israël n'ôtait pas assez vite ses babouches en passant devant la mosquée, un soldat lui alongea un coup de pied sans se déranger de son chemin, et une vieille femme souleva son voile pour lui cracher au visage. Le pauvre Hébreu souffrait tous ces mépris sans murmure; la moindre velléité de résistance pouvait lui coûter la vie; on l'aurait assommé sous le bâton. Il s'échappa à travers un dédale de petites rues étroites et tortueuses, et mit ainsi fin à sa persécution. Encore dut-il s'estimer heureux de s'en être tiré à si bon marché; il s'en fallut de quelques minutes à peine qu'il ne tombât au milieu d'une procession de *Iemdoucha* ou *Hamdoucha*, et alors c'eût été bien pis : le malheureux courait risque d'être massacré. Les Iemdoucha suivent la loi de *Iemadscha;* ils forment une secte puissante et la plus redoutée peut-être de tout l'empire. Le hasard me servait bien en me les faisant rencontrer dès le début, quoique la rencontre ne soit jamais sans danger. On ne peut rien se figurer de plus sauvage. Le chef, en maure *mukaddem*, était un grand vieillard enveloppé tout entier dans un vaste haïk. Il montait un cheval blanc et portait un étendard à la main, comme les *hermandades* espagnoles, qui n'ont peut-être pas d'autre origine; il affectait une majestueuse immobilité, tandis que ses suivans, à pied et demi-nus, exécutaient au son de la musette (*agual*) et du tambour (*tebel* (1)) des danses ou plutôt des trépignemens de possédés.

(1) J'ai vu exactement les mêmes instrumens dans le royaume de Murcie, où le *tebel*

Rangés autour du mukaddem, et la tête courbée en avant jusqu'aux jambes de son cheval, ils s'abandonnaient, avec une fureur qui allait jusqu'au vertige, aux mouvemens les plus bizarres, et tout leur corps se tordait en contorsions frénétiques. Au lieu de les calmer, la musique ne faisait que les exciter, en précipitant la mesure, et le peuple les animait encore par ses cris.

Dans cet état d'irritation, les Iemdoucha deviennent féroces. Ils se jettent sur les animaux; ils les déchirent avec les dents et les ongles, et les mangent ainsi crus et sanglans. J'en ai vu dépecer de cette manière un mouton; on en a vu dévorer jusqu'à des ânes. C'est là du reste leur spécialité et leur superstition particulière. Ils se vantent en outre, nouveaux Psyles et fils peut-être des anciens, de toucher impunément à tous les poisons, et ils jouent sur les places publiques avec des serpens. A défaut d'animaux, ils se ruent quelquefois sur les Juifs, pour lesquels ils sont, on le conçoit, un objet d'épouvante; le peuple d'Israël se cache en tremblant, à la première note de la formidable musette. Il n'est pas prudent non plus pour les chrétiens de se trouver sur le passage de ces forcenés, et on les évite soigneusement. Leur rage est quelquefois telle qu'on est obligé de leur faire une haie de deux rangs de soldats pour les contenir. Il paraît que toute cette fureur carnassière est jouée, et les esprits forts parlent des Iemdoucha comme d'une secte qui exploite par ces simagrées effroyables la crédulité du peuple. Quoi qu'il en soit, ils sont en grande vénération; et pressée autour du mukaddem toujours impassible et muet, la population lui baisait religieusement le genou. Il faisait, ce jour-là, son entrée à Tanger; le soir il y eut de nouvelles processions aux flambeaux et force coups de fusils, comme aux processions espagnoles.

Ces sectes ou confréries sont nombreuses au Maroc; je ne saurais dire en quoi elles diffèrent. J'ai vu une procession d'*Aïsaoua*, sectateurs de *Sidi Ben-Aïsa;* ils m'ont paru moins féroces que les Iemdoucha, et on dit les *Gilala* plus doux encore. Les Aïsaoua ont un vaste sanctuaire à Fez; c'est la maison centrale de la communauté; vers le mois de juillet, ils se rendent par grandes

s'appelle *tabalè*. Ainsi le mot a à peine changé. Mais la musette murcienne se nomme *charamita*. Peut-être les orientalistes lui trouveront-ils quelque étymologie arabe que j'ignore. Je remarque en passant que le *tebel* est le grand tambour; le petit ou tambourin s'appelle *haïta*.

troupes dans la province méridionale de Sous; ils y font provision de serpens, et se répandent de là dans toutes les parties de l'empire. Une quatrième secte, celle des *Ahmatcha*, a des attributs que j'ignore, et les *Derkaoua* sont des espèces de déistes qui courent les villes et les campagnes, habillés en arlequins. La dévotion des fidèles se traduit en offrandes de toute espèce; les riches apportent de l'argent, les pauvres des dons en nature.

A côté de ces saintetés collectives, il y en a de solitaires, ce sont les *santons*, sorte d'ermites qui vivent au désert et quelquefois dans les villes, mais seuls et à l'écart. Il y en a de trois espèces : les fous ou idiots, qui sont en grande vénération chez les Maures et tenus pour saints (1); les fanatiques de bonne foi, et les imposteurs comme partout. Tout leur est permis, et ils peuvent se passer impunément leurs caprices. Une nouvelle mariée, s'en revenant de la mosquée, traversait la place de Tanger; un santon s'approche d'elle et s'en empare; le mari, spectateur de l'évènement, dut se tenir pour très honoré : sa femme était béatifiée. Un autre santon fit son choix dans un essaim de jeunes filles qui revenaient du bain; il tomba par hasard sur la plus belle, et très flattée de la préférence, la victime si brutalement immolée reçut les félicitations de ses compagnes et de sa famille. Il paraît qu'il y a aussi des santons femelles : on en cite une qui avait dévoué sa beauté au service des passans. La sainte courtisane tenait son mystique boudoir sur la route de Saffi (2)!

Je rencontrais tous les jours à Tanger un vieux santon (celui-là était imbécille), qui courait les rues ses babouches à la main en poussant des hurlemens féroces; ses poumons résistaient à ce métier depuis vingt ans. Attirée par ses horribles cris, la population accourait, les femmes surtout, et elles baisaient cette main sale et décharnée avec une piété fervente. Quand elles manquaient la main, elles baisaient la robe. Leur action avait d'autant plus

(1) La même superstition s'attache aux crétins du Valais. On félicite la maison où il en naît, et il n'en naît que trop; cela doit lui porter bonheur. Il y a quelque chose de touchant dans ce préjugé populaire, qui prend sous sa protection les êtres maltraités par la nature. Ce n'est au fond que de la charité.

(2) En justice le témoignage d'une sainte compte comme celui d'un homme, tandis que pour les simples mortelles, il en faut six à sept pour faire un témoin.

de mérite qu'elles l'exécutaient presque au péril de leur vie, car l'idiot faisait le moulinet avec un long bâton, et malheur aux têtes qu'il atteignait ! Cependant il frappait de préférence les robes noires, c'est-à-dire les Juifs; c'était chez cette bête fauve une affaire d'instinct. Moi-même, un jour, je faillis être frappé en descendant l'escalier du consulat de Suède; mais le coup qui ne m'était pas destiné, ne fit que m'effleurer et alla droit à son adresse, c'est-à-dire sur la tête d'un enfant d'Israël. Je ne sais quel blasphème la douleur arracha au patient, mais je le vis saisir et traîner devant la boutique du *muhtesib,* chef de la police; pour lui guérir la tête, on lui administra cinquante coups de courroie sous la plante des pieds. J'eus le regret d'apprendre trop tard qu'avec quelques onces (1), j'aurais pu sauver du knout le pauvre Hébreu.

Ce santon bâtonnier est le même, j'imagine, qui s'attaqua, il y a environ quinze ans, au consul de France, lequel était alors M. Sourdeau; terrassé en pleine rue d'un coup de bâton sur la tête, le consul demanda satisfaction à Muley-Suleiman qui régnait encore, et exigea que le coupable lui fût livré afin de venger sur lui cet outrage au droit des gens. Le sultan répondit au consul par une lettre restée célèbre dans le corps consulaire; en voici la traduction :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Il n'y a ni puissance, ni force, sinon avec Dieu très haut, très grand, amen! Consul de la nation française, Sourdeau ! salut à qui marche dans le droit sentier ! Comme tu es notre hôte, sous notre protection, et consul d'une grande nation dans notre empire, nous ne te pouvons souhaiter que la plus haute considération et les plus sublimes honneurs. Tu comprendras, par là, que ce qui t'est arrivé nous a paru intolérable, quand bien même c'eût été par la faute du plus cher de nos fils et amis. Quoiqu'on ne puisse faire obstacle aux décrets de la divine Providence, il ne peut nous être agréable qu'un semblable traitement soit fait, même au plus vil des hommes, pas même aux bêtes; et certainement nous ne manquerons pas, Dieu voulant, d'en faire sévère justice. Toutefois, vous autres

(1) L'once du Maroc est une mauvaise petite monnaie d'argent, mal frappée et toute tailladée, qui vaut 35 centimes. Il ne faut donc pas la confondre avec l'once espagnole, qui vaut 84 francs.

chrétiens, vous avez le cœur ouvert à la pitié, et vous êtes très patiens aux injures, à l'exemple de votre prophète que Dieu ait en gloire, Jésus, fils de Marie, lequel, dans le livre qu'il vous apporta au nom de Dieu, vous commande, si quelqu'un vous frappe sur une joue, de présenter l'autre. Lui-même, que Dieu bénisse éternellement, ne se défendit point quand les Juifs vinrent pour le tuer, et c'est pourquoi Dieu le retira à lui. Dans notre livre, il est dit par la bouche de notre prophète que nul peuple ne se rapprochera plus des vrais croyans dans la charité que ceux qui disent : Nous sommes chrétiens; et cela est très vrai, puisqu'il y a parmi eux des prêtres et saints hommes qui ne s'enflent point d'orgueil. Notre prophète nous dit encore qu'il est trois sortes de personnes dont il ne faut point imputer à crime les actions, savoir : l'insensé jusqu'à ce que le bon sens lui revienne, le petit enfant, et l'homme qui dort. Maintenant cet homme qui t'a outragé est insensé et il n'a pas de jugement. Cependant nous avons décrété que justice te soit faite de son crime. Si pourtant tu lui pardonnes, tu feras œuvre d'homme magnanime et tu seras récompensé par le très miséricordieux. Mais si tu veux absolument que justice te soit faite dans ce monde, cela sera en ton pouvoir, afin que personne dans notre empire ne craigne ni injustice, ni voies de fait; avec l'aide de Dieu, etc. Le 12 *djumàdi-'l-tsani* 1235 de l'hégire (28 mars 1820). »

Que pouvait le consul après un sermon si adroitement magnanime? Il dut se rendre à la clémence sous peine de perdre le nom chrétien dans l'esprit du barbare, et voilà comment, quinze ans plus tard, le même bâton, conduit par la même main, m'effleura la tête au même lieu.

On parle, sur toute la côte de Barbarie, d'un consul anglais beaucoup moins endurant, c'est celui de Tripoli. Un corsaire tripolitain était accusé d'avoir couru sur un bâtiment britannique; réclamé par le consul, il lui fut livré; en vain le malheureux capitaine affirmait-il qu'il s'était trompé de pavillon et qu'il avait réparé son erreur aussitôt qu'il l'avait reconnue; en vain sa femme et ses enfans vinrent-ils se jeter aux pieds du consul, l'inflexible Breton fit impitoyablement pendre le coupable à la vergue de son propre navire. L'action est dure, mais peut-être était-elle nécessaire; ces barbares ne connaissent d'autre frein que la rigueur.

Il paraît, pour en revenir à Suleiman, que s'il avait des moyens de persuasion sur les consuls, il n'en avait pas de moins puissans sur leurs moitiés. Un consul se trouvant à Fez avec sa femme, qui était jeune et jolie ; le sultan leur fit en personne les honneurs de son palais avec une courtoisie tout-à-fait chevaleresque. Bientôt on s'aperçut que madame la consule était restée en arrière, elle s'était sans doute oubliée dans quelque appartement du harem; mais le hasard voulut que sa majesté marocaine eût disparu en même temps. L'absence se prolongea, et quelle qu'en fût la cause, le couple égaré reparut ensemble ; la belle étrangère avait au cou un riche collier de perles. Du reste, Suleiman se piquait peu d'orthodoxie en fait d'amour; en même temps qu'il passait des colliers au cou des chrétiennes, il rendait hommage à la beauté des filles d'Israël. Il se trouvait à Tanger en 1821 ; deux jeunes Hébreux se présentèrent devant lui pour vider un différend assez bizarre: ils étaient amoureux de la même femme, et comme elle hésitait entre eux, les deux poursuivans demandèrent que le sultan intervînt et la fixât dans son choix. La jeune fille en litige était belle, Suleiman s'en aperçut; il passa avec elle dans un appartement voisin sous prétexte de l'examiner plus à son aise, et fit dire aux rivaux qui attendaient son arrêt avec anxiété, que, ne voulant pas sacrifier l'un des deux à l'autre, il gardait pour lui la pomme de discorde.

Plus orthodoxes que le monarque, les santons ne pousseraient pas si loin la convoitise, ils craindraient de compromettre leur sainteté en sacrifiant aux femmes étrangères. C'est qu'aussi leurs faveurs sont plus précieuses et leurs dons trop magnifiques pour être prodigués aux filles des idolâtres. Ce ne sont pas des colliers qu'ils donnent en échange d'un instant d'ivresse, c'est la clé du paradis et des brevets de béatitude. Il est vrai qu'ils donnent aussi des coups de bâton, mais c'est encore là une grâce particulière, et quand le bâton sacré tombe sur un croyant, le croyant baise avec gratitude la main qui a daigné frapper.

Tous les santons ne sont pas fous ou voluptueux, la majorité exerce des industries moins excentriques; ils font, en général, le métier de prophètes et d'inspirés; leur rôle les rapproche beaucoup de nos *meiges*, ou sorciers de villages. Ils ont des paroles magiques pour conjurer les esprits malfaisans, et d'infaillibles recettes contre les maladies des bestiaux et des hommes. On vient les con-

sulter de loin, et on ne vient pas les mains vides. Tour à tour sur le trépied ou dans l'écurie, hier ils purgeaient un chameau, aujourd'hui ils prophétisent les destinées du monde. Dans l'intervalle de leurs fonctions, ils prient, jeûnent, et se livrent aux douceurs de la vie contemplative, sans souci du lendemain. Chose étrange! leur sainteté est héréditaire! — on a vu qu'ils ne font pas vœu de célibat; — elle passe du père aux enfans comme un titre de noblesse; le fils d'un santon est santon, comme le fils d'un marquis est marquis; c'est le trait le plus curieux de cette singulière institution. Peut-être n'est-ce là qu'une application du principe des castes héréditaires de l'antique Égypte. Je ne sache rien d'analogue dans les coutumes religieuses de l'Europe.

La demeure des santons est réputée sainte; un drapeau rouge la signale à la vénération publique, et les Juifs doivent passer devant, pieds nus, comme devant les mosquées. Leur mort est regardée comme une calamité publique. On les enterre tantôt au bord des chemins, tantôt sur les montagnes, et dans les lieux retirés et solitaires; leurs tombeaux, également ombragés d'un drapeau rouge, deviennent des lieux de pèlerinage dont l'approche est interdite aux infidèles. Ce sont aussi des lieux d'asile au seuil desquels expirent toutes les lois humaines, et qui rendent inviolable quiconque s'y réfugie. Le plus audacieux tyran n'oserait en arracher un criminel. C'est le droit d'asile des temples de la Grèce et des églises du moyen-âge. Partout l'homme a senti le besoin d'échapper à la tyrannie de l'homme; poursuivi par la société, il se réfugie au sein de Dieu.

La vénération du peuple maure pour ses santons prouve la vivacité de sa foi et son attachement aux croyances religieuses. Dernier rameau de l'arbre musulman, et le plus éloigné du centre, il est séparé par l'Afrique entière du tombeau de son prophète, mais l'épouvantable distance et les innombrables dangers du voyage ne l'empêchent pas de faire, lui aussi, son pélerinage à la Mecque. Un simple coup d'œil jeté sur la carte peut donner une idée des fatigues et des périls de cette gigantesque entreprise. Chaque année la sainte caravane part de Fez sous la conduite de l'*émir-al-hodjahs,* espèce de dictateur investi, durant tout le voyage, d'une autorité absolue. Elle franchit le petit Atlas et pénètre dans le

désert d'Angad; laissant sur la gauche Alger, Tunis et les autres villes de la côte, elle marche droit sur Tripoli et de là sur l'Égypte à travers ce périlleux désert de Barca, peuplé de Bédouins toujours prêts à dévaliser les pélerins. Enfin la caravane passe l'isthme, elle entre en Arabie, et, après un voyage de près de deux mille lieues, elle arrive à la Mecque pour la grande fête du Korban. Chaque pélerin, quels que soient sa fortune et son rang, prend alors et garde le reste de ses jours ce titre honorifique de *hadji*, dont les musulmans sont si jaloux; il a le droit aussi de porter un turban particulier.

Certes, il faut une foi bien forte pour arracher à leur indolence naturelle ces tribus paresseuses et les emporter ainsi à travers la terre, et cela pour une idée; mais toute puissance n'appartient-elle pas à l'idée? N'est-ce pas l'idée qui fait les miracles?

Toutefois, depuis que les Wahabites, espèce de Sociniens mahométans, ont pris la Mecque et pillé ses trésors, le pélerinage est moins fréquenté; les Maures qui le tentent sont de jour en jour moins nombreux, et si quelque révolution ne vient pas rendre le tombeau du prophète à l'orthodoxie, le pélerinage finira par tomber tout-à-fait en désuétude.

Quoique le centre de l'islamisme soit déjà livré à l'incrédulité, les extrémités sont encore croyantes; les Maures sont dévots jusqu'au fanatisme. Attisée par le voisinage et par de vieilles rancunes, la haine du nom chrétien est ardente et vivace au cœur des Maures. Tanger est, sous ce rapport, une ville d'exception; la présence des consuls dont elle est la résidence, a accoutumé les yeux de la population à nos habits et à nos usages. Il y a plus de vingt ans que l'esclavage des chrétiens est aboli dans toute l'étendue de l'empire.

Indépendamment des consuls, on compte une vingtaine de familles européennes établies à Tanger à l'ombre des pavillons consulaires. Il y a même un couvent desservi par deux franciscains espagnols, lesquels constituent tout le clergé chrétien du Maroc. Les deux moines sont d'humeur fort dissemblable, l'un est un homme du siècle qui mène joyeuse vie et boit comme un templier; l'autre fuit le monde et vit dans la solitude. Il s'est construit au milieu du cimetière chrétien une petite hutte de feuillage, et c'est dans cette Thébaïde qu'il passe toutes ses journées en méditations

et en prières. Jamais les caprices du sort ne réunirent dans une mission commune deux caractères plus opposés. Il m'a paru que les Maures ont plus de respect pour le solitaire; les chrétiens aiment mieux le mondain.

La première chose qui frappe l'œil européen dans une ville arabe, c'est le costume. Celui du Maroc est pittoresque, mais simple, et en cela il diffère de celui des Algériens, qui est riche et somptueux. Les Maures occidentaux sont restés plus près de l'antique simplicité; ils ne portent sur eux ni or ni pierres précieuses. La pièce principale et vraiment originale du costume marocain, celle qui lui imprime son caractère particulier, est le haïk, longue robe de laine blanche, très ample, qui enveloppe tout le corps, qui ressemble exactement à la toge romaine, et unit comme elle la grace à la majesté. Le haïk est fait d'une étoffe souple, qui suit les mouvemens sans les gêner, et donne à la démarche je ne sais quoi de grave et de posé qui sied mieux, disent les Maures, à la dignité de l'homme. Cette toge appartient à toutes les classes, depuis le sultan jusqu'au dernier manœuvre; mais comme elle est assez chère, elle n'est guère portée que par les gens aisés, et annonce une certaine fortune. On porte dessous un large caleçon blanc et un caftan serré aux flancs par une ceinture de soie. La chaussure est la babouche jaune ou la botte de même couleur. La coiffure est le turban.

Le vêtement du campagnard et du citadin pauvre se compose d'une grosse robe de toile ou de laine, qu'on met par la tête, comme un sac, et qui descend un peu plus bas que le genou. On n'a là-dessous ni chemise ni caleçon; aussi la toilette d'un Maure est-elle bientôt faite. Ce sarrau rustique se nomme *djilabab;* il est d'un usage universel. Les Juifs portent le *soulam* noir, agrafé sur l'épaule, et vont nu-tête.

Les femmes maures portent toutes le haïk, les riches comme les pauvres; elles s'en couvrent la tête en guise de voile, de manière à ne laisser libres que les yeux. Vue par derrière, cette coiffure rappelle un peu celle qu'on prête à nos antiques druidesses. Quelques-unes portent un large chapeau de paille. Souvent les femmes n'ont pas d'autre vêtement que le haïk; et comme le haïk des femmes est d'une étoffe plus fine que celui des hommes, quoique ample et onduleux, ce costume n'en accuse pas moins fort souvent

des formes à vrai dire peu attrayantes. On sait que l'embonpoint est la première condition de la beauté moresque; les plus grosses sont les plus belles. Pour achever de se défigurer, elles s'enveloppent les jambes de bandelettes de toile affreuses à voir. Je ne saurais parler que des femmes que j'ai pu rencontrer dans les rues ou dans les champs. Les mystères de l'intérieur sont inaccessibles aux Européens encore plus qu'aux enfans du prophète.

La chose qui frappe le plus, après le costume, c'est le silence. Il est tel qu'on se croirait au village; encore le village a-t-il sa cloche, la ville musulmane n'en a point. De deux heures en deux heures, le *muedzin* monte sur le minaret (*soma*); il arbore un étendard blanc, et appelle le peuple à la prière d'une voix monotone et tremblottante. On ne peut rien entendre de plus triste que cette voix aérienne, surtout la nuit. Tanger n'a qu'une mosquée un peu apparente, qui est surmontée d'un haut minaret carré, recouvert de briques vertes, qu'on voit reluire au soleil comme les écailles d'un lézard gigantesque. La mosquée n'a pas de porte. Les croyans y pénètrent à toute heure du jour et de la nuit en laissant leurs babouches à l'entrée. Je n'ai pas remarqué que le prêtre portât un costume particulier; mais ce qui ne m'a point échappé, c'est le regard dévorant qu'il jetait sur moi toutes les fois que je passais devant sa mosquée; ce qui l'indignait le plus, c'était de me voir garder mes bottes. Quant à s'introduire dans le sanctuaire, il n'y faut pas même songer; un chrétien qui entre volontairement dans une mosquée est aussitôt conduit chez le *kadi*, et n'a d'autre alternative que l'abjuration ou la mort. Là-dessus la loi mahométane est si rigide, que c'est par une faveur toute spéciale que les ambassadeurs obtiennent du sultan de Constantinople de visiter une fois Sainte-Sophie. Il est d'usage d'en faire la demande à l'audience de réception. Le peuple turc ne voit pas sans horreur cette profanation; on connaît ce trait d'une femme qui sauta furieuse à la face de l'ambassadeur russe et le souffleta, parce qu'étant dans la mosquée, il avait, sans y prendre garde, craché par terre. Au Maroc, ce serait bien pis, et il n'y a pas d'ambassadeur, si puissant fût-il, qui osât forcer la consigne. Il fallait voir l'attitude menaçante des passans lorsque je me permettais seulement d'approcher du seuil sacré pour mieux voir l'intérieur. Je ne serais pas resté là impu-

nément, et Tanger pourtant est de tout l'empire la ville la plus familiarisée avec la vue des chrétiens.

Tanger, en arabe Tangia, n'est pas une belle ville, tant s'en faut. Les maisons sont basses, irrégulières, mal bâties et totalement dénuées d'architecture. Elles sont toutes taillées sur le même patron : c'est une grosse masse carrée, sans jour extérieur, avec une terrasse pour toit, le tout passé à la chaux; on conçoit que ces grands cubes blancs et uniformes ne soient pas fort gais à voir et qu'ils ne jettent pas beaucoup de variété dans une ville. Les maisons se ressemblent à l'intérieur, comme elles se ressemblent au dehors; elles ont toutes, ainsi qu'à Pompeïa, une cour carrée sur laquelle s'ouvrent un rez-de-chaussée et un premier étage, soigneusement clos par de lourdes portes ferrées et verrouillées. Quelques-unes de ces cours sont ombragées de vignes ou de figuiers.

Les rues, ou plutôt les sentiers qui serpentent entre ces jalouses forteresses, sont étroites, tortueuses, pleines de cailloux et d'immondices. Une seule rue passable et assez droite traverse toute la ville du haut en bas, et descend à la marine. Cette rue est coupée en deux par une place, la seule de Tanger, et bordée dans sa partie supérieure de deux rangs de boutiques. La place en est aussi environnée : c'est le Palais-Royal de Tanger. Mais quelle saleté! quelles odeurs! La boutique maure est une espèce d'antre noir et profond, creusé dans le mur, sans porte, avec une fenêtre à hauteur d'appui où la marchandise est étalée, et par laquelle on sert le chaland qui reste en dehors. Gravement accroupi sous l'auvent, le flegmatique vendeur attend la pratique en fumant le *kif* ou le *hachichia*, deux plantes qui remplacent le tabac chez les Maures. Toutes les boutiques sont tenues par les hommes; les femmes ne sont pas jugées dignes d'un si haut emploi. Véritables bêtes de somme, elles portent l'eau et le bois; on s'en sert aussi pour tourner la meule des moulins, et même on en voit à la charrue, attelées à côté d'un âne ou d'un mulet, et partageant avec eux le dur labeur et les coups d'aiguillon.

Ce qu'on prend souvent pour une boutique est un tribunal ou un bureau public. Les hauts fonctionnaires siègent accroupis à la fenêtre comme le boutiquier : c'est là que le *kadi* rend la justice et que le *muhtesib* fait la police. On amène le délinquant, le cas est exposé

sans phrases, et, la sentence prononcée, elle s'exécute sur place, à l'instant même, sans appel. Dans les affaires correctionnelles, les riches s'en tirent d'ordinaire au prix d'une amende. Ne pouvant payer de leur bourse, les pauvres paient de leur personne, le knout et les étrivières sont leur partage; suivant la gravité du délit, on les frappe par devant ou par derrière; l'instrument du supplice est un nerf de bœuf appelé *asfil*, que les exécuteurs ont coutume de porter sur l'épaule comme les caporaux autrichiens portent la baguette de noisetier pendue au baudrier. Dans aucun cas, on ne peut infliger au patient plus de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf coups; on les compte sur un rosaire. Si c'est un voleur, on lui coupe la main. Il y a, du reste, au Maroc une grande variété de supplices : tantôt on jette le condamné en l'air de manière qu'en retombant il se casse un bras, une jambe ou la tête, suivant la sentence, et les exécuteurs sont si bien dressés, qu'ils ne manquent jamais leur coup; tantôt on l'enterre jusqu'au cou, livrant sa tête à tous les outrages des passans. D'autres fois on l'enferme vivant dans un bœuf mort, ou bien on l'attache à la queue d'une mule au galop. Souvent encore on lui remplit de poudre le nez, la bouche et les oreilles, puis on y met le feu. Le pal, l'auge, la mutilation des membres, le croc, sont autant de genres divers de cette effroyable pénalité. Mais la loi par excellence, la loi de prédilection est toujours la loi du talion; on ne manque jamais de l'appliquer toutes les fois qu'elle est applicable. On en cite un exemple récent dont l'idée seule fait frémir. Un charcutier, convaincu d'avoir vendu de la chair humaine frite à l'huile, fut coupé en petits morceaux; et jetés un à un dans une chaudière bouillante, ces affreux lambeaux étaient donnés aux chiens à la vue de l'agonisant.

Nul homme ne pouvant mettre la main sur une personne de l'autre sexe, il y a une exécutrice des hautes œuvres pour les femmes; elle se nomme, par anti-phrase, *ahrifa*, c'est-à-dire tolérante, comme les Grecs appelaient les furies, Euménides, bienveillantes. L'Euménide africaine arrête les femmes, les fouette, les décapite, leur coupe les oreilles ou le sein; et plus elle est vieille et laide, plus elle se plaît à torturer la jeunesse et à défigurer la beauté. Les exécutions féminines se font en secret.

Le hasard, qui, le jour de mon arrivée, m'avait fait tomber au milieu d'une procession de Iemdoucha, me rendit témoin, le jour

suivant, d'une exécution à mort. On décapitait hors la porte du marché deux contrebandiers du Riff. Ils étaient considérés comme coupables de lèse-majesté pour avoir frustré le souverain de ses droits de douane, et comme tels, on leur tranchait la tête lentement avec un mauvais couteau de poche, en commençant par la nuque. Les intrépides montagnards subirent cette torture atroce avec un stoïcisme héroïque ; ils ne proférèrent pas une plainte, et moururent en silence. Quand les têtes furent séparées du tronc, on les fit saler par un Juif en signe d'ignominie, et dans cet état elles furent accrochées à la muraille pour servir d'exemple à la foule, ainsi que cela se pratique en Italie et dans les autres eldorados de la civilisation chrétienne. L'exécution terminée, les bourreaux s'enfuirent à toutes jambes, poursuivis à coups de pierres par le peuple. C'est toujours ainsi que les spectateurs paient leurs places à ces horribles tragédies. Là encore je trouve l'origine d'un usage espagnol. A Grenade, la dernière ville d'Europe arrachée à l'empire du croissant, le bourreau a une garde à sa porte et ne sort jamais sans escorte. Ces précautions ne prouvent-elles pas que les Grenadins sont restés Maures sur ce point, et que l'exécuteur est exposé aux mêmes dangers que ses collègues d'au-delà du détroit?

Quelque barbare que soit la législation marocaine, il faut dire cependant que la vie des hommes n'y est jamais livrée à l'arbitraire des autorités subalternes; on réfère au sultan de toutes les condamnations capitales, et aucune ne peut recevoir d'exécution sans son ordre exprès. Il est vrai que cet ordre est généralement formulé en termes vagues, ambigus, et toujours sujets à interprétation. C'est là une ruse machiavélique; le sultan obscurcit à dessein sa pensée, afin de pouvoir, au besoin, rejeter sur la tête d'un kaïd ou d'un bacha qu'il veut perdre, la responsabilité d'un ordre mal compris parce qu'il a été mal exprimé. Il semble qu'un despote aussi absolu que le chérif des chérifs ne devrait pas avoir besoin de prétexte pour se défaire d'un homme; mais il est toujours plus prudent, même en Afrique, de mettre de son côté, sinon le droit, du moins les apparences du droit, et de couvrir la cupidité du masque de la justice et du bien public.

On ne dit pas que le sultan actuel, Muley-Abd-er-Rahman, use volontiers de ces moyens perfides ; c'est un homme doux, d'un esprit judicieux, d'un cœur droit, et l'un des meilleurs souverains

qui, depuis long-temps, ait tenu le sceptre du Maroc. Avant d'être empereur, il avait été long-temps bacha de Mogodor et s'était fait aimer dans son gouvernement. Les exécutions capitales n'ont jamais été si rares, et l'empire jouit d'une prospérité matérielle qui ravirait d'aise nos plus fougueux tribuns. Il s'en faut que Suleiman (1), oncle et prédécesseur d'Abd-er-Rahman, quoiqu'il lui fût bien supérieur par les lumières et par le caractère, ait joui d'un règne aussi prospère; la fin de sa vie fut orageuse et ensanglantée par une formidable insurrection des Amazirgues, race aborigène qu'on désigne à tort en Europe sous le double nom de Berbères et de Schelloks, et dont nous aurons l'occasion de parler une autre fois. Puisque le nom de Suleiman est revenu sur notre chemin, voici un autre trait de lui qui trouve ici naturellement sa place. Suleiman était campé au pied de l'Atlas dans la province de Tedla; c'était pendant la révolte des Amazirgues, en 1819 ou 20; un cheick arabe découvrit qu'un inconnu s'introduisait, la nuit, dans sa tente et déshonorait son lit. Soupçonnant que le ravisseur de son honneur était un chérif, il n'osa le châtier lui-même; il porta plainte au sultan et lui confia sa vengeance. Suleiman s'en chargea; il pénétra sous un déguisement dans la tente de l'Arabe outragé, surprit l'adultère et le tua de sa propre main dans les ténèbres, sans savoir qui ce pouvait être. On reconnut, au jour, que c'était un officier de la garde-du-corps; alors le sultan se prosterna la face contre terre, rendant grâce à Dieu de ce qu'appelé, par lui, à punir un si grand attentat, il n'avait pas eu le malheur de frapper un chérif de sa famille ou même son propre fils. Il y a dans ces actes de justice instinctive je ne sais quelle grandeur sauvage qui étonne et qui séduit. Si ces formes barbares répugnent à nos mœurs, à nos doctrines, on ne peut dire que dans ce cas, cependant, les lois de la morale éternelle aient été violées. Guidé par sa droiture naturelle, le barbare ici s'élève à l'héroïsme.

La seule partie de Tanger qui ait du caractère est le château ou Kassaba, bâti au sommet d'une colline, et qui domine toute la ville.

(1) Il avait usurpé le trône sur son neveu en bas âge, exactement comme Manfred en avait agi avec Conradin; mais il le lui rendit à sa mort, en 1822.

On y monte par un rude sentier en zig-zag, et une des portes donne sur la campagne. Ce château a pu être fort autrefois; les bâtimens sont maintenant tout-à-fait délaissés et tombent en ruines. Mais malgré son état de dégradation, c'est un monument d'architecture moresque intéressant à étudier. On aurait de la peine à y reconnaître un plan, il y règne une confusion complète; donjons, murs et parapets, tout semble avoir été bâti au hasard; c'est un grand pêle-mêle où l'œil se perd.

On pénètre de l'intérieur par un couloir oblique et obscur; on entre dans une première cour ornée de colonnes évidemment romaines, et sur laquelle s'ouvrent plusieurs appartemens dans le style de l'Alhambra de Grenade, et plus exactement de l'Alcazar de Séville, mais bien moins spacieux et moins ornés. Les plafonds, qui sont concaves et sculptés en bois avec une délicatesse extrême, sont encore charmans, quoique à moitié tombés. Le temps aura bientôt achevé d'en consumer les dorures. Les lambris étaient tapissés d'arabesques peintes, mais on a tout passé à la chaux. Les arabesques elles-mêmes ont beaucoup souffert; le mur est lisse en plus d'un endroit. Les portes, qui ont été sculptées avec le même art que les plafonds, sont vermoulues et hors d'emploi; du reste, il n'y a rien à fermer, car tous ces appartemens sont abandonnés aux hirondelles et aux palombes. Quand on y entre, elles s'envolent par nuées. Les cours sont pavées de dalles de pierre, quelques-unes avec assez de goût. Je n'ai pas besoin de dire que toutes les portes et toutes les voûtes sont taillées en trois quarts de cercle, coupe sacramentelle de l'arc moresque.

Un escalier dégradé, comme tout le reste, mène aux terrasses supérieures. L'ascension est difficile, mais on est dédommagé de sa peine, en atteignant le faîte, par l'air pur qu'on y respire et le vaste horizon qu'on a sous les yeux. Ces terrasses, dont quelques-unes ne sont pas sans élégance, ne forment point une plate-forme unie, mais sont échelonnées en gradins inégaux, et séparées par les cours intérieures. Comme j'étais là sautant de l'une à l'autre, une de ces cours m'arrêta. Mon regard plongea par hasard au fond; un spectacle inattendu l'y retint. Cette cour, quoique fort resserrée, était plutôt un jardin; il y avait au milieu un jet d'eau et de la verdure tout autour : à l'un des angles, un vieil Arabe, accroupi sur ses talons, fumait gravement sa pipe, et il était si complètement

immobile sous son grand haïk, qu'on l'aurait pris pour une statue; en face était une femme accroupie comme lui sur un tapis du Doucalla, et plongée dans la même immobilité. Autant que j'en pus juger à vol d'oiseau, elle était jeune et fort belle selon le goût maure, c'est-à-dire fort grasse. Elle ne portait pas de haïk, mais un caftan bleu brodé en or, et une espèce de voile de soie rejeté en arrière comme celui des nonnes. Ses pieds nus étaient chaussés de pantoufles rouges, et il me parut qu'elle roulait un rosaire entre ses doigts. D'autres femmes allaient et venaient dans l'intérieur; c'étaient sans doute des servantes; parmi elles était une négresse. Les deux statues de la cour se regardaient sans parler; et perchée sur une pate au coin de la terrasse, une cigogne semblait dormir au soleil. Un lourd donjon carré couronnait le tableau de sa masse jaunâtre.

L'immobilité de la scène était telle que j'aurais fort bien pu prendre pour une toile inanimée la réalité vivante que j'avais sous les yeux. J'aurais voulu que le tête-à-tête s'animât un peu; ce n'était pas la peine que le hasard eût soulevé pour moi le rideau du harem, si je n'en devais pas voir davantage. Posé là comme la cigogne ma voisine, j'attendais qu'il se passât quelque chose et qu'il plût au couple silencieux de sortir de sa quiétude impassible. Je ne sais combien d'heures j'aurais attendu, si un cri rauque, poussé derrière moi, ne m'eût fait tourner la tête : le soldat noir que le kaïd m'avait donné pour me servir de guide et d'escorte, avait découvert ma profane indiscrétion, et il accourait vers moi tout épouvanté, en faisant avec la main le geste de la décollation. Il fallut bien se rendre à un argument si plausible, d'autant plus que le cri du nègre avait fait envoler la cigogne, et le bruit des grandes ailes de la fugitive avait sans doute réveillé le couple endormi. Si, levant les yeux, ils m'avaient aperçu, quel coup de théâtre! quel scandale! quelle admirable occasion de rançonner un chrétien!

L'Arabe que je venais de surprendre dans le mystère de son intérieur, était un prisonnier d'état, un ancien kaïd d'Azamor, enfermé là avec ses femmes pour crime de concussion. On lui avait déjà fait suer 200,000 piastres; il en a encore autant à rendre; après quoi on l'enverra peut-être, comme cela s'est vu, balayer la ville qu'il a pillée. Le Maroc est le règne de l'égalité parfaite : d'un savetier le sultan fait un bacha et d'un bacha un savetier.

Excepté le donjon occupé par le captif, et un autre qui sert de prison pour les femmes, et dont mon guide eut grand soin de me tenir éloigné, le château est inhabité ; les cigognes en ont pris possession ; c'est l'oiseau sacré des musulmans, et les tuer est un sacrilége. La garnison actuelle se compose d'un corps de garde de trois ou quatre soldats qui n'ont rien à faire qu'à dormir. Quelques masures groupées autour de la forteresse en ruine, forment une espèce de faubourg qui a sa mosquée particulière. L'herbe croît dans l'enceinte, comme dans la cour d'un cloître désert.

Du château on domine, du même coup-d'œil, toute la ville; je découvris de là un quartier où le hasard ne m'avait pas conduit et qui est le plus misérable de Tanger. Il n'y a pas même de maisons, mais des huttes de roseaux recouverts de boue en guise de ciment. C'est comme un village ou plutôt un *adouar* au milieu de la cité. Vue ainsi de haut, la ville est pittoresque; le rapprochement des maisons moresques et des palais consulaires forme un contraste piquant, et quand les pavillons flottent dans l'air, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ondoient au soleil. Les consuls sont fort jaloux de leur droit de bannière, c'est à qui élevera le plus haut la sienne, et les deux puissances encore aujourd'hui tributaires du Maroc, la Suède et le Danemarck, ne sont pas sur ce point les moins susceptibles et les moins fastueuses. La mer ajoute à la beauté du coup d'œil; cette mer, la plus belle, la plus poétique du monde, est le détroit de Gibraltar. Ce n'est déjà plus la Méditerranée, et ce n'est pas encore l'Océan : c'est la grace de l'une, son azur limpide et argenté; c'est la majesté de l'autre, ses longues lames et ses grands coups de vent. La côte d'Europe est imposante; Tarifa blanchit au pied des montagnes d'Andalousie, comme un nuage vaporeux.

La vue de terre a aussi ses prestiges; la campagne de Tanger est riante, sinon grandiose. Les jardins des consuls, situés autour et très près de la ville, l'environnent d'une ceinture de verdure fraîche et parfumée; mais la végétation n'est guère plus africaine sur cette rive que sur l'autre. Je n'y ai pas vu un seul palmier; seulement les figuiers de Barbarie, appelés par les Maures figuiers des chrétiens, *karmous-al-Ansaran*, prennent un développement prodigieux; il y en a un, entre autres, dans le jardin de France, dont le tronc est énorme; et en fait d'arbres exotiques, le jardin de

Suède possède un *chérémonia* du Pérou qui arrive en pleine maturité et produit des fruits très savoureux. L'aloès, *gersian*, atteint, comme le figuier d'Inde, des dimensions gigantesques. Il y a çà et là quelques grosses touffes de genêt, et des lauriers-roses partout où il y a de l'eau. On se sert pour l'irrigation de la *noria* (*puiserande*), si répandue en Espagne, et dont l'origine est maure comme le nom, *nauran*. C'est un des meilleurs legs que les Espagnols aient reçus de leurs pères les Arabes, et ils l'ont gardé soigneusement.

A quelques milles de la ville, en allant au cap Malabatte, est une ruine romaine qu'on appelle le vieux Tanger, mais qui n'est autre qu'une ancienne station ou un chantier de galères. Les Maures en avaient fait une batterie qui commandait la baie, et qui est aujourd'hui réduite à un canon sans affût. L'ancienne Tingis, capitale de la Tingitane, occupait le même site que le moderne Tanger; seulement le sol paraît s'être élevé, soit par l'entassement des décombres, soit par l'effet de quelque tremblement de terre. On y découvre de temps en temps des antiquités romaines: le consul d'Espagne venait de déterrer, en creusant un puits derrière la grande mosquée, une mosaïque et un autel; mais l'aveugle pioche des ouvriers avait tout mis en pièces.

Ainsi les civilisations se superposent, et la terre les couvre l'une après l'autre de son froid linceul. La voix du *Muedzin* résonne aux lieux où fumait l'encens des Flamines, la mosquée du prophète a détrôné l'autel de Jupiter, et le croissant brille à ce même soleil où brillait l'aigle des légions romaines. Là où les galères de la république venaient aiguiser leurs *rostra* usés par la victoire, le pêcheur maure vient amarrer son frêle canot; et descendu de la colline, le chamelier, assis sur le canon rouillé, fait retentir la plage déserte de son cri rauque et discordant. Toutefois il est à remarquer que ces terres barbares n'ont pas d'originalité historique: labourées par la conquête et dévouées à un esclavage éternel, elles n'ont aucuns souvenirs qui leur soient propres; leur individualité disparaît dans l'auréole éblouissante des conquérans; hier c'étaient les Romains; aujourd'hui c'est Mahomet; demain qui sera-ce? Trois nations à la fois ont l'œil et déjà le pied sur ce riche héritage : l'Espagne campe à Ceuta, l'Angleterre à Gibraltar, Alger confine au Maroc. Quel que soit le choix de la Providence, à quelqu'une des trois rivales qu'elle confie son mandat suprême, l'avenir de ces peuples

n'est pas douteux; ils sont promis à l'Europe, ils lui appartiennent fatalement par le droit de l'intelligence; la civilisation occidentale doit les entraîner tôt ou tard dans son irrésistible tourbillon.

Je redescendis du château par le même sentier raide et tortueux qui m'y avait conduit, et je rencontrai sur ma route plusieurs femmes chargées de lourdes cruches d'eau et de fagots secs. Elles gravissaient péniblement la côte, et quand elles étaient jeunes et jolies, elles ne manquaient jamais de me le laisser voir en soulevant un coin de leur voile. Arrivé au bas de la colline et rentré dans le cœur de la ville, je fus attiré dans une rue voisine par un grand bruit de tambour et de musette. Je pensais trouver là des Aïsaoua : c'était une noce; les parens et amis de la mariée lui donnaient l'aubade, et comme il faut toujours du sang à ces sauvages, ils venaient d'immoler un bœuf à sa porte. Les gens de la fête trépignaient dans le sang en poussant des hurlemens de joie à faire fuir tous les Juifs à la ronde. Sans l'escorte de mon soldat nègre, qui devait répondre de moi au kaïd, je n'aurais pas été moi-même très rassuré. Encore fallut-il tourner la noce, car la rue était étroite, le bœuf immolé gisait sur le carreau, et je n'aurais pu passer sans mettre le pied dans une mare de sang. Toutes ces cérémonies sacramentelles, toutes ces allégresses de circonstances sont tarifées et se paient à beaux deniers comptans; les formalités matrimoniales sont les plus chères. De là sans doute ce proverbe indigène que les chrétiens dissipent leur argent dans les procès, les Juifs dans les fêtes religieuses, et les Maures dans les fiançailles. Un autre usage, auquel on ne manque jamais, c'est de faire constater authentiquement la virginité de l'épouse, et même d'en donner des preuves publiques; si le fait est douteux, le mari a le droit de renvoyer sa femme à ses parens; le mariage est rompu.

Un peu plus loin je tombai dans un nouveau rassemblement, mais celui-là n'avait rien d'inquiétant; je me trouvais devant la maison du kaïd, lequel donnait audience, accroupi sous son vestibule. Il y avait foule à sa porte; chacun passait à son tour; tous attendaient patiemment. On voit que rien n'est plus simple que les autorités marocaines : le *muhtesib* et le kadi siégent sous l'auvent d'une boutique, le kaïd au seuil de sa maison.

Le kaïd ou bacha (*bassa*), car c'est la même dignité sous un autre

nom, est élu par le sultan et le représente directement. C'est un préfet; investi de l'autorité exécutive, il n'a rien à voir dans les affaires civiles : les peuples les plus barbares ont un instinct naturel qui les conduit à cette grande loi de la séparation des pouvoirs, qui est le fondement et la sauve-garde de toute justice. Le kaïd préside à la sûreté publique et commande les troupes de son gouvernement. Il forme à lui seul une espèce de tribunal à la fois politique, criminel, municipal et militaire; et comme il n'y a pas d'autre code écrit que le Koran et les commentaires fort élastiques de Malek-Ben-Anès (1), l'arbitraire le plus absolu dicte ses sentences. C'est bien ici que le caractère du magistrat et ses lumières naturelles influent sur ses arrêts; non-seulement il prononce sur le fait, mais sur la peine; bien plus, il fait la loi, c'est-à-dire qu'il est à la fois législateur, juge et jury. Malgré tant de confusion, tant d'arbitraire, il règne dans les villes maures une sécurité qui étonne : toute la nuit des patrouilles de soldats font la ronde, sous les ordres d'un officier, *kaïd-ed-daur,* commandant de la ronde; ils veillent à la sûreté des rues, et, pour quelques onces, ils gardent les boutiques sous leur propre responsabilité.

Quoique je fusse entré dans sa ville sans sa permission et que j'eusse enfreint les lois de l'empire, le kaïd ne paraissait pas s'en souvenir; quand nous nous rencontrions, il répondait à mon coup de chapeau européen en portant la main sur son cœur, et au lieu du simple *salama* (salut) qu'on donne aux chrétiens, il me donnait gracieusement le *salem alikom* (la paix soit avec vous). C'était de sa part une distinction particulière; il fallait qu'il espérât de moi, au départ, un bien beau cadeau. Avant d'être gouverneur, cet homme avait été condamné, je ne sais pour quel délit, à la bastonnade, et la sentence fut exécutée, à Tanger même, par un soldat qui est aujourd'hui soldat d'Espagne (2). Il ne lui avait pas gardé rancune le moins du monde, et ne lui avait jamais témoigné,

(1) Le code de Malek contient, en quarante chapitres, toute la jurisprudence canonique et ecclésiastique, laquelle s'applique à tout. Il existe aussi en matière civile et commerciale une espèce de bulletin des lois; c'est un recueil de préceptes et un formulaire pour les écritures publiques. L'auteur de cette compilation est Mohamed-Ben-Ardùn.

(2) Chaque consul a à sa solde un soldat qu'il reçoit des mains du gouvernement en signe de protection et qui ne le quitte jamais. Il l'accompagne partout, soit à cheval, soit à pied, et couche sur une natte à la porte du consulat. Ces soldats finissent par s'attacher aux consuls et leur sont quelquefois dévoués.

depuis, ni aversion ni malveillance. L'égalité despotique a cet avantage qu'elle rend philosophe; le même coup de dé qui fait d'un soldat un kaïd fait d'un kaïd un soldat, et cette perpétuelle instabilité est une leçon permanente d'impartialité et de modération.

Le traitement fixe du kaïd est d'environ 100 francs par mois (20 piastres), et il doit au trésor un tribut annuel du double ou triple. Tout est fondé sur ce principe, d'où il résulte que tout fonctionnaire est un concussionnaire public. Quand un kaïd a bien prévariqué et pressuré long-temps le peuple, le sultan le destitue et confisque tout; nous en avons vu un exemple dans le kaïd d'Azamor. Afin de prévenir les soupçons, les gouverneurs les plus riches affectent une grande simplicité; ils affichent la pauvreté, comme on affiche ailleurs l'opulence. Le kaïd de Tanger habite une des maisons les plus simples de la ville; il a un petit jardin à un mille des murs, et il y va toujours seul, monté sur un bidet, et accompagné d'un soldat à pied, avec qui il fait la conversation tout le long du chemin. C'est quand je le rencontrais ainsi qu'il me gratifiait du *salem alikom*.

Ce soir-là il y eut une procession aux flambeaux. Le matin j'avais vu un holocauste matrimonial; le soir ce fut un baptême, je veux dire une circoncision. On portait l'enfant à la mosquée avec une pompe extraordinaire et un vacarme effroyable. La fusillade était si bien nourrie, qu'on pouvait se croire à une attaque de Bédouins; c'était un feu de file non-interrompu; et je crois qu'il est de la prudence, non-seulement pour les Juifs, mais même pour les chrétiens, d'éviter pareille rencontre : rien ne serait plus facile à un de ces fanatiques que de vous lâcher un coup de fusil dans l'ombre.

Au pied des murs de Tanger, du côté de la campagne, et à la porte même de la ville, est une place toute creusée de *matamores*, fosses profondes et circulaires où l'on conserve le blé, ainsi que cela se pratique en Calabre et ailleurs. Le sol résonne et même quelquefois s'enfonce sous le pied des chevaux, et comme on ne se hâte pas de refermer les trous, on risque de s'abîmer, la nuit, dans les entrailles de la terre. C'est sur cette place que se tient deux fois la semaine, le lundi et le jeudi, le marché ou *sauk*. C'est un coup-d'œil pittoresque qui mérite qu'on s'y arrête. On ne vend rien là de bien précieux, mais on y vend de tout, et l'on peut y pren-

dre une assez juste idée de l'industrie et de la civilisation indigènes. Il y règne moins de confusion qu'on ne pourrait croire; les diverses denrées sont rangées par ordre, et l'on circule d'un point à l'autre sans trop de difficulté. Des soldats, armés de fusils ou de bâtons, vont de groupe en groupe, et un officier spécial préside la cérémonie. Tout individu qui enfreint les ordonnances de la police est châtié sur place, de même que ceux qui trompent sur les poids et mesures ou sur la qualité et le prix des marchandises. Cette justice économique a ses avantages si elle a ses abus, et c'est la seule qui convienne à ces peuples barbares ; leur abjection est si grande, qu'ils n'en comprendraient pas d'autre.

La place du marché est dominée par une colline au sommet de laquelle est une mosquée ouverte et sans toit, c'est-à-dire quatre murs blancs. C'est là qu'on célèbre la fête du mouton. Au mois de mai de chaque année, on égorge un mouton devant la mosquée; un des assistans, celui d'ordinaire qui a les meilleures jambes, charge sur son cou l'animal saignant, mais vivant encore, et se met à courir avec son fardeau du côté de la ville; il y entre, courant toujours, et s'il arrive à la grande mosquée avant que l'animal moribond ait rendu le dernier soupir, c'est un signe que l'année sera féconde et les récoltes abondantes; si au contraire l'animal meurt en route, c'est un présage de stérilité, et l'on voit aussitôt la population pousser des cris et des gémissemens sur les calamités annoncées.

Non loin de la mosquée ouverte est le tombeau d'un santon, ombragé de son drapeau rouge. Comme j'étais là me promenant à l'entour, je vis un Maure gravir la colline à toutes jambes et s'élancer d'un bond vers le sanctuaire; il y entra, car tout sanctuaire est ouvert, aucun n'a de porte; une fois dedans, il s'accroupit tranquillement sur les talons tout près de l'entrée, de manière à jouir de la vue extérieure et à être vu du dehors. C'était un assassin qui venait de tuer son homme en plein marché et qui était accouru se mettre sous la sainte protection du droit d'asile. Une fois là il était inviolable, et nulle force humaine, pas même, je crois, l'*imâm* suprême, ne pouvait l'arracher du saint lieu. Les soldats arrivèrent, mais trop tard, le fugitif était à l'abri de leurs poursuites; quoiqu'ils pussent le toucher en étendant seulement la main, pas un n'aurait eu la témérité de la porter sur lui; tant qu'il était

là, sa personne était sacrée; on n'aurait même pas osé le murer comme le grec Pausanias. Certes, jamais constable anglais ne s'humilia plus religieusement devant le texte de la loi. Cependant les soldats ne lâchèrent pas leur proie; ils s'accroupirent à quelques pas du tombeau, et y restèrent en observation, tout en faisant la conversation avec le prisonnier. En le tenant là bloqué indéfiniment, ils espéraient le réduire par la famine et le forcer à sortir de sa retraite. Mais il n'était pas près de se rendre; et soit d'une façon, soit d'une autre, il aura bien fini par se tirer d'affaire. Quelques onces reçues, n'importe de quelles mains, suffisent pour endormir les Argus. Du reste, j'ignore la fin de la pièce, étant parti avant le dénouement. Le meurtrier n'était point un assassin vulgaire; il avait frappé, il est vrai, mais par vengeance et pour satisfaire à une de ces inimitiés héréditaires si vivaces encore parmi les Arabes, et qui ne s'éteignent que dans le sang du dernier survivant.

Mais le *Sauk* m'appelait; je redescendis la colline, qui était couverte de chameaux agenouillés dans la poussière et de chevaux entravés, qui attendaient la fin du marché pour regagner leurs pâturages. Ils étaient venus chargés d'une marchandise, et devaient s'en retourner chargés d'une autre, car le commerce se fait le plus souvent par échanges, selon l'antique loi patriarcale. Pourtant il y a du numéraire, mais en petite quantité, et on le cache afin de ne pas éveiller la convoitise des gouverneurs. Un homme avait fait reblanchir le mur de son jardin : « Il faut que tu sois bien riche, » lui dit le kaïd en lorgnant déjà l'héritage de Naboth. Qu'eût-ce été si Naboth eût laissé voir des pataques (1)!

Cet amphithéâtre oriental avait un grand caractère et dominait la foule qui ondoyait et bruissait au pied de la colline. Quelques chevaux portaient des selles écarlates à larges étriers, tout-à-fait semblables à celles dont on use encore en Andalalousie et labouraient la terre dans l'attente du cavalier; les chameaux attendaient plus patiemment leur charge en remuant leur long cou pelé. Des tentes dressées çà et là ajoutaient à l'effet; l'ensemble donnait tout-à-fait l'idée d'une halte au désert.

(1) La pataque marocaine est une monnaie d'or qui vaut à peu près 10 francs. Le mot français n'est qu'une corruption du mot arabe, *bou-taka*, qui veut dire père de la force. On l'appelle aussi *bu-t'ki*.

Toutefois, le marché m'intéressait moins en lui-même que par les scènes populaires dont il devenait l'occasion, et les saltimbanques dont il était le rendez-vous. D'un côté tournait un carrousel à bascule, où les petits Maures faisaient la culbute avec des éclats de rire perçans; plus loin, deux bâtonniers, noirs et nus, se donnaient de grands coups de bâton sans se toucher, et en faisant des contorsions épouvantables. Ailleurs, c'étaient des lutteurs du Riff, qui me rappelaient ceux d'Interlacken, autant que la Barbarie peut rappeler la Suisse. Mais le spectacle le plus original et le plus vraiment africain était celui d'un sectateur de Sidi Ben-Aïsa, dont le corps était tout chamarré de serpens, et qui dansait tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, au son de la musette et du tambourin. Il chantait, pour s'animer, une cantilène sauvage et monotone, qui ressemblait au grognement prolongé d'une bête féroce. Le danseur d'ailleurs n'avait pas mal l'air de ce qu'annonçait son cri; l'homme et la voix étaient en harmonie. Il portait au cou un énorme serpent, et le formidable collier se repliait sur lui-même et lançait à la foule des sifflemens aigus. Le Psyle caressait son reptile avec amour, le baisait, le mettait dans sa bouche; et, pour une once que je lui jetai, il se mit à le dépecer avec les dents, en passant, en une seconde, de la tendresse à la férocité. Son œil était rouge, et le sang découlant de ses lèvres, il les essuyait avec les autres serpens, victimes dévouées à la même fin.

Parmi les spectateurs se trouvait une folle absolument nue qui erre ainsi dans les rues de Tanger, depuis je ne sais combien d'années. Elle paraît, du reste, d'humeur fort douce, plutôt mélancolique que furieuse; n'était sa nudité, on la prendrait pour une promeneuse ordinaire. Le soleil a donné à sa peau une couleur brique foncée, et cette masse de chair ambulante était hideuse à voir. J'ai oublié de demander si on la tient aussi pour une sainte. Les Moresques et les Juives passaient près d'elle sans être le moins du monde décontenancées, même en présence des hommes. Il est vrai qu'une pareille nudité est plus propre à étouffer qu'à inspirer les pensées équivoques. Je remarquai que le beau sexe était presque aussi nombreux au marché que l'autre. C'est que les femmes ne sont point à l'index du Sauk comme des boutiques; on ne les juge pas indignes de vendre en plein air, et elles paraissent s'en acquitter tout aussi bien que leurs maris.

Deux autres spectatrices, aussi muettes que la folle et plus affreuses à voir, c'étaient les deux têtes coupées la veille; fixées toutes sanglantes aux crocs de la muraille, elles dominaient le marché, et planaient sur la multitude, destinées à imprimer la terreur dans l'ame du peuple assemblé. Leur crâne, ras et nu, brillait au soleil, déjà presque à demi desséché, et leur longue mèche de cheveux noirs pendait le long de la muraille et flottait au vent. Quelques groupes se succédaient sous ces épouvantables trophées; ils se les montraient du doigt en devisant longuement; le Juif qui m'accompagnait en qualité d'interprète ne me traduisait qu'imparfaitement leurs commentaires, attendu qu'il savait également mal le français et l'espagnol. J'en comprenais autant par les gestes que par la traduction.

Au-dessus de la place du Sauk, et au penchant supérieur de la colline, est le cimetière maure. Rien de plus simple : pas une inscription, pas un ornement. Nulle part la mort n'a de temple plus austère. De petits murs d'un ou deux pieds de haut marquent seuls les divisions du funèbre empire, et les longues herbes y croissent en liberté. Il est tout ouvert comme les mosquées et le tombeau des santons; nulle clôture ne doit séparer l'homme de Dieu, ni les morts des vivans. Tous les vendredis, — c'est le dimanche des Maures, — les femmes sortent de la ville, et, gravissant lentement la colline, elles vont visiter les tombeaux. Enveloppées du grand *haïk* blanc, elles errent en silence au milieu de la verdure tumulaire; on les prendrait elles-mêmes pour les ombres qu'elles viennent pleurer ou consoler. Les hommes respectent ces pélerinages du sépulcre, et ils se tiennent tout le jour éloignés du champ funéraire. C'est peut-être la seule heure de liberté dont jouissent les Moresques, et c'est à la mort qu'elles la doivent. Le moment est bon pour les voir, car elles ne se cachent pas des chrétiens quand elles sont sûres de n'être pas aperçues des Maures.

Le cimetière chrétien est un peu plus bas et attenant au jardin de Suède. Nous avons vu qu'il avait, lui aussi, son pélerin dans le mélancolique moine de saint François.

Le cimetière des Juifs est de l'autre côté de la place, au pied même de la muraille, entre la porte du Sauk et la petite porte dite des Tanneurs, qui mène à la plage. Plus simple encore que celui

des musulmans, il est ouvert comme le leur et exposé à tous leurs outrages. Les femmes maures ne manquent jamais de se détourner en passant afin de venir souiller les tombes des mécréans. C'est chez elles une affaire de dévotion et presque un article de foi. Ainsi le fanatisme poursuit jusque dans son dernier asile le peuple infortuné d'Israël. A quelque distance du cimetière, vers la mer, il y a de beaux massifs de verdure coupés de genêts, de chèvrefeuille et de hauts aloès. Tout ce côté de la ville est très pittoresque, et il a de brusques échappées sur la baie bleue et tranquille, et sur le détroit toujours bouillonnant

Quoique bien barbare encore par les croyances et par les mœurs, Tanger est cependant déjà altéré dans son originalité primitive; on y sent le contact des Européens, et je désirais voir, sans m'enfoncer dans les terres, une ville arabe qui eût mieux conservé son individualité et son cachet natif. On m'indiqua Tetouan, qui n'est qu'à douze lieues de Tanger, et qui est une des villes importantes de l'empire, par son étendue, sa population, son commerce et sa position voisine de la Méditerranée, à proximité de Gibraltar. Mes préparatifs furent bientôt faits. Le consul demanda et obtint pour moi du kaïd un soldat pour m'accompagner, — c'est le passeport du pays, — et il fit rédiger par son *taleb* (érudit) une belle lettre arabe pour recommander au bacha de Tetouan l'*illustre et savant voyageur français*. L'épître fut pliée en long, suivant les lois de l'étiquette indigène, et armée au centre et aux deux extrémités du sceau consulaire. Ainsi confectionnée, la dépêche n'avait guère moins d'un pied, forme plus imposante que commode. Nos poches européennes ne sont pas taillées pour cela.

Quelques jeunes gens des consulats m'avaient demandé à être du voyage; nous partîmes quatre.

CHARLES DIDIER.

SOCIALISTES

MODERNES.

I.

LES SAINTS-SIMONIENS.

Tant que le saint-simonisme est demeuré debout avec ses prétentions exclusives et ses allures étranges, nul bon esprit, en dehors du noyau des adeptes, n'a pu avoir ni le désir, ni la pensée de s'occuper à fond de ses théories. Alors toute louange eût été prise en mauvaise part; toute critique se serait trouvée en concurrence avec les réquisitoires du parquet. L'église nouvelle était d'ailleurs si fière d'elle-même, elle se présentait avec un tel aplomb, elle avait une foi si robuste dans son excellence, une si parfaite naïveté à s'admirer, qu'on n'osait pas se commettre au sein de ce monde de féeries, encore moins verser des paroles de désenchantement sur ces jeunes et ardentes convictions. Ensuite, comment aurait-on posé les termes du débat? sur quel terrain aurait-on porté l'examen? Si l'on niait ou si l'on marchandait la prémisse saint-simonienne, on était récusé; on restait désarmé si on l'admettait. La discussion devenait ainsi une impasse.

Un autre obstacle existait. La religion fonctionnait sans doute; elle avait ses prêtres, elle avait ses temples; mais sa loi lui manquait. Le Moïse de cette révélation n'avait pas écrit ses tables. Il avouait lui-même que la grande inconnue du problème social n'était pas dégagée, ne pouvait pas se dégager encore. Il se disait Messie sans doute, mais Messie incomplet, obligé de chercher, en dehors de lui, ce qui manquait à sa formule synthétique de l'humanité. Avec lui et comme lui, ses néophytes usaient leurs veilles à ce travail d'élaboration mystérieuse et de gestation préparatoire. Lors donc qu'on voyait ces hommes si jeunes, si éclairés pour la plupart, presque tous si consciencieux, s'unir, se grouper pour la découverte des grandes vérités morales, philosophiques et religieuses; s'embarquer sur l'océan orageux du doute, dans l'espoir d'aborder un jour à un monde nouveau; quand on les voyait mettre en commun leurs pensées en même temps que leurs biens, poursuivre au travers d'un frottement de tous les jours et de toutes les heures l'étincelle qui devait éclairer cette nuit de théories confuses, on attendait, on espérait, on observait. On savait que, dans leurs suprêmes colléges, ces palingénésistes échangeaient entre eux une monnaie d'un titre plus élevé que le billon qu'ils jetaient à la foule; on doutait toujours, et avec quelque raison, que tant d'efforts, tant d'énergie, tant de dévouement, tant d'inspirations originales et aventureuses vinssent aboutir seulement à des résultats négatifs. On se taisait, on devait se taire.

Aujourd'hui ces divers motifs de réserve n'existent plus, au même degré du moins. D'un côté, la phase active et militante du saint-simonisme s'est changée en une propagande sourde et mystérieuse. La religion n'offusque plus l'œil du profane par une bizarre mise en scène; elle n'éveille plus ses craintes par des aphorismes inquiétans. On ne la voit plus promener dans la ville son travestissement puéril; elle s'est retirée de la politique courante, et quoique isolément infiltrée dans la presse, elle n'y a plus d'organe excentrique et spécial; elle peut enfin, comme les autres questions de morale et de philosophie, être prise au point de vue spéculatif, sans que nos préjugés si tenaces, et nos intérêts plus tenaces encore, y trouvent le moindre prétexte à s'effaroucher. D'un autre côté, le saint-simonisme a dit aujourd'hui à peu près ce qu'il pouvait dire, fait ce qu'il pouvait faire, formulé ce qu'il pouvait formuler. Sa

synthèse est complète en ce sens qu'elle compose la somme totale des forces mises en commun, et qu'elle a touché, dans ses dernières tentatives, à la limite de l'impuissance. Toutes les théories que la foi nouvelle pouvait proclamer ont été proclamées, les unes hardiment, les autres timidement. Elles l'ont été, il faut savoir en convenir, d'une manière utile pour la réforme des sociétés modernes; car n'eussent-elles rien, ces théories, d'immédiatement applicable, elles auront du moins, et c'est un grand résultat, secoué de leur sommeil la propriété et l'héritage, puissances inattaquées jusqu'à ce jour. Désormais sans doute, au lieu de chercher à agrandir leurs droits de frelons sur les divers élémens de l'activité humaine, ces deux despotes de la richesse tendront à se fondre et à se combiner avec le travail, pivot probable de la socialisation à venir.

Il est dans notre conviction que le saint-simonisme aura été plus profitable et plus fécond comme menace que comme appel. S'il a rallié peu de sympathies en dehors de sa petite sphère de néophytes, en revanche il a effrayé bien des priviléges qui s'étaient promis une marche calme et lente vers des envahissemens ultérieurs. Voilà le service le plus réel qu'il ait rendu. Il a tout critiqué avec verve, avec talent, avec supériorité; mais il s'est montré impuissant à trouver une bonne et complète formule d'organisation. Nous voulions indiquer ce fait avant d'entrer dans son histoire. Nous désirions établir aussi que l'heure actuelle était bien choisie pour un examen de ses travaux. On doit aux morts la vérité tout entière.

I. — SAINT-SIMON.

« Levez-vous, monsieur le comte, vous avez de grandes choses à faire. » C'est avec ces mots que se faisait éveiller, à dix-sept ans, Saint-Simon, issu, s'il faut l'en croire, de Charlemagne, et incontestablement porteur d'un des plus beaux noms de notre histoire. Nulle vie ne fut, en effet, plus tourmentée que celle du chef posthume de la religion nouvelle. Soldat de l'indépendance américaine, il servit sous Washington et passa colonel à vingt-trois ans. « La « guerre, en elle-même, ne m'intéressait pas, dit-il, mais le seul « but de la guerre m'intéressait vivement, et cet intérêt m'en faisait « supporter les travaux sans répugnance..... Ma vocation n'était « point d'être soldat; j'étais porté à un genre d'activité bien diffé-

« rent, et je puis dire contraire. Etudier la marche de l'esprit hu-
« main, pour travailler ensuite au perfectionnement de la civilisa-
« tion, tel fut le but que je me proposai. »

La révolution française trouva Saint-Simon en Espagne. De retour à Paris, et résolu à se tenir à l'écart des affaires politiques, il tourna son activité vers des spéculations et trafiqua sur les domaines nationaux, en compagnie d'un Prussien, le comte de Rœdern. Saint-Simon déclare dans son auto-biographie, et sa vie justifie ce dire, qu'il ne désirait pas la fortune comme but, mais seulement comme moyen. « Fonder une grande école scientifique et un grand « établissement industriel, voilà quelle fut mon ambition, » écrit-il lui-même.

Sa première association ne fut ni longue ni heureuse. En 1797, il se retira des affaires, ne prenant pour sa part que 144,000 livres. Le reste, qu'il laissa au comte de Rœdern, fut perdu. Dès-lors Saint-Simon s'interdit toute autre entreprise du même genre. La période commerciale de sa vie était close; il abordait la période scientifique et expérimentale, la plus rude, la plus opiniâtre de toutes, celle où le Christ nouveau devait ceindre la couronne d'épines. Pour s'initier aux rudimens de la science, il se fit écolier à la manière des grands seigneurs, en attirant les professeurs chez lui, au lieu d'aller chez eux. Logé d'abord en face de l'Ecole Polytechnique, il reçut à sa table des physiciens pour apprendre la physique, des astronomes pour apprendre l'astronomie ; il sema çà et là, dans tout le corps enseignant, des pièces d'or qu'on oubliait de lui rendre. Quand il eut acquis de la sorte assez de notions mathématiques, il se rabattit sur les physiologistes, et déménagea pour s'établir près de l'Ecole de Médecine. Ainsi il étudia, non sans quelques frais, mais avec toutes ses aises, d'une part la science des corps bruts, d'autre part la science des corps animés.

L'expérience qui suivit fut celle des voyages. Saint-Simon parcourut l'Angleterre et l'Allemagne, ne rencontrant dans la première aucune idée capitale et neuve, surprenant l'autre au milieu de sa philosophie mystique, état d'enfance de la science générale. Il ne rapporta rien de cette expérience, si ce n'est la preuve personnellement acquise d'une situation arriérée et confuse. C'est à l'époque de cette tournée européenne qu'il faut rattacher la visite étrange que Saint-Simon fit à Mme de Staël, et sa proposition plus étrange

encore. De passage à Genève, le philosophe demanda la faveur d'être reçu à Coppet; et à peine entré : — « Madame, dit-il à la ba-« ronne, vous êtes la femme la plus extraordinaire du monde, « comme j'en suis l'homme le plus extraordinaire : à nous deux « nous ferions sans doute un enfant encore plus extraordinaire. »— Mme de Staël eut l'esprit assez bien fait pour prendre la chose en bonne part. Elle en rit.

Au retour de ce pèlerinage, Saint-Simon réalisa sa dernière et décisive expérience; il épousa Mlle de Champgrand, aujourd'hui Mme de Bawr. « Je voulais user du mariage, dit-il lui-même, comme d'un « moyen pour étudier les savans, chose qui me paraissait nécessaire « pour l'exécution de mon entreprise; car pour améliorer l'organi-« sation du système scientifique, il ne suffit pas de bien connaître « la situation du savoir humain: il faut encore saisir l'effet que la « culture de la science produit sur ceux qui s'y livrent; il faut ap-« précier l'influence que cette occupation exerce sur leurs passions, « sur leur esprit, sur l'ensemble de leur moral et sur ses différentes « parties. » Cette étude fut la plus coûteuse de celles que Saint-Simon avait réalisées jusque-là. En bals, en dîners, en soirées d'expérimentation, il dévora toute la somme qui lui restait de sa liquidation avec M. de Rœdern. Ce fut une sorte de va-tout seigneurial, qui dura douze mois. Calme au milieu de ce bruit, jugeant les autres sans en être jugé, pratiquant tout, le mal et le bien, le jeu, l'orgie, l'entretien décent, la discussion élevée, pour avoir l'expérience de toutes les choses et de toutes les positions; gastronome, débauché, prodigue, mais par système plutôt que par instinct, Saint-Simon vécut en un an cinquante années; il courut dans la vie au lieu d'y marcher, afin d'acquérir avant le temps la science du vieillard; il usa et abusa de tout pour pouvoir faire, un jour, tout entrer dans ses calculs; il s'inocula les maladies du siècle, afin d'en fixer plus tard la physiologie complète. C'était là une vie purement expérimentale : la juger sur l'étalon des autres eût été folie.

« Si je vois un homme, disait-il, qui n'est pas lancé dans la carrière de la science générale fréquenter les maisons de jeu et de débauche, ne pas fuir avec la plus scrupuleuse attention la société des personnes d'une immoralité reconnue, je dirai : Voilà un homme qui se perd; il n'est pas heureusement né; les habitudes qu'il contracte l'aviliront à ses propres yeux et le rendront par conséquent souverainement méprisable. Mais si

cet homme est dans la direction de la philosophie théorique; si le but de ses recherches est de rectifier la ligne de démarcation qui doit séparer les actions et les classer en bonnes et mauvaises; s'il s'efforce de trouver les moyens de guérir ces maladies de l'intelligence humaine qui nous portent à suivre des routes qui nous éloignent du bonheur, je dirai : Cet homme parcourt la carrière du vice dans une direction qui le conduira nécessairement à la plus haute vertu. »

Vertu ou vice, Saint-Simon s'y ruina complètement, et alors, au lieu de pouvoir héberger et nourrir la science, ce fut au tour de la science de l'héberger et de le nourrir. Elle s'y prit moins magnifiquement que lui, car elle destinait le philosophe à une dernière expérience, celle du besoin et de la misère. Pressentant cette phase décroissante, Saint-Simon avait déjà jeté le plan d'une rémunération populaire pour les savans et les hommes de génie, dans ses *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, morceau bizarre et neuf qui trahissait le tour de ses idées. « Ouvrez, disait-il, ouvrez une « souscription devant le tombeau de Newton, souscrivez tous indis- « tinctement pour la somme que vous voudrez. — Que chaque « souscripteur nomme trois mathématiciens, trois physiciens, trois « chimistes, trois physiologistes, trois littérateurs, trois peintres, « trois musiciens.— Renouvelez tous les ans la souscription; parta- « gez le produit de la souscription entre les trois mathématiciens, « les trois physiciens, etc., qui auront obtenu le plus de voix.—Les « hommes de génie jouiront alors d'une récompense digne d'eux et « de vous. »

Tel était le thême. Le développant dans une série de lettres, Saint-Simon partageait l'humanité en trois grandes catégories, cherchant à prouver à toutes, et avec des argumens appropriés à chacune, l'excellence de sa méthode de rémunération; puis il établissait la formule suivante: le pouvoir spirituel entre les mains des savans; le pouvoir temporel entre les mains des propriétaires; le pouvoir de nommer les individus appelés à remplir les fonctions de grands chefs de l'humanité entre les mains de tout le monde : pour salaire aux gouvernans, la considération. — Tout ceci, on le voit, a peu de valeur; c'est du Platon et du Bernardin à l'état d'amalgame; c'est un rêve après mille rêves, une innocente utopie qui se termine par une sorte de prosopopée, épilogue du morceau : « Rome « renoncera à la prétention d'être le chef-lieu de mon église; le

« pape, les cardinaux, les évêques et les prêtres cesseront de par-« ler en mon nom, etc.... » Le seul fait qui résulte de cet opuscule, c'est la tendance théosophique du réformateur, déjà fortement accusée. Cette tendance se caractérisa mieux par la suite, lorsque ses travaux de philosophie et d'économie industrielle semblèrent appeler la religion comme leur dernier corollaire.

Mais d'autres ouvrages devaient jalonner cette route. Le premier fut une réponse à un programme de Napoléon. Napoléon avait dit à l'Institut : « Rendez-moi compte des progrès de la science depuis « 1789 ; dites-moi quel est son état naturel et quels sont les moyens « à employer pour lui faire faire des progrès. » A cette question ainsi posée, Saint-Simon avait répondu d'abord par son *Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle*, vaste étude qu'il se sentit lui-même incapable d'aborder, et qu'il réduisit à des proportions plus académiques dans ses *Lettres au bureau des Longitudes*. Là, comme on le pense, il n'accepta le programme de l'Institut que comme prétexte et comme cadre. Au lieu d'y recevoir l'impulsion, il la donnait ; au lieu de régler le passé, il arrangeait l'avenir ; il faisait de la prophétie quand on lui demandait de la statistique. La pensée fondamentale de ce travail, c'était toujours de pousser les savans vers une œuvre de réorganisation. Il y était dit : « Depuis le « XVe siècle jusqu'à ce jour, l'institution qui unissait les nations eu-« ropéennes, qui mettait un frein à l'ambition des peuples et des « rois, s'est successivement affaiblie ; elle est complètement détruite « aujourd'hui, et une guerre générale, une guerre effroyable, une « guerre qui s'avance comme devant dévorer toute la population « européenne, existe déjà depuis vingt ans et a moissonné plusieurs « millions d'hommes. Vous seuls pouvez réorganiser la société eu-« ropéenne. Le temps presse, le sang coule ; hâtez-vous de pronon-« cer. » Comme gage d'union et de progrès, Saint-Simon concluait en demandant une sorte de magistrature intellectuelle, magistrature d'où est issue, comme dérivation logique, la hiérarchie des capacités, base de la famille saint-simonienne.

Ce travail n'est pas le seul qu'ait laissé Saint-Simon sur ces matières philosophiques. Les *Lettres sur l'Encyclopédie*, les *Mémoires sur la Gravitation* et sur *la Science de l'homme*, se rapportent à cette époque et à cette série d'études.

Pendant que le réformateur poursuivait ainsi une tâche pénible

et incomprise, de grands évènemens politiques agitaient la France et l'Europe. La Restauration venait d'arriver, et avec elle un retour vers les noms d'une importance historique. Saint-Simon, pauvre alors, vivant de secours, et simple copiste au Mont-de-Piété, à raison de mille francs par an, eût sans doute été admis aux faveurs de la cour nouvelle, si la direction étrange de ses idées n'eût éloigné de lui toutes les offres et toutes les avances. On ne fit rien; on ne pouvait rien faire pour un novateur pareil; il resta complètement oublié. Aussi, à peu d'années de là, en 1819, fit-il paraître une brochure sous le titre de : *Parabole*, dans laquelle le bout d'oreille du grand seigneur méconnu perce sous l'enveloppe de l'économiste radical. Rien de plus hardi, de plus bizarre, et de plus vrai au fond que ce pamphlet, expression d'une rancune plutôt que d'un système.

« Nous supposons, y est-il dit, que la France perde subitement ses cinquante premiers physiciens, ses cinquante premiers peintres, ses cinquante premiers poètes, etc., etc. (*suit la nomenclature*), en tout, les trois mille premiers savans, artistes et artisans de France.

« Comme ces hommes sont les Français les plus essentiellement producteurs, ceux qui donnent les produits les plus imposans, ceux qui dirigent les travaux les plus utiles à la nation, et qui la rendent productive dans les beaux-arts et dans les arts et métiers, ils sont réellement la fleur de la société française; ils sont de tous les Français les plus utiles à leur pays, ceux qui lui procurent le plus de gloire, qui hâtent le plus sa civilisation et sa prospérité. Il faudrait à la France au moins une génération entière pour repousser ce malheur; car les hommes qui se distinguent dans les travaux d'une utilité positive, sont de véritables anomalies, et la nature n'est pas prodigue d'anomalies, surtout de cette espèce.

« Passons à une autre supposition. Admettons que la France conserve tous les hommes de génie qu'elle possède dans les sciences, dans les beaux-arts, et dans les arts et métiers; mais qu'elle ait le malheur de perdre le même jour, Monsieur, frère du roi, monseigneur le duc d'Angoulême, monseigneur le duc de Berry, monseigneur le duc d'Orléans, monseigneur le duc de Bourbon, madame la duchesse d'Angoulême, madame la duchesse de Berry, madame la duchesse d'Orléans, madame la duchesse de Bourbon et mademoiselle de Condé.

« Qu'elle perde en même temps tous les grands officiers de la couronne, tous les ministres d'état, tous les maîtres des requêtes, tous les maréchaux, tous les cardinaux, archevêques, évêques, grands-vicaires

et chanoines, tous les préfets et sous-préfets, tous les employés dans les ministères, tous les juges, et en sus de cela, les dix mille propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement.

« Cet accident affligerait certainement les Français, parce qu'ils sont bons, parce qu'ils ne sauraient voir avec indifférence la disparition subite d'un aussi grand nombre de leurs compatriotes. Mais cette perte de trente mille individus, réputés les plus importans de l'état, ne leur causerait de chagrins que sous un rapport purement sentimental, car il n'en résulterait aucun mal pour l'état.

« D'abord par la raison qu'il serait très facile de remplir les places qui seraient devenues vacantes. Il existe un grand nombre de Français en état d'exercer les fonctions de frère du roi aussi bien que Monsieur; beaucoup sont capables d'occuper les places des princes tout aussi convenablement que monseigneur le duc d'Angoulême, monseigneur le duc d'Orléans, etc.

« Les antichambres du château sont pleines de courtisans, prêts à occuper les places des grands-officiers de la couronne; l'armée possède une grande quantité de militaires aussi bons capitaines que nos maréchaux actuels. Que de commis valent nos ministres d'état! Que d'administrateurs plus en état de bien gérer les affaires des départemens que les préfets et sous-préfets présentement en activité! Que d'avocats aussi bons jurisconsultes que nos juges! Que de curés aussi capables que nos cardinaux, que nos archevêques, que nos évêques, que nos grands-vicaires et que nos chanoines! Quant aux dix mille propriétaires, leurs héritiers n'auraient besoin d'aucun apprentissage pour faire les honneurs de leurs salons aussi bien qu'eux. »

Cette moquerie, si douce et si fine, fut prise en mauvaise part. Les grands noms mis en scène, et trouvés si légers de poids auprès des noms industriels et scientifiques, ne passèrent pas condamnation immédiate, et voulurent qu'un procès criminel décidât de leur importance sociale. Ce fut étrange de voir alors le comte de Saint-Simon, le petit-fils du grand-seigneur de la cour de Louis XIV, venir se défendre, devant des juges, d'avoir avancé que la mort du comte d'Artois et celle du duc d'Angoulême feraient moins de vide en France que celle d'un grand manufacturier. Singulier procès dont un acquittement ne fit qu'accroître le scandale!

Du reste, cette *Parabole* que nous venons de citer ne fut aux yeux de Saint-Simon qu'une boutade spirituelle, dont ses disciples ont toujours contesté l'à-propos et la valeur. Il acheva, vers ce temps, des travaux plus graves et plus complets : *La Réorganisa-*

tion de la société européenne, l'Industrie, l'Organisateur, le Politique, le Système Industriel, le Catéchisme des industriels. La publication de ces divers ouvrages, d'un débit difficile, n'eut lieu qu'à la suite de démarches humiliantes et longues. Méconnu alors, Saint-Simon se voyait, presque toujours obligé, d'aller quêter, de porte en porte, l'aumône d'un éditeur. Ces peines ne furent pas les seules. Plus d'une fois l'unique héritier d'un des plus beaux noms de France se vit réduit à l'ordinaire du pain et de l'eau ; plus d'une fois il se passa de feu l'hiver pour arriver, à l'aide de privations personnelles, aux honneurs d'une coûteuse et ingrate publicité. Toutes ces douleurs, le Messie nouveau les avait prévues, il ne recula devant aucune d'elles. Un jour pourtant, un seul jour, la tristesse le vainquit ; l'homme écrasa le dieu. Saignant sur sa croix, il demanda grace ; et comme pas un ami ne se trouvait là pour le percer d'une lance, il se rendit ce service à lui-même avec l'arme plus moderne du pistolet. Les têtes puissantes résistent mieux, à ce qu'il paraît, que les têtes vulgaires. Saint-Simon survécut au suicide. La balle n'avait atteint aucune des parties organiques, il en fut quitte pour la perte d'un œil. S'il était mort de son fait, son autorité à venir en restait singulièrement compromise. D'ailleurs le complément de sa doctrine eût manqué à ses apôtres ; le *Nouveau Christianisme* n'existait pas. Le Messie en revint donc, valétudinaire et défiguré.

On a vu Saint-Simon débuter par l'expérimentation personnelle pour arriver à la publication par la voie de la presse, et d'homme du monde devenir ainsi polémiste. Voici maintenant qu'il quitte l'une et l'autre méthode pour le rôle d'évangéliste et de prophète. Il déserte la pratique de la vie, la tribune de la publicité pour les prédications de la chaire. « En attaquant le système religieux du « moyen-âge, disait-il à M. Olinde Rodrigues avant de mourir, on « n'a réellement prouvé qu'une chose : c'est qu'il n'est plus en har- « monie avec les progrès des sciences positives ; mais on a tort d'en « conclure que le système religieux devait disparaître en entier ; il « doit seulement se mettre d'accord avec les progrès des sciences. » Puis il ajoutait par une sorte de retour vers la réalité : « La der- « nière partie de nos travaux sera peut-être mal comprise. »

Cette dernière partie des travaux de Saint-Simon, c'est le *Nouveau Christianisme.*

On a tant parlé de ce morceau, on l'a exalté avec une affectation si épique, qu'il nous semble utile de ramener les choses dans le vrai. La pensée de Saint-Simon, dans son évangile contemporain, n'est ni saillante, ni neuve. Il s'agit toujours d'un plan de réforme religieuse, basée sur cet argument à l'usage des schismatiques de toutes les époques, depuis Arius jusqu'à M. l'abbé Châtel, en passant par Luther : que le christianisme a été détourné de ses voies, et que la profanation est aujourd'hui flagrante dans toutes les églises. L'auteur, après quarante autres, commence par établir la grande scission entre la parole divine et la parole humaine, entre les révélations et les commentaires, entre le texte et la glose; puis, ces prémisses posées, il se résume en concluant que le christianisme, progressif de sa nature, n'aurait pas dû s'immobiliser dans des entraves canoniques; et qu'au contraire, recevant autant d'impulsion qu'il en donnait, agissant sur le siècle, comme le siècle agissait sur lui, il aurait dû se modifier suivant les mœurs, suivant les pays, suivant les peuples, suivant les âges, et ne conserver d'éternel que cet adage évidemment divin : « Aimez-vous les uns les autres. » Le Christ n'avait pas dit autrement.

Quand il arrive à la démonstration, Saint-Simon rencontre pourtant sa nouvelle et belle formule, celle qu'on aurait compromise en expériences maladroites, si elle n'était pas une vérité hors d'atteinte. De l'adage : « aimez-vous les uns les autres, » il tire le principe suivant : « la religion doit diriger la société vers « le grand but de l'amélioration la plus rapide possible du sort de « la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. » Tout est là selon le maître. Unité religieuse, infaillibilité sacerdotale, durée du culte, sa moralité, son influence, tout est là. C'est le nouveau christianisme en trois lignes. S'agit-il en effet de trouver les prêtres du culte régénéré? Il va sans dire que les prêtres seront forcément et naturellememt les hommes les plus capables de contribuer, par leurs travaux, à l'accroissement du bien-être de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Seulement il reste à régler le choix et l'échelle hiérarchique des hommes les plus capables. Sur ce point, Saint-Simon n'avait rien fixé, rien prévu ; il posait sa religion à l'état purement spéculatif. Dans la pratique, l'organisation hiérarchique des plus capables a été une difficulté presque insoluble. Saint-Simon tournait la difficulté sans l'aborder;

il faisait de la poésie et non de la logique, quand il chantait un hymne aux puissans, aux philosophes, aux savans, aux artistes en tout genre, pour qu'ils se missent à la tête du culte régénéré, pour qu'ils le rendissent majestueux et beau, pour qu'ils le relevassent au moyen de tous les prestiges et de toutes les magnificences. Cette théorie péchait par les deux bases, car il fallait tout à la fois que les privilégiés du génie voulussent commander, et que les autres se résignassent à obéir.

Si cette organisation indécise et vaporeuse laisse beaucoup à désirer, en revanche, toute la partie critique du *Nouveau Christianisme* est un travail d'une étude profonde et d'un beau caractère. S'attaquant d'abord au catholicisme, Saint-Simon accuse le pape et son église d'hérésie sur trois chefs : 1° l'enseignement vicieux des laïques ; 2° la mauvaise direction donnée aux études des séminaristes, et, par suite, l'ignorance et l'incapacité religieuse des desservans du culte ; 3° l'autorisation occulte ou patente accordée à deux institutions diamétralement opposées à l'esprit du christianisme, celles de l'inquisition et des jésuites : trois erreurs, trois hérésies capitales du catholicisme, destructives du principe fondamental de la révélation chrétienne : « aimez-vous les uns les autres; » trois obstacles dirimans à l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Si le pape est hérétique, Luther ne l'est pas moins. Luther, aux yeux de Saint-Simon, est hérétique au premier chef, pour avoir quand il était maître de sa formule, quand il avait table rase devant lui, proclamé une morale très inférieure à celle qui peut convenir aux chrétiens dans l'état actuel de leur civilisation ; il l'est encore pour n'avoir pas, comme Jésus le disait, organisé l'espèce humaine dans l'intérêt de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Au second chef, Luther est hérétique pour avoir adopté un mauvais culte, pour n'avoir point appelé, à l'aide de sa réforme, tous les arts qui charment la vie, la poésie, la musique, la sculpture ; pour avoir prosaïsé les sentimens chrétiens; pour s'être privé de l'illusion sensuelle, de l'émotion scénique, que le catholicisme avait si bien mises en œuvre. Enfin, Luther est hérétique au troisième chef, parce qu'il ordonne de lire et de ne lire que la Bible, lecture exclusive, immorale souvent, féconde en révélations sur les turpitudes humaines, nommant de ces vices dont l'existence

même devrait être ignorée; lecture trop métaphysique d'ailleurs, et qui n'est pas une des causes les moins actives du dévergondage nébuleux des philosophies allemandes. Donc, sur ces trois chefs, Luther est hérétique comme le pape l'a été sur d'autres chefs. L'un et l'autre ont dévié du grand axiôme religieux, du but essentiel de toute loi et de tout dogme : l'amélioration de l'existence morale et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Pour rétablir le christianisme dans ses voies, il fallait, toujours suivant Saint-Simon, lui restituer un côté matérialiste dont l'absence le frappe de stérilité dans son action sociale. Le mot de Jésus-Christ : *Mon royaume n'est pas de ce monde*, mal compris et plus mal pratiqué, avait établi, dans la religion ancienne, une lutte éternelle et indéfinie entre la matière et l'intelligence, le corps et l'esprit. Cette lutte devait cesser; le culte nouveau devait être un fait à la fois social et religieux.

Tel est le *Nouveau Christianisme*, dans lequel l'auteur a mérité qu'on dît de lui ce qu'il disait de Luther : *Il a bien critiqué, mais pauvrement doctriné*. De cet opuscule ont découlé, pour les disciples de Saint-Simon, d'abord les deux ou trois épigraphes de la foi nouvelle, puis l'appel aux capacités pour qu'elles eussent à concourir au grand œuvre de la rénovation religieuse et sociale; puis encore cet apostolat, tout de persuasion et d'amour, cette nouvelle communion de martyrs à laquelle il n'a manqué que des bourreaux plus farouches; enfin le principe vieux, mais oublié, de l'affection fraternelle entre les hommes, base de la nouvelle organisation sociale qui remplacera la force militaire par l'union pacifique, qui dissoudra l'armée pour enrégimenter les travailleurs.

— Jésus-Christ a préparé la fraternité universelle, dirent les successeurs du prophète; Saint-Simon la réalise. L'église vraiment universelle va paraître : le règne de César cesse. L'église universelle gouverne le temporel comme le spirituel, le for extérieur comme le for intérieur. La science est sainte, l'industrie est sainte. Des prêtres, des savans, des industriels, voilà toute la société. Les chefs des prêtres, les chefs des savans, les chefs des industriels, voilà tout le gouvernement. Et tout bien est bien d'église, et toute profession est une fonction religieuse, un grade dans la hiérarchie sociale. — A CHACUN SELON SA CAPACITÉ; A CHAQUE CAPACITÉ SELON SES ŒUVRES.— A côté du texte de Saint-Simon, telle est la glose saint-simonienne.

Quand Saint-Simon eut écrit son *Nouveau Christianisme*, sa santé alla dépérissant chaque jour. Réduit à vivre d'emprunts, en proie au besoin et criblé de dettes, il n'en conservait pas moins un calme et une sérénité impassibles. En 1825, le mal redoubla; pendant deux mois il ne vécut que d'eau et de bouillon. Le corps s'en allait, mais la tête n'avait rien perdu de son activité. Malgré ses souffrances, Saint-Simon s'occupait alors de la fondation d'un journal qui continuât ses doctrines, et prêchant son œuvre, la suivît dans ses développemens. Ce journal était *le Producteur* que le moribond n'eut pas même la joie de saluer comme le vieillard du cantique. Le 19 mai, il mourut dans les bras de quelques disciples : M. Auguste Comte, son Benjamin, son vase d'élection, qui depuis renia le maître, et M. Olinde Rodrigues, qui glorifia Saint-Simon avec MM. Bazard et Enfantin, puis avec M. Enfantin seul, pour se retirer dans sa tente au jour de la rupture.

Cette mort de Saint-Simon serait demeurée sous le voile, si, plus tard, les disciples alors présens n'en eussent révélé les détails. Leur pieuse affection n'a pas, on doit le croire, rapetissé le héros. Peut-être même a-t-on eu le soin de le draper pour mourir. N'importe, il faut raconter ici comme ils racontent; le moment suprême a des solennités qui désarment le doute. Saint-Simon sentait la vie le fuir, il rassembla autour de son lit les confidens de ses pensées, et leur dit :

« Depuis douze jours, je m'occupe, mes amis, de la combinaison la plus capable de faire réussir notre entreprise (*le Producteur*); depuis trois heures, malgré mes souffrances, je cherche à vous faire le résumé de ma pensée. Vous arrivez à une époque où des efforts bien combinés parviendront à un immense résultat..... La poire est mûre; vous pouvez la cueillir..... La dernière partie de mes travaux, le *Nouveau Christianisme*, ne sera pas immédiatement comprise. On a cru que tout système religieux devait disparaître, parce qu'on avait réussi à prouver la caducité du système catholique. On s'est trompé : la religion ne peut disparaître du monde; elle ne fait que se transformer..... Rodrigues, ne l'oubliez pas! et souvenez-vous que, pour faire de grandes choses, il faut être passionné..... Toute ma vie se résume dans une seule pensée : assurer à tous les hommes le plus libre développement de leurs facultés. »

Il se fit alors quelques minutes de silence, après lesquelles l'agonisant ajouta :

« Quarante-huit heures après notre seconde publication, le parti des travailleurs sera constitué : l'avenir est à nous. »

Ces mots dits, il porta la main à sa tête, et mourut.

Ainsi, pour résumer Saint-Simon, il faut le voir sous trois aspects saillans et bien distincts : comme expérimentateur, comme publiciste, comme réformateur religieux.

Comme expérimentateur, il partit de ce fait, que le seul moyen de pousser la philosophie dans des voies progressives était de se livrer à des expériences successives et personnelles. Cherchant, combinant des actions étranges et inouies, ou de nouvelles séries d'actions, il s'abandonna sciemment à beaucoup d'épreuves folles; il fut extravagant selon le monde, bizarre, immoral, mal famé; choses qui lui importaient peu, car il rêvait une moralité nouvelle. Voici comment il définit lui-même cette phase expérimentale :

« 1° Mener, pendant tout le cours de la vigueur de l'âge, la vie la plus originale et la plus active possible.

« 2° Prendre connaissance, avec soin, de toutes les théories et de toutes les pratiqes.

« 3° Parcourir toutes les classes de la société, se placer personnellement dans les positions sociales les plus différentes, et même créer des relations qui n'aient point existé.

« 4° Enfin, employer sa vieillesse à résumer les observations sur les effets de ses actions pour les autres et pour soi, et à établir des principes sur ces résumés. »

Dans la seconde phase de sa vie, Saint-Simon résuma, comme publiciste, les impressions qu'il avait acquises dans sa vie expérimentale; il chercha à les rendre profitables et pratiques pour le monde industriel, scientifique et politique; il essaya, par lambeaux, son système de doctrine et d'application générales, dont la synthèse ne devait se trouver que plus tard dans le *Nouveau Christianisme,* attique de son monument.

Enfin, comme révélateur religieux, il couronna ses travaux antérieurs, travaux incomplets et préparatoires, par la théorie d'une socialisation chrétienne; il donna la formule qui résumait, suivant lui, le seul principe révélé du christianisme, le seul article de foi qui fût d'inspiration divine : « La religion doit diriger la « société vers le grand but de l'amélioration la plus rapide pos- « sible du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; »

sentence de paix et de fraternité, d'amour et d'union, qui vaut, à elle seule, tout un code de morale; maxime sainte, devant laquelle viennent s'amortir et s'éteindre les grands et honteux mobiles des sociétés modernes, l'égoïsme, la haine, l'isolement, le doute, le découragement, la mauvaise foi; dogme déjà pressenti par le philosophe dans les *Lettres d'un habitant de Genève* et dans la *Parabole;* mieux accusé plus tard par la *Réorganisation de la société européenne*, et par ses autres ouvrages d'économie industrielle; mais articulé seulement d'une manière formelle et précise dans le *Nouveau Christianisme*, ce testament de Saint-Simon.

II. — PREMIÈRE ÉPOQUE.

Le Producteur.

Le Producteur, on vient de le voir, fut fondé sur le lit de mort de Saint-Simon. Légataire plus spécial de la pensée du maître, M. Olinde Rodrigues chercha à s'associer quelques esprits sympathiques à la doctrine nouvelle; il trouva alors, et successivement, MM. Bazard (qui signait Saint-Amand), Enfantin, Cerclet, Buchez, et d'autres encore, qui ne suivirent pas ou laissèrent ensuite à mi-chemin l'œuvre de propagande saint-simonienne. *Le Producteur* ne pouvait pas, ne devait pas être une chaire exclusive pour la religion encore dans ses langes. Les disciples que Saint-Simon avait laissés n'étaient ni assez nombreux, ni assez riches pour pouvoir repousser une rédaction et une organisation étrangères. Une société en commandite se forma pour la fondation d'une feuille destinée, en grande partie, à des articles de technologie et de statistique industrielles. L'intention des principaux coopérateurs était bien de fonder une école; mais le plus grand nombre se bornait à exprimer des sentimens individuels et des opinions isolées.

C'était d'ailleurs à une époque où l'on avait à se défendre sur un autre terrain que sur celui des idées spéculatives. Comme la réaction d'absolutisme marchait alors dans une phase d'ascension et de triomphe, la résistance des sentimens et des intérêts contre des empiètemens scandaleux s'organisait à l'ombre du libéralisme. Cette formule, dont on a reconnu plus tard le vague et l'impuissance, régnait alors et passionnait les esprits. L'un des chefs futurs du saint-simonisme, celui qui devait prêter à la doctrine

l'appui d'une dialectique vraiment puissante, M. Bazard, était lui-même un chef de carbonari, échappé comme par miracle à cette échauffourée de Colmar et de Béfort, où Lafayette joua si bravement sa tête. Les forces vives de la France étaient alors tendues de ce côté.

Placés de la sorte entre deux camps acharnés, les disciples de Saint-Simon auraient été fort mal venus à faire entendre une parole toute pacifique. Enseigner alors le dogme du maître, prêcher l'autorité à une époque où l'on abusait de l'autorité, parler d'un christianisme nouveau à des populations que fatiguaient les prêtres, déployer le drapeau d'un schisme en face des susceptibilités orthodoxes du moment, c'eût été se vouer à une prédication stérile et dangereuse. *Le Producteur* tourna l'écueil. Il réserva pour des temps meilleurs la doctrine sociale et religieuse, et ne s'occupa que du développement industriel et scientifique de l'humanité, d'après la théorie de Saint-Simon. Des plumes vigoureuses et exercées, des talens pleins de jeunesse et de verve, des hommes d'élite, parmi lesquels nous ne citerons que M. Carrel, restèrent alors associés, pour la rédaction de la feuille, au petit noyau des saints-simoniens primitifs; et le succès qu'elle obtint parmi les esprits sérieux, résulta en grande partie de ce concours d'intelligences élevées.

Bientôt pourtant, un changement survenu dans le format et dans le mode de publicité ramena *le Producteur* à son unité originaire. De journal hebdomadaire il devint recueil mensuel. Ceux qui l'avaient fondé, puis transformé, le soutinrent pendant quelque temps encore, après quoi il s'éclipsa un beau jour, faute de 5,000 francs annuels pour le continuer. Les apôtres n'étaient pas opulens, et les mains qui jusque-là avaient fait les avances, étaient lasses de donner. *Le Producteur* mourut.

Dans sa courte existence, bien qu'empêché par des craintes de saisies judiciaires, il avait posé, en face du gouvernement le plus ombrageux, une foule de questions hardies et radicales. Il avait parlé de l'affranchissement de l'industrie, quand régnaient, dans toute leur gloire, les théories de M. de Mayrinhac et les tarifs de M. de Saint-Cricq; il avait convié et excité à une œuvre d'organisation nouvelle les savans, les artistes, les financiers, ces puissances indépendantes que l'on craignait tant alors. *Le Producteur* avait fait plus encore : il avait prêché l'union et l'oubli à l'opinion dominante, et hasardé des mots de réforme sociale, précoces et

audacieux. C'était beaucoup que de se déclarer neutre en temps de guerre, que de se mettre entre deux armées qui se battaient, au risque de se voir frappé par l'une et par l'autre, et avec la certitude d'être impuissant à les pacifier. Ce dévouement opiniâtre, cette patience à éclairer les questions de l'ordre industriel, que dénaturaient alors les desservans de la statistique; cette persévérance désintéressée dans une œuvre calomniée et méconnue, tout cela caractérise et honore les jeunes philosophes pour qui *le Producteur* fut une espèce de prologue à l'apostolat. La tâche solitaire qu'ils poursuivaient avec une obstination consciencieuse était d'autant plus méritoire, que l'éclectisme doctrinaire remplissait alors le monde de ses mérites, et qu'à côté de leur feuille, pauvre et modeste, débutant comme le maître avait fini, par l'indigence et un appel à des bourses profanes, rayonnait un journal semi-périodique, organe de cette philosophie transitoire qui vulgarisait tout sans contrôle, quelquefois sans discernement; philosophie de beau style et de belles formes, qui n'eut guère que des vertus négatives, même au jour où elle prévalut.

III. — DEUXIÈME ÉPOQUE.

Enseignement de la rue Taranne. — Exposition de la Doctrine.

Quand *le Producteur* fut mort, on put croire que le saint-simonisme avait fini en même temps que lui. La presse philosophique le crut; elle sonna, avec le zèle et la grace d'une rivale, les funérailles de la doctrine nouvelle. Mais il en est de la parole répandue dans le monde comme de ces semences que le vent promène d'une zône à l'autre, qui traversent les mers dans le bec de l'oiseau, et vont germer loin de l'arbre qui les vit mûrir. La publicité du *Producteur* avait eu un rayonnement borné, mais choisi : un petit nombre de lecteurs attentifs s'était mis peu à peu dans le courant d'idées de la doctrine, et avait senti à son unisson. Des sympathies réelles étaient acquises aux principes; le désir de voir les hommes, de les connaître, d'apprendre de leur bouche le complément de la philosophie saint-simonienne, tourmentait quelques têtes plus enthousiastes que les autres. On s'écrivit, on se visita, on s'aboucha; des correspondances s'organisèrent; des réunions eurent lieu; des centres de propagation se formèrent sur divers points. On pro-

céda même dès-lors à un système d'affiliations, suivies et nombreuses. Quoique les apôtres eussent été obligés de renoncer à la presse, comme influence périodique, ils s'en servirent par intermittence, pour prêcher leurs idées dans des brochures et dans des livres. Ces ouvrages n'étaient point un cours complet de la philosophie de Saint-Simon, mais seulement des thêmes industriels ou scientifiques, développés d'après la méthode et selon le criterium de la doctrine.

Bientôt aussi un enseignement oral s'ouvrit dans une salle, rue Taranne, et M. Bazard y poursuivit, dans une longue suite de conférences, *l'Exposition complète de la foi saint-simonienne*. Alors les initiations allèrent chaque jour en augmentant; l'école se recruta surtout parmi les hommes qui se paient le moins de rêveries, permi les élèves de l'École Polytechnique, ce sanctuaire des sciences positives. C'est à cette date qu'il faut rapporter les affiliations de MM. Carnot, Michel Chevalier, Fournel, Dugied, Barrault, Charles Duveyrier, Talabot, et quelques autres qui, avec MM. Bazard, Enfantin et Rodrigues, premier trinôme saint-simonien, composèrent le noyau de philosophes et de prêtres qui devaient plus tard constituer ce que l'on nomma le grand collége.

L'enseignement de la rue Taranne fit faire un grand pas à la doctrine. Les matières se trituraient en commun entre MM. Bazard et Enfantin; ce dernier pressant toujours l'autre, éveillant les questions une à une, et les livrant ensuite à la déduction nerveuse, à la sagacité didactique de son collègue. Après avoir parcouru et réglé dans *le Producteur* la série des faits industriels, les esprits impulsifs de l'école expliquèrent, dans *l'Exposition* orale, les autres phénomènes de l'activité humaine et dirent la loi qui devait féconder son avenir. Ce n'était plus alors une démonstration étriquée et partielle; c'était la science générale qui allait dérouler ses magnificences.

La première partie de cette *Exposition de la doctrine* ne contenait que fort peu d'indications organiques. La critique y dominait le reste; elle s'y était fait une large part. C'était le vieux monde en présence du nouveau; l'un sur la sellette, l'autre sur un fauteuil de juge. Dans un débat ainsi posé, on devine quel devait être le vaincu.

L'Exposition commence par déplorer la situation douloureuse dans laquelle se trouve la société européenne. La lutte et l'anta-

gonisme sont partout; la cohésion et la concorde ne sont nulle part. Tous les liens se relâchent; le regret et la crainte, la défiance et la haine, le charlatanisme et la ruse apparaissent aussi bien dans les relations générales que dans les rapports individuels. Ce désordre, cette anarchie, se retrouvent dans la politique qui nous divise au nom du pouvoir et de la liberté; dans les sciences que rien ne lie entre elles, qui marchent disjointes et au hasard; dans l'industrie que ronge la lèpre de la concurrence; dans les beaux arts qui languissent, privés d'inspirations vastes et fécondes.

Quand *l'Exposition* a ainsi caractérisé, à son point de vue, les sociétés modernes, elle convie l'humanité à une autre nature de rapports; elle indique aux mortels divisés « un lien d'affection, de « doctrine et d'activité, qui doit les unir, les faire marcher en paix, « avec ordre, avec amour, vers une commune destinée, et « donner à la société, au globe lui-même, au monde tout entier, « un caractère d'union, de sagesse et de beauté. »

Pour arriver à la démonstration de ce fait, *l'Exposition* procède par la méthode historique; elle ouvre le livre des traditions et fait voir comment l'humanité a marché vers Saint-Simon par les périodes d'égoïsme et d'athéisme; elle formule et fonde son système annaliste sur la science de l'espèce humaine; elle y trouve la justification d'une tendance irrésistible vers l'association universelle, puis elle cherche à deviner quel sera le père de cette race future, fille de l'association, quelle sera la ville initiatrice du genre humain, la ville du progrès moderne, comme l'ont été, aux temps anciens, Jérusalem, la Rome impériale et la Rome chrétienne.

Passant à l'autres intérêts, *l'Exposition* constate par quel abus du fait l'homme a été jusqu'ici, toujours et partout, exploité par l'homme : elle proclame le droit nouveau : « A chacun suivant sa « capacité; à chaque capacité suivant ses œuvres; » droit qui est appelé à détrôner les priviléges de la conquête et de la naissance. Personne désormais n'aura recours à la force, car la force n'est utile que pour imposer un abus. D'où il suivra que l'ancienne organisation, militaire et oisive, fera place à l'organisation active et pacifique des travailleurs, classés selon la hiérarchie.

De cet appel aux travailleurs conviés à un droit nouveau, *l'Exposition* arrive à l'examen de la loi constitutive de la propriété. Ici la doctrine tranche dans le vif de la richesse actuelle : Jésus a

dit : « Plus d'esclavage! » Saint-Simon s'écrie : « Plus d'héri-« tage! » Après quoi comme la nature, qui fauche des hommes chaque jour, exige un système quelconque de successibilité, *l'Exposition* y pourvoit et adjuge aux chefs de la doctrine le retour de tous biens, devenus ainsi à la fois communs et main-mortables, à la charge seule, pour le suprême collége, de faire élever les enfans dans une direction professionnelle, de les doter, de les surveiller, de leur tenir lieu de père et d'héritage.

Des vues de législation assez étranges, des critiques générales ou minutieuses sur l'état actuel des sciences humaines, complètent cette première partie de *l'Exposition*. La seconde partie est plus sérieuse, plus travaillée, plus vaste : elle aborde, quoique toujours sous des termes mystérieux et emphatiques, les problèmes de l'organisation future. C'est là que M. Bazard écrivit et écrivit seul les prolégomènes de la doctrine qui allait passer à l'état de religion. Le dogme, la morale, le culte, s'y trouvent sinon formulés nettement, du moins indiqués de telle sorte, que plus tard cet écrit put fournir une longue série de thèmes aux enseignemens du *Globe*, aux prédications de la salle Taitbout, et aux orageux débats de la famille de la rue Monsigny. Quand M. Bazard mettait en ordre ce beau et lumineux travail, si nourri de faits et d'études, il ne se doutait pas que le texte en serait plus tard invoqué contre lui, et qu'au bout de cette longue traite, épuisé autant qu'épouvanté du chemin parcouru, il trouverait son collègue Enfantin qui lui crierait : « Marche! » quand il eût, lui, fait si volontiers une halte.

C'est, du reste, ici le moment, à la veille de la transformation retentissante que va subir le saint-simonisme, de résumer sa foi, telle qu'elle résulte de *l'Exposition* et des œuvres qui en sont la glose. Il faut seulement laisser à l'écart, comme réservées, les questions qui, dans la suite, soulevèrent des tempêtes.

Commençons par la tête du système : Dieu. Voici le Dieu saint-simonien dans une première définition :

« Dieu est un. Dieu est tout ce qui est; tout est en lui, tout est par lui; tout est lui. Dieu, l'être infini, universel, exprimé dans son unité vivante et active, c'est l'amour infini, universel, qui se manifeste à nous sous deux aspects principaux, comme esprit et comme matière, ou, ce qui n'est que l'expression variée de ce double aspect, comme intelligence et comme force, comme sagesse et comme beauté. L'homme, représenta-

tion finie de l'être infini, est, comme lui, dans son unité active, amour; et dans les modes, dans les aspects de sa manifestation, esprit et matière, intelligence et force, sagesse et beauté. »

Plus tard M. Enfantin, pour aider les mémoires paresseuses, abrégea cette longue et nuageuse définition. Voici la sienne :

« Dieu est tout ce qui est; tout est en lui, tout est par lui.

« Nul de nous n'est hors de lui, mais aucun de nous n'est en lui.

« Chacun de nous vit de sa vie, et tous nous communions en lui, car il est tout ce qui est. »

Après le Dieu, le Messie.

Saint-Simon était ce Messie. Il ne relevait que de sa mission divine. Comme Jésus, il avait été envoyé pour annoncer au monde une doctrine bien plus complète, bien plus sympathique que le christianisme. Écoutez :

« Le monde attendait un sauveur..... Saint-Simon a paru.

« Moïse, Orphée, Numa, ont organisé les travaux matériels.

« Jésus-Christ a organisé les travaux spirituels.

« Saint-Simon a organisé les travaux religieux.

« Donc Saint-Simon a résumé Moïse et Jésus-Christ.

« Moïse serait dans l'avenir le chef du culte, Jésus-Christ le chef du dogme; Saint-Simon serait le chef de la religion, le pape. »

Pour éclaircir tant soit peu ce mythe, cette fusion du travail matériel et du travail spirituel, absorbés l'un et l'autre dans le travail religieux, il faut avoir la clé de ce que l'on a nommé, dans l'école, le dualisme catholique, le combat de l'esprit contre la chair, de l'intelligence contre la matière. Au lieu d'adopter cette division consacrée jusqu'alors, le saint-simonisme s'annonça comme devant l'annuler, l'heure étant venue. Ces deux principes, élémens d'une lutte éternelle, au lieu de se combattre allaient désormais se combiner, recevoir une impulsion unitaire, se sanctifier l'un et l'autre, et l'un par l'autre. Avant notre époque, cette cause de conflit, introduite dans les diverses religions régnantes, les avait rendues, disait l'école, vicieuses et incomplètes. Le principe du bien et du mal proclamé par la Genèse, les dieux bons ou mauvais du paganisme grec et du fétichisme hindou, avaient amené ce dualisme interminable, cet antagonisme dogmatique qui se résumait pour l'humanité en révolte des sens contre la raison, révolte funeste, qui tenait l'ame et le corps dans un état d'irritation et d'hos-

tilité constantes, et qui, passant de l'ordre idéal dans l'ordre positif, réagissait sur les lois, sur les mœurs, sur les habitudes, sur l'organisation sociale et politique; créant ainsi, d'une part, les haines entre individus, de l'autre les guerres entre nations.

Donc il fallait, pour que l'humanité arrivât à la complète harmonie de ses forces, que la chair et la matière fussent réhabilitées. Il fallait faire justice, dans une loi nouvelle, de toutes les abominations et de toutes les erreurs de la loi ancienne; des supplices volontaires du fakir hindou, comme des macérations et des jeûnes du cénobite chrétien. Les devises catholiques : « Mortifiez-vous; « abstenez-vous, » devises négatives et vieillies, devaient se retirer devant celle-ci : « Sanctifiez-vous dans le travail et dans le « plaisir. »

Ce dualisme, admis une fois comme élément et comme forme, avait dû se glisser jadis et suinter, par mille fissures imperceptibles, de la base au sommet de l'humanité, s'insinuer dans les mœurs et dans les institutions, dans les peuples et dans les gouvernemens. Ainsi la distinction entre la chair et l'esprit avait conduit à reconnaître deux directions, l'une temporelle, l'autre spirituelle, à proclamer deux maîtres, un empereur et un pape, chacun avec sa hiérarchie et ses attributions distinctes. Les paroles : « Mon « royaume n'est pas de ce monde. — Rendez à César ce qui est à « César, et à Dieu ce qui est à Dieu, » avaient établi pour le christianisme cette prémisse orageuse, dont la conséquence apparaissait dans une guerre de dix-huit cents ans, entre le temporel et le spirituel.

Le saint-simonisme n'admettait pas ce duel; il n'admettait pas que l'humanité dût être ainsi à tout jamais écartelée, tirée à droite par la chair, tirée à gauche par l'esprit, ne sachant que croire ou de ses instincts ou de ses idées; il n'admettait pas ces deux forces rivales s'annulant dans le choc, ces deux glaives toujours prêts à se croiser; ces deux principes obligés de vivre ensemble et de lutter toujours. Le prêtre de Saint-Simon devait relier, d'après son expression, la chair et l'esprit, et sanctifier l'un par l'autre.

Cette sanctification, cette réhabilitation de la chair n'était formulée toutefois dans l'œuvre de M. Bazard que d'une manière implicite; mais M. Enfantin sut la dégager du fond même de la démonstration et se servir de cette arme contre celui qui l'avait forgée.

Quand plus tard la controverse se fut engagée, entre saint-simoniens, sur les questions de morale, on argua, pour battre les dissidens, de cette partie du dogme, qui n'avait eu d'abord, et dans la pensée même de l'apôtre, qu'une signification politique.

Ce qu'on voulait en effet, vers ce temps, avant que la famille de la rue Monsigny eût été fondée, c'était la constitution de l'autorité, et la règle de la hiérarchie. On entendait prouver l'utilité d'un cumul, la puissance d'une fusion entre deux pouvoirs jusqu'alors tiraillés et distincts. On voulait dire : « Il n'y a plus un empereur « et un pape ; il y a un PÈRE. » On méditait un régime qu'à défaut d'autre nom on peut appeler théocratique.

Cette théocratie ou association, comme on voudra, divisait l'humanité en trois classes : savans, artistes et industriels ; hiérarchiquement soumis aux premiers industriels, aux premiers savans, aux premiers artistes. Ces chefs devaient administrer les intérêts matériels et intellectuels de la société saint-simonienne, dans les voies et selon l'esprit de la formule du maître : « l'amélioration du « sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse « et la plus pauvre. » Ils devaient le faire suivant le mode de répartition fixé par la deuxième formule : « à chacun suivant sa capa- « cité ; à chaque capacité suivant ses œuvres. »

Ainsi par la foi nouvelle et à l'aide de ses organes, la cité, comme le département, comme l'état, comme l'humanité, marchait vers un but unique, but immense et fécond ! Mais par quelles lois allait-on tendre vers cette ère d'harmonie universelle et de sublimes magnificences? Quelle allait être la règle fixe et reconnue des nouveaux rapports de l'humanité? Le droit romain et français périssant en un jour, qu'allait-on consacrer à sa place? Aux époques critiques, comme le sont toutes celles que le monde a traversées jusqu'ici, l'humanité pouvait et devait se contenter de lois mortes ; mais une époque organique, l'époque saint-simonienne appelait LA LOI VIVANTE.

« LA LOI VIVANTE (1), — c'est M. Bazard qui parle —, ne se trouve qu'aux époques organiques, et alors la loi, c'est l'homme; toujours elle a un nom, et ce nom est celui de son auteur. Et d'abord celle qui domine toutes les autres, celle qui a fondé la société, c'est, selon les temps, ou la loi de Numa, ou la loi de Moïse, ou celle du Christ, comme, dans l'avenir, ce

(1) *Exposition*, tome II.

sera celle de Saint-Simon. Bien loin alors que la société s'efforce de mettre dans l'ombre le législateur suprême dont l'amour prophétique lui a donné naissance, elle s'empare de son nom, elle l'incarne en elle; c'est par ce nom qu'elle est, et c'est en lui qu'elle se glorifie d'être. Toutes les lois qui, dans la suite des temps, se produisent comme l'interprétation, le développement ou le perfectionnement de la loi révélatrice, deviennent également inséparables de leurs auteurs.

« C'est toujours le législateur qu'on aime; c'est à lui qu'on obéit..... Dans l'avenir, toute loi est la déclaration par laquelle celui qui préside à une fonction, à un ordre quelconque de relations sociales, fait connaître sa volonté à ses inférieurs, en sanctionnant ses prescriptions par des peines ou par des récompenses. »

Voilà donc le prêtre, non-seulement chef spirituel et temporel, mais législateur et juge. Il sera plus encore. Il sera le manutenteur et le distributeur de la fortune sociale : il la recevra par voie d'héritage, pour la rendre à chacun et à tous en instrumens de travail. Ainsi tout sera concentré dans les mêmes mains; action impulsive, action coërcitive; tout marchera dans une pensée et vers un but uniques. Il y aura des millions de bras, il n'y aura qu'une tête. Un homme résumera l'humanité. Toute lumière viendra converger en cet homme pour rayonner ensuite, hors de lui, plus vive, plus féconde, plus pure. Cet homme, ce pontife, ce sera le plus fort, le plus sympathique, le plus généralisateur de tous les êtres vivans; il embrassera dans son amour et l'amour du prêtre de la science et l'amour du prêtre de l'industrie; il reliera socialement les théoriciens et les praticiens. C'est lui, la loi vivante, qui, d'un coup-d'œil et par une sorte d'intuition, se posera à sa place et réglera ensuite l'échelle des vocations et des aptitudes, la hiérarchie des capacités, et le tarif des salaires; c'est lui qui sera l'angle lumineux de la création nouvelle, qui, abreuvé de l'amour de tous, s'épandra en torrens d'amour; c'est lui qui donnera de l'unité au travail général par la direction harmonique de tous les travaux.

Telle fut la préface du saint-simonisme; tel fut son enseignement public avant l'heure de la pratique. Ces travaux préparatoires portaient l'empreinte d'une conviction lentement acquise. Obscurs souvent, parfois déclamatoires, ils se présentaient, enveloppés d'études si fortes et si vastes, qu'ils devaient provoquer de la part des critiques une attitude d'estime et de réserve. La chose se passait d'ailleurs dans un petit cercle d'esprits élevés, sans retentissement

extérieur, sans éclat, sans scandale. Vers le milieu de 1830, ce théâtre parut trop étroit aux saint-simoniens. Leur pièce était trop belle, pour qu'ils se résignassent à la jouer toujours entre deux paravens et devant des amis. Il leur fallait une scène plus vaste et plus orageuse : ils avaient soif des bravos, peut-être même des sifflets de la foule : ils voulaient se produire, attirer à eux, convertir, grandir en puissance, se faire aimer, réunir toutes les pensées en une pensée commune; enseigner au monde l'amour, l'harmonie et la paix. Ce fut alors que l'école devint une famille, puis une église.

IV. — TROISIÈME ÉPOQUE.

L'Organisateur. — Famille de la rue Monsigny. — Le Globe. — Prédications publiques.

Le premier retour à une propagande ouverte fut la fondation d'un organe spécial du saint-simonisme. *L'Organisateur* parut avec une périodicité hebdomadaire, et cette fois rien d'étranger à l'école n'eut accès dans la feuille. *L'Organisateur* fut une chaire purement saint-simonienne.

La fondation de la hiérarchie remonte aussi à la même époque. Dans l'ordre des dates, M. Olinde Rodrigues, le disciple direct de Saint-Simon, aurait dû être le premier pontife de la religion. Mais la loi hiérarchique n'admettait ni droit d'héritage, ni priorité d'avénement ; elle ne saluait, ne reconnaissait, n'*acclamait* que la capacité. MM. Enfantin et Bazard se posèrent donc, en leur qualité de plus sympathiques et de plus capables, comme les chefs de la doctrine. On les accepta comme tels. En effet, nul n'avait qualité pour marchander leur couronne : la date de leur initiation, leurs travaux longs et gratuits, leurs belles et savantes facultés, tout les portait à ce poste, à l'exclusion d'autres prétendans.

On a beaucoup disserté, dans le temps, sur le mérite comparatif de MM. Bazard et Enfantin ; on a cherché, en eux, quelles étaient les facultés analogues, quelles étaient les facultés dissemblables. Pour notre part, il nous a semblé que la nature de leur organisation excluait, chez ces deux hommes, la pensée d'un long accouplement, d'une solidarité durable. M. Bazard, élevé à l'école de nos luttes politiques, ayant souffert par elles et pour elles, aimait encore, malgré lui et à son insu, la cause révolutionnaire qu'il avait défen-

due long-temps. Plus d'une fois, pour juger la théorie saint-simonienne, il se mit au point de vue du monde profane dont il eût aimé la louange et dont il redoutait le sarcasme. Bon logicien d'ailleurs, penseur infatigable, vulgarisateur habile comme peu le sont, M. Bazard trouvait, sur un thême donné, tout ce qu'il renfermait de déductions et de développemens. Il aimait, il caressait, il épuisait ces besognes partielles et de détail; il se reposait volontiers quand elles étaient finies, demandant du loisir pour en embrasser d'autres, par fatigue peut-être, peut-être aussi par sage calcul.

M. Enfantin était d'une nature tout-à-fait opposée à celle-ci. S'étant tenu constamment à l'écart de la politique courante, il n'y avait rattaché aucun souvenir de sympathie ou de haine; il assistait, neutre et indifférent, à ses péripéties les plus éclatantes; il ne songeait au monde que pour l'attirer à ses convictions, et non pour s'occuper des siennes; il ne tenait à lui que par les points d'attache avec l'avenir saint-simonien. Sa tête était en travail constant de transformations expérimentales. On eût dit un laboratoire d'idées, une forge d'où elles sortaient brutes pour passer au laminoir de M. Bazard. L'un était plus manipulateur, l'autre plus chimiste. Celui-ci écrivait mieux qu'il ne parlait; celui-là parlait mieux qu'il n'écrivait. M. Enfantin trouvait la pensée, M. Bazard la formulait.

Si l'on voulait approfondir ce parallèle, il serait facile d'en faire résulter ce regret, que ces deux esprits éminens ne soient pas demeurés dans un poste où ils s'aidaient, où ils se tempéraient l'un l'autre. M. Enfantin harcelant M. Bazard chaque jour, à toute heure, pour qu'à un théorème démontré succédât un théorème nouveau; le provoquant à des hardiesses successives et infinies; lui disant sans cesse « en avant, » quand celui-ci voulait attendre et voir; M. Enfantin, frappant coup sur coup, sans réserve et sans mesure, était la personnification du monde nouveau, pressé d'arriver, pressé de jouir, pressé de régner, pressé de s'installer dans une place prise. M. Bazard, cherchant des biais, critiquant beaucoup et doctrinant peu, était l'organe d'un procédé transitoire, une voix de conciliation entre l'ordre nouveau et l'ordre ancien. M. Enfantin se tenait sur la voie de l'imagination et de la théorie, M. Bazard sur celle de la logique et de la pratique; l'un devait s'adresser au sentiment,

l'autre à la raison. Que M. Bazard se retirât, et M. Enfantin, livré à lui-même, devenait trop hardi et trop expérimentateur; que M. Enfantin fît le premier sa retraite, et M. Bazard restait sans force devant ses doutes et ses hésitations : ce n'était plus un chef d'église, mais seulement un philosophe dans la plus belle acception de ce mot.

Quelques germes de division que couvassent ces deux esprits si anomaux, au jour de l'organisation de la hiérarchie, ils semblaient ne faire qu'une tête et un cœur. On fonda le collége dans lequel entrèrent les initiés de la première et de la deuxième époque, les hommes du *Producteur* et ceux de *l'Organisateur*. Plus tard, le siége de la doctrine fut transféré rue Monsigny, où, à quelques mois de là, devait se grouper et s'installer la famille.

Ceci se passait à la veille de la révolution de juillet. Quand la victoire eut émancipé les idées et les affiches, les saint-simoniens en profitèrent pour se donner une publicité de rues. Un étrange placard, signé Bazard-Enfantin, vint se coller hardiment sur les murs de Paris, à côté d'une proclamation de Lafayette et d'un appel à la branche d'Orléans. Le peuple en rit; mais la chambre des députés, qui était alors en train de s'effrayer de tout, porta gravement l'affaire à sa barre. MM. Dupin et Mauguin signalèrent, du haut de la tribune, une secte qui prêchait la communauté des biens et la communauté des femmes; imputations auxquelles MM. Bazard et Enfantin crurent devoir répondre le 1er octobre 1830. Voici comment ils le faisaient dans une brochure adressée à la chambre des députés. Aux formes, aux prétentions assez modérées de cet écrit, il est facile de voir qu'il provenait plutôt de l'impulsion de M. Bazard que de celle de son collègue.

« Oui, sans doute, les saint-simoniens professent sur l'avenir de la propriété et sur l'avenir des femmes, des idées qui leur sont particulières et qui se rattachent à des vues toutes particulières aussi et toutes nouvelles, sur la religion, sur le pouvoir, sur la liberté, et enfin sur tous les grands problèmes qui s'agitent aujourd'hui dans toute l'Europe d'une manière si désordonnée et si violente; mais il s'en faut de beaucoup que ces idées soient celles qu'on leur attribue.

« Le système de communauté des biens s'entend universellement du

partage égal entre tous les membres de la société, soit du fonds lui-même de la production, soit du fruit du travail de tous.

« Les saint-simoniens repoussent ce partage égal de la propriété, qui constituerait à leurs yeux une violence plus grande, une injustice plus révoltante que le partage inégal qui s'est effectué primitivement par la force des armes, par la conquête.

« Car ils croient à l'inégalité naturelle des hommes, et regardent cette inégalité comme la base même de l'association, comme la condition indispensable de l'ordre social.

« Ils repoussent le système de la communauté des biens, car cette communauté serait une violation manifeste de la première de toutes les lois morales qu'ils ont reçu mission d'enseigner, et qui veut qu'à l'avenir chacun soit placé selon sa capacité et rétribué selon ses œuvres.

« Mais en vertu de cette loi, ils demandent l'abolition de tous les priviléges de naissance, sans exception, et par conséquent *la destruction de l'héritage*, le plus grand de ces priviléges, celui qui les comprend tous aujourd'hui, et dont l'effet est de laisser au hasard la répartition des priviléges sociaux, parmi le petit nombre de ceux qui veulent y prétendre, et de condamner la classe la plus nombreuse à la dépravation, à l'ignorance, à la misère.

« Ils demandent que tous les instrumens du travail, les terres et les capitaux qui forment aujourd'hui le fonds morcelé des propriétés particulières, soient exploités par association et hiérarchiquement de manière à ce que la tâche de chacun soit l'expression de sa capacité, et sa richesse la mesure de ses œuvres.

« Les saint-simoniens ne viennent porter atteinte à la constitution de la propriété, qu'en tant qu'elle consacre pour quelques-uns le privilége impie de l'oisiveté, c'est-à-dire de vivre du travail d'autrui; qu'en tant qu'elle abandonne au hasard de la naissance le classement social des individus.

« Le christianisme a tiré les femmes de la servitude; mais il les a condamnées pourtant à la subalternité, et partout, dans l'Europe chrétienne, nous les voyons encore frappées d'interdiction religieuse, politique et civile.

« Les saint-simoniens viennent annoncer leur affranchissement définitif, leur complète émancipation, mais sans prétendre pour cela abolir la sainte loi du mariage, proclamée par le christianisme; ils viennent, au contraire, pour accomplir cette loi, pour lui donner une nouvelle sanction, pour ajouter à la puissance et à l'inviolabilité de l'union qu'elle consacre.

« Ils demandent, comme les chrétiens, qu'un seul homme soit uni à

une seule femme; mais ils enseignent que l'épouse doit devenir l'égale de l'époux, et que, selon la grace particulière que Dieu a dévolue à son sexe, elle doit lui être associée dans l'exercice de la triple fonction du temple, de l'état et de la famille; de manière à ce que l'individu social, qui, jusqu'à ce jour, a été l'homme seulement, soit désormais l'homme et la femme.

« La religion de Saint-Simon ne vient que pour mettre fin à ce trafic honteux, à cette prostitution légale, qui, sous le nom de mariage, consacre si fréquemment aujourd'hui l'union monstrueuse du dévouement et de l'égoïsme, des lumières et de l'ignorance, de la jeunesse et de la décrépitude.

« Telles sont les idées les plus générales des Saint-Simoniens sur les changemens qu'ils appellent dans la constitution de la propriété et dans la condition sociale des femmes. »

Cette profession de foi, assez explicite, est l'acte le plus net et le plus précis que nous ait légué le saint-simonisme. Cet acte est d'autant plus précieux qu'il établit, à cette date, sur quel terrain et dans quelles limites les deux pontifes entendaient circonscrire leurs débats avec le monde extérieur.

Cependant l'église était constituée, et qui plus est, elle prospérait. Des apports d'argent avaient eu lieu; les membres du collége ayant donné l'exemple, on commençait à pratiquer la mise des biens en commun après l'avoir professée. C'est dans cette période ascendante que le saint-simonisme crut utile d'avoir de nouveau une feuille à sa dévotion, feuille dans laquelle l'enseignement oral serait résumé, à côté de la prédication écrite et quotidienne. *Le Globe* se présenta; *le Globe*, si fier quand *le Producteur* était si humble, *le Globe* s'offrit par l'intermédiaire de l'un de ses propriétaires, M. Pierre Leroux, homme de convictions fermes et d'un talent élevé, penseur profond, écrivain sincère, revenu de la théorie républicaine à la formule du saint-simonisme. Un acte de cession eut lieu le 18 janvier 1831, et les jours suivans *le Globe* parut avec le sous-titre de : *Journal de la Doctrine de Saint-Simon*, laquelle était résumée en première page :

RELIGION.

SCIENCE. INDUSTRIE.

ASSOCIATION UNIVERSELLE.

« Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

« Tous les priviléges de naissance, sans exception, sont abolis.

« A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres. »

Un vaste élan de prosélytisme suivit l'apparition du *Globe* des Saint-Simoniens. Les imaginations inquiètes et curieuses, les têtes rêveuses et enthousiastes allèrent vers eux. La religion recruta des poètes, des philosophes, des artistes, des industriels. A cette date se rapportent une foule d'initiations, celles de MM. Raynaud Hoart, Émile Pereire, Mmes Bazard et Saint Hilaire, et successivement, à quelque distance les unes des autres, celles de MM. Lambert, Saint-Chéron, Guéroult, Charton, Cazeaux, Dugueit, et plus tard encore, Stéphane Flachat-Mony. Nous ne citons que les noms de quelque intérêt. En revanche, la religion fit alors une perte, celle de M. Eugène Rodrigues, enfant chaste et naïf, mort trop vite pour sa gloire, théosophe enthousiaste qui laissa toute son ame dans ses *Lettres à Burns sur la politique et la religion*. Comme, vers ce temps, les initiés étaient devenus trop nombreux pour qu'ils pussent tous forcer à la fois les portes du collége, on établit, comme une sorte de noviciat, deux colléges préparatoires du troisième et du second degré, se deversant l'un dans l'autre, et formant ainsi deux pépinières où se recrutait le grand et suprême collége. Cette ère de propagande ascendante se résuma par la constitution définitive de la famille, et par son installation dans la rue Monsigny. Ainsi l'association était introduite dans la vie bourgeoise. On avait fondé le ménage à frais communs, la famille en grand pour le monde, la famille en petit pour Saint-Simon; un spécimen de l'humanité future.

Au dehors pourtant, la religion faisait du bruit et presque du scandale. Diverses voies avaient été simultanément ouvertes à l'apostolat. Prédications, missions, brochures, polémique quotidienne, tout rayonnait au loin dans un but de propagande. Sous la direction de MM. Hyppolite Carnot et Dugied, l'enseignement avait été ouvert dans quatre locaux différens : à la salle Taitbout, à l'Athénée, dans la rue Taranne et dans la rue Monsigny. D'hebdomadaires, les prédications étaient devenues quotidiennes; on les appropriait à l'intelligence de l'auditoire; on les faisait vulgaires et sim-

ples pour les ouvriers, poétiques et animées pour les artistes, sévères et précises pour les savans. Des centres d'organisation avaient été organisés par les soins de M. Henri Fournel dans les douze arrondissemens de Paris. Enfin, six églises départementales, à Toulouse, à Montpellier, à Lyon, à Metz, à Dijon, s'étaient déjà mises en rapport avec l'établissement métropolitain.

De son côté, *le Globe* agissait comme un levier incessant sur une masse de lecteurs que la curiosité conduisait parfois à l'examen, le sarcasme à la réflexion. Au nombre des choses remarquables qui parurent dans cette feuille, il faut citer une *Économie politique* de M. Enfantin, qui entrait dans les questions courantes, et, sans les prendre au point de vue exclusif et absolu de la doctrine, les résumait en combinaisons judicieuses et pratiques. Le chef saint-simonien descendit même alors jusqu'à proposer, dans l'organisation économique, quelques réformes transitoires.

Il commençait par poser ce principe :

« La société ne se compose que d'oisifs et de travailleurs; la politique doit avoir pour but l'amélioration morale, physique et intellectuelle du sort des travailleurs, et la déchéance progressive des oisifs. Les moyens sont, quant aux oisifs, la destruction de tous les priviléges de la naissance, et, quant aux travailleurs, le classement selon les capacités et la rétribution selon les œuvres. »

Ceci établi, M. Enfantin consentait à ne pas exiger tout d'un coup la réalisation absolue et complète de cette théorie. Il admettait des procédés de transition; il les créait, il les développait.

Parmi les réformes proposées par le chef saint-simonien, la plus décisive était l'abolition des successions collatérales, prolégomène évident de l'abolition de l'héritage. La succession collatérale, avec ses fractionnemens multiples, avec son cortége de procès, plus ruineux encore pour la société que pour les individus, la succession collatérale à douze degrés surtout, était une loi civile d'un mérite fort contestable, qu'on pouvait modifier sans que la société en fût ébranlée autrement qu'à la surface. Il y avait utilité et convenance à discuter si cette succession, appliquée en tout ou en partie au dégrèvement de l'impôt, ne serait pas un instrument beaucoup plus actif, beaucoup plus direct, beaucoup plus fécond qu'il ne l'est aujourd'hui dans sa répartition chanceuse; à discuter encore si le respect pour les priviléges pécuniaires de la famille devait s'étendre

si loin que l'on dût préférer, à l'intérêt de tous, l'intérêt de quelques parens éloignés, inconnus au défunt, souvent ses ennemis, n'ayant pas, pour combattre des désirs impies et avides, l'affection qui fait patienter un héritier direct, l'amour filial plus fort qu'une pensée de survivance. Ce retour au trésor public de successions fractionnées les aurait empêchées, comme elles le font, d'ajouter quelques cent mille francs de plus à l'épargne d'un oisif, et les aurait rendues profitables à tous et à chacun comme réduction des taxes. Il est vrai que le drame et le vaudeville auraient été privés de la grande péripétie d'oncles et de cousins morts dans les Indes, oubliés et millionnaires ; il est vrai encore que la succession Stephen Gérard, ce leurre qui a duré dix ans, n'aurait plus la faculté de remuer tous les Gérard de France, au nombre de deux cent soixante-et-quinze. Mais les Gérard et les vaudevilles se seraient résignés avec le temps.

C'était donc là, selon M. Enfantin, une perception toute faite, une rentrée facile et variable seulement, comme le chiffre de la mortalité annuelle. Que si l'on trouvait un inconvénient et une occasion d'abus à ce que le gouvernement héritât, gérât, administrât, vendît des propriétés main-mortables, il était facile d'imposer tel droit progressif et presque équivalent sur les successions, en les frappant d'une manière d'autant plus lourde qu'elles résulteraient d'une prétention plus lointaine. La conséquence de la même réforme, son complément obligé devait être une forte augmentation de droits sur l'héritage au premier degré. Entrer dans cette thèse avec M. Enfantin, c'est toucher une plaie vive, c'est froisser bien des espérances, contrarier bien des loisirs à l'avance rêvés; mais il n'en reste pas moins comme un fait évident, que le droit sur les successions, si énorme qu'il puisse être, sera toujours l'impôt le plus juste et le plus rationnel, parce qu'il prend la fortune là où elle est, au moment où elle change de mains, où elle se déplace, souvent pour arracher à un labeur productif des hommes qu'elle voue désormais à une oisiveté ou partielle ou complète.

Après avoir indiqué ce nouveau mode de perception, M. Enfantin aime à en suivre les résultats et à en indiquer les emplois les plus fructueux. Grace à l'abolition des successions collatérales et à l'augmentation des droits de succession en ligne directe, on pouvait supprimer, d'après lui, l'impôt sur le sel, la loterie et les con-

tributions indirectes, ou bien encore employer le fonds commun qui proviendrait de cette mesure à des destinations productives, comme l'établissement d'écoles publiques, l'amélioration des voies de transport, l'embellissement des villes, la propagation des bons procédés agricoles, etc.

Placée sur ce terrain, l'économie politique du *Globe* rendit, il faut savoir l'avouer, des services essentiels à la cause de l'émancipation industrielle, que d'autres écoles avaient déjà chaudement et utilement poursuivie. Les débats de l'amortissement, de l'emprunt, de la dette publique, de l'impôt, dont la presse et les chambres étaient alors saisies, trouvèrent de beaux et rudes joûteurs dans la feuille saint-simonienne. Si toutes les solutions qu'elle présentait n'étaient pas acceptables et pratiques, toutes ses critiques étaient profondes et justes, armées de chiffres et de preuves. Nulle part la mobilisation de la propriété et l'institution des banques ne trouvèrent des promoteurs plus zélés. Une banque, pour M. Enfantin, n'était pas une caisse d'escompte triant et classant son papier; c'était une société commanditaire de l'industrie, chargée de distribuer les instrumens du travail, de la manière la plus favorable aux producteurs et à la production.

A côté du chef de la doctrine, d'autres polémistes, d'autres savans surveillaient les autres thèses politiques et industrielles. Déjà M. Stéphane Flachat-Mony poussait l'industrie vers des voies nouvelles et progressives. Doué d'une patience admirable d'investigation, d'une lucidité onctueuse et impulsive, il éclairait tout à la manière de Franklin, en s'élevant de la recherche des faits aux combinaisons théoriques. M. Émile Pereire préludait aussi à cette réputation que *le National* lui continua : le premier, il vengeait la statistique, tant de fois profanée; il en refaisait la langue, il en réhabilitait l'emploi; il lui rendait sa conscience de chiffres et sa loyauté de déductions.

D'autres cerveaux élaboraient la poésie, l'éloquence et la philosophie saint-simoniennes. M. Barrault évoquait l'orientalisme avec ses formes pompeuses et ses vêtemens drapés. M. Michel Chevalier tonnait sur le monde en périodes si sonores et si belles; il lui prédisait une ère si pleine de gloires et de magnificences; il lui donnait un soleil si beau, des moissons si dorées, des fruits si savoureux, des populations si épanouies, tant de canaux et tant de chemins de

fer, tant de richesses et tant d'échanges, de telles grandeurs, de telles voluptés, de telles harmonies, que les plus indifférens ouvraient les yeux et les oreilles, s'enivraient de ces rêves d'opium, se laissaient bercer par ces contes de diamant et d'or, qu'on eût dit détachés des mille contes de Shéhérazade. Les philosophes et les moralistes ne demeuraient point en arrière. MM. Leroux, Jean Raynaud, Charles Duveyrier, attaquaient, de haut et largement, le cercle éternel dans lequel roulent les métaphysiques ancienne et moderne, Dieu et l'homme; ils expliquaient l'un et l'autre par la théorie saint-simonienne ; ils discutaient la loi de la croyance, la loi de la hiérarchie ; ils expliquaient l'humanité et son histoire, sa perfectibilité infinie, sa progression lente, mais sûre, vers un avenir toujours meilleur. Nobles et consolans travaux, qui ont en eux de quoi payer ceux qui les abordent, même quand ils restent incompris et méconnus !

Cette période d'harmonie et d'union marqua, quoi qu'on ait pu dire, l'apogée du saint-simonisme. Quand, au premier déchirement intérieur, l'anarchie éclata entre ceux qui s'en étaient fait un argument contre le monde, quand on les vit mal gardés par leur doctrine contre les faiblesses vulgaires ; lorsqu'en un mot, la fraternité universelle eut brusquement déchiré son programme, il y eut, parmi les profanes, un indéfinissable mouvement d'opinion réactionnaire, et un temps d'arrêt dans le prosélytisme d'ordre supérieur. Ce qui survint ensuite, en fait de progressions et de conquêtes, résultait de l'élan primitif; c'était presque l'accomplissement d'une loi dynamique.

V. — QUATRIÈME ÉPOQUE.

Schisme. — Scissions de la Famille. Retraite de Ménilmontant. — Le Livre nouveau.

Depuis long-temps, les deux têtes qui ceignaient la même tiare, ou la même couronne, comme on voudra, ces deux têtes étaient travaillées de pensées divergentes. M. Bazard, tout en consentant à passer de l'état d'école à celui d'église, avait arrêté, dans son plan, de s'abstenir d'éclats immédiats. Il voulait que les théories eussent pénétré dans les esprits avant de hasarder la pratique : il désirait convaincre et non enthousiasmer ; il s'adressait aux hom-

mes de discussion et d'examen. M. Enfantin ne se résignait pas à cette préparation lente et chanceuse. De toutes les façons par lesquelles on agit sur les organisations humaines, il savait que la plus prompte, la plus décisive, la plus triomphante, c'est l'engouement. Il comptait sur le cœur plus que sur l'esprit, sur le sentiment plus que sur la raison ; il voulait passionner les artistes et les poètes. Que lui importait sa petite famille, à lui qui rêvait la famille universelle, à lui qui comptait réaliser de son vivant une suprématie éclatante et complète, une royauté politique et religieuse? Aussi, dès qu'il vit que Bazard ne pouvait plus, ne voulait plus se mettre à son pas, il résolut de le laisser en route et de continuer seul.

Par quels moyens il resta le maître dans ce conflit d'autorité, cela s'explique, cela se conçoit. M. Enfantin, demeuré seul, avait encore un rôle à jouer ; M. Bazard n'en avait plus. Poussé jusque-là dans des voies hardies, ce dernier n'avait pas même la décision nécessaire pour se maintenir au point où on l'avait conduit. Il eût reculé sans doute; et reculer en rase campagne quand on a contre soi le nombre, quand on n'a pour soi que son audace, c'est être vaincu. M. Enfantin devait donc détrôner, *absorber* son collègue ; c'était dans l'ordre.

La rupture éclata au sujet de deux questions capitales, l'affranchissement du prolétaire et l'affranchissement de la femme. L'affranchissement du prolétaire pouvait se poursuivre et s'avouer en face de l'univers. Seulement, il venait s'achopper contre l'article 291 du Code pénal, et, comme vers ce temps les sociétés populaires fatiguaient le gouvernement et la bourgeoisie, il était possible que le parquet prît l'affranchissement du prolétaire en assez mauvaise part. M. Bazard recula devant cette expérience chanceuse. Quant à l'affranchissement de la femme, non-seulement il présentait des dangers plus grands encore, mais, en outre, il froissait M. Bazard dans une corde personnelle. Soit que M. Enfantin laissât à la moralité future une latitude peu édifiante, soit qu'il dît trop ce qu'il voulait faire ou qu'il ne le dît point assez, toujours est-il que son collègue ne voulut pas encourir la solidarité d'un scandale probable. Après de vives discussions, qui prirent un caractère récriminatoire, M. Bazard se retira, profondément navré de la lutte, souffrant dans ses affections, triste, blessé au cœur, devant mourir à peu de mois de là.

Alors une scission eut lieu. La famille de la rue Monsigny se sépara en deux camps, l'un aux couleurs de M. Enfantin, ayant foi en lui, quoi qu'il advînt; l'autre dévoué à M. Bazard, et prêt à le suivre dans sa retraite. Le 19 et 21 novembre 1831 survinrent deux réunions générales de la famille, épisodes caractéristiques dans la vie saint-simonienne. M. Bazard refusa d'y assister; il se résignait, il s'avouait vaincu. Dans la première séance, M. Enfantin parla d'abord. Il développa la théorie qui le divisait de M. Bazard, l'appel à la femme, conviée au sacerdoce en même temps que l'homme, et à titre égal; il déclara d'une façon solennelle que si le saint-simonisme avait combattu énergiquement et rayé de son évangile l'exploitation de l'homme par l'homme, on ne pouvait ni admettre ni tolérer davantage l'exploitation de la femme par l'homme. Le christianisme, suivan lui, avait émancipé la femme, mais l'avait tenue dans la subalternité : le saint-simonisme devait affranchir la femme, et la poser comme l'égale de l'homme.

« L'homme et la femme, voilà l'individu social, disait M. Enfantin; l'ordre moral nouveau appelle la femme à une vie nouvelle : il faut que la femme nous révèle tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle désire, tout ce qu'elle veut pour l'avenir. Tout homme qui prétendrait imposer une loi à la femme n'est pas saint-simonien, et la seule position du saint-simonien à l'égard de la femme, c'est de déclarer son incompétence à la juger. »

Passant de là à la théorie du couple-prêtre, de l'individu social, homme et femme, M. Enfantin ajoutait :

« La mission du prêtre est de sentir également les deux natures, de régulariser et de développer les appétits sensuels et les appétits charnels, ainsi que sa mission est encore de faciliter l'union des êtres à affections profondes en les garantissant de la violence des êtres à affections vives, et de faciliter également l'union et la vie des êtres à affections vives en les garantissant du mépris des êtres à affections profondes. »

Et plus loin :

« Qu'elle sera belle la mission du prêtre-social, homme et femme! qu'elle sera féconde! Tantôt il calmera les ardeurs inconsidérées de l'intelligence, ou modérera les appétits déréglés des sens; tantôt, au contraire, il réveillera l'intelligence apathique ou réchauffera les sens engourdis; car il devra connaître tout le charme de la décence et de la pudeur, mais aussi toute la grace de l'abandon et de la volupté. »

Jusque-là l'auditoire, bien que remué par des sentimens divers, avait écouté en silence; mais, à cette dernière définition, M. Pierre Leroux ne se contint plus : « Vous exposez là, dit-il à M. Enfantin, « une doctrine que le collége a unanimement repoussée; je suis « venu ici pour vous le dire; je vais me retirer. » A quoi M. Enfantin répondit : « La preuve de la vérité de mes paroles, vous la « voyez. Voilà l'homme (et il montrait M. Pierre Leroux) qui repré- « sente le mieux la vertu, telle qu'elle a été conçue jusqu'à présent; « et, vous le voyez, la vertu de cet homme ne peut pas comprendre « ce qu'il y a d'universel dans mes paroles. »

Nous le croyons certes bien.

La discussion continua ainsi dans la première séance, mêlée de récriminations et de paroles très vives, et suivie de la retraite en masse des dissidens, parmi lesquels figuraient MM. Leroux, Raynaud, Cazeaux, Pereire et autres. Mais dans la seconde séance, M. Enfantin ne souffrit plus le débat. Après avoir congédié les protestans d'une façon assez brutale, il s'adressa aux fidèles qui lui restaient, et leur montra le fauteuil de M. Bazard, resté vide à ses côtés, comme le symbole de l'appel à la femme. M. Rodrigues se leva après lui, et fit un autre appel, l'appel à l'argent, dont il voulait installer la puissance morale. Ce jour-là, la hiérarchie se modifia une fois encore : M. Enfantin fut déclaré, par M. Olinde Rodrigues, l'homme le plus moral de son temps, le vrai successeur de Saint-Simon, le chef suprême de la religion saint-simonienne; puis, avec le même sérieux, M. Olinde Rodrigues se posa lui-même comme le père de l'industrie et le chef du culte saint-simonien.

L'aspect de la religion se modifia en même temps que la hiérarchie. On laissa de côté le dogme, travail favori de Bazard, pour se tourner vers les questions de culte et de morale. On passa de la spéculation à la réalisation. La chair fut solennellement réhabilitée; on sanctifia le travail, on sanctifia la table, on sanctifia les appétits voluptueux, le tout en se servant de termes assez lestes, car on attendait que la femme vînt donner à la religion le code de la délicatesse et de la pudeur. Cette venue de la femme, cette attente d'un Messie de l'autre sexe fut le long rêve de la dernière période saint-simonienne. On ne pouvait pas marcher sans elle; on l'invoquait chaque jour; on la voyait partout. La femme manquant, le couple sacerdotal demeurait incomplet; la religion cheminait boiteuse. Aussi, pour

décider cette révélation nouvelle, employa-t-on tous les moyens à l'aide desquels on agit sur l'imagination et sur les sens. L'hiver de 1832 fut une longue fête dans la rue Monsigny. La religion se couronna de roses, elle se sanctifia à la fumée du punch et aux dansantes harmonies de l'orchestre; elle convia tout Paris à ses fêtes, bien sûre que Paris ne lui rendrait pas ses politesses. A ces réunions parurent quelques femmes élégantes, jeunes, gracieuses, fraîches, jolies, qui dansaient pour danser, riaient pour rire, le tout d'une façon mondaine, et sans entrevoir le côté profondément religieux de ces danses et de ces rires. La religion y consuma ses dernières ressources, sans que la femme répondît à son appel.

Pour soutenir ce luxe, pour solder ces bals, pour mettre l'ordinaire de la religion sur un pied qui fût à la hauteur des projets nouveaux, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent. *Le Globe*, distribué gratis, absorbait une somme annuelle fort importante, et les apports avaient diminué depuis la rupture. MM. Alexis Petit, H. Fournel, d'Eichtal, Ollivier, Rigaud, Toché, Barrault, et M. Enfantin lui-même s'étaient peu à peu dépouillés pour la religion. En caisse, il ne restait rien, ou il restait peu de chose en numéraire; les propriétés qui formaient le solde du fonds commun n'étaient pas facilement réalisables. Le budget, au 31 juillet 1831, présentait une balance presque parfaite entre l'actif et le passif : les dons en argent étaient de 218,000 francs; les dépenses faites de 250,000. On se serait trouvé en déficit si une somme de 600,000 francs environ, en titres d'immeubles, ne fût pas demeurée libre.

Voilà quelle était la situation financière du saint-simonisme quand M. Olinde Rodrigues lança son appel à l'argent. « Rotschild, « Aguado, Laffitte, dit-il, n'ont rien entrepris d'aussi grand que ce « que je viens entreprendre. Tous ils sont venus, après la guerre, « donner au vaincu le crédit nécessaire pour satisfaire le vainqueur. « Leur mission périt et la mienne commence. On escompte à la « bourse de Paris, de Londres et de Berlin, l'avenir politique et « financier de l'association des travailleurs. J'entreprends de fon- « der le crédit saint-simonien. » Un acte fut en effet passé par-devant Me Lehon, qui constituait la société collective Benjamin-Olinde Rodrigues et compagnie, sous l'autorisation et avec l'aide de M. Enfantin. Des actions et des coupons d'actions furent émis au capital nominal de 1000 francs, et au capital réel de 250 francs,

donnant droit à une rente annuelle de 50 francs. La spéculation financière réussit mal, malgré les belles perspectives qu'elle présentait aux preneurs. Un petit nombre d'actions se plaça dans le cercle limité des partisans de la doctrine; mais cette émission partielle fut plus nuisible qu'utile, car on faisait une affaire d'argent de ce qui avait été jusqu'alors affaire de dévouement. Ceux qui avaient tant donné au saint-simonisme n'avaient pas spéculé sur leurs dons. Le mobile changeait : on s'adressait à la cupidité humaine; elle répondit moins que le désintéressement.

L'organisation du travail social ne fut guère plus heureuse. M. Stéphane Flachat était demeuré fidèle à la fortune de M. Enfantin, plutôt par affection que par conviction. Il espérait toujours que la lumière morale luirait, d'un jour à l'autre, au sein de cette nuit de doutes, et il s'était dévoué, en attendant, à une mission qui eût réussi par lui, si elle avait eu la moindre chance de réussite. Quatre mille ouvriers avaient été affiliés : ils travaillaient dans des maisons spéciales pour le compte de la communauté religieuse. Ces essais avortèrent. Ici la certitude du bien-être matériel rendait les ouvriers nonchalans; là des divisions intérieures se glissaient parmi eux, et il fallait intervenir pour faire respecter la hiérarchie. La masse des saint-simoniens avait augmenté sans doute; l'appel aux prolétaires avait attiré quelques hommes indigens; on se prête à tous les essais quand on souffre. Mais pour les retenir, pour en augmenter le nombre, il eût fallu que l'amélioration promise se réalisât; autrement les prolétaires s'en allaient un à un. La seule formule intelligible pour ces ouvriers, c'était d'être mieux. Elle leur manqua bientôt. Ainsi, des deux parts, c'était un tort et une inconséquence d'avoir déplacé l'action saint-simonienne, d'avoir tenté une réalisation qui devait échouer, et qui, en échouant, laissait le reste de la doctrine sous la prévention d'impuissance.

Cette époque fut d'ailleurs féconde en disgraces de tout genre. Au moment où la salle Taitbout jetait son plus vif éclat oratoire, au fort des réconciliations publiques et des confessions de Mlle Julie Fanfernaut, quand la mise en scène la plus raffinée donnait à ces réunions un imprévu que n'offrent plus nos théâtres, une brusque mesure de police vint chasser les fidèles du temple, et les mettre à la discrétion des baïonnettes municipales. D'autres poursuites simultanées avaient lieu dans la maison de la rue Monsigny, où la

saisie des papiers de la famille forma la base de plusieurs interrogatoires et d'une instruction criminelle. Ce n'est pas tout encore. Des dissensions étaient survenues entre M. Enfantin et M. Olinde Rodrigues, au sujet de la question morale. M. Rodrigues accusait M. Enfantin de promiscuité religieuse, et disait : « J'ai affirmé que « dans la famille saint-simonienne tout enfant devait pouvoir con- « naître son père. M. Enfantin a exprimé le vœu que la femme fût « seule appelée à s'expliquer sur cette grave question. » Là-dessus il se sépara en appelant les fidèles à lui, comme au seul disciple et à l'héritier direct de Saint-Simon. La brutalité de la rupture, son inopportunité à la veille de persécutions judiciaires, laissèrent sa sortie sans contre-coup. Seulement, avec lui, s'en allèrent les dernières ressources. Sà retraite discréditait l'emprunt dont il était le titulaire contractant; et, au lieu d'opérer des placemens nouveaux, il fallut rembourser, çà et là, sur les 82,000 francs d'actions réalisées, quelques porteurs de coupons, moins résignés et plus turbulens que les autres. Faute de fonds suffisans, *le Globe* mourut d'abord, puis les ateliers se fermèrent; enfin la famille de la rue Monsigny fut dissoute.

Alors une dernière transformation eut lieu. A Ménilmontant, au point culminant de la côte, M. Enfantin avait une propriété patrimoniale, qui dominait Paris, une vaste maison avec jardin d'un demi-arpent. Il résolut d'en faire le dernier asile de la famille, sa maison de refuge contre le monde. Là on pouvait s'inspirer dans le recueillement et dans la retraite, attendre la venue de la Femme-Messie, si lente à répondre, pratiquer en petit l'association contemplative et partielle, jusqu'à ce que l'heure eût sonné de l'association universelle et laborieuse. Quoiqu'il fût étrange, après une suite de prédications contre les oisifs, de se vouer ainsi à la vie stérile de l'anachorète, cet état nouveau et purement transitoire avait aussi son aspect saint-simonien. Il s'agissait alors d'abolir la domesticité, en faisant participer les plus hauts et les plus fiers à la tâche du prolétariat; il s'agissait de former à une discipline de costume et à une vie de continence quarante jeunes moines chez qui la vie débordait; il s'agissait d'éprouver s'ils soutiendraient jusqu'au bout la gageure, et s'ils seraient aussi forts contre les huées de la foule qu'ils l'avaient été contre les sarcasmes des beaux esprits. Dans un factum net, clair, incisif, intitulé : A TOUS;

M. Enfantin donnait la clé de cette expérience : « J'ai voulu, disait-« il, appeler la femme et le prolétaire à une destinée nouvelle. » Puis il expliquait comment sa parole, semée dans Paris, y continuerait sa germination mystérieuse, et comment il n'y aurait bientôt plus d'autre politique que la charte d'avenir qu'il avait fondée.

A Ménilmontant, tout s'organisa ainsi qu'il l'avait dit. Quarante nouveaux Moraves se cloîtrèrent dans ce jardin, le bouleversèrent en tous les sens, taillèrent les arbres, bêchèrent et sablèrent, nivelèrent et arrosèrent, émondèrent, échenillèrent, se firent indistinctement et à tour de rôle chefs d'office, cuisiniers, sommeliers, échansons. On organisa le travail par catégories ; on fit des groupes de *pelleteurs*, de *brouetteurs*, de *remblayeurs*, et pour que la besogne fût moins rude, on l'accompagna d'hymnes composés par un membre de la communauté. Plus tard, quand le public eut ses petites entrées dans le jardin, on lui servit des concerts de cette musique locale, puis, par une insigne et dernière faveur, on l'admit au spectacle du dîner du Père, comme à celui d'un souverain. Tout ceci se faisait d'ailleurs avec les formes voulues et en costume. L'uniforme était simple et coquet : justaucorps bleu à courtes basques, ceinture de cuir verni, casquette rouge, pantalon de coutil blanc, sautoir autour du cou, cheveux à l'inspiré, rejetés et lissés en arrière, moustaches et barbe à l'orientale.

Nous ne voulons pas accepter au sérieux cette phase de l'existence saint-simonienne. La prise du costume, au bruit de la canonnade de Saint-Méry, la lutte entre la famille qui appelait les visiteurs et la police qui faisait croiser devant eux la baïonnette ; les harangues en plein air ; les synodes au milieu du préau, les épisodes sans nombre issus de la curiosité et de l'incrédulité populaires, tout cela formerait un tableau bouffon qui n'est ni dans nos idées, ni dans notre cadre. Il vaut mieux rechercher si, en dehors de cette vie extérieure, arrangée pour la foule, Ménilmontant n'avait pas une autre existence d'élaboration sourde et de travail recueilli. Cette existence, aucun document public ne l'a révélée ; mais il nous a été donné de la suivre par la communication d'un manuscrit où sont déposées les idées écloses dans la retraite (1). Toute la méta-

(1) Nous devons la communication de ce document à l'obligeance de notre ami Duveyrier et à celle de Mme Marie Talon, qui en est dépositaire.

physique du saint-simonisme, son Catéchisme et sa Genèse, se trouvent dans cet écrit, résumé de plusieurs conférences de la famille et intitulé : Le livre nouveau.

Dans la première séance, M. Enfantin ayant à sa droite MM. Barrault, Michel Chevalier, Lambert et d'Eichtall ; à sa gauche MM. Fournel, Charles Duveyrier et Talabot, voit dans cet ordre et dans ces groupes un fait vivant, un catéchisme ouvert sur deux feuillets, divisés chacun en deux colonnes, d'une part, MM. Fournel et Barrault ; de l'autre, MM. Michel et Charles.

« Dans le premier, ajoute M. Enfantin, l'initiation à la vie se traduit en un *verbe*. C'est une formule et un langage, c'est la précision algébrique et le texte rimé, c'est le chiffre et la lettre, la métaphysique et la poétique, la grammaire et la prosodie. . . . . .

. . . . . .

« Cette feuille est conçue sous une inspiration semblable à celle qui présidait au catéchisme chrétien ; c'est la conception du verbe, et toutefois, avec la conquête de l'algèbre; c'est Platon développé à travers Descartes et Leibnitz.

« Cette feuille, c'est l'encyclopédie scientifique.

« C'est la formule abstraite et concrète de la vie.

« Dans l'autre feuillet, l'enseignement se produit par une forme et une peinture. C'est le tracé géométrique, le plan, le dessin, l'image animée, colorée, mobile, qui doivent frapper l'homme des sens, de l'acte, la praticien, le théurgien, l'artiste du culte.

« Ce feuillet, c'est l'hiéroglyphe égyptien, mais enrichi du mouvement et de la couleur.

« C'est l'encyclopédie industrielle et l'esthétique nouvelle.

« C'est la forme composée de la vie, comme l'autre feuillet en était la formule abstraite et concrète. »

De cette définition du Catéchisme vivant, le *Livre nouveau* passe aux élémens qui constituent la science générale, et il la trouve dans la *formule* et la *forme* que Descartes avait déjà combinées, dans l'application de la géométrie à l'algèbre, à quoi ajoutant la morale, on trouve le nouveau dogme trinaire qui se compose du *sentiment*, de la *formule* et de la *forme*.

Tel est le côté mathématique du Catéchisme. Plus loin, en assignant une place à l'algèbre dans la vie morale, et en annonçant que l'époque infinitésimale, indiquée par Leibnitz, a commencé, le *Livre nouveau* ajoute :

« Dieu que les mathématiciens révolutionnaires ont vainement chassé de leur sanctuaire, et qui, toujours, pourtant, y est demeuré découvert ou caché sous le nom de l'infini, ou sous le voile trompeur des limites; Dieu y reparaîtra plus éclatant que jamais pour animer toutes les conceptions. Alors le verbe suprême, le verbe infinitésimal se résoudra dans l'art en paroles et en symboles; le savant le traduira en formules, et l'industriel en formes limitées; verbe de poésie et d'amour, il se manifestera par la musique et par l'architecture; inspirateur divin, il engendrera l'algorythmie et l'esthétique; parole du prêtre, il enfantera la science et l'industrie, le dogme et le culte. »

Le Catéchisme saint-simonien a aussi son côté grammatical. Comme le langage et l'algèbre se correspondent d'une manière rigoureuse, le *Livre nouveau* établit l'ordre suivant :

Pour le théoricien, le substantif.

Pour le praticien, l'adjectif.

Pour le prêtre, le verbe.

Après quoi le *Livre nouveau* entre dans l'examen de la langue de l'avenir, et il trouve que la langue française est celle qui fournira le plus d'élémens à ce nouvel idiôme, empreint d'un grand caractère d'universalité. Suit un long cours de philologie et de littérature, où tous les dialectes anciens et modernes sont passés en revue et appréciés au point de vue euphonique, comparés entre eux, disséqués dans leurs élémens. Nous avons hâte de passer là-dessus pour en venir à la partie essentielle du *Livre nouveau*, à la Genèse du saint-simonisme.

Ici se revèle sous une nouvelle forme cette tendance de la doctrine à pacifier la chair et l'esprit, et à les sanctifier l'un par l'autre. La guerre entre les deux principes n'existe pas seulement dans la politique et dans la morale, elle se retrouve encore dans la science, et la science doit être pacifiée comme le sera la politique. Elle le sera, prétend le Livre, parce que les hommes d'amour qui sentent également la théorie et la pratique, la science et l'industrie, la réalité et l'apparence, imprimeront une foi vivante dans l'harmonie constamment progressive de l'esprit et de la chair, du temps et de l'espace, du nombre et de l'étendue, de la formule et de la forme, de la pensée et de l'acte, de l'unité et de la multiplicité, de l'identité et de la différence, de l'observation et de l'expérimentation, du passé et de l'avenir, de l'autorité et de la

liberté, du moi et du non-moi, de l'homme et de la femme, de l'humanité et du monde.

A la suite de ce long détail des choses qui se meuvent aujourd'hui dans des conditions de lutte et d'antagonisme, le *Livre nouveau* prend le ton épique, pour épancher sur le monde ses plus mystérieux trésors.

« Voici, dit-il, la Genèse nouvelle, historique et prophétique, annonçant ce qui est détruit et ce qui doit être créé, ce qui doit mourir et ce qui doit naître.

« Écoutez !

« J'ai vu dans la nuit des temps anciens des choses merveilleuses.

« La terre disait à Dieu, au sein duquel elle circulait : « Le bien-aimé « viendra-t-il bientôt? »

« Dieu lui disait : « Je ne le susciterai pas encore, car tu n'as pas un « arbre à l'ombre duquel il repose; pas un animal dont la chair ou le lait « le nourrissent. L'atmosphère qui te sert de tunique est brûlante.

« Qu'as-tu à lui donner pour le réjouir? Il cherche des sources fraî- « ches où il puisse se désaltérer, et je ne vois que des flaques d'une eau « bourbeuse et amère. Où sont les champs et les trésors qui feraient sa « dot? »

« Et la terre tournait.

« Elle amoncela de gigantesques arbrisseaux, des fougères plus grandes que des hautes futaies, et des roseaux semblables à des sapins. Elle se couvrit de bêtes marchantes, volantes, rampantes, aux membres alongés; elle enfanta des millions et millions de mollusques. De son sein tirant des trésors, elle les pressa en filons et en couches jusqu'à la surface du sol, mêlant les plus précieux métaux et les plus riches pierreries aux marbres et aux porphyres les plus magnifiques. Cependant l'atmosphère écrasante se changeait en une pluie vivifiante, et elle allait combler les précipices effroyables et restreindre le domaine de la mer.

« Fière alors de son ouvrage, elle se retourna de nouveau vers Dieu, et lui dit : « Viendra-t-il bientôt ? »

« Dieu répondit : « Que viendrait-il faire avec sa vie délicate et am- « bitieuse, au milieu de cette vie grossière et pauvre que tu as répandue « à ta surface ? »

« Et la terre, patiente, enfouit, comme en des magasins, la végétation dont elle s'était fait une première chevelure; elle retira la vie aux bêtes monstrueuses, aux mollusques informes à qui elle s'était livrée, et la donna à des êtres plus parfaits. La bourbe des eaux forma des montagnes de grès et de schiste, leur sable se changea en couches calcaires, l'at-

mosphère se tempéra encore; la terre éjaculait de nouveaux métaux, de nouveaux porphyres, de nouveaux marbres, qui se dressaient en montagnes, ou se répandaient en masses profondes et souterraines.

« A plusieurs fois ces choses se répétèrent.

« Et à chaque fois, Dieu envoyait à la Terre un messager dont l'approche la faisait tressaillir. L'astre porteur de nouvelles allait ensuite au loin réjouir les mondes de la chaleur vitale qu'il avait empruntée à la terre au sein de leur majestueuse communion.

« A chaque fois, c'était pour la terre d'immenses joies.

« Mais à chaque fois, c'était pour elle aussi de grandes douleurs; car, pendant que les porphyres, les marbres, les serpentines, les granits, le plomb, le cuivre, l'argent, l'antimoine, le platine, l'or, le fer, l'étain, et tous les métaux, bouillonnaient dans ses veines, c'était une fièvre chaude qui la dévorait. Pendant que son axe incertain se balançait, et que la mer poussait d'un pôle à l'autre ses flots écumans, c'était un spasme nerveux; pendant que l'atmosphère se condensait en torrens, c'était une sueur froide qui lui ruisselait sur le corps; pendant qu'une vie nouvelle lui surgissait, c'était les angoisses de l'enfantement.

« Et elle s'écria avec douleur : « Le bien-aimé ne viendra-t-il donc « pas ? »

« Il viendra, dit le Seigneur; car telle est ma promesse. Mon dernier « messager va partir, et il restera auprès de toi comme témoin de ma « parole; chaque jour il réjouira ta vue de l'aspect de sa face au teint « d'argent. En mémoire des ébranlemens que tu as ressentis à l'approche « de mon messager, il fera mollement balancer tes eaux, et les enverra « chaque jour lécher les pieds des continens.

« Va, dit le Seigneur, achève ta parure. »

« Ivre d'amour, elle déchaîna les fleuves, les vents, la foudre et les feux souterrains. Voulant exciter les transports de l'époux par un présent magnifique, elle se déchira les flancs, les pétrit et les étendit en plaines riantes, couvertes d'arbres, de fleurs et de troupeaux, là où étaient des rochers affreux et de pestilentiels marécages : elle tamisa les montagnes, en sépara l'or des diamans, et les sema sur les plages où le bien-aimé devait descendre, et dans les riches vallées où il devait s'asseoir.

« Elle entassa dans des cavernes, elle engloutit dans la poussière pâteuse des rochers, elle ensevelit sous des coulées de basalte et de lave, les hippopotames hideux, les tigres et les rhinocéros géans, et les innombrables bandes d'ours et d'hyènes qui régnaient sous le soleil. Avec eux, elle enfouit à de plus grandes profondeurs les palestrines et d'autres bêtes aux formes repoussantes et aux effroyables cris.

« Le bien-aimé était venu. La terre eut aussi un soleil de nuit, qui,

tous les jours, haletant, le suivait en tournant, comme une compagne fidèle, et qui, sans cesse fixant sur elle sa face argentée, semble épier ses mouvemens, comme le chien caressant qui joue autour du maître.

« Et un autre tableau se déroula devant moi.

« Je voyais dans les mers, au sein des abîmes et sur les flots, des objets prodigieux.

« J'apercevais des régions inconnues, je distinguais une terre promise, gage de la nouvelle alliance de Dieu avec les hommes.

« Les vieux continens tressaillaient comme tressaille une famille à la venue d'un nouveau-né.

« D'innombrables îles, jusque-là silencieuses, s'agitaient, et comme si elles n'eussent pas achevé leur crue, s'assemblaient, s'élevaient au-dessus des eaux.

« L'homme étendait son domaine; il conquérait les airs et s'y promenait en triomphateur; il gouvernait les marées comme l'éclusier gouverne son canal; il tempérait les climats comme le chauffeur tempère son brasier; il domptait la foudre comme jadis un de nos pères dompta le fougueux étalon.

« L'humanité de ses mains parait le monde comme un époux sa tendre épouse après une longue absence, et elle, fière de ses caresses, écartait de lui les bêtes farouches et les animaux venimeux; elle éteignait les feux des volcans, égalisait les climats, rappelait les fleuves débordés, modérait les ouragans et étalait de nouveaux empires.

« Gloire à toi, Dieu bon! gloire à toi, Seigneur Dieu! qui as donné de si douces destinées à l'homme et au monde! gloire à celui qui est ton prédestiné et qui est notre père! gloire à l'homme dont la vie inépuisable se répand par rivières, hors de son sein sur le monde, et lui revient du monde, large et calme, comme le flot de l'Océan paisible! Gloire à celui qui vit dans le monde, en qui le monde vit et qui l'appelle la moitié de lui-même.

« Gloire à lui, car les battemens de son cœur lui montrent ce que veut l'humanité, ce que veut le monde.

« Il a senti que l'homme attendait une épouse nouvelle et il a dit la parole qui la prépare à une nouvelle union.

« Il sent que le monde veut renouer son lien avec l'humanité au moment où l'homme renouvellera le sien avec la femme; et il avertit l'humanité des noces nouvelles que le monde lui prépare.

« Un jour vient, où le Dieu du progrès, le Dieu calme, le Dieu bon, qui avait donné la terre pour épouse à l'homme et qui voyait l'époux passer en seigneur et maître sur l'épouse, et l'épouse impudique s'abrutir vilement aux pieds de son grossier époux, a envoyé son fils, le CHRIST,

qui rompit l'union, qui dit anathème à la graisse de la terre, roula le monde sous ses pieds, couvrit l'humanité d'un cilice, lui sema la chevelure de cendres, l'astreignit à la macération, et la poussant vers les glaces du Nord, l'enferma dans la cellule d'un monastère.

« Pendant dix-huit siècles, l'épouse se purifia; l'époux adoucit ses fureurs, et Dieu jugea que la terre approchait du temps où il pourrait les joindre l'un à l'autre. C'est pourquoi préparant l'époux aux joies nuptiales, après l'avoir promené pendant deux cents années sur la voluptueuse terre de l'Orient, il lui ouvrit, au-delà des mers, d'immenses régions où il trouva l'argent, l'or, les pierreries et les riches couleurs pour se parer; où germèrent tout à coup avec profusion vingt alimens nouveaux, le sucre, le café, les épices, les liqueurs brûlantes qui excitèrent les sens engourdis par quinze siècles d'abstinence.

« Et aujourd'hui Dieu a jugé que le temps des noces nouvelles était venu pour l'homme et pour le monde, et il a de nouveau envoyé son Christ.

« Grand Dieu! quelle est cette vaste terre encore imprégnée de l'humidité des mers que tu viens de signaler aux hommes, qui étreint l'Asie de ses bras amoureux, et dont les muscles saillent au-dessus des eaux par des files sans fin d'îles et de récifs?

« Quel est l'avenir de ce continent sans passé?

« Là où il y a de l'eau, y aura-t-il toujours de l'eau, et la mer ne viendra-t-elle jamais rouler ses galets là où habitent les hommes?

« Grand Dieu! ils l'ont appelée la Nouvelle-Hollande? serait-ce parce qu'ils doivent y trouver un sol riche et salubre, sur lequel ils transporteront les populeuses cités qu'ils garantissent à grand'peine de l'envahissement des mers, sur des plages sablonneuses?

« L'Asie, le pays du soleil et de la volupté, aura son piédestal, tout comme l'Europe savante et l'industrieuse Amérique du Nord. Et la terre sera formée de trois couples harmonieusement placés, chacun de deux contrées immenses : Europe et Afrique; Amérique du Nord et Amérique du Sud; Asie et Océanie; c'est-à-dire le commencement et la fin.

« Et pendant que l'homme appelle la nouvelle épouse, les trois époux qui habitent le Nord vont appeler les trois épouses qui habitent le Midi et les attireront vers le lit nuptial qui sera, pour l'un, la Méditerranée, pour le second, l'archipel des Antilles, pour le troisième, les grandes baies de la Chine et de l'Inde. »

Voilà *in extenso* la Genèse inédite du saint-simonisme et l'un des travaux les plus essentiels de Ménilmontant. Quand cette Genèse a déroulé ses périodes cosmogoniques à côté des austérités algébriques et grammaticales du Catéchisme, le *Livre Nouveau* aborde ce que

Saint-Simon appelle le *Pic de la Pensée,* le problème de la certitude, problème dans lequel Laplace, combinant Condorcet et Pascal, a produit l'œuvre scientifique où la puissance rationnelle se produit avec le plus d'éclat. Mais le passé a cru au transport possible du fini dans l'infini, et réciproquement au transport de l'infini dans le fini. Telle n'est pas la croyance saint-simonienne.

La croyance saint-simonienne est celle-ci :

« Le problème de la certitude absolue se transforme en la foi au progrès, manifestée par deux ou trois formes de développemens également probables; et, dans la certitude relative, constitue le jeu de l'intelligence sans cesse occupée à déterminer, selon les variations de la loi du progrès, les termes de la loi du temps et ceux de la loi de l'espace. »

Ou autrement :

« A chaque moment et en chaque lieu, l'homme veut, et sa volonté progressive, mais limitée, modifie le moment et le lieu, ou est transformée par eux. Le sentiment qu'il éprouve de l'autorité et de l'obéissance de sa volonté par rapport à ces deux conditions de son être, temps et lieux, le maintient dans cette assurance et cette timidité religieuse que Dieu nous a donné mission d'inspirer à l'humanité nouvelle par nos leçons et par notre exemple, et qui différencient notre vie de toutes les existences du passé. Plus l'homme dispose en maître de son temps, plus il doit mesurer l'espace avec défiance dans sa puissance finie, et plus il domine l'espace, plus il doit compter le temps avec une scrupuleuse timidité; plus il se livre à son imagination, plus il doit invoquer le secours de la pratique; plus il obéit à son instinct, plus il doit recourir à sa raison. »

A la suite de ces formules nouvelles, ou plutôt de ce nouveau principe de la certitude absolue, qui en effet ne touche en rien aux travaux antérieurs, M. Enfantin, l'auteur de la partie essentielle du *Livre nouveau*, fonde une analogie qui lui semble merveilleuse entre la langue métaphysique nouvelle et le calcul des probabilités. Cette analogie est le trinôme : *probabilités, logarithmes, asymptôtes.* « Quand j'eus trouvé ces mots, je fus heureux, s'écrie-t-il, car j'a- « vais trouvé la voie qui me ramenait aux *formules* et aux *formes.* »

Le reste du *Livre nouveau* n'est plus qu'une longue équation dans laquelle les algébristes de la doctrine cherchent à dégager son inconnue. C'est un travail dans le genre de ceux de Wronski, qu'il faut renvoyer aux mathématiciens de l'Institut.

D'après ce qui précède, on peut voir quel est le caractère du *Livre nouveau*, koran mystérieux dont les initiés vont célébrant partout les sources obscures. A l'opposé de l'œuvre capitale de M. Bazard, l'*Exposition*, qui demeurait en contact par une foule de points avec notre intelligence et notre science profanes, le *Livre nouveau* est l'algèbre de la religion, sa démonstration en formules rigoureuses pour qui les pose, incompréhensibles pour qui les voudrait discuter. Jamais la métaphysique n'avait été si compliquée de calcul différentiel; jamais religion n'était apparue sous une telle prétention de binôme. Et, ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'en acceptant tout de ce travail, quantités et termes, on n'arriverait à aucune solution sérieusement applicable. Quand Newton trouva la marche des mondes, il en tira au moins des déductions astronomiques, des faits matériels, des lois physiques que la foule pouvait comprendre. Ici, au contraire, l'explication de l'humanité par la science des chiffres aboutit à des formules tellement idéales, que cent formules parallèles s'établiraient à côté de celles-là, sans que l'on pût ni débattre ni prouver la prééminence des unes sur les autres.

VI. — CINQUIÈME ÉPOQUE.

Procès. — Dispersion.

La vie de Ménilmontant ne fut pas long-temps tranquille. Depuis le mois de février 1832, une instruction avait été commencée contre les chefs de la famille saint-simonienne. Le 27 août, MM. Enfantin, Duveyrier, Barrault et Rodrigues furent assignés à comparaître par-devant la cour d'assises. Ils descendirent de leur retraite, solennellement, processionnellement, rangés en file, et marchèrent ainsi, entre deux haies de curieux, jusqu'au Palais-de-Justice. Des témoins avaient été assignés; on les entendit; après quoi les plaidoyers commencèrent. Chacun voulut débiter le sien, et peut-être mit-on trop d'emphase, trop d'apparat, dans cette défense à la fois individuelle et collective. M. Enfantin eut la prétention malheureuse de vouloir essayer si son regard, puissant sur les siens, exercerait une vertu de fascination sur les juges et sur les jurés. Les jurés et les juges s'en fâchèrent. M. Enfantin prit cela pour une victoire. « L'irritation, s'écria-t-il, est une preuve

« d'action. » Il dit aux jurés : « Je vous ai vaincus, » et après lui MM. Michel Chevalier, Duveyrier, Barrault et Lambert prouvèrent aux jurés cette défaite par les mathématiques, par l'histoire, par la poésie, par l'esthétique. Les jurés se le tinrent si bien pour dit, qu'ils condamnèrent, probablement pour le fait seul des plaidoieries, MM. Enfantin, Duveyrier et Michel Chevalier.

De ce jour data une période de décadence définitive. La disette frappant aux portes de la communauté, il fallut réduire le personnel et retrancher sur l'ordinaire. On en vint aux expédiens; des missions partirent pour Marseille, Toulon, Lyon et Rouen. On ne dédaigna plus les travaux profanes; on accepta, on choisit les plus durs, les plus ingrats, les plus humbles. Quelques frères circulèrent dans les rues portant des malles sur leurs crochets, d'autres s'offrirent pour les vendanges de la côte, ne demandant point d'autre salaire que leur part à la gamelle des journaliers; ceux-ci se firent *canuts* avec les Lyonnais, ceux-là tisserands avec les ouvriers de la Normandie. Par mesure d'économie, souvent alors, à l'heure du dîner, la communauté débordait sur les guinguettes voisines et se préparait aux privations de l'apostolat par des repas économiques.

L'emprisonnement de M. Enfantin fut le signal de la dispersion de la famille. Les uns rentrèrent dans le monde, avec la pensée d'y continuer une propagande sourde et inaperçue; les autres se vouèrent plus ostensiblement à des travaux évangéliques, et s'embarquèrent, nouveaux Argonautes, à la recherche de la Femme-Messie. Une fois libre, M. Enfantin suivit cette portion de la famille. Après avoir échoué dans la grande entreprise du barrage du Nil, il vient de quitter l'Égypte pour la Judée, en suivant le même chemin que prit le peuple hébreu. Entre lui et ses disciples de France, la communion de croyances se perpétue, à l'aide d'un échange de lettres. L'action hiérarchique subsiste malgré les distances.

Aujourd'hui le saint-simonisme n'a pas renoncé à la conquête du monde. Seulement il y procède par un travail souterrain, et non plus par une révolte ouverte. Ceci est encore une illusion. Le saint-simonisme ne songe pas à un fait grave, c'est qu'il n'a compté dans ses rangs que des adultes ou des hommes bien jeunes encore. En ne posant le système qu'au point de vue viril, deux élémens lui manquaient, la maturité et la vieillesse, c'est-à-dire le calcul et

l'expérience. L'âge survenant, le personnel du saint-simonisme se modifiera lui-même, se tempérera, se fondra par un travail d'intérêts et de positions. Cependant cette expérience de la jeunesse n'aura pas été perdue pour ses membres. Ils y auront gagné de se tenir pendant quelque temps à l'écart du monde pour le juger, de se recueillir en des études graves et concentriques; ils y auront gagné encore de s'inspirer l'un l'autre, d'agrandir l'horizon de leurs sentimens et de leurs pensées, de s'exalter en des discussions orageuses, de fouiller toutes les questions, de les faire pivoter sous tous leurs aspects. Cela peut s'appeler un bel apprentissage de la vie.

Quant au fond même de la doctrine, c'est, comme on a pu le voir, un composé d'élémens anciens, assimilés à l'aide d'un procédé d'amalgame. L'originalité n'est que sur l'épiderme: quand on pousse jusqu'au vif, on trouve le plagiat. Au point de vue religieux, cette réforme du christianisme, ou, si l'on veut, cette révélation nouvelle, interprétative de son axiome fondamental, n'est ni plus sérieuse ni plus méritante que le gros des réformes au petit pied, tentées de nos jours dans l'une et l'autre église, dissidente ou orthodoxe. Ce n'est ni mieux ni plus mal que les essais bibliques ou évangéliques de Shaftsbury, de Woolston, de David Williams, de Connor, en Angleterre; en France, de Jean Leclerc et de Toustaint; en Allemagne, de Lessing, de Basedow, de Jahn et de Glabach. Pour l'éclat et le scandale, c'est même demeuré loin de la comédie théophilantropique, jouée vers la fin du siècle passé, avec des acteurs qui se nommaient : La Revellière, Bernardin, Haüy, Dupont de Nemours. Si grande qu'ait été l'imagination des nouveaux Messies, ils sont restés au-dessous de l'expédient du cabaliste Van Helmont, qui, pour mieux parodier Jésus-Christ, se fit rouler dans des langes, et, ainsi emmaillotté, voulut qu'on le déposât dans une étable, où il se prit à vagir. Dans les sphères du mysticisme et de l'illuminisme, ils copient, sans les vaincre, Saint-Martin et Swedenborg; dans leur théogonie, ils touchent au panthéisme ancien; dans leur théocratie, ils refont les Hiérophantes, les Brames, les Mages, les Druides, les Scaldes, en demandant à l'affection une obéissance absolue que ces prêtres, mieux avisés, demandaient à la terreur. Leur morale, si étrange qu'elle soit, n'est guère plus neuve. C'est, pour les relations entre les sexes, de l'épicurisme, compli-

qué de polygamie ou de polyandrie, le tout aggravé, au profit du prêtre, de quelque chose qui ressemble à l'ancien droit du seigneur.

Entré dans la science avec la prétention de terminer le duel qui y subsiste entre la matière et l'intelligence, le saint-simonisme n'a guère fait que continuer l'école sensualiste, en développant Cabanis à travers Locke et Condillac. Même avortement dans les matières politiques et sociales. Pour retrouver les premiers traits de la cosmogonie saint-simonienne, le gouvernement d'harmonie et d'amour, codifié dans la loi vivante; le procédé hiérarchique si vague et si abusif, l'anathème sur l'héritage, la gestion par main morte, le monopole sacerdotal, réservoir immense d'où la propriété doit découler sur le monde par des millions de canaux; pour retrouver tout cela, il suffit de feuilleter Platon, Diodore, tous les théosophes grecs, Laplace, l'abbé de Saint-Pierre, Geoffroy Saint-Hilaire dans sa *Théorie des Analogues*, Thomas Morus dans son *Utopie*, Daniel de Foë dans son *Essai sur les Projets*, Lantier dans son *Voyage d'Antenor*, Colebrooke dans ses *Recherches sur la mythographie hindoue*. Quant à ses plans confus d'association et de travail commun, le saint-simonisme est demeuré en arrière de Zinzendorf, de Robert Owen, de Rapp et de M. Charles Fourrier, réalisateurs plus explicites, plus positifs, plus vrais dans leurs méthodes sociétaires. Les sciences exactes ne lui doivent rien, si ce n'est l'intention, formellement accusée, de les renouveler plus tard de fond en comble. Enfin l'économie politique, dont il assure avoir changé la face, est encore, après lui, ce que l'ont faite Quesnay, Turgot, Smith, Say, Ricardo et Sismondi. A part quelques thèses d'ordre secondaire où il a plaidé, conséquent à sa foi, pour l'autorité contre la liberté industrielle, pour la mercuriale contre la concurrence, pour le tarif contre l'affranchissement fiscal, controverses de détail jetées au milieu des mille controverses qui partagent la science, il n'a réellement rien fait, rien dit, rien signalé, que les maîtres n'aient signalé, dit et fait avant lui.

Maintenant, de ce que le saint-simonisme n'a pas eu, en réalité, autant d'importance qu'il a affecté de le dire, nous ne voulons pas conclure que son passage au travers de ce monde ait été un incident complètement inutile, et qui doive toujours rester infécond. Une foule de questions, qui sommeillaient avant lui, ont été, par le fait seul de son avènement, éveillées d'une façon si brusque et si

bruyante, que, placées désormais en relief, elles sont acquises à la curiosité générale, et livrées à cet esprit d'analyse, qui, tôt ou tard, agira sur elles par un travail de transition. Le saint-simonisme sera à l'avenir social ce qu'est un ballon d'essai dans une expérience aéronautique. Le ballon d'essai s'enlève aux yeux de la foule étonnée, monte, s'amoindrit peu à peu, et se noie dans l'espace : après un rôle court et brillant, c'est fait de lui; mais le grand aérostat y a gagné du moins de connaître l'état des zônes atmosphériques, et les caprices des aires de vent qui l'attendent sur son chemin.

LOUIS REYBAUD.

LETTRES
SUR L'ISLANDE.

I.

REYKIAVIK.[1]

A MONSIEUR VILLEMAIN,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Une traversée de neuf jours nous a conduits à Reykiavik. Le 21 mai nous regardions fuir derrière nous les côtes de France; le 30 au matin le pilote du pays, couvert d'un manteau de peau de phoque, nous guidait vers la capitale de l'Islande, une capitale de 700 habitans, une ligne de maisons danoises au bord de la mer, et les cabanes islandaises sur les côtés. A voir de loin ces maisons en bois, abritées entre deux collines, posées l'une à la suite de l'autre le long de la rade, on dirait autant de bateaux pêcheurs ancrés sur la grève et attendant le retour de la marée pour se remettre à flot. Grace pourtant à ces habitations danoises, l'impression que l'on éprouve en entrant à Reykiavik est moins triste

(1) Nous avons annoncé, dans notre numéro du 15 mai, le départ du bâtiment de l'état *la Recherche*, envoyé pour retrouver les traces de M. J. de Blosseville. M. Marmier avait été chargé, par l'Académie Française, de la partie littéraire de l'expedition; notre jeune collaborateur s'est empressé de transmettre le résultat de ses premières observations au secrétaire perpétuel de l'Académie, et c'est à l'obligeance bien connue de M. Villemain que nous devons communication de cette lettre. (*N. du D.*)

qu'on pourrait se l'imaginer d'après les relations de plusieurs voyageurs. On passe encore par certains degrés de civilisation avant d'en venir à l'aspect réel du pays. Les ornemens de luxe dont les marchands danois aiment à s'entourer, cachent comme un rideau la nudité des demeures islandaises, et les maisons bâties en bois nous préparent graduellement à voir la cabane sauvage qui s'élève à quelques pieds de terre, avec ses murailles de tourbe et son toit de gazon. Mais ce dont nulle civilisation étrangère ne peut faire grace au voyageur qui arrive ici pour la première fois, c'est l'odeur nauséabonde qui le saisit au moment où il pose le pied sur le sol de l'Islande. Cette odeur le poursuit partout et s'attache à tous les objets dont il se sert; c'est le résultat de cette quantité de poisson que les Islandais font sécher en plein air, le résultat de la malpropreté au milieu de laquelle vivent ces malheureux, et des matières souvent corrompues dont ils se nourrissent.

L'histoire de Reykiavik ne remonte pas très haut. Il y a soixante ans, ce n'était guère qu'un village de pêcheurs. Mais sa situation est bonne; sa rade, protégée par plusieurs petites îles, passe pour l'une des rades les plus commodes et les plus sûres qui existent, et non loin de là se trouvent des bancs de pêche justement renommés. Peu à peu les négocians danois y établirent leurs factoreries, et la ville acquit chaque année plus d'importance. Aujourd'hui c'est la résidence du gouverneur, de l'évêque, du médecin général du pays, du président du tribunal. On y trouve une bonne école et une bibliothèque de huit mille volumes. A une lieue de là est l'école universitaire de Bessestad; à peu près à la même distance, l'ancienne imprimerie de Hoolum, transportée à Vidoë. Je ne fais qu'indiquer ceci en passant, j'y reviendrai une autre fois spécialement.

Notre première visite en arrivant ici était due au gouverneur, M. de Krieger, et nous ne saurions trop nous louer de l'accueil qu'il nous fit. Il a voyagé en France et en Italie, il parle français facilement, et il s'est fait notre guide et notre interprète avec une grace charmante.

Le lendemain nous allâmes voir avec lui l'évêque, qui habite une jolie maison au bord de la mer. Autrefois il y avait deux évêchés en Islande, l'un à Hoolum, l'autre à Skalholt. Tous deux ont été réunis à Reykiavik en 1797. M. Steingrimr Jonsson, qui occupe aujourd'hui le siége épiscopal, est un homme âgé, fort instruit, autrefois professeur de théologie à l'université de Bessestad, et qui a conservé dans ses nouvelles fonctions les goûts studieux qui l'animaient dans sa carrière de professeur. J'ai trouvé chez lui une belle bibliothèque d'ouvrages étrangers, une riche collection de sagas islandaises, d'éditions rares et de pièces manuscrites ayant rapport à l'histoire du pays.

M. Steingrímr nous reçut avec toute la cordialité des hommes du Nord. Tandis qu'il nous faisait les honneurs de son salon, tandis qu'il nous montrait avec empressement ses livres et ses manuscrits, parlant tour à tour latin avec l'un de nous, danois avec un autre, anglais avec un troisième, sa femme préparait elle-même le café, le vin de Porto, et la bière choisie qu'une maîtresse de maison islandaise tient toujours en réserve pour les étrangers. Cette visite avait d'ailleurs un intérêt particulier pour l'évêque et pour nous. M. Gaimard lui avait envoyé la veille divers présens au nom du roi et du ministre de la marine, et nous assistions à l'installation de ces objets dans le salon épiscopal. Je ne saurais vous dire avec quelle satisfaction naïve le digne vieillard contemplait la selle en velours qui lui était destinée, et les tasses en porcelaine de Sèvres rangées sur son armoire. Ce fut bien autre chose quand un de nos compagnons de voyage tira le cordon d'une pendule que nous avions aussi apportée, et que l'instrument caché dans la boîte commença à jouer l'ouverture de *Zampa*, et l'une de nos walses les plus populaires. Alors il courut avec une joie d'enfant appeler sa femme; avec sa femme vint la fille d'un de ses amis, et les servantes, qui n'osaient entrer, s'avancèrent jusqu'auprès de la porte; derrière elles, le garçon de ferme se dressait sur la pointe des pieds pour apercevoir le magique instrument. Tout cela formait un tableau d'intérieur plein de grace, dont Wilkie eût voulu peindre les détails, et Greuze les bonnes et candides physionomies. Nous passâmes ainsi deux heures à visiter les trésors littéraires de l'évêque, à parler avec lui de l'Islande qu'il connaît bien, de son histoire qu'il connaît encore mieux, et nous sortîmes enchantés de son hospitalité.

Cette hospitalité, nous l'avons, du reste, retrouvée partout, avec moins de luxe extérieur, mais avec la même générosité. Partout où nous nous sommes présentés, dans la maison de l'ouvrier comme dans celle du riche bourgeois, nous avons vu l'Islandais empressé de nous tendre la main, de nous faire entrer dans sa demeure, et sa femme courant en toute hâte chercher ce qu'elle avait de meilleur à nous offrir. Ces jours derniers nous visitions à quelques lieues d'ici la maison d'un paysan. A côté de la chambre qu'il occupait, on nous en montra une autre avec quatre lits réservés pour les voyageurs qui viennent souvent, pendant l'hiver, lui demander asile, et près de la cuisine, une forge où il a lui-même ferré maintes fois gratuitement le cheval du passant. Après nous avoir fait servir du lait et du café, il monta à cheval et nous guida à travers les landes rocailleuses où nous voulions aller, passant le premier les rivières enflées, et prenant nos chevaux par la bride pour les soutenir au milieu de l'eau. Quand il nous quitta après quatre heures de marche, nous nous gardâmes

bien de lui offrir de l'argent, car pendant que nous étions chez lui, lui ayant témoigné le désir d'acheter une Bible islandaise de Hoolum et une édition ancienne du Landnamabok que je trouvai dans sa bibliothèque, il avait voulu me les donner, mais non en recevoir le prix. A Reykiavick, nous avons joui du même accueil. Les Islandais aiment les étrangers. Ils sont flattés qu'on vienne les voir de si loin; puis, ils avaient gardé un bon souvenir de M. Gaimard et de son compagnon de voyage, qui étaient déjà venus ici l'année dernière; enfin, nous leur apportions beaucoup de choses utiles dont ils n'avaient pas encore appris à se servir.

Mais ce qui ne serait ailleurs qu'un trait de caractère louable, devient ici une œuvre difficile, une véritable vertu. Quand ces pauvres gens vous apportent une jatte de lait, une tasse de café, ils se privent souvent du nécessaire. Ils sacrifient en un instant ce qu'ils ont obtenu avec beaucoup de peine; ils donnent à l'étranger ce qui était réservé pour une occasion solennelle, pour leurs fêtes de famille. Hélas! tout ce qu'on a dit de la misère des Islandais n'est point exagéré; et à Reykiavik même, là où l'affluence des étrangers, le mouvement du commerce, pourraient servir à la pallier, cette misère éclate encore de toutes parts. Il y a ici, comme je l'ai déjà indiqué, deux populations distinctes, les marchands danois, les pêcheurs et paysans islandais. Les marchands viennent chaque année avec leurs bâtimens chargés de denrées étrangères. Ils arrivent au mois de mai, et s'en retournent, pour la plupart, au mois d'août. Quelques-uns seulement passent ici l'hiver. Ils ont des habitations élégantes et jouissent d'une vie confortable. Derrière ces maisons danoises, bâties à grands frais avec des planches et des solives apportées de la Norwège, on aperçoit une construction grossière, une muraille de tourbe et de mousse, portant un toit de gazon qui s'en va en pointe comme une tente. C'est la cabane islandaise, le *bœr*. Il n'est plus ici question d'art ni d'élégance. La seule chose que l'on ait eu en vue en construisant ces demeures massives, c'est de mettre les habitans à l'abri du froid. La muraille est épaisse de quatre à cinq pieds, recouverte en terre et fermée hermétiquement de tous côtés; une porte étroite au milieu, un carreau de fenêtre à côté, une ouverture au-dessus du toit. L'intérieur est divisé en quatre compartimens, le sol entièrement nu, et l'espace si resserré qu'à peine peut-on s'y mouvoir. Ici le pêcheur prépare ses filets et ses lignes; là deux mauvais tonneaux, gâtés par l'humidité, renferment ses provisions. Dans la cuisine pendent ses pantalons en peau de phoque et son manteau en cuir épais. Deux pierres posées l'une sur l'autre composent le foyer, et des ossemens de baleine, des têtes de cheval desséchées, servent de siége. On n'entre là qu'en courbant la tête; on ne peut s'y tenir debout. Au dehors apparaît un enclos où le paysan n'a pu faire croître un peu d'herbe

qu'en creusant long-temps cette terre ingrate. C'est là qu'il récolte du foin pour l'hiver. Quelques-uns y joignent un petit carré de jardin. Le gouvernement danois leur envoie chaque année les graines nécessaires. Ils sèment leurs légumes au commencement de juin, et s'ils ne la recueillent pas au mois d'août, la moisson court grand risque d'être perdue. Si à cette habitation le pêcheur joint encore un bâtiment en planches de quelques pieds carrés, pour faire sécher le poisson, il peut se regarder comme un être privilégié. La plupart font sécher le produit de leur pêche en plein air sur les murs; mais du moins ils peuvent être bien sûrs que personne n'y touchera. Nuit et jour, une quantité de morues sont ainsi étalées au bord du chemin, et jamais on n'a eu d'exemple de vol. De temps en temps, auprès de ces misérables demeures, on rencontre, il est vrai, quelques habitations plus vastes, mieux aérées et mieux bâties, appartenant à des paysans riches, qui, sans vouloir changer le mode de construction nationale, ont du moins cherché à le rendre aussi commode que possible; mais ces habitations sont en petit nombre.

La vie du pêcheur islandais est une vie de privations et de souffrances continuelles, une vie de lutte contre la nature et les élémens. Au mois de février, quand la terre est couverte de glaces, quand le ciel brumeux de l'Islande n'annonce que des orages, quand les rayons d'un soleil pâle percent à peine à travers un crépuscule obscur qui ressemble à une nuit sans fin, le pêcheur quitte sa famille, sa chaumière. Il laisse à sa femme le soin de filer la laine, de préparer le beurre; à ses enfans, celui de garder les bestiaux. Il s'en va avec sa ligne, le long du golfe, commencer sa laborieuse existence. Là se trouvent quelquefois réunis jusqu'à trois et quatre mille pêcheurs, et dans tout le pays, les habitations ne sont plus occupées que par des femmes et des enfans. Chaque nuit les pêcheurs consultent l'aspect du ciel; si l'horizon leur présage une tempête, ils restent à terre; sinon, ils se lèvent à deux heures du matin et s'embarquent, après avoir fait leur prière, sans doute une prière comme celle du matelot breton : « Mon Dieu! protégez-moi; ma barque est si petite, et la mer est si grande! » Et toute la journée les pêcheurs jettent à la mer leurs lignes et leurs filets, et vers le soir ils s'en reviennent avec des bateaux remplis jusqu'au bord; car, si le sol islandais est ingrat pour eux, la mer du moins les traite avec libéralité. Les femmes les attendent à leur retour pour recevoir le poisson et le préparer. On coupe toutes les têtes pour les faire sécher. C'est là ce que le pêcheur réserve pour lui; presque tout le reste est destiné à être vendu. La pêche dure jusqu'au mois d'avril, quelquefois jusqu'au mois de juin. Quand le pêcheur est rentré chez lui, il compte ses richesses, rassemble ses provisions, les poissons qu'il a fait sécher, le drap (*vadmâl*) que sa femme a

foulé, la laine et le beurre que l'on a conservé. Les marchands danois de Reykiavik et de Hapenefiard sont là qui l'attendent, et il leur porte le fruit de son travail. Il y a une grande foire à Reykiavik au mois de juin. Les paysans islandais y viennent de quarante et cinquante lieues, portant avec eux leur tente pour se reposer, le poisson pendu à l'arçon des selles, et les autres denrées enfermées dans des sacs de laine. Il n'est pas rare alors de voir arriver, à la file l'un de l'autre, des caravanes de cent chevaux, tous chargés de provisions.

Le commerce qui se fait entre les Danois et les Islandais est en grande partie un commerce d'échange. Les Islandais livrent leurs denrées et reçoivent de la farine, du sel, du café, de l'eau-de-vie, quelques meubles de luxe, car la civilisation avec ses raffinemens a déjà commencé à s'insinuer dans le pauvre *Bœr*, et tel paysan qui autrefois buvait sa bière dans un vase de bois grossièrement travaillé, veut aujourd'hui prendre son café dans une tasse de porcelaine. Quelquefois ils demandent à recevoir une partie de ce qui leur est dû en argent, et cela ne s'opère pas sans quelques négociations, car il y va de l'intérêt des Danois de payer tout en marchandises. L'argent n'est pas d'ailleurs pour eux une chose nécessaire; ils acquittent ordinairement leurs impôts avec tant de livres de poisson, et tant d'aunes de *vadmâl*. Ils paient de la même manière leurs domestiques et leurs ouvriers, et ceux d'entre eux qui amassent quelques *species* (1) les laissent paisiblement reposer au fond d'une caisse. Ils ignorent encore l'art de placer leur argent dans des spéculations de commerce, ou de le prêter à usure. Le plus triste résultat de ces transactions avec les Danois, c'est qu'une fois l'échange fait, le pauvre pêcheur islandais, qui tout l'hiver a supporté la faim, le froid, la fatigue, se pâme de joie à la vue d'un baril d'eau-de-vie. Alors sous la tente où ils sont installés, sur le port, dans les rues, les malheureux Islandais boivent pour oublier ce qu'ils ont souffert, puis ils boivent de nouveau pour oublier sans doute ce qu'ils sont encore destinés à souffrir. Quand ils en sont là, au lieu de faire du bruit et de se battre, ils se prennent la main, et s'embrassent avec effusion de cœur; puis ils montent à cheval et se mettent en route. Mais dans leur état d'ivresse, ou ils oublient de prendre ce qui leur appartient, ou ils nouent mal leurs sacs, et ils arrivent ordinairement chez eux dans le plus triste état. Les richesses sont loin, et le propriétaire se réveille. Un de nos amis en a rencontré un qui s'en allait ainsi avec ses rêves de bonheur, l'œil enflammé, la tête tombant sur la poitrine. A l'arçon de sa selle pendait un baril d'eau-de-vie qui coulait d'un côté, et un sac de café qui coulait de l'autre; et le bienheureux Islandais, fer-

(1) Monnaie danoise et islandaise qui vaut à peu près 5 fr. 50 c.

mant l'oreille à toutes les remontrances, continuait paisiblement sa route. Une demi-heure après, le sac à café et le tonneau durent être parfaitement vides.

C'est ainsi que se terminent souvent ces voyages de commerce, et le pêcheur rentre chez lui pour vivre d'un peu de beurre rance et de têtes de poissons séchées au soleil. Sa boisson ordinaire est du lait mêlé avec de l'eau (*blanda*). (Ceux qui sont riches boivent de la bière préparée par la maîtresse de la maison.) Il se chauffe avec de la tourbe qu'il façonne lui-même, et broie entre deux pierres l'orge dont il a besoin. Au mois d'août, il fauche l'herbe de ses enclos; c'est là sa seule récolte. Encore s'estime-t-il heureux quand cette récolte est assez abondante pour lui permettre de garder ses troupeaux. L'année dernière les habitans de Reykiavick ont été obligés de tuer une partie de leurs vaches et de leurs chevaux, faute de foin pour les nourrir.

Les Islandais sont graves et silencieux. C'est peut-être de tous les peuples celui qui a le moins le sentiment de la musique et de la danse. A les voir, on dirait qu'ils sont tous sous le poids de cette nature austère au milieu de laquelle ils sont nés. De toutes parts, leurs yeux ne rencontrent qu'un tableau sinistre, des souvenirs de calamité ou des sujets de terreur, une terre aride et volcanique, de la cendre et de la lave, et pas une fleur, pas une plante (1); une mer orageuse et des montagnes de glace. Nous avons parcouru pendant plusieurs jours à une assez grande distance de Reykiavik, cette contrée sauvage, couverte de rochers vomis par les volcans. On ne trouve, pour tout chemin, qu'un sentier brisé à chaque instant, ou par les rivières qui débordent, ou par l'eau fétide des marais. L'Islandais seul peut s'aventurer au milieu de ces landes désertes, comme les navigateurs au milieu de l'océan; l'étranger s'y perdrait. De temps en temps seulement, on aperçoit une pyramide en pierre placée comme un phare pour indiquer la route à suivre pendant l'hiver, et de loin en loin aussi, un bâtiment en pierre, adossé contre une montagne et construit successivement par les paysans. Le premier qui fait halte dans un lieu commode et abrité contre le vent, pose la base de l'édifice; un autre arrive qui continue l'œuvre de son prédécesseur, puis un troisième travaille sur le même plan, et chaque paysan qui vient là passer une nuit croit devoir payer à ceux qui l'ont précédé, à ceux qui le suivront, le tribut d'une heure de travail. Le monument se trouve ainsi

(1) Le gouverneur nous faisait admirer un soir, dans son jardin, l'arbuste unique de Reykiavik, un sorbier. Il y a cinq ans qu'il est planté, et il a deux pieds de haut. Chaque bourgeon qui pousse sur ses rameaux est un évènement; mais quand il arrivera à la hauteur du mur qui le protége, il mourra.

achevé. Les Islandais qui voyagent savent où il faut le chercher, ils se dirigent là le soir avec leurs chevaux et s'endorment entre ces quatre murs. C'est la tente du désert, c'est le caravansérail des montagnes du Nord. Quelquefois, après avoir traversé pendant plusieurs heures ce sol fangeux et mouvant des marais, ou cette terre calcinée des collines, on est surpris d'apercevoir tout à coup un espace de verdure et un toit de gazon d'où s'échappe un nuage de fumée. C'est une ferme, un *bœr*. C'est là que demeure la famille du paysan, isolée du monde entier, visitée parfois, dans les beaux jours, par quelques voyageurs, et abandonnée l'hiver à elle-même. Cinq ou six *bœr* comme celui-là, disséminés à travers les campagnes, composent une commune ayant son maire et son pasteur; en cherchant plus loin, on trouverait une cabane en terre avec une croix au-dessus : c'est l'église. Puis, il faut dire adieu à ces pauvres oasis, et continuer sa route le long de ces montagnes dont les cimes échevelées attestent encore l'éruption violente qui les a brisées. La plupart des volcans qui ont été enflammés autrefois sont maintenant éteints; quelques-uns le sont depuis si long-temps, qu'on n'a pas même gardé le souvenir de leurs dernières éruptions. Mais on marche encore sur des bassins que l'on dirait éteints de la veille, sur une cendre épaisse, sur une terre rouge qui ressemble aux débris d'un four à chaux. Au haut d'un de ces cratères, j'ai trouvé l'*arabis* toute seule, élevant sa tige fragile et ses blanches corolles sur cette terre nue et calcinée. La dernière rose de Thomas Moore était moins isolée; la pauvre Marguerite de Robert Burns, moins à plaindre.

Si cette terre islandaise porte presque partout une empreinte de désolation, souvent aussi elle présente un aspect grandiose, un caractère sublime. Au-dessus d'une des collines de Reykiavik s'élève un observatoire où les marchands vont se placer pour découvrir au loin leurs vaisseaux. Là, j'ai souvent admiré le vaste panorama qui se déroulait autour de moi; souvent le soir à onze heures, le soleil était encore sur l'horizon, et ses rayons enflammés se balançaient dans la mer comme une colonne de feu; la mer était calme, seulement une brise légère plissait en se jouant les vagues bleues qui retombaient ensuite avec mollesse comme une nappe d'argent, ou scintillaient comme des étoiles. A travers ce golfe d'Islande s'élèvent, de distance en distance, des îles couvertes de gazon, et tout autour on aperçoit une enceinte de montagnes dont le sommet se perd dans les nuages. Celles qui sont le plus près de terre ont une couleur bleue limpide que je ne sais comment définir. Ni les montagnes de la Suisse que j'ai parcourues avec les premières impressions de la jeunesse, ni les Alpes que j'ai long-temps contemplées, ni les Pyrénées dont j'ai gravi les cimes les plus élevées, n'ont cette teinte si

claire, ces tons lumineux que le peintre admire sans pouvoir les exprimer. Plus loin, l'aspect des montagnes change; à leur base, elles se confondent avec l'eau de la mer; à leur sommet, elles se revêtent d'une couleur de pourpre et d'opale, elles ont un manteau de neige qui éblouit, et des pointes de glace qui ressemblent à une couronne de diamans; et quand le ciel est clair, quand l'extrémité du golfe, le Sneefels, se lève sous le disque du soleil avec sa tête éternellement chargée de frimas, il apparaît au-dessus des vagues comme un nuage d'or. En ce moment toute cette partie de l'Islande a l'aspect d'une contrée méridionale. La Méditerranée n'est pas plus limpide que cette mer du Nord, le ciel du midi n'est pas plus beau. Tandis que partout ailleurs l'obscurité enveloppe la terre, le jour le plus pur sourit à la chaumière de l'Islandais. Alors les enfans du pêcheur montent sur leur toit de gazon, et passent là de longues heures comme sur une terrasse italienne. J'ai rencontré ainsi un soir deux enfans, un frère et une sœur, assis au haut de la cabane de leur père; la jeune fille, avec ses blonds cheveux flottant sur les épaules, s'appuyait sur son frère; un mouton jouait autour d'eux, et devant la porte de la cabane, la grand'mère tournait une quenouille chargée de laine. On eût dit d'une idylle de Théocrite, d'un poème d'André Chénier, transportés dans ces froides régions du Nord, et l'imagination du peintre n'eût pu inventer un groupe plus gracieux, au milieu d'un paysage plus imposant.

A quelque distance de la ville, on peut rêver le désert, la solitude la plus absolue. Toutes les maisons disparaissent entre les collines qui les abritent, et l'on n'aperçoit que la mer, les montagnes et le ciel. Là règne le silence des lieux inhabités. Pas une voix humaine ne se fait entendre, pas un chant d'oiseau ne s'élève dans l'air, pas une feuille ne soupire. Tout est calme, repos, sommeil; et si après avoir contemplé ce tableau oriental, on reporte ses regards sur cette terre si nue, sur ces landes rocailleuses qu'on a à ses pieds, on dirait que la nature a jeté là par grandes masses tous les élémens d'une création splendide, et ne s'est pas donné la peine d'achever son œuvre.

Ne pourrait-on pas attribuer à ces magnifiques scènes de la nature, à ces contrastes si vivement tranchés, l'amour que les Islandais portent à leur pays? Quand ils ont été attristés pendant six mois par l'aspect d'une nuit continuelle, un jour continuel vient aussi pendant six mois les récréer. Quand ils ont regardé avec ennui leur terre couverte de lave et de rochers, ils peuvent saluer avec enthousiasme la belle mer, les majestueuses montagnes qui se découvrent à leurs yeux. Quand la tempête a ébranlé leur cabane et battu pendant plusieurs heures leur fragile chaloupe, n'est-ce pas pour eux une grande joie que de voir les vagues se calmer et les

nuages s'entr'ouvrir pour faire place à l'azur du ciel? Une pêche heureuse, une saison féconde leur fait oublier de longues journées de fatigue et de souffrances. Un rayon de soleil est pour eux une aurore de bonheur. C'est un signe bienfaisant de la nature; c'est le sourire d'une mère avare qui les a traités avec rigueur et qui semble s'attendrir.

Peut-être aussi n'aiment-ils tant leur pays que par les peines qu'ils y trouvent, par les efforts auxquels ils sont condamnés. Les voyageurs ont souvent observé que les habitans d'une contrée ingrate restent fixés sur leur sol, tandis que ceux des plaines les plus riantes s'éloignent souvent sans regret. Est-ce une loi de la Providence? est-ce un instinct de la nature? est-ce l'effet de ce sentiment de vanité humaine qui fait que nous nous attachons davantage aux choses qui nous ont le plus coûté? Quoi qu'il en soit, nous voyons chaque année des populations entières quitter les belles campagnes du Wurtemberg, de l'Alsace, pour s'en aller au loin chercher une habitation étrangère, une terre inconnue, et l'Islandais reste sur la colline de lave où il est né, dans le pauvre enclos de gazon qui lui donne à peine de quoi nourrir ses brebis et son cheval. On a souvent essayé d'arracher les Islandais à leur pays, et presque toujours ces tentatives ont amené d'effrayans exemples de nostalgie. J'en citerai un entre autres. Un Islandais avait été transporté en Angleterre; il y était depuis plusieurs années, et peu à peu l'impression de douleur qu'il avait éprouvée en s'éloignant de sa patrie s'était effacée. On ne l'entendait plus regretter ni sa ferme, ni ses montagnes; il parlait une autre langue, et vivait d'une autre vie. Un jour, tandis qu'il était dans un état de calme si complet en apparence, quelqu'un vint à prononcer devant lui un mot islandais, et soudain, à ce mot jeté au hasard, voilà toute une chaîne de souvenirs qui se réveille dans son esprit; il pleure, il tombe malade, et ses amis sont obligés de le ramener.

Je termine ici cette esquisse d'un séjour passager à Reykiavik. Je n'ai fait, monsieur, que vous dépeindre mes premières impressions à l'aspect de ce pays. J'ai écarté de cette lettre tout ce qui avait rapport à l'état actuel de la langue, de la littérature et de l'instruction en Islande, afin de rassembler sur ce sujet le plus de documens possibles et de les réserver pour une lettre à part. Nous partons demain pour visiter le Guyses, l'Hécla et le côté occidental de l'Islande. Je me ferai un devoir de vous transmettre les observations que je pourrai recueillir dans ce voyage, et je désire bien vivement qu'elles soient de nature à vous intéresser.

X. MARMIER.

Reykiavik, 15 juin 1836.

MORTIS AMOR.

Hélas ! qui le croirait ! ce fantôme hideux,
Ce monstre à l'œil éteint dans son orbite creux,
Au crâne sans cheveux et souillé de poussière,
Aux membres allongés et froids comme la pierre,
A la teinte jaunâtre, à cette fade odeur
Qui vous met malgré vous le trouble dans le cœur,
Tout ce je ne sais quoi qui n'est plus de la vie,
Que ne peut expliquer nulle philosophie,
Et dont l'entier silence et l'immobilité
Révèlent le néant dans sa difformité;
La mort, ce laid produit de la vieille nature,
La mort, le vaste effroi de toute créature,
La mort a rencontré sur terre un amoureux,
Un être qui l'adore, un amant vigoureux
Qui la serre en ses bras d'une étreinte profane,
L'asseoit sur ses genoux comme une courtisane,
L'entraîne avec ivresse à sa table, à son lit,
Et comme un vieux Satyre avec elle s'unit!

Hideux accouplement! aussi de préférence
A tout autre pays la Mort aime la France,
Et depuis cinquante ans, devant ses yeux ont tort
Les barbares excès des peuplades du Nord.
Que lui font les baisers de la vieille Angleterre?
Il est vrai qu'elle sait auprès d'un pot de bière
Tranquillement s'ouvrir une veine du front,
Ou se faire sauter la tête avec du plomb;
Mais la France vaut mieux et lui plaît davantage.
C'est là qu'au suicide, au duel on s'encourage,
C'est là, malgré Gilbert et son vers immortel,
Que l'on court voir encor mourir un criminel,
Là que la politique, aux sanglantes chimères,
Vient sans peur essayer ses formes éphémères,
Là que l'on a dressé l'abattoir social;
Enfin le sol chéri du meurtrier brutal,
Et le seul lieu sur terre, où peut-être sans haine
On attente en riant à toute vie humaine,
Comme si ce qu'on souffle avec légèreté
Pouvait se rallumer à notre volonté;
Et comme si les forts, les puissans de ce monde,
Tous les bras musculeux de la planète immonde,
Pouvaient dans leur vigueur refaire le tissu
Que le doigt de la mort une fois a rompu.

Ah! n'est-ce pas assez que l'avare nature
Nous redemande à tous une dette si dure,
La vie, à tous la vie? et faut-il donc encor
Nous-mêmes dans le gouffre enfouir le trésor?
Oh! n'est-ce pas assez de la pâle vieillesse,
De tous les rongemens de la vie en faiblesse,
Du venin dévorant des soucis destructeurs,
Et de la maladie aux plaintives douleurs?
N'est-on pas sûr d'entendre un jour les chants funèbres,
De faire, tôt ou tard, le saut dans les ténèbres,
D'avoir trois pieds de terre après soi sur le flanc?
Ne doit-on pas mourir? — S'il faut que notre sang

S'épanche, il est toujours des cas, en cette vie,
Où l'on peut le verser avec quelque énergie:
Alors que l'étranger tout cuirassé de fer
Sur nos champs désolés passe comme une mer,
Foulant d'un pied sanglant l'herbe de nos campagnes
Et chargeant sur son dos les fils de nos compagnes;
Quand le bouclier d'or qui doit tous nous couvrir;
L'honneur de notre nom, est près de se ternir
Ou bien lorsque la loi, violée et maudite,
Répand des flots de pleurs par la ville interdite.
Ah! voilà le moment, et le sang qui se perd,
A toute la cité du moins profite et sert.
Mais tel n'est pas le train ordinaire des choses,
Ce n'est point pour le juste et pour de belles causes
Que la mort violente aime à faire ses coups;
C'est pour des vils hochets, des rêves d'hommes soûls,
Une vaine piqûre, une raison folâtre,
Une affaire souvent de luxe ou de théâtre,
Une froide parade, et, sans savoir pourquoi,
Le désir d'occuper les langues après soi.

Vanité, vanité! je connais ton empire,
Et je retrouve en toi toute notre satire.
O fille de l'orgueil! ô terrible fléau
D'un peuple au cœur sans fiel, mais au faible cerveau!
Toujours ton noir venin distillé sur ma race,
Du haut jusques en bas, en corrompra la masse;
Toujours, nous ramenant dans un cercle fatal,
Ton souffle changera l'œuvre du bien en mal.
Triomphe donc, ô monstre! oui, de nos pauvres femmes,
Comme un bouquet de fleurs fane les pures ames,
Fais de leur douce vie un cordeau mal filé,
Au vice dégoûtant vends leur corps maculé,
Jusqu'au dernier degré de l'impure misère,
Tu soutiendras l'éclat de leurs yeux, ô Mégère!
Puis, verse au cœur de l'homme un désir insensé
De dominer le monde et d'en être encensé,

Pour briller à tout prix, lance-le dans le crime,
Mets devant lui l'état au penchant de l'abîme,
Invente des forfaits inouis et sans noms;
Qu'importe que le sang ruisselle à gros bouillons,
Que le soleil se voile et la terre frémisse,
Que la tombe, en un jour, dans son ventre engloutisse,
Femmes, enfans, vieillards, frappés d'un coup soudain,
Qu'importe tant de morts à l'horrible assassin?
Il entendra les cris de toute la nature,
Sans trembler un instant ou changer de figure;
Car sur le champ du meurtre et même à l'échafaud,
O vanité, c'est toi qui lui tiens le front haut,
Et lui donnes, grand Dieu! souvent plus de puissance
Que n'en donne au cœur pur la sainte conscience!

AUGUSTE BARBIER.

DIPLOMATES

EUROPÉENS.

III.

NESSELRODE.[1]

Les grandes monarchies européennes ont un incontestable avantage sur les gouvernemens libres et orageux : c'est la perpétuité de leur système et la longue vie politique de leurs hommes d'état. Depuis vingt-cinq ans, l'Autriche et la Russie sont représentées avec une unité constante par deux ministres, le prince de Metternich et le comte de Nesselrode ; la mort seule a privé la Prusse des services du baron, depuis prince de Hardenberg. Cette durée des hommes d'état crée dans les cabinets des traditions salutaires; il en résulte qu'une série de mesures peuvent être conçues, qu'une même pensée peut être suivie et exécutée avec persévérance. Un jeune homme est pris au sortir de ses études; on le classe dans le troisième ou le second ordre des conseillers d'ambassade; puis il devient ministre plénipotentiaire. S'il s'élève et se distingue, il obtient un poste dans la chancellerie, et une fois in-

(1) Voyez la livraison du 1re octobre 1835.

vesti de la confiance du prince, il reste sa vie entière attaché à la même carrière. De là une prudence consommée dans toutes les transactions, une intelligence profonde des affaires; la position politique qu'on s'est faite comme un but d'ambition, devient le sujet des études de toute une vie; c'est là vraiment le secret de la supériorité des chancelleries étrangères sur nos mobiles institutions diplomatiques.

L'Angleterre, qui, avec un admirable instinct de grandeur, ne s'est jamais dissimulé les avantages de certaines institutions étrangères sur les siennes, a essayé de corriger l'instabilité des hommes par la stabilité des partis. Là il y a deux écoles, les whigs et les tories; en naissant, on est destiné à suivre l'une ou l'autre; les universités de Cambridge et d'Oxford reçoivent dans leur sein cette double génération studieuse, s'appliquant aux idées spéciales qui divisent les deux grandes nuances parlementaires. On marche nettement dans la carrière qu'on s'est faite; en sortant des bancs universitaires, on est jeté dans le parlement par des élections de famille. Si vous êtes tory et que les tories aient le pouvoir, vous entrez dans les bureaux comme sous-secrétaire d'état, pour n'en plus sortir qu'avec votre parti, et réciproquement si vous êtes whig et que les whigs tiennent le ministère. Tout est fixé dans la hiérarchie; par cela seul qu'on sait d'où l'on vient, on sait également où l'on va.

En France, rien de semblable; il n'y a pas une seule carrière fixe; on a horreur de toute espèce de classification, on n'admet aucune supériorité; le hasard vous donne une position, le hasard vous en fait tomber; il n'y a pas plus de motifs pour les fortunes inouies que pour les disgraces éclatantes. Quand un homme a le malheur d'élever la tête au-dessus du niveau, mille voix se réunissent pour contester cette supériorité blessante et l'abattre au plus tôt; on a plus de confiance dans le hasard que dans l'étude, dans la propre opinion de sa capacité que dans l'examen sérieux des faits. Est-il étonnant que les cabinets étrangers dominent le plus souvent les négociateurs français? Ils opposent les traditions aux faits improvisés, des efforts persévérans à une politique mobile et variable.

En mettant en présence les trois hommes d'état que nous venons de nommer, le prince de Metternich, le comte de Nesselrode et

M. de Hardenberg, nous n'avons pas prétendu établir un parallèle absolu. La différence sensible qui existe entre eux, c'est que le prince de Metternich et M. de Hardenberg furent toujours les hommes de leurs propres idées, l'expression d'un système qu'ils suivirent avec constance et qu'ils appliquèrent à travers tous les évènemens aux deux grandes monarchies qui leur étaient confiées; ce sont des hommes d'état types, avec une idée fixe dont toute leur vie est le développement. Le prince de Hardenberg, par exemple, s'imposa, dans les relations à l'extérieur, l'agrandissement de l'influence nationale de la Prusse, et dans le gouvernement intérieur la reconstitution des états et de la bourgeoisie prussienne. Le prince de Metternich s'appliqua, surtout depuis 1813, à faire prévaloir son système de médiation armée, d'influence morale par les grands armemens, tandis qu'à vrai dire, le comte de Nesselrode n'a jamais été que le fidèle exécuteur des volontés de ses maîtres; il a été l'image d'Alexandre, la main intelligente qui a exécuté ses volontés, même les plus excentriques. On pourrait comparer la position de M. de Nesselrode auprès des czars Alexandre et Nicolas à celle des ministres secrétaires d'état sous Napoléon; l'influence qu'il a exercée résulte de sa vieille expérience, de cette longue habitude des affaires diplomatiques, qui est aussi une grande puissance.

Charles-Albert, comte de Nesselrode, naquit en 1770 d'une famille d'origine allemande; son père avait été ministre plénipotentiaire de Catherine auprès des ducs de Wurtemberg et de Saxe. La Livonie est une de ces provinces du vaste empire russe qui sont un peu plus germaniques que moscovites; dans la lutte de la civilisation étrangère contre l'esprit de la vieille Russie depuis Pierre Ier, les gentilshommes de la Livonie obtinrent une sorte de faveur : cette noblesse n'était pas assez allemande pour être complètement étrangère, elle n'était pas assez russe pour entrer complètement dans les mécontentemens moscovites contre les successeurs du czar. De là cette tendance des empereurs à se l'attacher plus spécialement, soit dans le service militaire, soit dans le service administratif.

A l'époque où le jeune Nesselrode étudiait dans le collége des gardes-nobles, à Saint-Pétersbourg, la vieille Catherine finissait son règne sous le protectorat, un peu brutal, de son favori Potemkin. Cette femme si haute, si curieuse à étudier, qui person-

nifie la civilisation russe à cette époque, civilisation tout à la fois polie et barbare, fruit venu en serre chaude ; cette femme si mâle de pensées avait fait avancer grandement la puissance russe. Le plan de Catherine semblait être dès-lors de changer la politique, jusqu'ici purement orientale, du cabinet de Saint-Pétersbourg, et de la constituer allemande et centrale ; c'était le premier pas vers une prépondérance plus marquée sur le midi de l'Europe, système qui fut repris par son petit-fils Alexandre. Pierre Ier avait montré du doigt Constantinople ; Catherine indiqua comme étape Varsovie. La puissance russe se disposait à justifier, par des actes, la réputation que lui préparaient ses correspondances littéraires et ses dépêches politiques ; c'était dans ce but qu'elle flattait l'esprit du XVIIIe siècle, et qu'elle caressait d'Alembert, Diderot, sorte de journalistes qui faisaient ses affaires. Quand Voltaire, courtisan dans l'intérêt de la philosophie, écrivait à la Sémiramis du Nord : « que du Nord viendrait la lumière, » il révélait cette habileté profonde qui portait Catherine à faire parler d'elle à tout prix : « A force de faire connaître le nom russe, disait-elle, on le comptera pour quelque chose en France et en Angleterre, et nous ne serons plus relégués parmi les barbares ; on parlera de nous à Versailles, à Londres et à Madrid, et il faut qu'on parle de vous en diplomatie pour conquérir de l'ascendant. »

Le jeune comte de Nesselrode entra dans le régiment des gardes de l'empereur Paul ; il obtint bientôt le titre d'aide-de-camp, et prit ses grades militaires avec le comte Pahlen, aujourd'hui ambassadeur à Paris. Peu après, il quitta l'armée active, et passa dans les légations pour suivre la carrière de son père. Nous ne sachions pas qu'on ait jamais considéré le cabinet russe en France sous le point de vue exclusif de son habileté et de sa persévérance diplomatique. On a cherché la cause de sa prépondérance dans la force matérielle de ses armées, dans son organisation absolue ; ce n'est point là que se trouve sa supériorité. Il n'y a rien de plus persévérant, de plus adroitement envahisseur que le cabinet russe ; il va lentement, sans beaucoup de bruit ; et, depuis un siècle, il a accru son empire de onze millions d'habitans, occupant plus de cinq cents lieues carrées, en y comprenant la Géorgie et la portion de la Tartarie réunie au gouvernement de la Crimée. Indépendamment de ces conquêtes, la Russie a acquis l'incontestable protec-

torat de la Moldavie et de la Valachie, une influence en Perse, telle qu'aucune autre puissance n'est désormais en mesure de lui tenir tête; enfin la position prise par la Russie à Constantinople n'est-elle pas aujourd'hui le fait le plus grave de la diplomatie, et tous les efforts de l'Europe ne tendent-ils pas à empêcher l'accomplissement des vastes projets de Pierre Ier, déjà réalisés en partie?

Pour arriver à ce résultat, la Russie n'a épargné ni protestations politiques, ni appel au principe religieux, ni corruptions adroitement préparées. Sachant s'arrêter à point nommé, elle ne s'aventure jamais dans un système; quand son ambition a trop donné l'éveil, elle fait une concession momentanée; puis elle reprend, avec une admirable suite, ses projets d'autrefois. Quand les temps sont venus et les obstacles abaissés, elle marche droit à la réalisation de sa pensée.

Lorsque le comte de Nesselrode commença sa carrière dans les rangs secondaires de la diplomatie, Catherine, frappée d'une apoplexie foudroyante, descendait dans la tombe; elle cédait le sceptre au grand-duc Paul, qu'elle avait tenu dans l'obscurité la plus profonde. Le grand-duc fut, en quelque sorte, jeté d'un cachot sur le trône, de la solitude au gouvernement de quarante millions d'ames. On a exagéré la sombre bizarrerie de Paul Ier; on l'a présenté comme un prince passant soudainement d'un despotisme farouche à la bienfaisance et à la douce intimité. Paul Ier était du sang de Pierre Ier; entouré de conjurations, menacé dans sa personne, dans sa couronne, il fut souvent forcé de prendre ces résolutions inattendues qui ne purent lui sauver la vie. Les caractères naissent presque toujours des situations. Pour juger Paul, il faut descendre dans les profondeurs de l'esprit national des Russes, et voir si l'empereur n'était pas la vivante image de cette noblesse qui en finit avec son prince en l'étouffant sous des oreillers.

L'Europe avait pris une impulsion nouvelle depuis la révolution française. Paul Ier défendit la cause de l'unité royale en France; inquiété lui-même par l'esprit de révolte, il dut voir avec peu de faveur cette explosion populaire qui éclatait chez nous; mais l'éloignement de la Russie, ses embarras financiers, le partage de la Pologne, ne lui permirent pas de prendre part à la première coalition contre la révolution française; les Russes n'entrèrent en ligne qu'à la seconde guerre d'Italie, lors de la campagne de

Souwarow. La bataille de Zurich mit fin aux espérances de la seconde coalition; mais les régimens russes avaient entrevu l'Italie, ils avaient touché la Suisse. Comme les barbares des IIIe et IVe siècles, ils rappelaient, aux longues soirées de leur froide patrie, qu'il y avait de grandes villes de marbre au midi de l'Europe, que ces belles terres produisaient des fruits savoureux, que de magnifiques récoltes se déployaient sur d'immenses plaines. Ces souvenirs et ces regrets sont encore un des dangers de la civilisation moderne.

La carrière diplomatique de M. de Nesselrode s'ouvrit un peu plus largement lors de l'ambassade de M. de Marcoff à Paris, sous le consulat; époque merveilleuse de force et de jeunesse, où tout se retrempait, gouvernement, institutions, systèmes politiques. Le premier consul put facilement ouvrir des négociations avec la Russie. Toutes les fois qu'un gouvernement régulier s'est établi en France, l'Europe n'a jamais hésité un moment à le reconnaître. M. de Nesselrode demeura comme conseiller d'ambassade à Paris; il vit naître et se développer dans toute sa splendeur la puissance de Bonaparte. Qui lui aurait dit alors que, quinze ans plus tard, ce serait lui, comte de Nesselrode, chancelier d'Alexandre, qui présiderait aux actes de déchéance, et sanctionnerait le décret du sénat de 1814, qui rétablissait les Bourbons?

Paris était, à cette époque du consulat, un séjour de plaisirs et de fêtes. Le traité d'Amiens venait d'être conclu; la paix avait été conquise par la victoire; on avait soif de distractions et de repos. L'esprit de bonne compagnie commençait à se montrer, on en recherchait le code et les traditions, on en caressait les débris; il y avait une petite cour, aux Tuileries, chez Joséphine; on recueillait avidement tout ce qui ressemblait à l'ancienne étiquette. Les ambassadeurs seuls avaient des livrées, et ces beaux équipages brillaient au m lieu des cortéges quasi-républicains, composés d'une longue suite de fiacres dont on cachait les numéros. Napoléon réservait encore toute sa magnificence pour les fêtes militaires, ces grandes revues du Carrousel, où se déployaient, au milieu des flots de poussière, les beaux escadrons des guides et les grenadiers de la garde consulaire. Ce luxe des ambassades, la noblesse d'extraction, jetaient sur tout le personnel diplomatique un vernis d'aristocratie qui produisit un engouement général. De là ces bonnes fortunes qui,

plus tard, servirent si bien le comte de Metternich dans les plus gracieux espionnages. Le comte de Nesselrode avait trente ans; comme tous les Russes, il parlait facilement la langue française; il n'avait rien de cet accent désagréable que tout l'esprit du comte de Metternich ne peut dissimuler. Il eût donc sa part dans les dissipations de la nouvelle cour où de jeunes femmes, tout étonnées de leur position nouvelle, s'oubliaient avec tant d'abandon, sans s'inquiéter si le chef de l'état n'était pas la tête la plus grave, la plus sérieuse et la plus sévère de son temps. Nous ne savons pourquoi, mais rien ne nous a plus fait prendre en mépris la société du consulat et de l'empire que la lecture des mémoires qui ont été publiés pour en faire l'apologie. A côté des merveilles d'un seul homme, que ces petites passions, que ces étroites intrigues sont mesquines et désolantes!

La légation russe avait alors à s'occuper d'une des questions les plus importantes du droit maritime et des gens. Le traité d'Amiens, qui ne pouvait être qu'une trêve armée entre la France et l'Angleterre, fut déchiré par les deux puissances à la fois. C'est une question oiseuse de savoir lequel des deux gouvernemens commit la première infraction au traité; cette paix croula parce qu'elle n'était qu'un point de repos entre deux cabinets qui ne pouvaient vivre l'un à côté de l'autre dans leur gigantesque ambition. Dès que la guerre fut déclarée entre la France et l'Angleterre, Napoléon dut songer à pousser vigoureusement les hostilités; mais pour arriver à ce résultat, il lui fallait la coopération de quelques-unes des puissances du continent. Paul Ier, ardent dans ses haines comme dans ses admirations, avait conçu une haute estime pour le premier consul, et Bonaparte, mettant à profit les sentimens de son nouvel allié, lui demanda de faire revivre le grand principe de la neutralité armée, au profit de la Russie, du Danemarck et de la Suède. Ce principe était en complète opposition avec les idées et les intérêts anglais; le cabinet britannique n'a jamais admis que le pavillon pût couvrir la marchandise; une escadre parut dans le Sund pour agir simultanément contre le Danemarck, la Suède et la Russie, qui avaient adhéré à la neutralité armée. Ce fut la légation russe de Paris qui arrêta, par l'organe du comte de Nesselrode, les bases fondamentales du traité sur les neutres, développement d'une grande pensée de droit maritime.

Mais bientôt la face des choses changea comme par un coup de foudre. Paul Ier mourut étouffé dans son lit par une aristocratie hautaine qui voulait se débarrasser d'un maître gênant. Le doux et mystique Alexandre fut appelé à remplacer son père, et ses dispositions à l'égard de la France et de Napoléon furent presque immédiatement belliqueuses. L'Angleterre domina le cabinet de Saint-Pétersbourg; la légation russe quitta Paris.

Le rôle plus élevé que va jouer M. de Nesselrode à partir de cette époque, l'importance des négociations de la Russie avec la France, nécessitent de bien expliquer l'organisation hiérarchique du corps diplomatique, tel qu'il avait été constitué à l'avénement d'Alexandre. Le czar étant à la fois chef suprême de l'armée, de l'administration et de l'église, tous les pouvoirs dépendent de lui; en conséquence, il se réserve la direction de ce qu'on appelle la chancellerie. Cette chancellerie a d'abord des agens qui, sous le titre d'ambassadeurs ou de ministres, représentent officiellement le prince à l'extérieur. Cette chancellerie est inquiète et active; aussi les ambassadeurs sont-ils souvent forcés de prendre des renseignemens minutieux qui sortent du rôle ordinaire des agens reconnus et officiels. C'est ce qui porta si souvent l'empereur Napoléon à des mesures presque violentes contre les ambassadeurs russes; ceux-ci se procuraient les états militaires, les conventions secrètes, ils pénétraient les mystères les plus intimes du cabinet. Indépendamment de ces agens officiellement accrédités, le czar envoie encore des aides-de-camp sans autre mission patente que celle d'un voyage ou d'un compliment; ces aides-de-camp examinent, font des rapports aussi bien sur les gouvernemens et les populations qu'ils inspectent que sur les agens mêmes de la Russie. C'est ainsi, par exemple, qu'en 1811 l'aide-de-camp Tchernitcheff fit deux ou trois voyages à Paris, sous prétexte de complimenter Napoléon et de lui apporter des lettres autographes, et s'en retourna en Russie avec l'état de toutes les forces militaires qu'un employé du ministère de la guerre lui avait livré. Enfin, quand le czar entre en campagne, un grand nombre d'officiers-généraux réunissent à leur titre militaire des missions diplomatiques. Ainsi le comte Pozzo di Borgo suivait tout à la fois les opérations stratégiques et les négociations qui pouvaient en assurer le développement.

Le comte de Nesselrode fut attaché à son retour à la chancelle-

rie intime. L'empereur Alexandre lui reconnut une grande aptitude pour les négociations, une intelligence sérieuse, enfin cet esprit souple, érudit et facile, si essentiel pour seconder la volonté du maître. Pendant les grandes guerres de 1805, couronnées par Austerlitz, pendant la campagne de 1807, et lors de l'entrevue d'Erfurth, le comte de Nesselrode chercha surtout à plaire à l'empereur Alexandre, trop profondément pénétré de l'excellence de ses propres idées pour souffrir une impulsion qui n'eût pas été la sienne.

C'est à partir de l'entrevue d'Erfurth que trois pensées se disputent plus spécialement la diplomatie du cabinet de Saint-Pétersbourg : l'une, entièrement russe, qui voyait avec douleur l'alliance d'Alexandre avec le chef du gouvernement français. Il y avait haine du vieux Moscovite contre la civilisation du midi, de la vieille noblesse contre de glorieux parvenus. On ne voulait pas une rupture ouverte avec la France; mais les engagemens pris par le traité d'Erfurth, les intimités nées entre les deux couronnes sous la magique parole de Napoléon, déplaisaient à l'impératrice-mère, aux successeurs de ces boyards qui prétendaient encore au gouvernement féodal des provinces russes. La seconde école était en quelque sorte grecque et orientale : elle fut plus tard représentée par le comte Capo d'Istria. Par le traité d'Erfurth, Napoléon avait voulu satisfaire quelques-unes des vieilles ambitions de la Russie : dans ce nouveau partage du monde, il concéda à Alexandre la réalisation pleine et entière des idées de Catherine, Constantinople dans quelques années, Ispahan et la Perse à une époque plus reculée; on parla de l'indépendance de la Grèce et de la possibilité d'une insurrection parmi les populations helléniques et syriaques. Il y avait long-temps que ces projets roulaient dans la tête de Napoléon. Général de l'armée d'Égypte, n'avait-il pas songé dès-lors à réchauffer les passions chrétiennes pour soulever les Koptes et les Syriaques contre la domination ottomane? On sent qu'au principe de l'école diplomatique grecque devaient se lier quelques maximes de liberté; Capo d'Istria en demeura l'expression auprès d'Alexandre. La troisième école diplomatique fut, en quelque sorte, fondée par le comte de Nesselrode; elle consista à prendre le milieu entre toutes ces idées. Le comte de Nesselrode ne fut jamais dévoué exclusivement aux plans de l'entrevue d'Erfurth; il ne se laissa pas séduire par les rêves gigantesques des

deux empereurs; il ne fut ni absolument libéral avec l'école allemande et grecque, ni absolument vieux Russe dans ses répugnances contre Napoléon. Ce que sut apprécier Alexandre, ce fut l'obéissance intelligente du ministre à toutes ses volontés. Le comte de Nesselrode exécutait toujours, mais en tempérant ces impressions d'enthousiasme mystique qui caractérisaient souvent la politique d'Alexandre; il ne donnait pas l'impulsion, mais il empêchait d'aller trop loin.

L'époque où commence la faveur du comte de Nesselrode est, à vrai dire, celle de l'expédition française en Russie. Le mouvement qui repoussa cette gigantesque entreprise fut plus national encore que militaire; il fallut se retremper dans le vieux sang moscovite pour retrouver l'énergie des forêts, contre laquelle les czars luttaient depuis Pierre Ier. Alexandre, dont l'éducation et les principes s'opposaient à ce retour de barbarie, eut besoin de trouver dans son intimité des hommes auxquels il pût confier ses craintes sur le résultat du mouvement moscovite qui le dépassait. Le comte de Nesselrode devint un de ces hommes de confiance; dès 1812, sans avoir le titre officiel de chancelier d'état, il prit la plus grande part aux immenses travaux diplomatiques d'alors. Ce fut M. de Nesselrode qui conclut et signa le traité de subsides avec l'Angleterre et l'alliance intime des deux grandes puissances contre Napoléon.

Le comte de Nesselrode ne fut pas plénipotentiaire en titre au congrès de Prague; les pleins pouvoirs furent confiés à M. d'Anstett, diplomate habile d'ailleurs, quoique ce choix ne dût pas être très favorable au système de paix (1). Mais l'impulsion et la direction émanaient tout entières d'Alexandre, et par conséquent du comte de Nesselrode, son interprète le plus sincère et le plus dévoué. Il était alors d'une immense importance d'entraîner l'Autriche dans la ligue contre Napoléon; le succès de la campagne d'Allemagne en dépendait. M. de Metternich n'était rien moins que décidé à cette époque; il voulait d'ailleurs faire acheter l'alliance de l'Autriche au plus haut prix possible. La négociation fut suivie avec une grande habileté par le comte de Nesselrode; et à la fin du congrès de Prague, la coopération de l'Autriche était assurée aux armées

(1) M. d'Anstett était d'origine française, et Napoléon ne pardonnait pas à un Français de servir un gouvernement étranger.

coalisées; M. de Nesselrode régla tous les articles de cette convention et les bases de l'alliance militaire.

Un nouvel élément s'était manifesté dans la diplomatie russe à cette époque. Le général Pozzo di Borgo venait d'arriver au quartier-général, après avoir rempli sa mission auprès du prince royal de Suède, Bernadotte; Pozzo di Borgo représentait toutes les haines du parti corse contre Napoléon; il était l'ami des généraux mécontens de l'empire; son idée fixe était la chute de Bonaparte. Le comte de Nesselrode eut, sinon à lutter contre cette influence, du moins à en atténuer les conséquences exagérées. Comme M. de Metternich, le comte de Nesselrode croyait qu'il était possible de traiter avec Napoléon, en limitant sa puissance militaire, de telle sorte qu'elle ne menaçât plus l'indépendance allemande, ni la sécurité des intérêts et des relations des grands états. Sur ce point, le comte de Nesselrode se rapprochait encore des opinions d'Alexandre, qui, durant la campagne de 1813, ne pensait pas plus à renverser l'empereur des Français qu'à se mêler des formes du gouvernement de la France. La question du renversement ne vint qu'en 1814; on avait assez alors des affaires d'Allemagne; le Rhin n'était pas franchi. On a dit que le comte de Nesselrode, connaissant l'entrevue d'Abo entre l'empereur Alexandre et Bernadotte, ne pouvait ignorer qu'il y avait été question d'un grand nombre d'éventualités, parmi lesquelles se trouvait la possibilité d'une autre forme de gouvernement en France. Ceux qui savent un peu le fond des affaires, n'ignorent pas que rien ne fut plus vague que cette entrevue, si on en excepte la question des rapports intimes de la Russie et de la Suède, de leurs différentes réclamations territoriales et pécuniaires, et qu'on n'y arrêta aucune convention pour renverser le souverain qui jouissait en France d'une autorité incontestée.

En 1814, lorsque les alliés eurent passé le Rhin, la diplomatie dut suivre en personne toutes les phases de la guerre, pour être toujours à portée de répondre aux propositions qui pouvaient être faites par l'empereur Napoléon. L'arrivée de lord Castlereagh sur le continent facilitait les transactions pour les subsides et l'armement des corps; l'Angleterre à ce moment, il faut bien le dire, avait acquis un tel ascendant, qu'elle seule, en quelque sorte, donnait l'impulsion et dirigeait tous les actes des cabinets : fournissant les subsides de guerre, rien de plus simple qu'elle dût leur assigner un em-

ploi déterminé. Le comte de Nesselrode régla avec lord Castlereagh la forme de paiement pour la solde des troupes, et les résultats diplomatiques de la campagne.

Durant cette campagne de 1814, c'est auprès du comte de Nesselrode que convergent toutes les démarches du parti royaliste pour la restauration des Bourbons ; c'est à lui que s'ouvrit, pour préparer les voies à l'ancienne dynastie, M. de Vitrolles, agent secret de M. de Talleyrand au quartier-général des alliés. Les tristes évènemens de la guerre avaient amené les troupes coalisées à Paris; le moment était décisif pour cette fraction du sénat qui, sous la direction de MM. de Talleyrand, d'Alberg, Jaucourt, voulait la chute de Napoléon. Un gouvernement provisoire avait été formé après l'occupation de la capitale, il n'y avait pas à hésiter dans le choix des alliances, il était urgent d'obtenir l'appui de l'empereur Alexandre ; mais, avant tout, il fallait s'assurer le crédit du comte de Nesselrode, le ministre signataire de tous les actes diplomatiques depuis trois ans. Il fut donc entouré, assailli par mille intrigues qui se croisaient, par des négociations de toute espèce qui venaient aboutir à son cabinet. Les premières démarches du comte de Nesselrode furent très réservées; il voulait tâter l'opinion; il fallait d'ailleurs décider le prince de Schwartzenberg, qui commandait l'armée active, à une grande démonstration, et l'on ne savait pas précisément quels étaient les projets de l'Autriche et du prince de Metternich en particulier. Toutes les pièces diplomatiques émanées du comte de Nesselrode se ressentent de cette situation complexe. Toutefois le ministre d'Alexandre se prononça plus nettement dans une lettre officielle du 1er avril, adressée à M. Pasquier, préfet de police, afin qu'il eût à mettre en liberté les personnes arrêtées pour avoir manifesté des opinions favorables à *leur souverain légitime*. Il était évident que l'expression *souverain légitime* indiquait une décision secrète prise en faveur des Bourbons. Jamais peut-être il n'y eut plus d'activité dans la diplomatie; le salon de M. de Nesselrode ne désemplissait pas : tantôt c'était M. de Caulaincourt qui venait avec les pleins pouvoirs de Napoléon; tantôt les maréchaux de l'empire qui stipulaient les droits de l'armée ; tantôt arrivaient MM. de Talleyrand, Jaucourt, d'Alberg, pour presser M. de Nesselrode d'en finir avec toutes les incertitudes, par la déchéance de Napoléon; enfin, les royalistes

dévoués aux Bourbons, tels que MM. Sosthènes de La Rochefoucauld, de Vitrolles, accouraient joindre leurs instances de courtisans.

Ce fut à la suite de ces négociations si diverses que parut la déclaration de l'empereur Alexandre qui annonçait à la France qu'on ne traiterait plus avec Napoléon ; M. de Nesselrode tint la plume, et imprima à cet acte un remarquable esprit de modération. Cette déclaration fut tirée à un nombre immense d'exemplaires, au moyen d'une presse à la main, dans l'hôtel de M. de Talleyrand, rue Saint-Florentin ; ce fut un coup de parti pour la maison de Bourbon. On a dit que de riches présens déterminèrent la résolution de M. de Nesselrode. Il faut en général un peu se défier de tous ces bruits qui circulent après les grands évènemens politiques; il y a moins de corruption qu'on ne pense dans les affaires. Toutefois, il est probable qu'à la suite d'un acte aussi décisif, on dut garder quelque reconnaissance. Il est bien rare que, dans les transactions diplomatiques, il n'y ait pas toujours quelques dons secrets qui accompagnent la signature des stipulations; c'est un usage ; ces présens furent proportionnés sans doute à la grandeur du service : c'est tout ce que l'impartialité historique peut dire à ce sujet.

Cette époque de 1814 fut brillante pour le comte de Nesselrode. L'influence modérée de la Russie avait dominé toutes les résolutions et adouci les conditions de la victoire. L'empereur Alexandre était salué comme un symbole de paix; l'Autriche, l'Angleterre, étaient effacées; on ne parlait que d'Alexandre, et sa popularité se refléta sur le comte de Nesselrode jusqu'à ce point de donner quelque jalousie à M. de Metternich, qui jamais ne fut plus oublié que dans les transactions de Paris en 1814. Le ministre autrichien allait prendre sa revanche au congrès de Vienne. La première occupation de Paris fut l'apogée de la toute-puissance morale de la Russie dans les affaires du midi de l'Europe.

Ici nous avons besoin de bien préciser tous les obstacles qui entouraient le rôle de M. de Nesselrode. Rien n'était plus mobile et plus impressionnable que l'esprit d'Alexandre : il passait de l'enthousiasme à un sentiment opposé avec une inconcevable rapidité; il était presque impossible de le faire revenir de l'idée qu'il avait embrassée, et si on le suivait sur ce terrain, une autre idée surve-

nait bientôt qu'il adoptait avec non moins de chaleur. Depuis la fin de 1813, Alexandre était fortement préoccupé du mysticisme de Mme Krüdner; il mêlait à ses manifestes européens, à ses théories de paix et de guerre, une sorte de superstition exaltée bien difficile à traduire et à appliquer dans les affaires positives. Au congrès de Vienne pourtant, c'était d'affaires positives que l'on avait à traiter. La Pologne était alors occupée par une armée russe. L'école diplomatique des vieux Moscovites voulait que cette occupation devînt permanente; elle demandait que la Pologne fût réunie à la Russie, et que les Polonais ne reçussent ni constitution, ni priviléges d'état libre. Les intentions d'Alexandre étaient bien différentes : il songeait à orner son front de la couronne de Pologne; il voulait en réunir tous les fragmens dans un même système d'organisation politique. Le comte de Nesselrode fut l'exécuteur fidèle de cette pensée au congrès de Vienne; la question de Pologne fut son unique préoccupation, comme la conservation de la Saxe et la restauration des Bourbons de Naples avaient été le but de M. de Talleyrand. M. de Nesselrode eut aussi à combattre tout à la fois M. de Metternich et la Prusse, qui craignaient de voir échapper les fragmens de la Pologne qui leur étaient échus par le dernier partage. Toutefois ce fut au congrès de Vienne que M. de Nesselrode se lia avec le baron de Hardenberg. La Russie avait appuyé les prétentions de la Prusse sur la Saxe; des liens politiques et de famille avaient rattaché ces deux états l'un à l'autre; la Prusse était destinée désormais à servir d'avant-garde à la Russie dans ses projets d'influence sur le midi de l'Europe. Cette intimité de la Russie et de la Prusse amena un rapprochement secret entre l'Autriche, l'Angleterre et la France, dans le but de s'opposer aux projets d'Alexandre.

Tous ces petits intérêts se confondirent en face de l'immense nouvelle du débarquement de Napoléon au golfe Juan. L'empereur Alexandre, plus que jamais dans les idées mystiques et libérales de l'école allemande, n'hésita pas un moment à prêter ses forces à la coalition. Mme Krüdner ne lui avait-elle pas persuadé que l'ange blanc ou de la paix devait en finir avec l'ange noir ou des batailles, et que ce rôle de médiateur et de sauveur du genre humain lui était destiné? Les immenses armées d'Alexandre se mirent donc en mouvement contre l'ange noir; mais les Russes, qui avaient prêté un appui décisif dans l'invasion de 1813 et de 1814, n'arrivèrent cette

fois qu'en troisième ligne de bataille. C'est ce qui explique l'influence exclusivement anglaise et prussienne qui domina les transactions de 1815. Alexandre se posa comme protecteur des intérêts français, autant par générosité de caractère que par la rivalité naturelle qui se montrait dès-lors entre la Russie et l'Angleterre. Dans cette circonstance, l'action de M. de Nesselrode fut aussi puissante sur l'esprit de l'empereur que celle du comte Pozzo; ils rendirent de grands services à notre pays, il faut le reconnaître ; ils nous sauvèrent d'un morcellement de territoire et d'une indemnité pécuniaire qui s'élevait au-dessus des ressources de la France.

Dès cette époque commence à poindre une rivalité dangereuse pour le comte de Nesselrode : nous voulons parler de Capo d'Istria. Le comte Capo d'Istria était né dans les îles Ioniennes, au sein de cette population grecque si souvent encouragée par les czars à conquérir sa liberté; il était l'ami d'Ypsilanti, de toute cette génération ardente qui combattait pour l'indépendance hellénique. Son crédit remontait à ses négociations en Suisse en 1815, négociations qui eurent pour résultat un nouvel acte de médiation. Capo d'Istria fut quelque temps après appelé à partager, avec le comte de Nesselrode, le ministère des affaires étrangères, et la cause grecque trouva en lui un appui constant, un interprète chaud et fidèle.

C'était, nous le répètons, une véritable rivalité, car le comte de Nesselrode appartenait essentiellement aux idées et à l'école européennes. La pensée dominante de cette école, depuis 1816, était la répression du mouvement libéral produit par la grande résistance populaire aux conquêtes de Napoléon. M. de Nesselrode s'était sur ce point tout-à-fait rapproché de M. de Metternich; tous deux voyaient avec chagrin l'empereur Alexandre livré à l'école libérale hellénique du comte Capo d'Istria. La difficulté politique se compliquait d'une question religieuse : il y avait sympathie entre les deux églises grecques de Moscou et d'Athènes; les patriarches étaient en communion. On ne pouvait sur ce point attaquer de front l'empereur Alexandre; il n'était possible à M. de Nesselrode de lutter contre Capo d'Istria qu'en semant partout des craintes sur les redoutables progrès de l'esprit d'insurrection.

Déjà, à la fin de 1815, l'empereur Alexandre avait conçu le projet de la sainte-alliance, projet qui, dans l'origine, n'était que le ré-

sultat des idées mystiques et chrétiennes de l'école de Mme Krüdner, mais qui reposait sur un principe de résistance à l'esprit de liberté. La sainte-alliance était un contrat de garantie mutuelle, et en quelque sorte de solidarité des couronnes contre le mouvement libéral des peuples. M. de Metternich et le comte de Nesselrode n'étaient certainement pas des hommes à vagues transactions, il y avait trop de positif dans leur vie pour cela. Ils virent néanmoins avec satisfaction le czar s'engager dans ces idées ; l'un et l'autre espéraient entraîner l'empereur Alexandre dans leur système. Les évènemens semblaient d'ailleurs favoriser la pensée commune du comte de Nesselrode et du prince de Metternich. Les sociétés secrètes d'Allemagne prenaient un développement effrayant; la Prusse, l'Autriche, étaient dans de perpétuelles inquiétudes sur l'esprit et la tendance de ces associations; elles écrivaient notes sur notes au cabinet de Saint-Pétersbourg, et M. de Nesselrode promettait secours aux deux cabinets alarmés. D'un autre côté, le sénat de Pologne, par une résistance mal calculée, venait de blesser profondément les affections de l'empereur. Ce qui, dans un gouvernement normal et constitutionnel, eût été considéré comme un acte légal, fut confondu avec la révolte armée, et l'empereur prit tout à coup des résolutions violentes à l'égard de la Pologne. C'était rentrer dans les idées du système européen, cette grande répression qui appartenait à l'école de MM. de Nesselrode et Metternich. Il y avait ainsi plus d'un intérêt en jeu pour affaiblir le crédit du collègue libéral de M. de Nesselrode. Capo d'Istria était favorable à ses compatriotes, qui venaient de secouer par un mouvement généreux l'oppression de la Porte; Capo d'Istria poussait l'empereur Alexandre à intervenir immédiatement en portant une armée russe sur le Pruth, et une flotte dans la Morée. Le prince de Metternich vit avec effroi l'insurrection de la Grèce. Vieille alliée de la Porte, la maison d'Autriche s'efforça d'éviter un conflit qui menaçait la puissance ottomane, nécessaire à l'équilibre européen; en conséquence, la tactique de l'Autriche, secondée par M. de Nesselrode, dut être de persuader à l'empereur Alexandre que le comte Capo d'Istria ne voyait qu'une question de co-religionnaires là où il y avait un véritable esprit de révolution.

Ce fut alors que, de concert avec le comte Nesselrode, M. de Metternich revint à l'idée d'un congrès, à ces grandes représenta-

tions des souverainetés, telles que les entendait la sainte-alliance. L'école diplomatique du congrès de Vienne avait une prédilection marquée pour ces assemblées européennes dans lesquelles les hommes d'état se réunissaient pour régler les grandes affaires du continent. Ce goût des congrès se rencontre également chez M. de Talleyrand, chez le prince de Metternich et chez le comte de Nesselrode. L'empereur Alexandre les recherchait aussi, parce qu'on l'y consultait comme arbitre souverain; il aimait qu'on s'en rapportât à sa générosité et à son expérience. M. de Nesselrode accompagna le czar dans les réunions de Troppau et de Laybach. Ceux qui ont approché l'empereur Alexandre à cette époque, remarquèrent qu'il était dans une sorte d'incertitude entre les idées libérales et les tendances fortement répressives de l'Autriche. M. de Metternich consacra toute son habileté à convaincre l'empereur des dangers qui menaçaient les souverainetés européennes, si on ne se décidait à un de ces grands mouvemens militaires qui en finissent avec les rébellions. C'est alors qu'à point nommé arriva au comte de Nesselrode la nouvelle d'un mouvement séditieux qui s'était manifesté dans un régiment de la garde à Saint-Pétersbourg. Cette nouvelle changea brusquement les dispositions de l'empereur; M. de Nesselrode reçut ordre d'entrer corps et ame dans le mouvement autrichien.

Ce qu'il faut bien remarquer, c'est que dans cette lutte entre le principe libéral et le principe absolutiste, Capo d'Istria était demeuré le fidèle interprète d'une pensée indépendante pour la Grèce. Le malheur voulut que le mouvement insurrectionnel des Hellènes se mêlât à la révolte du Piémont, à la proclamation de la constitution des cortès; on ne put pas toujours exactement déterminer la différence qui existait entre un mouvement militaire désordonné, qui effrayait les gouvernemens réguliers, et ce magnifique spectacle de la Grèce, vierge morte, comme dit Byron, qui arborait la croix sur ses drapeaux déchirés. Capo d'Istria fut disgracié pour son amour de la Grèce. Triste ingratitude des révolutions! c'est ce même Capo d'Istria que le poignard d'un Hellène frappa au cœur.

Dès-lors s'opère la fusion intime de la politique russe et de la diplomatie autrichienne; c'est l'absolu triomphe du prince de Metternich. Cette situation se prolonge au congrès de Vérone. M. de Nesselrode était alors ministre unique, chef de la chancellerie sous

les ordres d'Alexandre. Au congrès de Vérone, c'est M. de Nesselrode qui tient la plume; tout se fait de concert à l'égard de l'Espagne, les notes diplomatiques sont rédigées en commun; c'est M. de Metternich qui écrit au ministre autrichien à Madrid, comme c'est M. de Nesselrode qui rappelle le ministre russe et qui fulmine des arrêts de proscription contre l'assemblée des cortès. Ce n'est plus Alexandre libéral modéré; c'est le prince absolu, impératif, qui, par l'organe de son ministre, impose partout la loi. Si la finesse de M. de Villèle se refuse d'abord à s'engager dans une campagne coûteuse et soumise à des chances diverses, M. de Nesselrode n'hésite pas à lui écrire au nom de son maître pour lui annoncer que la Russie est décidée à tout tenter pour réprimer l'esprit de révolte dans la Péninsule. La fin de la vie d'Alexandre est remplie de cette préoccupation; la sainte cause de la Grèce lui pèse comme un remords; il en porte la douleur empreinte sur sa physionomie maladive; mais que faire? MM. de Nesselrode et de Metternich se sont emparés de son ame, ils l'ont livrée à mille terreurs; désormais le libéralisme lui fait peur; on lui présente comme un spectre menaçant les sociétés secrètes de son empire; il ne comprend pas que le meilleur moyen d'occuper l'effervescence des Russes serait de les jeter sur la Turquie pour aider à la délivrance de la Grèce. On a beaucoup cherché les causes secrètes de la mort si rapide de l'empereur; peut-être cette douleur poignante n'y fut-elle pas étrangère. Alexandre était religieux, il avait l'ame sympathique, et chaque coup de yatagan qui faisait rouler une tête de femme ou d'enfant sur les ruines d'Athènes ou de Lacédémone devait atteindre ses propres entrailles. Ce remords dévora ses derniers jours.

A la mort d'Alexandre, la Russie subit une commotion tout à la fois politique et militaire. On ne connaît pas assez dans l'Europe méridionale le caractère spécial de la famille des czars; il y avait de l'exaltation dans l'amour filial de l'empereur Alexandre pour sa vieille mère; il y avait un respect profond dans les czaréwitz Constantin et Nicolas pour leur aîné. Cet intérieur de famille était touchant; la mort d'Alexandre les surprit tous, et sur son tombeau éclata ce mouvement militaire préparé par les sociétés secrètes et par une génération de jeunes officiers qui rêvaient la vieille indépendance slave. L'avènement de l'empereur Nicolas allait-il

changer la position du comte de Nesselrode? Une première cause empêcha que le ministre ne fût sacrifié : l'admiration respectueuse que Nicolas professait pour les volontés et la pensée de son frère; ensuite, jeune encore et peu au courant des affaires, il lui paraissait utile de s'entourer des hommes qui avaient dirigé la politique de la Russie depuis la grande époque de 1814. D'un autre côté, M. de Nesselrode possédait l'estime de l'impératrice-mère, et quelle puissance n'avait pas exercée cette femme couronnée sur tous les évènemens! Elle seule garda ses mépris aristocratiques pour Napoléon; elle domina son fils Alexandre même après Erfurth. Selon les mœurs patriarcales, ses enfans lui faisaient en quelque sorte hommage de la couronne, comme s'ils devaient le pouvoir politique à celle qui leur avait donné la vie.

Toutefois, le comte Nesselrode s'aperçut bientôt qu'il devait se modifier; les idées avaient marché depuis la mort d'Alexandre. Il était impossible de contenir l'esprit russe, qui se prononçait avec énergie en faveur des Grecs; il fallait donner un aliment à l'inquiétude militaire; une guerre était indispensable. L'influence du prince de Metternich sur le cabinet de Saint-Pétersbourg s'affaiblit. C'est alors que M. de Nesselrode commence à se séparer de l'Allemagne, à se faire plus complètement Russe, à se dessiner plus nettement dans le sens de l'intervention grecque. Les temps n'étaient plus les mêmes, le principe monarchique avait partout triomphé, dans le Piémont comme à Madrid et à Naples; la Pologne paraissait entièrement soumise sous son vice-roi Constantin. C'est ainsi que, par la tendance des faits eux-mêmes, le comte de Nesselrode devint l'antagoniste de M. de Metternich, avec lequel il avait marché jusqu'alors. La tendance russe l'emporta sur l'esprit allemand.

De cette situation nouvelle naissaient plusieurs résultats : 1° le rapprochement intime de la Russie et de la France; 2° la rivalité profonde des cabinets de Saint-Pétersbourg et de Londres; 3° les méfiances inquiètes de l'Autriche et de M. de Metternich à l'égard des projets de la Russie sur l'Orient.

L'intimité de la France et de la Russie remontait à l'époque de 1815, et s'était resserrée au congrès d'Aix-la-Chapelle, en 1818, sous l'influence du duc de Richelieu. La pensée du cabinet français fut toute russe en effet sous le duc de Richelieu, sous MM. Dessolles, de Montmorency, de Villèle et de Damas. Le ministère sous

M. de La Ferronays fut également dévoué à l'alliance russe; et ce n'était pas seulement de la reconnaissance pour des services rendus à la restauration : c'était la conviction que l'alliance russe, qui ne pouvait en aucune manière blesser nos intérêts, devait au contraire, dans un certain nombre de circonstances, agrandir notre influence diplomatique et nos circonscriptions territoriales. La collection des dépêches du comte Nesselrode pendant cet intervalle, les notes diplomatiques qui sont aux affaires étrangères, constatent suffisamment la bienveillance du cabinet de Saint-Pétersbourg, et les efforts tentés pour obtenir le concours de la France.

Une des causes, entre autres, de cette intimité si recherchée était la rivalité, formidable déjà, qui éclatait entre l'Angleterre et la Russie. Les alliances de 1815 avaient bouleversé toutes les vieilles idées diplomatiques; les querelles particulières s'étaient effacées devant le but commun, qui était la destruction du pouvoir de Napoléon. Mais une des fautes de l'Angleterre dans cette circonstance fut surtout d'agrandir démesurément l'influence de la Russie, de créer, pour ainsi dire, sa toute-puissance d'avenir. C'est avec les subsides et l'argent de l'Angleterre, en 1813 et en 1814, que le cabinet de Saint-Pétersbourg a acquis les moyens de peser à tout jamais sur les intérêts anglais. Le comte de Nesselrode, qui avait pris part au plus grand nombre des transactions de 1815, dut également se séparer des traditions de l'école de 1812; et c'est de l'habileté que ces changemens sans brusquerie. Le comte de Nesselrode est l'homme des transitions; il ne s'est jamais posé inflexible dans un système ou dans une idée, et s'est fait le traducteur des temps et des intérêts; ceci explique comment le chancelier d'état de l'empereur Nicolas eut quelquefois des idées si diamétralement opposées au chancelier d'état de l'empereur Alexandre.

On peut dire que, jusqu'à la révolution de 1830, la politique russe est tout orientale; elle fut dominée en quelque sorte par la question turque. L'ancienne théorie de la sainte-alliance est abandonnée pour un intérêt moins sentimental; par une singulière fatalité, on cessait d'avoir peur des révolutions, et la plus complète des révolutions arrivait. 1830 vint tout à coup faire naître des émotions nouvelles; le principe populaire faisait irruption avec violence, il se présentait avec la même énergie que le pouvoir militaire de l'empereur Napoléon, contre lequel l'Europe s'était autrefois

armée. La vieille éducation du chancelier d'état allait le servir ici; car la première conséquence de la révolution de juillet était, sinon de faire revivre le vieux traité de la sainte-alliance, parchemin tombé en pièces, au moins de préparer un traité de garantie mutuelle. Il fallait oublier toutes les dissidences particulières pour courir au plus pressé; les idées du prince de Metternich reparaissaient à la surface; on faisait un retour vers les projets de 1815. Nous sommes assez portés à croire que M. de Nesselrode ne vit pas avec déplaisir ce retour vers des principes qu'il comprenait mieux, et dont il avait nourri ses premières années d'études et de travail. Mais l'âge était venu. M. de Nesselrode, en 1830, avait atteint sa soixantième année, et ce n'est pas au déclin de la vie que l'on est préparé à ces grandes perturbations qui dérangent l'existence. On n'a pas tenu assez compte, en récapitulant les causes du maintien de la paix, de cette peur de dérangement qui dominait ces existences fatiguées. Ce n'est pas sans raison que l'antique Grèce avait mis dans les mains des vieillards la déclaration de la guerre. Supposez à M. de Metternich l'effervescence des jeunes années, au comte de Nesselrode quinze ans de moins, qui sait? peut-être la guerre eût éclaté violente, et avec elle toutes les chances de désordre.

D'ailleurs le mouvement de la Pologne devenait une suffisante occupation à la Russie, et les idées de l'empereur Nicolas se trouvaient, sous le point de vue de la répression, en parfaite harmonie avec l'école de son ministre. Ce que voulait la nation russe, c'était la réunion de la Pologne. Sans partager sur ce point tous les préjugés des vieux Moscovites, le chancelier d'état était d'avis que cette nationalité divisée, que ce gouvernement double et simultané nuisait à l'unité politique et administrative de la Russie. C'est un fait remarquable que cet ensemble d'administrations diverses qui constituent le vaste empire russe, et qui toutes correspondent à un centre commun sous la main de l'empereur. Le cabinet de Saint-Pétersbourg commande à mille peuples divers : Tartares, Mahométans, Polonais, Cosaques. Chacun de ces peuples a ses lois, ses coutumes, sa puissance, ses souvenirs. Il n'y a là ni forme commune de lever l'impôt, ni même, jusqu'à un certain point, homogénéité pour la conscription militaire; les uns paient tribut, les autres sont tenus à des redevances d'armes, de chevaux; ici le recrutement se fait par les seigneurs, là par des levées en masse; quelques peuples sont

encore soumis à toute la rigueur du régime féodal; d'autres, à une obéissance plus régulière, plus directe envers le prince.

En Russie il y a donc nécessité d'une éducation plus soignée, plus complète pour les hommes d'état; un jeune homme qui se destine à la diplomatie, à Saint-Pétersbourg, doit savoir, indépendamment du français et de l'allemand, le grec moderne et une langue orientale. M. de Nesselrode a employé une bonne partie de sa vie à s'immiscer dans l'étude des langues vivantes. Les bureaux auxquels il préside sont les plus vastes, les plus multipliés, les plus minutieux : il y a un bureau pour les relations avec la Perse, une division pour les rapports avec la Chine, avec les petits princes mahométans, indépendamment de la correspondance secrète avec les chefs de populations que la Russie veut faire révolter contre l'islamisme.

Mais depuis cinq ans, le système des aides-de-camp diplomates a repris toute sa force; l'empereur Nicolas aime cette organisation demi-militaire qui laisse à la Russie une attitude armée, même en négociant. M. de Nesselrode n'existe plus guère que comme conseil dans les affaires actives. Prenez toutes les questions qui se sont agitées depuis la révolution de juillet : la Pologne, la Turquie, la Grèce; presque toutes sont traitées en dehors de M. de Nesselrode, et par la correspondance directe de l'empereur avec ses envoyés de confiance. Le chancelier d'état n'est que la main qui remet les dépêches à l'empereur. La jeune école diplomatique russe le considère comme un homme dont la pensée est finie; on le garde comme un souvenir honorable. Depuis deux ans surtout, la goutte accable M. de Nesselrode; il est devenu très inactif; ses bureaux sont remplis d'agens qui prennent encore son avis par déférence, mais qui en définitive suivent la pensée de l'empereur. Sans doute il y a des diplomates plus avancés dans la vie, qui conservent le plus grand ascendant sur les affaires de leur pays; peut-on parler de la faiblesse des ans lorsqu'on a sous les yeux le spectacle miraculeux du prince de Talleyrand? A vrai dire, aujourd'hui M. de Nesselrode n'est qu'un vaste répertoire que l'on va consulter sur les transactions des trente dernières années; c'est à peu près ce qu'était M. d'Hauterive à la fin de sa vie, dans nos bureaux des affaires étrangères.

M. P.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 juillet 1836.

La disparition d'Armand Carrel des rangs de la presse est l'évènement le plus tristement remarquable de cette quinzaine : sa mort a consterné tout le monde, amis et adversaires, les partis et les masses; et le mérite de l'homme a été mis en pleine lumière par le vide qu'il a laissé. Carrel avait conquis par son originalité une place que personne ne saurait occuper après lui. Simple journaliste, il s'était créé puissance politique; il avait associé le pamphlet quotidien à l'autorité de la tribune; sans caractère officiel, il s'était élevé à une véritable égalité avec les hommes d'état et les gouvernans.

Cette situation était unique, et Carrel la devait à sa personnalité vigoureuse. Les choses sont toujours ce que les hommes les font : Carrel avait fait de son journal un drapeau, un camp, une force.

Il est probable que le jeune publiciste eût été un grand capitaine, si les circonstances lui eussent ouvert la lice de la guerre et de la gloire. Il avait l'habitude de nourrir son esprit des traditions et des leçons de l'empereur. Puisqu'il devait périr jeune, que n'a-t-il succombé pour une cause plus noble et plus digne de lui, plutôt que de trouver sa fin dans une rencontre obscure !

Le défaut de Carrel fût l'excès du courage; il ne s'estima pas assez lui-même; il ne songea pas assez qu'il avait le droit et le devoir d'être avare d'une vie qui appartenait au pays. Le courage de l'homme politique ne doit pas ressembler à l'impétuosité militaire; l'écrivain doit plutôt avoir le sang-froid qui

Sait affronter la mort et ne la donne pas.

Dans nos mœurs, on se bat moins par vengeance que par amour-propre, que par fierté, pour donner au public la preuve qu'on ne tremble pas sous la menace de la balle et de l'épée. Qui avait moins besoin que Carrel de prouver son courage, lui si loyal, si éprouvé, si chevaleresque?

La perte d'Armand Carrel est irréparable . il avait porté du génie dans le journalisme, dans ces luttes incessantes dont il savait, à force de verve, renouveler les détails et la monotonie; son style nerveux, délié, svelte, énergique et pur, était admiré de Chateaubriand et de Béranger, qui tenaient à honneur de le compter parmi leurs amis. Il est beau d'avoir, à

trente-six ans, mis la plume du journaliste à côté de la vieille gloire d'hommes blanchis dans les longs travaux.

Ce n'est pas ici le moment d'examiner la carrière politique de Carrel et d'apprécier le chef de parti, d'autant plus que quelque jugement que l'on porte sur le système qu'il avait adopté depuis quatre ans, sa juste renommée repose sur des fondemens incontestables. Le républicain de l'école américaine peut être sujet à controverse et soumis à une discussion sévère; mais le publiciste profond et patriote qui avait un amour si intelligent de la gloire et des intérêts de la France, mais le défenseur des droits politiques, qui sont supérieurs à toutes les formes de gouvernement, ne peuvent rencontrer que l'approbation universelle.

Carrel excellait dans les questions de politique étrangère; il faisait un contre-poids nécessaire à l'entraînement qui nous attire vers l'alliance de l'Angleterre; il avait le culte de la grandeur nationale, il le nourrissait ardemment dans son ame au milieu de l'allanguissement qui nous énerve aujourd'hui. La France sentait que ses intérêts de gloire et de puissance ne seraient jamais trahis par cet homme, si de la pensée il passait un jour à l'action; et, à le lire, elle ne s'étonnait pas qu'il fût de la patrie de Corneille.

Tout a été triste dans ces derniers jours De sinistres rumeurs de complot et d'assassinat sont venus consterner l'opinion, et le ministère n'a pas peu fortifié l'effroi public par la suppression de la revue du 29 juillet. Il est impossible de ne pas croire aux appréhensions sérieuses des ministres, à la sincérité de leurs renseignemens et de leurs craintes; et il est difficile de prononcer un blâme absolu sur la résolution qu'ils ont prise. Il paraît qu'on a pensé dans le cabinet qu'il serait insensé de venir, pour ainsi dire, provoquer l'extravagance hideuse d'une poignée de scélérats, et de leur offrir les facilités du crime. On cite un mot qu'on attribue à M. de Talleyrand : «qu'il fallait avoir eu l'année dernière le courage de passer la revue, et cette année celui de la supprimer.»

Il faut donc consentir à laisser passer tête baissée cette maladie, ce choléra moral de l'assassinat; nous croyons bien que ce fléau sera aussi court qu'il est épouvantable, et que ses vapeurs n'infecteront pas longtemps notre atmosphère. Mais il est triste que les menaces du crime puissent tenir en échec toute une société, et peut-être eût-il été plus habile d'achever de déshonorer l'assassinat sous le luxe de son courage.

Au moins nous avons eu pour dédommagemens d'éclatans avantages en Afrique; le général Bugeaud a rudement malmené Abdel-Kader, il a fait de nombreux prisonniers, a tué à l'ennemi un monde considérable, et continue de pousser l'Arabe jusqu'aux confins de la régence. Voilà de notables résultats qui consolideront notre colonie et dont nous ne saurions trop nous réjouir. Certes nous sommes loin d'être les partisans politiques du général Bugeaud; nous nous rappelons ses incartades de tribune, et l'inconvenance de ses attaques contre la presse; mais dès qu'il s'agit du service de la France contre l'étranger, tous les dissentimens doivent être oubliés. Hors de France, il n'y a plus à considérer ni opposition, ni ministère; les opinions ne sont rien, les faits et les services prévalent seuls. En Angleterre, les tories, les whigs, les radicaux oublient tout

dès qu'il s'agit de la gloire des trois royaumes. Cette religion de la patrie doit rester intacte et sacrée au milieu des dissensions politiques. Aussi nous n'hésiterons pas à reconnaître que le général Bugeaud a déployé en Afrique une remarquable vigueur, qu'il a montré plus d'audace et d'initiative qu'on n'avait fait jusqu'alors, qu'il ne s'est pas contenté de chasser l'Arabe devant lui, mais qu'il a voulu le joindre et en finir; qu'il apprend à nos jeunes soldats à marcher, à s'aguerrir à la continuité des fatigues, et qu'il a fait preuve enfin de belles qualités militaires. Le général a compris qu'il fallait avoir Abdel-Kader mort ou vivant, et qu'une victoire éclatante était nécessaire. Il n'y a plus à s'en dédire, la France est engagée d'honneur à conquérir et à civiliser l'Afrique. Les faits parlent plus haut de jour en jour, et jamais provocation plus directe à l'action et à la gloire ne fut plus hautement adressée par la Providence à une grande nation.

Ce fut une noble pensée que celle qui, après 1830, résolut d'achever l'arc de triomphe de l'Étoile et de l'inaugurer un 29 juillet. Quelle autre journée, en effet, convenait mieux à la consécration du monument? Le 29 juillet avait remis la France en possession de cette immense gloire militaire des vingt-cinq années de la révolution et de l'empire. La France saura gré au gouvernement qui a conçu cette pensée, et l'a si dignement et si rapidement réalisée. Si l'on est juste, M. Thiers n'aura pas la moindre part dans la reconnaissance publique. On sait que ce fut le ministre qui obtint des chambres les fonds nécessaires, comment il appela à son aide l'élite des artistes, avec quelle ardeur il poussa les travaux. L'inauguration de l'arc de triomphe a eu lieu le jour promis. Quoique les détails en soient d'une haute valeur, c'est surtout l'effet grandiose que produit l'ensemble des sculptures, c'est surtout la richesse, la grandeur et la dignité du monument tout entier qu'il faut admirer. On est fier d'être d'un pays qui a fait tant de nobles choses en un quart de siècle, et en sait si noblement constater le souvenir. Quelle histoire que celle qui vous est donnée à lire dans le registre solennel de ces voûtes colossales! Quelles pages impérissables léguées à la postérité! Quel éloquent résumé de nos dernières guerres, que ces simples listes de capitaines illustres et de hauts faits d'armes gravées sur les murs! Pas une pierre ici qui ne dise un nom glorieux ou une victoire immortelle.

Les quatre larges trophées qui décorent les quatre façades principales sont une digne décoration du monument; par leur situation sur le premier plan, par leur énorme développement et leur valeur réelle, ce sont les morceaux de sculpture qui attirent et méritent surtout l'attention. Le sujet qu'a traité M. Cortot, c'est Napoléon au faîte de la puissance et couronné des mains de la Victoire : ce n'est pas celui que nous préférons. Le Napoléon de M. Cortot ne satisfait pas; l'expression de sa figure voudrait être profondément pensive; elle n'est qu'indécise et vulgaire. Le génie triomphant de l'empereur devait être autrement idéalisé sur cet arc de triomphe dont il est l'ame. Les deux trophées de M. Ettex, en regard l'un de l'autre, sont d'une composition savante, trop savante peut-être. Peut-être l'artiste en a-t-il trop voulu faire deux pendans; ses groupes opposés se répondent plus symétriquement qu'il ne convenait. Cette ex-

trême régularité tient plutôt de l'architecture que de la sculpture. Du reste, l'idée des sujets de M. Ettex était belle. Il l'a exécutée avec un incontestable talent. D'une part, c'est la Patrie qui arrache le laboureur de ses champs et l'emmène défendre le sol envahi; de l'autre, c'est la Paix qui le ramène à sa charrue; *rediit ad boves*. Un peu moins de raideur et un peu plus d'élan, il y aurait là presque du Michel-Ange. Le morceau capital et supérieur est celui de M. Rhude. Voici bien 92. La frontière est menacée, mais les armées ennemies ne la passeront pas. Le peuple tout entier se lève comme un seul homme et court au combat. Le génie de la résistance guide nos soldats, planant sur eux, ses grandes ailes déployées, l'œil étincelant, magnifiquement irrité, sûr de la victoire. Ici tout est mouvement et enthousiasme; tout est au niveau du sujet. Ce chef-d'œuvre de M. Rhude est un véritable chef-d'œuvre.

Les morceaux encadrés au-dessus des trophées ou sous les voûtes sont d'un autre style. Là plus d'allégorie. Le vieil uniforme de la vieille garde impériale reparaît partout, et vous le regardez le cœur ému et bondissant. Tout l'idéal est dans la vérité même des faits représentés. Que voulez-vous de plus grand? C'est Austerlitz, c'est Aboukir, c'est le passage du pont d'Arcole, c'est Jemmapes, ou bien ce sont les funérailles de Marceau, c'est la prise d'Alexandrie. Tous ces ouvrages nous ont paru dignes du monument, et dignes aussi de MM. Gechter, Seurre aîné, Feuchère, Marochetti, Lemaire et Chaponnière, leurs auteurs.

Le bas-relief non interrompu qui court autour des quatre faces du grand entablement est dû aux ciseaux associés de MM. Brun, Laitié, Jacquot, Caillouette, Seurre aîné et Rhude. Son élévation le met tellement hors de la portée du regard, que nous n'en avons guère aperçu que l'effet; mais cet effet est magnifique. Il nous montre réalisé tout ce que nous avions rêvé des frises du Parthénon.

Il reste à poser le couronnement de l'acrotère. Quel sera ce couronnement? On n'est plus, dit-on, d'accord là-dessus. Nous regretterions, quant à nous, qu'on eût abandondé l'idée de cet aigle immense qu'on avait promis de confier au ciseau de M. Barye. Laissez à César ce qui appartient à César. Vous avez été déjà généreux et désintéressés. Vous n'avez pas imité cette faiblesse de Napoléon qui mettait son chiffre à des monumens qu'il n'avait pas bâtis. Vous l'avez replacé lui-même sur sa colonne. Soyez plus généreux encore; placez son aigle sur cet arc que vous avez fini, mais qu'il avait commencé, et qui est l'arc de ses triomphes.

Les esprits prompts à s'alarmer se sont exagéré l'importance des derniers mouvemens carlistes en Espagne. Certes c'est un symptôme fâcheux que la persistance de cette insurrection, qui gagne chaque jour du terrain, s'étend et se propage dans des provinces qu'elle n'avait pas jusqu'à présent atteintes. Pour quiconque a étudié de près et sérieusement ce pays, il était clair que la guerre civile se prolongeant, les choses devaient inévitablement se passer ainsi. Ce n'était pas uniquement au nord que le prétendant avait des champions nombreux et décidés; il en avait bien d'autres également dévoués partout ailleurs. Mais au moins, partout ailleurs qu'en Biscaye et dans le Guipuzcoa, la force supérieure et organisée d'avance des libéraux, et leurs mesures bien prises, avaient fortement

contenu d'abord et enchaîné le parti contre-révolutionnaire. Toute la faute, ou plutôt tout le malheur du gouvernement de la régente a été de ne savoir ou de ne pouvoir étouffer en quelques mois la lutte que sa bonne chance avait resserrée dans un étroit espace. Au commencement, don Carlos ne jouait qu'un pur jeu de hasard. Se maintenait-il un temps donné, une seule campagne, il était évident qu'il s'établissait assez solidement pour donner avant peu les mains à ses partisans de tous les coins du pays. Voilà justement ce qui est advenu. Le cabinet de Madrid n'ayant pu profiter du premier isolement des révoltés pour les détruire, comme on devait s'y attendre, tout ce qu'il a tenté depuis n'a guère tourné qu'à leur avantage. Si la molle et doucereuse administration de M. Martinez de la Rosa les a fortifiés et encouragés, l'administration plus énergique, mais peu prudente, de M. Mendizabal ne leur a pas été moins profitable. Niera-t-on, par exemple, qu'en fermant tous les cloîtres et en renvoyant chez eux cent mille moines, ce dernier ministre n'ait formé lui-même des noyaux de *guerillas* prêts à lever le drapeau du prétendant jusque dans les moindres districts?

Ainsi les bandes du curé Mérino parcourent aujourd'hui plus audacieusement que jamais les deux Castilles; d'aventureux lieutenans de Bruno Villareal menacent à la fois la Galice et les Asturies; le fanatisme des montagnards du royaume de Valence s'exalte de nouveau et ressaisit les armes; une imprévoyante expédition du général Evans vient d'échouer contre les fortifications restaurées de Fontarabie. Est-ce à dire cependant que le triomphe prochain de don Carlos soit assuré ou seulement probable? Loin de là. Le trône de la jeune reine n'est pas même sérieusement ébranlé. Il a au contraire, dans la nation, des soutiens déterminés aussi et supérieurs en nombre, en force et en lumières. Mais une triste vérité ressort des évènemens de plus en plus incontestable. C'est que l'insurrection a jeté maintenant de telles racines, qu'il est devenu impossible de prévoir quand elle sera arrachée du sol, et si elle en sera jamais arrachée sans le bouleverser tout entier. Ce peuple n'est pas de ceux chez qui la discorde civile, une fois allumée, s'éteint aisément. Il est fidèle à ses haines de parti, et se les transmet réligieusement de génération en génération. Qu'on n'oublie pas qu'en certaines portions de la Catalogne et du royaume de Valence, il subsiste encore de ville à ville, de village à village, des animosités ardentes et implacables, dont l'origine remonte aux guerres intérieures de la succession. Toutefois, il n'y a pas à désespérer encore de la pacification des provinces insurgées. Elle dépendra beaucoup des prochaines cortès. Les électeurs assemblés nomment partout en ce moment leurs nouveaux *procuradores*. Ce que l'on sait des choix accomplis ne dit pas quel sera le sens de la majorité, et si elle soutiendra le ministère Isturitz. Toujours est-il que les deux chefs des deux opinions les plus tranchées vont se retrouver en présence. M. Martinez de la Rosa et M. Mendizabal sont réélus déjà l'un et l'autre. Pourvu que l'assemblée nouvelle n'aille pas s'épuiser en vains combats de personnalités oratoires, pourvu qu'elle ne soit pas livrée aux faiseurs de projets et aux arrangeurs de phrases! Ce que le pays lui demandera cette fois, ce ne sera pas des paroles, ce sera des actes. Ce qu'elle lui devra avant

tout, coûte que coûte, toute autre réforme cessante, ce sera la réforme de la guerre civile. Le commandement suprême de l'armée semble, à l'heure qu'il est, bien mal à propos et bien imprudemment mis aux mains de Cordova, le plus beau discoureur, mais le moins capable des généraux qui, depuis 1833, sont successivement venus s'essayer sans succès contre les bataillons carlistes. Que les cortès qui arrivent constituent par leur vote et soutiennent franchement une administration vigoureuse et indépendante. Dût-elle déplaire à la cour afin de la mieux servir, cette administration saura bien, sans doute, choisir enfin le général qu'il faut aux troupes de la reine. Ce serait trop malheureux si la cause de la liberté ne découvrait pas parmi les siens un seul homme digne et en état de la défendre, lorsqu'au défaut de Zumalacarreguy, celle de l'absolutisme trouve d'emblée, dans la personne de Bruno Villareal, un second chef aussi entreprenant et aussi habile que son prédécesseur.

En Angleterre, la querelle continue aussi animée entre les deux assemblées législatives, et le public continue de regarder ce spectacle parlementaire avec le même calme indifférent. Il est inoui qu'une crise politique de cette gravité s'opère au milieu d'un pareil engourdissement du pays qu'elle intéresse. Les lords, qui ne voient plus nul inconvénient à être courageux et imprudens, redoublent chaque jour de hardiesse et de témérité; il n'y a plus de mesure utile et libérale qui trouve grace devant eux, si inoffensive qu'elle soit et en dehors des questions de parti. Les communes leur avaient dernièrement envoyé, en seconde instance, un bill tendant à abolir l'emprisonnement pour dettes. Il n'a pas été mieux accueilli de leurs seigneuries cette année que l'année passée. Il vient d'être encore impitoyablement repoussé. Que voulez-vous? La pairie est inviolable. A-t-elle emprunté de l'argent, il n'y a de recours ni contre ses biens ni contre ses personnes; pourquoi partagerait-elle avec le peuple ce privilége? Et puis le grand mal, quand des créanciers légitimes tiendraient toute sa vie entre quatre murs un pauvre homme qui n'est pas un lord! Le bill des corporations anglaises et galloises, arraché à grand'-peine l'an passé de la chambre haute, nécessitait un amendement qui en facilitât l'exécution. Cet amendement, voté par les communes, est soumis aux pairs. Mais ils se reprochent assez déjà la faiblesse qu'ils ont eue de consentir une loi si capitalement hostile à leurs intérêts; au moins ils ne perdront pas cette excellente occasion qui s'offre d'entraver la marche des municipalités nouvelles. L'amendement est rejeté. Une autre victime plus illustre a bientôt présenté la gorge à leurs seigneuries. Il s'agit du fameux bill de la dîme irlandaise, qui leur arrive résigné d'avance à son sort, quoique fort d'un vote des communes qui a, pour la troisième fois, consacré son principe d'appropriation. Et en effet, à la requête de lord Lyndhurst, la clause d'appropriation est retranchée, c'est-à-dire que le bill tout entier est anéanti. Cette fois même, comme les revenus de l'église sont touchés, afin que l'immolation soit plus solennelle, le banc des lords spirituels dirige le sacrifice. C'est l'éloquence fanatique de l'évêque d'Exeter qui a fulminé les grands mots de spoliation et de sacrilége.

On dirait que la seconde chambre songeait à prendre sa revanche quand elle expédiait si rapidement, de son côté, deux mesures de réforme fort

importantes, mais fort compliquées de détails, sur lesquelles la pairie n'a point de contrôle, attendu qu'elles sont en partie matière de finance. Nous voulons parler des bills qui réduisent le droit de timbre des journaux et fixent le mode et le prix de leur transport par la poste. La discussion de ces lois a fait grand honneur au chancelier de l'échiquier. Elle a prouvé chez lui, non pas un talent d'orateur qu'on lui savait déjà, mais de vastes connaissances financières, une noble franchise et un véritable esprit libéral. Il a levé de lui-même le premier tous les obstacles qui auraient pu retarder l'exécution immédiate de ces deux bills. M. Grote proposait une modification qui eût établi pour chaque journal une estampille particulière. Ce mode eût fourni le moyen de constater au juste le nombre d'exemplaires que publie chaque feuille; car, le même timbre étant commun à toutes, les grandes entreprises de la presse, intéressées à grossir leur publicité, achètent du gouvernement plus de timbres en blanc qu'elles n'en peuvent consommer et en cèdent ensuite sous main une portion dans les provinces. M. Spring Rice a montré que cette addition, quoique désirable, retarderait beaucoup la mise en vigueur de l'une des deux lois. Il a promis d'ailleurs de reprendre l'amendement et d'en faire l'objet d'un bill séparé. C'est lui qui a sollicité aussi et obtenu pour l'Irlande une double réduction du droit de timbre, en considération de la pauvreté du pays et de son plus grand besoin de lumières.

Croirait-on qu'au moment même où l'administration whig agissait si libéralement et faisait de si bonne grace, aux radicaux, ces concessions qu'ils avaient réclamées, ils aient été sur le point de se séparer d'elle et de lui retirer leur appui? C'est au sujet du bill de réforme de l'église établie qu'a éclaté ce dissentiment de quelques jours entre les deux grandes sections des réformistes, qui a failli donner gain de cause aux tories. Cette réforme de l'église, proposée et arrangée par l'église elle-même, n'était, à la vérité, qu'une moquerie de réforme. On ne pouvait prendre au sérieux une mesure qui, sans laisser un shelling de plus dans la poche du contribuable, se bornait à faire passer quelques milliers de livres sterling des coffres de l'archevêque de Canterbury dans ceux de tel ou tel évêque moins grassement salarié. Comment la finesse de M. Buller et le bon sens de M. Hume n'avaient-ils pas compris que ce bill ouvrait au moins une porte du temple par laquelle on y pourrait rentrer plus tard, afin d'en réformer réellement le luxe scandaleux et les énormes abus? O'Connell a été plus habile et mieux inspiré. Il a bien senti que le succès de sa cause en Irlande et celui des réformes en Angleterre dépendaient, pour long-temps encore, d'une union étroite et absolue des libéraux de toute nuance; aussi, dans cette petite querelle de famille, s'est-il activement employé à ramener la paix, et a-t-il soutenu le ministère de toute sa vigueur, comme il faisait peu de jours avant en plein air, sur la place publique de Rochester, comme il fait depuis un an partout envers et contre tous. Du reste cet incident n'a pas eu de suite sérieuse, puisqu'à l'heure de voter la réforme de l'église établie, toute l'opposition des radicaux s'est réduite à la protestation d'une trentaine de leurs membres les plus inflexibles.

F. Buloz.

SIX ANS.

C'était un précepte de l'école pythagoricienne de ne jamais se livrer au sommeil avant d'avoir soumis à un examen attentif les actions de la journée. Le maître avait pensé que ces retours de l'homme sur lui-même étaient une méthode excellente de réforme et de sagesse, et devaient imprimer à la volonté plus de constance et d'énergie. La vie publique n'a pas moins besoin de souvenirs que la conduite particulière : il est salutaire de considérer d'époque en époque l'espace parcouru, de marquer les écueils tournés par l'habileté, ou signalés par des naufrages. Mais si ces retours de la réflexion sur les affaires sociales sont utiles, ils ne manquent pas de difficultés; car il n'est accordé à personne de se tenir à l'écart sur la rive et de se séparer du spectacle que nous nous donnons les uns aux autres pour mieux le juger : tous nous sommes engagés dans la traversée commune, tous nous sommes en pleine mer; nous voguons ensemble, parfois un peu en désordre, mais partageant les mêmes hasards et la même impulsion. Canning, dans le port de Plymouth, comparait l'Angleterre à un des vaisseaux que dans la rade il voyait immobiles et calmes, mais qui, au moindre appel, pouvaient s'animer, se remplir de matelots, de

soldats, et réveiller leurs foudres endormies. A contempler la société, ne dirait-on pas une flotte immense, d'un appareil infini mais divers, peuplant la mer de distance en distance, et soumis aux aventures variées d'une navigation commune? Il est difficile de porter son regard juste et loin, du milieu même du flot qu'on laboure.

Quand, il y a six ans, la révolution s'accomplit, ce grand évènement donna satisfaction aux sentimens et aux pensées de la majorité nationale. Depuis long-temps la France avait désespéré de pouvoir accorder ses destinées et sa fortune avec la vieille légitimité; elle était opprimée sous les prétentions et la tyrannie du passé, et l'avénement d'un gouvernement nouveau, relevant du principe de la souveraineté nationale, fut salué avec allégresse. L'usurpation était éclatante; trois rois furent détrônés d'un seul coup, le vieillard, le fils et le petit-fils : la France était préoccupée du désir d'ériger sur les débris de l'ancienne dynastie une royauté qui pût satisfaire à ses instincts et à ses droits, tant alors on croyait à la conciliation nécessaire et possible des progrès démocratiques avec les formes d'une monarchie régénérée! Nous écrivons ici fidèlement l'histoire.

Sitôt après l'institution du nouveau gouvernement, l'ébranlement imprimé aux imaginations et aux ames se manifesta par deux développemens impétueux, le saint-simonisme et le républicanisme; on avait beaucoup fait, on voulait plus faire encore: disposition naturelle aux sociétés comme aux individus; il serait puéril de s'étonner qu'après une commotion populaire la jeunesse et le peuple aient embrassé l'espérance de progrès nouveaux. La pensée n'était pas coupable, mais l'exécution fut mauvaise.

Le saint-simonisme et le républicanisme se partagèrent le thème social; l'un s'empara du fond, l'autre de la forme. Il était utile, après une révolution dont l'explosion fut nécessaire, mais subite, d'ériger une école de science sociale dont les jeunes et nombreux soutiens eussent préparé par leurs travaux des réformes dans les lois et la constitution : si le saint-simonisme se fût tenu satisfait d'un rôle philosophique, chaque jour eût augmenté sa puissance; mais on sait que ses prétentions au sacerdoce et à la révélation n'ont abouti qu'à reléguer ses débris sur les bords du Nil, au berceau même de cette théocratie si maladroitement évoquée.

Pendant que le saint-simonisme s'égarait dans la chimère d'une religion improvisée et d'une société nouvelle, le républicanisme se heurtait à une idée fausse, à la pensée d'abattre violemment le gouvernement à l'érection duquel il avait contribué lui-même, mais qu'il se hâtait de condamner, et dont la ruine lui parut sur-le-champ la condition nécessaire de tout progrès démocratique. Un peu de réflexion, quelque connaissance de l'histoire et des affaires humaines lui eussent démontré le néant de son entreprise. Si la volonté de l'homme est puissante, ses fantaisies échouent toujours. Or que pouvaient penser la France et l'Europe de ce caprice imprévu de renverser incontinent l'œuvre de la veille, et de ne reconnaître que l'insurrection comme instrument de réforme? Le succès ne seconda pas cette erreur; la France ne voulait pas suivre cet entraînement aveugle; elle sentait qu'improviser la république ne donnerait pas la liberté, mais déplacerait le pouvoir en l'aggravant.

La pente des évènemens a été rapide : en 1831, Casimir Périer institua la résistance; en 1832, l'insurrection fut vaincue le 5 et le 6 juin : 1833 vit l'étrange publication du manifeste des Droits de l'homme; 1834 fut témoin de la loi sur les associations et des troubles d'avril; la machine infernale ensanglanta 1835, et les lois de septembre suivirent; l'attentat d'Alibaud a signalé 1836.

Le temps dévore tout, les grandeurs, les fautes, les crimes et les malheurs des hommes, avec une insatiable avidité; la société dure au milieu de cette mobilité qui la trouble, sans l'affaiblir, et qui semble au contraire l'aguerrir et la tremper encore.

Mobilitate viget.

Depuis six ans, la nation française a pu rencontrer des revers et des haltes au milieu de ses progrès et de ses triomphes; mais elle n'a jamais rétrogradé, signe certain de vigueur et de nouveaux succès pour l'avenir.

Le tiers-état, sous l'ancienne monarchie, commença de s'émanciper par l'industrie, et acheva de s'élever par l'église, les lettres et la science. Il avait à sa disposition le négoce, les métiers et la banque; il avait un pied dans le barreau et le parlement, régnait par la littérature. La révolution de 1789 lui a ouvert le gouvernement.

Sous l'ancienne monarchie, l'armée était le privilége de la noblesse ; depuis environ cinquante ans, elle est la gloire du peuple. Ici nous parlons du peuple tout entier, paysans et bourgeois, jeunesse de toutes les classes et de tous les rangs. L'émancipation plébéienne doit ses plus grands progrès à l'égalité sous les drapeaux. Les grades militaires sont accessibles à tous ; ils sont la plupart possédés par les classes moyennes, héritières de la noblesse.

L'administration, le barreau, la magistrature, appartiennent au tiers-état, qui dispose ainsi de l'exécution des lois, et il les fait en même temps qu'il les applique.

Les classes moyennes jouissent donc des droits politiques; elles doivent tout ensemble travailler à les augmenter et hausser leur esprit au niveau de leurs devoirs et de leurs droits. La bourgeoisie, cette moitié de la démocratie, ne saurait oublier qu'il serait périlleux pour elle de rester au-dessous de sa fortune. Elle est libre, car elle tient dans sa main sa puissance ; comme l'a fort bien dit M. Guizot, *dans un état social, la liberté, c'est la participation au pouvoir*. Oui, la liberté, c'est la puissance; vivre politiquement, c'est prendre part, en quelque degré que ce soit, au maniement des affaires communes.

Or, le gouvernement est chose nouvelle pour les classes moyennes, et jusqu'à présent elles s'y sont montrées un peu gauches et empruntées. N'a-t-on pas souvent importé dans les affaires publiques l'esprit des transactions privées? Le ménage et la famille n'ont-ils pas tyrannisé l'état et la patrie? Voilà l'écueil de la bourgeoisie. Ses ennemis lui reprochent des vues et des vertus petites; on lui impute la médiocrité de l'esprit et l'égoïsme du cœur ; on lui crie qu'elle est incapable de comprendre et de mener le monde, que la grandeur lui échappe et lui répugne. On lui oppose encore qu'elle est sans entrailles pour ce qui vient après elle, pour les classes ouvrières dont elle est sortie, et qu'elle manque de cette affectueuse charité qui pousse l'homme à tendre la main à son frère pour le faire asseoir à côté de lui.

L'avénement de la bourgoisie à la direction sociale est légitime, car les déductions des temps et de l'histoire l'ont amené ; mais il reste à se rendre digne de cette fortune d'autant plus grande qu'elle a été plus naturelle et plus lente à venir. Si la bourgeoisie

qui fait partie du peuple n'en avait pas le génie, elle se perdrait; si elle voulait porter aux affaires l'égoïsme de l'aristocratie, elle n'en aurait pas la force orgueilleuse, mais seulement les travers et les vices, et trouverait le même châtiment.

Après les classes moyennes viennent les classes ouvrières qu'anime l'exemple de l'émancipation de la bourgeoisie, et qui se jettent avec ardeur dans l'arène sociale. Nous ne connaissons rien de plus sacré que les destinées des hommes qui travaillent et qui achètent, par de rudes labeurs, la vie de leurs femmes et de leurs enfans. Si en France les classes ouvrières sont plus pétulantes et plus ambitieuses qu'ailleurs, nous n'estimerons pas cette effervescence une plaie sociale; car nous savons d'où elle vient et où elle aboutira. Comment s'épouvanter des sentimens que Dieu a mis lui-même dans le cœur des hommes?

A l'ambition des classes ouvrières qui réclament des droits politiques, sachons répondre, non par des refus éternels, mais par la sincère promesse que les droits seront reconnus sitôt qu'ils seront noblement conquis. Dites au peuple que les droits politiques dépendent et sortent de la moralité sociale et de l'intelligence; prodiguez-lui l'instruction, et d'époque en époque reconnaissez-lui de nouveaux droits.

Dans les débats entre les classes moyennes et ouvrières, il y a des torts réciproques. Sitôt après la révolution de 1830, la bourgeoisie aurait dû montrer aux prolétaires de larges et de bienveillantes dispositions, un avenir d'émancipation et de liberté au prix du travail et de l'éducation, et faire briller à leurs yeux l'espérance avec franchise et dévouement. Mais non, on s'est montré dur, avare, impitoyable : on a aigri les passions, au lieu de les diriger en les épurant. De son côté, le prolétariat s'est jeté dans la violence, et sortant à peine du servage, il a voulu se proclamer souverain.

Ah! que ceux auxquels il est donné de parler au peuple, et d'exercer sur lui quelque persuasion, l'instruisent au lieu de le flatter, et lui ouvrent les yeux sur ses plus chers intérêts. Qu'ils lui disent qu'il n'y a de conquêtes durables que celles du temps. Cette même bourgeoisie, que les classes ouvrières ont devant les yeux, combien d'années, de siècles a-t-elle mis à obtenir, par ses efforts, l'égalité sociale? Depuis Suger jusqu'à

Fabert, depuis Fabert jusqu'à Diderot, que de peine et de patience dépensée. Mes amis, vous réclamez des droits et du pouvoir; êtes-vous bien sûrs de les mériter? Si demain la puissance tombait entre vos mains, qu'en feriez-vous? Déplorables combats que ceux où la victoire serait inutile!

Les classes ouvrières ne peuvent parvenir à des droits et à la vie politique que par une éducation persévérante. Où sont leurs hommes? où sont leurs représentans? Elles les attendent encore: le jour où sortiront de leur sein des chefs et des guides qu'elles suivront avec foi, et dont le talent justifiera la popularité, le jour où elles auront leur O'Connell patient et audacieux, habile, ardent, sachant se servir des lois pour les réformer et les changer, ce jour aura vu s'accomplir un progrès dont il faudra féliciter non-seulement un intérêt particulier, mais la société tout entière.

Quand un pays prétend à la liberté, il doit en avoir le courage et les mœurs; et rien n'est plus nécessaire que la franchise des positions et des partis. Si en Angleterre le parti radical veut tenter une réforme et un nouveau progrès, il sait quels hommes seront ses soutiens et ses promoteurs; il sait aussi jusqu'à quelle limite il peut compter sur les secours des wighs, qui à leur tour ont les représentans de leur politique. On s'accepte et on s'allie tout en se distinguant les uns des autres. Nous avons eu en France, depuis six ans, des intrigues et des factions, mais pas de partis: soit inconstance et vanité, soit indépendance d'esprit et d'humeur, aucune opinion n'a pu s'élever à un parti vraiment solide et puissant, homogène; jusqu'à présent le plus grand effort de l'esprit politique n'est accouché que d'une coterie.

Et cependant que de pensées et de sentimens sincères attendent dans notre pays une véritable expression politique! Les principes radicaux qui doivent émanciper progressivement les classes ouvrières ne sont ni clairement établis, ni populairement représentés. Où est l'Évangile du radicalisme? où sont ses tribuns constitutionnels?

D'un autre côté, où sont les théories et les représentans d'une bourgeoisie intelligente qui aime la liberté, non-seulement pour elle, mais pour ses frères moins avancés dans la vie civile et les droits sociaux? Il faudrait voir à côté de la démocratie

radicale la démocratie moyenne, d'accord sur certains points, séparée sur d'autres, mais toutes deux réunies par les sympathies communes de la société humaine et française.

Si ces deux partis étaient vraiment constitués, leur existence serait déjà un progrès pour notre société démocratique, car ils l'exprimeraient avec fidélité. La France est une vaste démocratie à des degrés différens. Quels sont donc les gentilshommes qui ne veulent pas ici être du peuple? Qui refuse d'être travailleur et citoyen? Dans la vie politique comme dans les ateliers de l'industrie, les fonctions sont diverses, mais le travail et le droit sont les signes humains et communs. L'homme a droit à tout ce qu'il peut, et il se place par son travail. L'émancipation sociale est une déduction de progrès accomplis et de droits obtenus qui se déroule à travers les siècles; non que rien ne vienne traverser cette évolution historique, mais toujours elle surmonte les obstacles et reprend la suite de ses développemens.

Au surplus les promoteurs de l'émancipation sociale ont souvent trouvé les plus grands écueils dans leurs pétulances et leurs précipitations, et ils ont fait reculer leur cause de tout l'espace qu'ils voulaient franchir avant le temps. Fautes funestes, car elles amènent une déroute passagère, où sont enveloppées la raison et la justice aussi bien que les prétentions extrêmes.

Napoléon a dit : *Tout gouvernement qui n'a pas été imposé par l'étranger est un gouvernement national.* Ce mot si juste explique pourquoi les violences qui s'attaquent directement à un établissement politique échouent toujours. Ces agressions sont d'orageux caprices qui viennent expirer devant la nature des choses.

Rien n'est moins arbitraire que l'institution d'un gouvernement. Elle suppose des causes antérieures, des fermens de révolution qui ont long-temps attendu avant d'éclater, un concours nécessaire de circonstances heureuses, le vœu d'une immense majorité. Quand toutes ces raisons et ces convenances s'accordent à poursuivre le même résultat, un gouvernement nouveau usurpe avec rapidité la place de l'ancien.

L'histoire nous apprend aussi que les gouvernemens tombent plutôt sous leurs propres fautes que sous les attaques des partis. Ni le général Mallet n'a détruit Napoléon, ni Berton n'a prévalu

contre Louis XVIII. Les coups de main n'ébranlent pas les fondemens des choses.

Les peuples peuvent se plaindre, murmurer, souffrir; mais ils se déterminent difficilement à la ruine d'un pouvoir qu'ils ont élevé ou reconnu : il n'y a guère que le joug de l'étranger ou le mépris des droits mêmes de l'humanité qui puissent les appeler soudain à l'insurrection; autrement ils préfèrent la réforme de leur gouvernement à sa chute; Dieu a mis cette patience dans le cœur des peuples, pour l'honneur et la stabilité des sociétés humaines.

Et dans cette prudence sociale qui ménage le pouvoir au milieu de ses fautes, il y a un instinct profond; les sociétés sentent qu'au fond le pouvoir est une partie d'elles-mêmes, car la vérité est toujours comprise confusément par les masses. Nous écrivions, il y a cinq ans : « Le pouvoir, philosophiquement considéré, ne saurait se distinguer de la société; il est un ministère public institué au profit de tous, et qui, par un progrès nécessaire et successif, s'exercera non-seulement pour tous, mais par tous, à des degrés différens. Il ne saurait avoir d'autre titre que son utilité, d'autre légitimité que l'assentiment général. Il n'y a donc pas pour lui d'hérédité en soi et naturellement nécessaire par droit du sang; mais il peut être profondément utile que ce ministère public soit stipulé héréditaire. Alors l'hérédité politique puise sa raison, non dans le sang et la nature, mais dans l'utilité, le consentement et la liberté de tous (1). » Et quelle est la conséquence de ces principes, si ce n'est que l'égoïsme est interdit au pouvoir, qui n'est rien par lui-même, et qui doit tout à ceux qu'il représente et qu'il sert. Si la constitution de l'état reconnaît l'hérédité politique, cette hérédité ne sera pas de droit fatal et divin, mais de droit volontaire et contractuel : et par cette royauté démocratique, le principe de la souveraineté nationale ne sera pas violé, mais reconnu.

Entrons dans le fond des choses. Si la France a pour principe la souveraineté nationale et populaire, pourquoi pas aujourd'hui la république? Pourquoi? Demandez-le à l'histoire de notre pays et de notre siècle. Eh! mon Dieu! *nous ne sommes pas rois, ce n'est pas pour nous que nous parlons* (2). Mais la logique ne peut encore

(1) Philosophie du Droit.
(2) Chateaubriand.

entraîner à sa suite nos mœurs et la réalité. Cette première place, à qui la donnerez-vous? A votre voisin ou à vous-même? à un soldat, à un médecin, à un littérateur ou à un avocat? Sommes-nous gens à supporter au pouvoir suprême quelqu'un en frac noir, sans aïeux? La royauté historique et héréditaire n'est-elle pas elle-même un hommage à l'égalité démocratique, puisque également inaccessible à tous, elle se soustrait au concours du mérite et de la volonté?

Mais, dira-t-on, peut-on s'arrêter en chemin de la logique? Hélas! les déviations de la logique constituent proprement l'histoire humaine. Le christianisme a-t-il porté toutes ses conséquences logiques? la philosophie a-t-elle réalisé tous les *postulats* de sa dialectique? La société est le milieu vivant dans lequel l'esprit doit tracer son sillon et sa route; elle n'est ni mauvaise ni parfaite; elle est le produit complexe de toutes les facultés et de tous les instincts de l'humanité; elle est une expression altérée de l'esprit du monde, et en même temps on la voit parfois rebelle aux exigences de cet esprit. Nous la trouvons routinière et philosophe, ancienne et nouvelle, peureuse et hardie, s'agitant dans une rotation continuelle de ses qualités et de ses travers. Quand une révolution terrible a passé sur un pays, elle a justement accompli les ordres de Dieu. Elle a lavé les souillures avec du sang, et balayé les immondices avec des tempêtes; elle a frappé le sol pour l'ébranler salutairement. Tout a tremblé, tout s'est régénéré dans la ruine et l'agitation; alors, après la foudre et les orages, la société sort rajeunie de ces tourmentes, gardant néanmoins des souvenirs et des racines dans le passé; et il n'est pas plus possible d'étouffer sa jeunesse et son avenir, que d'extirper ses fondemens et son histoire.

Quand on suit, dans le passé, les rapports du gouvernement et de la société, on trouve que toujours les changemens de forme ont suivi les développemens du fond, mais n'ont jamais pu ni les précéder, ni les forcer. En France, où les progrès de la société ont été si distincts et si clairs, le gouvernement a été tour à tour la monarchie féodale, la monarchie des états-généraux, la monarchie des parlemens, la monarchie du pouvoir absolu. Quand le régime révolutionnaire expira, Napoléon institua la monarchie démocratique et militaire, qui fut remplacée par la monarchie constitutionnelle. L'homme ne peut pas plus arrêter les transformations suc-

cessives des établissemens politiques qu'arracher brusquement des institutions nouvelles d'un sol qui n'est pas assez fécondé.

Sous la restauration, la France ne dénonça pas à la monarchie qu'elle voulait la détruire, mais elle l'accusa de ne pas se mettre d'accord avec l'état social. La question était posée d'une façon si judicieuse, qu'elle rallia l'immense majorité, et la révolution eut pour instrumens tous ceux qui l'auraient repoussée, si elle eût été proposée comme but à leurs plaintes et à leurs griefs.

Les partis extrêmes ne s'aperçoivent pas, dans leurs emportemens, que des agressions directes fortifient ce qu'elles ne peuvent abattre, et qu'en niant un gouvernement avec une colère impuissante, on l'affirme d'autant plus; on lui fournit ainsi l'occasion de prouver sa présence et sa force, et les combats auxquels on le provoque semblent le dispenser de ses devoirs.

Mais si d'un côté les partis extrêmes, pendant ces six années, ont été contre la nature des choses, en ce qui concerne les gouvernemens et l'opportunité des révolutions, le gouvernement, à son tour, a-t-il bien compris la société à la tête duquel il a été mis? Il n'a pas été vaincu, mais entraîné dans de graves aberrations.

Ainsi on ne s'est pas contenté de nier la république, ce qui était du droit du gouvernement, mais on a nié la démocratie : non-seulement on a repoussé les tentatives d'un nouvelle révolution, mais les réformes législatives et constitutionnelles. Comment se justifier d'avoir confondu la modération et les excès? Si c'est à dessein, on est immoral; si la confusion est involontaire, on est inhabile.

Nous avons vu le principe le plus élémentaire de la sociabilité, le principe même de l'association méconnu en 1834, comme il l'avait été en 1807. Punissez l'abus, mais reconnaissez le droit. Le jury a subi de graves altérations, qui, sans fortifier le pouvoir, tendent à dénaturer l'institution même. Enfin le principe de la liberté de l'esprit humain a succombé. Ces faits sont à nos yeux, non-seulement des atteintes à la vérité sociale, mais des fautes funestes à ceux qui les commettent. Les gouvernemens ne peuvent blesser le droit sans se blesser eux-mêmes.

Quelles que soient les circonstances au milieu desquelles agit un gouvernement, il est soumis à la double obligation de ne pas vio-

ler le droit et de satisfaire la société. Rien ne saurait le relever de ce double devoir : la légitimité morale de ses prescriptions et de ses lois, la grandeur et l'éclat de ses actes.

La France, surtout, a toujours demandé à ses gouvernemens un rôle actif, des résultats ; elle ne leur a jamais permis de se retrancher dans une surveillance négative ; sous tous les régimes, dans toutes les situations, elle a voulu qu'on agît et par elle et pour elle ; le gouvernement de Robespierre ne fut pas moins entreprenant et affairé que celui de Louis XIV. En vain vous diriez à la société qu'elle est malade, que ses passions sont difficiles à satisfaire, que le gouvernement ne saurait être chargé du bonheur des masses et des individus. Mais alors pourquoi le pouvoir ? Il est contre la nature des choses que les problèmes et les difficultés que les sociétés offrent à résoudre soient au-dessus des forces humaines ; ce serait nier la bonté de Dieu et la possibilité de l'histoire.

Sans doute il serait plus court et plus commode de restreindre la gestion des affaires publiqnes à l'égoïsme individuel, de *laisser passer* et se perdre ceux qui, faute de lumières, sont en train de se ruiner, et de laisser mourir ceux qui ne savent comment vivre. Mais cette manière de gouverner aurait beau s'entourer de formes constitutionnelles, elle ne pourrait ni vivifier ni contenir la société. C'est précisément pour échapper à cet égoïsme du pouvoir, que les nations prétendent un jour se gouverner elles-mêmes, afin qu'un jour le pouvoir qu'elles auront volontairement délégué n'ait d'autres soucis que les intérêts généraux.

Vous étonnerez-vous si la société française est inquiète et tourmentée ? Mais la surprise et le dépit seraient puérils. Vous avez redouté par-dessus tout les excès de la guerre, vous avez aujourd'hui la plénitude de la paix. Les ardeurs généreuses qui n'ont pu s'épancher au-dehors ont reflué au cœur en s'aigrissant.

Les états libres sont calmes au-dedans quand ils guerroient au-dehors ; mais la paix générale les livre toujours aux agitations intérieures.

Aussi il est d'une sage prévoyance d'offrir à la nation, quand elle reste pacifique, les occasions et les moyens de l'activité politique et industrielle. Des réformes dans les lois, des droits politiques nouveaux, de vastes entreprises commerciales, agricoles,

l'éclat des arts et de l'industrie, voilà les dédommagemens que le système de paix doit livrer à un peuple libre. Une révolution comporte nécessairement des développemens que la science politique doit satisfaire avec une mesure intelligente; on ne peut faire une loi aux nations de l'adage du stoïcisme : *Supporte et abstiens-toi.*

Il est remarquable que le gouvernement, depuis que les collisions violentes ont expiré, semble plus incertain et plus embarrassé dans sa contenance. On dirait qu'il avait besoin des agitations et des émeutes pour lui donner la réplique et lui fournir son thème. Il a nié ses adversaires, mais il ne s'est pas encore affirmé lui-même.

Si la restauration représentait le triomphe du passé sur le présent et l'avenir, apparemment on l'a renversée pour demander d'autres satisfactions au gouvernement nouveau. La France n'opposait-elle pas, en 1830, le drapeau tricolore au drapeau blanc, l'espérance de la gloire aux souvenirs de l'invasion, la démocratie à l'aristocratie, l'indépendance philosophique au joug du bigotisme, l'usurpation à la légitimité? Voilà la réalite politique. Quand la maison d'Orléans fut invitée à supplanter la maison de Bourbon, ce n'était pas pour venger les descendans du régent des mépris de la cour de Louis XIV ni de Louis XVI, mais pour servir la révolution accomplie; mais pour intimider et maintenir l'Europe. Napoléon a dit à Sainte-Hélène : « Si l'on eût dû avoir le spectacle d'une légitimité interrompue, je maintiens qu'il était plus avantageux aux rois que ce fût par moi, sorti des rangs, que par un prince membre de leur famille, car des milliers de siècles s'écouleront avant que les circonstances accumulées sur ma tête aillent en puiser un autre dans la foule pour reproduire le même spectacle; tandis qu'il n'est pas de souverain qui n'ait, à quelques pas de lui, dans son palais, des cousins, des neveux, des frères, quelques parens propres à imiter facilement celui qui une fois les aura remplacés. » Voilà quelle force l'usurpation donnait à la France contre l'Europe.

Ce n'est pas en imitant ce qu'elle remplace qu'une dynastie nouvelle peut s'établir solidement sur les ruines de l'ancienne; elle ne saurait trouver la force et la durée qu'en représentant de grandes idées et de grandes passions nationales. Si Guillaume d'Orange garda le trône d'Angleterre pour lui et ses successeurs, ne représentait-il pas sincèrement le protestantisme contre le catholicisme?

La maison de Brandebourg, qui gouverne la Prusse, a pu s'identifier avec elle, en représentant la réforme religieuse et le génie nouveau d'une démocratie militaire. La maison d'Orléans ne saurait avoir d'autre rôle et d'autre avenir que de représenter les principes de la révolution française.

Nous ne traçons ici ni fantaisies, ni chimères; nous souscrivons à l'évidence des faits les plus positifs. Les partis et les gouvernemens ne se persuaderont-ils jamais qu'ils n'ont de force que par l'obéissance aux lois nécessaires? Le monde moral n'est pas plus soumis à nos caprices que le monde physique, et la raison des choses, quand elle est méconnue, a d'inévitables vengeances.

Veut-on se convaincre du néant de la politique appelée *doctrinaire*, qui s'attache depuis six ans à nous démontrer que la vie est dans l'immobilité? Si M. Guizot et ses amis eussent réussi, comme ils le désiraient, à entrer aux affaires avant ou après M. de Martignac eussent-ils eu d'autres maximes que celles qu'ils développent aujourd'hui? N'eussent-ils pas gouverné avant 1830 comme après? Quelle est donc cette politique qui est la même sous la légitimité, comme sous l'ordre nouveau? Qui se trompe ici? La France ou quelques hommes? On ne saurait avoir raison contre la raison des choses, pas plus qu'il n'y a de droit contre le droit. On ne parviendra jamais à faire de l'époque où nous sommes le pléonasme de la restauration. Pour donner raison à l'école doctrinaire, il faudrait supprimer les prémisses de 1789 et le corollaire de 1830.

Quand le cabinet du 22 février s'est formé, on ne saurait nier qu'il n'y eût dans la sphère officielle quelques soupçons des devoirs que le temps imposait au pouvoir. On sentait confusément qu'une révolution devait produire son système, et non pas contrefaire celui d'une autre époque; on cherchait à quitter la voie des réactions violentes; on désirait changer un peu, mais sans en avoir l'air. Le nouveau ministère avait en face de lui la cohorte doctrinaire, qui lui demandait d'un air menaçant si vraiment il avait changé. D'un autre côté, les nouveaux alliés de la nouvelle administration disaient tout haut que leur appui était le prix d'un changement. Entre ses anciens amis et ses soutiens de la veille, la nouvelle administration semblait fort empêchée :

N'êtes-vous pas souris? parlez sans fiction.

Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi, souris ! des méchans vous ont dit ces nouvelles.
Grace à l'auteur de l'univers
Je suis oiseau; voyez mes ailes.

Mais plus loin :

Je suis souris, vivent les rats.

A vrai dire, aujourd'hui, nous serions embarrassés de décider qui a prévalu, de la souris ou de l'oiseau. Nous leur avions conseillé cependant de battre des ailes, et de s'élever au-dessus des souris.

Cette indécision parlementaire a pu, vers la fin d'une session, ne pas compromettre le ministère, et nous égayer même par quelques effets plaisans et comiques. Mais aujourd'hui l'incertitude n'est plus de l'habileté, et il ne réussit pas toujours de *faire le mort* trop long-temps. Loin de là; le ministère devait se proposer, sitôt après la clôture des chambres, de se caractériser par des actes dont il eût assumé sur lui tout le mérite et toute la responsabilité. Qu'attendait le public? des actes de clémence venant chercher toutes les infortunes, sans distinguer les partis et les couleurs, ouvrant aussi bien les portes de Ham que celles de Clairvaux et de Doulens. On demandait encore de nouvelles preuves de courage personnel et de confiance dans le peuple pour l'inauguration éclatante d'un monument national. Il fallait convier l'armée et le peuple au pied de l'architecture triomphale, et mettre au défi l'assassinat de venir souiller le testament de nos victoires. N'y a-t-il donc plus de grandeur dans les imaginations et dans les ames, et ne sait-on plus qu'on n'est au poste du pouvoir que pour oser et agir?

Au surplus, si les puissances officielles n'ont pas paru devant le monument nouveau, le peuple l'inaugure tous les jours par sa présence et sa patriotique curiosité. L'enfant, l'artisan, le soldat, l'étudiant, l'artiste, les femmes, les familles, y font de fréquens pélerinages. L'*arc* sera pour la France un livre d'histoire dont elle saura l'ensemble, les épisodes, les plus petits détails; elle en lira plusieurs fois toutes les pages, elle en gardera bonne mé-

moire, et par cette éclatante reconnaissance du passé, Napoléon a encore préparé l'enthousiasme de l'avenir.

Contrarier les sociétés est toujours funeste aux gouvernemens; les abandonner à elles-mêmes n'est pas moins dangereux. On perd ainsi l'instinct des sentimens et des intérêts généraux; on s'égare dans une société qu'on ne connaît plus, on spécule et on agit à faux, on est sans avertissement, sans lumière, et plus tard sans issue. Non-seulement, le silence des peuples est la leçon des rois, comme a dit l'évêque de Beauvais, ironiquement cité par Mirabeau dans les premiers jours de la Constituante, mais il leur est aussi un piége fatal; il y a pour les gouvernemens, dans l'apathie des sociétés, sinon de la perfidie, du moins beaucoup de périls; en politique, on n'a pas d'ennemi plus redoutable que l'inconnu : et le danger sera d'autant plus sérieux si le peuple dont vous administrez les affaires a l'imagination mobile, la conception vive, l'esprit net, l'ame ardente; s'il juge avec une justesse rapide tous ceux qui montent à ses yeux sur la scène, et si par des conversions mystérieuses et subites il peut passer brusquement soit de l'indifférence à la colère, soit de l'affection à l'ironie, ou de la résignation à la volonté.

LERMINIER.

DANTE,

PÉTRARQUE ET BOCCACE,

A PROPOS DE L'OUVRAGE DE M. ROSSETTI :

SULLO SPIRITO ANTIPAPALE CHE PRODUSSE LA RIFORMA, E SULLA SEGRETA INFLUENZA CH' ESERCITÒ NELLA LETTERATURA D' EUROPA, E SPECIALMENTE D'ITALIA, COME RISULTA DA MOLTI SUOI CLASSICI, MASSIME DA DANTE, PETRARCA, BOCCACIO (1).

Ce livre méritait de n'être point passé sous silence, ne fût-ce que pour la singularité de sa destinée. C'est l'œuvre d'un Napolitain, expatrié à la suite des évènemens politiques, qui a trouvé en Angleterre, non-seulement un asile, mais un emploi honorable, ayant été nommé professeur à l'université de Londres. Un livre italien, sur un sujet qui n'intéresse que l'Italie, publié en Angleterre, est

(1) Le livre de M. Rossetti a déjà donné lieu dans la *Revue* (livraison du 15 février 1834) à un article piquant de l'un de nos collaborateurs, M. Delécluze. Il nous a semblé qu'il ne saurait être indifférent aux esprits de plus en plus nombreux qu'intéresse Dante, d'avoir à ce sujet l'opinion du savant critique M. W. Schlegel, plus sévère d'ailleurs envers M. Rossetti que ne l'a été M. Delécluze.

M. W. Schlegel nous fait espérer qu'il nous adressera bientôt d'autres travaux.

(*N. du D.*)

comme un enfant nouveau-né exposé dans un désert : on saurait difficilement imaginer un moyen plus sûr pour empêcher qu'il ne trouvât des lecteurs. Aucun libraire anglais n'a voulu s'en charger. Les frais de l'impression ont été fournis par un généreux protecteur auquel l'ouvrage est dédié.

Néanmoins il a été mis à l'*index*. Ce n'est pas cette sentence qui nous étonne : la dixième partie de ce qu'il contient, eût suffi pour la lui attirer. Mais comment la censure romaine a-t-elle été informée de l'existence de ce livre? On ignore généralement en Italie ce qui s'imprime au-delà des Alpes ; à peine la France fait-elle exception. Il faut donc que quelques exemplaires se soient glissés furtivement ou accidentellement à travers tant de barrières qui s'opposent en Italie à l'introduction des livres étrangers, pour peu qu'ils paraissent suspects.

Parmi les compatriotes de l'auteur, ceux qui ont eu un sort semblable au sien, et qui partagent ses opinions politiques, accueilleront peut-être son hypothèse comme une espèce de consolation; mais, assurément, elle n'aura point de succès auprès des admirateurs désintéressés de la poésie italienne, qui n'ont aucun motif pour faire des rapprochemens forcés entre les auteurs du XIVe siècle et des évènemens plus récens.

Qu'il se soit manifesté pendant tout le moyen-âge en diverses contrées de l'Europe un esprit d'opposition très prononcé, souvent très hardi, contre les usurpations pontificales et la corruption des mœurs du clergé, c'est un fait si universellement connu, si bien constaté, qu'il est superflu de vouloir le prouver de nouveau. M. Rossetti, dans son premier chapitre, intitulé : *Du Langage ouvert contre Rome*, dit là-dessus des choses qui sont vraies, mais rien moins que neuves. Dès le second chapitre, *du Langage secret contre Rome*, il commence à développer son hypothèse qui remplit tout le reste du volume. Il soutient qu'il existait dans les XIVe et XVe siècles une vaste association secrète, répandue dans toute l'Italie; qu'elle se rattachait à la secte des Albigeois ; que son but était le renversement du saint-siége et une réforme radicale dans l'église, telle que les protestans l'ont opérée dans le XVIe siècle ; que les membres de cette association avaient inventé un langage de convention, par lequel ils pouvaient se reconnaître et se communiquer leurs pensées, sans que leurs compatriotes non initiés, et surtout sans que

les autorités ecclésiastiques s'en aperçussent; que Dante, Pétrarque et Boccace, ainsi qu'une foule d'autres poètes et auteurs en prose, leurs contemporains, leurs imitateurs et successeurs, étaient affiliés à cette secte; enfin que tous leurs ouvrages ont été composés dans le but de préparer l'accomplissement des grands projets que l'association méditait, et qu'ils sont écrits dans un style à double entente, ayant un sens patent et un sens mystérieux.

Voilà une étrange découverte. Nous croyions jusqu'ici que ces génies originaux, les patriarches de la littérature italienne, avaient eu une véritable vocation poétique, et qu'inspirés par les muses, ils avaient parlé le langage des dieux. Point du tout : M. Rossetti nous apprend que tout cela, d'un bout à l'autre, n'est qu'un jargon de bohémien.

Mais ce qui est plus étrange encore, c'est de voir la conviction inébranlable de M. Rossetti; son zèle pour propager sa chimère; l'importance qu'il y attache; sa colère contre ceux qui l'ont contredit à l'occasion de son Commentaire sur la *Divine Comédie*; et le dévouement avec lequel il se prépare (en pleine sécurité de ne jamais être mis à l'épreuve) à devenir le martyr de ses prophéties apocryphes sur le passé.

M. Rossetti a fait des frais considérables de lecture. Il a compulsé, toujours dans le but de trouver la confirmation de son hypothèse, non-seulement Dante, Pétrarque et Boccace, mais aussi Cecco d'Ascoli, Cino da Pistoia, Francesco Barberini, Fazio degli Uberti, Federigo Frezzi, etc., etc. Il ne se borne pas à cela : il a mêlé l'ordre des templiers, des rose-croix, des francs-maçons, les visions de Swedenborg, la doctrine exotérique et ésotérique des philosophes grecs, les mystères d'Eleusis, et, peu s'en faut, les hiéroglyphes des prêtres égyptiens. De la plupart des choses que nous venons d'énumérer, l'auteur s'est formé une idée tout aussi fausse que de l'ancienne poésie italienne. A côté de cet étalage d'une érudition indigeste et superficielle, la verbosité, trop commune chez les savans de son pays, n'y manque pas non plus. Ce lourd volume, d'une impression serrée, est une mosaïque de citations de toute espèce, d'explications et de notes prolixes, entremêlées de déclamations ampoulées; le tout formant une lecture passablement fastidieuse.

M. Rossetti croit avoir accumulé les preuves ; nous n'en avons pas trouvé une seule qui pût soutenir l'examen d'une saine critique. Car en quoi consistent ces prétendues preuves? ce sont des passages torturés pour en tirer un sens caché que personne n'y a jamais soupçonné. Avec cette manière d'interpréter, on pourra faire dire à un auteur, ou plutôt lui faire indiquer par énigmes, tout ce que l'on voudra.

Les associations ont été fréquentes dans le moyen-âge, parce qu'on cherchait des garanties particulières au milieu de l'anarchie et des violences du pouvoir qui troublaient alternativement l'ordre social. Mais ces associations étaient généralement publiques. Ce siècle fier, franc, simple et énergique à l'excès, dédaignait la dissimulation et ne savait pas s'y prêter.

Les deux fameuses factions politiques qui divisaient alors toute l'Italie, et souvent les citoyens d'une même république, ne sauraient être rangées dans la classe des associations publiques. Une association suppose toujours des engagemens formels, des statuts, un régime intérieur, chargé de diriger les délibérations, de préparer et d'employer les moyens d'action. Rien de tout cela n'existait chez les Guelfes et les Gibelins. Le nom de l'empereur et du pape était le cri de ralliement pour des hommes qui ne s'étaient ligués que d'une façon temporaire; et sous des drapeaux qui portaient d'une part l'aigle de l'empire, de l'autre, les clés de Saint-Pierre, chacun combattait pour sa propre indépendance ou sa propre ambition.

L'association antipapale que M. Rossetti suppose, n'avait donc rien de commun avec les Gibelins, puisque, selon lui, elle était dirigée contre l'autorité spirituelle du souverain pontife, et qu'il identifie ces sectaires avec les Albigeois ou Vaudois. Ceux-ci, dès le XIIe siècle, ont, en effet, trouvé en Italie quelques adhérens qui furent appelés Patarins. En 1233, ils furent persécutés et livrés au supplice dans plusieurs villes de la Lombardie. Plus tard il n'en est plus question. Cette tentative était donc antérieure à l'époque de la littérature italienne qui ne commence que vers la fin du XIIIe siècle. Les Vaudois du Piémont seuls ont pu passer inaperçus dans leur retraite montueuse, et conserver la simplicité de l'église primitive jusqu'à nos jours, malgré les nouvelles persécutions qu'ils essuyèrent en 1480 et encore en 1655. Leurs colons, en-

voyés au fond de la Calabre, eurent un sort plus malheureux. Il est superflu de faire remarquer que ces pâtres montagnards n'ont pu avoir aucune influence sur une littérature qu'ils ignoraient.

Quoi qu'il en soit de la propagation de la secte des Vaudois, de sa durée ou de son extinction dans le reste de l'Italie; en supposant même, avec M. Rossetti, que les membres de l'association secrète eussent absolument les mêmes opinions, il y a une différence essentielle qui met ceux-ci à une distance immense des premiers. Les Albigeois et les Vaudois professaient franchement leurs convictions; en hommes vertueux, ils vivaient selon leur foi et ils mouraient pour elle. Les associés, au contraire, se cachaient soigneusement, et dissimulaient au point d'observer les pratiques religieuses qu'ils condamnaient intérieurement, ce que les Vaudois eussent regardé comme une profanation.

L'association, en effet, a gardé merveilleusement bien son secret, puisque, après tant de siècles, M. Rossetti est le premier à le découvrir. Elle a pris un excellent moyen pour cela : elle n'a ni agi ni parlé. Je me trompe : elle a su en même temps se taire et parler; elle a parlé, bavardé même, d'une manière inintelligible pour tout le monde, excepté pour les affiliés. Or, ceux-ci n'avaient pas besoin d'être persuadés, et les autres lisaient sans y entendre malice. Ils croyaient lire des chants amoureux, respirant un sentiment pur et idéal, et ils n'apercevaient pas le venin de l'hérésie. Dans quel but tant de poètes (car aucun de cette époque n'échappe à la diligence de M. Rossetti) auraient-ils mis leur esprit à la torture pour inventer et mettre en vers tant de déguisemens de la même thèse? Car en admettant comme vraies les incroyables interprétations de M. Rossetti, il n'y a rien dans ces passages occultes qui ait servi à fortifier même une opinion déjà adoptée : ils n'auraient jamais été que des énigmes oiseuses.

On rapporte que le barbier du roi Midas, après que celui-ci eut subi une métamorphose fâcheuse, craignant que son secret ne l'étouffât, pour se soulager dit à voix basse entre les roseaux d'un étang : « Le roi Midas a des oreilles d'âne ! » L'association en question ressemble fort à ce barbier. Cependant l'issue fut différente. Les roseaux grandis et agités par le vent, l'année suivante, répétèrent les mêmes paroles. Ainsi, le barbier eut la satisfaction de voir le secret éventé, sans qu'on pût l'accuser d'indiscrétion.

Les associés, au contraire, selon M. Rossetti, ont sans cessé murmuré entre les dents : « Le pape est l'antechrist ! » sans que jamais aucun écho se soit réveillé qui ait rendu leur doctrine populaire.

M. Rossetti a voulu prévenir une objection qui se présente naturellement. Les chefs de l'église, pendant tout ce temps, ne se sont-ils pas aperçus qu'on les insultait, et qu'on voulait détruire leur autorité? Oh! oui, dit-il, ils comprenaient fort bien, mais ils ont jugé plus prudent de ne pas paraître comprendre. Ainsi tout s'est passé en politesses : on a ri sous cape des deux côtés, et la nation seule a été dupe.

En effet, si l'association était telle que M. Rossetti la peint, les chefs de l'église auraient eu raison de la mépriser. Un seul homme de la trempe de Savonarola était plus redoutable que des milliers d'adversaires aussi puérils et aussi pusillanimes.

L'encouragement des superstitions profitables, le trafic des indulgences, les artifices pour enrichir l'église déjà beaucoup trop opulente, la corruption des mœurs du clergé, et principalement de la cour de Rome, l'ambition mondaine, le népotisme et la vie scandaleuse des papes eux-mêmes, enfin tout ce que les associés devaient abhorrer, tout cela pendant deux siècles, non-seulement allait son train ordinaire, mais empirait de plus en plus, sans que les initiés de la secte aient jamais osé paraître au grand jour, sans qu'ils aient fait la moindre tentative de rallier les peuples autour d'eux. Qui peut croire à une association nombreuse, couvrant l'Italie entière comme d'un réseau, comptant dans ses rangs les hommes les plus distingués par leurs talens, et qui néanmoins n'aurait donné aucun signe de vie, si ce n'est par de misérables quolibets?

M. Rossetti attribue à cette association une grande influence sur la réforme du XVIe siècle. Mais comme il s'arrête en-deçà de cette époque, nous pouvons nous dispenser de le réfuter d'avance. Il est contraire aux règles de la logique de chercher une cause éloignée, obscure et plus que douteuse, quand les causes rapprochées, manifestes et puissantes, suffisent pour expliquer un évènement. La réforme de Luther a produit un grand retentissement en Europe. L'Italie n'a pu rester étrangère à cette secousse; mais elle l'a éprouvée plus tard que d'autres pays voisins de l'Allemagne. D'ailleurs, a-t-on jamais ouï dire que les protestans italiens

aient fait dériver leurs doctrines d'une ancienne société secrète? Leurs oracles avoués étaient Luther, Melanchthon, Zuingle, Calvin et autres réformateurs, avec lesquels ils étaient en correspondance.

A l'époque même où l'insurrection religieuse éclata en Allemagne, on était occupé en Italie de tout autre chose. Les beaux-arts avaient atteint leur apogée. On achevait à Rome le temple le plus vaste et le plus magnifique qui ait jamais été érigé en l'honneur d'aucun culte. Michel-Ange et Raphaël rivalisaient de génie pour embellir les pompes et célébrer les triomphes de l'église romaine. Personne ne semblait se douter que sa domination fût ébranlée jusque dans les fondemens.

Dans plusieurs écrivains italiens de la première moitié du XVIe siècle (par exemple dans Machiavel), il est facile de reconnaître, à des symptômes non équivoques, un esprit bien différent de celui des réformateurs : un scepticisme universel, accompagné, comme cela arrive d'ordinaire, d'une profonde indifférence pour tout ce qui concerne la religion, que ces auteurs ne regardaient que comme un instrument politique.

Tout le monde sait que Dante et Pétrarque ont signalé sans ménagement la corruption de la cour de Rome et d'Avignon et les abus du régime ecclésiastique, mais personne n'avait encore soupçonné que, même dans leur pensée la plus intime, ils se fussent séparés de l'église catholique, ou qu'ils en eussent rejeté les dogmes. Ce que nous disons de ces grands hommes n'a pas pour but de rétablir leur réputation d'orthodoxie; c'est comme poètes qu'il nous importe de les justifier, et d'effacer la flétrissure que M. Rossetti tâche d'imprimer à leur front.

En parlant de Dante, il s'écrie : « Assurément, la religion, cette fille de Dieu, ne sera pas moins sainte, lorsqu'on aura démontré qu'une muse tremblante, afin de se rendre invulnérable, a été engagée par la peur à se couvrir de ses vêtemens. » — Que veulent dire ces phrases contournées, si ce n'est que la peur a rendu le poète hypocrite? La muse de Dante *tremblante!* Dites donc plutôt *foudroyante!* Il a composé son grand poème sous le poids d'une sentence de mort, banni de Florence, dépouillé de son patrimoine, errant d'un asile précaire à l'autre; il l'a publié de son vivant, quoique ce poème fût de nature à lui attirer l'inimitié de beaucoup d'hommes puissans, et surtout des

dignitaires de l'église. Il regrettait amèrement sa patrie; il espérait encore que l'admiration due à son poème ferait révoquer les sentences portées contre lui, et qu'il serait couronné de laurier dans le même baptistère où il avait été tenu sur les fonts. Néanmoins, a-t-il flatté ou seulement ménagé les Florentins? Ne leur dit-il pas les vérités les plus sévères? Et cette ame si fière qui grandissait dans l'adversité, cette ame en même temps si pieuse, si contemplative, aurait profané volontairement par un mensonge continuel le double sanctuaire de la religion et de la poésie!

M. Rossetti, pour étayer son système d'amphibologie, rappelle la nature allégorique et l'obscurité de la *Divine Comédie.*

L'obscurité de Dante provient de son extrême laconisme, d'un langage souvent suranné et varié par des licences très fortes, de mille allusions à des détails historiques et biographiques, aujourd'hui peu connus, ou entièrement oblitérés; d'une sphère scientifique différente de la nôtre, qui se composait de la physique et de la métaphysique d'Aristote, comme on l'entendait alors, de l'astronomie de Ptolémée et de la théologie des docteurs de l'église, tels que saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure; quelquefois aussi de la bizarrerie de cet esprit solitaire qui, en tout, dans les expressions, les métaphores et les comparaisons, évitait les sentiers battus. Mais il n'y a jamais cette obscurité vague qui naît de la confusion des idées et du style. Quand on a pénétré le sens, on tient quelque chose de substantiel. Au reste, les passages restés ou devenus inexplicables sont peu nombreux. Ils le seraient moins encore, si les anciens commentateurs avaient apporté à leur travail plus de critique. A cet égard les commentateurs modernes ont l'avantage; mais ils sont moins familiers avec la manière de penser du poète et de ses contemporains. Dante aspirait à l'universalité du savoir: pour le juger équitablement, il faut connaître la pauvreté de ses matériaux, source de ses erreurs.

Le moyen-âge avait un goût dominant pour l'allégorie. Plus tard on la voit encore figurer dans la peinture, et la poésie dramatique a commencé par elle. La personnification d'une idée générale ou abstraite n'a rien d'équivoque; mais en poésie, malgré sa clarté, elle est toujours un peu froide. Pour qu'on croie à la réalité d'un être idéal, il faut qu'il prenne des traits individuels; c'est ce qui est arrivé dans la mythologie. La plupart des divinités de la

Grèce étaient primitivement des symboles des puissances naturelles ou des facultés de l'ame ; mais ce n'étaient pas des personnifications inventées exprès par la réflexion ; c'étaient plutôt les créations spontanées d'une imagination jeune, pour laquelle tout était animé dans la nature. Ensuite la tradition fit l'histoire de ces divinités, et par là les transforma en individus. De même Dante, dans ses personnifications, a tellement fondu ensemble la partie idéale et le caractère individuel, qu'il n'est plus possible de les séparer. Le voyageur qui traverse les trois régions où les ames séjournent selon leur état moral est l'homme naturel ; mais c'est aussi lui, le poète, Dante Alighieri, avec toutes ses particularités biographiques. Virgile figure la raison non éclairée par la révélation ; mais c'est aussi le poète latin que tout le moyen-âge a vénéré comme un grand sage. Béatrice représente la science des choses divines ; mais c'est aussi Béatrice Portinari, dont la chaste beauté avait fait sur Dante, dès sa première jeunesse, une impression profonde. Qu'y a-t-il donc de si inconcevable dans cette combinaison? Le beau est un reflet des perfections divines dans le monde visible, et, selon la fiction platonique, une admiration pure fait pousser les ailes dont l'ame a besoin pour s'élever vers les régions célestes.

Quelques allégories spéciales ont été fort débattues, et les commentateurs n'ont pu s'accorder sur leur sens. Cela prouve qu'elles n'étaient pas heureusement imaginées ; mais on peut les laisser de côté sans que cela nuise à l'ensemble.

Les visions, à la fin du Purgatoire (chant XXXII), où Dante a emprunté des images de l'Apocalypse, se rapportent aux intrigues et aux querelles de Boniface VIII et de Philippe-le-Bel, et à la translation du saint-siége à Avignon. Le poète a dû se servir ici de formes prophétiques, parce que ces évènemens sont postérieurs à l'époque de son voyage idéal, c'est-à-dire à l'an 1300. Néanmoins l'allégorie est très claire : tous les commentateurs l'ont comprise.

On peut attribuer à Dante un *esprit antipapal* dans le sens que nous venons d'indiquer ; mais si on entend par là le rejet d'une autorité centrale et suprême dans l'église, et le désir de renverser le saint-siége, rien n'était plus éloigné de sa pensée. A cet égard, le discours prêté à saint Pierre (*Parad.* XVII) est décisif. La sainteté de l'institution en elle-même est maintenue, malgré l'horrible dépravation où elle était tombée. Tout ce morceau est su-

blime. La lumière céleste qui renferme l'ame de l'apôtre rougit d'indignation; les cieux se colorent; c'est une éclipse comme au moment de la mort du Sauveur, pendant que ces paroles foudroyantes se font entendre : « Celui qui, sur la terre, usurpe ma place, ma place, dis-je, vacante en la présence du fils de Dieu, a fait de mon cimetière un cloaque de sang et de souillure, de sorte que l'esprit pervers, précipité du haut des cieux, se complaît là-bas. » Ces vers désignent Boniface VIII. Dans la suite du discours, l'apôtre signale d'avance la conduite criminelle des premiers papes d'Avignon, Clément V et Jean XXII, en la faisant contraster avec la sainteté de ses premiers successeurs, devenus martyrs de la foi.

Nous demandons s'il est humainement possible de dire des choses plus fortes et plus hardies? Certes, ces paroles n'ont pas retenti seulement en Italie; la cour d'Avignon, où siégeait alors Jean XXII, a dû en frémir. Le grand homme qui osa parler ainsi, qu'avait-il à cacher? Est-il croyable que, pour laisser deviner sa pensée à quelques confidens, il ait habillé en logogriphes et en acrostiches ce qu'il avait proclamé avec une voix de tonnerre sur la place publique?

Le même argument s'applique à Pétrarque. Lui aussi a parlé sans détour et attaqué de front les pontifes de son temps. Dans ses lettres, il fait la peinture la plus hideuse de la cour d'Avignon. Ces lettres, dit M. Rossetti, n'ont été rendues publiques qu'après sa mort. Comme nous savons que les lettres de Pétrarque étaient fort admirées et passaient de main en main, cela aurait besoin d'être prouvé; mais nous n'insistons pas. M. Rossetti croit avoir trouvé un grand appui à son hypothèse dans les églogues latines de Pétrarque, composées à l'imitation de Virgile. Dans la sixième, saint Pierre et Clément VI sont mis en scène en costume de pasteurs, et sous les noms de Pamphile et de Mition. Dans la septième, la nymphe *Épy*, amante du pape, représente la ville d'Avignon. A cette occasion, M. Rossetti nous donne un échantillon de son érudition grecque : « *Epy, semiradice di Epylogo et Epycuro, indica quella città epicurea in ristretto, in epilogo.* » Nous renvoyons le savant professeur aux écoliers de collége, les premiers venus, qui auront peut-être la malice de lui faire accroire que son orthographe est correcte et son étymologie excellente. Ce n'est pourtant pas

une énigme de sphinx : *Aipy* signifie escarpé ; c'est, comme on voit, une allusion au site d'Avignon. Dans une de ses lettres, Pétrarque dit : *In rupe horrida tristis sedet Avennio olim; nunc pontifex maximus Romanus, propriis sedibus desertis, obstante, ut arbitror, naturâ, caput orbis efficere nititur, oblitus Laterani et Silvestri.* Cependant Pétrarque a fait une faute de grec, en ne mettant pas ce mot au féminin : *Aipeia, Æpea;* mais alors la langue grecque n'était pas encore accessible à tous : il avait fait de vains efforts pour l'apprendre.

Je m'étonne que M. Rossetti n'ait pas fait mention de la seconde églogue qui se rapporte à un évènement déjà éloigné, à la mort de l'empereur Henri VII (en 1313), dont le nom (*Arrigo*) n'est que légèrement altéré en *Argus*, afin de lui donner un air classique. Ici, M. Rossetti aurait pu surprendre Pétrarque, pour ainsi dire, en flagrant délit, puisqu'il nous apprend que les sectaires non-seulement mettaient le nom de cet empereur en chiffres et en anagrammes, ce qui leur était bien loisible, mais qu'ils le déifiaient et le mettaient à la place de Dieu et du Christ. Il est naturel que les Gibelins aient déploré la mort prématurée de Henri VII ; mais de la part des sectaires cet hommage profane eût été bien gratuit. L'empereur serait-il par hasard venu en Italie pour faire triompher la secte sur l'église romaine ?

Le costume pastoral est un voile léger et transparent. Si Clément VI et ses cardinaux n'ont pas su le soulever, il faut les plaindre d'avoir eu si peu de pénétration. Le poète a voulu être deviné, et il l'a été. On trouve une partie de ces allusions expliquée dans l'histoire littéraire d'Italie, de Ginguené.

Mais si Pétrarque, qui était chanoine et attaché aux deux frères Colonna, l'évêque de Lombès et le cardinal, a cru devoir garder quelques ménagemens dans ses églogues, il a rejeté loin de lui toute réserve dans les quatre fameux sonnets (XCI, CV, CVI, CVII). Ces sonnets admirables pour la noble indignation qui les a dictés et pour leur mâle éloquence, sont de la même force que le passage de Dante. La cour pontificale y est appelée l'avare, l'impie Babylone, qui a comblé la mesure du courroux divin ; c'est un nid de trahisons, l'école de l'erreur, le temple de l'hérésie ; elle est asservie à tous les vices, à l'ivresse, à la débauche, et Belzébuth assiste en personne aux fêtes voluptueuses qui s'y donnent. Le poète an-

nonce, en style prophétique, une catastrophe qui ne tarda pas d'arriver par le schisme et la déposition de trois papes au concile de Constance. Ces lignes offrent quelque obscurité; mais certes l'objet de tant de malédictions est désigné clairement.

Ces sonnets, bien autrement populaires que des vers latins, ont été publiés du vivant de Pétrarque; ses poésies italiennes étant rangées par ordre chronologique, on peut en déterminer l'époque précise.

Pétrarque était dans une position plus favorable que Dante : son immense célébrité lui servait de garantie. Il était l'oracle des savans, l'idole des admirateurs de la belle poésie, le confident, l'ami de plusieurs princes, et l'orgueil de sa nation. La vérité, dite courageusement, a aussi sa puissance : ses sonnets ont eu un libre cours en Italie, et la censure tardive du concile de Trente n'a produit aucun effet.

Le sujet doit paraître épuisé par ces quatre sonnets : tout ce qu'on pourrait ajouter ne serait que redites. Mais M. Rossetti ne se contente pas de cela. Quand le poète exalte de mille manières la beauté, la grace et la vertu de Laure, c'est toujours le jargon des sectaires, et cela s'applique à tous les chantres de l'amour. La Béatrice de Dante est la secte; la Selvaggia de Cino da Pistoia est la secte; la Laure de Pétrarque est la secte; la Fiammetta de Boccace est la secte; bref, la secte est la bien-aimée de tout le monde. Remercions-la, quelque hérétique qu'elle fût, d'avoir servi d'occasion à tant de beaux vers.

Pour mettre en évidence son hypothèse, M. Rossetti n'a pas su trouver de meilleur moyen que de faire imprimer les passages cités avec une bigarrure d'italiques et de majuscules. Il s'attache particulièrement au mot lumière (LUCE) comme à un des plus suspects. Nous lui aurions conseillé de l'encre dorée, pour rendre plus sensible aux yeux du lecteur l'éclat du grand mystère. Quelques pentagrammes aussi auraient été à propos; les encadremens des chiffres de Henry VII, donnés page 291 et 292, sont quelque chose d'approchant.

On perdrait son temps à réfuter en détail de pareilles erreurs. Nous nous bornerons à une observation générale. La poésie lyrique en Italie a commencé par la métaphysique du sentiment, et malheureusement cette métaphysique porte l'empreinte de l'école

scolastique. Les sonnets et les *canzoni* des plus anciens poètes italiens ne parlent ni aux sens ni à l'ame, parce qu'il n'y a ni volupté ni passion. C'est un sentiment trop volatilisé pour exciter la sympathie : on peut douter quelquefois qu'il ait eu un objet corporel. A l'égard de Dante et de Pétrarque, ce doute deviendrait absurde. Dans les poésies lyriques du premier il y a encore des restes de l'ancienne subtilité, mais souvent aussi il est l'historien naïf d'émotions vraies et profondes, par exemple dans la vision de la mort de Béatrice, qu'il eut pendant une maladie. Pétrarque a éclipsé ses devanciers, non-seulement par le charme du style et de la versification, mais parce qu'il réunit une ardeur passionnée avec la pureté des sentimens les plus exaltés, et la courtoisie chevaleresque des troubadours avec la profondeur d'un solitaire contemplatif.

Passons à Boccace. Cet écrivain a composé un grand nombre d'ouvrages dont la plupart ne sont plus que des antiquités littéraires, quelques-uns même des raretés bibliographiques. D'une part, il faisait le métier de savant; de l'autre, il cultivait la gaie science du nouvelliste et du romancier; et les prétentions du philologue ont eu souvent une influence nuisible sur les inspirations du poète. L'on ne saurait nier qu'il n'ait quelquefois méconnu sa vocation et fait fausse route. Versificateur médiocre, il a fait, sans y prendre garde, une infinité de vers faibles, ce qui n'était plus pardonnable après Pétrarque. Son ambition, comme prosateur, était de façonner le beau parler toscan aux périodes de Cicéron; dans le genre descriptif et pathétique, il a rendu son style traînant par l'emploi multiplié des participes et des phrases incidentes, tandis que rien n'est plus gracieux que son imitation du dialogue familier. L'ouvrage qui lui a coûté visiblement les plus grands efforts, le *Filocopo,* est aussi celui dans lequel il a le plus complètement échoué. Une seule de ses compositions, le Décaméron, a eu un succès populaire et européen. Boccace a beau en parler comme d'une folie de sa jeunesse (folie tardive, puisqu'il avait quarante ans lorsque le Décaméron parut), c'est son titre de gloire. En accordant qu'une partie des applaudissemens qu'il obtint était due à des attraits étrangers à l'art et au talent, en désapprouvant même ces attraits, il me semble qu'on peut encore y trouver de quoi justifier une admiration sans alliage. Mais il ne s'agit pas ici d'apprécier

le mérite littéraire; nous n'avons qu'à examiner les prétendus indices d'une association secrète.

M. Rossetti s'obstine à vouloir trouver, dans les autres écrits de Boccace, le jargon d'un sectaire occulte qui n'y est pas, tandis que dans le Décaméron l'esprit antipapal est à la surface.

Boccace démasque l'hypocrisie; il se moque de la superstition, de la crédulité du vulgaire et de la supercherie des prêtres; il parle d'un ton goguenard de beaucoup de pratiques de dévotion prescrites par l'autorité ecclésiastique; il passe en revue le clergé, tant séculier que monastique, sans oublier aucune classe, depuis la cour de Rome jusqu'au curé de village; il ne censure pas avec austérité, comme l'avaient fait Dante et Pétrarque, les infractions faites au vœu de chasteté : il les peint avec les détails les plus comiques.

Les quatre premières nouvelles sont comme une ouverture d'opéra, où le compositeur fait pressentir tous les motifs qui vont se déployer dans le corps de l'ouvrage. D'abord, nous avons le sieur Chapelet, grand scélérat, déclaré saint moyennant une fausse confession. Vient ensuite le juif Abraham et son ami chrétien, un riche marchand de Paris, qui met tout en œuvre pour le convertir. L'honnête juif dit qu'avant de prendre une résolution, il veut visiter la capitale de la chrétienté, projet dont son ami s'efforce vainement de le détourner. Abraham revient de Rome, et dit, au grand étonnement du marchand, qui avait déjà désespéré de sa conversion : « Maintenant je me ferai baptiser; car une religion aussi mal gouvernée, qui néanmoins se maintient, doit avoir une origine surnaturelle. » C'est une apologie ingénieuse du poète, qui déclare par là qu'en peignant les vices des mauvais ministres de la religion, il n'a pas voulu porter atteinte au respect qui lui est dû. La troisième nouvelle est la plus hardie de toutes. Saladin consulte un sage juif sur le mérite relatif des trois religions qui se partageaient le monde alors connu; le juif se tire d'affaire par la parabole des trois anneaux, dont l'application range sur un pied d'égalité la loi judaïque, chrétienne et mahométane. Lessing en a fait usage dans un drame destiné à recommander la tolérance universelle, et c'est là l'interprétation la plus favorable qu'on puisse donner de cette parabole. Dans la sixième nouvelle de cette jour-

née, Boccace attaque les inquisiteurs dominicains, en peignant leur espionnage, leurs chicanes et leur vénalité. Ensuite, quelque variée que soit la scène de ses contes, il ne donne jamais un long répit aux prêtres et aux moines. Nous y voyons paraître un honnête mais simple confesseur, qui, à son insu, fait les messages d'amour d'une dame; puis vient le voyage du riche fermier Ferondo dans le purgatoire; le cordelier Albert, déguisé en ange Gabriel; le sermon du frère Ciboule, tout rempli de pélerinages fabuleux et de reliques bouffonnes, chef-d'œuvre de parodie; et bien d'autres contes encore qu'il est plus convenable de ne pas indiquer davantage.

On peut blâmer Boccace, non sans raison, de n'avoir pas mis de bornes à sa témérité et à sa pétulance; mais, assurément, rien n'était plus éloigné de son caractère que la réserve et la dissimulation. Faisant assez bravement la guerre pour son propre compte, qu'avait-il besoin de se liguer avec une armée de sectaires poltrons? Ce joyeux compagnon était-il d'humeur à se laisser mystifier par des marchands de mystères impénétrables? L'amour, et un amour rien moins que platonique, l'ambition d'auteur, enfin, l'étude de la littérature classique, dont il poussait l'admiration jusqu'à l'idolâtrie, ont occupé tour à tour sa vie, et ne laissaient point de place pour l'esprit de secte.

La conversion de Boccace, dont ses biographes parlent, n'a rien de commun avec la question qui nous occupe. Le chartreux qui vint le visiter, lorsqu'il avait près de cinquante ans, ne voulait pas convaincre de la foi catholique le sectaire, le patarin, l'hérétique; il voulait rappeler le mondain à une vie régulière et aux méditations religieuses. Le but était louable, mais les moyens employés, une prophétie et une vision miraculeuse, furent désapprouvés par le sage et pieux Pétrarque. Boccace, qui s'était tant moqué des gens de bonne foi qui croient aux faux miracles, avait un peu mérité l'humiliation d'en être effrayé à son tour. L'effet ne paraît pas avoir été durable : on n'en voit aucune trace dans ses écrits, dont les plus importans, d'ailleurs, sont antérieurs à cette époque.

Dante et Pétrarque étaient de profonds théologiens, et ont été reconnus pour tels par beaucoup de savans de l'église catholique; Boccace, au contraire, n'a jamais fait d'études sérieuses en ce

genre. Ces trois écrivains ont été appelés souvent les précurseurs de la réformation; mais cette épithète, pour être juste, a besoin d'être bien définie.

Dans l'entreprise des réformateurs du XVIe siècle, il y a deux choses parfaitemement distinctes. D'abord, ils ne réclamaient que l'abolition des abus et le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Ils furent poussés à la controverse par la nécessité de se défendre contre l'accusation d'hérésie; ils se déterminèrent enfin à rejeter la tradition postérieure aux premiers siècles du christianisme, et à s'en tenir uniquement au texte des saintes Écritures. Sous le premier point de vue seulement, Dante et Pétrarque peuvent être assimilés aux réformateurs. Si, ensuite, l'on entend par précurseurs ceux qui accélèrent l'époque d'un évènement, il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de prouver leur influence. Les œuvres latines de Pétrarque ayant été imprimées avant la fin du XVe siècle, ont pu être consultées par les savans allemands. Dante, au contraire, fort négligé à cette époque en Italie même, était complètement inconnu au-delà des Alpes. Le Décaméron a été traduit en plusieurs langues, il a été lu avec avidité pendant le XVIe siècle, parce que les satires qu'il contient répondaient à l'opinion populaire.

Les Albigeois, à tous égards, doivent être regardés en réalité comme précurseurs de la réforme. Albigeois, Vaudois, Patarins, ces noms ne sont que des distinctions géographiques; l'historien des Vaudois, le vénérable pasteur *Léger*, atteste qu'ils étaient tous de la même communion. Puisque M. Rossetti affirme si audacieusement que les trois fondateurs de la littérature italienne étaient des Patarins, il importe de rectifier les notions qu'il donne sur ceux-ci. Les Albigeois ont été indignement calomniés : c'est l'accompagnement obligé d'une persécution injuste. Leurs ennemis, ayant réussi à les exterminer, ont pu défigurer leur doctrine à volonté; ils en ont fait des manichéens. Je ne m'étonne point que les écrivains italiens depuis Villani jusqu'à Muratori aient répété le mot d'ordre; mais je vois à regret un historien protestant (1) reproduire une assertion déjà contredite par Bayle et bien d'autres auteurs graves. Les livres qui servaient à l'instruction reli-

(1) Sismondi, *Histoire des répub. ital.*, tom. II, pag. 352-354.

gieuse chez les Albigeois ont péri avec eux; mais ceux des Vaudois existent en partie, et cela revient au même. Léger en avait communiqué quelques pièces; M. Raynouard a fait imprimer en entier *la Noble Leçon* (de 1100), comme un des plus anciens monumens de la langue romane. Ce sont les seuls documens sur lesquels leurs doctrines doivent être jugées. Bossuet révoquait en doute leur authenticité ou même leur existence. Son objection est vaine : les documens sont là, tellement authentiques, que les formes du langage attestent leur haute antiquité. Qu'on lise, qu'on examine : je défie le plus habile inquisiteur d'en extorquer la moindre trace de manichéisme. C'est la foi chrétienne dans toute sa simplicité primitive. Cependant j'y vois aussi ce qui a attiré aux Vaudois tant de persécutions, entre autres un passage remarquable sur la confession des agonisans, et les dons faits à l'église *pro remedio animæ* (1). En traitant de manichéens les Patarins, M. Rossetti n'a fait que répéter sans examen une vieille erreur; mais les mystères qu'il leur attribue, et la complicité des poètes avec eux, sont de son invention.

D'autre part, il confond sans cesse les Gibelins avec ces sectaires supposés, et, pour rendre spécieuse cette combinaison, il croit pouvoir tirer un grand parti du traité latin de *la Monarchie*. Il n'est pas bien sûr que celui qui passe sous le nom de Dante, soit de lui : mais nous l'acceptons comme tel. La doctrine contenue dans ce traité n'appartient pas exclusivement à Dante : elle avait été mise en vogue par les jurisconsultes; elle était si peu secrète, que les professeurs de Bologne l'enseignaient publiquement en chaire. L'empereur est le pendant du pape : au premier appartient la suprématie sur le temporel, comme au pape sur le spirituel. Tous les états de la chrétienté relèvent de l'empereur; les rois, au lieu de vider leurs querelles par les armes, doivent les porter à son tribunal, etc. Cette théorie doit paraître absurde aujourd'hui, parce qu'elle attribue au chef électif de la nation germanique, considéré comme le vrai successeur des anciens empereurs romains, des droits qui ne sont pas fondés dans l'histoire, et que, d'ailleurs, il n'avait pas la puissance de faire valoir et accepter. Mais dans un temps où les papes s'arrogeaient le droit de déposer les rois, et de disposer des royaumes, c'était l'unique moyen d'opposition, d'une opposition,

(1) Raynouard, *Troubadours*, tom. II, pag. 94-96.

notez-le bien, toute politique, et nullement religieuse. Dante dit à la fin du traité : « Je ne soutiens pas que l'empereur soit en tout indépendant du pontife romain; César doit à saint Pierre la même vénération qu'un fils aîné doit à son père. » M. Rossetti s'est bien gardé de citer ce passage; il y a de quoi ruiner son système de fond en comble.

Selon lui, Dante a dévoilé son dessein profane dans les deux premiers vers d'une épitaphe latine. Voici le corps du délit :

> Jura monarchiæ, superos, Phlegethonta, lacusque
> Lustrando cecini, voluerunt fata quousque.

Des lecteurs trop confians n'y verront d'abord qu'une énumération des œuvres de Dante, de l'opuscule en question, et des trois parties de *la Divine Comédie*. Mais notre subtil interprète démontre que Dante a composé son grand poème uniquement dans le but de faire ressortir les droits de la monarchie; ensuite, *les droits de la monarchie*, cela signifie le triomphe de la secte, le renversement du saint-siége, et je ne sais quels autres mystères d'iniquité. Il faudrait, avant tout, s'assurer que ces détestables hexamètres, rimés dans le goût monacal et pleins d'expressions louches, sont de la main de Dante, ce que je nie positivement. Je pourrais appuyer ma négation de preuves très fortes, si je ne craignais pas d'avoir épuisé la patience du lecteur.

A cette occasion, trouvant inconcevable que tout le monde ait entendu *la Divine Comédie* autrement que lui, M. Rossetti s'écrie : « Quel est donc ce charme, ce talisman? Et à présent, le charme est-il rompu? Le talisman est-il brisé? Il a duré, il dure et il durera toujours; et celui qui a perdu son temps à écrire ces pages, ou ne sera pas lu, ou sera regardé comme un fanatique, qui voit ce qui n'existe nulle part ailleurs que dans son cerveau démonté, et prend ses fausses idées pour des argumens et des raisons. » C'est un triste pronostic que l'auteur se fait à lui-même : nous n'avons garde de le contredire. Oui, cela est déjà arrivé, cela arrive en ce moment, et cela pourra parfois arriver encore. Bientôt l'oubli lui accordera une trève indéfinie; son livre sera relégué dans quelques bibliothèques à côté des Goropius Becanus et des Olaüs Rudbeckius. — M. Rossetti continue : « Peut-être même l'auteur sera détesté comme un impie, ennemi de l'église catholi-

que, qui, non content de l'être, s'efforce de faire paraître tels les plus illustres écrivains. » Cela pourrait arriver aussi, surtout si l'on usait envers lui de représailles, en ne tenant aucun compte de ses déclarations expresses. Mais cela ne nous regarde plus : nous n'avons affaire qu'à l'historien sans discernement, et au littérateur dépourvu du sentiment de la poésie. Une Revue anglaise (*Foreign Review*), en parlant du commentaire sur *la Divine Comédie*, a employé des formes plus acerbes; nous n'avons pas voulu franchir les bornes de la critique littéraire. Après avoir rempli cette tâche pénible, hâtons-nous de rafraîchir notre imagination et de reposer nos yeux de tant d'anagrammes, en contemplant les dessins spirituels et presque aériens de l'aimable Flaxman : ce que nous conseillons aussi au lecteur.

A. W. Schlegel.

DES BARDES

CHEZ LES GAULOIS

Et chez les autres Nations Celtiques.

Les bardes gaulois n'ont laissé qu'un nom vaguement célèbre, mais point de monumens. Les bardes chantaient dans nos forêts comme les homérides sur les rives de la Grèce et de l'Ionie; mais leurs chants sont morts avec la nationalité gauloise, l'épée romaine a coupé les vieilles forêts et moissonné la vieille poésie de la Gaule. Si l'Asie eût conquis la Grèce, aurions-nous les chants d'Homère?

Dénués de monumens, réduits à quelques indications éparses dans les auteurs grecs et latins, tâchons de suppléer à ce qui nous manque, de complèter ce qui nous a été laissé.

Nous avons deux moyens de nous faire une idée de cette poésie gauloise, maintenant perdue:

Rapprocher et comparer soigneusement les passages dans lesquels les auteurs anciens font mention de nos bardes;

Étudier l'institution des bardes chez d'autres nations d'origine celtique, au sein desquelles cette institution s'est conservée plus long-temps que dans la Gaule.

On sait que les Gallois, reste des anciens Bretons d'Angleterre, les Irlandais, les montagnards d'Écosse, ou Gaëls, sont de race et de langue celtiques, comme l'étaient les anciens Gaulois. Ces trois peuples ont eu des bardes jusqu'à une époque récente. Nous examinerons ce qu'ont été ces bardes.

Enfin nous chercherons si l'institution et la poésie des bardes ont laissé quelque empreinte sur notre littérature ou quelque vestige dans notre pays.

Bien que les anciens nous apprennent peu de chose sur la poésie des bardes, ils nous en disent assez pour nous révéler trois genres distincts dans cette poésie :

La poésie sacerdotale;

La poésie guerrière;

La poésie satirique.

Les bardes étaient avec les druides dans un rapport trop étroit pour rester étrangers à la poésie mythique, par laquelle ceux-ci transmettaient leurs enseignemens. Strabon indique ce rapport des bardes avec les druides, en ces termes : « les trois classes les plus honorées de la nation gauloise, sont les bardes, les druides et les devins. » En plaçant ainsi les bardes auprès des druides, Strabon montre assez que là, comme partout ailleurs, la poésie à son origine a été associée à la religion.

Remarquons aussi le rapport des bardes aux devins ou prophètes; le caractère prophétique est un caractère essentiel de la poésie des bardes sur lequel nous reviendrons.

Outre les bardes classés par Strabon avec les druides et les devins, il y avait chez les Gaulois des bardes guerriers; outre cette poésie sacerdotale, il y avait une poésie belliqueuse. C'est ce qu'attestent Elien, Ammien Marcellin, Festus et cette belle apostrophe de Lucain : « O vous qui envoyez à l'immortalité les noms et les ames de ceux qui sont morts vaillamment, bardes, vous avez fait entendre des chants nombreux. »

Le mot nombreux (*plurima*) prouve qu'à la connaissance de Lucain, cette portion martiale de la poésie des bardes était considérable.

Lucain est loin de traiter les chants des bardes avec ce mépris dont les Romains étaient prodigues pour tout ce qui venait des peuples barbares. Le Celtibère Lucain paraît avoir eu une certaine

sympathie pour la poésie gauloise; les traditions druidiques ne lui étaient pas entièrement étrangères, et il semble s'en être une fois inspiré dans sa description de la forêt de Marseille (1).

« C'était un bois sacré (2) inviolé depuis des siècles; des rameaux entrelacés enveloppaient l'air ténébreux et les froides ombres de ces profondeurs sans soleil. Les Pans agrestes, les Sylvains rois des forêts, les nymphes, n'habitaient pas ce lieu. Il était consacré à des dieux et à des rites barbares; des autels s'y élevaient pour d'effroyables holocaustes; chaque arbre avait été lavé de sang humain. Là, si l'antiquité qui vit les dieux mérite quelque créance, les oiseaux craignent de se poser sur les rameaux, les bêtes sauvages de se coucher dans les fourrés; jamais le vent ne descendit sur ces forêts, ni la foudre que secouent les noires nuées; les arbres immobiles et muets recèlent une horreur étrange; une eau noire ruisselle de mille fontaines; des troncs informes et taillés sans arts sont les tristes simulacres des dieux; leur difformité même, et la pâleur du bois pourri, épouvantent; on redoute ces dieux dont les figures sont inconnues; on tremble devant eux, d'autant plus qu'on les ignore.

« La tradition raconte que souvent la terre s'ébranle et les profondes cavernes mugissent; que les ifs se prosternent et se relèvent soudain; que la forêt, sans se consumer, resplendit des lueurs d'une incendie; que des dragons se glissent à l'entour des rameaux qu'ils embrassent. La religion de ces peuples n'ose approcher de ce bois; ils l'ont cédé à leurs divinités. Lorsque Phœbus est au somment de sa course, ou que la sombre nuit remplit le ciel, le prêtre lui-même pénètre en tremblant sous ces ombrages : il a peur d'y rencontrer son dieu. »

Plusieurs traits de cette description ont un caractère lugubre et fantastique, inconnu à la poésie romaine. On y reconnaît un génie plus sombre, plus barbare, et quelques traits qui semblent empruntés aux superstitions gauloises. C'est un écho de la poésie druidique dans l'imagination de Lucain.

Revenons à nos bardes.

Les bardes ne composaient pas seulement des hymnes religieux

(1) Liv. III, v. 398.
(2) Une forêt druidique.

et des hymnes guerriers, ils composaient aussi des chants satiriques.

Diodore de Sicile dit positivement qu'ils louent les uns et raillent les autres. L'épigramme est aussi ancienne que le panégyrique; à toutes les époques, il y a la poésie qui raille en face de la poésie qui loue. Momus figure, dans l'Olympe antique, et Loki, dans l'Olympe scandinave ; le même siècle vit naître l'Iliade et le Margitès. Les chants exaltés des troubadours furent contemporains des sirventes moqueurs.

Mais rien ne correspond plus exactement aux trois genres de la poésie gauloise que les trois sortes de poésie dont les scaldes de la Scandinavie fournissent des exemples.

En effet, l'Edda contient des poésies mythologiques et cosmogoniques, dont les auteurs furent ou des scaldes prêtres ou des scaldes affiliés aux prêtres de la nation, écrivant sous une influence religieuse et sacerdotale. On possède en outre des chants nombreux de scaldes guerriers; ces chants sont analogues aux chants belliqueux mentionnés par Lucain. Enfin, les sagas scandinaves renferment une foule de chants satiriques ; ceux-ci ont même un nom particulier (*nidungr visu*).

D'après cette corrélation de divers genres de la poésie des bardes avec ceux que présente la poésie des scaldes, on peut, jusqu'à un certain point, se former une idée des monumens de la première qui ont péri, par les monumens de la seconde qui subsistent.

On est d'autant plus autorisé à faire ce rapprochement, qu'on trouve chez des bardes gallois du VIe siècle certaines images qui semblent empruntées aux scaldes.

Le barde Aneurim a composé un chant où se trouvent ces mots (1) : « Il a rassasié les aigles noirs, il a apprêté un festin aux oiseaux de proie. » N'est-ce pas le refrain favori des scaldes, que le chantre des *Martyrs* a éloquemment rappelé dans le bardit de son admirable bataille des Francs? N'est-ce pas comme si on entendait Ragnar-Lodbrok s'écrier au milieu des serpens auxquels on l'a livré. « Nous avons apprêté un festin abondant aux corbeaux, nous avons rassasié les oiseaux de proie. » Le barde ajoute : « La chair était préparée pour les loups plutôt que pour le banquet nuptial. » N'est-ce pas cette étrange association d'images de sang et

(1) Evan, *Some Specimens of the poetry of the ancient Welsh bards*, p. 72-73.

de volupté qui faisait dire à Ragnar : « Quand j'étais au milieu des lances, j'éprouvais une aussi grande joie que si j'avais serré dans mes bras une jeune fille éclatante de beauté? » Le barde et le scalde ne tiennent-ils pas ici le même langage?

Voilà pour la ressemblance; quant aux différences de caractère qui distinguent la poésie germanique de la poésie celtique, on les appréciera par les fragmens que je citerai de cette dernière.

Il paraît qu'il arriva aux bardes gaulois ce qui arrive en général aux organes de la poésie primitive; ils déchurent de la situation élevée qu'ils occupaient d'abord à côté des druides; ils tombèrent dans une position inférieure et précaire, dans la dépendance et sous le patronage des chefs des tribus gauloises. Cette situation sociale est d'autant plus à remarquer, qu'elle se reproduit avec des analogies frappantes partout où les bardes ont subsisté : dans le pays de Galles, en Irlande et en Écosse.

Une anecdote, rapportée par Athénée, d'après Possidonius, qui visita la Gaule, montre ce que cette relation des bardes et des chefs gaulois était devenue environ cinquante ans avant la conquête de César.

A cette époque, c'était l'usage parmi les chefs gaulois de rassembler dans les festins un grand nombre de bardes, et la munificence à leur égard était une vertu que leurs louanges, comme on va le voir, ne manquaient pas d'exalter. Luerius ou Luernius, roi des Arvernes, passait pour le plus magnifique des rois de la Gaule; il était la providence des bardes et leur héros. « Un jour, dit Possidonius, qu'il avait donné un grand repas, un certain poète barbare, s'étant attardé, trouva Luerius qui partait; alors allant à la rencontre de Luerius avec des chants, il se mit à exalter le mérite du chef et à déplorer son propre retard. Luerius charmé demanda une bourse d'or et la jeta au poète, tandis qu'il courait à côté du char. Le poète, l'ayant ramassée, recommença ses hymnes, disant : « Les vestiges de ton char sur la terre font germer l'or et les bienfaits. »

L'attitude du barde, courant auprès des roues du char, à peu près comme les mendians qui suivent en chantant une chaise de poste à la montée, et remerciant par des louanges outrées de la bourse qu'on a bien voulu lui jeter; cette attitude n'offre rien de fort élevé; on y sent la dégradation où étaient déjà tombés, si

ce n'est tous les bardes, au moins un certain nombre d'entre eux; ces bardes, dont l'emploi primitif était d'enseigner la puissance des dieux, de donner l'immortalité aux braves, ou de prophétiser l'avenir.

Possidonius dit encore : « Quand les chefs vont en guerre, ils mènent avec eux une suite de gens qu'on appelle parasites. Ces gens, qui mangent à la table de leur patron, chantent ses louanges, non-seulement au peuple qui se rassemble autour d'eux, mais encore à tous ceux qui veulent bien les entendre en particulier. » Voilà une véritable dépendance personnelle, une sorte de domesticité, de vassalité, à laquelle sont réduits ces bardes attachés à la personne du chef.

On voit donc que les chefs gaulois avaient des bardes attachés à leur personne, les suivant partout, enflammant leur valeur pendant le combat, et la célébrant après.

C'est ainsi que les rois scandinaves avaient leurs scaldes attitrés. Saint-Olaf en plaça quatre autour de lui avant la bataille de Sticlarstadt, afin, leur dit-il, qu'ils vissent de près ce qu'ils auraient à chanter. Il en était de même des rois de la Grèce dans les temps héroïques. Agamemnon laissa son poète auprès de Clytemnestre, et ce ne fut qu'après avoir tué le chantre divin qu'Égiste parvint à séduire la reine d'Argos. Il était le poète d'Ulysse, ce Phémius que les prétendans forçaient à chanter dans leurs festins insolens, et, qui, au souvenir de son maître, interrompait ses chants par des larmes. Enfin, le barde avait une place déterminée, et pour ainsi dire un rang officiel dans la hiérarchie domestique de la petite cour des rois du pays de Galles et d'Irlande.

C'est aux bardes de ces deux pays et à ceux de l'Écosse que nous allons nous adresser pour compléter les données insuffisantes que les anciens nous ont laissées sur les bardes gaulois.

Nous commencerons par celle de ces contrées qui est la plus voisine de notre patrie, par le pays de Galles ou Cambrie. C'est là que le bardisme s'est le mieux développé, s'est le plus complètement organisé, et s'est conservé le plus long-temps.

On trouve le bardisme établi de temps immémorial dans la Grande-Bretagne. Selon les traditions galloises, l'inventeur du chant, de la musique, est aussi le fondateur du bardisme; c'est un personnage purement mythologique, père de la muse, et nommé

Tydain, qui pourrait bien être le Teutatès, le Mercure gaulois, inventeur des arts (1). Il est associé dans cette circonstance à Hu-le-Fort, qui paraît être le même qu'Hésus, le Mars gaulois. Ainsi, l'institution des bardes, dans le pays de Galles, se rattache par les traditions de son origine à la mythologie celtique.

Un rapport singulier des bardes gallois avec les druides, c'est le caractère pacifique inhérent à la condition de barde. Les druides, semblables en cela au clergé catholique, étaient dispensés de prendre part à la guerre, et dans le principe les bardes gallois étaient entièrement étrangers aux armes, à tel point que par le fait même de la guerre on abjurait la dignité de barde. Le bardisme, comme l'église, avait horreur du sang; noble pudeur du meurtre bienséante à la poésie et à la religion.

Les triades galloises fournissent des preuves de ce fait curieux: les triades sont des collections de noms propres et de souvenirs, la plupart fort anciens, groupés trois par trois; parmi ces triades il y a celle des trois plus grands traîtres, des trois plus célèbres amans, des trois femmes les plus belles; il y a aussi les triades des trois guerriers qui se sont faits bardes, et celle des trois bardes qui ont abjuré la condition de barde pour se faire guerriers.

Tel était l'état primitif du bardisme gallois; mais bientôt, par la force des choses, la guerre entra dans cette institution héritière de l'esprit pacifique des druides. Le barde Aneurim, dont je parlais tout à l'heure, était si peu étranger à la guerre, qu'il nous apprend lui-même dans son chant sur la fatale bataille de Cattraeth, comment il a survécu presque seul à tous ses compagnons; Merlin et Taliessin aussi étaient guerriers.

Le VIe siècle fut l'âge d'or des bardes gallois; ce fut la dernière époque de glorieuse résistance contre l'invasion saxonne pour la nation cambrienne et pour les Bretons du Nord, qui sont aussi célébrés par les bardes. On a les poésies authentiques de plusieurs bardes de ce temps (2). Les plus célèbres sont : Aneurim, Llywarch, Taliessin et Merlin (3).

(1) Owen, *Cambrian Biography*, 334.

(2) L'authenticité de ces poésies a été mise à l'abri de toute objection par l'excellente dissertation que M. Sharon Turner a placée dans le troisième volume de son *Histoire des Anglo-Saxons*.

(3) Merlin ou Myrddhin. La tradition lui attribue l'érection du monument gigantesque

Des idées qui semblent druidiques se rencontrent dans la poésie de ces bardes, tout chrétiens qu'ils sont. Telle est la croyance à la métempsycose, croyance gauloise, et sous ce rapport ils sont les derniers représentans de l'antique alliance des druides et des bardes.

Ces restes de druidisme conservés chez les bardes gallois expliquent l'animosité réciproque de ces bardes et du clergé chrétien. Saint Gildas, le Salvien de l'Angleterre, qui a écrit un petit livre plein d'une éloquence barbare sur la ruine de la Bretagne, parle avec colère et mépris de ceux qui préfèrent les accords des chantres profanes aux saintes mélodies de l'église. En revanche, Taliessin exprime son dédain pour l'ignorance des moines dans des vers qui semblent faire allusion à sa vieille science druidique. « Ils ne savent pas, dit-il, ce qui distingue le crépuscule de l'aurore; ils ne connaissent pas la direction du vent, la cause des agitations de l'air. » Taliessin cependant conclut chrétiennement : « Que le Christ soit mon partage! » Merlin disait : « Je ne veux pas recevoir les sacremens de ces odieux moines en robe noire; que Dieu m'administre lui-même les sacremens. »

Tous deux détestent les moines et acceptent le christianisme; Merlin semble l'accepter philosophiquement.

Ces sorties anti-monacales ont dû contribuer à faire de Merlin un sorcier, mais sa gloire de poète eût suffi pour lui donner sa renommée d'enchanteur. Ainsi Virgile à Naples est un magicien; dans l'origine, entre les enchantemens de la magie et les enchantemens de la lyre, il existait une parenté qu'attestent les affinités du langage. On sait qu'en latin *carmen* signifie à la fois un charme et un chant. Les langues du nord offrent de semblables analogies (*runor*, *lioth*); la tradition populaire a conservé pour Merlin et pour Virgile le souvenir de cette association primitive de l'idée du magicien et de l'idée du poète.

Il y eut quelque chose de plus dans la métamorphose qui fit du barde gallois un devin, un prophète, l'auteur enfin des prédictions qui ont rendu au moyen-âge le nom de Merlin si célèbre. Après

de Stone-Enge. Ayant tué son neveu par mégarde, il devint fou de douleur, et se réfugia dans une forêt. Là, il composa ses poésies dans les intervalles de son délire. Quelquefois on distingue deux Merlin; mais je crois qu'il n'a existé qu'un seul personnage de ce nom, héros unique de deux versions d'une même légende.

les désastres du règne d'Arthur qui apportèrent les Saxons au cœur de la Cambrie, et décidèrent la question entre les anciens possesseurs du sol breton et les nouveaux conquérans germains, il resta dans le petit pays cambrien, une foi opiniâtre à la résurrection future de la nationalité bretonne et une invincible espérance. Les bardes se firent les apôtres de cette foi, les prophètes de cette espérance; déjà autrefois les druides, dans la révolte du Gaulois Vindex, mêlaient à leurs exhortations belliqueuses la prédiction de l'affranchissement de la Gaule et de la chute de l'empire romain; de même les bardes cambriens transmirent de siècle en siècle dans leurs chants des prophéties patriotiques, inspirées par cette attente indomptée qu'elles nourrissaient.

Jamais poètes ne furent plus complètement identifiés aux sentimens populaires que les bardes cambriens. Jamais poésie ne fut plus profondément nationale que la leur. Les habitudes prophétiques que la poésie des anciens bardes gaulois pouvait devoir à leur commerce avec les devins et les druides furent ravivées par la situation politique d'un peuple qui ne vivait que dans l'avenir. Les bardes se refirent devins pour prédire cet avenir, pour annoncer le retour d'Arthur qui devait reparaître et affranchir son pays. Les bardes furent prophètes à la manière des prophètes juifs, annonçant de même un sauveur, un Messie, un libérateur de la nation opprimée. De là vint la grande célébrité de Merlin, dont le souvenir se liait avec celui d'Arthur; de là les prédictions mises sous son nom à diverses époques, et qui étaient des vœux d'indépendance ou des menaces d'insurrection.

Merlin lui-même avait dit: « Les Cambriens seront triomphans, leur chef sera illustre; chacun aura son droit, les Bretons seront dans la joie (1). »

Dès 630, un barde annonçant que le pays serait sauvé quand l'ennemi viendrait dans ses entrailles, disait : « C'est Merlin qui l'a prédit! » Voici avec quelle énergie ce barde prophétisait la ruine des Saxons et la renaissance de la nationalité bretonne.

« Le chant prophétique le déclare : le jour arrivera où les hommes de Cambrie s'assembleront unanimes dans leur résolution, avec un seul dessein, un seul cœur. Alors l'étranger s'éloignera; alors

(1) Avellanau de Merlin, cité par Sh. Turner. *Hist of Anglo-Saxons*, t. III, p. 384.

le païen sera mis en fuite; et je le sais certainement, le succès nous attend, quelle que soit la chance du combat. Que le Cambrien se précipite comme l'ours des montagnes pour venger le meurtre de ses ancêtres, que tous serrent en faisceau les pointes de leurs lances, que chacun oublie de protéger le corps de son ami, qu'ils multiplient les crânes vides de cervelles des nobles Germains, qu'ils multiplient les femmes veuves et les coursiers sans cavaliers, qu'ils multiplient les corbeaux avides devant les pas des guerriers vaillans (1). »

Au xe siècle, le roi Hoel-le-Bon voulut réorganiser l'ancienne existence cambrienne. Dans ce but, il forma des coutumes du pays un corps de législation que nous possédons encore; les bardes tiennent une place assez considérable dans cette législation. On peut tirer des chapitres qui les concernent quelques traits naïfs et piquans (2). D'abord la loi interdit au barde de s'occuper d'autre chose que de son art. Est-ce par respect pour cet art, ou par tout autre motif? Les bardes font là, comme chez les Gaulois, partie de la petite cour des chefs, ils y occupent un rang distingué. Il y a quatorze personnes qui ont le droit de s'asseoir à la table du chef, et parmi elles sont deux bardes, le barde domestique, dont la situation est assez semblable, mais cependant supérieure à celle des bardes parasites attachés aux chefs gaulois, et le barde de la chaise, le barde à qui appartient le droit de la chaise; sorte de barde lauréat, chef des bardes, comme il y eut depuis le roi des ménestrels. La condition de barde domestique n'est point mauvaise dans la législation d'Hoel. « Il possèdera une terre libre, le roi lui donnera un vêtement de laine, et la reine un vêtement de lin. Aux trois fêtes principales, il sera assis auprès du préfet du palais, qui lui présentera la harpe (étiquette honorable pour le barde domestique). Quand des chants seront demandés, le barde à qui appartient le droit de la chaise chantera d'abord les louanges de Dieu, puis celles du roi dans le palais duquel il se trouvera, et si ce roi n'est pas là pour être célébré, les louanges d'un autre roi : » droit de priorité, assez naturel, que le roi prélevait sur la louange de son barde. « Après que le

(1) *Cambrian Register*, 1796, p. 562.
(2) Leges Walliæ ecclesiasticæ et civiles Hoelii boni, Londres, 1730, pag. 35.

barde de la chaise aura chanté, le barde domestique chantera un troisième chant, différent des deux premiers. Quand la reine voudra entendre un chant, le barde domestique sera tenu de lui en chanter un à son choix, mais à voix basse, à l'oreille, pour que la cour n'en soit pas troublée. » On avait pris de prudentes précautions contre l'incommodité d'un chant trop prolongé ou trop bruyant.

Quant aux appointemens du barde royal, les voici :

« Quand le barde royal ira piller avec les serviteurs du roi, s'il chante devant eux, il aura le meilleur taureau du butin, et au jour du combat, il chantera devant eux la monarchie bretonne ; » — c'est, de siècle en siècle, le sujet perpétuel des chants du barde ; — « le roi lui donnera un damier d'ivoire, et la reine un anneau d'or ; » d'après une autre version, « une harpe ; et il ne la cédera ni gratis, ni pour de l'argent à personne.

« Il conduira chez le roi un homme qui fera injure à un autre, et tout homme qui aura besoin d'appui. » Belles fonctions du barde, qui tiennent à son affinité primitive avec le druide arbitre des différends, et se rattachent à ce caractère pacifique et pacificateur, qui interdisait la guerre à ceux dont la mission était le chant.

« Si le barde demande quelque chose du roi, qu'il chante un chant; si d'un homme noble, qu'il chante trois chants; si d'un plébéien, qu'il chante jusqu'à la nuit. »

Singulière disposition ! la loi veut-elle faire entendre par là que le barde n'est pas seulement l'homme du prince, que le poète appartient à tout le peuple?

Ce qui détermine, avec le plus de précision, l'importance personnelle du barde, c'est la valeur de l'amende que l'on paie pour le mal qu'on lui fait.

« Une injure faite au barde domestique est évaluée six vaches et cent vingt deniers ; son meurtre est estimé cent vingt-six vaches. » C'est fort cher, d'après le tarif de la loi galloise. C'est le prix de quelques personnages assez importans, et aussi, il faut l'avouer, de quelques-uns qui ne le sont guère. C'est le prix du préfet de la vénerie, du juge domestique, du préfet de l'écurie, de celui qui prépare l'hydromel, du médecin, de l'échanson..... enfin du cuisinier de la reine.

Les lois germaniques contenaient des dispositions analogues. La loi des Ripuaires dit : « Que celui qui blesse la main du harpeur

paie quatre fois plus que pour un autre. » Tels étaient les priviléges que faisait à la muse la loi barbare.

Le chef des bardes, personnage plus élevé que le barde domestique, est encore mieux traité par la loi galloise.

« Il recevra une double portion de butin; il aura une double part dans les dons royaux, dans les largesses faites à l'occasion du mariage de la fille d'un chef; il recevra cent vingt-quatre deniers de tout chanteur qui quitte la corde de soie, et devient chanteur aulique. »

On voit là une sorte de degrés académiques et comme des droits attachés à ces degrés, et prélevés par le chef des bardes.

Enfin la harpe a sa législation comme le barde, et le prix que la loi reconnaît à l'une, achève de déterminer l'importance de l'autre.

« La harpe du chef des bardes vaut cent vingt deniers, autant que celle du roi. »

C'est un prix très élevé en le comparant au prix des autres objets que la loi mentionne. 120 deniers, c'est le prix du grenier du roi, tandis que la maison du vilain n'est estimée qu'à 10 deniers, la charrue à 11 deniers; enfin, voyez combien la harpe pacifique du barde était placée au-dessus de l'arme du guerrier; tandis que la harpe du chef des bardes vaut 120 deniers, la lance n'est évaluée qu'à 4 deniers. Une loi galloise exceptait la harpe de la vente du mobilier que l'on faisait après la mort du possesseur; enfin, l'usage de donner l'investiture au barde par la harpe s'est conservé fort tard; c'était un droit, un privilége féodal, attaché à certaines propriétés; on voit dans les titres de la terre de Kames : *Citharæ argenteæ dispositio pertinet ad hanc baroniam,* — à cette baronnie appartient le droit de conférer la harpe d'argent.

Depuis Hoel le législateur jusqu'à Édouard Ier, pendant près de quatre siècles, l'institut des bardes, subsiste avec honneur. On trouve dans cette période un assez grand nombre de petits chefs gallois qui sont bardes, et dont on possède les poésies. Nous n'en sommes plus à la sévérité antique, qui ne permettait pas de cumuler l'emploi de guerrier et celui de barde. Owen, qui vivait en 1160, vante ses exploits et ceux de ses compagnons dans des chants un peu moins emportés, un peu moins sombres que les chants des scaldes, où cependant la gaieté, quand elle s'y ren-

contre, est mêlée de farouches plaisanteries que les scaldes ne désavoueraient pas. Owen dit à son échanson : « Apporte-nous du vin (1), du meilleur, ou ta tête sera abattue. » Joyeuseté de table un peu sombre et assez dans le goût scandinave. Un passage d'un barde nommé Moke (1240) montre avec naïveté comment les bardes envisageaient à cette époque leur position auprès des chefs gallois.

« Nous, bardes du pays breton, notre prince nous convie au 1er janvier, et chacun, selon notre rang, nous nous livrons à la joie, recevant de l'or et de l'argent pour notre récompense. »

Il termine ainsi l'éloge de son prince :

« Heureuse la mère qui t'a porté, car tu es sage et noble, tu distribues largement de riches habits, de l'or et de l'argent, et tes bardes te célèbrent parce que tu les fais asseoir à ta table et leur donnes tes chevaux. Moi-même, j'ai été récompensé de mon don de poésie par de l'or et une distinction flatteuse, et si je désirais que mon prince me fît cadeau de la lune, il me la donnerait certainement. »

On voit que si le barde montre une avidité un peu empressée pour l'or, l'argent et la table de son patron, du moins il ne manque pas de confiance dans sa libéralité.

Au XIVe siècle, la poésie des bardes, s'éloignant toujours plus de sa sévérité primitive, tourne, sous l'influence de la chevalerie qui pénètre partout, à la mollesse et à la galanterie. Les bardes soupirent comme des ménestrels. Un d'eux, Howel, en 1310, adressait à sa belle des stances où la grace est souvent mêlée à l'afféterie. J'aime assez qu'il lui dise : « Tu es semblable au flocon de neige que le vent chasse devant lui ; tu as la blancheur de la vague qui se brise. » Je suis encore en pays celtique, je me crois chez Ossian. Mais quand le barde ajoute : « Si tu me demandais mes yeux, ô toi qui es le soleil d'une vaste contrée, je m'en séparerais volontiers pour te plaire, tant est grand le mal que je souffre..... Ils me sont une cause de peine quand je regarde les murs polis de ta demeure et que je te contemple belle comme le soleil levant. »

Je crois voir l'affectation du madrigal poindre au sein de la poésie des bardes, que viennent envahir les raffinemens de la litté-

(1) Evan, *Welsh Bards*, p. 8.

rature provençale déjà corrompue. Je pense à Théocrite, dont le cyclope offre aussi à Galathée son œil. Le chantre gallois du XIVe siècle, qui certes n'avait pas lu Théocrite, se rencontre avec lui dans ce trait de simplicité cherchée, de naïveté maniérée. On est plus étonné de le trouver chez un barde que chez le poète qui travaillait ses élégantes pastorales pour la cour efféminée et savante des Ptolémées.

Mais ce qui, à cette époque comme aux époques précédentes, faisait la force de la poésie des bardes gallois, c'étaient ces prophéties que leurs chants renouvelaient sans cesse, ces prophéties d'un avenir d'indépendance et de gloire, ces prophéties de la Cambrie délivrée, de l'Angleterre reconquise par la race bretonne. Les prédictions, les menaces que nous avons recueillies de la bouche du barde du VIIe siècle ne s'étaient jamais interrompues. Comme les druides au temps de Vindex prophétisaient la chute de l'empire romain, les bardes annonçaient la chute des rois anglo-normands. On faisait encore parler Merlin, on mettait sous le nom révéré du barde-prophète toutes les espérances de la race déchue.

Giraud de Cambrie, évêque un peu infidèle à la cause du clergé national, et qui a laissé sur son pays des détails assez curieux, se plaint que, de son temps, on altérait, on falsifiait les prophéties de Merlin; c'est que les bardes en faisaient, de siècle en siècle, le véhicule des sentimens, des passions, des haines patriotiques de leur temps, et c'est à cause de cette étroite alliance du bardisme avec le patriotisme gallois qu'Édouard fut si atrocement cruel pour les bardes; il les fit pendre en masse. On sait que le massacre des bardes gallois a inspiré à Gray une ode magnifique où lui-même s'est enflammé, comme d'un souvenir, de cette poésie prophétique et vengeresse des anciens bardes. On peut comparer à l'ode de Gray, un chant d'un poète national et contemporain (1); chevalier, il crut à la chevalerie d'Édouard, et il suivit sa bannière; puis, ne pouvant résister au spectacle de l'abaissement de sa patrie, il rentra dans le pays de Galles, en souleva une partie contre Édouard, fut vaincu, fait prisonnier, et dans sa prison composa une élégie sur sa propre captivité et sur les revers de la Cambrie; lui-même était barde. Je citerai de ses plaintes celles qui

(1) Evan, *Welsh Bards*, p. 46.

portent précisément sur la décadence du bardisme, sur la misère à laquelle les bardes sont réduits au milieu de la misère générale du pays.

« A nos bardes nationaux sont interdits leurs divertissemens, leurs réunions accoutumées. Les bardes des deux cents régions se lamentent de n'avoir plus d'appui. O Christ! mon Sauveur! puissé-je descendre dans la tombe maintenant que le nom de barde est un vain nom, un nom mort. »

Tous les bardes ne périrent pas par la barbarie d'Édouard, et quand, aux premières années du xve siècle, un chef gallois, Owen Glendover souleva une dernière fois le pays de Galles contre l'Angleterre; quand les Gallois purent une dernière fois rêver le triomphe et l'indépendance de leur pays, l'insurgé national eut pour lui les bardes, et aussitôt les chants de Merlin, les poésies prophétiques, annonçant que le jour de la Bretagne était enfin arrivé, commencèrent à pleuvoir de tous côtés. Owen Glendover fut vaincu; sa défaite fut le dernier coup porté à cette poésie des bardes, dont la destinée fut à toutes les époques si intimément liée au destin de la patrie galloise. Henri IV interdit leurs assemblées, qu'ils purent reprendre sous Henri V. Ces assemblées remontaient à la plus haute antiquité. Elles se tenaient en plein air, auprès d'un monument druidique, et cette circonstance porte à en rattacher l'origine aux anciennes réunions des druides. L'usage s'en est continué dans le pays de Galles jusqu'à Élisabeth. Depuis lors, on a fait quelques tentatives, véritables anachronismes, mais anachronismes touchans, pour ressusciter cette ancienne coutume. La dernière de ces tentatives est de 1796. En 1796, on annonça qu'une assemblée de bardes aurait lieu à Clamorgan, dans le pays de Galles. L'autorité en prit ombrage; on craignait qu'il n'y eût là-dessous des menées démocratiques. On était en guerre avec la France, le nom de Bonaparte fut pour quelque chose dans l'effroi des shériffs du pays. On empêcha cette assemblée; ainsi, par un jeu étrange de la fortune, le fantôme du vieux bardisme gallois disparut devant l'ombre de Napoléon.

Je me suis arrêté un peu long-temps à l'histoire des bardes dans le pays de Galles, parce que les origines du bardisme en ce pays, se rattachent d'une manière frappante aux origines du bar-

disme gaulois, parce que sa vie toujours mêlée à la vie nationale, ne s'y est complètement éteinte qu'à une époque assez peu ancienne. C'était donc le théâtre sur lequel il était le plus important d'étudier le développement général, de l'institution et de la poésie des bardes; je serai beaucoup plus court en traitant des bardes de l'Irlande et de l'Écosse, dont les destinées ont été moins complètes et sont moins connues.

En Irlande, le bardisme est très ancien. Malheureusement tout ce qui tient aux antiquités de l'Irlande a été embrouillé outre mesure par les rêveries des antiquaires. Si on les croyait, il y aurait eu des académies en Irlande avant Jésus-Christ. Ce serait le roi Cormac, restaurateur de la fabuleuse académie de Tara, qui, antérieurement à l'introduction du christianisme, aurait institué les dix offices, confiés à dix personnages qui ne devaient jamais s'éloigner du roi (1). Les principaux étaient le druide pour prier et offrir des sacrifices en sa faveur, le chef des seigneurs pour le conseiller, un barde pour chanter les actions de ses ancêtres, un médecin pour prendre soin de sa santé, un musicien pour les divertir... De plus, chacun des nobles avait aussi son druide, son premier vassal, son barde, son juge. Ces quatre fonctions étaient rémunérées par des terres héréditaires dans les familles comme les fonctions elles-mêmes.

Cette organisation ne fut point l'œuvre du très douteux roi Cormac; mais tout porte à croire qu'elle était l'organisation primitive de chaque tribu irlandaise. Le poète avait là sa place marquée, comme dans l'antique commune indienne, agrégation primordiale, molécule sociale indestructible, qui a résisté aux innombrables conquêtes que l'Inde a subies. Chaque commune a son prêtre, son astrologue et aussi son poète (2). La fonction de poète est un office public, un élément fondamental de la petite communauté. Il en était de même dans l'ancienne Irlande; même après la conquête anglaise et l'introduction du christianisme, l'office de barde se transmit héréditaire dans quelques familles.

(1) Holland, *History of the druids*, p. 89.

(2) Les douze offices essentiels à la communauté sont le charpentier, le forgeron, le cordonnier, le mhar, espèce de watchman; le cordier, qui est aussi le bourreau, et se loue quelquefois pour assassiner; le potier, le barbier, le blanchisseur, le prêtre, *le poète*, le distributeur d'eau. Ces douze offices expriment avec une naïveté, que leur diversité rend très piquante, les besoins fondamentaux d'une société primitive.

Dans le mot irlandais *faidh* (prophète) s'est conservé l'équivalent et peut-être la racine du mot *vates*, par lequel Strabon désigne les devins qu'il associe aux druides et aux bardes. Du reste, il ne me semble pas que le caractère prophétique soit aussi inhérent aux bardes irlandais qu'aux bardes gallois. Chez les Irlandais, le barde semble plus occupé du passé que de l'avenir. C'est dans le passé que vit ce peuple. Le songe de la gloire fabuleuse de l'antique Erin a consolé ses fils rêveurs, comme l'espoir ardent de l'avenir a soutenu les fils patiens et opiniâtres de la Cambrie.

Aussi chez les Irlandais, le barde se confond avec le savant, le docteur (ollam), avec le chroniqueur et le généalogiste.

Les bardes irlandais sont aussi des hérauts d'armes comme les kérukes d'Homère; ils interviennent pour séparer les combattans. Est-ce encore un vestige de ce caractère pacifique primitivement inhérent au bardisme, et qu'il doit à son origine sacerdotale.

Quant au respect dont la personne du barde irlandais était l'objet, il n'y a dans les traditions irlandaises, qu'un exemple d'un barde mis à mort, et le chef qui s'est rendu coupable de ce crime est voué à l'exécration, il est arrivé à la postérité avec le nom de tête vile, tête déshonorée (1). Les vieilles lois irlandaises s'occupent du barde comme la loi galloise. Son vêtement et le vêtement de sa femme, sont évalués à trois vaches, ce qui est un taux assez élevé, relativement aux autres prix (2). La harpe du barde était en Irlande un objet important aussi bien que dans le pays de Galles; elle faisait partie des insignes de la cité royale. La harpe d'O'Brien a joué un rôle politique dans l'histoire irlandaise au XIe siècle (3). Cette harpe fut portée à Rome, elle resta dans les mains des papes jusqu'au XVIe siècle. Rome, dans l'intervalle, la confia à Henri II, comme un signe de son droit sur l'Irlande. L'Irlande devait se soumettre au possesseur de la harpe et de la couronne d'O'Brien. Puis cette harpe fut envoyée de Rome à Henri VIII, comme défenseur de la foi; on sait qu'il ne mérita pas long-temps

(1) Miss Brooke *Relicks of Irish poetry*, 142.
(2) Walker, *Historical Memoirs of the Irish bards*, 49.
(3) Walker, *ibid.* 61.

ce titre. C'est depuis cette époque seulement que l'Irlande a une harpe pour armoiries et pour symbole.

Les bardes irlandais eurent la direction patriotique que nous avons remarquée chez les bardes gallois. Ils la conservèrent jusque sous Élisabeth, et c'est ce qui attira sur eux la colère et le mépris de ses partisans et de ses serviteurs. Spenser, le célèbre auteur de l'apothéose allégorique et chevaleresque de *la Reine de Féerie,* disait d'eux : « Il y a parmi les Irlandais une certaine classe de personnages appelés bardes, dont la profession est de mettre en relief, dans leurs rhythmes, la louange et le blâme. Ils sont tenus en si haute estime et réputation, que nul ne leur ose déplaire, dans la crainte, s'il les offensait, de s'attirer leurs invectives et d'être déshonoré dans la bouche des hommes. Leurs poèmes sont reçus avec un applaudissement général, et chantés aux fêtes et aux assemblées par d'autres personnes dont c'est la fonction particulière et qui sont aussi récompensées par des dons et une grande renommée. Les bardes irlandais choisissent rarement les actions des hommes de bien pour sujet de leurs éloges. Mais celui qu'ils trouvent le plus désordonné dans sa conduite, le plus dangereux et le plus désespéré dans tout ce qui constitue la désobéissance et la rébellion, ils le rehaussent et le glorifient dans leurs rhythmes, ils le vantent au peuple, et le proposent aux jeunes gens comme un modèle à imiter. »

Spenser, qui avait sa part de la conquête de l'Irlande, ne pouvait éprouver une grande sympathie pour les bardes qui poussaient à la rébellion le peuple conquis, ni pour ce que le poète élégant appelle dédaigneusement leurs rhythmes comme pour ne pas compromettre le mot de vers.

L'auteur un peu pédantesque de l'Arcadie, sir Philippe Sidney, se plaignait qu'en Irlande la vraie science fût pauvre et les bardes respectés (1).

Avec le temps, les anciens bardes ont été remplacés en Irlande par des mendians aveugles chantant de vieilles chansons et en composant de nouvelles, menant dans une sphère moins élevée une vie assez analogue à celle des bardes, allant demander l'hospitalité

(1) Walker, *Hist. mem.* 134.

aux petits propriétaires, aux fermiers, au lieu de s'asseoir à la table des rois du pays.

C'est ainsi qu'en Grèce il y a encore aujourd'hui des chantres mendians et aveugles comme Homère. On trouve en Irlande de pareils personnages jusqu'à une époque fort rapprochée de la nôtre; on en cite plusieurs qui ont vécu dans le XVIIe et le XVIIIe siècle; tel fut Carolan (1670), Cormac (1708). Le dernier qui ait eu quelque renommée est un certain Maguire, qui, en 1736, résidait à Londres près de Charing-Cross. « Sa maison était très fréquentée, dit M. Walker, et sa rare habileté à jouer de la harpe était un attrait de plus; le duc de New-Castle et quelques-uns des ministres venaient le visiter. Un soir, on le pria de chanter quelques airs irlandais : ils étaient plaintifs et solennels, on lui en demanda la cause; il répondit que ceux qui les composaient étaient trop profondément affligés du sort de leur patrie pour pouvoir en trouver d'autres; mais, ajouta-t-il, délivrez-la des fers qui pèsent sur elle, et vous n'aurez plus à nous reprocher la tristesse de nos chants. On s'offensa de cette effusion de cœur; sa maison fut désertée peu à peu, et il mourut le cœur brisé. »

Ce pauvre aveugle, musicien, chanteur, poète, et si fidèle au culte et aux douleurs de sa patrie..... c'est le dernier barde de l'Irlande.

Quant à l'Écosse, c'est le pays d'où nous est venu le nom du barde le plus célèbre, le nom d'Ossian.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans la discussion de l'authenticité des poèmes d'Ossian; je renverrai, pour l'examen de cette question, à une belle leçon de M. Villemain, et à celles que M. Fauriel a consacrées à Ossian dans son excellent cours de l'année dernière, dont nous pouvons espérer la prochaine publication. Je me bornerai à rappeler sommairement le résultat de la discussion.

Macpherson a été certainement de mauvaise foi en donnant comme authentiques des poèmes qu'il avait composés de morceaux conservés par la tradition et qui ont été retouchés, altérés et interpolés par lui. Le comble de la mauvaise foi a été de retraduire en gallique le texte anglais qu'il avait publié, créant ainsi un original menteur d'après une copie falsifiée.

Macpherson a donc construit son Ossian, mais les matériaux

existaient. Une enquête solennelle ayant été instituée, on a constaté l'existence, non, il est vrai, d'un seul des poèmes donnés par Macpherson, mais de la poésie ossianique qu'il n'avait pu inventer. On fabrique un ou plusieurs poèmes au moyen de fragmens qu'on arrange ou dénature, on ne fait pas une poésie de toutes pièces; on en peut combiner et modifier les élémens, on n'en saurait créer la substance.

Il faut même ajouter qu'on a retrouvé dans les montagnes d'Écosse quelques parties des poèmes publiés par Macpherson sous le nom d'Ossian, entre autres, la fameuse invocation au soleil dans Carthon, un des passages dont on se croyait le plus autorisé à nier 'authenticité à cause de certains détails qui rappellent Milton; ce qui prouve qu'il y a souvent autant d'imprudence à rejeter trop vite qu'à admettre trop légèrement.

Si Macpherson n'a pu créer le fonds de la poésie ossianique, les mœurs dont cette poésie offre le tableau n'ont pas été inventées par lui; ces mœurs ont existé au moins dans la tradition, et cette tradition doit reposer sur quelque chose.

Il est vrai qu'un des caractères de la poésie ossianique, c'est un singulier vague en tout ce qui tient à l'existence extérieure des héros. Ce caractère, par lequel cette poésie se distingue de toutes les poésies primitives en général si précises, si arrêtées, peignant d'une manière si saillante les habitudes, la physionomie, le genre de vie des populations, au sein desquelles elles se produisent, ce caractère, particulier aux poésies d'Ossian, et dont il n'est pas facile de rendre raison, s'oppose, ainsi que le degré d'altération où elles nous sont parvenues, à ce que nous puissions nous faire, par elles, une idée nette de l'existence des bardes calédoniens, bien que les bardes y interviennent souvent.

Cependant nous avons lieu de croire fidèles le peu des traits qu'elles nous présentent; car ils sont assez conformes à ceux que nous ont fournis d'autres documens plus authentiques et plus précis.

Chez Ossian, il n'y a pas de prêtres, parce qu'il n'y a pas de Dieu. S'il est resté quelque chose des druides, ce sont ces *pierres du pouvoir* auxquelles s'attache une vague terreur; du reste, il n'y a d'autre religion que la religion des morts. Au-dessus de la

tête du triste enfant de Morven, point de ciel, mais des nuages; point de divinités, mais des ombres.

Il semble que l'ancienne religion des druides, en se retirant, a laissé un vide où la religion chrétienne n'est point entrée, et que le vide s'est rempli de fantômes!

Dans cette absence de toute religion, toute trace du rôle religieux des bardes a complètement disparu. Comme dans le pays de Galles et en Irlande, ils sont tantôt des hérauts de paix et de concorde, tantôt des chantres belliqueux. Quand un étranger arrive, avant de lui demander son nom, ils vont l'inviter aux joies du festin; s'il apporte la guerre, ils se placent sur la colline, et enflamment le courage des combattans. Après la victoire, assis près du chef sur la bruyère, autour du chêne brûlant, ils célèbrent sa gloire et la gloire de ses aïeux.

Le ton grave et triste de la poésie ossianique n'y laisse jamais retentir d'accent satirique et moqueur. Ici le caractère dominant du barde est un caractère mélancolique; le type peut-être idéal du barde calédonien, c'est Ossian; c'est un vieux guerrier aveugle, le dernier de sa race, se levant dans la nuit parce qu'il a entendu les armures de ses pères frémir aux murs de la salle abandonnée ou leur voix se plaindre dans les vents, détachant sa harpe suspendue près de son bouclier, et chantant dans les ténèbres, aux murmures du torrent, les exploits de son père, la mort de son fils, les hauts faits de sa jeunesse, les joies et les combats des jours qui ne sont plus.

L'Irlande dispute à la Calédonie son barde. L'Irlande réclame Ossian et Fingal, et il paraît que l'Irlande a raison. Si Fingal et Ossian ont vécu quelque part, c'est dans Erin. Les demêlés de la tribu de Finn et de la famille de Morni, tels que la raconte la vieille poésie irlandaise, semblent se rattacher à quelque vérité historique et locale. Les poésies irlandaises ont un caractère un peu moins indéterminé que les chants calédoniens; elles semblent tenir de plus près à la réalité. C'est en se transplantant ou se dépaysant dans les montagnes d'Écosse que ces traditions natives d'Irlande ont perdu sur un sol étranger leur consistance et leur physionomie, et sont devenues elles-mêmes vaporeuses et vagues comme les brumes de leur nouvelle patrie et comme les ombres qui les habitent.

Les poésies irlandaises où figure Ossian, ont conservé à leur manière le souvenir d'un moment remarquable de la destinée des bardes; le moment où ils eurent à lutter contre le christianisme qui venait avec ses dogmes et ses chants leur disputer l'imagination et l'ame des peuples. Ce conflit curieux est indiqué naïvement dans un dialogue touchant, bien que parfois burlesque, entre Ossian, le barde par excellence, et saint Patrice, l'apôtre de l'Irlande (1).

Ici, comme en Écosse, Ossian a survécu à tous les rois, à tous les héros, avec lesquels sa glorieuse vie s'est écoulée. Son père, son fils, sont morts; tous ses amis sont morts; et voilà qu'on veut dans ses derniers jours lui faire adopter une croyance nouvelle. Le vieux barde est obligé de se soumettre, seulement il murmure, il se plaint que sa force soit épuisée, qu'il ne puisse mettre à la raison ceux qui l'ont converti un peu malgré lui, qui le font jeûner, qui le fatiguent de leurs psalmodies et de leurs cloches, auxquelles il préfère ses chants guerriers. Ossian témoigne énergiquement sa mauvaise humeur à saint Patrice. Saint Patrice, en missionnaire habile, prie d'abord Ossian de lui faire entendre ses chants; Ossian profite de cette politesse du saint; il lui récite les hauts faits de sa jeunesse et les exploits de Fingal. Patrice, alors, lui dit brutalement que Fingal est en enfer. « Si les héros de mon temps vivaient, reprend Ossian, ils le tireraient d'enfer malgré Dieu. Mais crois-tu donc que Dieu traite de la sorte le magnanime Fingal? Eh bien! Fingal est meilleur que lui; car si ton Dieu était prisonnier, il le délivrerait. »

Cette étrange discussion ne nous montre-t-elle pas sous une forme naïve la résistance des anciennes traditions aux nouveaux enseignemens, les luttes qui durent avoir lieu entre les bardes et les missionnaires chrétiens.

Enfin, cette poésie, qui par moment touche au comique, n'a-t-elle pas avec moins de charme peut-être plus de vie que celle de l'Ossian calédonien? N'accuse-t-elle pas des rapports plus manifestes, une situation plus déterminée?

Mais quelle qu'ait été l'origine des poésies ossianiques, il est certain que le bardisme a subsisté dans les montagnes d'Écosse jus-

(1) Miss Brooke, *Relicks of Irish poetry*, 73.

qu'à la fin du dernier siècle; l'institution des bardes était encore parfaitement organisée parmi les tribus de montagnards qui prirent part à l'expédition du prétendant, et le barde était encore à cette époque un personnage social ayant un rang marqué, un revenu fixe en terres, seul genre d'appointemens que puisse donner une société peu avancée, à défaut d'un privilége sur le butin, tel que celui qu'accordait au barde la loi galloise. Les chefs des clans écossais s'entouraient encore de leurs bardes, à l'époque dont je parle, comme le pouvaient faire les chefs gaulois aux époques les plus reculées (1). Mais le rôle même que les montagnards écossais jouèrent dans cette guerre, amena la désorganisation de l'antique existence du clan, et en même temps la destruction de l'institution des bardes qui en était une portion essentielle. Ainsi, au moment où le nom du barde calédonien devenait populaire, où la poésie calédonienne, en dépit et peut-être à cause des altérations qu'elle avait subies, devenait un objet d'admiration et d'engouement, la source de cette poésie tarissait pour jamais, et les derniers bardes mouraient de misère et d'abandon dans quelques vallées ignorées de l'Écosse.

Nous arrivons à la Gaule : que sont devenus ses bardes?

La Gaule fut primitivement le principal séjour des anciens bardes, et c'est dans la Gaule que leur institution a eu le moins de durée, a laissé le moins de traces. Nous recueillerons avec un soin d'autant plus minutieux toutes celles que nous pourrons découvrir.

L'existence des bardes était liée à celle des druides. Or, les druides se firent tolérer par les empereurs en associant les divinités gauloises aux divinités romaines, en faisant un amalgame souvent bizarre de la mythologie nationale et de la mythologie des conquérans. Grace à ce compromis volontaire, à cette confusion prudente, les druides évitèrent la persécution, et jouirent même de quelques honneurs? On voit, dans Ausone (2), qu'au IVe siècle appartenir à une famille de druides était considéré comme la preuve d'une descendance illustre.

Un vers de Prudence, dans lequel il oppose *barde* à *augure*, mon-

(1) Voyez la vive peinture de la cour sauvage du Celte jacobite Fergus Mac-Ivor dans *Waverley*.

(2) *Professores*, IV et X.

tre qu'à cette époque on rattachait encore le bardisme à la science augurale des *vates* et des druides (1).

S'il s'est conservé quelque part en Gaule des bardes, et des bardes en possession des traditions druidiques, ce n'a pu être que dans l'Armorique, dans cette province soumise imparfaitement par les Romains, qui, après la conquête barbare, a formé pendant plusieurs siècles un état indépendant, et qui, malgré sa réunion à la France, est restée celtique et gauloise de physionomie, de costume et de langue, jusqu'à nos jours.

On peut donc admettre comme possible l'existence d'un barde armoricain du ve ou vi^e^ siècle, nommé Guinklan, dont on a cru, l'année dernière, avoir retrouvé les chants.

Il n'y a rien d'invraisemblable à ce que ses poésies se soient conservées dans l'abbaye de Landvenec, comme se sont conservées, dans le pays de Galles, celles de Taliessin, de Llywarch, de Merlin, et d'autres bardes gallois contemporains. Espérons que le manuscrit de Guinklan, s'il existe, sera livré à la publicité par un patriotisme breton bien entendu, et que notre Bretagne aura aussi son barde.

Mais en attendant ce barde légitime, la critique doit se prononcer sur l'hypothèse qui fait procéder les jongleurs et les trouvères des bardes, et qui fait naître une grande portion de la poésie chevaleresque (tout ce qui concerne le roi Arthur et la table ronde) des *lais bretons*, œuvre prétendue des bardes armoricains.

D'abord, il faut faire la part de ce qui, dans ces influences, si elles existaient, appartiendrait aux bardes du pays de Galles et à ceux de notre Bretagne.

En raison de la communauté de langue et de race qui unit nos Bretons de l'Armorique et leurs voisins du pays de Galles et de Cornouailles, par suite des émigrations nombreuses et des relations fréquentes que cette communauté a produites, il est advenu que les traditions de la Cambrie ont passé dans l'Armorique, s'y sont localisées, pour ainsi dire, au point que nos Bretons, s'abusant eux-mêmes par l'identité de leur nom et de celui des anciens habitans de l'Angleterre, ont fini par se persuader que Merlin et Arthur étaient leurs compatriotes, ont cru posséder le tombeau du

(1) ..... Bardus pater aut avus augur. *Apotheosis, contra unionistas*, v. 119.

premier, et ont attendu le second avec un espoir obstiné qui a été proverbial au moyen-âge sous le nom d'*espoir breton*.

Mais les traditions qui concernent Arthur et Merlin sont certainement galloises d'origine ; Arthur et Merlin ont vécu dans le pays de Galles et non en Basse-Bretagne. La mort d'Arthur est liée à la ruine de l'indépendance cambrienne ; l'attente de son retour, à la résurrection de cette indépendance. Il n'y a pas moyen de douter qu'Arthur ne soit un héros étranger à notre Bretagne, où ont été importés tout ensemble et son nom et l'intérêt glorieux que le sentiment national des bardes gallois avait attaché à ce nom.

Quant aux bardes armoricains, nous ne pouvons faire pour eux ce que nous avons fait pour ceux des autres pays celtiques, suivre de siècle en siècle leur destinée : la Bretagne est, au moyen-âge, si étrangère et si inconnue à la France, que nous manquons de renseignemens sur ses bardes, comme sur presque tout ce qui la concerne.

C'est de ces bardes inconnus et problématiques de la Bretagne qu'un homme très savant, M. Delarue (1), a voulu faire descendre les trouvères et les jongleurs. C'est dans certaines compositions bretonnes, dont le nom seul est connu, et qu'il suppose être l'ouvrage des bardes, dans les *lais bretons*, qu'il voit la source de presque toute la poésie chevaleresque du moyen-âge.

On peut affirmer que les bardes ne sont pour rien dans l'origine des jongleurs et des trouvères. Les jongleurs furent une continuation de ces personnages, tantôt mimes, tantôt joueurs de lyre, qu'on appelaient *joculatores*, d'où l'on a fait jongleurs. Le plus ancien personnage appartenant à cette classe, dont l'histoire moderne fasse mention, est ce joueur de lyre, *citharedus*, que Théodoric envoya d'Italie à Clovis. L'origine des jongleurs, comme leur nom l'atteste, est donc romaine et nullement celtique.

Les trouvères sont, dans le nord de la France, ce qu'étaient les troubadours dans le midi ; et les troubadours, aussi bien que les jongleurs, se rattachent aux restes de la culture gréco-romaine dans la Gaule méridionale. Aucun fait ne les rattache aux bardes.

Une autre question se présente. Quelle part les traditions galloises, soit qu'elles aient été seulement chantées par les bardes

(1) *Recherches sur les ouvrages des bardes armoricains*, par G. Delarue, 1815.

cambriens, soit qu'elles aient trouvé de l'écho chez nos bardes armoricains, quelle part ces traditions ont-elles eue à la formation de cette portion de la poésie chevaleresque, où figure Arthur, et qui est connue sous le nom de cycle de la Table-Ronde?

La part que les traditions galloises conservées dans les chants des bardes, dans les triades, dans les chroniques galloises, peuvent revendiquer dans le cycle de la Table-Ronde, n'a pas été encore exactement déterminée. M. Fauriel a parfaitement prouvé que le cycle de la Table-Ronde a emprunté ses principaux développemens, et en particulier tout ce qui se rapporte au saint Graal, à des sources qui n'ont rien de celtique.

Mais il est quelques personnages et quelques faits qui ont passé certainement de la tradition galloise dans l'épopée chevaleresque du moyen-âge. Seulement, dans ce passage, la physionomie de ces personnages et de ces faits s'est complètement métamorphosée. Ainsi Arthur, le petit chef cambrien, est devenu le conquérant du monde; le barde-prophète Merlin a été un sorcier, fils du diable, et amoureux d'une fée. Tristram, dont le nom est gallois, est devenu le beau Tristan.

Parmi les faits appartenant à la tradition cambrienne, qui ont servi de point de départ aux inventions romanesques, et que celles-ci ont multipliés et brodés à l'infini, j'indique l'histoire du meurtre d'Arthur par le ravisseur de sa femme, son neveu Mordret. Dans cette histoire, où noms propres, mœurs, caractères, tout est gallois, et qui se trouve dans les vieilles chroniques galloises, je crois découvrir en germe l'histoire de Tristan, amoureux de la femme de son oncle, et l'histoire de Lancelot et de Genièvre, qui n'est qu'une reproduction de celle de Tristan et d'Yseult. Tristan est un personnage gallois, auquel la poésie chevaleresque a donné une physionomie chevaleresque. Lancelot est un personnage purement chevaleresque mis à la place d'un personnage gallois dans la légende, dont il est le héros, et qui est calquée sur celle de Tristan. Le rapt héroïque et brutal de la femme d'Arthur, par Mordret, a fourni le thème d'une aventure d'amour, de laquelle la poésie chevaleresque s'est complu à tirer des variations infinies de galanterie et de tendresse, jusqu'à ce qu'elle en ait fait le délicieux récit qui devait perdre Françoise de Rimini, et que Dante devait éterniser.

Restent les *lais bretons*, dont on a fait grand bruit. Ce qu'il y a de plus décisif à leur égard, c'est le témoignage de Marie de France, trouvère du XIIe siècle, qui prétend leur devoir le sujet de plusieurs de ses fabliaux. D'abord il ne m'est point démontré qu'elle ait dit la vérité, car dans ses contes je ne vois rien de celtique, et chez elle je ne découvre aucune trace de la plus légère connaissance du breton; mais quand on supposerait à ces contes une origine bretonne,qu'en résulterait-il? Un seul d'entre eux se rapporte à un personnage de la Table-Ronde, les autres sont des fabliaux comme il pouvait s'en rencontrer partout, et il importe assez peu à l'histoire de notre poésie du moyen-âge, que ceux-ci soient venus de Bretagne en Normandie, comme le dit Marie de France, ou aient passé antérieurement de Normandie en Bretagne, comme je suis porté à le penser (1).

Voilà à quoi se borne, en y joignant quelques noms propres et le germe de quelques incidens romanesques, les emprunts faits par la vieille poésie française à des traditions celtiques.

Pour achever d'être juste, il faut ajouter qu'au moyen-âge une vague renommée de merveilleux s'attachait à notre Bretagne. On parlait au loin du tombeau d'Arthur, du perron de Merlin, de la forêt de Brocheliant, pleine de merveilles et de fantômes. Les vieilles forêts druidiques sont le type de toutes ces forêts ensorcelées, jusqu'à celle d'Armide.

De plus, le nom d'un instrument de musique fort employé des trouvères, et qu'ils appellent *la rote*, n'est autre chose qu'une altération du mot celtique *cruid*, qui désigne la harpe chez les bardes gallois et chez Ossian, et que Fortunat appelle *chrotta britanna*.

Ainsi les chants des bardes n'ont guère fourni à la lyre des trouvères que son nom.

Enfin, pour ne rien négliger de ce qui peut se rapporter aux bardes dans les coutumes particulières de la Bretagne, je rappellerai qu'elles offrent quelques traits qui paraissent remonter à eux. Nous savons, par les anciens, que les bardes figuraient dans les mariages, et, à l'heure qu'il est, il semble qu'il y ait des représentans des bardes dans ces solennités. Voici ce qui se passait, il y a

(1) Plusieurs d'entre eux font allusion à des croyances superstitieuses, qui, je crois, sont plutôt scandinaves que celtiques. Le mot *lied*, et en latin barbare *leudus*, a lui-même une origine germanique.

peu de temps, en Bretagne, et ce qui, je crois, s'y passe encore. Un orateur se place à la tête du cortége du marié, un autre se place sur le seuil de la porte de l'épousée. Celui-ci exalte les perfections de la jeune fille, celui-là exalte les mérites de l'époux ; ce dialogue, qui vraisemblablement fut dans l'origine un chant alternatif, devient souvent une vive et longue altercation, qui finit quelquefois par des coups. Ce sont là, sans doute, des représentans fort indignes des anciens bardes gaulois; la prose, comme toujours, a remplacé la poésie; le discours a remplacé les vers. Dans quelques endroits, cet office est dévolu aux tailleurs, et ailleurs tout se réduit à un discours pédantesque du maître d'école adressé à la mariée. Ainsi va se dégradant toute poésie, et, en suivant le cours des siècles, on descend des druides et des bardes aux tailleurs et aux maîtres d'écoles.

J. J. Ampère.

ÉCRIVAINS

PRÉCURSEURS

DU SIÈCLE DE LOUIS XIV.

I.

GABRIEL NAUDÉ.

Il n'en est pas des grandes époques de l'art comme des hommes de génie qui y brillent : tout intéresse dans la vie de l'écrivain supérieur; on remonte volontiers, avec lui, le sentier de son enfance; on prend plaisir à le suivre dans ses développemens, à voir cette nature vivace se déployer à l'aise, et grandir dans les obstacles, jusqu'à ce qu'elle se soit imposée au monde. Mais les grands siècles littéraires ne jouissent pas du même privilége; on les accepte en général pour ce qu'ils valent, sans trop s'inquiéter de leurs premiers essais et des tâtonnemens de toute sorte qui se rencontrent partout au début. C'est que dans chaque phase de l'esprit humain, à mesure qu'il entre plus de personnages en scène, l'intérêt se reporte sur les derniers venus, et l'on oublie ceux qui, comme dans la tragédie classique, avaient fait l'exposition de la pièce. Il y a cependant ingratitude à ne s'occuper ainsi que des acteurs du premier plan, et à ne pas tenir compte de ceux qui ont ouvert la voie et servi d'anneau de transition entre deux époques de l'art. C'est ainsi qu'il en est arrivé pour

le XVIIe siècle. Les grands écrivains du règne de Louis XIV renièrent dédaigneusement ceux qui avaient bercé leur enfance. On aurait dû leur savoir gré de leurs tentatives, on aurait dû se souvenir qu'ils avaient appartenu à un temps difficile, où les commotions du siècle précédent agitaient encore les esprits, et où la science, confondue avec l'art, était impuissante, faute de but et d'esprit de critique. Le XVIe siècle avait légué au XVIIe les haines mal éteintes de la Ligue, l'écho de la parole brutale et populaire de Luther, le dogmatisme de Calvin, et le scepticisme tolérant et facile de Montaigne; lourd et accablant héritage qui eût affaissé l'intelligence, ou du moins l'eût dirigée en un autre sens, si la main puissante de Richelieu n'eût serré en un faisceau, et presque à les briser, les élémens politiques épars, et si Pascal n'avait enchaîné le Doute derrière le char de la Foi. Ceci posé, il est facile de concevoir qu'entre Luther et Bossuet, entre Bacon et Descartes, entre l'empirisme et l'idéalisme, entre Montaigne qui, ayant peur de la mort, se console en disant : que sais-je? et Pascal qui, voyant à ses pieds l'abîme du néant, se retient à la religion avec une force surhumaine; il est facile de concevoir qu'il se soit trouvé, entre Charron et Malebranche, au commencement du XVIIe siècle, une école mixte et de transition, à demi croyante et à demi sceptique, à demi littéraire et à demi savante, qu'on a oubliée parce qu'elle a cotoyé tous les partis, sans être d'aucun, parce qu'elle a beaucoup écrit, sans rien laisser qui fasse date, et qu'on puisse appeler un monument. Cette école, en poésie, subissait l'influence espagnole, ne marchait plus que l'épée au côté, récitant, sous les balcons, et la mandoline en main, des vers pleins d'une redondante afféterie et d'un bel esprit étudié. En érudition littéraire, elle conservait les savantes traditions des polygraphes du siècle précédent, de Budée et de Casaubon, et surtout des critiques de l'université de Leyde, Juste Lipse et Scaliger. Il y a donc deux divisions distinctes dans les écrivains de ce temps, et il importe de les bien séparer. D'abord, ce sont les littérateurs qui suivaient la cour, affectant les bonnes fortunes comme Voiture, faisant les braves et les fanfarons comme Scudéry; acquérant une réputation avec des quatrains et des madrigaux, débités aux réunions de cet hôtel Rambouillet que le spirituel essai de M. Rœderer n'est guère parvenu à réhabiliter. Le temps, pour les poètes et les prosateurs, se passait en repas joyeux et assaisonnés de pointes, en galanteries débitées aux dames avec affectation de bon ton et de belles manières, ou en ces lectures de *romans étendus*, comme l'*Astrée* qu'aimait encore tant l'abbé Prévost. On visait aussi à la profondeur dans cette coterie; Balzac faisait profession d'admirer beaucoup Tacite qu'il appelait *l'ancien original des finesses modernes.* Mais à côté de ce cercle, qui envahissait les siéges de l'Académie française

et les boudoirs des dames, à côté de ces poètes de cour, insoucians, très répandus, ne se mêlant guère de religion, plus occupés d'un bon dîner ou d'un madrigal agréablement tourné, que du problème de la destinée humaine, il s'était formé une autre association d'hommes lettrés et nourris de la culture grecque et latine. Ces hommes, la plupart médecins, tous enclins à un amour vif de l'érudition, succédaient à l'école savante, laborieuse, sceptique de Henri Estienne; mais ayant de moins que ce grand homme, la persévérance au but et la hardiesse de l'entreprise, ils *éparpillèrent* leur science en d'ingénieux traités, en de savantes dissertations; ils dépensèrent en monnaie courante une érudition immense, un jugement sain, un esprit vif et assez prompt à saisir le côté vrai des choses. Au XVIe siècle, à part la poésie, à part Rabelais, il n'y avait guère eu de littérature en France, mais plutôt un très remarquable élan vers la science littéraire et critique. L'école dont nous parlons a mêlé la littérature à l'érudition; après elle, il y a eu progrès, l'art a suivi sa voie, et la science la sienne. On trouve d'un côté Molière, Corneille et Racine, de l'autre Mabillon, d'Achéry et Edmond Martène. De pareils noms sans doute jettent bien de l'ombre derrière eux, et bien des torrens de lumière dans l'avenir; mais il nous paraît juste pourtant qu'on n'oublie pas tout-à-fait ceux qui ont posé la première pierre du grand édifice littéraire, ceux qui ont ouvert à tous les trésors de la science, et qui, pleins de désintéressement et d'activité, ont vécu sans faste, obscurément, dans le silence des bibliothèques. Ce comité philosophique dont nous voulons parler, qui avait des rapports étendus avec les érudits du siècle, se bornait à un cercle étroit et intime qui ne se mêlait pas aux soirées de la cour. Gabriel Naudé est l'homme autour duquel nous essaierons de grouper les adeptes les plus remarquables de cette société savante. Ce sont là les derniers des *Gaulois;* en plein XVIIe siècle, ils appartiennent encore par beaucoup de points au XVIe; ils sont autant latins que français; ils savent bien l'antiquité, mais ils n'ont pu encore oublier Érasme et son siècle. Déjà en eux pourtant perce le bon et franc esprit français qu'avaient mis en vogue Rapin, Pithou et tous les auteurs de la *Satyre Ményppée*, bons bourgeois qui furent à peu près sous la Ligue ce que fut le cercle de Naudé sous Richelieu.

Naudé était né à Paris, dans la paroisse Saint-Méry, vers les premiers jours de février 1600. Ses parens, *honnêtes gens*, disent les biographes, étaient sans doute de petits marchands de ce quartier obscur et populeux. Comme le jeune enfant manifestait un grand goût pour la lecture, on lui fit faire ses études au collége d'Harcourt, sous le professeur Padet. Sa philosophie terminée, on conseilla au jeune Naudé la théologie. Mais son esprit critique, qui s'était déjà nourri de Charron et qui

aimait assez l'allure dégagée et naïve de Montaigne, se souciait peu des syllogismes en forme de la Sorbonne, et s'arrêta à la médecine comme à une science plus positive, et qui ne l'empêcherait pas d'ailleurs de se livrer à ses goûts d'érudition littéraire et de recherches bibliographiques. C'est à cette époque, de 1620 à 1622, qu'il fit la connaissance de Guy-Patin, avec lequel il suivit les leçons de médecine de Moreau. Bien qu'étudiant encore et ayant à peine vingt ans, Naudé s'était fait connaître par un discours sur les libelles (1). Cette publication, qui avait obtenu sans doute quelque succès, décida le président de Mesmes à prendre le jeune savant pour bibliothécaire. Quoiqu'un pareil emploi le détournât de ses études médicales, Gabriel Naudé dut l'accepter, parce qu'il favorisait cette passion pour les livres que nous verrons plus tard se développer en lui à un si haut point. On faisait grand bruit alors d'une secte d'illuminés allemands qui devinaient les mystères de la nature, à l'aide d'une lumière intérieure, et par une intuition immédiate. Le fameux démonographe Maier s'en était fait l'apologiste; la secte avait de nombreux adeptes, comme en ont toujours les doctrines mystérieuses et surnaturelles, comme en ont trouvé en Espagne les Adombrado et plus récemment en France les convulsionnaires et le charlatanisme de Cagliostro. Naudé, voulant *dessiller les yeux de l'entendement et abattre les taies et cataractes du mensonge*, publia un traité contre ces frères de la Rose-Croix (2). Il offrit son livre à M. de Guénégault, conseiller du roi en ses conseils, et il lui dit dans l'épître dédicatoire : « Je confesse ingénuement la présomption n'avoir eu telle force en mon endroit, que, donnant vol à mon ignorance, par-dessus les forces de ma capacité, elle m'ait peu persuader que ce petit liure se deust présenter au ciel estoilé de vos mérites, garni d'une telle effronterie, que d'espérer de luy pouvoir augmenter la lumière par le flambeau et petites estincelles de mes conceptions. » Malgré cette modestie, le livre de Naudé, qui avait été écrit en quinze jours, est un charmant traité plein d'une colère fort amusante contre ces *ténébrions et anacritiques* frères de la Rose-Croix, qui n'étaient qu'*une fange relentie et une bourbe empunaisée, troublant les plus crystalines sources de la nature*. Les citations, choisies, pleines de sens et de goût, n'y envahissent pas trop le texte, comme cela a lieu dans les productions postérieures; et, l'auteur ne voulant pas se *détraquer de l'écliptique* de son ouvrage, sans avoir rencontré le *tropique de la vérité*, est

(1) Il est intitulé *Marfore*, 1620, in-8o, et ne se trouve dans aucune des bibliothèques de Paris. Il a disparu à la Bibliothèque royale.

(2) *Instruction à la France sur la vérité de l'histoire des frères de la Rose-Croix*, 1623, in-8o, rare.

moins sujet à cette méthode digressive, qui plus tard, chez lui, devient fatigante et ôte beaucoup de leur charme au piquant de l'érudition et à la verve féconde d'un style souvent poétique et saisissant. Quoi qu'il en soit, malgré les efforts de Gabriel Naudé, et quoiqu'il ait dit « qu'après avoir fouillé, descouvert et tronçonné cet arbre à la racine, il lui serait facile de fagoter les branches et en faire des bourrées, lesquelles se réduiraient en cendres, soudain qu'elles seraient eschauffées par la moindre flamme du feu de la vérité, » les Rose-Croix trouvèrent encore long-temps des prosélytes, et un défenseur dans le trop célèbre médecin anglais Robert Fludd.

Il est probable que l'ouvrage de Naudé sur *les Rose-Croix* n'avait été pour lui qu'une courte distraction, au milieu des travaux plus importans dont il publia le résultat après un court voyage en Italie, pour prendre à Padoue le bonnet de docteur. La mort de son père l'ayant rappelé, il revint bientôt à Paris, et livra au public son *Apologie pour les grands hommes faussement soupçonnez de magie*. C'était un noble et grand projet que celui de réhabiliter tant de réputations entachées aux yeux du vulgaire de nécromancie et de supernaturalisme. L'influence encore puissante des écrits magiques et superstitieux de Delrio, de Le Loyer, de Lancre, de Godelman, répandaient partout ces croyances erronées. Les plus grands poètes de l'antiquité, les réputations les mieux établies, n'étaient pas exemptes de ces reproches de magie. Naudé justifia tour à tour Zoroastre et Pythagore, Socrate et Cardan, Thomas d'Aquin et Salomon, des sottes accusations dont on avait terni leur mémoire. Le livre de Naudé est donc un bon livre, bien conçu, quoi qu'on en ait dit, plein de science et de faits curieux; un livre qui a fait avancer l'esprit humain et a aidé à le délivrer des préjugés qui embarrassaient sa marche. Naudé, dans cette *Apologie*, montre toute l'indépendance d'un jeune esprit; *il repasse tout par l'estamine de la raison;* il sent, ainsi qu'il le dit, que la fausse persuasion suit l'ignorance comme l'ombre suit le corps, et l'envie la vertu; il se défie des témoignages imprimés et *rencontrez à tâtons sans les esplucher et examiner aussi curieusement qu'ils méritent*. L'instant solennel de reconstruction sociale et de transition intellectuelle dans lequel il vit ne lui échappe pas. « Ce siècle, dit-il, est plus propre à polir et aiguiser le jugement que n'a été pas un autre, à cause des changemens notables qu'il nous a fait veoir par la descouverte d'un nouveau monde, les troubles survenus en religion, l'instauration des lettres, la décadence des siècles et vieilles opinions, et l'invention de tant d'ouvrages et artifices. » L'*Apologie* est le seul livre de Naudé qui soit un ouvrage complet, conçu dans un but d'art et de science. Ce n'est pas sans doute ce qu'il a laissé de plus remarquable, mais c'est

une œuvre indépendante des circonstances, une œuvre de progrès faite avec désintéressement, et non pour amuser les loisirs d'un cardinal, ou flatter un bienfaiteur, ainsi qu'il arriva en général pour les productions qui suivirent. On retrouve d'ailleurs, dans l'*Apologie des grands hommes soupçonnez de magie*, presque toutes les qualités et les défauts du style de Naudé, moins cette finesse de plaisanterie et cette moquerie sceptique que lui donna l'expérience des choses du monde, et qu'il montra plus tard dans le *Mascurat*. Les citations abondent déjà ici, et cette manière de chercher des comparaisons poétiques dans l'histoire (si fréquente chez Naudé) revient presque à chaque page. S'il s'agit de montrer que, malgré sa faiblesse, il peut essayer d'attaquer l'erreur et d'aborder son vaste sujet, c'est tour à tour cette grosse pierre qui était près d'Harpasa, et qui ne cédait pas aux chocs les plus violens, tandis qu'on la remuait facilement en n'appuyant que du bout du doigt; c'est cet oiseau de l'île de Chypre qui fait seul évanouir des bandes de locustes et de cavalettes; c'est encore la troupe de grenouilles qui s'enfuit au premier coup que le vassal frappe sur l'étang de son seigneur. Naudé, à l'époque où, très jeune encore, il publia son *Apologie*, commençait à acquérir une certaine réputation. Selon la mode du temps, on trouve après la préface les vers qui ont été adressés à l'auteur. Guy-Patin le dit envoyé par Apollon pour tuer Python; Jouvin plaisante agréablement, en lui disant que son style magique ne sera qu'une preuve de plus en faveur de la magie qu'il veut combattre; Colletet appelle son livre le Palladium des bons esprits, et Gaffarel l'envoie aux cieux, comme le poète de la première ode d'Horace : *Angelico tendis super astra volatu.*

Naudé commençait donc à se répandre. Son amitié avec Guy-Patin se resserrait tous les jours. Gassendi, qui débutait avec éclat par ses *Exercitations contre Aristote*, étant venu se fixer à Paris, fit bientôt la connaissance de Guy-Patin et de Naudé. C'est à partir de la publication de l'*Apologie*, et du séjour de Gassendi dans la capitale, que commencèrent ces réunions fréquentes, devenues depuis célèbres, et qu'on prit dans le temps pour des parties de plaisir sagement ménagées. Il n'en était rien pourtant. Naudé avait à Gentilly une maison de campagne où venaient souvent souper et coucher les deux amis. Gassendi, pour sa santé faible et délicate, ne buvait que de l'eau et s'imaginait qu'autrement son corps brûlerait; Naudé, quoique grand de taille et fortement constitué, agissait de même et ne mangeait presque que des fruits et des noix. Patin, au contraire, faisait beaucoup mieux les honneurs de la table; il a dit toutefois qu'il buvait fort peu (1), et il a ajouté, à cette occasion,

(1) *Lettres choisies* de Guy-Patin, tom. I, pag. 36 (de 1648).

qu'il ne pouvait que jeter de la poudre sur l'écriture de ces deux grands hommes. Je crois cependant que pour mettre sa philosophie âcre et chagrine au niveau du scepticisme rieur et modéré, bien que caustique, de ses célèbres convives, il lui était besoin, comme excitant, de quelques verres d'un vin généreux. Mais de quoi parlait-on au milieu de ce petit comité philosophique, réuni le soir autour du foyer, tisonnant à l'aise, abondant en paroles et en causeries animées, *comme de vieux propriétaires qui causent de maisons qu'ils bâtissent ou de plantations qu'ils surveillent?* C'est ce qu'il sera facile de deviner, quand nous aurons rappelé ce qu'étaient Naudé, Gassendi et Patin, ainsi que les quelques amis plus rares qui se mêlaient çà et là à leurs réunions.

Gassendi, l'homme à coup sûr le plus remarquable de ce cercle philosophique, et un peu plus âgé que ses deux amis, avait embrassé de bonne heure l'état ecclésiastique. Après de beaux succès dans le professorat, il voulut se consacrer exclusivement à la philosophie. Esprit érudit et critique, plus capable de réhabiliter un système vieilli ou d'en développer l'essence, que de tirer de ses propres conceptions une large théorie, Gassendi essaya de reconstituer les opinions d'Épicure. Venger un écrivain méconnu, montrer qu'il n'avait pas prêché une morale impie et corrompue, c'était un but digne d'une ame généreuse. Mais Gassendi ne voulut pas s'en tenir là; il tenta de réduire en doctrine et de ramener sur la scène cette philosophie vieillie, de lui faire traverser les siècles par-dessus le christianisme, et de l'implanter tant bien que mal sur le sol de la science moderne; il voulut enfin, chose conséquente, placer la morale d'Épicure à côté de l'empirisme que venait de fonder Bacon. Ce n'est pas qu'il ne prenne ses précautions; car, sur le titre même de son livre, il déclare n'adopter du philosophe ancien que ce qui rentre dans les idées catholiques. Mais il a beau faire, il a beau écrire à Campanella qu'il se souvient du sceau qui lui a été imprimé au baptême, sa foi, ainsi que l'a dit M. Cousin, n'est qu'une réserve ou une habitude. Admirateur de Hobbes, qui renouvelait Démocrite, Gassendi tient au monde ancien par Epicure, au monde nouveau par Bacon; il a, à le bien prendre, fondé le sensualisme moderne, car il ne reconnaît en dernière analyse que des sources externes, que des phénomènes sensitifs pour principes de nos connaissances. Peu lui importe l'unité de l'être et son activité qu'il est accusé d'anéantir. Qu'on lui dise qu'autre chose est la passivité sensible, autre chose la volonté agissante et libre; qu'on objecte encore qu'il n'y a pas d'individualité dans un être fictif qui se transformerait en des sensations successives, cela ne l'empêchera pas de poser un système dont la conséquence a été déduite avant Locke, puisque Gabriel Naudé dit en propres termes : « Les

sens sont les portes de toute connaissance (1). » On comprend quelle immense influence dût avoir, sur les hommes dont nous nous occupons, la philosophie sensualiste, et combien les réunions de Gentilly devaient être souvent sceptiques et hardies, au milieu des détours sans fin d'une causerie amicale. Gassendi appartenait par plus d'un point aux philosophes du siècle précédent. Écrivant comme eux en latin, il était comme eux érudit, ce qui l'a fait appeler, par Tennemann, le plus savant parmi les philosophes et le plus philosophe parmi les savans. C'était d'ailleurs *un bonhomme*, comme le dit Guy-Patin dans une de ses lettres, parlant beaucoup, mais avec modération, prêchant de petits sermons dès l'âge de six ans, disert et parfois rhéteur. Il ne se mêlait guère aux choses présentes que dans la conversation intime et pour en rire. Le portrait d'Épicure, dessiné sur un modèle trouvé à Rome, et que lui envoyait Naudé, ou une proposition astronomique de Galilée, l'occupait beaucoup plus que les évènemens de son temps, fût-ce même l'exécution de Cinq-Mars et de De Thou. Gassendi était fort recherché parmi les savans à cause de sa grande réputation, et une reine lui écrivait au milieu de sa gloire : « Je désirerois cultiver avec soin l'estime et la bienveillance d'un si grand homme que vous estes, et d'interrompre vos méditations et vostre loisir par des lettres qui soyent la confirmation de nostre commerce. » Dans ses rapports sociaux, Gassendi était fort doux, modéré, et facile à la discussion. Aussi, dans sa querelle avec Descartes, que je rappelle avec peine, parce que les premiers torts sont du côté du père de la philosophie moderne, Gassendi n'employa pas, dès l'abord, les termes méprisans dont l'accable Descartes; car, si l'on crie : O esprit! on a vite répondu : O chair!

Dans ces réunions, où Gassendi faisait preuve d'une retenue et d'une modération souvent éclectiques, Guy-Patin, au contraire, caractère fantasque, original, apportait un esprit souvent prévenu d'avance, caustique, hardi, plaisant au fond, mais sous une forme amère. Si les gestes et l'extérieur coïncident avec le caractère, ceux de Patin devaient être anguleux et saccadés. Affectant de la froideur dans ses paroles, et visant pourtant à une certaine éloquence de conversation; peu sensible et ne rapportant guère ses sympathies qu'à de l'amour-propre littéraire ou à de l'amitié scientifique, Guy-Patin, homme de beaucoup d'esprit et d'une littérature fleurie d'ailleurs, était singulièrement tourné à l'ironie et au sarcasme. Il résumait en lui la philosophie de Charron en son côté mécon-

(1) *Apologie*, etc., ch. XVIII. — Le sens qu'attache Naudé à ces paroles n'est pas contestable par l'esprit général de ses autres écrits.

tent et boudeur, et la portion incisive, joyeusement mordante, un peu égoïste du *Pantagruel* de Rabelais, qu'il avait, dit-on, commenté. C'était, à tout prendre, un homme très singulier et plein de contradictions, incrédule, disant que l'enfer est un feu qui fait bouillir la marmite du clergé, comme Calvin dit que le purgatoire est *la chimie du pape*, et après cela se disputant vivement avec un conseiller aux monnaies, pour la préséance dans une procession. Il avait encore d'étranges antipathies, il était entier et excentrique dans ses jugemens. Ainsi, il ne parlait qu'avec horreur des Anglais : « Ils lui étaient, dit-il, parmi les peuples, ce qu'est le loup parmi les brutes. » Il détestait aussi le Mazarin, parce que sa maison de Cormeille avait été dans la guerre dévalisée par les soldats. A part sa bibliothèque, qui avait dix mille volumes, à part quelques amis littéraires, Patin n'eut guère d'affection de cœur. Sa place de doyen de l'école de médecine et de professeur au collége royal, ainsi que ses études et ses malades, lui demandaient beaucoup de temps et ne le laissaient guère aux jouissances intimes du foyer. Il n'aimait pas d'ailleurs, il le dit lui-même, à se donner grand souci. Tout pour lui, dans la vie, en dehors de la science, se rapportait à peu près à l'argent. Ainsi, il écrit à un ami, en se mariant, que sa femme lui apporte vingt mille écus, sur père et mère vivans encore. Autre part, à propos de son beau-père, il dit, et on comprendra facilement que ce n'est pas moi qui parle : « Ces gens-là ressemblent à des cochons qui laissent tout en mourant, et qui ne sont bons qu'après leur mort. »

Guy-Patin était très flatté des fréquentes invitations de Lamoignon, il en parle à chaque instant dans ses lettres; mais bien qu'il se crût honoré de ses rapports avec l'illustre magistrat, sa fierté se trouva piquée quand Delorme écrivit que M. de Lamoignon était son Mécènes. On dit pourtant que quelques grands lui offraient un louis d'or sous l'assiette chaque fois qu'il allait dîner chez eux.

La hardiesse de Patin ne s'étendait pas seulement aux choses de la religion; il disait des rois : « Ce sont d'étranges gens que les princes d'aujourd'hui, et peut être que tels ont été pareillement ceux du temps passé. » Au fond des opinions de Guy-Patin perce donc partout un scepticisme ironique et chagrin. La vie n'est pour lui qu'une assez mauvaise farce jouée sur de mauvaises planches par des gens qui ne se connaissent pas et qui espèrent se revoir dans les coulisses (1). A part ses ouvrages sur la médecine, il ne reste qu'un seul monument littéraire de Guy-Patin : ce sont ses lettres, correspondance charmante, pleine de mensonges et de médisances, de méchancetés et de sarcasmes, comme un journal d'aujourd'hui.

(1) *Lettres choisies*, tom. I, pag. 203.

En effet, c'est bien la gazette du temps, rédigée par un esprit fort qui se met à l'aise, tout en ménageant les convenances, par un sceptique, écrivant non pas pour le public, mais pour un petit cercle d'amis. C'est, à coup sûr, l'un des pamphlets historiques les plus amusans que l'on connaisse après les mémoires du duc de Saint-Simon et les historiettes de Tallemant. Guy-Patin se peint tout entier dans ses lettres; son indignation incessante contre les apothicaires, qu'il appelle de monstrueux colosses de volerie, sa fureur contre l'antimoine, son dédain des marchands, viennent interrompre çà et là, par leurs formes grotesques, les boutades continuelles et les spirituelles saillies de ce caractère plein d'aménité et d'obligeance scientifique, qui fut incrédule par vanité et incisif par amour-propre. Sa nature, fortement accentuée, se développe à l'aise dans ces lettres; aussi, il ne faut pas s'étonner qu'un homme, qui lui était semblable en certaines parties, Bayle, ait trouvé cette correspondance « pleine de traits vifs et hardis qui divertissent et font faire de solides réflexions. »

Tels étaient les deux hommes les plus remarquables des réunions de Gentilly chez Naudé. Le précepteur du duc d'Anjou, Lamothe-le-Vayer, venait aussi s'y mêler quelquefois, mais toujours sur le ton de cérémonie. C'était un homme de médiocre taille, d'une conversation agréable, fournissant infiniment sur quelque matière que ce fût; un peu contredisant, à la vérité, mais sans entêtement, parce que toutes les opinions lui étaient indifférentes. Il s'habillait singulièrement, ne pouvait souffrir aucune espèce de musique, mais tombait en extase au bruit du vent; il se maria à soixante-dix-huit ans pour se consoler de la mort de son fils; d'ailleurs plein de connaissances variées, mais qui n'étaient nouées à aucun centre, il écrivit tout à la fois des traités de morale à l'usage des princes, les cyniques *Dialogues d'Orasius Tubero*, et les pages souvent graveleuses de l'*Hexameron rustique*. Lamothe-le-Vayer tenait, par sa position dans le monde, à ces littérateurs de cour dont se moquaient entre eux nos sceptiques de Gentilly, et par la nature même de son caractère littéraire à l'école de Naudé, qui mêlait l'érudition et l'art. Tout donc entre lui et les amis de Patin se passait en politesses; il leur offrait ses livres, et en revanche Naudé l'appelait le Plutarque de la France. Du reste, Lamothe-le-Vayer, qui mériterait une étude à part, ne prenait pas pour médecin Guy-Patin. Ainsi, lors de la mort de son fils, on le voit appeler seulement Esprit, Brayer et Brodineau, qui, selon Guy-Patin (que ce jugement peint bien), envoyèrent le jeune homme au pays d'où personne ne revient. A propos de Lamothe-le-Vayer, je retrouve encore dans les lettres de Patin cette acrimonie injuste qui le caractérisait; il le trouve autant stoïque qu'homme du monde, mais voulant être loué sans

jamais louer personne, et avec cela fantasque et capricieux. On trouvait encore de temps à autre, dans la société des trois amis, le savant Diodati, Bernier qui alla porter la philosophie de Gassendi jusqu'aux Indes, le poète Guillaume Colletet, célèbre par ses amours *ancillaires*, qui épousa successivement trois de ses servantes et accepta d'elles, comme dot, les gages qu'il leur devait; le bibliothécaire de Richelieu, Gaffarel, lorsqu'il ne voyageait pas, et enfin Sorbière, qui, plus jeune que son maître Gassendi, entra dans le petit comité seulement vers la fin, et qui tour à tour protestant et catholique, *retournant sa jaquette*, comme dit Patin, ne dut qu'apparaître çà et là, au milieu des courses de sa vie aventureuse, dans les réunions sceptiques dont nous essayons de donner une idée. Le philosophe italien Campanella, qui termina en France son existence orageuse, dut aussi venir quelquefois y causer de Hobbes et d'Épicure avec son rival Gassendi. — Pour Naudé, homme sans ambition, sage, prudent, de mœurs très pures, ne revenant guère des premières impressions, ami discret et réservé, d'affection sûre et plus intérieure qu'expansive, Naudé, dis-je, écrivain de bon goût, *emunctæ naris*, s'était toujours tenu assez volontiers en dehors des factions politiques présentes et des coteries du temps. Ayant à peine de quoi suffire aux premiers besoins, heureux pourtant en cette médiocrité, il aimait à faire valoir « son petit talent dans la vie contemplative, sans se vouloir empêcher et empêtrer dans l'active.» La modération était la base de la conduite de Naudé; aussi, comme il le dit, « il aimait à aller rondement en besogne, ne cherchant qu'un gain honnête et modéré, ne faisant point le muguet, le marjolet, l'enfariné, le fanfaron, ennemi de toutes sortes de grivelées, » et préférant sa bibliothèque Mazarine au premier royaume d'Europe, comme le cicéronien Bembo mettait le style de l'orateur latin au-dessus du duché de Mantoue.

Les soirées de Gentilly devaient être fort amusantes, lorsque la conversation était ainsi tenue par des esprits aussi indépendans, par des types aussi bien caractérisés. La gaieté, la folle joie même, n'étaient pas interdites chez les admirateurs de Rabelais, et après une longue causerie sur le dernier livre de M. de Saumaise, ou après une lecture du catalogue de la prochaine foire de Francfort, entre une échappée contre Richelieu, et quelques bruits de la ville sur les commencemens de Marion Delorme, toute jeune encore, s'il venait à être question du grand Vossius et de sa nombreuse famille, on ne manquait pas de se demander avec Grotius : *Scriberet ne accuratius an gigneret facilius?* A quoi Guy-Patin se hâtait de répondre qu'il s'acquittait aussi bien de l'un que de l'autre. L'érudition littéraire, philosophique et médicale faisait donc à peu près tout le fonds des interminables causeries. On se tenait à l'écart de la foule qu'on dédaignait

et pour qui on n'écrivait guère. Ainsi Gassendi trouve que la philosophie est contente de peu de juges et doit éviter les jugemens de la foule. A chaque instant Naudé manifeste aussi ses craintes de se profaner, comme il dit, jusqu'à la connaissance du vulgaire (1). Cette espèce d'aristocratie érudite s'étendait à la littérature; ainsi, au point de vue du comité de Gentilly, Corneille n'est qu'un illustre faiseur de comédies (2); on se moque fort agréablement de Balzac quand il appelle un fagot, *un soleil de la nuit* (3). Gassendi faisait, il est vrai, des vers, dans sa jeunesse, mais il avait dit adieu depuis très long-temps *à ces sortes d'amusemens*; quant à Naudé, il rendait volontiers mépris pour mépris à cette littérature facile, qui faisait profession de composer des fables et des rencontres amoureuses pour l'entretien des femmes et des petits enfans. Ce dédain mutuel des poètes de la cour et du petit comité dont nous faisons l'histoire, montre bien qu'il y avait peu de rapports entre ces deux coteries. Qu'eussent en effet été faire Naudé et Gassendi aux réunions de l'hôtel de Rambouillet? et de leur côté, comment les beaux esprits habitués à bien dîner et à recevoir de grasses pensions et de bons bénéfices, se fussent-ils habitués à la pauvreté de Naudé, aux réceptions intimes et sans façon de ses deux amis? Aussi Tallemant des Réaux, qui abonde dans ses *historiettes* en récits de toute sorte sur les Voiture et les Chapelain, garde un silence absolu à propos du cercle de Guy-Patin. Il tenait cependant, pour l'allure franche et le piquant du récit, à cette école *parisienne* dont Gabriel Naudé affectait de prendre le titre. Mais les beaux esprits regardaient ces érudits comme des savans impies et indécrottables dont il était à peu près inutile de parler; et pourtant ne serait-il pas vrai de dire que, malgré le dédain que professaient, à leur tour, nos savans pour la littérature courante, ils eurent sur La Fontaine, sur Molière, une influence sourde et cachée? L'esprit si fin de Naudé, et qui nous paraît lourd en certains points, parce que toutes les allusions sont perdues pour nous, n'est-t-il pas un des germes du génie de l'auteur de *Tartufe?*

Lamothe-le-Vayer était donc à peu près le seul écrivain de la cour qui vînt se mêler quelquefois au cercle de Gentilly. La nature de ses écrits, en général sérieux, et sa manière de voir, libre et fantasque en ses allures, l'en rapprochaient volontiers. Je crois pourtant qu'il n'y fut jamais reçu sur ce ton de familiarité et de simple franchise dont on usait envers les autres amis. Il était de la cour, et quand il venait à Gentilly, la servante de Naudé mettait sans doute la nappe blanche, et tâchait de sauver, tant

(1) Voyez son *Apologie*, ch. IV, etc.
(2) *Lettres choisies* de Guy-Patin, tom. I, pag. 203.
(3) *Mascurat*, pag. 13.

bien que mal, l'honneur de la maison, comme Caleb dans *la Fiancée de Lammermoor*. Lorsque Lamothe-le-Vayer partageait ainsi la table de Gassendi et de Naudé, le repas, pour être plus cérémonieux, n'en devenait pas plus animé. C'était plutôt une débauche philosophique qu'une débauche réelle; des choses fort hardies pour le temps s'y disaient comme par tradition de Melanchton et de Bèze, et on allait souvent *fort près du sanctuaire* (1). Guy-Patin, impie en son langage et soutenu par les boutades inconséquentes et sans suite de Lamothe, lançait continuellement de vives attaques, qu'avaient peine à réprimer la modération de Gassendi et le caractère facile et un peu faible de Naudé. Le cynique Guy-Patin, qui se ménageait en public, et qui se déboutonnait en fait d'opinions, comme M. de Buffon en fait de style, lorsqu'il était chez lui, apportait là tout ce qu'il avait amassé de fiel contre le clergé. « Les sages voyageurs, dit-il, ne se moquent des chiens du village qu'après qu'ils en sont éloignés et qu'ils ne peuvent plus en être mordus. » Aussi, à Gentilly, sa haine presque voltairienne se déployait à l'aise et contre *la moinerie*, comme il dit, et contre les cardinaux, qu'il définit volontiers, *animal rubrum, callidum, rapax, capax et vorax, omnium beneficiorum*. Après la Bible, le livre qu'il admire le plus, ce sont les *institutions* de Calvin. Là-dessus Naudé, que Patin se vantait pourtant d'avoir *déniaisé*, se récriait fortement. Il appelait Luther un moine défroqué, et Calvin l'opprobre du monde. Il rejetait sur les actions des hommes le doute hardi que Patin professait en matière de religion, et il avançait, malgré les sarcasmes de son ami, que « l'office de notre esprit est de respecter l'histoire ecclésiastique et de toujours douter de la civile. » Naudé, d'ailleurs, vacillant en ses convictions et comme un peu tremblant à la base, n'était que trop souvent entraîné à applaudir aux sorties âcres et mordantes de Guy-Patin, et aux vaines déclamations de Lamothe-le-Vayer dans ses jours de mauvaise humeur.

Il ne faudrait pas croire pourtant que la conversation ne roulât que sur une ironie religieuse, à coup sûr nuisible en des matières qui appellent toute la sévère austérité de l'intelligence. La philosophie, la science, l'érudition, étaient tour à tour en jeu, et, par une bizarrerie assez singulière, non-seulement on employait, dans ces réunions, ces maximes d'état, ce jargon politique et diplomatique auquel, ainsi que l'a fort bien dit M. Sainte-Beuve (2), le règne de Richelieu avait donné cours, mais encore on y causait beaucoup guerre, bataille et stratégie. Je ne sais si l'on doit

(1) *Lettres choisies* de Guy-Patin, tom. I, pag. 30.

(2) *Portraits littéraires*, tom. I. Au tome II, dans l'article *Béranger*, il est fort bien montré aussi comment l'illustre poète tient quelques-unes de ses allures franches des traditions de l'école de Guy-Patin et de Gassendi.

attribuer cet enthousiasme militaire à l'influence chevaleresque des romanceros espagnols, ou à celle de Strozzi. Mais on n'écrivait à cette époque que la dague posée à côté de l'encrier et les éperons appendus à la bibliothèque. C'est un élan général et irrésistible. Le grand Descartes prend du service en Hollande et en Bavière; Scudéry se vante de mieux *quarrer* des bataillons que des périodes et d'avoir employé plus de mèches d'arquebuse que de mèches de chandelle. Naudé lui-même, par une admiration étrange pour l'état militaire, déclare le métier de la guerre au-dessus de ceux « qui passent inutilement leur vie à l'ombre d'une bibliothèque (1). » Il recueillit même plus tard le résultat des conférences stratégiques de Gentilly, dans un ouvrage spécial (2) qui n'a pas fait oublier Végèce et qu'ont fait oublier Folard et Montecuculli. On voit, par cette tournure guerrière et à demi politique, que les amis de Naudé avaient subi, ainsi que lui, du moins en un certain point, l'influence des idées du temps et des ridicules de l'époque. Toutefois ce cercle philosophique, dont Gassendi fut le principal représentant, eut, il faut le dire, une immense influence sur les destinées de la philosophie; son esprit, après avoir traversé le XVIIe siècle en se tenant obscurément caché, et plutôt à l'état d'application qu'à l'état de théorie, dans les réunions de Molière, de Chapelle, de Ninon de l'Enclos, leva hautement la tête, quand le haut clergé du règne de Louis XIV eut perdu son éclat, et quand l'école sombre et claustrale de Port-Royal n'osa plus paraître au grand jour. Alors la philosophie de Gassendi et de ses adeptes, qui avait été d'abord propagée par le voyageur Bernier et l'aventureux Sorbière, fut poussée à ses dernières conséquences. Sensualiste avec Locke et Condillac, rouée avec la régence, impie avec Voltaire, athée avec d'Holbach, elle vint achever son rôle dans un cachot de Bourg-la-Reine, le jour où s'y empoisonna, pour éviter l'échafaud, le dernier représentant de ces théories, le marquis de Condorcet. La tempête révolutionnaire, qui entraîna dans l'abîme tant d'autels, tant de trônes, et qui jeta au Panthéon Marat à côté de Descartes, sut briser tous ces systèmes et lancer l'esprit humain, lesté du passé, comme un puissant vaisseau dans les flots de l'avenir. Le sensualisme tâcha pourtant un moment de se mettre à sa remorque et de le suivre; vain effort qui rappelle quelque peu l'inutile dévouement de Cynégire.

Les réunions d'Auteuil chez Mme Helvétius durent avoir des points de ressemblance avec les soupers de Gentilly. Cabanis et Garat devaient y dire, seulement avec plus d'esprit et de convenance, bien des choses

(1) *Addition à l'hist. de Louis XI*, pag. 11.
(2) *De studio militari.*

qu'avaient dites autrefois Gassendi et Naudé. Je ne crois pas pourtant que le caractère de Guy-Patin se retrouvât là en entier. Tout aussi y était plus ouvert, mieux assorti; il y avait plus de science du bien-vivre, plus d'aisance dans la critique. Mais au fond l'agrément intarissable des causeries, la prodigue verve du bon sens et d'un esprit naturel, le commerce facile, le doute modéré et un peu moqueur, tout rappelait Gentilly dans cette philosophie accommodante dont le dernier et le plus vénérable représentant, M. de Tracy, vient de mourir.

Cependant, pour en revenir à Naudé, sur lequel il est temps d'insister, le président de Mesmes le gardait toujours comme bibliothécaire. Par reconnaissance, Naudé lui dédia son *Advis pour dresser une bibliothèque* (1). Le sujet, pour le temps, devait piquer singulièrement la curiosité érudite des beaux esprits; tous les savans s'empressèrent de lire un livre qui n'avait de modèle que dans deux opuscules assez ignorés, l'un de Juste-Lipse (2), l'autre de Richard de Bury (3). On trouve beaucoup de sagesse et de bon goût dans ce petit traité, où Naudé professe pour son époque les idées les plus larges; il veut que tous les livres, hérétiques ou non, soient admis dans ces vastes catacombes de la pensée humaine, qu'on nomme bibliothèques, et qu'il voudrait généreusement voir ouvertes au public; il met aussi toute son adresse de savant et tout son amour-propre de bibliothécaire en jeu, pour engager, par d'adroites flatteries, le président de Mesmes à acheter des livres. Dans ce dessein, il procède par ces énumérations historiques que nous avons déjà fait remarquer dans son style. Invoquant tour à tour Ptolémée-Philadelphe, qui donna 15 talens des œuvres d'Euripide, et Aristote qui acheta 72,000 sesterces les œuvres de Speusippe, et Platon qui employa 1,000 deniers à l'acquisition des écrits de Philolaus, et Hurtado de Mendoza qui fit venir d'Orient un vaisseau de livres, et Pic de la Mirandole qui dépensa 7,000 écus en manuscrits, et ce roi de France qui mit sa vaisselle en gage contre un livre de médecine, il a pourtant oublié, chose étrange, ce Panorme, tant admiré des bibliophiles, qui échangea sa maison contre un Tite-Live. Si Naudé mettait ainsi à contribution toute la science de l'antiquité pour engager son protecteur à augmenter les rayons de sa bibliothèque, c'est que la passion des livres, cette passion innocente qu'ignoraient les anciens, et qui a brouillé tant de ménages modernes, c'est que l'amour du bouquin l'avait absorbé tout entier. Naudé, d'ailleurs, je me hâte de le dire, avait une plus vaste capacité d'affection, et

(1) Paris, 1627, in-12.
(2) *De bibliothecis syntagma.*
(3) *Philobiblion.*

il aimait tous les livres sans exception, comme M. Xavier de Maistre toutes les femmes. Il ne reconnaissait guère, en fait de livres, deux divisions distinctes, à savoir, le livre rare et le livre commun; non, pour lui, cette dualité de l'être imprimé n'existait pas, et il absorbait tout dans son vaste panthéisme de bibliophile. Il eût presque dit de ses chers volumes, ce qu'en disait Richard de Bury : « Ce sont nos maîtres; ils nous instruisent sans verge et sans férule, sans colère et sans rétribution; quand vous venez à eux, ils ne dorment point; si vous les cherchez, ils ne se cachent pas; si vous vous trompez, ils ne murmurent jamais, ils ne sourient point de votre ignorance (1). » Le centre des affections de Naudé, c'étaient donc les livres. Il a écrit quelque part qu'il ne sortait guère de sa bibliothèque que *pour aller à la mangeoire* (2), et je n'ai pas de peine à le croire, car toutes ses idées étaient tournées de ce côté, et il eût presque fait comme le Florentin Magliabecchi qui mangeait et dormait sur ses livres, au milieu des puces et de ses araignées chéries. La carrière de bibliothécaire devenait donc de plus en plus celle de Naudé. Sans doute, il s'était souvent demandé si c'était là un état honorable et utile, puisque l'antiquité ne connaissait guère ces sortes d'emplois. Ayant pourtant le modèle de Varron qui gouvernait la bibliothèque du mont Palatin, et plus récemment l'exemple de Budée, d'Heinsius et de Casaubon, il se décida à s'adonner entièrement à ces sortes de travaux. Gassendi s'éloignait de Paris pour mieux philosopher, Guy-Patin devenait de jour en jour plus occupé; il fallut se séparer et se résoudre à n'entretenir désormais ces doux commerces d'amitié que par des lettres fréquentes. Naudé aussi désirait voyager; sur la présentation de Pierre du Puy, le cardinal de Bagni le prit comme bibliothécaire et secrétaire de ses lettres latines.

Naudé partit pour Rome, avec son nouveau protecteur, sur la fin de la saison, en 1630. Le séjour de cette ville, où il devait demeurer douze ans, donna à son caractère une souplesse d'opinion peu louable. On voit dès-lors qu'il habite cette vieille Rome qui a passé par tous les abaissemens et par toutes les puissances, par toutes les vertus et par toutes les corruptions; on sent qu'il foule une terre où il y a eu des esclaves. Secrétaire d'un cardinal, et lancé par conséquent dans un monde où les opinions devaient être peu tolérantes; forcé de faire ployer à chaque circonstance son esprit douteur et son indifférence philosophique, dans un pays où il n'y avait pas de milieu entre la foi et l'incrédulité, dans une ville où chacun était athée ou croyant; obligé, par convenance, de changer en

(1) *Philobiblii*, cap. II.
(2) *Mascurat*, pag. 272.

prosélytisme, et presque en propagande religieuse, cette opinion souvent manifestée par lui, qu'en fait de culte *il fallait demeurer comme l'on était* (1), Naudé fut contraint de s'habituer à une hypocrisie d'opinions qui convenait peu à son caractère. Je suis même étonné qu'il ait osé entretenir en Italie des liaisons avec Cremonin dont la religion, selon Patin, était aussi douteuse que celle de Pomponace, de Cardan et de Machiavel. La politique théorique avait déjà séduit Naudé, car son école voyait avec peine la coterie de la cour envahir un sujet qui était, selon elle, de son domaine exclusif. Comme Balzac avait mis du bel esprit et du phœbus dans son *Prince*, ainsi qu'on disait alors, Naudé voulut porter sa méthode de critique érudite dans la politique. Quelques mois avant son voyage, il publia donc une *Addition à l'Histoire de Louis XI*. Ce n'est pas une histoire méthodique et profonde comme celle de Commines, ou une chronique scandaleuse comme les pages de Jean de Troyes, mais plutôt des notes un peu diffuses, où on trouve de tout, par exemple, des détails fort curieux sur la barbarie scolastique, et des recherches savantes sur le prix des livres avant l'imprimerie, et sur la typographie elle-même. Naudé professe pour Louis XI une grande admiration. Colletet lui dit même, à la suite des vers grecs, latins et français qui suivent la préface, qu'il n'appartenait qu'à lui *d'éclaircir le soleil et de blanchir l'yvoire*. D'où viennent de la part de Naudé, homme probe et incapable de mensonge, ces continuels éloges du plus trompeur et du plus parjure de nos rois? Est-ce parce qu'il a ramené l'unité dans la monarchie, en rabaissant au profit des classes moyennes les grandes têtes féodales qui jetaient de l'ombrage sur son trône? Non, ces conséquences n'étaient pas encore visibles, bien que Richelieu continuât alors l'œuvre de Louis XI. Ce qui causait l'admiration de Naudé, c'était sans doute la devise : *Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner*. En effet, les traditions de Machiavel avaient propagé parmi les savans cette conviction, que la politique est un art de dissimulation continuelle où la bonne foi est nuisible, et où les moyens importent peu quand la fin doit être bonne. Quoi qu'il en soit, malgré l'essai de Duclos, le caractère de Louis XI, que Walter Scott a commencé à mettre en lumière, attend encore un historien. L'opuscule de Naudé devra entrer dans les matériaux d'un livre qui avait été, dit-on, écrit par l'homme le plus capable de l'exécuter, par le plus grand écrivain que la France ait jamais eu peut-être, Montesquieu. Arrivé à Rome, Naudé continua à s'occuper de politique. Au milieu d'une multitude de publications érudites, de querelles sur l'auteur de l'*Imitation de J.-C.*, de mémoires sur des points

(1) *Lettres choisies* de Guy-Patin, tom. III, pag. 394.

bibliographiques, il consacra le temps que lui laissaient tous ces travaux et les affaires du cardinal de Bagni à une *Bibliographie politique* qui lui coûta, dit-il, beaucoup de peine (1), et qui fut regardée long-temps comme un excellent livre. Cependant, les idées politiques de Naudé prenaient chaque jour une forme plus déterminée. Il en était arrivé à un certain fatalisme historique qui ne voyait dans les révolutions successives de l'humanité que des modifications semblables à celles des formes matérielles, mais sans croire à rien de progressif dans les idées. « Toutes les choses du monde, écrivait-il, sans en excepter aucune, sont sujettes à divers bouleversements qui les rendent beaucoup estimées en un temps, puis mesprisées et ridicules en l'autre, font monter auiourdhuy ce qui doit tomber demain, et tournent ainsi perpétuellement cette grande roue des siècles qui fait paroistre mourir et renaistre chacun à son tour sur le théâtre du monde. Les empires, les sectes, les arts ne sont pas exempts de cette vicissitude. Les peuples, après avoir paru et dominé en un certain temps, se ralentissent par après, et retombent dans une grande barbarie, de la quelle à peine ils sont relevez qu'ils y retournent encore, quittant ainsi la place et demeurant dans un perpétuel conflict, pour paroistre les uns après les autres, comme Castor et Pollux, ou plutot pour régner successivement comme Atrœus et Thyestes. » Cette appréciation morne et froide des empires qui tombent sans profit pour l'humanité, cette contemplation inflexible de la société toujours en douleur pour ne rien enfanter, cette croyance que chaque temps s'accomplit, non en vue de l'avenir, mais pour soi et en dehors de la sphère des idées; en un mot, ce fatalisme historique, comme je l'ai déjà dit, durent conduire Naudé à de fausses conséquences politiques. C'est ce qui arriva pour le malheur de sa mémoire.

Le cardinal de Bagni désirait voir résumées toutes les vues de la politique ambiguë de son temps, toutes les idées romaines sur les matières d'état. Naudé écrivit donc pour lui, et non pour M. d'Émeri, intendant des finances, comme on l'a dit à tort, un opuscule malheureusement célèbre, et qui, selon M. Dupin aîné (2), aurait été tracé sur le canevas du *Prince* de Machiavel, dont il surpasserait la cruelle profondeur. Les *Coups d'état* de Naudé n'ont pas seulement laissé trace dans le monde politique, mais ils ont encore donné naissance, parmi les bibliophiles, à une querelle dont ce ne serait pas ici le lieu de parler, si la bonne foi de notre auteur n'y était gravement compromise. Il est dit, dans la préface des *Coups d'état*, que ce livre, *fait par obéissance*, n'a été tiré qu'à

(1) *Epistola Naudæi.* Genève, 1677. Pag. 284.

(2) *Lettres sur la profession d'avocat*, cinquième édition, tom. II, pag. 58.

douze exemplaires, pour la satisfaction du cardinal de Bagni qui n'avait « ses lectures agréables que dans la facilité des livres imprimez. » Il est en effet facile de concevoir que Naudé n'ait pas voulu publier un ouvrage qui avait été arraché à ses principes, et qui contenait d'aussi détestables doctrines. Seulement, comme le cardinal de Bagni n'aimait pas à lire les manuscrits, on en fit imprimer une douzaine d'exemplaires, qui ne devaient pas sortir du cercle resserré d'un petit nombre d'amis. Rien donc que de très naturel et de fort plausible jusqu'ici. Mais comment expliquer qu'on connaisse maintenant plus de cinquante exemplaires de la fameuse édition? Naudé mentait-il dans la préface et voulait-il vraiment abuser de la bonne foi du public en lui donnant un livre qui était supposé écrit pour quelques amis? Une pareille duplicité littéraire ne répugnait-elle pas au caractère de Naudé, qui n'avait d'ailleurs aucun intérêt, si cela n'eût pas été, à indiquer le nombre des volumes tirés? Il est donc plus probable (et c'est l'avis de M. Nodier) que l'on n'a pas retrouvé jusqu'ici d'exemplaire de l'édition *princeps*, et que celle que nous connaissons n'est qu'une contrefaçon à petit nombre, faite sur un volume envoyé probablement à Paris par quelque ami indiscret (1). Quoi qu'il en soit, et bien que le dessein de Naudé de n'écrire que pour le cardinal de Bagni pallie un peu sa faute, son livre n'en restera pas moins un mauvais pamphlet en faveur de la tyrannie. L'auteur d'abord se croit à une époque de décadence et où les empires vont bientôt finir, et, à ce point de vue, il lui devient nécessaire de conclure que la concentration du pouvoir peut seule sauver les états. Il perce dans ce livre de Naudé, comme dans ses autres écrits, une grande admiration pour les ministres qui gouvernent hardiment : ainsi Richelieu de son temps, d'Amboise sous Louis XII, et Sully sous Henri IV. Toute sa sympathie est acquise à ces hommes, parce qu'ils font converger la puissance vers un même centre. Il faut que rien ne leur résiste, et de là une triste conclusion à la nécessité, à la moralité même des coups d'état. Ils doivent frapper comme la foudre avant qu'on ne les entende gronder; ils doivent ressembler à ce Nil dont les peuples ignorent la source, tout en jouissant de son embouchure. Qu'importe que la loi s'oppose aux coups d'état du prince; le prince doit non-seulement commander selon les lois, mais encore aux lois mêmes, si la nécessité le requiert. Quant à la moralité des moyens, Naudé n'y tient guère. Le peuple lui paraît une bête à plusieurs têtes, vagabonde, errante, folle, étourdie, sans conduite, sans jugement, et de mécanique condition. En cela peut-être il a quelque raison; mais

(1) Guy-Patin d'ailleurs dit que l'édition *princeps* des *Coups d'état* est en *petits* caractères. Or, l'édition connue est in-4o.

est-ce à dire qu'il faille en inférer que les ministres doivent s'étudier à le séduire par les apparences, à le gagner par des prédications, des miracles et de bonnes plumes, propres à le mener par le nez et lui faire approuver ou condamner sur l'étiquette du sac tout ce qu'il contient? Est-ce à dire qu'on eût bien fait de jeter quelques os en la bouche de Luther, de lui cadenasser la langue par quelque pension ou gros bénéfice? C'est ce que la morale niera toujours, et c'est ce qu'avance Gabriel Naudé, qui, par malheur, ne s'en est pas tenu à ces erreurs, et a osé se faire l'apologiste d'un des plus grands crimes politiques dont soient ensanglantées les pages de nos annales. En un mot, et pour être quittes d'une tache qui nous répugne sur le nom de Naudé, on trouve dans les *Coups d'état* l'apologie de la Saint-Barthélemy. Pour qu'on ne m'accuse pas de n'insister que légèrement sur ce point, je citerai les deux plus horribles passages. « Je ne craindrai point, lit-on dès l'abord, de dire que ce fut une action très juste et très remarquable, et dont la cause était plus que légitime, quoique les effets en aient été bien dangereux. C'est une grande lâcheté, ce me semble, à tant d'historiens français d'avoir abandonné Charles IX et de n'avoir montré le juste sujet qu'il avait de se défaire de l'amiral et de ses complices..... (1). » A la page suivante, on lit encore : « Il fallait imiter les chirurgiens experts qui, pendant que la veine est ouverte, tirent du sang jusqu'aux défaillances, pour nettoyer les corps cacochymes de leurs mauvaises humeurs. Ce n'est rien de bien partir si l'on ne fournit la carrière; le prix est au bout de la lice, et la fin règle toujours le commencement. » Jamais, je crois, l'apologie du crime n'a été écrite avec un pareil sang-froid. Il est vrai que, comme Naudé nous le dit lui-même on ne parlait pas en si mauvais termes de cette exécution en Italie qu'en France. C'est que sans doute le souvenir des processions qu'on y avait faites en actions de graces, n'était pas encore passé. Il y a aussi à notre époque une déplorable tendance de fatalisme historique qui cherche à justifier tous les crimes de l'histoire, à substituer la nécessité à la culpabilité, le fait à l'idée, la chose accomplie à l'intention. Hommes inconséquens qui font faire à la fatalité la conquête de la liberté, espèces d'architectes en ossemens et en têtes de mort, pareils à ceux qu'on trouve à Rome dans les catacombes, ainsi que l'a dit admirablement M. de Chateaubriand. On est ainsi amené de nos jours à justifier les scènes de la Terreur et de la Saint-Barthélemy; l'un vaut l'autre. Qu'un roi fasse feu sur son peuple ou qu'un magistrat place un orchestre à côté de l'échafaud, qu'on se nomme Charles IX ou Lebon, qu'on mette Borgia au Vatican ou Marat au Panthéon, la vérité ne doit montrer là que

(1) Pag. 125.

des assassins, pour lesquels il n'est pas de baptême dans l'histoire. Le crime rend les hommes égaux, comme la mort, et il reste toujours crime, soit qu'il vienne d'une tête couronnée, ou qu'il soit l'œuvre d'un tribun.

J'ai dit tout ce qu'il y avait de condamnable dans l'ouvrage de Gabriel Naudé, sans essayer de le justifier en rien, soit par sa position forcée, soit par les idées de son temps. On trouve pourtant dans les *Coups d'état* plus de modération qu'on ne le pourrait croire au premier abord. Ainsi, il avoue que la matière qu'il traite est *penchante vers l'injustice*, que les coups d'état ne doivent venir qu'à la défensive et non à l'offensive, pour conserver la puissance et non pour l'agrandir; qu'ils ne doivent apparaître que comme des comètes, des tremblemens de terre et des éruptions; qu'il y faut procéder en juge, non en partie, en médecin, non en bourreau; qu'ils ne doivent se trouver dans la vie des rois que comme sur les médailles des hérétiques, où il y a un pape d'un côté et un diable de l'autre. Naudé, selon la mode de son temps, croit que tout a été finesse et tromperie dans l'histoire, et il va même (jugement singulier chez lui!) jusqu'à ranger dans ce nombre la conversion de Clovis et les miracles de Jeanne d'Arc. Pourtant, on trouve çà et là dans son livre des idées libérales, qui font singulière figure au milieu de la politique despotique et cruelle qui y est prêchée à toutes les pages. Ainsi, il dit quelque part qu'il ne faut pas assigner de bornes à la clémence des rois, parce qu'elle est comme l'infini et qu'elle ne doit pas avoir de limites. Plus loin, il veut que les emplois soient abordables à tous, et à ce propos il ajoute que, malgré son estime pour la noblesse, il préfère le soleil, qui produit du dedans la lumière, à la lune, qui la reçoit du dehors. Les tortures lui paraissent aussi injustes, et il ose écrire que le maréchal d'Ancre n'eût pas été moins justement puni, quand on ne l'eût point traîné et déchiré. Quant aux limites que doit avoir l'obéissance envers les rois, il n'ose guère aborder la question. Cette détermination du pouvoir royal eût été curieuse dans sa bouche. Voici les seuls passages que j'ai trouvés dans ses *Coups d'état* sur ce sujet : « Quand le souverain use de son pouvoir autrement que le bien public ou le sien, qui n'en est point séparé, le requiert, il fait plutôt ce qui est de la passion et de l'ambition d'un tyran que l'office d'un roi. » Ailleurs, on trouve même cette pensée plus avancée, que « les sujets ont le droit de *donner ordre* aux déportemens d'un tyran. »

De l'esprit général des ouvrages politiques de Naudé ressort, nous l'avons dit, une grande sympathie pour les ministres supérieurs qui s'emparent de la puissance, et qui sont comme une incarnation du pouvoir. Il se plaît à tracer le portrait du ministre dont il se fait un idéal. « Je veux qu'il vive dans le monde comme s'il en était dehors, et au-dessous du

ciel comme s'il en était au-dessus; qu'il s'imagine que la cour est le lieu du monde où il se dit et se fait le plus de sottises, où les amitiés sont les plus capricieuses et intéressées, les hommes les plus masqués, les maîtres les moins affectionnés à leurs serviteurs; qu'il se pique d'une pauvreté généreuse, d'une liberté philosophique, mais sévère, et d'une grande obstination au bien. » Sans doute, le portrait qu'il trace est beau; mais son livre n'en est pas moins un livre blâmable, à propos duquel on pourra toujours redire ce que l'auteur avait écrit autre part : « La plume des sçavans a la vertu de servir bien souvent d'ombrage aux plus notables imperfections, et d'eslever, sur la noblesse de ses aisles, ce qui mériteroit d'estre caché dans les profonds abysmes de l'oubliance. » Oui, on ne saurait trop le répéter, ce sera toujours une tache pour la mémoire de Naudé que son apologie de la Saint-Barthélemy. Il y a des crimes qu'on ne peut essayer de justifier sans s'exposer aux malédictions de l'histoire. Mais en ne jugeant que pour ce qu'elles valent, ces pages arrachées à la faiblesse, on peut conclure que le livre de Naudé tend à immoler entièrement le droit privé au droit public. Il en était encore au point de vue de l'antiquité. Le christianisme vint apporter dans la société l'idée perfectionnée du droit particulier et de l'égalité individuelle. Toutes les tendances de progrès doivent donc se manifester dans le sens de l'alliance de plus en plus intime de ces deux principes. C'est là le problème de l'avenir. Le livre de Naudé, qui était rétrograde en politique, dut peu convenir à la liberté de pensées de ses amis. Aussi on trouve dans les lettres de Guy-Patin un passage extrêmement caractéristique où l'opinion du hardi sceptique échappe presque en entier et achève de mettre en lumière le cercle philosophique de Gentilly. Ce fragment a été écrit après la mort de Naudé, et il est d'autant plus remarquable, que l'âcreté de Guy-Patin s'y montre a l'aise : « L'auteur des *Coups d'état*, dit-il, étoit en un lieu où il flattoit le pape et son patron le cardinal de Bagni, où il avoit peur de l'inquisition et de la tyrannie, et de laquelle même, à ce qu'on m'assure, il avoit été menacé : de plus, il avoit une grande pente à ne prendre aucun parti de religion, ayant l'esprit tout plein de considérations, réflexions et observations politiques sur la vie des princes et le gouvernement du monde, et sur la moinerie aujourd'huy répandue en Europe, de sorte qu'il étoit bien plutôt politique que catholique..... Je ne veux pas oublier que M. Naudé faisoit grand état de Tacite et de Machiavel; quoi qu'il en soit, je crois qu'il étoit de la religion de son profit et de sa fortune, doctrine qu'il avoit puisée à Rome. Mais ce discours m'ennuye; je vous dirai en un mot, je ne sçais qui a été le meilleur, ou l'écolier ou le maître, Rome ou Paris, le cardinal de Bagni ou son secrétaire latin, le cardinal Mazarin ou son

bibliothécaire; je me persuade pourtant que tous deux n'étoient guère inquiétez ni chargez de scrupules de la conscience. Toutefois, je vous dirai que M. Naudé étoit un homme fort sage, fort réglé, fort prudent, qui sembloit vivre dans une certaine équité naturelle, qui étoit très bon ami, fort égal et fort légal, qui s'est toujours fort fié à moi et à personne autant que moi, si ce n'est peut-être à feu M. Moreau; point jureur ni mocqueur, point ivrogne; il ne but jamais que de l'eau. Je ne l'ai jamais vu mentir à son escient; il prisoit fort Charron et la *République* de Bodin. Je concluds que l'homme est un chétif animal, bien bizarre, sujet à ses opinions, fantasque et capricieux, qui tend à ses fins, et qui toute la vie n'aboutit guère à son profit, particulièrement en pensées non seulement vagues, mais quelquefois extravagantes. Aussi plusieurs n'y réussirent-ils pas, et même M. Naudé n'y a pas trouvé son compte, tout savant qu'il fut (1). »

On peut conclure de cette dernière phrase que la fortune n'abonda pas toujours chez Naudé. En effet, son goût assez dispendieux pour les livres, et la pension modique que lui faisait le cardinal de Bagni devaient à peine suffire à ses besoins, avec le peu de profit que lui rapportaient ses livres. Modeste en ses goûts, toujours en causeries de savant, ou enfermé dans sa bibliothèque, il semble cependant qu'il aurait dû trouver dans ses ressources, sinon l'*aurea mediocritas*, du moins le *res angusta domi*. Il faut qu'il n'en ait pas été toujours ainsi, car, dans un volume d'épigrammes latines, publiées plus tard, en 1650, il remercie les frères du Puy de l'amitié qu'ils ont bien voulu lui montrer lorsqu'il était à Rome, *quamvis egentem* (2). Ce peu d'aisance, ainsi que ses goûts solitaires de bibliophile, empêchèrent sans doute Naudé de se marier. La femme ne lui paraissait guère qu'un ustensile assez inutile dans l'ameublement d'une maison. Il préférait « une bonne mesnagère et couturière à une sçavante (3). » On lui fait même dire dans le *Naudæana* : « Je ne pourrai me résoudre à me marier; ce marché est trop épineux et plein de difficulté pour un homme d'étude. » Il était de l'avis de l'avocat Guion, qui, en achetant un exemplaire des œuvres de Mlle de Gournay, citait certain passage d'Accurse : *Puer bibens vinum et mulier loquens latinum nunquam facient finem bonum* (4). Naudé était peu susceptible d'une

(1) *Lettres choisies*, tom. IV, pag. 251 et suivantes.

(2) *Naudæi epigrammata*, 1650, in-12. Dédicace.

(3) *Mascurat*, pag. 80.

(4) Walter Scott, dans son savant ouvrage intitulé : *Demonology and Witchcraft*, ch. VI, a inséré un jugement assez curieux sur Naudé. Mais l'illustre écrivain, mal informé sans doute, fait de notre auteur un ecclésiastique. C'est une erreur qu'il est utile de relever, les éditions populaires de Walter Scott se multipliant de plus en plus en France.

passion forte et même d'une affection bien sentie. De son temps, l'amour consistait à peu près dans les galanteries de l'hôtel de Rambouillet et se bornait aux limites de la carte du *Royaume de Tendre*. Le goût espagnol pour les enlèvemens chevaleresques et les dévouemens amoureux ne se trouvait guère que dans les livres ou dans les poèmes. Une seule femme à cette époque était capable de sentir les brûlantes émotions de l'amour, et cette femme poussait la jalousie jusqu'à l'assassinat : c'était Christine. Quant à Naudé, la vie dut n'avoir pour lui ni secousses vives ni espérances déçues. Il la prit dès l'abord pour ce qu'elle vaut, ne la dorant pas de trop d'illusions, ne la rembrunissant pas de trop de dégoûts, existence sans concentrations intimes et sans épanouissement au dehors; vie qui ne s'est pas créé d'idoles auxquelles il faut sacrifier, et qui s'est fait, en dehors de l'art, un but d'érudition spéciale. Toutes les passions avaient peu à peu disparu de son ame, au profit de la grande passion qui le dominait, l'amour des livres. Il s'était développé un germe d'indifférence moqueuse au fond de cette existence qui avait été un peu laissée à elle seule, et non choyée à tout propos, mollement bercée en des fêtes et en de doux présens, comme celle du poète Fortunat par exemple, ou plus tard celle de Voltaire. Pendant son séjour à Rome, il avait pris quelque chose d'italien et de peu ferme dans le caractère. Dans la cité éternelle que Néron avait brûlée, et que les prétoriens mettaient à l'encan, où chaque vice avait son temple, et où, selon l'expression de Pétrone, il y avait moins d'hommes que de dieux, sous les portiques où avaient été affichées les proscriptions de Sylla et des triumvirs, il rêva l'apothéose des tyrans et l'éloge de la Saint-Barthélemy. Cette faiblesse a mal tourné à Naudé. D'autres ont loué l'inquisition sans qu'on les en ait blâmés; d'autres ont trouvé de hautes vues à Philippe-le-Bel et des vertus à Robespierre. Il commence même à devenir à peu près prouvé, par des pièces et des témoignages authentiques, que la Saint-Barthélemy a été plutôt une mesure prise à la légère et sans grande réflexion (1), qu'un massacre projeté long-temps à l'avance et mûri dans l'ombre. Je crois qu'il serait assez piquant de rapprocher du jugement de Naudé les opinions de quelques-uns de nos contemporains fort avancés en fait d'idées de *liberté* et de *progrès social*, qui ont tâché, je ne dirai pas de justifier, mais au moins d'expliquer la Saint-Barthélemy. Le plus illustre d'entre eux, avant de s'être jeté brusquement dans les luttes de la démocratie, montra en l'une de ces admirables brochures, qui n'ont pas été le côté le moins vif et le moins retentissant de sa gloire, une approbation assez prononcée de la Ligue. Plus récemment,

(1) Voyez le tome VII de l'excellente collection publiée par MM. Danjou et Cimber sous le titre d'*Archives curieuses de l'histoire de France*.

deux écrivains qu'on peut, pour leurs opinions consciencieuses et absolues, rapprocher de Mr de La Mennais, MM. Buchez et Roux, dans l'une de ces belles préfaces dont ils font précéder les volumes de leur *Histoire parlementaire de la révolution française*, ont dit ce qu'il était loyalement possible de hasarder pour la justification théorique de cette déplorable journée du 24 août 1572. Quant à Naudé, il y a une chose qui explique parfaitement son éloge de Charles IX, et je m'étonne qu'on ne l'ait pas encore invoquée. Naudé avait dû connaître Hobbes, qui était lié avec Gassendi; ou du moins, s'il ne l'avait jamais vu, il adoptait les principales idées de sa philosophie. Or, on sait que cette philosophie aboutissant en politique au despotisme, l'auteur avait eu la logique de son système, et avait quitté l'Angleterre lors de l'exécution de Charles Ier, pour y revenir quand Cromwell y eut assis sa dictature, parce qu'il lui devait respect comme despote. Il n'est donc pas étonnant que cet homme singulier, qui croyait à peine à Dieu, et tremblait à la pensée du démon, qui n'avait pas foi à la liberté, mais qui dressait un autel à la tyrannie; il n'est pas étonnant que Hobbes ait laissé quelques-unes de ses idées à Naudé. Toutefois, et je me hâte de le dire, l'auteur des *Coups d'état* n'a saisi dans l'histoire que le côté particulier, concret et contingent; bien qu'il vécût au temps de Vico, les idées de la *Scienza nuova* lui échappent absolument. Le rôle de l'infini, du général, de l'absolu dans le développement humain, n'a pas été compris par lui. Notre siècle, fécond en grands historiens, a au contraire parfaitement profité de ces pensées; mais peut-être est-il à craindre qu'on ne fasse peu à peu disparaître les hommes sous les idées, et il serait à désirer que le sens juste et modéré reprît un peu de son empire, et rétablît en leur vrai lieu certaines portions grandies ou rabaissées à tort. M. Guérard, dans un excellent travail sur l'influence du clergé, sous les deux premières races, inséré récemment aux Mémoires de l'Académie des Inscriptions, a redressé, à propos de Charlemagne, par exemple, quelques-uns de ces jugemens exagérés.

Son protecteur étant mort en 1641, Naudé se trouva de nouveau sans emploi. Le cardinal Barberin se l'attacha; mais cela ne dura guère, car on le voit bientôt nommé médecin de Louis XIII avec appointemens; puis, l'année suivante, Richelieu l'appelle pour en faire son bibliothécaire : mais ce ministre étant mort presque immédiatement, Mazarin lui donna le même emploi. De retour à Paris, Naudé continua sans doute à voir Guy-Patin. Quant à Gassendi, il était en Provence. Les petites réunions philosophiques ne durent donc plus avoir le même charme; la pétulance de la jeunesse était passée; l'âge était venu, et avec lui la vraie appréciation des choses. Les soupers furent plus rares et moins égayés, et l'on ne dut pas y former, comme aux réunions postérieures d'Auteuil,

la belle résolution d'aller se noyer en compagnie après le repas. D'ailleurs cette époque de la vie de Naudé se passa presque en voyages continuels pour chercher des livres. La Hollande, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, furent tour à tour visitées par lui; et il en rapporta les immenses richesses qui forment aujourd'hui la bibliothèque Mazarine. Un auteur du temps nous l'a peint d'une manière assez comique, sortant plein de poussière et de toiles d'araignées de chez les bouquinistes qui lui vendaient les livres en bloc et par tas. Que d'innocentes jouissances, que de délicieuses surprises ne dut pas éprouver le bon Naudé, lorsqu'il rencontrait ainsi mille trésors enfouis comme la perle dans le fumier! Chaque découverte nouvelle l'animait à la recherche : il se souvenait sans doute que Logius avait trouvé Quintilien sur le comptoir d'un charcutier, et que Papire Masson rencontra les œuvres de saint Agobard chez un relieur, qui allait en faire des couvertures. Aussi nulle fatigue, nulle privation ne lui coûtait pour fonder l'un des plus beaux dépôts littéraires qu'il y ait en Europe. En revanche, la bibliothèque Mazarine n'a pas même toutes les productions de son fondateur, et l'on s'est contenté de donner son nom à je ne sais quel méchant escalier.

On comprend que Naudé ait aimé Mazarin. Qu'importe que Mazarin fût un ministre cruel et despotique? n'avait-il pas le goût des livres, n'envoyait-il point Naudé dans toutes les contrées de l'Europe, avec permission d'acheter ce qu'il y trouverait de curieux? Aussi je pardonne volontiers à Naudé d'avoir admiré Mazarin, et d'avoir écrit en sa faveur son chef-d'œuvre, le *Mascurat*. Ce n'est pas que Naudé eût beaucoup à se louer de la générosité de son protecteur, qui lui avait donné, pour toute faveur, deux petits bénéfices, un canonicat de Verdun, et le prieuré de l'Artige, en Limousin, qui rapportaient 1,200 livres de rente. A en juger même par un passage du *Mascurat*, Naudé, qui avait une multitude de frères et de neveux, qu'il lui fallut peut-être aider, n'était pas très à l'aise dans ses finances. Quand Sainct-Ange reproche à Mascurat d'être, « non-seulement mouchard, mais encore conseiller, émissaire, advocat, factotum, secrétaire du cardinal, » Naudé lui fait répondre : « Je voudrois que tu eusses menty toute ta vie, et que ce que tu viens de dire fust véritable; je ne serois pas affamé comme un rat d'église, ou chargé d'argent comme un crapaud l'est de plumes. » Le *Jugement de tout ce qui a été écrit contre Mazarin*, plus connu sous le nom de *Mascurat*, est un pamphlet fort amusant contre tous les écrits connus sous le nom de *Mazarinades*. Une portion toute nouvelle du talent de Naudé s'y montre à l'aise et presque à chaque page. C'est une plaisanterie attique, un sarcasme de bon goût, une causticité sans amertume, qui donne déjà idée de la manière toute nouvelle que déploya plus tard Pascal dans *les Provin-*

ciales. Il n'y a pas ici de basse flagornerie pour Mazarin; s'il tait le mal, au moins le bien qu'il avance est vrai. Il reconnaît plusieurs des Mazarinades « composées avec addresse, ingénieusement desguisées et proprement assaisonnées. » Il règne dans tout le livre une critique si saine, une réserve si sage, que l'un des plus acharnés ennemis du cardinal, Guy-Patin, a dit : « Combien que le sujet me déplaise, la lecture du livre ne laisse pas de m'être fort agréable. » Il n'y a point d'ailleurs plus d'un sixième du volume consacré à Mazarin. Ce sont à tout propos des digressions savantes et pleines d'intérêt sur des questions d'art ou d'histoire. Je recommande, entre autres choses, des détails curieux sur les dépenses de nos rois, et un excellent morceau sur la poésie macaronique; l'histoire de ce genre de littérature y est parfaitement traitée et avec une érudition supérieure. Le *Mascurat* est un livre où l'on apprend toujours quelque chose chaque fois qu'on l'ouvre. Selon le père Lelong, ce qu'il y a de plus remarquable dans ce pamphlet, c'est un sentiment plus vif et plus dégagé, quelque chose de moins chagrin et misanthropique que dans les *Coups d'état;* on y remarque une allure franche et un peu cavalière. Les deux interlocuteurs mangent et boivent au plus fort, ce qui ne les empêche pas de citer du grec et du latin à toutes les phrases. Mascurat renvoie parfaitement la balle à Sainct-Ange. Ce dernier a beau soutenir les pamphlétaires, il faut qu'ils soient battus. Naudé, par la bouche de Mascurat, les compare ingénieusement à différentes drogues que certaine femme, dans Ausone, donna à son mari pour ne point faillir de l'empoisonner; une seule l'eût tué, et toutes, se servant mutuellement d'antidotes, n'eurent aucun effet. Autre part, il se moque de ceux qui accusaient Mazarin d'être ignorant, parce que lui-même en était convenu par modestie. « Donne-t-on, dit-il, ses bottes à nettoyer à celuy là qui se dit vostre tres humble serviteur; et si on dit : Il n'y a rien céans qui ne soit à vostre service, cela donne-t-il lieu d'emporter les meubles d'une maison? Envoye-t-on à l'eschole le savant qui se dit ignorant? » Naudé ne manque pas de profiter, pour la justification de son maître, de ces déductions historiques que nous avons fait remarquer plusieurs fois déjà dans sa manière. Ainsi, comme on reprochait à Mazarin d'avoir un singe qu'il mettait sur ses genoux, c'est tout à coup, et comme un flot qui déborde de l'antiquité : Épaminondas s'exerçant avec les garçons de la ville, Scipion jouant à *cornichon va le long devant de la marine* avec Lœlius, Agésilas montant à cheval sur un bâton pour faire rire ses enfans, Jacques, roi de Chypre, s'amusant à dévider, Charles IX ferrant son cheval, Auguste caressant une caille, Alexandre agaçant de petits pourceaux, et Honorius portant une poule. S'il ne cite pas les mouches de Domitien, l'ours de Valentinien nourri de chair humaine et le cheval de Caligula, c'est que ces noms ne lui paraissent pas sans doute propres à rappro-

cher de celui de Mazarin. Écrivant plus tard, il n'eût pas manqué de parler de l'araignée de Pélisson, et de Crébillon fumant au milieu de ses chats et de ses chiens. Lorsqu'il s'agit des fautes de Mazarin, Naudé glisse adroitement vers un autre sujet, ou bien, comme à propos d'une défaite, il dit que c'est une pierre qui rencontra la faux, une épine au milieu d'un faisceau de lauriers, une ronce dans une gerbe dorée. Il y a d'ailleurs dans le *Mascurat* une grande liberté de pensée. On sent que la férule romaine ne menace plus sa main, et qu'il foule une terre où les pas de la liberté laissent leur empreinte. Tout le monde, à son sens, doit pouvoir parvenir à la puissance, et comme il le dit crûment, tel peut souper cardinal qui n'avait dîné que d'un plat de tripes. Les bonnes plaisanteries et les portraits piquans ne manquent pas non plus dans le *Mascurat*. Il y en a même qui n'ont pas vieilli : ceci, par exemple : « Le naturel du François est si inquiet, si insolent, si ambitieux, si entreprenant et si insatiable, que soudain qu'il a donné un coup de bonnet aux ministres, incontinent après qu'il leur a parlé, qu'il leur a dit ou fait dire qu'il étoit leur serviteur, il en veut estre payé, il veut qu'on lui donne tout ce qu'il demande, qu'on augmente ses pensions, qu'on fasse estat de ses recommandations; en un mot, il est capable d'épuiser en un jour toutes les grâces que la cour peut faire en un an. » Ce côté ironique et quelquefois sentencieux, qu'on trouve pour la première fois dans le caractère de Naudé, marque chez lui une nouvelle phase; il est un peu dégoûté du monde, et il sait la vie. Ni la nature avec son luxe de végétation, ni les passions du cœur avec leurs molles et fondantes extases, ni l'ambition avec ses rêves avides, ne peuvent plus le séduire dorénavant; en fait de plaisirs, il s'est arrêté à des jouissances plus sûres et moins trompeuses, aux sévères jouissances de l'intelligence.

Quant à sa manière de procéder, en fait de style, elle est la même dans le *Mascurat* que dans ses autres écrits; les citations, mieux choisies ici, mais aussi nombreuses et prises avec affectation dans des auteurs peu connus, envahissent souvent le texte, et se succèdent les unes aux autres, et les unes par les autres, presque au hasard, sans goût et sans méthode. Naudé avait déjà dit autre part : « J'ay bigarré mon langage de quelques sentences et authoritez latines sans les habiller à la françoise, puisqu'elles n'ont aucun besoin d'être entendues de la populace. » Dans le *Mascurat* il est moins fanfaron, et on voit que l'Académie et l'hôtel Rambouillet avaient dû se moquer de cet étalage de citations, de même que le petit comité philosophique de Gentilly riait en soupant des phrases de Balzac et des autres beaux esprits. « Quand je cite tous ces bons auteurs, dit Naudé, c'est sans affectation, c'est parce qu'ils me viennent *sub acumen calami*, c'est parce qu'il m'est aussi séant de le faire comme aux jeunes filles qui ont esté voir de beaux jardins de se parer de fleurs qu'elles ont cueillies.

Mais quand j'aduouerois que c'est mon mestier et celuy des autres pédants comme moy, de citer tous ces autheurs anciens et modernes, quand le cas y eschet, le procès en seroit plustôt finy. » Au temps de Naudé, la citation était un des élémens essentiels du style, surtout chez les savans; au milieu de ces lambeaux, pris çà et là à toute l'antiquité, et recousus tant bien que mal à un fonds de langage français peu ferme encore, indécis dans sa marche, la langue est comme tremblante et pleine d'hésitation, sans mesure et sans arrêt : ce n'est plus le français de Rabelais, et ce n'est pas encore celui de Corneille. L'idiome est là en travail et en fermentation pour produire la prose de Pascal et de Bossuet, qui, plus tard, se transformera chez Voltaire, puis chez Mirabeau. Outre que chaque génie, sans se faire pour cela sa langue à lui, s'approprie un style, et taille son langage sur le patron de sa pensée, du jour où une langue s'arrête, on peut le dire, cette langue meurt; car cette immobilité impliquerait qu'un peuple peut vivre et accomplir ses phases sans modifier ses formes. Or, qu'est le langage, sinon la forme, l'instrument de l'idée? Chez Naudé, il est peu facile de voir et de saisir toutes ses transformations d'idiome, le style étant à chaque instant brisé, et comme interrompu par les citations; l'art se bornait alors à bien agencer tous ces fragmens, à faire une gerbe de tous ces épis. Plus tard, au temps de Labruyère, il y eut une vive réaction contre cette manière d'écrire; on ne regardait plus les savans, hors de leur bibliothèque, que comme des inutilités impropres à tout. Le grand moraliste disait à ce sujet : « Il y a maintenant une sorte de hardiesse à soutenir devant certains esprits la honte de l'érudition. » On eût été mal venu, en effet, à prodiguer la science littéraire dans les salons de Louis XIV, ou durant les promenades de Versailles, et il n'est pas douteux que Naudé n'ait touché aux derniers écrivains qu'avec son génie supérieur Labruyère caractérisait en son chapitre *de la Chaire*, par ces mots : « Il y a moins d'un siècle qu'un livre françois étoit un certain nombre de pages latines, où l'on découvroit quelques lignes et quelques mots en notre langue. » Labruyère a dit aussi en parlant des ouvrages de l'esprit : « L'on écrit régulièrement depuis vingt années; l'on est esclave de la construction, on a secoué le joug du latinisme, et réduit le style à la phrase purement françoise. » Tout cela, comme on voit, s'applique parfaitement à Naudé et à son école, à part les restrictions personnelles de talent, et les honorables travaux en dehors du style.

Le bibliothécaire de Mazarin, pendant le séjour de douze années qu'il fit alors à Paris, ne publia guère d'ouvrage important que le *Mascurat*. Je ne parlerai pas de ses épigrammes latines imprimées en 1650. Ce sont des vers d'album qu'il avait composés à Rome, pour les portraits de Barberin,

de Paul Jove ou de Galilée. Bien que ces poésies, malgré quelque finesse dans la pensée, et assez de délicatesse dans l'éloge, méritent en tout l'oubli où elles dorment, on y trouve pourtant, à la fin du volume, une élégie touchante sur la mort du cardinal de Bagni. Mais Naudé n'eut pas à jouir long-temps de ces distractions littéraires. La fortune de Mazarin s'éclipsa, et le parlement, par une mesure peu digne de lui, voulut faire vendre cette bibliothèque, qui avait coûté à Naudé tant de peines, tant de voyages. Qu'on juge de l'indignation du savant bibliophile; son plus cher enfant lui était cruellement enlevé. Il se raidit contre cette tyrannie, et il adressa au parlement une supplique pleine de vigueur et de mesure, où le respect a peine à contenir la colère. Cette pièce est admirable d'héroïque résistance, et l'ame de Naudé y est tout entière. *Ab ungue leonem*. Il supplie noblement et menace presque les conseillers du parlement : « Messeigneurs, leur dit-il, pouvez-vous endurer que cette belle fleur qui respand désia son odeur par tout le monde se flétrisse entre vos mains? » Mais, par une singulière préoccupation de haine personnelle, le parlement ne fit pas droit aux réclamations de Naudé, et l'écrivain pauvre et modeste s'imposa un sacrifice au-dessus de ses forces, en rachetant pour 3,500 livres tous les ouvrages de médecine de la bibliothèque du cardinal. Heureusement le projet anti-national du parlement n'eut pas de suite.

Mais que deviendra Naudé? Plus de bibliothèque à ranger, plus de livres à acheter. Que fera ce goinfre en fait de livres, *helluo librorum*, comme l'appelle Niceron. D'ailleurs, ainsi qu'il le dit lui-même, tout le monde à Paris le regardait de côté, sans doute parce qu'il avait prêté sa plume à Mazarin. Il se décida bientôt à quitter la France. Vossius le fit nommer bibliothécaire de Christine, et il partit pour la Suède en 1652, avec Bochart, le ministre de Caen. Tout le monde sait le caractère de Christine. On trouve dans le recueil des harangues qui lui furent adressées lors de son voyage en France, plusieurs portraits d'elle fort ressemblans. « Elle a, y est-il dit, l'esprit porté aux choses héroïques, surtout à la justice; mais elle est comme les hommes agiles qui sont devenus paralytiques; ils peuvent discourir et non agir. » On y voit encore qu'elle s'habillait à la manière des hommes dont elle avait toutes les façons; comme eux, elle portait épée et perruque, et, pour comble, on lui reprochait de jurer quelquefois et d'être fort libre en ses discours. Elle entrait galamment en conversation, prenait la main aux hommes, et le premier venu de la cour était peut-être son intime ami. Femme d'un esprit viril jusqu'au crime, selon l'énergique expression de M. Villemain, elle passait tour à tour des découvertes de Meibomius à la métaphysique de Descartes. Gassendi la félicitait d'accomplir le vœu de Platon qui voulait des rois philosophes, et à propos de quelques calomnies, il lui disait : « Vous marchez sur l'Olympe, bien au-dessus de la foudre. » Extrême

en tout, elle finit dans l'ascétisme les scènes tumultueuses de sa vie. Mme de Longueville disait d'elle : « On doit espérer qu'elle sera une saincte, aussi bien qu'une héroïne. » Avant qu'elle eût abdiqué le sceptre royal pour la science, elle exerça sur la littérature une influence immense, qu'il serait peut-être assez curieux de caractériser. Toutes les illustrations intellectuelles se rendaient à sa cour, et Naudé n'hésita point, quand on lui proposa la bibliothèque de Stockholm. Il paraît, par une de ses lettres, que le classement des livres lui demandait beaucoup de temps, et qu'il eût volontiers répondu à ceux qui venaient le troubler, comme Cujas, lorsqu'on lui parlait de matières n'ayant pas trait au droit : *Non attinet ad edictum prætoris.* Mais le séjour de Naudé à la cour de Christine ne fut pas long. Les folies du premier médecin Bourdelet ayant forcé la plupart des Français à se retirer, Naudé ne voulut pas rester seul, et demanda l'année suivante son congé, malgré les instances de la reine. Guy-Patin, qui se sentait privé de la présence d'un ami qui lui était devenu nécessaire, écrivait à cette occasion : « A quelque chose malheur est bon; j'aime mieux qu'il soit ici; tout le Nord ne vaut pas ce grand personnage. » Naudé reprit donc le chemin de la France, mais Guy-Patin ne devait plus le revoir, car il fut saisi, à son passage à Abbeville, d'une fièvre continue avec assoupissement qui l'enleva le 29 juillet 1653. Son corps fut présenté à l'église Saint-George et inhumé dans la nef. Ainsi mourut l'homme le plus remarquable peut-être de ces érudits littéraires de la famille de Dupuy, de Lamonnoye, de Sainte-Marthe, de Ménage et de Leduchat, dont la race est à peu près perdue de notre temps. Gassendi pleura beaucoup cet ami si complaisant, si sage, si respecté, qu'on consultait toujours pour les publications littéraires. Malgré ces regrets, il faut que la mémoire de Naudé ait, en ce temps même, été calomniée par l'envie; on trouve ce passage dans les lettres de Guy-Patin à Spon : « Il n'y a pas encore de bibliothécaire de Mazarin. C'est un nommé Poterie, qui y servait sous feu M. Naudé, mais qui ne l'espère pas. C'est un fripon qui a rendu de très mauvais services à notre bon ami, après sa mort, ou au moins qui a tâché. Mais l'innocence de sa vie et de ses mœurs l'a jusqu'à présent très bien défendu des calomnies de ce pendard. » Sans doute les clameurs de la haine se turent bientôt, car la justice commence pour les hommes lorsque la tombe les recouvre.

CH. LABITTE.

LA
NUIT D'AOUT.

LA MUSE.

Depuis que le soleil, dans l'horizon immense,
A franchi le Cancer sur son axe enflammé,
Le bonheur m'a quittée, et j'attends en silence
L'heure où m'appellera mon ami bien-aimé.
Hélas! depuis long-temps sa demeure est déserte.
Des beaux jours d'autrefois rien n'y semble vivant.
Seule, je viens encor, de mon voile couverte,
Poser mon front brûlant sur sa porte entr'ouverte,
Comme une veuve en pleurs au tombeau d'un enfant.

LE POÈTE.

Salut à ma fidèle amie.
Salut, ma gloire et mon amour.
La meilleure et la plus chérie
Est celle qu'on trouve au retour.
L'opinion et l'avarice
Viennent un temps de m'emporter.
Salut, ma mère et ma nourrice,
Salut, salut, consolatrice!
Ouvre tes bras, je viens chanter.

LA MUSE.

Pourquoi, cœur altéré, cœur lassé d'espérance,
T'enfuis-tu si souvent pour revenir si tard?
Que t'en vas-tu chercher, sinon quelque hasard,
Et que rapportes-tu, sinon quelque souffrance?
Que fais-tu loin de moi, quand j'attends jusqu'au jour?
Tu suis un pâle éclair dans une nuit profonde.
Il ne te restera de tes plaisirs du monde
Qu'un impuissant mépris pour notre honnête amour.
Ton cabinet d'étude est vide quand j'arrive;
Tandis qu'à ce balcon, inquiète et pensive,
Je regarde en rêvant les murs de ton jardin,
Tu te livres dans l'ombre à ton mauvais destin.
Quelque fière beauté te retient dans sa chaîne,
Et tu laisses mourir cette pauvre verveine
Dont les derniers rameaux, dans des temps plus heureux,
Devaient être arrosés des larmes de tes yeux.
Cette triste verdure est mon vivant symbole,
Ami, de ton oubli nous mourrons toutes deux,
Et son parfum léger comme l'oiseau qui vole
Avec mon souvenir s'enfuira dans les cieux.

LE POÈTE.

Quand j'ai passé par la prairie,
J'ai vu ce soir, dans le sentier,
Une fleur tremblante et flétrie,
Une pâle fleur d'églantier.
Un bourgeon vert à côté d'elle
Se balançait sur l'arbrisseau;
J'y vis poindre une fleur nouvelle;
La plus jeune était la plus belle;
L'homme est ainsi, toujours nouveau.

LA MUSE.

Hélas! toujours un homme, hélas! toujours des larmes!
Toujours les pieds poudreux et la sueur au front!

Toujours d'affreux combats et de sanglantes armes;
Le cœur a beau mentir, la blessure est au fond.
Hélas! par tout pays, toujours la même vie :
Convoiter, regretter, prendre, et tendre la main,
Toujours mêmes acteurs et même comédie,
Et quoi qu'ait inventé l'humaine hypocrisie,
Rien de vrai là-dessous que le squelette humain.
Hélas! mon bien-aimé, vous n'êtes plus poète.
Rien ne réveille plus votre lyre muette;
Vous vous noyez le cœur dans un rêve inconstant;
Et vous ne savez pas que l'amour de la femme
Change et dissipe en pleurs les trésors de votre ame,
Et que Dieu compte plus les larmes que le sang.

LE POÈTE.

Quand j'ai traversé la vallée,
Un oiseau chantait sur son nid.
Ses petits, sa chère couvée,
Venaient de mourir dans la nuit.
Cependant il chantait l'Aurore;
O ma Muse, ne pleurez pas!
A qui perd tout, Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

LA MUSE.

Et que trouveras-tu, le jour où la misère
Te ramènera seul au paternel foyer?
Quand tes tremblantes mains essuieront la poussière
De ce pauvre réduit que tu crois oublier —
De quel front viendras-tu, dans ta propre demeure,
Chercher un peu de calme et l'hospitalité?
Une voix sera là, pour crier à toute heure :
Qu'as-tu fait de ta vie et de ta liberté?
Crois-tu donc qu'on oublie autant qu'on le souhaite?
Crois-tu qu'en te cherchant tu te retrouveras?
De ton cœur ou de toi lequel est le poète?
C'est ton cœur, et ton cœur ne te répondra pas.

L'amour l'aura brisé; les passions funestes
L'auront rendu de pierre au contact des méchans;
Tu n'en sentiras plus que d'effroyables restes,
Qui remueront encor, comme ceux des serpens.
O ciel! qui t'aidera? que ferai-je moi-même,
Quand celui qui peut tout défendra que je t'aime,
Et quand mes ailes d'or, frémissant malgré moi,
M'emporteront à lui pour me sauver de toi?
Pauvre enfant! nos amours n'étaient pas menacées,
Quand dans les bois d'Auteuil, perdu dans tes pensées,
Sous les verts marronniers et les peupliers blancs,
Je t'agaçais le soir en détours nonchalans;
Ah! j'étais jeune alors et Nymphe, et les Dryades
Entr'ouvraient pour me voir l'écorce des bouleaux,
Et les pleurs qui coulaient durant nos promenades,
Tombaient, purs comme l'or, dans le crystal des eaux;
Qu'as-tu fait, mon amant, des jours de ta jeunesse?
Qui m'a cueilli mon fruit sur mon arbre enchanté?
Hélas! ta joue en fleurs plaisait à la Déesse
Qui porte dans ses mains la force et la santé.
De tes yeux insensés les larmes l'ont pâlie;
Ainsi que ta beauté tu perdras ta vertu.
Et moi qui t'aimerai comme une unique amie,
Quand les Dieux irrités m'ôteront ton génie,
Si je tombe des cieux, que me répondras-tu?

LE POÈTE.

Puisque l'oiseau des bois voltige et chante encore
Sur la branche où ses œufs sont brisés dans le nid;
Puisque la fleur des champs, entr'ouverte à l'aurore,
Voyant sur la pelouse une autre fleur éclore,
S'incline sans murmure et tombe avec la nuit;

Puisqu'au fond des forêts, sous les toits de verdure,
On entend le bois mort craquer dans le sentier,
Et puisqu'en traversant l'immortelle nature,

L'homme n'a su trouver de science qui dure,
Que de marcher toujours, et toujours oublier;

Puisque, jusqu'aux rochers, tout se change en poussière;
Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain;
Puisque c'est un engrais que le meurtre et la guerre;
Puisque sur une tombe on voit sortir de terre
Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain;

O muse! que m'importe ou la mort ou la vie?
J'aime, et je veux pâlir; j'aime, et je veux souffrir;
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie;
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir.

J'aime, et je veux chanter la joie et la paresse,
Ma folle expérience et mes soucis d'un jour,
Et je veux raconter et répéter sans cesse
Qu'après avoir juré de vivre sans maîtresse,
J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.

Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore,
Cœur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé.
Aime, et tu renaîtras; fais-toi fleur, pour éclore;
Après avoir souffert il faut souffrir encore;
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.

ALFRED DE MUSSET.

DES

POÈTES ÉPIQUES.

II.

DE L'ÉPOPÉE ROMAINE.[1]

Rome et Athènes ne sont pas seulement sœurs. L'une est l'achèvement de l'autre. Ce sont deux phases d'une même société. Mêmes dieux, même ciel, même droit, même esclavage; par conséquent même idéal et même poésie. D'où il suit encore que l'on ne peut ébranler Homère sans ébranler le système des antiquités romaines. Le Parthénon a toujours eu son écho dans le mont Palatin.

Les hypothèses de Wolf sur l'épopée ionienne avaient paru vers la fin du siècle dernier. Seize ans après, elles furent appliquées avec beaucoup plus d'éclat encore à l'histoire romaine, par un homme qui possédait toutes les qualités nécessaires pour détruire et pour édifier; car il avait du scepticisme et de l'enthousiasme

(1) Voyez la livraison du 15 mai.

dans une mesure égale, presque autant d'imagination que de science, et par-dessus tout cela, une ardeur de prosélytisme, une gravité, un héroïsme d'intelligence, tels qu'il est bien difficile à ses adversaires même de prononcer son nom sans vénération. Imaginez un Curtius érudit, toujours prêt à se jeter dans les gouffres inconnus. C'est de lui qu'on pouvait dire à juste titre, qu'il prophétisait le passé, tant il excellait à découvrir dans l'histoire de merveilles inconnues à ce passé lui-même. Cet homme était Niebuhr; esprit, ame, imagination du nord, s'il en fut jamais; vrai Scandinave sous la figure d'un compatriote de Montesquieu et de Montaigne; il tenait d'ailleurs de cette grande époque de guerre, où la nation allemande, maniant à la fois l'épée et la truelle, combattait en même temps qu'elle bâtissait, dans sa poésie et dans sa philosophie, l'édifice de ses rêves. Personne ne sentit plus que Niebuhr l'héroïsme des passions de ce temps-là. De son camp d'érudit, il commença par attaquer Napoléon avec le texte commenté des Philippiques de Démosthènes. Plus tard, cette épée athénienne ne suffisant plus, il travailla à épauler des batteries aux journées de Bautzen, de Lutzen, de Leipsick. Ce fut, en tout, un noble, un courageux, un implacable ennemi.

Ce fut aussi au milieu de ces passions encore refoulées, qu'il publia en 1811, la première partie de son *Histoire Romaine*. Cette époque est importante à constater. Les chants nationaux venaient d'acquérir dans la mêlée de l'Europe une valeur imprévue. L'expression soudaine et inculte des sentimens de la foule avait alors plus de prix que n'en avait eu jamais l'art savant et cultivé; on entendait dans l'air comme un éternel murmure de mélodies nationales, qui précédaient le cri de la bataille. Romances espagnoles, ballades écossaises, irlandaises, chansons des Tyroliens, des Russes, des Serbes, étaient incessamment traduites d'une langue dans une autre. Les poètes comme les princes s'humiliaient devant la muse des peuples. Par-dessus tout, c'était le règne du poème des Niebelungen. On adorait de nouveau le vieux poème germanique comme une de ces reliques que l'on exhume de leurs châsses, à la veille du combat; tout vivait, tout s'inspirait, tout s'enivrait du chant populaire, le poète, le critique, le soldat, le prêtre, le roi. Ce fut le tour de l'érudit. C'est sous cette préoccupation, ou plutôt sous cette obsession, que Niebuhr conçut sa théorie de l'his-

toire primitive de Rome. Ainsi, du moins, s'explique comment il transporta la harpe de Siegfried dans le Pomœrium des Latins, et comment il attribua à la plèbe romaine le génie idéal des Scandinaves et l'instinct de poésie des Burgondes. On a reproché au siècle de Louis XIV d'avoir fait des anciens autant de seigneurs de la cour de Versailles. Ne pourrait-on pas dire que Niebuhr les a trop souvent changés en Germains de sa tribu, des Dittmarses?

De la même manière que Wolf avait aboli Homère, Niebuhr abolit les trois premiers siècles de Rome, au profit du chant populaire. Cette hypothèse n'était ni moins hardie, ni moins riche que la précédente; elle s'appuya comme elle sur l'analogie; en outre, elle édifiait ce qu'elle semblait détruire; déjà à moitié renversées par Beaufort, les annales des rois et des premiers consuls se changeaient en une suite d'aventures fictives et de rhapsodies héroïques; ainsi dans Virgile, les vieux vaisseaux échoués s'étaient métamorphosés en amoureuses naïades. Dans cette transformation, on perdait trois ou quatre siècles de l'histoire; on y gagnait une poésie primitive, indigène, ou du moins l'ombre de tout cela. Au lieu d'une succession d'évènemens souvent impossibles, presque toujours contestables, on avait le chant de Romulus, le chant de Tarpéia, le chant de Numa, d'Ancus, de Servius, de Lucrèce, de Tarquin. Par une analogie nouvelle avec les Niebelungen, on établissait que ces poèmes latins n'avaient été achevés que plusieurs siècles après les temps auxquels ils se rapportaient par leurs sujets. De plus, chose merveilleuse! ces chants étaient tantôt d'origine populaire, tantôt d'origine aristocratique; il y avait, pour ainsi dire, le chœur plébéien sous Servius, le chœur patricien sous Tarquin-le-Superbe; de sorte que la grande épopée se partageait en un dialogue dans lequel on reconnaissait la différence des voix et des conditions. La harpe de fer du Capitole exprimait les deux modes entre lesquels se divisait la cité de Romulus.

L'histoire allemande avait commencé par le chant de Siegfried dans le poème des Amales, l'espagnole par celui du Cid, la bretonne pas celui d'Arthus. Pourquoi en serait-il autrement de l'histoire romaine? Que de raisons se joignaient à celle-là! Les contradictions des historiens, l'absence de monumens certains, l'incendie du Capitole dans lequel avaient péri tous les vestiges de la tradition écrite; ces motifs avaient une valeur négative : on y

ajoutait le merveilleux des aventures, la poésie des caractères, et puis enfin, quelques textes égarés; car c'était le côté faible de ce système, que le petit nombre et l'insuffisance des témoignages sur lesquels il s'appuyait. Mais cette faiblesse n'était-elle pas bien rachetée par les ressemblances de l'histoire universelle, par la grandeur des résultats, par l'audace même de la découverte qui tenait d'une sorte de révélation, surtout par l'accent convaincu du chef de la nouvelle doctrine. Son intolérance étant un gage de vérité, on cédait à une conviction si orgueilleuse tout ce que la science laissait douteux. Voilà comment on crut voir reparaître, sous les récits oratoires de Tite-Live, comme sous de maladroits palimpsestes, une série de chants épiques en mètres saturnins. Ces chants, qui commençaient à Romulus, avaient pour dénouement la bataille de Regille. Après cette journée seulement, on entrait dans l'histoire. Par là était résolu le problème de l'épopée romaine. Ce n'était plus dans le siècle d'Auguste qu'il fallait chercher le vrai monument de la poésie latine. Tout au contraire c'est au commencement, et dans les langes de la société romaine, que se rencontrait ce chef-d'œuvre. Les lignes principales, les formes, les divisions, les épisodes, et même quelques débris du rhythme, venaient d'en être découverts; chacun pouvait le refaire à son gré. Est-il besoin de dire que l'on attribuait tout d'abord à ce *Paradis perdu* de la poésie latine, toutes les qualités que l'on refusait à l'époque de culture, l'originalité, la grandeur, la naïveté, l'indépendance? Au milieu de cela, survinrent les critiques; ils arrachèrent à Virgile sa couronne chancelante; ils la mirent au front du fantôme de l'Homère latin, nouvellement retrouvé dans les huttes de la Rome primitive; bien des cordes, il est vrai, manquaient à cette lyre perdue depuis trois mille ans. Mais l'imagination des érudits était empressée à les rattacher et à les faire vibrer à leur guise. Ainsi s'acheva le triomphe d'un rêve; rien ne manqua au fantôme, pas même l'apothéose, après quoi on se demanda un jour s'il avait réellement existé, et quelle preuve on en avait; ce jour-là, la foi tomba comme elle s'était élevée. Niebuhr était appuyé sur Wolf; la ruine de l'un devait entraîner la ruine de l'autre. Ni chez les anciens, ni chez les modernes, il n'y a place à la fois pour deux Homère.

Il y eut un temps où toutes les hypothèses, pourvu qu'elles

arrivassent d'Allemagne, étaient acceptées par nous en France sans presque aucun contrôle. Il semblait qu'elles portassent au front le signe visible de l'infaillibilité. Plus elles sortaient des habitudes reçues, plus ces filles de la révélation nouvelle étaient accueillies avec avidité. Mais ces temps sont passés; un trop grand nombre de ces fantômes nous ont trompés, se donnant chez nous pour jeunes et nouveaux quand ils étaient déjà surannés et décrédités dans leur pays. La barque qui va et vient sur le Rhin nous a apporté de la contrée des songes assez d'ombres sans corps, auxquelles nous avons accordé le droit de cité. Avant de les suivre dans leurs vides royaumes, il doit nous être permis aujourd'hui d'examiner ces hôtes, sans être taxé d'intolérance.

Quand je considère de près la question d'une épopée populaire dans les premiers temps de Rome (1), autant cette hypothèse agrée d'abord à ma fantaisie, autant, après cela, je trouve peu de raison de me fier à cet attrait; et je finis par ne découvrir pas moins d'invraisemblance dans le système nouveau que dans la fable antique. La première chose que je demande est de savoir par quels organes cette épopée s'est exprimée, par quels moyens elle s'est transmise et perpétuée. Or, cette difficulté si élémentaire m'arrête tout court. Où sont, dans Rome, les chanteurs des poèmes romains? où sont les rhapsodes, les homérides latins? Il n'y en a point, et je n'aperçois rien qui puisse les suppléer. Évidemment, si, pendant quatre siècles, les souvenirs nationaux se sont transmis par le chant, on aura découvert dans les habitudes publiques des Romains la trace d'établissemens semblables à ceux des Grecs. Il y aura parmi eux des familles qui feront profession de réciter, de père en fils, l'Iliade de Romulus; cette profession elle-même sera une sorte de sacerdoce. Ce que la société héroïque du moyen-âge a fait pour des fictions qu'elle savait être telles, la société romaine ne l'aura-t-elle pas fait pour le poème sacré de la cité? Chez les modernes, je connais des bardes, des ménestrels, des trouvères,

(1) Les ouvrages modernes que j'ai pu consulter sur ce sujet sont, après l'*Histoire Romaine* de Niebuhr, les examens qui en ont été faits par William et Frédéric Schlegel, 1815 et 1816; *de Fontibus historicis T.-Livii*, Lachmann, 1822; *Epicrisis quæstionis de Hist. Rom., antiq. fontibus et veritate*, Beck; *de Originibus Hist. Rom. dissertatio*, Petersen, 1835; *Histoire de l'état romain*, Wachsmuth; *Hist. lat.*, Krause, 1835; Blum, 1828.

des jongleurs, des meistersaengers, qui tous ont chanté la fable d'Arthus ou de Charlemagne; à plus forte raison trouverai-je un grand nombre d'hommes et de conditions semblables dans la vieille Rome. Mais il n'en est rien, loin de là; le nom même du poète manque à la langue de cette société du patron et du client, tant ils sont loin de posséder une école de rhapsodes épiques; ils ne connaissent d'abord que le prophète et le devin augural, *vates*. Ainsi voilà une société fondée, dit-on, sur l'épopée, et qui n'a pas même dans sa langue un mot pour désigner la condition du poète (1)! Mais au moins, en admettant que ce dernier, quelque nom qu'on lui donne, ait été l'unique conservateur de la tradition des ancêtres, il sera, sans nul doute, honoré dans Rome plus qu'en aucun lieu du monde. Le rhapsode latin, s'il existe, aura sa part de gloire au festin du patriciat; sa place sera marquée dans la cité; il n'aura rien à envier au rhapsode d'Ionie. Or, c'est précisément encore le contraire qui a lieu dans la vieille Rome, le poète n'est rien autre chose qu'un histrion, un parasite. Caton peut reprocher à un proconsul, comme une action déshonorante, d'avoir lié commerce avec l'un d'eux, quand même cet histrion était le grand Ennius. Ce sont là de singulières contradictions dans une société qui devrait tout au poète.

J'admets qu'on n'en tienne point de compte, non plus que de cette autre circonstance, qu'aucun Romain n'a été sur la voie des origines romaines. De semblables méprises se découvrent ailleurs, et je consens qu'on n'en tire aucun argument sérieux. Mais, après cela, je m'informe des autorités antiques sur lesquelles le nouveau système est fondé; et mon étonnement est grand de voir qu'en éconduisant les citations parasites, tout se réduise à deux ou trois lignes de Caton l'ancien, répétées presque dans les mêmes termes par Varron et par Denys d'Halicarnasse. Dans le peu de mots extraits de son livre sur les origines, Caton affirme que, long-temps avant lui, c'était une coutume, dans les repas, de chanter des vers à la louange des vertus des grands hommes. Qui croirait que ce soit là, avec quelques mots semblables, l'unique fondement de la théorie nouvelle? Rien pourtant n'est plus vrai. Détachée de ce qui la précédait et de ce qui la suivait, l'assertion de Caton prouve

(1) Le mot *vates* n'a eu cette signification que depuis Ennius.

bien l'existence de quelques chants de table, quand même elle laisse ignorer si ces chants étaient véritablement populaires, ou s'ils étaient déjà imités des Grecs. Seulement il y a loin de là à une série de longues aventures, qui formeraient ensemble un cycle et une histoire continue. On pourrait même dire que les circonstances indiquées par le vieux sénateur s'opposent à cette dernière supposition. Dans la société frugale des premiers Romains, la coutume fut-elle jamais de prolonger les festins aux accords interminables de la lyre épique? Un chant de guerre, une prière sacrée, une nénie de funérailles, voilà ce qui s'accorde avec ces mœurs; de lentes rhapsodies au banquet de Cincinnatus, c'est là ce qu'on ne peut se figurer. Il ne sert de rien de remarquer que les faits de l'histoire romaine, pendant trois siècles, sont pleins de merveilleux; car, pour affirmer sans réplique que des évènemens ont leur origine dans un poème, il ne suffit pas que le récit en soit mêlé de circonstances surnaturelles. D'une part, la tradition la plus merveilleuse peut fort bien se transmettre et durer sans le secours du chant et sans celui du rhythme. C'est ce que l'on voit par les traditions ecclésiastiques, par les contes populaires, par la légende dorée. D'une autre part, il est des faits poétiques qui, sous des accessoires fabuleux, peuvent être très réels. De nos jours, nous avons eu de cela un exemple frappant qui ne doit point être perdu. Il a été donné à notre temps d'observer dans des faits très authentiques, dans ceux de la guerre des Grecs contre les Turcs, l'effort d'une mythologie naissante, qui rappelle, par beaucoup de points, l'esprit de l'antiquité héroïque. A presque tous les Klephtes, nos contemporains, sont attribués des actions surhumaines. Que manque-t-il, dès le présent, à Karaiskaky, à Botzaris, à Tzamados, à Nikitas le turcophage, pour devenir, entre nos mains, autant de types généraux? Ils conversent avec leurs sabres, avec les têtes coupées, avec les fleuves où ils passent, avec la montagne qu'ils gravissent; les oiseaux aux ailes d'or leur parlent leur langue magique. Dailleurs, un seul d'entre eux accomplit dans la tradition des actions pour lesquelles suffirait à peine une armée entière. En est-ce assez pour me démontrer que ces hommes que j'ai vus de mes yeux et touchés de ma main ne sont que des êtres de raison, et qu'ils n'existent qu'en vertu d'un poème inventé par l'orgueil populaire? Cependant la plupart des raison-

nemens de Niebuhr s'appliqueraient à eux, et conduiraient invinciblement à ce résultat : Souli n'est pas moins fabuleuse que Rome.

Que si, laissant les considérations extrinsèques, je pénètre plus avant dans la question, et si j'examine les règnes des sept rois de Rome, non-seulement j'y cherche en vain le caractère évident de poésie populaire qu'on croit y découvrir; mais encore j'y aperçois tout le contraire. Les éternelles divisions de tribus, de curies, de centuries, les réglemens politiques, les établissemens de lois, de colléges pontificaux, de monnaie, les commentaires, les grandes annales, les *libri lintei*, la division des artisans par Numa, des classes par Servius, les constructions d'aquéducs, de murs d'enceinte, de routes, de cloaques; voilà d'étranges sujets de chansons et de thèmes héroïques! A quoi bon tout inventer pour n'inventer pas mieux? Dans la plupart des autres faits se découvre un mélange d'érudition grecque, peut-être plus opposé encore au génie de l'inspiration plébéienne; et dans tous les cas, l'empreinte d'un génie juridique s'y laisse voir bien plutôt que celle d'un génie poétique et spiritualiste. Ce triste peuple romain ne chante pas; il écrit : il écrit sur le bois, sur l'écorce, sur le cuivre, sur le plomb, sur l'airain, sur la toile. En vain les sibylles ont tiré de bonne heure son horoscope dans la langue d'Homère; il n'a point la sérénité de l'Ionie pour épancher ses rudes souvenirs en longues rhapsodies. Il n'a point eu d'enfance; sa jeunesse a mûri en un moment, et le travail, la guerre, le châtiment, la loi, la nécessité, l'imitation, l'ont vieilli avant l'âge. Ses années sanglantes sont marquées une à une par le grand pontife, et marquées d'un clou au pilori sacré; voilà sa première épopée, la seule indubitable. Prédestinée à la prose, Rome a toujours su écrire. Elle s'est formée et s'est accrue à l'ombre d'Alexandrie! Ses rois, hommes ou idées, Klephtes ou symboles, ont deux visages comme son Janus : l'un très idéal, l'autre très réel. A côté de la louve du Tibre, vous les rencontrez dans tous les embarras de la jurisprudence et de la parole écrite. Des fastes, des commentaires, des annales, un droit fécial, un droit papirien, écrits sur l'écorce du figuier ruminal; est-ce là le berceau d'un rhapsode? N'est-ce pas plutôt le berceau d'un légiste?

En vain oppose-t-on que les livres ont été détruits dans l'incendie du Capitole, et que chacun, plébéien, patricien, a recomposé à sa guise les âges perdus. Admettez qu'un seul monument ait échappé

aux flammes, l'arbitraire dans la tradition devient impossible, et personne ne nie aujourd'hui qu'il n'y en ait eu plusieurs de sauvés. Joignez à cela que le chant populaire ne se reforme pas systématiquement trois ou quatre cents ans après les évènemens dont il s'inspire; cet artifice est le contraire même de la nature. Les livres écrits se sacrifient en un moment; il n'est besoin que d'un trait de plume, et voilà des interpolations, des omissions irréparables. Avec l'épopée chantée, il en est autrement. Pour la falsifier en un jour, il faudrait la conspiration de tout le monde sans que personne en fût instruit. Le chant populaire s'altère avec le temps de génération en génération; il se développe, il se modifie, il s'atténue, il se transforme, il ne se recompose pas tout d'un coup et sciemment au profit d'un autre âge. Supposé même que cela fût, le corps des prêtres (que l'on fait au reste trop peu intervenir dans cette question) n'a pu perdre entièrement le souvenir du passé. S le peuple romain eût voulu, à certains jours, façonner un poème systématique à son profit, qui doute que cette version mensongère n'eût été démentie par les pontifes? Au moins elle n'eût jamais pris la place de leurs annales. Partout où le sacerdoce a été établi, la muse plébéienne n'a pu l'emporter en autorité sur la tradition des prêtres. Ceci est confirmé par l'exemple des Hébreux, des Égyptiens et du monde catholique. Au moyen-âge, les caractères d'Attila, de Charlemagne, ont été défigurés par la poésie populaire. Mais, au sein de l'ignorance de l'époque, qui, certes, équivaut à l'incendie du Capitole, la simple chronique des monastères a empêché dans le monde la confusion absolue de l'histoire et du poème. Ce que le magicien Turpin n'a pu sous les Carlovingiens, je doute qu'il l'eût pu davantage dans le grand cloître de la Rome patricienne.

D'ailleurs il n'est que trop visible qu'à force de l'exagérer, Niebuhr détruit lui-même son assertion. Il suppose que les poèmes héroïques de Romulus et de Numa existaient encore au temps d'Auguste; c'était donc à l'insu de tout le siècle. Il croit aussi reconnaître dans la prose de Tite-Live des lambeaux de vers saturnins, et, après cela, des vestiges d'un mètre lyrique dont personne au monde ne connaît seulement les règles. Autant vaudrait dire que les œuvres de Pascal et de Bossuet sont les débris d'un vieux poème, sur ce fondement qu'il se trouve dans leur prose des lambeaux d'hémistiches.

Non, Rome n'est point sortie de terre, comme les villes grecques, au son des flûtes enchantées; un plus rude commencement l'a préparée à une virilité plus austère. Pas davantage les exemples tirés de l'épopée germanique, espagnole, persane, ne s'appliquent à elle. Le plébéien romain ne s'égare pas, comme le Siegfried des Niebelungen, dans une vague contrée, au chant des cygnes du Rhin et au son des harpes des Valkyries. Il n'est point assis, comme l'Arthus breton, dans un festin éternel; à la table ronde, parmi les bardes de Cornouailles et du pays de Galles. Il n'écoute pas, comme le Cid à côté de Chimène, les luths de Castille; il ne ressemble pas même au Serbe errant sur son cheval caparaçonné, ni au Klephte libre sur le sommet du Vourcano. Avant tout, le plébéien romain est dominé par la loi, par l'écriture, par la prose. C'est un débiteur entre les mains de son créancier; c'est un jurisconsulte, un Gaius, un Papirius, non un Homère. S'il balbutie un poème, c'est la litanie des laboureurs et des prêtres arvales, ou plutôt quelque lambeau du poème horrible des douze tables, *lex horrendi carminis*. Les formules des patriciens, le nom secret de la cité, les cérémonies, les ruses, le spectacle dramatique de la loi, voilà ce qui excite son imagination plus que des aventures idéales, que rejette son esprit matérialiste et de bonne heure enchaîné. Il a des traditions de famille, des légendes, quelques rares chansons de guerre et de table, des hymnes religieux, point de poèmes ni de rhapsodies continues. Quand même il en aurait, où les chanterait-il? Quel loisir lui laisse la guerre ou l'*ergastulum?* Est-ce sous le fouet du créancier qu'il chantera le triste chant du plébéien? Il n'a point d'assemblées qui soient des assemblées poétiques, point de jeux de Némée ni d'Olympie. Il ne voyage pas comme le rhapsode grec; il ne chevauche pas comme le chanteur serbe. A trois lieues de sa ville il trouve l'ennemi. Au dedans, au dehors, est l'esclavage. Son foyer est muet. De là il faut supposer ou que ce furent les patriciens qui chantaient à leurs banquets le chant composé contre eux par les plébéiens, ou que ce poème populaire fut de bonne heure écrit et conservé en secret par le peuple sous cette forme savante; et je ne sais laquelle de ces deux hypothèses est la plus inadmissible.

Ce n'est pas tout. Si les plébéiens ont été capables de produire dans l'âge barbare une épopée telle qu'on la suppose, cette faculté

n'aura pas disparu en un moment. On retrouvera plus tard, je ne dis pas des poèmes semblables, mais au moins des fragmens et des tentatives du génie populaire. Quand les poètes patriciens, formés sur les modèles grecs, commenceront à paraître, on verra une lutte, un effort de la pensée plébéienne, pour résister à l'innovation. Si l'on n'admet pas la lutte de deux écoles, il y aura au moins quelque part un regret pour cet ancien vers saturnin inventé par les Faunes (1) et aboli par Ennius. Dans les grandes occasions, on entendra encore le retentissement de ces chants évanouis. Après le poète viendra l'écho, après Homère les homérides. Dans l'époque d'art le plus cultivé, le génie national conservera encore des marques de son origine, et la muse des premiers temps visitera par intervalles le siècle de Mécène. Sur ce dernier point, je sais bien qu'à nous autres Français on peut objecter l'oubli dans lequel le siècle de Louis XIV a laissé tomber les formes de la vieille poésie indigène; mais cet oubli n'a pas été complet. Dans cette seconde renaissance, il y eut toujours des hommes et des monumens qui représentèrent la tradition du vieux génie que l'on appelait gaulois. Sans parler des Amadis et des poèmes chevaleresques en prose, Lafontaine seul ferait soupçonner tout un monde perdu. Il n'y a point de Lafontaine sous Auguste.

Enfin, on ne sait où remonter pour trouver dans la poésie romaine la trace du chant populaire: plus vous poursuivez ce fantôme, plus il vous échappe; dès que vous entendez prononcer un nom de poète, la réaction grecque est déjà complète. Le plus ancien de tous, Livius Andronicus, débute par une traduction de l'Odyssée. Après lui, Nœvius et surtout Ennius, en racontant les histoires les plus intimes de la vieille Rome, sont déjà sous le joug d'Euripide. Si l'on remonte plus haut, on trouve la liturgie des prêtres pour bénir le temple, le champ, le tombeau, mais point de rhapsodies, point de poèmes héroïques, point d'épopée. Pour enfanter une série de poèmes, il faut à un peuple une certaine oisiveté ou liberté poétique; celle du Germain dans la forêt hyrcanienne, du Gaël dans le clan, de l'Arabe dans le désert, du trouvère dans sa maison joyeuse de Provence. Mais il n'y a point, il ne peut y avoir d'épo-

(1) Scribsêre alii rem
Versibû quos olim Fauni vatesque canebant.
Ennii fragmenta.

pée de l'esclave dans la prison, du serf sur la glèbe, du débiteur entre les mains du créancier, du plébéien sur le mont Aventin. Jusqu'à l'établissement du tribunat, la plèbe romaine fut en quelque sorte muette; c'est là son caractère dans la loi et dans l'art. Il ne faut pas le lui ôter. Pour créer un poème héroïque, il lui manquait bien plus que le génie de la poésie et de l'art instinctif; il lui manquait la libre possession d'elle-même. Sa langue était liée, car l'épopée nationale a toujours été l'expression idéale de l'indépendance et de la personnalité conquise, non celle de la servitude consentie ou disputée. C'est, à mon avis, une contradiction insupportable que de réduire, d'une part, presque à rien le droit et la personnalité morale de la population plébéienne dans les premiers temps de Rome, et de l'autre, d'attribuer à cette espèce de paria ou d'*outlaw*, ce qui est dans un peuple le produit le plus manifeste du sentiment exalté de l'existence, je veux dire, le poème héroïque et épique; et cette contradiction, à la vérité, d'un ordre purement philosophique, se trouvant jointe à celles qui naissent, en foule, du fond même des choses, des circonstances de la langue, de l'histoire, et du concours entier des faits, m'empêche de donner la moindre créance à l'hypothèse d'une épopée idéale dans les quatre premiers siècles de Rome.

Ces principes posés, il est aisé de voir comment ils ont été confirmés par la poétique des Romains. Le vice que l'on découvre dans leurs origines se perpétue pour eux à travers toutes les époques. Ce qu'ils n'ont point eu dans les âges barbares, ils ne le possèdent pas davantage dans les âges les plus cultivés. Le poème héroïque n'étant que le développement continu des formes indigènes et spontanées dans l'art, aucune science, aucun mécanisme n'a pu suppléer pour eux ces formes qui leur manquaient; le défaut d'une Énéide populaire, dans les premiers temps de Rome, devait entraîner tôt ou tard, pour résultat, la forme empruntée et abstraite de l'Énéide du siècle d'Auguste. Ce fut là ce qui, à la fin, poussa Virgile au désespoir. Comme son héros, il sentit qu'il n'avait embrassé qu'une ombre.

Une conséquence qui tient de près à celle-là, est l'idée que les Romains en général se formaient du but de la poésie. De ce qu'elle n'avait point été chez eux l'expression consacrée des croyances populaires et nationales, il s'ensuit qu'ils la considérèrent de bonne

heure comme une invention arbitraire qui pouvait être ou n'être pas plus propre à orner le mensonge que la vérité, et faite surtout pour l'amusement des patriciens. Chez les Grecs, elle avait été religion, culte et dogme tout ensemble. Elle était pour eux plus vraie que l'histoire; et c'est même là tout le système d'Aristote. Chez les Romains, rien de cela. La poésie est fiction, fable, mensonge; c'est devenu un grand mérite que de savoir s'en défier. De là, quand Tite-Live transcrit Ennius, il se garde bien de le citer; il croirait, en le faisant, manquer à la dignité de la tradition. En un mot le divorce entre la poésie et la réalité s'est accompli par les Romains. Le monde idéal et le monde réel, réunis jusque-là dans les lyriques orientaux, dans les prophètes hébreux, dans les hymnes orphiques, dans les rhapsodes ioniens, sont désormais, séparés; ils ne se confondront plus. Le poète n'est plus le guide des peuples. Il a perdu une à une toutes ses couronnes, hors la couronne des songes. Il n'est plus ni législateur, ni prêtre, ni historien. Il est devenu on ne sait quoi, une espèce de fou de cour fait pour divertir, après le lion muselé du cirque, l'univers devenu vieux.

D'après ce qui a été dit plus haut, il est également manifeste que l'art romain devait nécessairement adopter pour loi suprême la loi d'imitation. C'était la règle à laquelle il était soumis en naissant. Ses formes lui étaient imposées en même temps que la théodicée et la cosmogonie des Grecs. Un même système religieux ne pouvait pas produire deux systèmes d'art différens; et les dieux helléniques une fois reconnus, la conséquence était de donner à l'Iliade et à l'Odyssée presque la même importance sociale dans Athènes et dans Rome. Tout se tient dans la poétique païenne, même lorsque tout semble s'y contredire. Depuis le grammairien jusqu'au père des dieux, tout s'engendre l'un de l'autre; tout s'appuie l'un sur l'autre; Terentianus sur Horace, Horace sur Aristote, Aristote sur Homère, Homère sur Jupiter. Pour changer la forme de l'art, il fallait changer les dieux, et il n'y avait que le Christ qui pût déshériter Homère. De là, quand les critiques modernes ont tenté de rétablir telle quelle la théorie d'imitation, ils ont fait une règle générale de ce qui avait été un cas particulier à l'établissement des Romains. Ce sophisme a son nom dans les écoles.

En effet, il est arrivé aux Romains ce qui est advenu à toutes les civilisations naissantes quand elles ont été subitement mises en rapport avec des civilisations plus avancées. Celles-ci ont promptement dévoré celles-là. Dès le berceau, l'Hercule latin a été enlacé par les replis du serpent grec; jamais il n'a pu s'en dégager. Au-dessus des huttes de Romulus planait le fantôme de la civilisation homérique. A peine ce dernier commença-t-il à paraître, qu'il fût le maître, et qu'on n'en voulut plus reconnaître d'autre. La révolution commença par les dieux; le tagès d'Étrurie s'inclina sur sa glèbe, comme un serf, devant le Jupiter Panhellénien.

Ce changement ne produisit pas même un schisme, et le polythéisme païen fonda dès-lors dans Rome une sorte de catholicisme païen. Le vieux Saturne d'Italie se laissa détrôner sans résistance par les dynasties des dieux étrangers. Le ciel grec s'abaissa avec toutes les nuées olympiennes sur l'Italie, sans qu'il sortît un seul murmure de cette terre déshéritée. Il est vrai que les populations les plus religieuses avaient été extirpées au préalable. Les cités cyclopéennes n'étaient déjà plus habitées que par les couleuvres toscanes, et les Romains avaient traité les Étrusques de la même façon que plus tard Charlemagne traita les Saxons hérétiques. Par là fut frayé le chemin aux croyances et aux divinités nouvelles. Quand fut ainsi consommée l'invasion religieuse, que restait-il à faire à l'art? il lui restait à l'admettre et à s'y conformer.

Supposez que dans la lutte les Étrusques l'eussent emporté sur les Romains, l'Italie ancienne eût certainement produit une poésie plus originale. Au lieu de tout puiser dans l'imitation de la Grèce, leur art eût trouvé ses formes dans la liturgie toscane, dans les hymnes des prêtres, des augures, des sibylles. Mais l'extirpation de ce peuple fut en même temps l'anéantissement de la vieille poésie italique. Je remarque que la même question de civilisation et d'art qui se débattit entre Athènes et les Persans, se résolut dans le même sens entre Rome et les Étrusques. En soumettant ces derniers, Rome soumit avec eux le sacerdoce qui devint muet, et perdit sa poésie dans l'esclavage de la cité politique : ainsi, on peut dire que dans l'antiquité l'école d'Homère triompha deux fois du génie sacerdotal et oriental, la première avec les Grecs à Salamine, la seconde avec les Romains au bord du lac Regille.

Si pour produire un système de faits propres à la poésie épi-

que, il n'était besoin que du concours du monde matériel, aucune tradition, aucune histoire, ne seraient plus riches en cela que la tradition et que l'histoire romaines. Il suffit de rappeler les principaux sujets qu'elles fournissent, et qui touchent à tous les rapports du monde antique. — La tradition d'Énée, — l'époque des rois, — les guerres puniques, — César, — les invasions des Barbares. — Ces sujets ont été traités séparément par Nœvius, Ennius, Virgile, Lucain, Silius Italicus, Claudien. Mais chacun d'eux porte en soi un vice commun à tous, et que rien ne peut racheter. Rome a beau être placée au cœur du monde, un univers tout entier échappe constamment à sa conquête, je veux dire l'univers impalpable des croyances et des idées. Le monde réel dominait trop fortement chez elle le monde idéal, pour qu'il pût s'établir entre eux les justes proportions d'où naît l'harmonie de l'art; l'action surpassait la pensée, l'histoire opprimait le poème. Entre la terre et le ciel, l'accord ne fut jamais parfait, et la faute en fut toujours aux dieux.

Premièrement, les dieux étrangers, sortis de la Grèce, restent froids et inanimés dans leur nouvelle patrie; point de sympathie ni d'alliance entre eux et les évènemens au milieu desquels le poète les transporte. Ils ne sont pas nés de ce sol, ils n'ont pas grandi avec ce peuple. C'est un monde qu'ils ignorent, qu'ils protègent sans l'avoir fait, qu'ils condamnent sans le haïr, qu'ils servent sans l'aimer. Pour eux, les honneurs politiques du culte romain ne valent pas l'indépendance des monts de la Thrace. Dans le Panthéon d'Agrippa, ils regrettent la liberté de l'Olympe et le grand ciel d'Homère; à proprement parler, ils sont prisonniers de guerre dans l'épopée latine. Comme des rois vaincus, ils suivent, enchaînés et muets dans l'Énéide, le char de triomphe de l'imagination romaine.

Autre difficulté. Ces dieux ont beau arriver de toutes les parties du monde antique dans le Panthéon latin, ils ne le remplissent qu'à peine, car leur nombre augmente en raison inverse de la foi. D'abord, à mesure que les dieux étrusques commencent à déchoir, leurs siéges vides sont occupés par les dieux grecs. Ceux-ci, venant à décliner à leur tour, les dieux orientaux sont admis à leur place; les Romains en usent avec l'Olympe comme les modernes avec leurs chambres hautes : ils créent à volonté, selon le

besoin qu'ils en ont, des dieux politiques, comme ceux-ci des lords et des barons. C'est ainsi que se forma, en moins de rien, cette cohue olympienne dans laquelle se coudoient Jupiter, Brama et Osiris. Dès le temps de Virgile, les cieux étaient pleins de ces ombres qui traînaient leur éternité défunte dans les ruines du firmament de Saturne. De toutes parts, de l'Orient et de l'Est, les dieux morts arrivaient dans la grande Josaphat de la Rome impériale pour entendre à la fois le jugement du Christ nouveau-né : Retirez-vous, maudits !

Il résulte de là que l'état romain, se développant incessamment dans les limites et les conditions du monde matériel, tandis que le monde idéal (celui des croyances) suivait un progrès tout contraire, la faible concordance qui existait à l'origine de l'un et de l'autre ne devait pas tarder à être rompue. Sous César, l'univers matériel présentait, comme il a été remarqué ailleurs, des conditions très épiques. Mais le système de la théodicée païenne était dès-lors aussi impuissant à le comprendre qu'à le régir. Les grands dieux étaient devenus trop petits pour suffire à l'administration du monde romain. L'humanité avait grandi, Jupiter auprès d'elle était un nain. En un mot, il y avait une sorte d'unité dans l'établissement humain, et une anarchie absolue dans l'établissement céleste, c'est-à-dire tout le contraire de l'équilibre nécessaire à un art novateur. De plus, dans la lutte déjà flagrante entre la civilisation antique et les hommes du Nord, les dieux de Rome, épuisés et vieillis sous leur pourpre, n'auraient pas eu facilement raison des dieux barbares sous le frêne sacré. Les premiers ne pouvaient plus résoudre les difficultés où le monde était plongé. Lequel eût cédé la place à l'autre? Odin ou Jupiter? Il était temps que le Christ parût pour les concilier l'un et l'autre.

Par tout ce qui précède, on peut se faire une idée des difficultés au milieu desquelles était plongé le poète romain. Il n'avait pour lui ni le peuple ni les dieux; il fallait qu'il pût dire à chaque instant du jour comme Médée : Moi seul, et c'est assez. Aussi, Nœvius, Ennius, malgré tous leurs efforts pour imiter Homère, ne furent-ils que des chroniqueurs en vers, ou ce que l'on appelait des *cycliques*. L'art romain était un ange tombé de la sphère idéale des Grecs dans la Sodome impériale. Le poème y fut de bonne heure asservi à l'histoire, d'où il semble que la poésie latine, abandonnée

à son propre instinct, eût dû produire à la fin une grande chronique nationale, moitié fictive, moitié réelle, et telle peut-être que le Schanameh des Persans et que les Sagas d'Islande. Cette voie se présentait à Virgile; pour la suivre, il lui suffisait de résumer dans son œuvre, comme dans un Panthéon, les rudes poètes qui l'avaient précédé. Il pouvait aussi sortir des formes nationales, et s'élever, par l'imitation d'Alexandrie, à une sorte d'épopée abstraite et savante; c'est là le parti qu'il choisit : c'est celui qui était dans le génie de son temps. Le vieil esprit de Rome était mort avec Caton; l'esprit cosmopolite avait vaincu avec César. La tradition d'Énée, quelle que soit son origine, marque au moins l'alliance de la Grèce et de Rome. C'est sur l'idée de la parenté de ces deux civilisations que repose l'œuvre de Virgile. Dans ce sens, ce poème, plus cosmopolite que romain, a pour unité l'unité même de l'antiquité. L'Énéide clot comme d'un sceau le paganisme; son rapport avec l'Iliade est le même que celui du *Paradis perdu* avec la Bible. Homère et Virgile sont unis entre eux comme le sont le commencement et la fin d'un même monde. C'est la queue du serpent qui va rejoindre sa tête. En outre, si Homère marque le lien de l'Orient et de la Grèce, Virgile marque celui de la Grèce et de l'Italie; et par ce côté, il s'est attaché à l'une de ces idées qui appartiennent à l'épopée philosophique du genre humain. D'où il arriva qu'au moyen-âge il représenta lui seul l'antiquité tout entière, et qu'il devint un personnage plus poétique que son poème. Les légendes des monastères firent de lui un prophète moitié païen, moitié chrétien, qui survivait à tout un monde détruit. Parmi les ruines de l'empire romain, il resta comme le spectre de la poésie antique; ombre vagabonde qui devait initier Dante à la cité des morts.

Malgré cela, Virgile ne peut servir de centre à l'histoire de la poésie latine. Les poètes romains ne forment pas autour de lui une étroite famille, comme les Grecs autour d'Homère; et l'avare festin de l'Énéide ne les nourrit pas tous ensemble de ses débris. C'est dans Rome que s'est brisé, pour la première fois, le chœur antique des rhapsodes et des muses. L'inspiration religieuse et populaire, qui jusque-là tenait tout réuni, a disparu. Chacun s'en va sans savoir où, l'un dans sa joie, l'autre dans sa douleur. Les poètes ne sont plus frères. Plus d'unité, plus de lien, plus de système qui les rassemble, si ce n'est peut-être le matérialisme de

Lucrèce. Enfans prodigues, ils vont paître au hasard le troupeau dispersé d'Épicure; au reste, sans aïeul, sans chef, sans guide, ils sont tous orphelins.

Une chose pouvait les réunir. En effet, si l'asservissement prématuré du sacerdoce, si la pénurie des élémens nationaux nuisaient au développement du poème lyrique et du poème héroïque, une troisième forme restait, qui paraissait devoir résumer tout le génie romain; c'est la forme du drame. La querelle incessante des patriciens et des plébéiens faisant le fond de leur histoire, qui ne penserait, au premier abord, que ce dût être là une situation éminemment propre aux inventions du théâtre? Cette querelle éternelle de l'aristocratie et de la démocratie, qui commence entre Romulus et Rémus sous le figuier ruminal, qui se poursuit sur l'Aventin et dans le soliloque du mont Sacré; ce dialogue sans fin, qui s'agite dans la paix plus que dans la guerre; ce peuple muet qui transmet sa parole au tribun; cette lutte acharnée dans l'enceinte des mêmes murailles; ces péripéties continues; ces réconciliations subites, et de nouveau ces récriminations furieuses, et au dénouement comme le dieu de la machine, tantôt un Marius, tantôt un Sylla, tantôt un César, qui, détruisant tout, renversant tout à son profit, concilie tout aussi, voilà certainement une tragédie ou une comédie historique dont chaque scène suffisait à la vie d'un poète. Sans doute elle eût été exécutée par quelque Shakspeare du mont Aventin si la violence des patriciens n'y eût mis bon ordre; mais la loi des douze tables, en punissant de mort l'ironie plébéienne, coupa court de bonne heure à toutes les tentatives. Malgré cela, le poème fut commencé par Nævius, qui expia son audace dans la prison des Métellus. Après lui, il fallut trois siècles avant que sa colère étouffée éclatât dans Juvénal. Rome finissait alors comme elle avait commencé, par la satire.

Lorsqu'on entre plus avant dans le temps de la décadence romaine, c'est aujourd'hui l'usage d'expliquer cette époque par ses ressemblances avec la nôtre; on cède volontiers au plaisir de fustiger son siècle avec cette vieille férule; et pourtant Dieu sait sur quels faux-semblans reposent presque toujours ces analogies! Si Lucain, Silius Italicus, Stace, Claudien, marquent une chute si prodigieuse dans l'art, ce n'est pas seulement parce qu'ils ont altéré la diction et la langue. Jusqu'au dernier soupir, les Romains

ont excellé à composer ce que l'on appelle de beaux vers et de belles phrases, sorte d'art mécanique dans lequel ils sont de beaucoup supérieurs aux Grecs, le moindre d'entre eux pouvant en remontrer là-dessus au vieil Homère. La décadence ne vient pas non plus de ce qu'ils ont quitté les principes du siècle d'Auguste. Le contraire de cette idée serait plus exact. Dites que ces poètes sont demeurés stériles parce qu'ils sont restés asservis à une loi morte, et vous toucherez au vrai. Pour eux, la vieille société a beau mourir, ils n'en ont cure. La même expression, la même règle, la même mythologie, ils l'appliquent à l'Italie d'Évandre et à l'Italie des empereurs. Avant comme après les Barbares, Rome est toujours pour eux la Rome de Fabricius et de Caton. Que leur fait le bélier qui frappe à la porte? jusqu'au bout, ils continuent le jeu classique des temps de Saturne. C'est toujours, quoi qu'il arrive, même sénat, mêmes naïades, même triomphe, surtout même imitation. Sous le Goth Stilicon reparaît l'âge d'or. Alaric est le commensal d'Énée; le siècle de Claudien se revêt de la peau du lion homérique. La poétique du siècle d'Auguste régit jusqu'à la fin le siècle d'Augustule.

Qui ne voit clairement que si l'art de cette époque n'a aucune valeur sérieuse, ce perpétuel mensonge en est la cause? car ce n'est pas la poésie en soi qui manquait au spectacle de cette société agonisante; le spectateur seul y manquait. De tant de prophètes officiels, augures, devins, aruspices, pas un n'a le pressentiment de ce qui menace le monde antique. Tranquillement et stupidement la société romaine s'en va à l'abîme sans qu'il se trouve, parmi tous ces intrépides disciples du siècle d'Auguste, un homme qui ait le cœur de se lever, et de dire : « Nous périssons ! » Certes, il ne valait guère la peine d'avoir à son berceau tant de sibylles pour n'être pas prévenu de sa chute une heure d'avance. Ni Attila, ni aucun des Barbares, ne peuvent arracher cette momie impériale à l'imitation de l'Énéide, qu'elle balbutie encore dans son tombeau de Bysance. Veut-on voir quelque chose de plus, il faut relire Symmaque. Quand tout est fini, et qu'il n'y a déjà plus de Rome, sous Théodose, il se trouve encore un homme pour demander, au nom de la société qui n'est plus, le rétablissement du culte de Janus. Sans doute cet homme-là croyait qu'il ne fallait qu'un décret de l'empereur pour ressusciter les dieux ensevelis, depuis trois siècles, sous le grand tumulus de l'Olympe. S'il y a

parmi nous des Symmaques, on avouera au moins qu'ils se cachent bien mieux.

Cela admis, je demande sur quel fondement certain on peut comparer une société si peu préoccupée de sa fin à la société moderne, au contraire si habile à compter ses plaies, à écouter ses ruines, à sonder ses blessures, à prophétiser sa chute, et qui de plus tire de cette science même sa principale grandeur. Chez les Romains, on ne trouve point, comme il a été dit ci-dessus, de Jérémie ni d'Isaïe pour pleurer sur leur misère future. Mais il n'y a point non plus parmi eux de René, point de Childe-Harold, point de Faust pour dévoiler à mesure leurs combats intérieurs. Il n'y a pas même de don Juan à la dernière orgie du paganisme. Le monde romain et la société moderne sont, si l'on veut, et quand même cela pourrait se nier, deux établissemens près de se dissoudre. Ils se ressemblent par une même apparence de ruine. Mais, pénétrez au-delà, tout est divers. Le monde païen n'a pas la conscience de sa misère; il est tel que cet univers physique dont parle Pascal, et qui ne sait pas qu'il meurt; l'autre, le monde moderne, le sait si bien, qu'il est toujours sur le point de s'exagérer son mal. Et pour ce qui regarde la poésie, la philosophie, ou, pour tout dire, le principe de la morale, ces deux conditions d'une ruine qui se connaît et d'une ruine qui s'ignore sont si différentes entre elles, l'une est si pauvre, l'autre est si riche de sa propre misère, que ce point seul, une fois bien établi, suffirait à renverser toutes les analogies qu'on y pourrait opposer. A quoi bon attacher ce corps vivant à ce corps mort? On ne serait pas plus loin du vrai en comparant aujourd'hui la plainte de la société chrétienne à la plainte des prophètes, laquelle était aussi pleur et joie, passé et avenir tout ensemble.

Depuis long-temps on nous assure qu'il se prépare dans la poésie contemporaine un retour vers l'imitation de l'antiquité. Si cette réaction tant promise conduisait à la fin à l'étude des formes grecques, nul doute qu'elle ne fût un progrès pour tous. Au contraire, si ce devait être seulement un retour à la poétique latine, il y aurait plusieurs inconvéniens à redouter d'un aussi brusque repentir. Il a été composé sur ce sujet quelques stances qui semblent ne devoir pas être séparées de cette étude sur l'épopée et la critique romaines, puisqu'elle en est, en plusieurs points, le commentaire.

A LA MUSE LATINE.

Sous mon toit résonnant gazouille l'hirondelle;
Le petit du bouvreuil dont j'ai vu croître l'aile
Commence à becqueter mon pain de chaque jour.
Car le toit du poète est ouvert dans l'orage
A la jeune hirondelle, aux parfums du rivage,
A tous les chants d'amour.

Il n'est fermé qu'à toi, triste muse latine!
Loin ton ciel plagiaire où le frélon butine,
Sur leurs longs pieds de bouc tes mètres saliens,
Vieux enfans d'un vieillard tes hymnes de Saturne,
Puis au bord de ton urne
L'épopée épanchée à flots olympiens!

Sans ailes, sans guirlande et plus riche que belle,
Je ne t'aimai jamais. Ton avare mamelle,
Loin de ma mère, enfant, m'a nourri de mes pleurs.
Tu ne sus qu'insulter les plus doux de mes songes;
Et dans mon ciel d'avril tu mêlas tes mensonges
A mes premières fleurs.

Ta férule outragea ma muse à la lisière;
Et moi, fuyant déjà ta classique lanière,
J'allais où va l'oiseau me plaindre dans les champs;
Et quand j'avais pleuré mes larmes de poète,
Sautillant sur ma tête,
C'est l'oiseau nouveau-né qui m'enseignait mes chants.

Mais toi, pendant ce temps, sur le trépied montée,
Vestale, qu'as-tu fait du feu de Prométhée?
Tu l'as laissé mourir sous ta tremblante main.
Ton souffle sur ton âtre ose à peine descendre;
Car les pensers d'amour qui raniment la cendre
N'habitent pas ton sein.

Vestale, qu'as-tu fait du foyer d'Ionie?
Dans tes mètres d'emprunt la torche du génie
Sur l'autel des Latins n'a brillé qu'en mourant.
Ton œuvre la plus belle est un sépulcre vide
Où, dans ta cruche aride,
Tu taris en un jour l'eau puisée au torrent.

Fille de ravisseurs, sans semer tu moissonnes;
Des guirlandes d'autrui tu te fais tes couronnes;
Aux prophètes vieillis tu dérobes leurs cieux.
Quand tes Lares sont nus, pour les vêtir de soie,
Dans les tombeaux de Troie,
Tu ravis le linceul à l'épaule des Dieux.

Hors du monde des sens pour toi tout est chimère;
Et ton vers parasite à la table d'Homère
N'a foi qu'en ses cinq pieds de dactyles chaussés.
Tu crois qu'au lieu de l'ame un lambeau d'anapeste,
Comme un Mercure ailé, porte au faîte céleste
Tes larcins cadencés;

Que l'iambe inégal peut forger sur l'enclume,
Comme un Vulcain boiteux, sans que le cœur s'allume,
De deux coups de marteau ses brûlans javelots;
Et que mieux qu'une veuve en sa douleur voilée,
Auprès d'un mausolée,
Un spondée, à pas lents, va traîner ses sanglots.

Le métier use en toi la verve sibylline.
Tu fardes ta Vénus du fard de Messaline;
De Delphes sans profit tu pilles le trésor;
Rien n'enrichit jamais les cythares menteuses,
Et c'est en vain qu'au front des prières boiteuses
Tu mets un masque d'or.

Voilà, voilà comment, quittant le laticlave,
Et ceignant à ses reins ta ceinture d'esclave,
L'art se fit artisan au fond des lupanars.
Ouvrier des Pisons à la courte tunique,
Dans ta geôle classique,
Il tourna sur le grain la meule des Césars.

Tous les grands ciseleurs d'une vide parole,
Tous les beaux désespoirs qu'une rime console,
Tous les prophètes faux dans leur vaste cité,
Des poètes sans cœur les rampantes extases,
Tous les limeurs de mots, les artisans de phrases,
Sont ta postérité.

Ah! si pour apaiser la fièvre de notre âge,
A l'ame il faut verser un antique breuvage,

Dans la coupe des Grecs nous boirons à longs traits.
Quand l'épine est au cœur qu'un long passé dévore,
Nous apprendrons encore
A cueillir sur l'Ida les simples des forêts.

Je n'ai point oublié le sentier de l'Attique.
J'ai suivi plus d'un jour, au bord de mon caïque,
Dans le flot albanais la plainte de Sapho.
Mes yeux ont vu de près les grands dieux sur leur faîte,
Et, dans ma longue nuit, des cinq voix du Taygète
J'entends partout l'écho.

Mais toi, n'espère pas que nos libres pensées
Reprennent, sous ton joug, les entraves passées,
Comme un honteux bétail qui choit sur ses genoux.
Non, non; trop de sentiers, sur de nouveaux abîmes,
Ont aplani nos cimes.
La muse repentie habite loin de nous.

De tes philtres latins nous défions les charmes.
Des amours plus puissans ont de leurs chaudes larmes
Effacé dans nos mains tes livres entr'ouverts.
Que feraient, sous nos toits, tes petits Dieux de plâtre,
Et tes Lares gourmands, qui, rangés dans ton âtre,
Nous cachent l'univers?

Maudit! maudit cent fois le poète parjure
Qui le premier, livrant son aile à ton injure,
Voudrait tout ramener aux lois de ton ciseau;
Et, prenant ta quenouille où ta main l'a laissée,
Dans ton froid gynécée,
En rimes filerait un servile fuseau!

Que jamais sa maison ne soit de chants remplie!
Que l'amphore en ses mains ne garde que la lie!
Que les mots dans son cœur ne rendent qu'un vain bruit!
Que jamais une vierge, amante de sa gloire,
N'éveille, pour l'entendre, en leur couche d'ivoire,
Les songes de la nuit!

EDGAR QUINET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 août 1836.

La grande affaire de cette quinzaine est le mouvement révolutionnaire qui a commencé en Espagne par la ville de Malaga, où le commandant militaire, San-Just, et le gouverneur civil, M. le comte de Donadio, ont été massacrés dans la soirée du 25 juillet aux cris de *vive la constitution de* 1812. Ce mouvement s'est étendu avec beaucoup de rapidité dans toute l'Andalousie, dans l'Estramadure et jusqu'à Madrid, et partout il présente le même caractère, sauf les massacres qui n'ont déshonoré que Malaga. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que la constitution de 1812 a été proclamée le 2 août à Sarragosse, avant que la révolte de Malaga y fût connue, bien qu'elle ait eu lieu sept jours plus tôt. On pourrait en conclure que le mouvement se rattache à une conspiration positive dont le foyer existait à Madrid, et c'est effectivement très probable; ou bien, ce qui est certain quant aux dispositions générales du peuple, les sentimens qui l'ont fait éclater ont agi à la fois sur plusieurs points avec la même force, et y ont produit le même résultat.

Nous dirons tout à-l'heure ce que nous pensons de cette révolution, qui n'est peut-être pas aussi redoutable qu'on le suppose. Mais d'abord un mot sur ses causes, ou plutôt sur ses prétextes, et sur les circonstances quelquefois très singulières qui l'ont accompagnée.

Depuis quelque temps, les armes de la reine n'étaient pas fort heureuses. Les carlistes, sans faire de bien grands progrès, maintenaient cependant leurs positions, et avaient même, en dernier lieu, élargi un peu le cercle de leurs opérations. La légion anglaise, déjà fort affaiblie, avait échoué dans une tentative sur Fontarabie, qu'on avait ensuite appelée une simple reconnaissance pour déguiser un échec; le chef carliste Gomez avait fait une pointe très hardie jusqu'en Galice, où les populations l'ont fort mal reçu, où il a échoué, mais dont il revient avec quelque argent extorqué

de côté et d'autre, et sans avoir été jusqu'ici sérieusement entamé. Les choses allaient mieux en Catalogne; mais dans Valence et dans le Bas-Aragon, des bandes audacieuses dévastaient le pays et l'épouvantaient par leurs atrocités. Tout cela n'était pas très grave, don Carlos était encore bien loin de Madrid; mais, enfin, le parti exalté, mécontent du dernier changement de ministère et battu dans les élections, aimait mieux crier *à la trahison*, accuser Cordova de perfidie, et vociférer contre M. Isturitz, que de reconnaître les véritables causes qui éternisent la guerre civile, c'est-à-dire le manque d'argent, le manque d'union, l'absence d'une direction vigoureuse et suivie, les rivalités des généraux, et par-dessus tout un certain découragement dans les esprits, suite naturelle des oscillations du pouvoir et des réactions en sens contraires qui ont tant de fois affligé les honnêtes gens dans le court espace de quelques années. Les meneurs ont profité de ces défiances; les carlistes ne se sont pas fait faute de les augmenter, d'exaspérer les haines, d'entretenir les divisions, et il en est résulté la tentative révolutionnaire qui a donné au gouvernement de la reine deux ennemis à combattre au lieu d'un, qui ajouterait aux chances du prétendant, si le prétendant et les siens étaient d'autres hommes, qui ôtera momentanément quelques ressources, et coûtera quelque argent au trésor, mais prouvera, nous l'espérons fermement, la double impuissance des carlistes et des révolutionnaires, vaudra au gouvernement de la reine une démonstration vigoureuse de ses alliés, et ralliera définitivement autour du trône tout ce qu'il y a de sensé, d'honnête et de vraiment patriote dans la nation espagnole.

Il n'y a eu de résistance nulle part, c'est vrai; le mouvement s'est propagé rapidement et accompli sans peine. On dit que les gardes nationales se sont partout prononcées unanimement pour la constitution; enthousiasme, proclamations, feux de joie, rien n'a manqué de ce qui ne manque jamais en pareil cas; mais tout cela ne prouve pas grand'chose. Proclamer la constitution de 1812 pour le peuple espagnol, c'est proclamer le souvenir d'une grande époque, d'un grand ébranlement national, d'une défense héroïque, de la guerre de l'indépendance, souvenirs sur lesquels on vivra encore long-temps en Espagne, parce qu'il n'y a rien autre chose dans son histoire depuis la découverte du Nouveau-Monde. Les trois quarts des Espagnols ne savent pas ce que c'est que la constitution de 1812; ils ne l'ont pas étudiée, ils ne se passionnent certainement pas pour le système d'une seule chambre; ils s'inquiètent peu du *veto* suspensif ou absolu, de la députation permanente, de tous les rouages mal combinés qui rendent inapplicable la constitution de 1812. Pour eux, cela ne veut dire que liberté, indépendance, élan national. Qu'il se tourne contre les carlistes, à la bonne heure; mais encore faut-il, de toute nécessité, un gouvernement, un pouvoir central, fort, intelligent et respecté, pour le diriger.

A côté de la grande pièce qui se joue en public, il y a toujours la petite qui se joue dans les coulisses. Dans les mouvemens populaires, il y a toujours des hommes qui cherchent de l'importance locale; de là ces juntes si nombreuses. L'histoire de M. de Toreno dit à ce sujet un mot plein

de sens et de vérité : il y a des intérêts particuliers qui veulent se satisfaire; il y a les inévitables ennemis de toute autorité nouvelle, il y a les embarras d'argent et les embarras de position; les exagérés, qui veulent toujours aller plus loin, les timides qui se cachent ou s'en vont. L'année dernière, on a vu tout cela dans les juntes ; cette fois on en voit déjà quelque chose. A Malaga, le lendemain de la révolution, on ne savait où trouver de l'argent; la commission de gouvernement avait déjà ses ennemis, et le reconnaissait naïvement dans le bulletin officiel de ses séances; elle se plaignait de la froideur des uns, du mécontentement des autres; avant qu'on eût appris le soulèvement de Cadix, la jeunesse même refusait de marcher sur Grenade. A Sarragosse, les tiraillemens sont tels, que, sur quatre juntes de gouvernement nommées l'une après l'autre, pas une encore n'a réussi à s'installer.

Nous ne croyons donc pas que le gouvernement de la reine soit sérieusement menacé. La constitution de 1812 nous inquiète d'autant moins que les provinces soulevées reconnaissent formellement aux cortès le droit de la modifier. Nous ne serions vraiment inquiets que le jour où l'armée, fidèle jusqu'à présent, échapperait à ses chefs et prêterait à l'insurrection un appui sans lequel il n'y a pour elle ni durée, ni succès.

Il y a sur ces évènemens, sur la tournure qu'ils prendront, sur la résistance que pourra opposer aux juntes le ministère espagnol, une grande anxiété dans le monde diplomatique; mais on peut être sûr que l'Europe redoute beaucoup plus le triomphe de la révolution qu'elle ne désire celui de don Carlos. Et la France, que fera-t-elle? Voilà ce qu'on se demande de toutes parts. Intervenir? Pas tout-à-fait; la question d'argent est grave. Abandonner la cause de la reine, laisser don Carlos faire peut-être quelques pas de plus à la faveur de cette confusion? encore moins. Des engagemens solennels, l'honneur et l'intérêt de la révolution de juillet, l'honneur et l'intérêt de la nouvelle dynastie, tout le défend. On restera donc fidèle au système de la quadruple alliance; on lui donnera plus de développement; on imprimera au recrutement de la légion étrangère un mouvement plus rapide; elle recevra un chef d'un rang plus élevé, d'une réputation militaire plus éclatante, d'une énergie incontestable, d'un nom, d'une position politique à laquelle il serait difficile de refuser plus tard tout ce qui sera nécessaire pour ne pas le compromettre; et si les Anglais s'y prêtent, comme il n'y a lieu d'en douter, le but du traité de la quadruple alliance pourra être atteint. Est-ce assez? est-ce tout qu'il serait possible de faire, questions délicates que nous posons sans les résoudre. Pour nous, notre conviction profonde est qu'il faut, à tout prix, empêcher don Carlos de s'établir à Madrid. Le clef de voûte du système de paix suivi depuis six ans est la solidarité d'une Europe constitutionnelle opposée à l'Europe absolutiste. Pactiser avec Carlos serait trahison envers les prétentions les plus justes et les plus modérées de la révolution française, qui tend à multiplier les monarchies constitutionnelles; politique que M. de Talleyrand s'est si souvent vanté de servir, et que probablement le président ministre des affaires étrangères n'abandonnera pas.

Il est fâcheux pour la famille doctrinaire que les évènemens qui se passent dans la Péninsule aient détourné sur eux l'attention générale. La harangue de M. Guizot aux cent soixante-neuf électeurs de Lisieux n'a pas produit tout l'effet que s'en promettaient les amis du rédacteur en chef de *la Paix*. Cependant il vaut la peine d'étudier cette pièce d'éloquence dirigée contre le ministère du 22 février, et destinée à porter l'épouvante dans ses rangs. D'abord M. Guizot remercie les cent soixante-neuf électeurs de Lisieux de leur persévérance politique; cet éloge lui sert de transition pour célébrer le système du juste-milieu qui est à la fois, suivons bien ceci, la politique du 13 mars, la politique de Casimir Périer, la politique du 11 octobre, la politique de M. Guizot, la politique des amis de M. Guizot, la politique royale, la politique nationale. M. Guizot n'a jamais été plus prolixe et moins clair qu'au banquet de Lisieux. Cependant à travers tous les paralogismes et les adulations de l'ancien ministre de l'instruction publique perce cette pensée qu'on ne saurait trop méditer : Le roi Louis-Philippe remplit aujourd'hui la même mission politique qu'Henri IV au commencement du XVIIe siècle; il est possible qu'il succombe tragiquement dans sa glorieuse entreprise. (On peut se rappeler qu'il y a quinze jours, un journal qui reçoit volontiers les inspirations de M. Guizot, semblait vouloir préparer la France à la possibilité d'une catastrophe, et travaillait d'avance à l'en consoler.) Mais après Henri IV vint Richelieu; or, la France est assez heureuse pour avoir l'équivalent de ce grand ministre, comme elle a sur le trône l'image du grand roi qui est tombé sous le fer d'un assassin. Le nouveau Richelieu, vous l'avez deviné, n'est autre que M. Guizot, qui se juge destiné, sous un nouveau règne, à enchaîner les factions et à réprimer la démocratie, comme Armand du Plessis abaissa la noblesse. Ainsi l'histoire est décrétée d'avance, et nous n'avons plus qu'à nous soumettre aux prévisions du député du Calvados. Il nous semble qu'ici M. Guizot, qui a si souvent reproché à ses adversaires le plagiat politique, ne s'en gêne guère, et nous le surprenons à se contrefaire un avenir d'après un passé qui nous semble peu convenir à sa taille.

Le voyage inattendu du roi de Naples à Paris a d'autant plus occupé l'attention, qu'elle avait moins de sujets sur lesquels se porter à l'intérieur. On a suivi avec intérêt le jeune prince, avide de s'instruire, dans ses visites à nos principaux établissemens publics. On rapporte qu'en s'approchant de l'arc-de-triomphe de l'Étoile et de la colonne de la place Vendôme, il s'est découvert et a salué profondément. Ce n'était pas là, de sa part, simple courtoisie. Ses antécédens marquent bien qu'il y a chez lui une vive et véritable sympathie pour la gloire de nos armes et tout ce qui s'y est associé en Italie. Au rebours du système qu'avaient adopté son père et son aïeul, depuis son avènement, c'est aux hommes imbus des idées progressives ou élevés à l'école de nos guerres qu'il a confié les postes principaux de l'administration et de l'armée. Lorsqu'il est monté sur le trône, Rocca-Romana vivait dans l'exil, sévèrement puni

de sa vieille fidélité à Murat. Le nouveau roi a rappelé près de lui ce général, et l'a fait capitaine de ses gardes. Le trait suivant est plus caractéristique. M. de Bourmont était venu à Naples avec plusieurs notabilités carlistes, et, malgré tous ses efforts, n'avait pu obtenir d'être reçu ni présenté à la cour. Cependant l'ex-ministre de Charles X fut invité à une fête que donnait M. de Lebseltern, le ministre d'Autriche, et où le roi parut un moment. Comme sa majesté traversait les salles, M. de Bourmont s'avança sur son passage, espérant sans doute être mieux accueilli là et honoré d'un entretien. Mais à sa vue, le prince se détourna tout d'un coup, disant à ceux qui l'entouraient : — « Comment certains hommes osent-ils se montrer encore en Europe après Waterloo? » Voici un autre trait qui honore doublement le cœur et la politique du jeune souverain. On lui avait dénoncé un complot dans lequel étaient impliqués plusieurs officiers et soldats de deux régimens. Quel que soit le danger auquel il s'expose, sa résolution est bientôt prise. Les deux régimens accusés sont réunis à la hâte et mis sous les armes. Il se place seul à leur tête; il les conduit en plaine; il les fatigue de manœuvres, quatre heures durant, puis il les ramène à la ville harassés, et n'en pouvant plus. Alors il fait arrêter deux capitaines des plus compromis. Leur procès n'est pas long. Complètement convaincus, ils sont condamnés à mort. L'exécution devait être immédiate, et avoir lieu, selon l'usage, dans la cour des Présides que dominent les fenêtres du palais royal. Déjà les coupables sont à genoux, les yeux bandés. Quarante balles vont percer à la fois leurs poitrines. Le roi paraît à son balcon; mais ce n'est pas afin de se repaître d'une scène de sang. A l'aspect du supplice préparé, il agite tout ému son mouchoir. C'est la grace pleine et entière des condamnés qu'il vient d'accorder. Certainement, le royaume des Deux-Siciles a droit de beaucoup espérer d'un monarque de cet âge qui a de pareils instincts de générosité et de clémence, et se montre dans ses voyages si rempli de simplicité, si empressé de connaître par lui-même et de bien étudier les institutions et les choses utiles des divers pays qu'il parcourt. L'établissement d'une garde nationale et quelques autres mesures libérales ont témoigné déjà de son bon vouloir. Ce peu qu'il a fait permet d'espérer qu'il fera davantage pour l'avancement et la liberté de son pays, quand il va lui revenir instruit par sa propre expérience, et conseillé par l'état prospère des nations libres qu'il aura vues On profite, dit-on, de la présence du roi de Naples à Paris, pour arranger la double ambassade vacante entre les deux cours. Parmi les nombreux candidats que présenterait Naples, deux surtout seraient au premier rang. L'un, M. Filangieri, fils de l'illustre publiciste, officier d'une haute distinction, élevé en France, et qui a même honorablement servi dans nos armées; l'autre, M. Acton, fils de l'ancien ministre. M. Acton, en se naturalisant Italien, a su conserver tout l'esprit du parfait gentleman anglais. Son libéralisme est éprouvé, sa fortune immense. Il a épousé la fille du duc de Dalberg, et tient ici à tout ce qu'il y a de plus élevé.

En Angleterre, les communes ont eu récemment encore une grande journée, celle où se sont discutés les amendemens introduits par les lords

dans le bill des dîmes irlandaises. Chaque parti avait convoqué et réuni tout ce que l'époque avancée de la saison lui laissait de forces disponibles; plus de cinq cents combattans se trouvaient sur le champ de bataille; aussi l'affaire a été chaude et la victoire vivement disputée. Lord John Russel a ouvert l'engagement. Comme il fallait s'y attendre, il a tout d'abord brûlé ses vaisseaux et coupé court aux moyens d'accommodement. C'était la meilleure voie dans une question qui remettait en jeu l'existence du cabinet. Il n'eût tenu qu'à lui pourtant, en excipant des priviléges de la chambre, de s'assurer un avantage moins douteux. Eût-il simplement soutenu qu'en rayant la clause d'appropriation, les lords avaient altéré une loi de finance et violé ainsi les prérogatives de l'assemblée, en vertu du vieil usage parlementaire, le *speaker* eût jeté le bill mutilé sur le bureau des huissiers, d'où ces derniers l'eussent poussé à terre et hors de la salle. Le ministre a dédaigné, avec raison, ce trop facile triomphe. Il a voulu ne devoir le sien qu'au fond et non à la forme. Du reste, le débat, qui recommençait pour la dixième fois peut-être entre les mêmes adversaires, n'a pas offert beaucoup d'incidens ni d'argumens nouveaux. Le discours captieux et vide de sir Robert Peel n'a guère eu d'autre mérite que d'inspirer la brillante réplique de M. Sheil. « Prenez garde, avait dit le ci-devant premier lord de la trésorerie, vous prétendez ne réformer que les superfluités de l'église, et ce sont ses piliers même que vous ébranlez. — Rassurez-vous, s'est écrié l'éloquent orateur irlandais, reprenant l'image ébauchée et la finissant en maître; rassurez-vous : nous n'ébranlons pas les piliers de votre église, nous la débarrassons seulement de ce dôme pesant chargé d'or qui menace d'écraser en s'écroulant l'édifice tout entier avec ses prêtres et ses autels. » Lord Stanley, qui répondait au représentant de Tipperary, s'est vainement efforcé d'affaiblir l'effet de cette chaleureuse sortie; vainement il a tenté d'entraîner les consciences de ces whigs bons protestans que remuait autrefois sa puissante parole; la majorité ministérielle s'est retrouvée ce qu'elle n'a pas cessé d'être sur cette question irlandaise, faible, peu imposante, mais compacte et immuable dans sa faiblesse.

Les autres mêlées parlementaires de la quinzaine n'ont pas eu le même éclat. C'est ainsi qu'aux communes, sur la motion de lord John Russel, ont été rejetés presque sans débat les amendemens des lords au bill qui complétait la loi des corporations anglaises et galloises de l'an dernier. Bien que l'affaire eût son importance, et continuât nettement la collision avec la pairie, à peine si l'assemblée était en nombre suffisant, c'est-à-dire qu'il n'y avait guère sur les bancs plus des quarante membres rigoureusement exigés pour former une chambre. Comparativement et contre leurs habitudes de jadis, les lords montrent plus de zèle législatif. Trois d'entre eux pourraient composer une chambre des pairs tout-à-fait légale, et ils sont encore bien une centaine à leur poste. Il est vrai qu'ils prennent un divertissement extrême. Rien ne les amuse comme de faire le mal, et d'empêcher le bien; et ils se donnent à souhait de ce double plaisir. Durant les deux dernières semaines, il n'y a presque pas eu de jour qui ne les ait vus employés à mutiler ou à détruire quelque me-

sure utile, longuement et consciencieusement élaborée par les communes. Le bill des mariages catholiques, et je ne sais combien d'autres, aussi essentiels et réclamés, ont successivement succombé sous leurs coups. Restait le bill de réduction du timbre, qui, à son titre de la loi de finance, paraissait devoir s'échapper sain et sauf de leurs mains. Mais ne voilà-t-il pas que la sagacité de lord Lyndhurst s'est avisée d'y découvrir une clause intolérable, en ce qu'elle s'immisce tyranniquement, à son avis, dans la propriété des journaux. Etrange métamorphose! les lords se sont faits soudainement les champions de la justice et de la liberté. Ils deviennent plus radicaux que les radicaux eux-mêmes. La clause soi disant vexatoire est écartée du bill, bien qu'elle n'eût d'autre tort, au fond, que d'être à peu près inutile. Ce dernier acte de la pairie témoigne plus de perfidie et de hardiesse qu'aucun de ses actes précédens. Il est clair que sous le prétexte spécieux de protéger l'intérêt des journaux, elle n'avait qu'un but, celui de rendre impossible pour cette année l'exécution d'une réforme universellement populaire. Que devait-il en effet arriver, selon toute probabilité? Cette fois, le privilége des communes était inconstestablement entamé. Si le bill, qui n'était que pure matière de finance, leur était rapporté, elles seraient nécessairement contraintes de le repousser d'emblée. La session expirait. Il serait bien difficile au cabinet d'obtenir d'elles une nouvelle loi qui pût être renvoyée aux lords, dégagée des articles sur lesquels ils avaient fondé leur opposition. Ils auraient ainsi triomphé et rempli leur objet. Heureusement l'activité et la décision du chancelier de l'échiquier ont déjoué ces calculs machiavéliques de leurs seigneuries. Le bill du timbre, qu'elles avaient altéré, a été, en effet, supprimé le 11 par les communes; mais il leur en a été présenté immédiatement un nouveau, qui a subi, séance tenante, sa première lecture. Les lords seront pris au mot. La loi leur sera soumise telle qu'ils l'ont voulue, et, bon gré malgré, il leur faudra bien la voter avant la clôture du parlement. Du reste, puisque sa témérité rencontre si peu de résistance, le torisme a peut-être raison de profiter de sa veine pour tenir en échec ses adversaires, et réparer un peu son rempart lézardé. C'est chez les Anglais une maxime politique que dans la guerre des partis tout moyen d'attaque et de défense est légitime. En ce moment de tiédeur publique, les whigs jouent également bien leur jeu lorsqu'ils se bornent à louvoyer, à maintenir, l'arme au bras, leur position. Ce sont les radicaux seuls qui ont tort, et marquent peu d'intelligence en gourmandant, comme ils font aujourd'hui, le peuple lui-même de sa torpeur. L'esprit démocratique a, de temps en temps, besoin de se reposer et de dormir. Soyez-en sûrs, il saura bien s'éveiller tout seul quand il le faudra, et prendre en un instant toutes ses revanches.

F. Buloz.

ROMANCIERS

DE

LA FRANCE.

Mme DE LA FAYETTE.

Du temps de Mme de Sévigné, à côté d'elle et dans son intimité la plus chère, il y eut une femme dont l'histoire se trouve presque confondue avec celle de son aimable amie. C'était celle que Boileau désignait pour *la femme de France qui avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux*. Cette personne n'écrivit pourtant qu'assez peu, à son loisir, par amusement, et avec une sorte de négligence qui n'avait rien du métier; elle haïssait surtout d'écrire des lettres, de sorte qu'on n'en a d'elle qu'un très petit nombre, et de courtes; c'est dans celles de Mme de Sévigné plutôt que dans les siennes qu'on la peut connaître. Mais elle eut en son temps un rôle à part, sérieux et délicat, solide et charmant, un rôle en effet considérable, et dans son genre au niveau des premiers. A un fonds de tendresse d'ame et d'imagination romanesque elle joignait une exactitude naturelle, et, comme le disait sa spirituelle amie, une *divine raison* qui ne lui fit jamais faute; elle l'eut dans ses écrits comme dans sa vie, et c'est un des modèles à étudier

dans ce siècle où ils présentent tous un si juste mélange. On a récemment cherché, en réhabilitant l'hôtel de Rambouillet, à en montrer l'héritière accomplie et triomphante dans la personne de Mme de Maintenon ; un mot de Segrais trancherait plutôt en faveur de Mme de La Fayette pour cette filiation directe où tout le précieux avait disparu : après un portrait assez étendu de Mme de Rambouillet, il ajoute incontinent : « Mme de La Fayette avait beau-« coup appris d'elle, mais Mme de La Fayette avait l'esprit plus « solide, etc., etc. » Cette héritière perfectionnée de Mme de Rambouillet, cette amie de Mme de Sévigné toujours, de Mme de Maintenon long-temps, a son rang et sa date assurée en notre littérature, en ce qu'elle a réformé le roman, et qu'une part de cette *divine raison* qui était en elle, elle l'appliqua à ménager et à fixer un genre tendre où les excès avaient été grands, et auquel elle n'eut qu'à toucher pour lui faire trouver grace auprès du goût sérieux qui semblait disposé à l'abolir. Dans ce genre secondaire où la délicatesse et un certain intérêt suffisent, mais où nul génie (s'il s'en rencontre) n'est de trop; que l'*Art poétique* ne mentionne pas, que Prévost, Le Sage et Jean-Jacques consacreront; et qui, du temps de Mme de La Fayette, confinait du moins dans ses parties élevées aux parties attendrissantes de la *Bérénice* ou même de l'*Iphigénie*, Mme de La Fayette a fait exactement ce qu'en des genres plus estimés et plus graves ses contemporains illustres s'étaient à l'envi proposé. L'*Astrée*, en implantant, à vrai dire, le roman en France, avait bientôt servi de souche à ces interminables rejetons, *Cyrus*, *Cléopâtre*, *Polexandre* et *Clélie*. Boileau y coupa court par ses railleries, non moins qu'à cette lignée de poèmes épiques, le *Moïse sauvé*, le *Saint Louis*, la *Pucelle;* Mme de La Fayette, sans paraître railler, et comme venant à la suite et sous le couvert de ces devanciers que Segrais et Huet distinguaient mal d'elle et enveloppaient des mêmes louanges, leur porta coup plus que personne par *la Princesse de Clèves*. Et ce qu'elle fit, bien certainement elle s'en rendit compte et elle le voulait faire. Elle avait coutume de dire qu'une période retranchée d'un ouvrage valait un louis d'or, et un mot vingt sous : cette parole a toute valeur dans sa bouche, si l'on songe aux romans à dix volumes dont il fallait avant tout sortir. Proportion, sobriété, décence, moyens simples et de cœur substitués aux grandes catastrophes et aux grandes phrases, tels sont les

traits de la réforme, ou, pour parler moins ambitieusement, de la retouche qu'elle fit du roman; elle se montre bien du pur siècle de Louis XIV en cela.

La liaison si longue et si inviolable qu'eut Mme de La Fayette avec M. de La Rochefoucauld fait ressembler sa vie elle-même à un roman, à un roman sage (roman toutefois), plus hors de règle que la vie de Mme de Sévigné qui n'aime que sa fille, moins calculé et concerté que celle de Mme de Maintenon qui ne vise qu'au sacrement avec le roi. On aime à y voir un cœur tendre s'alliant avec une raison amère et désabusée qu'il adoucit, une passion tardive, mais fidèle, entre deux ames sérieuses où la plus sensible corrige la misanthropie de l'autre; de la délicatesse, du sentiment, de la consolation réciproque, de la douceur, plutôt que de l'illusion et de la flamme; Mme de Clèves, en un mot, maladive et légèrement attristée, à côté de M. de Nemours vieilli et auteur des *Maximes:* telle est la vie de Mme de La Fayette et le rapport exact de sa personne à son roman. Ce peu d'illusion qu'on remarque en elle, cette raison mélancolique qui fait le fonds de sa vie, a passé un peu dans l'idéal de son roman même, et aussi, ce me semble, dans tous ces autres romans en quelque sorte émanés d'elle et qui sont sa postérité, dans *Eugène de Rothelin*, *Mademoiselle de Clermont*, *Édouard*. Quelle que soit la tendresse qui respire en ces créations heureuses, la raison y est, l'expérience humaine y souffle par quelque coin et attiédit la passion. A côté de l'ame aimante qui déjà s'abandonne, il y a aussitôt quelque chose qui avertit et qui retient; M. de La Rochefoucauld au fond est toujours là.

Si Mme de La Fayette réforma le roman en France, le roman chevaleresque et sentimental, et lui imprima cette nuance particulière qui concilie jusqu'à un certain point l'idéal avec l'observation, on peut dire aussi qu'elle fonda la première un exemple tout à-fait illustre de ces attachemens durables, décens, légitimes et consacrés dans leur constance (1), de tous les jours, de toutes les minutes pendant des années jusqu'à la mort; qui tenaient aux mœurs de l'ancienne société, qui sont éteints à peu près avec elle; mais qui ne pouvaient naître qu'après cette société établie et perfectionnée, et elle ne le fut que vers ce temps-là. *La Princesse de Clèves*

(1) *Exemplum canâ simus uterque comâ*, avait dit l'élégiaque antique.

et son attachement avec M. de La Rochefoucauld, ce sont deux titres presque égaux de Mme de La Fayette à une renommée touchante et sérieuse; ce sont deux endroits qui marquent la littérature et la société de Louis XIV.

J'aurais laissé pourtant le plaisir et la fantaisie de recomposer cette existence bien simple d'événemens aux lecteurs de Mme de Sévigné, si un petit document inédit, mais très intime, ne m'avait engagé à mettre la bordure pour l'encadrer.

Le père de Mme de La Fayette, maréchal-de-camp et gouverneur du Hâvre, avait du mérite et soigna fort l'éducation de sa fille. Sa mère était de Provence, et comptait quelque troubadour-lauréat parmi ses aïeux. Mlle Marie-Madeleine Pioche de La Vergne eut de bonne heure plus de lecture et d'étude que bien des personnes, même spirituelles, de la génération précédente, n'en avaient reçu. Mme de Choisy, par exemple, avait prodigieusement d'esprit naturel, en conversation ou par lettres, mais pas même d'orthographe. Mme de Sévigné, et Mme de La Fayette, plus jeune de cinq ou six ans que son amie, ajoutèrent donc à un fonds excellent une culture parfaite. On a pour témoignages directs de cette éducation les transports de Ménage, qui d'ordinaire, comme on sait, tombait amoureux de ses belles élèves. Il célébra, sous toutes les formes de vers latins, la beauté, les graces, l'élégance du bien dire et du bien écrire de Mme de La Fayette ou de Mlle de La Vergne, *Laverna*, comme il disait. Plus tard, il lui présenta son ami le docte Huet, qui devint aussi pour elle un conseiller littéraire. Segrais, qui, avec Mme de Sévigné, suffit à faire connaître Mme de La Fayette, nous dit : « Trois mois après que Mme de La Fayette eut commencé d'ap-« prendre le latin, elle en savait déjà plus que M. Ménage et que « le père Rapin, ses maîtres. En la faisant expliquer, ils eurent « dispute ensemble touchant l'explication d'un passage, et ni l'un « ni l'autre ne voulait se rendre au sentiment de son compagnon : « Mme de La Fayette leur dit : « Vous n'y entendez rien ni l'un ni « l'autre; » en effet, elle leur dit la véritable explication de ce « passage; ils tombèrent d'accord qu'elle avait raison. C'était un « poète qu'elle expliquait, car elle n'aimait pas la prose, et elle n'a « pas lu Cicéron; mais comme elle se plaisait fort à la poésie, elle « lisait particulièrement Virgile et Horace; et comme elle avait « l'esprit poétique et qu'elle savait tout ce qui convenait à cet art,

« elle pénétrait sans peine le sens de ces auteurs. » Un peu plus loin il revient sur les mérites de M. Ménage : « Où trouvera-t-on « des poètes comme M. Ménage, qui fassent de bons vers latins, « de bons vers grecs et de bons vers italiens? C'était un grand « personnage, quoi que ses envieux en aient voulu dire : il ne savait « pourtant pas toutes les finesses de la poésie; mais Mme de La « Fayette les entendait bien. » La personne qui préférait à tout et sentait ainsi les poètes, était à la fois celle-là même qui se montrait *vraie* par excellence, comme M. de La Rochefoucauld plus tard le lui dit, employant pour la première fois (1) cette expression qui est restée : esprit poétique, esprit vrai, son mérite comme son charme est dans cette alliance. Avec cela, Mme de La Fayette avait grand soin (Segrais nous en avertit encore) de ne faire rien paraître de sa science ni de son latin, pour ne pas choquer les autres femmes. Ménage nous apprend qu'elle répondit un jour à M. Huyghens qui lui demandait ce que c'était qu'un ïambe, *que c'était le contraire d'un trochée;* mais il fallait M. Huyghens et sa question, croyez-le bien, pour lui faire prendre ainsi la parole sur le trochée et sur l'ïambe (2).

Mariée dès 1655 au comte de La Fayette, ce qu'il y eut probablement de plus remarquable et de plus d'accord avec l'imagination dans ce mariage, ce fut qu'elle devint ainsi la belle-sœur de la mère Angélique de La Fayette, supérieure du couvent de Chaillot, autrefois fille d'honneur d'Anne d'Autriche, et dont les chastes amours avec Louis XIII composent un roman chaste et simple, tout semblable à ceux que représente Mme de Clèves. Son mari, après lui avoir donné le nom qu'elle allait illustrer et qu'une si tendre lueur décorait déjà, s'efface et disparaît de sa vie pour ainsi dire; on n'ap-

(1) C'est par erreur qu'au tome Ier des *Critiques et Portraits*, pag. 43 (seconde edition), j'ai attribué à Mme de Sévigné d'avoir la première employé ce mot; elle l'appliqua maintefois à son amie, à sa fille; on aurait pu le lui appliquer à elle-même; mais il paraît bien que ce fut M. de La Rochefoucauld qui le dit d'abord.

(2) Tallemant des Réaux, ce rapporteur ordinaire des mauvaises paroles, en attribue une à Mlle de La Vergne sur son maître Ménage : « Cet importun Ménage va venir tantôt. » Il la rapporte au reste à bonne fin, et pour montrer que le pédant galant n'était pas *du dernier bien* avec ses belles élèves. On n'avait pas besoin de ce témoignage pour conclure que Mme de La Fayette ne se faisait aucune illusion sur les défauts du pauvre Ménage, et je crains même qu'elle n'ait songé à lui le jour où elle dit entre autres, « qu'il était rare de trouver de la probité parmi les savans. »

prend plus rien de lui qui le distingue. Elle en eut deux fils qu'elle aimait beaucoup, l'un militaire, dont l'établissement l'avait fort occupé, et qui mourut peu de temps après elle, et un autre, l'abbé de La Fayette, pourvu de bonnes abbayes, et dont on sait surtout qu'il prêtait négligemment les manuscrits de sa mère et les perdait.

Mme de La Fayette fut introduite jeune à l'hôtel de Rambouillet, et elle y apprit beaucoup de la marquise. M. Rœderer, qui a intérêt à ce qu'aucune des plaisanteries de Molière n'atteigne l'hôtel de Rambouillet, le fait se dépeupler et finir un peu plus tôt qu'il ne convient. Mme de La Fayette eut le temps d'y aller et d'y profiter aussi bien que Mme de Sévigné. M. Auger, dans la notice, d'ailleurs exacte et intéressante, mais sèche de ton, qu'il a donnée sur Mme de La Fayette, dit à ce propos : « Introduite de bonne heure « dans la société de l'hôtel de Rambouillet, la justesse et la solidité « naturelles de son esprit n'auraient peut-être pas résisté à la con- « tagion du mauvais goût dont cet hôtel était le centre, si la lecture « des poètes latins ne lui eût offert un préservatif, etc., etc. » Le préservatif eut bien dû agir sur Ménage tout le premier. Cela est de plus injuste pour l'hôtel Rambouillet, et M. Rœderer a complètement raison contre ces manières de dire. Mais il s'abuse lui-même assurément quand il fait de cet hôtel le berceau légitime du bon goût, quand il nous montre Mlle de Scudéry comme y étant plutôt tolérée qu'exaltée et admirée. Il oublie que Voiture, tant qu'il vécut, tint le dé en ce monde-là ; or, on sait, en fait d'esprit, mais aussi en fait de goût, ce qu'était Voiture. Quant à Mlle de Scudéry, il suffit de lire Segrais, Huet et autres, pour voir quel cas on faisait de cette incomparable fille, et de l'*illustre Bassa*, et du *grand Cyrus*, et de ses vers *si naturels, si tendres*, que dénigrait Despréaux, mais *où il ne saurait mordre*; et ce que Segrais et Huet admiraient en de pareils termes devait n'être pas jugé plus sévèrement dans un monde dont ils étaient comme les derniers oracles. Mme de La Fayette, qui avait l'esprit solide et fin, s'en tira à la manière de Mme de Sévigné, en n'en prenant que le mieux; par son âge, elle appartenait tout-à-fait à la jeune cour, et, même avec moins de solidité dans l'esprit, elle n'aurait pas manqué d'en posséder encore les plus justes élégances. Dès les premiers temps de son mariage, elle avait eu l'occasion de voir fréquemment au couvent de Chaillot la jeune princesse d'Angleterre près de la reine Henriette, qui,

alors en exil, s'y était retirée. Quand la jeune princesse fut devenue Madame et l'ornement le plus animé de la cour, Mme de La Fayette, bien que de dix ans son aînée, garda l'ancienne familiarité avec elle, eut toujours ses entrées particulières, et put passer pour sa favorite. Dans l'histoire charmante qu'elle a tracée des années brillantes de cette princesse, parlant d'elle-même à la troisième personne, elle se juge ainsi : « Mlle de La Trimouille et Mme de La « Fayette étaient de ce nombre (*du nombre des personnes qui voyaient « souvent Madame*). La première lui plaisait par sa bonté et par une « certaine ingénuité à conter tout ce qu'elle avait dans le cœur, « qui ressentait la simplicité des premiers siècles; l'autre lui avait « été agréable par son bonheur; car, bien qu'on lui trouvât du « mérite, c'était une sorte de mérite si sérieux en apparence, qu'il « ne semblait pas qu'il dût plaire à une princesse aussi jeune que « Madame. » A l'âge d'environ trente ans, Mme de La Fayette se trouvait donc au centre de cette politesse et de cette galanterie des plus florissantes années de Louis XIV; elle était de toutes les parties de Madame à Fontainebleau ou à Saint-Cloud; spectatrice plutôt qu'agissante; n'ayant aucune part, comme elle nous dit, à sa confidence sur de certaines affaires, mais quand elles étaient passées et un peu ébruitées, les entendant de sa bouche, les écrivant pour lui complaire : « Vous écrivez bien, lui disait Madame, écrivez, je vous fournirai de bons mémoires. » — « C'était un ouvrage assez difficile, avoue Mme de La Fayette, que de tourner la vérité en de certains endroits d'une manière qui la fît connaître et qui ne fût pas néanmoins offensante ni désagréable à la princesse. » Un de ces endroits entre autres, qui aiguisaient toute la délicatesse de Mme de La Fayette et qui excitaient le badinage de Madame pour la peine que l'aimable écrivain s'y donnait, devait être, j'imagine, celui-ci : « Elle (*Madame*) se lia avec la comtesse de « Soissons... et ne pensa plus qu'à plaire au roi comme belle-« sœur; je crois qu'elle lui plut d'une autre manière, je crois « aussi qu'elle pensa qu'il ne lui plaisait que comme un beau-frère, « quoiqu'il lui plût peut-être davantage; mais enfin, comme ils « étaient tous deux infiniment aimables, et tous deux nés avec des « dispositions galantes, qu'ils se voyaient tous les jours au milieu « des plaisirs et des divertissemens, il parut aux yeux de tout le « monde qu'ils avaient l'un pour l'autre cet agrément qui précède

« d'ordinaire les grandes passions. » Madame mourut dans les bras de Mme de La Fayette, qui ne la quitta pas à ses derniers momens. Le récit qu'elle a fait de cette mort, égale les beaux récits qu'on a des morts les plus touchantes ; il s'y trouve en chemin de ces mots simples et qui éclairent toute une scène : « .... Je montai chez « elle. Elle me dit qu'elle était chagrine, et la mauvaise humeur dont « elle parlait aurait fait les belles heures des autres femmes, tant « elle avait de douceur naturelle et tant elle était peu capable d'ai- « greur et de colère... Après le dîner elle se coucha sur des car- « reaux...; elle m'avait fait mettre auprès d'elle, en sorte que sa tête « était quasi sur moi... Pendant son sommeil elle changea si consi- « dérablement, qu'après l'avoir long-temps regardée j'en fus sur- « prise, et je pensai qu'il fallait que son esprit contribuât fort à « parer son visage...; j'avais tort néanmoins de faire cette réflexion, « car je l'avais vue dormir plusieurs fois, et je ne l'avais pas vue « moins aimable... Monsieur était devant son lit; elle l'embrassa, et « lui dit avec une douceur et un air capable d'attendrir les cœurs « les plus barbares : Hélas! Monsieur, vous ne m'aimez plus, il y « a long-temps; mais cela est injuste; je ne vous ai jamais manqué. « Monsieur parut fort touché, et tout ce qui était dans la chambre « l'était tellement, qu'on n'entendait plus que le bruit que font des « personnes qui pleurent... Lorsque le roi fut sorti de la chambre, « j'étais auprès de son lit; elle me dit : Madame de La Fayette, mon « nez s'est déjà retiré. Je ne lui répondis qu'avec des larmes... « Cependant elle diminuait toujours... » Le 30 juin 1673, Mme de La Fayette écrivait à Mme de Sévigné : « Il y a aujourd'hui trois ans que je vis mourir Madame : je relus hier plusieurs de ses lettres; je suis toute pleine d'elle. »

Au milieu de ce monde galant et brillant, durant dix années, Mme de La Fayette jeune encore, avec de la noblesse et de l'agrément de visage, sinon de la beauté, n'était-elle donc qu'observatrice et attentive, sans intérêt actif de cœur, autre que son attachement pour Madame, sans choix singulier et secret? Vers l'année 1665, comme je conjecture, et comme je l'expliquerai plus bas, elle avait choisi hors de ce tourbillon pour ami de cœur M. de La Rochefoucauld, âgé déjà de cinquante-deux ans.

Elle écrivit de bonne heure par goût, mais avec sobriété toujours. C'était le temps des portraits : Mme de La Fayette, vers 1659,

en fit un de Mme de Sévigné, qui est censé écrit par un inconnu : « Il « vaut mieux que moi, disait celle-ci en le retrouvant dans de vieilles « paperasses de Mme de La Trémouille en 1675, mais ceux qui m'eus- « sent aimée il y a seize ans, l'auraient pu trouver ressemblant. » C'est toujours sous ces traits jeunes et à jamais fixés par son amie, que Mme de Sévigné nous apparaît immortelle. Quand Madame, engageant Mme de La Fayette à se mettre à l'œuvre, lui disait : *Vous écrivez bien*, elle avait lu sans doute *la Princesse de Montpensier*, première petite nouvelle de notre auteur, qui fut imprimée dès 1660 ou 1662 (1). Comme élégance et vivacité de récit, cela se détachait des autres nouvelles et historiettes du moment, et annonçait un esprit de justesse et de réforme. L'imagination de Mme de La Fayette, en composant, se reportait volontiers à l'époque brillante et polie des Valois, aux règnes de Charles IX ou de Henri II, qu'elle idéalisait un peu et qu'elle embellissait dans le sens où les gracieux et discrets récits de la reine Marguerite nous les font entrevoir. *La Princesse de Montpensier*, *la Princesse de Clèves*, *la Comtesse de Tende* ne sortent pas de ces règnes, dont les vices et les crimes ont trop éclipsé peut-être à nos yeux la spirituelle culture. La cour de Madame, pour l'esprit, pour les intrigues, pour les vices aussi, n'était pas sans rapports avec cette époque des Valois, et l'histoire qu'en a essayée Mme de La Fayette rappelle plus d'une fois les Mémoires de cette reine si aimable en son temps, qu'il ne faut pourtant pas croire toujours. Le perfide Vardes et le fier M. de Guiches sont bien des figures qui siéraient d'emblée à la cour d'Henri II; et à cette cour de Madame, il ne manquait pas même de chevalier de Lorraine. Mme de La Fayette avait dans ce monde une sorte de rôle d'autorité, et exerçait pour le ton une critique sage. Deux mois avant la malheureuse mort de Madame, Mme de Montmorency écrivait à M. de Bussy en manière de plaisanterie (1er mai 1670) : « Mme de La Fayette, favorite de Madame, « a eu la tête cassée par une corniche de cheminée qui n'a pas « respecté une tête si brillante de la gloire que lui donnent les fa- « veurs d'une si grande princesse. Avant ce malheur on a vu une « lettre d'elle qu'elle a donnée au public pour se moquer de ce

(1) Le Dictionnaire de Moreri dit 1662, et Quérard 1660. Ce qu'il y a de certain, c'est que la première édition publique, avec privilége du roi, est de 1662, sans aucun nom d'auteur.

« qu'on appelle les mots à la mode et dont l'usage ne vaut rien; « je vous l'envoie. » Suit cette lettre qui est toute composée du jargon amphigourique dont elle voulait corriger le beau monde; c'est un amant jaloux qui écrit à sa maîtresse; Boileau en son genre n'eût pas mieux fait. Mme de La Fayette, à un degré radouci, était un peu le Despréaux de la politesse de cour. A la fin de cette même année 1670, parut *Zayde*, le premier ouvrage véritable de Mme de La Fayette, car *la Princesse de Montpensier* n'était pas un ouvrage et n'avait d'ailleurs été remarquée dans le temps que d'assez peu de personnes. *Zayde* portait le nom de Segrais, et ce ne fut pas une pure fiction transparente. Le public crut aisément que Segrais était l'auteur. Bussy reçut le livre comme étant de Segrais, se disposa à le lire avec grand plaisir : « car Segrais, disait-il, ne peut rien écrire qui ne soit joli; » après l'avoir lu, il le critique et le loue toujours dans la même persuasion. Depuis lors il n'a pas manqué de personnes qui ont voulu maintenir à Segrais l'honneur de la paternité ou du moins une grande part. Adry, qui a donné une édition de *la Princesse de Clèves* (1807), en remettant et laissant la question dans le doute, semble incliner en faveur du poète bel-esprit.

Mais le digne Adry, qui fait autorité comme bibliographe, a l'esprit un peu esclave de la lettre. Segrais pourtant nous dit assez nettement, ce semble, dans les conversations et propos qu'on a recueillis de lui : « *La Princesse de Clèves* est de Mme de La Fayette... *Zayde*, qui « a paru sous mon nom, est aussi d'elle. Il est vrai que j'y ai eu quel- « que part, mais seulement dans la disposition du roman où les règles « de l'art sont observées avec grande exactitude. » Il est vrai de plus qu'à un autre moment Segrais dit : « Après que ma *Zayde* fut impri- « mée, Mme de La Fayette en fit relier un exemplaire avec du papier « blanc entre chaque page, afin de la revoir tout de nouveau et d'y « faire des corrections, particulièrement sur le langage; mais elle ne « trouva rien à y corriger, même en plusieurs années, et je ne pense « pas que l'on y puisse rien changer, même encore aujourd'hui. » Il est évident que Segrais, comme tant d'éditeurs de bonne foi, se laissait dire et rougissait un peu quand on lui parlait de *sa Zayde*. La confusion de l'auteur à l'éditeur est chose facile et insensible. Au moyen-âge et même au XVIe siècle, une phrase de latin copiée ou citée faisait autant partie de l'amour-propre de l'auteur qu'une

pensée propre. S'il s'agit d'un roman ou d'un poète qu'on a mis en circulation le premier, on est plus chatouilleux encore : ces parrains-là ne haïssent pas le soupçon malin et ne le démentent qu'à demi. Même sans cela, à force d'entendre unir son nom à la louange ou à la critique de l'œuvre, on l'adopte plus étroitement. On m'a, s'il m'en souvient, tant jeté à la tête Ronsard, que j'ai de la peine à ne pas dire *mon* Ronsard. On est flatté d'ailleurs d'avoir porté le premier une bonne nouvelle, et même une mauvaise. Le bon Adry, faute d'y entendre malice, s'embarrasse donc bien gratuitement de ce mot de Segrais, *ma Zayde*. Huet est assez formel à ce sujet dans ses *Origines de Caën;* il l'est encore plus dans son *Commentaire* latin sur lui-même : « Des gens mal informés, y dit-il, ont pris pour une injure que j'aurais voulu causer à la renommée de Segrais ce que j'ai écrit dans *les Origines de Caën;* mais je puis attester le fait sur la foi de mes propres yeux et d'après nombre de lettres de Mme de La Fayette elle-même; car elle m'envoyait chaque partie de cet ouvrage successivement, au fur et à mesure de la composition, et me les faisait lire et revoir. » Enfin Mme de La Fayette disait souvent à Huet qui avait mis en tête de *Zayde* son traité de *l'Origine des Romans* : « Savez-vous que nous avons marié nos enfans ensemble? »

Il est vrai qu'après tout, le genre de *Zayde* ne diffère pas si notablement de celui des nouvelles de Segrais, qu'on n'ait pu dans le temps prendre le change. *Zayde* est encore dans l'ancien et pur genre romanesque, quoiqu'elle en soit le plus fin joyau; et si la réforme y commence, c'est uniquement dans les détails et la suite du récit, dans la manière de dire plutôt que dans la conception même. *Zayde* tient en quelque sorte un milieu entre l'*Astrée* et les romans de l'abbé Prevost, et fait la chaîne de l'une aux autres. Ce sont également des passions extraordinaires et subites, des ressemblances incroyables de visage, des méprises prolongées et pleines d'aventures, des résolutions formées sur un portrait ou un bracelet entrevus. Ces amans malheureux quittent la cour pour des déserts horribles, où ils ne manquent de rien; ils passent les après-dînées dans les bois, contant aux rochers leur martyre, et ils rentrent dans les *galeries* de leurs maisons, où se voient toutes sortes de peintures. Ils rencontrent à l'improviste sur le bord de la mer des princesses infortunées, étendues et

comme sans vie, qui sortent du naufrage en habits magnifiques, et qui ne rouvrent languissamment les yeux que pour leur donner de l'amour. Des naufrages, des déserts, des descentes par mer, et des ravissemens : c'est donc toujours plus ou moins l'ancien roman d'Héliodore, celui de D'Urfé, le genre romanesque espagnol, celui des nouvelles de Cervantes. La nouveauté particulière à Mme de La Fayette consiste dans l'extrême finesse d'analyse; les sentimens tendres y sont démêlés dans toute leur subtilité et leur confusion. Cette jalousie d'Alphonse, qui parut si invraisemblable aux contemporains, et que Segrais nous dit avoir été dépeinte sur le vrai, et en diminuant plutôt qu'en augmentant, est poursuivie avec dextérité et clarté dans les dernières nuances de son dérèglement et comme au fond de son labyrinthe. Là se fait sentir le mérite; là l'observation, par endroits, se retrouve. Un beau passage, et qui a pu être qualifié *admirable* par d'Alembert, est celui où les deux amans qui avaient été séparés peu de mois auparavant sans savoir la langue l'un de l'autre, se rencontrent inopinément, et s'abordent en se parlant chacun dans la langue qui n'est pas la leur, et qu'ils ont apprise dans l'intervalle, et puis s'arrêtent tout d'un coup en rougissant comme d'un mutuel aveu. Pour moi, j'en aime des remarques de sentiment comme celle-ci, que Mme de La Fayette n'écrivait certainement pas sans un secret retour sur elle-même : « Ah! dom Garcie, vous aviez raison; il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord et qui nous surprennent; les autres ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre cœur. Les véritables inclinations nous l'arrachent malgré nous. »

Mme de La Fayette ne connut pas, je pense, ces passions qui nous arrachent avec violence de nous-mêmes, et elle apporta volontairement son cœur. Lorsqu'elle fit choix de M. de La Rochefoucauld pour se lier avec lui, j'ai dit qu'elle devait avoir trente-deux ou trente-trois ans à peu près, et lui cinquante-deux. Elle le voyait et le rencontrait depuis déjà long-temps sans doute, mais c'est de la liaison particulière que j'entends parler. On va voir par la lettre suivante (inédite jusqu'ici (1)), et qui est une des plus confiden-

(1) Résidu de Saint-Germain, paquet 4, no 6. Bibliothèque du roi. — J'ai déjà recommandé à M. de Monmerqué ce paquet qui lui convient si bien par une quantité de lettres de l'abbé de La Victoire, de la comtesse de Maure et de Mme de Sablé. Mademoiselle,

tielles qu'on puisse désirer, que vers le temps de la publication des *Maximes* et lors de la première entrée du comte de Saint-Paul dans le monde, il était bruit de cette liaison de Mme de La Fayette et de M. de La Rochefoucauld comme d'une chose assez récemment établie. Or, la publication des *Maximes*, et l'entrée du comte de Saint-Paul dans le monde, en la rapportant à l'âge de seize ou dix-sept ans, concordent juste, et donnent l'année 1665 ou 1666. Mme de La Fayette écrit cette lettre à Mme de Sablé, ancienne amie de M. de La Rochefoucauld, la même qui eut tant de part à la confection des *Maximes*, et qui depuis quelque temps s'était tout-à-fait liée avec Port-Royal, par intention de réforme et peur de la mort, à ce qu'il semble, plutôt que par conversion bien entière : — « Ce lundi au soir. — Je ne pus hier répondre à votre « billet, parce que j'avais du monde, et je crois que je n'y répon- « drai pas aujourd'hui, parce que je le trouve trop obligeant. Je « suis honteuse des louanges que vous me donnez, et d'un autre « côté j'aime que vous ayez bonne opinion de moi, et je ne veux « vous rien dire de contraire à ce que vous en pensez. Ainsi je ne « vous répondrai qu'en vous disant que M. le comte de Saint-Paul « sort de céans, et que nous avons parlé de vous, une heure du- « rant, comme vous savez que j'en sais parler. Nous avons aussi « parlé d'un homme que je prends toujours la liberté de mettre « en comparaison avec vous pour l'agrément de l'esprit. Je ne « sais si la comparaison vous offense, mais quand elle vous offen- « serait dans la bouche d'un autre, elle est une grande louange « dans la mienne si tout ce qu'on dit est vrai. J'ai bien vu que « M. le comte de Saint-Paul avait ouï parler de ces dits-là, et j'y « suis un peu entrée avec lui. Mais j'ai peur qu'il n'ait pris tout « sérieusement ce que je lui en ai dit. Je vous conjure, la pre- « mière fois que vous le verrez, de lui parler de vous-même de ces « bruits-là. Cela viendra aisément à propos; car je lui ai donné « les *Maximes*, et il vous le dira sans doute. Mais je vous prie de « lui en parler comme il faut, pour lui mettre dans la tête que « ce n'est autre chose qu'une plaisanterie, et je ne suis pas assez

dans *la Princesse de Paphlagonie*, tracant des portraits de ces deux dames, a dit : « C'est de leur temps que l'écriture a été mise en usage. On n'écrivait que les contrats de mariage; de lettres, on n'en entendait pas parler. » Eh bien ! bon nombre des lettres de ces dames, devancières de Mme de Sévigné, sont là.

« assurée de ce que vous en pensez pour répondre que vous direz « bien, et je pense qu'il faudrait commencer par persuader l'am- « bassadeur. Néanmoins il faut s'en fier à votre habileté, elle est « au-dessus des maximes ordinaires; mais enfin persuadez-le. « Je hais comme la mort que les gens de son âge puissent croire « que j'ai des galanteries. Il leur semble qu'on leur paraît cent « ans dès qu'on est plus vieille qu'eux, et ils sont tout propres « à s'étonner qu'il soit encore question des gens; et de plus il croi- « rait plus aisément ce qu'on lui dirait de M. de La Rochefoucauld « que d'un autre. Enfin, je ne veux pas qu'il en pense rien, sinon « qu'il est de mes amis, et je vous prie de n'oublier non plus de « lui ôter cela de la tête, si tant est qu'il l'ait, que j'ai oublié votre « message. Cela n'est pas généreux de vous faire souvenir d'un « service en vous en demandant un autre.

« *En marge.* — Je ne veux pas oublier de vous dire que j'ai « trouvé terriblement de l'esprit au comte de Saint-Paul. »

Pour ajouter à l'intérêt de cette lettre, qu'on veuille bien se rappeler la situation précise : M. de Saint-Paul, fils de Mme de Longueville et probablement aussi de M. de La Rochefoucauld, venant voir Mme de La Fayette, qui passe pour l'objet d'une dernière passion tendre, et qui voudrait le voir détrompé... ou trompé là-dessus. — Le *terriblement d'esprit* du jeune prince allait droit, je pense, au cœur de Mme de Longueville, à qui le post-scriptum au moins, et le reste aussi sans doute, fut bien vite montré. Ce mot charmant de la lettre, et que devraient méditer toutes les amours un peu tardives : « Je hais comme la mort que les gens de son âge puissent croire que j'ai des galanteries, » répond exactement à cette pensée de *la Princesse de Clèves* : « Mme de Clèves, qui était dans cet âge où l'on ne croit pas qu'une femme puisse être aimée quand elle a passé vingt-cinq ans, regardait avec un extrême étonnement l'attachement que le roi avait pour cette duchesse (de Valentinois). » Cette idée-là, comme on voit, était familière à Mme de La Fayette. Elle craignait surtout de paraître inspirer ou sentir la passion à cet âge où d'autres l'affectent. Sa raison délicate devenait une dernière pudeur.

Je tiens d'autant plus à ce que la liaison intime et déclarée de M. de La Rochefoucauld et d'elle ne commence qu'à cette époque, qu'il me semble que l'influence sur lui de cette amie affectueuse est

expressément contraire aux *Maximes*; qu'elle les lui eût fait corriger et retrancher si elle l'avait environné avant comme depuis, et que le La Rochefoucauld misanthrope, celui qui disait qu'il n'avait trouvé de l'amour que dans les romans, et que, pour lui, il n'en avait jamais éprouvé, n'est pas celui dont elle disait plus tard : « M. de La Rochefoucauld m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur. »

Dans un petit billet de sa main (inédit) à Mme de Sablé, qui avait elle-même composé des *Maximes*, je lis : « Vous me donneriez le plus grand chagrin du monde si vous ne me montriez pas vos *Maximes*. Mme Du Plessis m'a donné une curiosité étrange de les voir, et c'est justement parce qu'elles sont honnêtes et raisonnables que j'en ai envie, et qu'elles me persuaderont que toutes les personnes de bon sens ne sont pas si persuadées de la corruption générale que l'est M. de La Rochefoucauld. » C'est cette idée de corruption générale qu'elle s'attacha à combattre en M. de La Rochefoucauld et qu'elle rectifia. Le désir d'éclairer et d'adoucir ce noble esprit fut sans doute un appât de raison et de bienfaisance pour elle aux abords de la liaison étroite.

L'ancien chevalier de la Fronde, devenu amer et goutteux, n'était pas au reste ce qu'on pourrait se figurer d'après son livre seul. Il avait peu étudié, nous dit Segrais, mais son sens merveilleux et sa science du monde suppléaient à l'étude. Jeune, il avait donné dans tous les vices de son temps et s'en était retiré avec l'esprit plus sain que le corps, si l'on pouvait appeler sain quelque chose d'aussi chagriné. Cela n'empêchait en rien la douceur de son commerce et son agrément infini. Il était la bienséance parfaite, continue, et gagnait chaque jour à être vu de plus près. Homme de la conversation particulière, un ton de plus ne lui allait pas. S'il lui avait fallu parler devant cinq ou six personnes un peu solennellement, la force lui aurait manqué, et la harangue qui était d'usage pour l'Académie française, l'en détourna. En juin 1672, quand, un soir, la mort de M. de Longueville, celle du chevalier de Marsillac, son petit-fils, et la blessure du prince de Marsillac, son fils, quand toute cette *grêle* tomba sur lui, nous dit Mme de Sévigné, il fut admirable à la fois de douleur et de fermeté : « J'ai vu son cœur à découvert, ajoute-t-elle, en cette cruelle aventure; il est au premier rang de ce que j'ai jamais vu de courage, de

mérite, de tendresse et de raison. » A peu de distance de là, elle disait de lui encore qu'il était *patriarche* et sentait presque aussi bien qu'elle la tendresse maternelle. Voilà le La Rochefoucauld réel, et tel que Mme de La Fayette le réforma.

De 1666 à 1670, la santé de Mme de La Fayette, qui n'était pas encore ce qu'elle devint bientôt après, et la faveur qu'elle possédait auprès de Madame, lui donnaient occasion et moyen d'aller assez souvent à la cour; ce n'est guère qu'après la mort de Madame, et à l'époque aussi de cette diminution de santé de Mme de La Fayette, que la liaison, telle que Mme de Sévigné nous la montre, se régla complètement. Les lettres de l'incomparable amie, qui vont d'une manière ininterrompue précisément à partir de ce temps-là, permettent de suivre toutes les moindres circonstances et jusqu'à l'heureuse monotonie de cette habitude profonde et tendre : « Leur mauvaise santé, écrit-elle, les rendait comme nécessaires l'un à l'autre, et... leur donnait un loisir de goûter leurs bonnes qualités qui ne se rencontre pas dans les autres liaisons... A la cour, on n'a pas le loisir de s'aimer : ce tourbillon, qui est si violent pour tous, était paisible pour eux, et donnait un grand espace au plaisir d'un commerce si délicieux. Je crois que nulle passion ne peut surpasser la force d'une telle liaison... » Je ne rapporterai pas tout ce qui se pourrait extraire de chaque lettre, pour ainsi dire, de Mme de Sévigné; car il y en a peu où Mme de La Fayette ne soit nommée, et plusieurs sont écrites ou fermées chez elle, avec les complimens tout vifs de M. de La Rochefoucauld *que voilà*. Aux bons jours, aux jours de santé passable et de dîner en *lavardinage* ou *bavardinage*, c'est un gracieux enjouement, ce sont des roulades de gaietés malicieuses sur cette folle de Mme de Marans, sur les manéges de Mme de Brissac et de M. le Duc. Il y a des jours plus sérieux et non moins délicieux, où, à Saint-Maur, dans cette maison que M. le Prince avait prêtée à Gourville, et dont Mme de La Fayette jouissait volontiers, on entendait en compagnie choisie la *Poétique* de Despréaux qu'on trouvait un chef-d'œuvre. Puis, une autre fois, en dépit de Despréaux et de sa *Poétique*, on allait à Lulli, et, à de certains endroits de l'opéra de *Cadmus*, on pleurait : « Je ne suis pas seule à ne les pouvoir soutenir, disait Mme de Sévigné; l'ame de Mme de La Fayette en est tout alarmée. » Comme cette ame *alarmée* est bien la délicatesse même!

ô Zayde, Zayde, on sent à vos alarmes la tendresse romanesque qui n'est satisfaite qu'à demi et qu'il ne faut pas trop réveiller! — Il y a des jours aussi où Mme de La Fayette va encore faire une petite visite à la cour, et le roi la place dans sa calèche avec les dames et lui montre les beautés de Versailles comme ferait un simple particulier; et un tel voyage, un tel succès, si sage qu'on soit, fournit matière, au retour, à des conversations fort longues, et même à des lettres moins courtes qu'à l'ordinaire de la part de Mme de La Fayette qui aime peu à écrire; et Mme de Grignan de loin est un peu jalouse; elle l'est encore à propos de quelque écritoire de bois de Sainte-Lucie dont Mme de Montespan fait présent à Mme de La Fayette (1); mais Mme de Sévigné raccommode tout cela par les complimens et les douceurs qu'elle arrange et qu'elle échange sans cesse entre sa fille et sa meilleure amie. Même quand Mme de La Fayette n'alla plus à Versailles et n'embrassa plus en pleurant de reconnaissance les genoux du roi, même quand M. de La Rochefoucauld fut mort, elle garda son crédit, sa considération : « Jamais femme sans sortir de sa place, nous dit Mme de Sévigné, n'a fait de si bonnes affaires. » Louis XIV aima toujours en elle la favorite de Madame, un témoin de cette mort touchante et de ces belles années avec lesquelles elle restait liée dans son souvenir, n'ayant plus guère reparu à la cour depuis.

Mais Versailles, et la *Poétique* de Despréaux, et l'opéra de Lulli, et les gaietés sur la Marans, sont toujours vite interrompus par cette misérable santé qui, avec sa fièvre tierce, ne permet pas qu'on l'oublie, et devient peu à peu l'occupation principale. Dans son beau et vaste jardin de la rue de Vaugirard, si verdoyant, si embaumé, dans la maison de Gourville à Saint-Maur, où elle s'habitue en amie franche, à Fleuri-sous-Meudon, où elle va respirer l'air des bois, on la suit malade, mélancolique; on voit cette figure longue et sérieuse s'amaigrir et se dévorer. Sa vie, durant vingt ans, se convertit en une petite fièvre plus ou moins lente, et les bulletins reviennent toujours à ceci : « Mme de La Fayette s'en va demain

(1) Il ressort des lettres de Mme de Sévigné que Mme de Grignan devait assez souvent lui répéter : « Voyez, voyez! votre Mme de La Fayette vous aime-t-elle donc si extraordinairement? Elle ne vous écrirait pas deux lignes en dix ans, elle sait faire ce qui l'accommode, elle garde ses aises et son repos, et, du milieu de cette indolence, surveille très bien de l'œil son crédit. »

à une petite maison auprès de Meudon où elle a déjà été. Elle y passera quinze jours pour être comme suspendue entre le ciel et la terre; elle ne veut pas penser ni parler, ni répondre, ni écouter; elle est fatiguée de dire bonjour et bonsoir; elle a tous les jours la fièvre, et le repos la guérit; il lui faut donc du repos; je l'irai voir quelquefois. M. de La Rochefoucauld est dans cette chaise que vous connaissez : il est d'une tristesse incroyable, et l'on comprend bien aisément ce qu'il a. » Ce qu'a sans doute M. de La Rochefoucauld de pire que la goutte et que ses maux ordinaires, c'est de manquer de Mme de La Fayette.

La tristesse qu'un tel état nourrissait naturellement n'empêchait pas l'agrément et le sourire de reparaître aux moindres intervalles. Dans les sobriquets de société qu'on se donnait, et qui faisaient de Mme Scarron *le Dégel*, de Colbert *le Nord*, de M. de Pomponne *la Pluie*, Mme de La Fayette avait nom *le Brouillard* : le brouillard se levait quelquefois, et l'on avait des horizons charmans. Une raison douce, résignée, mélancolique, attachante et détachée, reposée de ton, semée de mots justes et frappans qu'on retenait, composait l'allure habituelle de sa conversation, de sa pensée. *C'est assez que d'être*, disait-elle d'ordinaire, en acceptant son état inactif. Ce mot, qui la peint tout entière, est bien de celle qui disait aussi, à propos de Montaigne, qu'il y aurait plaisir à avoir un voisin comme lui.

Une sensibilité extrême et pleine de larmes reparaissait par instans tout à coup à travers cette raison continue, comme une source qui jaillit d'une terre unie. On l'a vue *tout alarmée* par l'émotion de la musique. Quand Mme de Sévigné partait pour les Rochers ou pour la Provence, il ne fallait pas qu'elle lui fît ses adieux et que sa visite eût l'air d'être la dernière : la délicatesse de Mme de La Fayette ne pouvait supporter le départ d'une telle amie. Un jour on parlait devant elle, M. le Duc présent, de la campagne qui devait s'ouvrir dans cinq ou six mois; l'idée soudaine des dangers que M. le Duc aurait à courir alors, lui tira aussitôt des larmes. Ces effusions avaient un charme plus grand et plus de prix, on le conçoit, dans une personne si judicieuse et avec un esprit si reposé.

Son attention, du sein de sa langueur, ne se portait pas moins sur les points essentiels; sans bouger, elle veillait à tout. Si elle réforma le cœur de M. de La Rochefoucauld, elle répara aussi ses

affaires. Elle s'entendait bien aux procès, et l'empêcha de perdre le plus beau de ses biens en lui fournissant les moyens de prouver qu'ils étaient substitués. On conçoit avec cela qu'elle écrivait peu de lettres, et seulement pour le nécessaire. C'était son seul coin orageux avec Mme de Sévigné. Le petit nombre de lettres de Mme de La Fayette sont presque toutes pour dire qu'elle ne dira que deux mots, qu'elle dirait plus si elle n'avait la migraine. On voit même reparaître un jour M. de La Fayette en personne, qui arrive tout exprès je ne sais d'où, comme motif d'excuse. Il suffit de lire la jolie lettre : *Hé bien! hé bien! ma belle, qu'avez vous à crier comme un aigle?* etc., etc., pour bien connaître le train de vie de Mme de La Fayette et saisir sa différence de ton d'avec Mme de Sévigné. On y lit ces mots souvent cités : « Vous êtes en Provence, ma belle; vos heures sont libres et votre tête encore plus; le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde; il m'est passé pour tout le monde; et si j'avais un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprais avec lui. »

Mme de La Fayette était très *vraie* et très franche; *il fallait la croire sur parole* (1) : « Elle n'aurait pas donné le moindre titre à qui que ce fût, si elle n'eût été persuadée qu'il le méritait; et c'est ce qui a fait dire à quelqu'un qu'elle était sèche, quoiqu'elle fût délicate (2). » Mme de Maintenon, avec qui Mme de La Fayette avait eu liaison étroite, était d'un esprit aussi merveilleusement droit, mais d'un caractère moins franc; aussi judicieuse, mais moins vraie; et cette différence dut contribuer à leur refroidissement. En 1672, quand Mme Scarron élevait en secret les bâtards de Louis XIV, au bout du faubourg Saint-Germain, près de Vaugirard, bien au-delà de la maison de Mme de La Fayette, celle-ci était encore en liaison particulière avec elle; elle recevait quelquefois de ses nouvelles ainsi que Mme de Coulanges; elles durent même la visiter ensemble. Mais la confidence de Mme Scarron se resserrant par degrés, il en résulta de ces paroles rapportées et de ces conjectures qui déplaisent entre amis : « L'idée d'entrer en religion ne m'est jamais venue dans l'esprit, écrivait Mme de Maintenon à l'abbé Testu; rassurez donc Mme de La Fayette. » Donnant à son frère des leçons d'économie, Mme de Maintenon écrivait en 1678 : « J'aurais

(1) Mme de Sévigné.
(2) Segraisiana.

cinquante mille livres de rente que je n'aurais pas le train de grande dame, ni un lit galonné d'or comme Mme de La Fayette, ni un valet de chambre comme Mme de Coulanges. Le plaisir qu'elles en ont vaut-il les railleries qu'elles en essuient. » Je ne sais si le lit galonné de Mme de La Fayette prêtait beaucoup aux plaisanteries; mais couchée là-dessus, comme il lui arrivait trop souvent, elle y était plus simple à coup sûr que son amie sous ce manteau couleur de *feuille morte* qu'elle affecte d'user jusqu'au bout. Enfin toute amitié cessa entre elles; Mme de Maintenon le déclare : « Je n'ai pu conserver l'amitié de Mme de La Fayette, elle en mettait la continuation à trop haut prix. Je lui ai montré du moins que j'étais aussi sincère qu'elle. C'est le duc qui nous a brouillées. Nous l'avons été autrefois pour des bagatelles (1). » Et dans les mémoires de Mme de La Fayette sur les années 1688 et 1689, à propos de la *comédie d'Esther*, on lit : « Elle (Mme de Maintenon) ordonna au poète de faire une comédie, mais de choisir un sujet pieux : car, à l'heure qu'il est, hors de la piété point de salut à la cour aussi bien que dans l'autre monde... La comédie représentait, en quelque sorte, la chute de Mme de Montespan et l'élévation de Mme de Maintenon; toute la différence fut qu'Esther était un peu plus jeune et moins précieuse en fait de piété. » En citant ces paroles de deux femmes illustres, je ne me plais pas à en faire ressortir l'aigreur qui gâta une longue affection. En somme, Mme de Maintenon et Mme de La Fayette étaient deux puissances trop considérables, et qui faisaient trop peu de frais, pour ne pas se refroidir à l'égard l'une de l'autre. Mme de Maintenon, en grandissant la dernière, dut par degrés changer envers Mme de La Fayette qui resta la même; c'est ce procédé uniforme que Mme de Maintenon aurait peut-être voulu voir changer un peu avec sa fortune (2). Mme de La Fayette mourante était celle encore dont Mme Scarron, écrivant à Mme de Chantelou sur sa présentation

(1) Lettre à Mme de Saint-Géran, août 1684. De quel *duc* s'agit-il? Est-ce du nouveau duc de La Rochefoucauld? On voit, par une lettre de Mme de Maintenon à la même, d'avril 1679, qu'elle ne pouvait souffrir les Marsillac, père et fils.

(2) La Beaumelle, dans les *Mémoires* qui précèdent son édition des Lettres de Mme de Maintenon, suppose à Mme de La Fayette je ne sais quels torts de caractère et quelles prétentions de vouloir remplacer Mme de Sablé, qui éloignèrent d'elle ses amis, et rendirent sa maison déserte : on ne peut trancher avec plus d'impertinence à l'encontre de tous les témoignages.

à Mme de Montespan, avait dit en 1666 : « Mme de Thianges me présenta à sa sœur... Je peignis ma misère... sans me ravaler ;... enfin Mme de La Fayette aurait été contente du vrai de mes expressions et de la brièveté de mon récit. » En fait de société aimable et polie, unissant le sérieux et le vrai à la grâce, si j'avais été de M. Rœderer, j'en aurais vu et placé le triomphe le plus satisfaisant dans le cercle de Mmes de Sévigné et de La Fayette, plutôt que dans l'élévation et le mariage de Mme de Maintenon. Celle-ci nuisit en un sens à la société polie, comme certains révolutionnaires ont nui à la liberté, en la poussant trop loin et jusqu'aux excès qui appellent la réaction contraire. Il fallait s'arrêter avant la pruderie sous peine de provoquer la Régence.

En juillet 1677, un an avant *la Princesse de Clèves*, on voit que la santé de Mme de La Fayette semblait au pire, bien qu'elle dût encore aller quinze ans à dépérir ainsi sans relâche, étant *de celles qui traînent leur misérable vie jusqu'à la dernière goutte d'huile* (1). C'est pourtant dans l'hiver qui suivit, que M. de La Rochefoucauld et elle s'occupèrent de ce joli roman qui parut chez Barbin le 16 mars 1678. Segrais, que nous trouvons encore sur notre chemin, dit en un endroit, qu'il n'a pas pris la peine de répondre à la critique que l'on fit de ce roman (2); et à un autre endroit, que Mme de La Fayette a dédaigné d'y répondre ; de sorte qu'il y aurait doute, si on le voulait, sur son degré de coopération. Mais, pour le coup, nous ne le discuterons pas, et ce roman est trop supérieur à tout ce qu'il a jamais écrit pour permettre d'hésiter. Personne, au reste, ne s'y méprit cette fois ; les lectures confidentielles avaient fait bruit, et le livre fut bien reçu comme l'œuvre de la seule Mme de La Fayette, aidée du goût de M. de La Rochefoucauld. Dès que cette *Princesse*, ainsi annoncée à l'avance, parut, elle fut l'objet de toutes les conversations et correspondances ; Bussy et Mme de Sévigné s'en écrivaient ; on était partout sur le *qui-vive* à son propos ; on s'abordait dans la grande allée des Tuileries en s'en demandant des nouvelles. Fontenelle lut le roman quatre fois dans la nou-

(1) Mme de Sévigné.

(2) Il est à remarquer qu'à l'endroit où on lui fait dire cela, dans le *Segraisiana*, on lui prête une erreur au sujet du roman qui aurait été le sien : il parle en effet de la rencontre de M. de Nemours et de Mme de Clèves chez le joailler, tandis que c'est M. de Clèves qui y rencontre celle qui doit être sa femme. On ne peut donc prendre ce propos, mal recueilli, pour une autorité.

veauté; Boursault en tira une tragédie, comme à présent on en eût fait des vaudevilles. Valincourt écrivit très *incognito* un petit volume de critique qu'on attribua au père Bouhours, et un abbé de Charnes riposta par un autre petit volume qu'on supposa de Barbier d'Aucourt, critique célèbre d'alors et adversaire ordinaire du spirituel jésuite. *La Princesse de Clèves* a survécu à cette vogue qu'elle méritait, et est demeurée parmi nous le premier en date des plus aimables romans.

Il est touchant de penser dans quelle situation particulière naquirent ces êtres si charmans, si purs, ces personnages nobles et sans tache, ces sentimens si frais, si accomplis, si tendres; comme Mme de La Fayette mit là tout ce que son ame aimante et poétique tenait en réserve de premiers rêves toujours chéris, et comme M. de La Rochefoucauld se plut sans doute à retrouver dans M. de Nemours cette fleur brillante de chevalerie dont il avait trop mésusé, et, en quelque sorte, un miroir embelli où recommençait sa jeunesse. Ainsi ces deux amis vieillis remontaient par l'imagination à cette première beauté de l'âge où ils ne s'étaient pas connus, et où ils n'avaient pu s'aimer. Cette rougeur familière à Mme de Clèves, et qui d'abord est presque son seul langage, marque bien la pensée de l'auteur, qui est de peindre l'amour dans tout ce qu'il a de plus frais et de plus pudique, de plus adorable et de plus troublant, de plus indécis et de plus irrésistible, de plus *lui-même* en un mot. Il est question à tout moment de *cette joie que donne la première jeunesse jointe à la beauté*, de *cette sorte de trouble et d'embarras dans toutes les actions, que cause l'amour dans l'innocence de la première jeunesse*, enfin de tout ce qui est le plus loin d'elle et de son ami, en leur liaison tardive. Dans la teneur de la vie, elle était surtout sensée; elle avait le jugement au-dessus de son esprit, lui disait-on, et cette louange la flattait plus que le reste : ici, la poésie, la sensibilité intérieure reprennent le dessus, quoique la raison ne manque jamais. Nulle part, comme dans *la Princesse de Clèves*, les contradictions et les duplicités délicates de l'amour n'ont été si naturellement exprimées : « Mme de Clèves avait d'abord été fâchée « que M. de Nemours eût eu lieu de croire que c'était lui qui l'avait « empêchée d'aller chez le maréchal de Saint-André; mais ensuite, « elle sentit quelque espèce de chagrin que sa mère lui en eût en- « tièrement ôté l'opinion..... » « Mme de Clèves s'était bien doutée

« que ce prince s'était aperçu de la sensibilité qu'elle avait eue pour « lui; et ses paroles lui firent voir qu'elle ne s'était pas trompée. « Ce lui était une grande douleur de voir qu'elle n'était plus maî- « tresse de cacher ses sentimens, et de les avoir laissé paraître au « chevalier de Guise. Elle en avait aussi beaucoup que M. de Ne- « mours les connût; mais cette dernière douleur n'était pas si en- « tière, et elle était mêlée de quelque sorte de douceur. » — Les scènes y sont justes, bien coupées, parlantes, en un ou deux cas seulement invraisemblables, mais sauvées encore par l'à-propos de l'intérêt et un certain air de négligence. Les épisodes n'éloignent jamais trop du progrès de l'action, et y aident quelquefois. La plus invraisemblable circonstance, celle du pavillon, quand M. de Nemours arrive singulièrement à temps pour entendre derrière une palissade l'aveu fait à M. de Clèves; cette scène que Bussy et Valincourt relèvent, faisait pourtant fondre en larmes, au dire de ce dernier, ceux même qui n'avaient pleuré qu'une fois à *Iphigénie*. Pour nous, que ces invraisemblances choquent peu, et qui aimons de *la Princesse de Clèves* jusqu'à sa couleur un peu passée, ce qui nous charme encore, c'est la modération des peintures qui touchent si à point, c'est cette manière partout si discrète et qui donne à rêver : quelques saules le long d'un ruisseau quand l'amant s'y promène; pour toute description de la beauté de l'amante, *ses cheveux confusément rattachés*; plus loin, *des yeux* UN PEU *grossis par des larmes*, et pour dernier trait, *cette vie qui fut* ASSEZ *courte*, impression finale elle-même ménagée. La langue en est également délicieuse, exquise de choix, avec des négligences et des irrégularités qui ont leur grace, et que Valincourt n'a notées en détail qu'en les supposant dénoncées par un grammairien de sa connaissance, et avec une sorte de honte d'en faire un reproche trop direct à l'aimable auteur. Je n'y distingue que deux locutions qui ont vieilli : « Le roi ne survécut guère *le* prince son fils; » et : « Milord Courtenay était aussi aimé de la reine Marie, qui l'aurait épousé du consentement de toute l'Angleterre, *sans qu'elle connut* que la jeunesse et la beauté de sa sœur Élisabeth le touchaient davantage que l'espérance de régner; » pour, *si ce n'est qu'elle connut*, etc.; cette dernière locution revient plusieurs fois.

Le petit volume de Valincourt, qu'Adry a réimprimé dans son édition de *la Princesse de Clèves*, est un échantillon distingué de la

critique polie, telle que les amateurs de goût se la permettaient sous Louis XIV. Valincourt n'avait alors que vingt-cinq ans; il aimait peu le monde de Huet, de Segrais; il arrivait plus tard, et représente au net les jugemens de Racine et de Boileau. Sa malice qui se tempère toujours, n'empêche pas en lui l'équité, et qu'il ne fasse la part à la louange; il n'a pas évité pourtant la minutie et la chicane du détail. Ceux qui attribuaient la critique au père Bouhours avaient droit de trouver plaisant que le censeur reprochât à la première rencontre de M. de Clèves et de Mlle de Chartres d'avoir lieu dans une boutique de joailler plutôt que dans une église. Quoi qu'il en soit, l'ensemble atteste un esprit exact et fin, décemment ironique, et tel que Fontanes l'aurait pu consulter avec plaisir et profit avant de critiquer Mme de Staël. L'abbé de Charnes, qui reprend cette critique mot à mot pour la réfuter avec injure, m'a tout l'air d'un provincial qui n'avait pas demandé à Mme de La Fayette la permission de la défendre; Barbier d'Aucourt s'en fût tiré autrement. On peut voir dans Valincourt une théorie complète du roman historique très bien exposée par un savant qu'il introduit, et cette théorie n'est autre que celle que Walter Scott a en partie réalisée.

Bussy, qui dans ses lettres à Mme de Sévigné parle assez longuement de *la Princesse de Clèves*, ajoute avec cette incroyable fatuité qui gâtait tout : « Notre critique est de gens de qualité qui ont « de l'esprit : celle qui est imprimée est plus exacte et plaisante en « beaucoup d'endroits. » Pour venger Mme de La Fayette de quelques malignités de cet avantageux personnage, il suffit de citer de lui ce trait-là.

En avançant dans la composition de *la Princesse de Clèves*, les pensées de Mme de La Fayette, après ce premier essor vers la jeunesse et ses joies, redeviennent graves; l'idée du devoir augmente et l'emporte. L'austérité de la fin sent bien *cette vue si longue et si prochaine de la mort, qui fait paraître les choses de cette vie de cet œil si différent* (1) *dont on les voit en santé*. Dès l'été de 1677, elle avait elle-même éprouvé cela, et, comme l'indique Mme de Sévigné, tourné son ame à finir. Le désabusement de toutes choses se montre dans cette crainte qu'elle prête à Mme de Clèves, que le

(1) Valincourt remarque avec raison qu'il faudrait : *de celui dont*.

mariage ne soit le tombeau de l'amour du prince, et n'ouvre la porte aux jalousies : cette crainte, en effet, autant que le scrupule du devoir, s'oppose dans l'esprit de Mme de Clèves au mariage avec l'amant. En achevant leur roman idéal, il est clair que les deux amis, que M. de La Rochefoucauld et elle, en venaient à douter de ce qu'il y aurait eu de félicité imaginable pour leurs chers personnages, et qu'ils se reprenaient encore à leur douce liaison réelle comme au bien le plus consolant et le plus sûr.

Ils n'en jouirent plus long-temps. Dans la nuit du 16 au 17 mars 1680, deux ans jour pour jour après la publication de *la Princesse de Clèves*, M. de La Rochefoucauld mourut : « J'ai la tête si « pleine de ce malheur et de l'extrême affliction de notre pauvre « amie, écrit Mme de Sévigné, qu'il faut que je vous en parle.... « M. de Marsillac est dans une affliction qui ne peut se représenter; « cependant, ma fille, il retrouvera le roi et la cour; toute sa fa- « mille se retrouvera à sa place; mais où Mme de La Fayette retrou- « vera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un « agrément, une confiance, une considération pour elle et pour son « fils? Elle est infirme, elle est toujours dans sa chambre, elle ne « court point les rues. M. de La Rochefoucauld était sédentaire « aussi : cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre, et rien ne « pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur ami- « tié. Songez-y, ma fille, vous trouverez qu'il est impossible de faire « une perte plus considérable et dont le temps puisse moins conso- « ler. Je n'ai pas quitté cette pauvre amie tous ces jours-ci; elle « n'allait point faire la presse parmi cette famille, en sorte qu'elle « avait besoin qu'on eût pitié d'elle. Mme de Coulanges a très bien « fait aussi, et nous continuerons quelque temps encore.... » Et dans chacune des lettres suivantes : « La pauvre Mme de La Fayette ne « sait plus que faire d'elle-même... Tout se consolera hormis elle. » C'est ce que Mme de Sévigné répète en cent façons plus expressives les unes que les autres : « Cette pauvre femme ne peut *serrer la file* d'une manière à remplir cette place. » Mme de La Fayette ne chercha pas à la remplir; elle savait que rien ne répare de telles ruines. Même cette amitié si tendre avec Mme de Sévigné ne suffisait pas, elle le sentait bien : il y avait trop de partage. Pour se convaincre de l'insuffisance de telles amitiés, même des meilleures et des plus chères, qu'on lise la lettre de Mme de La Fayette à Mme de Sévigné

du 8 octobre 1689, si parfaite, si impérieuse et si sans façon à force de tendresse, et qu'on lise ensuite le commentaire qu'en fait Mme de Sévigné écrivant à sa fille : « Mon Dieu ! la belle proposition de n'être plus chez moi, d'être dépendante, de n'avoir point d'équipage et de devoir mille écus ! » et l'on comprendra combien il ne faut pas tout redemander à ces amitiés qui ne sont point uniques et sans partage, puisque les plus délicates jugent ainsi. Après l'amour, après l'amitié absolue, sans arrière-pensée ni retour ailleurs, tout entière occupée et pénétrée, et *la même* que nous, il n'y a que la mort ou Dieu.

Mme de La Fayette vécut treize années encore : on peut s'enquérir chez Mme de Sévigné des légers détails de sa vie extérieure durant ces années désertes. Une vive entrée en liaison avec la jeune Mme de Schomberg donna quelque éveil curieux et jaloux aux autres amies plus anciennes : on ne voit pas que cet effort d'une ame qui semblait se reprendre à quelque chose ait duré. C'est peut-être par l'effet du même besoin inquiet, que, dès les premiers mois de sa perte, elle fit augmenter encore, du côté du jardin, son appartement déjà si vaste, à mesure hélas ! que son existence diminuait. Il paraît aussi que pour remplir les heures, Mme de La Fayette se laissa aller à plusieurs écrits, dont quelques-uns ont pu être égarés. *La Comtesse de Tende* doit dater de ces années-là. Le plus fort de la critique de Bussy et du monde en général, au sujet de *la Princesse de Clèves*, avait porté sur l'aveu extraordinaire que l'héroïne fait à son mari. Mme de La Fayette, en inventant une nouvelle situation analogue, qui amenât un aveu plus extraordinaire encore, pensa que la première en serait d'autant justifiée. Elle réussit dans *la Comtesse de Tende*, bien qu'avec moins de développemens qu'il n'eût fallu pour que *la Princesse de Clèves* eût une sœur comparable à elle : on sent que l'auteur a son but et qu'il y court. Les *Mémoires de la Cour de France* pour les années 1688 et 1689 se font remarquer par la suite, la précision et le dégagé du récit : aucune divagation, presque aucune réflexion; un narré vif, empressé, attentif; une intelligence continuelle. L'auteur d'un tel écrit était, certes, un esprit capable d'affaires positives. J'ai cité le mot assez piquant sur Mme de Maintenon à propos d'*Esther*. Racine, par contre-coup, y est un peu légèrement traité avec sa *comédie de couvent* : « Mme de Maintenon, pour divertir

« ses petites-filles et le roi, fit faire une comédie par Racine, le « meilleur poète du temps que l'on a tiré de sa poésie où il est inimi- « table, pour en faire à son malheur et celui de ceux qui ont le goût « du théâtre, un historien très imitable. » Mme de La Fayette avait été d'un monde qui préféra long-temps Corneille à Racine; elle avait aimé et pratiqué dans *Zayde* ce genre espagnol, si cher à l'auteur du *Cid*, et que Racine et Boileau avaient tué. Elle comptait pour amis particuliers des hommes comme Segrais, Huet, qui avaient des antipathies et même des haines (1) contre ces deux poètes régnans. M. de La Rochefoucauld, qui les goûtait l'un et l'autre comme écrivains, ne leur trouvait qu'une seule sorte d'esprit, et les jugeait pauvres d'entretien hors de leurs vers. Valincourt enfin, qui avait attaqué *la Princesse de Clèves*, était l'élève, l'ami intime de tous deux. Après cela, Mme de La Fayette avait trop d'esprit et d'équité pour ne pas admirer dignement des auteurs dont la tendresse ou la justesse trouvait en elle des cordes si préparées. Au moment où elle révère le moins Racine, elle l'appelle encore le *meilleur poète* et *inimitable*. On a vu qu'elle écoutait chez Gourville, c'est-à-dire chez elle, la *Poétique* de Boileau. Elle avait, nous l'avons dit, avec Boileau plus d'un rapport de droiture d'esprit et de critique irréfragable, et était à sa manière un oracle de bon sens dans son beau monde. Les mots à la Despréaux qu'on a retenus d'elle sont nombreux : nous en avons cité beaucoup, auxquels il faut en ajouter encore; par exemple : « Celui qui se met au-dessus des autres, quelque esprit qu'il ait, se met au-dessous de son esprit. » Boileau, causant un jour avec d'Olivet, disait : « Savez-vous pour- « quoi les anciens ont si peu d'admirateurs? c'est parce que les « trois quarts tout au moins de ceux qui les ont traduits, étaient « des ignorans ou des sots. Mme de La Fayette, la femme de France « qui avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux, comparait un « sot traducteur à un laquais que sa maîtresse envoie faire un com- « pliment à quelqu'un. Ce que sa maîtresse lui aura dit en termes « polis, il va le rendre grossièrement, il l'estropie; plus il y avait « de délicatesse dans le compliment, moins ce laquais s'en tire « bien : et voilà en un mot la plus parfaite image d'un mauvais tra- « ducteur. » Boileau paraît donc certifier, en quelque sorte, lui-

(1) Voir Huet sur Boileau dans ses *Mémoires* latins.

même cette ressemblance, cet accord d'elle à lui, que nous indiquons. M. Rœderer a mille fois raison au sujet des relations de Molière avec le monde de Mmes de Sévigné, de La Fayette, et en montrant que la pièce des *Femmes Savantes* ne les regardait en rien. Quant à La Fontaine, il est constant qu'à une époque il fut fort en familiarité avec Mme de La Fayette ; on a des vers affectueux qu'il lui adressait en lui envoyant un petit billard : ce devait être du temps où il dédiait une fable à l'auteur des *Maximes*, et une autre à mademoiselle de Sévigné (1).

Depuis la mort de M. de La Rochefoucauld, les idées de Mme de La Fayette se tournèrent de plus en plus à la religion ; on en a un témoignage précieux dans une belle et longue lettre de Duguet, qui est à elle. Elle l'avait choisi pour directeur. Sans être liée directement avec Port-Royal, elle inclinait de ce côté, et l'hypocrisie de la cour l'y poussait encore plus. Sa mère, d'ailleurs, avait épousé en secondes noces le chevalier Renaud de Sévigné, oncle de Mme de Sévigné, et l'un des bienfaiteurs de Port-Royal-des-Champs, dont il avait fait rebâtir le cloître : il n'était mort qu'en 1676. Mme de La Fayette connut Duguet, qui commençait à prendre un grand rôle spirituel pour la direction des consciences, et qui, dans cette décadence de Port-Royal, n'en avait que les traditions justes et intimes, sans rien de contentieux ni d'étroit. Voici quelques-unes des paroles sévères qu'adressait ce prêtre selon l'esprit, à la pénitente qui les lui avait demandées :

« J'ai cru, madame, que vous deviez employer utilement les « premiers momens de la journée, où vous ne cessez de dormir « que pour commencer à rêver. Je sais que ce ne sont point alors

(1) Mme de La Fayette était donc bien réellement du même groupe et comme du même *Parnasse* que La Fontaine, Racine et Despréaux ; et le petit récit suivant n'est que l'image un peu enfantine du vrai : « En 1675, dit Ménage, Mme de Thianges donna en étrennes une chambre toute dorée, grande comme une table, à M. le duc du Maine. Au-dessus de la porte, il y avait en grosses lettres : *Chambre du Sublime*. Au dedans un lit et un balustre, avec un grand fauteuil, dans lequel était assis M. le duc du Maine, fait en cire, fort ressemblant. Auprès de lui M. de La Rochefoucauld, auquel il donnait des vers pour les examiner. Autour du fauteuil M. de Marsillac et M. Bossuet, alors évêque de Condom. A l'autre bout de l'alcôve, Mme de Thianges et Mme de La Fayette lisaient des vers ensemble. Au dehors du balustre, Despréaux avec une fourche empêchait sept ou huit méchans poètes d'entrer. Racine était auprès de Despréaux, et un peu plus loin La Fontaine, auquel il faisait signe d'avancer. Toutes ces figures étaient de cire, en petit, et chacun de ceux qu'elles représentaient avait donné la sienne. » Ménage ne nous dit pas s'il a posé pour l'un des cinq ou six mauvais poètes chassés par Boileau.

« des pensées suivies, et que souvent vous n'êtes appliquée qu'à « n'en point avoir. Mais il est difficile de ne pas dépendre de son « naturel, quand on veut bien qu'il soit le maître; et l'on se re- « trouve sans peine, quand on en a beaucoup à se quitter. Il est « donc important de vous nourrir alors d'un pain plus solide que « ne sont des pensées qui n'ont point de but, et dont les plus inno- « centes sont celles qui ne sont qu'inutiles. Et je croirais que vous « ne pourriez mieux employer un temps si tranquille qu'à vous « rendre compte à vous-même d'une vie déjà fort longue, et dont « il ne vous reste rien qu'une réputation dont vous comprenez « mieux que personne la vanité.

« Jusqu'ici les nuages dont vous avez essayé de couvrir la reli- « gion vous ont cachée à vous-même. Comme c'est par rapport à « elle qu'on doit s'examiner et se connaître, en affectant de l'igno- « rer, vous n'avez ignoré que vous. Il est temps de laisser chaque « chose à sa place et de vous mettre à la vôtre. La vérité vous ju- « gera, et vous n'êtes au monde que pour la suivre, et non pour la « juger. En vain l'on se défend, en vain on dissimule, le voile se « déchire à mesure que la vie et ses cupidités s'évanouissent; et l'on « est convaincu qu'il en faudrait mener une toute nouvelle, quand « il n'est plus permis de vivre. Il faut donc commencer par le désir « sincère de se voir soi-même comme on est vu par son juge. « Cette vue est accablante même pour les personnes les plus décla- « rées contre le déguisement. Elle nous ôte toutes nos vertus et « même toutes nos bonnes qualités, et l'estime que tout cela nous « aurait acquise. On sent qu'on a vécu jusque-là dans l'illusion et le « mensonge; qu'on s'est nourri de viandes en peinture; et qu'on « n'a pris de la vertu que l'ajustement et la parure, et qu'on en a « négligé le fond, parce que ce fond est de rapporter tout à Dieu « et au salut, et de se mépriser soi-même en tout sens; non par une « vanité plus sage et par un orgueil plus éclairé et de meilleur goût, « mais par le sentiment de son injustice et de sa misère. »

Le reste de la lettre est également admirable, et de ce ton approprié et pressant. — Ainsi, vous qui avez rêvé, cessez vos rêves! Vous qui vous estimiez *vraie* entre toutes, et que le monde flattait d'être telle, vous ne l'étiez pas, vous ne l'étiez qu'à demi et qu'à faux : votre sagesse sans Dieu était pur bon goût! — Je lis plus loin une phrase sur ces années « dont on ne s'est point encore sin-

cèrement repenti, parce qu'on est assez injuste pour excuser sa faiblesse et *pour aimer ce qui en a été cause.* »

Un an avant de mourir, Mme de La Fayette écrivait à Mme de Sévigné un petit billet qui exprime son mal sans repos nuit et jour, sa résignation à Dieu, et qui finit par ces mots : « Croyez, ma très chère, que vous êtes la personne du monde que j'ai le plus véritablement aimée. » L'autre affection qu'elle ne nommait plus, qu'elle ne comptait plus, était-elle donc enfin ensevelie, consumée en sacrifice?

Tout concorde jusqu'au bout, et tout s'achève : Mme de Sévigné écrit à Mme de Guitaud, le 3 juin 1693, deux ou trois jours après le jour funeste, et déplore la mort de cette amie de quarante ans : « ..... Ses infirmités, depuis deux ans, étaient devenues extrêmes ; « je la défendais toujours, car on disait qu'elle était folle de ne « vouloir point sortir. Elle avait une tristesse mortelle : Quelle « folie encore ! n'est-elle pas la plus heureuse femme du monde? « Mais je disais à ces personnes si précipitées dans leurs jugemens : « Mme de La Fayette n'est pas folle, et je m'en tenais là. Hélas ! « madame, la pauvre femme n'est présentement que trop justi- « fiée.... Elle avait deux polypes dans le cœur, et la pointe du « cœur flétrie. N'était-ce pas assez pour avoir ces désolations dont « elle se plaignait?.... Elle a eu raison pendant sa vie, elle a eu rai- « son après sa mort, et jamais elle n'a été sans cette divine raison, « qui était sa qualité principale.... Elle n'a eu aucune connaissance « pendant les quatre jours qu'elle a été malade.... Pour notre con- « solation, Dieu lui a fait une grâce toute particulière, et qui mar- « que une vraie prédestination, c'est qu'elle se confessa le jour de « la petite Fête-Dieu, avec une exactitude et un sentiment qui ne « pouvaient venir que de lui, et reçut notre Seigneur de la même « manière. Ainsi, ma chère madame, nous regardons cette com- « munion, qu'elle avait accoutumé de faire à la Pentecôte, comme « une miséricorde de Dieu, qui nous voulait consoler de ce qu'elle « n'a pas été en état de recevoir le viatique. » — Ainsi mourut et vécut, dans un mélange de douceur triste et de vive souffrance, de sagesse selon le monde et de repentir devant Dieu, celle dont une idéale production nous enchante ! Que peut-on ajouter de plus comme matière de réflexion et d'enseignement? La lettre à Mme de Sablé, *la Princesse de Clèves*, et la lettre de Duguet, n'est-ce pas toute une vie?

SAINTE-BEUVE.

SUR

LA DÉCOUVERTE

D'UN MANUSCRIT

CONTENANT

LA TRADUCTION DE SANCHUNIATHON,

PAR PHILON DE BYBLOS.

« Si l'histoire ancienne, dit un savant historien (1), a essuyé une perte sensible et à jamais irréparable, c'est surtout par la disparition des écrits qui traitaient de la constitution, des entreprises et des travaux des Phéniciens. Plus ce peuple a influé sur le développement de l'humanité par ses propres inventions, par l'établissement de ses nombreuses colonies et par son commerce immense, plus on sent la lacune que la perte de ces écrits a laissée dans les fastes du genre humain. » Et cependant, malgré cette absence totale de documens originaux, le vénérable professeur de Gœttingue, n'ayant d'autre secours que quelques données éparses dans la Bible et dans les auteurs grecs et latins, mais guidé par cette conscience intime qu'il a de la vie des peuples de l'antiquité, est parvenu à nous faire connaître l'état politique, la constitution, les colonies des Phéni-

(1) M. Heeren, *Idées sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité*, tom. II, pag. 2.

ciens, et les routes que suivait leur immense commerce, tant sur terre que sur mer. Mais que de fois il regrette, dans son livre, de n'avoir pas sous les yeux les histoires de Dius et de Ménandre d'Éphèse, dont Josèphe nous a conservé quelques fragmens, et surtout l'histoire de la Phénicie par Sanchuniathon, dont Eusèbe, dans sa Préparation évangélique, a cité de longs fragmens, qui, malheureusement, ne contiennent que la partie cosmogonique de l'ouvrage! Aussi a-t-il dû apprendre avec une joie bien vive, mais sans doute mêlée de quelque incertitude, la nouvelle annoncée il y a environ six mois par les journaux, que la traduction grecque de Sanchuniathon, par Philon de Byblos, avait été retrouvée dans un couvent de Portugal. Sa joie et son incertitude, tous les amis de l'antiquité les ont partagées; mais le découragement a bientôt succédé à l'espérance quand on a vu que cette annonce n'était suivie d'aucun autre document, soit sur l'état et le contenu du manuscrit, soit sur son futur éditeur.

Ce silence affligeant vient enfin d'être rompu par la publication d'une brochure annoncée comme l'avant-coureur du texte grec de Philon, et ayant pour titre : *Analyse de l'histoire primitive des Phéniciens par Sanchuniathon, faite sur le manuscrit nouvellement retrouvé de la traduction complète de Philon*; avec des observations de Fr. Wagenfeld. Cette brochure qui a paru chez Hahn, à Hanovre, contient en outre un *fac-simile* du manuscrit et un avant-propos de M. le docteur G.-F. Grotefend, directeur du lycée de Hanovre, connu depuis long-temps dans le monde savant par les importans travaux auxquels il s'est livré sur les inscriptions de Persépolis et sur celles de la Lycie.

Que doit-on penser de cette publication? Faut-il la regarder comme une mystification ou comme un document sérieux? Le nom de Grotefend, si l'on n'en a pas abusé, comme on a abusé cet hiver du nom d'Herschell, ne permet guère de voir dans cette brochure l'œuvre d'un faussaire? L'Allemagne n'est pas la terre classique de ces sortes de supercheries dont l'Italie a donné de si funestes exemples. La bonne foi, disons plus, la candeur germanique n'admet guère un pareil soupçon. Le fac-simile du manuscrit, joint à la brochure, est d'une écriture fort ancienne, qui annonce la main non d'un Grec, mais d'un homme de l'Occident; or un faussaire n'eût pas choisi de préférence un caractère de ce genre, qui

pouvait le trahir. De plus, un mystificateur, dont le but eût été surtout d'obtenir un débit considérable, aurait cherché à composer un livre plus divertissant, à y jeter plus d'épisodes romanesques; on invente difficilement l'histoire complète d'un peuple tel que les Phéniciens, car, à chaque pas, l'on est exposé à se trahir. Or, il faut en convenir, dans l'analyse de Sanchuniathon, la simplicité et la vérité de la narration, ses coïncidences avec la Bible, la multiplicité des détails, la facilité avec laquelle les noms propres s'y expliquent par l'hébreu, tout semble annoncer une composition originale. Enfin, et cet argument n'est pas sans quelque force, l'auteur, qui fixe l'existence de Sanchuniathon au VIe siècle avant notre ère, n'eût pas manqué d'insérer dans son livre l'histoire de la fondation de Carthage, et surtout le récit du siége de Tyr par Nabuchodonosor, tandis qu'il s'arrête au IXe siècle, se bornant à indiquer les historiens qui ont raconté les évènemens postérieurs. On ne peut non plus tirer un argument négatif de l'époque tardive de cette découverte, autrement il faudrait nier l'existence de la République de Cicéron, des Institutes de Gaius, de la Chronique d'Eusèbe, des différens ouvrages de Lydus, etc. Ce n'est pas d'ailleurs la première mention qui soit faite d'un manuscrit de Sanchuniathon. Beck, dans une note sur la bibliothèque grecque de Fabricius, prétend qu'il existe un fragment inédit de cet auteur à la bibliothèque de Médicis à Florence; il ajoute qu'un troisième fragment a été recueilli en Orient par Peiresc qui le porta à Rome au père Kircher, mais que ce dernier refusa de le publier. Enfin, Léon Allatius a, si je ne me trompe, dit quelque part avoir vu de ses propres yeux dans un monastère des environs de Rome un manuscrit de Philon de Byblos.

Le seul argument négatif qui ait quelque force, c'est l'absence de tout renseignement précis sur le manuscrit qu'on prétend avoir découvert dans la péninsule espagnole. Mais s'il est vrai, comme on l'assure, que ce livre provienne d'un couvent portugais qui fut pillé lors de l'expédition de don Pedro contre son frère, et qu'il ait été porté en Allemagne par un officier hanovrien (1), on conçoit qu'on ait hésité à citer des noms propres.

Déjà des opinions très opposées ont été émises sur cette dé-

(1) C'est ce que semblait prouver le début de la préface de M. Grotefend : « Quel écrit « pourrais-je recommander avec plus de joie aux savans que celui qui nous fait connaître

couverte. Nous savons par l'*Athenæum* du 25 juillet dernier, que le savant Gesenius, le plus célèbre de tous les hébraïsans de l'Allemagne, Gesenius, qui nous promet l'explication prochaine des inscriptions phéniciennes que le temps a respectées, s'est prononcé en faveur de l'authenticité du manuscrit dont M. Wagenfeld vient de publier l'analyse. Il est vrai que, suivant le même journal, M. Wilken, l'historien des croisades, s'est prononcé pour la négative; mais, quel que soit le respect que mérite l'opinion de M. Wilken, en pareille matière, celle de M. Gesenius doit l'emporter. Nous devons ajouter que, s'il faut en croire l'article de l'*Athenæum*, M. Grotefend a publié la note suivante sur le livre de M. Wagenfeld : « Pour prévenir l'intention où l'on pourrait être de traduire cet ouvrage dans d'autres langues, je crois qu'il est de mon devoir de déclarer publiquement, et sans perdre de temps, que, d'après les renseignemens recueillis jusqu'ici, je suis moralement convaincu que l'extrait de Sanchuniathon n'est qu'une ingénieuse fiction. Et je fais cette déclaration sans attendre aucune recherche, qui prendrait trop de temps; car, en supposant qu'en définitive le résultat démontrât que cette déclaration n'était pas fondée, elle suffit dès à présent pour engager M. Wagenfeld a défendre son honneur en donnant des preuves de sa probité. »

Mais au premier abord cette note paraît difficilement pouvoir être l'ouvrage de M. Grotefend. Comment! ou il a été cruellement mystifié, ou l'on a déloyalement abusé de son nom, et il se borne à qualifier l'ouvrage d'ingénieuse fiction; et cette déclaration de sa part n'a d'autre but que d'empêcher la traduction de la brochure dans des langues étrangères! Mais, dans l'une ou l'autre supposition, qui n'aurait commencé par accabler le faussaire sous le poids de sa juste indignation, sans s'inquiéter si des traductions dans d'autres idiomes pourraient contribuer à propager l'erreur? Si la note de l'*Athenæum* est de M. Grotefend, il faut qu'elle ait été dénaturée par le traducteur anglais, soit involontairement, soit dans un but d'intérêt personnel.

Telles étaient les réflexions que suggérait à l'auteur de cet article une telle complication d'incidens et de doutes, quand il a

« le contenu d'un livre dont la perte a été si long-temps déplorée et qu'un heureux hasard « a fait retrouver dans un manuscrit bien conservé et *tomber entre des mains allemandes?* »

reçu la lettre suivante de M. Grotefend, auxquel il s'était adressé pour lever ses incertitudes.

Hanovre, le 18 août 1836.

« MONSIEUR,

« Peu de temps après avoir recommandé aux savans l'analyse de la traduction de Sanchuniathon par Philon de Byblos, qu'on prétend avoir découverte récemment, j'ai eu lieu de me convaincre que l'auteur de cette analyse n'était qu'un mystificateur, et je me suis vu dans la nécessité d'exprimer publiquement mes doutes sur l'authenticité de sa découverte. *Il est vrai qu'il y a tant de motifs qui plaident en faveur de l'authenticité de l'ouvrage, que les hommes les plus habiles peuvent difficilement y trouver la matière d'un doute.* Mais comme tout ce qui a paru à ce sujet dans le public annonce, dans M. Wagenfeld, un insigne mystificateur, et que personne n'a pu jusqu'ici examiner le manuscrit, on est autorisé à douter de l'authenticité, sinon de l'ensemble, du moins de beaucoup de détails. On était d'autant plus éloigné de s'attendre à une pareille supercherie de la part d'un jeune homme candidat en théologie et en philologie à Brême, que l'amour de la vérité est le trait caractéristique des Allemands. Mais malheureusement M. Wagenfeld a si peu d'amour pour la vérité, que je me suis vu obligé de rompre toute relation avec lui. Les doutes que j'ai émis dans les journaux n'avaient d'autre but que de le mettre au pied du mur, afin d'arriver au moins à quelque certitude. Ils ont eu pour résultat *de le faire traiter avec la librairie Schünemann, à Brême, pour l'impression de l'original grec.* Mais malheureusement on doute également de l'authenticité de cet original. Et en admettant même que ce texte grec eût pour base un ancien manuscrit, on ne peut prendre pour argent comptant ce qui vient d'un homme qui, comme M. Wagenfeld, est convenu que pour le plaisir de mystifier le public, il ne craindrait pas de recourir à l'imposture.

« Recevez, monsieur, etc.

G.-F. GROTEFEND. »

On voit, par cette lettre, que tous les doutes sont encore loin d'être levés; mais elle nous prouve que M. Grotefend est véritablement l'auteur de la préface qui précède l'analyse en question, et que, ne connaissant pas les motifs peu honorables qui ont pu déterminer M. Wagenfeld à abuser de sa bonne foi et de celle du public, il a cru dès le principe à l'authenticité de l'ouvrage. Mais qu'on ne se hâte pas de blâmer le respectable directeur du lycée de Hanovre d'avoir accordé confiance à ce travail, car il est fait avec tant d'ha-

bileté et de savoir, qu'il peut tromper l'œil le plus exercé. Comment penser qu'un jeune homme qui vient à peine de quitter les bancs de l'université ait déjà acquis assez de science pour faire revivre un ancien peuple dans une histoire suivie et probable? Comment croire surtout que, pour satisfaire une fantaisie aussi bizarre qu'inexplicable, ce jeune homme, dès son début, compromette tout son avenir, et s'expose à jamais au mépris de ses concitoyens? Tout autre savant que M. Grotefend, qui, sans connaître le caractère du jeune étudiant, eût reçu la communication de son livre, se serait passionné pour la découverte; car, je le répète, rien de plus vraisemblable que tout ce récit. Nous en ferons juge le public en mettant sous ses yeux quelques extraits de cette brochure, qui méritera toujours d'être regardée comme une production aussi curieuse qu'intéressante, quelle que doive être, en définitive, l'opinion à laquelle on s'arrêtera sur le compte de son auteur.

Nous commencerons par l'histoire mythique de Mélicerte ou Melkart, l'Hercule tyrien (liv. II, chap. 9-15).

Ce mythe est raconté fort au long d'après les chants sacrés que Sanchuniathon entendit à Tyr, dans son enfance, et dont le sens merveilleux devait avoir fait une forte impression sur son esprit. L'idée renfermée dans ce mythe, c'est qu'on ne peut s'élever à la divinité qu'en poursuivant un grand et noble but à travers tous les dangers, et en surmontant toutes les fatigues. Mélicerte se propose un but éloigné de l'autre côté de la mer orageuse, au bout de la terre (cap. 10). Ce but est digne d'un dieu : celui qui l'atteindra, s'élèvera vers la divinité. — Mélicerte arrive en effet à Tartessus; ses contemporains étonnés lui élèvent des temples et des autels, et l'invoquent à l'égal de Kronos et des autres dieux. Du reste il est incontestable que ce mythe renferme aussi plusieurs souvenirs historiques, comme par exemple la notion d'une grande quantité de métaux précieux en Espagne.

L'auteur commence par nous raconter une aventure amoureuse de la jeunesse de Mélicerte, et la fin tragique de cet amour. Les fils de Démaroon, Mélicerte et Isroas, après une expédition contre les géans, se disputèrent, en partageant le butin fait sur l'ennemi, la possession de Déisone (1), jeune fille des montagnes, d'une rare beauté, dont Isroas s'était emparé. Mélicerte propose de s'en remettre au choix de la jeune

(1) En hébreu *Dechen*, fertilité. W.

fille; Isroas y consent, et Déisone choisit Mélicerte : car il était aussi beau qu'Isroas (1) était laid.

Mélicerte alors célèbre son épouse dans des chants qui s'étaient conservés jusqu'au temps de Sanchuniathon et que l'on chantait à la fête de ce héros. Mais Isroas vint pour enlever de force Déisone, et assiégea la tour de Mélicerte. En vain celui-ci tenta de l'apaiser. « Le vautour tue le vautour, et le cèdre de la montagne renverse son frère dans sa chute. Mais pourquoi désires-tu le combat, pourquoi veux-tu la guerre contre ton frère? Tu connais mon courage; je ne voudrais pas te rencontrer dans le combat. Ne sommes-nous pas, ô mon frère, deux torrens, qui s'élancent du même ravin? Pourquoi cherches-tu le combat contre moi, Isroas? » Lorsque Isroas vit qu'il ne pouvait point s'emparer de la jeune fille, il la perça de loin d'une flèche, afin que son frère ne pût pas non plus en jouir. Mélicerte accourt et la trouve morte. Il la pleura trois jours, et demanda alors aux Cabires des vaisseaux avec lesquels, à la tête de ses nombreux compagnons, il fait route vers Cittium, dont les habitans étaient alors en guerre avec les montagnards. Aidés par Mélicerte, les Cittiens remportent la victoire, et en reconnaissance de ce service, ils veulent que le héros devienne leur roi. Mais lui part pour la côte située en face de Cittium, où demeurait le frère de son père, nommé Jurus. Le récit de l'entrevue de Mélicerte avec le vieillard aveugle est fort touchant.

Là il s'arrête quelque temps : car la mer est orageuse et les vents soufflent avec violence. Jurus, sentant approcher sa fin, donne sa bénédiction à Mélicerte, d'après un ancien usage de l'Orient, l'exhorte à continuer son voyage, et lui prédit l'avenir : « Tu triompheras d'une mer inconnue, et le premier de tous les mortels tu verras les bornes de la terre. Tu deviendras si grand, que Kronos et les autres dieux te regarderont comme leur égal. »

Jurus mourut; Mélicerte l'ensevelit et le pleura trois jours. Le quatrième jour il se relève, se purifie, et s'embarque avec ses compagnons pour continuer son voyage. Mais une violente tempête les fit long-temps errer sur la mer. Enfin ils entrèrent dans une baie, mais comme il s'y trouvait un grand nombre de bas-fonds, ils essuyèrent un naufrage où quelques hommes de l'équipage périrent. Cependant le plus grand nombre échappa aux dangers et atteignit le rivage.

D'abord ils formèrent le dessein de se construire un nouveau vaisseau sur cette plage; mais ils furent contraints d'y renoncer parce que les forêts du pays ne leur offraient pas de bois de construction, et que d'ailleurs,

(1) En hébreu *Ich roa*, l'homme de la méchanceté, l'homme de la laideur. W.

dans ces parages, les écueils et les bas-fonds rendaient la navigation très dangereuse. Ils résolurent donc de remonter la côte jusqu'à ce qu'ils trouvassent un port sûr et des matériaux convenables.

Ce naufrage doit avoir eu lieu sur la côte occidentale de l'Italie, car la contrée où les voyageurs arrivèrent ensuite est nommée Ersiphonie (1). Ils s'y établirent au pied d'une montagne qu'ils appelèrent Liban (2), et il résulte de la comparaison d'autres passages que sous le nom d'Ersiphonie, il faut entendre les côtes de la Ligurie, et sous celui de Liban, les Alpes. Il y avait aussi un chemin qui conduisait au-delà de la montagne, le long des côtes de la mer. Mélicerte, qui avait appris que cette montagne était sacrée et que les dieux y résidaient, envoya ses compagnons en avant par le chemin indiqué, et lui-même gravit la montagne pour y sacrifier et y prier. Ainsi, dans la légende hébraïque le peuple reste dans la plaine, et Moïse seul monte sur le sommet de la montagne pour se mettre en rapport avec la divinité. Un autre point de comparaison se présente dans l'une et l'autre tradition; c'est que le séjour de Mélicerte sur la montagne, fut de quarante jours comme celui de Moïse. (Voyez Exode, XXXIV, 28.) Le héros phénicien y vécut dans un commerce intime avec les dieux; puis il redescendit auprès de ses compagnons, qui, dans l'intervalle, avaient construit un vaisseau sur les bords d'un grand fleuve. Ce fleuve ne peut être autre que le Rhône, car il est dit que Mélicerte dut descendre durant cinq jours, en se dirigeant à l'ouest, avant d'y retrouver ses compagnons.

Ici l'auteur donne quelques détails sur la montagne sacrée. Mélicerte est le seul mortel qui ait gravi ce pic inaccessible, parce qu'indépendamment des horreurs d'une nature sauvage, une telle entreprise offrait des dangers qui devaient détourner les plus audacieux. En effet, dans les marais et dans les lacs qui entouraient la montagne, se trouvaient des dragons d'une grosseur démesurée, qui enlaçaient pour le dévorer quiconque s'approchait de ces lieux, et dans les forêts voisines on voyait au milieu des arbres des fantômes effrayans. Le milieu de la montagne est enveloppé de brouillards et de nuages. Au-dessus des nuages s'élève la cime la plus haute, couverte de neiges éternelles. Là se trouve la demeure des dieux, inaccessible à tous les mortels.

Mélicerte se remit en mer avec son vaisseau nouvellement construit et aborda dans une île où se trouvaient de nombreux troupeaux de bœufs. Il désirait se procurer quelques pièces de bétail, car il était dans

(1) En hébreu *Erets tsafon*, la terre du nord, nom que lui avaient donné les colons, relativement à la Sicile et à l'Afrique; car pour eux les côtes de la Ligurie étaient ce qu'il y avait de plus au nord. W.

(2) En hébreu *Lebanon*, montagnes de neiges, Alpes. W.

une grande détresse. Mais l'avare et inhospitalier Obybacros (1) auquel appartenaient ces troupeaux, refusa d'accéder à sa prière, et Mélicerte se vit contraint de recourir à la violence pour l'éloigner. Pendant ce temps ses compagnons emmenèrent tranquillement les bestiaux dont ils avaient besoin, et accablèrent de leurs railleries Obybacros, qui de loin exhalait sa fureur en horribles injures.

Il est inutile de faire ressortir la conformité parfaite qu'offre avec cette tradition celle où les Grecs racontent l'enlèvement des bœufs de Géryon par Hercule. Cette dernière a pris évidemment naissance chez les Phéniciens, et les Grecs n'ont fait que l'embellir en l'attribuant à leur Hercule (2). Du reste, les Phéniciens et les Grecs sont d'accord sur le lieu de la scène, que les uns et les autres placent dans les îles Baléares. Ainsi, Mélicerte était parvenu près des côtes de l'Espagne.

Parti de ces lieux, il fit naufrage sur les côtes d'une île voisine. Cette île était couverte de forêts, et comme Mélicerte se trouvait malade, personne n'osa pénétrer dans ces bois épais pour y chasser; car tous étaient effrayés par les sons terribles qui partaient de ces lieux, semblables aux rugissemens d'un lion redoutable. Ils se virent donc réduits aux coquillages et aux poissons dont le port était pourvu en abondance.

Témoin de la frayeur de ses compagnons, Mélicerte sentit se ranimer son ardeur chevaleresque, et ne trouvant personne qui voulût l'accompagner, tout malade qu'il était, il s'aventura seul au milieu de la forêt. Bientôt il aperçut, au milieu du taillis le plus touffu, une femme d'une grande beauté qui était endormie. Au bruit des pas du héros elle se réveille et lui ordonne de s'approcher. Il obéit, mais, ô prodige! les jambes de cette femme se terminent en queue de serpent. Mélicerte, qui ne connaît pas la crainte, s'avance intrépidement pour connaître sa volonté. Elle lui annonce qu'elle est l'une des servantes de Léiathana (3), la reine des serpens, et l'invite à la suivre auprès d'elle. Mélicerte y consent, et trouve dans une caverne la reine entourée de ses suivantes, qui, toutes, sont semblables à elle. La reine lui apprend qu'elle a été chassée de ses états par Masisabas (4) qui la retient en ces lieux par ses enchantemens (ἐπῳδαῖς). Mais, ajoute-t-elle, je t'ai choisi pour me venger, car je vois que tu es un homme de cœur. Va donc! tu le rencontreras à Tartessus, aux bornes du monde, et quand tu l'auras abattu sous tes coups, tu trouveras pour

(1) En hébreu *Abi bakar*, le père du bétail. W.

(2) Cependant Justin (XLIV, 4, 15) dit qu'Hercule est originaire d'Asie. *Herculem ex Asia*. W.

(3) En hébreu *Livyathan*, recourbé, sinueux. Expression employée en parlant des monstres d'une grande dimension, et notamment des crocodiles et des serpens. W.

(4) Ou Masisabal, le trait (*massa*) de Baal. W.

ta récompense d'immenses richesses dans sa demeure. Elle dit, et en le congédiant elle lui remit une boîte qui contenait un poison mortel. En trempant ses flèches dans ce poison, il ne pouvait manquer de donner la mort à son ennnemi. Mélicerte alors se hâte de regagner le rivage où il raconte à ses compagnons les prodiges dont il a été témoin, et l'accueil qu'il a reçu.

Ses compagnons sont émerveillés de son récit, et se hâtent de réparer le navire. Pendant plusieurs jours ils font route vers l'ouest, et abordent enfin en terre ferme. Ils débarquent alors, et aperçoivent dans l'intérieur du pays de Tartessus une citadelle, qui, d'après la description de Léiathana, ne peut être que la demeure de Masisabas. Celui-ci, qui avait vu de loin le vaisseau s'approcher des côtes, n'attendit pas que les étrangers l'attaquassent, et accourut vers le rivage pour engager le combat. Il était d'une taille démesurée, et dépassait Mélicerte de toute la tête; ses armes brillantes, sa force prodigieuse, tout semblait rendre la victoire douteuse pour le héros phénicien. Un accident inattendu rendit encore la position de Mélicerte plus difficile; car au moment où il marchait à la rencontre de son ennemi, son arc, trop fortement tendu, se brisa, et, par là, il se vit dans l'impossibilité de faire usage du poison que Léiathana lui avait donné. La tradition sans doute a ajouté cet épisode pour montrer comment un héros, par sa propre force, peut sans le plus léger secours mener à bout toutes les entreprises.

Dans cette extrémité, Mélicerte saisit un javelot et le lance à son ennemi avec tant de vigueur qu'il le perce de part en part et le cloue même à un arbre voisin. La victoire de Mélicerte est assurée, il s'approche de Masisabas et lui coupe la tête.

Vient ensuite l'énumération des trésors que le vainqueur trouva dans la citadelle conquise, et qui consistaient en beaucoup d'or et des monceaux prodigieux d'argent (1). Au bruit de ce glorieux exploit, les habitans des contrées voisines accoururent pour rendre hommage au héros, et lui témoignèrent leur reconnaissance. Ils lui apportèrent aussi en présent une quantité énorme de métaux précieux. Mélicerte apprit d'eux que, près de là, se terminait la mer et se trouvait un détroit qui conduisait dans l'Océan. A cette nouvelle, il remonte aussitôt sur son navire, et suivant la direction indiquée, il parvint le jour même au détroit. Mais, comme il était déjà tard, il résolut de ne descendre à terre que le lendemain. Les habitans des côtes, en apercevant suspendue à la proue du navire la tête de Masisabas qu'ils avaient jusqu'alors regardé comme invincible, chan-

(1) Les richesses de l'Espagne en métaux précieux étaient célèbres dans l'antiquité. Justin (XLIV, 1, 6), en parlant de ce pays, fait aussi mention de ses *abtrusorum metallorum felices divitias*. W.

tèrent les louanges et l'intrépidité de Mélicerte, et l'accueillirent avec joie.

Ainsi Mélicerte avait enfin atteint le but qu'il se proposait depuis long-temps. « Il fut le premier qui parvint aux bornes de la terre. Avant tous les Sidoniens et tous les Tyriens il pénétra sur les plaines désertes de l'Océan. Aussi reçut-il la récompense qui lui était promise. Aux yeux des habitans, race grossière et sauvage, tout dans les étrangers était un sujet d'admiration, leur navire, leur costume, leurs ustensiles. Ils vivaient de pêche et de chasse, et avaient, il est vrai, des barques, mais très petites et très grossièrement construites. Ils ne portaient pas non plus de vêtemens, et se couvraient de peaux de bêtes, car ils ne connaissaient ni l'art du tisserand ni aucun autre art. Tous leurs meubles étaient d'un travail grossier et d'une simplicité extrême. Les étrangers, au contraire, avaient un grand vaisseau, de beaux vêtemens, des meubles pleins d'élégance. A ces différentes circonstances, et surtout aux grandes choses qu'il avait accomplies, ils reconnurent que Mélicerte était un dieu. Ils regardèrent aussi ses compagnons comme des dieux, mais comme des dieux inférieurs.

Ensuite Sanchuniathon raconte l'érection des deux colonnes par Mélicerte, son règne à Tartessus et son apothéose. Sur l'une et l'autre rive du détroit, il y avait une montagne au haut de laquelle il éleva une colonne. Ces deux colonnes, on les voit encore aujourd'hui, et elles doivent leur nom à Mélicerte. — Personne n'ignore que la légende de l'Hercule grec s'est approprié cette expédition, mais comme dans les temps, bien postérieurs, où les Grecs osèrent aussi se hasarder dans cette contrée, les anciennes colonnes de Mélicerte avaient disparu depuis long-temps, l'Hercule grec éleva les montagnes de Gibraltar et de Ceuta, comme monument de ses exploits, et depuis lors on n'a pas cessé de les appeler les colonnes d'Hercule.

Mélicerte s'établit dans cette contrée et s'efforça d'initier les habitans à la civilisation de l'Orient. Avant tout il bâtit une citadelle et une ville. Les Tartessiens reconnaissans lui élevèrent des temples dans la ville et dans les contrées environnantes, où ses images, d'argent pur, étaient l'objet d'un culte religieux. Un jour, enfin, qu'il était parti sans suite pour la chasse, il ne revint pas, et l'on ne put jamais retrouver ni son corps, ni son tombeau; car, d'après les opinions de l'ancien Orient, le tombeau des hommes qui, comme Mélicerte, ont été admis dans le commerce de la divinité, reste toujours inconnu. C'est ainsi que jamais personne n'a vu le tombeau de Moïse. (Deuteron. XXXIV, 6.) Après la disparition de Mélicerte, ceux de ces compagnons qui lui avaient survécu, résolurent de faire connaître à leur patrie les résultats de leur expédition,

et choisirent pour cette mission les hommes non mariés; car plusieurs d'entre eux avaient épousé des filles du pays. Après beaucoup de fatigues et de dangers, les envoyés arrivèrent enfin dans la mère-patrie, et élevèrent, sur le lieu même d'où ils étaient partis, un temple en l'honneur de Mélicerte. « Ce temple, on le voit encore dans l'ancienne ville des Tyriens. » La ville de Tyr elle-même fut bâtie plus tard sur ce même emplacement.

Dans le dernier chapitre de ce livre, l'auteur décrit les statues du dieu et les fêtes que célébraient en son honneur, un jour avant leur départ, ceux qui s'embarquaient pour Tartessus.

Certes il serait difficile de donner une couleur plus naturelle à ce symbole si intéressant des progrès de la navigation et du commerce des Phéniciens. Il n'y a pas moins de vérité dans le récit du voyage de découvertes que le roi de Tyr, Joram ou Hiram, contemporain de Salomon, fit exécuter par sa flotte, qui parvint jusque dans l'île de Ceylan :

Les Éthiopiens (1) apprirent à Joram que vers le midi il y avait aussi de vastes et riches contrées; que la population y était immense; les productions variées et remarquables; qu'elles consistaient en or, en argent, en perles, en pierres précieuses, en bois d'ébène, en ivoire, en singes, perroquets, paons, etc.; que toutes ces productions se trouvaient dans la Chersonèse la plus éloignée vers l'orient, là où les hommes voyaient le soleil sortir des ondes de la mer.

Joram envoya alors une députation à Natambalos, roi de Babylone, et lui fit dire : « J'apprends que le pays des Éthiopiens est vaste et populeux, et que de Babylone on peut y arriver facilement, mais non pas de Tyr. Si tu consens à fournir à mes sujets les vaisseaux nécessaires pour ce voyage, je t'enverrai cent manteaux de pourpre. » Le roi se montra d'abord disposé à y consentir; mais il retira sa promesse quand les marchands éthiopiens qui se trouvaient à Babylone, amenés par le commerce, l'eurent menacéd' abandonner la ville, s'il donnait des vaisseaux aux Tyriens.

Alors Joram offrit au roi des Juifs, Irenius (Salomon), de lui fournir tous les bois nécessaires pour la construction d'un nouveau palais s'il consentait à lui céder un port sur la mer d'Éthiopie, et Irenius lui abandonna la ville et le port d'Éilotha (Élath).

Bien qu'il y eût dans le voisinage de ce lieu d'immenses forêts de pal-

(1) Il s'agit de trois jongleurs indiens qui avaient long-temps vécu à la cour du roi de Sidon. M. Grotefend pense que par Ethiopiens il faut entendre les habitans de Ceylan.

miers, comme il ne s'y trouvait pas de bois de construction, Joram se vit forcé d'y faire porter, par huit mille chameaux, celui dont il avait besoin. On y construisit une flotte de dix vaisseaux, dont Kedar, Jamine et Kotilos obtinrent le commandement. Lankapatus (1), le seul des trois Éthiopiens qui eût survécu, désirant revoir sa patrie, s'embarqua avec eux et la flotte mit à la voile.

La mer d'Éilotha fut bientôt franchie, mais des tempêtes ne permirent pas aux voyageurs de traverser le détroit pour pénétrer dans la haute mer. Ils se décidèrent donc à débarquer dans une île pour y attendre la fin du mauvais temps. Pendant leur séjour dans cette île, ils semèrent du froment dans un endroit favorable et recueillirent une abondante moisson. Ensuite, ils franchirent le détroit, se dirigèrent à l'est et rencontrèrent, long-temps après avoir quitté l'Arabie, des vaisseaux babyloniens qui revenaient d'Éthiopie dans leur patrie.

Le jour suivant, les Phéniciens aperçurent le pays des Éthiopiens, désert et sablonneux sur le rivage, mais hérissé de montagnes dans l'intérieur. Durant dix jours ils longèrent cette côte inhospitalière, faisant toujours voile à l'est, et atteignirent enfin le point où elle se dirige vers le sud, à une distance infinie, couverte de villes populeuses. Les Éthiopiens possédaient aussi des vaisseaux et se livraient à la navigation; mais leurs bâtimens n'étaient pas équipés en guerre, et l'usage des voiles leur était inconnu. Les Tyriens continuèrent leur route pendant trente-six jours et arrivèrent enfin dans l'île de Rachius.

Ils débarquèrent sur un rivage très bas et couvert d'arbres énormes; mais durant la nuit, un vent impétueux les en éloigna, et ils coururent de grands dangers jusqu'au moment où ils trouvèrent enfin un mouillage sûr. Dans l'intérieur du pays s'élevaient de nombreux villages très peuplés, et quand les Phéniciens s'avancèrent dans les terres, ils furent entourés par les indigènes, qui accoururent en grand nombre et les conduisirent au gouverneur de la province. Celui-ci les traita somptueusement durant sept jours. Pendant ce temps, il envoya un messager au roi de la contrée pour l'informer de l'arrivée des étrangers et lui demander ses ordres. Le septième jour, le messager revint, et le jour suivant le gouverneur conduisit les Tyriens au roi, qui habitait la grande et populeuse ville de Rochapatta dans l'intérieur de l'île.

La marche était ouverte par une troupe de doryphores (lanciers) que le roi avait envoyés pour escorter les étrangers et pour écarter, par le bruit de leurs armes, les éléphans, dont ce pays abonde, et qui rendaient le voyage très dangereux. Ensuite venaient les Tyriens dont les chefs, Kedar, Ko-

(1) En sanscrit *Lankapati*, le seigneur de *Lanka*, Ceylan.

tilos et Jamine, étaient voiturés dans des litières, et les habitans du village qui portaient les présens destinés à leur souverain. Venait enfin le gouverneur, monté sur un éléphant et entouré de sa propre garde. Durant le voyage, ils arrivèrent aux bords d'un fleuve où se trouvaient un grand nombre de crocodiles qui dévorèrent l'un des hommes de l'escorte.

Au bout de trois jours, ils aperçurent devant eux la ville de Rochapatta, entourée de hautes montagnes. Au moment où ils s'approchèrent de la ville, une multitude innombrable accourut à leur rencontre, les uns montés sur des éléphans, les autres sur des ânes, d'autres encore portés en palanquin; mais le plus grand nombre était à pied.

Là, ils furent reçus par un officier qui les conduisit dans le vaste et splendide château du roi, dont il ferma la porte derrière eux, afin que la foule des curieux ne pût y pénétrer avec le cortége. Ensuite, il les présenta au roi Rachius qui était assis sur un tapis précieux. Les Tyriens lui offrirent leurs présens qui consistaient en chevaux, en étoffes de pourpre et en siéges de bois de cèdre. Le roi, de son côté, leur fit remettre des perles, de l'or, deux mille dents d'éléphant et une grande quantité de cannelle. Puis il leur donna l'hospitalité pendant trente jours.

Quelques Tyriens moururent dans l'île, l'un d'eux de maladie, les autres frappés par les dieux. Un Tyrien ayant trouvé des crottes de chèvres, traça quelques sillons dans le sable et invita l'un de ses compagnons, qui était près de là, à venir jouer avec lui. L'autre chercha vainement du crottin de chameau, attendu qu'il n'existe pas de chameaux dans cette île, et pour le remplacer il prit une bouse de vache qu'il coupa en morceaux; puis il se plaça vis-à-vis son compagnon, déposa les morceaux de fiente dans les sillons tracés sur le sable, et le jeu commença. Un prêtre qui passa par là les invita à cesser ce jeu, attendu que la fiente de vache était sacrée dans ce pays. Mais les deux Tyriens se rirent de cette injonction et continuèrent leur jeu. Le prêtre s'éloigna, mais quelques instans après, les deux joueurs tombèrent morts, au grand effroi des assistans. L'un des deux morts était né à Jérusalem.

La grande île de Rachius est entourée de tous les côtés par la mer si ce n'est vers le nord où elle communique par un isthme avec le continent opposé. Baaut dont on voit encore les pas empreints sur les montagnes a créé cette île en amoncelant le limon primitif. C'est de Baaut que descend le grand roi (1). L'île a en largeur six jours de marche et plus de douze en

(1) On a pensé que le nom de Baaut avait été employé ici pour désigner Bouddha, et de là on a tiré une preuve contre l'authenticité du travail de M. Wagenfeld. Mais d'abord il n'est pas démontré que le culte de Bouddha n'ait pas existé à Ceylan, au xe siècle, avant J.-C.; et, d'un autre côté, rien ne dit qu'ici Baaut se rapporte à Bouddha. Baaut est le nom que les Phéniciens donnaient au chaos. Avoir vu les traces des pas de Baaut dans un lieu,

longueur. Les productions en sont précieuses et variées. La mer fournit avec profusion aux habitans de la côte, des poissons d'un goût agréable, et le gibier abonde dans les montagnes. La cannelle y a beaucoup de force, et les éléphans qu'on rencontre dans l'île sont les plus grands qui existent. On trouve dans les fleuves, de l'or et des pierres précieuses, et des perles sur le bord de la mer.

Quatre rois règnent sur le pays; mais ils sont soumis à un roi suprême auquel ils envoient en tribut de la cannelle, des éléphans, des perles et des pierres précieuses. Ils ne lui donnent pas d'or, parce qu'il en possède en grande quantité.

Le premier roi a ses états au sud dans la partie où se tiennent les éléphans et dans laquelle on les prend en grand nombre; le second à l'ouest où l'on récolte la cannelle. C'est dans cette contrée que s'était opéré le débarquement des Tyriens. Le troisième a son royaume au nord où l'on recueille les perles en grande abondance. Une muraille est élevée dans toute la largeur de l'isthme pour défendre l'île contre les attaques des Barbares du continent. Enfin, les possessions du quatrième sont à l'est, et c'est là qu'on trouve les pierres précieuses avec profusion. Tous les quatre sont frères du roi de Rochapatta, le roi suprême, dignité qui est toujours conférée à l'aîné.

Ce roi suprême possède mille éléphans noirs qui sont très communs dans le pays, et cinq blancs dont l'espèce est extrêmement rare et ne se trouve pas dans les autres contrées. Quand les chasseurs prennent un éléphant de cette couleur, ils le conduisent aussitôt au roi de Rochapatta; car la loi ne permet qu'à lui d'en posséder de semblables.

Les crocodiles sont aussi très communs dans le pays, mais les habitans les chassent dans les marais et les tuent à coup d'épieux. Les Tyriens assistèrent à ce genre de chasse dix jours après leur arrivée à Rochapatta. Les crocodiles ne sont pas les seuls objets d'effroi qu'on rencontre dans les lieux solitaires. Les mouches y sont si nombreuses et si altérées de sang, que les messagers du roi qui, pour plus de promptitude, sont obligés de traverser les plus épaisses forêts, sont souvent tués par elles.

Tous ces détails, Joram, au retour des vaisseaux, les fit graver sur une colonne qui, par son ordre, fut érigée sur le parvis du temple de Mélicerte. « Il est vrai que cette colonne a été renversée par le tremblement de terre qui s'est fait sentir, il y a un an (ἐν τῷ πέρυσι σεισμῷ τῆς γῆς),

c'était peut-être pour eux y reconnaître les traces d'une formation primitive. Retrouver les traces d'un Dieu dans les endroits inaccessibles, est une idée religieuse commune à tous peuples, et dont nous avons vu plus haut un exemple. Du reste ces prétendues traces de Baaut s'appellent aujourd'hui le pied d'Adam.

mais elle n'a point été brisée et l'on peut encore y lire facilement l'inscription. »

Nous croyons devoir dire ici qu'un savant indianiste, auquel nous avons communiqué cet extrait, n'y a rien vu qui dénote une falsification. On ne peut qu'émettre la même opinion sur le huitième livre, qui contient un relevé des forces militaires de Tyr et des pays fréquentés par ses vaisseaux.

HUITIÈME LIVRE.

PÉRIPLE DE JORAM.

§ I. — RÉDACTION DU PÉRIPLE. (Chap. 1-2.)

« Ceci est le Périple dont Joram, roi de Tyr, a ordonné la rédaction à Joram, prêtre de Mélicerte, et qu'il a voulu qu'on gravât sur une colonne élevée dans la vestibule du temple de ce dieu. Il a prescrit au scribe Sydyk d'en faire quatre copies pour être envoyées aux habitans de Sidon, de Byblos, d'Aradus et de Béryte. » Mais presque toutes ces copies avaient été perdues, et nous avons vu plus haut que la colonne elle-même avait été brisée. Un seul exemplaire fut conservé dans le temple de Baaltis à Byblos, l'auteur nous en a rapporté les termes exprès (διὰ γραμμάτων τάδε λέγουσα). Le commencement était ainsi conçu :

« Joram, fils de Bartophas, roi de Tyr, a fait appeler devant lui Joram, fils de Madynus, vers le temps des premières figues, et lui a dit : Prends ton livre et dresse le catalogue de tous les états, de toutes les îles, de tous les pays barbares, de leurs forces, de leurs trirèmes, de leurs navires et de leurs chars; car nos trirèmes, en naviguant vers l'île de Rachius, ont atteint les bornes de la terre à l'est, en sorte que nous connaissons les pays les plus éloignés et leurs habitans, et que nous savons ce que nos pères ignoraient, eux qui naviguaient vers les îles et vers l'occident sans connaître les contrée orientales qui nous sont connues aujourd'hui. Écris tout cela pour que le souvenir s'en transmette chez nos descendans. Quand le roi eut dit ces mots, je me prosternai et m'éloignai pour rédiger cet écrit. »

§ II. — POSSESSIONS DES TYRIENS SUR LE CONTINENT. (Chap. 3-8.) — I. — TYR ET SIDON. (Chap. 3-4.)

De même que parmi tous les rois, le roi des Tyriens est le plus puissant, de même aussi la ville de Tyr est la plus grande et la plus riche de toutes les villes. C'est elle qui a inventé tous les arts. C'est en effet dans cette contrée que les compagnons d'Usous ont les premiers construit un

vaisseau pour se dérober à la poursuite d'Hypsouranios; ce sont les habitans du pays qui, les premiers, se sont livrés à l'agriculture et à d'autres travaux.

L'armée du roi se compose de soixante mille combattans, cent trirèmes et une quantité innombrable de vaisseaux de transport. Il a en outre mille doryphores couverts d'armures en or, et quatre-vingts chars de guerre. Le temple de Mélicerte et toute la ville ont été bâtis par les compagnons de ce Dieu, à leur retour de Tartessus. Aux environs de Tyr se trouvent les villes d'Hysora, de Mæné (Μαίνη), Silyphe, Bethobarkas, qu'on appelle aussi Bethataba, et Ramasé.

La ville des Sidoniens est aussi très riche. Ses forces de terre consistent en cent mille combattans, mille doryphores et vingt chars; ses forces navales se composent de soixante trirèmes. Au territoire des Sidoniens appartiennent aussi les villes de Monychus, Jauphé, Moyra, Dibon, séjour des enfans du roi, Nebra et Soate.

II. — BYBLOS, ARADUS, BÉRYTE. (Chap. 5-7.)

L'armée des Bybliens consiste en vingt mille combattans, deux mille doryphores et vingt chars. Ils ont en outre quatre-vingt-cinq galères. Dans leur ville sont les temples de Kronos qui a fondé la ville, de Baaltis et d'autres dieux. Près de Byblos sont situées les villes d'Asmania, de Jasude, de Nebite et de Nebra (différente de celle des Sidoniens).

Les Aradiens ont une armée de huit mille hommes, plus mille doryphores, cinq cents archers, vingt chars de guerre et cinquante trirèmes. Les villes de leur territoire sont Arboze, Kasauron, Itynna, Delibas et Asypotia. Entre Delibas et Itynna se trouvent les Misybata, pierres prophétiques élevées par le dieu Ouranos (1).

Les Bérytiens peuvent mettre sur pied dix mille combattans, mille doryphores et quarante chars de guerre. Leur marine se compose de trente galères. Leur ville a été bâtie par Eliun, qui lui a donné le nom de sa femme Béryte. On y admire surtout les temples de Pontus et d'Astarté. Les villes peuplées par les Bérytiens sont : Arbe, Isbas, Sydrobal et Bethastaroth. Sur le chemin qui conduit à Byblos, près de la ville de Sydrobal, s'élèvent les ruines de la tour des Égyptiens qui, sous la conduite de Pasurgus, cherchèrent à soumettre la contrée. Une vierge, Adramot (2), les vainquit et détruisit leur repaire.

III. — LES MONTAGNES. (Chap. 8.)

Les forces des habitans des montagnes s'élèvent à trente-deux mille

(1) τὰ Μισόβατα, μαντεῖον λίθινον. ch. VI. En hébreu *Matsebeth*. W.

(2) Philon donne ailleurs au nom d'Adramot la forme grécisée Adramusa. Comp. l'arabe *Hadhramaut*. W.

hommes, dont deux mille archers. Ils n'ont ni villes, ni vaisseaux, ni chars de guerre, et habitent de nombreux villages. C'est chez eux, dans les villages de Gabara, d'Oryx et de Gadra, que se trouvent les Bétyles (1), qui sont aussi des oracles établis par Ouranos. Les plus célèbres sont sur le sommet du mont Zetunus qui est couvert d'oliviers et sur la route qui conduit des montagnes à Tyr. Sur la montagne qui lui fait face, est le village de Momigura, où se trouve une forteresse avec des retranchemens et une garnison.

§ III. — ÉNUMÉRATION DES FORCES DE TYR. (Chap. 9.)

Ces villes, ces villages, ces montagnes, sont tributaires du roi Joram : et quand ce prince se dispose à la guerre, il rassemble à Tyr toutes les forces militaires dont il dispose, savoir : six cent huit mille combattans, cent quatre-vingts chars, six mille doryphores, deux mille cinq cents archers et trois cent vingt-cinq trirèmes. Si la guerre doit avoir lieu sur mer, les habitans des îles et des colonies lui envoient leur contingent, qui consiste en soixante-dix mille soldats, deux mille six cents archers et trois cent dix-huit vaisseaux de transport.

§ IV. — POSSESSIONS DES TYRIENS AU-DELA DE LA MER. (Chap. 10-14.)

La première des îles est Cittium (Chypre). Elle est fertile et bien peuplée. L'intérieur de l'île est habité par des barbares impies et grossiers qui ressemblent par les mœurs et par le langage aux géans du mont Liban. Sur les côtes, riches en ports, sont situées des villes, des villages et des forteresses bâties par nos ancêtres. La ville de Cittium, fondée par Demaroon, a une armée de dix mille hommes, soixante galères et cinq cents archers; mais elle n'a pas de chars, l'usage en étant inconnu dans les îles. Dans la même contrée se trouvent encore les villes de Lydana et de Gola, ainsi que beaucoup de villages. L'île renferme encore la ville de Masuda (2), qui fut fondée par le Sidonien Bimalus, et peut équiper quatre mille hommes et vingt galères. Près de cette ville, au sommet d'une montagne, est un grand autel élevé à Kronos, et qui, brillant toujours d'un vif éclat, peut être aperçu des navigateurs même par un temps pluvieux.

En naviguant vers l'occident, on rencontre l'île des Rhodiens qui, en cas de guerre, peut fournir trois mille hommes et dix vaisseaux. Les Sidoniens, dans des temps fort reculés, y ont fondé une ville; mais l'infertilité du sol a contraint les habitans à l'abandonner, et depuis lors ils vivent dispersés dans plusieurs villages.

La côte opposée est au contraire fertile et très peuplée. On y trouve

(1) Les Bétyles étaient des pierres rondes auxquelles on attribuait une vertu prophétique. Il en est question dans la Genèse, XXIV, 18 et suiv.

(2) M. Grotefend croit voir dans Masuda les traces du nom d'Amathonte (Amathus).

trois établissemens des Sidoniens, un des Aradiens et quatre des Tyriens. Les noms des villes sidoniennes sont Machira, Supha, Zoara; celui de l'établissement d'Aradus, Sale; ceux des colonies tyriennes, Ozyne, Bethomalkrot, Masaba et Casra. Les habitans de Machira ont une armée de cinq mille hommes et vingt vaisseaux. Ceux de Supha peuvent armer deux mille hommes et dix vaisseaux; ceux de Zoara, mille hommes et dix vaisseaux. Les Saléens, de leur côté, ont quinze cents guerriers et une flotte de huit vaisseaux. Enfin, les habitans d'Ozyne mettent sur pied deux mille hommes; ceux de Bethomalkrot douze cents; ceux de Masaba cinq cents, et ceux de Casra huit cents. Les quatre villes réunies possèdent quinze vaisseaux.

Les Machiréens, les Suphéens et les Ozynéens font souvent voile vers des îles et des détroits situés au couchant pour combattre les barbares de ces pays, qui se livrent à la piraterie, et ont des vaisseaux semblables aux nôtres.

L'île des Cérates (Crète) est d'une étendue considérable. Les Sidoniens y ont fondé une ville de Mapiza, et les Tyriens un établissement nommé Mapristor (1), « parce que les Tyriens y ont un port. » Mapiza fournit trois mille combattans, quinze vaisseaux et cent archers, Mapristor quatre cents hommes et six vaisseaux. Dans les montagnes habitent les Cérates aujourd'hui subjugués, mais qui, autrefois redoutables sur mer, ont fondé des établissemens dans le pays de Gaza.

Gadira, ville riche et peuplée, est une colonie des Mapizéens. On y trouve un temple d'Astarté entouré de murs, ce qui a fait donner à la ville le nom qu'elle porte (2). La ville a sept mille combattans, deux cents archers et une flotte de trente galères. Sur la côte opposée, les Gadiréens ont peuplé beaucoup de villages et de châteaux.

Si l'on navigue à l'ouest de cette île, on arrive en quatre jours, avec un vent favorable, dans l'île de Mazaurisa, également très peuplée. Les Tyriens et les Sidoniens y habitent six villes, Nasbos, la ville de Mélicerte, Jamnia (Ἰαμνείαν), Jitron, Malkuba, Ophala et Moraba, et beaucoup de villages. Ces colonies fournissent onze mille hommes et une flotte de trente-huit vaisseaux (3).

De Moraba, on arrive en un jour à Mylité (4), où l'on ne trouve point de

(1) En hébreu *Mifrats tor*, le port de Tyr. W.

(2) Γάδειραν γὰρ τεῖχος λέγουσιν, ajoute Philon. En hébreu *Ghedera*. W.-M. Grotefend dans sa préface pense qu'il s'agit de Cythère.

(3) Mazaurisa est la Sicile, pays (en arabe *mesr*) du feu (en hébreu *ech*); elle était ainsi appelée à cause de son volcan W. Quant aux six établissemens formés par les Tyriens et les Sidoniens en Sicile, M. Grotefend renvoie à Thucydide, liv. IV, ch. II.

(4) Malte, suivant M. Grotefend.

villes, mais seulement des villages. L'île met sur pied deux mille combattans et peut armer quinze vaisseaux. Elle est couverte d'autels consacrés à Astarté Mylité.

De là on aborde promptement à Maphilé, colonie peuplée par des Aradiens, des Bybliens et d'autres encore. Dans des temps plus anciens il y avait là cinq colonies, que les sauvages indigènes détruisirent ; les habitans de ces cinq villes se réunirent sur ce point et y bâtirent une ville. Leurs forces consistent en quatre mille combattans et trente-six vaisseaux. Cet établissement se trouve dans le pays de Tenga, contrée vaste, mais fort déserte, parce qu'elle est dépourvue d'eau et brûlée par le soleil

En navigant au nord de Mazaurisa, on arrive en Erséphonie, où se trouvent quatre colonies, dont l'armée monte à douze mille hommes et à vingt-cinq vaisseaux. Cette force imposante date de l'époque où, au moment d'une guerre contre les Tartessiens, les Sidoniens y envoyèrent des renforts. On n'a rien à craindre des indigènes, car ils sont peu nombreux et très pacifiques. Dans ce pays est le mont Libnas, consacré à Mélicerte, qui y a laissé l'empreinte de ses pieds.

Près de l'Erséphonie sont situées les deux îles de Kiton et de Gadyla (1), séparées par un détroit sur lequel est située une petite ville. De là on arrive en dix jours à Tartessus, en passant près de l'île déserte de Léiathana et des îles d'Obibacros.

Maintenant, si l'on réunit toutes les forces de terre et de mer du roi Joram, on trouvera que son armée consiste en vingt-cinq myriades de combattans de toute arme, et sa flotte en six cent quarante-trois vaisseaux. Il possède en outre cent quatre-vingts chars de guerre et d'immenses trésors; car, si en temps de guerre les villes lui envoient des troupes auxiliaires, en temps de paix elles lui paient un tribut.

§ V. — TARTESSUS ET LES IMYRCHAKINES. (Chap. 15.)

Les Tartessiens, descendans de Mélicerte, sont alliés des Tyriens et habitent à l'occident. Leur prince est Nausitanus, fils de Charon, qui est très puissant et possède beaucoup de galères et d'autres vaisseaux. Ce peuple habite cinq grandes villes et beaucoup de villages. Les contrées voisines des fleuves sont très fertiles, les montagnes renferment de riches mines d'or et d'argent, surtout aux villages d'Ardiabe et d'Ophile.

Tartessus est située sur le détroit et sur l'océan. L'océan septentrional n'est pas navigable à cause du soulèvement des vagues, celui du sud parce que les côtes y sont désertes. Là est le promontoire de Tiborsypha.

(1) La Corse et la Sardaigne.

Les contrées les plus éloignées de cet océan sont les Imyrchakines, c'est-à-dire les îles d'Hyresa, Hyrisima, Mazaurisa et Igydula, qui étaient fort populeuses dans le principe, mais qui ont été entièrement dépeuplées par une peste. Elles sont à dix jours de marche du promontoire de Tiborsypha (1).

§ VI. — LE SUD, LE NORD ET L'EST DE LA TERRE. (Chap. 16.)

Dans le voisinage des Tyriens habitent les Cérates, les Juifs, les Égyptiens, les Arabes, les Damascènes et les Hamathéens, alliés de Joram.

En Égypte est le Nil. En le remontant, on arrive en sept jours à la capitale où l'on trouve un grand nombre d'esclaves éthiopiens venus des contrées méridionales. Ils ont la peau noire, mais par leurs mœurs et leur manière d'être, ils ressemblent beaucoup aux Égyptiens. Les Éthiopiens habitent les contrées les plus méridionales de la terre.

Au nord habitent les Arméniens, les Phrygiens et les Lydiens; bien plus au nord encore les Gambres, les Amydones et les Titans. Les Titans sont une race très sauvage et à demi nue qui va chercher en Médie des chevaux blancs qu'elle regarde comme des dieux. Ils habitent autour d'un grand lac et sont à vingt jours de marche des Mèdes.

Vers le levant habitent les Babyloniens, les Mèdes et les Éthiopiens. La ville des Babyloniens est grande et peuplée. La Médie nourrit de nombreux troupeaux de chevaux blancs. Le pays des Éthiopiens est sablonneux et aride sur les côtes, montagneux dans l'intérieur des terres.

Le pays le plus reculé à l'orient est la Chersonèse de Rachius, où les trirèmes de Joram sont parvenues.

Citons encore quelques chants nationaux qui se trouvent rapportés dans le cours de l'ouvrage. Assurément il y a une poésie bien élevée et une suite d'images dignes de la Bible dans ce chant funèbre sur des guerriers tyriens morts à Tartessus, que M. Grotefend rapproche du fameux cantique d'Ézéchiel :

La mer t'a-t-elle rejeté sur le rivage comme une perle brillante, ou bien es-tu né du ciel, astre lumineux? Le continent brille de ton éclat et la mer réfléchit ta beauté.

O reine des flots, quand tu vois ton peuple naviguer, tu te réjouis comme une heureuse mère à la vue de ses enfans.

Mais jette les yeux au loin, et des larmes rouleront sur tes joues et baigneront le sol; et la mer retentira de tes chants plaintifs;

Car tes trirèmes ont été brisées à Tartessus, et les plus braves de tes

(1) Le nom d'Imyrchakines s'explique par l'hébreu : *Iimrakhokim*, îles éloignées. Il s'agit évidemment des Canaries.

fils, étendus morts sur un rivage lointain, sont la proie des vautours et des poissons.

Il n'y a pas moins de grandeur dans ce chant d'un roi d'Hamalh banni de ses états :

Ammisus m'a chassé de la ville; mes serviteurs m'ont accablé de leurs railleries; mais je ferai fouetter mes serviteurs et je tuerai Ammisus.

Autrefois je reposais sur la pourpre de Tyr, et mon coussin était fait de soie babylonienne.

Mais croyez-vous que je tremble parce que l'obscurité descend sur la forêt et que l'orage passe à travers les arbres comme un lion rugissant?

Croyez-vous que je m'épouvante à l'aspect des rochers qui brillent à la clarté de la lune et des pâles fantômes qui surgissent de chaque motte de terre?

Le lion est-il sans courage dans son obscure tanière? Avez-vous jamais vu le sanglier saisi de crainte? Le sanglier sauvage parcourt sans effroi les ravins de la montagne, et le rugissement du lion fait trembler ses ennemis.

Après la lecture de ces divers extraits, on concevra que des hommes tels que Gesenius et Grotefend aient cru à l'authenticité du livre auquel nous les avons empruntés. L'opinion de M. Grotefend a changé, il est vrai, mais ses doutes actuels paraissent plutôt tenir aux renseignemens qui lui sont parvenus sur le caractère de M. Wagenfeld qu'à l'ouvrage en lui-même. D'ailleurs, la lettre de M. Grotefend ne prouve pas que la falsification soit complète, puisqu'il paraît croire à l'existence d'un manuscrit que M. Wagenfeld aurait altéré. La publication du texte grec, qui est formellement promise, viendra bientôt fournir des armes sûres à la critique, et si, en définitive, il faut voir dans M. Wagenfeld un successeur d'Annius de Viterbe et de Ligori, on ne pourra s'empêcher de regretter qu'avec tant de science, avec un sentiment si profond des antiquités sémitiques, une imagination si poétique et si féconde, il ait compromis son avenir littéraire en se rendant coupable d'une supercherie qui ne peut nuire en rien à ceux qu'il aurait trompés, mais qui porterait à jamais atteinte à son caractère et à son honneur.

PH. LE BAS.

REVUE

LITTÉRAIRE

DU

PREMIER SEMESTRE DE 1836.

Si l'on veut bien accepter, comme point de comparaison, une évaluation des travaux littéraires de l'année 1835, insérée dans l'un des précédens numéros de la *Revue* (1er avril), nous aurons, pour l'année courante, un double progrès à signaler. On a fabriqué moins de livres; on en a produit de meilleurs. Non pas que nous ayons à rappeler beaucoup de ces bruyans succès, qui ne laissent à la critique d'autre rôle que l'admiration; mais nous avons compté en plus grand nombre les ouvrages solides, instructifs, dirigés vers un but utile, et qui, lors même qu'ils n'atteignent pas toute la perfection désirable, ont du moins le mérite de mettre en mouvement beaucoup d'idées. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'amélioration littéraire que nous nous empressons de constater.

La production matérielle du semestre qui vient de s'écouler, comparé aux mois correspondans de l'année dernière, s'est affaiblie de plus d'un huitième, et cette diminution, portant principalement sur les livres tirés à plus grand nombre, peut être évaluée à dix millions de feuilles ou vingt mille rames pour la librairie seulement. Quant au journalisme, il est

toujours fort entreprenant. Mais les illusions qui ont donné naissance à de nombreuses tentatives sont déjà expiées en grande partie. Chaque semaine a vu éclore environ trois feuilles nouvelles. Plusieurs n'ont vécu que comme prospectus, et, faute d'alimens, en sont restées à l'état embryonnaire. Beaucoup d'autres ont succombé après une courte apparition, et si quelques-unes soutiennent encore leur existence problématique, elles demeurent bien éloignées sans doute d'une position stable et régulière. Sans entrer dans la discussion du budget d'autrui, qu'il nous soit permis d'établir un fait social autant que littéraire : à savoir, que le journalisme qui, chez nous, est né d'hier, en est encore aux rêves dorés des premiers débuts, qu'il se passera peut-être bien du temps avant que les entrepreneurs apprennent, ou pour mieux dire, avant que les actionnaires aient appris, grace à ceux-ci, que les calculs de probabilités commerciales ne sont pas applicables aux produits de la presse; qu'il faut plus que du savoir-faire pour découvrir un domaine exploitable dans la sphère infinie des opinions et des idées; que d'ailleurs une rédaction ne s'improvise pas plus qu'un public, et que la force intellectuelle qui anime un journal n'est pas à la disposition des hommes d'affaires comme la force aveugle que livre la vapeur.

Revenons à la librairie qui doit seule nous occuper. Il n'y a pas de variations dans tout ce qui tient à l'enseignement scolastique, où la composition du livre ne change pas plus que les chances de débit. Mais un fait assez remarquable est que les œuvres d'imagination, les livres de cabinet de lecture, ou, pour employer le mot usité dans le commerce, les *nouveautés*, atteignent positivement le chiffre élevé de l'année dernière. On compte encore pour les romans plus d'un volume par jour, et la valeur de deux volumes par semaine en poésies, que repousse cependant l'instinct des éditeurs; ce qui prouve que la plus grande partie des spéculations de la presse se trame en dehors de la librairie, que les frais en sont faits par la vanité oisive ou par l'inexpérience des débutans, qui se condamnent à de rudes sacrifices pour conquérir un public et une *position*.

La diminution que nous avons annoncée porte principalement sur les livres sérieux, les sciences métaphysiques, la littérature classique, l'histoire. Ce fait n'est point en contradiction avec ce que nous avons dit plus haut. La liste est moins nombreuse; mais on y trouve plus de productions estimables. La conséquence est naturelle. Il n'en est pas des œuvres rationnelles comme des *créations* poétiques ou dramatiques, dont la valeur est toujours contestable, et qui permettent au plus obscur d'espérer les caprices de la vogue. Les recherches profondes, les travaux solides et avancés désespèrent la paresse, et écartent les rivalités impuissantes. Au reste, nous nous promettons de préciser par des chiffres, à la

fin de chaque année, ces mouvemens de la presse qu'il suffit d'indiquer aujourd'hui.

I. — THÉOLOGIE.

Cette division est principalement formée par la réimpression des classiques de séminaire, de la liturgie et des traités mystiques, à l'usage des ames ferventes. Le *Saint-Augustin*, édité par MM. Gaume, est le seul ouvrage dont la reproduction mérite d'être signalée. L'œuvre nouvelle du clergé est, comme d'habitude, assez mince : elle se borne à des règlemens de confrérie, au programme de quelques pratiques dévotes, et enfin à cinq ou six livres de controverse, qui rappellent le ton aigre et l'ergotisme de l'ancienne Sorbonne. On n'y distinguerait pas un écrit nouveau qui commandât l'attention publique, pas une seule page peut-être, conçue avec l'intelligence de l'esprit français au XIXe siècle.

Ajoutons enfin que la production du premier semestre, comparée aux résultats de l'année précédente, est à peu près réduite de moitié. N'est-ce pas un fâcheux augure pour la réaction religieuse, que les agioteurs en librairie ont si habilement exploitée depuis deux ans. Nous regrettons de porter atteinte à des illusions respectables sans doute, mais qu'un froid examen ne nous a pas permis de partager. Le mouvement régénérateur n'est pour nous qu'une des mille oscillations de la pensée publique, sans portée réelle, sans direction précise. Pour qu'il se prépétuât, il faudrait que l'impulsion vînt du clergé : or, il n'en est rien. Le clergé, ou du moins les chefs suprêmes qui déterminent jusqu'aux moindres actes du corps ecclésiastique, sont demeurés tellement étrangers à cette effervescence soudaine, qu'ils ont été les premiers à s'en étonner, et que dans l'impuissance de s'en rendre compte, ils ont tout expliqué par une intervention divine, en faveur de cette église *qui ne doit pas périr*. Il est évident d'ailleurs qu'une doctrine ne devient conquérante qu'à condition d'être active; et l'activité est autre chose, selon nous, que le remuement d'un zèle aveugle. L'activité est la tendance à un but nettement exprimé, une marche vers un progrès. Nos prêtres ont-ils su faire sortir de leurs dogmes une application d'un bénéfice incontestable, un principe social de nature à rallier les esprits d'élite, et à entraîner les sympathies populaires? Bien loin de là. Ils recommandent à chacun la passivité qui les annule eux-mêmes. L'unique affaire, comme ils disent, celle du salut éternel, étant possible en tous temps comme en tous lieux, il est inutile de modifier le milieu dans lequel on accomplit son temps d'épreuve. Au mal social ils ne savent qu'un seul remède, la résignation, et ils s'en tiennent à prêcher l'orthodoxie des croyances, qui ne sont guère combattues, la supériorité de la morale chrétienne, que

personne n'a jamais contestée, s'adressant aux individus qu'ils trouvent d'humeur à les écouter, c'est-à-dire à ceux qui n'ont pas besoin d'être convertis. Mais sonder la valeur morale des institutions, s'enquérir du sort des masses, et des chances qu'elles ont de faire le bien ou le mal, c'est dérober *ce qui est dû à César*. César est toujours celui qui perçoit le budget. Telles sont les maximes professées hautement par le clergé, qui l'ont engourdi dans l'indifférence de tout ce qui se passe autour de lui, et le laissent impuissant, séparé par ses habitudes, ses idées, et même par son langage, d'une société qu'il ne comprend pas plus qu'il n'en peut être compris.

Et maintenant, nous nous adressons aux intelligences que le mysticisme n'a pas obscurcies. Si le christianisme a transformé le monde ancien, ce qu'on ne saurait nier raisonnablement, s'il a construit, avec les débris qui jonchaient le sol de l'Europe, cette civilisation qui nous abrite encore, est-ce donc en prêchant l'immobilité, en se faisant un mérite, aux yeux des puissances, de sa neutralité absolue?

L'opposition, ou plutôt une sorte d'animosité contre ceux qui entreprennent de rendre au vieux corps catholique quelque peu de son énergie virile, se manifeste journellement par des réfutations. L'une des plus curieuses est la *Censure de cinquante-six propositions*, extraites de divers écrits de M. de La Mennais et de ses disciples, promulguée par l'archevêque de Toulouse, avec la sanction du pape et l'adhésion de presque tous les membres de l'épiscopat français. Les propositions condamnées ne sont pas des hérésies, à proprement parler. Elles ne blessent aucunement le dogme. Il s'agit de quelques opinions hasardées sur les fondemens rationnels de la certitude, sur la loi morale des époques antérieures au christianisme, et sur le développement temporel du principe chrétien. Elles nous paraissent appeler une controverse sur quelques points d'histoire et de philosophie, plutôt qu'une réprobation canonique, et en tout cas il ne suffit plus aujourd'hui, pour entraîner les esprits, de clore une discussion en disant, comme souvent les docteurs révérendissimes : *Hæc doctrina est falsa, temeraria, scandalosa, seditiosa, rebellis et injuriosa*. Nous croyons encore qu'il est injuste de déchirer une page pour isoler une phrase qui prend ainsi un sens absolu, tandis qu'elle se trouverait expliquée et adoucie par ce qui la précède et la suit.

On s'étonne de rencontrer au nombre des propositions frappées par les foudres de l'église, cette thèse soutenue dans *l'Avenir*, par les disciples de M. de La Mennais, que le catholicisme est conciliable avec toutes les libertés publiques. Les fragmens qui réclament la liberté de la presse sont particulièrement incriminés. Le poète *croyant* est rendu responsable de tous ces méfaits ; son censeur le traite d'anarchiste et crie victoire

en parodiant ainsi Cicéron : « Enfin Catilina est sorti de Rome ! il ne déchirera plus le sein des vrais enfans de Rome ! *Abiit...!* » Un autre adversaire, que M. de La Mennais a déjà rencontré plusieurs fois, est plus incisif encore. « Parlez-vous de sa personne, dit-il, il est mort ! Parlez-vous de sa doctrine, sous ce point de vue, s'il n'est pas mort, il devrait l'être (1). »

Le but de ce dernier écrit est de défendre contre les novateurs l'ancienne théologie scolastique, c'est-à-dire, *la science divine exposée selon la méthode analytique et dialectique d'Aristote* : nous reproduisons fidèlement la définition de l'auteur. Selon lui, la foi chrétienne ne peut être sauvée que par le philosophe païen. Il paraît cependant que les jeunes clercs montrent peu de goût pour le syllogisme, et de son propre aveu, « ils emploient leur temps à la lecture de la basse et moderne littérature française, où respire plus ou moins le goût romantique, étude plus propre à nourrir leur esprit de vent que de vérité et de sagesse. » C'est à quoi l'on veut mettre ordre. Ainsi, après une trève de dix ans, deux ennemis irréconciliables, Aristote et le romantisme, vont se rencontrer de nouveau sur le terrain de la théologie. Nous publierons, s'il y a lieu, le bulletin du combat.

Nous avons trouvé, dans plusieurs ouvrages signés par des prêtres, une singulière prétention. A les en croire, il est injuste, inhumain, de reprocher au clergé français son infériorité, après l'avoir dépouillé des biens qui lui permettaient d'encourager par des bénéfices les hommes distingués de son ordre, et d'entretenir ces sanctuaires d'études illustrés jadis par de beaux monumens littéraires. Leur erreur est grande, s'ils pensent qu'on fait crime au clergé de ne pas produire des compositions académiques. Ce que lui demandent les gens sensés, c'est de substituer aux pratiques superstitieuses, aux aberrations mystiques, une instruction saine, un parler ferme et franc, intelligible pour le peuple qu'il se propose de transformer ; c'est d'exposer sa foi de telle sorte, qu'elle surmonte, s'il est possible, les préventions hostiles, et redevienne ce qu'elle a été long-temps, un lien social. Pour composer un livre de cette nature, il n'est pas besoin d'une congrégation de bénédictins. D'ailleurs, l'excuse invoquée par les prêtres est d'autant moins recevable, qu'ils sont en meilleure position que les autres citoyens pour agir sur les esprits. Ils n'ont pas à vaincre les obstacles de tous genres qui attendent le littérateur isolé. A celui-ci, il est rarement permis de marcher droit dans la route où il aperçoit le beau et l'utile. Il faut, pour s'assurer édi-

(1) *Défense de l'Enseignement catholique*, par M. Boyer, directeur de Saint-Sulpice ; un vol. in-8o.

teurs et lecteurs, qu'il *fasse* sa réputation, ce qui est autre chose souvent que faire un bon ouvrage. Il faut mentir aux bons instincts de son génie, et parader long-temps devant un public frivole, afin de s'en faire remarquer. C'est là un grand mal, et dont les suites sont plus fâcheuses qu'on ne pense, dans un pays où l'intelligence gouverne tout par des écrits. Nous croyons donc que, s'il y a exception sur ce point, elle est en faveur du prêtre. Son œuvre est naturellement poussée par le corps ecclésiastique dont les membres pénètrent partout, et accueillie par une clientelle fervente qui se fait de l'admiration un devoir de conscience. Le prêtre, en un mot, dispose d'un mécanisme de publicité dont l'agencement date des beaux jours de l'église, et qui, malgré sa vétusté, est encore assez puissant aujourd'hui pour élever à la réputation des mérites fort contestables.

II. — PHILOSOPHIE.

Les ouvrages de cet ordre, au nombre de vingt environ, se rapportent par moitié à la métaphysique abstraite ou à des thèses de morale pratique. Il en est un, parmi les premiers, qui, se présentant comme le dernier mot de la science des principes, sollicite de notre part un examen sérieux. Nous transcrivons son titre : « *Cours de philosophie*, professé à la Faculté des Lettres par M. Victor Cousin, publié, *avec son autorisation*, et d'après les meilleures rédactions de ce cours, par M. Adolphe Garnier, maître de conférences à l'École normale. » La prétention de régénérer les études philosophiques, proclamée il y a vingt ans par M. Cousin, souleva une polémique assez âpre, mais qui s'éteignit bientôt, faute d'aliment. L'habile professeur put répondre à ses antagonistes, qu'on ne devait pas le juger sur les souvenirs que laissait une improvisation rapide, ni même sur des *Fragmens* imprimés, qu'il ne présentait que comme des pages déchirées du livre de sa doctrine. Le mouvement politique des dernières années l'ayant porté à la direction suprême de l'enseignement, il a dû formuler enfin son système; et quoique n'ayant pas tenu la plume, il accepte évidemment l'expression des théories produites en son nom. On connaît la manière de l'auteur : le suivre de trop près, c'est s'exposer souvent à être obscur. Nous n'hésiterons pas cependant à pénétrer avec lui dans les profondeurs de la métaphysique; un grave intérêt nous y attire. Ce livre est destiné à l'enseignement : il importe de savoir quelles opinions, quelles sympathies, quelle vigueur morale doivent apporter dans le monde ces enfans qui demain seront des hommes.

Le professeur s'exprime ainsi dès son début : « Ce que je recommande, c'est cet *éclectisme* éclairé qui, jugeant toutes les doctrines, leur emprunte ce qu'elles ont de commun et de vrai, néglige ce qu'elles ont d'opposé et

de faux ; cet éclectisme qui seul peut arracher les sciences morales à leur immobilité. Il s'agit de commencer, en France, avec la méthode du XVIIIe siècle, mais dans un esprit éclectique, la régénération de la science intellectuelle. » — Le mot adopté pour symbole de la philosophie nouvelle ne nous paraît pas suffisamment expliqué. En ne lui attribuant que sa valeur littérale, on arriverait à un non-sens, puisqu'il n'est pas possible d'assembler deux idées sans être un *choisisseur*. Toutes les sectes, toutes les religions, sans en excepter la religion catholique, ont été forcément éclectiques, c'est-à-dire que, pour former leur dogme, elles ont emprunté plus ou moins aux doctrines antérieures. Mais il y a deux manières d'exercer ce choix : ou l'on se détermine d'après certaines règles généralement admises, et que l'on accepte comme la *raison de l'humanité* entière; ou bien on pose en principe la souveraineté de la *raison individuelle*, et dans ce cas chacun se doit faire sa loi intellectuelle et morale selon les lumières qu'il a trouvées en sa conscience. Dans la première théorie, la liberté individuelle est opprimée par la majorité; la société neutralise l'individu : c'est le règne de l'absolutisme. L'opinion contraire isolant les individus ne peut produire que des tendances divergentes, des fanatismes hostiles. L'anarchie dès-lors est inévitable, et doit passer promptement de la sphère des idées dans la région active. Concilier la loi sociale avec le droit personnel, voilà le grand, l'unique problème de la philosophie. Ce problème n'est pas assez formellement posé dans le cours de M. Cousin pour qu'on en trouve la solution complète. Il résulte de cette indécision que les disciples inintelligens prêtent au maître une absurdité, en attribuant à chacun *le droit illimité de choisir*, et que dans l'opinion vulgaire l'éclectisme de M. Cousin est encore celui de Diderot, qui disait naïvement : « Quiconque reçoit le système d'un autre éclectique, perd aussitôt le titre d'éclectique. »

C'est à l'œuvre qu'il faut juger les doctrines. Tous les successeurs de Descartes, éclectiques en ce dernier sens, ont admis pour principe générateur de toute philosophie, l'analyse de la pensée. De ce même point de départ, Locke, Reid et Kant, les trois lumières du XVIIIe siècle, sont arrivés à des termes opposés. Vient à son tour M. Cousin, qui répudie l'œuvre de ses devanciers, et recommence, à ses risques et périls, *la décomposition de la pensée par la conscience.*

Et d'abord qu'est-ce que la conscience? Voici la réponse à cette première question. (Pag. 15.) « Toute intelligence, par cela seul qu'elle est intelligence, doit nécessairement se comprendre elle-même au nombre de ses connaissances, et cette vue inévitable d'elle-même est ce qu'on appelle la *conscience*. » Acceptons cette définition, qui n'est pourtant pas celle des dictionnaires, et n'oublions pas que la conscience est l'exercice

intérieur de la pensée qui expérimente sur elle-même. Mais l'auteur, qui recommande si souvent cette méthode expérimentale, ne dit pas très nettement en quoi elle consiste, et comment elle opère pour saisir et constater les faits intellectuels. Son explication est négative. (Pag. 131.) « Je n'entends, par expérience, ni l'observation intérieure, sensible, qui ne nous donne que des sensations diverses, multipliées et variables, ni même l'observation intime, dirigée sur des phénomènes internes, aussi variables, aussi fugitifs, que les phénomènes du monde externe. » Nous sommes réduits à interpréter la pensée du philosophe. Il prétend sans doute que l'expérience se manifeste par des résultats, c'est-à-dire par l'acquisition de certaines vérités incontestables. Pour éviter le reproche d'avoir obscurci son système, empruntons de lui *le fait le plus clair :* c'est donner en même temps une idée de la clarté du reste de l'ouvrage. (Pag. 52.) « Le fait le plus clair et le plus approfondi auquel puisse parvenir la réflexion, c'est la conscience immédiate, 1° de deux termes finis, le *moi* et la nature extérieure, phénomènes variables, se limitant l'un l'autre; 2° d'un être infini : l'aperception de ce dernier terme rend seule possible l'aperception du fini, comme à son tour la vue du fini est la condition indispensable de la vue de l'infini. »

Résumons. La conscience, après avoir expérimenté, peut affirmer l'existence de trois faits : le *moi* ou l'individu, le *non-moi* ou la nature, et la loi de ces deux termes, qui est l'infini, l'*absolu*, la vérité immatérielle et nécessaire. Maintenant, quelles facultés intellectuelles ont été mises en jeu pour arriver à la connaissance de ces trois élémens ? L'éclectisme, en vertu de son omnipotence, emprunte à Locke et à ses disciples français une faculté passive, la sensibilité; aux écoles écossaise et allemande, une faculté active, la volonté. Puis, avançant que ces facultés sont impuissantes pour arriver à la notion de l'absolu, il déclare (pag. 16 et 55) « qu'il existe un troisième élément qui n'a pas encore été suffisamment analysé ni décrit, la *raison*, prise, non comme faculté, mais comme règle de nos jugemens, raison impersonnelle, qui n'est ni l'image du monde sensible, ni l'œuvre de la volonté, mais, pour ainsi dire, le reflet de la vérité dans l'individu. »

Annoncer en termes généraux que le *moi* humain est constitué par la sensibilité, la volonté et la raison, est-ce rendre compte des phénomènes intellectuels? A coup sûr, les philosophes de profession n'accepteraient pas pour une analyse de la pensée une proposition conçue en des termes aussi vagues. Notre éloignement pour les querelles de mots nous rendra plus concilians, et nous certifierons, si l'on veut, la grande découverte de l'éclectisme, à savoir, que l'homme est à la fois actif, passif, et..... non pas raisonnable, mais raisonneur, suivant la variante proposée jadis par

un homme d'esprit. Mais ces conclusions ont-elles une valeur pratique? A n'en pas douter, selon M. Cousin. L'homme, à l'aide des facultés qu'on lui restitue, peut saisir l'*absolu*, l'être, l'infini (c'est tout un), qui se manifeste sous trois formes (page 57) : « le *vrai*, qui comprend la cause comme la substance, le *beau* et le *bien*. » L'important, pour nous, serait de savoir quelles choses sont *absolument* vraies, belles et bonnes, et comment ces choses deviennent applicables aux arts, aux sciences, à la vie sociale? Ici, les paroles du philosophe deviennent tellement confuses, qu'il faut acheter la moindre idée par un effrayant travail d'esprit, et ces idées, il suffirait souvent de les opposer les unes aux autres pour en faire ressortir le grotesque ou le contradictoire. Nous choisissons les assertions les plus formelles sur les trois modes de l'absolu (page 140). « La substance de la vérité, c'est Dieu. Mais nous ne savons de Dieu rien autre chose, sinon qu'il existe, et qu'il se manifeste à nous par la vérité absolue. Se manifester pour un être universel et éternel, c'est se manifester universellement et éternellement. Dieu s'est donc manifesté en tout, partout et toujours, et comme il ne s'est manifesté que par la vérité, il s'ensuit qu'*il doit y avoir partout et toujours de la vérité;* » voilà tout ce qu'on nous apprend sur le vrai. Le beau (page 225) « ne peut être la voie ni de l'utile, ni du bien, ni du saint. Il ne conduit qu'à lui-même. » Par conséquent, les arts, ayant pour objet l'expression du beau, ne méritent leur nom qu'à condition d'être *inutiles*. C'est l'auteur qui l'affirme, et plus loin (page 281) il développe sa pensée. — « Comme je refuse aux beaux-arts tout but d'utilité, comme l'art ne doit servir qu'à lui-même, je dois effacer l'éloquence de la liste des arts. » Autant en fait-il de l'histoire et de la philosophie, parce qu'*elles tournent les mots vers un but d'utilité*. Mais la poésie et la musique, qui apparemment ne servent à rien, sont des arts par excellence; et, viennent ensuite s'échelonner à des distances diverses, la sculpture, l'architecture et la construction des jardins (page 282). La théorie du bien, c'est-à-dire la philosophie pratique, est fondée sur l'idée absolue du droit et du devoir. M. Cousin, par son système, est dispensé de toute argumentation. « L'absolu, dit-il (page 320), se légitime par lui-même. Si l'on me demande pourquoi il y a des devoirs, je répondrai parce qu'il y a des devoirs. Il n'y a pas de raison à donner de la raison. » Ainsi, nous sommes revenus à ces affirmations pures et simples qu'on a tant reprochées aux vieux traités de philosophie. Pourquoi donc substituer à l'ancienne dialectique aride, mais ferme et décisive, le *transcendentalisme* allemand qui ne peut engager personne, parce que jamais deux rêveurs ne se rencontreront dans le même nuage? On n'en voit aucun motif, si ce n'est que, pour attirer à soi la foule béante, il faut pouvoir dire, en se drapant dans son manteau, comme l'un des docteurs

de Molière : — « Nous avons changé tout cela, et nous faisons aujourd'hui les choses d'une méthode toute nouvelle. »

Une longue thèse de métaphysique, intitulée : *Essai d'inductions philosophiques d'après les faits*, par M. Rogniat aîné, mérite d'être distinguée. Au lieu de remonter par des subtilités d'analyse à la source de nos facultés, l'auteur affirme leur existence comme un *fait* planant au-dessus de la démonstration, et, en effet, les puissances qui constituent l'homme ne sont appréciables que par leur acte visible, de même qu'on ne peut constater l'élément lumineux que par la clarté qu'il répand. — « De deux choses l'une, » est-il dit dès les premières pages, « ou les causes et les effets qui embrassent l'existence de l'homme sont enchaînés dans un ordre absolument indépendant de lui, ou il dépend de lui que certains effets soient ou ne soient pas. Dans le premier cas, toute discussion est sans objet. » Ainsi, ceux qui nient que l'homme soit un agent libre, en plusieurs cas du moins, n'ont qu'à fermer un livre qui n'est pas fait pour eux. Nous avons suivi avec intérêt une série d'inductions, appuyées sagement sur les faits avérés de la vie organique et de la vie rationnelle, et qui conduit jusqu'au grand problème de la condition du genre humain sur la terre. Mais cette dernière partie appelle encore les méditations du philosophe. On sent dans les idées et dans l'expression une incertitude qui ressort surtout par la comparaison avec les débuts de l'ouvrage. On dirait que devant se prononcer sur les grands principes sociaux, l'auteur n'a pas osé formuler nettement ses conclusions (1).

En général, les traités qui ont pour objet la science de la sagesse, et dont la reproduction est éternelle, ne diffèrent les uns des autres que par la manière de grouper un certain nombre d'argumens connus. Ils sont peut-être, de tous les livres, ceux qu'on lit le moins aujourd'hui, et dont l'influence est la plus bornée. La faute en appartient moins à la science qu'à ceux qui en font profession. Pour la plupart, la philosophie n'est qu'une sorte d'escrime dont le but est de fortifier et d'étendre l'intelligence. Dans les luttes de la parole, le métaphysicien devient en effet assez redoutable par l'usage qu'il peut faire des argumens de chaque système, par l'habitude d'épuiser une idée, de conduire un raisonnement, de dénaturer les faits, en les poussant jusqu'à l'état d'abstraction. Le sentiment de ces avantages le rend trop souvent tranchant, querelleur, sans pitié pour l'adversaire qui ose le suivre sur le terrain de la discussion. Il est vrai qu'il finit presque toujours, comme les duellistes de profession,

(1) Le troisième volume de l'*Histoire de la Philosophie*, de H. Ritter, vient de paraître chez Ladrange, quai des Augustins, 9. Nous attendons le quatrième volume, qui doit compléter la première partie, pour présenter quelques vues générales sur la philosophie ancienne, à l'occasion de cette importante publication.

par tomber sous les coups d'un novice qui l'attaque résolument avec les armes de la nature, le sens commun.

Il se trouve encore quelques hommes de conscience et de bonne intention, pour qui la philosophie est la recherche du vrai. Mais, par une inconcevable fatalité, ils font de leur science une algèbre indéchiffrable pour quiconque ne veut pas subir un apprentissage rebutant. L'appât des découvertes les conduit dans des voies non frayées, sans lumière et sans issues, et lorsque après mille divagations ils se retrouvent en présence du public, ils ont oublié la langue qu'il faut parler pour en être compris. Le bon sens naïf, qui fait les grands, les vrais philosophes, est plus rare encore que la naïveté de sentiment qui fait les grands poètes.

III. — ÉCONOMIE POLITIQUE ET ADMINISTRATIVE.

Les publications relatives aux généralités de la politique souffrent de la défaveur qui pèse en ce moment sur les systèmes abstraits. Les libraires en risquent fort peu. On a réimprimé divers fragmens des discours ou écrits polémiques de Benjamin Constant, qui, heureusement disposés, ont pu être présentés comme un *Cours de politique constitutionnelle*. La vie, les doctrines et l'influence du célèbre publiciste ont inspiré à M. Pagès (de l'Ariège) quelques pages très remarquables qu'il a placées comme introduction en tête de l'ouvrage. Un historien, dont l'expérience s'est formée au spectacle des grands événemens, M. de Sismondi, vient de livrer des *Études sur les constitutions des peuples libres*. C'est un calcul de probabilités à l'usage de ceux qui sont intéressés au jeu des passions, soit dans les masses, soit dans les êtres privilégiés en qui se personnifie le pouvoir. L'auteur procède à l'analyse des élémens sociaux, et s'efforce de déterminer leurs lois d'affinités et de répulsion : mais il fait remarquer sagement que les inductions, tirées du rapprochement des faits connus, n'ont pas dans la pratique une valeur absolue, et qu'on s'exposerait à de grands mécomptes, si l'on appliquait les prescriptions des docteurs en politique avant d'avoir étudié le tempérament des peuples. Faut-il conclure de là que le savoir des hommes d'état n'est pas autre chose que du savoir-faire? C'est aujourd'hui l'avis de bien des gens.

On sait que les constructions ruinent presque toujours ceux qui les entreprennent. On songe donc moins à rebâtir qu'à réparer. Les esprits se tournent vers l'utile et le possible. La presse répand un déluge de livres et de brochures sur toutes les matières administratives. Au lieu de déclamer contre les abus, on indique de petites améliorations dont la somme réalisée procurerait un grand bien. Il est remarquable que presque tous ces écrits témoignent d'un dévouement instinctif aux intérêts du plus

grand nombre. Les classes pauvres, qui n'ont pas de mandataires dans nos assemblées légales, sont peut-être plus fidèlement représentées que les autres classes devant l'opinion publique. On peut même dire qu'elles ont cause gagnée. Le soulagement des parties souffrantes est pour la société ce qu'est pour l'individu la conservation de soi-même, le premier des devoirs. Il n'y a plus d'hésitation sur ce principe ; mais, dès qu'il s'agit des mesures à prendre dans l'intérêt du pauvre lui-même, les avis se partagent et la discussion s'établit.

Selon les uns, l'infortune constitue un droit suffisant aux secours publics. Tout homme, par le seul fait de son indigence, devient, en quelque sorte, créancier de l'état, et peut réclamer *légalement* l'assistance directe, ou du moins un travail assuré et productif. C'est le système des philantropes étourdis du dernier siècle, et que, sans s'en douter, des économistes modernes continuent, en réclamant, comme un acte de justice et de prudence, l'institution des colonies agricoles et des établissemens industriels toujours ouverts aux pauvres travailleurs. Mais quelques esprits assez forts pour résister aux mouvemens d'une compassion irréfléchie combattent formellement toutes ces propositions. Ils pensent que l'action du gouvernement ne saurait jamais être que *préventive*, que l'état doit s'appliquer uniquement à détruire les abus qui engendrent la misère, et abandonner le redressement du mal existant à la charité des particuliers, aux sympathies libres. C'est l'opinion professée par M. Duchâtel dans un livre qu'on vient de réimprimer sous ce titre : *Considérations d'économie politique sur la bienfaisance*, et dans un excellent travail de M. Naville, *de la Charité légale* (1), qui a partagé avec le précédent les suffrages de l'Institut.

La charité légale est celle dont le principe est écrit dans la loi, et que le gouvernement exerce avec les deniers publics. L'Angleterre n'est pas la seule contrée soumise à la taxe des pauvres. La Suède, la Norvège, le Danemarck, la Livonie, la Hollande, la Belgique et presque toute l'Allemagne, une partie de l'Écosse, de la Suisse et des États-Unis d'Amérique, subissent le même système, à quelques différences près dans le mode d'administration. M. Naville s'est appliqué à suivre l'effet de ce système dans les pays qui en ont fait la triste épreuve. Les renseignemens qu'il a réunis à force de lectures, de correspondances et d'observations, nous font connaître le régime du pauvre, et comblent ainsi une lacune trop fréquente dans les livres qui exposent la vie intérieure des nations. Comme il n'y a pour le pauvre qu'une seule affaire en ce monde, qui est de défendre son existence contre les besoins dévorans, dire à quelles conditions

(1) 2 vol. in-8° chez Dufart, libraire, quai Malaquais, 7.

il trouve à vivre, c'est compléter l'histoire d'une grande partie de l'espèce humaine.

La classe des nécessiteux est condamnée, par défaut d'éducation, à une sorte d'enfance morale. Ce n'est pas la raison qui tempère en eux les mauvais instincts, mais la crainte d'une expiation cruelle, la perspective du dénuement absolu et des mille tortures qui le suivent. Affranchir le pauvre des suites de ses propres fautes, c'est offrir une prime à la lâcheté, au dévergondage; c'est ruiner le principe de l'émulation, de la prévoyance, de la dignité personnelle, des sentimens de famille, de toutes les vertus à l'aide desquelles on peut vaincre la misère. Celui qui vit d'aumônes répudie peu à peu l'idée de sa dégradation, et au lieu de faire effort pour se relever, il exagère l'aspect hideux de son infortune, afin de se créer des droits à des secours plus abondans. Ajoutons que pour maintenir une caste toujours croissante qui se met bénévolement en dehors de la loi commune, il faut établir des réglemens de police contraires aux droits naturels que la société doit conserver, même à ses membres indignes. Ainsi, dans presque tous les pays de l'Europe, les pauvres sont attachés comme un troupeau au sol de la paroisse qui a charge de les nourrir. On les accable de vexations et d'ignominie, pour effrayer ceux qui seraient tentés de réclamer l'assistance légale. En plusieurs localités, les obstacles mis à l'union légitime des pauvres provoquent une brutalité révoltante, et enlèvent à une foule d'enfans sans famille ces tendresses d'instinct que la charité publique ne saurait remplacer. En un mot, les lois établies jusqu'ici pour adoucir les privations matérielles, ont presque toujours créé des plaies morales, bien plus affreuses assurément.

Les économistes français, qui ont entrevu ces tristes résultats, ont cru les éviter en exigeant des pauvres, en compensation des secours qu'ils demandent, une somme de travail dans un établissement industriel ou agricole; mais ce projet ne fait qu'aggraver l'inconvénient de l'aumône directe: il détruit, chez celui qui s'y soumet, la liberté sans laquelle aucune amélioration morale n'est possible. Appliquer la classe indigente à un travail nécessairement improductif, qui paralyse ses facultés naturelles, n'est-ce pas lui enlever les chances d'affranchissement toujours offertes au courage et à l'intelligence, et perpétuer ainsi son infériorité? Le contrat qui, dans les temps anciens, liait le maître à l'esclave, était-il différent de celui qu'on propose? D'ailleurs, l'expérience a prononcé. Les établissemens où l'on a comprimé tant d'esprits vagabonds, indisciplinables, sont presque toujours devenus des foyers de corruption. Il y a à craindre encore que la concurrence élevée entre les ateliers de charité et les industries libres n'aboutisse qu'à déplacer la misère.

Les considérations dont nous offrons ici le résumé, sont appuyées, dans

l'ouvrage de M. Naville, par des recherches de statistique sur le nombre des pauvres dans les contrées soumises à la mesure qu'il combat. Les pièces qu'il a réunies donnent une triste idée de l'état présent de l'Europe. Citons quelques faits. A Copenhague, la taxe prélevée au profit des indigens, s'est doublée en quatre ans. La Suède est également souffrante. A Stockholm, où se trouvaient, il y a un siècle, 930 pauvres, on en compte aujourd'hui plus de 15,000. A Berlin, depuis 1815, la dépense a quadruplé, et l'accroissement de la population, au lieu de partager le fardeau, a au contraire grossi la classe qui est réduite à vivre d'aumônes. A Venise, une moitié de la ville est positivement assistée par l'autre, et le gouvernement autrichien fait de grands sacrifices dans l'intérêt de la tranquillité. Le voile jeté sur cette partie de l'administration dans plusieurs principautés de l'Allemagne, cache sans doute de grandes calamités, et le soupçon est confirmé par le nombre considérable d'Allemands qui sont forcés de s'expatrier chaque année. Les sept ports des États-Unis en ont reçu 31,000 dans le courant de 1834. Sur 100 habitans, la Hollande en secourait 9 en 1822; la proportion s'élève aujourd'hui à 12. En Belgique, plus d'un sixième de la population est à l'état d'indigence. En Suisse, la taxe est très inégalement répartie, mais partout elle tend à s'accroître. « Il est des districts, dit M. Naville, dont les bourgeois, pour échapper à des charges énormes, renoncent à leurs droits de bourgeoisie avec plus d'empressement que leurs pères n'en avaient mis à les conquérir. » Le canton de Berne, qui soutient un dixième de sa population, est un des moins écrasés. En d'autres parties, le nombre des assistés s'élève jusqu'à la proportion de 25 sur 100; et chaque année, l'insuffisance des secours chasse des troupeaux d'émigrans jusque dans les états de l'Union américaine, déjà bien souffrante elle-même de toutes les infirmités de la vieille Europe.

Mais ce fléau bizarre qui, à l'opposé des autres, grossit les populations et multiplie les malheureux, le *paupérisme*, afflige particulièrement la contrée d'où son nom nous est venu, l'Angleterre. Les témoignages privés paraîtraient suspects s'ils n'étaient confirmés par des documens officiels, comme M. Naville a pris soin de le faire. La taxe, nous dit-il, absorbe aujourd'hui un sixième du revenu net des propriétés immobilières. Calculée par tête, en raison de la population, elle est double de ce qu'elle était en 1780, et un tiers à peu près de la nation anglaise fait valoir des droits à la charité publique. Le plus fâcheux est que cette charge, dont nous donnons ici la moyenne, est variable selon les hasards de la population, de sorte que, légère en certains endroits, elle devient intolérable en plusieurs autres. Ainsi, le rapport de ceux qui reçoivent à ceux qui donnent, était, en 1831, des quatre cinquièmes à Manchester, et des

sept huitièmes dans une région du comté de Durham. Les enquêtes faites récemment par ordre du gouvernement britannique citent diverses paroisses qui voient la moitié, les trois quarts, et quelquefois la totalité de leur revenu englouti par les pauvres; il se trouve ainsi qu'en ces dernières, les propriétaires sont les seuls qui ne possèdent rien.

Un peu trop préoccupé de la thèse qu'il soutient, M. Naville paraît attribuer toutes ces calamités à la *charité légale*. On lui demandera sans doute si les contrées affranchies de cette mesure sont plus favorisées, et pour notre part, nous regrettons qu'il n'ait pas étendu ses recherches au reste de l'Europe. Une curiosité bien légitime nous a conduits à consulter quelques documens relatifs à la France. Il en ressort que la condition des classes indigentes s'est considérablement améliorée chez nous, tandis qu'elle s'aggravait chez nos voisins. Sous Louis XIV, un dixième de la nation était réduit à la mendicité, et *mendiait effectivement* : c'est l'expression d'un mémoire écrit en 1698 par un homme en position d'être bien informé, le célèbre Vauban. Aujourd'hui, avec une population au moins doublée, on ne compte plus qu'un indigent sur vingt personnes, 1,600,000 environ pour toute la France : encore comprend-on dans cette évaluation les enfans abandonnés au nombre de 540,000, les infirmes presque tous recueillis dans les établissemens publics, et beaucoup d'individus valides qui ne sont pas totalement dénués de ressources. Nous puisons ces chiffres dans une brochure récemment publiée par un fonctionnaire qui analyse le bel ouvrage de M. de Villeneuve-Bargemont sur l'*Économie politique chrétienne*. D'autres faits nous sont fournis par les derniers rapports de l'administration des hospices de Paris. On sait que la capitale et les grandes villes manufacturières sont les principaux foyers de souffrance. Le recensement de 1813 donnait près de 103,000 individus en état d'indigence. En 1835, on n'en trouve plus que 62,539, diminution qui équivaut à moitié, en établissant la relation du nombre des habitans aux deux époques. Prenant un terme de comparaison plus rapproché, on trouve un progrès même sur les dernières années de la restauration. Le mal est grand encore assurément. Les chiffres nous apprennent que les pauvres déclarés sont dans la proportion d'un à douze, et que plus d'un cinquième des habitans de Paris a fréquenté les hospices et les maisons de bienfaisance. N'oublions pas toutefois que treize hôpitaux, onze hospices, nombre de sociétés charitables, font de la capitale le rendez-vous de toutes les misères, et que d'ailleurs il ne faut pas toujours compter au nombre des malheureux ceux qui réclament effrontément l'assistance. L'administration a constaté un fait dont les adversaires de la charité légale feront sans doute leur profit. Plus des deux tiers des indigens échangent à leurs frais contre du pain blanc celui qu'ils re-

çoivent, qui est pourtant, assure-t-on, d'une qualité supérieure à celui dont se contentent les soldats, et on a calculé que la somme employée par les pauvres de Paris à cet échange s'élevait par année à 120,000 francs au moins.

Mais il y a des misères cachées que la fierté ennoblit, des souffrances bien réelles qui sévissent dans les entrailles du peuple. La classe des travailleurs paraît avoir moins profité que les autres des épreuves du dernier siècle. Selon Vauban, que nous aimons à citer parce qu'il est précis, le journalier ou l'homme de peine gagnait dans les campagnes neuf sous, l'ouvrier des fabriques douze sous : les bons états rapportaient de quinze à trente sous par jour, le blé ayant débit à raison de sept livres le setier. Ce qui représente trente à quarante sous de notre monnaie actuelle dans les deux premiers cas, et dans les autres une progression de deux et demi à cinq francs. On voit qu'en général, la balance est à peu près égale entre les deux époques; mais une question nouvelle se présente : la somme du salaire a-t-elle aujourd'hui pour l'ouvrier la même valeur qu'autrefois? Nous ne le croyons pas. Évidemment, sa condition n'est plus la même. Le cercle de la société s'est élargi pour le recevoir. Il s'efforce d'y apporter des habitudes épurées, une intelligence ouverte à toutes les idées qui ont cours; il participe enfin à cette anxiété d'esprit qui est le dangereux privilége des riches. Or, le prix de labeur qui procurait jadis l'aliment matériel, laisse en souffrance les appétits moraux et les besoins de convention non moins impérieux. De là, des plaintes sourdes et des remuemens sans fin, symptômes ordinaires de malaise.

Au reste, si l'on croit les indications fournies par la bibliographie, un grand nombre d'hommes éclairés sont préoccupés aujourd'hui de l'avenir des travailleurs. Plusieurs sociétés savantes ont appelé les méditations sur ce point en ouvrant des concours. Une présomption favorable est acquise à l'ouvrage de M. Émile Béres (*des Classes ouvrières, et du moyen d'améliorer leur sort*), couronné deux fois, à Paris et à Mâcon. Nous trouvons encore une foule de brochures sur les salles d'asile, l'instruction primaire, les caisses d'épargne, les sociétés de tempérance, la constitution de l'industrie, l'ouverture des immenses travaux qui doivent utiliser un grand nombre de bras. Par exemple, on compte, pour ce premier semestre, 41 publications relatives à des projets de routes, canaux et chemins de fer. Enfin un grave débat est soulevé sur un projet que la théorie nous présente comme le complément de toutes les améliorations, mais qui, dans la pratique, soulève des difficultés presque insolubles. Il s'agit du système pénitentiaire appliqué aux détenus. La librairie vient de mettre en présence plusieurs ouvrages sur ce sujet. Un des plus instructifs est celui de M. Charles Lucas (*de la Réforme des prisons, ou de la Théorie*

de l'emprisonnement), livre nourri de méditations et de faits observés, et sur lequel nous appellerons particulièrement l'attention de nos lecteurs, lorsque nous résumerons la discussion engagée sur le système pénitentiaire.

IV. — PHILOLOGIE.

Dans l'une des dernières livraisons de la *Revue*, M. Dujardin a démontré que les phrases obtenues par la lecture des hiéroglyphes sont intraduisibles par la langue qu'on croit celle des anciens Égyptiens. Mais il a négligé une tâche plus humble qui rentre dans le cadre de ce bulletin bibliographique : c'est de faire connaître le plan et les détails du livre déjà célèbre qu'on peut considérer comme le testament scientifique de Champollion. Le livre de M. Champollion est intitulé : *Grammaire égyptienne, ou Principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne, appliquée à la représentation de la langue parlée* (1). La première partie, qui seule est publiée, forme le tiers de l'ouvrage, et contient neuf chapitres. Le premier résume l'histoire du plus noble et du plus puissant de tous les arts, celui de l'écriture. L'idée de consacrer la mémoire des faits importans par la représentation même des objets qui forment, pour ainsi dire, le corps du discours, n'appartient pas aux seuls Égyptiens. Elle s'est produite, comme une inspiration naturelle, à l'origine de presque toutes les sociétés, et fait encore aujourd'hui la base du système graphique des Chinois. La peinture servile du langage, étant impossible en beaucoup de cas, on ne tarda pas à donner aux figures une valeur conventionnelle. Le nombre en fut probablement limité, et le choix fait d'après certaines règles. Champollion, qui a copié et soumis à la plus scrupuleuse analyse toutes les inscriptions que le temps n'a pas encore effacées, rapporte les objets figurés à seize classes bien distinctes. Dans la première, par exemple, il range les corps célestes; dans la seconde, les êtres humains divers par l'âge et l'attitude; viennent dans les suivantes les animaux, les plantes, des instrumens de métier, ou simplement des formes géométriques. Le nombre des figures usitées dans chacune de ces seize subdivisions n'est pas déterminé. Champollion af-

(1) Chez Firmin Didot, petit in-folio; prix de la première partie : 25 fr. L'imprimeur M. F. Didot, justement célèbre dans l'art qu'il professe, a imaginé pour ce volume un procédé ingénieux, qui, avec quelques perfectionnemens, pourra trouver de nombreuses applications; c'est l'alliance de l'imprimerie et de la lithographie. La nécessité de marier sans cesse dans le même texte l'écriture hiéroglyphique et l'écriture ordinaire présentait une difficulté; on a composé la planche d'impression en ménageant des espaces pour les figures. L'impression des caractères a été transportée sur la pierre lithographique, où les hiéroglyphes ont été dessinés dans les blancs réservés.

firme cependant que, dans tout le système hiéroglyphique, on n'a pas distingué jusqu'ici plus de *neuf cents* types.

Mais sur les monumens et dans les manuscrits égyptiens, on voit un grand nombre de signes dont la forme ne parle pas à l'esprit. Les érudits, supposant que ces signes fonctionnaient comme les lettres de nos alphabets modernes, ont long-temps cherché le secret de leurs combinaisons. Selon l'auteur de la *Grammaire égyptienne*, ils ne sont qu'une abréviation du hiéroglyphe pur, et constituent un second ordre de caractères d'une exécution facile et rapide, appropriés ainsi aux usages de la vie civile ou religieuse. Ces caractères *hiératiques* ou *démotiques*, selon leur emploi, reproduisent seulement le trait principal de l'objet qui est leur primitif, et quelquefois ils s'en éloignent tant, qu'on pourrait les considérer comme des signes arbitraires. Champollion en convient lui-même, et, en vérité, on ne sait en vertu de quel principe on a pu les rattacher à un type plutôt qu'à l'autre.

Tous ces hiéroglyphes, soit parfaits, soit réduits, jouent dans l'écriture égyptienne un triple rôle. Ils sont figuratifs, lorsqu'ils éveillent l'idée par l'image même de l'objet. Dans ce cas, un *lion* dessiné devrait se traduire par *lion*. Les hiéroglyphes sont *symboliques* pour l'expression des idées abstraites ou des choses dont la forme matérielle n'est pas précise, comme le feu, le ciel. Le *lion* pourrait alors désigner la force, le courage. Les mêmes caractères sont encore *phonétiques*, c'est-à-dire qu'ils procèdent comme notre alphabet à la peinture des sons, au lieu de peindre l'idée. Chaque image vaut phonétiquement la première lettre de son appellation vulgaire : le *lion*, en cet exemple, se trouverait réduit à la fonction alphabétique du L. L'articulation S pourrait être représentée par un enfant, un œuf, une oie, une étoile, etc., objets dont le nom en langue copte commence par un S. De la sorte, un même mot peut se reproduire sous vingt aspects différens. Champollion va au-devant des objections que soulève cette conjecture (1), en disant que le nombre des signes employés phonétiquement était fixé et consacré par l'usage, et qu'il ne dépendait pas du caprice d'un scribe ou d'un copiste d'en introduire de nouveaux dans les textes. Cependant ce nombre était encore considérable. On trouve dans la *Grammaire égyptienne* un tableau des hiéroglyphes phonétiques et des signes qu'on en considère comme l'abrégé. Il ne comprend pas moins de sept à huit cents caractères pour repré-

(1) Cette conjecture paraîtra moins bizarre si on se rappelle que notre alphabet n'a pas d'autre origine. Les Hébreux ou plutôt les Phéniciens, de qui nous tenons nos lettres, disaient *alef, beit, guimel, dalet* (A. B. C. D.), mots qui signifient *bœuf, maison, chameau, porte;* et, selon l'opinion très probable des érudits, ces lettres n'étaient d'abord qu'une image grossière des objets dont elles prenaient le nom.

senter une trentaine de lettres dont se compose l'alphabet copte. Ajoutons que la disposition des hiéroglyphes était arbitraire : ils pouvaient s'écrire indifféremment de gauche à droite, de droite à gauche, de haut en bas ou de bas en haut. L'ordre processionnel que semblent suivre les figures indique le sens de l'écriture. Les hiératiques se succèdent de gauche à droite, mais en se superposant à volonté, ou en se succédant selon les dimensions du lieu qu'ils occupent.

Nous transcrivons enfin l'assertion fondamentale de l'auteur (page 47). « Tout texte hiéroglyphique ou hiératique se compose d'un assemblage des trois espèces de signes dont nous venons d'exposer la nature particulière *employés simultanément*, c'est-à-dire que, dans toute inscription égyptienne en écriture sacrée, on rencontre constamment les caractères figuratifs et symboliques entremêlés à des groupes de caractères phonétiques, ou combinés avec eux, chaque sorte de caractères concourant à l'expression des pensées, selon la méthode qui lui est propre, par l'*imitation* directe, par la *similitude*, ou par la notation du *son* des mots. » La dernière ligne de la célèbre inscription de Rosette est rapportée comme exemple. Champollion y voit sur soixante-seize caractères, six figures, vingt-cinq symboles et quarante-cinq lettres alphabétiques.

Les derniers chapitres de cette première partie ne traitent encore que du nom, de l'article, du système de numération, en expliquant le rapport de la méthode graphique qu'on vient de décrire, avec le langage des anciens Égyptiens. Nous en supprimons le résumé pour éviter une analyse grammaticale toujours fastidieuse. Une des règles de cette grammaire nous paraît cependant trop étrange pour n'être pas mentionnée ici. Champollion dit que, dans l'écriture alphabétique, les Égyptiens supprimaient les voyelles médiales, supposition autorisée par l'exemple des Hébreux, et, à l'en croire, son rival anglais ne se serait fourvoyé que pour n'avoir pas pressenti cette circonstance. Mais, ajoute-t-il, la suppression de ces voyelles jetant de l'obscurité en beaucoup de cas, on a corrigé ce défaut par l'addition de signes qu'il prétend avoir reconnus, et qu'il appelle *déterminatifs*. Or, ce déterminatif est *la représentation même de l'objet dont le mot est le signe oral* (page 72), c'est-à-dire qu'on joint ainsi l'image du mot au mot lui-même exprimé par des lettres. Les exemples cités à l'appui de cette règle sont curieux. Le mot *crocodile* est écrit par quatre figures phonétiques, plus un déterminatif qui est un crocodile : pour le mot *balance*, quatre signes phonétiques suivis d'une balance, et pour *déterminer* le mot qui exprime l'idée de malfaiteur, nous voyons un homme qui paraît lever une arme meurtrière. Cette hypothèse ne provoque-t-elle pas l'incrédulité ? Quel avantage les Égyptiens auraient-ils trouvé à l'emploi alphabétique des hiéroglyphes, si au lieu

d'obtenir, comme nous, une économie de temps, ils avaient été obligés de dessiner cinq ou six images pour dire ce que figurativement on pouvait exprimer par une seule? S'il est vrai qu'ils se sont tenus à ce monstrueux système, même à une époque où ils ne pouvaient plus ignorer le mécanisme des alphabets hébraïque, grec et romain, c'est probablement que la superstition les attachait à une pratique informe, conservée sans amélioration depuis les premiers essais d'écriture. Nous voyons, en effet, qu'affranchis de leurs préjugés par le christianisme, ils appliquèrent l'alphabet grec un peu modifié à l'idiome vulgaire, qui prit dès-lors le nom de langue copte.

Les objections logiques soulevées par la théorie de Champollion sont graves, il faut le reconnaître; et, dans l'application, les causes d'erreurs paraissent nombreuses. C'est, en beaucoup de cas, la difficulté de désigner l'objet représenté par le hiéroglyphe, soit complet, soit abrégé; c'est encore le sens vague des symboles, la triple signification des mêmes caractères, et surtout l'emploi simultané de trois valeurs différentes. Si l'on tient compte enfin des variations probables de la langue copte, il résulte de cet ensemble une multitude de combinaisons qui laissent aux illusions de l'interprète une latitude infinie. Il y a plus. Les règles exposées dans la *Grammaire égyptienne* ont paru démenties par les essais de vérification tentés jusqu'ici. Les critiques anglais, dévoués au docteur Yung, affirment que les textes déchiffrés par Champollion sont inexplicables par la langue copte, et chez nous, cette même opinion est soutenue avec autorité par M. Dujardin.

Néanmoins la majorité des esprits graves et exercés, ceux qui sont assez forts pour sacrifier à l'avancement des sciences toutes les suggestions personnelles, diffèrent leur jugement, qui doit clore tout débat. Ils savent que s'il est prudent de ne pas croire sur parole l'auteur d'un système, il est juste aussi de ne pas admettre légèrement les objections qui lui sont opposées. Ils savent que, quand la vérité vient à surgir, elle ne se dégage pas nettement de l'erreur, et que souvent des expériences mieux dirigées ont corrigé les détails qui, à première vue, paraissaient contredire le principe. Il suffit de reconnaître que la méthode créée par celui qu'on a surnommé l'OEdipe français peut seule conduire à la solution de la grande énigme, et qu'à ce titre elle méritait la protection des savans qui ont obtenu pour elle la publicité. Il ne serait pas impossible d'ailleurs que l'incrédulité fût bientôt vaincue. La critique est à l'œuvre. Nous parlons de cette critique qui cherche les difficultés, non pas pour les mettre en saillie, mais pour les aplanir. Deux dictionnaires coptes, qu'on dit très satisfaisans, viennent d'être publiés, l'un à Turin, par M. l'abbé Peyron; l'autre en Angleterre, par M. Tattem. En même temps un savant italien,

qui a pu profiter des leçons de Champollion, M. Salvolini, poursuit courageusement les recherches du maître. Son programme, exposé dans une excellente critique de l'abbé Peyron, est de nature à dissiper toutes les incertitudes. Il s'attache principalement aux manuscrits funéraires, dont le sens est à peu près connu, et qui reproduisent une même formule consacrée par la religion égyptienne. Comparant tous les groupes auxquels on peut attribuer une même signification, il en note scrupuleusement les moindres variantes. S'il parvient à prouver qu'un même mot est écrit tantôt par plusieurs figures jouant le rôle de lettres, tantôt par une seule exprimant un symbole ou une idée, il aura confirmé la thèse fondamentale de Champollion par une démonstration sans réplique. Le même procédé servira tout naturellement de confirmation ou de correctif à l'alphabet recomposé par l'auteur de la *Grammaire égyptienne*. Si des travaux dirigés avec tant de persévérance et de sagacité ne conduisent pas à des résultats solides, il faudra abandonner le déchiffrement des hiéroglyphes à cette race de fous qui cherche encore le mouvement perpétuel et la transmutation des métaux.

Le dernier recueil publié par l'Académie des inscriptions contient un mémoire de M. Saint-Martin sur les inscriptions de Persépolis, que le célèbre voyageur Niebuhr a fait connaître à l'Europe. L'interprète n'avait pas à vaincre la difficulté principale qui compliquait la tâche de Champollion. Le doute n'est pas possible sur la valeur alphabétique des caractères *cunéiformes* (ainsi nommés parce qu'ils ont la figure de coins, ou plutôt de fers de flèches, diversement agencés pour former des lettres). Cette écriture étant assez commune dans les ruines de la Médie, de la Babylonie, de la Bactriane, se trouvant aussi en Arménie, en Égypte, et en général dans les contrées où les anciens Perses ont porté leurs armes, il est naturel de chercher à la traduire par l'idiome de ces conquérans, le zend, le plus ancien dialecte de la langue persane. Les inscriptions de Persépolis présentent trente-neuf caractères différens. M. Saint-Martin prétend en avoir reconnu vingt-cinq, douze consonnes et treize voyelles; et cet alphabet, quoique incomplet, lui livre le sens de deux inscriptions qu'il rapporte à Darius et à Xerxès. Sa version, très différente de celles qu'on nous avait déjà données avant lui, n'est pas généralement admise par les érudits. Leur science divinatoire s'exerce aujourd'hui sur d'autres monumens de même nature récemment découverts. On peut espérer qu'une lecture exacte de l'écriture cunéiforme jettera enfin quelque lumière sur les ténébreuses annales des royaumes asiatiques.

Une série d'ouvrages, que M. l'abbé Delatouche a intitulés: *Études hébraïques et Panorama des langues*, pourrait bien fournir un nouveau grief aux adversaires de la science étymologique. M. Delatouche prétend avoir

trouvé dans la langue des Hébreux un certain nombre de syllabes qu'il considère comme le germe de toutes les autres langues. « J'ai tout réduit, dit-il, à des analogies de sons que j'ai formulées en équations et en analogies d'idées, de manière à ramener tout le matériel des langues à vingt ou trente racines primitives. » Le travail de M. Delatouche n'est peut-être pas sans valeur comme procédé de mnémotechnie; il peut servir à classer dans la mémoire des élèves le matériel des langues; mais, présenté comme système étymologique, il ne soutiendrait pas même la discussion. Il n'est plus permis d'affirmer des étymologies sur de simples rapports de consonnances. L'histoire, qui, aujourd'hui, s'appuie avec tant de succès sur la philologie, lui demande une méthode rationnelle, précise. Elle ne se contente plus, pour prouver la parenté des peuples, du rapprochement d'un certain nombre de mots sans liaison naturelle entre eux. Elle forme, au contraire, des familles d'idées, des séries de termes, pour constater, dans l'expression, les similitudes et les variantes : elle met en regard le mécanisme de chaque idiome. C'est la stricte observation de ces règles qui donne un grand prix au *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde* (1), laborieusement établi par M. Eichhoff. La conformité radicale du sanscrit avec les idiomes européens avait déjà été signalée par plusieurs philologues; mais on devra à M. Eichhoff une démonstration claire et méthodique de ce fait intéressant. Il commence par distribuer les langues de l'Europe en quatre groupes principaux, 1° *langues romanes*, parlées par les Phrygiens, les Grecs, les Étrusques et les Latins, et dont les débris entrent, pour la plus grande part, dans la formation de l'italien, du français, de l'espagnol, du portugais et du valaque; 2° *langues celtiques*, dont il ne reste aujourd'hui que deux dialectes : le gaëlique, en Écosse et en Irlande, et le cymrique, dans le pays de Galles et la Bretagne française; 3° *langues germaniques*, comprenant les idiomes tudesque, saxon, anglais, normannique et gothique; 4° *langues slavonnes*, qui sont le russe, le polonais et le lithuanien. A l'exception de trois dialectes, le basque, le hongrois et le finnois, toutes les langues européennes sont embrassées par cette énumération. — « Considérées quant à leur substance même, dit M. Eichhoff, et indépendamment de la phraséologie, elles sont originairement identiques, c'est-à-dire composées des mêmes racines primitives, que l'influence du climat, la prononciation nationale, les combinaisons logiques, ont nuancées de diverses manières, tantôt en remplaçant un son par un autre son homogène, tantôt en étendant une idée du sens propre au sens figuré, ou en la graduant par une dérivation continue, sans que les élémens du langage en soient essentiellement al-

(1) Grand volume in-4°. De l'imprimerie royale. Chez l'auteur, place du Louvre, 6. Prix : 30 fr.

térés. » — Ainsi que nous l'avons dit, l'auteur prouve sa thèse par une méthode sûre et lumineuse; avec lui, on n'a pas à craindre les illusions qui ont jeté tant de ridicules sur plusieurs étymologistes. Sa comparaison embrasse la substance et l'accident, les mots et leur emploi dans le langage. Après avoir mis en regard les particules pronominales ou indéclinables, il classe les noms substantifs en huit séries, qui comprennent le monde et les élémens, les corps organisés, le technique des arts et métiers, les qualifications et les termes métaphysiques d'un usage habituel. Ainsi se trouve formée une liste de cinq cents mots environ, qui, exprimant les principaux actes de la vie sociale, représentent suffisamment chaque langue. Le mot indien forme un primitif qu'on reconnaît facilement dans plusieurs idiomes européens, et quelquefois dans tous. Suivent cinq cent cinquante verbes monosyllabiques, qui, dans le sanscrit, ont la qualité de radicaux, et qui reparaissent assez fidèlement dans les langues dérivées. Enfin, le parallèle fait fonctionner simultanément le mécanisme grammatical de chaque langue; et, eu égard à l'éloignement des temps et des lieux, on s'étonne de ne pas trouver plus de dissemblance dans le procédé d'agrégation pour les mots composés, dans la génération des désinences, dans les modifications des noms et des verbes. Par exemple, on s'explique facilement certaines anomalies des verbes grecs, quand on remonte à la conjugaison indienne.

On sait que les historiens se sont emparés des découvertes de la philologie pour expliquer les origines européennes. Ils font manœuvrer les peuples dans des ténèbres si épaisses, que, pour contrôler leurs récits, il faudrait lutter d'audace avec eux. Leur vue pénétrante suit d'abord les Ibériens, qui quittent la région des langues sémitiques ou chaldéennes, longent le littoral de l'Afrique, pour s'établir dans la péninsule qui rappelle leur nom, et de là dans les parties de la Gaule et de l'Italie que baigne la Méditerranée. Mais ils sont pressés de toutes parts par les migrations successives des peuples de race indienne, et dont les langues, d'origine sanscrite, ont donné lieu au parallèle qui nous occupe. Ce sont d'abord les familles thrace et pélasgique venant, l'une par le Taurus, et l'autre par la Thessalie. Une seconde famille quitte le berceau asiatique, franchit le Caucase, et entre en Europe par le nord. Ce sont les Celtes ou Gaëls qui tendent vers le midi, et font dans la Gaule une halte commandée par la résistance des Ibériens. Plus tard, d'autres rameaux détachés de la souche indienne suivent la même voie pour former le faisceau germanique. Enfin, les nations slaves, toujours de même origine, viennent s'échelonner auprès des autres; mais elles sont obligées de céder une partie du sol européen qui leur reste à des tribus de sang tartare, qui donnent naissance aux Hongrois et aux Finnois.

M. Eichhoff résume dans son introduction cette théorie des migrations, qu'on pourrait appeler l'histoire des temps anté-historiques : il le fait avec beaucoup de réserve, et nous dirons, au risque d'être indiscrets, avec une coquetterie de style, qui a quelque peu scandalisé les érudits de profession. Il faut lui savoir gré de n'avoir pas donné carrière à son imagination, en formulant un système absolu d'ethnographie. La science qui prétend diviser l'humanité en familles naturelles en est encore aux conjectures. Les deux méthodes qu'elle a employées jusqu'ici n'ont donné que des résultats contradictoires, et l'une n'est pas plus que l'autre à l'abri des objections. A celle qui distingue les races d'après les caractères physiologiques, on peut répondre que souvent les populations ont changé d'aspect, et qu'on n'a pas encore décidé jusqu'à quel point un régime physique et moral, suivi pendant un nombre de générations, peut modifier l'organisme. L'autre méthode, qui prononce sur l'affinité des peuples par la comparaison de leurs langages, est quelquefois trompeuse. Une race subsiste, son idiome disparaît. Par exemple, la race ibérienne, aujourd'hui répartie entre les peuples de langues romanes, n'aurait-elle pas été rattachée comme ceux-ci à la souche indienne, si son curieux idiome, le basque, ne se trouvait pas miraculeusement conservé dans les gorges des Pyrénées, pour témoigner de son origine sémitique. Ces remarques ne sont pas dirigées contre l'ethnographie elle-même, mais contre ceux qui pourraient ruiner une science naissante, en lui empruntant des résultats hasardés : et nous avons voulu féliciter un habile grammairien d'avoir établi un fait grammatical, sans tomber dans le travers de certains savans, qui se hâtent de rattacher les destins de l'humanité entière au point unique qu'ils ont éclairci.

V. — HISTOIRE.

Les travaux historiques continuent d'être en faveur : les récits originaux sont collationnés et reproduits; on fouille les archives; on déblaie les ruines. Aux monumens humains, on demande des témoignages du passé; aux sciences naturelles, les faits organiques qui sont de tous les temps. Les diverses écoles sont à l'œuvre. La lourde érudition, qui se nourrit de livres dépecés, heurte l'hypothèse, assez creuse pour l'ordinaire. Sans doute ce mouvement des esprits, qu'on appelle un retour aux études graves, annonce avant tout un revirement de la mode littéraire. Parmi les entrepreneurs de narrations, nous reconnaîtrions, à coup sûr, des gens qui faisaient le roman il y a peu d'années, comme ils eussent fait de la philosophie sous Diderot, ou, Delille régnant, de la poésie descriptive. Du moins l'activité engagée en cette direction ne sera pas

sans résultats durables. Nous lui devrons peu d'histoires achevées, *écrites*, mais des documens inédits, des compilations intéressantes, des ébauches, qui ont le mérite d'indiquer des sources et de grouper des faits; en un mot, une foule de livres utiles à ceux qui s'appliqueront avec discernement à la science du passé.

L'histoire des religions, qui se mêle aujourd'hui à tous les genres d'écrits, est l'objet spécial de plusieurs publications. M. Anot de Maizières a réuni, sous le titre de *Code sacré* (1), des tableaux où sont rapprochées les diverses traditions religieuses sur les points principaux du dogme et de la morale. C'est un atlas destiné à l'étude des opinions et des croyances, qui sans doute prendra place, dans les bibliothèques, à côté de ceux qui exposent les révolutions politiques : il en présente les avantages réels et les inconvéniens inévitables. Nous adresserons à M. Anot de Maizières quelques observations critiques, qui ne peuvent pas nuire à sa compilation : le public sait fort bien que discuter les détails d'un ouvrage, c'est rendre témoignage de son importance. Nous lisons (page 10 de l'introduction) : — « La religion de Fo ou Bouddhah, qui marque à l'orient la première révolution du brahmaïsme, est tellement identique pour le fond de la doctrine avec la religion primitive, que le savant Schlegel avoue ne pouvoir l'en distinguer. » — Comment s'en tenir au doute sur une doctrine qui est aujourd'hui professée par plus de deux cent cinquante millions d'hommes, et qui se trouve, relativement à la révélation primitive de Brahma, dans les mêmes termes que le protestantisme à l'égard du catholicisme. Le véritable fondateur du boudhisme, Shakia-Mouni, n'est pas même cité une seule fois, et nous ne savons pourquoi on lui donne le nom de Fo, un des plus anciens révélateurs de la Chine. Quant à cette dernière contrée, nous voudrions connaître les croyances qui l'ont divisée long-temps, et qui tendent à se fondre aujourd'hui, moins par persuasion que par l'état de somnolence où se trouvent les esprits. La secte de Lao-Tseu, suivie par la masse du peuple, méritait d'être mentionnée autant que la réforme philosophique de Confucius. En suivant l'histoire du boudhisme, qui, repoussé de l'Inde, où il prit naissance, a débordé sur la Chine, le Japon, le Thibet, la presqu'île malaise et Ceylan, on aurait obtenu des notions plus exactes sur les pratiques religieuses de ces derniers pays. L'auteur du *Code sacré* a sans doute tracé son vaste cadre avant de reconnaître si les matériaux valables rassemblés jusqu'ici étaient assez abondans pour le remplir. En beaucoup de cas, l'absence des textes sacrés l'a conduit à formuler des dogmes d'après des autorités

(1) Ou Exposé comparatif de toutes les religions de la terre. Grand atlas in-folio. Chez Angé, éditeur, rue Guénégaud, 19.

fort contestables. Quelques phrases empruntées aux historiens anciens sur les sociétés égyptiennes et celtiques ne peuvent donner que des notions fausses, lorsqu'elles ne sont pas redressées par une critique intelligente. Les fictions poétiques que les scoliastes ont grossièrement systématisées sous le nom de mythologie, n'ont pas l'importance d'un véritable code religieux. Il fallait éviter du moins de présenter comme législateur Orphée, dont les poésies sont apocryphes, et dont l'existence même est niée par Aristote et Cicéron. Mais si M. Anot paraît étranger aux travaux qui, chaque jour, dévoilent quelques-uns des mystères du monde oriental, il a puisé aux bonnes sources pour le christianisme et les schismes qui en dérivent, tels que la communion grecque, le mahométisme et les sectes protestantes. Nous citerons comme particulièrement intéressant le tableau des traditions répandues sur la terre relativement à la chute de l'homme et à sa rédemption, ainsi que ceux où sont comparées les cérémonies qui consacrent les principaux termes humains, la naissance, la puberté, le mariage, la mort.

Quant aux feuilles qui exposent les devoirs prescrits à l'homme par les différentes révélations, elles soulèvent des objections graves. Un précepte cité par Platon ou par Sénèque ne peut pas être accepté comme l'expression fidèle d'Osiris ou de Numa. Il n'a pas plus d'autorité que toute autre phrase proverbiale; en second lieu, ces maximes transmises par la bouche des sages ne pouvant que recommander les actions louables, on donnerait à penser que toutes les croyances ont une égale valeur en pratique: supposition absurde et insoutenable. La véritable moralité d'une religion ne doit pas être appréciée par les prescriptions qu'elle adresse à l'individu, mais par la puissance qu'elle déploie pour transformer l'individu lui-même, par les sentimens et les idées que ses dogmes engendrent, par la voie plus ou moins noble qu'elle ouvre à l'activité humaine.

C'est à ce point de vue que M. Auguste Boulland s'est placé pour comparer dans un *Essai d'histoire universelle* (1) les traditions de tous les peuples depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours. Son livre atteste du savoir, de longues et épineuses recherches, d'excellentes intentions, et cependant nous craignons qu'il ne soit pas récompensé par le succès de la tâche immense qu'il s'est imposée. Au lieu de laisser parler les textes originaux dans une version simple et littérale, il a cédé à la malheureuse pensée de faire du style : les matériaux les plus précieux, enluminés de sa main, sont devenus méconnaissables. Quand il s'agit des principes sociaux, les témoignages de la tradition ne sauraient être trop formels. Une para-

(1) 2 vol. in-8°, librairie de Paulin, rue de Seine, 33.

phrase en langage biblique, où se sont donné rendez-vous tous les noms baroques de l'histoire universelle, rend cette lecture souvent fatigante. Il est difficile de remonter aux sources dont l'indication est très vague : de sorte que les faits si péniblement amassés pour établir la loi du développement *humanitaire*, ne prouvent rien de plus que l'une des mille hypothèses qui courent à petit bruit dans le monde, en attendant le grand jour où la société leur viendra demander son salut.

Avouons qu'il est au-dessus des forces ordinaires de l'intelligence de saisir l'esprit de toutes les religions connues et d'en constater nettement la valeur. Il est bien difficile déjà d'en approfondir une seule. Ainsi, nous doutons qu'on possède une idée bien juste du christianisme, après avoir lu l'ouvrage que M. de Potter présente comme le fruit de vingt années d'efforts. Ce n'est pas là une exagération de prospectus. Toutes les publications qui ont rempli sa vie studieuse, se rapportent aux annales de la société chrétienne et se trouvent refondues dans l'*Histoire philosophique, politique et critique de l'Église* (1), dont le premier volume vient d'être livré à l'examen. Une introduction très développée résume les doctrines de l'auteur. Ce qui l'a déterminé à prendre la plume, c'est la parité de l'époque actuelle avec celle de la réforme tentée par les premiers chrétiens. — « C'est (nous dit-il, page x), la conviction profondément arrêtée que nous ne parviendrons à recomposer la société qui se dissout qu'en invoquant les principes fondamentaux de la doctrine de Jésus, et par les moyens mis en œuvre du temps des apôtres et de leurs disciples immédiats, c'est-à-dire par la charité et le dévouement spontanés comme religion, et l'association fraternelle des hommes se reconnaissant tous égaux en droits pour base d'institutions sociales. » — Cet exposé semble promettre des études sévères sur le principe chrétien, des recherches sur la politique des apôtres, et les succès vraiment merveilleux de la foi nouvelle. En effet, les histoires connues jusqu'ici sont loin d'être satisfaisantes sur ce point. Celles qui ont pour auteurs des membres du clergé sont moins des annales que des apologies. La conversion des peuples y est expliquée par l'éclat et l'ascendant des miracles. Le moyen cependant eût été assez mal choisi. Le don des miracles n'était pas alors un privilége acquis aux chrétiens. Les traditions de cet âge attestent des faits surnaturels bien plus inexplicables que les guérisons opérées par les apôtres, et les théologiens modernes, ne pouvant repousser les témoignages de l'antiquité sans danger pour leur propre croyance, ont fait honneur au diable de tous les prodiges qui ne servaient pas directement la cause de Dieu. L'un des plus réservés, l'abbé Fleury, dont on réimprime présen-

(1) Librairie de Leclaire, rue Hautefeuille, 14. L'ouvrage aura huit volumes.

tement la volumineuse histoire, raconte naïvement que Simon-le-Magicien s'est élevé en l'air *soutenu par les démons*. S'il se permet un doute sur la résurrection d'une jeune fille par le philosophe Apollonius de Tyane, il dit en toute confiance, d'après Flavius Josèphe, que l'an onzième de Néron, une vache destinée au sacrifice mit bas un agneau dans le temple de Jérusalem, et que le peuple assemblé tira de là le présage de sa ruine prochaine. D'un autre côté, les écrivains critiques ne donnent pas meilleure raison des conquêtes du christianisme. Ils les attribuent uniquement à la supériorité de sa morale. Mais déjà plusieurs écoles avaient atteint les sublimités de la théorie. Les Pères de l'église le reconnaissent volontiers, et Lactance ajoute : « *Sed defendere id quod invenerant nequiverunt, nec ea quæ vera senserant, in summam redigere potuerunt, sicut nos fecimus.* » Il est de fait encore que tous les révolutionnaires modernes, depuis les Vaudois jusqu'aux Jacobins, ont fait sonner les mots de *liberté* et de *fraternité*, sans fonder pour cela un nouvel ordre social. C'est qu'il ne suffit pas de prêcher le dévouement pour déterminer les riches à faire bourse commune avec les pauvres, et nous persistons à croire qu'il y a quelque chose d'inexpliqué jusqu'à présent dans l'action irrésistible des promoteurs du christianisme. M. de Potter a entrevu ces difficultés, mais confusément et sans chercher à les résoudre. — « Malgré l'instinct moral ineffaçable dans l'homme (dit-il, page CXXXIII), la doctrine sociale de Jésus aurait fait peu de progrès dans le peuple, si elle avait été présentée sans les dogmes destinés à remplacer les religions dont on dépouillait le monde. » — Il fallait en effet que le dogme chrétien eût un sens, une énergie incontestable, pour prévaloir contre les croyances établies, et les hérésies qui lui ont opposé constamment d'autres vues dogmatiques. Ce raisonnement une fois admis, il devenait naturel d'étudier le dogme, et d'en établir rigoureusement la valeur civilisatrice. Au contraire, le nouvel historien le flétrit sans examen, et le traite, en vingt passages, de jonglerie, d'appât grossier jeté aux imaginations populaires. Mais pourquoi M. de Potter se fût-il imposé la lourde tâche de pénétrer les mystères, de ramener à un sens positif les langues symboliques créées par le génie sacerdotal? Il n'y aura plus de dogme dans le christianisme régénéré qu'il propose. Écoutons son évangile (page XLIII) : — « Qu'on croie ou non à la Trinité, à la résurrection de Jésus, à son existence même, à la chute ou à la rédemption de l'humanité, à telle ou telle nature de l'ame humaine, on n'en sera ni plus ni moins social, ni plus ni moins religieux, tout comme si on croit ou ne croit pas aux incarnations de Vishnou, et à la métempsycose, aux émanations du panthéisme et de la kabbale, aux aventures de Jupiter, au paradis de Mahomet ou à celui d'Odin. » M. de Potter daigne emprunter au christianisme ce qu'il appelle l'élé-

ment social, c'est-à-dire le précepte de la charité, de la fraternité universelles. Il prêche une *association libre*, renouvelée du temps des apôtres, où les riches vendaient leur bien pour former un *fonds social commun*. Ce que le christianisme n'a obtenu qu'un instant, et par des moyens de persuasion dont nous n'avons plus l'intelligence, la *philosophie véritable*, celle de M. de Potter, — « a mission de le faire et le fera. Elle réunira et unira tous les hommes, juifs, chrétiens, mahométans et idolâtres, sectateurs de Boudha et de Confucius, croyans et sceptiques, déistes, panthéistes et même athées, pourvu qu'ils reconnaissent les droits de l'homme, croient à la justice et aiment leurs semblables (p. 197). » Voilà certes un magnifique programme, et nous regrettons bien de n'avoir pas saisi la base logique d'une philosophie qui promet tant de merveilles. L'auteur avoue que l'individualisme absolu est la négation de la société, et rend impossible tout rapprochement durable. Il repousse également le sens que les catholiques attribuent au mot *autorité*. Est-ce que la *raison* qu'il préconise ne serait pas plus la raison de chacun que celle de tout le monde? M. de Potter lèvera facilement cette difficulté. Il possède un argument qui répond à tout, si bien qu'il se pose à lui-même des objections pour se donner le plaisir de les détruire. Voici le raisonnement, fort sensé d'ailleurs, qu'il prête à ses adversaires (page XXXVIII) : — « Que mettrez-vous, en attendant que la philosophie ait pris corps, à la place de la société, telle que le christianisme et le catholicisme l'ont constituée? — Je n'en sais rien, répond-il, ni ne dois le savoir, car la philosophie que vous craignez tant, ne sera jamais un système complet et arrêté d'avance.... Il y aura toujours mouvement, c'est-à-dire développement, variation, *progrès!* »

Par cette appréciation du philosophe, on peut se faire une idée de l'historien. Les trois premiers livres, qui, avec l'introduction, forment le premier volume, conduisent jusqu'à la fin du IVe siècle de l'église et aux querelles suscitées par les *novatiens*, à l'occasion des canons pénitentiaux, époque intéressante pour les origines du droit ecclésiastique. M. de Potter n'a pas prétendu animer le tableau des évènemens : sa narration ne vise jamais à l'effet dramatique. Il reconnaît au contraire les imperfections de son style, et fait valoir sa condition d'étranger comme un droit à l'indulgence. Son livre n'est, à vrai dire, qu'une série de dissertations et d'aperçus critiques sur les faits principaux des annales sacrées. Il nous semble dicté dans un esprit de scepticisme et de dénigrement qui n'est plus de notre siècle. Ainsi, après avoir renouvelé sur l'existence même de Jésus-Christ des doutes assez ridiculement fondés sur le silence de Flavius Josèphe et de Philon le Juif, l'auteur évite de se prononcer sur ce point fondamental. Les hérésies présentaient autant de problèmes qui sont en-

core sans solution. N'est-il pas évident que, lorsque les conciles admettaient une opinion et rejetaient l'autre, ils obéissaient à une politique qu'il serait important de connaître, et qu'on parviendrait peut-être à démêler avec de la sagacité et de la pénétration philosophique? Trop souvent les jugemens sont appuyés sur des faits tronqués et des citations sans autorité. Par exemple, pour contester la part du christianisme à l'émancipation de la femme, on cite l'incident soulevé au second concile de Mâcon par un évêque, qui déclare que la femme ne devait pas être comprise sous le terme générique *homme*. Il était bon d'ajouter que cet évêque fut aussitôt réduit au silence, et que les actes du concile n'ont pas même fait mention d'une boutade rapportée seulement par Grégoire de Tours. Rien de plus injuste que le chapitre consacré à l'exposition de la morale des Pères. Les *exemples de niaiserie* qu'on y rassemble n'ont jamais été l'expression du corps entier. Nous croirons que les Pères interdisaient aux chrétiens l'étude de la grammaire quand on aura prouvé qu'ils étaient eux-mêmes illettrés pour leur temps. Il suffit d'un peu de patience pour trouver quelques assertions erronées, quelques phrases ridicules, dans la masse énorme de volumes qu'ont produits ces grands hommes : mais il faudrait de la science vraie et un esprit élevé pour dominer leur doctrine et en saisir l'aspect général.

Le principal intérêt de l'histoire de l'église consiste dans cette multitude de citations, de notes et d'appendices qui la surchargent. Ce lourd bagage d'érudition n'appartient pas en toute propriété à M. de Potter. Les vingt années qu'il a employées en recherches n'auraient pas suffi pour épuiser la moitié des textes qu'il invoque. Il a dû profiter des immenses travaux de critique entrepris par les premiers réformés, dans le but d'éclairer les origines chrétiennes, et poussés dans une autre direction par l'école philosophique du dernier siècle. En résumé, ce livre peut devenir utile par l'indication de beaucoup de sources dont la trace est généralement perdue; mais il arrive trop tard, selon nous. Son succès eût été certain il y a dix ans, sous le règne du vieux libéralisme. C'est que le vrai *libéral*, celui de la restauration, n'était pas un fiévreux comme nous autres, qui, sous prétexte d'indépendance, creusons les faits, pesons les témoignages, éloignons de nous, autant que possible, les préventions mesquines. Il possédait une somme d'idées fixes qu'on avait greffées sur lui et qui végétaient avec lui. Il pratiquait la tolérance, suivant la loi du patriarche de Ferney, et, à l'exception de trois grandes classes, il eût ôté son chapeau à tout le genre humain. Ces classes, on les connaît : les tyrans jusqu'aux commissaires, ceux qui sont assez naïfs pour se dire nobles, ou assez tonsurés pour s'estimer prêtres. On a dit que le libéral n'existe plus aujourd'hui, et que l'espèce entière a disparu dans le grand cataclysme

de 1830. Si le sinistre se confirme, si l'on ne retrouve pas quelques individus de la famille blottis dans les sous-préfectures, les chambres de justice ou la garde nationale, les éditeurs de M. de Potter devront prendre le deuil.

Histoire ancienne et archéologie. — Un nouveau volume de l'Histoire romaine de Niebuhr vient d'être traduit et publié par M. de Golbéry (1). Il commence avec le IVe siècle, à compter de la fondation de la ville, et conduit jusqu'à l'an 374. Cette époque est signalée par deux grands faits qui constituent définitivement la nationalité romaine. C'est l'établissement de la loi des douze tables, qui substitua le droit écrit et positif aux incertitudes de la coutume et de l'arbitrage : œuvre imparfaite sans doute, que les amendemens et additions nécessaires ne tardèrent pas à transformer, mais qui, jusqu'à la ruine de la république, conserva entre les deux ordres divisés d'intérêts, l'autorité d'un contrat social. Plus tard, c'est la race gauloise qui, après une désastreuse invasion, demeure suspendue aux flancs des Alpes, comme un torrent toujours prêt à se répandre. Les petits états de l'Italie, jusqu'alors jaloux de leur indépendance, se familiarisent par crainte avec l'idée d'une fusion. La seule puissance qui ait montré de la vigueur lors de la première attaque, Rome, se fait un titre de ses ruines comme un chef de ses blessures. Un mouvement de concentration s'opère en sa faveur. Les populations qui se laissent absorber par elle assurent sa prépondérance et lui permettent d'écraser les cités rivales qui résistaient encore. Rome devient ainsi la forteresse de l'Italie. Elle dominera le pays, mais à condition de le protéger, et son régime intérieur, conformé à cette tâche, ne sera qu'une consigne militaire qui va la conduire à des conquêtes immenses, à un éclat menteur, à des misères très réelles. L'époque comprise entre ces deux termes est purement historique. Elle n'offre plus matière aux interprétations hardies, aux décisions conjecturales, qui, dans les premiers livres de Niebuhr, consacrés aux origines, ont offusqué tout ce qui restait de dévots à l'antiquité. La savante critique de l'auteur allemand s'exerce cette fois sur la législation et les expériences politiques si fréquemment renouvelées chez les Romains. Cette partie de son travail est une véritable création. Il est vrai qu'il possédait sur ses devanciers un avantage immense. Depuis un demi-siècle, toutes les combinaisons sociales ont été discutées, et toutes les formes de gouvernement reproduites. Le spectacle des révolutions a dû fournir aux historiens de notre temps une science pratique plus utile pour la parfaite intelligence des textes, que l'exubérante érudition des anciens philologues. Ainsi, dans Niebuhr, une loi romaine se trouve en

(1) Chez Levraut, libraire, rue de la Harpe, 81.

quelque sorte commentée par son rapprochement avec une loi française. Les fastes du parlement britannique expliqueront un incident soulevé au sein du sénat. Cette méthode donne lieu à des aperçus souvent neufs, et dont les publicistes modernes pourraient faire leur profit. Le passage suivant nous paraît dans ce cas : — « Dans l'antiquité, dit l'auteur au sujet de la mission législatrice confiée aux décemvirs, on ne votait jamais sur les articles d'une loi; l'on ne votait pas non plus sur des changemens proposés par d'autres que par ses rédacteurs. On adoptait ou l'on rejetait l'ensemble et dans sa forme primitive. » — Cette remarque est développée dans une note ainsi conçue : — « Depuis l'assemblée constituante, le contraire se pratique sur le continent. Sous la restauration, surtout, les amendemens des commissions ont souvent changé l'esprit de la loi, ce qui n'eût été qu'un petit mal; mais il y en eut d'improvisés qui y introduisirent des changemens et des contradictions. Grace à la raison qui préside encore aux affaires politiques de l'Angleterre, elle est demeurée étrangère à cette singulière opinion, que la perfection peut résulter d'une sagesse collective. »

L'histoire, ainsi traitée, gagne sans doute en vérité et en précision, mais ne perd-elle pas beaucoup en intérêt et en puissance? Le meurtre de Virginie, la prise de Rome par les Gaulois, l'exil de Camille, la conjuration de Manlius, et tant d'épisodes qui ont animé d'admirables tableaux, ne causent pas plus d'émotion chez le critique allèmand qu'un compte rendu de gazette. Tous ces braves Romains qui, mis en scène par Tite-Live, Rollin ou Vertot, jouaient si magnifiquement leurs rôles de grands hommes, ont disparu. Après les illusions du drame, c'est l'analyse du feuilleton.

Le *Précis des guerres de César* (1), par Napoléon, annonce une connaissance parfaite des plans, des ressources, des intentions du capitaine romain. On y croit sentir une mystérieuse intelligence établie entre deux grands génies. Le bulletin de chaque campagne de César est suivi d'observations où le commentateur français expose en maître les variations et les progrès de la science militaire. Quelquefois, après avoir établi solidement les légions romaines dans leur camp retranché, il se donne le plaisir de les entamer avec l'artillerie, de les culbuter avec quelques régimens français. Le style est net, exact, parlant. Il ne justifie pas cependant le titre d'*écrivain*, qu'on a trop souvent ajouté aux titres plus légitimes de Napoléon.

Nous avons remarqué dans le dernier volume publié par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, cinq Mémoires sur l'histoire romaine, par

(1) Librairie de Charles Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés.

M. Dureau de la Malle. Il suffira de leur emprunter quelques conclusions pour en faire apprécier l'importance et le mérite. Le premier détermine l'étendue et la population de Rome ancienne. Les historiens les plus modérés, adoptant sans examen les évaluations de Juste-Lipse et de Vossius, accordaient à la grande cité trois à quatre millions d'habitans. M. de Châteaubriand lui-même a reproduit cette erreur dans ses *Études historiques*. Au dernier siècle, on avait condamné, comme un crime de lèse-majesté romaine, la conjecture de l'abbé Brottier, qui réduisait ce nombre à douze cent mille. Aujourd'hui, M. Dureau de la Malle démontre l'exagération de ce dernier chiffre dans une série de calculs et de raisonnemens qui épuisent le problème. La trace des deux enceintes de murailles a été parfaitement reconnue et mesurée géométriquement. La première, tracée par Servius Tullius, et qui suffit à Rome républicaine, a 638 hectares de superficie; la seconde, élevée huit siècles plus tard par Aurélien, occupe 1,396 hectares, c'est-à-dire les deux cinquièmes environ de la superficie de Paris. Mais la capitale de l'Italie renfermait peut-être une population plus pressée que celle de la France? Le président de Brosses dit à ce sujet, dans les lettres intéressantes qu'on vient de publier récemment : « Il fallait que les ménages fussent entassés les uns sur les autres, comme à Pékin, où, selon ce que j'ai appris d'un missionnaire, une famille de douze personnes n'a pour tout logement qu'une chambre de grandeur médiocre où tous les gens couchent sur une estrade, rangés à côté les uns des autres comme des éperlans. » Cette supposition ridicule est enfin renversée par les recherches du savant académicien. Rome impériale était enceinte de murs, d'un rempart et d'un fossé très large. Paris n'a qu'un mur de clôture simple de deux pieds d'épaisseur; Rome avait 275 places ou carrefours, Paris n'en a que 70; il existait dans la ville antique 424 temples entourés ordinairement de bois sacrés, nous comptons seulement 50 églises. Les habitations des nobles, rendez-vous d'une nombreuse clientelle, devaient être plus vastes que nos plus riches hôtels, et, par exemple, le *palais d'or* de Néron, où se trouvait la statue colossale de cet empereur, haute de cent vingt pieds, occupait seul plus de terrain que les Tuileries, le Louvre et le Luxembourg réunis. Les cirques, les théâtres, les promenades n'étaient pas moins multipliés à Rome qu'à Paris; et, dans cette dernière ville, les bains ne tiennent pas la vingtième partie de la place qui, dans l'autre, était envahie par les thermes publics et particuliers. La hauteur des édifices, restreinte par les réglemens de salubrité, n'excédait pas celle des nôtres. L'espace livré à l'habitation à Rome est donc facilement appréciable. Or, en admettant, contre toutes probabilités, que cet espace fût comparativement deux fois plus garni que les plus populeux quartiers de Paris, la Rome d'Au-

guste n'aurait encore enfermé que 267,000 habitans. Il faudrait doubler ce chiffre pour l'enceinte d'Aurélien, qui est encore celle de nos jours, moins la portion située au-delà du Tibre et ajoutée par les papes. Quant à la population des faubourgs, ou plutôt de la banlieue, qu'on pourrait à la rigueur joindre à celle de la ville, il n'est pas possible de l'évaluer à plus de 120,000 têtes. Ainsi, Rome, dans sa plus grande extension, et en y comprenant le *suburbium*, n'a pas dû compter plus de 650,000 individus de toutes classes, et peut-être en a-t-elle possédé beaucoup moins.

La monstrueuse erreur qui entassait des millions de Romains sur une superficie moitié moins grande que celle de Paris, a été accréditée par la fausse interprétation d'un passage de Publius Victor. Cet écrivain, qui a laissé une description de Rome au IVe siècle de notre ère, un siècle environ après les innovations d'Aurélien, dit qu'alors on comptait 1830 palais (*domus*) et 45,795 *insulæ*. Mais les critiques modernes ne remarquèrent pas que ce mot avait pris diverses acceptions. Dans l'origine, par une métaphore très naturelle, on donnait le nom d'*îles* à ces massifs ou *pâtés de maisons* isolés de tous côtés par les rues. Ces groupes réservés aux plébéiens étaient, comme chez nous, bordés de boutiques; l'usage, toujours capricieux, fit passer à la partie le nom du tout. Plus tard, les patriciens, pour augmenter leurs revenus, ne dédaignèrent pas de faire construire des bazars pour les marchands, ou même de pratiquer sur la face de leurs demeures de petits logemens dont les locataires conservaient le surnom d'*insulaires*. Le plan des anciens édifices, ou de nombreux exemples puisés dans le droit de cette époque, prouvent jusqu'à l'évidence que le mot *insulæ* a très souvent la signification de *boutique*, et qu'il ne peut avoir d'autre sens dans le fameux passage de Publius Victor. Par cette interprétation, tout s'explique. Au lieu de ces groupes de maisons où l'on entassait des familles, nous avons des cellules qui pouvaient, à la rigueur, ne contenir qu'un locataire; et la population de Rome ancienne, évaluée d'après ces bases, se trouve en rapport parfait avec la topographie de la ville, avec les dénombremens et la consommation journalière des denrées, mentionnés dans les annales.

Ces données neuves et intéressantes reçoivent une confirmation historique des mémoires suivans de M. Dureau de la Malle. Une foule de témoignages établissent que la population italique était très faible sous la domination dévorante des Romains, et qu'elle n'a pas cessé de s'amoindrir depuis le temps des Gracques, ou, si l'on veut, depuis le triomphe de l'oligarchie jusqu'à celui de la démocratie représentée par les empereurs. On manque de renseignemens sur la race esclave; elle était renouvelée sans cesse par les recrutemens en pays étrangers. Quant à la population

libre, on en peut évaluer le nombre et le dépérissement successif par les recensemens des hommes en état de porter les armes. La république comptait sept cent cinquante mille citoyens de dix-sept à soixante ans pendant le siècle où elle a vaincu Annibal, soumis la Gaule cisalpine, la Sicile et l'Espagne. La population libre était déjà moindre lorsqu'elle subjugua l'Illyrie, l'Epire, la Grèce, la Macédoine, l'Afrique et l'Asie mineure. Plus tard, l'empire s'étant accru de la Syrie, de la Palestine, de l'Égypte et des Gaules, le droit de cité était acquis à presque toute l'Italie, et cependant le recensement opéré par César ne donna plus que quatre cent cinquante mille citoyens de dix-sept à soixante ans (1). Sur ce nombre trois cent vingt mille se trouvaient dans le plus complet dénuement. Ils n'en exerçaient pas moins les droits politiques attachés à leur qualité de citoyens romains. C'était un *peuple de rois*, comme il s'appelait lui-même, mais de rois à l'indigence, qui, après avoir décidé des affaires du monde, recevaient chaque jour de la charité publique une ration de pain, de viande, d'huile et de vin.

On s'étonne d'abord des grandes choses accomplies avec d'aussi faibles moyens. Mais cette poignée d'hommes, qu'on est tenté de prendre en pitié quand on la considère comme nation, serrée en légions sur le champ-de-bataille, formait une armée redoutable. Remarquons encore que soit bonheur, soit prudence, les Romains se heurtèrent rarement à des corps politiques résistans et fortement organisés, comme ceux qui se font équilibre dans l'Europe moderne.

Un autre Mémoire, non moins instructif, de M. Dureau de La Malle, concerne l'administration romaine en Italie et dans les provinces conquises pendant le dernier siècle de la république. Il nous montre d'une part la nation dominatrice, épuisée d'hommes, inhabile à produire, et affamée pour peu qu'un pirate intercepte les denrées qu'elle ne sait plus obtenir de son propre sol. Par un contraste frappant, les provinces sont écrasées de tributs énormes, frappées de réquisitions en milices, en vivres, en vaisseaux, sans défense contre l'avidité insatiable des Verrès et des Flaccus, et cependant elles réparent comme par enchantement tout ce que les vainqueurs dévorent en population et en richesses. C'est qu'un préjugé ordinaire aux peuples conquérans flétrissait à Rome tout autre travail que celui des armes. Les Romains demeurèrent constamment étrangers aux notions qu'on a de nos jours systématisées sous le nom d'économie politique. Ils ne comprenaient qu'un seul genre de spéculation,

(1) La France possède aujourd'hui environ *neuf millions de citoyens* de dix-sept à soixante ans, c'est-à-dire une force virile vingt fois plus grande que celle de l'empire romain au temps de César.

l'usure, et notaient d'infamie beaucoup de professions utiles. Les vaincus, au contraire, honoraient les arts, les sciences, la navigation; quelquefois même ils récompensaient par des prérogatives sociales les services industriels, et le commerce ne tardait pas à ramener dans les cités manufacturières les trésors que la violence avait entassés à Rome.

Nous signalerons enfin de savantes recherches sur le système métrique des anciens, suivies de dix-sept tables de conversions en poids, mesures et monnaies françaises. Une note de ce travail caractérise si bien la probité, la patience et autres vertus académiques, que nous regardons comme un devoir de la reproduire. « Ce Mémoire, dit M. Dureau de La Malle, composé en 1824, je l'ai gardé dix ans sans le publier, vérifiant mes bases, appelant sans cesse la critique sur la solidité de mes déductions. » Et plus bas, à l'occasion d'un dissentiment avec M. Letronne, il ajoute solennellement : « Le jugement de nos pairs dans les deux Académies, et celui des savans de l'Europe qui s'occupent de cette question grave et compliquée, décideront entre nous. Je l'attends avec calme, et je m'y soumettrai sans appel. »

M. Saint-Martin fait avec M. Dureau de La Malle les honneurs du volume. Outre le mémoire sur les inscriptions de Persépolis, que nous avons eu occasion de citer, il a déterminé, d'après des calculs astronomiques, une date de l'histoire ancienne, qui est sans importance par elle-même, mais qui offre un point fixe pour rattacher solidement la chronologie générale. Il s'agit de l'éclipse prédite par Thalès, qui suspendit une bataille entre les Mèdes et les Lydiens. Sa date est reportée au 30 septembre de l'an 610 avant Jésus-Christ. Les critiques modernes lui assignaient l'an 597, sur la foi du jésuite Petau. M. Saint-Martin discute ensuite un passage de Salluste, relatif à l'origine persane des Maures et des Numides. Ses conclusions développent le fait énoncé assez obscurément par l'historien latin. Beaucoup d'érudition dans les autres mémoires du même auteur nous paraît dépensée en pure perte.

Un problème d'archéologie, controversé depuis long-temps, a renouvelé une polémique assez vive entre deux savans académiciens. Les peintures historiques des grands artistes de la Grèce étaient-elles exécutées sur les murs mêmes des édifices dont elles faisaient l'ornement, comme les fresques des modernes, ou bien étaient-elles des tableaux sur bois, peints dans l'atelier, et transportés ensuite à destination? Voilà toute la question. La première hypothèse, forte de la voix de Winkelman et de la majorité des antiquaires, a rencontré des opposans, et notamment l'archéologue Bœttiger, dont M. Raoul-Rochette s'est constitué l'interprète. Mais M. Letronne, résumant toutes les objections pour les combattre, a su faire d'une dissertation scientifique un livre piquant sous ce titre :

Lettres d'un antiquaire à un artiste (1), sur l'emploi de la peinture historique *murale* (ce mot lui appartient). « En tous les temps, dit-il, mais principalement aux époques anciennes, la peinture murale a fait partie intégrante de la décoration des édifices, quelles que fussent leur nature et leur destination. Elle a formé, en quelque sorte, le complément du système polychrôme, ou de cette diversité de couleurs appliquées à leur surface, soit au dedans, soit au dehors, système qui, chez les Grecs et les Romains, s'est étendu à tout, aux armes et aux ustensiles, comme aux statues et aux bas-reliefs, comme aux monumens de l'architecture religieuse, civile et privée. » Les citations ne sont pas épargnées pour établir que les grandes compositions des Parrhasius, des Zeuxis, des Protogène, ont été tracées sur les parois mêmes des temples, revêtues d'un enduit dont ces artistes avaient le secret; que ces peintures ont pu être mobilisées, soit en détachant l'enduit des murailles et en rajustant les éclats sur un fond de bois, soit même en sciant le mur latéralement et en affermissant la surface peinte dans un châssis; qu'ainsi s'explique la translation à Rome d'un très grand nombre de tableaux, portés dans les triomphes, et relégués ensuite dans les édifices publics ou dans les galeries des curieux.

La réponse de M. Raoul-Rochette rappelle la bataille du *Lutrin*, où l'on faisait choix des gros livres pour écraser ses adversaires. L'imprimerie royale lui a fourni pour projectile un très lourd *in-quarto* (2). Sa réfutation, qui n'est pas sans aigreur, tend à prouver que la peinture sur mur n'a été en usage qu'à la naissance et à la chute de l'art grec; que dans la première époque elle n'était pas autre chose qu'une enluminure appliquée sur des dessins au trait; dans les derniers temps une industrie subalterne que Pline et Vitruve flétrissent comme un symptôme de décadence. Mais, selon lui, dans les âges florissans, les peintures historiques ont été exécutées sur planches mobiles, à loisir, dans ces ateliers qui, chez les Grecs, étaient respectés comme des sanctuaires, et qu'ensuite on les scellait dans le mur des édifices. Il avoue que la main des maîtres a quelquefois décoré les murailles, mais que ce fut exceptionnellement, et sans qu'on en puisse tirer avantage contre les généralités qu'il expose. M. Raoul-Rochette ne se contente pas de prodiguer les textes grecs et latins. Il fait intervenir les auxiliaires pesamment armés de l'Allemagne, et cite avec orgueil cette sentence des savans d'outre-Rhin, rendue par l'organe du professeur Hermann de Leipsick : *De aliis aliorum erroribus ita disputavit Rochettus, illi ut satis confutati videantur.*

A vrai dire, les plaidoiries ont plus d'importance que le fond même du

(1) Chez Heideloff et Campé, rue Vivienne, 16.

(2) *Monumens inédits de la peinture antique, précédés de Recherches*, etc.

procès. Elles abondent en renseignemens fort instructifs sur la personne des grands artistes de l'antiquité, sur leurs moyens techniques, sur le sort de leurs compositions; et dans la réunion des deux volumes, on trouverait les matériaux d'un des plus curieux chapitres de l'histoire de l'art. Quant au point en litige, il est impossible de se prononcer en sûreté de conscience. Evidemment les deux genres de peinture ont été pratiqués par les maîtres de la belle époque, et il est peut-être futile de rechercher si l'un a été la règle et l'autre l'exception. Tous les textes, selon le sens qu'on leur attribue, viennent tour à tour en aide à chacune des parties. Il nous semble cependant que M. Letronne a un peu trop usé du droit d'interprétation. En lisant ses lettres ingénieuses, nous nous sommes représenté un avocat habile, déployant les ressources du savoir et d'une heureuse élocution pour s'emparer des faits et se les concilier par l'analyse. Par exemple, doit-on admettre avec M. Letronne que Synesius, visitant Athènes en 402, ait écrit, *par erreur*, que les *planches de bois* qui avaient reçu les chefs-d'œuvre de Polygnote venaient d'être enlevées du Pécile? Pline parle en effet d'un mur de briques couvert de peintures, scié à Lacédémone, et enchâssé dans un cadre de bois, soixante ans environ avant notre ère; mais il ajoute qu'à Rome on admira moins l'œuvre du peintre que le moyen hardi employé pour la déplacer. N'est-ce pas dire implicitement que les autres tableaux qui depuis un siècle se trouvaient dans la ville étaient de nature à être transportés sans difficulté? L'enlèvement du stuc qui revêtait les murailles n'est indiqué que par de rares exemples; encore ne se rapportent-ils pas directement aux produits de l'art grec. Les faits rassemblés en faveur de l'opinion adverse paraissent plus décisifs. C'est Polybe qui voit, après le sac de Corinthe, des tableaux jetés à terre, et dont les soldats romains se servent comme de tables à jouer; c'est Pline disant de la Vénus anadyomène, le chef-d'œuvre d'Appelle : *Consenuit hæc tabula carie;* c'est aussi l'usage des expositions et des défis publics en Grèce, attesté par diverses anecdotes. Au reste, si M. Raoul-Rochette doit gagner sa cause, on ne lui reprochera pas d'avoir séduit ses juges. Il y a dans son plaidoyer de l'humeur souvent, mais jamais de malice, beaucoup de pages, et pas un livre. Sa verbeuse érudition paraît descendre en droite ligne des *savans en us*, si bien que nous serions tentés de dire avec le docteur allemand dont il a invoqué le suffrage : *Bene disputavit Rochettus.*

On ne sait pourquoi les *Traditions tératologiques*, recueillies et publiées avec un commentaire par M. Berger de Xivrey, ont pris rang parmi la collection des documens relatifs à l'histoire de France. Ce volume contient : 1° *De monstris et belluis*, ouvrage latin du xe siècle; ce qu'il offre de plus monstrueux, c'est l'ignorance de nos pères en fait de zoologie;

2° *Lettres d'Alexandre-le-Grand* à sa mère Olympie et à Aristote, sur les prodiges de l'Inde, extraites du faux Callysthène, et traduites en français d'après les manuscrits de la Bibliothèque du Roi. C'est une copie, ou plutôt une altération des lettres véritables d'Alexandre, que l'antiquité avait religieusement conservées. Les deux autres opuscules, *Merveilles de l'Inde* et *Propriétés des Bestes*, sont des variations françaises du même texte. L'expédition d'Alexandre dont par malheur les détails nous sont peu connus, a été, pendant le moyen-âge, un cadre de roman fantastique pour les écrivains de l'Asie et de l'Europe. On sait que notre vers hexamètre doit à cette circonstance son nom d'*alexandrin*. La correspondance du conquérant avec son maître était dans l'ouvrage un chapitre obligé. Chaque copiste tenait à honneur de l'enrichir, en puisant dans les compilations encyclopédiques de l'époque, ou même en se laissant aller à rêver du monde oriental. Les fragmens rassemblés par M. Berger de Xivrey se rapportent à cette coutume. Sans intérêt par eux-mêmes, ils servent de prétexte à des notes savantes que l'éditeur n'a pas épargnées.

Histoire de France. — Parmi les nombreux travaux consacrés à l'histoire nationale, le premier rang appartient à l'*Histoire de la Gaule méridionale sous les conquérans germains* (1). M. Fauriel a donné sous ce titre une portion d'un grand ouvrage sur l'histoire des provinces méridionales de la France. Dans la première partie, il doit embrasser l'état de cette région, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'invasion des Francs; dans la seconde, celle qui vient de paraître, il nous montre les Barbares germains en lutte contre la civilisation latine jusqu'au xe siècle, où les derniers restes de cette civilisation semblent avoir disparu. M. Fauriel n'a négligé aucun incident de ces invasions de Barbares qui se chassent et se poussent les uns les autres; il sait nous intéresser aux généreux efforts des populations méridionales pour défendre leur indépendance et leur civilisation.

De tous ces récits, un fait ressort avec évidence, c'est que la résistance gallo-romaine n'est véritable, n'a de force et de durée que dans les populations méridionales. Au nord, au contraire, aussitôt après la conquête, les Gallo-Romains semblent ne plus exister, tant ils se sont mêlés et fondus avec la masse conquérante. On trouve bien çà et là quelques résistances individuelles, mais toutes les traces de nationalité ont disparu. C'est au midi que la lutte persiste; la civilisation romaine y est si forte, qu'elle finit par s'assimiler les Barbares eux-mêmes. Les Visigoths deviennent contre les Francs les champions de cette civilisation qu'ils semblaient destinés à anéantir. Puis, quand ceux-ci ont succombé dans la lutte, les mêmes causes produisent sur leurs adversaires une semblable transformation.

(1) 4 vol. in-8°, chez Paulin, rue de Seine Saint-Germain, 33.

Le Midi convertit, en quelque sorte, à sa cause, les chefs barbares qui lui sont imposés par les Francs, et ils deviennent entre ses mains les défenseurs de son indépendance. De là l'hostilité si dramatique des ducs d'Aquitaine contre les rois francs de la première race, et enfin, la nouvelle conquête du midi de la Gaule par Charles Martel et Pepin. L'histoire du second royaume d'Aquitaine, fondé par Charlemagne, vient ajouter l'autorité d'un nouvel exemple aux faits révélés par les récits antérieurs. Louis-le-Débonnaire (avant son élévation à l'empire), Pépin d'Aquitaine, agissent en véritables rois aquitains, et dans un intérêt tout méridional. Nous regrettons d'affaiblir par l'analyse ce grand fait qui apparaît avec éclat dans les pages animées de M. Fauriel. Entre les divers épisodes des guerres du midi contre le nord, nous avons surtout admiré le beau récit de la conspiration de Gondowald. Les populations du midi se déclarent toutes pour l'aventurier, qui, quoique lui-même de race franque, semble leur promettre un chef et un appui contre les Francs.

Si M. Fauriel suit avec une sorte d'angoisse toutes les chances de la lutte, s'il provoque nos sympathies en faveur des vaincus, c'est que selon lui la cause du midi était celle de la civilisation. Il paraît croire que la société française a eu pour berceau, non pas le nord où le bras du conquérant obéissait au génie catholique, mais le sol méridional où les germes de la culture romaine, épars et écrasés un instant sous des ruines, se relevèrent spontanément, du xe au xiiie siècle, après la séparation des provinces méridionales de la monarchie des Francs. M. Fauriel laisse deviner cette préoccupation en promettant, dans la troisième partie qu'il prépare, l'histoire de cette « époque de création ou de rénovation qui succède peu à peu aux derniers bouleversemens, au milieu desquels achève de s'opérer le démembrement de la monarchie carlovingienne. C'est durant cette époque et dans les parties les plus méridionales de la France que se forme pièce à pièce tout un système de civilisation originale, système dans lequel on voit les misérables débris de l'ancienne culture romaine s'empreindre, s'animer inopinément d'un nouvel esprit, se recomposer sous des formes nouvelles; c'est là et alors que l'on voit s'organiser dans les villes, sur les ruines de la curie romaine, un gouvernement municipal sous les influences duquel ces villes deviennent rapidement de petits états libres. » L'examen de cette théorie ne saurait trouver place dans un simple bulletin. Elle sera l'objet d'une étude approfondie que la *Revue* doit faire des travaux historiques de M. Fauriel. Il nous suffira d'avoir appelé l'attention sur un ouvrage qui donne une haute idée de la science et du talent de l'auteur. En effet, M. Fauriel joint à toutes les qualités d'un esprit supérieur l'érudition la plus vaste et la plus sûre. Il n'a négligé aucun des moyens qui étaient en

son pouvoir : chroniques imprimées et manuscrites, chartes, diplômes, documens contemporains de toute espèce, il a tout étudié, discuté et éclairci. Une connaissance approfondie des monumens et de la littérature des peuples méridionaux lui a fournie une multitude de renseignemens précieux. Enfin, il a visité, parcouru à plusieurs reprises le théâtre des évènemens. De là, un coloris séduisant dans les descriptions et une exactitude géographique qui ne pouvait être poussée plus loin.

Un hasard heureux pour la science a fait concourir avec la publication du livre de M. Fauriel, celle d'un savant mémoire de M. Reinaud sur les invasions des Sarrazins dans le midi de la France (1). Bien que conçu dans un but et sur un plan tout différent, l'ouvrage de M. Reinaud complète et contrôle quelquefois celui de M. Fauriel dans ce qui regarde les invasions arabes. Tous deux ont l'immense avantage d'avoir puisé aux sources originales, et profité des chroniques arabes. Jusqu'ici, en effet, nous ne connaissions sur ces évènemens que le témoignage des chroniqueurs chrétiens, et l'on sait combien ils sont arides et incomplets.

M. Reinaud a divisé son livre en quatre parties; dans la première, il raconte les irruptions des Sarrazins par les passages des Pyrénées jusqu'à leur expulsion du Languedoc par Pepin-le-Bref en 759. Les évènemens qui remplissent cette période importante ne nous paraissent pas avoir été racontés avec assez de détails; on n'a le temps de connaître ni les hommes ni les choses. C'est une énumération exacte, curieuse, mais froide, et un peu sèche. Pour n'en citer qu'une preuve, la bataille de Poitiers, dont M. Fauriel donne un tableau si vivant et si dramatique, occupe à peine quelques lignes dans l'ouvrage de M. Reinaud. La seconde partie est consacrée aux invasions des Sarrazins, venant de différens côtés par terre ou par mer, jusqu'à leur établissement sur les côtes de Provence vers l'an 889. Comme le fait très bien remarquer M. Reinaud, dans cette seconde période, le caractère des invasions a tout-à-fait changé. Durant la première époque, les Sarrazins envahissaient la France, non-seulement avec l'intention de la conquérir et d'y faire fleurir l'islamisme, mais encore avec le projet de subjuguer tout le reste de l'Europe, et de faire de cette partie du monde une province de l'empire des khalifes. Les chefs de l'armée conquérante, dont quelques-uns avaient vu le prophète et qui étaient tous originaires de l'Arabie ou de la Syrie, étaient sans cesse ramenés vers l'Orient par toutes leurs pensées. Dans la seconde époque, les Arabes divisés et affaiblis par des guerres intestines, cessent de se livrer à des entreprises hardies, et d'ailleurs les populations chrétiennes réunies sous l'empire de Pepin et de Charlemagne ont pris plus d'ascendant. En gé-

(1) 1 vol. in-8°, chez Dondey-Dupré, rue Vivienne, 2.

néral ce sont elles qui attaquent l'émir de Cordoue pour les kalifes d'Orient; ils sont plus occupés à se nuire entre eux qu'à faire de nouvelles conquêtes sur les chrétiens. Nous en avons la preuve dans un fait curieux : c'est que les princes de Cordoue s'unirent d'intérêt avec les empereurs presque toujours en guerre avec les Musulmans, tandis que les khalifes d'Orient firent alliance avec les princes français. Les invasions maritimes des Arabes nous présentent une série de faits peu connnus jusqu'ici, et sur lesquels M. Reinaud nous donne de curieuses indications dans la troisième partie de son livre. La quatrième est pleine de notions intéressantes sur le caractère général et les résultats des invasions, sur les usages, l'esprit et la législation des conquérans qui ont laissé leurs traces dans le midi de la France.

Ainsi que nous l'avons dit, il serait souvent utile de rapprocher le livre de M. Fauriel de celui de M. Reinaud, et de les critiquer l'un par l'autre. M. Fauriel a tracé d'une manière plus large et plus intéressante les grandes invasions qui mirent un moment en péril l'existence de la chrétienté; mais, si l'on s'en rapporte aux récits de M. Reinaud, M. Fauriel, séduit par l'éclat de la puissance arabe aux XIe et XIIe siècles, aurait vu d'un œil trop favorable les hommes et l'époque de l'invasion. Quelques chefs syriens, qui avaient profité des restes de la civilisation grecque importée en Asie, purent porter en Espagne le germe de ces lumières, de cette poésie chevaleresque qui s'y développa plus tard. Mais au temps de l'invasion de Tarek et de Moussa la masse des conquérans était en grande partie barbare. Les armées qui envahirent l'Espagne, et plus tard la France, étaient composées d'Arabes, de Berbères, de renégats, de juifs et de chrétiens, qui, sans avoir renié leur culte, prouvaient par leur conduite qu'ils n'appartenaient à aucune religion. Il est vrai que M. Fauriel fait mention des Berbères, de leur grossièreté et de leur rapacité sauvage; mais c'est dans le livre de M. Reinaud qu'on trouve l'unique mention de ces juifs et de ces chrétiens mêlés aux Arabes, et qui n'étaient qu'un infâme ramassis de brigands de toutes langues et de tous pays. A en juger par certains traits, dont l'authenticité n'est pas mise en doute, les Arabes eux-mêmes étaient loin d'avoir dépouillé toute barbarie. Ainsi, Tarek, pour inspirer plus de terreur aux habitans d'une ville d'Espagne qu'il assiégeait, aurait fait tuer quelques-uns de ses captifs, et, après les avoir fait cuire, les aurait donnés à manger à ses soldats.

Les livres que nous venons de mentionner se rapportent à l'histoire positive; ils ont pour but de nous en faire connaître les faits réels, de les détacher même de ce qui pourrait s'y être mêlé de faux ou de fabuleux. En voici un qui a été conçu dans un tout autre but. L'auteur, M. Leroux de Lincy, s'est constitué l'historien du mensonge et du merveilleux. Il a

senti, avec raison, qu'il y avait une lacune immense dans nos études sur le moyen-âge, que pour connaître la vie des peuples de cette époque, il ne suffisait pas d'étudier les faits matériels de leur histoire, qu'il fallait encore s'occuper de leurs idées, de leurs croyances, même lorsqu'elles avaient pour objet des superstitions ou des fables. Dans un grand ouvrage qu'il prépare sous le titre de *Livre des Légendes*, et dont il vient de publier l'introduction, il s'est proposé de faire connaître toutes les traditions romanesques ou religieuses que le moyen-âge a inventées ou chargées de ses couleurs. L'auteur indique d'abord les sources et les causes de toutes les légendes qui vont l'occuper. Au premier rang, il place la destruction des bonnes études, qui, formant, pour ainsi dire, table rase dans les esprits, les prépara merveilleusement à toutes les croyances populaires. Aussi, le nombre des fables que le moyen-âge semble avoir inventées est prodigieux; mais nous ne devons pas oublier que l'esprit dominant de cette époque fut de modeler sur elle-même les idées et les faits qu'elle acceptait, et de donner ainsi son costume et ses mœurs à des récits d'une origine plus ancienne. M. de Lincy s'occupe d'abord des légendes sacrées, tirées, en grande partie, des livres apocryphes, et des actes de vies de saints. Viennent ensuite les légendes relatives aux hommes célèbres de l'histoire ancienne et moderne; il n'en est peut-être pas un seul dont les véritables actions ne soient défigurées par des inventions grossières. M. Leroux de Lincy donne pour exemple les croyances accréditées au moyen-âge sur Homère, Alexandre et Mahomet. S'attachant surtout aux traditions qui obscurcissent les premiers temps de l'histoire de France, il en montre la source dans nos anciens poèmes en langue vulgaire, et nous pouvons juger de leur nombre, de leur étendue, d'après ceux qu'on a consacrés aux exploits souvent imaginaires de Charlemagne et de ses paladins, et qui forment un ensemble de plusieurs centaines de milliers de vers.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les détails qu'il donne sur les légendes relatives aux villes, aux forêts, aux montagnes, aux eaux, aux pierres précieuses, aux animaux. Nous croyons qu'il a eu tort de confondre avec les légendes toutes les opinions populaires relatives à ces divers objets. Elles se retrouvent, il est vrai, dans la plupart des récits fabuleux; mais elles ne sont proprement la matière d'aucun de ces récits. Un chapitre sur le monde merveilleux, les nains, les géans, les fées, les loups-garous, termine heureusement ce livre qui se fait remarquer autant par la clarté élégante du style que par des aperçus ingénieux, et une érudition presque toujours sûre.

Passons des compositions historiques aux documens inédits. La *Revue* a déjà consacré un article à la publication des pièces diplomatiques sur la

succession d'Espagne, à laquelle la belle introduction et les savans travaux de M. Mignet ont donné une haute importance. M. Francisque Michel, chargé par le ministre de l'instruction publique, pendant les trois années qui viennent de s'écouler, d'explorer les bibliothèques de l'Angleterre, pour y recueillir les poèmes en vers français qui manquent à nos collections, a transcrit deux ouvrages, qu'il vient de publier, en attendant les grands poèmes, dont le gouvernement a ordonné l'impression. Dans le premier, il a réuni tout ce qui reste des anciens poèmes inspirés par les aventures amoureuses du beau Tristan, le héros romanesque du moyen-âge. Ces fragmens, reproduits avec tout le luxe des belles éditions anglaises, sont accompagnés d'éclaircissemens qui peuvent en faciliter l'intelligence. Nous avons surtout remarqué un glossaire des mots du vieux français, qui n'avaient pas encore été convenablement expliqués. Si l'on doit faire un reproche à l'éditeur, c'est d'avoir supposé à ses lecteurs la science polyglotte, qu'il paraît posséder, et d'avoir négligé de traduire les textes anglais, allemands, espagnols, grecs, etc., qu'il se plaît à prodiguer.

Le second recueil publié par M. Francisque Michel est intitulé : *Chroniques anglo-normandes*. Il a eu l'heureuse idée de réunir sous ce titre divers textes inédits destinés à servir d'appendice à l'un des beaux monumens historiques de notre siècle, l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. On saura gré à M. Michel d'avoir publié des détails enfouis dans les bibliothèques anglaises, sur quelques-uns des personnages illustrés par les récits de M. Thierry. Les chroniques anglo-normandes doivent avoir deux volumes. Le premier seul a paru. Il contient un extrait de la chronique de Geoffroi Gaimar, un extrait de la continuation anonyme du roman de Brut, la vie de saint Édouard, un extrait de la chronique de Pierre de Langloff, et enfin un extrait de *l'Estoire e la généalogie des dux qui ont esté en Normandie*, par Benoît-de-Sainte-More. Le morceau capital du volume est celui de Gaimar. Ce trouvère anglo-normand du XIIe siècle a composé en vers une chronique des rois d'Angleterre, depuis l'arrivée des chefs saxons jusqu'à Guillaume, fils du conquérant; et c'est la dernière partie de cette chronique que M. Michel a insérée dans son recueil. L'épilogue n'en est pas le morceau le moins curieux; il donne des détails précieux, et que l'on trouve trop rarement dans les poèmes de cette époque, sur la manière dont Gaimar avait composé son récit, sur les livres de tous genres, anglais, français et gallois, qu'il avait réussi à se procurer. L'extrait de Benoît de Saint-More a moins d'importance historique, parce que le trouvère normand, dans cette partie de sa chronique, a presque toujours traduit et mal traduit Orderic Vital. Nous aurons, d'ailleurs, occasion de revenir

sur l'histoire de Benoît de Sainte-More, qui n'a pas moins de trente mille vers, et qui s'imprime en ce moment à l'imprimerie royale.

Ce n'est pas seulement avec l'aide du ministère de l'instruction publique que les grands monumens littéraires du moyen-âge sont publiés. Des éditeurs dévoués s'efforcent de mettre à la portée de tous les productions diverses de cette littérature si long-temps négligée. Nous devons citer surtout le *Roman de Brut*, publié par M. Leroux de Lincy. Ce poème, composé, en 1155, par Wace, trouvère normand, auquel nous devons le *Roman de Rou*, n'a pas moins de seize mille vers, et n'est, à vrai dire, qu'une histoire merveilleuse de l'Angleterre. L'histoire de nos voisins se mêle si souvent à la nôtre, qu'une source féconde pour eux ne saurait être sans utilité pour nous. Les notes que M. Leroux de Lincy a jointes au récit des aventures du roi Lear, prouvent que Shakspeare n'a pu avoir connaissance des poèmes de Wace, ni de la chronique de Geoffroi de Montmouth, mais qu'il avait certainement puisé dans des ouvrages écrits d'après ces deux chroniqueurs. Le poème de Brut est publié avec tous les soins que réclamait son importance. Le texte est donné d'après neuf manuscrits; les variantes sont placées au bas des pages; tous les mots d'une acception différente de celle qu'on leur donne aujourd'hui sont expliqués aux lecteurs peu familiarisés avec notre ancien idiome. Des notes historiques, géographiques et littéraires complètent le travail de l'éditeur. Il s'est attaché surtout à rapprocher les traditions fabuleuses recueillies par Wace, des faits historiques solidement établis par les chroniqueurs, les poètes français ou latins, gallois ou anglo-saxons. Il résulte de ce curieux travail que le *Roman de Brut* n'est pas, comme on l'avait cru jusqu'ici, une simple traduction rimée de la chronique latine de Geoffroi de Montmouth : il y a imitation visible de la part du trouvère normand; mais une foule de détails prouvent qu'il avait consulté d'autres sources et recueilli d'autres traditions.

Après avoir heureusement débuté par l'*Ystoire de li Normans*, que nous avons fait connaître par une analyse très développée, la *Société de l'histoire de France* vient de donner cette année deux volumes de moindre importance. Le premier est un recueil de lettres du cardinal Mazarin à la reine et à la princesse Palatine, écrites, pendant sa retraite hors de France, en 1651 et 1652. Les nombreux mémoires laissés sur la Fronde par les principaux acteurs de ce drame n'ont pas complètement éclairci les mille intrigues qui le compliquent. Voici une correspondance qui donne la preuve matérielle d'un fait que jusqu'ici l'on avait seulement soupçonné, à savoir, que ce fut pour ne pas livrer à ses ennemis l'homme qu'elle aimait, qu'Anne d'Autriche soutint avec tant de fermeté les périls de la lutte dangereuse où elle s'était engagée, en maintenant Mazarin au

pouvoir. Les sentimens exprimés dans les lettres du ministre sont ceux d'un amant pour sa maîtresse. Le cardinal *se meurt pour elle*; il voudrait *lui envoyer son cœur*. Les mots *passion* et *ardeur* reviennent sans cesse sous sa plume.

M. Ravenel, éditeur de cette correspondance, s'est imposé la pénible tâche de la *déchiffrer*. Malheureusement, la chose ne lui a pas toujours été possible, et la confusion des chiffres employés par Mazarin rend un grand nombre de passages peu intelligibles. Toutes les lettres admises dans ce volumineux recueil ne sont pas inédites, et l'éditeur n'est pas irréprochable dans son choix. Nous blâmerons encore la liberté qu'il a prise de traduire en quelque sorte le style de Mazarin en faisant disparaître l'orthographe vicieuse et les italianismes. Il nous semble que c'est enlever à ces lettres leur caractère original, et nous eussions préféré une copie exacte. Au reste, le style du cardinal n'a pas beaucoup gagné à passer par les corrections de l'éditeur, et l'on s'étonne de ne lui trouver aucune des qualités des bons écrivains de son époque.

L'autre volume publié par la société est le premier d'une nouvelle édition de Grégoire de Tours, texte et traduction en regard. Pour le texte, l'excellente édition de Ruinart, reproduite dans le recueil des historiens de France par D. Bouquet, laissait peu de choses à désirer; la rareté chaque jour croissante de cette édition, et son format peu favorable à l'étude, ont pu seuls déterminer les sociétaires à la réimprimer. Il en était tout autrement de la traduction. Déjà nous en avions trois : l'une de 1610, par Claude Bonnet, avocat au parlement de Grenoble; l'autre de 1688, par l'infatigable abbé de Marolles; la troisième, enfin, toute récente et publiée, par Sauvigny, sous le titre de *Mémoires de Grégoire de Tours*, dans l'une des premières collections consacrées à l'histoire nationale. Les deux premières sont fautives, et souvent plus inintelligibles que l'original. La troisième, bien que très supérieure, laissait encore beaucoup à désirer. Celle de M. Guadet a-t-elle résolu le problème d'une reproduction, en langage moderne, du père de l'histoire de France. A en juger par les trois livres qui ont paru, nous ne le pensons pas. Traduire Grégoire de Tours est une rude tâche, qui exigerait la réunion de qualités bien rares. Ce ne serait pas assez de comprendre parfaitement la langue souvent barbare de l'évêque : il faudrait connaître à fond les hommes, les choses et les usages de son temps, être assez maître de notre langue pour la plier à un style inculte, mais énergique et original. Nous doutons que M. Guadet ait réuni à un assez haut degré ces conditions indispensables. Toutefois son travail n'est pas sans utilité, le texte y est souvent mieux compris et mieux rendu qu'il ne l'avait été jusqu'ici, et des notes intéressantes complètent celles des précédens éditeurs.

Les grandes chroniques de Saint-Denis, jadis si célèbres, si répandues,

aujourd'hui si complètement négligées, méritaient sans doute l'attention des éditeurs. Si elles sont insuffisantes pour les premiers siècles, il en est tout autrement pour les derniers temps qu'embrasse leur rédaction. Un intérêt de curiosité nous attire vers un monument qui, pendant tant de siècles, a été la seule autorité historique. Ces chroniques doivent expliquer non-seulement les erreurs matérielles et grossières qui, telles que notre descendance des Troyens, font sourire aujourd'hui, mais encore ces idées fausses sur la physionomie générale des premiers temps de notre histoire, beaucoup moins faciles à détruire, et qui font encore le fonds des croyances historiques, malgré les éminens travaux de l'école moderne. Quelques mots sur les chroniques de Saint-Denis feront apprécier l'important travail de leur nouvel éditeur, M. P. Paris. Au moyen-âge, le clergé seul écrivait et conservait l'histoire; les cathédrales, les monastères importans avaient leurs chroniques, c'est-à-dire une collection plus ou moins complète des chroniqueurs et des annalistes latins: Grégoire de Tours, Fredegaire, Eginard, Aimoin. De toutes ces collections, la plus célèbre était celle de Saint-Denis. C'est elle que les trouvères et les jongleurs invoquent le plus souvent, pour donner du crédit à leurs compositions. Mais elles étaient loin de former un seul corps d'histoire. Les érudits français, entre autres Lacurne de Sainte-Palaie, ont pensé qu'au XIIe siècle seulement l'abbé Suger avait, avec toutes ces chroniques, fait rédiger un corps d'annales latines qu'il compléta lui-même en écrivant la vie de Louis-le-Gros. Nous possédons, avec ce dernier morceau, une suite non interrompue de biographies de rois de France, rédigées, à partir de cette époque, par des auteurs contemporains, jusqu'à Guillaume de Nangis; mais nous n'avons plus la compilation latine des chroniques de Saint-Denis. Peut-être devons-nous douter qu'elle ait jamais existé, et croire que la rédaction française connue aujourd'hui fut faite directement sur les annalistes latins conservés au trésor de cette abbaye. Quoi qu'il en soit de ce point douteux, on avait jusqu'ici pensé, avec Sainte-Palaie, que le premier traducteur ou compilateur des chroniques de Saint-Denis était Guillaume de Nangis. M. Paris, dans la dissertation qu'il a placée en tête de son premier volume, se prononce pour le ménestrel anonyme d'Alphonse, comte de Poitiers, frère de saint Louis. Il cite, d'après un manuscrit de la bibliothèque royale, le prologue de cet auteur, et, en le comparant au prologue des grandes chroniques, tel qu'il se lit aujourd'hui, il fait remarquer les rapports qui existent entre le travail du premier traducteur et celui des moines qui mirent la dernière main à l'ouvrage sous Philippe-le-Bel, et lui donnèrent pour la première fois le titre de *Chroniques de France selon qu'elles sont conservées à Saint-Denis*.

Dans sa dissertation, Sainte-Palaie avait émis une opinion très favorable à ces chroniques, et avait été jusqu'à dire « que si elles étaient im-« primées avec les corrections et les restitutions nécessaires, on pourrait « presque, avec cette seule lecture, acquérir une connaissance suffisante « de notre histoire. » M. Paris nous semble avoir eu tort d'adopter cette opinion, et nous croyons qu'il a été beaucoup trop loin dans son zèle pour la réhabilitation du monument qu'il publiait. En justifiant les compilateurs des chroniques de Saint-Denis d'avoir préféré le texte d'Aimoin à celui de Grégoire et de Fredegaire, il s'est même laissé entraîner jusqu'à faire le procès de l'illustre évêque de Tours, auquel seul nous devons de savoir quelque chose des premiers temps de notre histoire. Au XIIe et au XIIIe siècles, les moines de Saint-Denis ont pu préférer les contes d'Aimoin aux récits de Grégoire et de Fredegaire; mais de notre temps, préférer Aimoin à Grégoire, ce serait nier la critique historique. Pour un ouvrage souvent remanié, le choix d'un texte présentait une difficulté sérieuse. Fallait-il, à l'exemple des bénédictins, suivre pour chaque époque le plus ancien manuscrit ou s'en tenir à la rédaction définitive ? M. Paris a pris ce dernier parti. Le texte qu'il donne, d'après un grand nombre de manuscrits, date du XIVe siècle. Les notes qui l'accompagnent renvoient aux annalistes latins qui ont fourni les élémens de la compilation française.

L'histoire littéraire s'est enrichie d'un document assez curieux. C'est l'*Inventaire des livres de l'ancienne bibliothèque du Louvre*, fait en l'année 1375, par Gilles Mallet, garde de ladite bibliothèque pour le roi Charles V. La *librairie*, comme on disait alors, occupait trois étages de l'une des tours du vieux Louvre. Elle s'était formée des copies que le roi faisait faire à grands frais, ou des ouvrages nouveaux dont il encourageait la composition. Souvent aussi, les seigneurs se mirent à la recherche des manuscrits pour flatter les goûts studieux du maître, et, en 1407, le duc de Guyenne fit en ce genre un présent de grande valeur. Presque tous ces ouvrages, au nombre de huit à neuf cents, étaient couverts de riches étoffes, écrits et enluminés avec soin. Les courtisans et les clercs disposaient assez librement de cette bibliothèque, de sorte que ses continuelles acquisitions la renouvelaient sans l'enrichir. En 1411, un nouveau catalogue, dressé par le successeur de Mallet, donna à peu près le même nombre de volumes, mais avec beaucoup de mutations : le tout fut alors estimé 2,322 livres 4 sols, somme qui représenterait en notre monnaie une valeur assez considérable. Pendant l'invasion anglaise, le trésor littéraire amassé par Charles-le-Sage tenta le duc de Bedfort, qui prenait la qualité de régent du royaume; mais comme une spoliation complète eût été impolitique, il s'adjugea, pour 1,200 livres, tous les volumes qu'il

put rassembler, et les fit passer en Angleterre. Il n'en resta chez nous que ceux qui se trouvaient alors confiés à des savans. Il n'est donc pas exact de reporter à la Tour de la Librairie, comme on l'a fait souvent, l'origine de la grande bibliothèque qui est aujourd'hui une des richesses nationales. Mais il reste à Charles V le mérite incontestable d'avoir sécularisé la science, en ouvrant un lieu d'étude pour les lettrés qui n'avaient pas l'accès des bibliothèques monacales. Il voulut même, par une libéralité qui contraste avec l'étroite discipline des établissemens modernes, qu'on entretînt dans les salles trente petits candelabres et une grande lampe d'argent, afin qu'on y pût travailler à toute heure.

L'éditeur, M. Van Praet, qui, comme bibliothécaire, a été lui-même un des plus recommandables successeurs de Gilles Mallet, s'est contenté d'ajouter de courtes notes bibliographiques aux manuscrits qu'il a découverts. On désirerait encore une table systématique qui permît d'apprécier la direction intellectuelle du XIVe siècle. Les deux catalogues, faits successivement, fournissent ensemble 1,236 ouvrages, inscrits au hasard et sans autre règle que celle de leur arrangement au Louvre. Ce nombre est réellement réduit, par de fréquentes répétitions, surtout dans la liturgie et les livres de piété. Quoique le roi fût capable de comprendre les textes latins, il n'a guère rassemblé que des traductions. Plusieurs de celles qu'on a faites par son ordre font époque dans l'histoire de la langue française, et notamment *la Cité de Dieu* de saint Augustin, commencée en 1371 par Raoul de Presles. Les autres classiques de cette bibliothèque sont Ovide en rimes, par Philippe de Vitry, la Politique et les Economiques d'Aristote, par Nicolas Oresme, la Géométrie d'Euclide, quelques livres de Sénèque, *le Fait des Romains* (traduction de Suétone), Valère Maxime, Boëce, et le grammairien Donat. Point de livres de droit, après le *Digeste* et les *Décrétales*. Une chronique espagnole et les voyages en Orient du Vénitien Marco Polo sont les seuls documens relatifs aux pays étrangers. Les romans chevaleresques tiennent lieu d'histoire nationale. La philosophie est représentée par Pierre Lombard, Thomas d'Aquin et Albert-le-Grand. La section des sciences est relativement la plus riche; elle possède quelques-unes des compilations encyclopédiques célèbres au moyen-âge : le Trésor de Brunetto Latini, dont une édition a été préparée par ordre de Napoléon; plusieurs exemplaires, tant en latin qu'en français, du *Grand miroir historial*, composé au XIIIe siècle par le dominicain Vincent de Beauvais, et l'un des premiers livres imprimés à Paris deux siècles plus tard. On remarque aussi les recueils d'histoire naturelle connus sous les noms de *Bestiaires* et de *Lapidaires*, un grand nombre de livres sur l'astrologie et les sciences occultes; enfin, plusieurs livres de médecine, traduits de l'arabe, à l'exception d'un traité origi-

nal, par le chirurgien français Henri de Mandeville. Tels sont les élémens d'étude offerts aux contemporains de Charles V. Il y a loin de là aux millions de volumes répartis aujourd'hui dans les dix bibliothèques parisiennes.

Histoire des pays étrangers. — Nous rappellerons d'abord l'*Histoire de l'empire ottoman*, par M. de Hammer. La seconde livraison (1) commence à l'installation des vainqueurs dans la ville de Constantin, et embrasse les règnes de Mohammed-le Grand, de Bajézid II et de Sélim Ier. On voit ces princes éprouver ce qui arrive d'ordinaire aux conquérans. Leurs succès sèment autour d'eux la jalousie et l'inquiétude. On les harcèle par de continuelles agressions; on traverse leurs desseins, on épie l'instant de la fatigue pour les anéantir. Ces manœuvres les forcent à élargir sans cesse le sol envahi, afin d'y bâtir plus solidement, et une conquête nouvelle n'est souvent qu'un acte obligé de défense. Enfermés dans un cercle d'ennemis, les premiers sultans font face de tous côtés, et la victoire étend leur empire en tous sens. A la mort de Sélim, moins de soixante-dix ans après la prise de Constantinople, la domination ottomane est établie en Europe sur la Servie, la Bosnie, la Valachie, l'Albanie, le Péloponèse, les îles de l'Archipel. En Asie, elle s'étend jusqu'au cœur de la Perse. La Mésopotamie et l'Egypte sont enlevées aux sultans mamloucks, avec le protectorat des villes saintes, la Mecque et Médine, c'est-à-dire avec un droit de suzeraineté sur l'Arabie et la suprématie sur tous les peuples qui professent le mahométisme. Déjà les nations chrétiennes comptent plus de vingt invasions en Italie, dans les états autrichiens, en Hongrie et en Pologne.

Les guerres acharnées, les dévastations, les massacres, les supplices atroces qui ont rempli cette époque trop peu connue, donnent aux pages de M. de Hammer une couleur sombre, un intérêt soutenu, mais douloureux. La conduite des sultans à l'égard des puissances chrétiennes, dont l'auteur a trouvé le secret dans les historiens orientaux, a pour nous le prix d'une révélation. Ces chefs farouches, qu'on dirait emportés par l'instinct de la destruction, montrent néanmoins, quand leur intérêt l'exige, la perfide réserve des politiques achevés. Le mépris des infidèles qu'ils affectent n'est qu'une ruse pour les épier à couvert. Ils savent fort bien démêler parmi eux les moindres germes de mésintelligence, et suivant le brutal axiôme de leur diplomatie, *susciter les porcs contre les chiens, et les chiens contre les porcs.*

En lisant l'histoire asiatique, on se demande souvent comment ces hordes conquérantes, qui se jettent étourdiment au sein d'une population

(1) Tomes 3 et 4, plus 6 feuilles d'un très bel atlas. Bellizard, rue de Verneuil, 1.

hostile, qui s'épuisent en des luttes sans fin, ne disparaissent pas bientôt dans les torrens de sang qu'elles font couler. La conduite du vainqueur de Constantinople donne raison de cette singularité. Pour repeupler sa capitale presque déserte, il enlève les plus riches familles des villes conquises en Illyrie, en Bosnie, dans la Crimée, en Grèce, dans l'Asie mineure. Un très petit nombre de ces colons, ceux de Karamanie, sont musulmans : les autres appartiennent à différens rites chrétiens. Toutes les institutions de Mohammed II, le véritable fondateur de l'empire, tendent à créer un peuple en assimilant les élémens hétérogènes que lui offre la victoire. Mais la puissance qu'il a si laborieusement enfantée est-elle née viable? Possède-t-elle du moins les principes de stabilité et de régénération que nous attribuons aux grands états du système européen? C'est le problème du siècle que la diplomatie moderne aura bientôt tranché définitivement, et dont on peut prévoir la solution dans le grave et savant travail de M. de Hammer.

Beaucoup d'écrivains s'occupent de l'histoire et des destinées de l'Espagne, qui partage avec la Turquie l'attention de l'Europe. Ce n'est pas que l'Espagne par elle-même et directement ait un grand poids à jeter dans la balance. Depuis long-temps, elle n'est dans la politique générale que l'appendice de la France. Mais en reproduisant successivement chaque phase de notre situation, elle l'exagère jusqu'au radicalisme. Ainsi elle réagit sur nous et par nous sur les autres nations. Une nouvelle histoire *d'Espagne et de Portugal*, par M. Paquis, réduit à de justes proportions les volumineuses annales du jésuite Mariana, de Ferreras et de La Clède. Le judicieux éditeur n'a pas négligé les travaux de la critique moderne. Les établissemens civils et religieux des Wisigoths sont exposés d'après l'école historique des jurisconsultes allemands. Pour la domination des Arabes on fait intervenir souvent les orientalistes, et notamment M. Lembkè, qui a consulté plusieurs manuscrits inconnus à ses prédécesseurs. A juger par les premières livraisons, l'histoire générale de la Péninsule sera enfin résumée dans un livre consciencieux et intelligent.

Notre curiosité est plus directement excitée par l'ouvrage de M. Toreno : *Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne* (1). Quelles que soient les destinées que l'avenir réserve au peuple espagnol, il ne peut plus se soustraire au grand mouvement de réforme qui emporte les sociétés. Or, la crise régénératrice qui lui a ouvert cette carrière immense, c'est la guerre de l'indépendance. C'est donc là qu'il faut remonter pour prendre une idée complète de l'Espagne du XIXe siècle. Les nations ont dans leur vie des époques où elles se trempent, comme

(1) 5 vol. in-8o. Paulin, éditeur, rue de Seine-Saint-Germain, 33.

les individus ont des âges où se forment leur tempérament et leur caractère; 1808 est pour la Péninsule une de ces époques décisives. C'est là qu'il faut saisir, au moment de leur fusion, les élémens divers de l'Espagne actuelle. L'ouvrage de M. Toreno suffit-il pour cela? Nous en doutons. Cependant, c'est un précieux avantage que d'avoir l'histoire de ce grand fait politique tracée par un Espagnol, par un homme d'état, par un de ceux qui en furent témoins, et qui même jouèrent le premier rôle. Citoyen de la province où commença l'insurrection, M. Toreno, fort jeune encore, y prit une part active, suivant en cela l'exemple paternel. C'est lui, avec don Angel de la Vega, qui, député par les premiers insurgés des Asturies, alla chercher le secours de l'Angleterre. Plus tard il fut au nombre de ceux qui, par une démarche hardie, emportèrent la convocation des cortès, et, enfin, membre de cette assemblée, on l'y vit déployer cette première ferveur de patriotisme qu'aucune déception n'a encore attiédie. Son témoignage n'est donc pas sans autorité. D'ailleurs, cette histoire porte l'empreinte d'un travail consciencieux. On voit que l'auteur a puisé aux meilleures sources, consulté les documens originaux, recueilli des renseignemens curieux et précis. Ainsi, parfaitement informé, il nous fait pénétrer dans le détail des intrigues de cour qui se terminèrent si misérablement par l'abdication de Bayonne; il nous initie au secret des négociations ambitieuses des divers princes qui voulaient exploiter la situation de la Péninsule. Une des circonstances de ce genre les plus singulières, ce sont les ouvertures faites au gouvernement de Cadix, au nom de Joseph Bonaparte, par le chanoine La Pena. Trop honnête homme pour ne pas souffrir de la situation fausse que lui avait faite l'ambition de son frère, n'ayant pas l'héroïsme d'abnégation nécessaire pour se dévouer sans réserve à ses desseins, ou pour s'affranchir au prix d'une couronne, Joseph aurait fait cause commune avec les cortès, si elles l'avaient voulu reconnaître pour roi. Il offrait de s'abandonner à leur direction. Le refus péremptoire de la régence lui épargna ce qui aurait pu être considéré comme une lâcheté, et aucune communication officielle ne fut faite à l'assemblée nationale.

M. Toreno n'est pas moins complet dans l'exposition des travaux législatifs de ces cortès, qui fondèrent des institutions à la portée des batteries françaises, et dans le récit des progrès et des luttes de la révolution. L'insurrection surtout, si spontanée, si universelle, si audacieuse, est retracée au vif et comme par un homme qui l'a vue. C'est la partie de l'ouvrage qui offre le plus d'intérêt et d'instruction.

Après tous ces travaux pleins d'une science qu'on n'obtient jamais sans quelque fatigue, on est heureux de pouvoir mentionner un de ces rares

ouvrages dont la lecture est un délassement. Il est vrai qu'il ne date pas de notre siècle, et que celui qui l'a écrit ne se croyait pas obligé de soutenir son rôle d'auteur en face d'un public. Ce sont des lettres adressées à quelques amis par un érudit de premier ordre, un vrai connaisseur en fait d'art, et par-dessus tout, un homme d'esprit. Le président de Brosses, ayant entrepris de recomposer l'histoire romaine de Salluste avec les fragmens disséminés qui nous en restent, fit en 1739 le voyage d'Italie, pour recueillir les élémens du grand ouvrage auquel il consacra quarante années. C'est sa correspondance qui vient d'être publiée par M. R. Colomb, sous ce titre : *l'Italie il y a cent ans* (1). Antiquités, palais, tableaux, littérature, gouvernemens, aspects généraux de la société, physionomies curieuses, rien n'échappe à l'infatigable visiteur. Sa fortune et son mérite déjà apprécié lui donnent accès partout. Le hasard même le favorise. Un conclave a lieu pendant son séjour à Rome. Il tient journal de toutes les intrigues, et trace un épisode piquant de l'histoire ecclésiastique, en racontant les tours de Scapin qui se renouvellent chaque fois qu'il s'agit de donner un chef au monde chrétien. Il se trouve à Naples pendant les fouilles entreprises pour déblayer Herculanum, et transmet à l'Académie des Inscriptions le premier cri de surprise qu'a causé cette miraculeuse trouvaille. Il explique à Buffon l'action dévorante du Vésuve, qu'on force à rendre sa proie après dix-sept siècles. L'appréciation des œuvres d'art tient une grande place dans la correspondance du président. Il veut tout voir. Il se lance d'instinct sur la trace des maîtres, sans craindre cette lassitude que les voyageurs ont souvent éprouvée sur une terre encombrée de *curiosités*. Une fois seulement, à Venise, il s'avoue vaincu par le Tintoret, dont il se contente d'examiner mille à douze cents tableaux. Évidemment, Charles de Brosses possédait les connaissances positives, les secrets de la pratique, sans lesquels les jugemens en fait d'art manquent toujours de solidité. L'opinion qu'il émet lui appartient. Son enthousiasme est franc et sans idolâtrie. Après avoir admiré les deux sibylles dont l'exécution, d'une pureté exquise, éleva Raphaël, jeune encore, au rang des maîtres, il place sur la même ligne deux figures peintes en regard par un artiste oublié, Timoteo della Vite. Cette piquante correspondance pourrait néanmoins avoir un grand tort aux yeux de certaines gens. Elle substitue l'Italie véritable à celle des poètes et des romanciers, si favorable aux coups de théâtre, aux caractères tranchés. Il ruine sans pitié une des plus fécondes ressources de la scène moderne. Voici, par exemple, ce qu'il écrit de Venise : « Le sang est si doux ici que, malgré la facilité que donnent les masques, les allures de

(1) 2 vol. in-8o. Chez Levavasseur, libraire, place Vendôme.

nuit, les rues étroites, et surtout les ponts sans garde-fous, d'où l'on peut pousser un homme dans la mer sans qu'il s'en aperçoive, il n'arrive pas quatre accidens par an, encore n'est-ce qu'entre étrangers. Vous pouvez juger par là combien les idées que l'on a sur les stylets vénitiens sont mal fondées. Il en est à peu près de même de leur jalousie pour les femmes. Cependant cela mérite explication..... » Nous résistons à l'envie de citer. Il y a d'ailleurs, au sujet des femmes italiennes, des *explications* qui pourraient être déplacées ici, mais que le voyageur sait faire accepter à force d'esprit.

VI. — LITTÉRATURE.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les romans, les poésies, et une foule de compositions capricieuses, qu'on ne sait à quel genre attribuer, tiennent une large place dans l'inventaire général. Il est assez difficile d'estimer ces fruits bigarrés de l'imagination. S'ils ont quelque saveur, c'est surtout pour ceux qui les dévorent dans leur primeur. Mais trop souvent ils sont fanés et affadis quand vient la critique réfléchie, qui, pour les productions de cette nature, arrive toujours trop tard. Les œuvres poétiques ou romanesques, dignes d'une étude littéraire, ne sont jamais que des exceptions. Les plus remarquables du semestre ont été caractérisées à leur apparition par quelques-unes de ces pages que nos lecteurs n'oublient pas, et qui ne nous laissent rien à dire du *Jocelyn* de M. de Lamartine, de la tentative épique de M. Quinet, de la *Confession d'un enfant du siècle*, de M. Alfred de Musset. Si la *Revue* n'a pas encore parlé du *Chemin de traverse*, c'est qu'elle se propose, à l'occasion de cet ouvrage, de revenir sur les précédens travaux de M. Janin, sans même excepter l'œuvre polémique, où éclatent souvent les heureuses saillies de son talent.

M. Alphonse Karr a donné deux volumes qu'il lui plaît d'appeler : *Le Chemin le plus court* (1). Hâtons-nous de déclarer que son livre est spirituel, varié, souvent gracieux, et, pour tout dire en un seul mot que nos auteurs ont laissé vieillir, amusant. Il ne faut pas d'ailleurs appliquer contre lui la loi d'après laquelle on juge les romans. Sa constitution un peu faible ne subirait pas sans danger l'opération analytique. Son titre n'est justifié que par un imperceptible incident. L'auteur n'emploie pas l'échafaudage scénique qui soutient d'ordinaire les compositions romanesques. Il dédaigne les contrastes de caractères, les ressources du mystérieux et de l'imprévu. S'il fallait spécifier sa manière, nous ne saurions que rappeler celle des peintres flamands, qui, fort peu préoccupés de l'ensemble, épar-

(1) Chez Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

pillent l'intérêt dans les détails, et qui, par l'heureux agencement des groupes, par l'esprit de leur coloris, donnent un sens et de l'expression à des scènes nulles par elles-mêmes, à des objets inaperçus et muets dans la vie réelle. Les ouvrages de ce genre peuvent exciter sur l'instant de l'émotion ou du plaisir, mais ils ne laissent dans les souvenirs qu'une confusion pénible. Il n'y a pas d'impressions grandes et durables sans l'unité d'intention, sans la franchise des moyens. C'est surtout à ceux qui font preuve de puissance qu'on doit la vérité toute entière, et en ce sens l'œuvre de M. Karr nous autorise à lui rappeler les conditions immuables du succès.

Dans *le Chemin le plus court*, la figure du principal personnage est heureusement trouvée. C'est bien là un des types de l'époque. L'allure somnolente de Hugues répond parfaitement au vagabondage de son esprit. Il est si candide d'ailleurs, si parfaitement inoffensif, qu'on se prend tout d'abord à l'aimer, et qu'on souffre plus que lui-même des obstacles qu'il rencontre, des duperies dont il est victime. Cependant, en le suivant de plus près, on serait forcé de reconnaître que ce jeune homme, si complètement *enguignonné*, est en quelque sorte coupable des mésaventures qui lui arrivent : on verrait que toute son ambition est de vivre sans souci, sans fatigue, et pour lui seul; de caresser nonchalamment ses moindres sensations, et de se laisser végéter dans cette demi-ivresse que procurent les arts; que Hugues enfin, sans but, sans fonctions, à qui manque, non pas la force, mais assez d'énergie pour en faire usage, n'a peut-être pas le droit de se plaindre d'une société au milieu de laquelle il est absolument inutile. Cette conclusion ne ressort pas nettement du livre de M. Karr, et peut-être n'était-elle pas dans son intention; et cependant cet écrivain fait si souvent preuve d'un sens droit, d'une ironie fine et pénétrante, qu'il ne tiendrait qu'à lui de mettre en saillie une pensée utile, et de donner ainsi à ses fictions l'ampleur et l'autorité qui leur manquent. Nous ne lui citerons pas d'autres modèles que lui-même. Il faudrait que sa touche fût toujours aussi franche que dans le portrait de cette belle-mère dont l'intervention officieuse fait de l'intérieur des jeunes époux un véritable enfer; il faudrait surtout qu'à l'avenir, il dégageât son œuvre de digressions que rien ne justifie, des thèses paradoxales qui ne sont que des remplissages, des boutades que tous les lecteurs peut-être ne trouvent pas de bon goût. Par exemple, l'auteur interrompt son récit pour aller voir si l'orage n'a pas endommagé ses fleurs, ou bien il laisse deux pages en blanc, invitant chacun à les remplir selon les ressources de son esprit; ou bien encore, il divise une page en deux colonnes, pour mettre en regard ce que pensent deux de ses personnages. Tout ce que nous pouvons dire de ces fantaisies, c'est que les écrivains de quelque poids n'ont jamais eu la faiblesse d'y céder. Ceux qui ont de l'origina-

lité réelle, et assurément M. Karr est du nombre, ont plus à perdre que les autres à la bizarrerie affectée.

Settimia, par Mme Hortense Allard, est un roman qui mérite mention à part, et qui assigne à l'auteur, parmi les femmes qui écrivent, un rang que l'amitié seulement jusqu'ici lui accordait. *Settimia*, selon nous, réalise en grande partie les espérances qu'il y a bien dix ans, *Gertrude*, début de Mme Allart, avait fait concevoir. Dans l'intervalle, l'auteur a publié successivement plusieurs romans ou même d'autres écrits plus sérieux, comme celui sur *la Femme et la Démocratie*. Dans tous ces ouvrages, Mme Allart avait fait preuve d'élévation et de pensée; mais l'exécution, la couleur, la facilité et le charme laissaient beaucoup à désirer. L'auteur voulait souvent peindre la passion, et en atteignait çà et là des éclairs; mais on pouvait croire que l'effort de la pensée y était au moins pour autant que la flamme du cœur. Il en est autrement de *Settimia* : il y a passion vraie, il y a élévation toujours, il y a enfin peinture. L'héroïne de Mme Allart est une Romaine; l'auteur les aime ainsi. Ayant vécu de bonne heure dans cette ville de l'histoire et des souvenirs austères, tous ses rêves s'y reportent et s'y encadrent comme au ciel de la patrie. Settimia aime Marcel, jeune Français qui est allé passer une saison à Rome avec sa famille, avec sa mère malade; la jeune fille a été élevée avec soin par son oncle l'abbé Véra, un de ces savans éclairés et passionnés, comme l'Italie en garde encore. Le mariage avec Marcel n'est pas possible aussitôt; il est trop jeune, il n'a pas de carrière. La famille de Marcel, en retournant en France, veut le ramener; il résiste. Rappelé plus tard par un protecteur de qui sa carrière peut dépendre, il hésite encore, puis cède et part. Tous ces combats de l'amour vrai et de l'ambition virile sont parfaitement peints, soit au cœur de Marcel, soit au cœur de Settimia. Settimia veut à la fois Marcel homme et grand par la pensée entre les autres hommes, et elle le veut esclave et faible à ses pieds; elle lui dit par momens : « L'amour s'augmente des richesses de l'esprit, » et s'il manque un jour de venir à Albano, afin de rencontrer un savant français qui arrive à Rome, la voilà mourante et qui erre pâle et folle dans les campagnes. En regardant avec Marcel les plaines qui s'étendent à perte de vue sous le soleil couchant, elle lui demande s'il y saurait bien faire manœuvrer une armée; et, s'il reçoit de Paris une lettre de rappel qui le rend distrait, elle veut rompre. Tout ce combat est rendu à merveille par l'auteur; cette alliance de l'ambition et de l'amour dans les ames fortes a évidemment beaucoup occupé Mme Allart : comment concilier l'étendue et la curiosité de l'esprit avec l'ardeur sacrée du cœur? les affaires, l'activité et la gloire, l'influence du moins, avec le règne intérieur de l'amour? En croyant que l'avenir réserve une con-

ciliation satisfaisante à ces deux mouvemens jusqu'ici opposés et séparés, Mme Allart s'abuse peut-être : mais, à coup sûr, elle se pose la question avec une noble fermeté philosophique, et elle s'y agite, au nom de Settimia, en jetant çà et là de grands traits. Tout le premier volume, qui est rempli des luttes violentes et tendres de Settimia et de Marcel, et de l'essai de vie indépendante que va mener à Naples Settimia après le départ de son amant pour l'Inde, me paraît supérieur au second, qui contient le retour de Marcel, ses dangers dans la traversée à bord du *Kent*, et ses luttes nouvelles avec Settimia plus fatigantes que les premières et trop prolongées. Je n'aime pas non plus du tout qu'il ait été, même un seul moment, sous-secrétaire d'état, et cela *sans avoir été à la Chambre* (faveur singulière); ce seul mot de *sous-secrétaire d'état* me gâte toute cette Rome et la passion de ces nobles êtres. Oh! non, la grande ambition, la vraie gloire, même l'influence aujourd'hui enviable de toute pensée mâle, n'est pas là. — En somme *Settimia*, par la gravité du ton, par l'éloquence de certaines pages, et la science combinée de l'ambition et de l'amour, n'est pas indigne de ce grand nom de Rome qui sans cesse y revient et dont l'adoration y domine : les personnes sérieuses qui ont vu l'Italie, et qui ont la *religion romaine*, comme on dit, pourront placer ce roman élevé dans leur bibliothèque, pas très loin du roman de *Rome Souterraine* qu'il rappelle quelquefois.

Le nom d'Hyppolite Arnaud, qu'un roman intitulé *Pierre* (1) a fait remarquer, cache, dit-on, celui d'une autre femme. Si l'auteur, résistant aux exigences de la routine, fût resté maître de son cadre, si la nécessité de fournir deux volumes n'eût pas fourvoyé son principal personnage jusque dans la Mer Pacifique, nous n'aurions que des éloges pour des scènes d'un sentiment vrai et profond, d'une exécution chaleureuse. A tout prendre, c'est un heureux début, qui oblige à la fois l'auteur à une étude plus sévère du sujet, et le public à cette bienveillante attention qui féconde le talent.

M. de Balzac, qui se fait appeler le plus fécond de nos romanciers, a trouvé un système de composition qui lui permettra de justifier ce titre sans trop de peine. Au lieu de lutter pour accorder à la pensée les élémens que lui offre la langue commune, travail ingrat où l'écrivain épuise d'ordinaire son temps et sa force, M. de Balzac forge un mot, ou ce qui revient au même, emploie des termes barbares et inintelligibles, que les compilateurs de vocabulaires vont chercher on ne sait où? Souvent encore, il nous donne pour des métaphores des mots qui sonnent creux en se rencontrant. Ainsi *le Lys dans la Vallée* nous révèle des *pa-*

(1) Chez Ladvocat, libraire, rue Chabanais, 2.

timens subis en silence, des *blandices* ignorées, des convictions *immarcessibles*. Un *parfum* de femme *brille* dans l'ame du héros, et cette femme parle avec une *voix d'or*. Quand un auteur se permet de semblables licences, l'éditeur devrait, comme pour les écrits des vieux âges, faire suivre le volume par un glossaire des mots difficiles.

La fécondité s'explique encore par le défaut opposé au néologisme, la pâleur et le manque de caractère. Ce défaut est trop souvent celui du style du bibliophile Jacob. En revanche, il peut offrir à la curiosité des lecteurs les ressources d'une piquante érudition. C'est ce qui soutiendra son dernier roman : *Pignerol, histoire du temps de Louis XIV* (1). Après toutes les dissertations qui ont si bien embrouillé l'histoire de l'homme au masque de fer, qu'elle est devenue la plus inextricable énigme, le bibliophile hasarde une nouvelle conjecture. Selon lui, le malheureux prisonnier ne serait autre que le surintendant Fouquet, qui, puisant sans pudeur dans les coffres de l'état pour assouvir ses galans caprices, aurait attiré l'implacable ressentiment du roi, en souillant de ses desirs Mlle de La Vallière. Condamné en 1664, après trois années de procédure, enfermé dans le donjon de Pignerol, sous la garde du farouche Saint-Mars, et enfin, surpris en flagrant délit d'évasion après une captivité de seize ans, Fouquet, dont on annonce la mort, est inhumé en effigie, mais réellement enfermé dans cet affreux tombeau de fer, où il doit rester encore vingt-trois ans. Telle est la version du bibliophile. Nous ne savons pas si elle supporterait l'épreuve de la controverse historique; mais nous croyons que le drame intéressant qui la développe est de nature à la mettre en crédit : l'émotion qu'il provoque est si forte, qu'on a peine à l'attribuer à des infortunes imaginaires.

Nous éviterons de nous prononcer sur quelques ouvrages que des noms justement estimés paraissaient recommander au public. On doit le silence aux erreurs du talent. Quant à cette lourde pacotille qu'on lance à tout hasard sur l'océan capricieux, nous n'entreprendrons pas d'en faire l'inventaire. Ce serait d'ailleurs un affligeant travail. S'il était possible de classer les deux cents volumes de romans publiés en ces derniers mois, on les verrait descendre, par une imperceptible dégradation, jusqu'à la plus incurable niaiserie, jusqu'à l'impudente nullité. Contentons-nous de signaler quelques traits de physionomie générale qui permettent de constater dans le genre une tendance nouvelle. Reportons nos souvenirs à trois années. Le roman n'était rien moins alors que l'épopée des temps modernes : son cadre et ses machines constituaient la forme par excellence, et il ne reculait devant aucune des grandes questions historiques ou

(1) 2 vol. in-8°. Chez Renduel, rue des Grands-Augustins, 22.

sociales. Cette bouffée d'orgueil s'excusait par une étourdissante fortune. Un peu moins choyé aujourd'hui, le roman renonce peu à peu aux prétentions qui l'ont trop souvent conduit au ridicule; il tend à redevenir ce qu'il était autrefois, un livre de lecture récréative et facile, un spectacle au coin du feu. Il faut ajouter que la majorité des écrivains affecte la sobriété dans le style, la moralité et quelquefois même l'orthodoxie. Les réclamations contre le dévergondage des esprits ne sont déjà plus des raison. A ceux qui ne veulent voir que les torts de notre littérature, sans tenir compte du bien qu'elle fait, nous pouvons affirmer que le mal moral, à aucune époque, n'a été moindre qu'aujourd'hui. Il serait facile de multiplier les preuves. Mais sans sortir du cercle de publications que nous avons parcouru, nous citerons comme point de comparaison, un livre qui date d'un demi-siècle, et qu'on vient de réimprimer (*Théorie des lois criminelles*, par Brissot de Warville, 2 vol.). On lit dans un chapitre sur l'adultère : — « L'adultère n'existe pas dans la loi naturelle. Il est au contraire bien naturel de ne pas borner son goût à un seul fruit, et de cueillir toutes les fleurs qui peuvent flatter l'odorat et charmer l'œil. — » A coup sûr, on ne trouverait pas, dans un seul des écrits du jour, cette phrase anacréontique dont nos pères n'étaient pas choqués dans un grave traité de jurisprudence.

A. C. T.

LES

AMITIÉS LITTÉRAIRES.

Si les poètes de nos jours, en se plaignant de la critique, n'allaient pas au-delà du reproche d'injustice et d'ignorance, la critique devrait se taire et accepter l'accusation comme inoffensive; dans tous les temps, les hommes qui produisent des œuvres d'imagination ont eu pour leurs paroles et leurs pensées une admiration persévérante et obstinée ; dans tous les temps, soit à l'aurore, soit au déclin de leur gloire, ils se sont crus méconnus par leur siècle; cette plainte éternelle et vulgaire ne mérite pas d'être discutée. Car pour un Milton réduit à tenir une école, achevant un poème immortel dans la solitude et la pauvreté, combien de rimeurs sans verve et sans génie, qui alignent des mots et comptent des syllabes, et qui réussissent à monnoyer leur emphase et leur jactance! Mais les poètes de nos jours vont plus loin dans leurs reproches que les poètes d'autrefois; à les entendre, ils n'ont pour juges que leurs élèves; souvent la critique ne saurait où prendre les premiers élémens de la discussion; sans leurs leçons bienveillantes, les commentateurs seraient muets et réduits à la plus docile des adorations; aussi, dès que leur mérite est mis en question, dès que le doute ose atteindre un seul de leurs poèmes, ils crient à l'ingratitude. Ce dernier reproche est plus grave que celui d'injustice et

d'ignorance, et c'est pour le réduire à sa juste valeur que j'essaie aujourd'hui de raconter comment naissent, grandissent et meurent les amitiés littéraires. Dans ce récit sommaire, fondé sur de nombreuses expériences, je m'abstiendrai de tous les traits qui pourraient avoir un caractère satirique; je resterai dans la région des idées générales, et si les épisodes de ce chapitre s'appliquent, avec une littéralité rigoureuse, à plusieurs physionomies contemporaines, ce sera la faute de la vérité, mais non pas la mienne. Je serai franc dans tout ce que je dirai, je n'inventerai rien, je n'essaierai pas de grossir ce que j'ai vu, d'exagérer les confidences que j'ai reçues; je ne chercherai pas l'effet aux dépens de la fidélité; j'accomplirai religieusement les devoirs de l'historien, mais je ne serai jamais personnel. J'espère que cette esquisse, envisagée sérieusement comme un document désintéressé, mettra le public à même d'apprécier ce que signifie l'ingratitude littéraire.

Pour n'omettre aucun des points de ce sujet difficile, je prends le poète à son début. Il est seul, ignoré; il n'a pas encore eu le temps ou la force de se révéler; il rêve la gloire et ne sait pas s'il l'atteindra. Il cherche dans le champ de la poésie une montagne ou une vallée qui n'ait pas été défrichée; il parcourt toutes les voies tentées par l'imagination humaine, afin de découvrir quel chemin il doit se frayer, vers quel but il doit diriger ses efforts. Il se promène autour des traditions consacrées comme un soldat autour des murailles d'une place ennemie pour surprendre une pierre ébranlée, un pan de rempart chancelant, et arrêter dans sa pensée par où il fera brèche et pénétrera dans la place. Car il aspire au titre de novateur. Plus tard, peut-être, il comprendra que la nouveauté n'est pas la garantie la plus sûre de la durée; plus tard il mesurera la distance qui sépare l'invention de la singularité; mais aujourd'hui le loisir et la réflexion lui manquent pour discerner la beauté de la nouveauté; il veut appeler sur son nom l'attention publique, et le moyen le plus rapide pour atteindre ce but lui semble naturellement le meilleur moyen. Plein de confiance dans sa jeunesse, dans la sève exubérante de ses pensées, il construit à la hâte une poétique hardie qui contredit formellement les idées de la foule, mais qu'il espère défendre glorieusement en multipliant ses ouvrages comme autant de sorties contre l'ennemi. Quel que soit son courage, quel que soit son génie, qu'il ait projeté *à priori*

la ruine des traditions qui l'embarrassent, ou qu'il ait été amené, par la pente insensible de sa rêverie, à désirer le renversement des préceptes qui obstruent sa route, il ne réussit pas du premier coup à conquérir la sympathie ou même seulement la curiosité. Bien que la solitude enivre comme le vin, bien que le dialogue assidu de l'homme avec sa pensée exalte parfois jusqu'à la folie l'intelligence imprévoyante, cependant le poète qui débute est forcé de se heurter contre la réalité. Il a beau dans sa fierté complaisante se bâtir un palais, et du haut de son trône imaginaire contempler ses vassaux futurs, il lui arrive souvent de se réveiller en sursaut, et de suivre d'un œil désolé ses illusions qui se dispersent comme les nuages sous le vent. Souvent il est saisi d'un désespoir profond; il doute de lui-même et de l'avenir, il se demande si le vœu qu'il a formé n'est pas un vœu insensé, s'il n'a pas tenté l'impossible, s'il ne ferait pas mieux de rentrer dans les voies battues et frayées depuis long-temps. Il est pris de compassion en voyant l'intervalle qui le sépare de la foule; il mesure d'un regard découragé le désert où il s'est enfermé, et malgré son admiration pour l'œuvre ignorée de son génie, il sent au dedans de lui-même un vague désir de popularité, un besoin de louange et d'applaudissement; il commence à comprendre qu'il lui faut un auditoire, et que si personne ne vient à son secours, il est condamné à une éternelle obscurité. Dans ces heures douloureuses de défaillance, le poète ne songe pas à faire de l'égoïsme une arche inviolable et sacrée ; il est bien loin de croire que le monde lui appartienne, et que le doute, même bienveillant et poli, soit une impardonnable injure. Par un instinct de conservation qu'il oubliera plus tard, ou du moins qu'il ne voudra plus entendre, il descend des hauteurs solitaires de sa rêverie, et consent à discuter avec ses amis la valeur et la probabilité de ses opinions. Il dépouille l'orgueil impérieux qui l'avait emporté si loin de la réalité, il se fait simple et indulgent pour les objections, il accepte comme des conseils les argumens les plus vifs et même les plus hostiles, et il trouve dans cet échange familier de sentimens et d'idées la plus douce et la plus vraie des consolations. Peu à peu son ame se rasserène et s'apaise; il respire plus librement, son regard s'assure et s'éclaircit; il voit plus nettement, il apprécie avec une impartialité plus mûre tous les côtés de la question poétique. Il analyse

une à une toutes les difficultés qu'il avait d'abord méconnues, et découvre au fond du préjugé populaire des parcelles de bon sens et de raison qu'il n'avait pas soupçonnées. Il s'explique la résistance qu'il a rencontrée sur sa route, et à mesure qu'il juge mieux ses adversaires, il sent faiblir sa colère et grandir son espérance. Il arrive enfin à estimer la foule qu'il combat, à prévoir la durée de la guerre; il trace avec une lenteur persévérante ses lignes de circonvallation; il se retranche dans son camp en attendant l'ouverture de la campagne. Il n'a plus l'enivrement de la solitude; il est tout à la fois résolu et clairvoyant, hardi et réservé, ambitieux et prudent. Mais à qui doit-il ce progrès inattendu? A qui, si ce n'est à l'amitié? N'est-ce pas dans la discussion franche et complète de ses idées qu'il a puisé le courage de les soutenir jusqu'au bout? N'est-ce pas dans la discussion qu'il a entrevu pour la première fois la nécessité d'étudier l'armée ennemie avant de l'attaquer?

L'heure dont je parle est à coup sûr l'heure la plus heureuse de la vie du poète. Il n'est plus seul, il est compris. A mesure qu'il accomplit sa pensée, il entend résonner à son oreille des paroles d'encouragement et de bienveillance. Dans l'émotion qu'il lit sur un visage ami, il entrevoit l'enthousiasme populaire; le présent, si modeste qu'il soit, est riche d'un avenir immense, indéfini. Forcé de s'expliquer à celui qui reçoit les premières confidences de son génie, amené sans effort et sans contrainte à dérouler devant lui tous les mystères de sa volonté, il arrive à se mieux comprendre lui-même. Dans l'intimité de ses épanchemens qui ne connaissent ni la honte ni l'embarras, n'ayant rien à cacher, rien à taire, ne rougissant pas de livrer sa pensée inachevée, il s'aperçoit, au moment même où il parle, de la faute où il allait tomber, il se corrige en se révélant, et souvent ne veut déjà plus ce qu'il annonce vouloir. Ce perpétuel contrôle qu'il exerce sur lui-même, cet enseignement familier auquel il se livre chaque jour à propos de son œuvre, donne à toutes ses idées une clarté singulière. Le mouvement de la conversation entraîne son intelligence au milieu de régions imprévues, et pose devant lui des problèmes sans cesse renaissans, que la création, réduite à l'emploi solitaire des facultés, n'aurait pu ni deviner ni résoudre. Il se fait alors en lui deux parts bien distinctes, l'une spontanée,

active, impétueuse, l'autre calme, réfléchie, prévoyante. En même temps qu'il invente, il sait pourquoi il invente; il ne va plus se jeter tête baissée dans les abîmes sans fond; il mesure le danger avant de l'affronter, et s'il échoue dans une hardie tentative, du moins il n'a pas à se repentir de sa présomption ou de son ignorance; il ne reçoit que les blessures au devant desquelles il a marché; et certes dans la douleur même, si cuisante qu'elle soit, c'est une consolation puissante de se souvenir que la douleur était prévue. Or, je crois être dans la vérité en affirmant que le poète livré à lui-même, sans ami et sans interlocuteur, n'ayant pour s'éprouver chaque jour que sa seule conscience, ne recueillerait pas une si riche moisson de clairvoyance et de sagacité, qu'il ferait souvent fausse route, et qu'après avoir trébuché, il n'aurait pas toujours le courage de se remettre en marche. Sans l'amitié il serait peut-être aussi fort, mais il ne serait pas aussi persévérant.

De son côté, le confident du poète s'éclaire par les questions même qu'il lui adresse. En le voyant à l'œuvre, en assistant chaque jour aux progrès de la pensée qui est née sous ses yeux, en surveillant avec une attention assidue l'épanouissement et la floraison du germe déposé dans le sol fécond de la réflexion, il acquiert fatalement une subtilité d'interrogation, une précision de curiosité qu'il n'aurait jamais pu atteindre, s'il n'avait pas eu devant lui l'expérience vivante de la poésie, le spectacle intérieur d'une intelligence aux prises avec l'inspiration. L'étude vigilante de l'œuvre qui s'accomplit sous ses yeux développe en lui une finesse de jugement, une délicatesse de perception à laquelle il ne serait jamais arrivé sans le secours de cette stimulation quotidienne. Les impressions de chaque jour éveillent en lui une sensibilité qui ne se serait jamais manifestée, si elle n'eût pas été sollicitée par la présence d'une œuvre inachevée, dont chaque agrandissement est pour lui un problème d'un égal intérêt, d'une égale nouveauté. Certes la lecture attentive des monumens de la poésie antique et moderne peut révéler aux intelligences sérieuses bien des secrets de composition, et développer chez elles une rare pureté de goût. La comparaison de ces monumens entre eux, et des transformations successives à l'aide desquelles ils s'engendrent dans un ordre logique, peut fournir des données précieuses sur la perpétuité de la tradition, sur la valeur de la nouveauté envisagée

absolument ; mais toutes ces révélations de la lecture sont lentes, laborieuses, et ne réussissent pas toujours à éclairer d'un jour complet le mystère de l'enfantement poétique. Le poète à l'œuvre, qui se débat sous le dieu et frémit sur le trépied, est par lui-même un enseignement inappréciable, une leçon vivante, et que nulle lecture ne saurait remplacer. Assister au développement progressif, à l'élargissement régulier de la pensée, voir comment les idées s'ordonnent et s'enferment concentriquement l'une dans l'autre, c'est plus qu'apprendre la stratégie, c'est assister à une bataille. Privé du secours de cette leçon vivante, le critique pourrait poser des prémisses très vraies, et déduire de ces prémisses des conclusions irrécusables ; mais il ne porterait pas la lumière de la dialectique dans toutes les parties de la discussion, ou plutôt il ne poserait pas tous les problèmes particuliers compris dans un problème général, parce qu'il ne lui serait pas donné d'entrevoir tous ces problèmes par la seule force de l'induction.

Il est donc vrai que le poète et le critique, en vivant dans une intime familiarité, s'instruisent mutuellement et agrandissent chaque jour le champ de leur pensée. Il est donc vrai que l'inspiration, surveillée par la réflexion, et la réflexion, fécondée par le spectacle permanent de l'inspiration, se doivent une mutuelle reconnaissance. Dans cette involontaire initiation, chacun donne et reçoit dans la même mesure ; celui qui se montre et celui qui regarde, celui qui interroge et celui qui répond, s'enrichissent dans une proportion égale, et n'ont rien à regretter dans leur générosité. Chacun des deux étant pour l'autre l'occasion et la cause d'un enseignement, n'a qu'à se féliciter de ce perpétuel échange de pensées. Il serait impossible de déterminer lequel des deux joue le premier rôle, lequel des deux est l'obligé. Car cette initiation a cela de singulier, que les deux interlocuteurs sont à la fois prêtres et néophytes ; le poète et le critique ont toujours une question à offrir en échange de la question qu'ils viennent de résoudre. Ces deux intelligences, qui s'épient et se guettent, non par ruse, mais par bienveillance, non pour se tromper, mais pour s'éclairer mutuellement, ont droit au même respect, à la même soumission. Le poète qui crée et qui souvent limite sa pensée à l'horizon de son œuvre, ne peut traiter avec dédain l'esprit auquel il confie tous ses projets, et qui, n'ayant enchaîné son activité à aucune idée

déterminée, traverse librement l'axe entier de l'imagination humaine. Mais la liberté vagabonde de la réflexion désintéressée doit contempler avec une sollicitude fraternelle l'intelligence du poète penchée sur son œuvre comme l'aigle sur sa proie, et suivre avec dévouement, avec émotion, cette volonté qui s'accomplit.

Cette estimation de la poésie et de la critique pourra sembler singulière aux esprits enthousiastes qui n'admettent pas volontiers la parité de l'inspiration et de la réflexion. Mais ce serait se méprendre singulièrement sur le sens de nos paroles que de nous accuser de prédilection pour la réflexion inactive. Nous savons, aussi bien que personne, la distance qui sépare le génie du savoir; mais dans la question que nous traitons, il ne s'agit pas de la valeur absolue de ces deux formes de la pensée, il s'agit des services que chacune des deux rend à l'autre; et, sous ce point de vue, le poète et le critique sont sur un pied d'égalité parfaite.

Convaincus de cette vérité, le poète et le critique vivent ensemble dans une heureuse harmonie. Leur amitié repose sur un mutuel respect, c'est-à-dire sur la mutuelle intelligence des services qu'ils ont reçus et rendus. Alors il n'est pas rare de voir le critique s'interposer entre le poète et la foule, et, profitant de l'intimité dans laquelle il a vécu et continue de vivre avec lui, expliquer aux esprits indifférens ou blasés, hostiles ou ironiques, la pensée qui a présidé à la conception et à l'exécution d'une œuvre poétique. Dans ces occasions, qui se représentent à de fréquens intervalles, le critique ne demande au poète aucune reconnaissance. Il trouve en lui-même ou dans le spectacle des conversions qu'il a produites sa récompense la plus douce. S'il est éloquent, s'il possède l'art de persuader ou de convaincre, s'il sait remuer les passions ou entourer d'une lumineuse évidence le théorême auquel il se dévoue, il s'applaudit de sa puissance et ne songe pas à réclamer un salaire pour les sympathies qu'il enchaîne, pour les colères qu'il apaise, pour les dédains qu'il ramène à la docilité. Si le poète, dans un mouvement de gratitude, comble d'éloges son ami et son interprète, si dans un élan d'enthousiasme il lui promet les plus hautes destinées, le critique, sans révoquer en doute la sincérité des paroles qu'il entend, ne se laisse pourtant pas aveugler. Il sait très bien ce qu'il vaut et ce qu'il peut; il a mesuré ses forces et son courage, et s'abstient avec une égale persévérance de la fausse modestie et de

la fierté emphatique. Il accueille la louange et le remerciement comme une effusion spontanée, mais ne permet pas à l'émotion du poète de troubler la sérénité de sa pensée. Il assiste à la gloire de son ami avec un entier désintéressement. Un jour peut-être il changera de rôle et tentera pour son compte de gravir les cimes laborieuses de la renommée; aujourd'hui sa tâche est plus humble, mais réclame cependant l'emploi de toutes ses forces. C'est à lui qu'il appartient d'aller au devant des doutes qui ne sont pas encore nés, d'épier sur les lèvres immobiles le sourire incrédule qui n'a pas encore plissé la bouche, et de réfuter les doutes et les sourires avant qu'ils ne soient devenus contagieux. Cette tâche assurément n'a rien d'éclatant ni de glorieux, mais suffit à contenter une ame généreuse et dévouée.

Interpréter chaque jour pour la foule inattentive et distraite l'œuvre dont il a suivi l'entier épanouissement, est pour le critique sérieux un rôle presque aussi actif que celui du poète. Les applaudissemens, s'ils lui arrivent, ne lui appartiendront jamais sans partage. S'il a révélé dans un drame ou dans un roman, dans un recueil d'odes ou d'élégies, des beautés mystérieuses qu'une rapide lecture n'aurait pas découvertes, si par d'habiles transformations il a simplifié, sans l'altérer, la pensée du poète, c'est au poète que reviendra la meilleure partie des applaudissemens. Mais le poète et le critique sont unis entre eux par une amitié trop étroite pour que la jalousie puisse les diviser; car le critique, sans être pour le poète ce que le gui est pour le chêne, n'a cependant pas, à cette heure de dévouement et d'abnégation, une personnalité assez nette, assez tranchée, pour vivre par lui-même d'une vie indépendante et complète. Résolu à aider de toutes ses forces l'avénement du poète dont il a entendu les premiers bégaiemens, décidé à construire de ses mains le trône sur lequel il veut asseoir son ami, il met toute sa joie dans la joie qu'il contemple, il est heureux du bonheur qu'il a fait, et n'entrevoit pas, dans un avenir prochain, le bonheur égoïste et solitaire.

La condition intellectuelle que j'essaie de peindre, en la réduisant à ses élémens les plus généraux, prépare au poète et au critique des triomphes multipliés. Appuyés l'un sur l'autre, ils marchent d'un pas assuré à la conquête des esprits rebelles. Dégagé du souci de la discussion, le poète se renferme tout entier dans

sa création; lorsqu'il se mêle au monde, c'est pour recueillir les louanges amassées par l'intervention bienveillante de son interprète. De son côté, le critique, ramené sans cesse par le spectacle de la poésie active aux formules les plus précises de la discussion, ne court pas le danger de s'égarer dans les espaces imaginaires, et de poser des problèmes ou insolubles ou inutiles. Il ne sépare pas la théorie de l'application, et sans abdiquer son individualité, sans renoncer à son libre arbitre, il cotoie cependant le navire qu'il a vu sur le chantier et dont il épie le sillage. Livré à lui-même, il ne pourrait se défendre du besoin de construire, pour son seul plaisir, des formules absolues, impérieuses, qui ne violeraient pas la vérité, mais ne pourraient recevoir aucune application immédiate; il dépenserait son énergie dans un combat sans victoire.

Quand le poète emporté loin de sa retraite studieuse se rappelle les heures paisibles que je raconte, il n'a plus l'intelligence assez sereine, assez désintéressée, pour restituer à chaque chose le caractère qui lui appartient. Il ne consent pas à reconnaître l'égalité fraternelle dans laquelle il vivait avec son interprète. Étourdi par les rêves orgueilleux de sa vie nouvelle, il proteste contre le passé, et récuse le témoignage de sa mémoire. Il baptise de noms étranges et hautains l'intime familiarité à laquelle il a dû ses plus douces journées. Dans celui qui le soutenait et qui marchait près de lui, il ne veut plus voir qu'une plante parasite, incapable de pousser par elle-même des branches vigoureuses et feuillues; il s'attribue, dans les jours qui ne sont plus, une force et un courage qu'il n'avait pas; de son ami, il fait un disciple obéissant; il oublie les clameurs envieuses, les ironies insultantes que seul il eût écoutées en frémissant, et auxquelles il n'eût peut-être pas résisté si personne n'eût été près de lui pour relever son courage; il oublie les conseils qu'il a reçus, les conversations pleines de franchise et d'entraînement où il a puisé plus d'une leçon imprévue. Mais, quoi qu'il fasse ou qu'il dise, il ne peut réduire sa mémoire au silence, il ne peut rayer les jours inscrits au livre de ses souvenirs, les jours où il se confiait sans réserve et sans fausse honte à la discrétion d'un ami, où il ne craignait pas d'avouer tour à tour ses ambitions gigantesques, ses soudaines défaillances, ses renoncemens désespérés. Le passé dont il se détourne parle plus haut que son orgueil, et sait bien le contraindre au regret et au repentir.

Oui, le poète et le critique, lorsqu'ils fondent chacun leur puissance, vivent dans une égalité fraternelle; et cette égalité fait leur force la plus grande. Le créateur et l'interprète, en s'avouant mutuellement leurs doutes et leurs tâtonnemens, arrivent par une voie plus directe au but qu'ils se proposent, à la gloire et à la clairvoyance. C'est pour avoir méconnu cette vérité incontestable que les poètes d'aujourd'hui ont proféré contre leurs juges des reproches si amers et si injustes ; c'est pour avoir nié comme imaginaire cette fraternité intellectuelle, qu'ils ont prononcé le mot si singulier d'ingratitude. En rétablissant dans leur vrai jour tous les épisodes de la vie littéraire, nous démolissons pièce à pièce l'échafaudage de l'accusation, et la défense se simplifie en se réduisant au rôle unique d'historien.

Nous voici arrivés à l'époque critique de la vie du poète. La lutte est achevée, ou du moins, si elle continue, elle changera de caractère; la gloire va prendre la place de la douleur. Préparé à son avénement par des combats multipliés, quand il sent la gloire venir à lui, il l'accueille avec une émotion sérieuse. Il comprend que la dignité nouvelle dont il est revêtu lui impose des devoirs nouveaux. Tant qu'il a vécu dans l'obscurité, bien que toutes ses veilles fussent dévouées à l'avenir, bien que chacune des ciselures patientes de sa pensée fût destinée à diviser la lumière en rayons glorieux, cependant la nuit indulgente où ses travaux s'enfouissaient lui laissait la faculté de revenir sur sa première volonté, d'émonder les parties inutiles, d'agrandir, de corriger la première forme de sa pensée; s'il se trompait, le loisir ne lui manquait pas pour réparer sa faute; il n'avait pas à craindre qu'une voix importune gourmandât sa maladresse ou son ignorance. Il régnait paisiblement dans son petit domaine, et ne redoutait ni la curiosité ni l'insolence des passans. Si les semences qu'il avait jetées dans les sillons ne rencontraient pas dans le sol assez de sucs nourriciers, si le blé, au lieu de mûrir et d'étendre sur la plaine un tapis doré, s'arrêtait dans sa croissance et ne donnait au moissonneur qu'une paille sans épis, il pouvait se consoler dans l'espérance d'une année meilleure, sans avoir à subir les railleries jalouses. Aujourd'hui la gloire, en le touchant du doigt, a fait de lui un autre homme. L'attention publique va se concentrer sur chacune de ses œuvres. Chacune de ses paroles, une fois prononcée, sera pour lui une occasion de louange

ou de blâme. Désormais il ne s'appartient plus. Sa volonté une fois réalisée, prudente ou étourdie, aveugle ou clairvoyante, est acquise à la multitude, et soumise irrévocablement au jugement le plus sévère. Aussi, dès ce moment, le poète devient de plus en plus grave, de plus en plus réfléchi. Il renonce aux aventures, et ne se décide pas au départ avant d'avoir reconnu la route où il va marcher. Il s'interdit le caprice comme une faute irréparable; il se consulte long-temps avant d'agir, parce qu'il sait qu'en agissant il livre sa conduite à l'inexorable contrôle de la foule. Il surveille la destinée de son nom avec une anxiété, une sollicitude que rien ne peut ralentir; il n'ignore pas que l'admiration est inconstante et rétive, et pour l'enchaîner il abrége son sommeil et entame sa liberté.

Mais la gloire, d'abord si sérieuse et si difficile à porter, se métamorphose et devient plus indulgente. Quand elle succédait à la lutte, elle exigeait du poète une résignation pleine d'angoisses; en se familiarisant avec lui, en apprenant à le connaître, elle perd chaque jour quelques-unes de ses défiances, elle sourit et se déride; enfin, elle change de nom et s'appelle la popularité. Dès qu'elle a reçu ce nouveau baptême, elle se montre pleine de prévenance et d'obséquiosité. Elle fait du poète son enfant gâté. Tout ce qu'il dit est bien dit. Chacune de ses paroles est une révélation; chacun de ses projets est une preuve de sagesse. Chacun de ses caprices, si étourdi qu'il soit, est estimé à l'égal d'une volonté prévoyante. Il peut tout se permettre sans danger. S'il parle des choses qu'il ignore, s'il confond les hommes et les temps, s'il traite l'histoire comme un pays conquis, pas une voix ne s'élèvera pour l'accuser d'outrecuidance et de fatuité; pas une voix n'osera le tancer comme un écolier paresseux et le renvoyer à l'étude. Il poursuivra sa route indolente au milieu des applaudissemens; il lira dans tous les yeux l'unanime admiration que ses œuvres inspirent; et à mesure que le bruit grandira autour de lui, à mesure que les louanges retentiront à ses oreilles, il oubliera sa première gloire, sa gloire sérieuse et inquiète; il croira que ce qui est a toujours été. Certes, il faudrait une nature singulièrement forte pour résister à la popularité. A moins d'être habitué dès long-temps à compter chaque jour avec soi-même, à moins de préférer en toute occasion l'approbation silencieuse de sa conscience aux battemens de mains,

l'ame s'amollit et s'énerve; elle s'endort au bruit des applaudissemens, comme un enfant au bruit des chansons de sa nourrice. La poésie n'est plus pour elle qu'un jeu ou un métier. A quoi bon dépenser les nuits dans la méditation? à quoi bon feuilleter les livres poudreux pour retrouver le sens des siècles évanouis, puisque l'admiration est acquise d'avance à toutes les paroles qui s'échapperont de la bouche du poète? Pourquoi risquerait-il dans des veilles imprudentes la fraîcheur de ses joues et l'éclat de ses yeux, puisque la science n'ajouterait pas une feuille au laurier de sa couronne, puisque chacune de ses imaginations est acceptée comme une vérité? Il ne peut faillir, il est inspiré; il devine ce qu'il ne sait pas, ou plutôt il n'y a pour lui ni science ni étude. Il lui suffit de porter sa pensée sur un sujet quel qu'il soit, pour l'éclairer d'une subite lumière, pour en pénétrer toute la profondeur.

L'indolence n'est pas le seul danger de la popularité. La demeure du poète est bientôt trop étroite pour contenir ses admirateurs. Quand il luttait contre l'indifférence, et, plus tard, quand il commençait l'épreuve de la gloire, un petit nombre d'amis lui suffisait; il était heureux de réunir autour de lui quelques intelligences associées à ses projets par une sympathie sérieuse. Ses vœux n'allaient pas au-delà de cette petite famille; et s'il lui arrivait de rêver la multitude, ce n'était pas pour se placer au milieu d'elle, mais seulement pour espérer de la dominer un jour. Aujourd'hui cette famille est pour lui comme si elle n'était pas. Les amis qui se glorifiaient autrefois de ses confidences, sont perdus dans la foule qui grossit de jour en jour. Bientôt le poète est tellement blasé, qu'il ne distingue plus la saveur des louanges qui lui arrivent. Toutes les lèvres qui approuvent, toutes les mains qui applaudissent, ont pour lui une valeur égale, une égale autorité. Que dis-je? Un inconnu empressé au panégyrique vaut mieux pour lui qu'un ami silencieux. Le poète, une fois entouré de la multitude, compte les suffrages au lieu de les peser; son orgueil glouton ne peut se rassasier de louanges; il lui faut chaque matin, à son réveil, un troupeau d'auditeurs ébahis, préparés à recueillir toutes ses paroles comme autant d'oracles; qui le complimentent sur son œuvre de la veille, et même sur son œuvre du lendemain; qui, sur le seul titre d'un livre encore à faire, le haranguent et le félicitent comme s'il avait conquis un royaume. La foule, en chatouillant à toute

heure l'orgueil du poète, le dépravé et l'étourdit si bien, qu'il ne peut plus se recueillir en lui-même et s'interroger sincèrement sur la portée de ses projets. Au milieu du bourdonnement des louanges, il n'a plus qu'un seul sentiment, celui de sa grandeur; il devient incapable de réflexion et de prévoyance. Avant même de se mettre à l'œuvre, son premier mouvement est de s'admirer; avant même d'avoir noué la fable de son poème, avant d'avoir posé ses personnages, il se complimente, et se sait bon gré de ce qu'il va faire; et, dans cette rêverie complaisante, il est si heureux, si content de lui-même, qu'il serait presque tenté de ne pas risquer l'exécution de sa pensée; car son bonheur est, dès à présent, complet.

Au milieu de cette cohue, que deviennent ses amis? Leur voix se fait-elle entendre parmi ces voix confuses? Ils prennent le seul parti sage : ils se taisent et regardent.

Peu à peu le poète s'habitue aux flatteries de la foule; il règne sans contrôle, et ne reconnaît plus d'autre loi que son seul caprice. Il renonce à l'analyse et à la discussion qui, autrefois, remplissaient les heures les plus sereines de sa journée; il ne sait plus, comme à ses débuts, se reposer de l'inspiration dans les épanchemens d'une amitié franche et hardie. Ce qu'il veut et ce qu'il aime, c'est une multitude obéissante et empressée, qui ne réponde jamais que par un sourire d'admiration, qui lui permette en toute occasion le déroulement paisible et ininterrompu d'un monologue souverain. Les objections les plus timides seraient pour lui maintenant plus qu'une contrariété, presque autant qu'une injure. Le doute qui se hasarderait jusqu'à l'interrogation serait à ses yeux une faute impardonnable. Sur le trône absolu où il est assis, il n'écoute, il n'entend que lui-même, et s'il lui arrive de jeter les yeux sur les visages muets dont il est entouré, ce n'est que pour y voir le reflet de sa pensée, pour s'admirer dans tous ces regards où se peint l'extase. Vainement l'amitié courageuse essaierait de le rappeler à la clairvoyance, et de recommencer les conversations oubliées; vainement essaierait-elle de ramener le poète à la tolérance, à l'impartialité de ses premières années; il est trop tard maintenant pour tenter la guérison du malade; ou du moins la guérison présente des difficultés sans nombre. Dans la voie où il est entré, l'amitié ne serait pas inutile; mais comment parviendrait-elle jusqu'à lui? Com-

ment franchirait-elle les rangs pressés d'admirateurs qui se partagent la parole du maître comme la manne céleste, et forment autour de lui un bataillon inébranlable? L'amitié, en présence d'un pareil spectacle, n'a qu'un rôle à jouer, rôle triste, je l'avoue, et bien capable de décourager les ames les plus généreuses ; c'est d'attendre que la foule, en se renouvelant, lui permette d'arriver jusqu'au poète égaré. Quelquefois l'occasion se présente, et l'amitié la saisit avec empressement ; mais cette tentative est bien rarement heureuse; le poète reconnaît à peine l'interlocuteur qui l'aborde; il l'écoute d'un air distrait, confus ou impatient, et lui donne à comprendre que l'heure de la franchise ne doit plus revenir. Si l'interlocuteur persévère, il n'obtient plus même l'honneur d'une réponse évasive.

Les courtisans, si humbles qu'ils soient près du roi qu'ils adorent, ne renoncent pourtant pas aux joies de l'orgueil ; ils consentent bien à proclamer le génie du maître, mais ils se consolent en se proclamant à leur tour plus clairvoyans et plus sages que la foule dévouée aux royautés voisines. Ils croiraient n'avoir accompli que la moitié de leur tâche, s'ils ne persuadaient pas au poète qu'il est supérieur à tous les hommes de son temps. A cette condition seulement, ils se pardonnent l'abdication de leur intelligence. Le poète, aux yeux de ses courtisans, n'a de rivaux à craindre ni dans le passé, ni dans le présent. La splendeur souveraine de sa pensée ne permet pas au regard d'apercevoir dans l'espace entier d'autre lumière que la sienne. S'il a écrit des odes, il laisse bien loin derrière lui Pindare et David ; il concilie, par un privilège inattendu, la pureté grecque et la hardiesse hébraïque. S'il a dit un jour : Je veux régénérer le théâtre, et, si, pour le prouver, il a encadré quelques-uns de ses caprices dans une série de noms historiques, ses courtisans lui répéteront chaque matin qu'il réunit en lui-même Shakespeare, Calderon et Schiller, qu'il a touché les cimes les plus élevées de la passion, de la fantaisie et de la philosophie. S'il a consenti à tenter le roman par bienveillance pour les esprits du second ordre, s'il a résolu d'offrir sa pensée à la multitude sous le modeste vêtement de la prose, tous les génies de l'Europe moderne qui ont mis dans le roman l'histoire des nations ou l'histoire du cœur, ne sont tout au plus que les précurseurs du poète-roi. Ils ont annoncé sa venue, mais par eux-mêmes ils ne méritent pas d'être nommés

dans les annales de l'intelligence humaine. Et qu'on ne dise pas que j'exagère à plaisir, que j'accumule sur la tête d'un seul homme toutes les folies qui se peuvent inventer. Dans tout ce que je raconte, l'imagination ne joue pas le plus petit rôle; je me souviens et j'écris sous la dictée de ma mémoire. Ceux qui doutent de la vérité de mes paroles, de la fidélité de mon récit, n'ont jamais étudié les développemens de l'orgueil poétique. Ils ne connaissent guère cette maladie de l'ame humaine que par quelques vers du lyrique latin; s'ils avaient eu l'occasion de voir par eux-mêmes ce que j'ai vu, d'entendre ce que j'ai entendu, ils seraient les premiers à proclamer mon récit incomplet.

Placé dans ce nuage d'encens, que voulez-vous que devienne le poète? Il a connu la gloire et la popularité, il ne lui reste plus à subir que l'apothéose, il devient dieu. La société lui appartient tout entiere; législation, gouvernement, magistrature, tout relève de son génie. Se mêler au mouvement réel des affaires serait profaner la majesté divine de sa pensée; mais il se tient prêt à distribuer ses conseils. Réfugié dans son oisiveté clairvoyante comme au fond d'un sanctuaire, il attend que les hommes auxquels est dévolu le soin de renouveler et d'appliquer les lois ouvrent enfin les yeux sur leur néant et leur impuissance, et viennent s'éclairer de son regard; il attend que le pays, convaincu sans retour de l'insuffisance des institutions qu'il s'est données, accoure auprès de lui pour lui demander un nouveau décalogue. Si le pays se résigne à comprendre qu'il est dans une fausse voie et qu'il a besoin d'un sauveur, le poète transfiguré se résignera courageusement à l'accomplissement de sa mission. Il est bien loin à cette heure des paisibles travaux de l'imagination; l'art de nouer et de dénouer une fable poétique n'est plus qu'un point à peine perceptible dans le champ immense de son ambition. Émouvoir et charmer, réveiller au fond des cœurs les passions endormies, amener sur les paupières brûlantes des flots de larmes, n'est plus pour lui qu'une gloire secondaire. Il ne consent pas à prendre dans le gouvernement de la société un rôle déterminé par la nature de ses travaux; il ne reconnaît pas en lui-même le limon commun de l'humanité; c'est pourquoi le seul rôle qui lui semble digne de lui, le seul qu'il puisse accepter sans déroger, n'est autre que la souveraineté absolue. Ne lui parlez pas de la gloire qui a couronné ses premiers

poèmes; ne lui parlez pas du plaisir de régner par la seule puissance de l'imagination; du haut des régions divines qu'il habite, il ne vous entendrait pas. Il a pris au sérieux son apothéose; il possède désormais l'omniscience intuitive, et s'il n'est pas encore parvenu à ébranler l'Olympe en fronçant le sourcil, du moins il lui suffit de vouloir pour éclairer, en se jouant, les questions les plus obscures; et même, à parler nettement, il n'y a pas pour lui de véritable question. Il sait et il comprend toute chose directement sans avoir à traverser les ambages de la dialectique vulgaire. Il voit la vérité face à face, pure, entière et splendide. Si la société refuse de le consulter sur ses prochaines destinées, elle tombera dans le désordre et la confusion; mais il est généreux et magnanime, et à l'heure du péril sa voix saura bien se faire entendre.

L'amitié, inquiète devant la gloire, muette devant la popularité, n'a plus même la ressource du silence devant l'apothéose. Elle se retire à pas lents, avec la crainte de ne jamais revenir sur ses pas. Quand elle avait une lutte à soutenir, quand elle pouvait espérer de ramener le poète à la sagesse, à la modération, son devoir était de demeurer fidèlement près de lui; quoique le terrain de la défense se rétrécît chaque jour, cependant il ne lui était pas permis de déserter. Mais aujourd'hui, demeurer plus long-temps, serait inutile et insensé. Entre un dieu et un homme, il n'y a de possible que la prière et la clémence; or, ni la clémence ni la prière n'appartiennent à l'amitié. Dès que l'égalité fraternelle a cessé, dès que les deux intelligences, unies autrefois par une intimité de tous les instans, n'ont plus les mêmes droits et les mêmes devoirs, l'amitié n'est plus qu'une parole vide, qu'un nom sonore et menteur. Le critique, en abandonnant le poète, accomplit un acte de bon sens et de dignité. Il n'a rien à se reprocher, puisque son rôle est terminé. S'il consentait à garder le titre d'ami, lorsqu'il ne peut plus exprimer franchement son avis, il se rendrait coupable de lâcheté; il perdrait sa propre estime et n'obtiendrait, pour prix de sa complaisance, qu'un sourire dédaigneux; il revêtirait la livrée d'un valet, et n'aurait pas même la reconnaissance du maître qu'il se serait donné. Car l'obéissance ne suffit pas au poète transfiguré; il lui faut l'adoration; tout autre sentiment est pour lui sans valeur, et ne mérite pas un regard. L'amitié agit donc sagement en laissant le poète au milieu de la foule muette qui a bâti son temple; en quittant cette multitude agenouillée, elle n'a rien

à regretter; loin de là, elle doit se féliciter de ne s'être pas avilie dans la pratique d'un culte impie; elle doit se glorifier d'avoir conservé la sérénité de sa pensée parmi les idolâtres. En consultant sa mémoire, en interrogeant chacune des journées qui ne sont plus et qui ne peuvent renaître, elle voit que son énergie et son dévouement ne pouvaient aller au-delà, qu'elle a été fidèle selon la mesure de ses facultés, et que l'heure de la retraite a vraiment sonné pour elle. Elle peut jeter sur le passé un regard désolé et gourmander l'orgueil sur les désastres qu'elle contemple; pour se mêler à la cohue des dévots, il faudrait qu'elle eût perdu toute pudeur.

Le divorce est consommé; mais à quelles conditions? Le poète, livré à lui-même, consentira-t-il à voir dans l'ami qu'il a perdu un homme pareil à tous les autres? S'il le rencontre parmi ses juges, se résignera-t-il à l'écouter sans colère? Ne craindra-t-il pas à chaque instant que ce confident dont il voulait faire un disciple ne livre le mot d'ordre, et ne révèle les secrets de la royauté qu'il a refusé de servir? Dans chacune des réflexions présentées par le critique initié n'apercevra-t-il pas le germe d'une trahison? Ne sera-t-il pas forcé de reconnaître dans les paroles qu'il entendra les pensées qu'autrefois il exprimait lui-même? Cette perpétuelle comparaison du présent et du passé n'éveillera-t-elle chez lui aucun dépit, aucune impatience? Ne l'espérez pas. Quel que soit le désintéressement du critique, quels que soient les ménagemens avec lesquels il exprime son avis, le poète se tiendra pour offensé; il cherchera dans les paroles les plus paisibles une intention injurieuse. Il fera de chaque mot une énigme traîtresse, et se mettra en frais de sagacité pour découvrir sous une syllabe innocente une goutte de poison mortel. Il n'aura pas de repos qu'il n'ait persuadé à la foule obéissante sur laquelle il règne souverainement, qu'il est calomnié, qu'il est puni cruellement de sa confiance, qu'il a livré ses secrets, et qu'il est à la merci d'un ami infidèle. L'éloge même dans la bouche du critique initié, s'il ne s'élève pas jusqu'à l'enthousiasme, jusqu'au délire, s'il se permet seulement quelques réserves, l'éloge est une trahison. J'aimerais mieux, dit le poète irrité, j'aimerais mieux cent fois être attaqué franchement, et savoir à quoi m'en tenir. Ces louanges prudentes sont plus dangereuses qu'une hostilité déclarée. Il y a dans ces restrictions plus de perfidie et de méchanceté que dans le blâme le plus sévère. En me louant avec cette mesure, il se donne un air de supériorité absolument insultant; il

me fait la leçon comme à un véritable écolier. Voilà pourtant ce que j'ai gagné en lui accordant mon amitié. Si je l'avais prévu, je l'aurais fui comme une vipère. Et comme il faut justifier cette colère, comme il faut appuyer cette accusation sur des argumens plausibles, le poète, ne pouvant vaincre l'évidence, ne pouvant changer le passé, prend le parti le plus bref et le moins sage : il se résigne à la haine comme au seul moyen de se venger.

Si cette haine insensée s'adresse malheureusement à une nature irritable, elle peut exciter une haine pareille. Mais si le critique se souvient de son ancienne amitié, s'il tient compte au poète irrité de l'aveuglement de la gloire, de l'orgueil de la popularité, du délire de l'apothéose, la haine du poète demeure impuissante, le dieu révolté ne rencontre dans son juge que le calme et la sérénité. Le critique, sans s'émouvoir des paroles furieuses qui lui sont rapportées chaque jour, sans se croire offensé par le dédain superbe qui retentit jusqu'à lui, continue publiquement l'analyse des œuvres qu'il appréciait autrefois dans l'intimité du poète; il poursuit sa tâche laborieuse, et ne s'inquiète pas de l'injuste colère que ses paroles éveilleront. Il ne renie pas les enseignemens du passé; il reconnaît avec une entière franchise combien il a recueilli de vérités inattendues dans les épanchemens d'une amitié familière; mais, en écoutant le témoignage de sa mémoire, il n'abdique pas sa personnalité. Il ne voit pas ce qu'il gagnerait dans ce renoncement. C'est pourquoi il persévère dans le chemin qu'il a choisi. Quoi qu'il arrive, que la haine du poète s'apaise ou s'excite à la vengeance, peu lui importe; il ne changera pas de rôle. Tôt ou tard l'évidence triomphera; le poète lui-même sera forcé d'avouer qu'il s'est trompé, qu'il a été jugé sur pièces, sans jalousie et sans partialité. Un jour viendra où la foule, en adoptant l'opinion du juge, imposera silence à la colère. Alors l'inimitié qui divise le poète et le critique, ne sera plus possible. Le poète comprendra que la théorie, en cheminant solitairement, peut souvent s'écarter de la ligne suivie par la poésie active, sans se rendre coupable d'ignorance ou d'injustice; il comprendra que l'équité, réduite à ses véritables élémens, n'implique pas nécessairement une approbation sans réserve. Ce jour-là le poète et le critique seront réconciliés; mais ce bonheur est bien rare dans les amitiés littéraires.

GUSTAVE PLANCHE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 août 1836.

Le ministère du 22 février n'existe plus. Après avoir résisté aux épreuves de la session, il a succombé, en dehors du mouvement parlementaire, dans une question de politique extérieure, grave sans doute, mais qui ne paraissait pas devoir amener la dissolution d'un cabinet formé sous les auspices de la chambre, et véritable expression de la majorité. Cette crise ministérielle a été, plus long-temps que toutes les autres, ignorée du public et renfermée dans le secret du conseil. La dissolution du cabinet aurait même brusquement éclaté, sans que l'opinion eût trouvé le temps de s'y préparer, si le jour même où les démissions furent données pour la première fois, il n'était survenu dans l'après-midi une dépêche télégraphique qui faisait une loi de suspendre l'effet des résolutions déjà prises. Cette dépêche annonçait qu'à la suite d'une révolution militaire, la reine régente d'Espagne avait reconnu à Saint-Ildefonse la constitution de 1812. — La reine était-elle prisonnière? Ses jours étaient-ils menacés? Quel parti prendrait son ministère, qui délibérait à Madrid sur ce grave évènement? Essaierait-il, avec les troupes encore fidèles, de réduire l'insurrection de la Granja, et de ramener les deux reines dans la capitale, où le désarmement de la garde nationale s'opérait sans trop de difficulté? Si la constitution de 1812 est proclamée à Madrid, quel en sera l'effet sur le ministère de M. Isturitz, sur les cortès émanées des dernières élections, sur la régente elle-même, en un mot, sur tout un ordre de choses qui avait pour unique base le testament de Ferdinand VII? — Telles furent les principales questions qu'on se fit aussitôt, et tout le monde comprit qu'il fallait au moins attendre quelques jours. Cependant, quoique les ministres démissionnaires, ou qui étaient dans l'intention de se retirer, eussent fait cette concession de bonne grâce, il était dès-lors à peu près certain qu'on ne parviendrait pas à s'entendre sur le fond des choses, et que ce provisoire chancelant ne serait pas de longue durée.

La question sur laquelle s'est divisé le cabinet était celle de la politique à suivre vis-à-vis de l'Espagne. Ce n'était pas, à proprement parler, la question de l'intervention, mais celle des mesures à prendre pour relever, par un secours efficace, le moral ébranlé de l'armée espagnole; celle de la coopération. Plusieurs fois déjà elle avait occupé non-seulement le

ministère du 22 février, mais ceux qui l'ont précédé. Tantôt le gouvernement espagnol lui-même avait provoqué sur cette importante matière les délibérations de ses alliés, en réclamant une assistance conforme, sinon à la lettre, au moins à l'esprit de la quadruple alliance. Tantôt le ministère français, à la vue des progrès du parti carliste, s'était porté spontanément à rechercher les moyens de mettre un terme à la guerre civile des provinces du nord de l'Espagne, si préjudiciable à nos intérêts, sous quelque point de vue qu'on l'envisage. Enfin, de manière ou d'autre, on peut dire que depuis la mort de Ferdinand VII, la question n'avait pas cessé un instant d'être sous les yeux du ministère; et toutes les fois qu'on l'avait positivement agitée, il s'était toujours élevé dans le sein du conseil une voix éloquente, soutenue par une conviction profonde, pour dire que la France se devait à elle-même, non moins qu'à l'Espagne, de rendre impossible une restauration et une contre-révolution à Madrid. Cette voix, c'était celle de M. Thiers.

La France ne s'était pas engagée légèrement à soutenir en Espagne la succession féminine, établie par le testament de Ferdinand VII, et conforme d'ailleurs aux antiques lois de la monarchie espagnole. On n'avait pas fermé les yeux sur les inconvéniens de l'abolition de la loi salique; mais le gouvernement (M. de Broglie, M. Guizot et M. Thiers faisaient alors partie du ministère, sous la présidence du maréchal Soult) en fut moins frappé que des dangers de toute espèce dont nous menacerait l'avénement de don Carlos au trône d'Espagne. Il n'y a pas eu sur ce point deux opinions dans le ministère. Don Carlos était un drapeau contre-révolutionnaire, bien avant que cette nouvelle guerre de succession se fût ouverte. Son avénement à la couronne aurait rendu impossible cette action de la France sur la Péninsule, qui est dans son rôle naturel, dans les intérêts permanens de sa politique, et qui désormais devait avoir pour base la communauté de principes dans les deux gouvernemens. La révolution de juillet devait faire ce qu'aurait fait le cabinet de Versailles sous l'ancienne monarchie, mais arriver par d'autres moyens au même but, qui était de ne pas laisser échapper l'Espagne à sa légitime influence. Ce système ne rencontra point d'opposition dans le conseil; on n'hésita point sur le parti à prendre; la France reconnut immédiatement la jeune reine Isabelle II et l'autorité de la régente; on promit des secours à tout évènement, et cette résolution fut généralement applaudie.

Ces faits ne peuvent être méconnus; ils ne le sont pas, et personne ne les a oubliés. Mais ils avaient des conséquences et ils imposaient des devoirs dont le dernier ministère paraissait avoir compris toute l'étendue. M. Thiers, entre autres, n'a jamais perdu de vue les moyens d'exécution par lesquels le système du cabinet dans la question espagnole devait tôt ou tard, selon lui, se traduire en fait. Convaincu de bonne heure que le gouvernement de la reine ne réussirait pas à éteindre la guerre civile par ses propres forces, il a toujours demandé dans le conseil une démonstration vigoureuse contre don Carlos, de quelque nom qu'on voulût l'appeler, intervention ou coopération. Il pensait avec raison que plus la faction carliste ferait de progrès, et plus elle

deviendrait menaçante pour le régime constitutionnel, plus aussi les passions extrêmes s'enflammeraient et trouveraient de prise sur le peuple. Il voyait bien que chaque victoire des bandes carlistes profiterait aux *exaltados*, qui ne manqueraient pas de crier à la trahison et d'accuser des revers de l'armée, la cour, les généraux, le système de modération suivi par le gouvernement. Il voulait ainsi faire disparaître le plus grand obstacle à l'établissement de la révolution que nous avions favorisée, en débarrassant la reine de ses premiers ennemis, de ceux qui ont été, jusqu'à ces derniers temps, les plus dangereux, les seuls déclarés. Après ce grand service rendu au parti libéral, sans distinction de nuances, la France aurait pu lui faire accepter ses conseils, lui faire partager le fruit d'une plus longue expérience dans la carrière de la liberté. Quand il y aurait eu en Espagne un gouvernement régulier, solide, et maître de son action, au lieu de deux partis en lutte, alors se serait vraiment réalisée l'alliance des états constitutionnels du midi de l'Europe, en opposition à celle des monarchies absolues du nord. M. Thiers, quelle que fût sa politique à l'intérieur, était donc révolutionnaire au dehors. Comme il ne comprenait pas une politique d'isolement, il voulait que la France pût s'appuyer sur quelque chose autour d'elle, et il entendait que ce fût, non pas, si l'on veut, sur des révolutions, mais sur des gouvernemens régis par les mêmes principes qu'elle, qui eussent subi un changement analogue au sien, et qui eussent par conséquent les mêmes intérêts généraux. Au reste, cette politique paraît aussi avoir été celle de ses collègues; seulement chez lui, et par la nature de son caractère, elle conduisait plus directement à une action positive, et elle tendait davantage à se manifester par des résultats. Nous croyons savoir que si M. de Broglie avait su manier certains détails d'organisation militaire, s'il avait pu imprimer lui-même le mouvement à une coopération efficace, diriger et suivre l'exécution d'un plan qui demandait l'application simultanée d'une grande activité d'esprit à une foule d'objets divers, il aurait volontiers prêté à l'Espagne, contre don Carlos, et sur la même échelle, le genre de secours que M. Thiers lui ménageait dans ces derniers temps. Mais M. de Broglie ne savait trop comment s'y prendre, et plia toujours devant l'opposition que rencontrait d'un certain côté tout projet de se mêler activement des affaires d'Espagne.

M. Thiers a plusieurs fois proposé l'intervention; l'année dernière, il la voulait encore, directe, avouée, sous les glorieuses couleurs de la France. Il n'a jamais cru beaucoup aux prétendues répugnances des Espagnols pour un secours, qui, après tout, n'avait rien de plus humiliant que la prolongation de la guerre civile et qui les en eût délivrés. En cela, il voyait juste; car, de tous les hommes qui ont manié les affaires d'Espagne depuis trois ans, il n'y en a pas un seul qui n'ait fini par désirer et réclamer l'intervention de la France. On sait avec quelle devise M. Mendizabal était arrivé au pouvoir; cependant M. Mendizabal a demandé, lui aussi, l'intervention, comme M. de Toreno l'avait fait avant lui, et comme le fit après lui M. Isturitz; et nous avons vu, dans une discussion solennelle des cortès, l'orgueil espagnol se payer d'un honnête

sophisme pour approuver, sans trop de honte, la réalité de l'intervention sous un nom différent. D'ailleurs, les cortès étaient déjà bien en arrière de la majorité de la nation, qui demandait à être sauvée par les armes de la France, sous quelque forme et à quelque titre que ce fût.

L'intervention ne fut cependant pas accordée. A une certaine époque, l'Angleterre parut éloignée d'y consentir, et son consentement n'aurait pas même encore suffi pour lever les autres obstacles qui s'y opposaient. Ce fut alors qu'on adopta le système des secours indirects par des recrutemens en Angleterre et en France. Plusieurs corps étrangers entrèrent donc au service de l'Espagne; mais bien des causes concoururent à les rendre moins utiles qu'on n'avait dû l'espérer. Néanmoins, le seul qui se soit bien battu, la légion française d'Alger, montrait tout ce qu'on pouvait attendre de ce système en lui donnant plus d'extension et en le perfectionnant sous le rapport de la composition des cadres, de la direction supérieure et du matériel.

M. Thiers avait, dans ces derniers temps, sérieusement renoncé à l'intervention directe; mais toujours convaincu qu'il ne fallait pas abandonner l'Espagne, il s'était occupé de substituer à l'intervention directe un plan de coopération qui promettait le même résultat sans présenter les mêmes inconvéniens. C'est le plan que M. Bois-le-Comte fut chargé d'exposer à la reine régente et au ministère espagnol. Il consistait à former, par le moyen d'engagemens volontaires et par la réunion d'un corps d'élite espagnol, du corps auxiliaire portugais, et de la légion anglaise, sous le commandement d'un général français, une armée d'opérations, qui, bien dirigée, aurait dû anéantir en Navarre les forces carlistes, occuper le foyer de l'insurrection et la frapper au cœur d'un coup mortel. De vieilles expériences militaires répondaient sur leur tête du succès de cette combinaison. Parfaitement secondé par le ministre de la guerre qui entrait dans ses vues, et sûr du concours de l'Angleterre, le président du conseil avait tout disposé pour l'exécution de ce plan. Une excellente cavalerie, quelques mille hommes choisis parmi les meilleurs, les plus robustes, les mieux disciplinés sur un grand nombre de volontaires qui se présentaient dans tous les régimens, une bonne artillerie, un service matériel assuré, tout devait être prêt en peu de temps. Plusieurs généraux avaient été désignés au choix du roi, et sur ce point si important on devait s'entendre avec le gouvernement espagnol. Le nom du général Bugeaud qui venait de remporter un avantage signalé en Afrique, qui connaissait parfaitement le théâtre de la guerre, fut même mis en avant.

Ainsi, faire contre don Carlos une démonstration vigoureuse, donner à la reine-régente un témoignage éclatant de la sympathie de la France, garantir le trône d'Isabelle II, d'abord et directement contre une restauration, et puis indirectement contre une révolution anarchique, tels étaient les principes du système auquel M. Thiers n'avait cessé d'attacher son existence ministérielle. Pendant qu'on s'occupait en France des moyens de le réaliser, le ministère espagnol en acceptait la promesse avec reconnaissance. Il aurait voulu davantage, à cause de l'exten-

sion que la guerre civile avait prise et du bouleversement qui en était partout la suite; mais il comprenait la force des raisons qui avaient déterminé la conduite de ses alliés, et il partageait leur espoir. Malheureusement il y avait déjà scission dans le conseil sur l'étendue de la coopération; le plan de M. Thiers rencontrait des obstacles imprévus, tout était remis en question.

Les mouvemens de Sarragosse et de l'Andalousie, ainsi que la fermentation des armées, étaient déjà connus quand la crise ministérielle a commencé, et sans doute ces évènemens ont contribué à ranimer de hautes répugnances, toujours vaincues à grand'peine, pour l'adoption d'une marche plus décidée à l'égard de l'Espagne. Le chiffre du contingent destiné à renforcer le corps français au service de la reine était resté dans le vague; il s'agissait de le fixer définitivement, puisque déjà on avait sous la main un grand nombre de volontaires, et que l'organisation provisoire faisait de rapides progrès. Il s'agissait aussi du choix d'un général, afin de lui donner immédiatement ses instructions, de régler le plan d'opérations, et d'établir, par une convention formelle avec le gouvernement espagnol, les rapports de toute espèce que ce général aurait avec lui, avec le commandant en chef de l'armée du Nord, les autorités locales, les habitans du pays insurgé. C'est à l'occasion de ces deux points, sur lesquels on ne pouvait plus différer de s'entendre, que se sont manifestés les premiers symptômes d'un grave et profond dissentiment.

Deux systèmes se trouvèrent dès-lors en présence, et ont continué depuis à partager le conseil jusqu'à la séance du 25, à l'issue de laquelle six des ministres présens à Paris se sont trouvés dans un camp, et le septième dans l'autre. Celui qui semble avoir triomphé est le système d'une neutralité absolue, d'une observation toute passive, d'un abandon complet de l'Espagne; si le second avait prévalu, en suspendant l'exécution des mesures prises pour le recrutement, car on était d'accord sur ce point, on aurait conservé à tout évènement une attitude menaçante contre don Carlos; on n'aurait pas annoncé au parti libéral espagnol que désormais la France laisserait le champ libre à une restauration; on aurait évité de donner au parti carliste une impulsion morale qui pouvait servir sa cause, et exaspérer la révolution à Madrid par le désespoir, car voilà exactement où les choses en étaient lors de la dissolution du ministère.

Nous avons passé sur les conflits intermédiaires; ce n'est pas qu'ils manquent d'importance, mais nous tenions à établir d'abord quelle était la véritable question agitée dans le conseil. Quant aux incidens de la crise ministérielle, ils n'ont, pour ainsi dire, qu'une valeur apparente, et nous ne les regardons que comme les indices qui trahissaient la lutte de deux systèmes. Ainsi, quand le *Journal de Paris* déclarait, après les évènemens de Saint-Ildefonse, « que la France ne portait pas un intérêt moins vif à la cause de la reine; » cela voulait dire que la majorité du conseil conservait l'espoir et se croyait toujours dans l'obligation de raffermir son trône ébranlé, s'il n'y avait à le défendre que contre don Carlos. L'autre partie du conseil répondait à cette opinion par quelques mots insérés au

Moniteur sur l'ordre du jour du général Lebeau. Et ce fut pendant plusieurs jours un fort singulier spectacle que celui de cette petite guerre entre les deux fractions du conseil, par le moyen de deux journaux qui devaient appartenir également à la majorité du cabinet. Elle amusa la malignité du public, et n'était pas, il faut le dire, très constitutionnelle. Mais c'est un point sur lequel nous aurions tort d'être bien difficiles; car en matière plus grave, tout ce qui s'est passé n'est au fond rien moins que constitutionnel, et dans les régions élevées du pouvoir on n'y fait pas assez attention. Quant à la rectification de l'ordre du jour du général Lebeau, elle était juste; le général Lebeau n'était pas au service de la France, et ne tenait pas du roi son commandement et son titre. Mais en relevant une simple inexactitude, on annonçait la résolution de ne pas donner suite aux mesures qui avaient reçu un commencement d'exécution par l'entrée en Espagne de cet officier supérieur et des troupes qu'il commandait. Nous croyons que c'était une faute. Il suffisait de ne pas leur envoyer de renforts; et en déclarant aussi formellement qu'on les abandonnait à leurs propres forces, on s'exposait à décourager officiers et soldats. L'article du *Moniteur* était au moins inutile, s'il n'était dangereux.

Si notre exposition des causes qui ont amené la dissolution du ministère est complète, la formation du nouveau cabinet sera donc une déclaration solennellement faite à l'Espagne et à l'Europe, que le traité de la quadruple alliance n'existe plus, que le triomphe de don Carlos est indifférent à la France, et que le gouvernement de la révolution de juillet ne voit plus aux prises dans la Péninsule que deux causes également étrangères à ses sympathies. Nous croyons, pour notre compte, que le règne de la constitution de 1812, inauguré comme il l'a été par de sanglans désordres, a changé la position de la France vis-à-vis de l'Espagne. Personne ne le nie, et les ministres démissionnaires le reconnaissaient hautement, puisqu'ils s'étaient réduits à demander le maintien d'une attitude expectante. Mais est-il bien possible qu'un ministère quelconque accepte dans toute son étendue la situation que lui fait le motif avoué de la retraite du cabinet présidé par M. Thiers? et s'il ne l'accepte pas, quelle sera donc la signification d'un évènement aussi grave? Faudra-t-il croire à des influences souterraines qu'on n'oserait pas avouer, à d'obscures intrigues, à l'existence de questions toutes personnelles sous le masque d'une question de principes? La presse, qui s'est beaucoup occupée de la dissolution du cabinet, et qui en a donné des explications diverses, a-t-elle tout dit? Les mieux informés pouvaient-ils tout dire? C'est ce que nous n'oserions affirmer.

Une partie de la presse s'est prononcée hautement contre tout projet d'intervention française en Espagne, même sous la forme d'une coopération indirecte. Elle a dit que l'intervention était une arme à deux tranchans, qui pouvait frapper à droite et à gauche, et elle s'est défiée du bras qui devait la manier. Assurément ce n'est point par sympathie pour don Carlos; elle ne croit pas et désire encore moins qu'il aille à Madrid détrôner la révolution et rétablir l'inquisition avec les moines. Mais elle a plus de confiance que nous dans l'élan de la nation espagnole; elle croit

que si un ministère énergique sait en profiter, don Carlos est perdu, et que son parti sera bientôt anéanti dans toute l'Espagne. Nous voudrions l'espérer comme elle; mais nous avons de bonnes raisons pour en douter.

Au reste, le rôle de la France n'était certainement pas d'intervenir dans les querelles intérieures des diverses nuances du parti libéral espagnol; mais nous croyons (et il ne s'agit ici que du passé, nous parlons de ce qui aurait dû être fait autrefois, de ce qui aurait assurément prévenu de grands malheurs), nous croyons que si une armée française avait mis fin à la guerre civile des provinces basques et de la Navarre, le peuple espagnol aurait eu à bénir l'intervention de la France dans ses affaires, que la liberté n'y aurait rien perdu, et que l'humanité y aurait beaucoup gagné.

C'est un autre système qui a prévalu. Le ministre de l'intérieur et M. Pelet (de la Lozère), dit-on, ne voulaient pas engager la France dans une entreprise qu'ils estimaient fort chanceuse, et qui aurait coûté beaucoup d'argent, dans un pays dont les dispositions à notre égard sont si équivoques, pour un résultat incertain, qui pourrait tromper tous les désirs et tourner contre toutes les espérances du gouvernement, en faveur d'une cause déjà souillée par tant d'excès, d'une reine qui peut-être ne conserverait pas le pouvoir, d'un peuple fort rétif aux conseils de ses alliés, et à qui des influences ennemies feraient croire sa liberté menacée quand on ne voudrait que la sauver. Un auguste personnage a toujours été de cet avis : on lui prête même un propos familier que nous ne rapporterons pas, mais qui revient à dire que l'Espagne n'est bonne à prendre par aucun bout, qu'elle ne peut être qu'un embarras, et qu'il ne faut plus s'en mêler.

Nous ne savons pas encore quel est le ministère qui acceptera cette politique d'observation et de *laisser faire*. On a mis en avant les noms de

M. Molé, pour les affaires étrangères, avec la présidence du conseil;
M. de Montalivet, pour l'intérieur, où il resterait;
M. Guizot, pour l'instruction publique;
M. Duchâtel, pour les finances;
M. Persil, pour la justice;
M. de Mackau, pour la marine;
M. de Caux ou le maréchal Molitor pour la guerre.

Mais il paraît que les divers élémens dont se composerait ce ministère ne parviennent pas à s'entendre; M. Guizot ne veut pas mettre vis-à-vis de M. Molé toute l'abnégation, toute la confiance qu'il avait apportée dans la composition du cabinet présidé par M. de Broglie; il réclame, dit-on, un ministre de plus pris dans le parti qui le reconnaît pour son chef, afin de se fortifier dans le conseil, où il n'aurait, en apparence, qu'une position secondaire. Ces difficultés nous menacent d'un long interrègne ministériel et entretiennent un provisoire absurde et préjudiciable aux affaires, qui fatigue tout le monde. Elles se renouvellent trop souvent pour ne pas être prises au sérieux et pour ne pas jeter dans les esprits l'idée d'une instabilité qui les inquiète à bon droit, et à laquelle on suppose des causes bien profondes. Oh! la France politique ne ressemble guère à l'Angleterre,

où les partis marchent comme un seul homme, sous des drapeaux aux couleurs bien tranchées, avec des principes bien nets, et où l'on sait toujours au juste et ce qui triomphe et ce qui succombe. Il est fâcheux pour la monarchie de juillet que M. Thiers s'éloigne de ses conseils. Avec tous ses défauts que nous avons vivement signalés lorsqu'il attachait son nom à des mesures de réaction, mais qu'il n'était ni loyal, ni habile de rappeler à l'occasion d'une retraite honorable, il apportait plus qu'aucun autre, dans le cabinet, une intelligence élevée des besoins et des intérêts de la France; c'est de plus une parole éloquente facile, toujours prête, qu'on remplacera difficilement, et qui est cependant si nécessaire au pouvoir dans cette vie parlementaire où il faut gagner son pain de chaque jour à la sueur de son front.

Les affaires d'Espagne ont eu trop d'influence sur la crise ministérielle que nous venons de raconter, pour qu'un récit, puisé aux sources les plus sûres, des grands évènemens qui agitent ce pays, n'offre pas un vif intérêt; c'est peut-être même par là que nous aurions dû commencer.

Lorsque nous parlions de l'Espagne dans notre dernière *chronique*, la révolution y était accomplie. Une conspiration militaire avait éclaté à Saint-Ildefonse, et la reine-régente, menacée par des soldats en révolte, avait accepté ou laissé proclamer la constitution de 1812. Mais ces évènemens n'ont été connus à Paris que le 18, par une dépêche télégraphique de Bayonne. Les détails en sont arrivés deux jours après, et le gouvernement s'est empressé de les publier. Le premier effet que produisit la dépêche télégraphique, fut de retarder la dissolution du ministère, qui paraissait inévitable le même jour à midi.

La reine-régente était restée à Saint-Ildefonse, quoiqu'on ne lui eût pas épargné de trop justes avis sur les dangers qu'elle pouvait y courir. Elle n'avait auprès d'elle qu'un seul ministre, et la garnison de la résidence royale se composait de 1400 hommes, appartenant à trois corps différens, 1100 hommes d'infanterie et 300 de cavalerie. Ces troupes étaient sous les ordres du comte de San-Roman, commandant supérieur de la garde, qui la veille encore répondait de leur fidélité. Mais ce qui serait incroyable dans tout autre pays que l'Espagne, on leur devait trois mois de solde, et cette malheureuse circonstance fut trop bien exploitée par les agens secrets venus de Madrid, qui les travaillaient depuis quelque temps.

Le 12 au soir, quand les portes de Saint-Ildefonse étaient déjà fermées, un bataillon d'infanterie de 700 hommes, dont la caserne était située hors de l'enceinte de la ville, sortit de ses quartiers en bon ordre, musique en tête, et se présenta devant la porte voisine, demandant à grands cris qu'elle lui fût ouverte. On s'y refusa long-temps, et ce bataillon resta près d'une heure en dehors de la ville, à vociférer des menaces. Cependant les esprits s'échauffaient, et on se disposait à enfoncer la porte, quand elle fut ouverte du dedans par l'autre bataillon d'infanterie de 400 hommes, qui était caserné dans la ville et qui arriva en armes pour prendre part au mouvement. Tous ensemble se rendirent alors sur la place du palais, en criant qu'ils voulaient être payés de leur solde. Au milieu de ce tu-

multe, on entendait aussi retentir des cris de *muera*, et des chansons patriotiques. La cavalerie était sous les armes et y resta toute la nuit, sans se joindre aux révoltés qui venaient l'insulter.

Au premier bruit de ce qui se passait, M. Villiers, ambassadeur d'Angleterre, et M. Bois-le-Comte, arrivé depuis deux jours à Saint-Ildefonse, se rendirent ensemble au palais; mais tous leurs efforts pour pénétrer jusqu'à la reine furent inutiles. Les soldats, qui occupaient tous les abords, ne laissaient entrer personne; la voix des officiers était méconnue, et les sous-officiers qui dirigeaient le mouvement voulaient que la reine demeurât privée de tout conseil, de tout appui. M. Villiers offrit alors de garantir le paiement de la solde arriérée dans les quarante-huit heures. Les troupes hésitèrent un instant, et elles auraient cédé si les secrètes influences qui les dominaient ne s'y fussent vivement opposées. On apporta du vin sur la place; à l'ivresse de la révolte s'en joignit bientôt une autre qui l'aggrava, et la reine, assiégée dans son palais, se vit forcée de capituler.

Une plus longue résistance pouvait avoir de funestes résultats; la reine, que son courage n'avait pas abandonnée un instant, admit auprès d'elle une députation de douze soldats. Ces hommes lui demandèrent la constitution; ils ne savaient pas ce que c'était; mais là encore ils obéissaient aveuglément à une consigne. Ils se promettaient des merveilles de la constitution. Cette singulière discussion, conduite du côté de la reine avec sang-froid, du côté des soldats avec une certaine arrogance mêlée de protestations de dévouement, se prolongea quelque temps; mais enfin, comme les soldats opposaient toujours aux meilleures raisons la brutale obstination de leur volonté, il fallut bien céder, et la reine signa un papier conçu en ces termes : *La reine autorise le général San-Roman à laisser les soldats jurer la constitution jusqu'à la réunion des cortès.* Les soldats célébrèrent leur victoire par des coups de fusil, des chants, des cris de joie, et une espèce de marche triomphale autour de la place du palais; après quoi ils retournèrent à leurs quartiers, laissant la reine épuisée par une émotion long-temps contenue.

Cependant le ministère était encore maître de la capitale, où l'infortuné Quesada maintenait l'ordre par son énergie. Aussitôt qu'il eut appris les évènemens de la Granja, il résolut de faire revenir la reine à Madrid, et envoya le ministre de la guerre, Mendez Vigo, à Saint-Ildefonse, pour hâter son départ, et disposer les troupes à y consentir. Mendez Vigo arriva, le 14 au matin, à la résidence royale, y trouva la reine presque prisonnière, les précautions multipliées autour d'elle pour l'empêcher de fuir, et les soldats entretenus à dessein par les meneurs de la révolution dans une ivresse continuelle, qui ajoutait encore à leur exaltation, et les rendait moins accessibles que jamais aux conseils de leurs chefs. M. Bois-le-Comte et M. Villiers, qu'il alla trouver en arrivant, regardaient la tentative comme fort dangereuse, et ne croyaient pas qu'elle pût réussir. Néanmoins, le ministre essaya de pressentir les dispositions des troupes, qui d'abord ne parurent pas devoir mettre obstacle au départ de la reine, et on s'y prépara aussitôt. Mais, dans l'in-

tervalle, le conseil des sous-officiers se réunit, et décida que les portes seraient fermées immédiatement; il prit aussi d'autres mesures pour empêcher l'exécution du projet de départ.

Cette situation ne pouvait durer; il fallait désarmer la défiance des soldats; il fallait sortir de leurs mains et donner à la révolution un chef qui en devînt responsable, au lieu de quelques sergens obscurs intéressés à prolonger le désordre. La reine forma donc, dans la journée du 14, un ministère constitutionnel sous la présidence de M. Calatrava; l'état de siége de Madrid fut levé; le général Seoane fut nommé capitaine-général de la Castille, en remplacement de Quesada, et Rodil appelé au commandement de la garde; enfin, la constitution de 1812 devait être reconnue et proclamée loi fondamentale de l'Espagne jusqu'à la réunion des cortès qui pourraient la réviser.

Mendez Vigo revint à Madrid le 15 au matin avec ces décrets signés par la reine, et qui furent aussitôt publiés. Il y régnait depuis deux jours une grande agitation; mais Quesada contenait encore le mouvement, quoique déjà moins sûr de la fidélité des troupes.

La publication des décrets de la reine ne laissait plus de prétexte aux fauteurs de désordre; il ne restait qu'à jouir du triomphe de la constitution; mais ce n'était pas le compte des chefs du mouvement; il y avait maintenant des désirs de vengeance à satisfaire, une populace à enivrer pour la compromettre sans retour, pour décourager toute opposition, et effrayer par un terrible exemple. Avant la fin de la journée, une multitude en délire rapportait à Madrid les sanglans et informes débris du corps de Quesada. Soit mauvaise volonté, soit impuissance, les nouvelles autorités n'ont rien fait pour épargner une pareille souillure à la révolution qu'elles représentent.

Les deux reines sont arrivées le 17 au soir dans la capitale; leur palais n'est pas à l'abri des visites tyranniques et des perquisitions insolentes. Ce sont des épreuves de tous les instans auxquelles l'ame la plus fortement trempée ne résisterait pas long-temps. Jusqu'ici la reine-régente a été personnellement respectée; mais le sera-t-elle toujours? et dans une pareille absence de force publique, sa vie, sa liberté, ne sont-elles pas à la merci d'un caporal ivre qui entraînerait dix soldats résolus à sa suite?

Le seul acte du ministère Calatrava, qu'on dit fortement ébranlé, paraît avoir été, jusqu'à présent, la dissolution des cortès, qui venaient d'être élus. Cet acte était commandé par l'opinion triomphante; une nouvelle assemblée, qui sera élue selon les formes établies par la constitution de 1812, se réunira dans deux mois.

Au reste, ni les armées ni la plupart des provinces n'avaient attendu les évènemens de Saint-Ildefonse pour proclamer la constitution de 1812, avec ou sans le concours des autorités civiles et militaires. Chose singulière! Barcelonne est la dernière grande ville de l'Espagne qui se soit prononcée, et encore on assure que c'est malgré Mina. Cependant la constitution y a été proclamée deux jours avant que les décrets de la reine n'y fussent connus. Mais l'état de Barcelonne est fort bizarre : cette ville cumule la constitution de 1812 et la liberté illimitée qu'elle consacre, avec l'état de siége, la censure et une dictature militaire qui ne se gêne pas

avec les agens des clubs; car elle y a fait enlever tout récemment, en une nuit, trente des meneurs les plus actifs de la populace (et non pas des jeunes gens carlistes, comme l'a prétendu un journal), mesure qui a prévenu un mouvement ultra-révolutionnaire préparé pour le lendemain. C'est Mina mourant qui traite avec si peu de façon la liberté individuelle des patriotes barcelonnais. Mais on craint une explosion : la populace y demande à grands cris la déposition du gouverneur civil, la dissolution des lanciers de la garde nationale, comme trop aristocrates, et celle d'une garde de police, qui, dans ces derniers temps, a maintenu l'ordre avec vigueur. Pendant que la vie de Mina n'est plus soutenue que par des moyens factices, l'intérim de la capitainerie-générale est exercé par le général Aldama, commandant en second de la principauté, et fort impopulaire à Barcelonne. Il est impossible de prévoir comment tout cela finira. On ne sait pas encore si la reine conservera la régence, que la constitution de 1812 lui refuse, et dont elle n'est restée nominalement en possession que par une tolérance dont la durée est incertaine.

Jusqu'ici le prétendant ne paraît pas en mesure de profiter de cette confusion, et ses troupes viennent d'essuyer deux graves échecs à quelques jours de distance, l'un en Navarre, l'autre sur les confins des royaumes de Valence et d'Aragon. Quant à Gomez, on ne sait ce qu'il est devenu : tandis que le général Espartero se vante de l'avoir exterminé, les carlistes publient qu'il est à la tête de 20,000 hommes, et qu'il occupe une partie de la Galice, les Asturies et le royaume de Léon.

REVUE MUSICALE.

L'Opéra n'est plus le théâtre prospère que nous avons connu. La seconde rentrée de Mlle Taglioni, dans *la Révolte au sérail*, avait attiré peu de monde, et *la Juive* s'est chantée devant un auditoire des moins nombreux et des plus indifférens. Voilà pour l'autre semaine. Quant à celle qui vient de s'écouler, elle a été notée par les plus tristes revers. On sait le fâcheux évènement survenu lundi pendant la représentation de *Robert-le-Diable*. Nous ne prétendons pas ici rendre M. Duponchel responsable d'un rideau qui tombe, ce serait absurde; ce que nous en dirons est tout simplement pour déplorer l'espèce de fatalité qui semble depuis quelque temps s'attacher à ce théâtre. En effet, s'il se rencontre par hasard dans l'année une bonne et louable représentation d'un chef-d'œuvre, voilà qu'un rideau tombe du ciel tout exprès pour l'interrompre au beau milieu. En vérité, c'est avoir du malheur. Sous M. Véron, ce rideau-là serait tombé pendant une cavatine de M. Alexis Dupont, et n'aurait rien troublé que les fausses notes du chanteur; mais M. Véron était un homme heureux. Le lendemain l'Académie royale a fait relâche. C'est un excellent moyen d'empêcher les représentations d'être interrompues que de n'en pas donner du tout. En cela M. Duponchel nous semble avoir parfaitement raisonné. Cependant nous doutons que sa fortune s'accommode long-temps d'une pareille logique. Voilà pourtant où l'Opéra en est réduit. Une indisposition de Mlle Taglioni l'oblige à ne pas ouvrir ses portes. On jouera *la Syl-*

phide ou rien. Et c'est à l'inexpérience de M. Duponchel qu'il faut attribuer ce triste état de choses ! M. Duponchel professe pour la musique un dédain qu'il a sucé avec le lait; mais comme les gens qui l'entourent sont presque tous des musiciens de plus ou moins de génie ou de talent, qui défendent tous plus ou moins leur art et leurs intérêts; comme, après tout, il est directeur de l'Académie royale de Musique, M. Duponchel lutte parfois contre ses instincts et se soumet; mais son instinct ne manque jamais de revenir au galop, et dès-lors il n'a de cesse qu'il n'ait confié sa fortune à la danse. Qu'arrive-t-il? la danse un beau jour s'accroche l'aile ou se foule le pied, et l'Opéra chôme. Pour peu qu'on y réfléchisse, on verra que rien au monde n'est moins varié que le répertoire de l'Opéra : ôtez-en *les Huguenots*, *Robert-le-Diable*, *la Juive*, que reste-t-il? Et la danse, que peut-elle produire, maintenant que les Ellssler sont absentes, sinon *la Sylphide* et *la Révolte au sérail?* Les chanteurs français ne sont pas comme les Italiens, courageux, vaillans, infatigables, toujours prêts à chanter. Quand M. Nourrit ou Mlle Falcon ont paru dans *Robert-le-Diable*, il faut qu'ils se reposent le reste de la semaine. Alors l'administration se voit dans la nécessité absolue de jouer *la Sylphide*, ou, si Mlle Taglioni est indisposée, de faire relâche. Cependant le répertoire de l'Opéra n'a pas toujours été si pauvre, si dénué, si mesquin. C'est M. Duponchel qui l'a mis dans ce bel état. Aussi ces contretemps, qui l'embarrassent tellement aujourd'hui, l'ancien directeur n'y prenait même pas garde. M. Véron tenait toujours une représentation en réserve, pour remplacer au besoin celle qui pourrait manquer, car il savait mieux que tout autre combien le public interprète mal ces relâches fréquens, qui sont d'ordinaire comme les derniers soupirs des administrations maladives et chancelantes. Dès son entrée à l'Opéra, M. Duponchel a jugé à propos de se priver de certaines ressources dont il aurait pu disposer encore avec fruit. D'un trait de plume, il a rayé du répertoire bon nombre de partitions, entre autres le *don Juan* de Mozart, ce chef-d'œuvre dont les représentations, habilement ménagées, avaient jusque-là été si glorieuses pour ce théâtre. Après tout, le mal n'est pas si grand, Mozart devait être exclu d'une scène où Rossini subit tous les jours de si pitoyables traitemens; et mieux vaut se résigner à ne plus entendre *Don Juan*, que de le voir taillé en pièces, comme *Guillaume Tell* ou *Moïse*, et livré à l'incapacité des sujets du second ordre. Que M. Duponchel y prenne garde; pour peu que cela dure, l'Opéra finira par tomber en désuétude auprès de ces dignes provinciaux qui le fréquentent et promènent chaque soir au foyer leurs femmes et leurs filles avec une singulière ostentation; car pour l'ancien public doré, qui, l'hiver dernier encore, faisait les honneurs de sa salle, il n'y faut plus penser. A l'heure qu'il est, ce public est partout en Europe, hormis à l'Opéra; il se repose, il voyage, il prend les eaux, il est à Baden, à Vienne, à Prague, où l'on sacre l'empereur, et dans tous les châteaux de France. Nous le retrouverons au Théâtre-Italien.

Le Théâtre-Italien a publié le programme de sa saison nouvelle. Les grands noms de Rubini, de Lablache, de Tamburini et de la Grisi sont en tête. Certes, l'occasion est belle de produire des chefs-d'œuvre, et les applaudissemens ne manqueront pas à l'entreprise. *Othello*, *Don Giovanni*,

Semiramide, ces intarissables sources de mélodie et d'or, vont faire, encore une fois, tous les frais de l'hiver. A ce propos, il faut absolument que l'administration répare un oubli dont elle se rend coupable depuis deux ans envers l'un des plus grands maîtres de la scène italienne, et remette au répertoire *le Mariage secret*, où Lablache est si curieux. On peut, sur ce point, se fier à la bonne volonté de Rossini, qui ne laissera pas échapper l'occasion d'entendre l'adorable musique de Cimarosa, l'une de ses admirations les plus vives et les plus sincères.

L'Opéra-Comique se repose dans la solitude et le silence; de temps à autre, le bonhomme se réveille de sa léthargie, et secouant sa perruque sous son bosquet de fleurs, fredonne quelque motif badin de Dalayrac ou de ceux qui savent encore aujourd'hui l'art divin d'écrire pour sa voix. En ce moment, l'Opéra-Comique, qui a brossé son habit vert pomme, se tient deux heures par jour debout sur ses petites jambes, pour répéter un acte de Mlle Loïsa Puget. Mlle Puget a composé pour Mme Damoreau plusieurs album de romances, parmi lesquelles il y en a qui sont charmantes. Comme on le voit, Mlle Puget a des droits incontestables à notre seconde scène lyrique. Vous dire ici le nom de toutes ces romances, je ne saurais. En vérité c'est une chose des plus curieuses que les titres que l'on invente aujourd'hui; la romance, si chétive qu'elle soit, n'a pas su échapper à ces transformations magnifiques, que l'on fait, de notre temps, subir à toutes choses. Les *poètes* de romances ont été plus furieux cent fois que les romantiques de la restauration. La romance a dévoré les ossemens, les *cœurs* d'homme, les *poitrines* de femme, dont la ballade ne veut plus. Autrefois la romance était tout bonnement une mélodie agréable et douce, dont la grace tournait bientôt à l'afféterie et la simplicité à la niaiserie; cela s'appelait d'ordinaire *la fille à Nicolas*, *Rose et Lubin*, *le Rendez-vous sous l'orme;* on parlait beaucoup de *lèvres vermeilles*, de *filles du hameau*, de *bocage* et d'*ombrage*. Aujourd'hui les temps sont bien changés, et les choses ne se passent plus si gaiement; ce ne sont que spectres qui sortent du tombeau, femmes qui se laissent mourir de faim, et bonnes lames de Tolède qui reluisent à la lune sous les balcons mauresques. La passion a tout envahi; les notes pleurent, les paroles hurlent; il y a du délire dans le titre et du désespoir dans les points d'exclamation qui dansent devant lui. Vraiment on ne sait où tout cela peut nous conduire, si M. Listz, ce grand modérateur de l'art social, ne se hâte d'écrire bien vite à Genève quelque long discours en cinq parties, dont ses amis de France s'empresseront de nous faire part. Quoi qu'il en soit, la partition de Mlle Loïsa Puget a nom *le Regard*. Certes, le titre est bien choisi pour un opéra-comique; il y aura dans ce regard de l'amour, de la tendresse, de la mélancolie, des feux, de toutes ces choses enfin qui réjouissent tant les *dilettanti* de l'endroit. Fasse le ciel que ce *regard* éclaire M. Crosnier, et ne lui serve pas tout simplement à lui faire voir de plus près sa ruine! M. Auber, ce musicien de tant de verve et d'esprit, prépare, de son côté un ouvrage en trois actes, dont il destine le rôle à Mme Damoreau. C'est sans doute sur cette partition que l'Opéra-Comique a mis son espoir de l'hiver. L'auteur de *la Muette* et de *Fra Diavolo* est un homme à qui le succès manque rarement. Si *les Chaperons blancs* ont échoué, la

faute n'en est pas à sa musique, si légère, si bouffe, si charmante, mais au livret, l'un des plus monotones et des plus fastidieux qui soient au théâtre. Tout porte à croire que M. Auber prendra bientôt sa revanche d'une éclatante façon.

M. Meyerbeer est à Spa, où le retient le soin de sa santé. L'illustre auteur des *Huguenots* n'a pu se rendre au désir de l'empereur d'Autriche, qui l'appelait auprès de lui pour diriger la musique des fêtes qui vont avoir lieu à son couronnement. Nous ne saurions dire quel grand œuvre M. Meyerbeer prépare à l'heure qu'il est; ce qu'il y a de certain, toutefois, c'est qu'il compose. M. Meyerbeer ignore les voluptés du repos; c'est une de ces natures actives, vigilantes, infatigables, à qui l'oisiveté répugne. La préoccupation de l'œuvre et du succès les dévore. Là est leur mal; et voilà pourquoi toute médecine échoue autour d'elles. Pour que ces eaux minérales, où l'on se plonge, fussent efficaces, il faudrait laisser au fond cette inquiétude continuelle, qui, chez certains esprits, est comme la sœur fatale de la pensée, au point que l'une n'existe qu'à la condition de l'autre, et qu'il semble que le jour où l'inquiétude cesserait de se manifester, toute force créatrice serait éteinte. Nous doutons fort que M. Meyerbeer destine à l'Opéra français la partition qu'il écrit en ce moment. La manière étrange dont M. Duponchel abuse du succès des *Huguenots* n'est pas faite pour encourager ce maître à lui confier un second ouvrage. Nul mieux que M. Meyerbeer n'est en position d'attendre; et pour peu qu'il consente à ne se hâter pas, il arrivera juste à temps pour faire les honneurs d'une administration nouvelle.

Quoi qu'il en soit, il vient d'écrire en ses instans de loisir une des compositions les plus charmantes qui se puissent entendre. Le morceau dont nous parlons, inédit encore, est conçu dans des dimensions grandioses, et pourrait s'appeler cantate si la mélancolie, et la grace qu'il respire en certaines parties ne lui donnaient un air de parenté avec les plus aimables *lieds* de Dessauer ou de Schubert. C'est là une composition qu'on ne saurait nommer. Tout y est arrangé avec art, disposé avec mesure et plein d'harmonie et de fraîcheur. On ne trouve guère en musique d'effet plus saisissant à la fois et plus simple que cette progression ascendante, qui, partie des premières mesures, se développe insensiblement pour éclater au milieu en glorieuses fanfares, imitant l'explosion du matin dans la nature. L'accompagnement abonde aussi en petites notes charmantes qui tombent sur le clavier comme des gouttes de pluie ou de rosée, en fantaisies que Weber ne désavouerait pas. Nous parlions tout-à-l'heure, à propos de Mlle Loïsa Puget, des musiciens qui font d'un opéra une romance en deux ou trois actes. On pourrait dire le contraire de M. Meyerbeer; sa romance vaut une partition; pour nous, nous tenons franchement ce morceau pour supérieur à tous ceux que le maître a produits dans le même genre, et nous ne doutons pas que le lecteur ne soit bientôt de notre opinion là-dessus.

Le voyage de Rossini en Allemagne n'a pas manqué de traits curieux et dont Hoffmann eut bien fait son profit. Des ovations opiniâtres s'emparaient partout de l'illustre maître, des arcs de triomphe s'élevaient en son honneur sur toutes les routes au bruit des tambours et des cymbales.

Rien n'est curieux comme de lui entendre raconter, avec cet esprit malin et cette verve bouffonne qu'on lui connaît, les tribulations glorieuses du génie en voyage. Sitôt qu'il arrivait le soir dans une auberge, il avait hâte de s'enfermer et de s'étendre dans le meilleur fauteuil de l'endroit, enveloppé de sa bonne robe de chambre, afin de préluder aux voluptés silencieuses d'une joyeuse nuit de sommeil. Dans cette espérance, il oubliait avec délice ses partitions si chères autrefois, et les soins de sa santé, qui lui est plus chère aujourd'hui que toutes ses partitions. Cependant la brise du soir, qui d'abord ne lui apportait que les parfums des résédas de sa fenêtre, se chargeait insensiblement d'harmonie et de vibrations métalliques. C'était un bruit agréable et charmant, fait pour inviter au repos. On eût dit la Muse qui descendait du ciel pour venir bercer son bien-aimé en de mélodieux enchantemens. Mais Rossini ne croit pas à la Muse, il croit plutôt, l'impie, aux sociétés philharmoniques; et tout à coup, ô terreur! dans cet air qui l'avait enivré tout.à-l'heure, il reconnaissait en frissonnant quelque motif de *Semiramis* ou de *Guillaume Tell;* c'était la serénade impitoyable qui le poursuivait jusque dans son sommeil. Que faire alors? il fallait bien se résigner aux ennuis de la gloire, et venir à son balcon haranguer les pauvres gens qui le complimentaient d'une si bruyante manière. Il leur contait mille choses sur l'art et le progrès auxquels sa vie n'a été qu'un long et douloureux dévouement; puis, après une bonne heure de considérations sociales, lorsqu'il avait effeuillé sur ses dignes têtes toutes les roses de sa rhétorique, il terminait en comparant les musiciens de génie aux cygnes qui chantent leur plus belle mélodie en mourant, et les congédiait là-dessus, satisfaits et de bonne humeur.

Il paraît que durant ce voyage, il s'est révélé chez Rossini un talent oratoire des plus magnifiques. Au moins ce serait une consolation de voir le génie qui se répandait autrefois en belles notes se répandre désormais en belles paroles. Espérons que le fleuve, pour changer de source, ne perdra rien de sa transparence et de sa limpidité. A la place d'un grand musicien nous aurons un grand orateur, voilà tout. On a remarqué comme dès son premier début dans la carrière l'auteur de *Guillaume Tell* en a deviné les moindres ruses. En effet, il ne manquait jamais de mettre en émoi l'orgueil patriotique, et d'appeler toutes les vanités locales au secours de son éloquence. A Liége, il a parlé très long-temps de Grétry, ce restaurateur de la musique en France; à Francfort, il a vaillamment entonné les louanges de Gœthe devant une foule de banquiers et de marchands juifs qui le comprenaient à peine. Il fallait qu'un Italien vînt rappeler à l'ancienne ville impériale son plus beau titre de gloire, qu'elle oublie, ou plutot qu'elle ignore. Peut-être que lorsque Rossini a demandé la maison où l'auteur de *Werther* et de *Faust* a vu la lumière, nul, dans Francfort, n'a pu la désigner. Triste enseignement pour lui! Qui pourra dire que dans cinquante ans quelqu'un saura encore à Pesaro la *casa* dans laquelle est né le plus beau génie de notre temps?

H. W.

F. Buloz.

SUR L'ABUS

QU'ON FAIT

DES ADJECTIFS.

LETTRE

DE DEUX HABITANS DE LA FERTÉ-SOUS-JOUARRE

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES (1).

MON CHER MONSIEUR,

Que les dieux immortels vous assistent et vous préservent des romans nouveaux! Nous sommes deux abonnés de votre *Revue*, mon ami Cotonet et moi, qui avons résolu de vous écrire touchant une remarque que nous avons faite : c'est que, dans les livres d'aujourd'hui, on emploie beaucoup d'adjectifs, et que nous croyons que les auteurs se font par là un tort considérable.

Nous savons, monsieur, que ce n'est plus la mode de parler de littérature, et vous trouverez peut-être que dans ce moment-ci nous nous inquiétons de bien peu de chose. Nous en conviendrons volontiers, car nous recevons *le Constitutionnel*, et nous avons des

(1) Bien que nous ne partagions pas toutes les opinions littéraires développées dans cette lettre, nous n'avons pas voulu priver nos abonnés des aperçus piquans qu'elle contient. En pareil cas, le jugement du lecteur rectifie toujours celui du critique.

(*N. du D.*)

fonds espagnols qui nous démangent terriblement. Mais mieux qu'un autre vous comprendrez sans doute toute la douceur que deux ames bien nées trouvent à s'occuper des beaux-arts, qui font le charme de la vie au milieu des tourmentes sociales; nous ne sommes point Béotiens, monsieur, vous le voyez par ces paroles.

Pour que vous goûtiez notre remarque, simple en apparence, mais qui nous a coûté douze ans de réflexions, il faut que vous nous permettiez de vous raconter posément et graduellement de quelle manière elle nous est venue. Bien que les lettres soient maintenant avilies, il fut un temps, monsieur, où elles florissaient; il fut un temps où l'on lisait les livres; et dans nos théâtres, naguère encore, il fut un temps où l'on sifflait. C'était, si notre mémoire est bonne, de 1824 à 1829; le roi d'alors, le clergé aidant, se préparait à renverser la charte, et à priver le peuple de ses droits; et vous n'êtes pas sans vous souvenir qu'à cette époque il a été grandement question d'une méthode toute nouvelle qu'on venait d'inventer pour faire des pièces de théâtre, des romans et même des sonnets. On s'en est fort occupé ici; mais nous n'avons jamais pu apprendre clairement, ni mon ami Cotonet ni moi, ce que c'était que le *romantisme,* et cependant nous avons beaucoup lu, notamment des préfaces, car nous ne sommes pas de Falaise, nous savons bien que c'est le principal, et que le reste n'est que pour enfler la chose; mais il ne faut pas anticiper.

A vous dire vrai, dans ce pays-ci, on est badaud jusqu'aux oreilles, et, sans compter le tapage des journaux, nous sommes bien aises de jaser sur les quatre ou cinq heures. Nous avons dans la rue Marchande un gros cabinet de lecture, où il nous vient des cloyères de livres; deux sous le volume, c'est comme partout, et il n'y aurait pas à se plaindre, si les portières se lavaient les mains; mais depuis qu'il n'y a plus de loterie, elles dévorent les romans, que Dieu leur pardonne! c'est à ne savoir par où y toucher. Mais peu importe; nous autres Français, nous ne regardons pas à la marge; en Angleterre, les gens qui sont propres aiment à lire dans des livres propres; en France, on lit à la gamelle; c'est notre manière d'encourager les arts. Nos petites-maîtresses ne souffriraient pas une mouche de crotte sur un bas qui n'a affaire qu'à leur pied; mais elles ouvrent très délicatement de leur main blanche un volume banal qui sent la cuisine, et porte la marque du pouce de leur

cocher. Il me semble pourtant que si j'étais femme, et que si je tenais au fond de mon alcôve, les rideaux tirés, un auteur qui me plût, je n'aimerais pas qu'au parfum poétique d'une page il se mêlât.... Je reviens à mon sujet.

Je vous disais que nous ne comprenions pas ce que signifiait ce mot de *romantique*. Si ce que je vous raconte vous paraît un peu usé et connu au premier abord, il ne faut pas vous effrayer, mais seulement me laisser faire; j'ai intention d'en venir à mes fins. C'était donc vers 1824, ou un peu plus tard, je l'ai oublié; on se battait dans le *Journal des Débats*. Il était question de *pittoresque*, de *grotesque*, du paysage introduit dans la poésie, de l'histoire dramatisée, du drame blasonné, de l'art pur, du rhythme brisé, du tragique fondu avec le comique, et du moyen-âge ressuscité. Mon ami Cotonet et moi, nous nous promenions devant le jeu de boule. Il faut savoir qu'à la Ferté-sous-Jouarre, nous avions alors un grand clerc d'avoué qui venait de Paris, fier et fort impertinent, ne doutant de rien, tranchant sur tout, et qui avait l'air de comprendre tout ce qu'il lisait. Il nous aborda le journal à la main, en nous demandant ce que nous pensions de toutes ces querelles littéraires. Cotonet est fort à son aise, il a cheval et cabriolet; nous ne sommes plus jeunes ni l'un l'autre, et de mon côté, j'ai quelque poids; ces questions nous révoltèrent, et toute la ville fut pour nous. Mais à dater de ce jour, on ne parla chez nous que de romantique et de classique; Mme Dupuis seule n'a rien voulu entendre; elle dit que c'est jus-vert, ou vert-jus. Nous lûmes tout ce qui paraissait, et nous reçûmes *la Muse* au cercle. Quelques-uns de nous (je fus du nombre) vinrent à Paris et virent *les Vêpres;* le sous-préfet acheta la pièce, et à une quête pour les Grecs, mon fils récita *Parthénope et l'Étrangère*, septième messénienne. D'une autre part, M. Ducoudray, magistrat distingué, au retour des vacances, rapporta *les Méditations* parfaitement reliées, qu'il donna à sa femme; Mme Javart en fut choquée; elle déteste les novateurs; ma nièce y allait, nous cessâmes de nous voir. Le receveur fut de notre bord; c'était un esprit caustique et mordant, il travaillait sous main à *la Pandore;* quatre ans après il fut destitué, leva le masque, et fit un pamphlet qu'imprima le célèbre Firmin Didot. M. Ducoudray nous donna, vers la mi-septembre, un dîner des plus orageux; ce fut là qu'éclata la guerre; voici comment l'affaire

arriva. Mme Javart, qui porte perruque et qui s'imaginait qu'on n'en savait rien, ayant fait ce jour-là de grands frais de toilette, avait fiché dans sa coiffure une petite poignée de marabouts; elle était à la droite du receveur, et ils causaient de littérature; peu à peu la discussion s'échauffa; Mme Javart, classique entêtée, se prononça pour l'abbé Delille; le receveur l'appela *perruque*, et par une fatalité déplorable, au moment où il prononçait ce mot, d'un ton de voix passablement violent, les marabouts de Mme Javart prirent feu à une bougie placée auprès d'elle; elle n'en sentait rien et continuait de s'agiter, quand le receveur, la voyant toute en flammes, saisit les marabouts et les arracha; malheureusement le toupet tout entier quitta la tête de la pauvre femme, qui se trouva tout à coup exposée aux regards, le chef complètement dégarni. Mme Javart, ignorant le danger qu'elle avait couru, crut que le receveur la décoiffait pour ajouter le geste à la parole, et comme elle était en train de manger un œuf à la coque, elle le lui lança au visage; le receveur en fut aveuglé; le jaune couvrait sa chemise et son gilet, et n'ayant voulu que rendre un service, il fut impossible de l'apaiser, quelque effort qu'on fît pour cela; Mme Javart, de son côté, se leva et sortit en fureur; elle traversa toute la ville sa perruque à la main, malgré les prières de sa servante, et perdit connaissance en rentrant chez elle. Jamais elle n'a voulu croire que le feu eût pris à ses marabouts; elle soutient encore qu'on l'a outragée de la manière la plus inconvenante, et vous pensez le bruit qu'elle en a fait. Voilà, monsieur, comment nous devînmes romantiques à la Ferté-sous-Jouarre.

Cependant, Cotonet et moi, nous résolûmes d'approfondir la question, et de nous rendre compte des querelles qui divisaient tant d'esprits habiles. Nous avons fait de bonnes études, Cotonet surtout, qui est notaire et qui s'occupe d'ornithologie. Nous crûmes d'abord, pendant deux ans, que le *romantisme*, en matière d'écriture, ne s'appliquait qu'au théâtre, et qu'il se distinguait du classique parce qu'il se passait des unités. C'était clair; Shakspeare, par exemple, fait voyager les gens de Rome à Londres, et d'Athènes à Alexandrie, en un quart d'heure; ses héros vivent dix ou vingt ans dans un entr'acte; ses héroïnes, anges de vertu pendant toute une scène, n'ont qu'à passer dans la coulisse pour reparaître mariées, adultères, veuves et grand'mères. Voilà, disions-

nous, le romantique. Sophocle, au contraire, fait asseoir OEdipe, encore est-ce à grand'peine, sur un rocher, dès le commencement de sa tragédie ; tous les personnages viennent le trouver là, l'un après l'autre ; peut-être se lève-t-il, mais j'en doute, à moins que ce ne soit par respect pour Thésée, qui, durant toute la pièce, court sur le grand chemin pour l'obliger, rentrant en scène et sortant sans cesse. Le chœur est là, et si quelque chose cloche, s'il y a un geste obscur, il l'explique ; ce qui s'est passé, il le raconte ; ce qui se passe, il le commente ; ce qui va se passer, il le prédit ; bref, il est dans la tragédie grecque comme une note de M. Aimé Martin au bas d'une page de Molière. Voilà, disions-nous, le classique ; il n'y avait point de quoi disputer, et les choses allaient sans dire. Mais on nous apprend tout à coup (c'était, je crois, en 1828) qu'il y avait poésie romantique et poésie classique, roman romantique et roman classique, ode romantique et ode classique ; que dis-je? un seul vers, mon cher monsieur, un seul et unique vers pouvait être romantique ou classique, selon que l'envie lui en prenait.

Quand nous reçûmes cette nouvelle, nous ne pûmes fermer l'œil de la nuit. Deux ans de paisible conviction venaient de s'évanouir comme un songe. Toutes nos idées étaient bouleversées ; car si les règles d'Aristote n'étaient plus la ligne de démarcation qui séparait les camps littéraires, où se retrouver et sur quoi s'appuyer? Par quel moyen, en lisant un ouvrage, savoir à quelle école il appartenait? Nous pensions bien que les initiés de Paris devaient avoir une espèce de mot d'ordre qui les tirait d'abord d'embarras ; mais en province, comment faire? Et il faut vous dire, monsieur, qu'en province, le mot *romantique* a, en général, une signification facile à retenir, il est synonyme d'absurde, et on ne s'en inquiète pas autrement. Heureusement, dans la même année, parut une illustre préface que nous dévorâmes aussitôt, et qui faillit nous convaincre à jamais. Il y respirait un air d'assurance qui était fait pour tranquilliser, et les principes de la nouvelle école s'y trouvaient détaillés au long. On y disait très nettement que le romantisme n'était autre chose que l'alliance du fou et du sérieux, du grotesque et du terrible, du bouffon et de l'horrible, autrement dit, si vous l'aimez mieux, de la comédie et de la tragédie. Nous le crûmes, Cotonet et moi, pendant l'espace d'une année entière. Le drame fut notre passion, car on avait baptisé de ce nom de *drame*,

non-seulement les ouvrages dialogués, mais toutes les inventions modernes de l'imagination, sous le prétexte qu'elles étaient dramatiques. Il y avait bien là quelque galimatias, mais enfin c'était quelque chose. Le drame nous apparaissait comme un prêtre respectable qui avait marié, après tant de siècles, le comique avec le tragique; nous le voyions, vêtu de blanc et de noir, riant d'un œil et pleurant de l'autre, agiter d'une main un poignard, et de l'autre une marotte; à la rigueur, cela se comprenait, les poètes du jour proclamaient ce genre une découverte toute moderne : « La mélancolie, disaient-ils, était inconnue aux anciens; c'est elle qui, jointe à l'esprit d'analyse et de controverse, a créé la religion nouvelle, la société nouvelle, et introduit dans l'art un type nouveau. » A parler franc, nous croyions tout cela un peu sur parole, et cette mélancolie inconnue aux anciens ne nous fut pas d'une digestion facile. Quoi! disions-nous, Sapho expirante, Platon regardant le ciel, n'ont pas ressenti quelque tristesse? Le vieux Priam redemandant son fils mort, à genoux devant le meurtrier, et s'écriant : « Souviens-toi de ton père, ô Achille! » n'éprouvait point quelque mélancolie? Le beau Narcisse, couché dans les roseaux, n'était point malade de quelque dégoût des choses de la terre? Et la jeune nymphe qui l'aimait, cette pauvre Écho si malheureuse, n'était-elle donc pas le parfait symbole de la mélancolie solitaire, lorsque, épuisée par sa douleur, il ne lui restait que les os et la voix? D'autre part, dans la susdite préface, écrite d'ailleurs avec un grand talent, l'antiquité nous semblait comprise d'une assez étrange façon. On y comparait, entre autres choses, les furies avec les sorcières, et on disait que les furies s'appelaient Euménides, c'est-à-dire *douces et bienfaisantes*, ce qui prouvait, ajoutait-on, qu'elles n'étaient que médiocrement difformes, par conséquent à peine grotesques. Il nous étonnait que l'auteur pût ignorer que l'antiphrase est au nombre des tropes, bien que Sanctius ne veuille pas l'admettre. Mais passons; l'important pour nous était de répondre aux questionneurs : « Le romantisme est l'alliance de la comédie et de la tragédie, ou, de quelque genre d'ouvrage qu'il s'agisse, le mélange du bouffon et du sérieux. » Voilà qui allait encore à merveille, et nous dormions tranquilles là-dessus. Mais que pensai-je, monsieur, lorsqu'un matin je vis Cotonet entrer dans ma chambre avec six petits volumes sous le bras! Aristophane, vous le savez,

est, de tous les génies de la Grèce antique, le plus noble à la fois et le plus grotesque, le plus sérieux et le plus bouffon, le plus lyrique et le plus satirique. Que répondre lorsque Cotonet, avec sa belle basse-taille, commença à déclamer pompeusement l'admirable dispute du juste et de l'injuste (1), la plus grave et la plus noble scène que jamais théâtre ait entendue? Comment, en écoutant ce style énergique, ces pensées sublimes, cette simple éloquence, en assistant à ce combat divin entre les deux puissances qui gouvernent le monde, comment ne pas s'écrier avec le chœur : « O toi qui habites le temple élevé de la sagesse, le parfum de la vertu émane de tes discours! » Puis, tout à coup, à quelques pages de là, voilà le poète qui nous fait assister au spectacle d'un homme qui se relève la nuit pour soulager son ventre (2). Quel écrivain s'est jamais élevé plus haut qu'Aristophane dans ce terrible drame des *Chevaliers* où paraît le peuple athénien lui-même personnifié dans un vieillard? Quoi de plus sérieux, quoi de plus imposant que les anapestes où le poète gourmande le public, et que ce chœur qui commence ainsi : « Maintenant, Athéniens, prêtez-nous votre attention, si vous aimez un langage sincère (3). » Quoi de plus grotesque en même temps, quoi de plus bouffon que Bacchus et Xanthias (4)? quoi de plus comique et de plus plaisant que cette Myrrhine, se déchaussant à demi nue, sur le lit où son pauvre époux meurt d'abstinence et de désirs (5)? A voir cette rusée commère, plus rouée que la rouée Merteuil, les spectateurs eux-mêmes devaient partager le tourment de Cinésias, pour peu que la scène fût bien rendue. Dans quelle classification pourra-t-on jamais faire entrer les ouvrages d'Aristophane? quelles lignes, quels cercles tracera-t-on jamais autour de la pensée humaine, que ce génie audacieux ne dépassera pas? Il n'est pas seulement tragique et comique, il est tendre et terrible, pur et obscène, honnête et corrompu, noble et trivial, et au fond de tout cela, pour qui sait comprendre, assurément il est mélancolique. Hélas! monsieur, si on le lisait davantage, on se dispenserait de beaucoup parler, et

(1) Dans *les Nuées*.
(2) Dans *les Harangueuses*.
(3) Dans *les Guêpes*.
(4) Dans *les Grenouilles*.
(5) Dans *Lysistrate*.

on pourrait savoir au juste d'où viennent bien des inventions nouvelles qui se font donner des brevets. Il n'est pas jusqu'aux saint-simoniens qui ne se trouvent dans Aristophane; que lui avaient fait ces pauvres gens? La comédie des *Harangueuses* est pourtant leur complète satire, comme les *Chevaliers*, à plus d'un égard, pourraient passer pour celle du gouvernement représentatif.

Nous voilà donc, Cotonet et moi, retombés dans l'incertitude. Le romantisme devait, avant tout, être une découverte, sinon récente, du moins moderne. Ce n'était donc pas plus l'alliance du comique et du tragique que l'infraction permise aux règles d'Aristote. (J'ai oublié de vous dire qu'Aristophane ne tient lui-même aucun compte des unités.) Nous fîmes donc ce raisonnement très simple : « Puisqu'on se bat à Paris dans les théâtres, dans les préfaces, et dans les journaux, il faut que ce soit pour quelque chose ; puisque les auteurs proclament une trouvaille, un art nouveau et une foi nouvelle, il faut que ce quelque chose soit autre chose qu'une chose renouvelée des Grecs ; puisque nous n'avons rien de mieux à faire, nous allons chercher ce que c'est. »

— Mais, me direz-vous, mon cher monsieur, Aristophane est romantique; voilà tout ce prouvent vos discours; la différence des genres n'en subsiste pas moins, et l'art moderne, l'art humanitaire, l'art social, l'art pur, l'art naïf, l'art moyen-âge....

Patience, monsieur; que Dieu vous garde d'être si vif! Je ne discute pas, je vous raconte un évènement qui m'est arrivé. D'abord, pour ce qui est du mot *humanitaire*, je le révère, et quand je l'entends, je ne manque jamais de tirer mon chapeau; puissent les dieux me le faire comprendre! mais je me résigne et j'attends. Je ne cherche pas, remarquez bien, à savoir si le romantisme existe ou non; je suis Français, et je me rends compte de ce qu'on appelle le romantisme en France.

Et, à propos des mots nouveaux, je vous dirai, que durant une autre année, nous tombâmes dans une triste erreur. Las d'examiner et de peser, trouvant toujours des phrases vides et des professions de foi incompréhensibles, nous en vînmes à croire que ce mot de *romantisme* n'était qu'un mot; nous le trouvions beau, et il nous semblait que c'était dommage qu'il ne voulût rien dire. Il ressemble à *Rome* et à *Romain*, à *roman* et à *romanesque;* peut-être est-ce la même chose que *romanesque;* nous fûmes du moins tentés de le

croire par comparaison, car il est arrivé depuis peu, comme vous savez, que certains mots, d'ailleurs convenables, ont éprouvé de petites variations qui ne font de tort à personne. Autrefois, par exemple, on disait tout bêtement : Voilà une idée raisonnable; maintenant on dit bien plus dignement : Voilà une déduction *rationnelle*. C'est comme *la patrie*, vieux mot assez usé; on dit *le pays;* voyez nos orateurs, ils n'y manqueraient pas pour dix écus. Quand deux gouvernemens, la Suisse et la France, je suppose, convenaient ensemble de faire payer dix ou douze sous un port de lettre, on disait jadis trivialement : « C'est une convention de poste; » maintenant on dit : « Convention *postale*. » Quelle différence et quelle magnificence! Au lieu de *surpris* ou d'*étonné*, on dit : « *Stupéfié*. » Sentez-vous la nuance? Stupéfié! non pas stupéfait, prenez-y garde; *stupéfait* est pauvre, rebattu; fi! ne m'en parlez pas, c'est un drôle capable de se laisser trouver dans un dictionnaire. Qui est-ce qui voudrait de cela? Mais Cotonet, par-dessus tout, préfère trois mots dans la langue moderne; l'auteur qui, dans une seule phrase, les réunirait par hasard, serait, à son gré, le premier des hommes. Le premier de ces mots est : *morganatique;* le second, *blandices*, et le troisième... le troisième est un mot allemand.

Je retourne à mon dire. Nous ne pûmes long-temps demeurer dans l'indifférence. Notre sous-préfet venait d'être changé; le nouveau-venu avait une nièce, jolie brune pâle, quoique un peu maigre, qui s'était éprise des manières anglaises, et qui portait un voile vert, des gants orange, et des lunettes d'argent. Un soir qu'elle passait près de nous (Cotonet et moi, à notre habitude, nous nous promenions sur le jeu de boule), elle se retourna du côté du moulin à eau qui est près du gué, où il y avait des sacs de farine, des oies et un bœuf attaché : «Voilà un site romantique, » dit-elle à sa gouvernante. A ce mot, nous nous sentîmes saisis de notre curiosité première. Hé, ventrebleu, fis-je, que veut-elle dire? ne saurons-nous pas à quoi nous en tenir? Il nous arriva sur ces entrefaites un journal qui contenait ces mots : « André Chénier et Mme de Staël sont les deux sources du fleuve immense qui nous entraîne vers l'avenir. C'est par eux que la rénovation poétique, déjà triomphante et presque accomplie, se divisera en deux branches fleuries sur le tronc flétri du passé. La poésie romantique, fille de l'Allemagne, attachera ainsi à son front une palme verte,

sœur des myrtes d'Athènes. Ossian et Homère se donnent la main.»
« Mon ami, dis-je à Cotonet, je crois que voilà notre affaire; le romantisme, c'est la poésie allemande; Mme de Staël est la première qui nous ait fait connaître cette littérature, et de l'apparition de son livre date la rage qui nous a pris. Achetons Goëthe, Schiller et Wieland; nous sommes sauvés, tout est venu de là. »

Nous crûmes, jusqu'en 1830, que le romantisme était l'imitation des Allemands, et nous y ajoutâmes les Anglais sur le conseil qu'on nous en donna. Il est incontestable, en effet, que ces deux peuples ont, dans leur poésie, un caractère particulier, et qu'ils ne ressemblent ni aux Grecs, ni aux Romains, ni aux Français. Les Espagnols nous embarrassèrent, car ils ont aussi leur cachet, et il était clair que l'école moderne se ressentait d'eux terriblement. Les romantiques, par exemple, ont constamment prôné le *Cid* de Corneille, qui est une traduction presque littérale d'une fort belle pièce espagnole. A ce propos, nous ne savions pas pourquoi ils n'en prônaient pas aussi bien quelque autre, malgré la beauté de celle-là; mais, à tout prix, c'était une issue qui nous tirait du labyrinthe. « Mais, disait encore Cotonet, quelle invention peut-il y avoir à naturaliser une imitation? Les Allemands ont fait des ballades; nous en faisons, c'est à merveille; ils aiment les spectres, les gnômes, les goules, les psylles, les vampires, les squelettes, les ogres, les cauchemars, les rats, les aspioles, les vipères, les sorcières, le sabbat, Satan, Puck, les mandragores; enfin cela leur fait plaisir; nous les imitons et en disons autant, quoique cela nous régale médiocrement; mais je l'accorde. D'autre part, dans leurs romans, on se tue, on pleure, on revient, on fait des phrases longues d'une aune, on sort à tout bout de champ du bon sens et de la nature; nous les copions, il n'y a rien de mieux. Viennent les Anglais par là-dessus qui passent le temps et usent leur cervelle à broyer du noir dans un pot; toutes leurs poésies, présentes et futures, ont été résumées par Goëthe dans cette simple et aimable phrase : « L'expérience et la douleur s'unissent pour guider l'homme à travers cette vie, et le conduire à la mort. » C'est assez faux, et même assez sot, mais je veux bien encore qu'on s'y plaise. Buvons gaiement, avec l'aide de Dieu et de notre bon tempérament français, du sang de pendu dans la chaudière anglaise. Survient l'Espagne, avec ses Castillans, qui se coupent la gorge comme on boit

un verre d'eau, ses Andalouses qui font plus vite encore un petit métier moins dépeuplant, ses taureaux, ses toréadors, matadors, etc..., j'y souscris. Quoi enfin? Quand nous aurons tout imité, copié, plagié, traduit et compilé, qu'y a-t-il là de romantique? Il n'y a rien de moins nouveau sous le ciel que de compiler et de plagier. »

Ainsi raisonnait Cotonet, et nous tombions de mal en pis; car, examinée sous ce point de vue, la question se rétrécissait singulièrement. Le classique ne serait-il donc que l'imitation de la poésie grecque, et le romantique que l'imitation des poésies allemande, anglaise et espagnole? Diable! que deviendraient alors tant de beaux discours sur Boileau et sur Aristote, sur l'antiquité et le christianisme, sur le génie et la liberté, sur le passé et sur l'avenir, etc...? C'est impossible; quelque chose nous criait que ce ne pouvait être là le résultat de recherches si curieuses et si empressées. Ne serait-ce pas, pensâmes-nous, seulement affaire de forme? Ce romantisme indéchiffrable ne consisterait-il pas dans ce vers brisé dont on fait assez de bruit dans le monde? Mais non; car, dans leurs plaidoyers, nous voyons les auteurs nouveaux citer Molière et quelques autres comme ayant donné l'exemple de cette méthode; le vers brisé, d'ailleurs, est horrible; il faut dire plus, il est impie; c'est un sacrilége envers les dieux, une offense à la muse.

Je vous expose naïvement, monsieur, toute la suite de nos tribulations, et si vous trouvez mon récit un peu long, il faut songer à douze ans de souffrances; nous avançons, ne vous inquiétez pas. De 1830 à 1831, nous crûmes que le romantisme était le genre historique, ou, si vous voulez, cette manie qui, depuis peu, a pris nos auteurs d'appeler des personnages de romans et de mélodrames Charlemagne, François Ier ou Henri IV, au lieu d'Amadis, d'Oronte, ou de Saint-Albin. Mlle de Scudéry est, je crois, la première qui ait donné en France l'exemple de cette mode, et beaucoup de gens disent du mal des ouvrages de cette demoiselle, qui ne les ont certainement pas lus. Nous ne prétendons pas les juger ici; ils ont fait les délices du siècle le plus poli, le plus classique et le plus galant du monde; mais ils nous ont semblé aussi vraisemblables, mieux écrits, et guère plus ridicules que certains romans de nos jours dont on ne parlera pas si long-temps.

De 1831 à l'année suivante, voyant le genre historique discrédité, et le romantisme toujours en vie, nous pensâmes que c'était le genre *intime*, dont on parlait fort. Mais quelque peine que nous ayons prise, nous n'avons jamais pu découvrir ce que c'était que le genre intime. Les romans intimes sont tout comme les autres; ils ont deux vol. in-8°, beaucoup de blanc; il y est question d'adultères, de marasme, de suicides, avec force archaïsmes et néologismes; ils ont une couverture jaune, et ils coûtent 15 fr.; nous n'y avons trouvé aucun autre signe particulier qui les distinguât.

De 1832 à 1833, il nous vint à l'esprit que le romantisme pouvait être un système de philosophie et d'économie politique. En effet, les écrivains affectaient alors dans leurs préfaces (que nous n'avons jamais cessé de lire avant tout, comme le plus important) de parler de l'avenir, du progrès social, de l'humanité et de la civilisation; mais nous avons pensé que c'était la révolution de juillet qui était cause de cette mode, et d'ailleurs, il n'est pas possible de croire qu'il soit nouveau d'être républicain. On a dit que Jésus-Christ l'était; j'en doute, car il voulait se faire roi de Jérusalem; mais depuis que le monde existe, il est certain que quiconque n'a que deux sous et en voit quatre à son voisin, ou une jolie femme, désire les lui prendre, et doit conséquemment dans ce but parler d'égalité, de liberté, des droits de l'homme, etc., etc...

De 1833 à 1834, nous crûmes que le romantisme consistait à ne pas se raser, et à porter des gilets à larges revers, très empesés. L'année suivante, nous crûmes que c'était de refuser de monter la garde. L'année d'après, nous ne crûmes rien, Cotonet ayant fait un petit voyage pour une succession dans le Midi, et me trouvant moi-même très occupé à faire réparer une grange que les grandes pluies m'avaient endommagée.

Maintenant, monsieur, j'arrive au résultat définitif de ces trop longues incertitudes. Un jour que nous nous promenions (c'était toujours sur le jeu de boule), nous nous souvînmes de ce flandrin qui, le premier, en 1824, avait porté le trouble dans notre esprit, et par suite dans toute la ville. Nous fûmes le voir, décidés cette fois à l'interroger lui-même, et à trancher le nœud gordien. Nous le trouvâmes en bonnet de nuit, fort triste, et mangeant une omelette. Il se disait dégoûté de la vie et blasé sur l'amour; comme nous étions au mois de janvier, nous pensâmes que c'était

qu'il n'avait pas eu de gratification cette année, et ne lui en sûmes pas mauvais gré. Après les premières civilités, le dialogue suivant eut lieu entre nous, permettez-moi de vous le transcrire le plus brièvement possible :

MOI.

Monsieur, je vous prie de m'expliquer ce que c'est que le romantisme. Est-ce le mépris des unités établies par Aristote, et respectées par les auteurs français?

LE CLERC.

Assurément. Nous nous soucions bien d'Aristote! faut-il qu'un pédant de collége, mort il y a deux ou trois mille ans....

COTONET.

Comment le romantisme serait-il le mépris des unités, puisque le romantisme s'applique à mille autres choses qu'aux pièces de théâtre?

LE CLERC.

C'est vrai; le mépris des unités n'est rien; pure bagatelle! nous ne nous y arrêtons pas.

MOI.

En ce cas, serait-ce l'alliance du comique et du tragique?

LE CLERC.

Vous l'avez dit; c'est cela même; vous l'avez nommé par son nom.

COTONET.

Monsieur, il y a long-temps qu'Aristote est mort, mais il y a tout aussi long-temps qu'il existe des ouvrages où le comique est allié au tragique. D'ailleurs Ossian, votre Homère nouveau, est sérieux d'un bout à l'autre; il n'y a, ma foi, pas de quoi rire. Pourquoi l'appelez-vous donc romantique? Homère est beaucoup plus romantique que lui.

LE CLERC.

C'est juste; je vous prie de m'excuser; le romantisme est bien autre chose.

MOI.

Serait-ce l'imitation ou l'inspiration de certaines littératures étrangères, ou, pour m'expliquer en un seul mot, serait-ce tout, hors les Grecs et les Romains?

LE CLERC.

N'en doutez pas. Les Grecs et les Romains sont à jamais bannis de France; un vers spirituel et mordant....

COTONET.

Alors le romantisme n'est qu'un plagiat, un simulacre, une copie; c'est honteux, monsieur, c'est avilissant. La France n'est ni anglaise, ni allemande, pas plus qu'elle n'est grecque ni romaine, et plagiat pour plagiat, j'aime mieux un beau plâtre pris sur la Diane chasseresse qu'un monstre de bois vermoulu décroché d'un grenier gothique.

LE CLERC.

Le romantisme n'est point un plagiat, et nous ne voulons imiter personne; non, l'Angleterre ni l'Allemagne n'ont rien à faire dans notre pays.

COTONET, vivement.

Qu'est-ce donc alors que le romantisme? Est-ce l'emploi des mots crus? Est-ce la haine des périphrases? Est-ce l'usage de la musique au théâtre à l'entrée d'un personnage principal? Mais on en a toujours agi ainsi dans les mélodrames, et nos pièces nouvelles ne sont pas autre chose. Pourquoi changer les termes? *Mélos*, musique, et *drama*, drame. *Calas* et *le Joueur* sont deux modèles en ce genre. Est-ce l'abus des noms historiques? Est-ce la forme des costumes? Est-ce le choix de certaines époques à la mode, comme la Fronde ou le règne de Charles IX? Est-ce la manie du suicide et l'héroïsme à la Byron? Sont-ce les néologismes, le néo-christianisme, et, pour appeler d'un nom nouveau une peste nouvelle, tous les *néosophismes* de la terre? Est-ce de jurer par écrit? Est-ce de choquer le bon sens et la grammaire? Est-ce quelque chose enfin, ou n'est-ce rien qu'un mot sonore et l'orgueil à vide qui se bat les flancs?

LE CLERC, avec exaltation.

Non! ce n'est rien de tout cela; non! vous ne comprenez pas la chose. Que vous êtes grossier, monsieur! quelle épaisseur dans vos paroles! Allez, les sylphes ne vous hantent point; vous êtes pansif, vous êtes trumeau, vous êtes volute, vous n'avez rien d'ogive; ce que vous dites est sans galbe; vous ne vous doutez pas de l'instinct sociétaire; vous avez marché sur Campistron.

COTONET.

Vertu de ma vie! qu'est-ce que c'est que cela?

LE CLERC.

Le romantisme, mon cher monsieur! Non, à coup sûr, ce n'est ni le mépris des unités, ni l'alliance du comique et du tragique, ni rien au monde que vous puissiez dire; vous saisiriez vainement l'aile du papillon, la poussière qui le colore vous resterait dans les doigts. Le romantisme, c'est l'étoile qui pleure, c'est le vent qui vagit, c'est la nuit qui frissonne, la fleur qui vole et l'oiseau qui embaume; c'est le jet inespéré, l'extase allanguie, la citerne sous les palmiers, et l'espoir vermeil et ses mille amours, l'ange et la perle, la robe blanche des saules, ô la belle chose, monsieur! C'est l'infini et l'étoilé, le chaud, le rompu, le désenivré, et pourtant en même temps le plein et le rond, le diamétral, le pyramidal, l'oriental, le nu à vif, l'étreint, l'embrassé, le tourbillonnant; quelle science nouvelle! C'est la philosophie providentielle géométrisant les faits accomplis, puis s'élançant dans le vague des expériences pour y ciseler les fibres secrètes....

COTONET.

Monsieur, ceci est une faribole. Je sue à grosses gouttes pour vous écouter.

LE CLERC.

J'en suis fâché; j'ai dit mon opinion, et rien au monde ne m'en fera changer.

Nous fûmes chez M. Ducoudray après cette scène, que je vous abrége, vu qu'elle dura trois heures et que la tête tourne en y pensant. M. Ducoudray est un magistrat, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. Il porte habit marron et culotte de soie, le tout bien brossé, et il est poudré. Nous le trouvâmes dans son fauteuil de cuir, et il nous offrit une prise de tabac sec dans sa tabatière de corne, propre et luisante comme un écu neuf. Nous lui contâmes, comme vous pensez, la visite que nous venions de faire, et reprenant le même sujet, voici quelle fut son opinion :

« Sous la restauration, nous dit-il, le gouvernement faisait tous ses efforts pour ramener le passé. Les premières places aux Tuileries étaient remplies, vous le savez, par les mêmes noms que sous Louis XIV. Les prêtres, ressaisissant le pouvoir, organisaient de tous côtés une sorte d'inquisition occulte, comme aujourd'hui les

associations républicaines. D'autre part, une censure sévère interdisait aux écrivains la peinture libre des choses présentes; quels portraits de mœurs ou quelles satires, mêmes les plus douces, auraient été tolérés sur un théâtre où *Germanicus* était défendu? En troisième lieu, la cassette royale, ouverte à quelques gens de lettres, avait justement récompensé en eux des talens remarquables, mais en même temps des opinions religieuses et monarchiques. Ces deux grands mots, la religion et la monarchie, étaient alors dans leur toute-puissance; avec eux seuls il pouvait y avoir succès, fortune et gloire; sans eux, rien au monde, sinon l'oubli ou la persécution. Cependant la France ne manquait pas de jeunes têtes qui avaient grand besoin de se produire et la meilleure envie de parler. Plus de guerre, partant beaucoup d'oisiveté; une éducation très contraire au corps, mais très favorable à l'esprit, l'ennui de la paix, les carrières obstruées, tout portait la jeunesse à écrire; aussi n'y eut-il à aucune époque le quart autant d'écrivains que dans celle-ci. Mais de quoi parler? Que pouvait-on écrire? Comme le gouvernement, comme les mœurs, comme la cour et la ville, la littérature chercha à revenir au passé. Le trône et l'autel défrayèrent tout; en même temps, cela va sans dire, il y eut une littérature d'opposition. Celle-ci, forte de sa pensée, ou de l'intérêt qui s'attachait à elle, prit la route convenue, et resta classique; les poètes qui chantaient l'empire, la gloire de la France ou la liberté, sûrs de plaire par le fond, ne s'embarrassèrent point de la forme. Mais il n'en fut pas de même de ceux qui chantaient le trône et l'autel; ayant affaire à des idées rebattues et à des sentimens antipathiques à la nation, ils cherchèrent à rajeunir, par des moyens nouveaux, la vieillesse de leur pensée; ils hasardèrent d'abord quelques contorsions poétiques, pour appeler la curiosité; elle ne vint pas, ils redoublèrent. D'étranges qu'ils voulaient être, ils devinrent bizarres, de bizarres baroques, ou peu s'en fallait. Mme de Staël, ce Blücher littéraire, venait d'achever son invasion, et de même que le passage des Cosaques en France avait introduit dans les familles quelques types de physionomie expressive, la littérature portait dans son sein une bâtardise encore sommeillante. Elle parut bientôt au grand jour; les libraires étonnés accouchaient de certains enfans qui avaient le nez allemand et l'oreille anglaise. La superstition et ses légendes, mortes et enterrées depuis long-temps, profitèrent

du moment pour se glisser par la seule porte qui pût leur être ouverte, et vivre encore un jour avant de mourir à jamais. La manie des ballades, arrivant d'Allemagne, rencontra un beau jour la poésie monarchique chez le libraire Ladvocat, et toutes deux, la pioche en main, s'en allèrent, à la nuit tombée, déterrer, dans une église, le moyen-âge qui ne s'y attendait pas. Comme pour aller à Notre-Dame, on passe devant la Morgue, ils y entrèrent de compagnie; ce fut là que, sur le cadavre d'un monomane, ils se jurèrent foi et amitié. Le roi Louis XVIII, qui avait pour lecteur un homme d'esprit, et qui ne manquait pas d'esprit lui-même, ne lut rien et trouva tout au mieux. Malheureusement il vint à mourir, et Charles X abolit la censure. Le moyen-âge était alors très bien portant, et à peu près remis de la peur qu'il avait eue de se croire mort pendant trois siècles. Il nourrissait et élevait une quantité de petites chauves-souris, de petits lézards et de jeunes grenouilles, à qui il apprenait le catéchisme, la haine de Boileau, et la crainte du roi. Il fut effrayé d'y voir clair, quand on lui ôta l'éteignoir dont il avait fait son bonnet. Ebloui par les premières clartés du jour, il se mit à courir par les rues, et, comme le soleil l'aveuglait, il prit la Porte-Saint-Martin pour une cathédrale et y entra avec ses poussins. Ce fut la mode de l'y aller voir; bientôt ce fut une rage, et, consolé de sa méprise, il commença à régner ostensiblement. Toute la journée on lui taillait des pourpoints, des manches longues, des pièces de velours, des drames et des culottes. Enfin, un matin, on le planta là; le gouvernement lui-même passait de mode, et la révolution changea tout. Qu'arriva-t-il? Roi dépossédé, il fit comme Denis, il ouvrit une école. Il était en France en bateleur, comme le bouffon de la restauration; il ne lui plut point d'aller à Saint-Denis, et, au moment où on le croyait tué, il monta en chaire, chaussa ses lunettes, et fit un sermon sur la liberté. Les bonnes gens qui l'écoutent maintenant ont peut-être sous les yeux le plus singulier spectacle qui puisse se rencontrer dans l'histoire d'une littérature; c'est un revenant, ou plutôt un mort, qui, affublé d'oripeaux d'un autre siècle, prêche et déclame sur celui-ci; car en changeant de texte, il n'a pu quitter son vieux masque, et garde encore ses manière d'emprunt; il se sert du style de Ronsard pour célébrer les chemins de fer; en chantant Washington ou Lafayette, il imite

Dante; et pour parler de république, d'égalité, de la loi agraire et du divorce, il va chercher des mots et des phrases dans le glossaire de ces siècles ténébreux où tout était despotisme, honte, misère et superstition. Il s'adresse au peuple le plus libre, le plus brave, le plus gai et le plus sain de l'univers, et au théâtre, devant ce peuple intelligent, qui a le cœur ouvert et les mains si promptes, il ne trouve rien de mieux que de faire faire des barbarismes à des fantômes inconnus; il se dit jeune, et parle à notre jeunesse comme on parlait sous un roi podagre qui tuait tout ce qui remuait; il appelle l'avenir à grands cris, et asperge de vieille eau bénite la statue de la liberté; vive Dieu! qu'en penserait-elle, si elle n'était de marbre? Mais le public est de chair et d'os, et qu'en pense-t-il? De quoi se soucie-t-il? Que va-t-il voir et qu'est-ce qui l'attire à ces myriades de vaudevilles sans but, sans queue, sans tête, sans rime ni raison? Qu'est-ce que c'est que tant de marquis, de cardinaux, de pages, de rois, de reines, de ministres, de pantins, de criailleries et de balivernes? La restauration, en partant, nous a légué ses friperies. Ah! Français, on se moquerait de vous, si vous ne vous en moquiez pas vous-mêmes. Le grand Goëthe n'en riait pas, lui, il y a quatre ou cinq ans, lorsqu'il maudissait notre littérature, qui désespérait sa vieillesse, car le digne homme s'en croyait la cause. Mais ce n'est qu'à nous qu'il faut nous en prendre, oui, à nous seuls, car il n'y a que nous sur terre d'assez badauds pour nous laisser faire. Les autres nations civilisées n'auraient qu'une clé et qu'une pomme cuite pour les niaiseries que nous tolérons. Pourquoi Molière n'est-il plus au monde? Que l'homme eût pu être immortel, dont immortel est le génie! Quel misanthrope nous aurions! Ce ne serait plus l'homme aux rubans verts, et il ne s'agirait pas d'un sonnet. Quel siècle fut jamais plus favorable? Il n'y a qu'à oser, tout est prêt; les mœurs sont là, les choses et les hommes, et tout est nouveau; le théâtre est libre, quoi qu'on veuille dire là-dessus, ou, s'il ne l'est pas, Molière l'était-il? Faites *le Tartuffe*, quitte à faire le dénouement du *Tartuffe;* mais que non pas! nous aimons bien mieux quelque autre chose, comme qui dirait Philippe-le-Long, ou Charles VI, qui n'était que fou et imbécile; voilà notre homme, et il nous démange de savoir de quelle couleur était sa barrette; que le costume soit juste surtout! sans quoi, c'est le tailleur qu'on siffle, et ne taille pas qui veut de

ces habits-là. Malepeste! où en serions-nous si les tailleurs allaient se fâcher? car ces tailleurs ont la tête chaude. Que deviendraient nos après-dinées si on ne taillait plus? Comment digérer? Que dire de la reine Berthe ou de la reine Blanche, ou de Charles IX, ah! le pauvre homme! si son pourpoint allait lui manquer. Qu'il ait son pourpoint, et qu'il soit de velours noir, et que les crevés y soient, et en satin, et les bottes, et la fraise, et la chaîne au cou, et l'épée du temps, et qu'il jure, et qu'on l'entende, ou rendez-moi l'argent! Je suis venu pour qu'on m'intéresse, et je n'entends pas qu'on me plaisante avec du velours de coton; mais quelle jouissance quand tout s'y trouve! Nous avons bien affaire du style, ou des passions, ou des caractères! Affaire de bottes nous avons, affaire de fraises, et c'est le sublime. Nous ne manquons ni de vices, ni de ridicules; il y aurait peut-être bien quelque petite bluette à arranger sur nos amis et nos voisins, quand ce ne serait que les députés, les filles entretenues et les journalistes; mais quoi! nous craignons le scandale, et si nous abordons le présent, ce n'est que pour traîner sur les planches Mme de La Vallette et Chabert, dont l'une est devenue folle de vertu et d'héroïsme, et l'autre, grand Dieu! sa femme remariée lui a montré son propre extrait mortuaire. Il y aurait de quoi faire un couplet. Mais qu'est-ce auprès de Marguerite de Bourgogne? Voilà où l'on mène ses filles; quatre incestes et deux parricides, en costumes du temps, c'est de la haute littérature; Phèdre est une mijaurée de couvent; c'est Marguerite que demandent les colléges, le jour de la fête de leur proviseur; voilà ce qu'il nous faut, ou la Brinvilliers, ou Lucrèce Borgia, ou Alexandre VI lui-même; on pourrait le faire battre avec un bouc, à défaut de gladiateur; voilà le romantisme, mon voisin, et ce pourquoi ne se joue point le *Polyeucte* du bonhomme Corneille, qui, dit Tallemand, fit de bonnes comédies. »

Telle fut, à peu de chose près, l'opinion de M. Ducoudray; je fus tenté d'être de son avis, mais Cotonet, qui a l'esprit doux, fut choqué de sa violence. D'ailleurs la conclusion ne satisfaisait pas; Cotonet recherchait l'effet, quelle que pût être la cause; il s'enferma durant quatre mois, et m'a fait part du fruit de ses veilles. Nous allons, monsieur, si vous permettez, vous le soumettre d'un commun accord. Nous avons pensé qu'une phrase ou deux, écrites dans un style ordinaire, pouvaient être prises pour le texte, ou,

comme on dit au collége, pour la *matière* d'un morceau romantique, et nous croyons avoir trouvé ainsi la véritable et unique différance du romantique et du classique. Voici notre travail :

LETTRE D'UNE JEUNE FILLE ABANDONNÉE PAR SON AMANT.
(Style romantique.)

« Considère, mon amour adoré, mon ange, mon bien, mon cœur, ma vie; toi que j'idolâtre de toutes les puissances de mon ame; toi, ma joie et mon désespoir; toi, mon rire et mes larmes; toi, ma vie et ma mort! — Jusqu'à quel excès effroyable tu as outragé et méconnu les nobles sentimens dont ton cœur est plein, et oublié la sauvegarde de l'homme, la seule force de la faiblesse, la seule armure, la seule cuirasse, la seule visière baissée dans le combat de la vie, la seule aile d'ange qui palpite sur nous, la seule vertu qui marche sur les flots, comme le divin rédempteur, la prévoyance, sœur de l'adversité!

« Tu as été trahi et tu as trahi; tu as été trompé et tu as trompé; tu as reçu la blessure et tu l'as rendue; tu as saigné et tu as frappé; la verte espérance s'est enfuie loin de nous. Une passion si pleine de projets, si pleine de sève et de puissance, si pleine de crainte et de douces larmes, si riche, si belle, si jeune encore, et qui suffisait à toute une vie, à toute une vie d'angoisses et de délires, de joies et de terreurs, et de suprême oubli; — cette passion, consacrée par le bonheur, jurée devant Dieu comme un serment jaloux; — cette passion qui nous a attachés l'un à l'autre comme une chaîne de fer à jamais fermée, comme le serpent unit sa proie au tronc flexible du bambou pliant; — cette passion qui fut notre ame elle-même, le sang de nos veines et le battement de notre cœur; — cette passion, tu l'as oubliée, anéantie, perdue à jamais; ce qui fut ta joie et ton délice n'est plus pour toi qu'un mortel désespoir qu'on ne peut comparer qu'à l'absence qui le cause. — Quoi, cette absence!... etc., etc. »

TEXTE VÉRITABLE DE LA LETTRE,
LA PREMIÈRE DES LETTRES PORTUGAISES.
(Style ordinaire.)

« Considère, mon amour, jusqu'à quel excès tu as manqué de prévoyance! Ah, malheureux, tu as été trahi, et tu m'as trahie

par des espérances trompeuses. Une passion sur laquelle tu avais fait tant de projets de plaisirs, ne te cause présentement qu'un mortel désespoir, qu'on ne peut comparer qu'à la cruauté de l'absence qui le cause. Quoi! cette absence... etc. »

Vous voyez, monsieur, par ce faible essai, la nature de nos recherches. L'exemple suivant vous fera mieux sentir l'avantage de notre procédé, comme étant moins exagéré :

PORTRAITS DE DEUX ENFANS.
(Style romantique.)

« Aucun souci précoce n'avait ridé leur front naïf, aucune intempérance n'avait corrompu leur jeune sang; aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur enfantin, fraîche fleur à peine entr'ouverte; l'amour candide, l'innocence aux yeux bleus, la suave piété, développaient chaque jour la beauté sereine de leur âme radieuse en grâces ineffables, dans leurs traits sourians, dans leurs souples attitudes et leurs harmonieux mouvemens. »

TEXTE.

« Aucun souci n'avait ridé leur front, aucune intempérance n'avait corrompu leur sang, aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur; l'amour, l'innocence, la piété, développaient, chaque jour, la beauté de leur âme en grâces ineffables, dans leurs traits, leur attitudes et leurs mouvemens. »

Ce second texte, monsieur, est tiré de *Paul et Virginie*. Vous savez que Quintilien compare une phrase trop chargée d'adjectifs à une armée où chaque soldat aurait derrière lui son valet-de-chambre. Nous voilà arrivés au sujet de cette lettre; c'est que nous pensons qu'on met trop d'adjectifs dans ce moment-ci. Vous apprécierez, nous l'espérons, la réserve de cette dernière amplification; il y a juste le nécessaire; mais notre opinion concluante est que si on rayait tous les adjectifs des livres qu'on fait aujourd'hui, il n'y aurait qu'un volume au lieu de deux, et donc il n'en coûterait que sept livres dix sous au lieu de quinze francs, ce qui mérite réflexion. Les auteurs vendraient mieux leurs ouvrages, selon toute apparence. Vous vous souvenez, monsieur, des *âcres* baisers de Julie, dans la *Nouvelle Héloïse;* ils ont produit de l'effet dans

leur temps; mais il nous semble que dans celui-ci ils n'en produiraient guère, car il faut une grande sobriété dans un ouvrage, pour qu'une épithète se remarque. Il n'y a guère de romans maintenant où l'on n'ait rencontré autant d'épithètes au bout de trois pages, et plus violentes, qu'il n'y en a dans tout Montesquieu. Pour en finir, nous croyons que le romantisme consiste à employer tous ces adjectifs, et non en autre chose. Sur quoi, nous vous saluons bien cordialement, et signons ensemble.

DUPUIS ET COTONET.

La-Ferté-sous-Jouarre, 8 septembre 1836.

LA PRESSE

EN ANGLETERRE.

I.

LA PRESSE POLITIQUE.

Depuis que nos armées ne courent plus le monde, c'est la langue française qui l'envahit. Au temps où Rivarol proclamait déjà l'universalité de cet idiome civilisateur, il n'était encore au dehors que la langue de la conversation et de la diplomatie; il sert aujourd'hui partout d'instrument à la discussion et de véhicule aux idées. On publie des journaux français en Suisse, en Belgique, à Francfort, à La Haye, à Saint-Pétersbourg, à Odessa, à Vienne, à Constantinople, à Smyrne, à Alexandrie. Ce ne sont pas nos compatriotes qui les lisent; ces feuilles vivent d'une clientelle indigène qui les défraie, mais qui leur impose en retour le goût et les besoins du pays. Un journal fait pour les marchands d'Amsterdam ne saurait ressembler à la gazette légère et polie qui est l'écho de la cour du czar; mais l'un et l'autre, quoique dans une mesure diverse, reproduisent la polémique de nos opinions. Ce sont autant de cercles d'inégale grandeur, mais tous concentriques à la France et à Paris, ce pôle de la pensée.

Il n'en est pas ainsi de la langue anglaise. Cet idiome insulaire et peu malléable ne se répand point de lui-même. Il semble avoir rompu tout contact avec les langues de l'Europe, en dénaturant la prononciation des lettres communes aux races du nord et à celles du midi. On l'apprend par nécessité, mais on ne le parle pas pour son plaisir. La langue anglaise ne s'étend qu'avec la famille anglaise; il faut aussi qu'elle fonde ses colonies. On en dirait autant de la presse : les Anglais ne la conçoivent que sous une seule forme; le *Times* est pour eux un type universel. A Dublin comme à Londres, et dans la Nouvelle-Galles comme en Angleterre, ils veulent trouver ces immenses feuilles dont chacune renferme deux cent mille mots, la matière de deux volumes in-8°. Prenez une gazette de Canton, de Sidney, de Calcutta, ou de Liverpool; les annonces couvrent invariablement la première page, et quelquefois aussi la dernière. Les journaux anglais sont partout des feuilles de commerce écrites pour des marchands, soit qu'ils paraissent à la pointe de la Chine, soit qu'on les publie aux portes de la Cité.

Ce qui classe un journal en France parmi les feuilles politiques, c'est la critique des actes du gouvernement et des partis; en Angleterre, c'est la publication des nouvelles du jour. Le public n'y cherche pas autre chose : la discussion a sa place marquée ailleurs, dans les chambres, dans les clubs et dans les *meetings*. De là, cette différence dans le caractère des deux presses; ce qui est l'accessoire pour nous devient pour les Anglais le principal. L'annonce, la nouvelle, autre sorte d'annonce, fait chez eux le fond des journaux. Il faut qu'ils en donnent sur toutes choses et de tout pays; on exige dans une feuille publique les renseignemens les plus positifs, les plus minutieux, les plus étendus. Un journal anglais doit présenter chaque jour le tableau du monde habité, sans négliger de détailler les plus minces accidens qui surviennent dans la société anglaise. C'est au lecteur de choisir ensuite, comme dans un bazar ou dans un restaurant.

La presse, telle que nous l'avons faite, s'adresse aux sentimens et à la raison; elle est littéraire, philosophique, politique, sociale; elle provoque les opinions, elle spécule pour le plaisir de l'esprit: c'est un meuble de luxe dans notre société. La presse, telle que les Anglais la font, va droit aux intérêts, qu'elle sollicite et satisfait tout à la fois; c'est donc un meuble de première nécessité. Dès

qu'un certain nombre d'insulaires se trouvent réunis sur quelque coin de l'Europe ou de l'Asie, le comptoir existe à peine qu'il lui faut un organe de ses intérêts, un journal. Il n'y a pas d'intérêt en Angleterre qui n'ait le sien.

Par un étrange contre-sens de la législation, cet aliment de première nécessité est aussi cher qu'une consommation de luxe. Un journal coûte 7 *pence* par numéro (plus de 14 sols); il y a même des journaux du dimanche qui se vendent un *shilling* (25 sols). Sans doute une entreprise de ce genre, qui a des correspondans sur les principaux points du globe, et qui est tenue de recueillir une bibliothèque de documens, entraîne des frais immenses que supporte en définitive le public des lecteurs. Mais le prix exorbitant des journaux provient surtout des droits de timbre et de la taxe sur le papier, qui contribuent à en élever la valeur. Le timbre seul est de 4 *pence* par feuille (plus de 8 sols). Les Anglais, qui, en toutes choses, considèrent le résultat, ont flétri ces taxes du nom d'*impôt sur l'instruction* (*taxes on knowledge*).

Le bill voté par le parlement dans les derniers jours de la session, et qui est exécutoire à partir de septembre, réduit le timbre des journaux à 1 *penny* (2 sols). Cette taxe les affranchit de tout droit de poste dans le royaume-uni; combinée avec la diminution des taxes sur le papier, elle va rendre la presse plus accessible à toutes les classes de la population. Les journaux qui existent descendront plus bas et iront plus loin; de nouvelles feuilles s'organiseront en concurrence avec la presse établie. La publicité ne peut manquer de recevoir, sous toutes ses formes, une grande et salutaire impulsion.

Pour mieux juger la révolution qui se prépare dans la presse anglaise, il n'est pas inutile d'examiner le régime sous lequel elle a grandi, et de montrer le point d'où elle partira, dans cette nouvelle ascension.

La liberté de la presse, dans la Grande-Bretagne, ne repose pas comme en France sur un droit écrit; elle existe au même titre que la liberté de toute autre industrie : elle est dans la coutume, dans les mœurs, titre qui est supérieur chez ce peuple, et antérieur à sa constitution. Il n'y a que les exceptions qui soient formulées en lois.

Depuis l'année 1695, où la censure (*licensing act*) a été abolie,

disons mieux, où la parlement a cessé de l'autoriser, tout citoyen anglais peut avoir des presses, imprimer et publier ce qu'il lui plaît. L'éditeur d'un journal n'a ni autorisation à demander, ni cautionnement à déposer, ni formalités dilatoires à subir. Aux termes de l'acte de 1798, il suffit de faire, devant les commissaires du timbre, et sur papier libre, une déclaration qui énonce les matières que doit traiter le journal, les noms et demeures de l'imprimeur, de l'éditeur, ainsi que des deux propriétaires principaux. Ceux-ci sont également responsables des amendes et passibles de la prison, en cas de condamnation.

A côté de cette indépendance, si étendue et si absolue, les lois anglaises ont placé des pénalités sévères, destinées à en réprimer l'abus. Il n'existe peut-être dans aucun pays et il n'a jamais existé une législation plus menaçante que les lois de libelle en Angleterre; notre législation de septembre 1835 paraîtrait tolérante à ce prix. Les lois contre le libelle politique prévoient et créent, on peut le dire, une infinité d'offenses à la religion, aux mœurs, à la loi de nature, à la loi des nations, à la constitution, au roi, au gouvernement et aux deux chambres du parlement. Les lois contre le libelle privé punissent, en outre, les offenses aux cours de justice, aux *grands du royaume* (*scandala magnatum*), aux magistrats et aux personnes privées. Dans le plus grand nombre des cas, le crime de libelle est assimilé au crime de trahison; et les précédens dont se compose cette jurisprudence, empruntés généralement aux époques de despotisme, fournissent de telles armes contre la presse, qu'il dépendrait d'un gouvernement mal intentionné de l'écraser, si elle n'avait la garantie du jury, ce palladium du peuple anglais.

Le parlement est encore maître de jeter sur la presse une sorte d'interdit. En vertu de ses priviléges, il peut exclure le public de ses séances, et défendre qu'il en soit rendu compte dans les journaux. Cette prohibition a été renouvelée trois fois pendant le dernier siècle, mais l'usage contraire a prévalu. Le parlement a bien vite compris que son autorité sur l'opinion tenait à la publicité, et à la publicité la plus étendue de ses discussions. Cependant, par un reste de ce préjugé des chambres contre la presse, les rédacteurs de journaux, admis, comme par grâce, au milieu de la foule des spectateurs, se sont vus obligés, pendant long-temps,

d'écrire leurs notes sur leurs genoux. Aujourd'hui on leur accorde, dans la chambre des lords, le premier banc de la galerie publique (*stranger's gallery*); dans la chambre des communes, on leur a réservé une galerie particulière, placée au-dessus du siége de l'orateur (*speaker*), et d'où ils entendent beaucoup mieux les discussions qu'on ne peut les saisir du haut des cages à colonnes où les sténographes de nos journaux ont été relégués par les questeurs.

Si le point de vue commercial a dominé dans la forme et dans l'organisation des journaux anglais, cela vient encore de la liberté même dont l'usage les a mis en possession. Tout homme pouvant faire le métier d'imprimeur, et tout imprimeur, pourvu qu'il ait des capitaux, pouvant lancer un journal dans la circulation, il en résulte que les feuilles politiques représentent des intérêts plutôt que des opinions. En France, on annexe communément une imprimerie à l'exploitation d'un journal. En Angleterre, une entreprise de journal n'est souvent que l'annexe d'une imprimerie. Ce ne sont pas des hommes qui s'associent dans le but de propager leurs convictions; ce sont des capitaux qui se groupent, attirés par l'appât d'un bon placement (1).

Il ne faut pas se représenter l'éditeur d'un journal anglais comme un éclaireur de parti qui marche à la propagande des opinions ou à l'assaut du pouvoir. S'il se place d'un côté plutôt que d'un autre, c'est qu'il a calculé les chances de succès, et qu'il croit avoir choisi la plus sûre. Le calcul se fait de nouveau dans les grandes occasions; chaque évènement est mesuré à la toise de l'intérêt personnel; on met aux voix l'opinion de l'année, du mois, du jour: de là ces inconséquences si fréquentes dans le langage des journaux (2).

La pensée d'un journal n'est point dans ses rédacteurs; et, pour tout dire, un journal n'a pas de rédacteurs qui lui communiquent

(1) Nous voyons le même phénomène se reproduire en France dans la presse des départemens. Eloignée du centre des affaires et du mouvement des opinions, comment représenterait-elle réellement les partis? Elle appartient de droit à la spéculation et aux seuls spéculateurs possibles dans les départemens, aux imprimeurs du chef-lieu.

(2) On raconte publiquement à Londres que, lorsque le *Times* se décida, après beaucoup d'hésitations, à prendre parti pour la reine contre George IV, cette résolution, qui fut la source de sa fortune, n'avait été arrêtée dans le conseil des propriétaires qu'à la majorité d'une voix.

leur force et qui en reçoivent la leur. On ne sait même pas, en Angleterre, ce que c'est que les rédacteurs d'un journal. L'éditeur, propriétaire lui-même, ou commis des propriétaires, a sous lui, comme des commis aux écritures, des sténographes ou *reporters*, qui rendent compte des séances du parlement, des tribunaux et des *meetings;* des correspondans commerciaux et politiques dans la cité et au dehors; enfin des sous-éditeurs qui commentent les nouvelles dans le style qui est compris des chefs de fabrique et de comptoir. Le *reporter* est le type du journaliste anglais, espèce de greffier qui se regarde comme chargé de dresser procès-verbal des évènemens.

Cette habitude de prendre les faits pour des faits, et de les enregistrer à peu près sans critique, doit rendre les journalistes assez indifférens aux variations d'opinion. Ils jouent véritablement à la hausse ou à la baisse, et, comme des joueurs expérimentés, ils imposent silence à leurs sentimens. Si, par hasard, leur voix s'élève, ce n'est pas une émotion qui éclate en eux, c'est une impression qu'ils ont reçue du public et qu'ils lui renvoient.

L'organisation de la presse anglaise la met dans la dépendance la plus complète de ses lecteurs. Les journaux n'ont pas d'abonnés et n'arrivent au public que par l'intermédiaire des *newsmen*, espèces de libraires qui en achètent tous les matins un certain nombre d'exemplaires qu'ils font circuler à tant par heure dans le quartier pendant la journée, pour les expédier ensuite le soir en province, à prix réduit. Dès cinq heures du soir, il est impossible de trouver à Londres une feuille du matin, excepté dans les clubs et dans quelques établissemens publics. Au sein d'un pays où le moindre chef d'atelier a sa bibliothèque, personne ne fait collection des journaux; leur clientelle est remise tous les jours en question.

Il en est de cela comme des baux à courte échéance. Un fermier qui n'occupe la terre que pour un, trois ou cinq ans, s'inquiète peu d'améliorer la culture, car les améliorations pourraient ne profiter qu'à son successeur. De même, un journaliste qui n'est pas assuré de retrouver le lendemain les lecteurs de la veille, ne prendra l'initiative d'aucune grande pensée. Il n'ira pas heurter leurs préjugés, de peur que le temps ne lui manque pour les éclairer; il mettra tous ses soins à sonder l'opinion, afin de pouvoir se l'attacher en la suivant et en la flattant.

La clientelle d'un journal en France lui donne de l'influence, du pouvoir ; la clientelle d'un journal en Angleterre lui procure des annonces, c'est-à-dire de l'argent. Les annonces couvrent ordinairement les frais d'impression et de rédaction ; c'est la vente des numéros qui fait le bénéfice de l'entreprise. Le *Times* reçoit pour 100,000 liv. sterl. d'annonces ou d'*avertissemens* par année (2,500,000 fr.) ; le *Morning-Herald*, la plus vieille machine de cette presse, en compte à peu près la moitié, tandis que le *Morning-Chronicle* et le *Standard*, feuilles de meilleure compagnie dans des opinions opposées, ne retirent pas de cette branche de revenu un bénéfice proportionné à leur influence politique. Ainsi, plus la rédaction d'un journal s'élève, moins l'entreprise s'enrichit.

Le droit sur les annonces, qui était dans le principe de 3 *shillings* 6 *pence* par article (4 fr. 40 c.), fut réduit, en 1833, à un *shilling* et demi. Par suite de la réduction, le revenu sur cet impôt diminua de plus de 2,000,000 de fr. ; le nombre des annonces insérées dans les papiers publics s'accrut très faiblement, et à peine dans la proportion d'un sixième pour les journaux solidement établis. Le prix des *avertissemens* demeurait encore trop au-dessus des facultés du petit commerce et des petites industries.

Est-il possible d'établir en France une presse d'annonces comme la presse anglaise? Quand nos mœurs le permettraient, le commerce des *avertissemens* peut-il devenir le *substratum* d'un journal? On le croira difficilement. Rien ne se ressemble moins que la France et l'Angleterre à cet égard. Les Anglais croient à l'annonce, c'est pour eux une foi vive et universelle ; les *avertissemens* n'ont pas moins de lecteurs que les nouvelles politiques, toutes les industries et tous les commerces y ont recours. Avec cette multiplicité et cette activité d'affaires ils ont besoin d'apporter une stricte économie dans la distribution du temps. L'affiche est une nécessité pour eux, parce qu'elle l'abrège, comme les communications rapides, comme les voitures qui font quatre lieues à l'heure, et comme les chemins de fer. Toutes les affaires se traitent en Angleterre sur étiquette, et l'annonce dans les journaux est la conséquence du même système qui a introduit l'usage des *warrants* dans les docks. Parcourez les rues de la Cité, le vitrage de chaque magasin est bordé d'annonces comme les pages du *Times* ou du *Morning-Advertiser*. L'affiche court les rues sur les éventaires des marchands ambulans,

et grimpe en lettres gigantesques jusqu'au faîte des maisons. A trente lieues de Londres, vous lisez sur les murs d'un parc la pancarte de quelque négociant de la Cité; on vous remet ses prix courans à Boulogne, quand vous mettez le pied sur le bateau à vapeur.

En est-il de même en France? qui fait usage de l'annonce, qui la lit et qui y croit? Les *avertissemens* affluent dans les bureaux des feuilles anglaises, malgré l'impôt qui devrait agir comme une prohibition. Chez nous, l'on ne timbre pas les annonces, le public les obtient à bon marché, et cependant la librairie est à peu près la seule industrie qui en fasse usage; c'est à cela que se réduit la clientelle commerciale des journaux. La feuille la plus répandue n'en reçoit pas pour 15,000 francs par mois.

En 1798, suivant M. de Montvéran, les journaux anglais employaient déjà 200 à 250,000 rames de papier d'une grande dimension. Le même auteur affirme que leur circulation était réduite à 150,000 rames en 1817, sur lesquelles le trésor percevait annuellement 10,000,000 de fr. Aujourd'hui l'impôt sur le timbre et sur les annonces rapporte environ 600,000 liv. sterl. ou 15,000,000 de fr., et suppose l'emploi de 200,000 rames de papier. Ajoutez que la presse non timbrée publie chaque semaine 250,000 feuilles à Londres et 100,000 dans les provinces, et que sa publicité augmente de jour en jour.

Aux États-Unis où la presse n'a ni droit de timbre ni droit sur les annonces, ni taxe sur le papier à payer, 1,200 journaux politiques répandent jusque dans les hameaux les plus reculés de chaque état la connaissance des affaires publiques. L'Angleterre n'est pas aussi avancée. Cependant le nombre des feuilles politiques paraît considérable, si on le compare aux publications du continent. L'Irlande seule imprime 82 journaux, dont 21 sont publiés à Dublin. La publicité n'a pas moins d'extension en Écosse (1). Dans l'Angleterre proprement dite, on compte 175 journaux sans y comprendre la ville de Londres, avec les 100 à 120 feuilles qui s'impriment dans le rayon de la Cité.

Les journaux de province ne paraissent généralement qu'une fois par semaine.

(1) En 1822, l'Irlande n'imprimait que 59 journaux, et l'Écosse 27. Aujourd'hui la ville de Glasgow seule en publie 10.

A Londres même, il n'y a pas un seul journal quotidien, dans l'acception rigoureuse du mot. Le dimanche est un jour sacré en Angleterre, où les méditations de la pensée s'arrêtent comme les travaux du corps. Les feuilles hebdomadaires ou du dimanche sont publiées le samedi soir ; les feuilles qui paraissent dans la semaine, feuilles du soir ou du matin, font trève, pendant la journée du dimanche, à leurs publications. Il en est de même de toute discussion politique ; le parlement n'entre pas en séance le samedi, de crainte que le débat, se prolongeant comme à l'ordinaire, bien avant dans la nuit, n'empiète sur le repos du jour consacré au Seigneur.

Ce doit être pour nous un sujet d'étonnement que ces longs intervalles de la publicité dans un pays où le plus mince boutiquier a l'habitude, sinon le talent de la parole, et peut paraître décemment sur les *hustings*, où tout le monde et chacun s'occupent des affaires publiques, où les journaux se lisent partout et jusque dans les ateliers de charité (*work-houses*). En France, les feuilles politiques n'ont pas autant de lecteurs, mais ces lecteurs veulent les lire chaque jour. Il y a peu de journaux dans les départemens qui ne paraissent pas plusieurs fois par semaine, et ils tendent tous à devenir quotidiens. Une revue, pour prétendre à quelque succès, doit se publier chaque semaine ou deux fois par mois. Nous ne savons pas prendre des habitudes à longue échéance ; il nous faut des liens de tous les jours. Les Anglais au contraire divisent le temps aussi bien que le travail. Considérant la vie comme une grande manufacture où chaque ouvrier a sa tâche et n'a qu'une tâche, ils font la part des affaires publiques et la part des affaires privées. Les hommes politiques, ou, ce qui est la même chose en Angleterre, les hommes de loisir, et les banquiers, dont les spéculations peuvent être affectées par le mouvement des opinions, réservent chaque jour une heure à la lecture des journaux. Le marchand et le manufacturier, occupés, du matin au soir, à faire manœuvrer une armée de commis ou d'ouvriers, ne s'inquiètent guère que le jour du repos de savoir comment le monde a marché pendant la semaine. L'ouvrier de même, pure machine six jours durant, n'a que le septième pour réfléchir et pour regarder ce que devient le pays entre les mains de l'aristocratie.

La périodicité des publications politiques s'échelonne suivant

ces besoins. La presse parlementaire, réduite à dix journaux, a la parole six jours sur sept; le dimanche appartient à la presse populaire et aux feuilles qui, mesurant déjà les évènemens à distance, les voient ainsi d'un peu plus haut. Enfin, la politique d'impulsion, le jugement des partis sur les hommes et sur les choses, ne se prononce que dans les revues trimestrielles et suit, pour ainsi dire, la marche des saisons. La presse, en Angleterre, a sa hiérarchie comme l'état, comme l'église et comme la société.

Des dix journaux quotidiens qui s'occupent des affaires politiques, huit paraissent le matin et quatre le soir; on évalue leur tirage à 45,000 feuilles par jour (1). Le *Times* et le *Morning-Advertiser* emploient chacun environ 200,000 feuilles timbrées par mois, ce qui porte leur tirage à 6,600 par jour. La circulation des six journaux qui soutiennent la réforme est évaluée à 26,000 feuilles par jour, et celle des quatre journaux qui se rattachent au parti conservateur à 19,000 feuilles seulement. Cette proportion représente assez exactement l'état de l'opinion dans la métropole et même dans le reste de l'Angleterre, si l'on excepte les comtés manufacturiers.

Les journaux du soir, le *Globe*, le *Courier*, et le *Sun* à l'exception du *Standard*, appartiennent à l'opinion réformiste; ils n'ont pas la même influence que les journaux du matin, auxquels ils empruntent généralement leurs comptes-rendus des séances parlementaires et leurs principaux articles de fond (*leading articles*). Ce qu'on leur demande surtout, ce sont les nouvelles de la journée; celles qui n'ont pu trouver place dans une première édition publiée à cinq heures du soir, une seconde édition les fait connaître deux heures plus tard. Ils devancent ainsi de douze heures les publications du lendemain, et sont, pour cette raison, fort recherchés dans la Cité, dans les provinces et à l'étranger.

Le *Globe* est l'organe du ministère; le *Courier*, un peu moins engagé, représente la partie de cette coalition qui a le plus d'affinité avec les conservateurs; le *Sun* et le *True-Sun*, son concurrent du matin, défendent, dans une mesure diverse, les opinions du parti radical; le *Sun*, le plus modéré des deux, voit sa clientelle s'accroître de jour en jour.

(1) En 1829, l'on comptait à Londres 13 journaux quotidiens, qui publiaient ensemble 40,000 feuilles par jour. Le progrès est d'un neuvième en sept ans, ou de 11 pour cent.

Le *Morning-Chronicle,* dont l'éditeur et rédacteur, M. Black, fort connu par sa querelle avec M. Roebuk, jouit d'une grande considération, représente la fraction avancée des whigs ; il se tient sur la lisière du radicalisme, sans y entrer. Le *Morning-Advertiser,* le plus répandu des journaux réformistes et le plus ancien, personnifie ce libéralisme puritain, qui est le vieil esprit de la réforme en Angleterre ; c'est l'oracle de la bourgeoisie.

Les diverses nuances du parti conservateur sont complètement et fidèlement exprimées par ses quatre organes : le *Morning-Herald,* le *Morning-Post,* le *Standard* et le *Times.* Le *Morning-Herald,* espèce d'édifice gothique, est l'arsenal qui recueille tous les préjugés du pays. Son langage n'a pas la violence du *Morning-Post,* ni l'audace délibérée du *Times;* mais il ne cède pas de meilleure grace, et défend les abus comme autant de parties intégrantes de la constitution. Le *Morning-Post* et le *Standard* représentent plus particulièrement l'opposition de la chambre des pairs. Le *Times,* plus adroit et plus récemment acquis au parti, s'est fait l'organe de sir Robert Peel. Dans l'ordre des intérêts, car toute opinion repose sur un intérêt en Angleterre, il figure cette aristocratie manufacturière et marchande qui a toutes les prétentions de la noblesse sans en avoir l'éclat.

La presse du dimanche compte plus de 40 journaux et publie plus de 120,000 feuilles ; un seul journal, le *Weekly-Dispatch,* fournit le quart du nombre total dans cette immense circulation. Parmi les feuilles hebdomadaires, plusieurs ne se proposent que de reproduire les opinions et de compléter, pour ainsi dire, la publication de leur modèle quotidien. Tels sont le *Sunday-Herald,* le *Sunday-Times* et le *Weekly-True-Sun.* D'autres s'adressent à la fois aux hommes politiques et aux littérateurs comme le *Spectator* et l'*Examiner,* feuilles d'une rédaction indépendante et élevée. Le plus grand nombre ont leur clientelle dans les rangs inférieurs de la société ; ainsi du *Satirist,* qui fait les délices des domestiques, du *John Bull* qui est lu par la populace des tories, du *Weekly-Dispatch,* vraie denrée de province et pâture de fermiers.

La prépondérance des opinions réformistes est encore plus grande dans la presse hebdomadaire que dans la presse quotidienne ; car, à mesure que l'on descend dans les classes inférieures,

on rencontre une démocratie plus ardente et plus décidée. On compte trois feuilles radicales pour un journal tory.

La proportion n'est pas aussi forte pour les journaux de province qui suivent le même mode de publicité, il y a cent journaux réformistes contre 75 feuilles tories; mais la circulation de celles-ci est inférieure de moitié. Sur les soixante journaux qui se tirent à plus de mille exemplaires chacun, on compte 37 réformistes et 23 tories; la circulation moyenne des réformistes est de 1,951 exemplaires et celle des tories de 1,374 par semaine. Voici le tableau de ces forces politiques.

		Journaux libéraux.	Tories.
1,000 ex. et au-dessous de	1,200	6	9
1,200	1,500	11	6
1,500	2,000	8	6
2,000	3,000	2	2
3,000 et au-dessus		4	0

Ainsi la circulation des feuilles libérales est à celle des journaux tories comme 100 est à 43.

Quoique ces chiffres aient été relevés sur les tableaux officiels, ils ne présentent pas les faits avec une exactitude absolue. La circulation des journaux de Londres a été exagérée aux dépens de celle des journaux de province. Voici d'où provient l'erreur :

Les feuilles de province en Angleterre n'ont pas, comme dans nos départemens, la faculté de faire timbrer leur papier dans la ville où elles se publient. Il n'y a pas de timbre (*stamp's office*) hors de Londres, de Dublin ou d'Édimbourg. L'éditeur d'un journal qui s'imprime à Liverpool ou à Newcastle, à cent lieues de la métropole, est obligé de tirer de Londres ses feuilles timbrées dont les accidens du trajet mettent souvent une partie hors de service. Quelquefois, au lieu de s'adresser directement à l'administration, il préfère les prendre dans les bureaux de quelque confrère à Londres, qui lui accorde une remise et paie ainsi l'avantage de figurer sur les documens officiels pour un chiffre plus élevé que sa propre consommation. A la faveur de cette supercherie, le *Times* a dissimulé pendant long-temps le vide qui était survenu dans sa clientelle, et il a pu conserver le magnifique revenu de ses annonces qui lui rendent par mois beaucoup plus que le plus achalandé de nos journaux ne reçoit dans une année.

Pour prévenir la fraude, on avait imaginé un expédient bizarre, mais qui était tout-à-fait dans les mœurs anglaises. Chaque journal devait porter un timbre particulier marqué de son nom, le sceau de la propriété dans les choses de l'esprit. Cette clause, proposée par M. Grote, au nom du parti radical, et insérée dans le bill du consentement du ministère, ne fait pas partie de la loi, telle que le parlement l'a votée après les amendemens introduits par les lords.

La presse non timbrée n'a pas produit un seul journal quotidien. Pour lutter avec les feuilles établies, il eût fallu des capitaux considérables, capitaux qu'aucun Anglais ne voudrait aventurer dans une industrie placée hors la loi; mais il est plus facile de faire concurrence aux feuilles du dimanche, espèce de compilations que l'on arrange souvent avec quelques coups de plume, et à force de ciseaux, et pour lesquelles on n'a pas besoin de se mettre en frais de correspondances à l'étranger ni d'organiser à l'intérieur une escouade de *reporters* (1). La presse hebdomadaire s'adresse au peuple, et la feuille la plus populaire, à mérite égal, sera toujours celle qui remplira le mieux la condition du bon marché. Les journaux non timbrés se vendent quatre sous (*two pence*), les journaux timbrés quatorze; si quelque chose doit nous étonner, c'est que ceux-ci n'aient pas été entièrement étouffés par une concurrence aussi redoutable, et contre laquelle la loi les laissait à peu près désarmés.

Cette presse de contrebande a la prétention de parler un langage plus poli et plus digne que celui de la presse légale, et elle n'a pas de grands efforts à faire pour y réussir. Elle cherche du reste à amuser le peuple plutôt qu'à l'instruire; les comptes-rendus des assises et des tribunaux de police, les histoires dramatiques, les *meetings* radicaux, fournissent le fond; quelques déclamations passionnées contre la chambre des lords ou contre Louis-Philippe complètent le journal. Cette langue démocratique nous semblerait étrange et presque inintelligible. Pour en donner un exemple, le *Radical*, ayant à faire l'apologie d'Alibaud, ne vit rien de mieux que de remonter à Harmodius et à Aristogiton, en imprimant, pour l'édification des ouvriers anglais, le texte grec de l'ode composée en l'honneur des meurtriers d'Hippias;

(1) Pour rédiger les comptes-rendus des séances du parlement, chaque journal quotidien emploie quatorze ou quinze *reporters*, et dépense 3,000 livres sterling par session (75,000 fr.)

l'article fut reproduit dans plusieurs journaux. N'est-ce pas un peuple bien républicain que cette démocratie à laquelle on ne peut parler sans avoir pris ses degrés à Oxford?

La presse non timbrée n'est qu'une machine de guerre. On s'en est servi avec beaucoup d'habileté pour faire brèche à un impôt monstrueux. Mais, après la réforme des lois sur le timbre et la réduction de la taxe à un *penny*, les journaux n'ont plus de raison suffisante de s'affranchir du régime légal; ceux qui tenteraient de continuer la fraude se verraient abandonnés par l'opinion publique qui les a jusqu'ici soutenus. Le droit était pour eux quand ils luttaient contre une loi oppressive; maintenant la loi est réconciliée avec le droit, et les mœurs la protégeront.

Ajoutez que le dernier bill confère aux officiers du fisc des pouvoirs très étendus. Ils ne sont plus réduits à saisir les feuilles colportées dans les rues, et à retenir les colporteurs en prison. On leur ouvre le domicile, cette forteresse inviolable jusqu'à présent du citoyen anglais. Tout employé du timbre peut, sur la dénonciation du premier venu, et sans mandat judiciaire, pénétrer dans les maisons et saisir les journaux non timbrés partout où il les trouvera. Si une personne affirme sous serment que tel imprimeur a publié telle feuille de contrebande, le juge de paix est tenu de délivrer un mandat avec lequel on va saisir les presses et entamer une procédure. Les amendes sont exorbitantes et s'élèvent, pour la moindre contravention, tantôt à 20, tantôt à 50 livres sterling. Quel capitaliste voudra courir les chances d'une industrie ainsi exposée?

La concurrence les ruinerait à défaut du fisc, car les éditeurs des journaux timbrés la feront à leur tour avec la puissance d'un intérêt solidement établi. On pourra donner un journal timbré à 6 sous; et qu'est-ce que la différence de 2 sous par numéro pour des feuilles qui paraissent une fois par semaine, lorsque cette inégalité de prix est compensée par une grande supériorité de rédaction?

Les hommes d'état qui proposèrent au parlement, dans la dernière session, la réduction des droits de timbre, prévoyaient sans doute les changemens que la presse doit subir par suite de cette réduction. Ils savaient bien qu'ils allaient substituer dans quelque mesure l'influence des opinions à celle des capitaux. « Nous vou-

lons élever le caractère de la presse, » avait dit lord Melbourne dans la chambre des lords.

Quelle que soit la valeur de la presse politique dans la Grande-Bretagne, elle occupe en effet un rang inférieur dans la société. Une sorte de défaveur plane sur les écrivains attachés à la rédaction des journaux. La haute société ne leur ouvre pas ses salons, et les oblige, par cette exclusion, à vivre dans l'obscurité. On ne les admet pas même dans les clubs, et le *Morning-Herald* avouait récemment avec amertume que, parmi les éditeurs des journaux de Londres, un seul en a obtenu l'entrée. Les membres des deux chambres qui s'associent aux intérêts et à la rédaction d'un journal n'oseraient, pour rien au monde, lui donner publiquement ces marques de sympathie. Un homme politique, qui veut jeter une opinion en avant, n'a pas recours directement à la presse; il convoque un *meeting* dont on enregistre ensuite les actes et les paroles dans les colonnes des journaux.

La plupart des éditeurs ont le titre de *barristers* (avocats), ce qui équivaut en Angleterre à un degré de noblesse; ils se distinguent presque tous par des connaissances étendues : d'où vient donc ce préjugé, qui en fait des parias dans l'ordre politique? En France, un journaliste, quand il est homme de cœur et de talent, marche l'égal d'un conseiller d'état, d'un pair ou d'un député; la presse est comme un gymnase où les chefs de parti se préparent au gouvernement, et tel ministre n'a souvent fait qu'un saut du bureau d'un journal au banc des secrétaires d'état. En Angleterre, il n'y a pas d'exemple de ces illustrations; on ne parvient que par l'aristocratie, par le barreau ou par les positions commerciales. La presse n'est ni un pouvoir ni le marche-pied du pouvoir. Pendant vingt ans, les whigs organisèrent leur parti au moyen de la *Revue d'Édimbourg*; mais ils n'auraient jamais songé à se servir d'un journal.

Un journal anglais, qui a recherché les causes de ce discrédit, l'attribue au langage brutal de la presse. « On ne conçoit pas, dit-il, que des hommes qui veulent appartenir à une classe respectable de la société, et qui doivent avoir une éducation libérale, se livrent à ces indignes personnalités. Dans leurs moindres querelles ils se traitent de *menteur*, de *voleur*, de *mercenaire*, de *scribe*, d'*animal*, et cherchent à rabaisser mutuellement leur caractère, comme

s'il ne devait rien rejaillir sur eux-mêmes de cette dégradation de la presse. D'où vient que la presse est placée plus haut en France qu'en Angleterre, si ce n'est de l'absence des personnalités qui défigurent nos journaux? »

Nous ne saurions partager cette opinion. Sans doute un langage plus décent contribuerait à la dignité de la presse en Angleterre. Mais cette liberté d'invective n'est pas particulière aux journaux; elle fait partie de la langue politique du pays. Le même jour où vous aurez lu dans le *Times* que le *Morning-Chronicle* est un *polisson* (*scoundrel*), et dans le *Morning-Chronicle* que le *Times* est un *coquin* (*ruffian*), vous entendrez O'Connell, dans un *meeting*, dire que les tories sont des *voleurs*. Les habitudes de la presse, en Angleterre, sont les mêmes que celles des chambres; il se fait dans les deux camps la même consommation d'injures et de gros mots. Les Anglais ne sont pas des Athéniens.

Nous reconnaissons les avantages de la presse anglaise. Il n'y a pas de journaux au monde mieux informés, qui renferment une plus grande quantité ni une plus grande variété de renseignemens. Les propriétaires n'épargnent pour cela ni soins ni dépenses; le *Times*, pour sa correspondance de Paris, dépense annuellement 4 à 5 mille livres sterling, somme égale à ce que coûte la rédaction entière d'un journal parisien. Qu'un *meeting* se tienne à Édimbourg ou à Manchester, on enverra deux *reporters* en poste et à grands frais pour recueillir les discours et les émotions. Tout ce que l'on peut faire avec de l'argent, nos voisins le font, et le font mieux que nous (1).

Mais écrire un journal ou le diriger dans des vues politiques, avec un plan de campagne et le coup-d'œil de l'homme d'état, voilà ce que l'on ne sait pas en Angleterre. Les journaux anglais ont

(1) La *Revue de Westminster* a cité deux exemples fort remarquables de la rapidité avec laquelle les nouvelles sont transmises par les journaux.

« Un vaisseau arrive à Liverpool avec des dépêches qui contenaient la nouvelle d'une bataille décisive entre les royalistes et les patriotes de l'Amérique du Sud. Aussitôt que le navire fut signalé, l'agent expédia un bateau pour recevoir les lettres dont il était porteur. Quelques-unes de celles qui étaient destinées pour Londres y furent envoyées par un exprès. Elles arrivèrent à une heure et demie le lendemain. Lorsque la personne qui les avait reçues en eut fait usage à la bourse, elle les communiqua par faveur à un journal du soir, le *Globe*, et à trois heures et demie le banquier qui les avait communiquées recevait, dans la Cité, un numéro du journal qui en contenait la traduction. Un quart

d'excellens écrivains, des éditeurs instruits; ils ont surtout dans l'occasion cet admirable bon sens qui met toujours le doigt sur la plaie, et qui en sonde promptement la profondeur. Mais ils vont au jour le jour; ils suivent l'opinion dans tous ses mouvemens et jusque dans ses écarts. Ils sont de la foule, ils ne conduisent pas.

Tous les partis ont deux presses en Angleterre : la presse des revues, où ils mettent leur pensée politique, et la presse des journaux, presse de détail, qui ramasse et contrôle les faits. La première est celle des gentlemen ; elle donne un rang et une position à ceux qui écrivent; la direction des affaires lui appartient. La seconde est la presse de la bourgeoisie; c'est sa conversation écrite, c'est la mesure de son niveau intellectuel. Pour que les journaux s'élèvent dans l'opinion, il faut peut-être que les revues déclinent, et cela se fait tous les jours, ou plutôt tous les ans. La *Revue d'Édimbourg* n'est plus une école; le *Quarterly Review* est devenu une arène de personnalités qui n'épargnent pas même les femmes; le *Westminster Review* s'est fondu avec le *London Review*, sans pouvoir donner au parti radical l'organe qui lui manquait; le *British and foreign Review* fait grande dépense de talent et d'impartialité dans une direction qui n'est pas assez visible aux yeux du public. Les traditions de la grande critique se perdent en Angleterre; et quand on pourrait les conserver religieusement, elles ne réveilleraient pas l'appétit blasé des lecteurs.

Admettons que les journaux succèdent à l'importance des revues. Ce sera beaucoup assurément, et la presse ne saurait s'élever plus haut en Angleterre. Mais n'y a-t-il rien au-delà?

Pour dire toute notre pensée, le rôle de la presse n'est pas le même dans les deux pays. En France, et avec cette impatience de découvertes, ce génie d'innovation qui nous est propre, la presse,

d'heure après, le courrier qui les avait apportées de Liverpool à Londres repartit pour Liverpool avec un numéro du journal, et le jour suivant, à onze heures, l'agent de Liverpool l'avait déjà reçu. Comme dans cet intervalle le vent n'avait pas été favorable, et que le vaisseau n'avait pu entrer dans le port, les habitans de Liverpool reçurent de Londres la première nouvelle de la bataille une heure avant l'entrée du navire qui l'avait apportée en Europe. »

« Lorsque l'empereur de Russie vint en Angleterre, il visita l'université d'Oxford; la nouvelle de son arrivée fut envoyée le soir, par un exprès, à un journal du matin, où elle fut insérée, et le lendemain matin l'empereur trouva sur sa table le récit de sa visite de la veille. »

dans toutes les opinions, est une sentinelle avancée qui a mission d'avertir plutôt que de contrôler, de prévoir plutôt que de voir, de signaler les tendances et non les faits. C'est l'instrument le plus actif du progrès chez un peuple qui est tourné tout entier vers l'avenir.

La vieille Angleterre, la patrie des traditions, est au contraire suspendue au passé. Là personne ne donne l'impulsion au corps social; il gravite de lui-même, le principe donné, de conséquence en conséquence, comme de degrés en degrés. Quiconque aurait la prétention de diriger l'opinion, l'irriterait contre lui; la presse n'en est que l'écho, elle regarde marcher la société et se contente de marquer les distances parcourues. Si elle prenait l'initiative de quelque idée ou de quelque démarche, la nation ne croirait plus posséder le *self-government*.

Ainsi la presse, placée en France à l'avant-garde de la civilisation, occupe en Angleterre le corps de bataille: là elle n'a pas l'occasion d'acquérir une gloire brillante ni de faire des coups d'éclat; mais elle est aussi moins exposée, et, dans les jours de malheur, moins délaissée.

L. Faucher.

LETTRES
SUR L'ISLANDE.

II.

LE GEYSER ET L'HÉCLA.

A M. VILLEMAIN,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE.

En arrivant à Reykiavik, notre intention était de n'y passer d'abord que quelques jours. Nous voulions profiter des vraies semaines d'été pour faire notre excursion dans les districts les plus éloignés de l'Islande. Mais un voyage ici ne s'organise pas si facilement. Il n'y a pas de bureau de diligence où l'on puisse aller retenir sa place pour partir le lendemain, pas de grandes routes où l'on conduise tout à son aise voiture et bagage, pas de village où l'on espère s'arrêter de temps à autre. Il faut, avant de partir, tout prévoir et tout disposer, comme si on s'aventurait à travers une contrée entièrement déserte. Il faut emporter sa tente et ses provisions; car, passé Reykiavik et quelques pêcheries danoises, situées sur la côte, on ne trouve plus que de loin en loin le pauvre bœr, étroit et sale, et dénué de ressources. Au commencement de juin, il est toujours assez

difficile de se procurer ici de bons chevaux. Pendant l'hiver on ne leur donne qu'une chétive ration, ils dépérissent jusqu'à ce qu'au printemps on les reconduise dans les pâturages, et il faut qu'ils y restent quelques semaines pour reprendre leurs forces. Cette année la disette de fourrage avait forcé les paysans à en tuer plusieurs, et ceux que l'on nous présenta étaient d'une maigreur à faire pitié. Enfin, après nous être adressés à plusieurs marchands, nous finîmes par réunir le nombre de chevaux de selle et de bagage qui nous étaient nécessaires, et le 20 juin nous étions en route pour le Geyser.

Je ne fatiguerai pas votre attention par le détail journalier de notre voyage; mais je voudrais pouvoir vous peindre, comme je l'ai vue, cette nature étrange et souvent grandiose. Certes, pour celui qui est habitué aux divers aspects d'une terre plus civilisée, pour celui qui veut voir des villes, des monumens, de grandes masses de peuples réunis sur un même point, cette contrée serait triste à parcourir; mais une fois qu'on a fait abstraction des choses qui, ailleurs, nous sembleraient d'une nécessité absolue, une fois qu'on est décidé à prendre l'Islande telle qu'elle est, à la chercher là où elle existe réellement, à l'étudier dans ses misères et ses beautés, elle présente à chaque pas une source féconde d'observations. Ainsi, lorsque, dans le cours du voyage, nous avions fait les haltes nécessaires pour le peintre et le géologue, c'était pour nous un singulier plaisir de nous en aller chevauchant à travers ces landes sauvages, de noter l'un après l'autre tous les changemens d'aspect qui s'offraient à nos yeux, et tous les accidens de la journée. Tantôt nous nous trouvions jetés au milieu d'une plaine marécageuse où l'on ne découvrait pas une trace de chemin, sur un sol fangeux et vacillant, où quelquefois nos chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail. Tantôt nous marchions sur des couches de lave, ou sur un sol couvert de cendre que le vent chassait par tourbillons. Dans quelques-uns de ces champs de lave, les vieillards du pays se souvenaient encore d'avoir vu des pâturages verts et des habitations; mais une nuit le volcan avait éclaté, et le lendemain tout était enfoui sous des blocs de pierre et des monceaux de cendre. Autour de ce lieu de dévastation, on apercevait de longues lignes de montagnes stériles, sillonnées par des bandes de neige qui descendaient sur leurs flancs rocailleux. Nous marchions ainsi pendant plusieurs heures sans découvrir un seul vestige de culture, sans rencontrer un être vivant, un arbuste, un brin d'herbe. Mais quelquefois, au milieu de cette enceinte de rochers volcaniques, nous étions tout à coup arrêtés par l'aspect d'un lac bleu enfermé dans cette terre aride, comme une coupe d'argent pour l'oiseau des montagnes qui vient y rafraîchir son aile, pour le voyageur qui y trouve une eau pure et limpide. Quelquefois aussi

nous apercevions, à une assez longue distance, l'enclos vert et les murs de gazon du bœr. Nous nous dirigions à la hâte de ce côté; notre guide frappait, avec le manche de son fouet, trois coups à la porte, et le paysan venait nous recevoir, et la jeune fille islandaise, timide et curieuse, s'avançait, avec ses cheveux blonds sur l'épaule, pour nous offrir une jatte de lait. C'était un de nos délassemens de voyage d'entrer dans le bœr, si pauvre qu'il fût, et de causer avec le paysan, assis sur une tête de cheval dans sa cuisine enfumée. L'intérieur de ces habitations est d'ailleurs curieux à observer. Comme elles sont toutes éloignées l'une de l'autre et, pendant plusieurs mois de l'année, privées de communications, il faut que le propriétaire fasse en sorte d'avoir dans son étroit domaine ce dont il se sert habituellement. Ainsi sa demeure est divisée en cinq ou six compartimens rangés sur la même ligne. Dans l'un est la cuisine et la chambre où il couche avec ses domestiques, dans un autre la laiterie, dans un troisième la forge, les instrumens de menuiserie. C'est lui qui ferre ses chevaux, qui fabrique ses meubles. On a remarqué que les Islandais ont une aptitude particulière pour tous les ouvrages d'industrie. Cette aptitude a dû se développer par la nécessité où ils sont de pourvoir sans cesse eux-mêmes aux choses dont ils ont le plus pressant besoin. Avec la corne fondue, ils fabriquent des boucles pour leurs brides et des cuillères. Avec la laine ils tissent leurs draps, ils tressent leurs cordes. Dans la même chambre, une femme carde, foule et teint la laine destinée à faire une pièce de drap. Ils fabriquent, avec des os de baleine, des aiguilles, des boutons, des manches d'instrumens. Un morceau de lave leur sert de marteau, et un bloc de pierre, d'enclume. Dans les premiers mois d'hiver, avant le temps de la pêche, la plupart des paysans passent leurs longues veillées à ces travaux mécaniques. Il en est qui, à force de patience, parviennent à faire des sculptures en bois et des œuvres d'orfévrerie remarquables. Nous avons vu un meuble islandais sculpté par un paysan avec un rare talent. L'œuvre finie, l'artiste avait écrit un nom au bas; mais le bœr où il vivait l'a seul connu : combien d'hommes doués de grandes facultés restent ici sans développer leur génie, et meurent sous un de ces toits de gazon sans être connus!

Dans quelques parties de l'Islande, on découvre d'heure en heure des habitations de paysans rangées au bas d'une colline; dans d'autres, nous passions des jours entiers sans en apercevoir une seule. Tout, autour de nous, avait l'aspect du désert; tout était morne, sombre, et l'on n'entendait que le cri aigu du pluvier, ou parfois le bruit d'une troupe de cygnes qui s'envolaient à notre approche. Dans ces plaines abandonnées, on éprouve un vrai sentiment de joie, quand, par hasard, on vient à rencontrer une autre caravane. Alors les paysans islandais descendent de cheval et vont

s'embrasser, puis ils s'asseoient sur une pierre et se racontent les nouvelles du pays. Celui qui vient de l'intérieur sait si la pêche est bonne, si les chevaux ne sont pas malades. Celui qui vient de Reykiavick est un personnage important. Il sait le prix courant des marchandises, et quel est le marchand danois le plus accommodant. Il sait ce qu'on pense de la paix et de la guerre, ce que fait l'évêque et ce que dit le gouverneur. Il répète de point en point tout ce qu'il a appris, et voilà le journal en plein air, la gazette officielle de l'Islande.

Ce qui varie à chaque instant le paysage dans une contrée où il n'y a ni forêts, ni champs de blé, ni prairies, ce sont les montagnes qui tantôt étendent leur longue chaîne jusqu'au bord de la mer, tantôt s'élèvent par grandes masses comme des forteresses, ou s'élancent dans les nues comme des flèches de cathédrale. Leur couleur change sans cesse, selon le ciel qui les couvre, et l'heure à laquelle on les observe. Le matin on les voit surgir comme des vagues bleues au-dessus de l'horizon; le soir, le soleil les inonde de ses rayons, et les fait resplendir comme des dômes dorés. Souvent après une longue journée de marche, soit par un effet de mirage, soit par l'effet de notre imagination, nous voyions ces montagnes se dessiner devant nous comme les remparts qui entourent une ville de guerre, et oubliant qu'il n'y a dans ce pays ni ville ni remparts, nous avancions avec un indicible mélange de joie et d'inquiétude. Déjà nous distinguions la pointe des clochers, le faîte des maisons; il nous semblait entendre la rumeur de la foule, quand tout à coup notre cheval allait se heurter contre une pierre, et nous n'apercevions plus devant nous qu'une masse de lave.

Du sommet de ces montagnes nous redescendions dans les champs de sable volcanique, le long des grandes rivières que nos chevaux traversaient à la nage, ou sur la grève, auprès des baies où viennent aborder le bateau pêcheur et le navire marchand, et chacun de ces changemens de site nous offrait un nouveau tableau et de nouvelles impressions. Un matin nous cotoyions ainsi les bords de la mer. Les vagues se déroulaient sur la grève comme des nappes d'argent, et venaient baigner les pieds de nos chevaux. Un peu plus loin elles s'élançaient avec impétuosité contre une ligne de brisans, et faisaient jaillir dans l'air des gerbes d'eau perlée, des flots d'écume étincelans. Toute la plage était déserte, mais l'hirondelle, dans son vol gracieux, rasait du bout de l'aile les vagues du rivage, et l'on voyait briller au-dessus de l'eau les yeux chatoyans du phoque, cette *meermaid* du moyen-âge. A quelque distance de là s'élevait la chapelle en bois construite sur la dune. C'était un dimanche. Les pêcheurs, réunis autour du prêtre, avaient entonné leur chant religieux, et ce chant arrivait à notre oreille comme le son d'une voix plaintive et solennelle,

et c'était une admirable chose que le calme de cette frêle église au bord de la mer agitée, l'aspect de cette croix au milieu de la solitude, et l'harmonie de ces voix religieuses passant à travers le bruit des vagues, et les sifflemens du vent.

Tout ce qu'il y a de grave et de poétique dans ces diverses contrées de l'Islande, s'accroît encore si l'on y passe avec les divers souvenirs historiques qui s'y rattachent; car chacune de ces baies, de ces vallées, de ces montagnes, a sa place marquée dans les anciennes sagas, ou dans les annales modernes. Souvent cette histoire est triste; c'est le récit d'une éruption de volcan, le tableau d'une famine, d'une épidémie et de tous ces fléaux qui ont traversé l'Islande à chaque siècle. Mais en remontant plus haut, elle se revêt d'un caractère héroïque qui lui donne un singulier prestige. C'est le temps des Jarls et des Scaldes, le temps des mythes religieux et des combats à main armée. Ici Ingolfr, le premier colon de l'Islande, retrouve les pénates qu'il avait jetés à la mer pour lui indiquer le lieu où il devait aborder; là vivaient les Sturlungr; ailleurs est la montagne célèbre dans la saga de Nial. Dans cet humble bœr qu'on trouve auprès du Geyser, Arae Frode, le premier historien de l'Islande, écrivait son *Landnama Bok* et ses *Schedœ*. Dans cet autre, non loin de Breidabolstad, Sœmund chantait l'Edda. Il n'y a plus ici, il est vrai, de monumens primitifs; les uns ont disparu avec le temps, les autres ont été transportés à Copenhague. Mais l'histoire est là qui indique à chaque pas l'endroit qu'il faut voir et le nom qu'il faut y chercher.

Le lieu le plus célèbre de l'Islande, c'est Thingvalla (1). C'est là que, dans les premiers temps de la république, les principaux habitans du pays avaient organisé un gouvernement central; c'est là que chaque année se tenaient ces assemblées générales, ces *althing*, espèces de champ-de-mars, où l'on venait délibérer sur les affaires publiques, et promulguer les nouvelles lois. Là, en l'an 1000, le christianisme fut adopté à la majorité des voix. Là venaient les grands juges, et les deux évêques, et les chefs des différens districts. On réglait les impôts, on lisait à haute voix les principaux contrats de vente et de mariage, car c'était à la fois une assemblée politique et une assemblée de famille. Quand le langmand avait parlé pour tout le pays, le sysselmand parlait pour son canton. Les prêtres tenaient leur synode, le tribunal supérieur jugeait les procès criminels. Non loin du tertre de gazon où il venait siéger, est le rocher où l'on décapitait les hommes, le lac où l'on jetait dans un sac les femmes

(1) J'emploie ici le mot mis en usage par les étrangers. Le vrai mot islandais est Thingvollr, au pluriel Thingvallr (*Champs du Thing*). Les Islandais écrivent Thing avec un caractère particulier qui manque aux autres alphabets, et qui se prononce en sifflant. C'est le *th* des Anglais.

condamnées à mort, et le bûcher où l'on brûlait les sorciers. Les assemblées de Thingvalla commençaient ordinairement au mois de juillet et duraient quelques semaines. Les deux chefs de l'althing occupaient une petite maison en pierre dont on voit encore les vestiges; les autres campaient sous des tentes. Pendant le temps de la république, les présidens de l'assemblée étaient les langmand élus par le peuple. Plus tard, quand l'Islande fut réunie au Danemarck, le gouverneur nommé par le roi s'empara successivement de leurs différentes attributions, et il ne leur resta plus que le caractère d'homme de loi et leur droit de juridiction. Les comices de l'althing ont duré huit siècles. Elles ont passé tour à tour par le paganisme scandinave et le christianisme, par la ferveur catholique des premiers temps et la réformation, par la république et la monarchie. Une ordonnance du roi de Danemarck les a supprimées en 1800. Le tribunal supérieur, le gouverneur, l'évêque, sont aujourd'hui à Reykiavik.

C'est dans le fond d'une coulée de lave, entre les masses gigantesques de rochers que se tenaient les séances de l'althing. A voir ce vallon étroit, isolé au milieu des montagnes, resserré par ces lourdes murailles de pierre, on dirait que la nature avait disposé ce lieu exprès pour les orageuses assemblées d'un peuple de pirates et de guerriers. Lorsqu'on arrive à Thingvalla, par la route de Laxelv, on descend dans ce vallon comme dans un abîme, par une pente tortueuse, par un sentier rompu qui ressemble à un lit de torrent. A droite, les rochers s'inclinent vers le lac, comme s'ils suivaient encore la pente que leur imprimait le volcan enflammé; à gauche, ils s'élèvent comme de hauts remparts, et se dessinent à l'horizon sous les formes les plus étranges. D'un côté, le vallon est fermé par ce chemin où l'on n'avance qu'avec peine, de l'autre par une cascade. Tout autour on n'aperçoit que des montagnes rouges, une plaine semée de quelques arbustes chétifs, un grand lac, et au bord du lac la pauvre église de Thingvalla. Le soir, quand tout ce paysage est éclairé par les doux reflets d'une lumière argentée, quand tout est calme, et qu'on n'entend que la chute de l'eau, et le léger frôlement de quelques touffes de mousses chassées par le vent, c'est l'un des lieux les plus romantiques qu'il soit possible de voir, et si, au milieu de cette solitude profonde, on se représente les grandes réunions d'autrefois, les tentes blanches dressées dans ce vallon, les juges assis sur les blocs de lave, les chefs de chaque cohorte marchant sous leur bannière, et le peuple dispersé à travers les rochers, je ne sache pas de tableau plus digne d'occuper le pinceau du peintre, et la plume de l'historien et du romancier.

Tandis que nous étions campés sous notre tente au milieu du vallon, nous vîmes venir à nous un homme dont l'extérieur et les vêtemens por-

taient l'empreinte de la misère, qui nous demanda dans un langage barbare, mêlé de latin, de danois et d'islandais, si nous voulions acheter du lait et du poisson. C'était le prêtre de Thingvalla. Le sort des prêtres dans ce pays est triste, plus triste encore que celui des prêtres d'Irlande, sur lesquels on s'est si souvent apitoyé. Ils ne reçoivent rien du gouvernement. Ils ont pour tout bien la jouissance de la ferme qui appartient à l'église, et le quart des dîmes payées par leur paroisse. Si la veuve de leur prédécesseur vit encore, ils sont obligés de lui abandonner une part du produit de la ferme. Si la vieillesse ou les infirmités les empêchent de faire leur service, on leur donne un chapelain avec lequel ils partagent encore leur mince revenu. Ils ont une certaine taxe pour les diverses cérémonies du culte, mais cette taxe est très légère, et les paysans la paient avec du beurre et du poisson. Il y a certaines églises où le produit de la dîme, du casuel et de la ferme ne rapporte pas plus de 20 à 30 thaler (60 ou 90 fr.); celle de Thingvalla est de ce nombre. Les prêtres ne peuvent plus exiger de corvées de leurs paroissiens. La seule prérogative dont ils jouissent encore, c'est de pouvoir placer à la fin de l'automne, dans chaque bœr, un mouton que le paysan s'engage à nourrir pendant l'hiver, et à leur rendre au printemps. Ne pouvant vivre avec ce peu de ressources, le prêtre est obligé de travailler comme le plus pauvre habitant de son district; il cultive sa ferme, il ferre ses chevaux, il va à la pêche, il est, pendant six jours de la semaine, pêcheur et paysan. Le septième il revêt le surplis et prêche ses paroissiens. Le malheur est qu'avec cette vie de labeur, le prêtre finit par s'assimiler aux bateliers avec lesquels il passe une partie de son temps. En travaillant comme eux, il prend l'habitude de boire de l'eau-de-vie comme eux. Il oublie lui-même sa dignité de prêtre, et le dimanche, s'il prêche la patience et la sobriété, Dieu sait comment il doit être écouté.

La demeure du prêtre de Thingvalla était plus sale, plus misérable que toutes les demeures de paysans que nous avions visitées jusque-là. Dans une chambre obscure, humide, sur le sol nu, nous trouvâmes deux lits qui ressemblaient à des grabats. C'était le sien, celui de sa femme et de ses enfans. A côté, il y avait ses provisions qui se composaient de quelques pains de suif, d'un peu de seigle et de lait. Une vieille femme cardait de la laine dans une autre chambre, et un lépreux broyait le seigle sous une pierre. La lèpre est une maladie fréquente dans ce pays, mais les Islandais ne redoutent pas l'approche de ceux qui en sont affectés. Ils la regardent comme une maladie héréditaire, mais non contagieuse. Si le malheureux lépreux de la vallée d'Aoste était venu dans ce pays, il aurait pu y trouver des amis et une sœur.

Nous couchâmes le soir dans l'église. C'est le refuge habituel des

voyageurs, qui, dans les mauvais temps, ne pourraient reposer sous une tente. L'église n'est du reste que comme un appendice de la ferme du prêtre. C'est là qu'il vient écrire, c'est là que sa femme étend la laine; et le tribut que les étrangers lui paient pour y passer une nuit ou deux, il le garde pour lui.

Le lendemain nous étions en route pour le Geyser, et nous nous arrêtions avec surprise auprès du cratère de Tentron, dont le sommet, chargé de scories de lave, est comme une cheminée ouverte prête à lancer encore la flamme et la cendre. De là, on ne marche qu'à travers un sol dévasté, jusqu'aux sources chaudes de Langarvatn. Nous voyageâmes tout le jour et toute la nuit. Le matin au lever du soleil, nous passions sur une mauvaise planche la large cascade de Bruara, et deux heures après nous étions au milieu des vapeurs du Geyser. La température avait changé complètement. Le thermomètre était descendu de 12 degrés à 0, et un vent violent soufflait dans la plaine.

Les sources bouillantes du Geyser sont situées sur une colline, au-dessus d'une plaine marécageuse, fermée par une ceinture de montagnes noires qui donnent à toute cette contrée un caractère de deuil et de tristesse. Au milieu le mont Hécla lève sa tête blanche, et à l'extrémité apparaît le Blaafial, plus chargé de neige encore que l'Hécla. Le grand bassin du Geyser est entouré d'une croûte épaisse de silice, taillée par parcelles comme une écaille de tortue. Il a 16 mètres de largeur et 23 de profondeur. Près de là est le Strockr (1) qui partage avec le grand bassin l'admiration des voyageurs. Mais à chaque pas sur la colline, on rencontre une quantité d'autres sources, celles-ci larges et profondes, ouvrant leur bassin de silice rose, et leurs cavités bleues comme l'azur du ciel, celles-là commençant à peine à sortir de terre, et fumant à travers le gazon qui les recouvre à demi. De chaque côté, l'eau de ces sources se répand sur le sol qu'elle pétrifie, et la vapeur qui s'échappe de la chaudière ardente, s'en va comme des nuages de fumée à travers la plaine. Aussi je comprends maintenant la naïve pensée de ce vieil auteur du *Kongs-Skugg-Sio* (2), qui, ne sachant comment expliquer cette chaleur souterraine, écrivait, dans sa candide ignorance, que toutes ces sources étaient autant de fournaises où le démon faisait bouillir les damnés.

Le Geyser ne jaillit pas régulièrement. Il est soumis à l'influence de la pluie, du vent, des saisons. Nous avions établi notre tente entre les sources mêmes, afin de voir l'éruption de plus près, et nous l'attendions avec impatience dès le moment de notre arrivée. Le jour, nous craignions de

(1) Geyser vient de Geys (*Furens*). Strockr en islandais signifie *pyramide*.

(2) Livre islandais curieux, écrit entre 1140 et 1270, traduit en latin sous le titre de *Speculum regale*, imprimé à Soroe en 1768, in-4o.

nous écarter, la nuit nous veillions chacun à notre tour, afin de donner le signal à nos compagnons de voyage. Plusieurs fois nous fûmes réveillés par les cris de celui qui montait la garde. Le bassin du Geyser commençait à s'agiter. On entendait un bruit souterrain pareil à celui du canon, et le sol tremblait comme s'il eût été frappé par des coups de bélier. Nous courions en toute hâte au bord de la colline; mais le Geyser, comme pour se jouer de nous, montait jusqu'au-dessus de sa coupe de silice, et débordait lentement comme un vase d'eau qu'on épanche. Enfin après deux jours d'attente, nous fîmes jaillir le Strockr, en y faisant rouler une quantité de pierres et en tirant des coups de fusil. L'eau mugit tout à coup, comme si elle eût ressenti dans ces cavités profondes l'injure que nous lui faisions, puis elle s'élanca par bonds impétueux, rejetant au dehors tout ce que nous avions amassé dans son bassin, et couvrant le vallon d'une nappe d'écume et d'un nuage de fumée. Ses flots montaient à plus de quatre-vingts pieds au-dessus du puits, ils étaient chargés de pierres et de limon; une vapeur épaisse les dérobait à nos regards, mais, en s'élevant plus haut, ils se diapraient aux rayons du soleil, et retombaient par longues fusées comme une poussière d'or et d'argent. L'éruption dura environ vingt minutes, et deux heures après, le Geyser frappa la terre à coups redoublés, et jaillit à grands flots, comme l'eau du torrent, comme l'écume de la mer, quand le vent la fouette, quand la lumière l'imprègne de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Nous assistions alors à l'un des phénomènes naturels les plus curieux qui existent; mais ce qui a rendu notre séjour au Geyser plus intéressant encore, ce sont les observations de géologie et de météorologie faites par deux de nos compagnons de voyage. M. Robert a recueilli autour de ces sources brûlantes des échantillons curieux de lave et de silice, et M. Lottin a fait une importante découverte. Jusqu'ici on avait cru que les sources d'eau bouillante ne s'élevaient pas au-dessus de cent degrés. En plaçant dans celles du Geyser trois thermomètres centigrades, M. Lottin s'est assuré qu'elles montaient à près de cent vingt-quatre, et le soin consciencieux, l'habileté avec laquelle cette observation a été faite doivent être une garantie pour tous ceux qui seraient tentés de révoquer en doute un tel résultat.

Une fois notre travail achevé, nous reployâmes notre tente, et nous partîmes pour Skalholt en saluant gaiement le Geyser, comme des moissonneurs saluent le champ où ils ont récolté.

Quand on parle de l'Islande, l'un des premiers noms sur lesquels se reporte d'abord la pensée, c'est celui de Skalholt. C'est la vieille capitale de cette fière aristocratie des Jarl, qui auraient voulu faire de chacun de leur village une capitale. C'est la véritable Athènes de ces landes du Nord,

qui, dans les premiers siècles du moyen-âge, portèrent sur leur couche de pierre plus de fleurs de poésie que les contrées méridionales. Le premier siége épiscopal de l'Islande fut établi à Skalholt, ainsi que la première école. Là fut aussi, pendant une vingtaine d'années, l'imprimerie (1). Là ont vécu des hommes justement célèbres, des orateurs, des philosophes, des historiens; cet Isleifr qui commença, en l'an 1057, ses fonctions de premier prélat de l'Islande, par assembler autour de lui une troupe d'enfans, à qui il enseignait les belles-lettres; ce Gissur, qui, au commencement du XIIe siècle, avait visité les grands états de l'Europe, et parlait la langue de tous les pays où il avait voyagé, si bien qu'à son retour on lui donna le surnom de *Flos Peregrinationis;* Tharlakr l'érudit, et Finnsen, le savant auteur de l'*Histoire ecclésiastique.* Deux fois l'église métropolitaine de Skalholt fut brûlée, et deux fois rebâtie à grands frais sur un plan plus large. L'évêque donnait alors des fêtes auxquelles il invitait huit cents personnes, et chacune d'elles, en s'en allant, recevait quelque présent. Plus tard, lorsque l'école de Hoolum fut fondée, celle de Skalholt conserva encore sa prérogative. En l'an 1100, on enseignait dans cette école le latin, la grammaire, la poésie, la musique. C'est plus qu'on n'en savait alors dans d'autres grandes villes du reste de l'Europe.

En 1552, le roi de Danemarck établit un nouveau règlement pour ces deux écoles. Il donna aux évêques la jouissance de quelques biens que la réformation avait enlevés au clergé, et leur imposa l'obligation de pourvoir à l'entretien des élèves. Mais trop souvent les évêques, au lieu de remplir noblement leur devoir, s'abandonnèrent à un indigne sentiment de cupidité. Ils prenaient pour eux le revenu des biens qui leur étaient confiés, et dépensaient pour les élèves le moins possible. Plusieurs fois le roi leur écrit pour les rappeler à leur devoir. Finnsen rapporte, dans son *Histoire ecclésiastique,* une lettre qui montre dans quels minces détails il fallait entrer, et quelles précautions on était obligé de prendre pour garantir les pauvres élèves stipendiaires de l'avarice des prélats. Permettez-moi de vous citer quelques passages de cette lettre vraiment caractéristique, et pour le temps où elle fut écrite, et pour le pays auquel elle s'adresse.

« L'évêque, dit le chancelier, qui parle au nom du roi, entretiendra, « pour l'amour de Dieu, une bonne école et vingt-quatre écoliers : il « aura un professeur et un maître; il donnera au premier 60 thalers par

(1) De 1685 à 1704. Elle était venue de Hoolum, elle y retourna. Entre autres bons livres imprimés à Skalholt dans ce court espace de temps, il faut compter le *Landnama Bok*, la saga du roi *Olaf*, les *Harmonies évangéliques*, la *Grammaire latine*, le *livre de l'Althing*. Nous rapporterons en France quelques-uns de ces livres, qui sont à présent, en Islande même, de vraies raretés.

« an (180 francs), en beurre, poisson, vadmal, ou argent, comme il vou-
« dra. Il lui donnera de plus quatre moutons vieux (*4 gamle faar;* le chan-
« celier avait sans doute peur que l'évêque ne donnât des agneaux), trois
« mesures de farine, une de sel, une de beurre, deux cents poissons et du
« lait.

« Il donnera au maître 20 thalers par an.

« Il sera obligé de donner aux élèves une bonne boisson et de bons ali-
« mens: aux plus grands, à chaque repas, le quart d'un gros poisson, ou
« la moitié d'un poisson ordinaire; aux plus petits, le quart d'un bon
« poisson et du beurre.

« Les repas devront être préparés à une heure précise, de manière que
« les élèves ne négligent pas leurs leçons.

« Si Dieu voulait que quelques-uns d'entre eux devinssent malades,
« l'évêque devra les garder, pour en prendre soin, et leur faire servir du
« poisson frais, du lait et de la soupe.

« Chaque année, à la Saint-Michel, il fournira aux élèves des vête-
« mens: aux grands, dix aunes de vadmal; aux autres, sept aunes.

« Il leur donnera de la lumière pour étudier le soir et pour se coucher.
« Il ne pourra, sous aucun prétexte, les détourner de leurs leçons pour
« les employer à quelque travail que ce soit, et sera obligé de les garder
« été et hiver. »

Malgré toutes ces précautions, les écoles ne furent pas mieux entretenues. Les maîtres et les élèves se plaignirent. Les évêques aussi se plaignirent de ne pouvoir satisfaire aux obligations qu'on leur imposait, et, en 1746, ils obtinrent une ordonnance, qui, tout en leur conservant le même revenu (1), réduisait à huit mois de l'année le temps des études. En 1797, la réunion des deux évêchés de Hoolum et de Skalholt en un seul entraîna celle des deux écoles. La nouvelle institution, basée sur de nouveaux règlemens, fut d'abord établie à Reykiavik; de là elle a été transférée à Besesstad. J'espère vous en parler plus au long dans une prochaine lettre.

Nous arrivions dans la capitale primitive de l'Islande avec tous les souvenirs de son histoire, rêvant à ses riches évêques, à ses réunions de savans; et lorsqu'au détour d'une colline le guide me dit : « Voilà Skalholt! » je ne pouvais croire que le malheureux groupe de maisons que j'apercevais devant moi fût cette vieille cité dont je m'étais fait un autre tableau. C'était pourtant bien Skalholt : un pauvre bœr de paysans, ha-

(1) Ce revenu montait à 2,500 thalers (7,500 fr.) pour Skalholt, qui devait avoir vingt-quatre élèves, et 2,000 thalers pour Hoolum, qui n'en avait que seize. C'était à cette époque une somme considérable pour l'Islande. Les évêques recevaient en outre plusieurs élèves riches qui payaient le prix de leur pension.

bité par trois familles, qui se partagent la même laiterie et la même cuisine; une église en bois, étroite et mal bâtie, voilà Skalholt. Le cimetière seul atteste qu'il y avait là autrefois une métropole. Il est tracé dans des proportions plus grandes que l'église et le bœr. Les morts ont mieux gardé que les vivans la place où fut le siége épiscopal. Près du cimetière sont les ruines de l'ancienne école, et l'endroit où le paysan a bâti sa triste cabane est celui même où l'évêque avait autrefois sa demeure. L'église aussi a été reconstruite sur un plan plus vulgaire, et dans des dimensions beaucoup plus petites. Elle a cependant conservé quelques restes de sa fortune première, plusieurs beaux livres, plusieurs ornemens d'autel précieux, des chasubles richement travaillées, et un calice en vermeil, qui, à en juger par ses ciselures, par ses médaillons peints sur émail, doit remonter aux premiers temps de la renaissance de l'art. Si je ne me trompe, c'est le calice dont il est parlé dans l'histoire ecclésiastique d'Islande, qui fut apporté à Skalholt par l'évêque Klangr, en 1153. Ce qu'il y a ensuite de plus remarquable dans cette église, ce sont des inscriptions de tombeau. Une, entre autres, m'a frappé par son expression poétique: elle fut faite pour la fille de l'évêque Vidalin, qui, lui aussi, peut être mis au nombre des hommes distingués de l'Islande (1).

Je vais dans la tombe profonde,
Heureuse épouse du Seigneur.
Mon nom n'était pas de ce monde,
Il est dans un monde meilleur.

La mort apporte à mon enfance
Le froid baiser qui fait souffrir.
Mais gaiement là-haut je m'élance,
Je revis pour ne plus mourir.

Adieu donc, lumière infidèle,
Pâle reflet d'un jour plus pur.
D'ici la lumière éternelle
M'apparaît dans ce ciel d'azur.

Nous visitâmes tout Skalholt et toutes ses ruines, et chaque pas que nous faisions sur ce sol poétique ajoutait à nos déceptions. Nos rêves du passé furent interrompus par un incident qui ne pouvait guère les égayer. Le cheval qui portait nos provisions avait pris une autre route que la nôtre. Nous demandâmes du pain au propriétaire du bœr; mais les Islandais ne mangent pas de pain. Pour le remplacer, la femme du paysan

(1) Il a laissé plusieurs recueils de sermons, un recueil de discours et de poésies latines, et un livre de religion intitulé: *Postilla evangelica*, qui se trouve dans toutes les maisons islandaises. Il avait été d'abord professeur à l'école de Skalholt. Il mourut en 1720.

nous fit, avec de la farine de seigle, une espèce de galette, comme on en prépare ici dans les occasions extraordinaires, une galette qui n'est ni pétrie ni cuite. Quand nous en eûmes mangé, nous fûmes tous malades; mieux valait encore faire diète; et nous partîmes tous de Skalholt plus affamés qu'en y entrant.

De là à l'Hécla, nous avions une longue journée à faire, et deux larges rivières à traverser; mais, de distance en distance, nous voyions la tête blanche du cratère se dessiner comme un croissant entre les brunes sommités des autres montagnes, et alors nous redoublions le pas et nous marchions avec ardeur. Si le long de notre route nous avions été frappés de toutes les traces sinistres des éruptions de volcans, quand nous arrivâmes aux environs de l'Hécla, il nous sembla que nous n'avions rien vu. C'est là qu'il fallait venir chercher l'aspect de la ruine et de la désolation. Partout le sol bouleversé, partout la terre enfouie sous ce déluge de feu; des blocs de lave comme des murailles, des montagnes de cendre engendrées par le cratère, et vomissant à leur tour d'autres montagnes, voilà ce que nous contemplions avec un sentiment d'effroi et de stupéfaction. Cette fois, nous ne pouvions plus suivre en droite ligne notre chemin. Il fallait passer autour des masses de pierres, se glisser entre les rochers, éviter les crevasses. Nous courions des bordées sur cette terre de volcans, comme un navire qui a le vent contraire, et qui marche vers le port en le perdant de vue. A chaque pas, un rempart de roc, une rivière formée par la neige des montagnes, ou un marais baigné sans cesse par la rivière. Nous regardions de temps à autre l'Hécla, dont le soleil dorait alors la robe blanche, et qui, du haut de sa crête glacée, semblait se moquer de notre fatigue et de nos efforts. Enfin, après avoir fait de longs détours dans le même cercle à travers la cendre et la pierre calcinée, nous arrivâmes dans une jolie vallée, abritée entre des rochers, coupée par un ruisseau. Au fond, nous aperçûmes une ferme, un enclos de gazon. C'était bien un Eldorado au milieu d'une terre aride, une oasis dans le désert, si jamais il en fut. Nous établîmes là notre tente, après seize heures de marche. Nous étions au pied du cratère.

Le lendemain, nous partîmes avec un homme du pays pour faire cette ascension de l'Hécla, qui, dès notre arrivée en Islande, avait été notre rêve le plus beau. Le temps était sombre, mais nous craignions qu'un autre jour il ne devînt plus sombre encore. Nous gravîmes à cheval les premières aspérités. A mesure que nous avancions, nous pouvions suivre, de distance en distance, tous les élémens d'une éruption: d'abord la pierre ponce, poreuse et légère, qui monte à la surface du cratère, comme l'écume à la surface de l'eau, et s'envole au loin comme la cendre chassée par le vent; puis la scorie broyée, tordue entre les masses de lave dont elle

s'échappe; comme la crasse des lingots de fer; puis la lave plus ferme et plus compacte; puis le basalte serré, luisant, poli comme le marbre; puis enfin l'obeidien, noir comme le jais, brillant comme le verre, dégagé de tout alliage étranger, et sortant du cratère pur comme l'acier.

Après deux heures de marche, nous mîmes pied à terre, et alors vint la fatigue. Comme il avait fallu nous précautionner contre la neige et le froid, nous portions de grosses bottes et de lourds vêtemens. Le chemin était escarpé, raboteux, montant en droite ligne; nous marchions en courbant le dos, et en nous appuyant sur nos genoux. Bientôt nous arrivâmes au pied d'une montagne hérissée de pointes de basalte et de blocs de pierre détachés du sol. Là, rien ne soutenait nos efforts; quand nous posions le pied sur un roc, il s'écroulait sous nous; quand nous croyions marcher en avant, nous redescendions avec les pierres qui suivaient l'ébranlement que nous leur donnions, et nous entraînaient dans leur chute. Pas un arbuste n'était là pour nous servir d'appui, pas une plante à laquelle nous pussions nous cramponner. Tout ce roc escarpé était comme une muraille nue et vacillante, qui semblait s'en aller en morceaux quand nous essayions de la gravir. A chaque instant, il fallait nous arrêter pour nous reposer et reprendre haleine. Quelques-uns de nos compagnons de voyage qui avaient été sur des montagnes beaucoup plus élevées, nous disaient n'avoir jamais éprouvé une telle fatigue. Pour moi, je me couchais tout au long sur les rochers de basalte, et en étendant les jambes sur cette pierre froide, j'éprouvais une douleur comme si on me les eût brisées. Lorsque enfin nous fûmes arrivés au sommet de cette pointe aiguë, nous en vîmes s'élever une seconde devant nous, et après celle-ci une troisième, car toute la montagne n'est qu'une longue suite de pics escarpés étagés l'un sur l'autre, et fuyant comme des gradins.

Pendant que nous accomplissions ainsi péniblement notre ascension, le ciel s'était assombri. Le vent sifflait; la pluie tomba à flots, et, un peu plus haut, cette pluie était de la neige. Alors une brume épaisse enveloppait la montagne; un rideau de nuages nous serrait dans ses sombres replis, et nous ne distinguions plus rien autour de nous. Notre guide, las et découragé, refusait d'aller plus loin. Nous n'étions encore que sur le premier cône de l'Hécla; nous voulions continuer notre route jusqu'au bout. Après avoir employé toute notre éloquence de voyageurs, nous finîmes par le décider à nous mener jusqu'au pied du second cône; là, nous demandâmes à aller au milieu, puis au-dessus, et enfin sur la cime de l'Hécla. L'orage avait cessé. Un rayon de lumière perçait à travers les brouillards; mais c'était ce rayon de lumière qui ne sert qu'à faire mieux ressortir l'obscurité. Nous distinguions au-dessous de nous les montagnes comme des masses confuses, la plaine couverte d'une brume épaisse, et à

travers cette brume, cette plaine, ces montagnes, le soleil voilé par les nuages projetait de loin en loin une lueur vague, une teinte blafarde. Et tout était morne, silencieux comme le désert, profond comme l'abîme. Pas un cri ne se faisait entendre; pas un être vivant, pas une plante ne se montrait à nos yeux. On eût dit la nature morte, entourée par la nuit, plongée dans le chaos.

Tout à coup le rideau de nuages se déchire, l'azur du ciel reparaît, les rayons du soleil éclatent dans l'espace. Le long de la vallée, le vent balaie le brouillard, qui s'entr'ouvre, s'éclaircit, et s'en va par lambeaux, léger et transparent comme un voile de gaze. D'un côté, nous voyons reparaître toutes les montagnes qui environnent l'Hécla, avec leur crête rouge et leurs bords cendrés; de l'autre, les Snœfial, qui portent dans les nues leurs épaules de neige et leurs pics de glace, brillans comme des pointes de lance aux rayons du soleil. A nos pieds, la plaine se déroule au loin avec les lacs d'eau limpide, qui parsèment sa robe verte comme des diamans, et les deux rivières qui la traversent comme des guirlandes. La montagne bleue, voisine du Geyser, s'élève au milieu de la vallée; et devant nous, à l'horizon, nous apercevons comme une ceinture d'or la pleine mer, étincelante de lumière, et les îles Westmann.

Nous restâmes saisis d'un sentiment inexprimable d'admiration en face d'un spectacle si inattendu. C'était le jour de printemps de cette nature désolée; c'était le *fiat lux* de cette nuit de chaos. Alors nous oubliâmes en un instant et la fatigue de notre excursion et le froid et la neige. Nous saluâmes d'un cri de joie enthousiaste ces solitudes lointaines, et notre vieux guide lui-même partageait nos transports. C'était la seconde fois de sa vie qu'il montait jusqu'au haut de l'Hécla, et pour la première fois avec des Français.

Ce jour-là, c'était la fête de M. Gaimard. Nous la célébrâmes gaiement avec le vin de Champagne que nous avions apporté, et nous nous en revînmes en récoltant sur notre route des échantillons de lave et de basalte. Nous avions quitté notre tente à neuf heures du matin; nous y rentrâmes à minuit, riches de nos souvenirs, heureux de notre journée.

X. MARMIER.

Reykiavik, 22 juillet 1836.

JEAN-SÉBASTIEN

L'ORGANISTE.

Ici l'instinct musical est héréditaire. En six générations à peine trouveriez-vous deux membres de cette famille qui n'aient pas fait de la musique l'occupation de leur vie. Un boulanger de Hongrie fut le patriarche de cette féconde tribu, la tige luxuriante d'où se sont échappés tant de merveilleux rejetons. Au commencement du XVIe siècle, inquiété par les guerres de religion, Veit Bach abandonna Presbourg, emportant avec lui tout ce qu'il put sauver de sa petite fortune et gagna la Thuringe, espérant y trouver asile et protection. Il s'établit à Wechmar, petit village situé non loin de Gotha, où il reprit avec sa profession ses études musicales long-temps négligées; chaque jour il emportait son cistre dans son moulin, et préludait en chantant de saintes mélodies, au milieu du fracas des meules et des roues. Veit Bach jeta dans l'ame de ses deux fils cette harmonieuse semence qu'ils transmirent ensuite à leurs enfans, de telle façon qu'il en résulta bientôt une famille musicale en possession des charges les plus importantes dans presque toutes les contrées de la Thuringe. Certes, les Bach n'ont pas tous été des hommes de génie ; cependant, à chaque génération, on en compte au moins deux qui se sont distingués. Au commencement du XVIIe siècle, trois jeunes gens, petits-fils du vieux Bach, s'annoncèrent par de si heu-

reux débuts, qu'ils furent jugés dignes, par le comte régnant de Schwarzbourg-Arnstadt, d'être envoyés en Italie, pour y terminer leurs études à ses frais. On ne peut dire jusqu'à quel point ils répondirent aux espérances de leur noble protecteur, car il ne nous est rien parvenu de leurs ouvrages. Il en eût été de même de la quatrième génération, et d'admirables morceaux seraient aujourd'hui tout-à-fait inconnus, si Jean-Sébastien n'avait eu soin de les conserver. Voici les noms des maîtres de la famille Bach, dont il reste des fragmens importans.

Jean-Christophe, organiste de la cour et de la ville, à Eisenach. Il a surtout inventé de simples et d'heureuses mélodies. Dans les archives de la famille que Charles-Philibert-Emmanuel Bach conservait à Hambourg, on a trouvé, parmi bien d'autres pièces, un motet de sa composition dans lequel il avait essayé de faire usage de la sixte augmentée; audace inouie à cette époque. Pour se convaincre des études profondes et sévères que Jean-Christophe avait faites, il suffit de lire un morceau d'église sur ces paroles : *es erhub sich ein streit*, composé par lui à l'occasion de la fête de saint Michel. Ce fragment est écrit pour vingt-deux voix obligées. Ch.-Ph.-Emmanuel en faisait grand cas. « Je me souviens, écrit Forkel, d'un jour où le vieux et digne homme me fit entendre quelques-unes de ses anciennes compositions; il jouait de mémoire et semblait dépenser le peu de forces qui lui restaient à faire mouvoir ses pauvres doigts engourdis par l'âge; il fallait le voir s'épuiser en travail autour de ces graves études, suivre le motet à travers toutes ses transformations, et, lorsque reparaissait libre et pur le chant qui lui rappelait sa jeunesse, sa famille et ses amours de vingt ans, il fallait voir le vieillard sourire avec béatitude et mouiller de ses larmes les touches du clavier. » Après Christophe viennent son jeune frère Jean-Michel, organiste et greffier de la ville, et Johann Bernhard, musicien de la chambre et organiste à Eisenach; il a écrit surtout de belles ouvertures dans le style français.

Non seulement ceux que je viens de citer, mais encore plusieurs autres membres de cette famille, auraient pu sans contredit obtenir des charges plus importantes, s'ils eussent voulu abandonner la Thuringe et se faire connaître hors de leur patrie. C'est vraiment une belle chose à contempler que la vie simple et laborieuse de ces premiers artistes. Il était réservé à l'Allemagne de posséder toutes

les gloires naïves et solitaires, et la terre d'Albert Dürer et de Holbein devait aussi donner au monde la famille Bach et Beethoven. En effet, c'est là surtout qu'on trouve ces hommes de conscience et de foi qui passent leur vie en face d'une toile ou d'un clavier, ames pures et tendres qui, dans leurs naïves spéculations, cherchent à réaliser leur idéal par une tête de saint ou par une religieuse mélodie; artistes dévoués au travail qui, dans leurs momens de loisir, sortent de l'atelier pour rentrer dans la famille, et se gardent bien d'éparpiller leur existence dans les pays étrangers et d'aller y chercher des discussions et des théories nouvelles, persuadés qu'ils sont qu'entre l'œuvre et l'artiste, une seule chose peut s'interposer : la foi; et cette foi, où la trouveraient-ils sur la terre, si ce n'est dans le fond de leur ame?

Les membres de la famille Bach conservèrent toujours les uns pour les autres un tendre attachement; comme ils ne pouvaient habiter tous ensemble et voulaient cependant entretenir leur franche et loyale amitié, ils fondèrent la coutume de se réunir une fois l'an en un lieu désigné. Lorsque, dans la suite, la famille, devenue plus nombreuse, se fut dispersée hors de la Thuringe, dans la Haute-Saxe, en France, en Italie, cette fête annuelle n'en subsista pas moins. Le lieu du rendez-vous était ordinairement Erfurt, Eisenach ou Arnstadt; selon l'habitude d'alors de sanctifier toutes choses par les pratiques religieuses, sitôt après les premiers embrassemens, ils entonnaient un chœur. C'était d'abord un chant large et sévère, une action de graces envers Dieu qui leur permettait de se revoir heureux et bien portans; ensuite la musique devenait triste et lente, et tous s'agenouillaient priant pour leurs vieux parens morts. Enfin, on se levait, et le chœur finissait par un hymne où les pères appelaient toutes les bénédictions du ciel sur la tête de leurs enfans. Nul étranger n'était admis à contempler cette première effusion d'amour, et les gens de l'auberge qui, attirés par le bruit, venaient écouter à la porte, ne pouvaient entendre sans émotion ce concert harmonieux de tant de voix de la même famille; car, de même que les Bach se ressemblaient par la vigueur du corps et les signes du visage, ainsi leurs voix, sans être tout-à-fait pareilles, avaient entre elles des rapports faciles à reconnaître et dont on était frappé, surtout en entendant la voix aiguë et frêle de l'enfant monter autour de celle de son père qui la soutenait dans l'harmonie, comme le passe-

reau soutient dans l'air ses petits dont les plumes commencent à pousser.

Après cette pieuse introduction, ils se mettaient à table et soupaient joyeusement. A la fin du repas, la musique revenait; seulement les hymnes faisaient place aux chansons nationales, car ces hommes étaient d'abord chrétiens, puis Allemands: après Dieu, la patrie. Ces chœurs mettaient en émoi toute la ville; les passans s'arrêtaient en groupe autour de la maison. L'aubergiste officieux introduisait avec un air de protection ceux qui dépensaient le plus assidument leurs revenus chez lui, et laissait les autres se morfondre à la porte. On a dit que les Bach avaient improvisé, dans ces réunions, plusieurs airs qui depuis sont devenus populaires. Je pense qu'il faut croire plutôt qu'ils les ont tout simplement variés, attendu qu'on en peut voir en grande partie les idées primitives dans un recueil imprimé à Vienne, en 1542.

Cependant tous ces braves et joyeux Thuringiens seraient aujourd'hui dans l'obscurité, s'il n'était sorti de leur sein un homme dont la gloire fut telle, qu'il en a rejailli sur leur tombe une douce lumière; et cet homme, c'est Jean-Sébastien, le joyau de sa famille, l'organiste de sa patrie, l'enfant le plus chéri de la Musique.

Jean-Sébastien est né à Eisenach, le 21 mars de l'année 1685. Son père, Jean-Ambroise, maître de musique de la cour, avait un frère jumeau, nommé Chrysostôme, qui exerçait à Arnstadt la même profession, et tous deux se ressemblaient tellement, que leurs femmes ne savaient les distinguer l'un de l'autre que par le vêtement. Ils avaient la même voix, le même geste, et s'aimaient bien, car leurs sensations comme les lignes de leur visage étaient toutes pareilles. La ressemblance de ces deux êtres devenait plus parfaite et plus harmonieuse encore dans les phénomènes spirituels. Dans leurs croyances, dans leurs pensées, dans leur style, partout la même unité; c'étaient deux vases faits du même métal; aussi rien d'étonnant, lorsque le monde extérieur les frappait, qu'ils rendissent le même son. Si l'un était malade, l'autre ne tardait pas à se mettre au lit; ils moururent presque en même temps, et furent un sujet de curieuses observations pour les savans qui les approchèrent.

Jean-Sébastien avait à peine dix ans lorsque mourut son père; il avait aussi perdu sa mère depuis peu. Le pauvre enfant pleura bien

de se voir orphelin si jeune; il quitta Eisenach et vint se réfugier chez son frère aîné, Jean-Christophe, organiste à Ordruff. Ce fut de lui qu'il apprit à poser ses doigts sur le clavier, et dès ce moment se développa son aptitude musicale. A peine avait-il en ses mains un morceau que son frère lui donnait à travailler, qu'il en demandait un plus difficile. Les plus célèbres compositeurs de clavecin étaient alors Froberger, Fischer, Johann Casp. Kerl, Pachelbel, Buxtehude, Bruhns, Böhm. Sébastien s'était aperçu que son frère possédait un livre qui renfermait diverses pièces de ces maîtres. Il supplia son frère de lui donner ce livre. Christophe refusa, craignant sans doute, ce qui du reste arriva plus tard, que l'écolier ne dépassât le maître. Mais le désir de la possession grandissant tous les jours, et Sébastien désespérant de jamais obtenir ce précieux trésor, il résolut de s'en emparer. Un jour que son frère était sorti pour remplir les devoirs de sa charge, il pénètre dans son cabinet, et bientôt aperçoit le livre à travers les grillages de la bibliothèque; il porte la main à la serrure, mais la clé manque, car Jean-Christophe, honnête et digne maître de chapelle, connaît toute la valeur de ses manuscrits et se garde bien de les laisser au pillage de ses élèves. Le pauvre Sébastien jette un dernier regard sur le cahier. Quelle amère douleur de voir tant d'harmonie s'enfouir dans la poussière d'une armoire, tant de notes qui voudraient chanter en plein air rester silencieuses comme de beaux oiseaux en cage! et plus il fixait les yeux sur ce livre, plus grandissait l'hallucination; tout un concert tintait à ses oreilles. Cependant l'heure avançait, Jean-Christophe allait rentrer. Lorsque Roméo, averti par la voix de l'alouette, quitta la chambre de sa bien-aimée, il jeta sur elle un regard moins triste et moins baigné de larmes que ne le fut celui de Sébastien lorsque, pour la dernière fois, il contempla le divin manuscrit. Il était déjà sorti du cabinet et s'en allait à pas lents, déplorant le peu de succès de son entreprise; tout à coup un rayon lumineux le frappe; il revient, et se place de nouveau devant l'armoire, essayant de glisser ses mains à travers le grillage. Par bonheur les mailles sont assez larges et ses bras assez petits. Il saisit le cahier, le roule, et le tire dehors. Deux jours après, Sébastien était déjà bien embarrassé de son trésor, car il ne pouvait s'en servir qu'en secret : Christophe était toujours là, et du matin au soir ne le quittait pas un instant. La nuit, c'était la même sur-

veillance. A neuf heures le jeune écolier se couchait, son maître venait le visiter, pour s'assurer que toute chose était bien à sa place, et s'éloignait, en ayant soin d'emporter la lampe. N'importe, Jean-Sébastien eut bientôt trouvé moyen de travailler la nuit : il avait toujours le précieux volume sous son oreiller ; et lorsque venait une belle soirée d'été, il se levait, ouvrait sa fenêtre, et se mettait à chanter aux sereines fraîcheurs de l'air, à la tremblante et douce lumière des étoiles. Cela dura pendant six mois ; le pauvre enfant ne dormait pas ; autant de belles nuits, autant de veilles laborieuses ; lorsque pendant ses heures d'études ses petits yeux voulaient se fermer, il les mouillait pour les tenir ouverts ; et si par hasard la douleur devenait plus cuisante, il en cherchait la cause et finissait par se dire : « C'est vrai, voilà trois nuits que je veille ; je dormirai demain, s'il pleut. » Le lendemain il ne pleuvait pas : le firmament resplendissait d'étoiles, et la lune descendait du ciel pour le visiter dans sa chambre. Cependant tant de travail épuisait cette nature frêle, et, faute de sommeil, le bel enfant se flétrissait. Ses yeux devenaient faibles, ses joues creuses, et tous, dans la maison, le croyaient pris de quelque mal de langueur. Christophe en fut d'abord inquiet ; mais ne l'entendant se plaindre d'aucune souffrance, ne le voyant ni triste ni mélancolique, il commença bientôt à comprendre qu'il y avait là-dessous quelque passion en jeu, et que la pâleur de son visage était moins celle d'un malade que celle d'un alchimiste occupé aux mystères de son art. Seulement il fut six mois à découvrir ce qu'une mère aurait découvert en huit jours.

Un soir, après la visite de Christophe, Sébastien entr'ouvrit ses rideaux, et, voyant sa lampe de travail suspendue au zénith, se leva et vint à la croisée. Il déploya sur les barreaux son cahier mystérieux, et voulut se mettre à chanter selon son habitude. Il en était à la dernière leçon, la plus longue et la plus difficile de toutes, et ces notes, qui la veille s'animaient à son premier regard et devenaient sonores comme la statue magique aux rayons du soleil, se serraient en bataillons épais comme pour empêcher le jeune artiste de pénétrer jusqu'au fond de l'idée qu'elles enveloppaient. Sébastien était là depuis une heure, lisant les notes une à une, parcourant du doigt les lignes et les pages, et toujours arrivant à la fin du morceau sans avoir pu en saisir l'unité. Il faut dire que du commencement à la fin le morceau était d'une si âpre difficulté,

qu'il n'y avait pas dans toute l'Allemagne un maître de chapelle en état de le déchiffrer à première vue. Le pauvre enfant s'obstinait; et telle était sa douleur de ne pas réussir, que les notes se changeaient pour lui en épines qui déchiraient sa main toutes les fois qu'elle retombait sur le papier en battant la mesure. Enfin, après deux heures de travail et de persévérance, la nuit devint plus sereine, les étoiles brillèrent d'une clarté plus vive, et la lune, en s'inclinant à l'horizon, inonda de lumière l'hiéroglyphique papier. Sébastien profite de ce moment, redouble de travail, et trouve dans le coin d'une page trois mesures qu'il n'avait point encore aperçues, et qui, du premier coup, lui expliquent une transition dont il cherchait en vain à se rendre compte. Dès-lors la pensée intime de ce morceau lui est révélée; il le possède, il le domine, il en est maître; et de peur qu'un nuage ne vienne éteindre la lampe qui l'éclaire, il le répète à haute voix, afin de l'apprendre par cœur. Tel est son enthousiasme qu'il oublie et son frère, et les voisins qui dorment, et les chiens qui vont hurler s'il les éveille, et se met à lancer de toutes les forces de sa poitrine sa voix de fausset claire et limpide, qui fend les airs et monte avec des sons aigus et métalliques. Il était encore dans tout le délire d'un enfant de chœur, lorsqu'il se sentit étreindre par une main osseuse. Il se détourne avec effroi, et aperçoit un grand fantôme blanc qui le regarde avec gravité, ramasse le cahier tombé à terre, et s'éloigne sans mot dire. — Jean-Sébastien ne retrouva son livre, le trésor de ses nuits d'été, qu'après la mort de son frère, Jean-Christophe, organiste à Ordruff.

Dès-lors, n'ayant plus de famille, Sébastien, en compagnie d'un de ses condisciples, Erdman, qui fut depuis résident impérial à Dantzig, s'en vint à Lünebourg et se fit recevoir comme premier dessus dans les chœurs de l'école de Saint-Michel. Sa belle voix lui procura de grands succès dans cette ville, mais il la perdit à l'âge de la mue. Cet accident ne fit qu'accroître l'ardente passion qu'il avait pour l'orgue. Ce fut alors qu'il se rendit pour la première fois à Hambourg, afin d'y assister aux improvisations du célèbre organiste Jean-Adam Reinken, et qu'il entreprit le voyage de Celle, afin d'étudier le style de notre musique, la chapelle de cette ville étant composée en grande partie de musiciens français.

Nous ignorons quelles furent les circonstances qui l'amenèrent de

Lünebourg à Weimar; mais une chose certaine, c'est qu'en 1703 il s'y trouvait comme musicien de la cour. L'année suivante, il changea cette place contre celle d'organiste à la nouvelle église d'Arnstadt, sans doute afin de se livrer tout entier à l'étude de l'orgue, ce qu'il ne pouvait faire à Weimar, où il était engagé comme violon. Grace aux petits revenus de sa place, il fut dès-lors en état de se procurer les œuvres des grands maîtres de ce temps.

Ainsi, partagé entre les devoirs de sa charge et ses travaux particuliers, Sébastien était heureux; le matin, il feuilletait ses volumes de contrepoint, passait en revue tout ce qu'on avait écrit avant lui sur la fugue, ou lisait avec amour et recueillement quelque belle composition de Buxtehude; puis, il se levait, brossait avec grand soin son habit vert, qui lui servait aussi les jours de fête, et se rendait à son orgue dans la nouvelle église d'Arnstadt. Après la théorie venait la pratique; après avoir rempli sa tête de science, le jeune maître venait exercer son esprit et ses doigts aux fatigues de l'improvisation. Enfermé dans son église, Sébastien commençait la séance par quelque fugue de Fischer ou de Böhm, et souvent après cet âpre et sévère exercice, il sentait le besoin de s'abandonner à sa fantaisie, ainsi qu'un jeune aiglon au caprice de son aile. Alors ses doigts se posaient et couraient quelque temps incertains sur le clavier; puis ils entamaient bientôt un motif improvisé, ou des variations sur un de ces airs francs et naïfs comme en chantaient autrefois Frosch et Bander dans la taverne d'Auerbach à Leipzig. Quand l'horloge sonnait cinq heures, le maître se levait et traversait lentement la ville pour retourner à sa chambre d'études. — Ah! vieux docteur Faust, qu'aurais-tu dit si, après une de ces nuits où tes cheveux blanchis tombaient de ton front sur les parchemins cabalistiques, en ouvrant ta fenêtre par un beau matin de printemps, tu avais vu passer la figure calme et sereine d'Albert Dürer ou de Jean-Sébastien? Oh! comme tes yeux arides auraient encore trouvé des larmes en face d'une telle béatitude; comme tes mains se seraient levées au ciel; comme tu te serais écrié de toutes tes forces : « Que font-ils donc ces hommes pour être si heureux? » Peut-être une voix t'eût répondu : « Ces hommes n'ont pas lutté contre le flot des siècles; ils se laissent aller au courant qui les emporte, tandis que toi tu es monté sur un rocher, croyant escalader le ciel, et maintenant voilà que le dernier échelon te manque; tu as voulu créer

un monde pour toi seul, et voilà que tu viens d'en atteindre les limites, et que, bien avant de mourir, tu t'arrêtes faute de chemin. Ces hommes enveloppés dans la nature ne se sont pas efforcés d'en sortir ou d'y pénétrer plus profondément qu'on ne le doit. » Alors, vieux alchimiste, tu te serais dit, en te frappant la poitrine : Il est donc vrai, le bonheur existe sur la terre; et si je suis si malheureux, la faute en est à moi, qui l'ai voulu trouver là où Dieu ne l'a pas mis.

La vie de Sébastien s'écoulait avec calme et sérénité; aucune passion étrangère n'était venue encore troubler la transparence de cette ame vouée au culte de l'art. Tous les jours recommençait avec l'aurore la double étude de l'orgue et du contrepoint. Ainsi croissait à l'ombre ce jeune et frais arbuste; ainsi grandissait Sébastien dans la quiétude la plus pure, dans l'obscurité la plus profonde, heureux, quoique ignoré de tous; car on ne le rencontrait jamais à la promenade, et le dimanche, après l'office, la foule s'écoulait paisiblement par toutes les portes sans chercher à savoir quel était cet ange qui venait de répandre sur elle des torrens de céleste harmonie. Indifférence qui peut paraître étrange de nos jours, et qui pourtant s'explique facilement à une époque où l'étude de l'orgue était tellement répandue, qu'on n'aurait pas trouvé, dans toute l'Allemagne, un si petit village qui n'entretînt au moins un organiste pour le service régulier de son église. Jamais, d'ailleurs, dans ces temps de croyances, l'idée ne venait au peuple de chercher des causes matérielles à des effets puissans qui l'émouvaient jusqu'à lui faire oublier ses travaux et sa misère. Enveloppé comme il l'était dans les liens du fatalisme et de la servitude, il tendait toujours à s'élever, et toute chose qui l'aidait en son essor, il l'acceptait comme venant du ciel, et l'appelait divine. Quand une peinture céleste, quand une auguste et sainte mélodie l'emportait dans le royaume des couleurs ou des sons, c'est Dieu qu'il remerciait, sans s'inquiéter si l'instrument dont il s'était servi pour l'émouvoir s'appelait Dürer ou Sébastien.

Ainsi, depuis deux ans que le jeune organiste d'Arnstadt remplissait assidument les devoirs de sa charge, nul dans toute la ville n'avait encore songé à s'enquérir de son nom. Sébastien était tout-à-fait inconnu; mais cette obscurité avait bien ses charmes; et si le dimanche, en se promenant après l'office, il n'avait pas encore eu la satisfaction de voir ces braves Allemands, tout émus des puissantes

mélodies de son orgue, le saluer avec sérénité, il ignorait quel ennui c'est pour un musicien d'être abordé par un sot importun qui vient lui jeter à la face toute sorte de stupides louanges, et finit par l'inviter à venir improviser le soir sur le clavecin de sa fille. Du reste, Sébastien n'avait pas eu grand'peine à s'accommoder de cette solitude : il n'ignorait rien de ce qu'il avait à faire avant d'atteindre son but; il savait que la graine ne fleurirait pas si le sol dans lequel on l'a semée ne s'épuisait à la nourrir de sa sève. Ce n'est pas lui qui aurait accusé son siècle d'ingratitude. De nos jours, il en est autrement : le premier venu qui se met à gratter une toile ou du papier, se dit tout au moins Albert Dürer ou Mozart, et si le peuple, qui d'habitude ne se traîne pas à la suite d'une école, parce qu'il les juge toutes dans son vaste bon sens, ne s'émeut pas à toutes ces merveilles de sons et de couleurs, donnant pour raison qu'il a une ame et que nul ne paraît encore s'en être occupé, alors poètes et musiciens se retirent, et ces gloires éplorées passent leur vie à se draper sur des ruines. Est-il rien de plus ridicule que ces hommes qui se font eux-mêmes une couronne avec les lauriers de leur jardin, et s'irritent si leur siècle ne la consacre pas? Avant d'accuser son siècle d'ingratitude, il convient d'avoir fait pour lui des choses grandes et morales, et le premier venu n'est pas en droit de crier au passant : Va dire à Rome que tu as vu Marius assis sur des ruines.

Parmi tous les compositeurs sacrés de son temps, celui que Jean-Sébastien admirait le plus, c'était Dieterisch Buxtehude, organiste à Lubeck. Sébastien aimait surtout le style large de ce maître, et depuis long-temps ressentait un bien vif désir de le voir et de l'entendre travailler pendant tout un dimanche. Mais comment faire? Avec ses revenus il avait à peine de quoi vivre, et le peu d'argent qu'il tenait de sa famille, il l'avait employé à se procurer les livres indispensables à ses études. Ainsi, faute d'argent, le voyage était impossible; il fallait bien se résigner, et chaque fois que le désir venait, il s'asseyait devant son clavecin et commençait une fugue. Mais, hélas! le remède ne faisait souvent qu'irriter la douleur, car le morceau qu'il étudiait était ordinairement de Buxtehude. Toutefois cette grande passion de voyage semblait s'être un peu calmée; Sébastien paraissait avoir pris son parti, lorsqu'un jour, au sortir de la messe, un amateur, membre du corps des musiciens de la ville d'Arnstadt, lui remit une nouvelle fugue avec pé-

dale obligée de Buxtehude, sur laquelle il serait bien aise, disait-il, d'avoir l'avis d'un jeune homme qui donnait de si grandes espérances. Sébastien tressaillit de plaisir, et courut s'enfermer dans sa chambre avec son trésor. Certes, lorsqu'il entendait les cloches ébranler les murailles de son laboratoire et regardait bouillir sa fiole, le vieux Wagner était moins occupé à ses fourneaux que ne le fut ce jour-là Jean-Sébastien à son clavier. L'art en effet est une chimie qui mêle ensemble pour un grand œuvre, au lieu de sucs mystérieux, des couleurs et des sons. Si vous craignez comme une maladie le désir qui vous exalte l'ame et l'emporte aux régions de lumière où Dante a vu Béatrix, Pétrarque Laure, Hoffman dona Anna, ne vous inclinez jamais sur les partitions de *Don Juan* ou de *Freyschütz,* pas plus que sur les fourneaux de Paracelse, car il s'en exhale des vapeurs dangereuses qui pourraient vous donner le vertige. Ainsi absorbé devant la fugue de Buxtehude, Sébastien en attirait à lui les étincelles et les flammes mystérieuses. Deux heures n'avaient pas suffi à son travail; il venait de terminer la fugue pour la sixième fois, lorsqu'il la commença de nouveau, et s'arrêta long-temps sur un passage dont il cherchait sans doute à deviner le style, car il l'exécutait tantôt avec impétuosité, tantôt avec calme et largeur, mais toujours en branlant la tête comme un homme qui doute et s'aperçoit qu'une chose est incomplète. Tout à coup il se lève, ferme son clavecin, prend son chapeau et sort.

Jean-Sébastien traversa la ville, et comme s'il eût cherché la solitude pour composer quelque nouveau motet, se dirigea du côté de la porte de Lubeck.

Huit jours après, à la grand'messe, quand le prêtre donna la réplique, l'orgue n'éleva point la voix comme à son ordinaire. L'inexactitude fut remarquée, et le bedeau se hâta d'aller à la tribune afin d'avertir l'organiste de se tenir sur ses gardes une autre fois. Mais le bedeau trouva la porte fermée, et l'organiste manquait à son poste. Cette nouvelle se répandit de bouche en bouche, et en moins de dix minutes elle avait fait le tour de l'église et mis le trouble parmi les assistans.

Trois mois s'étaient écoulés depuis la disparition de Jean-Sébastien, et ces bons bourgeois, qui s'étaient tant émus le premier jour, avaient fini par se contenter, pour toute musique religieuse, de quelques voix de basse et de fausset, qui s'accordaient tant bien que

mal. Insensiblement le peuple d'Arnstadt, tout en se consolant, prit en pitié les chantres et les enfans de chœur; il se mit à faire effort de voix pour les aider dans leur travail, et bientôt la musique fut assez retentissante pour remplir dignement l'église. Mais ce n'était pas sans une grave inquiétude que les habitans voyaient Pâques approcher, car Pâques est la fête des orgues, et ce jour-là, de toutes les campagnes environnantes, on arrivait pour les entendre chanter. Ce jour-là, dès le matin, l'église était remplie de femmes et d'enfans, de laboureurs et d'ouvriers, qui venaient célébrer la résurrection du Seigneur. Les populations voisines se donnaient rendez-vous sur la grande place d'Arnstadt, et pendant toute la semaine sainte, les routes étaient couvertes de caravanes et de processions, d'hommes à cheval et d'hommes à pied, de pélerins qui se hâtaient, afin d'arriver assez tôt pour trouver sous le dôme une dalle où s'agenouiller, et de mendians qui faisaient effort de jambes et de béquilles, pour gagner une heure et pouvoir ainsi choisir leurs places sous le portail.

Certes, il avait fallu bien de la persévérance et surtout du talent pour attirer ainsi la foule des pèlerins. La vie d'un homme n'avait pas suffi à ce résultat, et le vieux Johann Bôhm, après s'être épuisé durant cinquante ans à cette rude tâche, avait en mourant élu son successeur et laissé le royaume des orgues à Jean-Sébastien. Celui-ci avait dignement soutenu la gloire du maître qui l'avait précédé; bientôt la nouvelle église d'Arnstadt était devenue célèbre, et nul orgue n'osait élever la voix quand celui de Sébastien annonçait au bruit des cloches qu'il allait parler. Aussi le concours des fidèles augmentait chaque année, et il paraissait impossible que le dôme pût tous les abriter sous sa voûte aux fêtes prochaines. Quant à cela, personne n'avait songé à s'en inquiéter, et maître Wilhelm Floh, le plus joyeux des aubergistes de l'endroit, avait dit à ce sujet : « Les dévots en seront quittes pour faire leur prière sous le portail avec les pauvres, les curieux pour revenir une autre fois, et d'ailleurs s'ils ne trouvent pas de places dans l'église, ils en viendront chercher dans les auberges, et cela profitera toujours à la ville. »

Plût à Dieu que les bourgeois d'Arnstadt n'eussent pas eu d'autre souci! Mais, hélas! les dimanches se succédaient rapidement et l'orgue restait muet. Dès le premier moment, on avait écrit à tous les organistes de l'Allemagne, et chaque jour on recevait une

lettre dans laquelle il était dit que Froberger, Casp. Kerl, Paschelbel, ou tout autre, se serait fait un plaisir de se rendre à l'invitation des habitans d'Arnstadt, mais que le jour de la Résurrection était une fête trop solennelle pour abandonner son poste ou le confier à un élève inexpérimenté. Le soir du jour qui précédait le dimanche de Pâques, les notables s'étaient réunis et causaient tristement des choses du lendemain, lorsque le bedeau accourut en toute hâte, apportant une lettre adressée au chapitre. Un messager de paix, la branche d'olivier à la main, n'aurait pas excité plus d'émotion dans le sénat d'une ville assiégée, que ce brave Kirchner, lorsqu'il apparut avec sa lettre au milieu du conseil des notables. Ils furent bientôt tous groupés autour de lui, se disputant le précieux message, que le plus ancien et le plus érudit de l'assemblée fut chargé de lire à haute voix. Il se fit un profond silence; maître Sebald se leva, et avec l'aide de ses lunettes et du bedeau, qui lui tenait la lampe, il lut ce qui suit :

« Messieurs du chapitre de la ville d'Arnstadt,

« L'appel spontané que vous me faites est la plus douce récompense que j'aie encore tirée de mes graves études, et je ne cesserai jamais de me glorifier d'avoir été préféré par vous à tous mes confrères, les organistes d'Allemagne. Bien que je me regarde comme indigne de tant d'honneur, j'aurais été heureux de me rendre sur-le-champ auprès de vous, et de célébrer, au milieu de votre famille, les solennités pascales; mais, hélas! j'ai des engagemens sacrés avec la ville de Lübeck. Voyant qu'il m'était impossible de me rendre à votre invitation, aussitôt après avoir reçu votre lettre, je courus chez un jeune organiste auquel j'ai donné des conseils pendant les trois derniers mois qui viennent de s'écouler, afin de le prier d'aller remplir dans votre église la place honorable que vous me destiniez. Mais il semble que le Seigneur ait voulu m'enlever tout moyen de vous témoigner ma reconnaissance. Le jeune homme venait de partir, et personne n'a su me dire quel chemin il avait pris. Vous trouverez cette conduite étrange, vous qui ne connaissez point le caractère mystérieux de l'écolier dont je vous parle. Il est arrivé un jour, les pieds tout poudreux et le bâton de voyageur à la main. Il s'est assis à l'orgue, et les sons

qu'il en a tirés m'ont ravi. Nous avons travaillé ensemble pendant trois mois. Hier au soir il est parti sans me rien dire. Il était ici laborieux, chaste, bienfaisant, et d'une modestie évangélique. Si c'est un ange, que Dieu vous l'envoie : je le souhaite de toute mon ame.

« DIETERISCH BUXTEHUDE,
Organiste de l'église de Sainte-Marie à Lubeck. »

Alors il s'éleva une grande rumeur; chacun voulut s'assurer par lui-même de ce qu'il venait d'entendre, et ce ne fut pas sans peine que maître Sebald parvint à sortir du groupe qui l'entourait, et à se soustraire de la sorte à toutes les discussions qui suivirent la seconde lecture de la lettre. Enfin le soleil se leva, le voile noir fut déchiré, et toutes les cloches d'Arnstadt sonnèrent à faire envi à leurs cousines qui firent jadis tomber la coupe des mains du docteur Faust. On voyait dans les rues de longues files de belles dames et d'ouvriers, de jeunes filles et de vieillards, tous confondus sans distinction de rang ou d'âge, et le missel sous le bras, allant à l'office. Dès sept heures, toutes les églises étaient remplies, deux surtout, tellement que la foule en débordait jusqu'au milieu de la place. C'étaient l'église des *Bonnes-Dames* et la nouvelle église, fréquentées l'une pour ses châsses d'argent, ses vitraux illuminés, et ses vieilles murailles couvertes d'archanges et de saints, et l'autre seulement pour ses orgues et son Jean-Sébastien.

Toute la vieille Allemagne semblait s'être éveillée avec sa foi profonde, ses naïves croyances, et revivre en ce moment dans la personne de ces honnêtes bourgeois d'Arnstadt, et surtout de leurs filles, créatures angéliques, dont la chasteté chrétienne avait perpétué le type. C'était un sentiment de joie et d'amour qui avait réuni tout ce peuple dans l'église, et cependant tous ne paraissaient pas également heureux. Auprès des visages les plus sereins, on en voyait de tristes, comme s'il se fût agi de choses de ce monde où le bonheur de l'un fait la misère de l'autre. A côté d'une belle fille rose et fraîche, qui s'épanouissait aux apprêts de la fête, une autre s'inclinait tristement comme une fleur à l'ombre. Pourtant c'était le jour de Pâques, et ce jour-là le soleil est partout dans l'église. On eût dit que le Christ n'était pas ressuscité pour tous, et qu'une moitié de l'église conservait encore ses voiles noirs de la semaine sainte, tandis que l'autre avait illuminé toutes ses chapelles.

Cependant les cloches cessèrent de sonner ; le prêtre vint s'agenouiller au pied de l'autel, et tout à coup l'orgue se mit à chanter spontanément. Si les vierges et les séraphins, descendant par miracle de leurs niches de pierre, fussent venus en procession prendre part aux célestes louanges, les habitans d'Arnstadt n'eussent pas été plus stupéfaits qu'ils ne le furent, lorsque cet orgue, muet depuis trois mois comme une tombe, s'éveilla en glorieuses fanfares. L'étonnement fut général. Le prêtre qui récitait à l'autel, détourna la tête pour voir d'où venait toute cette harmonie, et les enfans de chœur se trompèrent deux fois dans leurs réponses. L'orgue continuait sans s'émouvoir ; il chanta pour le graduel, il chanta pour l'offertoire, il chanta pour l'élévation. Jamais l'office divin n'avait été plus auguste et plus magnifique. Il fallait voir comme les grands crucifix d'or et d'argent, comme les grands cierges allumés, comme les yeux des jeunes filles resplendissaient à travers un mystique brouillard d'harmonie et d'encens !

— Quel musicien terrestre pourrait jamais atteindre à cette magnificence ! s'écriait maître Sebald, dans l'extase où le plongeait un largo triomphalement exécuté.

— C'est un ange qui est là-haut assis dans la tribune, disait la petite Gretchen à sa voisine ; la Vierge n'a pas voulu que la bonne ville d'Arnstadt pleurât ses orgues un si grand jour de fête !

Mais les assistans étaient loin d'être tous d'accord sur la nature du mystérieux organiste ; et voici ce que rapporte à ce sujet l'historien allemand. Je cite ses propres paroles :

« Comme je voulais, selon mon habitude, mettre à profit toutes les suppositions que cette musique inattendue allait faire naître parmi les fidèles, je me glissai dans la foule ; je fis le tour de l'église en recueillant les paroles qui tombaient de toutes les bouches. Chacun inventait sa légende, et toutes ces fleurs exhalaient un égal parfum de mysticisme qui vous transportait au milieu du jardin d'un cloître du moyen-âge. L'élévation sonna ; je fermai les yeux pour écouter avec plus de recueillement un céleste prélude, un chant si frais et si pur, qu'il était en parfaite harmonie avec le grand mystère qui s'accomplissait à l'autel. Lorsque la clochette de l'enfant de chœur et le mouvement de l'église entière m'éveillèrent de ce divin sommeil, j'aperçus à mon côté maître Martin Wiprecht, musicien de la ville ; il était tout en larmes, et soupi-

rait profondément. — Qu'avez-vous donc, maître Martin, pour sangloter ainsi le jour de Pâques?

— Et vous, mon cher, pour ne point vous émouvoir à cette musique qui ferait pleurer le marbre? N'avez-vous pas entendu ce chant qui s'est exhalé pendant l'élévation? J'ai cru d'abord, comme tous mes voisins, que c'étaient les anges qui chantaient; mais, hélas!.....

Le pauvre homme soupira de nouveau, et quelques instans après :

— Ah! monsieur, les six dernières mesures m'ont navré de douleur, car j'ai reconnu en elles le sujet d'un morceau que j'ai prêté, il y a six mois, à ce pauvre Sébastien. Il sera mort de faim, et ce ne peut être que son ame qui fait vibrer toute cette harmonie.

— Pourquoi pas son ame et son corps?

— Plaisante question! Croyez-vous qu'il suffise de poser ses doigts sur le clavier et ses pieds sur la pédale pour atteindre à des effets pareils? D'ailleurs, Jean-Sébastien n'avait pas composé ce morceau; malgré tout son génie, il ne l'aurait jamais exécuté de la sorte sans le secours de son bienheureux patron qui est dans le ciel.

« Comme il finissait ces paroles, le *Sanctus* commença, et le digne musicien se mit à se frapper la poitrine.

« Un peu plus loin j'aperçus un gros chantre appuyé sur la balustrade du chœur, mais qui ne mêlait pas sa voix au chœur des assistans. A son attitude grave et pensive, j'avisai qu'il devait être en travail de quelque grand poème, et je m'approchai de lui.

— Eh bien! frère, d'où vient donc que vous n'aidez pas vos camarades? A vous voir ainsi maussade et solitaire, on ne dirait pas que c'est aujourd'hui Pâques. Est-ce que, par hasard, votre belle voix de fête ne vous a pas été rendue hier au soir en même temps qu'à toutes les cloches de la ville?

— Ma voix? ah! Dieu merci, monsieur, je l'avais toujours bien conservée. Hier au soir, elle était plus belle et plus fraîche que jamais, et ce matin, en l'essayant à ma fenêtre, j'éveillais encore tout le quartier. Eh bien! concevez-vous cela, monsieur? tout-à-l'heure, en commençant l'office, je ne l'ai plus entendue, ma belle voix! Le maudit orgue, ou plutôt le diable, me l'avait prise.

« Là-dessus le brave homme se mit à me raconter une foule d'histoires de magiciens et de sorciers, tendant toutes à me prouver qu'il venait d'être la victime d'un infernal maléfice. Il se posait cet effrayant syllogisme : Un instrument n'a de sonorité que parce qu'il reçoit une action du souffle ou de la main. Or, le bedeau n'a vu entrer personne, et pourtant l'orgue chante. Donc le diable s'en est mêlé, et nous a pris nos voix pour animer tous ces tuyaux. Et puis, il me disait qu'il avait clairement reconnu la sienne, et que même elle avait fait sonner l'ut dièze dans un ensemble, note qu'il n'avait jamais pu obtenir d'elle du temps qu'elle habitait dans sa poitrine; il comparait la capricieuse, qui se parait ainsi pour le tourmenter, à ces femmes qui redoublent de grace et de coquetterie, quand elles savent que leur ancien amant est là qui les regarde; comparaison assez profane, et qui m'étonna beaucoup dans la bouche d'un chantre de cet âge. »

Cependant la messe était finie, et tandis que les étrangers priaient encore, tous les gens de la ville se rassemblaient au pied de l'escalier qui conduisait à l'orgue, attendant avec impatience le dénouement du grand mystère. Enfin, long-temps après que les derniers sons de l'orgue se furent exhalés, la porte s'ouvrit, un jeune homme en sortit, tenant un cahier de musique sous le bras; il avait de longs cheveux blonds qui tombaient sans ordre sur son cou; sa figure était maigre et pâle, mais belle, et par son expression de sereine tristesse rappelait le type que la tradition nous a conservé de la tête du Christ. Lorsqu'il arriva au bas de l'escalier, toute cette multitude fut prise de terreur et s'entr'ouvrit sur son passage; lui, sans trop prendre garde à ce qui l'entourait, traversa la foule, et serait sorti de l'église sans rien dire à personnne s'il n'eût reconnu auprès du bénitier la face pleine et réjouie de maître Martin Wiprecht. « Monsieur, lui dit le jeune organiste, c'est vous qui m'avez, il y a trois mois, demandé mon opinion sur un motet en ut mineur; j'ai cru ne pouvoir mieux vous répondre qu'en vous l'exécutant tout-à-fait dans le style du grand artiste qui l'a composé. Peut-être avez-vous trouvé que je pressais un peu le mouvement dans les dernières mesures, mais Dieterisch le veut ainsi. Reprenez ce motet, j'espère que vous ne me tiendrez pas rancune, car si je l'ai gardé si long-temps, c'était afin de vous le rendre annoté de la main du grand maître; et pour un amateur comme vous, c'est

un bonheur qui ne peut être payé trop cher que de posséder un tel trésor dans sa bibliothèque. »

Jean-Sébastien dut se souvenir toute sa vie de la fête de Pâques, car le jour de la résurrection du Sauveur fut aussi celui où son génie apparut à l'Allemagne dans toute sa gloire. Dès ce moment le jeune artiste existait pour le monde, et les villes libres et les princes allaient se le disputer. A peine deux mois s'étaient écoulés, qu'il recevait déjà de toutes parts des brevets d'organiste; car ceux qui l'avaient entendu à Arnstadt faisaient sonner si haut son talent et son génie, que toutes les églises étaient en émotion et désiraient savoir quel était ce soleil dont les premiers rayons jetaient une si lointaine splendeur.

En 1707, la place d'organiste en l'église de Saint-Blasius, à Mulhausen, lui fut offerte; il l'accepta. Les habitans d'Arnstadt, désespérés de le voir s'éloigner, vinrent lui proposer de doubler ses appointemens, s'il voulait consentir à rester parmi eux. Sébastien leur répondit qu'il avait des goûts trop simples pour que l'argent pût jamais influer sur ses résolutions, et qu'il sentait trop encore le besoin de voyager et de s'instruire pour songer déjà sérieusement à s'établir dans une ville. — Mais je penserai toujours à celle qui m'a si bien accueilli dans mon obscurité, et me souviendrai d'elle toute ma vie comme d'une seconde mère. — Les adieux furent touchans de part et d'autre, et les habitans, voyant qu'il était inutile d'insister, se préparèrent à l'accompagner jusqu'aux portes.

Ce fut un beau jour pour l'artiste de vingt ans, que celui où tous les habitans d'Arnstadt vinrent se rassembler sur son passage et lui témoigner combien ils avaient d'admiration pour son talent et de sympathie pour sa personne. Dès le matin, la ville était en mouvement, et telle était la foule amassée en certaines rues, qu'un étranger, arrivé de la veille sans doute, fatigué de se mettre en sueur pour traverser les groupes, vint à demander quel était le saint qu'on fêtait ce jour-là. — Par Dieu! lui répondit un homme du peuple, c'est saint Jean-Sébastien; vous ne le connaissez peut-être pas, vous! mais pour n'être pas dans le calendrier, il n'en tient pas moins sa place dans nos cœurs à côté du patron de la ville.

A moins de faire sonner les cloches et fumer l'encensoir, je ne sais quels honneurs plus grands on aurait pu lui rendre. Les notables se tenaient à ses côtés; le peuple se pressait vers lui comme s'il se fût

agi de l'entendre, et les belles jeunes filles, laissant le rouet, descendaient avec leurs mères, afin de contempler une dernière fois le céleste musicien des fêtes de Pâques. Les uns chantaient ses cantates, les autres (ceux dont la mémoire était plus lente à retenir la musique) disaient tout haut combien de familles pauvres il avait soulagées. Lorsqu'ils furent arrivés aux portes de la ville, Sébastien, ému jusqu'aux larmes, renouvela ses adieux à ceux qui l'entouraient, et le vieux Sebald lui dit en l'embrassant : — « Mon fils, la tâche que vous avez entreprise est grave et difficile, et sera le travail de toute votre vie. Les autres arts parlent aux hommes : le vôtre parle à Dieu; et c'est pourquoi, après avoir étudié trente ans, quel que soit d'ailleurs votre génie, il vous faudra toujours continuer, et tendre vers un idéal que la veille de votre mort vous n'aurez pas encore atteint. Mais lorsque votre esprit, fatigué par le travail du contrepoint, aura besoin de calme et de repos, souvenez-vous qu'il est en Allemagne une ville qui vous aime entre toutes, et dans cette ville une famille dont vous êtes le fils chéri. » — Sébastien serra la main du vieillard avec attendrissement, et lorsque la voiture qui l'emportait s'éloigna, des cris d'amour et de bénédiction l'accompagnèrent long-temps encore, et les jeunes filles lui promirent de prier la Vierge Marie pour lui et ses enfans. Heureux l'artiste que tout un peuple accompagne de la sorte, et lance avec de tels adieux sur le grand chemin de la vie!

Lorsque Sébastien se fut éloigné, le mouvement rentra dans les maisons, le bruit dans les ateliers, et toute chose eut bientôt repris son cours habituel. Maître Sebald travailla incontinent à la nomination du nouvel organiste; il avait encore présentes à la mémoire les inquiétudes des dernières fêtes, et se rendit en toute hâte chez les principaux habitans pour les presser de faire leur choix. Le brave homme poursuivit son entreprise avec tant d'ardeur, qu'à neuf heures sa fille Gretchen l'attendait encore pour souper. Enfin, il rentra tout épuisé des fatigues du jour, et lorsqu'il eut bien raconté toutes les peines qu'il s'était données afin de trouver un successeur à Jean-Sébastien, sa fille, qui croyait encore au miracle des fêtes de Pâques, lui dit : — Eh! mon père, pourquoi vous tourmenter ainsi? ne savez-vous pas que Jésus ne laissera jamais notre ville sans organiste, et que lors même que tous ceux de la terre seraient morts, il y en aura toujours pour elle dans le ciel?

La vie de Jean-Sébastien, comme celle de presque tous les grands artistes, se divise en deux parties : l'une de travaux scolastiques, l'autre de pure création. Dans la première, qui s'étend depuis ses plus jeunes années jusqu'à son triomphe d'Arnstadt, il est tout occupé de ce qui a été écrit avant lui et se rend maître de son art; il exerce nuit et jour ses doigts et les brise à toutes les difficultés; il approfondit tout à la fois les mystères du contrepoint et du clavier. Dans la seconde, il n'étudie plus, il compose; mais il est loin encore d'atteindre à la perfection, et sa musique, originale par moment, appartient à l'ancienne école allemande. Jean-Sébastien, comme le jeune Raphaël, conservera long-temps quelque chose de l'aridité de ses maîtres, et ces deux artistes, avant de se révéler au monde, auront besoin de grand air et de solitaires contemplations; il faudra qu'ils ferment pour quelque temps leurs livres de théorie et d'esthétique et viennent admirer à loisir cette ligne immense de beauté qui serpente comme un lierre autour de la nature, qu'ils élèvent sur la création des regards pleins d'amour, et s'abandonnent à toutes les émotions de l'art, à toutes les extases de la foi, certains qu'il n'est pas de soleils plus ardens pour faire éclore l'harmonie et la couleur. Jean-Sébastien, épuisé par toute espèce d'études scolastiques, se mit à lire dans le livre de la nature, ce livre qui, selon la belle expression de saint Martin, est écrit par la main de Dieu même et toujours déployé afin que l'homme puisse tout apprendre immédiatement et sans le secours de la révélation. Outre ce livre, dans lequel il puisait sans relâche, Sébastien en avait deux autres marqués aussi du doigt de Dieu : la Bible et l'Évangile. Il aimait à se plonger en ces fleuves d'éternelle poésie; il aimait à comparer la magnificence de ces œuvres augustes, à changer d'inspirations; tantôt il accompagnait avec des orchestres immenses et des voix tumultueuses l'esprit de Dieu porté sur les eaux; tantôt il rêvait avec amour aux concerts de louanges qui devaient éclater dans la foule quand Jésus paraissait environné de ses disciples. Le soir, lorsqu'il était seul, il improvisait; et si vous aviez pu pénétrer dans sa chambre, vous auriez peut-être vu aussi la *Divine Comédie* sur son clavier. Du temps qu'il écrivait son admirable oratorio de la Passion, après les heures de travail, il venait se planter immobile en face d'un tableau de Dürer, afin d'examiner comment un grand artiste avait peint autrefois ce que

lui chantait aujourd'hui. De même, durant sa longue vie, le peintre de Nüremberg ne finissait jamais sa journée sans entrer dans l'église de Saint-Sebald, afin d'y retremper son ame en la musique du Seigneur. — L'art est un divin soleil dont les quatre rayons resplendissent chacun d'une lueur diverse, de sorte que l'esprit ne comprendra jamais leur unité, s'il ne s'élève jusqu'au foyer qui les alimente; c'est de là seulement qu'il pourra voir dans toute sa splendeur ce type de beauté dont l'ensemble doit toujours demeurer inconnu à la foule, puisque les moyens manquent à l'artiste pour le réaliser. Que Mozart regarde les couleurs de la belle nature, que Raphaël écoute les voix chanter, que ces deux anges glorieux changent de monde, pour s'en revenir emportant sur leurs ailes une poussière lumineuse et sonore; et vous tous qui les entourez, ne les retenez jamais; laissez les célestes abeilles voler à leur Eden, et soyez sûrs que le miel qu'elles vous feront au retour sera plus abondant et plus suave.

Ainsi s'écoulait heureuse et pure la vie de Sébastien; les peines et les soucis ne devaient pas l'atteindre encore, car il habitait un monde au-dessus de la terre, et son esprit, grace à la chaude jeunesse du corps qui l'enveloppait, pouvait se maintenir en son élévation, et comme l'aigle, rester des jours entiers l'aile tendue en face du soleil. La mélodie était la forme plastique dont il revêtait sa chaste pensée; et les deux choses qu'il aimait le plus au monde, l'art et le culte de Dieu, confondant ainsi pour lui leur double nature, il ne cessait de les adorer l'une dans l'autre. Sérénité divine que nul vent de la terre ne pouvait troubler! Heureux Jean-Sébastien, qui seul as dominé l'inspiration, et l'as contrainte à demeurer toujours à tes côtés! Dans ces jours sombres et pluvieux d'automne, où Raphaël, faute de soleil, ne trouvait plus de teinte sur sa palette, où le musicien se tait avec l'oiseau, et demeure triste et dépouillé comme si la mélodie était tombée de son front en même temps que la feuille des arbres; dans ces jours où tout est pour les hommes de la terre mélancolie et solitude, lui montait à ses orgues. Alors les brouillards commençaient à se dissiper, le soleil à resplendir comme par un beau matin de printemps, la neige à s'évaporer, à se fondre et ne laisser d'elle-même que tout juste ce qu'il fallait pour trembler en perles de rosée au calice des fleurs. Tous les oiseaux chantaient, et sous les feuillages sonores du jardin apparaissait la belle jeune fille que l'hiver avait attristée. Sébastien agissait sur l'inspiration

comme sur son dieu la sibylle antique : Apollon descendait de l'Olympe et venait à Delos chaque fois que la sibylle mâchait du laurier ou trempait ses cheveux dans la fontaine de Castalie; et sitôt que l'organiste entonnait son cantique sous les arceaux profonds, la blanche déesse laissait le royaume des esprits et venait s'asseoir auprès de lui.

D'autres ont des familles nombreuses, une mère qui les élève et les nourrit, de blondes sœurs qui les viennent embrasser le matin; mais lui, tout seul sur la terre, il n'avait que son orgue et son inspiration, et trop jeune encore pour se marier, trop aimant pour vivre sans famille, il s'en était fait une, en attendant le jour où sa vieille tige refleurirait en lui. L'église était la mère à laquelle il vouait toute son existence; il appartenait de droit à celle qui l'avait accueilli dans la misère. L'église était à la fois sa maison et son univers; là ses études, là ses rêveuses promenades sous les grands arbres de granit; là ses heures de repos pendant le salut du soir. Et plus il avançait dans la vie, plus il se réjouissait d'habiter ce monde de paix et de béatitude. Sur une ame chaste et pure, dévorée du grand amour de l'art, comme la sienne, que pouvaient en effet la terre et ses passions froides et chétives? « Le royaume des sens, disait-il, est stérile; il a bientôt fini de vous dérouler ses plaisirs et ses peines; la comédie est bientôt au bout et recommence. Le royaume de l'esprit, au contraire, est inépuisable comme celui de la nature; et depuis que je l'habite, il n'est pas de jour où je ne trouve quelque harmonie nouvelle, quelque mystique rayon qui se dérobait sous l'herbe comme un insecte invisible. »

Le maître de Handel, l'organiste Zaschau, vint à mourir; Sébastien, célèbre dans toute l'Allemagne, fut appelé à lui succéder. Il se rendit à Halle, exécuta sa fugue de réception, et partit aussitôt pour Weimar, laissant cette place à l'élève le plus distingué de Zaschau. Il était depuis deux mois à Weimar, lorsqu'il reçut une lettre du prince Léopold de Gotha, qui l'invitait à se rendre auprès de lui avec le titre de maître de chapelle. Sébastien accepta, et demeura six ans en cet emploi.

Léopold, amateur érudit et passionné de musique, s'était pris d'affection pour le génie de Sébastien à la simple lecture de ses œuvres; dès qu'il le vit, il aima sa personne, et l'organiste fut bientôt pour le prince un confident indispensable. Le maître de chapelle

habitait le palais, et venait chaque jour s'asseoir à la table de Léopold, qui le consultait sur les affaires d'administration et de politique. Cette amitié ducale, tout honorable qu'elle était pour le jeune artiste, finit cependant par lui devenir importune; et bien souvent, dans les promenades, tandis que tous enviaient l'heureux musicien qui passait en si grand équipage, lui, rêveur et soucieux, était tenté de dire à Léopold : « Faites monter quelqu'un de ces beaux courtisans, il vous fera bien plus d'honneur que moi dans ce carrosse, et je profiterai de mon loisir pour aller écrire une sonate. » Combien de fois il dut regretter amèrement sa petite chambre si modeste et si bien close d'Arnstadt, et ses longues journées qui s'écoulaient dans la solitude et le travail! Ici, plus de repos, plus de recueillement, plus d'inspiration; les familiers du prince entraient chez lui à toute heure.

Tous les soirs Léopold réunissait les plus jolies femmes de sa cour, distribuait sa partie à chacune, et chargeait son maître de chapelle de conduire le chœur. Le concert se prolongeait souvent au-delà de minuit, et Sébastien, épuisé de fatigue, allait oublier dans le sommeil toutes ces voix discordantes qui tintaient à ses oreilles. Il passait la journée à s'entretenir avec les courtisans, et la soirée à faire chanter leurs femmes. Le malheureux! il avait à subir les fatuités des uns et les fausses notes des autres. Comme on le voit, il ne lui restait guère que le matin pour son travail d'étude et de composition. Aussi, comme il profitait bien des premières heures! Dès l'aube il était à son clavier et chantait en même temps que l'alouette; mais hélas! trop souvent après ses premiers préludes, quand la mélodie allait se révéler, on frappait à sa porte : c'était le prince qui l'avait entendu et venait en robe de chambre assister aux improvisations matinales de son ami. Pauvre Sébastien, il te fallait ton sang-froid d'Allemand et ta patience d'ange pour ne pas envoyer à tous les diables celui qui venait troubler ton paradis et faire rentrer dans le calice toutes ces fraîches idées qui remuaient déjà leurs ailes! Grace à l'affection toujours croissante de Léopold, Sébastien ne pouvait s'absenter un seul jour de Gotha; et ce ne fut qu'après quatre ans qu'il obtint, à force de prières, un congé de deux mois, pour se rendre à Hambourg et s'y faire entendre sur l'orgue.

Là, comme partout, sa manière élevée et simple excita l'admira-

tion au plus haut degré. Il avait choisi pour sujet de sa fugue le texte latin *super flumina Babylonis*, qu'il varia pendant une heure, selon les lois les plus sévères de la science. Quand il eut fini de jouer, essuyant la sueur de son front, il descendit de la tribune, incertain de l'effet qu'il avait produit. Une foule immense l'attendait au bas de l'escalier, et devant la porte se tenait le vieux Reinken, organiste centenaire, qui ce jour-là s'était fait porter à l'église pour l'entendre. Le digne vieillard, ému jusqu'aux larmes, s'approcha de Sébastien, et lui serrant la main : « Mon fils, dit-il, je croyais le grand art mort pour toujours, et je suis bien heureux de voir qu'il vit encore en vous. » Reinken avait, dans sa jeunesse, travaillé le même sujet, et composé avec ce plain-chant une œuvre à laquelle il tenait beaucoup et qu'il avait fait graver en cuivre. L'éloge n'en était que plus glorieux pour Jean-Sébastien.

Après la mort de Kuhnau, en l'année 1723, Sébastien fut nommé directeur de la musique de Leipzig ; il conserva cet emploi jusqu'à la fin de sa vie. La mort du prince Léopold suivit de près le départ de son maître de chapelle ; Sébastien en fut profondément affligé. Il écrivit à cette occasion une messe avec double plain-chant, et vint à Gotha pour en diriger lui-même l'exécution.

Le second fils de Bach, Charles-Phil.-Emmanuel, passa au service de Frédéric en l'année 1740. La gloire de Sébastien était parvenue aux oreilles du roi, qui manifesta le désir d'entendre un si grand artiste. Emmanuel, flatté de ce témoignage de bienveillance, en instruisit son père ; mais Sébastien, occupé comme il l'était par les devoirs de sa nouvelle charge, ne pouvait pas facilement se déranger, et, soit oubli, soit négligence, il avait toujours différé ce voyage. Les rois n'aiment pas qu'on leur résiste. Frédéric s'étonna de ce peu d'empressement et s'en plaignit avec amertume. Sébastien, averti de la disgrace qui menaçait Emmanuel, entreprit le voyage de Potsdam en compagnie de Wilhelm Friedmann, l'aîné de ses enfans.

A cette époque, Frédéric avait habituellement de petits concerts dont il faisait lui-même les honneurs en jouant de la flûte. Un soir il préparait son instrument ; tous les musiciens étaient rangés autour de lui, le silence le plus profond régnait dans l'assemblée, lorsqu'un officier entra apportant la liste des étrangers arrivés dans la journée à Potsdam. Le roi lui fait signe de la déposer sur le pupitre, et la parcourt des yeux en préludant ; tout à coup la flûte s'arrête au mi-

lieu d'un point d'orgue, Frédéric se tourne vers ceux qui l'accompagnent, et tout ému de joie : « Messieurs, leur dit-il, je vous annonce que le vieux Bach est arrivé. » Aussitôt deux pages sont envoyés à l'hôtel où est descendu le maître de chapelle. Bach, fatigué du voyage, s'apprêtait à se mettre au lit; une servante vint lui annoncer que des jeunes gens demandaient à lui parler. « Vous vous trompez, ce n'est pas moi; je n'ai point eu le temps de prévenir mon fils, et je ne connais personne dans la ville. » A ces mots, les deux envoyés de la cour entrent dans la chambre.

— Vous êtes maître Jean-Sébastien l'organiste?

— Sans doute.

— C'est donc à vous que nous avons à faire. Nous venons de la part du roi, avec ordre de vous emmener sur-le-champ au palais.

— Mais vous le voyez, je descends de voiture; il m'est impossible de vous accompagner ce soir à la cour. Dites au roi que c'est à son intention que j'ai fait le voyage. Demain, je serai tout à son service.

— Le roi vous demande sur l'heure. Si vous tardez encore, il viendra lui-même vous chercher.

— Vous me permettrez du moins de changer d'habit.

— Ce serait trop long. — Et les deux chambellans le saisissent au bras et l'entraînent de force. Le pauvre Sébastien, couvert de fange et de poussière, fut obligé de monter en carrosse et de s'en aller au château.

Pendant ce temps Frédéric, pour recevoir dignement son hôte, avait fait distribuer aux musiciens la partie d'un motet à huit voix de Jean-Sébastien, et c'était Emmanuel Bach, maître de chapelle de la cour, qui dirigeait cette musique improvisée en l'honneur de son père. Le chœur chantait à pleine voix lorsque Bach entra dans le premier salon. Il s'attendait à trouver le roi seul et fut tellement ébloui par tout cet appareil d'harmonie et de lumière, qu'il ne s'aperçut pas d'abord qu'on exécutait sa musique. Cependant la rumeur devint générale, le nom de Bach courait de bouche en bouche, les femmes se penchaient sur leurs siéges pour le regarder; lui-même, après quelques mesures, avait reconnu l'intention délicate de Frédéric. Sébastien était heureux, de grosses larmes ruisselaient sur sa joue. Emmanuel, de son côté, avait revu son père, dont il était séparé depuis trois ans. Jamais office de Noël ne parut aussi long aux clercs d'une paroisse, que ce motet aux

deux musiciens pressés de courir l'un vers l'autre. Emmanuel, pour arriver plus vite, hâtait le mouvement d'une manière effroyable; et tu ne disais rien, vieux Bach, toi qui, dans les églises, pour une note chantée à contre-temps, contractais les muscles de ta face et brisais le pupître du poing! En ce moment, le père dominait complètement le maître de chapelle. Il s'agit bien de ton et de mesure lorsqu'on revoit son fils après trois ans d'absence! Quelle musique, eût-elle été cent fois plus rapide, n'eût semblé froide et lente, comparée aux battemens de son cœur! Le motet continuait toujours. Emmanuel n'y tenait plus. Tout à coup au milieu d'un tutti général, il jette là son bâton, et court embrasser son père. Les musiciens, épuisés par un si rude service, s'arrêtent alors et profitent de l'absence du chef pour reprendre haleine; mais le roi, qui voulait entendre le motet jusqu'au bout, leur fait signe de ne pas s'interrompre, ramasse le bâton du maître de chapelle, et vient se placer à leur tête avec un sang-froid aussi imperturbable que s'il se fût agi de diriger une armée. Le chœur une fois terminé, Sébastien s'approcha de Frédéric, et s'inclinant avec respect : « Sire, permettez-moi d'abord de vous remercier de votre bienveillance envers nous et de vous féliciter ensuite sur le talent nouveau dont vous venez de faire preuve. Vous avez senti mieux que personne le mouvement de ce morceau. Emmanuel l'avait pris trop vite, il est évident que c'est ainsi qu'il doit être exécuté. » Frédéric, qui tenait beaucoup à son talent de musicien, fut extrêmement flatté des éloges de Bach. — Le hasard m'a servi, dit-il; mais lors même que j'aurais échoué, tous devaient ici me savoir gré de ma bonne intention; je n'ai conduit l'orchestre devant un si grand artiste que pour ne pas priver les assistans du plaisir d'entendre une des plus belles compositions de notre époque. — On voit que ce soir-là Frédéric répondait aux éloges par des complimens.

Après un entretien rapide, pendant lequel il l'interrogea sur divers points de la science, le roi prit Sébastien par la main et le présenta aux dames de la cour. Comme il passait, une vieille duchesse qui se tenait assise au milieu de filles et de nièces, le fit asseoir à ses côtés, et lui rappela son aventure d'Arnstadt, le mémorable office du jour de Pâques; la digne femme aurait conté bien d'autres histoires, si Frédéric, qui était jaloux de son hôte et le voulait pour lui seul, ne l'eût entraîné dans les salons voisins,

pour lui faire essayer des pianos de Silbermann. En moins de deux heures, douze pianos chantèrent sous sa main, et douze fois les musiciens, abattus et découragés, s'étonnèrent de l'étrange fécondité de cet homme qui passait ainsi d'un instrument à l'autre, variant à l'infini sa pensée et son style. En effet, après les premiers préludes, il se pose pour thème un motif large et sévère, et le travaille un instant; puis, tout à coup il s'interrompt, se lève, et va s'asseoir dans le salon voisin. Tous ceux qui venaient de l'entendre s'attendaient à le voir continuer le chant et l'épuiser. Point du tout; il en invente un autre, le lance et l'arrête de même, lorsqu'il est plein de sève et de vie et pourrait courir une heure encore sur le clavier. Deux heures sonnaient à l'horloge du château quand la séance fut levée, et tous les assistans se séparèrent pleins d'enthousiasme pour le grand artiste, et d'amitié pour le vieillard qui venait de se dévouer à leurs plaisirs avec tant de complaisance et de grace naïve.

Le lendemain, dès neuf heures, une voiture aux armes de Prusse se tenait à la porte de l'auberge où demeurait le maître de chapelle; ce jour-là Frédéric visitait avec lui les orgues de la ville. Malgré les fatigues de la nuit précédente, Bach s'était levé plus tôt que d'habitude, afin de donner tout le temps nécessaire aux soins de sa toilette. Lorsqu'il descendit, tous les gens de la maison furent émerveillés de tant de luxe et ne comprenaient pas comment ce noble seigneur, qui s'en allait à la cour en si grand équipage, était le même homme qu'ils avaient pris la veille pour un pauvre diable, à la chétive apparence de ses vêtemens. Il portait un habit de drap noir, et par-dessous une veste de satin de la même couleur où serpentait un éclatant jabot. Ajoutez à cela des bas de soie, des boucles d'or ciselé, présent du grand-duc Léopold, des manchettes de dentelles qui se répandaient avec profusion, recouvrant à demi des mains d'une blancheur exquise, et vous aurez une idée assez exacte du costume de fête de Jean-Sébastien Bach. Il était heureux et triomphant; ses yeux éclataient d'une lueur de vie et de jeunesse; son visage rayonnait comme toutes les fois qu'il allait s'asseoir à un nouveau clavier. Arrivé à la prochaine église, il monta à l'orgue, et s'en empara; car c'était sa destinée à lui de trouver toujours la porte ouverte et l'instrument docile, et l'on dit, en Allemagne, qu'à son approche l'orgue rendait de sourds murmures, de même que la jument hennit quand elle sent venir son cavalier. Dès les premiers

préludes, tous reconnurent la facilité merveilleuse du maître; mais ce qui les mit dans la stupeur et le ravissement, ce fut cette exécution large, simple et sévère, cette magnificence de style, qui ne pouvait se déployer que sur le vaste champ de l'orgue. En effet, hier il était dans un salon étroit, aujourd'hui dans une cathédrale; hier il n'avait pu prendre son essor, l'espace lui manquait : aussi l'oiseau royal, il fallait le voir ce matin gonfler ses ailes et monter au plus haut de la voûte et frapper de sa tête les murailles retentissantes, puis descendre et jouer sur la dalle, et se baigner dans le soleil, dont les rayons allumaient sur sa plume les sept couleurs de l'arc-en-ciel. Quant à cette variété de mélodie, à cette abondance heureuse qu'on avait tant admirée la veille, elle s'était accrue en proportion de la nature de l'instrument et de la solennité du lieu. C'était bien toujours cette onde intarissable, seulement elle se répandait impétueuse et mugissante, à la manière des grands fleuves et des torrens; car cet homme qui savait se suffire tout un soir à lui-même et variait à l'infini sa pensée, sans jamais s'épuiser, devait nécessairement se sentir bien à l'aise et ne produire que des choses sublimes, aujourd'hui qu'il avait un moment pour se recueillir entre deux improvisations, et qu'en cheminant d'une église vers l'autre, il traversait de belles promenades et des jardins en fleurs, et pouvait retremper son esprit dans toutes les fraîches images de la nature.

Pendant les trois premières heures, Sébastien avait tellement prodigué la mélodie et la science, qu'il semblait à la fin que la source de son inspiration dût être tarie. Pour terminer dignement la journée, il se disposait à réunir dans une vaste symphonie les idées sans nombre qu'il venait de semer sur tous les claviers de la ville, lorsque, dans la dernière église qu'il visitait, un spectacle douloureux s'offrit à lui. Son ame sentit ses cordes se détendre et s'amollir sous des ruisseaux de larmes.

Une jeune fille était morte, et ses compagnes en voiles blancs, se tenaient à genoux autour d'elle. Sitôt l'office terminé, elles se levèrent, et chacune à son tour vint faire ses adieux à son amie, et secouer sur le linceul des larmes d'eau bénite. Frédéric fut ému profondément en face de cet appareil de tristesse et d'affliction. Quand tout le pâle cortége eut défilé devant ses yeux, le roi, voulant aussi rendre hommage à la morte, prit des mains de la dernière jeune fille le rameau consacré, le secoua, puis tendit le bras à

Jean-Sébastien, l'invitant à faire de même. Sébastien avait disparu, et tandis qu'on le cherchait parmi les assistans, il s'éleva tout à coup dans l'église une musique étrange, un chant céleste et pur, d'une mélancolie ineffable. On eût dit un chœur entre les vierges de la terre et les anges du paradis. Les unes déploraient leur chaste sœur enlevée aux tendresses de sa mère, à l'amour de ses compagnes, aux fraîches voluptés de la jeunesse; les autres chantaient la glorieuse élue et toutes les joies qui l'attendaient au ciel à la droite du Christ.—C'était lui, le grand organiste, qui répandait d'en haut ses larmes sonores et mélodieuses, lui qui versait son harmonie ainsi qu'une eau bénite sur le sein de la jeune morte. Douce vierge d'Allemagne, tu tressaillis alors dans ton suaire humide et demandas si ce n'étaient point déjà les célestes rosées.

Sébastien demeura quelques jours encore à Potsdam, puis malgré les instances de Frédéric, qui voulait le retenir auprès de lui, malgré les prières de ses enfans, il alla reprendre son poste, et partit, emportant avec lui l'amitié du roi et de tous ceux qui l'avaient connu. Arrivé à Leipzig, il se mit à travailler un thème qu'il avait reçu de Frédéric, composa divers canons et fit graver l'œuvre complète, la dédiant au royal musicien.

Ce fut là le dernier voyage de Bach. L'assiduité constante avec laquelle il se livrait au travail avait épuisé les forces de sa vue. Sa lampe d'études avait brûlé ses yeux, et maintenant, chaque nuit, pareille au flot qui se retire, déposait sur sa paupière un voile de graviers. Douloureuse pensée! il brisait le corps en fécondant l'esprit, et ses veilles lui préparaient un mal triste et cuisant qui devait finir par la plus déplorable infirmité. Sébastien devenait aveugle. Il supporta avec calme et résignation le fléau que le Seigneur lui envoyait, et s'il consentit à s'abandonner aux mains d'un oculiste, ce fut bien plutôt pour céder aux sollicitations de ses amis, que pour trouver la guérison d'un mal qu'il regardait comme incurable. L'opération fut deux fois reprise et deux fois échoua. Dès-lors il fallut désespérer : une tristesse morne s'empara de lui, comme un pressentiment de sa fin prochaine; ses genoux ployèrent, et tout son corps, si robuste autrefois, s'inclina vers la tombe. Sébastien Bach traîna six mois encore une débile existence, et le 20 juillet 1751, s'endormit sur le soir dans les bras de ses nombreux enfans. Le dixième jour avant sa mort, Sébastien, à

son réveil, vit les premiers rayons du matin glisser à travers ses rideaux. Ses yeux, fermés hier, s'ouvraient à la lumière. Étrange phénomène que celui qui se passe chez l'homme aux heures de sa fin! Les ténèbres qui, pendant la démence, emplissaient son esprit, se dissipent alors, et l'idée apparaît de nouveau, fraîche et radieuse. L'aveugle voit, le sourd entend, le muet disserte à voix haute, et le perclus se meut. Peut-être la Mort rend-elle à l'homme toutes ses facultés, afin qu'il puisse la regarder en face et lutter dignement avec elle; peut-être aussi tout cela n'est-il qu'une ironie affreuse, qu'une démonstration terrible de sa toute-puissance. Voilà ce que tu étais hier, voici ce que je te fais aujourd'hui : compare!

Après avoir remercié le Seigneur de ce rayon de céleste lumière qui le visitait dans sa souffrance, Sébastien se mit à regarder ses enfans l'un après l'autre, et bien souvent des larmes de joie obscurcirent sa vue à peine recouvrée. Ensuite il se hâta de jouir encore une dernière fois de l'aspect de la belle nature, sentant bien que le lendemain peut-être il ne serait plus temps. Il se fit ouvrir la fenêtre, et sur-le-champ un fleuve de lumière inonda sa couche. A travers toutes ces gerbes ardentes dont l'œil d'un aigle eût à peine soutenu l'éclat, lui, mourant, voyait sur un fond calme et bleu les étoiles éclore et resplendir. On eût dit que la nature, pressentant la fin de son bien-aimé, lui donnait à la fois le double spectacle de la nuit et du jour. Comme un homme placé dans un puits, Sébastien, les deux pieds dans la fosse, comptait à midi les étoiles du firmament. Dans sa naïve extase, il les nommait à ses enfans qui tiraient un funeste présage de cette perspicacité subite, et pleuraient à ce triste penser, que leur père était assez profondément tombé dans l'abîme pour compter les étoiles à cette heure où le regard terrestre ne peut les percevoir. Enfin, il demanda ses fleurs, les belles fleurs qu'il cultivait avec tant d'amour pendant les dernières années de sa vie; il eut plaisir à voir sur chaque tige les boutons nouvellement éclos, respira leur parfum, détacha les feuilles parasites, et leur dit adieu, les recommandant à la rosée. Ensuite il causa quelque temps avec sa famille, et vers le soir, se sentant fatigué, il s'endormit. Hélas! deux heures après, l'ange de la lumière était remonté à son foyer divin, et le malheureux, frappé d'un coup de sang, subissait les premières ardeurs de cette fièvre qui devait bientôt l'emporter.

Telle est l'histoire de cet homme étonnant. J'ajouterai qu'il se maria deux fois. Il eut de sa première femme sept enfans, treize de la seconde, en tout onze fils et neuf filles. Tous les fils ont été doués de hautes dispositions musicales.

Maintenant, si vous descendez dans les détails de sa vie privée, vous ne trouverez que sacrifices envers sa famille et dévouemens continuels envers les malheureux. Comme presque tous les hommes de conscience et de génie, Sébastien vécut, sinon dans la misère, du moins dans l'honorable médiocrité de la fortune. Les modestes revenus de sa charge suffisaient à l'entretien de ses nombreux enfans; qu'avait-il à s'occuper du reste? Certes, au lieu de vivre ainsi, plongé dans l'étude et la composition, au lieu de passer des jours entiers à jouer au peuple les cantiques du ciel, s'il eût voulu descendre dans les salons des financiers de l'Allemagne, et réjouir l'oisiveté des grands seigneurs, il aurait pu amasser de l'or comme tant d'autres. Mais les hommes de la trempe de Sébastien accomplissent jusqu'au bout l'œuvre à laquelle ils sont appelés sur la terre, et meurent dans la solitude et l'oubli plutôt que d'imiter ces mercenaires qui trafiquent de l'art comme d'une chose qui se vend.

Sébastien n'évita jamais l'occasion de porter secours à ses frères, bien que cette occasion s'offrît à lui plus souvent qu'à tout autre. Son dévouement était connu, et de tous les points de l'Allemagne les artistes malheureux, comme des voyageurs égarés, se hâtaient vers cette lumière bienfaisante. Dans le nombre, on n'en citerait pas un qu'il n'ait accueilli, fait asseoir à sa table à côté de ses enfans, et pour lequel il n'ait employé tout son crédit. Les hommes tels que lui marchent au milieu des bénédictions de la multitude; la sérénité de leur visage, le charme de leurs discours, répandent l'harmonie autour d'eux et préparent les ames à recevoir la musique divine. Ils sèment dans le peuple la parole qui leur est donnée, et partout où la terre est bonne, ce grain prend racine et fructifie. Heureux celui qui passe sa jeunesse en leur intimité; heureux celui qui se souvient de l'œuvre qu'ils ont faite, et quand ils sont oubliés de tous, écrit l'histoire de leur vie. La vie de ces hommes est comme une racine de bois de rose qui parfume d'agréables senteurs l'atelier de l'ébéniste qui la travaille.

A quelques différences près, le piano et l'orgue paraissent aux gens du monde des instrumens d'une même nature. Tous les deux

procèdent par octaves et répondent à l'attouchement des doigts. Cependant le musicien, quelle que soit d'ailleurs sa puissance sur le piano, s'il veut jouer de l'orgue, doit commencer de nouvelles études, car ces deux instrumens, malgré leur affinité apparente, sont au fond dissemblables l'un de l'autre, tant par le style que par le but et la destination. Le piano a des chants légers et capricieux, des motifs entraînans, des notes rapides; c'est l'instrument de la fantaisie, quelquefois aussi de l'inspiration, témoins Mozart et Beethoven. L'orgue est solennel et magnifique et chemine à pas lents. La musique du piano ressemble à ces odeurs exquises et voluptueuses qui enivrent avant qu'on ait pu les nommer, tant elles se dégagent par exhalaisons imperceptibles. La musique de l'orgue, au contraire, monte par larges bouffées comme les mâles senteurs de la plaine, comme les vapeurs de l'encensoir.

Nul mieux que Sébastien n'a senti cette différence profonde : après avoir atteint sur le piano une force aujourd'hui encore sans exemple, se sentant appelé plus haut dans son art, et d'ailleurs estimant la couronne de l'organiste préférable à toutes celles que la musique donne, il ne recula point devant les aspérités de sa nouvelle tâche. Le maître eut le courage de se faire écolier. Dès-lors il passa sans relâche de la théorie à la pratique, consuma ses nuits à lire les œuvres de Böhm, de Casp. Kerl, de Buxtehude, et ses jours à les exécuter. Il remua l'orgue dans ses entrailles, prit à part chaque voix de la grande harmonie, afin d'en mesurer l'étendue et la puissance, se rendit compte de toutes les ressources de la pédale et du registre; enfin, s'initia dans les mystères de l'instrument de telle sorte, qu'il parvint à le connaître jusque dans les moindres détails de sa construction matérielle. Aussi, ce n'est pas lui qui jamais eût apporté dans le sanctuaire de ces airs de théâtre et de taverne; ce n'est pas lui qui serait venu joyeusement éparpiller sur l'orgue de ces tristes motifs dont on amuse les salons; il savait trop bien qu'il lui faut un plain-chant grave et sévère.

Les sons puissans de l'orgue ne peuvent se rassembler sur des motifs ingénieux et rapides; il leur faut du temps pour se déployer. L'orgue est un vaste métier, l'artiste qui l'émeut un tisserand sublime, et les sons, pareils à des fils de soie et d'or, en sortent par milliers aux heures du travail, les uns aigus, les autres graves, ceux-ci traînans et solennels, ceux-là joyeux et métalliques. Ils

sortent et flottent quelque temps au hasard, et ce n'est que sous la voûte immense du sanctuaire qu'ils peuvent se réunir et se former en un tissu mélodieux. La musique des orgues est lente et solennelle. Celui qui tient les voix divines en sa puissance, celui qui s'en est rendu maître par l'étude et la foi, arrive au sanctuaire sous l'inspiration de la fête qu'on y célèbre. Il faut que les voix de la tristesse et de la douleur chantent haut dans son ame, et ce n'est qu'à cette condition qu'il peut les transmettre à la foule. Il monte à la tribune. Sa première phrase est grandiose et simple; la seconde ressemble à la première par la mesure et l'expression, et cela doit être. La cathédrale est vaste, et roule son bruit long-temps en ses entrailles profondes; or, bien souvent une phrase éclate sur le clavier de l'orgue lorsque celle qui l'a précédée ne s'est pas tout-à-fait exhalée encore; et voilà pourquoi la musique des orgues doit être exempte de diffusion, arrêtée et logique.

L'orgue, par ses préludes et ses ritournelles, élève et maintient l'ame sur des sommets divins qu'elle atteindrait peut-être un jour, livrée à ses propres forces, mais d'où certes elle tomberait bientôt, si les ailes de l'harmonie ne s'ouvraient autour d'elle. Cette musique bienheureuse passe, emportant l'affliction du présent et les pensées terrestres qui sont comme la poussière qui ternit le splendide miroir de l'ame. Une phrase ordinaire et commune, quel que soit le vêtement dont on l'entoure, ne deviendra jamais solennelle et capable d'éveiller des sentimens élevés; il faut donc la tenir loin des orgues. Et qui jamais a mieux compris cela que Sébastien? Avant lui, de grands musiciens religieux avaient accompli leur tâche. Allegri, Palestrina, Buxtehude, avaient préparé sa venue, et l'église garda leur voix sous ses arceaux, jusqu'au jour où celle de son fils bien-aimé se fit entendre.

Vraiment il est des hommes à qui la divinité fait une part bien belle en cette vie; ils viennent au temps des fruits et des récoltes, et vendangent avec la vigne que d'autres ont plantée; ils entrent dans le champ et fauchent les blés qui ruissellent encore des gouttes de sueur et des larmes de leurs frères qui se sont endormis la veille. Leur gloire à eux, c'est de faire une bonne journée de travail, de faucher les moissons épaisses et de les mettre en gerbe, d'en séparer les mauvaises plantes et les petites fleurs, de brûler les unes et de jeter les autres sur le bord du chemin, où les enfans qui passent

les recueillent pour s'en faire une couronne; et le soir, quand ils rentrent dans la ville, le peuple, attiré par les chaudes senteurs du chariot, accourt en foule et les salue avec des cris d'amour, et chante leurs louanges, oubliant les faibles qui sont morts. On dirait que Dieu, avant de donner à l'idée un cerveau qui puisse la contenir sans éclater, l'essaie en des têtes débiles qu'elle brise, et lorsqu'il a tenté les hommes et les sent capables de supporter la pleine lumière de ce soleil dont ils n'ont vu que des rayons fuyans, le jour étant venu, Dieu crée l'ame prédestinée, l'entoure d'une argile puissante et généreuse, et lui dit en l'envoyant sur la terre: « Tu t'ouvriras à toutes les émotions de joie et de douleur; tu iras te perdre dans le bois; tu monteras sur la montagne, et là, dans le recueillement, tu rassembleras dans une symphonie tous les bruits qui te frapperont, et tu t'appelleras Beethoven; » ou bien: « Tu visiteras la cathédrale, tu chercheras à surprendre le sens mystérieux des paroles qui se croisent la nuit sous ses arceaux, et tu les révéleras aux hommes, car je te donne le champ des orgues pour domaine, et pour nom Jean-Sébastien. » Certes, c'est là une part qui semble assez belle, et l'on s'étonne après que les fleaux s'abattent sur ces têtes sublimes, et l'on déplore les misères d'Alighieri, les tristesses de Beethoven, les pâleurs de Raphaël et de Mozart! Mais ceux qui se lamentent ainsi, ne savent donc pas que l'inquiétude est la sœur fatale du génie, que Dieu seul se complaît dans son œuvre éternellement, et qu'il est aussi impossible de créer sans travail ni souci, que de ne point mourir. Et si les fléaux ne frappaient pas ces têtes augustes, sur qui donc tomberaient-ils ici-bas? Serait-ce sur le pauvre d'esprit qui passe et cache son front dans la foule? Mais il ne pourrait les supporter; et d'ailleurs, voulez-vous enfoncer dans sa chair les épines d'une fleur qu'il n'a pas respirée, et l'entourer des ombres d'un soleil dont il ne verra jamais la lumière? Allez, Dieu est juste; quand le tonnerre tombe, il s'attaque au cèdre couronné plutôt qu'au brin d'herbe qui tremble; l'égalité des adversaires fait la grandeur du combat. Beethoven était sourd; mais croyez-vous que Beethoven n'eût pas ouï, dans sa jeunesse, plus de bruits mille fois qu'il n'en faut pour briser des oreilles humaines? croyez-vous qu'on puisse impunément écouter chanter les fleuves et les montagnes, et que les paroles que vous disent les fleurs en vous révélant leurs mystères ne détruisent pas les organes simples

de la vie, lorsqu'elles les traversent pour arriver à l'ame? Sébastien Bach est mort aveugle; mais les regards de Sébastien avaient dépassé les limites de l'horizon. Avant de se révéler à Moïse dans toute sa gloire, Jehova dit au prophète de se voiler la face, car autrement il serait ébloui par la lumière divine et perdrait la vue. Et c'est là, croyez-le bien, un magnifique symbole.

Toutes les voix de louange et d'amour, tous les psaumes de douleur et de lamentation qu'une ame religieuse élève vers Dieu dans son extase ardente, ou laisse s'exhaler en ses momens de tristesse et d'inquiétude, tout cela est dans l'œuvre de Sébastien. Sébastien Bach est le chantre de l'église, comme Albert Dürer en est le peintre. Les moyens dont Jean-Sébastien Bach se servait pour atteindre dans l'exécution à des effets si grandioses, consistaient principalement dans son harmonie divisée, dans l'usage de la pédale obligée, dont si peu connaissent les ressources mystérieuses, dans la manière de traiter les plains-chants et de combiner les registres. Il suffit d'examiner les chorals de Sébastien pour comprendre combien la musique d'église, grace à la différence qui en sépare les tons de nos modes mineurs et majeurs, prête à des modulations inaccoutumées. Mais nul ne peut se faire une idée juste de l'harmonie divisée, s'il n'a plusieurs fois entendu le jeu de l'orgue. C'est un chœur de cinq voix, chantant toutes dans leur partie et leur étendue naturelles. Essayez sur le clavier un accord en harmonie divisée, et d'après cette épreuve, il vous sera facile de comprendre quel effet puissant doit produire un morceau exécuté tout entier de la sorte, à quatre voix et plus. C'est ainsi que Bach jouait toujours de l'orgue; et dans l'enthousiasme de l'exécution, il ne se contentait pas de donner avec la pédale de simples tons fondamentaux, il jouait avec ses pieds des mélodies de basse si rapides souvent, que tout autre organiste que lui aurait eu peine à les exécuter avec les cinq doigts de la main. A tout cela, il faut joindre encore le secret merveilleux qu'il avait de réunir les voix de l'orgue et de rassembler les registres; et telle était l'étrangeté de sa façon d'agir, que bien des organistes s'épouvantaient en le regardant faire. Ils croyaient, les pauvres gens, que de ces voix ainsi combinées devait jaillir la dissonnance, et s'étonnaient ensuite en voyant l'orgue épanouir sa gerbe harmonieuse et semer des sons éclatans et tels qu'eux n'avaient jamais su en éveiller.

Cette manière de registrer était le fruit d'une connaissance profonde de la construction de l'orgue et de toutes ses voix. Il s'était habitué de bonne heure à donner à chacune la mélodie conforme à sa nature, et ce fut ainsi qu'il trouva mille combinaisons nouvelles, auxquelles autrement il n'aurait peut-être jamais pensé. Sébastien tenait de la nature et de ses études sévères une faculté bien rare : il découvrait dans toute chose son rapport avec la musique, et quand le fil qui liait un objet à son art, eût été plus imperceptible cent fois et plus ténu que le moindre rayon de lumière, il n'eût pas échappé à son regard pénétrant, qui s'en emparait aussitôt. La persévérance qu'il mettait à exécuter les grandes compositions en certaines enceintes dont il avait découvert la propriété sonore, l'instinct merveilleux qui lui faisait surprendre une faute dans la musique la plus laborieusement écrite, et saisir comme avec le doigt une petite note qui fuyait, cherchant à se dérober dans le torrent de l'harmonie; tout cela peut servir de preuve à ce que j'avance. En l'année 1747, comme il se trouvait à Berlin, on le conduisit dans la nouvelle salle de spectacle. Dès le premier coup d'œil, il découvrit tout ce qui pouvait y être avantageux ou défavorable à la musique. Ensuite, il entra dans le foyer, parcourut la galerie qui régnait tout autour, examina la voûte, et dit à ceux qui l'accompagnaient : « Messieurs, l'architecte a fait ici une œuvre d'art sans le vouloir peut-être et sans que nul de vous s'en doute. » En effet, telle était l'ordonnance de la voûte que le son, parti d'un point, allait tomber de l'autre sans se répandre dans la salle. Il montait d'un seul jet, s'inclinait ensuite comme un arc-en-ciel harmonieux, de sorte que deux personnes, la face tournée du côté de la muraille, pouvaient converser ensemble, à l'insu de tous les assistans. Et que l'on ne s'y trompe pas, la sagacité spéculative de Jean-Sébastien contribua peut-être plus que tout autre chose à le conduire, par un assemblage inoui des différentes voix de l'orgue, à certains effets inconnus avant lui, et qui paraissent de nos jours impossibles.

La pédale est une partie essentielle de l'orgue; c'est cet appareil solennel qui donne à l'instrument du sanctuaire sa puissance et sa grandeur, et l'élève au-dessus de tous les autres. Sans la pédale, l'orgue perd sa magnificence et rentre dans la classe de tous les claviers stériles qui font la désolation éternelle du maître, en excitant chez lui un enthousiasme qu'ils sont ensuite inhabiles à

satisfaire. Mais plus la pédale est une partie importante et capable d'effets miraculeux, plus elle exige, de la part de celui qui s'approche d'elle, une habitude profonde, une force rare de modération. L'organiste doit connaître tous les points de son vaste domaine, et lui demander tout ce qu'il peut donner, car ce qu'il peut donner est immense; et certes Bach le savait bien, et jamais paysan avide d'une double récolte ne laboura sa terre avec plus de constance et de soin, que lui le champ des orgues, sous lequel il entendait sourdre d'étranges bruits ignorés des hommes. Et les effets qu'il obtenait tous les jours, Sébastien les devait moins encore à son harmonie admirable qu'à cet art merveilleux, qu'il a possédé seul, de donner à la pédale la voix qui lui est propre.

Les compositions que Bach a écrites pour l'orgue, se divisent naturellement en trois classes.

La première contient les grands préludes et les fugues avec pédale obligée. Il serait difficile de déterminer précisément le nombre de ces compositions; je pense cependant qu'il ne doit pas s'élever au-dessus de douze.

La seconde, les préludes sur les mélodies de divers chorals. Les morceaux dont il est ici question exigent la pédale obligée, différens en cela des chorals que Sébastien écrivit à Arnstadt, et que l'on peut, au besoin, exécuter avec les seules mains. Leur nombre monte bien à cent. Forkel en possédait soixante-dix. Il est impossible de rien entendre de plus digne et de plus sacré que ces préludes.

Six sonates en trios pour deux claviers avec pédale obligée. Bach les composa pour l'aîné de ses enfans, Wilhelm Friedmann, lequel dut peut-être à l'étude sérieuse qu'il en fit le talent élevé auquel il est parvenu. Je dirai, pour tout éloge de ces œuvres, qu'elles furent écrites par Jean-Sébastien dans la force de l'âge et la maturité du génie.

L'harmonie de Sébastien est le plus souvent un tissu de mélodies nettes, limpides et chantantes, et dont chacune peut devenir à son tour partie principale; dans ce genre de composition, Sébastien n'a point de rival, il n'existe rien de pareil au monde (1).

(1) Il y a bien des gens qui prétendent que Bach n'a fait que perfectionner l'harmonie. Pour tout homme qui a de l'harmonie une idée droite et juste et se la représente comme

C'est une fécondité miraculeuse qui semble prendre à tâche de lutter constamment avec les règles de la plus austère science. C'est l'ange qui revêt une chasuble pesante sans rien perdre de sa libre démarche et de la fantaisie de ses ailes, la pensée enfin qui baisse la tête, et de propos délibéré se soumet à la forme. Certes, sous le souffle de la pensée, la forme se dilate et grandit d'une façon étrange, mais jamais au point d'éclater; on ne cesse d'apercevoir la divine chrysalide à travers les innombrables fils de soie et d'or qui se croisent autour d'elle et l'enveloppent. Elle chante, s'agite, et bat des ailes. Tantôt c'est l'ange de la mort tenant une palme auprès d'un sépulcre, tantôt Marguerite qui file à son rouet ou peigne au soleil ses cheveux blonds; quelquefois on croirait voir une princesse enchantée dans le palais de cristal où la retient captive quelque vieux magicien de Bohême.

Dans les œuvres que Sébastien a écrites à quatre parties, vous pouvez presque toujours supprimer la partie supérieure et la partie inférieure sans que la musique en devienne moins claire et moins chantante. Ce sont les voix intermédiaires qui se chargent alors de tout le travail, et portent à elles seules le poids de l'harmonie. C'est par luxe que Sébastien attelle quatre chevaux à son char; telle est leur race généreuse que deux suffiraient pour le conduire aux étoiles.

La manière dont Bach traitait la modulation et l'harmonie une fois adoptée, sa mélodie devait nécessairement prendre une forme toute particulière. Le musicien, en rassemblant plusieurs mélodies dont la destinée est de chanter simultanément et de tendre au même but, doit surtout bien se garder d'en affectionner une plus que les autres, et de la travailler avec plus d'amour, de sorte qu'elle attire sur elle toute l'attention de l'homme qui écoute. Il faut que les mélodies se partagent l'éclat entre elles : c'est tantôt l'une qui porte la couronne, et tantôt l'autre; et même il n'arrive jamais

un moyen d'agrandir et de développer les ressources de l'art, il est évident qu'elle ne peut, sous quelque prétexte que ce soit, se passer de mélodie; et maintenant, lorsque l'harmonie est, comme chez Jean-Sébastien, une mélodie compliquée, je ne conçois pas comment on peut sérieusement soutenir cette opinion. On peut dire d'un homme qu'il n'a fait que perfectionner la mélodie; à tout prendre, la mélodie peut être telle par elle-même et sans le secours de l'harmonie, tandis qu'une harmonie élevée et pure n'existe au contraire qu'à la condition de la mélodie. L'homme qui a perfectionné l'harmonie a perfectionné aussi la mélodie; on n'en peut dire autant du mélodiste simple qui n'agit que sur une partie du tout.

qu'une mélodie règne toute seule, car les autres qui chantent autour paraissent amoindrir l'éclat de la mélodie principale en divisant l'attention; je dis paraissent, car pour l'homme qui voit de haut, et d'un coup d'œil embrasse le travail de la symphonie, au lieu d'amoindrir cet éclat, elles l'augmentent. En outre, un tel assemblage de voix force le compositeur à se servir de certaines formules dont le procédé homophonique le dispense complètement. C'est autre chose de diriger une seule voix qui se meut sans obstacle sur une route unie, ou d'en conduire plusieurs qui, parties de différens points, doivent se joindre tôt ou tard, et de leur ménager des rencontres heureuses de peur qu'elles ne se heurtent de front au lieu de s'enlacer, et ne laissent dans les ténèbres, en expirant, le royaume sonore qu'elles animent. Tout homme, pourvu qu'il ait fait des études sérieuses, est capable d'accomplir la première de ces tâches; pour la seconde, il fallait Jean-Sébastien Bach. En vérité, je ne puis voir le vieux contrepointiste se promener à pas lens dans les campagnes de la Thuringe, rêvant aux harmonieuses combinaisons de ses voix, sans penser à l'archiviste Lindhorst rassemblant en groupes magiques les petits serpens de son jardin.

Cette complication des voix occasione des formules de mélodie nouvelles, étranges, inouies, et devient une des causes qui font que la mélodie de Sébastien a si peu de parenté avec celle des autres compositeurs. Lorsque cette forme originale ne dégénère pas en pédantisme scolastique, et donne cours à des chants fluides et naturels, elle a des ressources immenses pour le musicien qui l'emploie, sans jamais entraîner d'autres inconvéniens que celui de déplaire à la partie ignorante du public.

Cependant toutes les mélodies de Bach ne sont pas de cette nature. Les mélodies de ses compositions libres sont tellement claires et faciles, qu'elles peuvent être comprises par les intelligences les moins exercées. Tel sont les préludes et les suites où la même originalité de pensée règne pourtant toujours. Un des caractères principaux de la musique de Bach est de ne point vieillir. Je suis loin de nier, cependant, qu'on ne trouve çà et là, dans ses premières compositions, certains passages oubliés maintenant, certaines formules hors d'usage, qui appartiennent plutôt à l'époque où Sébastien écrivait qu'à Sébastien lui-même. Sébastien Bach, comme après lui Mozart, a fait plus d'une concession au mauvais goût

dominant. C'est là-dessus que le temps a frappé, de sorte qu'il nous était réservé à nous, venus cent ans plus tard, de mieux jouir de son œuvre que ses contemporains, toute chose puérile et vaine s'en étant effacée. Il est des œuvres bonnes et vivaces que le temps n'attaque pas dans leurs racines, car il sait bien que sa faux s'émousserait sans les détruire. L'œuvre de Jean-Sébastien est de ce nombre; c'est là un arbre généreux et vert que le temps n'essaie pas d'abattre, mais qu'il émonde prudemment. Toute la mélodie que Sébastien a tirée des sources profondes de son ame, et répandue à flots sans égard pour les caprices de la foule; toute cette mélodie est encore aujourd'hui aussi fraîche, aussi limpide, aussi pure que le jour où elle est venue à la lumière. Il est bien peu de compositions de cette époque dont on puisse dire la même chose. Les œuvres de Kaiser et de Handel, maîtres religieux et vénérés, ont vieilli plus tôt qu'on n'aurait dû le croire, et ce phénomène a sa loi dans le genre de musique qu'ils avaient choisi tous les deux. Kaiser et Handel, compositeurs popu'aires, devaient nécessairement mêler à leur langue divine quelques-unes des paroles ayant cours dans la foule à laquelle ils s'adressaient, et céder par force au mauvais goût du temps. Or, la mode dans l'art est une chose pernicieuse et fatale. Handel en offre un exemple éclatant; ses fugues de chant sont toutes aujourd'hui encore dans la fraîcheur de la jeunesse et de la beauté, tandis que ses airs ont vieilli, et qu'à peine dans le nombre vous en compteriez six que l'on puisse entendre désormais avec tout le respect dû à ce nom glorieux.

Quelle que soit la forme que Sébastien adopte, il la domine : nulle part les moindres vestiges d'embarras ou de travail pénible. Il ne manque jamais le but auquel il tend; chez lui, toute chose a sa loi d'existence, toute chose est une et complète en soi. Seriez-vous Mozart ou Beethoven, il ne vous viendrait pas à l'esprit de vouloir, dans tel passage de ses œuvres, une note quelconque plutôt que celle qu'il y a clouée.

En divers genres de compositions, plusieurs maîtres ont créé des chefs-d'œuvre qui peuvent, avec honneur, être placés à côté des siens; il existe des allemandes de Handel et de certains autres, qui, moins riches peut-être que celles de Bach, leur tiennent tête cependant. Mais dans le domaine de la fugue, de tous les arts du contrepoint et du canon, Sébastien est seul, tellement seul, que bien loin

autour de lui le champ est vide et désert. Jamais, on peut le dire hardiment, une fugue n'a été écrite qui puisse être comparée à la moindre des siennes. Qui ne connaît point les fugues de Jean-Sébastien Bach ignore parfaitement ce qu'est ou doit être une fugue.

La fugue, telle qu'on la comprend d'ordinaire dans les écoles, est une sorte de travail insignifiant et puéril. On prend un thème, on lui donne un compagnon, on les transpose tous les deux, l'un après l'autre en des tons relatifs, en ayant soin, dans toutes ces transpositions, de les soutenir par les autres tons, au moyen d'une espèce de basse fondamentale. Voilà ce que l'on est convenu d'appeler aujourd'hui une fugue. Vous devez bien penser qu'il en est autrement de la fugue de Sébastien; celle-là satisfait à toutes les exigences d'une composition libre. Un thème caractéristique, un chant qui en dérive et se répand comme un ruisseau dans les moindres sentiers du labyrinthe harmonieux; chez toutes les autres voix, un motif indépendant, une parfaite intelligence de l'ensemble, et, du commencement à la fin, une allure franche et libre, une fusion miraculeuse des élémens les plus divers, une inépuisable richesse de modulations, unité et variété dans le style, dans le système, dans les carrures, et enfin, une telle animation, une telle vie répandue sur le tout, qu'à chaque instant il semble à l'homme qui se tient au clavier que les notes se transfigurent et resplendissent sur les lignes des pages. Voilà les qualités de la fugue de Bach, qualités merveilleuses et qui doivent exciter l'étonnement et l'admiration de tout homme capable de comprendre quelle puissance d'esprit surnaturelle il faut pour satisfaire aux innombrables conditions d'un tel œuvre. Toutes les fugues de Bach réunissent les mêmes avantages; toutes se recommandent par des qualités sans nombre, et cependant chacune est belle à sa manière; chacune a son caractère déterminé, et dans la mélodie et l'harmonie, ses formules qui en dépendent, de telle sorte que lorsqu'on connaît une fugue de Jean-Sébastien, et que l'on est parvenu à l'exécuter, on n'en connaît véritablement et ne peut en exécuter qu'une seule, tandis que pour savoir par cœur toutes les fugues des maîtres de son temps, il suffit d'avoir découvert les mystères de l'une d'elles.

Ce fut à Weimar que Sébastien eut pour la première fois l'occasion de s'occuper de musique vocale. Ici, comme toujours, son style est solennel, religieux, et tel qu'il convient au sujet. Une

chose qui frappe dans ses motets et témoigne de son bon goût, c'est son éloignement pour les concetti si journellement usités dans la musique d'église. En effet, il ne lui est jamais arrivé de chercher à rendre l'expression de certaines paroles. Il voyait de plus haut, et se contentait d'exprimer le sentiment général sans s'inquiéter de la lettre. Ses chœurs sont pleins de majesté, ses récitatifs bien déclamés, et pourvus de basses imposantes. Dans ses airs, où il se trouve tant de mélodie heureuse, il semble s'être conformé aux forces de ses chanteurs, qui poussaient néanmoins de longues plaintes sur la difficulté qu'ils avaient à les exécuter; et si sa musique d'église est moins admirée de notre temps que ses autres œuvres, c'est à leur médiocrité qu'il faut s'en prendre.

L'œuvre de Jean-Sébastien est immense et telle qu'au premier aspect il semble impossible qu'un homme ait pu élever un monument pareil. C'est une fécondité sans exemple. A quoi donc, s'il vous plaît, comparer cette ame d'où s'est échappé assez de mélodie pour remplir toutes les églises, tant que les églises seront debout sur la terre? A quoi la comparer, cette ame, si ce n'est à la nature, sa mère, qui tous les ans jette hors de son sein les fleurs, les moissons et les sources d'eaux vives? Si l'on vous disait: Un homme s'est trouvé qui a écrit des chorals sans nombre, des préludes, des morceaux d'orgue et de clavier, des fugues, des livres de théorie sur son art, des solos pour tous les instrumens, des oratorios, des messes, des magnificat, des sanctus, des motets à deux chœurs, des musiques de baptême, de fiancailles et de mort; et tout cela est beau, tout cela est épique, tout cela est grandiose et marqué de génie; auriez-vous assez d'admiration pour cet homme? Eh bien! tout cela n'est qu'une faible partie de l'œuvre de Jean-Sébastien Bach; tout cela pourrait disparaître sans que sa gloire en fût altérée, car il a fait, en outre, de quoi suffire pendant cinq ans à tous les offices de l'église, et mis cinq fois en musique la passion de Jésus-Christ.

Pour l'inconcevable hardiesse de la conception, le travail minutieux des parties, l'exécution exquise et délicate des moindres détails, l'œuvre de Sébastien ressemble à une cathédrale gothique. Arrêtez-vous sur la place d'Amiens, de Strasbourg ou de Cologne, à l'heure du crépuscule matinal: le ciel se teint des premières lueurs de l'aube, l'alouette s'éveille à peine, cette masse de granit vous

étonne; vous admirez ces dimensions gigantesques, et le cerveau puissant qui a donné une telle forme à sa pensée. Vous sentez s'émouvoir en vous le sentiment de l'immensité, comme cela vous est arrivé jadis en face de l'océan. Tant d'harmonie et de grandeur vous absorbe; vous croiriez faire un sacrilége en demandant à cette merveille des conditions d'étendue et de hauteur. Cependant le matin se fait, les hirondelles et les ramiers quittent leurs nids de pierre, le soleil darde en plein ses rayons sur les rosaces du portail, et votre rêverie disparaît avec le dernier voile du brouillard qui tombe. Alors la cathédrale se révèle à vous dans tout l'éclat de sa variété naturelle; alors vous découvrez des richesses sans nombre auxquelles vous n'avez pas pris garde en votre étonnement. C'est Marie à genoux recevant la visite de l'archange, c'est Lazare sortant du sépulcre sous l'imposition des mains; et vous êtes ébloui par la céleste et naïve expression de ces figures dont tout-à-l'heure vous ne supposiez pas seulement l'existence. Que serait-ce donc si vous alliez plus avant sous la nef et dans le chœur, là-bas, où se tiennent assis au milieu de leurs peintures Albert Dürer et Jean de Bruges? Telle est l'œuvre de Jean-Sébastien Bach; à mesure que vous entrez plus profondément en elle, vous y trouvez des trésors de mélodie et de science, des combinaisons nouvelles et curieuses, et mille choses enfin que l'intelligence la plus vaste ne peut embrasser qu'à la condition d'une étude persévérante. Que celui dont les chagrins ont flétri l'ame jeune se voue à l'étude de ces œuvres, il y trouvera des consolations sévères et durables, et des plaisirs calmes et renaissans. Il pourra vivre heureux sur la terre, et d'émotion en émotion s'acheminer jusqu'à la tombe, comme un oiseau blessé gagne de branche en branche le nid dans les bruyères. Il verra chaque jour de nouvelles étoiles resplendir à ce firmament sonore, et fermera sa paupière avant de les avoir toutes comptées.

HENRI BLAZE.

DE L'ESPAGNE

A PROPOS

DU NOUVEAU MINISTÈRE.

S'il est vrai que le précédent cabinet soit tombé devant l'insurrection des provinces espagnoles proclamant la constitution de 1812, et devant l'impossibilité de faire adopter à la couronne son système de fidélité au traité de la quadruple alliance, qui, depuis long-temps, n'était guère qu'une neutralité entre Isabelle et don Carlos, l'avénement du ministère doctrinaire annonce une politique nouvelle. La position et le rôle du nouveau ministère lui sont commandés par la circonstance qui l'a fait naître. Son vouloir, contraire à la révolution espagnole, et les concessions auxquelles il peut être poussé, le mettent en face de cette révolution dans une situation nécessairement hostile, et qui, si elle ne va pas, comme sous Louis XVIII, à une intervention déclarée, ne se fera pas faute des intrigues, délations et mauvais conseils, en un mot, de toutes les machinations ténébreuses qui sont à l'usage de la diplomatie. Nous aurons aussi notre cordon sanitaire pour nous défendre de la con-

tagion morale, heureux si les difficultés intérieures, la peur d'un surcroît de dépenses et de tout mouvement extraordinaire, empêchent ce cordon sanitaire de se changer en intervention offensive.

Éclairée par l'expérience, la révolution espagnole doit se tenir sur ses gardes. Qu'elle n'oublie rien de la première phase de son histoire, du premier acte de son drame. Les évènemens de la précédente époque constitutionnelle, comprise entre 1820 et 1823, sont connus et appréciés. Il est inutile d'y revenir, si ce n'est pour conseiller de ne point les perdre de vue. Mais, pour que l'expérience soit complète, il faut remettre en mémoire une autre époque, moins connue, quoique plus rapprochée, et dont les enseignemens doivent être encore plus instructifs et plus éclatans; je veux dire, le temps écoulé depuis la révolution de juillet, et qui a vu l'Espagne s'avancer peu à peu de l'absolutisme à la constitution quasi-républicaine de 1812. Cette époque, je vais essayer de la retracer sommairement. Acteur dans les évènemens qui signalèrent les premières agitations de l'Espagne, lié d'amitié personnelle avec la plupart des hommes que l'on y a vus successivement à la tête des affaires et des armées, ayant assez la connaissance de ce pays et de son histoire pour avoir pu, dans quelques écrits, rappeler des choses oubliées de ses voisins et presque de lui-même; peut-être m'est-il permis de me présenter, en fidèle allié des patriotes espagnols, dans la lutte qu'ils peuvent avoir à soutenir contre la politique doctrinaire.

La révolution de juillet fut saluée par tous les peuples opprimés comme une aurore de délivrance. Les réfugiés espagnols surtout durent croire qu'après l'attentat politique de 1823, qui les avait chassés de leur pays, la France, libre à son tour, devait, par justice et par intérêt, rendre à l'Espagne la liberté qu'elle lui avait ôtée. Aux premières nouvelles de la victoire des trois jours, ils accoururent à Paris de tous les points de l'Europe, et bientôt une réunion s'y forma, une espèce de junte, composée de toutes les sommités de l'émigration libérale, anciens ministres, députés aux cortès, généraux, conseillers d'état, etc.; je citerai seulement ceux qui, depuis lors, ont joué des rôles importans dans les affaires de leur pays, le comte de Toreno, MM. Mendizabal, Isturiz, Galiano, Angel Saavedra (duc de Rivas), Calatrava, Gil de la Cuadra, Torrès, San-Miguel, Seoane, etc. Cette

réunion se mit aussitôt à l'œuvre. Elle avait, dès l'abord, à remplir deux tâches principales : rétablir des relations avec les patriotes espagnols de l'intérieur, et se mettre en communication avec le nouveau gouvernement français. Admis dans l'intimité de la plupart de ses membres et jusque dans leurs assemblées, je fus chargé de cette dernière mission, qui avait elle-même un double objet. La première partie du rôle qui m'était confié s'adressait directement au Palais-Royal, devenu le siége du gouvernement à la place des Tuileries désertes. L'émigration espagnole demandait qu'on l'aidât à soulever son pays, à repousser Ferdinand VII et sa famille jusqu'à quelque autre Cherbourg. Elle offrait, en échange, sous la promesse d'une ratification solennelle des cortès nationales, la couronne d'Espagne au duc de Nemours. Ce nouveau Philippe V, en épousant dona Maria, l'héritière de don Pedro, alors à Paris, réunissait par un mariage le Portugal à l'Espagne, comme, au temps des rois catholiques Isabelle et Ferdinand, s'étaient réunis la Castille et l'Aragon; la Péninsule entière devenait ainsi une annexe de la France, ou du moins les deux nations se trouvaient si étroitement liées par la communauté des intérêts, des institutions et des dynasties, qu'on réalisait enfin le mot fameux de Louis XIV : Il n'y a plus de Pyrénées.

La proposition fut reçue comme elle devait l'être, avec empressement, je dirais presque avec enthousiasme. On encouragea les réfugiés espagnols ; on leur laissa toute liberté d'agir ; on leur promit des secours efficaces. 100,000 francs furent tirés de la cassette royale pour aider aux premiers besoins. C'est M. Molé, alors ministre des affaires étrangères, aujourd'hui chef du cabinet, c'est M. Molé qui remit cette somme, de la main à la main, au général Lafayette, et qui en détermina l'usage, d'accord avec lui. 70,000 francs furent portés à Bayonne par M. Chevallon, pour être distribués aux réfugiés qui se rendaient à la frontière, et 30,000 francs à Marseille, par M. Dupont, pour être envoyés au général Torrijos, qui préparait à Gibraltar une expédition sur l'Andalousie.

La seconde partie de ma mission s'adressait aux ministres, agens officiels du gouvernement. Je me présentai chez M. Guizot au moment où il prenait possession du ministère de l'intérieur. Je lui exposai l'objet de ma visite, les intentions des réfugiés espagnols, et lui demandai la réponse catégorique qu'ils attendaient, soit

pour agir, soit pour se désister. M. Guizot me répondit sans hésitation : « Dites à ceux qui vous envoient que la France a commis un crime politique en 1823 ; qu'elle doit à l'Espagne une réparation complète, éclatante, et que cette réparation sera donnée. » Une réponse si explicite, qui combla de joie les réfugiés espagnols, et les engagea sans retour dans leur entreprise, ne pouvait être une vaine parole ; l'effet, comme on va le voir, ne s'en fit pas attendre.

La société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, venait de former, sous le nom de *Comité espagnol*, une réunion de membres pris dans son sein, chargée d'employer, pour révolutionner l'Espagne, tous les moyens dont elle disposait. Ce comité se composait de MM. Garnier-Pagès, Loève-Veimars, Marchais, Gauja, E. Arago, V. Schœlcher, et quelques autres. J'y fus adjoint. Notre principale occupation était de rassembler, au pied des Pyrénées, une petite armée d'enrôlés volontaires, qui aurait pénétré en Espagne sous la conduite des généraux réfugiés, et dont l'apparition aurait donné le signal aux patriotes de l'intérieur. Nous adressâmes dans les provinces, aux correspondans de la société, des commissions pour recueillir des secours, et nous reçumes, à Paris, des souscriptions nombreuses. Hors M. Laffitte qui refusa, tous les ministres, y compris M. Sébastiani, nous remirent leurs offrandes personnelles ; j'ai encore entre les mains des signatures qu'on peut être étonné de trouver aujourd'hui sur une liste de souscription si révolutionnaire : MM. Bertin de Vaux, Baillot, Gautier, Jacques Lefebvre, Rambuteau, Bérenger, Cunin-Gridaine, etc., etc. M. Casimir Périer, alors ministre sans portefeuille, autorisa son fils aîné à faire partie du comité espagnol, donnant ainsi à nos opérations une couleur presque officielle. Mais M. Guizot, plus que tout autre, nous fournit les moyens de rassembler à la frontière les petites troupes recrutées à Paris. Chaque jour, les voitures publiques avaient un certain nombre de places réservées pour le comité, et destinées à transporter à Bayonne ou à Perpignan les émigrés qui prenaient du service. Des caisses d'armes et d'équipemens étaient expédiées par la même voie. Enfin, d'après l'ordre de M. Guizot, on délivrait à la préfecture de police, sur la simple signature de quelques membres du comité, des feuilles de route collectives pour les volontaires français, italiens, allemands, qui se rendaient à la frontière, et des troupes de cinquante, cent, deux cents

hommes, leurs officiers en tête, partaient, tambour battant, enseignes déployées, recevant sur toute la route les prestations militaires comme des soldats de notre propre armée. Je puis citer, entre autres, et pour donner toujours la preuve de ce que j'avance, les détachemens commandés par MM. Borso di Carminati, Charrier, Barraco, Rouy, Faquinetto, Galante, Cesarini, Legris, Freytag, etc.

Cette fièvre révolutionnaire, dont le gouvernement semblait atteint, lui dura peu. La diplomatie étrangère intervint au Palais-Royal, apportant des propositions de paix et d'alliance. On fit remarquer que les fameux traités du 20 novembre 1815, conclus pour vingt ans, étaient encore la loi politique de l'Europe; que les souverains contractans s'y étaient engagés à maintenir sur le trône de France la famille des Bourbons, et à se garantir mutuellement contre le retour de toute révolution dans ce pays; que Louis-Philippe étant Bourbon lui-même, on pouvait, à la rigueur, ne pas voir dans son avénement une violation des traités, un *casus belli*, mais que ce serait sous la condition qu'il comprimerait lui-même l'esprit démocratique, et donnerait à l'Europe coalisée les mêmes gages de sécurité contre la révolution que donnaient les Bourbons de la branche aînée. L'envoi de M. de Talleyrand pour plénipotentiaire aux conférences de Londres fut la réponse aux insinuations de la diplomatie.

Dès-lors fut oublié le beau rêve de la couronne péninsulaire; l'Espagne, l'Italie, la Pologne, qu'on avait, sinon soulevées, au moins encouragées sous main, furent abandonnées à elles-mêmes. Cependant il fallait, quelque temps encore, cacher ce jeu nouveau. On rusa d'abord, avant de jeter le masque, et je vais citer un fait qui suffira seul à caractériser cette politique de transition. Dans l'émigration espagnole, un homme se trouvait désigné, par la juste popularité de son nom, pour diriger le mouvement révolutionnaire de l'Espagne; c'était le général Mina. Accouru, comme les autres, de Londres à Paris, il alla voir, à son arrivée, celui des ministres français près duquel l'appelait de préférence la similitude de leur profession, M. le maréchal Gérard. Il reçut l'accueil le plus cordial et les assurances les plus positives de sympathie et de protection. Mais M. le maréchal Gérard (et certes ce n'est pas sa loyauté que j'accuse en ceci) lui fit jurer sur l'hon-

neur qu'il se rendrait immédiatement à Bayonne, sans voir personne à Paris, pas même le général Lafayette, qu'il cacherait soigneusement ses projets, son voyage, son nom même, et qu'il suspendrait toute entreprise pendant six à sept semaines, afin de donner à la France le temps de prendre position vis-à-vis de l'Europe, et de se trouver plus libre de ses actions. Mina promit, et tint parole. Mais que cette parole devint funeste! D'abord on perdit, sans agir, le temps le plus précieux, celui où le cabinet de Madrid, plongé dans la stupeur, était incapable d'adopter aucune mesure de salut. Mais un mal plus grand arriva. D'une part, la réserve de Mina et le secret inexplicable dont il s'enveloppait, jetèrent ses amis de France dans la surprise, puis dans le refroidissement et la défiance; d'autre part, son inaction forcée, ses efforts pour ajourner le mouvement, le compromirent plus gravement encore parmi ses compatriotes : les mots de faiblesse, de trahison même, furent prononcés. On l'accusa d'être vendu aux intérêts de l'Angleterre, et d'empêcher le mouvement qui devait donner à la France une suprématie décidée sur la Péninsule. Celui qui devait être le drapeau commun vit d'autres chefs arborer autour de lui des drapeaux indépendans. Une affligeante désunion se mit dans des rangs peu nombreux qu'aurait dû serrer un malheur commun, un égal dévouement à la patrie, et leurs amis de France se refroidirent pour des hommes qui semblaient commencer la guerre civile sur la terre étrangère. Les secours d'hommes, d'armes et d'argent, destinés à Mina, furent remis à d'autres, et l'entreprise n'eut plus de chef, plus de lien, plus d'unité.

Cependant le gouvernement français tournait de plus en plus à la politique nouvelle. Désireux d'ajouter la reconnaissance du cabinet de Madrid à celle des autres cours de l'Europe, il sacrifia décidément la cause espagnole à ses convenances. Les secours de route furent retirés, les départs défendus, et des mesures rigoureuses furent prises contre les réfugiés. Par une contradiction inique, on parut indigné de l'inaction qu'on leur avait commandée; on leur fit également un crime d'avoir conçu des projets de révolution, et de ne les avoir pas accomplis. Des ordres sévères furent adressés aux autorités locales, et, les effets suivant la menace, des infortunés qui s'étaient dépouillés de leurs vêtemens pour acheter des armes, se virent arracher cette uni-

que et dernière propriété. Sans entrer dans le détail de ces affligeantes persécutions, je vais encore citer un fait pour apprendre quel coup mortel en reçut la cause espagnole. Lorsqu'après la résolution désespérée du colonel Valdès, qui franchit la Bidassoa plutôt que de rendre les armes, Mina se vit forcé d'aller lui tendre la main, un plan de campagne fut arrêté par lui, un plan sage, habile, décisif peut-être. Entré le 20 octobre en Espagne, avec une faible troupe, il devait se borner, pendant quelques jours, à d'insignifiantes manœuvres non loin de la frontière de Navarre, bien certain d'attirer sur ce point, et par la seule puissance de son nom, toutes les forces royales dispersées dans les provinces basques, la Navarre et l'Aragon. Huit jours après, le général Plasencia, qui rassemblait dans l'intervalle les pelotons de réfugiés disséminés sur les bords de l'Adour, devait pénétrer dans l'Aragon, alors dépourvu de troupes, et marcher sans coup férir jusqu'à Saragosse, où l'attendaient les libéraux de la province, avec qui cette opération était combinée. En effet, le général Llauder réunit toutes les troupes de l'Aragon à celles de Pampelune pour venir attaquer les réfugiés à Vera. Mais, tandis que Mina, résigné d'avance au revers qui l'attendait, après avoir passé trente heures dans une fente de rocher pour échapper aux battues dirigées contre lui avec des hommes et des chiens, rentrait comme par miracle en France, où il croyait apprendre le succès de son lieutenant, un sous-préfet, en saisissant les caisses d'armes destinées à la troupe de Plasencia, avait rendu stériles le dévouement et la mort de tant de braves, avait fait échouer la plus habile manœuvre, et retardé peut-être l'affranchissement d'un peuple.

Tous ces faits sont consignés dans un mémoire que le général Lafayette mit sous les yeux du roi et des ministres, au commencement du mois de novembre. Ce mémoire, signé par M. Mendizabal, qui avait généreusement sacrifié sa fortune entière dans l'entreprise, au point que ce fut de la Tour de Londres, où il était arrêté pour dettes, qu'il conçut et commença d'exécuter l'expédition de don Pedro sur le Portugal; ce mémoire, dont la minute m'est restée, avait pour objet de proposer au gouvernement une espèce de *mezzo termine*, alors qu'on ordonnait l'*internation* des réfugiés en France.

« ..... Cependant, y disait-on, pour conserver, par un dernier sacrifice, la bonne harmonie entre deux peuples que la nature a faits voisins, et que la liberté doit rendre frères, peut-être pourrions-nous consentir à donner au monde cet exemple de faiblesse si éloigné de notre caractère opiniâtre et fier... Mais une considération plus puissante ne nous laisse pas même le droit de peser ces questions. Nous avons compromis nos frères de l'intérieur, nous les avons désignés aux vengeances d'un gouvernement impitoyable. Déjà les instructions sont commencées, les prisons ouvertes, les échafauds dressés. Des milliers de généreuses victimes vont payer de leur sang le crime irrémissible d'avoir répondu à notre cri de liberté. Mon général, mettez la main sur votre noble cœur : pouvons-nous les laisser périr?..... Pourquoi nous obliger à la résistance, disait-on en terminant, nous qui ne voulons que la concorde; au ressentiment et à la haine, nous qui ne voulons que la reconnaissance et l'amitié? N'est-il aucun moyen de satisfaire à la fois aux vœux de notre nation et aux besoins politiques de la vôtre? Ce n'est pas notre dessein que vous désapprouvez; la révolution d'Espagne est aussi juste, aussi nécessaire que celle que vous vous glorifiez d'avoir accomplie. Ce n'est pas l'affection pour un gouvernement infame, et qui vous traite en ennemi, qui peut vous décider à retenir nos bras. Mais, dans ce moment, nos projets vous embarrassent; vous ne savez comment vous conduire, en présence des étrangers qui mesurent tous vos pas, ni comment respecter ce principe de non-intervention dont vous imposez le respect aux autres. En un mot, vous craignez les regards et les reproches de la diplomatie européenne.... Nous ne demandons au gouvernement français ni argent, ni troupes, ni secours d'aucune espèce. Que son hospitalité ne lui coûte rien, mais qu'il n'emprisonne pas ses hôtes..... Nous ferons plus : toutes ces armes, toutes ces munitions qui nous ont été prises, qu'il les garde; il peut les montrer en triomphe aux diplomates étrangers. Nous ferons plus encore : chaque semaine, nous lui livrerons d'autres armes et d'autres munitions; chaque semaine, ses agens pourront dresser des inventaires de saisies, qui lui serviront de réponses aux notes diplomatiques. Dans ce moment, où l'Europe entière est en agitation, où les troubles d'Angleterre appellent l'attention du monde sur des évènemens plus grands que ceux des Pyrénées, et vont peut-être déli-

vrer le cabinet français du seul obstacle sérieux qu'il trouvât à nous tendre la main; de telles mesures, prises avec sagesse, exécutées avec bonne foi, doivent sauver toutes les apparences, doivent laisser, à vous le respect du principe que vous avez posé, à nous les moyens de conquérir par nos seuls efforts une patrie et la liberté. »

Malgré ces démarches, malgré les remontrances de Lafayette, auxquelles un jeune prince s'associait noblement et chaudement, l'ordre d'interner fut signifié aux libéraux espagnols réunis à la frontière, et l'on donna l'odieux spectacle d'hommes estimables, l'élite d'un peuple, ramenés par les gendarmes à travers la France, comme si Ferdinand VII les eût envoyés aux présides d'Afrique.

Ici commence une seconde ère, et la révolution espagnole, enchaînée en France et par la France, apparaît, se développe et grandit dans l'Espagne elle-même. On sait la mort de Ferdinand VII, qui disait de lui-même : « Je suis le bouchon de la bouteille de bière; quand je sauterai, tout sautera. » On sait les évènemens de Saint-Ildefonse, l'avènement de Christine à la régence, les essais de *despotisme éclairé* tentés par M. Zea, sa chute, et l'apparition aux affaires du premier ministre sorti de l'émigration espagnole. M. Martinez de la Rosa, appelé à diriger l'administration nouvelle, et passant ainsi sans intervalle de la proscription au gouvernement, disait à ses amis : « Ma mission sera courte; je dois conduire l'Espagne du despotisme soi-disant éclairé de mon prédécesseur à la réunion des représentans du pays. Les cortès assemblées, je leur remets le soin des affaires, et mon rôle est fini. » M. Martinez de la Rosa comprenait alors la situation de l'Espagne, et se rendait justice. Il était, en effet, l'homme d'une transition. Son *statut royal*, loin d'être une constitution, comme on paraît le croire, n'est qu'un décret *pour la convocation des cortès générales du royaume*. Mais M. Martinez de la Rosa, et son successeur, M. de Toreno, tous deux hommes de tête, de savoir et de mérite, l'un d'une droiture inaltérable, mais un peu obstinée, l'autre d'une habileté plus souple et plus réelle, se sont laissé abuser par les conseils et les promesses de la politique française. Les notes diplomatiques, comme les autographes de famille, disaient tous invariablement : « Restez où vous êtes, ne cédez plus rien; si les ré-

voltés de la Navarre font des progrès au nom de don Carlos, si la révolution irritée vous pousse et vous déborde, appelez-nous, l'intervention est prête. » Cette promesse, M. Martinez de la Rosa la rappela avant sa chute, et M. de Toreno établit sur elle toute sa politique. S'il tint tête aux juntes insurrectionnelles, c'est qu'il croyait l'armée française l'arme au bras sur les rives de la Bidassoa et du Ter. Poussée à bout, la reine réclama l'intervention armée promise par la France; elle essuya un refus, et, dans les emportemens de son dépit, laissa connaître qu'elle voyait l'abîme où l'avait jetée sa confiance aveugle. Cette politique de faux conseils, appuyés de promesses mensongères, était née à Paris, dans les têtes qui s'appellent gouvernementales, sans que rien fût venu d'Espagne aider à son enfantement. L'ambassadeur qui a représenté la France dans ce pays depuis la révolution de juillet n'en est pas complice. M. de Rayneval, à coup sûr, n'était pas un homme à passions démocratiques; mais il avait du sens, de l'esprit, de la sagacité; il voyait bien les choses, et voulait les voir avant de donner son avis; il sentait bien qu'on s'arrêtait toujours mal à propos, dans des positions faciles à emporter; qu'il fallait, non point céder pas à pas et devant une force toujours croissante, mais faire une large concession, puis essayer de s'y retrancher. On ne le croyait pas. Tandis que le cabinet anglais avait le bon esprit de s'en rapporter à la raison élevée, aux lumières supérieures, au caractère noble et droit de son jeune représentant à Madrid, la fatuité doctrinaire, loin de consulter les faits pour établir son opinion, établissait son opinion en dépit des faits. J'ai vu, en 1834, M. de Rayneval se plaindre avec amertume de ce qu'il n'était ni cru ni consulté, de ce qu'il jouait un rôle contraire à ses opinions, forcé de blâmer au fond du cœur ce qu'on le chargeait de soutenir officiellement. C'était à ce point qu'il m'engageait à écrire sur tel ou tel sujet, m'assurant qu'un article de journal d'opposition avait plus d'effet que toutes ses dépêches diplomatiques. Il est mort avec la conviction, soutenue par l'expérience, qu'il avait bien vu les choses, et le regret de n'avoir pu faire prévaloir cette conviction.

Le refus d'intervention amena un changement radical dans la politique intérieure de l'Espagne. Avec M. de Toreno tomba l'influence française, et l'influence anglaise entra au conseil avec

M. Mendizabal. C'est de Londres qu'était parti ce dernier pour occuper d'abord le ministère des finances, puis la présidence du conseil. Il emportait des instructions du ministère anglais, mais bien différentes de celles qu'avait données notre gouvernement, lequel se bornait à recommander qu'on ne cédât rien à la révolution. « Nous vous connaissons, nous avons confiance en vous, avaient dit les ministres anglais à M. Mendizabal; vous avez prouvé en Portugal ce que vous savez faire. Allez à Madrid, laissez la révolution suivre son cours, détruisez à tout prix le carlisme, cédez aux nécessités pour atteindre ce but, *et, s'il le faut, prenez le bonnet rouge.* » M. Mendizabal put calmer les juntes et préparer, par quelques décrets révolutionnaires, comme la destruction totale des couvens et l'appel de cortès *révisantes*, la victoire que vient de remporter son parti. Une intrigue de cour le renversa, et la politique française reprit un moment le dessus. Isturiz, Galiano, ces mêmes hommes qui avaient été les coryphées des opinions extrêmes, qui s'étaient fait mettre hors la loi par M. de Toreno pour avoir soulevé les juntes, qui avaient dirigé dans les cortès, contre Mendizabal lui-même, l'opposition ultra-libérale, consentirent, par je ne sais quelle misérable ambition ou quelle petite rancune personnelle, à se faire les soutiens et les avocats d'un régime qu'ils avaient combattu, les instrumens éphémères d'un parti qui se servait d'eux sans les adopter. L'Espagne enfin, lasse de tant de fautes, irritée de tant de méfaits, a renversé, par un mouvement spontané, unanime, les derniers champions du parti de la cour et de l'étranger. Elle a relevé la pierre de sa constitution. Nul ne sait, nul ne peut prévoir quel sera l'effet de ce grand mouvement national; peut-être est-il tardif, comme il est désespéré; mais ses causes du moins sont manifestes, sont flagrantes, et il ne me reste qu'à parler des raisons qu'ont eues les Espagnols en rétablissant ce code politique, deux fois librement promulgué, deux fois aboli violemment.

Quiconque a la plus légère teinte de l'histoire de l'Espagne n'a pu manquer de reconnaître un fait évident: c'est l'empire qu'exercent en ce pays les souvenirs historiques; c'est la puissance des choses traditionnelles. Aucune institution exotique ne prend racine dans la terre d'Espagne; si vous voulez l'y faire fleurir, entez-la sur quelque vieux tronc. Les Bourbons y ont apporté la loi salique; la

loi salique n'a pu s'y maintenir, et le souvenir d'Isabelle a été plus fort que la pragmatique de Philippe V. Quand l'Espagne de 1810 donna l'étrange et magnifique spectacle d'un peuple vaincu, envahi, à moitié conquis, sans gouvernement, sans autorité d'aucune espèce, procédant, sous l'occupation étrangère, au choix de ses représentans, à la formation d'une assemblée qui devait à la fois délivrer et constituer la patrie; quand les cortès de Cadix, emprisonnées sur un banc de sable, mais délibérant avec calme au milieu du fracas des armes, entreprirent et terminèrent le grand œuvre d'une loi fondamentale qui reconstituait la société depuis ses bases, ni le peuple, ni l'assemblée ne faisaient chose nouvelle. L'un suivait ses anciens souvenirs, ses habitudes immémoriales; l'autre rétablissait, en les coordonnant, en les mettant d'accord avec les progrès du temps, des mœurs, de la raison publique, en leur imprimant de nouveau la sanction nationale, les antiques dispositions du *Fuero-Juzgo*, des *Partidas* et autres vieilles lois de Castille et d'Aragon. Il n'y a pas, dans la constitution de 1812, qu'on prétend copiée des constitutions démocratiques françaises de 1791, de 1793 et de l'an III, il n'y a pas une seule clause importante qui ne soit empruntée aux vieux codes et aux anciens *fueros* de l'Espagne. C'est ce que j'ai démontré ailleurs (1) par l'analyse de cette œuvre des législateurs de 1812; c'est ce qu'ils déclarent eux-mêmes formellement dans son préambule : « Les cortès générales de la nation espagnole, y est-il dit, bien convaincues, après le plus long examen et la plus mûre délibération, que les *anciennes lois fondamentales* de cette monarchie, accompagnées des mesures et précautions qui garantissent d'une manière stable et permanente leur entier accomplissement, peuvent duement remplir le grand objet d'assurer la gloire et la prospérité de la nation, décrètent la constitution suivante.... »

Au contraire, l'embryon de charte appelé *statut royal*, que la constitution de 1812 vient de renverser, n'était qu'un second et malheureux plagiat de la loi anglaise. Pour la première fois, l'Espagne abandonnait ses antiques formes représentatives pour recourir à des modèles étrangers. Dans le *statut royal*, tout était

(1) *Études sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des beaux-arts en Espagne*, pag. 81 et suiv.

nouveau, les noms et les choses, la composition de l'assemblée et le mode électoral. Il avait fallu d'abord lui trouver un titre qui indiquât que ce n'était qu'un simple octroi de la royauté, octroi muable, sujet à retour et à révision. Les anciennes cortès, où les trois ordres s'étaient toujours trouvés réunis, comme dans nos états-généraux, étaient divisées en deux chambres, et l'on avait dû créer aussi le nom de *procerès* (magnats du royaume), pour baptiser cette chambre des pairs; innovation malheureuse dans un pays de parfaite égalité, où, sauf la grandesse, qui maudit les chaînes de ses prétendus priviléges, les élémens d'une aristocratie manquent aussi complètement que chez nous.

L'Espagne étant arrivée à la nécessité de réviser son code politique et d'appeler des cortès constituantes, ne valait-il pas mieux que cette révision portât sur la constitution de 1812 que sur le statut royal? L'expérience a fait également connaître aux Espagnols les défauts de l'une et de l'autre. Ils savent que le statut royal est incomplet, informe, antipathique à leurs mœurs, à leurs habitudes constantes. Ils savent que la constitution se ressent de son origine, qu'elle pèche par un excès de qualités, qu'on y reconnaît trop l'exaltation des sentimens généreux, l'enthousiasme du bien qui a aussi son aveuglement, et qu'elle est presque toujours d'une application embarrassée dans la pratique, peut-être impossible. Mais, en révisant le statut royal, ils auraient eu un point de départ tout étranger, tout nouveau; en révisant la constitution, ils partiront d'une base tout espagnole, et leur œuvre aura ses racines dans les plus antiques traditions nationales. Voilà le vrai point de la question.

Il reste à cette question deux autres faces que je vais successivement envisager.

Quand la monarchie d'Isabelle et de Christine appelait à son aide quelques-uns des hommes proscrits naguère par Ferdinand VII, elle se trouvait attaquée de deux graves maladies : une minorité et une guerre de succession. M. Martinez de la Rosa et ses premiers collègues voulurent sauver cette monarchie infirme et languissante en la greffant, si l'on peut ainsi dire, de constitutionnalité, en transportant ses racines du parti apostolique au parti libéral. Ils rêvèrent aussi l'alliance du trône et de la liberté. Pour atteindre leur chimère, ils inventèrent d'abord le *statut*

royal, vieille théorie fripée qu'il croyaient pouvoir rajuster à la taille de l'Espagne. Mais si ce ministère de transition avait fait une loi représentative d'imitation anglaise, ce fut à la France qu'il emprunta son système de gouvernement. Partant de la monarchie, n'ayant point la liberté pour but, et n'appelant celle-ci que pour donner à l'autre aide et assistance, il a dû imiter la politique dont il recevait l'exemple et les conseils, celle du juste-milieu. Ici son erreur a été grande, et sa faute impardonnable. En Espagne, tout répugne au juste-milieu. Non-seulement il ne peut s'accommoder au caractère passionné des habitans, qui ne connaissent aucune transaction entre les idées extrêmes, mais il n'est ni dans la division des classes, ni dans la nature des intérêts matériels, ni enfin dans les souvenirs et les habitudes du pays.

La classe moyenne, succédant en richesses, en importance et en prétentions aux anciennes classes privilégiées, n'existe pas encore en Espagne. A peine commence-t-elle à se former dans les grandes villes, non point dans un état intermédiaire et tenant la balance entre les autres, mais guidant la masse dont elle fait toujours partie. L'Espagne en 1834, comme la France en 1789, ne se divisait qu'en deux parties : d'un côté, les classes à priviléges, à savoir, le clergé, qui ne vivait que de ceux qu'il s'était successivement arrogés, et la noblesse prête à faire bon marché des siens; de l'autre, le peuple encore immobile, encore inaperçu, ayant partout à sa tête la bourgeoisie instruite et indépendante qu'il laissait agir en son nom.

Les intérêts ne sont pas moins que les classes antipathiques à tout accommodement. Si le clergé, emporté déjà aux premiers coups de l'orage populaire, s'obstinait encore à garder ses biens de main-morte, ses dîmes, ses exemptions des charges de l'état, la noblesse, au contraire, consentait volontiers à rentrer dans le droit commun pour affranchir ses biens-fonds des entraves féodales qui la gênent, qui la ruinent, et partout le peuple, ainsi que la bourgeoisie, voulait la division des terres et l'égale répartition des charges publiques. D'ailleurs, l'Espagne, pays de production et de consommation intérieures, peu industriel, peu commerçant, ne connaît pas tous ces intérêts de richesse fictive, qui, chez des nations comme la France ou l'Angleterre, ont be-

soin de l'immobilité, s'effraient de toute agitation, et consacrent sans relâche leur influence au maintien de l'ordre existant. Pourquoi l'Espagne aurait-elle redouté une révolution? Les blés des Castilles, les vignes de la Manche, les oliviers de l'Andalousie, les troupeaux de l'Estramadure, n'en fourniront pas moins aux minces nécessités de ses habitans : c'est là leur dernier souci. A côté des besoins matériels, il n'est qu'un seul intérêt qui puisse peser de quelque poids dans les affaires publiques, et celui-là, précisément, tend aussi fort au changement et à l'instabilité que d'autres intérêts, dans d'autres pays, tendent à la conservation. En Espagne, par des raisons qu'il serait trop long de développer ici, les professions indépendantes sont rares et peu recherchées; au contraire, tout le monde veut des places. Au lieu d'attendre son existence et sa fortune des chances qu'offre le talent ou l'industrie, on préfère la vie commode que donnent des émolumens fixes. Le nombre des employés est immense, celui des solliciteurs égal, et l'on peut dire de l'Espagne, plus que d'aucun autre pays, qu'il y a deux nations, l'une payée, l'autre payante. Dans ce conflit de gens qui occupent les emplois, ou qui en ont été chassés, ou qui veulent y parvenir, dans cette guerre que se livrent les intérêts personnels sous le masque des opinions, il n'y a point de place pour l'indécision et la tiédeur. On ne parvient que par le dévouement vrai ou simulé à un parti; on ne se soutient qu'aux mêmes conditions, et bientôt, soit pour conserver un emploi, soit pour en déposséder autrui, on se trouve engagé dans les rangs extrêmes de l'opinion qu'on a choisie. Ceux qui connaissent un peu l'Espagne ne nieront point l'exactitude de cette situation spéciale.

Enfin, le système modérateur, imité du juste-milieu français, n'était pas plus conforme aux habitudes et aux souvenirs historiques d'un pays, où toute institution, lente à s'établir, jette d'indestructibles racines, où il faut chercher l'origine de tout usage politique dans les municipalités romaines et les conciles des Goths. On conçoit, à la rigueur, qu'après les quinze années de la restauration, la France de 1830 ait de nouveau tenté l'essai d'une charte qu'on n'appelait plus octroyée, mais consentie, et que ses législateurs prétendaient avoir, en une séance, suffisamment améliorée. Mais la masse des Espagnols, qui n'ont pas étudié les

théories anglaises, qui, d'ailleurs, n'ont encore eu de leurs princes ni octroi ni consentement, ne se rappellent et ne conçoivent que deux systèmes possibles de gouvernement : ou le despotisme pur, tel que l'ont fait les princes de la maison d'Autriche, tel que l'ont perfectionné ceux de la maison de Bourbon, et dont Ferdinand VII a joui seize années durant ; ou le pouvoir populaire, exercé par une assemblée gouvernante, tel que l'ont possédé les anciennes cortès jusqu'à Charles-Quint, et les cortès modernes de 1812 et de 1820. Toutes ces subtiles distinctions sur le jeu et la pondération des pouvoirs sociaux ne sont pas à leur portée; ce qu'ils ont vu et voient clairement, c'est qu'entre les deux principes contraires, il n'est point d'accord possible, et que l'un doit triompher de l'autre. Pas de milieu : l'Espagne doit avoir ou l'absolutisme avec don Carlos, ou l'antique liberté avec la constitution rajeunie. Son choix est à faire.

Jusqu'à présent j'ai raisonné en quelque sorte par abstraction, comme si l'Espagne n'avait qu'à choisir, dans le repos et la paix, le meilleur moyen de se constituer. Mais une guerre civile acharnée, impitoyable, atroce, la désole depuis bientôt trois ans. Il faut que cette guerre ait un terme. C'est la troisième face de la question.

Qu'on envisage cette lutte sanglante comme une guerre de succession, ce qui est faux, ou comme une guerre d'indépendance soutenue par les provinces soulevées pour la conservation de leurs franchises, ce qui est vrai ; toujours est-il que le juste-milieu espagnol n'a pu ni la terminer, ni même en promettre la fin. Malgré le traité de quadruple alliance, malgré la coopération plus ou moins utile et sincère de ses trois alliés, il a vainement usé, devant les montagnes de la Navarre, ses trésors et ses armées, ses négociateurs et ses généraux. N'est-il pas juste d'espérer que l'élan imprimé par les juntes provinciales, par la proclamation instantanée de la constitution, ira se communiquer à l'armée, doublera sa force numérique et sa force morale? N'est-il pas juste d'espérer que des rangs de cette armée sortira, comme des bataillons volontaires de la république française, quelque nouveau Hoche pour vaincre et pacifier cette nouvelle Vendée? Le général San-Miguel avait raison, lorsqu'en se soulevant, le premier des chefs établis, il disait aux Aragonais : « Jusqu'à ce jour nous étions sans drapeau;

la constitution sera la bannière qui réunira tout le parti de la liberté. »

Mais peut-être n'est-il pas besoin de ces efforts et de cette victoire. Peut-être une transaction devient-elle possible aujourd'hui, et le plus beau triomphe de la révolution serait de finir la guerre de Navarre sans massacres, sans combat, sans effusion de sang. On sait maintenant les vraies causes et le vrai caractère de la révolte des provinces basques. On sait que ces provinces, unies, mais non incorporées à l'Espagne, simple annexe, mais non partie intégrante de la monarchie, reconnaissant dans le roi un suzerain, mais non un maître, ne lui devant aucun impôt d'hommes ou d'argent, administrant elles-mêmes leurs revenus, disposant de leurs milices, nommant leurs chefs et leurs magistrats, ayant leur langue propre, comme leurs constitutions particulières; on sait, dis-je, qu'elles ont pris les armes pour la conservation de ces franchises précieuses; qu'elles soutiennent, non une guerre d'opinion, mais une guerre d'intérêt; non une guerre civile, mais une guerre d'indépendance; que le prétendant n'est pour elles qu'un drapeau qui leur assure les secours des absolutistes des autres provinces, des souverains et des autocraties de l'Europe; qu'enfin, si elles veulent que l'Espagne soit esclave sous un roi absolu, c'est pour rester libres sous leurs constitutions républicaines. Ailleurs aussi (1), il y a plus de deux ans, j'ai développé cette opinion, qu'un fait confirme d'une manière irréfragable : c'est que les Navarrais et les Biscayens ont fait, comme on dit, leurs affaires, mais non celles du prétendant; qu'ils soutiennent une guerre de défense, non d'attaque, et que, même après leurs plus grands succès et malgré les exhortations des protecteurs qu'ils ont à l'étranger, leur chef s'appelât-il Villareal ou Zumalacarregui, jamais ils n'ont permis à don Carlos, je ne dirai pas de marcher sur Madrid, mais seulement de s'approcher de l'Ebre. Aujourd'hui, ces provinces sont fatiguées d'une lutte sans relâche, épuisées par une guerre de dévastation, qui se fait sur leur territoire. Elles désirent une trève, un arrangement, plus encore peut-être que l'Espagne assaillante. Elles cherchent, comme l'avouait naguère le généralissime Villareal dans une entrevue, un moyen de rendre les armes sans bassesse

(1) Voir l'ouvrage précédemment cité, pag. 97 et suiv.

(*un medio de entregar las armas sin vileza*). Ce moyen, la constitution peut l'offrir. Déjà la Navarre et les provinces basques lui ont été soumises de 1820 à 1823; elles y trouveraient peut-être de suffisantes compensations à la perte de leurs franchises, surtout si leurs représentans assistaient au travail de révision. D'ailleurs, rien n'empêche le gouvernement constitutionnel, en considérant la véritable situation de ces provinces et leur indépendance immémoriale de l'Espagne, de faire à son tour des concessions, et de leur laisser les *fueros* les moins incompatibles avec l'état général du pays. Une déclaration faite en ce sens, à la fin de 1833, aurait étouffé, dès sa naissance, l'insurrection des provinces basques; aujourd'hui, une transaction peut la terminer honorablement, et, plus qu'une victoire à force ouverte, elle prouverait, aux yeux du monde, la puissance de la révolution qui vient de s'accomplir.

Après l'historique des faits qui devait précéder toute dissertation, j'espère, si je ne m'abuse, avoir fait comprendre trois choses: 1° que la nation espagnole devant se donner, par voie de révision, un code politique, il vaut mieux que les cortès prochaines révisent la constitution de 1812 que le statut royal, l'une étant d'origine espagnole, l'autre d'importation étrangère; 2° que le système intermédiaire et modérateur ne convenant point à la nature du pays et aux nécessités de sa situation, il est heureux, quoi qu'il arrive, que l'Espagne en soit sortie pour se placer franchement dans le régime de la liberté contre celui de l'absolutisme; 3° que le gouvernement constitutionnel aura plus de moyens que l'autre pour soumettre les provinces révoltées, soit par la guerre, soit par la paix.

Maintenant, que le ministère doctrinaire prenne un parti.

LOUIS VIARDOT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 septembre 1836.

« Pour se faire pardonner le pouvoir, écrivait M. Guizot en 1821, il faut le garder long-temps, et non pas y revenir sans cesse. De petites et fréquentes vicissitudes dans une grande situation ont pour la masse des spectateurs quelque chose de déplaisant et presque d'ennuyeux. Elles diminuent celui qui les accepte, quand elles ne le décrient pas. » Nous sommes de l'avis de M. Guizot, et nous le trouvons lui-même fort diminué depuis sa rentrée au pouvoir : *minor rediit*. Quelle raison vraiment politique peut-il assigner à son retour? Est-il rappelé par la majorité parlementaire? Les chambres sont absentes, et, convoquées, elles l'ont abandonné et l'abandonneront probablement encore. A-t-il quelque grand dessein à exécuter à l'intérieur? Point. Pour les relations de la France avec l'Europe, il n'en faut pas parler; on y connaît la pâle incertitude de M. Guizot.

Nous avions eu plus d'estime pour la valeur politique de M. Guizot qu'il n'en a lui-même : nous n'aurions pas attendu de lui un retour aux affaires sans cause et sans avenir, ni une convoitise du ministère si dépourvue de patience et de véritable ambition. Aussi que de fautes lui a fait faire en quelques jours cette monomanie d'existence ministérielle! Il était parti de Lisieux dans la pensée de la présidence; mais, sur le théâtre même des affaires, il a dû se désister de ses plus hautes espérances : alors on l'a vu, passant d'un extrême à l'autre, se réfugier dans l'affectation d'un rôle modeste, et chercher à primer la présidence nominale par l'humble spécialité d'un petit département. On a offert à M. Guizot le ministère de l'intérieur, il n'a pas voulu le prendre; peut-être a-t-il craint les souvenirs de 1830, et les rapprochemens accablans que les lieux

et les murs mêmes lui rappelleraient à toute heure; il aurait retrouvé le cabinet dans lequel il donnait audience aux réfugiés espagnols, et acceptait l'entière complicité de la propagande révolutionnaire; peut-être n'a-t-il pas voulu prendre sur lui la responsabilité éclatante et directe des affaires intérieures. Il a mis à ce département M. Gasparin, dont il avait, il y a quelques années, exigé la présence auprès de M. Thiers pour surveiller ce dernier; mais voici qu'aujourd'hui M. Guizot ne se croit plus assez sûr de M. Gasparin lui-même, et il lui donne, à lui aussi, un surveillant! et quel surveillant? M. de Rémusat!

M. Guizot est loin de lire aussi bien dans les hommes que dans les livres; il se trompe souvent sur le caractère et l'aptitude de ses amis, sur la valeur et la mise en œuvre de ses instrumens. M. de Rémusat, nouveau sous-secrétaire d'état, doit, d'après les vues de M. Guizot, surveiller tant M. Gasparin que l'esprit public, imprimer une sorte d'unité à la presse ministérielle, aviser aux réponses qu'il faudra faire à l'opposition, correspondre avec les préfets pour ce qui concerne les élections; enfin, en cas de dissolution, mener au combat la phalange ministérielle sur tous les points, exciter, caresser, intimider. Pour cette besogne, il faut de l'activité, du fanatisme, un zèle à toute épreuve, et personne ne saurait moins y convenir que le nouveau sous-secrétaire d'état. M. de Rémusat a trop de paresse et d'indépendance dans l'esprit, trop d'élégance et de liberté dans ses mœurs et son langage, pour descendre aux services qu'on attend de lui. Il y a étourderie de sa part à accepter de pareilles fonctions. M. de Rémusat est homme à deviser agréablement sur les fautes et les bévues de son administration; on pourra le surprendre à s'en moquer, au lieu de la défendre. Il n'y a pas en lui l'étoffe, soit d'un censeur, soit d'un commissaire de police; c'est un libre et ingénieux causeur, et ses collègues doivent s'estimer heureux s'il n'est dans le cabinet qu'un élégant hors-d'œuvre, et s'ils échappent à ses sarcasmes et à ses épigrammes. Qu'a dû penser, par exemple, M. de Rémusat de la prétention de M. Guizot, d'être un homme de juillet, lui qui l'a vu, ainsi que M. de Broglie, protester dans les bureaux du *Globe* contre la première apparition du drapeau tricolore? Quelle maladresse de réveiller de pareils souvenirs!

Les fautes n'ont pas manqué à M. Guizot depuis son retour de Lisieux; lui qui se vante d'être, par excellence, l'homme de la majorité parlementaire, non-seulement est revenu au pouvoir en l'absence des chambres, mais il a montré une défiance imprudente envers la majorité en demandant au roi la faculté de prononcer à son gré la dissolution. Sur ce point, il a essuyé un refus formel; il paraît qu'il lui a été répondu qu'on ne voulait, en aucune façon, engager l'avenir et la liberté de la couronne;

que s'il croyait pouvoir marcher avec les élémens connus, il entrât au ministère, sinon, non. A moins d'un grand défaut de réflexion et d'une inconcevable légèreté, M. Guizot doit être convaincu aujourd'hui qu'à la moindre hésitation des chambres, il sera abandonné sur-le-champ par la couronne. Voilà qui peut expliquer l'indécision du nouveau cabinet.

Repoussé dans sa prétention de dissoudre à son gré la chambre, M. Guizot a reporté toute sa raideur sur le personnel du ministère de l'intérieur. Il faut dire que les nouveaux ministres désiraient tous le maintien de M. de Montalivet, et la couronne a refusé pendant treize jours de l'abandonner. Mais M. Guizot a une antipathie particulière pour M. de Montalivet; la position de celui-ci auprès du roi lui porte ombrage; ces sentimens l'ont emporté sur son désir bien connu de plaire au maître.

Tout est fâcheux dans l'avènement du nouveau ministère; tout y décèle une profonde inintelligence des hautes convenances politiques. Si quelque chose prêtait quelque crédit à l'étranger au parti doctrinaire, c'était l'alliance anglaise; et voilà M. Guizot qui entre aux affaires dans le but patent d'en arrêter les effets salutaires pour la liberté constitutionnelle du midi de l'Europe; mais qu'importe à M. Guizot? La politique pour lui, c'est une résistance systématique, qui confond tout, les réformes nécessaires et les utopies chimériques; c'est la compression intérieure et la méconnaissance des affaires du dehors. M. Guizot n'a aucun souci de l'Europe, du monde; il n'a jamais cherché à faire prévaloir, dans le conseil, une seule idée en politique étrangère; il sera tour à tour Anglais, Russe, Autrichien, pourvu qu'on lui abandonne l'intérieur.

Il est certain que l'ancien ministère, quelles qu'aient été d'ailleurs ses incertitudes et ses demi-mesures, s'est retiré sur une question de liberté et de dignité extérieure; il voulait, dans les limites de la quadruple alliance, prêter à l'Espagne constitutionnelle un secours puissant et réel, abattre don Carlos, ôter par cet avantage décisif tout prétexte aux excès ultra-révolutionnaires, et pacifier l'Espagne. Enfin, quels qu'eussent été les évènemens, l'ancien ministère voulait la *révolution espagnole quand même*. L'Europe du nord l'a bien compris, et n'a pas permis à la France une coopération aussi puissante; elle a demandé, et, nous le disons avec douleur, elle a obtenu l'abandon de toutes les résolutions et de tous les préparatifs du cabinet du 22 février, qui, depuis le 5 août, n'a plus été libre, et a vu défaire son ouvrage et ses combinaisons.

Don Carlos à Madrid sera un échec pour tout ce qui en Europe ne trempe pas dans l'absolutisme pur, pour tout ce qui participe, dans quelque degré que ce soit, à l'esprit progressif et constitutionnel. Don Carlos à Madrid relève la cause et l'étendard des dynasties déchues; il offre un refuge, une armée, des frontières limitrophes au carlisme fran-

çais; don Carlos à Madrid détruit tout les résultats qu'on s'était vanté de conquérir au profit des monarchies constitutionnelles par le système de paix suivi depuis six ans.

Dans le nouveau cabinet, la direction de la politique étrangère est confiée à M. Molé. Nous ne ferons pas un crime au nouveau président du conseil d'un ouvrage de jeunesse, où il exaltait l'empereur et les merveilles qu'enfantait une volonté souveraine et forte. Le spectacle était assez beau pour arracher des cris d'enthousiasme; aussi, nous ne reprocherons pas à un des noms de l'ancienne France d'avoir salué dans Napoléon le successeur de Louis XIV, et d'avoir reconnu la légitimité de la gloire. N'oublions pas non plus qu'en 1830, M. Molé prononça le mot de non-intervention dans un sens libéral. C'était dire à l'Europe : La France ne cherchera pas à propager au dehors les sentimens et les principes révolutionnaires; mais elle ne permettra pas qu'un peuple qui voudra sincèrement réformer ses institutions et conquérir sa liberté, soit troublé dans l'exercice de son droit inaliénable. M. Molé quitta le pouvoir sitôt que le principe de la non-intervention ne fut plus maintenu avec fermeté. Il rentre aujourd'hui aux affaires. Pourquoi? On a pensé qu'il avait surtout été décidé à l'acceptation de la présidence par la crainte de paraître abdiquer toute importance et toute prétention politique, en se réduisant toujours au rôle de médecin consultant dans les crises ministérielles. Mais enfin, quel qu'ait été le motif, que fera M. Molé du pouvoir qu'il s'est déterminé à reprendre? Nous ne pouvons croire qu'il accepte une présidence purement nominale, et qu'il se résigne à couvrir de son nom et de son seing les prescriptions de M. Guizot. L'alliance de ces deux personnages ne saurait être durable : M. Molé est toujours, aux yeux de M. Guizot, un *bonapartiste* entièrement étranger aux vrais principes du gouvernement *anglais* et *doctrinaire*. D'un autre côté, le dogmatisme de M. Guizot a toujours pesé à M. Molé. On assure qu'il est dans l'intention de prouver que sa présidence est réelle et non pas nominale, et qu'il est véritablement chef du cabinet. La volonté de M. Guizot n'est pas la seule contre laquelle le président du conseil pourrait avoir à lutter. Il en est une autre plus élevée et plus puissante; nous verrons s'il aura sur ce point une fermeté difficile sans doute, mais nécessaire.

M. Molé a été appelé au conseil pour faire un point d'arrêt dans les affaires espagnoles à toute participation française. C'est la non-intervention retournée contre l'intérêt qui en avait fait prononcer le mot. Cette abdication subite de toute influence française est un fait contre-révolutionnaire; elle paralyse tous les effets moraux de la quadruple alliance; désormais l'Europe semble d'accord pour assister avec une curiosité égoïste aux déchiremens de l'Espagne, à ses douleurs et peut-être à ses excès.

L'Espagne est un bien malheureux pays; elle expie chèrement ses splendeurs du moyen-âge et son dernier éclat au XVIe siècle; elle n'a plus la vie du passé, l'énergie des anciens jours, le génie catholique. Elle n'a pas encore été suffisamment pénétrée par l'esprit moderne et philosophique; elle ne peut s'enfanter à elle-même des institutions qui la satisfassent et l'expriment. Elle ne peut trouver d'hommes d'état qui sachent la comprendre et la servir. M. Martinez de la Rosa, avec son *statut royal*, n'a fait qu'une malencontreuse imitation des constitutions anglaise et française. Or, sans partager sur l'Espagne toutes les appréciations historiques que l'amiral Grivel vient d'adresser, il y a quelques jours, au *Journal des Débats*, il est certain qu'il y a là un esprit local et fédéral qu'il faut satisfaire, avant tout, même dans l'intérêt d'une unité centrale et forte dont un pays comme l'Espagne ne saurait guère se passer. M. Martinez de la Rosa a manqué une de ces grandes occasions dont la perte est toujours féconde en calamités; il n'a rien eu d'espagnol, de national, d'intelligent. Si aujourd'hui l'Espagne se rallie à la constitution de 1812, c'est que cette esquisse improvisée au milieu d'une résistance héroïque, représente à la fois pour elle la cause de l'indépendance et des franchises provinciales. Puissent les nouvelles cortès qui s'assembleront dans quelques mois donner enfin une expression aux sentimens et aux droits du peuple espagnol!

L'ancien ministère doctrinaire du 11 octobre a constamment travaillé à imprimer une direction rétrograde aux affaires de la Péninsule; en vain M. de Rayneval cherchait-il à l'éclairer et à lui faire changer de vues; le courrier de Paris lui apportait toujours pour réponse des instructions de plus en plus anti-libérales : aussi notre représentant à Madrid, se sentant humilié du rôle qui lui était imposé, cherchait à circonscrire sa sphère d'action au lieu de l'étendre, et abandonnait à la diplomatie de l'Angleterre et de M. de Villiers l'honneur d'une influence active et démocratique. Cette situation fausse n'a pas peu contribué à jeter dans le cœur et sur les derniers jours de M. de Rayneval une amertume mortelle.

L'Angleterre n'a pu voir sans le plus vif mécontentement l'abandon qu'a fait notre politique officielle de la cause de la révolution espagnole, c'est de toutes parts une haute clameur contre le cabinet du 6 septembre. Singulière position que celle du parti doctrinaire! Il s'était vanté d'amitiés honorables et d'une noble solidarité dans le parti whig. L'année dernière les lois de septembre ont fait perdre à MM. de Broglie et Guizot toute alliance politique de l'autre côté du détroit. Aux yeux d'un Anglais, whig ou tory, toucher au jury, à la liberté individuelle, à la liberté de la presse, est une forfaiture qui ne se pardonne pas. Aujourd'hui les doctrinaires rompent encore avec les hommes dont ils se disent

les élèves et les amis, et ce sont eux qui annulent la quadruple alliance. Aussi nous écrit-on de Londres qu'on ne conçoit rien à une pareille conduite de la part de gens qui affectaient les apparences d'une politique profonde et systématique. Dans l'ardeur des collisions violentes, les hommes du 11 octobre avaient pu faire quelque illusion, à force de répéter leurs protestations d'attachement à la cause constitutionnelle; mais aujourd'hui les déceptions ne sont plus possibles : on les connaît à l'intérieur par les lois de septembre; on les connaît à l'étranger par une politique qui peut amener l'entrée de don Carlos à Madrid.

Sauf la malheureuse affaire de Jadraque, où Gomez a remporté un avantage sur les constitutionnels, il ne s'est rien passé de fort remarquable en Espagne. Le ministère n'est pas encore complet, et en supposant qu'il reste composé comme il l'est à présent, et sous la présidence de M. Calatrava, il ne le sera peut-être pas de long-temps, et c'est assurément la chose du monde la moins importante. Il n'y a pour le moment que deux choses à faire en Espagne, remplir le trésor, ce qui est très difficile, réorganiser l'armée, ce qui ne l'est pas moins. Le reste ne signifie rien; cortès, décrets, liberté de la presse, épuration de fonctionnaires, tout cela, sans doute, pourra être un jour fort bon, à son temps, à son heure; mais actuellement, rien de tout cela n'avance d'une minute l'accomplissement du grand objet qu'on doit se proposer, la fin de la guerre civile; car voilà le but, et les deux choses à faire que nous avons indiquées n'en sont que les moyens. Malheureusement, la situation est telle, et, en dépit des efforts du ministère, s'aggrave tellement de jour en jour, que malgré soi et malgré toutes ses sympathies, on se surprend à la croire désespérée.

Quelque bonnes intentions que l'on suppose à un ministère, quels que soient les talens, l'intelligence, le dévouement, la supériorité d'esprit de sept ou huit hommes appelés à sauver un pays, seuls ils ne peuvent rien, et nous ne ferions pas cette réflexion, presque triviale à force d'être vraie, si nous ne voulions pas en venir à exprimer une opinion basée sur la connaissance parfaite de ce qui se passe en Espagne, l'opinion que M. Calatrava et ses collègues sont pour le moment tout seuls à la tâche. Nous ne croyons pas du tout que l'Espagne soit indifférente au triomphe de l'un ou de l'autre des trois partis qui se la disputent; cela n'est pas possible. Mais plus la crise devient menaçante, plus la nation s'abandonne; plus l'ensemble du pays se divise, plus les individualités se retirent; plus chacun se plonge dans l'obscurité de son existence domestique, et plus dans l'incertitude de l'avenir on arrange, l'un sa défection, l'autre sa fuite, tous avec le désir d'échapper à la tempête des réactions, en se faisant oublier.

Pendant que le ministère promulgue des décrets pour renforcer les armées d'opération, celles qui existaient se dissolvent de toutes parts. Un très grand nombre d'officiers ont quitté leurs corps, ou chassés par leurs soldats, ou parce qu'ils ne veulent plus servir; les soldats eux-mêmes, qui depuis long-temps ne sont pas payés, retournent dans leurs foyers, et c'est l'histoire du tonneau des Danaïdes. On a vu des armées se battre et gagner des batailles, sans habits, sans souliers, sans solde; mais ces armées-là étaient soutenues par une grande passion, par un sentiment très fort, par une exaltation profonde et vraie. Don Carlos ne serait plus en Espagne, et ses lieutenans ne paraîtraient pas à la fois aux portes de Valence, de Saragosse et de Madrid, s'il y avait eu dans les armées espagnoles quelque chose de pareil pour les faire marcher en avant, à défaut de solde régulière, d'habits et de munitions.

M. Egea, qui occupe par *intérim* le ministère des finances, a trouvé les caisses publiques absolument vides, et l'un de ses premiers soins a dû être de songer à les remplir. On a décrété à cet effet un emprunt forcé ou contribution extraordinaire de 200,000,000 de réaux (50,000,000 de fr.), qui sera répartie sur toutes les propriétés par les administrations locales, et qui ne peut manquer de conduire bientôt à un système d'assignats ou papier quelconque, représentant la valeur des biens nationaux à la disposition du gouvernement. Mais comme le travail de répartition ne sera terminé que dans un mois au plus tôt, et qu'il faut de l'argent pour subvenir à des besoins d'une urgence extrême, le ministère s'est adressé aux citoyens, et leur a demandé des avances sur la contribution extraordinaire. Nous ne savons trop quelles ressources produira l'emprunt forcé, parce qu'il y aura souvent impossibilité absolue de recouvrement; mais tout le poids en tombera nécessairement sur quelques grandes villes, déjà écrasées, où le commerce est anéanti, comme Barcelonne, Cadix, Valence, Séville, Malaga, et plusieurs autres, et il fera au gouvernement beaucoup d'ennemis, ce qui, pour être un mal inévitable, n'en est pas moins un grand mal. Quant à la vente des biens du clergé, elle ne pourra se faire qu'à des conditions de perte énorme pour le trésor, et elle est impossible dans toutes les provinces qui sont sillonnées de partis carlistes.

Ce décret, celui d'un appel de cinquante mille hommes sous les armes, celui qui mobilise une partie de la garde nationale et la réunit au chef-lieu de la province, un décret qui porte que les lois des deux époques constitutionnelles auront besoin, pour être remises en vigueur, d'une ordonnance spéciale à chacune d'elles, ont mécontenté la presse et donné lieu de reprocher au ministère sa mollesse et sa timidité.

Cependant plusieurs juntes insurrectionnelles, et de celles qui faisaient le plus de bruit, se sont dissoutes, les unes de fort bonne grâce, à la pre-

mière nouvelle des évènemens qui avaient décidé la reine à reconnaître et faire proclamer la constitution, les autres après avoir opposé une certaine résistance, et non sans avoir provoqué de la part des populations quelques démonstrations assez hostiles. Il en reste encore, et quelques-unes n'ont fait que se transformer en municipalités constitutionnelles ou juntes d'armement et de défense. Mais toutes auront consommé en pure perte des ressources précieuses, et il y aura eu cette fois, comme l'année dernière, bien des concussions sur lesquelles il faudra que le gouvernement ferme les yeux, quoiqu'il ait demandé compte à ces autorités, dans le délai de soixante jours, de leur administration et des fonds publics qui leur ont passé par les mains. Elles ont toutes réussi, par divers moyens, à se procurer des sommes relativement assez fortes; la junte de Grenade a frappé d'une contribution énorme et payable en deux heures les propriétés des individus carlistes, absens ou présens : celles du duc de Wellington, par exemple, ont été taxées à 75,000 francs, c'est-à-dire, assure-t-on, au revenu de toute une année; M. Martinez de la Rosa s'est vu aussi ranger au nombre des carlistes, et imposer comme tel à une somme considérable. Il est vrai que ces extravagances, relevées par toutes les injustices qui accompagnent nécessairement le triomphe passager d'une minorité, ont fini par soulever la garde nationale, qui a chassé la junte. Cette corporation avait été installée par une colonne propagandiste sortie de Malaga, et qui s'est avancée en faisant la révolution partout, jusqu'aux défilés de Despegnaperros, où devait se réunir l'armée d'Andalousie pour marcher ensuite sur Madrid.

Les juntes de Malaga et de Cadix ont battu monnaie en prenant certaines mesures douanières dont le commerce anglais a profité. Celle de Malaga, qui, aussitôt après la révolution du 26 juillet, eut besoin d'argent pour l'expédition que nous venons de rappeler, fit d'abord vendre, à 50 pour 100 de rabais, une forte partie de sel qui était dans les magasins de la ville, opération dont quelques spéculateurs seulement ont réalisé le bénéfice; ensuite, cette première ressource étant épuisée, elle imagina de permettre, pour quinze jours seulement, l'introduction de marchandises anglaises prohibées, sauf acquittement d'un droit assez léger. Il arriva aussitôt de Gibraltar une masse prodigieuse d'étoffes anglaises et autres produits, qui ont inondé, par Malaga, tout le midi de l'Espagne, et resserré d'autant, pour quelques mois, le débouché des manufactures de la Catalogne. Jamais l'Angleterre n'a oublié, dans les troubles de la Péninsule, les intérêts de son industrie, et elle poursuivait sous M. Mendizabal un traité de commerce dont il est fort possible qu'elle songe maintenant à reprendre la négociation, à la faveur de la position que lui ont faite les derniers évènemens.

Dès les premiers jours qui ont suivi le rétablissement de la constitution, ses partisans avaient eu à se féliciter de quelques succès militaires, auxquels on a donné d'autant plus d'importance qu'ils sont plus rares. Mais depuis, les armes de la reine ont éprouvé plusieurs échecs ou n'ont pu empêcher les carlistes de faire à peu près ce qu'ils voulaient. Ainsi, le général Basilio Garcia, qui s'était jeté dans la province de Soria et interceptait, au commencement du mois d'août, les communications entre Madrid et la France par la route de l'Aragon, a repassé l'Èbre et regagné la Navarre sans être entamé, malgré tous les efforts de plusieurs généraux envoyés à sa poursuite, malgré une crue extraordinaire qui l'avait retenu quelques jours sur la rive droite, malgré les milices de Sarragosse et le capitaine-général Évaristo San-Miguel. Au moins il ne menaçait plus Madrid, et c'était toujours un avantage qu'il eût évacué le pays, bien qu'il emmenât des recrues, des chevaux, des munitions, de l'argent; mais au moment où l'on s'y attendait le moins, voilà Gomez qui arrive encore plus près de la capitale, sur cette même route de Madrid à Sarragosse, et qui bat les troupes constitutionnelles dirigées contre lui. C'étaient les mêmes régimens qui avaient été pendant quelque temps maîtres absolus de Madrid, et qu'on avait eu tant de mal à en faire sortir. Le général Espartero, le meilleur de l'armée espagnole, qui poursuivait Gomez depuis près de deux mois sans jamais atteindre le gros de ses forces, a fini par tomber malade de fatigue, et sa division, fort affaiblie sans doute, n'était plus commandée par lui quand le chef carliste est venu braver la révolution à quelques heures de Madrid. Il paraît que le grand talent de Gomez consiste à dérober ses mouvemens, et qu'il a des soldats infatigables. Entouré d'ennemis après son entrée en Galice, il a su leur échapper et conserver toujours sur Espartero, le plus redoutable de tous, plus de vingt-quatre heures d'avance, quoiqu'il traînât avec lui un butin considérable. Cela tient sans doute aussi à ce que les paysans le servaient bien et servaient mal ceux qui étaient à sa poursuite. Après l'affaire de Jadraque, on ne sait au juste quelle direction il a prise, et on suppose qu'il veut opérer sa jonction avec quelques bandes avancées de la faction de Valence.

Cependant l'inaction de don Carlos depuis les évènemens de Saint-Ildefonse a causé une grande surprise à tous les partis; on s'attendait généralement à lui voir essayer un mouvement hardi contre cette armée sans discipline et sans chef qui fait face à l'insurrection carliste sur l'Èbre. Mais rien n'a indiqué même que ses généraux en aient eu la moindre pensée. Nous ne hasarderons pas des conjectures sur un fait dont les causes sont fort bien connues sans doute de ceux qui reçoivent à Paris *en épreuve*, ou qui dictent les proclamations du prétendant. Mais ce que nous savons

bien, c'est que bon nombre de ses amis en Europe ont cru qu'il ne perdrait pas un instant pour s'élancer sur la route de Madrid, et que bon nombre de ses ennemis l'ont craint.

Quoi qu'il en soit, jamais une victoire, nous ne disons pas une victoire décisive, car il en faudra plus d'une, n'a été plus nécessaire aux troupes de la reine. Si elles peuvent se réorganiser, elles le feraient sous cette heureuse influence, et si elles ne reçoivent pas une impulsion énergique, si la confusion actuelle se prolonge encore quelque temps, ce sera une cause compromise. Un coup de main hardi rendra maître de la capitale quelqu'un des lieutenans de don Carlos, et alors modérés et révolutionnaires, tous ceux qui ont fait acte d'adhésion au gouvernement de la reine et à la succession féminine, seront enveloppés dans une réaction effroyable dont les instrumens sont tout prêts et attendent patiemment leur jour; mais la lutte ne sera pas terminée et coûtera encore bien du sang.

On assure que le ministère espagnol ne doit pas remplacer à Paris M. le général Alava, qui a refusé de prêter serment à la constitution de 1812. M. Alava conservera ses fonctions d'ambassadeur. C'est une galanterie dont on veut se faire un mérite auprès du gouvernement français, pour en obtenir les secours promis par M. de Bois-le-Comte à M. Isturitz; et tel est probablement l'objet de la mission de M. Marliani, qui est arrivé ces jours derniers.

On s'attendait généralement à voir M. Mendizabal revenir aux affaires; mais il n'en est pas question, ce qui ne doit s'entendre que d'un portefeuille et d'une place dans le conseil; car M. Mendizabal reste dans les coulisses et conserve son attitude de protecteur du ministère Calatrava. Il travaille ostensiblement avec les membres du cabinet, et l'opinion publique de Madrid attribue à son inspiration toute-puissante leurs actes les plus importans. Il a ou du moins il affecte une confiance imperturbable, qu'il fait partager jusqu'à un certain point à la légation anglaise, dont les relations avec lui sont bien connues. Le chef de ses adversaires dans la dernière assemblée des cortès et son successeur à la présidence du conseil, M. Isturitz, a eu le bonheur de gagner le territoire portugais, sans être reconnu, ce qui lui aurait valu le sort de Quesada, et s'est embarqué à Cintra, pour Falmouth, où il est arrivé. M. Isturitz ne restera probablement pas long-temps en Angleterre, et viendra sans doute à Paris.

F. Buloz.

TABLE

DES MATIÈRES DU SEPTIÈME VOLUME.

(QUATRIÈME SÉRIE.)

LORD FEELING. — Les Exhibitions de Peinture et de Sculpture à Londres en 1836. 5
ALFRED DE MUSSET. — Il ne faut jurer de rien, proverbe. 35
. . . . . — Les Républiques mexicaines. 82
SAINTE-BEUVE. — Écrivains critiques et moralistes de la France. — IV. — La Bruyère. 101
LERMINIER. — De l'Assassinat politique. 119
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 125
GEORGE SAND. — Les Morts. 129
EDGAR QUINET. — Voyages d'un solitaire. — I. — Italie. 137
F. DE CHAMPAGNY. — Les Césars. — I. — Auguste. 173
DUJARDIN. — Les Hiéroglyphes et la langue égyptienne. 199
L. DE CARNÉ. — De l'Espagne et de son histoire. 214
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 239
CH. DIDIER. — Le Maroc. — I. — Tanger. 257
L. REYBAUD. — Socialistes modernes. — I. — Les Saint-Simoniens. 288
X. MARMIER. — Lettres sur l'Islande. — I. — Reykiavik. 342
AUGUSTE BARBIER. — *Mortis Amor.* 352
. . . . — Diplomates européens. — III. — Nesselrode. 356
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 378
LERMINIER. — Six ans. 385
A. W. SCHLEGEL. — Sur Dante, Pétrarque et Boccace. 400
J.-J. AMPÈRE. — Des Bardes chez les Gaulois et chez les autres Nations celtiques. 419

CH. LABITTE. — Écrivains précurseurs du siècle de Louis XIV. — I. — Gabriel Naudé. 447
ALFRED DE MUSSET. — La Nuit d'Août. 478
EDGAR QUINET. — Des Poètes épiques. — II. — L'Épopée latine. 483
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 506
SAINTE-BEUVE. — Romanciers de la France. — Mme de Lafayette. 513
PH. LEBAS. — Sur la Découverte d'un manuscrit contenant la traduction de Sanchuniaton, sur Philon de Byblos. 543
. . . . — Revue littéraire du premier semestre de 1836. 565
GUSTAVE PLANCHE. — Les Amitiés littéraires. 624
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 642
Revue musicale. 652
. . . . — De l'Abus qu'on fait des Adjectifs. — Lettre de deux Habitans de La-Ferté-sous-Jouarre à M. le Directeur de la *Revue des deux Mondes*. 657
LÉON FAUCHER. — La Presse en Angleterre. — I. — La Presse politique. 679
X. MARMIER. — Lettres sur l'Islande. — II. — Le Geyser et l'Hécla. 697
HENRI BLAZE. — Jean-Sébastien l'Organiste. 712
LOUIS VIARDOT. — De l'Espagne à propos du nouveau Ministère. 755
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 773

ERRATA.

Dans l'article de M. de Carné, *De l'Espagne et de son histoire :*

Page 217, ligne 26, au lieu de : *Hard*, lisez : *Haro.*
218, 8, au lieu de : 800,000,000, lisez : 8,000,000.

Dans l'article de M. Edgar Quinet, sur l'*Épopée latine ;*

Page 489, ligne 27, au lieu de : *attribués*, lisez : *attribuées.*
492, 33, au lieu de : *hyrcanienne*, lisez : *hercynienne.*
493, 1, au lieu de : *scribsère*, liser : *scripsère.*
499, 6, au lieu de : *de l'Orient et de l'Est*, lisez : *de l'Orient et du Sud.*
501, 32. au lieu de : *Bysance*, lisez : *Byzance.*

Dans l'article de M. Sainte-Beuve sur Mme de La Fayette, de notre précédente livraison, on a laissé subsister sur une partie du tirage une transposition fautive, page 517, à l'avant-dernière ligne de la note. La phrase doit être rétablie ainsi ; il s'agit de Ménage :

..... et je crains même qu'elle n'ait songé à lui entre autres, le jour où elle dit « qu'il était rare de trouver de la probité parmi les savans. »

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 508 357